BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

NAA. — PAR.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME QUATORZIÈME.

NAAMA. — PARROCEL.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, BOULEVARD WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1846

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

N

NAAMA (Bible), Ammonite, l'une des femmes de Salomon, fut mère de Roboam, et éleva son fils dans sa religion.

NAAMAN (Bible), général de l'armée de Benadad, roi de Syrie, fut guéri de la lèpre par le prophète Élisée vers l'an 884 avant J. C.

NABAL (Bible), riche Israélite de la tribu de Juda, excita la colère de David, en lui refusant des vivres pour sa troupe, et mourut de frayeur, lorsqu'il apprit de sa femme Abigaïl le danger qu'il avait couru par ce refus.

NABEGA (ZIAD-BEN-MOAVIA AL DOBIANI, surnommé), ancien poëte arabe du temps de Noman Ben Mondar, roi de Hira, et de Khosrou-Parviz, vers la fin du 6e siècle, a laissé des *Poésies*, qui ont été réunies en un *divan*, manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque du roi à Paris sous les nos 1433 et 1626. On trouve, dans la *Chrestomathie* de Sylvestre de Sacy, un poëme de cet auteur avec la traduction française, et des notes savantes.

NABIS, tyran de Sparte, successeur de Machanidas, l'an 205 avant J. C., se signala par toutes espèces de cruautés, pendant un règne de 14 ans. Ayant fait alliance avec Philippe, roi de Macédoine, alors en guerre avec les Romains, il tenta de s'assurer la possession de la ville d'Argos, que celui-ci lui avait confiée; mais bientôt il fut forcé de se soumettre aux conditions que lui imposèrent les Macédoniens et les Romains réunis contre lui sous les murs de Sparte : c'est en vain qu'il essaya de recouvrer ses avantages après le départ de Flaminius ; attaqué par Philopœmen, général des Achéens, il appela à son secours les Étoliens, qu'il croyait ses amis, et périt assassiné par Alexamène leur chef, l'an 192 avant J. C.

NABONASSAR, roi de Babylone, célèbre pour avoir donné son nom à une ère qui remonte au 26 février 747 avant J. C., occupa le trône depuis l'automne de l'an 748 jusqu'en 734, et eut pour successeur *Nadius*. L'histoire ne nous apprend presque rien sur tous ces souverains de Babylone qui, jusqu'à l'avénement de Nabuchodonosor le père, relevèrent des rois assyriens de Ninive.

NABOPOLASSAR, roi de Babylone, montra sur le trône l'an 644 avant l'ère chrétienne, s'allia à Cyaxare, roi des Mèdes, pour détruire l'empire d'Assyrie, et s'empara de Ninive, qu'il réunit à ses États. Il mourut l'an 623 avant J. C., après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, dit *le Grand*, roi de Babylone, fils de Nabopolassar, lui succéda l'an 623 avant J. C., envahit la Judée, prit Jérusalem l'année suivante, emmena captif le roi Joachim, ainsi que les jeunes gens de sa cour, au nombre desquels se trouvait Daniel, et rendit ensuite la liberté à ce prince. Quelques années après, la Judée s'étant révoltée, Nabuchodonosor y rentra, s'empara une seconde fois de Jérusalem, après un an de siége, fit crever les yeux au roi Sédécias, rasa les fortifications de la ville, détruisit son temple et ses autres édifices et emmena tous ses habitants en Chaldée. Il fit ensuite la guerre aux Tyriens, assiégea leur ville pendant 13 ans, s'en empara au bout de ce terme, porta ensuite ses armes en Égypte, fit la conquête de ce royaume, se rendit maître de tous les établissements des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, et pénétra, dit-on, jusque dans la partie méridionale de l'Espagne. Ce fut après son retour à Babylone, suivant la sainte Écriture, que dans l'enivrement de son orgueil, il fit fondre sa statue en or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer; mais il fut puni de cet acte de vanité par une maladie singulière. Tombé dans un état complet de démence, il se persuada qu'il avait été transformé en bœuf, et ne recouvra la raison qu'au bout de 7 ans. Suivant les calculs de Larcher, Nabuchodonosor mourut l'an 580 avant J. C. Avec lui s'écroula le vaste empire qu'il avait créé. Son fils, Evil Merodach, lui succéda sur le trône de Babylone.

NABUCHODONOSOR, roi d'Assyrie, nommé Arphaxad dans la Bible, monta sur le trône l'an 646 avant J. C., vainquit Phraortes, roi des Mèdes, le tua de sa propre main, et pénétra en Judée, où Holopherne, l'un de ses lieutenants, ayant mis le siége devant Béthulie, fut tué par Judith. On croit que ce prince périt en défendant sa capitale assiégée par Cyaxare, fils de Phraortes, et par Nabopolassar.

NACHET (LOUIS-ISIDORE), né à Laon, en 1755, d'un père médecin estimé de cette ville, vint à Paris achever ses études et suivre des cours de chimie et de pharmacie, où il se distingua tellement qu'il fut nommé prévôt, c'est-à-dire préparateur des cours du collége de pharmacie de cette époque. Il s'établit dans la capitale, et y dirigea jusqu'au commencement du 19e siècle, une pharmacie célèbre qu'il quitta pour établir un laboratoire de médicaments chimiques. Il abandonna encore ce genre d'occupation pour se livrer tout entier à l'enseignement de la pharmacie, dans la chaire qu'il obtint à cette époque à l'école de pharmacie, qui venait d'être créée, et qui succédait, sous ce rapport, à l'ancien collége de ce nom. Nachet professa, pendant plus de 30 ans publiquement, à la satisfaction de ses jeunes auditeurs, dont il devenait souvent l'ami. Cet excellent homme, mort en 1832, a peu écrit. Il a néanmoins publié différents articles de pharmacie, dans les 40 derniers vol. du *Dictionnaire des sciences médicales*.

NACHOR, patriarche hébreu, fils de Sarug et père de Tharé, vécut 147 ans. — Son petit-fils, appelé du même nom, fut père de Bathuel, dont Rebecca fut la fille.

NADAB, roi d'Israël, fils de Jéroboam, monta sur le trône l'an 954 avant J. C., se livra à tous les excès, et fut tué après un règne de deux ans par Baasa, l'un de ses généraux, qui prit le titre de roi.

NADAL (Augustin), littérateur, né à Poitiers en 1659, alla à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement précepteur d'un jeune seigneur, secrétaire de la province du Bourbonnais, secrétaire de l'ambassade française au congrès d'Utrecht, obtint, pour prix de ses services, l'abbaye de Doudeauville, et mourut dans sa ville natale en 1741. On a de lui 5 tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre : *Saül, Hérode, les Machabées, Marianne* et *Osarphis* ou *Moïse ;* une parodie de *Zaïre*, jouée au Théâtre-Italien en 1732 sous le titre d'*Arlequin au Parnasse, ou la Folie de Melpomène*, et quelques autres productions, publiées sous le titre d'*OEuvres mêlées*, 1738, 3 vol. in-12, qui, ainsi que les précédentes, ont beaucoup moins contribué à faire connaître leur auteur que le joli triolet de Voltaire sur le Parnasse français, exécuté en bronze aux frais de Titon du Tillet.

NADASI (Jean), jésuite, né à Tyrnau (Hongrie) en 1614, professa d'abord au collége de Gratz la rhétorique, la philosophie, la théologie et la controverse, fut ensuite appelé à Rome, et y rédigea pendant 5 ans les Lettres annuelles (*annuæ Litteræ*) sur l'état des missions. A son retour en Allemagne il fut nommé directeur spirituel du collége de Vienne, puis confesseur de l'impératrice Éléonore, et mourut à Vienne en 1679, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le *Specimen hungar. litterat.* Parmi ses ouvrages historiques on distingue : *Reges Hungariæ à S. Stephano usque ad Ferdinandum III*, 1637, in-fol. Il est l'éditeur de deux ouvrages d'Alegambe: *Mortes illustres*, etc., et *Heroes victimæ charitatis*, etc., qu'il a continué jusqu'à son temps.

NADASTI ou **NADAZD** (Thomas), seigneur hongrois, commandant de Bude au nom de Ferdinand d'Autriche, qui avait enlevé cette ville à Jean Zapoli, se disposait à défendre la place menacée par Soléiman en 1529, lorsque la garnison et les habitants eurent la lâcheté d'ouvrir les portes à l'ennemi, et de livrer leur commandant ; mois Soléiman punit la trahison en passant la garnison au fil de l'épée, et récompensa la fidélité de Nadasti en le renvoyant sans rançon. Ce brave officier servit ensuite dans les armées de Charles-Quint, et enseigna l'art de la guerre au duc d'Albe.

NADASTI (François de), comte de Forgatsch, petit-fils du précédent, entra l'un des premiers dans la ligue que formèrent les nobles hongrois vers 1666 pour obliger l'empereur Léopold à leur rendre leurs anciens priviléges et à convoquer une diète. Élevé aux fonctions de président du conseil souverain, Nadasti aspirait au titre de comte palatin ; mais cette dignité lui ayant été refusée, il en devint plus actif à seconder les projets de la ligue. On a même prétendu qu'il employa vainement contre Léopold le fer et le poison, mais ces accusations n'ont pas été prouvées. Des papiers saisis en 1671 firent connaître les chefs de la ligue ; Nadasti fut arrêté, conduit à Vienne, condamné à mort, et exécuté le 30 avril 1671. Il s'était appliqué à l'étude de l'histoire, et laissa : *Cynosura juristarum*, 1668, contenant, par ordre alphabétique, les lois et ordonnances du royaume de Hongrie jusqu'en 1659 ; *Mausoleum regni apostol. hungarici regum et ducum, cum versione germanicâ*, 1664, in-fol., en style lapidaire ; cet ouvrage, orné de belles estampes et fort recherché, a été traduit en hongrois par le P. Horanyi, 1771, in-4°. On lui doit en outre une édition de l'histoire de P. de Reva, *De Monarchiâ et S. Coronâ regni Hungariæ*, 1659, in-fol.

NADAUD (Joseph), savant ecclésiastique, né à Limoges, mort en 1792, après avoir consacré sa vie entière à étudier l'histoire et à déchiffrer les vieilles chroniques de sa patrie, est auteur de plusieurs écrits dont l'abbé Vitrae a publié la liste ; nous citerons entre autres la *Chronologie des seigneurs suzerains de Limoges, des gouverneurs généraux, intendants*, imprimée dans le Calendrier de Barbou, 1770-1785.

NADAULT (Jean), d'une ancienne famille de magistrature de la province du Limousin, était le fils d'un conseiller au parlement de Bordeaux. Reçu avocat en 1657, il vint s'établir en Bourgogne, à Montbard, où il devint le chef d'une nouvelle famille, qui a fourni plusieurs magistrats distingués à la chambre des comptes et au parlement de Dijon. Nommé conseiller en cette cour, le 9 mars 1663, ensuite maire perpétuel de la ville de Montbard, il fut, en cette qualité, élu du tiers état aux états de la province en 1677, et mourut en 1691.

NADAULT (Jean), fils du précédent, fut aussi maire de Montbard, et élu en 1709, député aux états. Il mourut le 15 décembre de la même année.

NADAULT (Jean), fils du précédent, né à Montbard, le 25 octobre 1701, fit ses études à Dijon, où il prit la robe d'avocat. Il fut ensuite pourvu de la place de maire perpétuel de Montbard, sur la démission, en sa faveur, de Henri de la Forest, son oncle, et devint plus tard avocat général à la chambre des comptes de Bourgogne et Bresse, ce qui était une fort belle position. Il fut lié avec le grand Buffon, son compatriote, qui débutait dans sa carrière ; et ses travaux dans les sciences physiques et mathématiques le firent nommer membre de l'académie de Dijon, puis de l'Académie des sciences, qui le compta parmi ses membres correspondants. Ayant résigné en 1751, il lui fut délivré des lettres d'honneur avec le titre de conseiller du roi. Il mourut le 19 novembre 1779. Il a laissé sur la physique et l'histoire naturelle plusieurs mémoires insérés dans la *Collection académique* et une histoire de Montbard, dont le manuscrit est à la Bibliothèque du roi à Paris.

NADAULT (Benjamin-Edme), fils du précédent qui fut pourvu, en 1770, de la charge de conseiller-commissaire aux requêtes du palais, à Dijon, entra dans le parlement à l'époque des grandes agitations qui précédèrent la suppression de cette magistrature. Témoin clairvoyant d'une lutte qui ne devait finir qu'avec l'anéantissement de la monarchie, il chercha toujours par la sagesse de ses avis à détourner sa compagnie des mesures violentes. Rentré dans la vie privée en 1789, il se consacra exclusivement au culte des arts, notamment à la peinture pour laquelle il eut un goût passionné. Sa maison de Montbard devint le rendez-vous de beaucoup d'artistes distingués. En 1780, il contribua, comme élu des états de Bourgogne, à l'acquisition de la belle collection de plâtres moulés sur l'antique, qui enrichit le musée de Dijon. Cet homme de bien fut enlevé à sa famille le 17 février 1804, laissant une fille et deux fils de son mariage avec Catherine Leclerc de Buffon.

NADAULT (Catherine), sœur puînée de Buffon, et

femme du précédent, naquit à Montbard le 17 mai 1746. Douée d'un esprit supérieur et d'un cœur excellent, elle fut, dès son enfance, l'idole de ses parents. Son illustre frère eut pour elle une estime et une tendresse particulières. Souvent il eut recours à sa plume élégante et facile, non-seulement pour sa correspondance avec les notabilités contemporaines, mais pour ses travaux littéraires. Douée d'une exquise sensibilité, qui n'était pas, comme l'on sait, le propre du naturaliste, c'était surtout dans ses lettres qu'on remarquait ce caractère. Buffon étant resté veuf de bonne heure, la présence de Mme Nadault lui fut doublement précieuse : elle faisait, pendant tout le temps que, chaque année, il venait passer à Montbard les honneurs de sa maison, alors le rendez-vous d'un grand nombre d'hommes distingués. La mort de Buffon, en 1788, vint remplacer ces jours de bonheur par des jours de deuil. La révolution éclata peu de temps après. Réduite à travailler pour vivre, elle trouvait le moyen de soulager beaucoup de personnes plus malheureuses encore. Elle mourut à Montbard, le 21 juin 1832.

NADERMAN (JEAN-FRANÇOIS), professeur de harpe au conservatoire de musique, naquit à Paris en 1781. Dès 1795, il essaya son talent dans quelques réunions d'artistes et d'amateurs. Il composait déjà de jolies romances, et déployait beaucoup d'habileté sur la harpe. En 1798, il se rendit à Vienne, où le célèbre Clementi le protégea particulièrement. De retour à Paris, il produisit un effet extraordinaire dans une cérémonie funèbre en l'honneur de Washington, où il dirigea 12 harpes, qui, soutenues par des cors et des voix éclatantes, retentirent sous le dôme des Invalides. Depuis, ce fut au son d'un de ses motifs les plus puissants que les Français, à la bataille d'Austerlitz, occupèrent les hauteurs du Plaun, clef de la position stratégique. Cet artiste mourut à Paris, le 2 avril 1835. Parmi ses élèves on distingue Foiguet, Labarre et Rette, gendre du pianiste Cramer.

NADIR-SCHAH, roi de Perse, fameux d'abord comme général sous le nom de Thamas-Kouly-Kan, né l'an 1100 de l'hégire (1688 de J. C.) dans un village de la tribu de Kirklou, près de Méchehd, capitale du Khoraçan, se signala, dès l'âge de 15 ans, contre les tribus voisines de la sienne. Il avait acquis une haute réputation de bravoure lorsque le faible Schah-Houcein, souverain de la Perse, fut détrôné (1722). Les provinces de l'empire devinrent alors la proie des Russes et des Ottomans, et Nadir, profitant de ces circonstances, s'empara de tout le Khoraçan jusqu'aux frontières du Kharizm. Appelé à prêter son appui à Schah-Thamas, héritier légitime de la couronne, Nadir montra à ce prince un grand dévouement, et le plaça sur le trône; mais en même temps il s'empara de toute l'autorité, et eut soin de gagner l'affection des soldats. Ce n'était pas encore assez pour son ambition d'avoir rendu à la Perse ses anciennes limites, il marche contre les Turcs en 1730, leur enlève la plupart de leurs conquêtes, et il allait s'emparer de la ville d'Érivan, lorsque la révolte des Abdallis le rappela dans le Khoraçan. Pendant son absence, Schah-Thamas, voulant ressaisir l'autorité dont son général l'avait dépouillé, marche lui-même sur Érivan; mais il échoue, essuie plusieurs défaites, et achète la paix en cédant à l'ennemi toute la rive gauche de l'Araxe (1732). Nadir s'oppose à l'exécution de ce honteux traité; il fait déposer son souverain, place sur le trône un fils de ce prince, Abbas III, encore au berceau, s'empare de la régence, et devient, par le fait, le véritable souverain de la Perse. Vainqueur de tous ses ennemis, et maître de la puissance suprême par suite de la mort du jeune Abbas III, Nadir convoque les grands et les notables de la Perse, et se fait proclamer souverain; quoiqu'il eût déjà quitté le nom de Thamas-Kouly-Kan, c'est sous ce nom qu'il se fit couronner. Il cherche bientôt de nouveaux ennemis à combattre, se signale par ses exploits contre les Arabes, les Mogols et les Indiens; mais il ternit l'éclat de sa gloire par son avarice et ses vexations. Nadir, regardé longtemps comme le libérateur de la Perse, aurait fait oublier son usurpation, s'il eût ménagé les opinions religieuses de ses sujets, et respecté leurs préjugés; s'il eût été plus avare de leurs fortunes, de leur sang; si enfin il se fût plus occupé du bonheur de ses États que de leur agrandissement. Mais son ambition, sa soif insatiable d'or et de conquête, son intolérance, ses vexations, ses cruautés, le rendirent un objet d'horreur pour la Perse, et de terreur pour les États voisins. On ne peut se faire une idée de la férocité des agents qu'il employait pour se procurer des hommes et de l'argent. Lui-même, aigri peut-être par ses souffrances, par ses chagrins domestiques, par ses revers contre les Lesgis, par les révoltes qui éclataient de toutes parts, il se transportait successivement sur tous les points où l'on bravait sa puissance; il parcourait la Perse en brigand, en bourreau; publiait des listes de proscription, faisait mutiler ou aveugler une foule de malheureux, et élever, sous ses yeux, des colonnes et des pyramides de têtes humaines. Ispahan, qui, sous son règne, perdit son rang de capitale de la Perse, était l'objet particulier de sa haine et de ses cruautés. Tant de crimes, tant de maux, devaient avoir leur terme. Après avoir répandu l'effroi, la dévastation et le carnage dans la Perse occidentale, Nadir, toujours suivi d'une armée nombreuse, composée de soldats de vingt nations différentes, qui, jusqu'alors, avait fait sa sûreté, mais dont il commençait aussi à se défier, se rendit, au printemps de 1747, à Méchehd, devenue le siége de son empire. Son neveu, Aly-Kouly Kan, venait de se révolter dans le Seïstan, où il avait été envoyé pour réduire des rebelles. Nadir se disposait à marcher contre lui, quand il apprit le soulèvement des Kourdes de Kabouchân, dans le voisinage de Kélat. Agité par de funestes pressentiments, il envoya sa famille dans cette forteresse, où il comptait se retirer, et s'avança contre les Kourdes. Il était campé à Feth-Abad, lorsque, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747 (11 djoumady 1160), quelques-uns de ses généraux persans, ayant à leur tête Mohammed Saleh-Kan, intendant de sa maison, et Mohammed-Kouly-Kan, son parent, capitaine de ses gardes, entrèrent dans sa tente pour l'assassiner. Réveillé par le bruit, Nadir, couché avec une de ses femmes, se lève, prend son sabre, et leur demande d'une voix formidable ce qu'ils veulent. Un coup qu'on lui porte sur la tête est l'unique réponse. Il se met en défense, blesse deux des assassins; mais s'étant embarrassé dans les cordes de sa tente, il tombe et demande la vie. « Tu n'as fait grâce à

personne, lui disent les conjurés ; tu n'en mérites aucune. » On l'achève, et on lui coupe la tête. Ainsi périt dans sa 59e année, et après un règne de 11 ans, Nadir-Schah, l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention. L'histoire de Nadir-Schah écrite en persan par Mohammed Madhy-Kan, a été traduite en français par Will. Jones, 1770, in-4°.

NADJAH, esclave parvenu au timon des affaires pendant la minorité d'Ibrahim, dernier souverain de la dynastie des Zéiadides, rassembla une armée d'Arabes et de noirs pour combattre Caïs, usurpateur du trône du Yémen, le vainquit, prit sa place, et mourut en 452 (1060), après un règne de 40 ans. On croit qu'il fut empoisonné par Aly le Solahide, fondateur de la dynastie des Solahides en 455.

NÆVIUS (Cnésius), poëte tragique et comique, né dans la Campanie, mort vers l'an 550 de Rome, avait écrit un poëme sur la première guerre punique. On a conservé les titres de quelques-unes de ses tragédies qui sont imitées des Grecs. Il donna également des drames nationaux, parmi lesquels s'en trouvait un intitulé. *Alimoniæ Remi et Romuli.* Ayant dans quelques-unes de ses pièces lancé des traits satiriques contre plusieurs citoyens notables, il fut banni de Rome et alla terminer ses jours en Afrique. Nævius fut aussi poëte épique, et Cicéron le trouvait supérieur, sous plusieurs rapports, à Ennius, qui n'a écrit qu'après lui.

NÆVIUS (Jean), médecin saxon, né à Chemnitz en Misnie, en 1499, mort en 1574, avec la réputation d'un des meilleurs médecins de son temps, a laissé des consultations très-estimées parmi lesquelles on remarque : *Medicamenta contra pestem, pro republicâ Dresdensi.*

NAGHID (Samuel) rabbin de Cordoue, ancien grammairien, était disciple de Judas Khioug, et contemporain du rabbi Jonas ben Gannah. Il a écrit 22 ouvrages, au rapport d'Aben-Ezra. Les plus connus sont : *Sepher ahoscer* (Livre des richesses) : Wolf en parle dans sa *Bibliothèque hébraïque ; Ben mischle* (Fils des proverbes) ; *Mevia aghemara* (Introduction à la gémare), Constantinople, 1510 ; Venise, 1545, 1598, in-4° ; un *Traité contre Jonas ben Gannah*, pour la défense de Judas Khioug, inconnu à tous les bibliographes hébraïques, excepté au docte abbé de Rossi.

NAGOT (François-Charles), ecclésiastique, né à Tours le 19 avril 1734, professa la théologie au séminaire de Nantes, devint ensuite supérieur du petit séminaire de St.-Sulpice, puis directeur du grand séminaire, fut envoyé, en 1791, fonder un séminaire à Baltimore, et y mourut le 9 avril 1816, après avoir établi dans les États-Unis un grand et un petit séminaire, et un collége qui a les priviléges des universités. On a de lui quelques traductions de livres de piété écrits en anglais, et d'autres ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Conversions de quelques protestants,* 1796, in-12, édition augmentée; *Vie de M. Ollier,* 1813, in-8°.

NAHL (Jean-Augustin), statuaire, né à Berlin en 1710, mort en 1785 à Cassel, après y avoir rempli avec distinction pendant 30 ans la chaire de sculpture, a laissé, entre autres ouvrages estimés, une statue du landgrave Guillaume, placée sur l'esplanade à Cassel, plusieurs morceaux pour la décoration des jardins de Potsdam et de Charlottenbourg, un tombeau dans la petite église d'Hindelbanck en Suisse, etc. ; ce tombeau a été décrit dans la plupart des ouvrages sur la Suisse, principalement dans le t. Ier des *Tableaux pittoresques de Laborde.*

NAHUM, le 7e des petits prophètes, vivait dans le temps qui suivit la ruine du royaume d'Israël par Salmanasar, sous Achab ou Manassé, et prédit la 2e ruine de la cité de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Les Grecs et les Latins font la fête de ce prophète le 1er décembre.

NAIGEON (Jacques-André), l'un des collaborateurs de *l'encyclopédie méthodique,* et membre de l'Institut, né à Paris en 1738, mort dans cette ville le 28 février 1810, a publié un grand nombre d'ouvrages. On lui reproche d'avoir fait des Dictionnaires de la Philosophie ancienne et moderne, de l'Encyclopédie, le recueil de tous les principes d'athéisme en vogue dans le 18e siècle, au lieu de se borner, comme il le devait, à présenter une analyse de tous les systèmes. Ses ouvrages, presque tous dirigés contre le christianisme, sont tombés dans le plus profond oubli. On lui doit comme éditeur la publication des *OEuvres de Sénèque*, traduites par Lagrange, de la *Collection des moralistes anciens,* avec un *Discours préliminaire,* et dans laquelle il a donné une nouvelle traduction du *Manuel d'Épictète,* 1782, Dijon, 1795, in-8°, des *Fables* de la Fontaine, avec une *Notice*, dont il a été tiré des exemplaires séparément ; du *Théâtre de Racine,* avec une *Notice;* des œuvres de Diderot (1798) dont il avait été l'intime ami et sur lequel il a laissé des *Mémoires historiques,* publiés en 1823, mais qui n'ont pas répondu à l'attente des curieux ; de J.-J. Rousseau (1801), et de Montaigne (1802), avec des notes tirées d'un exemplaire conservé à la bibliothèque de Bordeaux, et que Montaigne ne destinait pas à être publiées.

NAIGEON (Jean), conservateur du musée du Luxembourg, né à Beaune en 1757, mort à Paris en 1832, débuta de bonne heure dans la carrière de la peinture. On distingue parmi ses premiers ouvrages : *Pyrrhus enfant,* et *Énée partant pour la guerre de Troie.* On lui doit encore les deux *bas-reliefs* du plafond de la galerie de Luxembourg, et plusieurs *portraits* remarquables, notamment ceux de Monge et de Laplace.

NAILLAC (Philibert de), 33e grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, élu en 1383, fournit des secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit *l'Éclair,* et combattit avec valeur à la fameuse journée de Nicopolis, en 1396. En 1409, il assista au concile de Pise, convoqua un chapitre général de son ordre en 1421, y fit adopter plusieurs décrets pour le rétablissement de la discipline et des finances, et mourut à Rhodes, la même année, regretté des Rhodiens dont il s'était constamment montré le père.

NAIMA, un des principaux historiens turcs, florissait au commencement du 18e siècle, et appartenait à la classe des effendis, ou hommes de loi et de science. En 1702, il adressa à la Porte les premiers chapitres de son histoire ottomane, et il reçut à cette occasion une bourse d'or, avec le diplôme d'historiographe de l'empire ; on lui alloua, de plus, un traitement de 120 aspres par jour, à prélever sur les revenus de la douane. Nous ignorons la date de sa naissance et celle de sa mort. On peut seulement affirmer qu'il mourut avant l'année

1734. L'histoire ottomane de Naïma commence à l'an 1000 de l'hégire (1591 de J. C.), et se termine à l'année 1070 (1659). Elle a été imprimée à Constantinople, l'an 1734, en deux volumes in-folio.

NAIRONI (Antoine-Faust), savant maronite, neveu du célèbre Abraham *Echellensis*, et professeur de langue syriaque ou chaldaïque au collége de la Sapience à Rome en 1711, est auteur des ouvrages suivants : *Officia sanctorum juxtà ritum Ecclesiæ maronitarum*, Rome, 1646 et 1666, in-fol.; *De saluberrimâ potione cahuè seu cafe nuncupatâ discursus*, 1671, in-12, traduit en italien et en français; *Dissertatio de origine, nomine ac religione maronitarum*, 1679, in-8°, ouvrage utile mais surpassé par celui d'Assemanni; *Evoplia fidei catholicæ romanæ historico dogmatica*, 1694, in-8°.

NALDI (Naldo), l'un des littérateurs florentins les plus distingués du 15e siècle, mort vers 1470, avait fait pendant plusieurs années, des leçons de littérature aux jeunes profès de l'ordre des servites. Il a laissé : une *Vie de Giannozzo Manetti*, publiée par Burman dans le *Thesaurus antiquit. ital.*, tome IX, et par Muratori, dans les *Scriptor. rer. ital.*, tome XX; une *épître* à Math. Corvin; un *poëme* en IV livres sur la fameuse bibliothèque de Bude, inséré par Pierre Jœnich dans les *Meletemata thorunensia*, 1731, in-8°, tome III, et d'autres pièces de poésies dont Negri a donné la liste dans les *Scrittori fiorentini*.

NALDI (Antoine), théatin, né à Faenza, d'une famille noble, se distingua, dans son ordre, par sa piété et son savoir. Il mourut à Rome, en 1645. C'est à tort que le *Dictionnaire universel, historique*, etc., fait *naître* et *mourir* le père Naldi à Florence. On a de lui : *Questiones practicæ in foro interiori usu frequentes*, Bologne, 1610; *Resolutiones practicæ casuum conscientiæ, in quibus præcipue de justitia contractûs, livelli vulgo nuncupati, et de cambiis, agitur*, Brescia, 1621; *Adnotationes practicæ ad varia juris pontificii loca*, Rome, 1632; *Summa theologiæ moralis, seu resolutiones practicæ notabiliores casuum fere omnium conscientiæ*, Brescia, 1623; Bologne, 1625.

NALDINI (Baptista), peintre, né à Florence en 1537, mort vers 1592, a laissé un assez grand nombre de tableaux, dispersés dans les églises de Rome, de Florence, de Pistoia et de Palerme, et dans plusieurs galeries particulières. Vasari loue sa touche facile, sa couleur et son expression. — Naldini, sculpteur et stucateur romain, a également décoré d'un grand nombre d'ouvrages les principales églises de Rome, où il mourut vers 1660.

NALDIUS, ou **NALDI** (Mathias), premier médecin du pape Alexandre VII, né à Sienne, et mort en 1682 à Rome, où il professa la médecine avec la plus grande distinction, a publié : *Regole per la cura del contagio*, 1656, in-4°; *Adnotationes in aphorismos Hippocratis*, 1667, in-4°, *Rei medicæ prodromi, præcipuorum physiologiæ problematum tractatus*, 1682, in-fol.

NALIAN (Jacques), patriarche des Arméniens à Constantinople, né vers la fin du 17e siècle, mort en 1764, a écrit en arménien plusieurs ouvrages qui lui assignent un rang distingué parmi les littérateurs de sa nation; le plus remarquable, intitulé : *Kandsaran, ou Trésor* (1758, in-4°) est intéressant sous le rapport historique et géographique. La plupart des autres sont relatifs à la théologie.

NANCEL (Nicolas de), médecin, disciple du fameux Ramus, né en 1539 au village de Nancel, dans le Noyonnais, fut attaché en 1587 à l'abbaye de Fontevrault, et y mourut en 1610, laissant un grand nombre d'ouvrages, tant imprimés que manuscrits. Les principaux sont : *Discours très-ample de la peste*, 1581, in-8°. Ambroise Paré en faisait beaucoup de cas; *P. Rami Vita*, 1599, in-8°; on y trouve des détails intéressants sur la vie et les ouvrages de ce professeur; *Analogia microcosmi ad macrocosmum, id est Relatio et propositio universi ad hominem*, etc., 1611, in-fol., etc.

NANCEL (Pierre de), fils du précédent, né à Tours, en 1570, mort à Paris vers 1620, avait rempli dans cette ville les fonctions de substitut du procureur du roi; il a publié : *Théâtre sacré*, Paris, 1606, in-12, vol. très-rare, contenant trois tragédies : *Dina, ou le Rapt, Josué, ou le Sac de Jéricho*, et *Débora, ou la Délivrance*. Il est aussi auteur d'un poëme épique en III liv. : *De la souveraineté des rois*, 1610, in-8°, suivi d'une *Élégie* sur la mort de Henri IV.

NANEK, fondateur d'une secte devenue célèbre dans le nord de l'Indoustan sous le nom de *sikh*, né en 1469 à Talwendy, petit village de la province de Lahor, se sentant entraîné à la méditation, abandonna la carrière des emplois publics, dans lesquels son père voulait le lancer. Il parcourut l'Inde, prêchant l'unité, la toute-science et la toute-puissance de Dieu, et cherchant à fondre en une seule religion le brahmisme et l'islamisme, qui reconnaissent tous deux l'unité de Dieu. A sa mort, en 1539, son code, nommé *Adi-Granth*, resta le dépositaire de sa doctrine et le guide de ses prosélytes. On trouvera des détails plus étendus sur la doctrine, les cérémonies et les pratiques religieuses des sikhs dans les t. I et II des *Asiatic Researches*; dans le *Sketches relating to the history of the Hindoos*, par Craufurd; dans les *Tracts of India* par Brown; dans le *Voyage du Bengale à Pétersbourg* par Forster, tome III; et dans le *Mercure étranger*, tome II.

NANI (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard), historien, né à Venise le 30 août 1616, d'une famille patricienne, accompagna son père nommé à l'ambassade de Rome en 1638, puis fut envoyé lui-même en France en qualité d'ambassadeur en 1643, et conserva cette mission pendant 25 ans. De retour dans sa patrie, les titres d'historiographe et d'archiviste de la république, de réformateur de l'université de Padoue, furent la récompense de ses services; et après de nouvelles missions tant en Allemagne qu'en France, il fut promu à la dignité de procurateur de St.-Marc, la première après celle de doge. Il mourut le 5 novembre 1678. On a de lui : *Istoria della republica veneta* : cette histoire, souvent réimprimée, forme les 8e et 9e vol. de la *Collection des histoires de Venise*, édition de 1720, in-4°, avec une *Vie* de l'auteur par Catarino Zeno. Elle a été traduite, la première partie par l'abbé Tallemant, 1679-80, 4 vol. in-12, et la seconde par Masclary, 1702, 2 vol. in-12. On doit à Nani l'idée du recueil publié par les soins du jurisconsulte. Marino-Angeli, sous le titre de *Legum venetarum compilatarum methodus*, 1678, in-4°.

NANI (Bernard), de la même famille que le précédent, mort en 1761, a publié : *Dissertatio de duobus imperatoribus Russiæ nummis monetis, ac documentis adhuc ineditis aucta*, Venise, 1752.

NANI (Thomas), professeur de droit à l'université de Pavie, né en 1758, à Morbegno, dans la Valteline, n'avait point encore terminé ses études, lorsqu'il publia son premier ouvrage, intitulé : *De indiciis eorumque usu in cognoscendis criminibus.* Le bruit de sa renommée étant parvenu en peu de temps dans son pays natal, il s'y rendit pour consacrer son talent à la défense du malheur ; mais n'ayant pu toujours réussir à faire triompher la cause de l'opprimé, il se dégoûta de la profession d'avocat, et retourna à Pavie, où il ouvrit un cours de droit civil, qui attira aussitôt la foule des étudiants. Il fut nommé plus tard à la place de professeur de droit pénal à l'université, place devenue vacante par la mort du célèbre Cremani, qui avait été son maître : mais il n'en continua pas moins ses leçons de droit civil, dont les cours étaient toujours suivis avec le même empressement. Cependant Nani était appelé à paraître sur un théâtre plus vaste et plus favorable au développement de ses talents. La république Cisalpine venait de s'organiser ; et Nani ayant été nommé membre du corps législatif, signala son zèle et son patriotisme dans les délibérations, quelquefois orageuses, qui avaient pour objet la prospérité de cette république naissante. D'autres vicissitudes ayant fait retomber le nord de l'Italie au pouvoir de l'Autriche, Nani alla vivre dans la retraite au milieu de sa famille, et y demeura paisible et presque ignoré, jusqu'au moment où l'éclatante victoire de Marengo vint changer encore une fois le sort de l'Italie. Un mérite tel que celui de Nani ne pouvait rester longtemps inconnu aux vainqueurs. Il fut appelé, en 1802, aux comices de Lyon, où il siégea dans le collége des savants. Il présida ensuite en cette qualité les assemblées provinciales des trois colléges réunis, et fut enfin nommé membre d'une commission chargée de la rédaction du projet d'un code pénal pour le nouveau royaume d'Italie. Il saisit habilement cette occasion de signaler les anciens abus et les injustices révoltantes dont il avait été si vivement indigné, dès les premiers temps de son entrée au barreau. L'énergie avec laquelle il les combattit lui valut l'approbation du gouvernement, qui l'en récompensa en lui conférant les titres de conseiller d'État et de membre du conseil des prises maritimes. La multiplicité de ses devoirs et son exactitude à les remplir ne l'empêchèrent point de concevoir le plan d'un grand et important ouvrage sur la jurisprudence pénale. Il n'en a paru que la première partie à Milan en 1812, in-8°, la mort ayant surpris Nani, le 19 août 1813. On compte parmi ses titres littéraires les plus brillants, une dissertation : *De Criminum indulgentia prescriptione*, et celle *De indiciis*, dont nous avons parlé plus haut. Plus tard, il fit imprimer dans l'ordre suivant : *Antonii Mathœi de criminibus ; Codice penale per la Toscana ; Analisi del Dritto civile*, traduit du français de Gin, avec des notes et des observations ; *Codice penale del regno d'Italia*, 1811, 4 vol. in-8°.

NANNI D'ANTONIO DI RAMO, sculpteur, né à Florence en 1585, fut élève de Donatello. On voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises de Florence, entre autres une *Assomption de la Vierge*, qui passe pour son chef-d'œuvre.

NANNING (Pierre), *Nannius*, né en 1500 à Alckmaer, mort en 1557 à Louvain, où il occupait depuis longtemps une chaire consacrée à l'explication des auteurs anciens, a laissé un recueil d'*Observations critiques*, inséré dans le 1er vol. du *Thesaurus criticus* de Gruter ; *Dialogismi V heroinarum*, Louvain, 1541, in-4°, et d'autres ouvrages moins connus soit imprimés, soit manuscrits. On trouve une notice sur Nannius dans l'*Académie des sciences*, d'Isaac Bullart.

NANNONI (Angelo), célèbre chirurgien florentin, né le 1er juin 1715, commença ses études dans sa patrie sous la direction d'Antoine Benevoli, alla les continuer en France, et à son retour fut nommé professeur et chirurgien en chef du grand hôpital de Ste.-Marie-la-Neuve, perfectionna l'opération de la taille par la méthode latérale, et combattit avec succès, dans ses leçons cliniques et théoriques, ainsi que dans ses écrits, l'humorisme galénique qui régnait de toutes parts. On lui reproche d'avoir rejeté trop exclusivement la méthode opératoire de la cataracte par l'extraction, inventée par Dariel, et d'avoir blâmé la perforation qu'on fait à l'os *unguis* dans certains cas de la fistule lacrymale, pour introduire une canule propre à entretenir le cours des larmes. A sa mort, le 30 avril 1790, il passait pour l'un des plus savants et des plus habiles opérateurs de son temps. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ; le plus remarquable est intitulé : *Della simplicità del medicare*, 1761-67, 3 vol. On distingue parmi les autres : *Trattato sopra i mali delle mammelle*, 1746, in-4° ; *Dissertazioni chirurgiche cioè della fistola lagrimale ; delle cataratte ; de medicamentis exsiccantibus ; de medicamentis causticis*, 1748 ; *Discorso chirurg. per l'introduzione al corso dell operazioni da dimostrarsi sopra del cadavere*, 1750 ; deux *Traités sur les maladies des mamelles*, 1764, 1770, in-4°, et *Sull' anevrisma della piegatura del cubito*, 1784.

NANNONI (Laurent), fils du précédent, naquit à Florence en 1749, et reçut dès le berceau une éducation très-soignée. Concurremment avec les éléments des belles-lettres, Nannoni apprit, sous les yeux de son père, à pratiquer les opérations les plus faciles et les plus fréquentes de la chirurgie. A 20 ans, le grand-duc Pierre Léopold le fit voyager à ses frais en France, en Angleterre et en Hollande, conjointement avec Félix Fontana, Jean Fabbroni et George Sancti. Des circonstances qui nous sont inconnues empêchèrent que ce voyage ne s'étendit à l'Europe entière, d'après le premier projet qui avait été conçu. Nannoni, rentré dans sa patrie avec une abondante moisson de connaissances, fut successivement placé à la tête de quelques hôpitaux secondaires de Florence, et il établit, dans l'un d'eux, un enseignement qu'il n'a jamais discontinué. Lorsque le gouvernement français prit, en 1808, possession de la Toscane, Nannoni perdit quelques places, entre autres celle de président du collége de chirurgie ; mais peu de temps après, il fut complétement dédommagé par le titre de président du jury médical. En 1811, il fit un voyage en France et dans le nord de l'Italie. Nannoni, épuisé par une vie trop active, mourut de langueur, le 14 août 1821. Il a publié, à Paris, divers *Mémoires* dans les journaux de médecine.

NANQUIER (Simon), *Nanquerus*, poëte latin, mort au commencement du 16e siècle, est auteur d'un poëme en forme d'églogue sur la mort de Charles VIII, roi de France, Paris, 1805 ; Lyon, 1557 ; Paris, 1565, in-8°,

et d'un recueil de poésies publié à Paris, sans date, in-4°.

NANSEN (Jean), homme d'État et géographe danois, était né le 28 novembre 1598, à Flensborg, ville et port de mer du duché de Schleswig, où Eberhard Nansen, son père, tenait un rang distingué dans la bourgeoisie. S'étant adonné au commerce, sous la direction de son oncle paternel, il fit avec lui plusieurs voyages en Russie, où il séjourna pour y apprendre la langue russe ; il se rendit ensuite en Islande, et s'établit enfin à Copenhague. Son expérience dans les affaires lui valut d'être nommé directeur de la compagnie d'Islande ; et, plus tard, l'intelligence et la fermeté qu'il montra dans diverses occasions, fixèrent sur lui l'attention, si bien qu'en 1644, il fut élu, à l'unanimité, bourgmestre de la capitale du royaume ; le roi Christian IV, bon juge du mérite de Nansen, s'empressa de confirmer ce choix. La manière dont il se comporta durant le siége que Copenhague soutint en 1659 contre Charles-Gustave, roi de Suède, contribua puissamment au salut de cette capitale. La considération universelle dont il jouissait, s'en accrut au plus haut degré. Nansen fut élevé en 1661 au rang de président de la magistrature de Copenhague, et nommé la même année assesseur à la cour suprême. Il mourut le 12 novembre 1667. On a de lui en danois *Compendium cosmographicum*, ou *Description abrégée de tout l'univers, suivie d'une chronologie succincte*, Copenhague, 1633, 1635, 1638, 1646, in-8°.

NANSOUTY (Étienne-Antoine-Marie CHAMPION, comte de), lieutenant général, né à Bordeaux le 30 mai 1768, entra à l'école militaire de Brienne, en 1779, s'y distingua par sa bonne conduite et son application, obtint, en 1782, la faveur d'être envoyé à l'école militaire de Paris. En 1783, il fut promu au grade de sous-lieutenant, et passa dans le régiment de Bourgogne, infanterie, le 26 mars 1785. Le maréchal de Beauvau, qui appréciait son mérite, le fit nommer capitaine de remplacement dans le régiment de Franche-Comté, le 6 avril 1788. Dans le mois de mai suivant, il entra dans le 5e régiment de hussards (Lauzun) et commanda une compagnie dont le chef était choisi par le régiment. En avril 1790, il se trouva à l'affaire de Nancy, où le régiment de Châteauvieux s'était révolté, et y courut de grands dangers. Fait lieutenant-colonel du 9e régiment de cavalerie, en avril 1792, et colonel en 1793, il conserva la discipline, qu'il était difficile de maintenir alors. Envoyé à l'armée du Rhin, il servit sous Moreau, justifia l'opinion que ce grand général avait conçue de sa prudence et de sa valeur, et refusa plusieurs fois le grade de général de brigade, qu'il accepta cependant en août 1799. Il partagea, en cette qualité, les succès de l'armée du Rhin, seconda le général Rey, se signala, en 1800, au combat de Stockach, contribua à la victoire d'Engen, et fit preuve de grands talents militaires à la bataille de Moeskirch. Nansouty prit part, en 1801, à la campagne de Portugal sous le général Leclerc, et commanda en qualité de général de division, en 1803, la grosse cavalerie de l'armée. Il mérita l'estime générale dans ce pays, et à son départ les états lui envoyèrent un superbe cheval, en le priant de l'accepter comme un gage de leur reconnaissance. Il avait été nommé premier chambellan de l'impératrice Joséphine, mais il quitta bientôt cette place, qui n'était pas dans ses goûts. En 1805, il commença des inspections afin de préparer les troupes à la campagne d'Austerlitz, commanda dans cette campagne une réserve de grosse cavalerie, se distingua à Wertingen, à Ulm, et contribua puissamment à la victoire d'Austerlitz. Ensuite il prit ses cantonnements à Anspach, partit en 1807, contre les Russes, et fit des prodiges de valeur à Eylau, Heilsberg et Friedland. Le maréchal Lannes lui ayant commandé d'aller au-devant de l'armée française, il passa avec sa division de cavalerie sous un feu terrible, et contint, jusqu'à six heures du soir, les efforts d'un grand nombre d'ennemis. Les Russes, trompés par ses habiles manœuvres, n'osèrent avancer, et Napoléon eut le temps d'arriver avec son armée. Le général Nansouty eut en récompense la grande décoration de la Légion d'honneur, et des dotations en Allemagne. Lorsqu'il fut de retour à Paris, l'empereur le nomma son premier écuyer, en remplacement du duc de Vicence, appelé à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Il accompagna, en cette qualité, Napoléon d'abord en Espagne, puis à Erfurth, et reçut des souverains l'accueil le plus honorable. En 1809, le général Nansouty commanda encore dans la guerre d'Autriche la grosse cavalerie, exécuta à Essling et à Wagram ces belles charges qui achevèrent de fixer la victoire sous les drapeaux français, et passa l'année 1811 à faire des inspections. En 1812, il commanda, en Russie, la cavalerie de l'avant-garde sous les ordres de Murat, rendit les plus grands services à la bataille de la Moscowa, et y fut blessé au genou par une balle. Huit jours avant la retraite de Moscou, il fut chargé de conduire des blessés, traversa la Russie à travers mille périls, et parvint à regagner le sol français. A peine était-il arrivé aux eaux de Bourbonne, où il s'était rendu pour rétablir entièrement sa santé, que le gouvernement lui ordonna d'aller prendre le commandement de la cavalerie de la garde impériale. A la tête de ce corps, Nansouty donna de nouvelles preuves de bravoure aux batailles de Dresde et de Vachau. A celle de Leipzig, il commanda toute la cavalerie, comprima le mouvement des Saxons qui avaient abandonné les drapeaux français, se surpassa dans la retraite vers le Rhin, à la bataille de Hanau, et ouvrit un passage à l'armée française en renversant tout devant lui. Il rentra en France et devint colonel général des dragons, en janvier 1814. Au mois de février, il partit pour la campagne de l'intérieur, eut le commandement de la garde impériale, déploya à la retraite de Brienne la plus rare prudence, rendit nuls dans un pays de plaines les efforts de la nombreuse cavalerie des alliés, et ramena l'armée jusqu'à Pont-sur-Seine, sans avoir perdu un seul canon. A la bataille de Montmirail, il fit une charge si hardie, que Napoléon voyant sa troupe au milieu des ennemis, fit tirer dessus, ne croyant pas possible que sa garde eût pénétré si loin : l'erreur se dissipa bientôt, et on reconnut cette brave et intrépide garde qui procura la victoire. A Berry-au-Bac et à Craone, le général Nansouty eut occasion de donner de nouvelles preuves de ses talents supérieurs. Il voulut, quoique déjà atteint de la maladie qui l'enleva, commander sa cavalerie à l'affaire de Craone, et remporta un triomphe complet. Ce fut son dernier exploit. Il quitta l'armée aussitôt l'abdication de

Napoléon, revint à Paris, adhéra aux actes du gouvernement provisoire, se soumit aux Bourbons, et reçut de Monsieur l'accueil le plus affectueux. Louis XVIII l'envoya en qualité de commissaire dans la Bourgogne, et le nomma capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires, qu'il organisa en peu de temps. Le comte de Nansouty mourut le 6 février 1815, avec la réputation d'un des meilleurs généraux de cavalerie de son époque.

NANTERRE (Mathieu de), premier président du parlement de Paris sous Louis XI, permuta en 1465, par ordre du roi, avec Dauvet, premier président au parlement de Toulouse. Plus tard il fut rappelé à Paris, et ne dédaigna point d'accepter l'emploi de président à mortier dans la même compagnie dont il avait été le chef.

NANTEUIL (Robert), célèbre graveur de portraits, né à Reims en 1630, mort à Paris en 1678, joignait à une grande facilité l'amour de son art : aussi a-t-il laissé une grande quantité de pièces. L'abbé de Marolles en avait rassemblé plus de 280, parmi lesquelles on compte 14 portraits de princes ou princesses, 83 de personnages illustres dans la guerre, la politique, les sciences ou les arts, et 7 thèses ou morceaux historiques. Il a gravé huit fois et dans des formats divers, le portrait de Louis XIV. Il saisissait la ressemblance avec une extrême habileté, excellait à rendre avec du noir et du blanc la valeur des tons, pour lesquels les peintres ont la ressource des couleurs, et savait habilement varier son travail suivant la nature de l'ouvrage. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les portraits de *Jean-Baptiste van Steenbergen, dit l'Avocat de Hollande; de Simon-Arnaud de Pomponne, secrétaire d'État*, très-grand in-fol., et du *petit Millard*.

NANTEUIL (Pierre), comédien de la reine, mort en 1681 dans un âge avancé, est auteur de quelques pièces qui ont obtenu du succès : *l'Amour sentinelle ou le Cadenas forcé*, comédie en 3 actes et en vers, 1672, in-12; *le Comte de Roquefeuille, ou le Docteur extravagant*, comédie en un acte et en vers, 1672, in-12; *l'Amante invisible*, comédie en 5 actes et en vers, 1670, in-8°.

NANTIGNY. *Voyez* **CHASOT**.

NANTILDE ou plutôt **NANTICHILDE**, reine de France, épouse de Dagobert Ier, morte en 1642, fut mère de Clovis II, et régente du royaume avec Éga, maire du palais.

NAOGEORGUS (Thomas). *Voyez* **KIRCHMAIER**.

NAPIER (Jean), **NÉPER** ou **NEPAIR**, baron de Merchiston ou Markinston, en Écosse, est à jamais célèbre par l'invention des logarithmes, dont la découverte, en simplifiant la science du calcul, a merveilleusement servi aux progrès de l'astronomie, de la géométrie pratique et de la navigation. Il naquit en 1550, et mourut le 3 avril 1617, laissant les ouvrages suivants : *Logarithmorum canonis descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio*, etc.; *Mirifici logarithmorum canonis constructio, et eorum ad naturales ipsorum numeros habitudines*, etc., Lyon, 1620, 2 parties in-4°, très-rare; les moyens de l'auteur sont exposés avec tous les détails nécessaires dans la nouvelle *Histoire de l'astronomie moderne*, tome Ier; *Rabdologiæ, seu numerationis per virgulas, libri II*, 1617, in-12 : on en trouve l'explication dans les *Récréations mathématiques* de Montucla, tome Ier. On lui doit en outre deux formules générales pour la solution des triangles sphériques rectangles.

NAPIONE DE COCCONATO (le comte Jean-François GALEANI), naquit à Turin, le 1er novembre 1748. Sa famille, originaire de Pignerol, servit toujours avec honneur, et sans s'enrichir, la maison de Savoie. Ayant perdu son père, fort jeune, les soins d'une famille peu favorisée de la fortune ne ralentirent pas son ardeur pour la science. Il fit lui-même son éducation. Les premiers ouvrages qu'il publia, *Ragionamento sulla durata del regno dei re di Roma*, et *Saggio sull' arte storica*, donnèrent la mesure de son talent et de ses profondes connaissances. Les sciences et les lettres ne suffisaient pas au comte Napione; voulant servir plus utilement son pays, il entra, en 1776, dans l'administration des finances. Il fréquentait en même temps une société littéraire, formée depuis peu à Turin, où il connut Beccaria, Paciaudi, Alfieri, Durandi, etc. En 1782, il fut nommé intendant de la province de Suze. De l'intendance de Suze, il passa, en 1785, à celle de Saluces, et fut rappelé, en 1787, à Turin avec la surintendance du cadastre des provinces faisant partie de l'ancien duché de Montferrat. Il fut chargé en même temps d'écrire l'histoire de la *monétation* de la maison de Savoie. En 1791 et 1792, il fit un voyage en Italie, où sa réputation l'avait précédé; il s'y lia avec plusieurs savants, et continua avec eux une correspondance fort intéressante. Le journal de son voyage prouve à quel point il portait l'esprit d'observation, son goût pour les beaux-arts, et sa juste et saine critique. Le comte Napione fut, en 1796, nommé conseiller du roi, et attaché aux archives royales, où il avait toujours désiré de pouvoir puiser les lumières que les précieux documents qu'elles renferment, étaient à même de jeter sur ses études. Dans les circonstances les plus difficiles de cette dernière période de la monarchie, le gouvernement rechercha, et souvent avec fruit, ses conseils éclairés. C'est à cette époque qu'il fut, contre son gré, appelé à la surintendance générale des finances, emploi fort important qui avait dans ses attributions, outre le recouvrement et le maniement des deniers publics, toute l'administration des communes. Il se retira de son ministère aussi pauvre qu'il y était entré. De 1798 à 1814, il vécut dans la retraite, uniquement occupé de sa famille et de ses études, qui formaient sa seule ressource. C'est alors qu'il traduisit les *Tusculanes* de Cicéron. L'empereur Napoléon, juste appréciateur de son mérite, lui offrit plusieurs emplois de haute administration ; il refusa constamment, déterminé par un sentiment de délicatesse peut-être exagéré, mais toujours louable. Il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Turin, et ne crut pas devoir refuser la décoration de la Légion d'honneur qu'il eut à ce titre. En 1814, au retour de la maison de Savoie, il fut nommé surintendant des archives royales. Il mourut à Turin, le 12 juin 1830. Ses principaux ouvrages imprimés sont : *Ragionamento intorno al Saggio sopra la durata del regno dei re di Roma del conte Algarotti*, Turin 1773, in-8°; *Saggio sopra l'arte storica*, ibid., 1773, in-8°; *Dell'uso, e dei pregi della lingua italiana, con un discorso attorno alle storie del Piemonte*, ibid., 1791, 2 vol. in-8°; *Notizia dei principali scrittori d'arte militare italiani*, ib., 1803, in-8°; *Dissertazioni intorno patria di Cristoforo Colombo*, ib., 1805 et 1822, in-4°, etc. Le comte Napione a publié environ 200 ouvrages.



NAPOLÉON BONAPARTE est né à Ajaccio, île de Corse, le 15 août 1769. Charles Bonaparte, son père, issu d'une famille qui prétend n'être point originaire de cette île, mais bien de la petite ville de St.-Miniato, en Toscane, où il existait, en effet, depuis plusieurs siècles, des gentilshommes de ce nom, avait été l'un des trois députés de la noblesse de Corse, qui, en 1778, portèrent à Versailles, l'hommage de cette île, soumise depuis 10 ans à la France. Les premières années de la vie de Napoléon Bonaparte semblèrent annoncer ce qu'il devait être un jour. Toutes ses habitudes le portaient, dès sa plus extrême jeunesse, vers l'étude et la méditation. La préférence qu'il témoignait, dès lors, pour les sciences exactes et les exercices militaires, détermina madame Bonaparte sa mère à employer tout le crédit du comte de Marbeuf, premier gouverneur de la Corse, lorsque cette île eut été cédée à la France par la république de Gênes, pour faire admettre, en 1777, le jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne en Champagne. Ce fut là que ses penchants et ses goûts achevèrent de se développer, et que ses maîtres entrevirent tout ce qu'il était possible d'attendre un jour de lui. Très-assidu à la lecture de Plutarque, c'étaient surtout les grands hommes de Sparte qu'il semblait vouloir prendre pour modèles. Étranger aux plaisirs et aux délassements de ses jeunes condisciples, on le voyait toujours solitaire, isolé, rêveur, un livre à la main, s'éloigner de leurs jeux et se recueillir en lui-même. Il paraissait même s'étudier à imiter davantage, dans leur manière de s'exprimer, les modèles qu'il s'était choisis. Il affectionnait déjà ces locutions courtes et sententieuses, familières aux anciens, et dont il s'est fait depuis une habitude qu'il a conservée dans tout le cours de sa vie. Nous l'avons vu, en 1795, à une époque où, sans fonctions et presque sans ressources pour exister, il était accablé de tout le poids de l'adversité, et où, certes, il était loin de songer à jouer un grand rôle; c'était le même homme. Tourmenté par sa destinée, qui l'appelait au plus haut degré de la puissance humaine, on l'eût dit livré à l'unique pensée de son avenir. Un tel caractère était peu propre à lui faire faire des progrès dans la littérature, l'étude des langues, et les arts d'agrément; aussi n'y a-t-il attaché depuis que très-peu d'importance et n'y a-t-il acquis aucune supériorité. Il est même remarquable que, n'ayant jamais su les principes de la grammaire française, il ne s'est point soucié davantage de ceux de la langue italienne, qu'il n'écrivait qu'incorrectement, quoiqu'un peu moins mal que la française. Les traits, les répliques, et les aperçus qui lui échappaient dans les premières époques de sa vie, étonnèrent plus d'une fois ses professeurs, et déterminèrent l'un d'eux, dans le compte annuel qu'il rendait de ses élèves, à ajouter la note suivante au nom de Bonaparte : « Corse de nation et de caractère, ce jeune homme ira loin s'il est favorisé par les circonstances. » Compris en 1784, dans la promotion des élèves qui passèrent de l'école militaire de Brienne, à celle de Paris, il subit en 1785, des examens sur toutes les parties de l'art auquel il se destinait. Ces examens, qui avaient été très-brillants, furent immédiatement suivis de sa nomination à une sous-lieutenance au régiment de la Fère artillerie, alors en garnison à Grenoble. Ce fut un peu avant de s'y rendre qu'une anecdote singulière avait déjà fixé un moment l'attention publique sur le jeune Bonaparte. Blanchard avait annoncé une expérience aérostatique qui devait avoir lieu au Champ-de-Mars, et dans laquelle, à l'exemple de MM. Charles et Robert, et de plusieurs imitateurs de leur courage, il devait entreprendre un de ces voyages, devenus depuis si communs, mais auxquels la curiosité publique attachait alors un si vif intérêt. Bonaparte avait annoncé à ses condisciples combien il aimerait à partager les dangers et la gloire de ce voyage. Comme les élèves de l'école militaire avaient obtenu la permission d'assister à l'expérience, il se trouvait à une très-petite distance du ballon, auquel était suspendu la frêle nacelle, à l'instant où, pour prendre la direction du vent, un premier ballon d'une très-petite proportion venait d'être lancé. A ce spectacle tous les désirs de Bonaparte se réveillent, sa tête s'enflamme, il s'élance dans l'enceinte réservée à l'appareil chimique, s'avance vers Blanchard, et lui déclare qu'il veut partir avec lui. Les spectateurs les plus rapprochés du lieu de l'expérience, riaient de l'opiniâtreté exaltée de ce jeune homme, qu'aucune considération, aucun refus ne pouvaient décider à se retirer, lorsque enfin les maîtres intervinrent et lui ordonnèrent positivement de renoncer à son projet. On parla beaucoup alors de cette aventure; chacun prédisait qu'un jour, ce jeune homme développerait une grande énergie de caractère; mais à quelle imagination pouvait se présenter alors l'étonnante destinée qui l'attendait dix ans plus tard. Bonaparte avait 14 ans, lorsqu'on fit un jour devant lui l'éloge du vicomte de Turenne. Une dame de la compagnie ayant ajouté : « Oui, c'était un grand homme, mais je l'aimerais mieux, s'il n'eût pas brûlé le Palatinat. » — « Qu'importe, reprit-il vivement, si cet incendie était nécessaire à ses desseins ? » Bientôt se manifestèrent les premiers symptômes de la révolution. Causant familièrement vers cette époque avec le capitaine de sa compagnie qui exprimait des craintes sur l'issue que pouvaient prendre les événements qui s'annonçaient dès lors sous un aspect fort sombre, Bonaparte lui répondit dans un instant d'épanchement : « Il faudrait voir; d'ailleurs les révolutions sont un bon temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du courage. » En effet, il paraît certain qu'il délibéra pendant quelques jours sur le parti qu'il prendrait : mais l'espoir d'un avenir brillant enflammant son imagination, ses hésitations cessèrent, et son parti une fois pris, il ne regarda plus en arrière. « Si j'avais été maréchal de camp, l'a-t-on entendu dire plus tard, j'aurais embrassé le parti de la cour; mais, sous-lieutenant et sans fortune, j'ai dû me jeter dans la révolution. » Revenu en Corse avec le général Paoli, au commencement de 1790, il passa trois ans dans cette île, sous les ordres de ce général, entièrement livré à l'étude, s'occupant à fond de la théorie de l'art militaire, et manifestant dans toutes les circonstances les principes et les opinions d'un ami très-exalté de la liberté. Lorsque les partis se formèrent en Corse, Bonaparte qui avait été longtemps attaché à Paoli, se prononça avec force en faveur des intérêts français contre ce général, alors tout-puissant dans l'île; mais Paoli, soutenu de l'influence et des armées anglaises, ayant bientôt repris un im-

mense ascendant, Bonaparte, frappé d'un décret particulier, se vit contraint, en 1793, de quitter la Corse et de se réfugier en Provence avec sa nombreuse famille, qui, ayant tout perdu, fixa sa résidence à Marseille, où elle recevait les secours accordés alors par la république française, aux insulaires proscrits pour sa cause. Napoléon suivit le régiment d'artillerie dans lequel il était alors lieutenant. Cette époque était celle où, à la suite du noble mouvement qui avait éclaté, après le 31 mai, dans un grand nombre de départements, pour venger l'attentat commis dans cette journée, contre la représentation nationale, la Montagne envoyait de toutes parts des troupes dirigées par des commissaires pris dans son sein, pour combattre et détruire, sous le nom de *fédéralistes*, les vrais amis de la république armés contre la faction usurpatrice et sanguinaire qui venait de s'emparer du pouvoir. A ces généreux citoyens s'unissait alors le parti royaliste, qui, légitime sous la monarchie, n'était plus qu'une faction coupable depuis que la république était proclamée. Ce parti prêtait aux républicains un appui dont il espérait se fortifier bientôt contre eux-mêmes, lorsqu'il aurait assez étroitement uni ses intérêts et ses forces à ceux de l'étranger, et préparait, dès lors, en paraissant ne défendre que l'intégrité de la représentation nationale contre ses oppresseurs, la résistance si noble et si légitime de l'infortunée ville de Lyon, et la trahison, qui, à la même époque (août 1793), ouvrit le port de Toulon aux escadres espagnoles et britanniques. Devenu capitaine en second au 4e régiment d'artillerie, Bonaparte fut employé en cette qualité dans l'armée qui assiégea Lyon, sous les ordres du général Kellermann, et vint rejoindre ensuite celle qui s'avançait contre Toulon. La tyrannie de la Montagne était alors établie dans tous les départements du Midi. Salicetti, député de la Corse, l'un des proconsuls qui avaient le plus contribué à l'affermir, avait été dans tous les temps l'ami particulier de la famille des Bonaparte; il présenta le jeune Napoléon à Barras; se rendit garant de son dévouement à la cause républicaine; et lui fit obtenir de l'avancement dans l'arme de l'artillerie, tandis que son frère Joseph, recommandé au commissaire ordonnateur Eyssautier, allait obtenir un brevet de commissaire des guerres, et que Lucien était nommé à un emploi dans les administrations de l'armée des Alpes maritimes. Tels furent les modestes commencements de cette famille de rois qui, dans le cours de quelques années, allait étonner le monde par son élévation, le remplir de sa renommée et donner, par sa chute, un grand exemple à ceux des souverains qui croiraient pouvoir fonder leurs trônes sur des bases plus solides et plus durables que la liberté des peuples et le respect de leurs droits. Nommé chef de bataillon et chargé d'un commandement dans l'artillerie, pendant le siége de Toulon, Bonaparte y développa des talents, une activité et un courage qui fixèrent de plus en plus sur lui les regards des commissaires de la Convention. Un jour, parcourant les batteries avec Barras, l'un d'entre eux, celui-ci fit quelques observations sur la position d'une batterie : « Mêlez-vous de votre métier de représentant, lui répondit Bonaparte, et laissez-moi faire le mien d'artilleur ; cette batterie restera là et je réponds du succès sur ma tête. » Cette confiante audace, loin de l'irriter, plut au commissaire de la Convention, et, après le siége, lui-même et ses collègues se décidèrent à confier à Bonaparte la mission difficile et périlleuse de rendre la Corse à la république. Après avoir fait d'inutiles tentatives pour s'emparer d'Ajaccio, il se rendit en Provence et débarqua à Marseille. Républicain passionné, mais n'ayant et ne pouvant avoir à cette époque d'autre ambition que de s'élever aux premiers emplois militaires, il écrivit au général Tilly, à l'instant où la nouvelle des événements des 9 et 10 thermidor se répandit dans toute la république : « Tu auras sûrement appris la mort de Robespierre. J'en suis fâché ; mais, eût-il été mon père, je l'eusse poignardé moi-même, si j'avais su qu'il aspirât à la tyrannie. » Ayant cessé d'être compris dans l'artillerie, lors du travail fait par Aubry, alors chargé au comité de salut public, de la section de la guerre, on lui donna des lettres de service pour l'attacher avec le même grade à l'armée de l'Ouest. Cette translation de l'artillerie dans la ligne le blessa vivement; il sollicita et obtint des représentants, alors en mission à Marseille (Poultier et Beffroi), un congé pour se rendre à Paris, et y obtenir sa réintégration dans son arme. Malgré le crédit dont jouissaient alors ses protecteurs Barras et Fréron, et les démarches multipliées qu'ils firent en sa faveur, Aubry, fortement prévenu contre lui, se refusa constamment à lui accorder sa demande. Nous avons cru devoir nous expliquer avec quelque étendue sur cette circonstance de la vie de Bonaparte, parce qu'elle a été constamment méconnue et défigurée par tous les écrivains qui, jusqu'à ce moment, ont écrit son histoire. Cependant les ressources pécuniaires de Bonaparte s'affaiblissaient de jour en jour; il dînait habituellement, alors, au Palais-Royal, chez les frères Provençaux, et plus d'une fois ses amis vinrent à son secours. Il n'était admis encore que dans un très-petit nombre de maisons; mais il trouva toujours dans celle de Mme Tallien (princesse de Chimay), une bienveillance dont il a témoigné, depuis, assez peu de reconnaissance, quoiqu'il eût longtemps éprouvé, pour cette dame, un sentiment beaucoup plus vif que l'amitié. Repoussé par le gouvernement, et n'entrevoyant que dans un avenir éloigné la possibilité de sa réintégration, il sollicitait la permission de quitter la France, et d'aller prendre du service en Turquie, lorsque les décrets des 5 et 13 fructidor an III (22 et 30 août 1795), relatifs à l'organisation du corps législatif constitutionnel, et surtout le réarmement des hommes connus sous le nom de *terroristes*, vinrent jeter la division parmi les citoyens de Paris, et amenèrent insensiblement une partie des habitants de cette capitale à prendre les armes contre la Convention nationale. Excités et dirigés par les secrets agents du parti royaliste, toujours empressé à faire naître les divisions parmi les citoyens et à les faire servir aux intérêts de sa cause, les Parisiens venaient, dans les premiers jours de vendémiaire an IV (septembre et octobre 1795), de se constituer en révolte ouverte, et se disposaient à marcher sur plusieurs points, contre la Convention, lorsque cette assemblée, trahie, ou du moins servie faiblement par le général Menou, chargea Barras, qui avait déjà dirigé la force armée au 9 thermidor, du

commandement général des troupes républicaines, réunies en très-petit nombre aux environs de la capitale. Barras demanda et obtint à l'instant l'autorisation de s'adjoindre Bonaparte, qui, exerçant aussitôt les fonctions de général de brigade, fit les dispositions les mieux entendues; plaça plusieurs pièces d'artillerie sur les points voisins de la Convention, que les rebelles manifestaient l'intention de forcer, et les dispersa avec quelques coups de canon. Après le grand service qu'il venait de rendre, il fut nommé général en chef de l'armée de l'intérieur. Dès lors, plus à portée de se faire connaître, le général Bonaparte avait reçu dans toutes les circonstances, du gouvernement directorial que venait de fonder la constitution de l'an III, des preuves multipliées de confiance et d'estime, lorsque, en ventôse an IV (février et mars 1796), il obtint, avec la main de Joséphine de la Pagerie, veuve du vicomte de Beauharnais, qu'il avait connue aux cercles de Barras, le commandement en chef de l'armée d'Italie, qui venait d'être retiré à Schérer, et que demandèrent pour lui deux directeurs (Barras et Carnot), à qui Bonaparte avait eu également l'art de persuader qu'il était dans les intérêts de l'un et de l'autre. Il est certain, du moins, que tous deux ont réclamé, à l'époque des victoires du jeune général, la gloire de l'avoir fait nommer. Quoi qu'il en soit, les espérances de Bonaparte s'élevèrent tellement et en si peu de temps au niveau de sa nouvelle situation, que, félicité par un de ses amis qui lui faisait ses adieux et paraissait s'étonner que, si jeune, il eût été choisi pour aller commander une armée. « J'en reviendrai vieux, » répondit Bonaparte. Il partit de Paris, le 1er germinal an IV (21 mars 1796), après avoir fait célébrer son mariage avec Joséphine, et rempli du pressentiment de son avenir. L'entreprise était grande et hasardeuse. L'armée qu'il allait commander avait pour généraux des hommes déjà célèbres; mais elle manquait de tout, et le découragement y était porté au comble. Arrivé à Marseille, le 8 germinal (28 mars), il y dit à l'un des membres de la commission du Midi, qui partait le lendemain pour Paris, ces paroles remarquables, et qui l'étaient encore davantage par le ton d'inspiration qui les accompagnait : « Avant un mois, vous apprendrez que je suis mort, ou que l'armée autrichienne est en déroute. » Enfin, à peine âgé de 26 ans, n'ayant jamais commandé en ligne un seul bataillon et n'ayant assisté à aucune bataille rangée, il ne lui fallait pas moins que des prodiges pour se faire pardonner, par des généraux déjà couverts d'exploits et de nobles cicatrices, et l'audace qui l'avait porté à solliciter un commandement en chef, et la faveur qui le lui avait fait obtenir; mais son génie et la fortune répondirent à tout. A peine fut-il arrivé à Nice, que, prêt à attaquer avec une armée sans discipline, sans vivres, sans munitions et presque sans vêtements, des ennemis nombreux, confiants dans leurs forces, aguerris par les dernières défaites des Français, pourvus de tout, et faisant la guerre sur leur territoire, il s'écria, dans un mouvement d'éloquence militaire qui ne lui réussit pas moins qu'à l'illustre général carthaginois : « Camarades, vous manquez de tout au milieu de ces rochers; jetez les yeux sur les riches contrées qui sont à vos pieds : elles nous appartiennent; allons en prendre possession. » L'armée qu'il avait en tête, composée d'Autrichiens, de Sardes et de Napolitains, était forte de 60,000 hommes, et commandée par le général baron de Beaulieu. Les débuts de cette campagne surpassèrent tout ce que l'imagination la plus féconde pourrait rêver de succès et de gloire. L'enivrement de l'armée française n'était comparable qu'à la profonde consternation qui s'était emparée de ses ennemis. Les 22, 26, 28 germinal, 2 et 3 floréal an IV (11, 15, 17, 21 et 22 avril 1796), l'armée autrichienne fut défaite dans les batailles de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Vico, de Mondovi, et le résultat de ces importantes affaires fut, pour les Français, l'occupation des forteresses de Coni, de Tortone et de la Cera. Ce fut surtout à Millesimo que Bonaparte déploya les plus habiles combinaisons; un corps ennemi y fut tourné et entouré par des manœuvres rapides. Débouchant ensuite par la vallée du Tanaro, et profitant de la faute qu'avaient commise ses ennemis en divisant leurs forces, il sépara pour toujours l'armée sarde de l'armée autrichienne, fit prisonnier de guerre son général en chef Provera, et l'envoya à Gênes, auprès du ministre français Faypoult. Resté sans appui, après avoir perdu la bataille de Mondovi, le roi de Sardaigne signa une capitulation dans sa capitale, et l'armée autrichienne, n'ayant plus d'autre allié que le roi de Naples, ne put défendre le passage du Pô ni celui de l'Adda. Cette dernière opération, exécutée à Lodi, donna lieu à la bataille de ce nom (21 floréal an IV, 10 mai 1796), et fut plus brillante dans ses effets et plus importante dans ses suites que toutes les batailles précédentes, en ce qu'elle assura à l'armée française la possession de toute la Lombardie. Le 17 floréal (6 mai), Bonaparte avait écrit au Directoire exécutif pour demander que des artistes, chargés de recueillir les monuments des arts que la conquête mettait à la disposition des Français, fussent envoyés à son quartier général, et cette grande idée est une de celles qui recommandent le plus son nom à la postérité. Maître de Milan, il entra le 26 floréal (15 mai) dans cette ville; calma par sa présence une insurrection qui venait d'y éclater; et consolida ses conquêtes par la prise du château, qui capitula le 11 messidor (29 juin 1796). Partout il se montrait le protecteur de l'ordre public, des personnes, des propriétés, et celui des sciences, des lettres et des arts. Ce ne fut pas néanmoins sans de grandes résistances, qu'il fallait vaincre sans cesse, que les Français parviurent à établir leur domination en Italie. Des insurrections avaient éclaté à Binasco, à Pavie, à Lugo; elles furent réprimées avec une rigueur extrême, mais nécessaire. Instruit, le 11 thermidor (29 juillet), que de fortes colonnes qui se portaient sur Solo, Brescia et Cassano, s'avançaient contre lui, il réunit rapidement ses forces, marcha contre elles, assura ses positions par de savantes manœuvres, les attaqua et les battit, le 16 thermidor (3 août), à la bataille de Lonado. Le même jour, à la tête de 1,200 hommes, il fit mettre bas les armes à une colonne de 4,000, commandée par le général Wurmser. Deux jours après, le 18 thermidor (5 août), il remporta sur le même général, à Castiglione, l'éclatante victoire dont le général Augereau partagea la gloire avec lui. Comme cette bataille et les diverses affaires qui l'avaient précédée, avaient coûté aux Autrichiens au moins 20,000 hommes,

tués ou faits prisonniers, l'armée française ne la désignait plus que sous le nom de *campagne de cinq jours*. Le 20 thermidor (7 août), plusieurs divisions passèrent une seconde fois le Mincio. Le 18 fructidor (4 septembre), ayant sous ses ordres les généraux Masséna et Augereau, Bonaparte livra la bataille de Roveredo, l'une des plus glorieuses de cette campagne, inouïe dans les fastes de l'histoire. Le 21 fructidor, il combattit à Covello; passa les gorges de la Brenta; conclut, au nom de la France, un armistice avec la Bavière, et gagna, le 22 (8 septembre), la bataille de Bassano. Enfin, à la suite d'un grand nombre de nouveaux combats où il fut constamment vainqueur, il fit signer au duc de Parme, le 15 brumaire an v (5 novembre 1796), un traité par lequel ce prince s'engageait à donner un libre passage aux troupes françaises, dans ses États. Dix jours après (25 brumaire, 15 novembre), il livra, près du village d'Arcole, la bataille de ce nom qui dura 3 jours, et dans laquelle ses immortels lieutenants Masséna, Augereau et Lannes, le secondèrent puissamment de leur expérience, de leurs talents, et de leur intrépidité. C'est dans cette bataille qu'Augereau saisissant un drapeau, s'élança à la tête des grenadiers jusqu'à la moitié du pont, les appelant à lui, et resta plusieurs minutes exposé au feu le plus terrible; mais ce feu était si vif et si bien nourri que les pelotons qui se succédaient sur le pont étaient écrasés lorsqu'ils arrivaient à portée. Bonaparte accourant tout à coup environné de son état-major, se mit à la tête de la colonne et s'écria : « Soldats, n'êtes-vous donc plus les guerriers de Lodi? qu'est devenue cette intrépidité dont vous avez donné tant de preuves? » Aussitôt, descendant de cheval, il s'empare d'un nouveau drapeau, se met à la tête de ces braves, et, à l'exemple d'Augereau, il s'élance sur le pont, suivi, pressé par tous ceux qu'un espace aussi étroit peut contenir, et parmi lesquels on remarquait Lannes blessé, pouvant à peine se soutenir. Ce fut seulement par de tels efforts que la victoire se détermina en faveur des Français. Si Bonaparte ne fut pas tué dans cette journée, il le dut au dévouement de l'adjudant général Belliard et de quelques officiers d'état-major qui se placèrent constamment devant lui, et dont plusieurs furent étendus à ses pieds en le couvrant contre les tirailleurs ennemis. La bataille d'Arcole, qui décida du sort de l'Italie, ne put déterminer les Autrichiens à cesser une lutte qu'il leur était impossible de soutenir avec un tel adversaire; et le 25 nivôse an v (15 janvier 1797), leur armée, commandée par le général d'Alvinzi, et de beaucoup supérieure en nombre, fut mise dans une entière déroute à Rivoli. Les jours suivants, 26 et 27 (15 et 16 janvier), les débris de cette armée s'étant réunis et ayant tenté de s'introduire dans Mantoue, livrèrent les batailles de Saint-George et de la Favorite, où ils éprouvèrent une défaite entière, et où le général Provera fut fait prisonnier pour la seconde fois. Dans ces deux affaires, 7,000 hommes mirent bas les armes, et l'armée française s'empara d'un immense butin. Le 24 pluviôse (12 février), le pape Pie VI fit demander la paix au général Bonaparte qui venait d'envahir la Romagne, Bologne, la Marche d'Ancône et les duchés de Ferrare et d'Urbin. Le 1er ventôse an v (19 février 1797), fut conclu, à Tolentino, avec le saint-siége, le traité par lequel le pape renonçait à ses prétentions sur le comtat Venaissin; cédait à perpétuité à la république française, la partie du territoire de l'Église, envahie depuis 10 jours par ses armées; rétablissait l'école française à Rome; et payait à la France 13 millions en argent ou en effets précieux. Le 8 ventôse (26 février), Bonaparte envoya au corps législatif les trophées de la place de Mantoue, évacuée par Wurmser, les 13 et 14 du mois précédent (1er et 2 février). Le 26 ventôse (16 mars), il passa le Tagliamento, livra bataille à l'archiduc Charles, et remporta, sur l'armée de ce prince, une victoire complète qui mit le territoire vénitien au pouvoir des Français, et leur ouvrit le passage du Tyrol. Le 30 ventôse an v (20 mars), les Français furent victorieux aux combats du Lavis, de Tramin et de Clauzen. Le 3 germinal (23 mars), ils entrèrent dans Trieste; le 5, ils remportèrent de nouveaux avantages à Tarvis et à la Chiuza. Le 9, Venise, la haute et la basse Carinthie, et tout le Tyrol, se soumirent à l'armée française. Dès lors cette armée avait cessé, par le fait, d'obéir aux ordres du Directoire; et Bonaparte qui ne suivait plus d'autre impulsion politique que celle qu'il recevait de lui-même, ne reconnaissait aussi d'autres plans de campagne que ceux que lui inspiraient les circonstances et son génie. Ce n'était plus, en quelque sorte, que pour la forme, qu'il correspondait avec le Directoire; mais celui-ci, qui, tout en jugeant bien sa position à l'égard du jeune général, se voyait menacé, dans l'intérieur, de dangers plus imminents et plus prochains, par la faction royaliste qui prenait tous les jours un ascendant plus formidable dans les conseils, aimait mieux se dissimuler à lui-même son impuissance et son humiliation, et faire le sacrifice de son orgueil à sa sûreté, en conservant un appui qui, d'un instant à l'autre, pouvait lui devenir si nécessaire, que d'établir entre Bonaparte et lui une lutte de prérogatives et d'autorité qui eût infailliblement amené de grands déchirements, et probablement changé la face de l'État, en faisant passer Bonaparte du côté des ennemis du Directoire. Cette crainte était d'autant moins dénuée de vraisemblance, que, déjà même, le gouvernement était informé que ses ennemis avaient envoyé au général, par l'intermédiaire de Carnot, des propositions conciliatrices, auxquelles, ainsi qu'on le verra plus bas, il n'avait pas toujours fermé l'oreille. Telle était la position respective de Bonaparte et du Directoire, lorsque, le 11 germinal an v (31 mars 1797), ce général, après les succès brillants et décisifs qui, depuis l'ouverture de la campagne avaient couronné toutes ses entreprises, invita l'archiduc à s'unir à lui pour mettre un terme au fléau de la guerre. Presque en même temps (16 germinal, 5 avril), fut conclu un traité d'alliance offensive et défensive entre la république française et le roi de Sardaigne. Le 18 du même mois (7 avril), le général français n'étant plus qu'à 30 lieues de Vienne, proposa au général autrichien une suspension d'armes de 6 jours. Cette proposition ayant été acceptée et transmise à Vienne, l'Empereur fit la demande d'un armistice pendant lequel se négocièrent les préliminaires de paix entre la France et l'Autriche. A cette même époque, des scènes sanglantes se passaient à Vérone et à Venise, où plusieurs Français avaient été poi-

gardés; le général Bonaparte dont l'éloignement avait favorisé cette double insurrection, annonça au doge qu'il ne lui donnait que 24 heures pour choisir entre la guerre et la paix; le sénat de Venise protesta de son zèle pour le maintien de la paix, et de nouveaux assassinats ayant prouvé en même temps ce qu'il fallait penser de la sincérité de ces protestations, Bonaparte qui, le 29 germinal (18 avril), venait au nom de la république française, de signer à Léoben, les préliminaires de la paix avec l'Autriche, revint sur-le-champ en Italie; accorda, le 5 floréal (24 avril), le pardon aux habitants de Venise; et, dans un manifeste du 14 du même mois (3 mai), publia les perfidies de l'oligarchie vénitienne et lui déclara la guerre. Huit jours après ce manifeste (22 floréal, 11 mai), l'armée française était sous les murs de Venise. A son approche les nobles avaient pris la fuite; le doge avait abdiqué; et le gouvernement démocratique, tel qu'il avait existé avant la révolution de 1296, venait d'être rétabli. Cet événement donna le signal à l'Italie; et Gênes, appelée à la liberté par Philippe Doria, fut la première à remettre en vigueur les formes démocratiques, et se constitua en république ligurienne. Le 18 prairial (6 juin), une convention fut signée à Montebello, entre Bonaparte et les députés de Gênes. Le 21 messidor (9 juillet), les États d'Italie qui venaient d'être conquis sur l'Autriche, furent organisés par le général en chef, sous le nom de république cisalpine, à laquelle, 15 jours après, fut réunie la Romagne. Le 22 thermidor (9 août), il envoya au Directoire exécutif un grand nombre de drapeaux, et chargea le général Bernadotte qui s'était déjà acquis sur les rives du Rhin une réputation brillante, qu'il soutenait avec un nouvel éclat à l'armée d'Italie, d'en faire hommage à la république. Instruit journellement et avec une grande exactitude de ce qui se passait à Paris, où l'on a vu plus haut que, depuis les nouvelles élections, la faction royaliste marchait à grands pas à la ruine de la république, Bonaparte, que cette faction avait secrètement fait sonder, mais qui ne trouvait pas dans son triomphe, dont elle n'avouait pas le véritable but lors même que sa marche l'indiquait assez, une garantie suffisante pour sa gloire et son ambition, n'hésita plus à se prononcer en faveur du parti directorial, qui était vraiment alors celui de la république. Le général en chef publia donc, à l'armée d'Italie, des proclamations d'autant plus énergiques contre la faction royaliste, que les sentiments qu'il exprimait en faveur de la cause républicaine étaient l'expression sincère de la pensée et du vœu de tous les généraux, compagnons de sa gloire, et de l'armée toute entière. Toutefois, comme en offrant son appui au Directoire, il ne voulait pas que l'instrument qu'il allait mettre à sa disposition tournât contre lui-même, lorsque le jour serait venu de faire connaitre les desseins secrets qu'il nourrissait pour lui-même, il choisit dans l'armée celui de ses lieutenants qui lui parut unir une plus grande intrépidité à des combinaisons politiques moins étendues (Augereau), et, sous prétexte d'un nouvel envoi de drapeaux, il l'adressa au Directoire qui n'hésita pas à le faire servir à l'exécution de ses projets, de préférence à Hoche, dont il avait d'abord fait choix, mais dont l'ambition profonde, secondée par des talents politiques et militaires de premier ordre, avait inspiré depuis une défiance qui faisait regarder ses services comme plus dangereux qu'utiles. Lorsque l'autorité directoriale se vit affermie par les événements des 18 et 19 fructidor an v (4 et 5 septembre), elle ne songea plus qu'à presser la conclusion de la paix avec l'Autriche, et le général Bonaparte qui, par le mouvement qu'il avait imprimé à son armée, venait d'effacer tous les sujets de mécontentement qui s'étaient élevés entre le Directoire et lui, partit pour Campo-Formio, et signa, le 16 vendémiaire an vi (17 octobre 1797), l'important traité par lequel l'empereur d'Allemagne renonçait, en faveur de la république, à tous ses droits sur les Pays-Bas autrichiens, et sur les pays qui faisaient partie de la république cisalpine dont il reconnaissait l'indépendance. La république française de son côté, consentait, par le même acte, à ce que l'Empereur possédât l'Istrie, la Dalmatie, Venise, etc. Toutes les dispositions de ce traité n'obtinrent pas à un degré égal l'assentiment des amis de la liberté, et l'on vit avec une douleur d'autant plus grande ceux qui avaient servi cette cause sacrée, dans Venise, livrés sans défense au joug autrichien, que la mémoire était encore effrayée des traitements horribles que la cour de Sardaigne, depuis le dernier traité conclu 7 mois auparavant, avait fait éprouver à un grand nombre de sujets piémontais qui s'étaient prononcés pour la cause française. Enfin, après une campagne dont les prodiges suffiraient pour immortaliser celui qui, ne désespérant pas du salut de la république, avait osé l'entreprendre au milieu des circonstances malheureuses qui ont été décrites plus haut, Bonaparte, dont la mission en Italie était terminée, et dont le nom, qui remplissait la France et l'Europe, était désormais inconciliable avec le repos, fut promu, par un arrêté du Directoire exécutif, du 5 brumaire an vi (26 octobre), au commandement en chef de l'armée des côtes de l'Océan, destinée à agir contre l'Angleterre. Après un séjour de quelques semaines à Milan, où il s'occupa des intérêts de la république cisalpine qu'il avait fondée, et avant de partir pour le nouveau poste qui venait de lui être confié, il reçut l'ordre de se rendre à l'ouverture du congrès de Rastadt, pour y présider la légation française, et quitta Milan, aussitôt après avoir reçu du pape l'acte du 8 novembre 1797, par lequel le saint-siége reconnaissait l'existence indépendante de la république cisalpine. Le 11 frimaire (1er décembre), il signa à Rastadt, avec le comte de Cobentzel, la convention militaire qui fixait les évacuations respectives que devaient faire les deux armées, et partit pour Paris immédiatement après l'avoir signée. Il arriva, le 15 (5 décembre), dans la capitale de la France, où il était attendu par la reconnaissance de ses concitoyens, et y jouit de la gloire immense et jusque-là sans exemple, qu'il avait attachée à son nom. Reçu dans cette ville, avec un enthousiasme impossible à exprimer, tous les partis parurent se réunir à celui qui était devenu nécessaire à tous. Cependant le Directoire, après l'avoir accueilli avec une pompe inusitée, dans une fête brillante qu'il lui donna, le 20 frimaire (10 décembre), et pendant laquelle le général lui présenta le traité de Campo-Formio, dissimulait mal les embarras et les craintes que lui causait sa présence. Après un séjour de

2 mois, et à la suite de quelques explications assez vives avec le gouvernement, dont un membre (Rewbell) paraissait surtout s'attacher à contrarier ses projets, Bonaparte partit le 22 pluviôse an VI (10 février 1798), pour se rendre à Dunkerque, et faire la visite des côtes. Revenu à Paris, après une absence de quelques semaines, la situation respective du général et du Directoire n'était ni moins équivoque ni moins embarrassante. Ils le sentirent également, et ce fut dans une des séances où le général était fréquemment appelé, qu'ayant témoigné un vif mécontentement de la conduite du gouvernement « qui, disait-il, ne reconnaissait ses services que par d'injustes défiances, » il déclara qu'il était prêt à donner sa démission. Quatre directeurs gardèrent le silence, mais Rewbell, prenant aussitôt du papier et une plume, les présenta à Bonaparte qui feignit de ne pas prendre garde à cette action, et continua ses plaintes. Il n'est pas douteux que c'est à la réunion de ces diverses circonstances qu'est due la première pensée de l'expédition d'Égypte. Cette pensée qui appartient tout entière à Bonaparte, lui avait été inspirée par la lecture d'un ancien projet déposé, sous Louis XV, au ministère des affaires étrangères, et tendant à fonder en Égypte une colonie puissante, destinée à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde. Il est probable qu'il était occupé depuis longtemps de ce projet, que la position dans laquelle il prévoyait qu'il allait se trouver placé par la paix, ramenait sans cesse à sa pensée; car, pendant les négociations de Campo Formio, il avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque Ambroisienne relatifs à l'Orient; et l'on remarqua, lorsqu'il les eut rendus, qu'il avait surchargé les marches de marques et de notes aux pages qui traitent spécialement de l'Égypte. Arrivé à Paris, Bonaparte avait eu, avec M. de Talleyrand qui, naguère, avait lu, au cercle constitutionnel de la rue de Lille, un discours dans lequel il proposait l'adoption de l'ancien plan du duc de Choiseuil, qui consistait à établir des colonies françaises sur les côtes d'Afrique, des conférences qui avaient fixé son opinion. Enfin, dans les premiers mois de l'année 1798, plus affermi que jamais dans ses idées, et après avoir profondément mûri le plan qu'il avait conçu en Italie, il le soumit au Directoire, et en fit valoir tous les avantages avec une précision, un talent, et une telle force de conviction, que le gouvernement l'adopta, et les ordres furent aussitôt donnés pour rassembler dans le golfe de Lyon toutes les troupes nécessaires à l'embarquement. En moins de deux mois tout fut disposé pour l'embarquement, et il est remarquable que, pendant cet espace de temps, le secret d'une expédition confiée à un si grand nombre d'agents secondaires, fut constamment impénétrable. On ne parlait en France, que de descente en Angleterre; en Angleterre, que du projet des Français de débloquer la flotte espagnole dans le port de Cadix, pour se réunir et protéger ensemble le débarquement de l'armée française sur les côtes de la Grande-Bretagne. Quoi qu'il en soit, personne ne doutait qu'on n'apprît au premier instant que l'expédition était rentrée dans l'Océan, quoique le grand nombre de savants et d'artistes appelés à faire partie de l'embarquement, annonçait assez qu'il était question d'un grand établissement colonial. Bonaparte devait quitter Paris dans la nuit du 3 au 4 floréal an VI (du 22 au 23 avril 1798); mais les dépêches que reçut le Directoire de ses plénipotentiaires à Rastadt et de son ambassadeur à Vienne (Bernadotte), ayant fait craindre une rupture avec l'Autriche, son départ fut différé jusqu'au 14 floréal (3 mai). Le 19 (8 mai), il arriva à Toulon, et publia aussitôt une proclamation qui électrisa toutes les âmes; un cri d'enthousiasme répondit au général; et le 30 floréal (19 mai), l'escadre, sous les ordres du vice-amiral Brueys, sortit de la rade par le plus beau temps. Bonaparte, environné d'une partie de l'état-major, était à bord du vaisseau amiral. Les troupes de l'expédition s'élevaient à 36,000 hommes. Après avoir évité, avec un rare bonheur, l'escadre britannique commandée par Nelson, qui s'était mis à sa poursuite, il parut le 21 prairial (9 juin), à 5 heures du matin devant Malte. Le lendemain 22, à la même heure, il effectua sa descente dans l'île et prit sans résistance 7 points différents. Le 23 (11 juin), les forts reçurent ordre de cesser leur feu contre les Français; et le 24 (12 juin), il occupa la ville, d'après une convention conclue le même jour. Après avoir laissé 4,000 hommes de garnison à Malte, et en avoir organisé le gouvernement, Bonaparte quitta l'île le 1er messidor (19 juin) pour continuer sa route, et le 13 messidor (1er juillet), 13e jour depuis son départ de Malte et 43e depuis son départ de Toulon, l'armée française aperçut à 8 heures du matin les minarets d'Alexandrie. Dans une proclamation courte, mais énergique, il instruisit les soldats de tout ce qu'il leur importait d'apprendre en débarquant sur cette terre où tout était nouveau pour eux, soit relativement à la manière de combattre leurs ennemis; soit sur le respect et les égards qu'il leur importait de montrer pour leur religion, leurs mœurs et leurs usages. Dans la crainte d'être surpris par Nelson, Bonaparte pressa son débarquement, malgré les difficultés qu'opposait la côte, et dès le soir même, cette opération eut lieu. A l'instant où il descendait dans la semi-galère qui devait le porter à terre, une voile qui fut signalée comme ennemie, à l'ouest, lui arracha cette exclamation : « Fortune, m'abandonnerais-tu? Quoi, seulement 5 jours! » La fortune se montra fidèle à ce vœu, et on reconnut bientôt que le bâtiment signalé était la frégate *la Justice* qui arrivait de Malte. Le 14 messidor (2 juillet), Bonaparte passa les troupes en revue; le 17 (5 juillet), après avoir emporté Alexandrie d'assaut, y avoir répandu une proclamation qui calma les esprits, et avoir nommé le général Kléber gouverneur de cette place, il pressa la marche de son armée sur le Caire, à travers le désert, en longeant le canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie dans le temps des inondations, et qui se trouvait alors entièrement à sec jusqu'au bourg de Ramanieh. Parti d'Alexandrie le soir du 19 messidor (7 juillet), Bonaparte avait battu, en 4 jours, les mameluks à Ramanieh, tandis que leur flottille et la cavalerie des beys étaient détruites à Chebreiss. Le 1er thermidor (19 juillet), l'armée arriva à la pointe du Delta, ayant vis-à-vis d'elle la brillante troupe de Mourad-Bey, qui se déployait en bataille. Deux jours se passèrent, pendant lesquels elle reçut ses différents corps qui arrivaient successivement. Enfin le 5 thermidor (23 juillet) à 2 heures du matin, toutes les divisions

se mirent en mouvement, et arrivèrent en vue des Pyramides, à l'instant où le soleil paraissait sur l'horizon. Remplie de grandes pensées dont ne cessaient de l'occuper les proclamations de son général, l'armée fit une halte spontanée pour saluer ces monuments presque aussi antiques que le monde. « Soldats, s'écria alors Bonaparte, dont la figure s'anima tout à coup du plus noble enthousiasme « vous allez combattre les dominateurs do l'Égypte; songez que du haut de ces monuments, 40 siècles vous contemplent. » Attaqués par les mameluks, qui, sortis de leurs retranchements avant que les ordres ne fussent arrivés aux divisions, s'étaient divisés en deux colonnes, les Français les attendirent à 10 pas, les écrasèrent de leur feu, et après divers mouvements, couronnés du plus brillant succès, le champ de bataille, couvert de plus de 3,000 morts (car pas un mameluk ne fut pris vivant), resta aux Français, qui firent un butin immense. Une de leurs divisions commandée par le général Dupuy, arriva de nuit sous les murs du Caire, dont elle parcourut longtemps les rues étroites et silencieuses, avant d'y trouver un gîte où elle pût se reposer. Dans la même journée, Bonaparte, l'état-major et toute l'armée prirent possession de la ville. Le lendemain 6 thermidor (24 juillet), le général en chef, après avoir ramené par une proclamation l'ordre et quelque confiance dans la ville, en sortit pour suivre les mameluks, Déjà il avait livré plusieurs autres combats, dont le plus important était celui de Salahieh, lorsque revenant au Caire, le 27 thermidor (14 août), il rencontra à quelque distance de ce lieu un aide de camp que le général Kléber lui expédiait d'Alexandrie, avec une dépêche en date du 15 (2 août) qui lui donnait la nouvelle des résultats désastreux du combat naval qui, livré le 14 (1er août), dans la rade d'Aboukir entre la flotte françaiso et celle des Anglais commandée par Nelson, ôtait désormais à l'armée d'expédition tout espoir de retraite, et ne lui laissait plus d'autre alternative que de vaincre ou de périr. A la lecture du rapport qui annonçait cet affreux malheur, Bonaparte ne laissa paraître aucune émotion sur ses traits; il prit à part l'envoyé de Kléber, se fit donner quelques détails de vive voix, et, lorsque l'aide de camp eut terminé son récit, le général en chef qui l'avait écouté avec une impassibilité apparente, lui répondit d'une voix haute et avec un sang-froid qui inspira du courage aux plus timides : « Nous n'avons plus de flotte, eh bien, il faut rester dans ces contrées ou en sortir grands comme les anciens. » Aussitôt la nouvelle, dont aussi bien il était impossible de prolonger plus longtemps le mystère, fut rendue publique, et la sécurité avec laquelle le général la raconta, passa bientôt dans tous les cœurs. A la fin de fructidor an VI (septembre 1798), Bonaparte reconnaissant de quelle importance il était pour lui de détacher de la coalition générale de ses ennemis, ceux d'entre les pachas dont les forces pouvaient opposer une plus grande résistance à ses projets, adressa une lettre à Achmet Djezzar, pacha do St.-Jean-d'Acre, pour rassurer ce gouverneur sur la présence et les intentions de l'armée française; mais, loin de donner une réponse satisfaisante à l'officier porteur de cette dépêche, Djezzar, confiant dans ses propres forces et dans la protection anglaise, ne voulut pas même le recevoir, et lui fit défense de débarquer. Cependant Bonaparte redoublait de soins pour s'attacher les prêtres, les magistrats et la multitude. Il fit célébrer le 1er fructidor (18 août), une fête relative au débordement périodique du Nil et à l'arrivée des eaux de ce fleuve au Caire. Deux jours après, au sujet do l'anniversaire do la naissance de Mahomet, il ordonna des solennités nouvelles dans lesquelles il réunit la pompe orientale à tout le faste européen. Le 4 fructidor (21 août), lendemain de la fête du prophète, il arrêta la formation d'un Institut, destiné à s'occuper des progrès et de la propagation des lumières en Égypte, de la recherche, de l'étude, et de la publication des faits naturels, industriels et historiques de ce pays, et le divisa en quatre sections: mathématiques, physique, économie politique, littérature et beaux-arts. Lo 1er vendémiaire de l'an VII (22 septembre 1798), il fit célébrer au Caire, avec la pompe accoutumée, la fête de la fondation de la république. Au milieu de ces fêtes dans lesquelles la politique réunissait les plus étonnants contrastes, les moins extraordinaires n'étaient pas sans doute l'union des couleurs françaises et de celles du despotisme oriental; du bonnet de la liberté et du Croissant; des tables de la déclaration des droits do l'homme et du Coran. Après une longue suite d'opérations militaires qui avaient affermi la puissance française en Égypte, il éclata au Caire, le 1er brumaire an VII (22 octobre 1798) une insurrection terrible qui avait déjà coûté la vie au général français Dupuy chargé du commandement de cette ville, lorsque Bonaparte, qui était alors à l'île do Roudah, très-voisine du Caire, accourut au bruit du canon d'alarme. Il est certain que, dans ce danger que les premiers succès obtenus par les insurgés rendaient à tout instant plus imminent, la présence d'esprit du général en chef, la sagesse et l'énergie de ses dispositions, sauvèrent seuls les Français et peut-être même l'armée entière, d'une destruction totale. Renfermés dans une mosquée, à laquelle ils étaient parvenus de jardins en jardins et par des chemins détournés, les révoltés faisaient un feu continuel sur les grenadiers, lorsque ceux-ci ayant enfoncé à coup de hache les portes de la mosquée, les révoltés forcés de fuir, ne purent éviter de passer devant les batteries françaises, qui les foudroyèrent. Vaincus de ce côté, ils étaient loin de l'être partout, et ceux qui s'étaient rendus maîtres de la grande mosquée avaient résolu de s'y défendro jusqu'à la mort, lorsquo Bonaparto qui vit qu'il serait contraint de sacrifier beaucoup de monde pour s'en emparer de vive force, donna au général Dommartin, jeuno officier de la plus belle espéranco, trop tôt ravi à l'armée, et qui commandait l'artillerie, l'ordre de se diriger vers la citadelle, et d'établir plusieurs batteries sur les revers du Mokatan, chaine de montagnes dont la partie orientale domine le Caire, au pied de laquelle est bâtie la citadelle, et d'où il était facile d'écraser les insurgés. Ces dispositions faites, Bonaparte chargea des parlementaires d'offrir aux insurgés un pardon généreux s'ils déposaient les armes; mais ceux-ci, se confiant dans leur supériorité numérique, se refusèrent à toutes les propositions. Aussitôt les batteries du Mokatan furent démasquées, et un feu terrible, venant de la citadelle, se joignit à elles, pendant quo les colonnes des grenadiers cernaient l'édifice et donnaient la mort à

quiconque tentait de s'échapper. Au feu de l'artillerie, vint s'unir celui du ciel; un violent orage éclata sur la ville à l'instant où l'action était le plus vivement engagée, et cet incident, en frappant l'imagination superstitieuse des Égyptiens, ne contribua peut-être pas moins que la valeur française à la soumission des insurgés, qui, réduits par la nécessité à implorer la clémence du vainqueur, reçurent de lui pour réponse : « Vous avez refusé ma clémence quand je vous l'offrais; l'heure de la vengeance est sonnée; vous avez commencé, c'est à moi de finir. » Après avoir tenté, comme dernière ressource, une sortie, qui fut infructueuse, vers huit heures du soir, les principaux chefs de l'insurrection se dévouant pour la multitude, crièrent *amman* (pardon) et s'avancèrent désarmés vers les soldats. Le général en chef les reçut à quartier et donna ordre de cesser le feu. Ainsi finit cette sédition dans laquelle les insurgés perdirent 3 à 4,000 hommes. Le 5 nivôse (25 décembre 1798), Bonaparte, après avoir fait fortifier les environs du Caire, voulut reconnaître par lui-même, les traces de l'ancien canal qui unissait autrefois la mer Rouge à la Méditerranée. Il envoya, à cet effet, le général Bon prendre possession de Suez, et partit lui même le 5 nivôse an VII (25 décembre 1798), accompagné d'une partie de son état-major, et de Monge, Berthollet et Costaz. Il arriva à Suez, le 7 (27), et pour se rendre au lieu que les Arabes désignent encore sous le nom de *Sources de Moïse*, il traversa la mer Rouge à un gué voisin qui n'est praticable qu'à la marée basse, et qui, couvert par les eaux à la marée haute, fût devenu son tombeau, si un guide de son escorte ne l'eût sauvé en l'emportant sur ses épaules. Ce fut pendant son voyage à Suez qu'il apprit que le fort d'El-Arish était occupé par des mameluks et les troupes de Djezzar. De retour au Caire, il s'empressa de réunir et de mettre en mouvement les troupes qu'il destinait à faire la conquête de la Syrie; il partit lui-même, le 22 pluviôse an VII (10 février 1799), et arriva à El-Arish, le 29 pluviôse (17 février), deux jours après la victoire que venaient d'y remporter les Français. Le 1er ventôse (19 février), une capitulation fut conclue entre l'armée française et la garnison d'El-Arish. A la suite de ces succès l'armée se porta sur Gaza, qu'elle occupa sans résistance, le 7 ventôse an VII (25 février 1799); et sur Jaffa, qui fut emporté d'assaut, et dont la garnison tout entière et les habitants furent passés au fil de l'épée, le 17 du même mois (7 mars). Déterminé à marcher directement sur St.-Jean-d'Acre, où les Anglais accumulaient tous les moyens de défense, Bonaparte mit, dès le 24 ventôse (14 mars), toutes les divisions en mouvement sur cette ville. Arrivé sous les murs de St.-Jean-d'Acre, le général en chef fit effectuer, le 28 ventôse (18 mars), le passage de la rivière Kerdanneh qui coule à 1,500 toises de la place, dans un fond très-marécageux, et dès le lendemain, il adressa aux habitants du pachalik une proclamation dans laquelle il leur déclarait que « Dieu avait décidé que la fin du règne de Djezzar était arrivée. » Le 30 ventôse, la tranchée fut ouverte à environ 150 toises de la place; le 6 germinal (26 mars), les assiégés, conduits par Djezzar en personne, firent une sortie et furent repoussés en désordre dans la place. Le 8, un assaut fut ordonné; et après des efforts de valeur extraordinaires de la part de cette armée, dans la journée du 10 germinal (30 mars), les divisions se retirèrent. Menacé d'être attaqué dans son camp par ses audacieux ennemis, dont le nombre s'accroissait tous les jours d'une manière effrayante, par la réunion des Naplousains, des mameluks d'Ibrahim-Bey, des janissaires de Damas et d'Alep, et des Arabes des différentes tribus de Syrie qui, sous le nom *d'armée des pachas* accouraient en foule au secours de Djezzar, Bonaparte résolut de prendre avec lui toutes les troupes dont il pouvait disposer sans compromettre la marche du siége, et de les conduire à l'ennemi extérieur pour forcer celui-ci à repasser irrévocablement le Jourdain. Il partit donc, le 26 germinal (15 avril), de son quartier général devant Acre, et engagea, le 27 (16 avril), dans la plaine de Fouli, la bataille connue sous le nom de Mont-Thabor, résultat brillant de la plus savante combinaison de mouvements, et qui peut être considérée comme le plus beau fait d'armes de ces troupes, qui, depuis leur entrée en Égypte, n'avaient cessé de triompher. Au reste, le succès de cette bataille ne fut pas moins dû à la froide intrépidité de Kléber qui l'avait commencée, qu'à la prodigieuse activité du général Murat, qui secondèrent merveilleusement les conceptions de Bonaparte qui, seul, l'avait terminée. Après diverses dispositions militaires, le général en chef rentra, avec le reste des troupes, le 1er floréal (20 avril 1799), dans son camp sous St.-Jean-d'Acre. Cette victoire, en ranimant le courage de l'armée de siége, avait dû diminuer la confiance des assiégés; Bonaparte ne perdit pas un moment pour profiter de ces dispositions, et pressa les travaux. Enfin, après un grand nombre d'efforts également infructueux, et renouvelés le 21 floréal (10 mai); voyant l'indomptable résistance des Turcs; instruit d'autre part que l'armée des pachas, dispersée au Mont-Thabor, se réunissait dans les campagnes qui bordent le Jourdain; informé par ses correspondances d'Alexandrie et du Caire, que des mouvements insurrectionnels se préparaient dans la basse Égypte, où les côtes étaient menacées d'un débarquement; convaincu d'ailleurs que le convoi entré, le 19 floréal (8 mai), dans le port d'Acre, portait un détachement d'une armée turque, rassemblée à Rhodes et destinée à être incessamment débarquée en Égypte, Bonaparte qui, depuis quelques semaines, avait reçu, par un Grec nommé Barbaki, arrivé à Alexandrie, des lettres de ses frères Joseph et Lucien, lesquels, en lui traçant un tableau fidèle des divisions de la France et de ses revers, lui montraient la guerre civile prête à s'allumer, prit la résolution, si pénible à son amour-propre, de lever le siége, et l'annonça par un ordre du jour du 28 floréal (17 mai), dans lequel, après avoir mis sous les yeux de l'armée et ses travaux et ses victoires, il terminait par lui présager de nouvelles destinées sur le continent européen. Dans la nuit du 1er au 2 prairial (du 20 au 21 mai), l'armée se mit en retraite, et fut dirigée sur le Caire. Persuadé que c'était surtout au moment où il était probable que le résultat des affaires de Syrie se répandrait parmi les populations de la basse Égypte, qu'il importait davantage de donner à l'armée une attitude triomphale, Bonaparte ordonna que

son entrée au Caire, qu'il avait fixée au 26 prairial (14 juin), fut célébrée par de grandes solennités. Il se mit lui-même à la tête des troupes; fit porter devant lui les drapeaux enlevés sous les murs de St.-Jean-d'Acre, et fit faire, par le divan de la ville du Caire, une proclamation dans laquelle les événements de la campagne étaient annoncés au peuple dans le sens que l'exigeait sa politique. Averti, depuis longtemps, ainsi que nous l'avons déjà dit, par ses correspondances, qu'une grande crise se préparait dans la basse Égypte, le général en chef en avait acquis la certitude par les divers mouvements opérés sur tous les points, par ses ennemis, qui venaient de débarquer à Aboukir et d'occuper militairement la presqu'île. Le 26 messidor an VII (14 juillet 1799), après avoir fait toutes les dispositions nécessaires à l'exécution de son vaste plan, et ordonné au général Murat de venir le rejoindre dans la nuit, il partit du Caire avec quelques troupes de choix; arriva le soir aux Pyramides; et se dirigea inutilement vers l'endroit où il espérait trouver le camp de Mourad-Bey. De là, d'après une lettre du général de brigade Marmont, il se rendit à Giseh, et y passa la nuit à régler la marche de ses divisions. De Giseh, il alla à Ramanieh, où il arriva le 1er thermidor (18 juillet). Les premiers jours de ce mois se passèrent dans une suite de mouvements, rendus nécessaires par ceux des ennemis, et le 7 thermidor (25 juillet), commença, contre l'armée turque commandée par Mustapha-Pacha, la bataille d'Aboukir, dont l'issue anéantit l'expédition menaçante dans laquelle le grand vizir Jussouf avait placé ses dernières espérances. De retour à Alexandrie, dès le 8 thermidor, le 13 du même mois (31 juillet), Bonaparte adressa à toute l'armée un ordre du jour qui produisit sur elle une impression d'autant plus profonde, qu'il lui présageait, comme prochain, le retour dans sa patrie. C'est ici qu'il importe de consigner un fait d'une haute importance, lequel, en contribuant à expliquer la prompte levée du siége de St.-Jean-d'Acre et le changement qui s'opéra alors dans les résolutions de Bonaparte, répond d'une manière victorieuse à l'accusation, si souvent élevée contre lui, d'avoir abandonné son armée sans autorisation, et sans avoir pris des mesures ultérieures pour sa défense. On a dit communément que Bonaparte avait déserté son armée; la lettre suivante, qui lui fut adressée en Égypte, par le Directoire exécutif, est la seule réponse à opposer à cette accusation. « Paris, le 7 prairial an VII (26 mai 1799). Au général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Orient : Les forces extraordinaires, citoyen général, que l'Autriche et la Russie viennent de déployer; la tournure sérieuse et presque alarmante que la guerre a prise, exigent que la république concentre ses forces. Le Directoire vient en conséquence, d'ordonner à l'amiral Bruix d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour se rendre maître de la Méditerranée, et se porter en Égypte, à l'effet d'en ramener l'armée que vous commandez. Il est chargé de se concerter avec vous sur les moyens à prendre pour l'embarquement et le transport. Vous jugerez, citoyen général, si vous pouvez, avec sécurité, laisser en Égypte une partie de vos forces; et le Directoire vous autorise, dans ce cas, à en confier le commandement à qui vous jugerez convenable. Le Directoire vous verrait, avec plaisir, ramené à la tête des armées républicaines, que vous avez, jusqu'à présent, si glorieusement commandées. Signé, Treilhard; Revellière-Lépeaux; P. Barras. » Du moment où cette lettre fut parvenue à Bonaparte, et ce moment était celui où il venait d'apprendre que les troupes ottomanes s'embarquaient à Rhodes pour venir attaquer l'Égypte par le Delta, son devoir, d'accord avec son ambition secrète, que les dernières dépêches de ses frères n'avait fait qu'enflammer, lui commanda de s'occuper dans un profond mystère des prochaines dispositions relatives à son départ, alors même qu'il préparait tout pour livrer aux Turcs la bataille qui allait décider, à Aboukir, du sort de son armée et de celui de l'Égypte. Il réussit, à se procurer les papiers publics anglais, jusqu'au milieu de messidor (fin de juin 1799), et fut instruit par eux des suites de la sanglante affaire de la Trébia; de la retraite des armées françaises sur le territoire génois; et de la position où se trouvait Masséna, en Suisse. Toutes ces nouvelles qui parurent l'affecter profondément, accélérèrent ses préparatifs de départ, et il donna l'ordre au contre-amiral Gantheaume et au chef de division Dumanoir le Pelley, sans toutefois mettre ces deux officiers dans la confidence de ses desseins, de presser les approvisionnements des deux frégates vénitiennes, *la Muiron* et *la Carrère*, déjà armées et équipées, et de lui donner avis des mouvements de la croisière anglaise. Le 18 thermidor (5 août), il partit d'Alexandrie pour se rendre au Caire, où il arriva le 23 (10 août). Il mit à profit le temps qu'il avait à passer dans cette ville, pour entrer en négociations avec le grand vizir qui rassemblait sa seconde armée à Damas, et lui écrivit une longue lettre qu'il chargea Seid Mustapha-Pacha, son prisonnier, de lui remettre, et dans laquelle, après s'être efforcé de lui prouver que tous les intérêts de la Porte étaient de s'unir aux Français, il déclarait « qu'il était prêt à restituer l'Égypte au Grand Seigneur, si, mieux éclairé sur ses vrais intérêts, il voulait renoncer à l'alliance de la Russie et de l'Angleterre, pour revenir à celle de la France. » L'influence de l'Angleterre, alors toute-puissante à la Porte et auprès du vizir, rendit cette démarche inutile. Cependant Sidney-Smith qui, ayant compté sur le succès de l'expédition d'Aboukir pour renouveler ses approvisionnements, avait été trompé dans ses espérances par la victoire des Français, s'était vu dans la nécessité d'aller en chercher à l'île de Chypre. Depuis le 24 thermidor (11 août), on ne l'apercevait plus sur toute la côte qui s'étend d'Alexandrie à Rosette. Bonaparte qui n'attendait que cette nouvelle pour se rendre à Alexandrie, mais qui ne voulait point laisser pénétrer son projet, écrivit au divan du Caire qu'il partait pour faire une tournée dans le Delta, et fit, en même temps, répandre le bruit de ce voyage dans la ville. Enfin le 1er fructidor an VII (18 août 1799), il quitta le Caire, accompagné des généraux Berthier, Murat, Lannes, Andréossy et Marmont; des savants Monge, Berthollet et Denon, et de son secrétaire Bourienne. Arrivé, le 4 (21 août), à Alexandrie, il écrivit au divan d'Égypte une lettre, toute pleine de l'emphase orientale, et dans laquelle il annonçait « qu'il se mettait à la tête de son escadre, sur laquelle était embarquée sa formidable armée, pour aller

écraser à la fois tous ses ennemis, et revenir ensuite jouir tranquillement et paisiblement de la possession de l'Égypte; qu'il remettait, jusqu'à son retour (qu'il fixait à deux ou trois mois) le commandement au général Kléber, et qu'il espérait alors, n'avoir qu'à se louer du peuple d'Égypte, et à distribuer des louanges et des récompenses aux cheiks. » Il fallait, sans doute, qu'en s'exprimant ainsi sur son escadre et sa *formidable* armée, le général en chef comptât beaucoup et sur la discrétion de son armée et sur la crédulité des cheiks. C'était porter beaucoup trop loin le mensonge et la confiance; aussi ne persuada-t-il personne; et cette proclamation fastueuse produisit, en peu de mois, sur les Égyptiens, un effet entièrement opposé à celui qu'il s'en était promis, et qui, sans l'extrême sagesse et les dispositions fermes et prudentes de Kléber, eût pu devenir très-funeste aux Français résidant au Caire, et à leur armée. Le même jour Bonaparte écrivit à Kléber une lettre toute confidentielle, contenant les instructions nécessaires à la nouvelle position dans laquelle il allait se trouver. Cette lettre, datée d'Alexandrie, le 5 fructidor an VII (22 août 1799), est un chef-d'œuvre de prévoyance, de sagesse et de haute politique, et quoiqu'elle soit connue, nous regrettons vivement que son extrême étendue ne nous permette pas de la rapporter ici. A cette lettre était jointe une pièce officielle conçue en ces termes : « Il est ordonné au général Kléber de prendre le commandement en chef de l'armée d'Orient, le gouvernement m'ayant rappelé auprès de lui. » Bonaparte prévint ensuite l'armée de son départ, par la proclamation suivante : « Soldats; des nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France; je laisse le commandement de l'armée au général Kléber; l'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter des soldats auxquels je suis le plus attaché; mais ce ne sera que momentanément; et le général que je leur laisse a la confiance du gouvernement et la mienne. » Bonaparte avait donné rendez-vous au général Kléber, pour le 7 fructidor (24 août), dans la ville de Rosette, mais la crainte de voir reparaître la croisière anglaise, et l'urgence de profiter des vents favorables lui fit avancer son départ de deux jours. Ce fut le 5 fructidor an VII (22 août 1799), à 10 heures du soir, qu'il sortit du port, dans une embarcation, pour monter à bord de la frégate *la Muiron*, où l'attendait le contre-amiral Gantheaume. Au moment où s'opérait l'embarquement, une frégate anglaise parut en vue d'Alexandrie, et sur le funeste présage que tiraient quelques officiers de cette circonstance: « Ne craignez rien, dit Bonaparte, la fortune ne nous trahira pas; nous arriverons en dépit des Anglais. » On mit à la voile le lendemain 6 (23 août). La frégate *la Muiron* avait à bord, Bonaparte; le contre-amiral Gantheaume; les généraux Berthier et Andréossy; les savants Monge, Berthollet et Denon; l'aide de camp Lavalette, réservé, 16 ans après, à la plus étrange destinée, et le secrétaire Bourrienne. La frégate *la Carrère*, commandée par le chef de division Dumanoir le Pelley, était montée par les généraux Murat, Lannes et Marmont. Dans le dessein d'éviter les Anglais, on longea la côte d'Afrique, et par un rare bonheur, l'escadre échappa à tous les vaisseaux ennemis qui parcouraient alors, dans tous les sens, la Méditerranée. Le 6 vendémiaire an VIII (28 septembre 1799), on reconnut l'île de Corse; et, le 9 (1er octobre), on mouilla dans le port d'Ajaccio. Ce fut là que Bonaparte apprit les fatales nouvelles du continent qui lui annoncèrent la prise de Mantoue, la bataille de Novi, la descente des Anglo-Russes en Hollande, et la conquête entière de l'Italie, par les Austro-Russes. Retenue à Ajaccio, par les vents, jusqu'au 15 vendémiaire (7 octobre), l'escadre remit à la voile dans la soirée de ce jour. Le lendemain, au coucher du soleil, à l'instant où l'on venait de signaler les côtes de France, et où chacun, se livrant au plaisir de revoir sa patrie, se félicitait d'avoir échappé aux croisières anglaises, 8 à 10 voiles que l'on crut être des bâtiments anglais, furent signalées au large. Au milieu de la consternation générale que produisit cet incident, Bonaparte seul conservait toute sa sérénité, lorsque le contre-amiral, effrayé de l'imminence du péril, voulut faire virer de bord pour retourner en Corse. « Non, non, » s'écria impérieusement Bonaparte qui, jusque-là, n'avait contrarié aucun des mouvements de l'amiral, « cette manœuvre nous conduirait en Angleterre et je veux arriver en France. » Aussitôt fut donné l'ordre de tout disposer pour le combat qui paraissait inévitable; mais la nuit déroba bientôt la vue des voiles qu'on avait aperçues; à minuit, on toucha la côte de France, sans pouvoir distinguer le point où l'on se trouvait. On mit en panne jusqu'au jour, et l'on reconnut alors le cap Taillat, entre la presqu'île d'Hyères et Fréjus. Le débarquement fut décidé pour ce dernier point, et, le 17 vendémiaire (9 octobre), après 48 jours de la traversée la plus heureuse, sur une mer couverte de vaisseaux ennemis, Bonaparte remit le pied sur le sol de la France, en ayant été absent un an, 4 mois et 20 jours. Par une exception qui eût pu devenir bien funeste, lui et sa suite furent exemptés de l'observance de la quarantaine. Un enivrement universel et qui ne peut être comparé qu'à celui que produisit son retour en France, en mars 1815, se manifesta sur tous les points du passage de Bonaparte, depuis Fréjus jusqu'à Paris. Partout les habitants des villes et des campagnes, abandonnant leurs travaux, accouraient en foule sur son passage pour contempler le héros de l'Italie et le vainqueur de l'Orient. Le même enthousiasme l'attendait à Paris, où il arriva, le 14 vendémiaire an VIII (6 octobre 1799). On sait quelle était alors la situation de la république; battue, humiliée en Italie et en Allemagne, elle était déchirée, dans son sein, par les factions, alternativement vaincues et victorieuses. Les événements du 30 prairial an VII (18 juin 1799), que l'on peut regarder comme les représailles du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), venaient de prouver que l'indépendance des pouvoirs, principale base de tout système représentatif, avait cessé d'exister. Frappé par le Directoire à la première de ces époques, le corps législatif venait à son tour de frapper le Directoire, à la seconde; de telle sorte que, sous des noms constitutionnels, ce n'étaient plus maintenant que les factions qui gouvernaient la république. Bonaparte arrivé en France, se garda bien de trahir le secret de son ambition; il écouta tous les partis, et parut à chacun d'eux l'homme nécessaire pour assurer son triomphe. Ces partis, sans parler des nuances qui les divisaient, se réduisaient à trois; celui de la république, proprement dite, nombreux, actif,

énergique, et dans lequel on comptait un grand nombre d'hommes d'un grand talent, mais pas un chef véritable. Celui de la monarchie constitutionnelle, dont Sieyès était le chef secret, et qui ne pouvait s'établir que par l'appel au trône d'une dynastie nouvelle, nationale ou étrangère. Enfin, le troisième parti, dont Barras était devenu l'agent, était celui de la monarchie féodale de 1788, rétablie dans la branche aînée de la maison de Bourbon. Après avoir écouté les chefs des divers partis, Bonaparte n'eut pas de peine à reconnaître que lui-même était un parti, et qu'au lieu de les servir, il lui était facile de les faire servir à son élévation. Cependant il continua de les accueillir, de les écouter, de les flatter; et quoique, dès lors, ses plans fussent irrévocablement arrêtés pour s'emparer du pouvoir, il mit une telle adresse, affecta un tel désintéressement dans sa conduite, que jusqu'au dernier instant, ceux qui, le connaissant bien, conservaient de vives alarmes sur le sort de la liberté confiée à de telles mains, n'eurent cependant aucune occasion de suspecter sa franchise dans les fréquentes réunions qui avaient lieu tantôt chez Lucien Bonaparte, tantôt au château de la Malmaison, résidence de l'épouse du général. Il avait même si souvent répété qu'il ne voulait être que *l'instrument* du salut de la république, que, même en s'étonnant de tant de modération de sa part, il était presque impossible de ne pas croire à la sincérité de ses protestations. Le prestige était devenu si général, que Moreau lui-même le partagea, et lui offrit d'être un de ses lieutenants dans le grand mouvement qui se préparait. Enfin, le 16 brumaire an VIII (7 novembre 1799), un dernier conciliabule eut lieu à la Malmaison, et il y fut résolu que, dès le surlendemain, 18, le conseil des Anciens, assemblé extraordinairement, prendrait, conformément à l'une des dispositions de la constitution qu'on allait renverser, une résolution pour transférer le corps législatif à St.-Cloud, sous prétexte qu'une grande conspiration compromettait la sûreté des conseils dans la capitale. Le but de cette translation était manifeste, quoique les craintes fussent exagérées; on voulait prévenir toute espèce de mouvement populaire auquel la résistance de l'opposition eût pu donner lieu. Malgré les réclamations énergiques de quelques républicains qui avaient pénétré le secret de la conspiration, tout se passa, le 18 brumaire, à Paris, ainsi que cela avait été décidé, et au décret de translation du corps législatif, le conseil des Anciens en ajouta un autre qui mettait à la disposition de Bonaparte la garde de ce corps, consistant en un bataillon de grenadiers, et toutes les troupes de la 17e division militaire dont Paris était le chef-lieu. A peine ces décrets étaient-ils rendus, que Bonaparte, accompagné des généraux Berthier, Lefebvre, Macdonald, Murat, Bessières, Lannes, et d'un grand nombre d'autres, entra dans la salle des Anciens, et leur tint ce discours : « Citoyens représentants, la république périssait; vous l'avez vu, et votre décret vient de la sauver : malheur à ceux qui voudraient le trouble et le désordre; je les arrêterai, aidé du général Berthier, du général Lefebvre et de tous mes compagnons d'armes. Qu'on ne cherche pas dans le passé des exemples qui pourraient retarder votre marche; rien, dans l'histoire, ne ressemble à la fin du 18e siècle;... votre sagesse a rendu le décret, nos bras sauront l'exécuter; nous voulons une république fondée sur la liberté civile, sur la représentation nationale. Nous l'aurons, je le jure;... je le jure en mon nom et en celui de mes compagnons d'armes. » Bonaparte n'était point orateur; ce discours fut prononcé sans suite, et sans autre éloquence que celle des circonstances imposantes dans lesquelles on se trouvait. Dès le lendemain, Bonaparte se mit à la tête de toutes les troupes présentes à Paris; il les passa en revue au Champ-de-Mars; leur parla avec chaleur et indignation de l'impéritie et des prétendues trahisons du Directoire; et leur fit entendre que le salut de la république dépendrait, désormais, d'elles seules. Les troupes lui répondirent par des acclamations nombreuses et réitérées. Sûr de leurs dispositions, il ordonna leur marche sur Saint-Cloud. Cependant les décrets du conseil des Anciens avaient répandu l'étonnement dans Paris, et l'effroi parmi les républicains. Les amis de la liberté, en convenant que dans l'état désespéré où étaient les affaires, la république ne pouvait être sauvée que par une dernière convulsion, étaient loin d'être d'accord sur les moyens de l'opérer. Le Directoire était divisé; Sieyès et Roger-Ducos dirigeaient le mouvement; Barras se voyant joué affectait une neutralité forcée; Gohier et Moulins éclatèrent un moment lorsqu'ils furent instruits de tout ce qui se passait; Moulins proposa même de faire arrêter sur-le champ Bonaparte et de le faire fusiller; mais la marche des événements était si rapide, qu'il ne songeait déjà plus qu'à faire oublier son imprudence, lorsqu'un détachement, envoyé par Bonaparte au Luxembourg, vint lui annoncer qu'il était chargé de répondre de lui. Barras, qui, à raison des demi-confidences qu'il avait reçues de Bonaparte, et qui, quoiqu'il fût, depuis longtemps, en défiance contre Sieyès qu'il haïssait, s'attendait à être prévenu du moment où la conjuration éclaterait, se décida à envoyer son secrétaire Bottot à Saint-Cloud, pour traiter avec le général; mais celui-ci, mécontent des secrets desseins de Barras, entouré d'un nombreux état-major, et se considérant, dès lors, comme le dictateur de la république, prit un ton menaçant, et fit à l'envoyé du directeur cette réponse : « Qu'a fait le Directoire de cette France que je lui avais laissée si brillante? Je lui avais laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre; je lui avais laissé des victoires, et j'ai retrouvé des lois spoliatrices; la misère. Qu'a-t-il fait de 100,000 Français, tous mes compagnons de gloire; ils sont morts. » Néanmoins, après cette sortie violente, il donna l'ordre de délivrer à Bottot, le passe-port que faisait demander Barras. Une heure après le retour de Bottot au Luxembourg, Barras envoya sa démission. Gohier apporta lui-même la sienne, en rappelant au général que ce jour-là même, il l'attendait à dîner. A cette proposition, assez ridicule dans la circonstance, Bonaparte répondit « qu'il ne dînait pas. » Depuis une heure les démissions de Sieyès et de Roger-Ducos étaient arrivées; il n'existait donc plus de Directoire. Les républicains, qui, dans le conseil des Cinq-Cents, avaient manqué de temps ou d'audace pour organiser une résistance légale à l'usurpation du pouvoir, furent forcés de tomber dans le piége qui leur était tendu, et se rendirent, le 19 brumaire (10 novembre), à la convocation qui appelait le corps législatif à Saint-Cloud;

mais dès le matin, les troupes avaient occupé ce village, Boulogne, Sèvres et toutes les petites communes; les avenues des ponts de Sèvres, de Neuilly et de St.-Cloud l'étaient également; ainsi tout mouvement était impossible. Le conseil des Anciens ouvrit sa séance à 10 heures du matin dans la grande galerie; une heure après, Bonaparte, accompagné de plusieurs généraux et de ses aides de camp, demanda à être introduit. Dans un discours où l'on put remarquer que déjà son audace et ses espérances franchissaient les degrés du trône, il s'écria : « Qu'investi d'un grand pouvoir, le conseil des Anciens était encore animé d'une plus grande sagesse; qu'il ne devait consulter qu'elle et l'imminence des dangers... » A ces mots, un membre (Guyomard) s'écrie : « Et la constitution... — La constitution, reprit le général avec une plus grande chaleur, vous l'avez violée au 18 fructidor; vous l'avez violée au 22 floréal; vous l'avez violée au 30 prairial. La constitution, elle est invoquée par toutes les factions, et violée par toutes! etc., etc. » Il terminait son discours par ces mots : « Je vous le déclare : aussitôt que les dangers qui m'ont fait confier des pouvoirs extraordinaires seront passés, *j'abdiquerai ces pouvoirs.* — Quels sont ces dangers dont on nous menace, s'écrièrent à la fois plusieurs membres, en quoi consistent-ils? Que Bonaparte s'explique. » Un moment embarrassé, le général reprit la parole, et dit : « S'il faut s'expliquer tout à fait, s'il faut nommer les hommes, je les nommerai; je dirai que les directeurs Barras et Moulins m'ont proposé de me mettre à la tête d'un parti tendant à renverser tous les hommes qui ont des idées libérales, etc., etc. » Puis, après avoir déclaré de nouveau que le pouvoir lui avait été souvent offert, et qu'il n'avait accepté celui qui lui avait été confié par le conseil des Anciens que pour sauver la république, il dénonça le conseil des Cinq-Cents comme le foyer des mouvements que l'on préparait à Paris, et le point d'où venaient de partir des émissaires chargés de les organiser. Prévoyant ensuite ce qui allait se passer dans ce conseil, il s'écria : « Et si quelque orateur, payé par l'étranger, parlait de me mettre *hors la loi,* qu'il prenne garde de porter cet arrêt contre lui-même; s'il parlait de me mettre *hors la loi,* j'en appelle à vous, mes braves compagnons d'armes; à vous, mes braves soldats, que j'ai menés tant de fois à la victoire; à vous, braves défenseurs de la république, avec lesquels j'ai partagé tant de périls pour affermir la liberté et l'égalité; je m'en remettrai, mes vrais amis, à votre courage et à ma fortune. » Ces paroles avaient produit un grand effet sur les militaires, qui ne demandent pas des raisons; mais ceux des membres du conseil qui réclamaient des preuves de la prétendue conspiration, n'étaient pas si faciles à convaincre. Ne pouvant y réussir, Bonaparte ajouta quelques mots sur l'impossibilité de sauver la république par la constitution; protesta encore « qu'il n'offrait son bras que pour faire exécuter les résolutions du corps législatif, » et se rendit au conseil des Cinq-Cents qui s'était réuni à midi, dans la salle de l'Orangerie. C'est là que l'attendaient de nouveaux et de plus dangereux obstacles. L'effervescence était au comble dans ce conseil. Les républicains qui, mieux instruits ou plus pénétrants, connaissaient le secret motif de la translation, jetaient l'effroi parmi ceux de leurs collègues, déjà alarmés par les troupes qu'ils avaient rencontrées sur leur passage, et dont ils avaient dû traverser les rangs pour arriver à leur poste. Deux sentiments partageaient alors l'assemblée : la terreur et l'indignation; mais comme on ne savait encore rien de certain sur ce qui se préparait, il régnait surtout une anxiété que ne contribua point à dissiper le discours étudié du député Émile Gaudin (qui n'est pas M. Gaudin, duc de Gaëte, ministre des finances pendant 15 ans, sous Napoléon). Ce député ouvrit la séance à une heure, et s'efforçait d'indiquer les changements à la constitution que, selon lui, les circonstances rendaient nécessaires, et de les présenter sous un aspect favorable, lorsqu'il fut interrompu, tout à coup, par Delbrel, l'un des républicains les plus ardents de l'assemblée, qui se leva en s'écriant : « La constitution, d'abord; la constitution ou la mort. Les baïonnettes ne nous effraient pas; nous sommes libres ici. » Aussitôt d'autres voix répondent : « Point de dictature; point de dictateur. » L'agitation croît de moment en moment; bientôt on ne s'entend plus; pendant une heure le trouble et la confusion régnèrent dans la salle; un grand nombre de membres se précipitèrent à la tribune; tous voulaient parler à la fois. Enfin, sur la proposition d'un député (M. Grandmaison), l'assemblée décida, qu'à l'instant même et par appel nominal, le serment *de maintenir la constitution et de s'opposer à l'établissement de toute espèce de tyrannie,* serait prêté par tous ses membres. A peine l'appel nominal était-il terminé, que la porte de l'Orangerie du côté du grand escalier, venant à s'ouvrir, on vit paraître le général Bonaparte, tête nue, et accompagné de quatre grenadiers. A l'instant, et par un mouvement spontané, toute l'assemblée se lève, l'indignation la plus vive se manifeste, et un grand nombre de députés s'écrient avec l'accent de la fureur : « Des sabres ici! des hommes armés! à bas le dictateur; à bas le tyran; hors la loi le nouveau Cromwell; hors la loi. » Au bruit épouvantable qui retentit dans la salle, les compagnons de Bonaparte restés en dehors, mais bien avertis par lui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, se précipitèrent aux portes du conseil, ayant le général Lefebvre à leur tête et accompagnés d'un piquet de grenadiers. Ils écartent la foule des députés qui se pressaient autour de Bonaparte; forment un cercle autour de lui, et le conduisent hors de la salle, au milieu des imprécations qui s'élèvent de toutes parts. L'effroi s'était emparé à tel point de ses esprits, qu'il ne cessait de s'écrier : « Ils ont voulu me tuer; ils ont voulu me mettre hors la loi! » Pendant que ceci se passait, l'effervescence du conseil croissait sans cesse. « Bonaparte a trahi sa gloire, disaient les uns; il n'est pas encore sur le trône pour se conduire en roi, disaient les autres; à bas le dictateur, le Cromwell, le tyran! » En vain son frère Lucien qui présidait la séance, cherche à l'excuser, en attribuant sa démarche à l'excès de son amour pour la patrie : on lui répond par les mêmes cris et par les mêmes menaces. Désespérant enfin de calmer les transports de fureur qu'exhalent un grand nombre de députés, et craignant à son tour d'en être victime, il dépose sur le bureau la toge sénatoriale et sort de la salle, protégé par les grenadiers que son frère venait d'envoyer à son secours, et qui, au milieu de cet épouvantable tumulte, avaient pé-

nétré, presque sans être aperçus, jusqu'au pied de la tribune. Là se bornèrent les violences dont on fit le lendemain un si imposant étalage. Aucun poignard ne fut levé contre Bonaparte; on ne toucha point, à sa personne; et il faut ranger dans la foule des romans politiques les plus grossiers, tout ce qui a été dit à cet égard. Cependant Lucien était à peine sorti de la salle pour se réunir au général qui l'attendait à cheval au milieu des troupes, dans la grande cour du château, qu'une compagnie de grenadiers, conduite par les généraux Leclerc et Murat, se présente à la porte du conseil. « Retirez-vous, représentants, dit le général Leclerc, avec calme, nous avons ordre d'occuper la salle. » On lui répond par des cris; aussitôt l'ordre est donné à la troupe d'avancer l'arme au bras. Successeurs timides des fondateurs de la liberté française, de cette assemblée constituante, qui, forcée par les baïonnettes d'abandonner le lieu de ses séances, s'était retirée au Jeu de Paume pour y protester contre les violences du despotisme, les membres du conseil des Cinq-Cents, oubliant le premier de leurs devoirs, celui de savoir mourir sur leurs chaises curules pour défendre les intérêts de la patrie, ou peut-être frappés d'un inexplicable vertige, n'opposèrent ni résistance ni protestation à l'acte criminel exercé contre eux. Saisis de terreur, ils prirent précipitamment la fuite; et se sauvant par les portes, par les fenêtres, par toutes les issues qui s'offraient à eux, on les voyait fuir à travers le parc et les bois de Saint-Cloud, jetant çà et là, afin de n'être pas reconnus, les signes d'une dignité avilie. A la nouvelle de ces événements qui lui fut apportée par Lucien Bonaparte et par Fargues, l'un de ses membres, le conseil des Anciens se forma en comité général; décréta l'abolition du Directoire exécutif; l'expulsion de 60 membres du conseil des Cinq-Cents; la création provisoire d'une nouvelle magistrature, destinée à exercer le pouvoir exécutif, jusqu'à l'établissement d'un nouvel ordre constitutionnel, et désigna Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte, sous le nom de consuls de la république. Sur ces entrefaites, Lucien étant parvenu à réunir la minorité du conseil des Cinq-Cents, composée presque tout entière des conjurés du 18 brumaire, ouvrit avec eux, à neuf heures du soir, une nouvelle séance, et prononça un discours plein d'énergie et d'éloquence, dans lequel il s'efforça de justifier son frère d'aspirer à la tyrannie, ce qui, dans le langage d'alors, était l'équivalent de royauté. A l'instant où Lucien descendait de la tribune, un message des Anciens annonça les décrets qu'il venait de rendre. La minorité des Cinq-Cents s'y réunit, et par une démarche d'autant moins excusable que l'humiliation ne lui en était pas commandée, il déclara que les généraux Bonaparte, Leclerc, Lefebvre, Gardanne et les autres chefs de la force armée qui, le matin du même jour, avaient anéanti la représentation nationale en se rendant les instruments de l'usurpation militaire, *avaient bien mérité de la patrie*. La séance se prolongea fort avant dans la nuit, et, à deux heures du matin les chefs provisoires du nouveau gouvernement vinrent prêter, sous le nom de consuls, devant les débris des conseils, le serment de *Fidélité inviolable à la souveraineté du peuple; à la république française, une et indivisible; à l'égalité, à la liberté, et au système représentatif*. Enfin, après avoir nommé deux commissions législatives de 25 membres chacune, les auteurs du 18 brumaire se séparèrent en s'ajournant au 1er ventôse suivant; ajournement dérisoire, pendant lequel toutes les formes du gouvernement représentatif devaient être soumises à des modifications, qui devaient elles-mêmes disparaître à leur tour devant la suprême volonté de Bonaparte. Une extrême opposition de systèmes, de principes, de vues, d'intérêts, avait déjà éclaté entre Bonaparte et Sieyès, et nous rapporterons à cet égard une anecdote peu connue et qui peint Bonaparte. Sieyès lui avait proposé d'appeler un prince du Nord au trône de France: Bonaparte avait paru embrasser cette idée; il avait engagé Sieyès à rédiger la lettre. La lettre écrite et revêtue de la signature des deux consuls, car Bonaparte avait eu soin de ne pas y apposer la sienne, fut expédiée par un courrier; mais Bonaparte avait fait partir en même temps un aide de camp de confiance, qui arrêta le courrier sur la route, par ordre du gouvernement, lui redemanda la dépêche, et la rapporta au général. On assure que, dans la suite, Bonaparte, entre les mains duquel cette pièce était restée, en a tiré un grand parti contre le collègue dont il redoutait l'influence, en le menaçant à tout instant de la rendre publique, s'il continuait de s'opposer à l'établissement de son système politique. Quelque chose transpira des motifs de la secrète mésintelligence des deux consuls, et ce ne fut pas une des bizarreries les moins extraordinaires de cette époque, que de voir les hommes qui, depuis, ont si lâchement rampé sous le despotisme impérial, accuser presque de trahison l'homme d'État philosophe qui eût voulu placer la monarchie constitutionnelle sous la protection d'un prince appelé au trône par le choix du peuple français. A la suite de plusieurs discussions dans lesquelles Sieyès avait reconnu que les combinaisons politiques les plus profondément méditées doivent expirer devant la consigne d'un caporal, il sentit qu'une lutte du genre de celle qui s'était élevée entre Bonaparte et lui, était désormais impossible et dangereuse à soutenir. Ne pouvant être la pensée du nouveau gouvernement, il conserva de lui-même une opinion assez haute et assez juste pour refuser d'être l'instrument passif de celui qui tenait l'épée, et, de gré à gré, l'on convint de chercher des agents plus souples, plus dociles, et sans autre volonté que celle de conserver la faveur du maître, et avec elle un rang élevé dans l'état et une grande fortune. En effet, lorsque l'acte constitutionnel de l'an VIII succéda à celui de l'an III, et que Bonaparte eut été placé par lui à la tête de l'État, sous le titre pompeux et modeste à la fois de premier consul de la république, Lucien proposa Cambacérès, alors ministre de la justice, pour second consul, et Lebrun fut désigné comme troisième. Quant aux formes représentatives, dont le maintien avait été si formellement promis par Bonaparte, elles se réduisirent à un sénat dont tous les membres étaient directement ou indirectement nommés par lui; un corps législatif qui n'avait pas le droit de la parole et un tribunat dont l'existence ne tarda pas à inspirer assez de craintes pour amener quelques années après, sa destruction; mais n'anticipons pas sur les événements. Un grand éclat, de vives espérances se rattachèrent aux commencements du gouvernement consulaire. Une erreur

généralement établie, accusait la forme de l'ancien gouvernement de tous les malheurs de la république, et cette erreur était propagée par les gouvernants de ce temps-là, qui croyaient, avec raison, mettre ainsi à couvert leurs personnes et leur responsabilité. La nation, jusque-là divisée, se réunit pour applaudir avec transport à l'élévation subite du guerrier qui avait rempli trois parties du monde de la gloire du nom français. Cette élévation, par cela seul qu'elle ouvrait un champ vaste à toutes les espérances, plaisait également à tous. Les républicains se rappelaient, avec orgueil et confiance, tous les gages de sécurité que Bonaparte avait donnés à leur cause, les royalistes, outre l'espoir qu'ils avaient conçu que le général ne serait pas insensible un jour à la gloire de Monk, se félicitaient de la concentration actuelle du pouvoir, qu'ils considéraient comme le présage assuré du rétablissement de l'unité monarchique. Enfin, les ambitieux de tous les partis se réjouissaient de voir s'élever un gouvernement à la reconnaissance duquel il était libre à chacun d'acquérir des droits, par les services qu'il pouvait lui rendre, et qui avait tous les symptômes de la force et de la stabilité. Le 3 nivôse an VIII (24 décembre 1799), le gouvernement consulaire et le sénat conservateur, sous la présidence de Sieyès, furent installés; le même jour, le ministère, formé provisoirement à la suite des journées des 18 et 19 brumaire, reçut une organisation définitive, et fut composé ainsi qu'il suit : Talleyrand, ministre des relations extérieures; Abrial, ministre de la justice; Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur; Fouché, ministre de la police générale; le général Berthier, ministre de la guerre; Gaudin, ministre des finances; Forfait, ministre de la marine; Lagarde, secrétaire général des consuls : ce dernier ne conserva cette place que très-peu de temps et fut remplacé par Maret, qui reçut le titre de secrétaire d'État. Le 5 (25 décembre), le premier consul fit connaître au roi d'Angleterre sa nomination à la première magistrature de la république, et le vœu de la France pour la paix; après quelques jours d'attente, il reçut une réponse évasive, mais qui ne détruisait pas les espérances qu'il avait conçues. Le 11 nivôse (1er janvier 1800), le tribunat, sous la présidence de Daunou, et le corps législatif, sous celle de Perrin (des Vosges), entrèrent en fonctions. Le 3 pluviôse (23 janvier), fut instituée la banque de France, devenue plus tard l'un des établissements de ce genre les plus importants de l'Europe. Depuis cette époque, jusqu'au 18 du même mois (7 février), arrivèrent de toutes parts, et empreintes du même enthousiasme, les adresses des départements qui acceptaient la constitution. Enfin, le 30 (19 février), le premier consul, à qui la résidence du Luxembourg était désagréable, vint s'installer au château des Tuileries. Cette démarche, fort insignifiante en elle-même, produisit tout l'effet qu'il en avait attendu. Trois consuls, au Luxembourg, offraient encore, dans l'opinion, un directoire en trois personnes; le premier consul, seul, aux Tuileries, dans le palais des rois, environné d'une garde nombreuse, se montrait tout à coup, à la France, à une distance de ses collègues, non moins grande que celle où il s'en était placé par ses attributions constitutionnelles. A peine Bonaparte se vit-il à la tête du gouvernement, qu'il tourna ses regards vers l'armée, et que sa première pensée fut de reconquérir l'Italie. Dans ce but, il arrêta, le 17 ventôse an VIII (8 mars 1800), qu'il serait formé, à Dijon, sous les ordres du général Brune, une armée de réserve de 60,000 conscrits. Le 12 germinal (2 avril), il nomma le général Berthier au commandement de l'armée qui se rendait en Italie, et lui donna Carnot pour successeur, au ministère de la guerre. Le 16 floréal (6 mai), Bonaparte partit de Paris pour commander en personne l'armée d'Italie. Le 27 (17 mai), après avoir battu l'ennemi, il était au pied des Alpes. En quatre jours, tous les obstacles opposés par la nature furent surmontés, et le mont Saint-Bernard franchi. Le 1er prairial (21 mai), l'armée, les bagages, l'artillerie portée à bras d'hommes, étaient arrivés au revers des montagnes; le 2, les Français reprirent le mont Cenis sur les Impériaux, et entrèrent de vive force dans Suze et dans le château de la Brunette. Le 4, l'armée après avoir emporté le fort de Bard, occupa la ville et la citadelle d'Ivrée. Le 6, elle remporta la victoire à Romano. Les jours suivants furent marqués par des succès d'une haute importance, obtenus par les généraux Lannes et Murat, et à la suite desquels, le 13 prairial (2 juin), le premier consul entra dans Milan. Le 20, l'armée sous ses ordres gagna contre le général Ott, la bataille de Montebello, où le général Lannes fit des prodiges de valeur, et dans laquelle l'ennemi perdit 9,000 hommes. Cette victoire consterna les partisans de la maison d'Autriche, et fut, en quelque sorte, le signal de l'affranchissement de l'Italie, consommé, le 25 du même mois (14 juin), par la bataille de Marengo. On sait que la victoire, longtemps disputée dans cette bataille, qui avait commencé à onze heures du matin, paraissait tellement décidée en faveur des Autrichiens à quatre heures du soir, que le général Mélas, qui, étendant ses ailes pour cerner et couper entièrement les troupes françaises qui se trouvaient renfermées dans un défilé, pensait que ces troupes étaient les seules auxquelles il dût avoir affaire dans cette journée, vit tout à coup son centre enfoncé par les corps de cavalerie, commandés par les généraux Desaix et Monnier. Ceux-ci accourus en toute hâte, d'après les ordres de Bonaparte qui les fit mettre aussitôt en bataille, rétablirent le combat, mirent le désordre dans les rangs autrichiens, et ramenèrent en quelques heures, la victoire dans le camp français. C'était quelques instants avant quo ces corps n'arrivassent, que le général Berthier étant venu annoncer au premier consul que l'armée commençait à se mettre en déroute, celui-ci lui répondit : « Général, vous ne dites pas cela de sang-froid. » A l'instant il monte à cheval et se porte sur le champ de bataille. Intimidés et ébranlés par la supériorité des forces ennemies, les Français battaient déjà en retraite, lorsque Bonaparte, qui s'aperçut de ce mouvement, courut aux premiers rangs, et s'écria : « Français, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Le général Desaix ayant été tué au moment où l'action était engagée avec le plus de chaleur, on vint en donner la nouvelle à Bonaparte qui ne répondit que ces mots : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer! » Les conséquences politiques de la bataille de Marengo, où les Autrichiens perdirent 40,000 hommes, furent immenses; en reprenant le Piémont, la premier consul dicta à l'Autriche les

conditions de la paix; rétablit la république cisalpine, par un acte du 28 prairial (17 juin): créa le 29, à Milan, une *consulta* chargée de réorganiser son gouvernement, et rendit aux armes françaises, en Italie, et leur bonheur et leur éclat. Il laissa, après cette victoire, le commandement de l'armée au général Berthier, et vint, en passant par Lyon, où il posa à son passage la première pierre de la place Bellecour, recueillir à Paris, au milieu des acclamations populaires, le prix de cette étonnante campagne. Il est remarquable que le même jour, à la même heure où l'armée française remportait la célèbre victoire de Marengo, l'illustre général de l'armée d'Orient, Kléber, tombait, au Caire, sous les coups d'un assassin. Arrivé à Paris, le 14 messidor (3 juillet), le premier consul fit annoncer, le 3 thermidor (22 juillet), qu'un armistice avait été conclu, le 26 messidor (15 juillet), entre les armées françaises et autrichiennes, en Allemagne et en Italie; mais, dès le 14 fructidor (1er septembre), cet armistice ayant été rompu par le refus que fit la cour de Vienne de le ratifier, on en conclut un nouveau, le 3me jour complémentaire (20 septembre), et Lunéville, dont on confia le commandement extraordinaire, dans cette circonstance, au général Clarcke, fut indiquée comme devant servir de point de réunion à un congrès. Le 11 vendémiaire an IX (3 octobre 1800), un traité d'alliance et de commerce fut conclu entre la France et les États-Unis d'Amérique. Toutefois, au milieu de tant de succès, se préparait dans le silence la ruine de l'homme qui, après avoir caché son ambition profonde sous le masque de la liberté, et avoir déclaré qu'il ne voulait triompher que pour elle, trompait maintenant toutes les espérances de l'Italie, comme il se préparait à tromper bientôt celles de la France. Enivré d'une gloire dont les temps anciens et modernes offraient à peine l'exemple, Bonaparte, après avoir appelé tous les Italiens à la liberté, paraissait alors abandonner leur cause, et les livrer aux ressentiments des gouvernements contre lesquels il les avait armés. Deux Romains, Céracchi, sculpteur célèbre, et Diana, jeune séide des idées républicaines, unirent leur haine et leurs ressentiments à ceux de quelques Français, et résolurent, aidés d'un mouvement préparé par eux-mêmes et leurs amis, d'immoler le premier consul, à l'Opéra, où il devait assister à la première représentation des *Horaces*. Ce plan, combiné depuis quelques mois, devait être exécuté le 18 vendémiaire an IX (10 octobre 1800), mais le général Lannes et le ministre de la police, ayant été instruits des desseins des conjurés, ceux-ci furent arrêtés dans la même soirée. La conjuration de ces républicains était à peine déjouée, qu'une conspiration nouvelle, qui passa pour avoir été dirigée par le ministère britannique et un prince de la maison de Bourbon, mais dont l'exécution avait été positivement confiée à des agents royalistes, exposa le premier consul, à un danger plus terrible. Il se rendait, le 3 nivôse (24 décembre), à l'opéra, où l'on devait entendre pour la première fois l'admirable oratorio d'Haydn, connu sous le nom de *la Création du monde*, lorsque, sortant du château des Tuileries et trois secondes au plus après qu'il eut tourné le coin de la rue St.-Nicaise qui conduit à la rue de Rohan, une explosion effroyable se fit entendre. Il ne douta pas un moment qu'il ne venait d'échapper à un grand danger; fit arrêter sa voiture dans laquelle il était seul avec le général Lannes, et donna, en continuant sa route, l'ordre à un des guides qui l'accompagnaient de retourner à l'instant sur le théâtre de l'événement, et d'en recueillir les détails qui lui furent apportés, quelques instants après, à l'Opéra. Le crime avait été conçu et exécuté avec une telle précision, que deux causes, impossibles à prévoir ou à prévenir, ont pu, seules, en faire manquer l'effet. Une machine, en forme de tonneau, cerclée en fer, remplie de poudre, de balles, lingots de fer, de clous, etc., avait été placée sur une charette attelée d'un cheval, et mise en travers sur la route que devait suivre le premier consul, afin de causer de l'embarras dans la rue et de ralentir la marche de sa voiture. St.-Réjant, officier d'artillerie de marine, qui l'avait préparée, avait disposé la longueur de la mèche de manière à ce qu'après y avoir mis le feu, il put avoir, lui-même, avant que l'explosion n'eût lieu, le temps de tourner la rue pour se mettre à l'abri. On vient de voir qu'à trois secondes près, son calcul avait été juste, et cette erreur de trois secondes ne fut due qu'aux deux circonstances suivantes: le temps était devenu fort pluvieux dans la soirée, et il paraît hors de doute que l'effet de la poudre en avait été retardé; en second lieu, il a été prouvé que, ce jour-là même, le cocher qui conduisait le premier consul ayant bu un peu plus que de coutume, avait traversé brusquement et au risque de briser sa voiture, l'embarras que St.-Rejant et Carbon avaient fait naître à dessein. Les courtisans ne manquèrent pas d'attribuer ce crime atroce aux auteurs de la conspiration du 18 vendémiaire précédent; mais les véritables directeurs de cette trame infernale furent bientôt connus; l'instruction de la procédure démontra jusqu'à l'évidence qu'ils appartenaient uniquement à la faction royaliste soudoyée par l'étranger; et St.-Rejant et Carbon portèrent leur tête sur l'échafaud, le 16 germinal an IX (6 avril 1801), 46 jours après l'exécution de Cerarchi, Demerville, Aréna et Topino-Lebrun. On sait qu'à la suite de ces deux conspirations, de nombreuses déportations furent ordonnées; mais ce qui est vraiment remarquable et prouve à quel point l'arbitraire avait déjà envahi le gouvernement consulaire, c'est que toutes ces mesures frappèrent des hommes entièrement étrangers au dernier crime, dont on les punissait sans jugement, comme complices, et sur la funeste célébrité révolutionnaire attachée au nom de plusieurs d'entre eux. Bientôt le despotisme qui, jusque-là, s'était essayé dans le silence, commença à frapper ses coups au grand jour; et le gouvernement, sous prétexte, néanmoins, d'arrêter le cours du brigandage, auquel il est vrai de dire, qu'un grand nombre de départements étaient en proie, et qui menaçait de s'étendre sur tous, fit proposer la création de *tribunaux criminels spéciaux*, en réclamant pour lui-même l'autorisation formelle de les établir partout où il le jugerait convenable. Une vive et libérale opposition, qui devint plus tard une de causes principales de l'abolition du tribunat, se manifesta contre cette proposition; mais l'ascendant du premier consul était déjà tout-puissant, et, soit lâcheté, soit conviction de la nécessité de la mesure, soit peut-être par la réunion de ces deux causes, le projet du conseil d'État fut adopté.

Toutefois, il faut l'avouer, au même instant que Bonaparte paraissait oublier que le premier des titres auxquels il gouvernait la France, était le maintien de sa liberté, sa haute prévoyance s'occupait de ce qui intéressait à l'extérieur sa sûreté et sa gloire. Le 27 nivôse (17 janvier 1801), il rétablit la compagnie d'Afrique, et chargea le général Turreau de confectionner la belle route qui conduit de France en Italie, par le Simplon. Le 20 pluviôse (9 février), fut conclu à Lunéville le traité qui, en confirmant les concessions stipulées en faveur de la France à Campo-Formio, cédait en outre, à la république française, tout le pays situé sur la rive gauche du Rhin, depuis l'endroit où ce fleuve quitte le territoire suisse jusqu'à celui où il entre sur celui de la Hollande, et reconnaissait l'indépendance des républiques cisalpine, helvétique, batave et ligurienne, indépendance que Bonaparte, devenu empereur, allait méconnaître lui-même, au mépris des engagements les plus solennels. Le 13 ventôse (4 mars), un arrêté du gouvernement consulaire ordonna qu'il serait fait, à la fin de chaque année républicaine (du 30 fructidor au 5me jour complémentaire, du 17 au 22 septembre), une exposition des produits de l'industrie française. Le 28 (19 mars), par un traité conclu entre la France et l'Espagne, le duché de Parme fut cédé à la république, et la Toscane au prince de Parme, avec le titre de roi d'Étrurie. Le 7 germinal (28 mars), la paix fut signée entre le premier consul et le roi des Deux-Siciles, qui abandonna à la république Porto-Longone, l'île d'Elbe, et la principauté de Piombino. Cependant au milieu de ses travaux politiques et guerriers, une grande pensée n'avait cessé d'occuper Bonaparte; c'était celle de coordonner la religion et la législation. Cet homme, que l'esprit de parti s'est plu souvent à présenter comme livré à une crédulité superstitieuse, parce qu'il se laissait aller à une sorte de fatalisme, n'avait pas même une seule idée élémentaire en matière de religion, qu'en homme d'État habile il n'a jamais séparée de la politique. Convaincu que le pouvoir de l'épée ne s'étend pas sur l'opinion, et surtout sur l'opinion religieuse, il avait donné l'ordre à son oncle, le cardinal Fesch, et à ses ministres, de négocier un concordat avec le saint-siége. Cette importante affaire au succès de laquelle la cour de Rome n'attachait pas moins de prix que le cabinet des Tuileries, fut longtemps discutée contradictoirement; enfin, après de longs pourparlers, ce concordat, œuvre d'une haute sagesse, et dans lequel toutes les libertés de l'Église gallicane avaient été rigoureusement respectées par le saint-siége, fut conclu à Paris, le 26 messidor an IX (15 juillet 1801), entre le premier consul et le pape Pie VII. Cet acte qui, en consacrant la tolérance religieuse, réconciliait l'Église de France, divisée, depuis 11 ans, par la constitution civile du clergé, contribua puissamment à ramener la paix dans l'État et dans les familles, et inspira au-dehors, dans la sagesse et la stabilité du gouvernement français, une confiance que n'avaient pu lui donner jusque-là ni les plus brillantes victoires, ni les traités les plus solennels. Le 6 fructidor (24 août), la paix s'établit entre la France et la Bavière; le 12 (30 août), s'effectua, en Égypte, l'évacuation de ces contrées, qu'abandonnait l'armée française, si longtemps mais si inutilement victorieuse. Le 7 vendémiaire an X (29 septembre 1801), un traité, signé à Madrid par Lucien Bonaparte, réconcilia les cabinets de Paris et de Lisbonne. Enfin, deux grands événements qui semblaient devoir ramener pour longtemps la paix en Europe, et affermir les nouvelles destinées de la république, se succédèrent à huit jours de distance : les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre furent signés à Londres, le 9 vendémiaire (1er octobre), et le 16 du même mois (8 octobre), un traité de paix fut conclu à Paris, entre la France et la Russie. Il fut décidé en même temps qu'un congrès serait incessamment réuni à Amiens, et que des plénipotentiaires français et anglais s'y rendraient pour la rédaction définitive du traité. Le 17 (9 octobre), les anciennes relations de bonne intelligence et d'amitié furent rétablies entre la France et la Porte Ottomane. Créateur de la république cisalpine, Bonaparte avait résolu, pour fortifier son système, d'unir cet État à la France, d'une manière plus intime, en lui donnant un même chef; c'est dans ce but, qui pensa faire rompre les traités déjà conclus, ou sur le point de l'être, avec les grandes puissances, que, le 21 brumaire (12 novembre), la *consulta* de la république cisalpine fut convoquée par ses ordres à Lyon. A peine réunie, on pense bien que le premier soin de cette assemblée fut de céder à l'intention secrète de son fondateur, qui reçut d'elle l'invitation d'assister à ses séances. Le premier consul obtempéra sans peine à un vœu qu'il avait commandé; il partit de Paris pour Lyon le 18 nivôse an X (8 janvier 1802), et arriva dans cette ville le 21. A peine la *consulta* fut-elle assemblée, que son premier soin, en discutant, pour la forme, une constitution déjà arrêtée par le premier consul, fut de déférer à celui-ci, dans la séance du 5 pluviôse (25 janvier), le titre de président de la république italienne. Bonaparte que nous ne trouvons jamais plus grand que dans la protection éclairée qu'il ne cessa d'accorder aux sciences, aux lettres, aux arts, et au perfectionnement des méthodes employées pour l'enseignement public, décida, le 13 ventôse (4 mars), qu'un tableau général lui serait présenté des progrès et de l'état des sciences, des lettres et des arts, depuis 1789 jusqu'au 1er vendémiaire an X (23 septembre 1801). Enfin, le 4 germinal an X (25 mars 1802), tous ses vœux furent comblés par le traité conclu à Amiens, entre la république française, la Grande-Bretagne, l'Espagne et la république batave. Ce traité qui n'était au fond, mais surtout de la part de l'Angleterre, qu'une trêve concertée entre les ennemis de la France, qui accordaient aux circonstances ce que d'autres circonstances leur permettraient d'éluder ou même de révoquer, remplissait le plus cher des désirs de Bonaparte, en ce qu'après un silence insultant en réponse à ses premières ouvertures, et des obstacles nombreux qui se succédaient sans cesse dans les négociations et qu'il avait craint plus d'une fois de ne pouvoir surmonter, il se faisait enfin reconnaître par l'Angleterre, chef du gouvernement de la France. Par le traité d'Amiens, les possessions conquises depuis 10 ans, par l'Angleterre, sur la république et ses alliés, leur étaient restituées; toutefois, la Grande-Bretagne demeurait maîtresse de la Trinité, et des places fortes qui avaient appartenu à la Hollande, dans l'île de Ceylan; et Malte,

rendue à l'Ordre, était déclarée indépendante. A ces succès, si importants pour l'affermissement du pouvoir du premier consul, vinrent se mêler, pour la France, quelques revers. Le 30 brumaire an x (21 novembre 1801), une expédition considérable, destinée à la conquête de l'île de Saint-Domingue, était partie du port de Brest sous le commandement du général Leclerc, beau-frère du premier consul. Cette expédition échoua complétement. Elle coûta à la république la perte d'une de ses plus belles armées, et fut, dès lors, pour les hommes accoutumés à réfléchir profondément sur les événements, un présage funeste, mais qui n'a point été trompeur. Toutefois, dans l'ivresse d'une pacification générale, les malheurs de Saint-Domingue furent à peine aperçus de la nation; il fallait même que cette ivresse fût bien profonde, pour lui fermer les yeux sur l'un des actes les plus hardis du premier consul, qui, mécontent de la liberté avec laquelle une minorité courageuse discutait dans le tribunat, les projets de loi envoyés par le conseil d'État, et du courage avec lequel il était arrivé plus d'une fois à cette minorité de les rejeter, venait, sous prétexte d'opérer le renouvellement, par cinquième, du corps législatif et du tribunat, prescrit par la constitution, d'intimer aux plus énergiques défenseurs des intérêts populaires, l'ordre de sortir de ce corps, où leur présence, depuis longtemps importune, devenait maintenant tout à fait inutile. Le 18 germinal (8 avril), le concordat, adopté par le corps législatif, devint loi de l'État; et le 28 du même mois, Bonaparte, accompagné de toutes les autorités, assista, en grande cérémonie, au *Te Deum* qui fut chanté à l'église métropolitaine, à l'occasion de la paix d'Amiens et du rétablissement du culte catholique en France. Le premier consul, dont la politique et l'orgueil, caressés et flattés par les protestations intéressées et mensongères d'une faction qui avait établi son quartier général dans les antichambres et les salons de Mme Bonaparte, accordait, depuis longtemps, une protection sourde à ce parti, que nous désignerons sous le nom de *l'émigration armée,* jugea l'instant favorable pour exécuter une mesure dont il attendait les plus heureux effets, dans l'intérêt de son pouvoir, et qui, dans ses vues, devait, en un moment, isoler les Bourbons de tous leurs appuis; il proclama, sous le nom de *loi d'amnistie,* le rappel général de tous les émigrés, à la condition de prêter serment de fidélité au gouvernement. L'humanité, la raison, la justice, la politique étaient d'accord, sans doute, pour rappeler ceux d'entre les émigrés que les proscriptions révolutionnaires avaient contraint à fuir leur terre natale; mais qui le croirait? ces infortunés furent toujours ceux à qui Bonaparte témoigna le moins d'intérêt; et dans un grand nombre de circonstances, il se plaisait à manifester une préférence marquée en faveur des rebelles qui, négociateurs d'intrigues et de trahisons, avaient parcouru les cabinets de l'Europe pour les armer contre la France, ou déchirer leur patrie de leurs propres mains. C'était à ceux-ci seulement qu'il accordait de l'énergie; c'étaient eux qu'il se promettait, plus tard et lorsque son pouvoir mieux affermi lui permettrait de le faire sans danger, de placer à la tête de ses régiments et de sa magistrature. Plusieurs fois même, les résistances qu'il éprouvait à cet égard dans l'opinion publique et surtout dans celle de l'armée, lui ont causé de vifs instants d'irritation. Ce n'est donc pas sans raison que les Fontanes, les Châteaubriand, les Bonald et tous les persévérants défenseurs du despotisme féodal, qui était la secrète chimère de Bonaparte, s'accordent à reconnaître en lui, *l'art de gouverner,* porté au plus haut point. A la suite de cette loi, le premier consul en proposa une, plus digne à la fois de la nation française et de lui-même. En instituant la Légion d'honneur, qu'il destina à récompenser tous les genres de services rendus à la patrie, il obtint la reconnaissance des citoyens français de tous les états, et donna un grand exemple à l'Europe. Vers le même temps (21 prairial, 10 juin), arriva à Paris Toussaint-Louverture, à qui Saint-Domingue devait sa conservation, et dont l'orgueil du premier consul, excité par de stupides et barbares colons, aima mieux faire un prisonnier qu'un allié. On sait que la captivité de cet homme, dévoué à la France, mais qui voulait conserver le pouvoir, a préparé la ruine de la colonie et la destruction de l'armée française. Après s'être concilié l'opinion publique par le rétablissement de la paix générale, le premier consul jugea qu'il était temps de faire un nouveau pas vers l'affermissement de son pouvoir. Cette manière d'essayer l'opinion, quoiqu'elle n'entrât pas trop dans son caractère, naturellement impérieux, violent, et impatient de tout obstacle, lui réussit cependant assez bien toutes les fois qu'il trouva convenable de l'employer. Après avoir fait pressentir le sénat sur son projet, qui n'était qu'un premier développement du grand plan qu'il avait conçu, et ce corps s'étant montré disposé à seconder toutes ses vues, il fit soumettre à la délibération du peuple, cette question dont la solution n'était plus douteuse : « Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie? » L'immense majorité des votes s'étant prononcé en faveur de cette mesure, le premier consul fit communiquer au sénat, par son conseil d'État, un projet de sénatus-consulte, lequel, interprétant le vœu du peuple français, le proclamait premier consul à vie. Ce projet fut adopté par le sénat, le 14 thermidor an x (2 août 1802), et le 16, les deux autres consuls obtinrent la même prorogation de pouvoir et la présidence du sénat, dont le même acte les nommait membres. Le 3 fructidor suivant (21 août), le premier consul présida pour la première fois le sénat. On a dit ailleurs que Bonaparte, toujours inquiet sur ce qui se passait dans le département de la police générale, le seul dont les secrets fussent impénétrables à ses yeux, mais plus défiant encore des vrais sentiments de l'homme d'État qui, placé depuis longtemps à la tête du ministère lorsque lui-même était parvenu au pouvoir, s'y était maintenu par l'importance de ses services et l'empire des circonstances, avait résolu de supprimer ce département et d'en réunir les attributions à celles de la justice. Dans cette intention, il avait fait créer, le 16 thermidor (4 août), par un sénatus-consulte organique, un grand juge ministre de la justice. Le 27 fructidor (4 septembre), il accomplit ce projet qui le préoccupait sans cesse, et à l'exécution duquel les ennemis de Fouché avaient réussi à le convaincre que sa sureté était attachée. Il ne tarda pas, néanmoins, à s'apercevoir de la faute qu'il avait commise; mais l'instant où ses dangers personnels devaient le forcer à le reconnaître hautement,

n'etait point encore arrivé. Informé, à la fin de 1802, de la mort du général Leclerc, qui commandait l'expédition de St.-Domingue, et de l'état de la colonie, ces nouvelles, loin de changer quelque chose au système qu'il avait adopté, ne firent que le confirmer davantage dans ses premières déterminations, et le général Rochambeau qu'il donna pour successeur à son beau-frère, reçut, le 13 nivôse (3 janvier 1803), avec sa nomination, l'ordre de pousser la guerre avec une nouvelle vigueur, et de ne rien épargner pour triompher de la résistance des malheureux insulaires. Le 3 pluviôse (23 janvier), une organisation nouvelle de l'Institut eut lieu par les ordres du premier consul. Ce corps qui, depuis, a servi de modèle, en Europe, à tous les établissements de même genre, fut divisé en quatre classes : sciences, langue et littérature française, histoire et littérature ancienne, beaux-arts. Cependant l'opinion presque générale de l'Angleterre s'élevait avec force contre l'exécution du traité d'Amiens, conclu le 25 mars 1802; le discours prononcé par Sheridan, à cette époque, avait laissé des traces profondes. Le gouvernement chargea lord Whitworth, son ambassadeur à Paris, d'exiger impérieusement, par un ultimatum, que les îles de Lampadosa et de Malte fussent possédées pendant dix ans par l'Angleterre; et demanda, en outre, l'évacuation de la Hollande par la France. Ces propositions ayant été rejetées, lord Whitworth quitta la France, le 23 floréal an XI (13 mai 1803). Le 27 (17 mai), un embargo fut mis sur les bâtiments français et hollandais. Le 2 prairial (22 mai), la France déclara la guerre à l'Angleterre; et le 11 et 12 germinal (31 mai et 1er juin), elle s'empara de l'électorat de Hanovre, et fit prisonnière l'armée anglaise, dont le général (le duc de Cambridge) n'échappa au même sort que par une prompte fuite. Le 3 messidor (22 juin), le premier consul partit de Paris, pour visiter les départements de la Belgique. Le 3 thermidor (22 juillet), après avoir visité les côtes, Bonaparte arriva à Bruxelles. Le 9, il ordonna la construction d'un grand canal de navigation qui devait unir le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Le 23, il était de retour à Paris. Vers la fin du même mois, il avait proposé à l'Angleterre la médiation de la Russie, mais cette offre avait été rejetée. A cette époque (derniers jours complémentaires de l'an XI, 22 septembre 1803), arriva à Paris l'ambassadeur de la Porte Ottomane, auquel le premier consul donna une audience extraordinaire, le 16 vendémiaire an XII (9 octobre 1803). Le 4 brumaire suivant (27), on eut à Paris la connaissance officielle du traité par lequel la France cédait la Louisiane aux États-Unis, au prix d'une somme de 60 millions de francs. Le 11 (3 novembre), le premier consul partit pour faire une nouvelle visite des côtes. Arrivé à Boulogne, le 12, il eut, dès le lendemain, le spectacle d'un combat entre une division anglaise et la flottille. Le 26 (18 novembre), il était de retour à Paris, où il reçut, quelques jours après, 5 frimaire (27 novembre), le comte de Markoff, ministre plénipotentiaire de Russie. Il semblait que, dès lors, chaque nouvel acte du gouvernement consulaire devait porter désormais une atteinte nouvelle aux libertés nationales. Le 28 frimaire (20 décembre 1803), un sénatus-consulte, rendu sur la proposition du conseil d'État, en paraissant établir une nouvelle organisation du corps législatif, lui enleva jusqu'aux dernières apparences de la liberté, et consomma son avilissement. Cependant une vaste conspiration dirigée par Pichegru et George Cadoudal, l'un des chefs les plus audacieux de l'armée royaliste de l'Ouest, se tramait, depuis quelques mois, contre le premier consul. Le 25 pluviôse (15 février), le général Moreau, accusé de complicité avec Pichegru et George, arrivés depuis quelque temps à Paris, fut arrêté en se rendant à sa terre de Grosbois. Le 8 ventôse an XII (28 février 1804), on s'empara de la personne de Pichegru, rue de Chabanais. Le 18 du même mois (9 mars), George Cadoudal fut arrêté dans un cabriolet, à l'instant où, descendant par la rue des Fossés-le-Prince, il arrivait au carrefour de Bussy. Les projets de George et de Pichegru, projets avoués par eux-mêmes, étaient d'assassiner ou du moins d'enlever le premier consul, sur les hauteurs de Nanterre, en descendant à la Malmaison. Le premier consul reconnut, mais trop tard, combien la publicité et surtout la tournure donnée à cette affaire lui avaient aliéné l'opinion publique; il rappela auprès de sa personne, mais sans lui rendre encore le portefeuille, le ministre qu'il en avait éloigné, et laissa diriger par ses conseils les suites d'une affaire qui menaçait de devenir si funeste, et à laquelle l'habileté de Fouché réussit à donner une issue moins fâcheuse qu'on avait lieu de l'attendre. Vers la même époque (29 ventôse an XII, 20 mars 1804), un acte attentatoire au droit des gens, et contraire à tous les principes de la justice et de la politique, indigna la France et l'Europe. On a compris déjà vu que nous voulons parler de l'arrestation du duc d'Enghien, faite sur un territoire étranger, et de l'exécution sanglante qui en a été la suite. Si ce prince eût été arrêté sur le territoire français, où il avait eu l'imprudence de se montrer deux fois, le jugement qui l'a condamné eût été un acte rigoureux, mais légal; frappé à la suite d'une odieuse violation du droit des gens, sa mort a été un assassinat. Le premier consul a expliqué la résolution qu'il avait prise alors de faire périr le duc d'Enghien, par la certitude qu'il avait acquise que ce prince était instruit des projets de Pichegru et de George Cadoudal, de l'assassiner. Plusieurs écrivains ont partagé cette opinion; mais avec un homme du caractère de Napoléon, il est permis de croire qu'il fut guidé en outre par la nécessité de donner un gage puissant aux républicains de toutes les nuances, de son éloignement pour les Bourbons. Cependant au milieu de ces alarmantes conjectures, venaient de s'accomplir les desseins si longtemps, si profondément médités, de Napoléon. Insensible à la gloire d'être le premier magistrat d'un peuple libre, son insatiable ambition, qui trouvait trop resserrées les vastes limites du pouvoir consulaire, ne pouvait plus être satisfaite que par la pourpre des rois. Il ne manqua pas de raisons spécieuses pour démontrer la nécessité d'élever un trône impérial héréditaire, et la servilité se chargea de fournir celles qu'il pouvait avoir oubliées. On pouvait néanmoins, en rétablissant la monarchie, environner son berceau de toute la grandeur de la république : une haute politique l'ordonnait même ainsi. On proposa au premier consul de conserver des formes chères

à la patrie; de convoquer les colléges électoraux autour de lui, et de charger le président de cette assemblée, vraiment nationale, de lui décerner la couronne de lauriers, tandis que l'armée l'élèverait sur le pavois; mais déjà il avait résolu de placer sur sa tête la couronne des empereurs d'Occident, et il rejeta avec dédain et colère toute proposition qui contrariait ce projet, appuyé particulièrement par Fontanes, à qui rien ne semblait assez monarchique pour le nouveau souverain. L'orgueil de Napoléon méconnaissait déjà la souveraineté nationale, ce premier, ce seul titre de sa nouvelle puissance. Avant même que cette puissance eût été créée et définie, il avait décidé que les cérémonies de son couronnement seraient exactement celles qui étaient usitées au sacre des anciens rois de France; il mettait dans le choix et l'observation de cette étiquette, une importance, à laquelle il eût été difficile de reconnaître le vainqueur de Lodi et d'Arcole, le libérateur de l'Italie, l'auteur de tant de proclamations, monuments immortels de véritable gloire! Néanmoins tant de vanité et d'orgueil ne sortait point encore de l'enceinte du palais; les ministres et les confidents de Napoléon, étaient seuls instruits des nobles soucis qui occupaient le maître de l'Europe. Enfin, le 10 floréal (30 avril 1804), la proposition fut faite par Curée, dans le tribunat, de proclamer le premier consul empereur, et de fixer l'hérédité de la couronne dans sa famille. Le surlendemain, les membres du corps législatif se rassemblèrent dans la salle de la Questure pour y émettre le même vœu. Le 13 floréal (3 mai), le tribunat adopta unanimement, à la réserve du seul Carnot, la proposition qui lui avait été présentée dans la séance du 10; et le 28 du même mois (18 mai), un sénatus-consulte, qu'on appela organique d'une constitution dont il détruisait la principale base, consacra le vœu émis par le corps législatif et le tribunat. Par le même acte, deux des frères de l'empereur, Joseph et Louis, créés, le premier grand électeur, le second connétable, furent placés dans la ligne de l'hérédité; le second consul Cambacérès reçut le titre d'archichancelier de l'empire; et le troisième, Lebrun, celui de grand trésorier. Le sénat établit ensuite les colléges électoraux, la haute cour impériale, et les grandes dignités de l'empire. Le lendemain 29, ceux d'entre les généraux qui avaient commandé en chef les armées, furent nommés maréchaux de l'empire. La clémence marqua les premiers instants de ce nouveau pouvoir. Les auteurs de la conspiration dirigée contre Napoléon avaient été condamnés à mort le 21 prairial (10 juin 1804); le 24, l'épouse d'Armand de Polignac, l'un d'entre eux, conseillée et conduite par l'impératrice Joséphine, vint se jeter aux pieds de l'empereur, et demanda la grâce de son mari; Napoléon, après l'avoir fixée avec beaucoup d'attention, la releva et lui dit: « J'ai été étonné de trouver votre mari impliqué dans une affaire aussi odieuse. — Non, sire, jamais, répondit-elle, mon époux n'a conçu l'idée d'un crime que l'honneur réprouve encore plus fortement que les lois. » La douloureuse situation de cette femme émut profondément Napoléon, qui lui dit: « Je puis pardonner à votre mari, car c'est à ma vie qu'on en voulait; je vous accorde sa grâce; » puis il ajouta: « Qu'ils sont coupables, ceux qui engagent leurs plus fidèles serviteurs dans des entreprises aussi criminelles, aussi follement conçues, et dont ils ne partagent pas les périls. » Cette grâce ne fut pas la seule; Bouvet de l'Hozier, Lajolais, Rochelle, Gaillard, Russillion, Charles d'Hosier, et ce marquis de Rivière, honteux exemple de ce que l'ingratitude a de plus odieux, reçurent la vie des mains de l'homme dont plusieurs d'entre eux n'ont cessé, depuis ce jour, de tramer la ruine! Le 21 messidor (10 juillet), contraint par une nécessité impérieuse, à laquelle il sut toujours soumettre ses affections personnelles, l'empereur rétablit le ministère de la police dans ses premières attributions et le rendit à l'homme qui, au 18 brumaire, et dans les dernières circonstances, venait de lui rendre les plus importants services. Rassuré sur l'intérieur, dont la paix n'avait été troublée sur aucun point par les grands changements opérés dans la forme de l'État, l'empereur partit pour Boulogne, le 29 messidor (18 juillet), se rendit ensuite au camp d'Ambleteuse, où il passa la journée du 13 thermidor (1er août), arriva le 17 à Calais, dont il visita le port et les fortifications, vint à Dunkerque le 23, passa de là à Ostende, et en partit le 27, pour se retrouver, le 28 (16 août), lendemain de l'anniversaire de sa naissance, à Boulogne, où il donna, à la tour d'Ordre, une brillante fête pendant laquelle il distribua l'étoile de la Légion d'honneur à tous les braves de cette armée, qu'attendaient de nouveaux triomphes en Allemagne. La bonne intelligence qui avait régné jusque-là entre les cours de France et de Russie commençait à s'altérer; la légation russe quitta Paris, le 13 fructidor (31 août 1804), et Napoléon se rendit de Boulogne à Aix-la-Chapelle, le 15 (2 septembre). Ce fut pendant le cours de ce voyage qu'il rendit, le 23 du même mois (10) le décret qui instituait les grands prix décennaux qu'il devait distribuer de sa main à l'époque du 18 brumaire, et auxquels toutes les sciences étaient appelées à concourir. Le 3e jour complémentaire de l'an XII (20 septembre 1804), il arriva à Mayence, et le 20 vendémiaire (12 octobre 1804), il était de retour à St.-Cloud. Alors commencèrent les apprêts relatifs à son couronnement, et, le 25 vendémiaire (17 octobre), un décret impérial convoqua le corps législatif pour assister à cette cérémonie. Après d'assez longues négociations qui offrirent plus d'un obstacle, le pape Pie VII prit enfin la résolution de se rendre en France, sur les instances vives et réitérées de Napoléon, pour y sacrer ce monarque; et, le 11 brumaire (2 novembre), il partit de Rome. Le 15 brumaire (9 novembre), un sénatus-consulte déclara que, d'après la vérification des votes, le peuple français reconnaissait Napoléon pour empereur, et voulait que la dignité impériale fût héréditaire dans sa famille. Le 27 du même mois (18 novembre), le pape arriva à Lyon après un voyage de 16 jours. Le 5 frimaire (25 novembre), l'empereur, alors à Fontainebleau, alla au-devant du saint père, et 3 jours après, ces deux souverains partirent de cette résidence pour se rendre à Paris, dans la même voiture. Le 11 frimaire an XIII (2 décembre 1804), l'empereur et l'impératrice furent sacrés par le pape, dans l'église métropolitaine; mais Napoléon plaça de sa propre main, la couronne impériale sur sa tête. Le 14 (5 décembre), une fête nationale, quoique contrariée par le plus mauvais temps, eut lieu au Champ-de-Mars, pour

la distribution des aigles aux corps de l'armée et aux gardes nationales de l'empire. Le 12 nivôse an XIII (2 janvier 1805), l'empereur tenta un nouvel effort auprès du roi d'Angleterre, en faveur de la paix générale, mais il ne reçut, 12 jours après, qu'une réponse vague et qui ne laissait que peu d'espoir d'y parvenir. Le 22 ventôse (13 mars), une députation solennelle lui fut adressée par les colléges et les corps constitués de la république italienne, pour lui porter le vœu de la nation, d'après lequel la *consulta* le proclamait roi. Le 26 (17 mars), une assemblée extraordinaire du sénat français fut convoquée au palais du Luxembourg, et l'empereur, en présence des grands corps de l'État, français et italiens, accepta la couronne de fer qui lui était offerte. Le 12 germinal (2 avril), l'empereur et l'impératrice quittèrent Paris pour se rendre à Milan, où ils devaient être couronnés, et, le 14 (4 avril), le pape reprit la route de ses États. Le 18 floréal, Napoléon posa sur le champ de bataille de Marengo, la première pierre du monument élevé à la mémoire des braves qui avaient scellé de leur sang la seconde conquête de l'Italie; et le même jour il fit son entrée dans Milan, où il fut couronné, le 6 prairial (26 mai), en qualité de roi. Le 21, il partit de cette capitale pour visiter les départements du royaume; réunit le territoire de Gênes à la France par un décret du 30, et se rendit lui-même dans cette ville, le 11 messidor (30 juin). Peu de temps après, lui et l'impératrice arrivèrent à Fontainebleau. Quelques ouvertures pacifiques avaient décidé la cour de Russie à envoyer un agent diplomatique à Paris, et M. de Novosiltzoff, qui avait été chargé de cette mission, était déjà arrivé à Berlin, lorsque le cabinet britannique étant parvenu à faire changer les résolutions de l'empereur Alexandre, ce négociateur reçut contre-ordre et reprit la route de Saint-Pétersbourg. En même temps, l'Autriche prenait dans le Tyrol, en Italie, et dans les États héréditaires, l'attitude la plus menaçante. L'empereur, instruit de ces mouvements, mais paraissant uniquement occupé de ses projets contre l'Angleterre, saisit ce moment pour se rendre de nouveau au camp de Boulogne, et faire l'inspection des côtes. Ce fut pendant le séjour qu'il y fit, qu'il apprit officiellement que l'empereur François avait accédé à la nouvelle coalition; et dès le 28 thermidor (16 août), 90,000 Français s'avançaient sur les frontières des États héréditaires. Aussitot après avoir donné les ordres nécessaires pour la marche de son armée, il se rendit à Paris, où il apprit, que, le 20 fructidor (7 septembre), et sans déclaration de guerre, les États du roi de Bavière son allié, avaient été envahis par l'Autriche. Le 22 fructidor (9 septembre), un sénatus-consulte abolit le calendrier de la république, et déclara qu'à dater du 1er janvier 1806, le calendrier grégorien serait remis en usage en France. Le 1er vendémiaire suivant (23 septembre), l'empereur convoqua une séance extraordinaire du sénat; il y exposa la conduite hostile de l'Autriche, et annonça qu'il allait commander ses armées en personne; une levée de 80,000 conscrits fut décrétée, en même temps, par le sénat, et le lendemain l'empereur avait quitté Paris. Le 9 vendémiaire, il passa le Rhin et harangua l'armée. Surpris par une marche aussi rapide, le général Mack n'eut que le temps de se réfugier dans la ville d'Ulm, où il mit bas les armes avec 30,000 hommes, 3,000 chevaux, et 80 pièces de canon attelées. Cette capitulation, résultat des plus savantes combinaisons militaires, porta l'étonnement et l'effroi dans toute l'Europe. Le lendemain de la prise d'Ulm, l'empereur ayant appris que les Russes s'avançaient à grandes journées au secours de l'Autriche, adressa l'ordre du jour suivant à ses soldats: « Soldats de la grande armée, nous avons fait une campagne en 15 jours; vous ne vous arrêterez pas là : cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons l'exterminer. » Il entra, le 11 novembre 1805, dans la capitale de l'Autriche, que François II avait évacuée peu de jours auparavant, pour se retirer avec les débris de son armée, en Moravie, où il fut rejoint par l'armée russe que commandait l'empereur Alexandre en personne. Après un grand nombre d'avantages partiels, remportés par les divers corps de l'armée française, sur les Russes et les Autrichiens, parmi lesquels nous ne saurions passer sous silence le combat de Diernstein, l'un des plus mémorables de cette prodigieuse campagne dont tous les jours et presque toutes les heures étaient marqués par de nouveaux succès, le quartier général de Napoléon était à Porlitz, le 18 novembre; et l'empereur d'Autriche se retirait à Olmutz, qu'il fut obligé d'abandonner deux jours après, lorsque Napoléon entra à Brunn. Le 28 novembre, l'empereur de Russie s'établit à Vischau, et toute son armée prit position derrière cette ville. Napoléon ayant appris l'arrivée de ce prince, chargea le général Savary d'aller le complimenter, et donna, en même temps, l'ordre d'une retraite pour tromper l'ennemi. Le 1er décembre, les Russes, à qui le prince d'Olgorouki, à son retour du camp français où l'avait envoyé Alexandre, avait inspiré une grande sécurité sur l'issue prochaine de la bataille, manœuvrèrent pour tourner l'armée française. Le 2, fut livrée la célèbre bataille d'Austerlitz, dont les immenses résultats, en mettant deux souverains à la discrétion de Napoléon, anéantirent à tel point les armées russe et autrichienne, qu'après avoir laissé 10 à 12 de ses généraux sur le champ de bataille, avoir perdu 45 drapeaux et 150 pièces de canon, les débris de l'armée russe ne purent être sauvés par Alexandre qu'à la faveur d'un armistice dont une des conditions fut, que les armées russe et autrichienne se retireraient jusqu'à un lieu désigné, sous la conduite d'une sauvegarde de l'armée française. Dans le Voralberg, le Tyrol et l'Italie, les succès des Français étaient les mêmes. Le 4 décembre, une entrevue eut lieu entre les empereurs de France et d'Autriche, au bivac de Napoléon. « Je vous reçois, » dit le vainqueur, « dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. » — « Vous savez si bien tirer parti de cette habitation, » lui répondit François, « qu'elle doit vous plaire. » Le résultat de cette entrevue fut une capitulation et un armistice conclus à Austerlitz; le général Savary fut chargé de le porter à la ratification de l'empereur de Russie; mais ce prince qui sentit que souscrire à la paix, était accepter l'humiliation des Autrichiens, se refusa à toutes les propositions, et reprit, le 6 décembre, la route de Saint-Pétersbourg. Le lendemain 7, il fut décidé que des plénipotentiaires français et autrichiens se réuniraient à

Presbourg pour y traiter de la paix. Le 13, l'empereur reçut à Schoenbrun la députation des maires de Paris, et lui remit 45 drapeaux pris à Austerlitz, pour être déposés dans l'église métropolitaine de cette ville. Enfin, le 25 du même mois, la paix fut signée ; Napoléon fut reconnu roi d'Italie ; ses alliés, les électeurs de Bavière et de Wurtemberg, furent élevés à la dignité royale, avec un accroissement de territoire pris sur la maison d'Autriche ; Venise fut réunie au royaume d'Italie ; et la Toscane, Parme et Plaisance, à l'empire français. La Prusse qui intervint dans ce traité, céda à l'empereur le grand-duché de Berg qu'il donna au prince Joachim Murat son beau-frère ; et, la même puissance, sur la demande de Napoléon, se désista de ses droits sur le margraviat d'Anspach en faveur de la Bavière. Le 27 décembre, l'empereur publia en Allemagne une proclamation relative à la conquête du royaume de Naples et à ses nouveaux desseins sur ce pays, au trône duquel il appelait l'aîné de ses frères. Le 30 décembre, il était à Munich, d'où il ne partit que le 17 janvier 1806, pour se rendre à Paris, après avoir assisté au mariage du prince Eugène, fils de Joséphine, avec la princesse Auguste-Marie de Bavière. Il adopta en même temps ce prince pour fils, le nomma vice-roi d'Italie, et l'appela à lui succéder au trône de ce pays, à défaut de descendants naturels ou légitimes. Le 20 février, il rendit un décret, pour ordonner la restauration de l'église de Saint-Denis, qu'il consacra à la sépulture des empereurs ; et par le même décret, il rendit à l'exercice du culte catholique, l'église de Sainte-Geneviève, à laquelle il conserva néanmoins la noble destination qu'elle avait reçue de l'assemblée constituante. Le 2 mars, il ouvrit en grande pompe la session du corps législatif. Dans le cours de ce mois, il continua à s'occuper du rétablissement ou de l'ouverture des canaux et des grandes routes, que réclamait le commerce. Le 26, des négociations de paix s'ouvrirent entre Fox, plénipotentiaire non accrédité du cabinet britannique et Talleyrand, ministre des relations extérieures de France. Le 28, le comte d'Haugwitz, chargé d'une mission du roi de Prusse auprès de Napoléon, quitta la France, après y avoir fait un séjour de deux mois. Tout annonçait alors que la meilleure intelligence existait entre les deux États, et cette opinion fut confirmée lorsque, le 4 avril suivant, on vit la Grande-Bretagne mettre un embargo général sur les bâtiments prussiens retenus dans ses ports. Cet événement amena la rupture définitive qui éclata entre ces deux puissances, le 21 avril, et qu'avait préparée le comte d'Haugwitz, pendant son séjour à Paris. Le 10 mai, une loi fonda l'université impériale. Le 5 juin, sur la demande des états de Hollande, l'empereur proclama son frère Louis, roi de ce pays. Le 6 juillet, arriva à Paris, chargé d'une mission pacifique, le même conseiller d'État d'Oubril, secrétaire de la légation russe à Paris, en 1803 et 1804. Le 12 juillet, les rois de Bavière et de Wurtemberg, l'électeur archichancelier et celui de Bade, le grand-duc de Clèves et de Berg, et plusieurs autres princes d'Allemagne, se réunirent sous le nom de *Confédération du Rhin*, et se séparèrent à perpétuité de l'empire germanique. L'électeur archichancelier prit le titre de prince primat ; celui de Bade, et le landgrave de Hesse-Darmstadt, celui de grands-ducs. L'empereur Napoléon fut proclamé chef et protecteur de la confédération. Le 17 du même mois, un traité solennel et réciproque reconnut et consacra cet acte, qui, en changeant l'état politique de l'Europe, affermissait la paix de l'Allemagne, que deux événements subséquents paraissaient devoir rendre inébranlable : la paix définitive avec la Russie, conclue à Paris le 20 juillet, et l'abdication de la couronne impériale d'Allemagne, faite, le 6 août, par François II, avec renonciation entière de tous ses droits sur l'empire germanique. Sur ces entrefaites, lord Lauderdale vint remplacer Fox à Paris. Toutefois, au moment où une paix solide semblait préparer à l'Europe des destinées heureuses, le cabinet prussien, non moins effrayé des dispositions du traité de la confédération qui constituait Napoléon chef de l'empire germanique, que de l'établissement d'un grand nombre de corps de troupes françaises dans le voisinage de ses États, parut craindre que ce prince, conservant du ressentiment de l'attitude incertaine qu'il avait montrée, ou plutôt des démonstrations hostiles qu'il avait faites lors de la bataille d'Austerlitz, ne réservât à la monarchie de Frédéric le sort des Bourbons de Naples. Ainsi, pendant que de nouvelles négociations étaient entamées, on faisait en Prusse des armements considérables. Le gouvernement français en demanda le motif ; les réponses de Berlin ne furent pas satisfaisantes ; on s'irrita, on s'exaspéra de part et d'autre, et la seule lecture des *Moniteurs* français de cette époque, prouve, avec évidence, que longtemps avant l'éclatante rupture qui amena la campagne de 1806, l'empereur Napoléon avait renoncé dans ses communications avec cette puissance, non-seulement aux égards que se doivent entre eux les souverains, mais encore à ceux que les relations sociales commandent aux plus simples particuliers. Enfin, le 25 septembre, Napoléon partit de Saint-Cloud pour Mayence, où il arriva le 28. Le 1er octobre, la Prusse, dans un excès de présomption et d'imprudence qu'il est impossible d'expliquer, même en regardant comme certaine sa secrète intelligence avec la Russie, demanda impérieusement que les troupes françaises quittassent l'Allemagne et repassassent le Rhin. Une proposition de cette nature fut rejetée comme elle devait l'être, comme elle l'eût été par le plus modéré des princes. On apprit en même temps qu'informé de la rupture qui se préparait entre la France et la Russie, l'amiral russe Siniavin, chargé, d'après les derniers traités, de remettre les bouches de Cattaro à la France, se refusait à cette remise. Le 3 octobre, l'empereur Napoléon arrivait à Wurtzbourg pour prendre le commandement de son armée, à l'instant où une lettre de ce prince instruisait le sénat français que la guerre était déclarée. Le 6, il était à Bamberg ; le 7, le centre de l'armée ouvrit la campagne sous les ordres du grand-duc de Berg, du prince de Ponte-Corvo et du maréchal Davoust. Le 8, l'empereur partit de Bamberg ; le 9, le grand-duc de Berg battit les Prussiens à Schleitz, et enleva leurs magasins à Hoff. Le 10, le maréchal Lannes livra le combat de Saalfeld, où le prince Louis de Prusse fut tué. Le 12, l'armée française bordait la Saale, tournant le dos à l'Elbe, celle du roi de Prusse ayant le Rhin derrière elle. Le 13, les armées étaient en présence.

Le 14 octobre, commença avec le jour cette bataille d'Iéna qui vit anéantir à la fois et l'armée et la monarchie prussienne, et dans laquelle furent dangereusement blessés le duc de Brunswick qui expira peu de jours après, et le prince Henri de Prusse. Vaincus sur le champ de bataille, les Prussiens furent tellement poursuivis dans leur retraite, que les débris de leur armée furent coupés dans tous les sens et prévenus dans tous leurs points de ralliement, jusqu'à ce que leur dispersion fût totale. Le soir du même jour, Napoléon, vivement irrité contre le duc de Weimar qui commandait une division de l'armée prussienne, arriva dans cette résidence où des appartements étaient préparés au palais pour le recevoir. La duchesse l'attendait au haut de son escalier : « Qui êtes-vous? lui demanda brusquement Napoléon. — La duchesse de Weimar, répondit-elle. — Je vous plains, reprit l'empereur, car j'écraserai votre mari. Qu'on me fasse dîner dans mes appartements. » La duchesse ayant envoyé le lendemain matin un de ses chambellans, pour prendre des nouvelles de l'empereur et solliciter de lui une audience, ce prince, sensible à cette attention, fit à l'envoyé une réponse gracieuse, et s'engagea à déjeuner chez la duchesse. Il se montra, dans l'entretien qu'il eut avec elle pendant le repas, empressé à réparer sa violence de la veille, et lui dit : « Comment se fait-il, madame, que votre mari ait été assez fou pour oser me faire la guerre? » La duchesse lui ayant répondu que servant la Prusse depuis 30 ans, le duc n'avait pu l'abandonner au moment du péril, Napoléon, d'un ton beaucoup plus doux, se fit expliquer comment le duc était attaché au roi de Prusse. « Votre Majesté saura en prenant des informations, lui dit la duchesse, que dans les branches cadettes de la maison de Saxe, les ducs ont toujours suivi l'exemple de l'électeur; or, dans la situation actuelle, des motifs de prudence et de politique ont engagé l'électeur à s'allier avec la Prusse plutôt qu'avec l'Autriche. » Après avoir continué quelques instants encore la conversation sur le même sujet, « Madame, dit Napoléon à la duchesse, vous êtes la femme la plus respectable que j'aie jamais connue; vous avez sauvé votre mari; je lui pardonne, mais c'est seulement à cause de vous. » Le 16 octobre, le roi de Prusse demanda un armistice qui fut refusé; le même jour Erfurt capitula; et sa garnison, dont faisaient partie le prince d'Orange et le feld-maréchal Mollendorff, fut faite prisonnière de guerre. Le 24, l'empereur arriva à Postdam, et le 27, il fit son entrée à Berlin, pendant que son armée était victorieuse à Hall, faisait capituler Spandaw, et s'emparait successivement de toutes les places de la Prusse, en chassant devant elle les débris de l'armée, au secours de laquelle s'avançaient tardivement les Russes. Il signala par un grand acte de clémence, son séjour dans la capitale de la Prusse. En arrivant dans cette ville, il avait chargé le prince d'Hatzfeld du commandement civil; ce prince, dont le nom était d'ailleurs environné d'une estime universelle et méritée, crut, sans doute, que la conquête ne l'avait pas dégagé de ses devoirs envers son ancien souverain, et profita des facilités que lui donnait sa nouvelle position pour instruire le roi de Prusse des mouvements de l'armée française. Sa lettre, interceptée aux avant-postes, fut remise à Napoléon, et il allait être livré à une commission militaire qui l'eût infailliblement condamné au supplice des traîtres, si son épouse ne fût venue se jeter aux pieds de l'empereur, en assurant ce prince que l'imposture seule pouvait accuser son mari d'un crime aussi odieux. Napoléon ne lui répondit d'abord qu'en lui remettant la lettre interceptée; puis, après un moment de silence, il ajouta : « Vous connaissez, madame, l'écriture de votre mari; je vous fais juge. » Mme de Hatzfeld, enceinte de huit mois, s'évanouissait à chaque mot pendant cette accablante lecture; enfin, Napoléon, touché d'une situation aussi cruelle, lui dit : « Eh bien, madame, vous tenez la lettre; jetez-la au feu; cette pièce est la seule qui accuse votre mari; une fois anéantie, je n'aurai plus de preuves contre lui. » Ce trait vaut plus d'une victoire. Ceux qui ne peuvent rien souffrir de grand dans leurs ennemis ont dit que la politique plus que la grandeur d'âme, avait porté Napoléon à faire grâce au prince de Hatzfeld; mais depuis quand les hautes considérations de la politique auraient-elles cessé d'influer sur les grandes actions? Le 28 octobre, le corps d'armée du prince de Hohenlohe fut entièrement défait par le grand-duc de Berg. Le 29 octobre, le roi de Prusse fut contraint de passer la Vistule. Le 1er novembre, Custrin se rendit au maréchal Davoust. Enfin, les 6 et 7 novembre, les dernières espérances de la Prusse furent anéanties par la bataille, la prise et le sac de Lubeck, où, après des faits d'armes inouïs, onze généraux, à la tête desquels étaient le général Blücher et le prince de Brunswick Oëls; 518 officiers, 4,000 chevaux, plus de 20,000 hommes et 60 drapeaux, restèrent au pouvoir des vainqueurs. Ainsi se termina la campagne de Prusse, unique peut-être dans l'histoire, par une suite non interrompue de désastres, qui renversèrent en un mois la monarchie du grand Frédéric. Le 10 novembre, on reçut enfin la nouvelle de la tardive arrivée des Russes qui avaient paru à Prague. Du 16 au 19, fut négociée et conclue entre Frédéric et Napoléon, une suspension d'armes qui resta sans effet. Le 19, une députation du sénat français fut reçue à Berlin par l'empereur. Du 21 au 25 novembre 1806, l'empereur rendit à Berlin, et fit publier un décret qui déclarait les îles britanniques en état de blocus, et interdisait tout commerce et toute correspondance avec elles. Cette mesure, qui compromettait au même instant tous les intérêts européens, a été diversement jugée; sans examiner à quel point il fut jamais au pouvoir de Napoléon d'en exiger l'exécution de la part de ses alliés, nous nous bornerons à la considérer en elle-même. A côté de quelques hommes qui affectaient de ne voir en elle que l'excès de la démence, nous avons entendu des Anglais doués d'une raison impartiale et observatrice, de grandes connaissances en économie politique, et très au fait de la situation commerciale de leur pays, déclarer que les conséquences de ce blocus fussent infailliblement devenues très-funestes à la Grande-Bretagne, si, au lieu de porter la guerre au cœur de la Russie, et de soumettre ainsi sans cesse le succès de ses mesures politiques à toutes les chances des combats, Napoléon en eût froidement attendu le résultat. Vainqueur de la Prusse, l'empereur se trouva tout à coup engagé dans une nouvelle guerre, et dès le 27 novembre, il était arrivé à Posen, presque en même temps que le grand-duc de Berg en-

trait à Varsovie. Le 1er et le 2 décembre, les empereurs Napoléon et Alexandre adressèrent des proclamations à leurs armées. Le 4 décembre, un sénatus-consulte ordonna une levée nouvelle de 80,000 conscrits. Les 11 et 15 du même mois, un traité signé à Posen entre Napoléon et l'électeur de Saxe, reconnut à celui-ci la qualité de roi, et l'admit, ainsi que tous les princes de sa maison, dans la confédération du Rhin. Le 19, l'empereur arriva à Varsovie. Quatre jours après les Français atteignirent les Russes, et les battirent successivement à Czarnovo (le 23 décembre), à Nasielsk (le 26), à Pulstansk et à Golymin (le 26), à Mobringen (le 26 janvier 1807), à Beryfried (le 3 février), et à Roff (le 7). Mais ces divers combats ne servirent que de prélude à l'une des plus sanglantes batailles dont les annales de la guerre fassent mention. Le 9 février, 7,000 Russes et 10,000 Français tombèrent sur le plateau d'Eylau. Les deux camps s'attribuèrent la victoire; et des actions de grâce furent ordonnées par Alexandre pour ses succès en une journée, où il avait laissé 15,000 prisonniers, 40 pièces de canon et 16 drapeaux entre les mains de ses ennemis. Napoléon avait dirigé le maréchal Lefèvre sur Dantzig; cette place importante, pressée vigoureusement par la valeur française, capitula le 26 mai. L'empereur s'y rendit le 1er juin, et vint de là présenter de nouveau le combat aux Russes qui, défaits les 5 et 6 du même mois à Spanden et à Domitten, furent définitivement écrasés le 14, à Friedland. Alexandre y perdit 60,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Contraint dès lors de revenir à des sentiments pacifiques, il signa, le 20, un armistice avec Napoléon. Des négociations s'ouvrirent en effet à Tilsitt, pendant lesquelles eut lieu la fameuse entrevue des deux empereurs, sur un radeau, dont on avait fait une île flottante au milieu du Niémen. Le roi de Prusse dut aux sollicitations de son puissant allié, d'être admis aux conférences. La reine, son épouse, qu'on avait vue sur les champs de bataille, en costume d'amazone, et que Napoléon avait si mal traitée dans son langage officiel, accourut aussi à Tilsitt pour essayer de reconquérir, par les charmes de son esprit et de sa personne, les États qu'elle avait perdus, en tentant imprudemment la fortune des combats. Rien ne fut épargné de la part de cette belle princesse pour séduire le héros des temps modernes; et si l'on peut croire à la fidélité des souvenirs de Sainte-Hélène, elle aurait même jeté un regard de colère sur son mari pour être survenu dans un moment où elle se flattait de triompher à son tour du vainqueur d'Iéna. Mais si les attraits d'une femme, qui joignait une âme forte aux plus heureux dons de la nature et aux grâces de son sexe, furent impuissants sur l'empereur des Français, ce redoutable conquérant se laissa désarmer par les prévenances de l'héritier des czars, qui affectait de paraître rechercher auprès de lui l'amitié d'un grand homme. Fier de l'empressement d'un potentat, dont la domination s'étendait d'Europe en Asie, sur un espace de 1,600 lieues, et non moins jaloux de faire adopter le système continental par la cour de Pétersbourg, que de faire reconnaître par elle les lieutenances impériales dont il pourvoyait sa famille, sous de vaines apparences de royauté, de l'Adriatique au Wéser, Napoléon se rendit aux vœux d'Alexandre, négligea d'user de la victoire, en appliquant à la monarchie prussienne les maximes du politique florentin, qu'il n'avait pas dédaigné pourtant de mettre ailleurs en pratique, et oublia, dans les négociations de Tilsitt, l'indépendance de la Pologne, comme il avait fait celle de la Dalmatie et de Venise à Campo-Formio. Par le traité de paix qui fut signé le 7 juillet, le roi de Prusse recouvra en effet sa couronne et la possession de ses États, dont on détacha seulement la partie polonaise donnée au roi de Saxe, sous le titre de grand-duché de Varsovie, ainsi que les provinces situées sur la rive gauche de l'Elbe, qui furent réunies au royaume de Westphalie, en faveur de Jérôme Bonaparte, nouveau roi napoléonien, à l'avénement duquel les souverains du Nord furent obligés de consentir, comme ils reconnurent l'élévation de ses frères, Joseph et Louis, aux trônes de Naples et de Hollande. Malgré toutes les concessions faites aux démonstrations amicales du czar, la conversion de ce prince à la politique de Napoléon ne fut point aussi complète, ni aussi sincère que semblait le faire croire l'enthousiasme qu'il manifestait pour le grand homme. Les souverains se séparèrent cependant au milieu de protestations mutuelles d'estime et d'amitié. Le roi de Prusse se rendit à Memel; l'empereur de Russie rentra dans ses États, promettant sa médiation entre la France et l'Angleterre, et Napoléon, après avoir visité Kœnigsberg, revint par Dresde à Paris. Il était arrivé le 27 juillet à Saint-Cloud. Nous sommes parvenus à l'époque la plus brillante de l'ère impériale. Les hautes puissances continentales, l'Autriche, la Russie et la Prusse, réduites à déposer leur orgueil aux pieds d'un homme nouveau, surgi du sein de cette révolution qu'elles combattirent à outrance, ont accédé par des traités au blocus des îles britanniques; et l'Europe entière tremble, quoique en admirant, au nom de Napoléon. Une même volonté régit 20 nations différentes, dont les chefs, parés de titres plus ou moins pompeux, et cachant leur subalternéité sous les dehors de la protection ou de l'alliance, ne sont réellement que les premiers sujets du dominateur universel; et si l'influence anglaise se montre encore aux deux extrémités du continent, en Suède et en Portugal, elle y sera bientôt atteinte, et passagèrement vaincue par la prépondérance française. C'est au milieu de l'allégresse et de l'admiration qu'il commande aux uns, de la stupeur et de l'effroi qu'il impose aux autres, que Napoléon ouvrit la session législative de 1807. Le président de l'assemblée répondit à l'empereur au nom de la nation, à qui l'on croyait pouvoir dire qu'on la garantissait contre le retour des titres féodaux, en créant des titres semblables. Partisan zélé de l'aristocratie, de Fontanes ne devait pas oublier, dans l'adresse du corps législatif, cette étrange phrase du discours de la couronne; aussi parla-t-il avec effusion et reconnaissance des dignités nouvelles, des rangs intermédiaires, attributs de la monarchie, dont ils allaient augmenter les splendeurs. Cependant le secret des méditations impériales était connu depuis trois jours, et la France pouvait apprécier les améliorations politiques qu'on lui avait promises. Le tribunat, qui, après l'élimination du 16 ventôse, n'avait montré ni moins de docilité, ni moins de complaisance que les autres corps de l'État, venait d'être supprimé

par un sénatus-consulte du 19 août, et Napoléon avait signalé l'apogée de son ascendant sur un peuple, trop ami de la gloire des armes, en détruisant les dernières traces du régime populaire. Mais comme c'était à l'institution seule qu'on en voulait, le tribunat, en tombant, n'entraina pas dans sa chute les serviteurs dévoués qui le composaient. Tous, ou presque tous, trouvèrent dans le sénat, le conseil d'État, et les plus hautes fonctions judiciaires ou administratives, des avantages de considération et de fortune, capables de les consoler de l'anéantissement d'un corps, à qui son nom seul avait porté malheur, et dont les membres, longtemps unanimes en faveur du pouvoir, avaient sans doute donné lieu à Napoléon de remarquer plus d'une fois qu'une telle réunion de magistrats du peuple était introuvable. Cependant le moment approchait où la cour de Lisbonne devait être punie de son infidélité au blocus continental, et l'on pouvait déjà s'apercevoir que, dans la pensée de Napoléon, la maison de Bragance avait cessé de régner en Europe. Le général Junot reçut en effet l'ordre de marcher sur Lisbonne à la tête de 25,000 hommes, et avant la fin de novembre cette capitale était occupée par les Français. Le prince-régent, poursuivi par les armes d'un conquérant, qui avait foulé, sous son char de triomphe, la liberté de la France, de l'Italie, de la Hollande et de l'Helvétie, se retira au Brésil, d'où son fils devait restituer des institutions libérales au Portugal, 10 ans après la destruction irrévocable de la puissance gigantesque qui chassait alors la dynastie régnante du territoire européen. Il semblait qu'après cette expédition audacieuse d'une poignée de Français aux confins de l'Europe méridionale, toute crainte de guerre continentale dût disparaître ou s'éloigner, et que Napoléon pût ainsi alléger le poids de l'impôt du sang, qui pressait sur ses peuples. L'année 1808 venait de s'ouvrir par une amélioration importante dans les institutions civiles. Le code de commerce était en vigueur depuis le 1er janvier, et agrandissait le cadre de cette législation nouvelle, qui avait annoncé de si vastes résultats à la France lors de la promulgation dn code immortel, dont la discussion avait seul marqué la mission populaire du tribunat. Mais entre les heureuses innovations législatives de 1804 et de 1808, se trouvait le code de procédure, publié en 1806, et les jurisconsultes y signalaient des défectuosités qu'on n'y eût pas rencontrées sans doute, si comme le code civil, il eût été voté avant l'irruption de la fiscalité impériale, et les envahissements de la puissance administrative. Le code de commerce, disposant sur des matières que Napoléon considérait peut-être comme moins liées à la politique, échappa davantage à l'influence de l'esprit du temps, dont l'empreinte resta plus tard si profondément gravée sur les codes qui devaient composer la législation criminelle. L'empereur avait visité Milan et Venise pendant les derniers mois de 1807, et créé, par un décret du 2 février 1808, le gouvernement général des départements au delà des Alpes, pour en revêtir le prince Camille Borghèse, son beau-frère. Dévoré de plus en plus du désir d'entourer son pouvoir des formes antiques de la monarchie, et croyant sans doute n'avoir pas donné assez de garantie aux Français contre le retour des titres féodaux, par la création de titres impériaux, en faveur de ses premiers sujets, il fit rendre un sénatus-consulte, qui ressuscitait les titres héréditaires de duc, comte, baron, etc., dont il avait chargé le prince archichancelier de développer les avantages, et le lendemain, une commission sénatoriale, qui choisit pour organe le célèbre continuateur de Buffon, s'empressa de sanctionner l'ironie amère que Napoléon avait prodiguée au peuple, lors de l'établissement des grands fiefs, et félicita le monarque d'avoir banni à jamais, par cette nouvelle résurrection féodale, toute crainte de retour d'une odieuse féodalité. Quelques jours après, les hommes, dont le nom était devenu la propriété de l'histoire, avaient disparu sous des titres exotiques; le peuple ne reconnaissait plus que Napoléon parmi les héros de la république et de l'empire, et les résultats du travestissement, sous lequel l'orgueil devait cacher la célébrité, étaient tels, que les plus hautes réputations, fondées sur la gloire scientifique ou militaire avaient croulé dans un abîme d'absorption, dont la découverte pouvait rappeler celle du fameux jury constitutionnaire de Sieyès. Alors le national, ou l'étranger, qui ambitionnait de voir et d'entendre le savant modeste, le citoyen vertueux qui avait illustré le nom de Monge, était obligé de s'adresser au comte de Peluse; Napoléon l'avait voulu! Ce fut vers ce temps que s'acheva le travail sur l'organisation de l'université impériale. Le savant Fourcroy, à qui cette tâche importante avait été confiée, était désigné par l'opinion du monde scientifique et littéraire, comme le chef futur du nouvel établissement; Napoléon préféra de Fontanes; et l'instruction publique, au lieu d'être dirigée par un esprit philosophique, à la hauteur des idées actuelles, tomba entre les mains d'un littérateur de l'ancien régime. Tout se taisait alors sur le continent européen, devant le puissant et superbe monarque des Français. Les résistances que son élévation et l'agrandissement de son pouvoir avaient rencontrées, chez les peuples et chez les rois, il les avait également brisées. Son génie guerrier lui avait soumis l'extérieur, comme sa tête despotique avait enchaîné à l'intérieur, toutes les volontés à la sienne. A ce sommet des grandeurs humaines, au faîte de la puissance, planant sur toutes les vastes renommées que les conquérants élevèrent sur l'admiration et l'effroi de la terre, Napoléon n'est pas satisfait encore, il veut un roi de plus dans sa famille; il a jeté un regard jaloux sur la couronne de Pélage; il en fera bientôt un nouveau dépôt précaire sur le front de l'un de ses proches. Sa domination au delà des Pyrénées, n'est pas assez directe : un misérable favori, maître de l'esprit du roi, par son empire sur le cœur de la reine, a rendu un instant suspecte la fidélité du cabinet de Madrid à l'alliance de la France, tandis que les armées impériales étaient campées aux rives de l'Elbe et de la Sprée. Les Anglais, qui pénètrent partout avec leur or, ont d'ailleurs réussi à former un parti, qui, en réclamant l'indépendance du pays contre la prépondérance accablante des Français, doit servir merveilleusement la politique britannique. Conduit, par les conseillers de l'héritier du trône, ce parti, en s'adressant aux passions populaires, est parvenu à soulever les Espagnols contre le monarque, qui fut si dévoué à la France, et vient de lui arracher une abdication en faveur

du prince des Asturies, qu'on a proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII. Quoique plein du ressentiment qu'a fait naître en lui la proclamation du prince de la Paix, en 1806, Napoléon, qui aperçoit le ministère anglais derrière le duc de l'Infantado, manifeste d'abord le plus vif intérêt pour Charles IV, réclame contre les rigueurs dont le favori est menacé, et se dispose ensuite à exécuter ses projets sur la Péninsule; trop heureux de pouvoir s'y présenter, comme le protecteur du bon droit contre la violence, et comme le vengeur de l'autorité royale et paternelle outragée. Cependant sa politique lui commande de ménager encore les deux partis; il veut prendre ses positions en Espagne, et évite en conséquence jusque-là de se prononcer définitivement sur les événements d'Aranjuez. Le prince des Asturies et son père ont également imploré sa puissante intervention; le premier, pour faire reconnaitre le titre dont une émeute populaire l'a revêtu; le second, pour obtenir d'être relevé d'une abdication forcée contre laquelle il proteste. Napoléon répond de Bayonne, où il est accouru. Il adresse au fils une lettre dans laquelle il se réserve de décider souverainement entre lui et son père, après de mûres informations, c'est-à-dire lorsque ses mesures seront prises pour déclarer qu'il ne veut ni de l'un ni de l'autre. Cette pièce, dont quelques passages ont pu paraître depuis prophétiques à Ferdinand, est une des plus importantes du grand procès que la mémoire de Napoléon aura à soutenir devant le tribunal de l'histoire, au sujet de son agression contre la monarchie espagnole et la dynastie de Philippe V. Elle montre de combien de précautions cette âme hautaine sut entourer sa pensée ambitieuse, pour inspirer de la confiance à un jeune prince, et l'engager à venir se remettre entre ses mains; elle servira ainsi à caractériser l'homme, dont la volonté despotique, habituée d'ailleurs à tout brusquer, ne dédaignait pas de prendre, quand son intérêt l'exigeait, les formes de la bienveillance et de la circonspection. Cependant les troupes françaises, qui s'étaient étendues en Espagne, sous prétexte de soutenir l'expédition de Portugal, avaient occupé les principales forteresses d'un pays, qui les aidait dans leurs conquêtes; la Romana et Offaril se trouvaient relégués dans le Nord ou en Italie, avec les meilleures phalanges espagnoles, et Murat commandait à Madrid. Napoléon avait écrit à ce dernier, le 29 mars, pour lui recommander la modération et une prudente réserve. Quoique Napoléon eût prétendu dans cette lettre qu'il ignorait encore lui-même le parti qu'il prendrait à l'égard de la famille régnante d'Espagne, le grand-duc de Berg, ne pouvant se méprendre sur les intentions qui avaient dicté à son beau-frère les sages instructions qu'il lui adressait, et connaissant peut-être aussi le serment qu'avait fait l'empereur, selon M. de Pradt, de punir d'une manière éclatante les velléités d'indépendance, manifestées par le cabinet de Madrid, en 1806; le grand-duc de Berg insista auprès de Charles IV et de son fils pour les entraîner à Bayonne, où les attendait l'arbitrage de leur puissant allié. Murat avait d'ailleurs reçu de nouveaux avis de Napoléon, depuis l'arrivée de ce dernier au château de Marrac, le 15 avril, et ces avis concordaient sans doute avec les désirs et les vues exprimés dans la lettre du 16, écrite par l'empereur au prince des Asturies. Charles et Ferdinand cédèrent aux instances des agents de la France, et vinrent se livrer à Napoléon. Le 30 avril, la famille royale d'Espagne, le prince de la Paix, et la reine d'Étrurie, violemment expulsée de ses États à la suite de nouvelles combinaisons diplomatiques, étaient à Bayonne. Là, le plus altier des potentats consentit à se montrer caressant à l'excès envers le prince des Asturies. Il s'agissait d'amener Ferdinand à déposer volontairement un sceptre, qu'on était résolu de ne pas lui laisser porter, mais dont on aurait voulu le dépouiller sans scandale. Ferdinand résista. Napoléon passa alors des prévenances à la fureur, et devint féroce par embarras; il exigea en maître, ce qu'on refusait au médiateur; dicta une seconde abdication à Charles IV, et imposa aux héritiers de ce débile vieillard, une renonciation formelle à la couronne d'Espagne. Ferdinand fut conduit à Valençay, et son père vint résider à Compiègne. Mais la nation espagnole, soulevée d'indignation en apprenant l'issue de l'entrevue de Bayonne, courut aux armes; et protestant héroïquement contre la politique perfide de l'empereur, commença une guerre opiniâtre qui devait signaler la décadence du grand homme, et porter d'aussi terribles coups à sa renommée qu'à sa puissance. Cependant, après avoir appelé son frère Joseph au trône d'Espagne, par une proclamation du 6 juin, et donné la couronne de Naples à Murat, qui avait déployé la plus grande rigueur contre les habitants de Madrid, dans l'insurrection du 2 mai, Napoléon revint à Paris, où le comte de Tolstoy, ambassadeur de Russie, lui remit de magnifiques présents de la part de son souverain. Bientôt le sénat fut assemblé pour voter les levées de conscrits, nécessités par l'attentat de Bayonne. Le sénat, malgré la vive opposition de quelques-uns de ses membres, ne s'empresse pas moins d'accorder les 80,000 hommes qu'on lui demande, et de déclarer solennellement dans une adresse, attribuée au suffrage unanime de l'assemblée, et portée, selon l'usage, aux pieds de l'empereur, que la guerre d'Espagne est politique, qu'elle est juste, qu'elle est nécessaire. Ainsi absous par ses courtisans officiels, du grand crime politique que lui reprochait la voix souveraine de l'opinion, au-dedans et au-dehors de la France, Napoléon quitta Paris le 22 septembre pour se rendre à Erfurt, où l'attendaient l'empereur de Russie et plusieurs autres princes. Rien, dans cette entrevue, n'annonça que les rois partageassent l'indignation des peuples, au sujet des événements de Bayonne. Alexandre fut plus empressé, plus affectueux qu'à Tilsitt; et l'on put se convaincre, au milieu des démonstrations amicales prodiguées à Napoléon, que la morale des grands est souvent aussi facile en pratique, qu'elle est austère dans leurs manifestes. Les deux empereurs cherchèrent du reste, à s'entendre sur le partage de la domination européenne; et ils se séparèrent satisfaits l'un de l'autre, du moins en apparence. Napoléon rentra dans sa capitale le 18 octobre, et fit, le 25, l'ouverture de la session du corps législatif. Se croyant sûr de la Russie, il parla des affaires d'Espagne avec la hauteur et la confiance dont la fortune ne l'avait pas encore averti de modérer la manifestation. Trois jours après, Napoléon, impatient de venger l'affront fait à ses armes en Portugal et à Bayien, était en route pour l'Espagne. Arrivé le 3 novembre à

Bayonne, il entra le 9 à Burgos, et adressa le 12, au corps législatif, 12 drapeaux, pris sur l'armée d'Estramadure. Une adresse fut aussitôt votée dans cette assemblée, en témoignage de reconnaissance et d'admiration. On y joignit une députation qui fut chargée de féliciter l'impératrice Joséphine sur les triomphes de son auguste époux, et cette princesse ayant répondu que le premier sentiment de l'empereur, après sa victoire, avait été pour le corps qui représentait la nation, Napoléon, à la lecture de cette réponse, envoya de Madrid, où il était rentré le 4 décembre par capitulation, une note écrite de sa main, pour être insérée au *Moniteur*, comme réfutation de la phrase libérale échappée à son épouse. Tandis qu'à plus de 300 lieues de sa capitale, entouré du tumulte des camps, et livré aux soins d'une guerre cruelle, Napoléon s'irrite ainsi d'un mot qu'il croit porter atteinte à l'intégrité de son pouvoir, une proclamation annonce aux habitants de Madrid une constitution libérale qui doit leur donner, au lieu d'une monarchie absolue, une monarchie tempérée et constitutionnelle. L'inquisition, les droits féodaux, les redevances personnelles, touts droits exclusifs sont abolis; le nombre des couvents existants est réduit au tiers; les barrières de province à province sont supprimées, et les douanes transportées aux frontières. Les Anglais, attentifs à entretenir les hostilités qu'ils avaient provoquées contre le dominateur du continent, avaient jeté plusieurs corps d'armée sur les côtes de la Péninsule, dont l'un, sous la conduite de sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, devait reconquérir le Portugal, et l'autre, commandé par le général Moore, était destiné à poursuivre les succès que le général Castanos avait obtenus à Baylen contre le général Dupont. Napoléon, après avoir assuré, par la terreur de ses armes, au roi Joseph, la soumission de Madrid, se porta à la rencontre du corps de Moore. Les ennemis de la France tremblaient encore au nom du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. A son approche ils quittèrent l'attitude offensive, abandonnèrent leurs positions, et se retirèrent précipitamment en Gallice. Atteints près de Lugo, ils furent mis complétement en déroute, perdirent 9,000 hommes, 10,000 chevaux, leur artillerie, leurs magasins et leur caisse militaire, et cherchèrent à se rembarquer à la Corogne. Les Français les y attaquèrent avant qu'ils eussent pu effectuer ce projet, et leur tuèrent 2,500 hommes dans un combat qui coûta la vie au général Moore et un bras au général Blairs. Les débris de cette armée parvinrent cependant à gagner les vaisseaux anglais à la faveur de la nuit, sous le commandement du général Hope. Mais le cabinet de Londres, satisfait d'avoir attiré Napoléon en Espagne, et d'occuper une partie des légions impériales sous le ciel brûlant de l'Andalousie, s'efforçait en même temps de susciter une nouvelle guerre dans le Nord contre la France. Il s'était adressé à la cour de Vienne, qui, depuis la paix de Presbourg, s'était relevée de ses défaites; et le monarque autrichien, dont l'amitié et la haute estime avaient été garanties à l'empereur des Français, pendant les conférences d'Erfurt, par une lettre autographe que le baron de Vincent avait remise à Napoléon, le monarque autrichien prit prétexte d'un ordre d'armement donné aux princes de la confédération, et de quelques articles de gazettes françaises et allemandes, pour faire d'immenses préparatifs militaires, et se disposer à tenter encore une fois la fortune des armes. Instruit de ce mouvement hostile, et pressentant les intentions de l'Autriche, Napoléon, qui désirait peut-être aussi de refaire, après de nouvelles victoires, les conditions trop favorables qu'il avait accordées à Presbourg, se hâta de revenir à Paris, le 23 janvier 1809; fit demander des explications à l'ambassadeur autrichien, les repoussa comme insuffisantes et, apprit bientôt que sans préalable déclaration de guerre, la Bavière venait d'être envahie de nouveau par les soldats d'une puissance, à laquelle il avait déjà pardonné généreusement plus d'une violation des traités. Le conseiller d'État, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, fut chargé de demander au sénat les mesures réclamées par les circonstances. Un sénatus-consulte ordonna la levée des 40,000 hommes demandés, et d'une adresse à l'empereur, proposée par M. de Lacépède. Les Autrichiens s'étaient mis en mouvement le 1er avril; le 9, leurs généraux avaient signalé, par des proclamations, l'ouverture et le but de la campagne; le 10, le territoire bavarois était envahi; le 14, le sénat français avait répondu à l'appel du trône, et le 17, Napoléon se trouvait à Donawerth, au milieu de son armée. Le 22, les Français obtinrent à Eckmühl de grands avantages; 20,000 prisonniers, 15 drapeaux et la plus grande partie de l'artillerie ennemie restèrent en leur pouvoir. Le 23, une affaire brillante, où Napoléon fut légèrement blessé au talon, acheva de décider, devant Ratisbonne, la déroute du prince Charles et la délivrance des États de Bavière. Le 27, la Bavière et le Palatinat étaient évacués. Six jours après, le 3 mai, une division française de 7,000 hommes chassait 35,000 Autrichiens de la superbe position d'Ebersberg, et le 10, à 9 heures du matin, l'empereur était arrivé sous les murs de Vienne. L'archiduc Maximilien y commandait, il s'était engagé par serment à s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de la rendre. Deux sommations n'obtinrent, en effet, que des coups de canon pour réponse; les parlementaires furent maltraités, et le général Lagrange, l'un d'eux, revint même au camp des Français couvert de blessures. Napoléon, justement indigné de cette violation du droit des gens, ordonna aussitôt le bombardement de la ville. A minuit 2,000 obus avaient éclaté dans les divers quartiers, et frappé de terreur et d'effroi les habitants de cette capitale. Un officier vint alors réclamer pour l'archiduchesse Marie-Louise que le mauvais état de sa santé avait empêché de suivre la cour dans sa fuite, et que le feu des assiégeants entourait des plus grands dangers. L'empereur accueillit cet avis en faisant changer la direction des batteries. Ainsi pressé par une armée victorieuse, et désespérant de conserver plus longtemps le dépôt dont sa jeunesse présomptueuse l'avait poussé à se charger, l'archiduc Maximilien renonça à la résolution extrême qu'il avait prise dans un moment d'exaltation, et s'empressa de sortir de Vienne avant qu'on ne parvînt à l'y enfermer entièrement. Les assiégés demandèrent alors à capituler, et le 13, Napoléon entra triomphant, pour la seconde fois, dans la capitale de l'Autriche, où sa présence fut annoncée par une de ces proclamations énergiques qui rendirent si souvent la plume du grand homme aussi terrible pour ses ennemis

que l'avait été son épée. Les Autrichiens s'étaient retirés sur la rive gauche du Danube, et présentaient encore une armée de plus de 100,000 hommes sous les ordres du prince Charles. Napoléon se mit à leur poursuite, et les atteignit le 21 à Essling. Un combat opiniâtre s'engagea et laissa la victoire indécise entre les deux camps. Masséna y échangea son titre de duc contre celui de prince, nouvelle métamorphose aristocratique dont on paya l'intrépidité d'un capitaine que sa patrie, en ses jours de liberté, avait décoré du titre de *fils chéri de la victoire*. Mais la France et l'empereur firent en cette journée une perte irréparable ; le maréchal Lannes y fut blessé à mort. Pendant l'action, les ponts qui servaient aux communications de l'armée française, placée en quelque sorte à cheval sur le fleuve, furent emportés par une crue subite des eaux. Cet événement pouvait compromettre le sort des vainqueurs de l'Europe, et détruire à la fois pour eux les résultats et les espérances de la campagne ; le général ennemi ne connut pas assez le danger de leur position, et leur laissa le temps de reprendre l'attitude offensive. En quelques jours, les ponts furent rétablis par les soins et le zèle du général du génie Bertrand, sur une largeur de 400 toises; et, sur un fleuve le plus rapide du monde, il construisit, en 15 jours, un pont de 60 arches, où 3 voitures pouvaient passer de front. Un second pont de pilotis fut construit, mais pour l'infanterie seulement, et de la largeur de 8 pieds. Après ces deux ponts vint un pont de bateaux. Le passage de l'armée s'effectua en 3 colonnes, dans les premiers jours de juillet, sous les plus brillants auspices. Le 5, la bataille d'Enzersdorff, gagnée par les Français, présagea et prépara la célèbre victoire de Wagram, remportée le 7, par Napoléon, sur l'archiduc Charles. Les Autrichiens laissèrent 4,000 morts, 9,000 blessés sur le champ de bataille, et 20,000 prisonniers, 10 drapeaux et 40 pièces de canon entre les mains du vainqueur. Les Français achetèrent aussi chèrement leur triomphe, qui d'ailleurs avait été longtemps disputé ; ils perdirent le brave général Lasalle, et le colonel Oudet, chef de l'association des Philadelphes, qui conservait, dans l'armée et à l'ombre du mystère, les souvenirs et les principes républicains. Plus de 300,000 hommes avaient pris part à l'action : Napoléon distribua des récompenses proportionnées à l'importance du succès; il éleva les généraux Oudinot, Macdonald et Marmont au premier grade de l'armée en leur donnant le bâton de maréchal d'empire. Quoiqu'il se fût retiré en bon ordre, et encore assez fort pour perpétuer la guerre, le prince Charles conseilla la paix à son souverain; et celui-ci, ne voulant plus négocier en personne au bivac du vainqueur, lui envoya le prince de Lichtenstein, qui se présenta le 11 juillet, aux avant-postes français. Le 12, une suspension d'armes fut conclue à Znaïm, et les conférences pour la paix commencèrent aussitôt; elles durèrent 3 mois, pendant lesquels Napoléon habita Schœnbrunn, d'où il rendit plusieurs décrets sur des matières de police intérieure, accorda des titres, des pensions, des dotations et des baronies, et créa l'ordre des Trois Toisons d'or, qu'on appela par dérision l'ordre du sépulcre, à cause des conditions d'admission qui semblaient en exclure tout être vivant, par le nombre de blessures qu'il fallait avoir reçues, ou de batailles auxquelles on devait avoir assisté pour être éligible. Ce fut aussi de Schœnbrünn qu'il adressa au sénat le message par lequel il érigeait les châteaux de Chambord, de Brühl et de Thouars en principautés de Wagram, d'Eckmühl et d'Essling, au profit des maréchaux Berthier, Davoust et Masséna. La paix fut signée, le 14 octobre, par les plénipotentiaires respectifs. L'Autriche céda à la France tous les pays situés à la droite de la Save, le cercle de Goritz, le territoire de Montefalcone, Trieste, la Carniole et le cercle de Villach. Elle reconnut la réunion des provinces illyriennes à l'empire français, ainsi que toute future incorporation que la conquête ou les combinaisons diplomatiques pourraient amener tant en Italie qu'en Portugal et en Espagne, et déclara renoncer irrévocablement à l'alliance de l'Angleterre pour entrer franchement dans le système continental. Ce traité fut ratifié le lendemain de sa conclusion, c'est-à-dire le 15. Deux jours auparavant, Napoléon, passant la revue de sa garde, fut en danger de perdre la vie par un assassinat, et celui dont toutes les forces de l'Europe, soulevées par les intrigues de l'Angleterre, ne pouvaient ébranler la puissance, fut sur le point de tomber sous le poignard d'un jeune homme de 18 ans, dont le patriotisme et une philanthropie exaltée avaient seuls armé le bras. Berthier et Rapp entouraient l'empereur. Tout à coup un étranger, d'une physionomie qui semble exprimer la noblesse et la douceur, s'efforce à différentes reprises d'arriver jusques au vainqueur de Wagram. Une main, qu'il tient soigneusement cachée sous son habit, rend sa persistance suspecte. Il est arrêté, fouillé; on trouve sur lui un grand couteau de cuisine affilé, 4 frédérics d'or et un portrait de femme. Napoléon veut l'interroger lui-même. « D'où êtes-vous, lui dit-il, et depuis quand êtes-vous à Vienne? — Je suis de Naumbourg, et habite Vienne depuis deux mois. — Que me vouliez-vous? — Vous demander la paix, et vous prouver qu'elle est indispensable. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère et sans mission? — En ce cas, je vous aurais poignardé. — Si je vous faisais grâce, quel usage feriez-vous de votre liberté? — Mon projet a échoué; vous êtes sur vos gardes... je m'en retournerais paisiblement dans ma famille. » Le calme admirable avec lequel le jeune Allemand subit cet interrogatoire, produisit une impression profonde dans l'esprit de l'empereur. Napoléon, inclinait beaucoup au pardon, et même, après la condamnation, il voulait encore faire grâce. Mais enfin le jeune séide reçut la mort avec calme et courage. Cependant les Anglais avaient profité de l'éloignement de l'empereur pour faire une descente dans l'île de Zélande, et s'étaient avancés sur l'Escaut, menaçant Anvers, tandis que les armées françaises, stationnées à l'extrémité des États héréditaires autrichiens, attendaient la paix qu'elles avaient conquise à Wagram. Une autre expédition avait été tentée, à peu près dans le même temps, en Calabre et dans les Abruzzes. Mais toutes ces diversions, imaginées par le cabinet de Saint-James en faveur de la cour de Vienne, n'avaient servi qu'à accroître la gloire de deux lieutenants de Napoléon. En quelques jours, la bravoure et l'activité de Murat avaient délivré le territoire napolitain, et Bernadotte, secondé par le roi de Hollande et par les mesures

vigoureuses prises à Paris par les ministres et les grands corps de l'État, en l'absence de l'empereur, était parvenu à rendre la tentative sur Flessingue désastreuse pour l'Angleterre. Depuis longtemps, la bonne intelligence avait cessé de régner entre Napoléon et l'ancien évêque d'Imola. La prépondérance française, en absorbant en Italie toutes les souverainetés locales, avait blessé l'orgueil du saint-siége, dont les prétentions n'étaient point tombées avec sa puissance. Napoléon ayant ensuite pris dans les États de l'Église quelques-unes des dotations qu'il distribuait à ses courtisans ou à ses compagnons d'armes, telles que les principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, le pape, trompé dans les espérances que son voyage en France lui avait fait concevoir en 1804, prêta l'oreille aux insinuations, ou du moins toléra les intrigues et les menées du cabinet de Londres dans la péninsule italique. Alors Napoléon s'irrita à son tour; il fit occuper militairement Rome et son territoire. Pie VII se défendit par un bref comminatoire d'excommunication; mais les foudres du Vatican, dont un prélat français avait ri au 16e siècle, en disant qu'elles se gelaient en passant les Alpes, ne pouvaient guère effrayer un potentat du 19e siècle, et surtout un potentat tel que Napoléon. Un décret, daté de Vienne, le 19 mai 1809, prononça la réunion des domaines apostoliques à l'empire français. La bulle d'excommunication parut alors, et détrompa les hommes qui n'avaient considéré le rôle à peu près passif de Pie VII, dans la cérémonie du couronnement, que comme un événement prévu et consenti par ce pontife, et comme un résultat de sa renonciation inévitable à l'antique doctrine de la suprématie universelle de la papauté. Pie VII perdit entièrement son pouvoir temporel, et Napoléon, tout en commandant à ses agents le respect et les égards dus à un vieillard, placé si haut dans l'opinion de la plus grande partie des peuples de l'empire, fit successivement enlever du palais pontifical et conduire de Savone à Fontainebleau, comme un prisonnier d'État, le chef de la chrétienté. Quoique cette mesure n'ait pas été accompagnée des violences et des excès que l'esprit de parti se plut à reprocher à l'empereur, elle n'en produisit pas moins une impression fâcheuse dans tous les États catholiques. De retour à Paris à la fin d'octobre, Napoléon y appela les princes, ses vassaux, pour assister aux fêtes de la paix. Les rois de Saxe, de Naples, de Hollande et de Wurtemberg se trouvaient réunis dans cette capitale au commencement de décembre. Malgré l'indignation qu'avait fait éclater, dans les États romains, la conduite du gouvernement français, il s'y trouva encore des hommes qui se chargèrent de venir remercier Napoléon de la réunion de leur pays à l'empire. Présentés aux Tuileries le 16 novembre, ils furent admis à l'audience de l'empereur, qui termina sa réponse à leurs félicitations par cette maxime de l'Évangile : « Je rends à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. » Quelques jours après (le 3 décembre 1809), l'ouverture de la session du corps législatif eut lieu, et Napoléon prononça, en cette occasion, un discours où l'on remarqua le passage relatif à ses démêlés avec le pape. Cette époque fut signalée par un événement, qui, en jetant dans le cœur de Napoléon des soupçons défavorables, nuisit à sa popularité, dans les classes inférieures, habituées à admirer d'autant plus le héros, que le défaut d'instruction politique, joint à l'enthousiasme, si rarement conciliable avec le raisonnement, ne leur avait pas permis de juger et de comprendre tout à fait le despote. Cette portion nombreuse de la nation française, séduite par le spectacle de la gloire qui environnait la triple carrière du général, du consul et du monarque, avait constamment associé jusque-là, dans son amour, Napoléon et Joséphine. Le peuple chérissait une princesse, dont il considérait l'âme bienveillante et l'esprit éclairé, comme les meilleurs conseillers du trône. Son affliction fut profonde, lorsqu'il vit le jeune guerrier, à qui Napoléon avait enseigné l'héroïsme, et que les constitutions de l'empire appelaient à succéder à son père adoptif, condamné à venir solliciter lui-même au sénat la répudiation de sa mère, d'où devait résulter plus tard l'annulation de ses droits. Napoléon veut un héritier naturel et légitime, s'écriaient de toutes parts ses approbateurs officiels, et Joséphine ne peut plus avoir d'enfants; Napoléon renvoie Joséphine, pour prendre une jeune femme qui accomplisse sa volonté. Et le prince Eugène fut chargé d'apprendre lui-même à la France les intentions de l'empereur. Depuis longtemps le divorce était décidé dans la pensée de Napoléon; et il en avait fait semer le bruit par les confidents de sa police. Mais craignant d'accabler une femme dont la tendresse et le dévouement méritaient mieux que l'affront d'une séparation scandaleuse, il avait apporté avec elle les plus grands ménagements dans la communication de son projet; enfin, après beaucoup d'hésitations et de combats intérieurs, Joséphine s'était résignée, sacrifiant ses plus chères affections à ce que son époux appelait l'intérêt de sa dynastie et de la France. La dissolution du mariage, une fois convenue entre l'empereur et l'impératrice, le sénat, sur la demande du prince vice-roi, s'empressa de la proclamer constitutionnellement. Sur 87 votants, 76 se prononcèrent pour le divorce, et 7 seulement le repoussèrent. Il y eut 4 bulletins blancs, et par conséquent nuls. A la dissolution civile, Napoléon voulut ajouter celle du contrat religieux. Son mariage n'avait reçu qu'une sanction irrégulière de l'autorité ecclésiastique; le cardinal Fesch, son oncle, à la sollicitation de Joséphine, avait seul béni sans témoin, dans le cabinet de l'empereur, l'union des deux époux, longtemps après son accomplissement légal. L'officialité diocésaine, invoquant les décisions du concile de Trente, déclara nulle cette bénédiction, et condamna Napoléon à une amende de 6 francs. Mais l'officialité métropolitaine, en confirmant la nullité religieuse du mariage, releva l'empereur de l'amende. Joséphine conserva le titre d'impératrice-reine. « Dès qu'on sut, dit Napoléon dans les Mémoires du docteur O'Meara, que les intérêts de la France m'avaient engagé à rompre les liens d'un premier mariage, les plus grands souverains de l'Europe sollicitèrent une alliance avec moi. L'empereur d'Autriche parut surpris qu'on n'eût point songé à sa famille, et le témoigna à Narbonne. On songeait alors à une princesse russe ou saxonne. Le cabinet de Vienne envoya des instructions à ce sujet au prince de Schwartzemberg, alors ambassadeur à Paris. On reçut aussi des dépêches

de l'empereur de Russie; la volonté de l'empereur Alexandre était d'offrir sa sœur, la grande-duchesse Anne : cependant quelques difficultés s'élevèrent à cause de la demande d'une chapelle pour le rit grec à établir aux Tuileries. On tint un conseil privé, et la majorité fut pour une princesse d'Autriche. J'autorisai en conséquence le prince Eugène à faire des ouvertures au prince de Schwartzemberg, et l'on signa des articles de mariage semblables à ceux qui avaient été arrêtés pour Louis XVI et Marie-Antoinette. L'empereur Alexandre fut mécontent qu'on n'eût point donné suite à ses ouvertures; il crut qu'il avait été trompé, et que deux négociations avaient été conduites en même temps, ce qui n'était pas. On a dit que le mariage de Marie-Louise était un des articles secrets du traité de Vienne, conclu quelques mois auparavant. Cela est entièrement faux. On ne songeait point à une alliance avec l'Autriche, avant les dépêches de Narbonne. Le fait est que le mariage avec l'impératrice Marie-Louise fut proposé au conseil, discuté, décidé et signé dans les 24 heures. Plusieurs étaient d'avis que j'épousasse une Française, et des arguments en faveur de cette opinion étaient assez forts pour me faire balancer un moment; cependant la cour d'Autriche prétendit que le refus d'une princesse d'une des maisons régnantes de l'Europe serait une déclaration tacite de les renverser quand l'occasion s'en présenterait. » Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise fut signé le 7 février 1810 par le ministre des relations extérieures de France, et par l'ambassadeur d'Autriche. Le 27, un message de l'empereur annonça au sénat le départ du prince de Neufchâtel pour Vienne; et le 11 mars l'archiduc Charles épousa, au nom de son vainqueur, la petite-fille de Marie-Thérèse. La nouvelle impératrice arriva le 28 du même mois à Compiègne, où l'attendait Napoléon; le 30, les deux époux se rendirent à Saint-Cloud, et y contractèrent civilement leur mariage le 1er avril, en présence de toute la famille impériale; le 2, ils firent leur entrée à Paris, et reçurent la bénédiction nuptiale des mains du cardinal Fesch, grand aumônier, dans une des salles du Louvre. Ce fut au milieu des immenses et brillants préparatifs, qui annoncèrent la pompe des fêtes de son mariage, et, pour ainsi dire, au sein de l'allégresse dont sa cour était au moins remplie, que Napoléon rendit deux nouveaux décrets qui semblaient destinés à compléter à l'intérieur son système contre-révolutionnaire, au moment où il s'alliait au plus irréconciliable des ennemis extérieurs de la révolution. Le 3 mars, sur la proposition de Fouché, six châteaux forts furent convertis en prisons d'État; et la demeure des hommes titrés fut anoblie. Le grand peuple, tout occupé du renvoi de Joséphine, de l'arrivée de Marie-Louise et des réjouissances publiques ordonnées dans l'empire, n'eut pas l'air de s'apercevoir que le grand homme ne lui donnait ainsi, pour présents de noces, que des manoirs seigneuriaux et des bastilles. Les grands corps de l'État présentèrent, le 3 août, leurs félicitations à Napoléon et à son épouse. Cependant cette alliance, soit qu'on adopte la version d'O'Meara, sur le mécontentement de l'empereur de Russie, soit qu'on accorde plus de confiance au témoignage du colonel Boutourlin sur le ressentiment qu'aurait éprouvé Napoléon pour avoir vu accueillir froidement la demande d'une sœur d'Alexandre, cette alliance, dans les deux cas, ne pouvait que préparer une rupture avec Pétersbourg. En reculant les frontières de son empire au delà des Alpes, Napoléon avait songé aussi à les étendre au delà du Rhin, limite, prétendue naturelle, qui devait s'effacer sous la domination d'un potentat insatiable. L'idée de réunir la Hollande à la France suivit de près la formation des départements italiques. Amsterdam et la Haye reçurent des préfets comme Florence et Rome. Dès le mois de novembre 1809, l'empereur avait annoncé ses projets sur la Hollande, à son frère Louis, dont l'administration, chérie des peuples bataves, n'exécutait pas assez rigoureusement la loi du blocus continental. Le Brabant hollandais, la Zélande et une partie de la Gueldre furent d'abord détachés de la monarchie hollandaise, et formèrent, en mars 1810, les départements des Bouches-du-Rhin et des Bouches-de-l'Escaut. Le 3 juillet suivant, le roi Louis, harcelé par son frère, abdiqua en faveur de son fils, que six jours après Napoléon déposséda, par un décret portant réunion définitive de la Hollande à l'empire. Napoléon, accompagné de l'impératrice Marie-Louise, avait parcouru, pendant les beaux jours du printemps, les départements de la Belgique, où l'opinion publique était aussi favorable au système français qu'elle lui était contraire en Hollande. A leur retour, les illustres époux assistèrent à des fêtes que leur offrirent la capitale, et quelques membres du corps diplomatique. Celle de l'ambassadeur d'Autriche eut lieu le 1er juillet, et fut interrompue par un accident qui rappela les funestes présages du mariage de Louis XVI. Le feu prit à la salle du bal et l'embrasa avec une rapidité effrayante. L'empereur, qui s'aperçut l'un des premiers que les draperies des fenêtres étaient enflammées, se précipita au-devant de sa femme, la prit sous le bras, en lui disant : « Venez, Madame, ceci est sérieux, » la ramena aux Tuileries, et revint ensuite donner des ordres, sur les lieux mêmes, pour éteindre l'incendie. Depuis le consulat, Napoléon avait conservé parmi ses ministres un homme qu'il n'aimait, ni n'estimait, mais dont l'aptitude spéciale pour l'intrigue et la police avait fait supporter jusque-là la médiocrité. L'heure de la disgrâce sonna au milieu des fêtes publiques, pour cet homme fameux; et le duc d'Otrante quitta son administration, pour aller prendre le gouvernement de Rome, où de nouveaux ordres l'empêchèrent de se rendre. Depuis plusieurs années, la direction des relations extérieures avait été retirée à Talleyrand. Un événement imprévu, et dont les conséquences devaient être un jour funestes à la France, porta, quelque temps après, sur les marches de l'un des trônes du Nord, celui des lieutenants de Napoléon, qui s'était montré constamment le moins disposé à l'enthousiasme pour le système impérial, et qui n'avait supporté qu'avec impatience la subalternéité. Le 21 août, Bernadotte, recommandé par sa conduite administrative dans le Hanovre, fut élu prince royal par les états de Suède, à la place du prince d'Augustembourg, qui venait de mourir. L'année 1810 vit opérer une nouvelle réunion de territoires étrangers à l'empire français. Le 12 novembre parut un décret qui ordonnait la réunion du Valais. Ce n'était pas en poursuivant ainsi son système d'envahissement, que Napo-

léon pouvait amener à la paix les puissances qui rejetaient sur son ambition insatiable, la prolongation de la guerre. Aussi les négociations ouvertes, entre le ministère français et lord Lauderdale, furent-elles bientôt abandonnées ; et le sénat, après avoir décrété, dans sa séance du 13 décembre, deux levées de conscrits, l'une de 10,000 hommes pour la marine, et l'autre de 120,000 pour les armées de terre, stimula, dans une adresse, le génie déjà trop belliqueux du monarque. « Poursuivez, sire, lui dit-il, cette guerre sacrée, entreprise pour l'honneur du nom français et pour l'indépendance des nations ! Le terme de cette guerre sera l'époque de la paix du monde. » Les démêlés de Napoléon et de Pie VII se ranimèrent à cette époque avec plus de violence que jamais. Cependant, le moment approchait où les espérances que Napoléon avait fondées sur son mariage, allaient se réaliser. Le 19 mars, Marie-Louise ressentit les premières douleurs de l'enfantement ; le 20, elle accoucha d'un fils, que son illustre époux reçut aussitôt dans ses bras, et qu'il s'empressa de présenter à ses officiers, en s'écriant dans l'ivresse de la joie : c'est un roi de Rome ! Pendant le travail l'accoucheur, Dubois, se voyant dans la nécessité de recourir à une opération périlleuse, demanda ce qu'il y aurait à faire dans le cas où on ne pourrait sauver à la fois la mère et l'enfant. « Ne pensez qu'à la mère, dit vivement l'empereur, donnez-lui tous vos soins. » La naissance d'un héritier du trône fut annoncée à la capitale par 101 coups de canon, et célébrée dans tout l'empire par des fêtes et des réjouissances, qui ne furent qu'une brillante répétition de celles qui avaient été ordonnées pour le mariage. Des hommes que Napoléon s'obstinait à combler d'honneurs et de dignités, dans l'espoir de les attacher sincèrement à sa dynastie par la reconnaissance, tentèrent alors d'atténuer l'enthousiasme des partisans de la famille Bonaparte, en élevant sur l'accouchement de l'impératrice des doutes ridicules, qui rappelaient l'histoire de *la Bianca Capella*, de Florence. Ces hommes ne continuèrent pas moins d'être l'objet des prévenances et des faveurs impériales. Napoléon, que ses vues monarchiques, et peut-être aussi la position de Joséphine avaient porté depuis longtemps à s'entourer de quelques familles de l'ancienne aristocratie, ne mit plus de bornes à sa bienveillance pour les ennemis naturels de la révolution, dès qu'il eut obtenu l'alliance de la maison de Lorraine. Un décret prorogea l'amnistie accordée aux émigrés, pendant qu'on appelait de plus en plus aux fonctions publiques, éminentes ou subalternes, des noms qui n'avaient pas dû s'attendre à tant de prédilection sous le nouveau régime. Le but de l'empereur était d'opérer une heureuse fusion des anciennes illustrations avec les nouvelles ; et il avait dans sa tête d'autres projets qui auraient fini par rallier à son gouvernement les partisans les plus opiniâtres de la vieille monarchie. Mais, soit ingratitude, soit imprévoyance, on ne lui laissa pas le temps d'accomplir ses vastes pensées ; et le résultat de sa munificence envers certains hommes n'a pas été une fusion... Embarrassé de ses discussions avec Pie VII, l'empereur, sous prétexte de s'occuper des siéges vacants, avait convoqué les évêques de France à Paris, par une circulaire du 25 avril, afin de donner à sa conduite envers ce pontife, les apparences d'une défense des libertés de l'Église gallicane, et de pouvoir rassurer ses sujets catholiques, en paraissant s'accorder sur leurs intérêts spirituels, avec l'autorité compétente, le concile national. Mais l'épiscopat n'était pas de création impériale ; il fut moins docile et moins dévoué que les corps politiques. Les prélats français se séparèrent sans avoir rien conclu ni décidé. La guerre se perpétuait en Espagne, où le climat et la haine nationale dévoraient l'armée française au sein même de ses triomphes. Le 13 octobre, un décret impérial fixa le nombre, la nature et les titres des feuilles périodiques, journaux et annonces, et désigna les lieux où ils pourraient être publiés. Le dévouement et l'activité ombrageuse des censeurs ne suffisaient plus à une autorité, jalouse d'imposer partout une obéissance et un respect silencieux. Le moment approchait, où les souvenirs d'Erfurt allaient s'effacer entièrement ; où l'amitié d'un grand homme devait cesser d'être un bienfait des dieux, pour Alexandre. La Russie avait obtenu le temps nécessaire, que, d'après le colonel Boutourlin, elle avait voulu gagner à Tilsitt, afin de se préparer à renouveler la lutte. D'un autre côté, le mariage de Napoléon, quelque version que l'on adopte à cet égard, avait amené de la froideur dans les relations de Paris et de Pétersbourg ; tout présageait donc la guerre entre les deux puissances qui, des deux extrémités de l'Europe, pesaient sur les peuples et menaçaient l'indépendance des États. Le roi du Septentrion et celui du Midi devaient se rencontrer une seconde fois aux bords du Niémen ; non plus pour y échanger des protestations amicales, mais pour y venger les blessures de l'amour-propre, et pour faire juger par un million de combattants, des prétentions rivales ; non plus pour partager l'empire du continent, mais pour le disputer. Dès le mois de décembre 1810, le czar avait donné des sujets de mécontentement et de plainte à Napoléon, en prohibant l'introduction de certaines productions françaises dans son empire ; il avait protesté ensuite contre la réunion du duché d'Oldenbourg, appuyant toutes ces démarches par des armements considérables. Le gouvernement français ne resta pas en arrière au milieu de ces dispositions hostiles. Le 20 décembre 1811, un sénatus-consulte appela 120,000 conscrits sous les drapeaux ; et cette fois, il n'y eut ni exposé des motifs, ni rapport pour obtenir l'assentiment du sénat. Trois mois après, en mars 1812, les conseillers d'État, Regnault et Dumas, présentèrent un projet de sénatus-consulte, portant organisation de la garde nationale en trois bans. Le premier se composa des hommes de 20 à 26 ans, qui, appartenant aux 6 dernières classes de la conscription, n'avaient point été appelés pour les contingents de l'armée active. Le second comprit tous les hommes valides de 26 à 40 ans ; et, l'arrière-ban, ceux de 40 à 60. Cependant, au milieu de ces préparatifs immenses, Napoléon, selon M. de Ségur, éprouvait de l'inquiétude et de l'anxiété. Craignant d'ébranler sa fortune en remuant de nouveau l'Europe, il aurait voulu amener Alexandre par des voies pacifiques, à une observation plus rigoureuse du blocus continental ; mais lorsqu'il vit que ce prince refusait non-seulement de modifier l'*ultimatum* transmis par son ambassadeur, mais exigeait encore l'évacuation de la Poméranie sué-

doise par les armées françaises, il mit fin à ses hésitations, et partit le 9 mai de Paris pour se rendre en Pologne. Comme la guerre n'était que résolue des deux parts sans être déclarée, *le Moniteur* se contenta d'annoncer « que l'empereur allait faire l'inspection de la grande armée réunie sur les bords de la Vistule, et que l'impératrice l'accompagnerait jusqu'à Dresde, pour y voir son auguste famille. » Arrivé dans la capitale de la Saxe, Napoléon s'y arrêta pendant 15 jours, entouré d'une cour formée des souverains de la plus grande partie de l'Europe. L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, avec lesquels il venait de conclure un traité d'alliance, ne semblaient pas moins entraînés alors par l'ascendant du grand homme que ne l'avait paru Alexandre à Erfurt. Mais la diplomatie française s'était laissé prévenir à Constantinople et à Stockholm par les agents de l'Angleterre. La mort du sultan Sélim, favorisant la réconciliation de la Porte avec la Russie, avait été suivie d'un traité de paix entre ces deux puissances, pendant que Bernadotte prenait des engagements secrets avec le cabinet de Pétersbourg. Cependant, s'il faut en croire les écrivains admis aux confidences impériales, le prince royal de Suède se serait facilement détaché de la coalition anglo-russe, si Napoléon eût consenti à lui laisser envahir la Norwége; et il ne resta dans les rangs des ennemis de la France que parce que l'empereur, sur la proposition de dépouiller le roi de Danemark, se hâta de répondre : « Je n'achèterai pas un allié douteux, aux dépens d'un ami fidèle. » Les négociations continuaient pourtant à travers le vaste mouvement des masses armées, dont le choc ne pouvait être longtemps différé. Des missions diplomatiques avaient été confiées au général Lauriston et au comte de Narbonne. Quelques personnes ont prétendu, au reste, que Napoléon n'avait prolongé ainsi les négociations que pour tomber à l'improviste sur l'armée russe, et pour surprendre l'empereur Alexandre lui-même. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le duc de Bassano, sans doute par ordre de son maître, fit attendre pendant longtemps les passe-ports du prince Kourakin, afin que le czar, sachant son ambassadeur à Paris, ne pût pas s'attendre à une ouverture aussi prochaine de la campagne. Quelque temps auparavant un aide de camp d'Alexandre, le général Czernicheff, s'était sauvé de cette capitale après avoir corrompu un sous-chef de division dans les bureaux de la guerre, nommé Michel, qui avait péri sur l'échafaud. Toutes ses mesures prises, n'ayant plus l'espoir de conserver la paix, ou résolu de plein gré à la guerre, Napoléon quitta Dresde, et arriva à Thorn le 2 juin. Il annonça son retour en Pologne, le 22 du même mois, par une proclamation datée du quartier général de Wilkowiski. Le Niémen fut franchi dans les journées des 23, 24 et 25 juin : l'empereur s'écria, en passant ce fleuve : « La fatalité entraîne les Russes; que les destins s'accomplissent. » — L'armée qui entrait en Russie, l'une des plus belles et des plus imposantes qui se soient jamais rassemblées sous les drapeaux français, était répartie en 14 ou 15 corps, chacun sous le commandement d'un chef, prince, roi ou maréchal. Le total général des troupes était d'environ 450,000 combattants, dont 20,000 Italiens, 80,000 de la confédération du Rhin, 30,000 Polonais, 30,000 Autrichiens et 20,000 Prussiens. Mais cette armée portait en elle-même tous les germes possibles de désorganisation : nul accord entre les généraux, nulle harmonie entre les divers corps, peu de confiance dans l'issue définitive de l'invasion, et opposition plus ou moins déclarée, contre cette gigantesque tentative, de la part de ceux qui devaient principalement concourir à son succès. Le 28 juin Napoléon entra à Wilna, et y établit un gouvernement provisoire, pendant qu'une diète se réunissait à Varsovie pour s'occuper de reconstituer la Pologne. Les Lithuaniens s'empressèrent d'adhérer à la confédération générale; ils envoyèrent à l'empereur une députation. Soit désir sincère d'éviter la guerre, et de préserver une partie de son empire des calamités inséparables d'une invasion; soit besoin de gagner du temps, pour se faire, de la mauvaise saison et de la rigueur du climat, de terribles auxiliaires contre les Français, Alexandre fit porter des propositions pacifiques à Napoléon, par le ministre Balachoff; mais l'empereur ne trouva pas les nouvelles conditions du czar acceptables. Après avoir séjourné une vingtaine de jours à Wilna, il quitta cette ville pour se rendre à Witepsk, où il arriva dans les derniers jours de juillet, et se dirigea ensuite sur Smolensk. L'autocrate venait d'adresser à son armée et à ses peuples des proclamations, dans lesquelles il donnait à Napoléon le titre de tyran universel. Napoléon, comme arrêté par de sinistres pressentiments, s'était écrié en rentrant dans son quartier général de Witepsk : « Je reste ici; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie! celle de 1813 fera le reste. » Puis se tournant vers le comte Daru : « Pour vous, monsieur, lui avait-il dit, songez à nous faire vivre ici; car nous ne ferons pas la folie de Charles XII. Plantons ici nos aigles, ajouta-t-il en s'adressant à Murat, 1813 nous verra à Moscou; 1814 à Pétersbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans. » Mais toutes ces résolutions cédèrent bientôt à son impatience naturelle, et sa destinée l'entraîna sur la route de Moscou. Le 14 août, il battit les Russes à Krasnoï; les chassa le 18 de Smolensk, qui fut livrée aux flammes; distribua des récompenses aux braves, qui avaient triomphé sur le champ de bataille de Valontina; s'empara, le 30, de Viazma, dont l'ennemi avait détruit les magasins, et préluda, le 5 septembre, par une attaque vive de l'aile droite de l'armée russe, à la sanglante bataille de la Moskowa, qui fut donnée le 7. Les Russes perdirent près de 50 mille hommes en cette sanglante journée; 40 de leurs généraux y furent tués ou blessés; mais la victoire, vivement disputée et longtemps incertaine, coûta aux Français de 15 à 20,000 hommes, parmi lesquels 10 ou 12 généraux restèrent sur le champ de bataille, et 30 furent grièvement blessés. Kutusof se retira sur Mojaïsk pour gagner ensuite Moscou qu'il semblait résolu à défendre. Napoléon, après avoir atteint et vainement attaqué les Russes, séjourna pendant trois jours dans la première de ces villes, retenu par la fièvre et par un rhume violent. Ce fut là qu'il répondit au maréchal Bessières, énumérant les généraux tués ou blessés à la Moskowa : « Huit jours de Moscou, et il n'y paraîtra plus. » L'armée française entra le 14 septembre dans cette ancienne capitale de

l'empire russe. Le vieux Kutusof, oubliant ses premières résolutions, l'avait abandonnée, entraînant dans sa retraite la population de cette immense cité. Bientôt la ville sainte, que le vainqueur avait trouvée déserte, fut embrasée sur tous les points. Le gouverneur Rostopchin, complétant, par un sacrifice terrible, le système de défense que les Russes avaient suivi jusque-là, n'avait laissé dans Moscou que quelques misérables incendiaires, chargés de réduire en cendres l'antique résidence des czars. Dès le 16, Napoléon, déjà entouré de ruines, et craignant d'être enveloppé dans les flammes, se vit obligé de quitter le Kremlin, et se retira au château de Pétérowskoï. La prudence des généraux lui conseilla vainement alors d'abandonner, avant l'arrivée des frimas, un sol dévasté, où ses innombrables soldats pouvaient se trouver tout à coup exposés à mourir de faim et de froid, au milieu même de leurs triomphes. Il s'obstina à garder sa stérile conquête, et attendit pendant 35 jours, sur les débris fumants de Moscou, des propositions de paix qui n'arrivèrent point. Vaincu à son tour par le silence d'Alexandre, et par la résignation de la population moscovite, il se décida enfin à la retraite. Les 15, 16, 17 et 18 octobre, les malades furent évacués sur Mojaïsk et Smolensk. Le 22, Napoléon sortit de Moscou, et le 23 le Kremlin sauta par ses ordres, tandis que son trône était menacé, dans Paris même, par quelques prisonniers d'État, républicains énergiques (*V.* Maret), auxquels s'était joint un agent royaliste, l'abbé Lafont. Jusqu'au 7 novembre, la marche rétrograde de l'armée française s'opéra sans revers et sans désordre; mais l'hiver s'étant annoncé ce jour-là par un froid excessif, qui fit descendre tout à coup le thermomètre de Réaumur à 18 degrés au-dessous de la glace, les chemins devinrent presque impraticables pour les équipages, et « cette armée si belle le 6, se trouva, dès le 14, selon l'expression même du 29ᵉ bulletin, sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Ces hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune parurent ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes... L'ennemi qui voyait sur les chemins les traces de l'affreuse calamité qui pesait sur l'armée française, chercha à en profiter; il enveloppait toutes les colonnes par ses Cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. » Ainsi harcelée par les Russes et décimée par le froid et la famine, l'armée française passa le Borysthène à Orcha le 19, et combattit le 28 à la Bérésina avec sa valeur ordinaire. Napoléon était toujours au milieu d'elle; mais enfin, après avoir marché 15 jours avec un bataillon sacré, où les généraux faisaient fonctions de capitaines, sous le commandement de Grouchy et les ordres du roi de Naples, il se sépara de ses compagnons d'armes, et gagna précipitamment sur un traîneau la route de sa capitale. Le duc de Vicence l'accompagna. Le 18 décembre, c'est-à-dire le lendemain de la publication du 29ᵉ bulletin, qui avait appris à la France le désastre de ses armées, il se présenta dans une mauvaise calèche aux Tuileries, dont on hésita quelque temps à lui ouvrir les portes; mais s'étant fait reconnaître enfin, il alla surprendre Marie-Louise dans son lit, impatient de recevoir les embrassements d'une épouse qu'il affectionnait sincèrement. Deux jours après les grands corps de l'État vinrent féliciter l'empereur sur son arrivée; et, bien que la douleur nationale lui demandât compte des immortelles phalanges ensevelies dans les glaces du Nord, il put s'enivrer encore de l'encens des flatteurs, et se convaincre qu'il n'était point déchu dans l'opinion des courtisans. Le sénat qui, au mois de septembre 1812, avait voté une levée de 137,000 hommes, pendant que les bulletins de la grande armée n'annonçaient que des triomphes, mit 350,000 conscrits à la disposition du ministre de la guerre par un sénatus-consulte du 12 janvier 1813. Un général prussien, devançant la défection du cabinet de Berlin, venait de passer à l'ennemi. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, en rendant compte de cet événement, ne dissimula point les dispositions hostiles des peuples d'Allemagne contre la puissance de Napoléon. L'empereur n'ignorait point que le général d'York, malgré le désaveu solennel de son maître, n'avait fait que suivre les indications de la politique prussienne; s'attendant par conséquent à une rupture prochaine avec la cour de Berlin, il chercha à prévenir une semblable défection de la part de l'Autriche en redoublant d'égards envers son beau-père. Le 6 février, un sénatus-consulte établit la régence dans les cas prévus par la constitution; et le 2 avril, la déclaration de guerre de la Prusse étant connue, l'impératrice Marie-Louise fut nommée régente par un décret. Dans l'intervalle qui sépara ces deux actes, l'empereur ouvrit lui-même la session du corps législatif. Il parla d'un nouveau concordat qu'il venait de conclure avec le pape, et annonça à ses peuples qu'ils devaient se tenir prêts à toute espèce de sacrifice, tant que durerait la guerre maritime. Le comte de Montalivet communiqua ensuite un exposé de la situation de l'empire, le plus complet qui eût été présenté jusque-là. C'est alors que les députés de la France auraient dû élever la voix en faveur de la paix. Mais le corps législatif, comme le conseil d'État et le sénat, n'avait encore que des accents adulateurs à faire entendre. De nouvelles défections se préparaient néanmoins parmi les alliés de Napoléon. Les cabinets de Londres et de Pétersbourg avaient envoyé à Vienne deux diplomates, sir Horace Walpole et le comte de Stakelberg, qui, sans aucune mission apparente, étaient chargés d'entraîner l'Autriche à imiter la Prusse; et un soulèvement général des peuples et des rois allait éclater contre la France. Déjà l'on mettait en question si l'on consentirait à traiter avec le grand homme, qui accorda une paix généreuse aux vaincus d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland; les espérances de l'ancienne dynastie se ranimèrent, et les croiseurs anglais jetèrent sur les côtes de France un parlementaire de Louis XVIII. Cependant Napoléon, appuyé sur l'assentiment des organes qu'il avait donnés à la nation, et comptant sur la bravoure naturelle des Français, se mit à la tête des jeunes légions que venait de lui fournir le grand peuple, et porta de nouveau la guerre sur l'Elbe, où l'attendaient les débris des vieilles phalanges, que le patriotisme sauvage des Moscovites et la rigueur du climat avaient dévorées. Parti de Paris, le 15 avril, après avoir obtenu du sénat une nouvelle levée de 180,000 hommes, parmi lesquels 10,000 gardes d'hon-

neur, il rencontra, le 2 mai, à Lutzen, l'armée combinée des Russes et des Prussiens, et remporta sur elle une victoire complète; il y avait eu la veille un engagement dans lequel le maréchal Bessières fut tué. Le résultat de la bataille de Lutzen fut de rendre au roi de Saxe, sa capitale, dans laquelle les Français rentrèrent le 8 mai. De nouveaux combats amenèrent bientôt de nouveaux triomphes. Vainqueurs à Bautzen et à Vurchen, les Français poursuivirent l'ennemi jusqu'à Reichembach, où Duroc fut tué dans une affaire d'arrière-garde. Dans ce temps-là, Hambourg était évacué; Berlin se trouvait menacé, et le quartier général impérial s'établissait dans la capitale de la Silésie. Napoléon allait repasser la Vistule, après avoir décrété, du champ de bataille de Vurchen, l'érection d'un monument sur le Mont-Cenis, quand l'Autriche, se préparant à suivre l'exemple de la cour de Berlin, abandonna tout à coup l'alliance de la France pour se réfugier dans une neutralité médiatrice, jusqu'au moment où les circonstances lui permettraient de se déclarer franchement ennemie. Par son intervention, un armistice d'un mois fut signé le 4 juin à Reiwitz, et Prague fut désignée pour la réunion d'un congrès où devait se négocier la paix générale. Pendant les conférences particulières qui s'établirent entre le duc de Vicence et le comte de Metternich, Napoléon rendit, de Dresde, où il attendait le résultat des négociations, plusieurs décrets sur l'administration intérieure de son empire; l'un de ces actes vint attester que, si le conquérant commençait à se lasser de la guerre, le monarque n'était nullement disposé à se relâcher de son despotisme. Il exigea en effet, des conservateurs de la constitution, qu'ils annulassent, par un sénatus-consulte, la décision d'un jury, et la majorité du sénat s'empressa de prouver qu'on n'avait pas trop espéré de sa complaisance. La trêve de Reiwitz ne servit au reste qu'à donner aux coalisés le temps de rassembler leurs forces et de détacher de nouveaux cabinets de l'alliance de la France. La Suède, dont l'hostilité avait été jusque-là purement négative, envoya ses armées sur l'Elbe, et chargea Bernadotte de combattre les Français. L'Autriche, aux intérêts et à l'amitié de laquelle Napoléon avait sacrifié l'indépendance de la Pologne, mit au grand jour les dispositions ennemies qu'elle n'avait cessé de nourrir en secret. La Bavière, le Wurtemberg et les autres États de la confédération, unis par les mêmes sentiments et les mêmes vœux, se préparèrent à trahir, selon les circonstances, un potentat dont la protection leur avait été trop souvent onéreuse. Dans cette situation, l'empereur des Français devait s'attendre à une lutte plus terrible qu'aucune de celles qui avaient précédé, et sentait plus que jamais le besoin d'éclatants triomphes. L'Europe, qu'il avait vaincue et humiliée en détail, se levait cette fois en masse contre lui; le temps des campagnes de 7 jours était passé; il n'en restait plus à Napoléon que le souvenir, avec le regret de n'avoir pas voulu en profiter. La reprise des hostilités fut signalée le 27 août par la célèbre bataille de Dresde, à laquelle assistèrent les souverains alliés. Les ennemis de la France avaient été dirigés sur cette capitale, par un Français (Moreau), accouru de l'Amérique en Europe, pour combattre un drapeau qu'il avait illustré. Mais ce conseiller des rois tomba sous le premier coup de canon tiré par la garde impériale, et l'armée qu'il avait conduite sous les murs de Dresde pour y surprendre le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, trompée par la diligence de l'empereur, fut contrainte de regagner précipitamment la Bohême, après avoir perdu, en deux jours, 60,000 hommes, 40 drapeaux et 60 pièces de canon. Malheureusement le général Vandamme n'exécuta pas les ordres qu'il avait reçus; il se laissa faire prisonnier avec son corps d'armée, composé de 30,000 hommes, par les armées vaincues dont il était chargé d'achever la défaite; d'un autre côté, les maréchaux Oudinot, et Macdonald éprouvèrent des revers, le premier, aux environs de Berlin, et le second, en Silésie. Bientôt ces lieutenants de Napoléon furent obligés d'opérer leur retraite et de repasser l'Elbe, tandis que la nouvelle de la défection de la Bavière arrivait au quartier général. L'empereur qui avait conçu le projet de manœuvrer sur l'Elbe de Dresde à Hambourg, et de faire de Magdebourg son centre d'opérations, pour se porter de là sur Berlin, songea alors à retourner sur le Rhin; les succès du prince royal de Suède contribuèrent aussi à lui faire prendre cette résolution; Bernadotte avait porté aux rois coalisés, l'appui d'une capacité qui leur avait été plus d'une fois funeste; mais avant de se déclarer contre son ancien frère d'armes, il avait tenté de le ramener à une politique moins exigeante au sujet des relations commerciales des diverers nations de l'Europe, et lui avait écrit, à ce sujet, au mois de mars 1813, sans avoir obtenu aucune concession. Cependant la conduite du cabinet de Munich, et les avantages remportés par un ancien général français sur ses compatriotes et ses compagnons d'armes, ayant décidé Napoléon à revenir sur le Rhin, l'armée reprit la route de France, et rencontra les troupes alliées à Wachau et à Leipzig, dans les journées des 16 et 18 octobre. Deux batailles sanglantes eurent lieu, dans lesquelles la victoire restait incontestablement aux Français, lorsque l'armée saxonne, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passèrent tout entières à l'ennemi. Cet événement fut le signal de nouveaux désastres pour l'armée française. Les Saxons, qui devaient protéger sa retraite, tirèrent sur les Français du haut des remparts de Leipzig; et le lendemain 19, un caporal acheva de mettre le désordre et le découragement dans les rangs, en faisant sauter prématurément le pont de l'Elster; ce qui coûta la vie au général Dumoutier et à l'intrépide Poniatowski, et fit perdre aux Français 12,000 hommes, 60 pièces de canon attelées, et de nombreux équipages. Napoléon arriva le 30 octobre à Hanau, où, selon son expression, il passa sur le ventre des Bavarois. Le 7 novembre, toute l'armée française eut passé le Rhin, et le 9, Paris revit l'empereur. En son absence, le sénat avait voté, le 24 août, une levée de 30,000 conscrits, dans un certain nombre de départements désignés; et le 9 octobre, il avait répondu, par un sénatus-consulte, qui mettait 280,000 hommes à la disposition du ministre de la guerre, à un discours de l'impératrice, qui était venue annoncer elle-même la défection de l'Autriche, en faisant un appel aux Français, au nom de l'empereur, de la patrie et de l'honneur. Une nouvelle levée de 300,000 conscrits fut décrétée dans la séance du 15 novembre. La France, après avoir

pendant 20 ans porté la guerre chez les divers peuples de l'Europe, voyait ses propres frontières menacées. Les rois coalisés, en arrivant sur le Rhin, publièrent des manifestes, dans lesquels ils séparèrent la nation française, de son chef. Déchainant contre Napoléon ce qu'il avait retenu contre eux, comme il l'a dit lui-même à Sainte-Hélène, ils invoquèrent les doctrines populaires, et déclarèrent n'en vouloir qu'à la puissance oppressive et à l'ambition obstinée de l'homme, qui avait pesé si longtemps sur l'Europe. Lorsque Napoléon, forcé par l'inconstance de la fortune de faire un appel aux passions généreuses que le patriotisme enfante, provoquait incessamment un élan national contre ses ennemis, ce n'était pas le moment de rappeler qu'il en avait étouffé le germe. Le corps législatif parla cette fois dans un autre sens que le sénat. Il fut récompensé de sa tardive hardiesse, par un décret de dissolution. Malgré le décret de dissolution, les députés se présentèrent, le 1er janvier 1814, à l'audience de l'empereur, où les attendaient, avec les reproches les plus amers, la hauteur et les dédains du monarque. Gâté par la longue complaisance des premiers corps de l'État, et par l'exercice d'un pouvoir sans limites, Napoléon s'était habitué de plus en plus à considérer comme séditieuse la moindre opposition populaire. Pour flétrir, aux yeux de la nation, les réclamations constitutionnelles et respectueuses du corps législatif, il insista sur ce qu'elles étaient intempestives, et les signala comme suggérées par les intentions perfides de quelques membres. Parmi les pièces diplomatiques soumises aux commissions du corps législatif et du sénat, se trouvaient un discours du prince-régent d'Angleterre, qui déclarait « qu'il n'était ni dans l'intention de S. M. Britannique, ni dans celles des puissances alliées, de demander à la France aucun sacrifice incompatible avec son honneur et ses justes droits; » une déclaration des monarques coalisés, dans laquelle ils exprimaient le désir « que la France fût grande, forte et heureuse, parce que la puissance française, grande et forte, était une des bases de l'édifice politique européen. » En conséquence de ces protestations, on avait offert, d'abord à Francfort, de maintenir la France dans ses limites du Rhin et des Alpes; mais lorqu'on vit que Napoléon n'était pas éloigné d'adhérer à cette proposition, on fit traîner les négociations en longueur jusqu'à ce que les événements permissent de lui imposer de plus dures conditions. Le congrès s'étant, en effet, transporté à Châtillon, pendant que les armées alliées se répandaient dans la Champagne, l'Alsace et la Lorraine, on présenta à l'empereur l'ultimatum suivant: 1° L'abandon de toute l'Italie, de la Belgique, de la Hollande et des départements du Rhin; 2° l'obligation pour la France de rentrer dans les limites qu'elle avait avant 1792. Napoléon, qui venait d'ouvrir par les combats de Saint-Dizier, de Brienne et de la Rothière, cette immortelle campagne de France, dans laquelle le plus grand capitaine des temps anciens et modernes devait déployer toutes les ressources de sa vaste capacité militaire; Napoléon, couvert des lauriers de Champaubert, de Montmirail et de Vauchamp, repoussa avec indignation un traité qui aurait fait peser sur le gouvernement impérial la tache de n'avoir pas su conserver les conquêtes mêmes de la république. « Ah! c'est par trop exiger, s'écria-t-il! Les alliés oublient que je suis bien plus près de Munich qu'ils ne le sont de Paris. » Cependant quelques personnes prétendent qu'il avait d'abord donné au duc de Vicence des pouvoirs illimités qu'il ne restreignit ensuite que lorsque des victoires journalières lui permirent de mettre des bornes à sa condescendance. Malgré leurs nombreuses défaites, les armées alliées se maintinrent au cœur de la France et menacèrent Paris. Napoléon les battit successivement à Nangis, à Montereau et à Méry-sur-Seine, et força le généralissime Schwartzemberg à demander un armistice, pendant qu'on envoyait à Lusigny des plénipotentiaires, dont les négociations devinrent aussi difficiles et aussi vaines que celles de Prague, de Francfort et de Châtillon. Le 1er mars, après les combats de Bar et de la Ferté-sur-Aube, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse s'engagèrent à Chaumont, par un traité, à poursuivre la guerre avec vigueur et dans un parfait concert, et à n'entamer aucune négociation séparée avec l'ennemi commun. Sept jours après, 30,000 Français, sous les ordres de l'empereur, mirent en déroute, à Craone, 100,000 Russes ou Prussiens, commandés par Blucher et Sacken. Le 19 mars, le congrès de Châtillon se sépara, à la suite de la réponse de Napoléon aux conditions qui lui avaient été proposées le 17 février, réponse dans laquelle il demandait, avec les limites de l'ancienne France, la conservation de la Savoie et de l'île d'Elbe, outre le royaume d'Italie pour le prince Eugène, et les principautés de Lucques et de Neufchâtel, et le grand-duché de Berg pour les titulaires actuels. Le lendemain commença le combat d'Arcis, qui dura deux jours, et au milieu duquel l'empereur sembla chercher inutilement la mort. Une nouvelle affaire illustra ses armes à Saint-Dizier le 26; mais tandis que, courant de victoire en victoire, Napoléon poursuit l'armée autrichienne dans sa fuite précipitée, les Russes et les Prussiens s'approchent de la capitale. Instruit de leur mouvement, le vainqueur de Schwartzemberg se hâte d'accourir; il n'est plus temps: Paris a été livré, le 31 mars, aux étrangers. C'est à Fontainebleau que Napoléon apprit l'occupation de la capitale par les troupes de la coalition. Entouré d'une poignée de braves, qui, depuis deux mois, n'avaient cessé de vaincre et de suppléer au nombre par des efforts héroïques, il espérait encore d'arracher à ses ennemis les fruits de la double défection des hommes et de la fortune, lorsque le duc de Vicence vint lui demander son abdication. En d'autres temps l'homme du destin n'eût pris conseil que de lui-même pour répondre à une telle proposition; jamais il n'eût consenti à laisser tomber le sceptre d'une main victorieuse; mais le conquérant altier qui proclamait, en 1808, dans Madrid, « que Dieu lui avait donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles, » n'avait plus en lui-même cette foi orgueilleuse et exclusive qui fit son élévation et son despotisme. Il céda donc à la voix de ses fidèles serviteurs. Voyant sa capitale livrée aux Russes, Lyon abandonné aux Autrichiens, Toulouse menacée par les Anglo-Espagnols, l'armée d'Italie retenue au delà des monts par la défection de Murat, et le sénat renversant lâchement l'idole qu'il avait si longtemps encensée, il se décida à abdiquer en faveur de son fils. Mais les monar-

ques alliés exigèrent une abdication pure et simple, offrant la souveraineté de l'ile d'Elbe en dédommagement, à un prince qu'ils faisaient descendre du premier trône de l'univers. Napoléon, à qui la victoire était redevenue fidèle au moment même où la trahison ébranlait sa fortune, s'indigna des prétentions de ses ennemis et s'écria : « Eh bien ! puisqu'il faut renoncer à défendre plus longtemps la France, l'Italie ne m'offre-t-elle pas encore une retraite digne de moi ? Veut-on m'y suivre encore une fois ? Marchons vers les Alpes. » La stupeur, qui se répandit autour de lui à cette proposition, lui apprit que le fameux état-major d'Arcole, des Pyramides et de Marengo n'était plus là, et il put s'apercevoir, ainsi qu'il s'en est expliqué depuis à Sainte-Hélène, qu'il avait altéré lui-même les plus grands caractères, frappé d'inertie les âmes le plus fortement trempées, et étouffé le germe des résolutions extrêmes, chez ses plus intrépides lieutenants, quand il avait fait, des héros de la république, de grands seigneurs de l'empire. Forcé alors d'accepter les conséquences déplorables de son système politique, il prit la plume, et, de la même main qui avait fondé la 4e dynastie par une longue série de triomphes, il la déshérita, en ces termes, des hautes destinées qu'il lui avait promises : « Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses enfants, au trône de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.» Napoléon ne tarda pas cependant de se repentir d'avoir cédé aux désirs des souverains et aux instances de ses conseillers ; il aurait voulu retirer son abdication, mais il n'était plus temps. Lorsqu'on lui présenta le nouveau traité qui réglait son sort futur et celui de sa famille, il refusa d'abord de le signer. Pendant les agitations que lui donna la discussion relative à ce traité, la pensée de sortir de la scène du monde, à la manière des héros de l'antiquité, occupait cette grande âme ; il prit du poison ; mais, sauvé par une espèce de miracle, et étonné de vivre encore, il crut reconnaître dans cet événement un ordre du ciel qui ne voulait pas sa mort. Sa déchéance avait été prononcée, le 2 avril, par le sénat, sous la présidence de ce même Talleyrand qu'il avait fait prince, et avec le concours du plus grand nombre de ses complices au 18 brumaire. Le 6 du même mois, les conservateurs de la constitution impériale se chargèrent de la détruire comme ils avaient mutilé celle de l'an VIII et renversé celle de l'an III. Toujours plus dévoués à leur fortune qu'à leur serment, ils décrétèrent un nouveau pacte, dans lequel, en rappelant les Bourbons au trône de France, ils eurent soin de stipuler que les sénateurs actuels seraient maintenus dans leurs fonctions, dotations, etc., ce qui ne servit qu'à jeter de la défaveur sur leur acte constitutionnel, selon les intentions de l'habile meneur à qui était due cette précaution perfide. Il est juste de dire pourtant que, parmi les membres de la commission chargée d'examiner ce projet de constitution, trois sénateurs qui avaient fait partie de l'opposition sous l'empire, Grégoire, Garat et Lanjuinais, se prononcèrent pour le rejet. Un gouvernement provisoire, composé de Talleyrand, Beurnonville, Jaucourt, le duc de Dalberg et l'abbé de Montesquiou, avait été nommé immédiatement après le décret de la déchéance. Le 13 avril, deux jours après l'abdication de Napoléon, il adressa à l'armée une proclamation. Le même jour, un arrêté des pentarques, chargés des destinées de la France, sous la protection des baïonnettes russes et prussiennes, jusqu'au retour de Louis XVIII, remplaça les couleurs de la révolution par la cocarde blanche. Cependant Napoléon, instruit de tout ce qui s'était passé dans la capitale et dépouillé par un acte solennel, du sceptre de France et d'Italie, dut songer à se rendre à sa nouvelle destination. Le 20 avril, à midi, il descendit dans la cour du château de Fontainebleau, où les troupes étaient rassemblées, et leur fit ses adieux. L'émotion de Napoléon s'était communiquée en un instant à tous ses compagnons d'armes ; les officiers mêlaient leurs sanglots à ceux des soldats : tableau touchant, où la douleur universelle faisait ressortir davantage la satisfaction d'une poignée de braves que l'ex-empereur avait choisis dans sa garde pour l'accompagner à l'ile d'Elbe. Napoléon quitta Fontainebleau peu d'heures après, sans avoir vu ni sa femme ni son fils, quoiqu'il en eût vivement exprimé le désir. C'est à cette époque que le marquis de *** a placé, dans son audacieuse et cynique révélation, la mission qu'il a prétendu avoir reçu de quelques grands personnages, pour le double assassinat de l'empereur et du roi de Rome. Il en coûte à l'écrivain de rappeler une telle déclaration, d'avoir à enregistrer un aveu, qui serait toujours dégoûtant lors même qu'il ne serait pas calomnieux : mais après avoir rempli ce pénible devoir, nous nous empressons de revenir à des actes qui honorent le cœur humain, et nous dirons que les généraux Drouot, Bertrand et Cambronne, destinés à consoler la France, par un dévouement sublime, du spectacle affligeant de tant d'odieuses défections, voulurent partager la mauvaise fortune de celui qu'ils avaient entouré dans la prospérité ; prouvant par là que c'était moins au monarque, dispensateur des grâces, qu'au grand capitaine et à l'homme de génie, qu'ils avaient été attachés durant l'ère impériale. Le voyage de Fontainebleau à la mer fut une espèce de triomphe pour Napoléon, jusqu'aux frontières du Dauphiné et de la Provence. Mais dans les départements méridionaux, la scène changea de face : le village de Donzère fut le premier endroit où quelques misérables, réprouvés par le reste de la population, se portèrent au-devant du potentat déchu pour lui faire entendre les plus grossières injures et pour l'assaillir avec des pierres. A Avignon, le danger devint tellement grave que Napoléon consentit à pourvoir à sa sûreté par un déguisement ; sans cette précaution, il serait tombé peut-être sous les coups de quelques assassins stipendiés dans les environs d'Orgon. S'étant arrêté quelques instants dans un château du département du Var, il dit à des dames qui étaient accourues pour l'y voir : « N'est-ce pas qu'on dit maintenant que je suis un scélérat, un brigand ? convenez-en, mesdames, maintenant que la fortune m'est contraire, on dit que je suis un coquin, un brigand ; mais savez-vous ce que cela veut dire ? J'ai voulu mettre la France au-dessus de l'Angleterre, voilà tout. » A Fréjus, il dit au maire : « Vous voyez Napoléon, ce maître du monde ; le voilà souverain de l'ile d'Elbe. Que pense-t-on ici de cet événement ? — Sire,

on croit que vous vous êtes perdu par les droits réunis et par la guerre, répondit le magistrat. — Je le sais, mais trop tard; cependant, je n'ai jamais fait que prévenir mes ennemis, étant sûr d'être attaqué si je ne les attaquais le premier. Au surplus, j'ai été trahi par des maréchaux. Je suis content de la réception qu'on m'a faite dans cette ville; je suis fâché que Fréjus soit en Provence. » Il s'embarqua le 28 avril à Saint-Rapheau, sur une frégate anglaise, et entra le 3 mai dans la rade de Porto-Ferrajo. Le lendemain, il descendit à terre, et fit arborer son drapeau sur le fort de l'Étoile. Salué par 101 coups de canon, il reçut les clefs de la ville de la main du maire, se rendit ensuite à la cathédrale pour y faire chanter un *Te Deum*, et s'installa provisoirement à l'hôtel de la mairie. Napoléon parut résigné, et sembla ne s'occuper que de ses nouveaux sujets. L'administration de l'île devint bientôt aussi active que florissante; des mines furent exploitées, des routes ouvertes, des arbres plantés, des maisons construites, etc., etc. La mère de l'empereur et sa sœur Pauline vinrent le visiter au milieu de ces travaux, non moins faits pour embellir sa retraite, que pour tromper les rois de l'Europe, sur la véritable pensée dont l'âme de l'illustre exilé était remplie. Les fautes du ministère de l'ancien évêque d'Autun et de l'abbé de Montesquiou, les imprudences de quelques partisans trop zélés de l'ancien régime, et les délibérations du congrès de Vienne hâtèrent l'exécution de l'audacieuse tentative qui n'avait cessé de préoccuper le monarque déchu. En apprenant qu'on avait mis en question sa translation à Sainte-Hélène, et que des vainqueurs d'un jour, envers lesquels il s'était montré si généreux après tant de batailles décisives, avaient peut-être déjà résolu de l'ensevelir vivant dans les mers des tropiques, Napoléon hésita d'autant moins à prévenir le coup qui le menaçait, que les journaux et toutes les nouvelles venues de France lui avaient révélé un grand mécontentement national. Profitant de l'absence du commodore Campbell, retenu à Livourne dans les plaisirs d'une fête, Napoléon fit embarquer, dès le 26 février 1815, 600 hommes de sa garde sur un brick de 26 canons; tandis que 200 hommes d'infanterie, 100 lanciers polonais, et un bataillon de flanqueurs étaient reçus à bord de trois autres bâtiments. Ayant mis à la voile dans la nuit du 26 au 27, il entra dans le golfe de Juan, le 1er mars. Le même jour il débarqua dans le voisinage de Cannes, pour prendre de là la route de Paris. Après avoir publié deux proclamations, l'une à l'armée et l'autre à la nation française, Napoléon partit de Cannes le 2 mars, arriva le 5 à Gap, après avoir traversé les départements du Var et des Basses-Alpes. Jusque-là nul renfort n'avait accru sa petite armée, et l'on avait remarqué au contraire la désertion d'un grenadier, des plus beaux de la garde. La population ne se pressait pas non plus à sa rencontre, et dans les campagnes comme dans les villes, les habitants de la haute Provence avaient manifesté plus de curiosité que d'enthousiasme. Enfin on touchait le sol dauphinois, et la marche de l'ex-empereur allait présenter un autre spectacle. Dès lors Napoléon put prévoir le succès inouï réservé à son expédition aventureuse; les paysans bordaient les routes dans l'ivresse de la joie; des communes entières, ayant à leur tête leurs maires et leurs curés, se réunissaient pour venir saluer le grand homme. Napoléon s'est rappelé à Sainte-Hélène, que dans une vallée des Alpes, il avait vu sortir du milieu de la foule immense qui se précipitait sur son passage, un soldat du haute stature, pleurant de joie et tenant dans ses bras un vieillard de 90 ans: c'était le grenadier même dont on avait remarqué l'absence et suspecté la fidélité; il ne s'était séparé momentanément de ses frères d'armes, que pour aller chercher son père qu'il voulait présenter à l'empereur. Celui-ci exprima dans la suite aux Tuileries, le désir qu'on fit un tableau de cette circonstance. Les autorités supérieures du département des Hautes-Alpes s'étaient retirées à l'approche de Napoléon; le maire de Gap, plutôt que d'abandonner ses concitoyens dans ces conjonctures difficiles, vint lui présenter ses félicitations, et fut suivi des conseillers municipaux et des officiers à demi-solde. Comme la certitude du triomphe n'était pas encore acquise, l'empereur continua de parler des bienfaits de la révolution, de la souveraineté du peuple, de la liberté, de l'égalité, et de tout ce qui pouvait ébranler fortement les masses populaires. Il quitta cette ville le 6 à deux heures après-midi, au milieu d'acclamations universelles. Arrivé au village de Saint-Bonnet, sur les limites des départements des Hautes-Alpes et de l'Isère, Napoléon reçut un témoignage bien précieux de la sollicitude des habitants, pour le succès de son entreprise. Effrayés de le voir réduit à quelques centaines de soldats, ils lui proposèrent de sonner le tocsin et de l'accompagner en masse. « Non; leur dit-il, vos sentiments me font connaître que je ne me suis pas trompé : ils sont pour moi un sûr garant des sentiments de mes soldats; ceux que je rencontrerai se rangeront de mon côté; plus ils seront, plus mon succès sera assuré. Restez donc tranquilles chez vous. » L'avant-garde de l'empereur, commandée par Cambronne, poussa dès le 6 jusqu'à la Mure; tandis qu'il couchait lui-même à Corp, bien impatient de connaître les mesures prises dans Grenoble pour le recevoir ou le repousser, et de rencontrer surtout un régiment, ou un bataillon, qui pût l'assurer des dispositions favorables de l'armée : car s'il affectait une pleine sécurité, comme il convenait à sa position, son âme ne partageait pas toujours la confiance qu'exprimait sa bouche, et il était loin d'être sans inquiétude sur le nouvel essai qu'il allait faire de la puissance de son nom et de son génie. Enfin parut le 7 mars, journée décisive pour l'exilé de l'île d'Elbe. Il avait abandonné Corp et dépassé la Mure, lorsque, à peu distance de la Frete, on vint lui annoncer qu'un bataillon du 5e régiment barrait le chemin à l'avant-garde impériale, et refusait de fraterniser avec Cambronne. A cette nouvelle, il sent la nécessité de conjurer lui-même l'orage, et de venir briser, de sa personne, la résistance imprévue que lui opposent d'anciens compagnons d'armes. Arrivé en face du détachement royal, il met pied à terre en disant au général Bertrand : « On m'a trompé, n'importe, en avant »; et il marche droit aux soldats qui lui ferment la route, suivi de sa garde, l'arme baissée, pour indiquer son intention de ne rien emporter par la violence. « Eh quoi! mes amis, s'écrie-t-il, vous ne me reconnaissez pas? je suis votre empereur; s'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son général, son empereur, il le peut, me voilà! » et il découvre sa poitrine. Dans ce moment,

un officier d'état-major, aide de camp du général Marchand, ordonna de faire feu ; mais sa voix fut aussitôt étouffée par des cris mille fois répétés de Vive l'empereur! que les soldats et les paysans, qui garnissaient les hauteurs et bordaient la route, poussèrent simultanément. En un clin d'œil le bataillon du 5e, les sapeurs et les mineurs se trouvèrent confondus avec les exilés volontaires de l'île d'Elbe, qu'ils serrèrent fraternellement dans leurs bras. On se mit ensuite en marche, dit la relation officielle, au milieu de la foule d'habitants, qui s'augmentait à chaque instant. Fizile se distingua par son enthousiasme : « C'est ici qu'est née la révolution, disaient les habitants, c'est nous qui les premiers avons osé réclamer les priviléges des hommes libres ; c'est encore ici que ressuscite la liberté française, et que la France recouvre son honneur et son indépendance. » Que se passait-il pourtant dans Grenoble, tandis que l'ancien dominateur de l'Europe s'avançait audacieusement pour remonter sur le trône? La population, entraînée vers Napoléon par le souvenir de ses triomphes militaires, attendait impatiemment des nouvelles de la Mure, pour connaître les résultats de la rencontre des soldats du 5e régiment avec ceux de l'île d'Elbe : les autorités faisaient des préparatifs de défense. Dès le matin du 7, les remparts s'étaient garnis de canons, et les artilleurs avaient été placés à leurs pièces vers 10 heures. Peu d'instants après, arriva de Chambéry le 7e régiment d'infanterie, commandé par Labédoyère, que sa haute taille, sa belle figure, son caractère bouillant et son cœur affectueux contribuaient à rendre puissant sur l'esprit de ses officiers et de ses soldats. Vers 3 heures de l'après-midi, ce jeune et brillant colonel monta à cheval, se mit à la tête de son régiment et sortit de Grenoble par la porte de Bonne, pour se diriger sur la route de Gap. Une affluence considérable d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute condition, se précipita sur son passage, dévorée du désir d'assister à des événements dont elle semblait prévoir l'issue. A quelques centaines de pas de la ville, le colonel faisant tout à coup volte-face, commanda la halte, ordonna aux tambours de cesser de battre, fit crever une caisse d'où l'on retira une aigle, et s'écria : « Soldats, voilà le signe glorieux qui vous guidait dans nos immortelles journées; celui qui nous conduisit si souvent à la victoire, s'avance vers nous pour venger notre humiliation et nos revers, il est temps de voler sous son drapeau, qui ne cessa jamais d'être le nôtre; que ceux qui m'aiment me suivent; Vive l'empereur! « Les soldats avaient contenu avec peine l'explosion de leurs sentiments tant que Labédoyère avait parlé; dès qu'il eut terminé sa courte harangue, ils firent retentir les airs des cris d'une joie délirante, et répétèrent mille fois Vive l'empereur! Au milieu de l'enthousiasme qui s'était en un instant communiqué à la foule immense dont le régiment était entouré, plusieurs caisses qui renfermaient les cocardes tricolores furent aussitôt éventrées; chaque militaire, officier et soldat, s'empressa de déchirer sa cocarde blanche, pour reprendre les couleurs de la révolution. La nouvelle de cette défection fut portée à Napoléon par un officier du 7e régiment. Toujours calme en apparence, comme à toutes les époques mémorables de sa vie, l'empereur laissa apercevoir néanmoins sur son visage l'impression que lui causait un événement, qu'il prévoyait devoir le conduire désormais aux Tuileries, sans coup férir. Sa physionomie, dépouillée soudain de la teinte sombre que les fatigues du corps et les tourments de l'esprit avaient contribué à lui donner, devint rayonnante de joie et d'espérance. Après avoir témoigné à l'envoyé de Labédoyère tout ce que lui faisait éprouver la conduite de ce colonel, il piqua son cheval et se lança en avant comme s'il eût été déjà en vue de l'arc triomphal du Carrousel. Bientôt les cris du 7e régiment et de la multitude qui l'accompagnait se firent entendre. Labédoyère marchait à pas accélérés, et l'impatience, égale des deux parts, rapprochait les distances. En quelques instants les acclamations se confondirent ; des frères d'armes, que les vicissitudes politiques avaient séparés, se réunirent et s'embrassèrent aux cris de: Vive la garde! vive le 7e! vive l'empereur! et les habitants du bassin de l'Isère, accourus à la rencontre du plus extraordinaire des conquérants, purent mêler l'expression de leur enthousiasme aux transports d'allégresse de la population des montagnes, descendue de ses rocs escarpés, à la suite du grand homme. Labédoyère s'efforçait pourtant de fendre la foule pour arriver à Napoléon. Enfin il peut déposer l'hommage de son dévouement aux pieds de son ancien maître ; celui-ci le reçoit dans ses bras, le presse fortement sur son sein, et n'interrompt cet éloquent langage du cœur, que pour lui dire avec effusion : Colonel, vous me replacez sur le trône! Napoléon arriva la nuit sous les murs de Grenoble. Sa présence y fut bientôt signalée aux habitants et à la garnison, par l'empressement bruyant et tumultueux que l'obscurité ne pouvait empêcher de distinguer autour de sa personne. Des citoyens et des soldats, trompant la prévoyance du lieutenant général, qui avait donné l'ordre de fermer les portes, dont il s'était même fait remettre les clefs, descendirent aussitôt par les remparts et allèrent grossir le cortége de l'empereur. Cependant un bruit d'armes s'étant fait entendre dans la place, on crut un instant qu'on y faisait des dispositions hostiles. Les canonniers vont faire feu, s'écria-t-on, et la foule, saisie d'effroi, chercha un abri contre la mitraille derrière les maisons les plus prochaines. Napoléon, inaccessible à la contagion de la peur, resta immobile sur le pont en face des batteries; son attitude calme produisit une réaction rapide sur l'esprit de la multitude. L'empereur prodigue sa vie, dit un citoyen, et nous, nous chercherions à ménager la nôtre! et il s'élança à côté de l'immortel guerrier qui avait familiarisé tant de braves avec la bouche du canon. Napoléon, voulant pourtant connaître la nature du mouvement qu'on avait remarqué sur le rempart, ordonna à Labédoyère de haranguer les artilleurs. Le colonel monta alors sur un tertre et dit d'une voix forte : Soldats, nous vous ramenons le héros que vous avez suivi dans tant de batailles, c'est à vous de le recevoir et de répéter avec nous l'ancien cri de ralliement des vainqueurs de l'Europe : Vive l'empereur! Les canonniers, que la discipline seule avait retenus à leur poste, ne firent pas attendre leur réponse. Vive l'empereur! s'écrièrent-ils d'une voix unanime, et tout ce qui les entourait, militaire ou bourgeois, se joignit à eux pour prolonger ce cri rassurant qu'avait provoqué Na-

poléon. Mais au milieu de l'enthousiasme qui exaltait toutes les têtes au dedans et au dehors de la ville, Napoléon commençait à se lasser de voir que les portes restaient fermées. On se donnait la main par les guichets, mais on n'ouvrait pas. La population ouvrière du faubourg Très-Cloître, impatiente d'introduire l'homme de l'île d'Elbe dans les murs de Grenoble, survint alors avec des poutres, et mit fin à l'inquiétude de l'empereur. La porte de Bonne tomba sous les coups redoublés de cette nouvelle machine de guerre, improvisée en quelque sorte par le dévouement d'une classe laborieuse, et les assiégés poussèrent des cris de victoire que purent à peine imiter les assiégeants. Il n'est point de bataille où l'empereur ait couru plus de dangers qu'en entrant à Grenoble, les soldats se ruèrent sur lui avec tous les gestes de la fureur et de la rage; on frémit un instant, on eût pu croire qu'il allait être mis en pièces; ce n'était que le délire de l'amour et de la joie; il fut enlevé lui et son cheval. Aussitôt son entrée dans Grenoble, Napoléon fit réimprimer ses proclamations. Le 8 au matin, elles furent affichées et répandues avec profusion, des émissaires les portèrent sur tous les points, et furent chargés d'annoncer, outre la prise de possession de la capitale du Dauphiné, la prochaine intervention de l'Autriche et du roi de Naples. A 10 heures, la garde nationale, les troupes de la garnison, formant à peu près 6,000 hommes, se trouvèrent rassemblés sur la place Grenette. L'empereur s'y rendit pour les passer en revue. Il était vêtu de la fameuse *capotte grise*, et portait le vieux chapeau qui, comme le panache du bon Henri, avait servi plus d'une fois à rallier les braves au champ d'honneur. Napoléon sentait pourtant le besoin de donner à la révolution qu'il opérait, une couleur qui ne fût pas purement militaire; il désirait vivement de voir sanctionner l'enthousiasme populaire, par les grands corps de judicature. Il y avait à Grenoble une haute magistrature; c'est d'elle que Napoléon attendait un grand exemple de soumission à son pouvoir, pour les autres cours ou tribunaux; mais la cour d'appel du Dauphiné ne se montra pas aussi empressée que la population de cette province. Un officier d'ordonnance fut alors envoyé auprès du premier président et du procureur général pour leur ordonner de se présenter, avec leur compagnie, à l'audience de l'empereur. Tandis que les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires se faisaient présenter à l'empereur, les habitants de Grenoble n'éprouvaient pas un moindre désir de lui faire connaître leurs vœux et leurs sentiments. La tendance républicaine de l'enthousiasme dauphinoise ne pouvait cependant convenir à Napoléon; aussi, sans se repentir d'avoir provoqué le réveil des sentiments populaires qui faisaient encore une partie de sa puissance, songea-t-il dès lors à ralentir l'élan qu'il avait lui-même communiqué vers les doctrines libérales. Il s'affermit surtout dans cette résolution lorsqu'il put voir avec quel empressement les hymnes et les chants favoris de la révolution étaient demandés et applaudis au théâtre. Ce fut sans doute pour prévenir cette distraction des patriotes dauphinois qu'il se hâta de prendre l'attitude du maître, et de signaler, par trois décrets, la présence de l'empereur et le rétablissement de son pouvoir. Par le premier, il ordonna d'intituler les actes et de rendre la justice, en son nom, à dater du 13 mars. Les deux autres se rapportaient à l'organisation des gardes nationales dans les départements des Hautes et Basses-Alpes, de la Drôme, du Mont-Blanc et de l'Isère. Parti de Grenoble le 9, Napoléon coucha le même jour à Bourgoin; il entra le 10 à Lyon, d'où le comte d'Artois était parti depuis quelques heures, suivi d'un seul volontaire royal, dont le prisonnier de l'île d'Elbe récompensa le dévouement et la fidélité par la décoration de la Légion d'honneur. Plusieurs décrets remarquables signalèrent le séjour de Napoléon dans la seconde ville de France. Pour conserver et pour étendre la popularité que ses premières proclamations lui avaient acquise, il remit en vigueur les décisions de l'assemblée constituante, sur l'ancienne noblesse, sans s'expliquer sur la nouvelle; et, quoique la conservation de celle-ci dût rendre illusoire l'abolition de la première, qui, réduite par la charte à une valeur purement honorifique, n'offrait plus ainsi de différence, à l'ancienneté près, avec la noblesse impériale, le décret produisit tout l'effet que l'auteur en avait espéré. Une assemblée nationale fut ensuite convoquée, sous le nom de Champ-de-Mai, et, comme s'il eût voulu insinuer que son beau-père avait approuvé son entreprise, l'empereur annonça que son épouse et son fils assisteraient à cette grande solennité. Il partit de Lyon le 13 et prit la route de la Bourgogne. De tout côté, les soldats et le peuple volaient au-devant de lui. Le maréchal Ney vint le joindre, le 17, à Auxerre. En se rangeant sous le drapeau impérial, le prince de la Moscowa voulut néanmoins expliquer à l'empereur les motifs de sa conduite et lui demander des garanties; il lui écrivit à ce sujet. Lors de son malheureux procès, le maréchal fit valoir cette lettre dans sa défense. Napoléon arriva le 20 à Fontainebleau, et fit ce jour-là même son entrée à Paris, à neuf heures et demie du soir, entouré d'une foule immense qui se pressait sur son passage. La famille royale s'était retirée à son approche et gagnait les frontières de la Belgique. Le premier soin de l'empereur fut d'organiser un ministère. Le lendemain de son arrivée, il publia le décret de Lyon, daté du 13, par lequel les chambres étaient dissoutes et le Champ-de-Mai convoqué. Les troupes, accourues avec lui dans la capitale, et celles qu'il y rencontra, furent ensuite passées en revue. Le conseil d'État, réorganisé, reparut devant le prince qu'il avait si longtemps enivré de flatteries; mais subissant cette fois l'empire des circonstances et l'influence de l'esprit public, il mêla aux formules adulatrices des discours officiels, quelques phrases énergiques. Napoléon fit observer par les généraux Excelmans et Drouet-d'Erlon la retraite de la famille royale dans les Pays-Bas; il chargea les généraux Clausel et Grouchy de dissiper les armées que le duc d'Angoulême et son épouse avaient formées dans le Midi, de Marseille à Bordeaux; et les instructions qu'il ajouta à la mission de chacun de ces commandants en chef, furent toutes empreintes de l'esprit de générosité et de modération, dont il semblait vouloir étonner l'Europe, au moment où les monarques, qui avaient tant refois recherché son alliance et son amitié, le mettaient à Vienne hors la loi des nations. Le duc d'Angoulême étant devenu, par capitulation, le prisonnier

du général Gilly, l'empereur lui accorda une escorte pour sortir du territoire français, et le fit accompagner jusqu'aux frontières d'Espagne, où commençait à se réunir une armée, destinée à agir, concurremment avec la coalition européenne, contre le trône impérial. A cette conduite loyale, par laquelle il se flattait peut-être d'atténuer la haine de ses ennemis et de leur inspirer des dispositions pacifiques, Napoléon écrivit une lettre, dans le courant du mois d'avril, à tous les souverains. Cette démarche n'eut aucun résultat. Non-seulement les princes de la coalition dédaignèrent d'y répondre, mais les envoyés diplomatiques de Napoléon ne furent pas même admis à présenter leurs lettres de créance; et le baron de Stassart, chargé de dépêches pour Vienne, et muni de pleins pouvoirs pour négocier au congrès, fut retenu à Lintz, sans pouvoir aller au delà. L'empereur comprit alors qu'il fallait inévitablement se résoudre à la guerre, et il en fit accélérer les préparatifs. Averti, par la funeste issue de la campagne de 1814, du danger de s'isoler de la nation, il consentit à en accepter les secours, même sous des formes démocratiques. Les associations populaires furent autorisées. La garde nationale parisienne fut passée en revue, et l'empereur lui parla en ces termes : « Soldats de la garde nationale de Paris, je suis bien aise de vous voir. Vous avez versé votre sang pour la défense de la capitale, et si des ennemis sont entrés dans vos murs, la faute n'en est pas à vous, mais à la trahison. » L'acte additionnel, publié le 21 avril, ne permit bientôt plus aux amis de la liberté de se méprendre sur la valeur de tant de harangues et de proclamations. La nation venait d'apprendre que la solennité du Champ-de-Mai, si fastueusement annoncée, se réduirait à un dépouillement de scrutin, et que ses représentants, au lieu d'être appelés à méditer et à voter une constitution, n'auraient à s'occuper que du recensement des suffrages, qu'un peuple, toujours facile à entraîner dans la voie de l'autorité, devait nécessairement accorder à des institutions qu'on lui présentait revêtues préalablement du sceau du pouvoir. Cette fête, faussement nationale, terminée, les chambres s'assemblèrent, et l'empereur fit lui-même, le 4 juin, l'ouverture de leur session. La formation du bureau annonça bientôt à l'empereur quelle serait la direction de la chambre des représentants : la nomination de Lanjuinais à la présidence fut pour lui un coup de foudre. Ce fut dans sa réponse à l'adresse de la chambre populaire, que se manifestèrent surtout ses vives appréhensions, au sujet de la composition et de l'esprit de cette assemblée. Tandis qu'il réclamait le concours des grands corps de l'État pour sauver la France d'une seconde invasion, la trahison s'était introduite jusque dans le conseil suprême, et un ministre même de Napoléon entretenait une correspondance secrète avec le cabinet de Vienne. Fouché, recommandé par sa réputation d'habileté dans les intrigues et la direction de la police, avait été appelé à siéger à côté de Carnot, et il avait profité de ce retour de la faveur impériale, pour ouvrir des négociations souterraines avec les ennemis de son maître. Napoléon, ayant saisi le fil de cette trame, envoya un de ses plus fidèles serviteurs à Bâle, où un agent du prince de Metternich devait attendre un émissaire du duc d'Otrante: et le diplomate autrichien versa quelques-uns des secrets de sa cour dans le sein du secrétaire intime de l'empereur des Français, en croyant les confier au plénipotentiaire du traître. L'illustre époux de Marie-Louise apprit alors que si son beau-père était irrévocablement lié à la coalition pour l'exécution de l'acte du 11 avril 1814, ses dispositions hostiles ne s'appliqueraient néanmoins qu'à la personne même de l'ancien dominateur du continent; et que, suivant les circonstances, l'Autriche pourrait consentir à l'avénement de tel ou tel prince au trône de France. Le 11 juin, la veille de son départ pour l'armée, Napoléon communiqua son plan de campagne au ministre de l'intérieur, dont les nouvelles fonctions ne pouvaient faire oublier que sa vaste capacité militaire avait assuré les triomphes de la France contre la première coalition. Carnot fit beaucoup d'observations sur l'intention que manifestait l'empereur d'attaquer l'armée anglo-prussienne, et lui représenta fortement les dangers d'une bataille décisive, dans son propre pays; que Paris n'était encore fortifié que d'un côté de la rivière; qu'il fallait cet intervalle de temps pour achever l'enceinte; qu'alors la ville se trouverait en état de soutenir un long siége, et que ses ennemis, n'ayant pas le matériel nécessaire pour l'entreprendre avant l'hiver, seraient obligés de s'en retourner sans avoir rien fait, etc., etc. Napoléon écouta tranquillement ces observations; mais son parti était pris. « J'ai besoin d'un coup d'éclat, dit-il; et posant amicalement la main sur le bras du ministre : Soyez sans inquiétude, Carnot, j'aurai des succès militaires. » Le lendemain il quitta la capitale, et s'achemina vers les frontières de la Belgique. Tandis que Napoléon stimulait le courage de ses soldats, le général comte Bourmont passait à l'ennemi. La nouvelle de cette défection parvint le 15 au matin, au quartier général. Le 16, l'ouverture de la campagne fut signalée par le combat de Ligny, dans lequel 60,000 Français culbutèrent 86,000 Prussiens. On s'attendait à un succès décisif pour les jours suivants; mais le défaut de concert entre les généraux et la fatale séparation du corps du maréchal Grouchy, détruisirent, dans la journée du 18, à Waterloo, toutes les espérances conçues le 16, aux environs de Fleurus. L'armée française, après des prodiges de valeur, dignes d'elle et de son chef, y fut taillée en pièces, et mise dans une déroute complète. Napoléon, désespérant de rallier les fuyards sur la frontière, indiqua Laon pour point de réunion à ses lieutenants, et prit lui-même la route de Paris, pour venir faire tête à l'orage qu'il prévoyait devoir s'élever dans la chambre des représentants, à la nouvelle des désastres de Mont-Saint-Jean. Il y arriva le 20 à 9 heures et demie du soir, accompagné de Maret, et des généraux Bertrand, Drouot, Labédoyère et Gourgaud. Les princes Joseph, Lucien, l'archichancelier Cambacérès, et les ministres à portefeuille, furent mandés aussitôt. Il s'agissait de prendre des mesures aussi promptes que vigoureuses. On proposa de déclarer Paris en état de siége, de convoquer les chambres à Tours; de porter, dans cette ville, le siége du gouvernement; de donner le commandement de Paris au prince d'Ekmülh, et de nommer le général Clausel ministre de la guerre. Le conseil pensait ensuite que Napoléon devait se présenter lui-même aux chambres, sans appareil, et en cos-

tume de voyage, pour leur communiquer ses résolutions, et les conjurer, au nom du pays, de joindre leurs efforts aux siens. Rien n'était encore décidé à cet égard, lorsqu'on apprit au palais de l'Élysée, dans la journée du 21, que la chambre des représentants, entraînée par les circonstances, et maîtrisée par la juste méfiance que lui inspiraient des souvenirs récents, qu'avait portée à son comble le retour subit de Napoléon, venait de se constituer en permanence, sur la motion du général la Fayette, et de déclarer traître à la patrie quiconque tenterait de la dissoudre. Cette nouvelle changea entièrement la disposition des esprits parmi les conseillers de l'empereur; bientôt le mot d'abdication, passant des républicains et des constitutionnels aux bonapartistes, arriva jusqu'à l'oreille du monarque, par la bouche de ses plus dévoués serviteurs. Regnault de Saint-Jean-d'Angely fut celui qui insista avec le plus de force auprès de son maître, sur la nécessité d'un nouveau sacrifice; et Napoléon, voyant la chambre des pairs s'empresser d'imiter celle des représentants, finit par se résoudre à renoncer une seconde fois au premier trône du monde. Un seul homme, dans le conseil, regarda comme désastreux le parti auquel l'empereur s'arrêtait, d'après l'avis unanime de ses ministres, de ses courtisans et de ses proches; et cet homme fut celui-là même qui, seul aussi, s'était autrefois opposé avec tant de courage, dans le tribunat, à l'établissement du gouvernement impérial. Carnot avait pensé en 1804, au sein de la victoire et de la paix, dans le silence des factions et au milieu des signes précurseurs d'une grande prospérité, qu'il était moins difficile au premier consul de conserver en France une république sans anarchie que d'y fonder une monarchie sans despotisme, et il avait voté énergiquement contre l'élévation de Napoléon au suprême pouvoir; en 1815, au contraire, dans cette situation déplorable, le plus inflexible des adversaires politiques de Napoléon crut devoir imposer silence à ses opinions républicaines, et ne songer qu'à l'indépendance nationale menacée. Carnot, au lieu de lui conseiller une seconde abdication, à l'exemple de tous ceux qui l'entouraient, se décida à émettre une volonté contraire. « Partez, lui dit-il, allez vous mettre à la tête de votre armée. » Mais l'empereur répondit : Je n'ai plus d'armée, et il rédigea la déclaration suivante, qui fut aussitôt rendue publique : « Français! en commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts et de toutes les volontés, et le concours de toutes les autorités nationales; j'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des puissances alliées contre moi. Les circonstances me paraissent changées; je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France; puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir réellement voulu qu'à ma personne! Ma vie politique est terminée, et je proclame Napoléon II empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil du gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les chambres à organiser sans délai la régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut public, et pour rester une nation indépendante. » Les chambres acceptèrent l'abdication du père, sans prendre de délibération expresse et positive à l'égard de la succession du fils. Tout se passa en stériles acclamations, après de vifs débats, au milieu desquels Manuel révéla son immense talent oratoire. Le ministre de l'intérieur avait été chargé de communiquer l'acte d'abdication à la chambre des pairs; à son retour auprès de Napoléon, il dit en l'abordant : « Sire, je viens de m'acquitter d'une douloureuse commission. — Carnot, s'écria le monarque déchu, je vous ai connu trop tard! » La présence de l'ex-empereur à l'Élysée-Bourbon entretenait cependant l'agitation dans la capitale, et donnait de l'inquiétude, soit aux chambres, soit au gouvernement provisoire, qu'elles avaient investi du suprême pouvoir exécutif, et qui se trouvait composé de Carnot, Fouché, Caulincourt, Grenier (le général) et Quinette. On craignait ensuite que l'abdication ne parût un jeu aux puissances alliées, tant que Napoléon resterait à Paris, et que la prolongation de son séjour dans cette ville, ou aux environs, ne nuisît à la marche et au succès des négociations qu'on se proposait d'entamer avec les généraux et les plénipotentiaires de la coalition. Il fut dont résolu de l'engager à s'éloigner du siége du gouvernement, et à songer à sa propre sûreté, désormais compromise dans toute l'étendue du territoire européen. C'est à Carnot que l'on confia cette commission, d'autant plus pénible, que plusieurs de ses collègues déclaraient avoir vainement essayé déjà de déterminer Napoléon à partir. Il accepta néanmoins, et se rendit à l'Élysée, où il trouva l'empereur au bain et seul. Il lui exposa le sujet de sa visite, et n'eut pas de peine à le convaincre de l'urgente nécessité de quitter la capitale, tant pour sa sûreté personnelle que pour l'intérêt public. Napoléon ne manifesta pas le moindre désir de révoquer son abdication, comme on l'a prétendu depuis. Je ne suis plus, dit-il, qu'un simple particulier; je suis moins qu'un simple particulier. Il promit du reste de partir dans la journée, et demanda à Carnot où il lui conseillait de se réfugier. — En Amérique, et sans perdre de temps, lui répondit son ancien ministre; deux frégates, vous le savez, vous attendent à Rochefort. — Je suis tenté d'aller en Angleterre, reprit Napoléon, à qui cette pensée avait été suggérée, dit-on, par une dame dont le dévouement était plus sincère qu'éclairé; les Anglais sont un peuple généreux. — Ne vous fiez point à cette générosité, répliqua vivement Carnot; rendez-vous à Rochefort en toute hâte; les États-Unis d'Amérique sont le seul asile qui vous reste. — Vous avez raison; je partirai aujourd'hui. Si Napoléon eût suivi cette résolution; si, conformément à l'avis de Carnot, il eût fait diligence pour gagner Rochefort, il aurait pu s'y embarquer avant que ce port ne fût bloqué par les Anglais, et serait arrivé aux États-Unis aussi heureusement que son frère Joseph, dont le départ ne précéda le sien que de quelques jours. Mais en quittant Paris comme il l'avait annoncé, il s'arrêta à la Malmaison, et donna le temps à ses ennemis de lui fermer la seule retraite qui lui fût ouverte. Quoique résigné en apparence, Napoléon n'était sorti qu'à regret de la capitale, et au lieu de s'en éloigner, il s'obstinait à rester dans les environs, comme pour attendre le moment d'une nouvelle résurrection politique. Une manœuvre imprudente des alliés lui offrit l'occasion d'écrire au gouvernement provisoire « qu'en abdiquant la souveraineté,

il n'avait pas renoncé au droit le plus noble d'un citoyen, celui de défendre son pays; qu'il connaissait parfaitement l'état des choses, et qu'il était certain, si on acceptait ses services, de battre l'ennemi de manière à donner ouverture à des négociations plus avantageuses; mais que, même dans l'hypothèse de la victoire, il n'en effectuerait pas moins son voyage sans délai. » Cette offre fut accueillie, comme elle devait l'être, comme l'avait sans doute prévu son auteur lui-même, c'est-à-dire par un refus. La chambre des représentants, qui avait exigé l'abdication de l'empereur, ne pouvait guère accepter, pour auxiliaire, celui qu'elle avait fait descendre du trône, surtout quand cet auxiliaire était le général Bonaparte. Dès que la réponse de la commission exécutrice fut connue à la Malmaison, Napoléon s'exhala en plaintes et en reproches contre les membres de ce gouvernement temporaire. Il parla de les déposséder, de se remettre à la tête des troupes, de tenter un nouveau 18 brumaire; mais ses conseillers, le duc de Bassano, entre autres, l'en dissuadèrent, en lui observant que les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'en l'an VIII, et que sa tentative ne ferait qu'aggraver les maux du pays. Tout en cédant à ces raisons puissantes, il persistait néanmoins à retarder son départ, lorsqu'on vint lui dire que le maréchal Davoust avait menacé de venir lui-même l'arrêter, s'il ne se mettait promptement en route: Qu'il vienne, répondit-il, je suis prêt, s'il le veut, à lui tendre la gorge. Il se décida pourtant à continuer son voyage, et abandonna la Malmaison dans la journée du 29 juin, pour se rendre à Rochefort, sous l'escorte du général Becker. Mais les Anglais avaient été avertis; leur croisière était devant le port. Napoléon, qui ne redoutait rien tant que de tomber entre les mains des puissances continentales, alors maîtresses de Paris, ou de quelques partis vendéens, envoya le comte de Las-Cases auprès d'un croiseur, pour savoir s'il ne serait pas possible de passer sur un bâtiment neutre, ou d'arborer sur les deux frégates le pavillon parlementaire. La réponse négative qui fut faite à ces deux questions, l'obligea de dépêcher une seconde fois le fidèle compagnon de son infortune, pour connaître quelles étaient, en définitive, les instructions du cabinet de Londres à son égard. L'officier anglais répondit qu'il avait reçu de son gouvernement l'autorisation de conduire Napoléon et sa suite en Angleterre, s'il jugeait à propos de s'y rendre. A cette nouvelle, Napoléon n'hésita plus. Revenu aux idées favorables que l'épouse du général Bertrand lui avait inspirées pour ses compatriotes, il crut que la loyauté de la nation britannique était une garantie de la loyauté du cabinet de Saint-James, et écrivit, le 13 juillet, au prince régent, la lettre suivante: « Altesse royale, en butte aux factions qui divisent ma patrie, et aux hostilités des puissances de l'Europe, j'ai dû terminer ma carrière politique, et viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me place sous la protection de ses lois, et en réclame la sauvegarde de Votre Altesse royale, comme du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis. » De Las-Cases annonça le lendemain au croiseur anglais que Napoléon viendrait le jour suivant à bord du *Bellérophon*, et le général Gourgaud, porteur de la lettre adressée au prince régent, fut chargé en outre de lui exprimer verbalement l'intention de son maître, de débarquer en Angleterre sous le nom de colonel Duroc, et de s'y établir dans la province dont le climat conviendrait le mieux à sa santé. Le 15, à 4 heures du matin, Napoléon, en habit de colonel des chasseurs de sa garde, s'embarqua sur le brick *l'Épervier*, et se rendit sur *le Bellérophon*. Il y fut accueilli avec le respect dû à son nom et à son infortune. Le sort, dit-il, m'amène chez mon plus cruel ennemi, mais je compte sur sa loyauté. Arrivé le 26 devant Plymouth, tout changea autour de lui, et il lui devint facile de s'apercevoir, aux précautions dont il était l'objet, qu'il avait cessé d'être libre. Plusieurs bâtiments armés entouraient *le Bellérophon*, avec lequel toute communication était interdite. Le 30 juillet, le colonel Henri Bunburry et le fils du ministre de la guerre, Bathurst, se rendirent sur ce vaisseau, pour faire part à lord Keith, amiral de la flotte, de la résolution prise par le cabinet anglais, de concert avec les puissances continentales, sur le sort futur du *général Bonaparte;* car c'est ainsi qu'on était convenu d'appeler désormais, dans le langage officiel, le superbe potentat dont un pontife avait béni l'avénement au trône, et qui avait vu sa couche recherchée par la plus orgueilleuse des races royales. L'amiral communiqua, le lendemain 31, à son prisonnier, la décision des alliés, et comme il éprouvait de la difficulté à l'expliquer, le nouveau Thémistocle lui arracha le papier des mains pour le remettre à lord Townbridge, en disant avec l'accent de l'impatience: Vous saurez peut-être mieux traduire. Lord Townbridge lut alors. A la lecture de ce terrible arrêt, le visage de Napoléon se couvrit d'un pâleur mortelle: lorsque lord Townbridge eut achevé: J'offrais, dit l'empereur, après avoir médité pendant quelques instants, j'offrais au prince régent la plus belle page de son histoire; j'avais l'intention de m'établir en Angleterre; j'y désirais une résidence à 30 lieues de la mer. Qu'on me donne un commissaire, je veux me faire naturaliser ici. J'aurais pu demander un asile à mon beau-père, ou à mon ancien ami Alexandre: j'ai préféré l'hospitalité britannique; l'Angleterre pourrait tout au plus me traiter en prisonnier de guerre, puisque le drapeau tricolore flottait, encore à Nîmes et à Bordeaux, lorsque je me suis rendu. D'ailleurs je ne me suis pas rendu comme prisonnier ou à discrétion; j'aurais fait des conditions; j'en pouvais faire; on les eût acceptées, ou du moins débattues. Je ne consentirai jamais à passer à Sainte-Hélène, parce que le climat de cette île m'est contraire...... Lord Keith ne répondit rien, et Napoléon se retira un instant après dans sa chambre pour y rédiger une protestation. Cette pièce remise à l'amiral, le 4 août, fut aussitôt publiée. Quelques Anglais, s'il faut s'en rapporter à des récits qui manquent d'authenticité, conçurent alors le projet de délivrer Napoléon. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette anecdote, Napoléon apprit, le 6 août, qu'en dépit de la vive sollicitude que sa situation causait au peuple anglais, il allait passer du *Bellérophon* à bord du *Northumberland,* pour être transféré à Sainte-Hélène. Je ne m'attendais pas à cela, s'écria-t-il; je ne pouvais m'y attendre; je ne conçois pas qu'on puisse faire d'objection raisonnable contre ma résidence

en Angleterre, pour le reste de ma vie. Un officier lui observa que s'il n'avait pas été envoyé à Sainte-Hélène, il eût été livré à la Russie : Dieu me garde des Russes, reprit-il aussitôt, en regardant le général Bertrand. L'amiral Cockburn, chargé de le conduire à sa destination, lui dit alors : A quelle heure viendrai-je demain, général, et pourrai-je vous recevoir à bord du *Northumberland?* — à dix heures, répondit-il avec humeur; et il témoigna autant de douleur que de surprise, de l'affectation que l'on mettait à ne l'appeler que du titre de général : Vous m'avez reconnu comme premier consul, disait-il, vous m'avez envoyé des ambassadeurs comme souverain. Malgré ses réclamations et ses plaintes, les officiers anglais continuèrent de suivre les instructions de leur cabinet, et d'exécuter leur consigne. Ce fut le 7 août que lord Keith remit son prisonnier à sir George Cockburn. Le chirurgien du *Bellérophon,* le docteur O'Meara, demanda et obtint de passer sur *le Northumberland,* pour remplacer un nommé Maingaud qui avait refusé de suivre son maître à Sainte-Hélène. Le 11, l'escadre sortit du canal et cingla vers l'Océan africain. Arrivé en face du cap de la Hogue, Napoléon ôta son chapeau, étendit la main vers les côtes de France, et s'écria d'une voix émue : Adieu, terre des braves; quelques traîtres de moins, et tu serais encore la maîtresse du monde! La traversée ne fut signalée par aucun événement remarquable. Le 15 octobre, au lever du soleil, *le Northumberland* parut devant l'île de Sainte-Hélène, et le débarquement eut lieu trois jours après. Le logement qu'on préparait à Longwood pour Napoléon, n'étant pas encore prêt, il fut d'abord placé à Briars, habitation assez agréable d'un nommé Balcombe, négociant. Il y séjourna pendant deux mois, occupant le rez-de-chaussée, tandis que de Las-Cases, son fils, et un valet de chambre étaient logés au-dessus. Sur cette terre lointaine et insalubre, séparé du reste du monde qu'il avait rempli du bruit de son nom, privé de ce qu'il avait de plus cher comme époux et père, ne possédant plus de sa femme et de son fils que ces muets portraits, devant lesquels Carnot l'avait surpris, les yeux baignés de larmes, durant la crise des cent jours, Napoléon montra, dans son affreux isolement, une résignation sublime, parlant de son élévation et de sa chute avec le calme d'un homme que la philosophie avait élevé au-dessus des grandeurs humaines, à mesure que la fortune l'avait fait descendre du faîte de la gloire et de la puissance. Mais l'âme de Napoléon ne se maintint pas toujours à cette hauteur; une exigeance puérile témoigna souvent que les réminiscences de l'empire étaient encore puissantes sur cet immortel génie. On le vit conserver, avec les fidèles compagnons de sa disgrâce, l'étiquette monarchique qu'il avait imposée à ses courtisans; et comme s'il eût été encore aux Tuileries, sous l'influence de cette politique mesquine qui faisait de la pompe des titres, la récompense et le complément de l'illustration personnelle, il laissa échapper un jour ces paroles : Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince. Napoléon s'occupa, à Longwood, de ses Mémoires; les généraux Bertrand et Gourgaud, les comtes de Las-Cases et de Montholon recueillirent de sa bouche les précieux renseignements que leur devra l'histoire. Mais bientôt on s'aperçut que le climat de Sainte-Hélène ruinait de plus en plus une santé dès longtemps altérée. Au mois de septembre 1817, Napoléon éprouva une grave indisposition. Le retour de quelques-uns de ses compagnons en Europe, et les contrariétés, souvent barbares, que son geôlier, sir Hudson Lowe, lui fit endurer, vinrent ensuite ajouter à l'influence pernicieuse du climat, et activer la marche de sa maladie. Il demanda en vain sa translation dans un lieu plus sain, et une surveillance moins cruelle. On autorisa seulement sa famille à lui envoyer le docteur Antomarchi, et deux aumôniers corses qu'il avait réclamés. Les soins, le zèle et l'habileté du nouveau médecin ne purent arrêter les progrès d'un mal, que tant de causes avaient contribué à rendre mortel. Le 30 avril 1821, Napoléon demanda l'abbé Vignali; le comte de Montholon paraissant hésiter, l'empereur lui dit : Oui, c'est le prêtre que je demande; veillez à ce qu'on me laisse seul avec lui. Il remplit ensuite ses devoirs de chrétien. Le 3 mai, il reçut une seconde fois le viatique, et, après avoir dit adieu à ses généraux, il prononça ces mots : *Je suis en paix avec le genre humain;* et il joignit les mains en disant : *Mon Dieu!* Les mots *tête.... armée....* furent les derniers mots qu'il prononça. Ce fut le 5 mai, à six heures du soir, qu'il expira. L'autopsie eut lieu; l'opération se fit sous les yeux et en présence d'Antomarchi, de Bertrand, de Montholon, de quelques officiers anglais et du valet de chambre Marchand. La cause de sa mort fut évidente dès le premier aspect. Un large ulcère couvrait l'estomac presque entier. Le corps fut exposé pendant deux jours sur un lit de parade, vêtu d'un frac vert, avec toutes les décorations. La population tout entière accourut pour le voir. Les troupes de la garnison vinrent de tous les points de l'île, en grande tenue, mais sans armes, pour défiler devant les dépouilles mortelles du géant que, peu d'heures auparavant, elles gardaient. Chaque homme s'approcha religieusement du pied du lit, et mit un genou en terre. La plupart osèrent poser leurs lèvres sur un pan du manteau. Sir Hudson Lowe, dès qu'il eut avis de l'exemple donné par le 20e régiment, qui campait à Deadwood, sous ses fenêtres, voulut s'y opposer; mais sa rage échoua devant la légalité anglaise; le colonel lui répondit : Napoléon est mort; la loi d'exception n'existe plus. J'ai le droit de faire sortir mon régiment, comme il me plaît, et je le fais. Tous les corps de terre et de mer suivirent cet exemple, et l'hommage fut rendu. En 1840, sous le ministère de M. Thiers, et à sa demande, le gouvernement anglais a consenti à ce que le corps de Napoléon fût exhumé et apporté en France. Une escadre, commandée par le prince de Joinville, s'est rendue à Sainte-Hélène; et le cercueil, embarqué sur la frégate *la Belle Poule,* a été déposé solennellement, à son arrivée à Paris, le 15 décembre 1840, dans l'église des Invalides, où un magnifique tombeau doit être construit. En attendant, le cercueil est placé dans une chapelle murée. Nous croyons devoir placer ici les ouvrages qu'on peut attribuer à Bonaparte, et les plus importants de ceux qui le concernent. Ouvrages de Bonaparte : *Lettre de M. Bonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de Corse à l'assemblée nationale,* 1790, In-8°; *le*

Souper de Beaucaire, Avignon, 1793, in-8° (anonyme), réimprimés l'un et l'autre dans les œuvres de Napoléon Bonaparte; *Collection générale et complète des lettres, proclamations, discours, messages*, etc., classés suivant l'ordre des temps, avec des notes, par Ch. Auguste Fischer, Leipzig, 1808 et 1813, 2 vol. in-8°; *Correspondance inédite officielle et confidentielle* (publiée d'après les copies authentiques recueillies et rassemblées par Napoléon lui-même), 1818, 1820, 7 vol. in-8° : ce recueil mérite toute confiance; *OEuvres de Napoléon Bonaparte*, Paris, Panckoucke, 1821 et 1822, 5 vol. in-8° : quelques volumes de la précédente collection font partie de celle-ci; *Mémoire pour servir à l'histoire de France en* 1815, *avec le plan de la bataille de Mont-Saint-Jean*, Paris, 1820, in-8°; *Manuscrit de l'île d'Elbe; Des Bourbons en* 1813, publié par le comte *** (écrit par le comte de Montholon, et publié par O'Meara), Londres, 1818, in-8° : l'édition de Bruxelles porte à tort sur le frontispice le nom du comte Bertrand. On sait aujourd'hui que Bertrand, officier et parent du comte Siméon, est auteur du *Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, 1817, in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits, entièrement corrigés de la main de Napoléon*, par le général Gourgaud et le comte de Montholon, Paris, 1822-1825, 8 vol. in-8°. Les ouvrages sur Napoléon sont : *Quelques notices sur les premières années de Bonaparte, recueillies en anglais par un de ses condisciples, mises en français par le citoyen B.* (Bourgoing), Paris, 1797, in-8°; *Mémoire pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte*, etc., par Salgues, 1814-1825, 4 vol. in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en* 1815, par M. Fleury de Chaboulon, 1820, 2 vol. in-8°; *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène*, avec des notes de Regnault-Warin, 1822, 10 vol. in-8°; *Napoléon en exil, ou l'Écho de Sainte-Hélène, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie*, recueillies par Barry E. O'Meara, traduit de l'anglais, Paris, 1825, 2 vol. in-8° : les éditions anglaises sont complètes; *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, Paris, 1823, 8 vol. in-8° et in-12, réimprimé en 1825; *Mémoires du docteur Antomarchi, ou les derniers moments de Napoléon*, 1825, 2 vol. in-8°; *Vie politique et militaire de Napoléon*, par Arnault, Paris, 1822-26, 2 vol. in-fol.; *Histoire de Napoléon Bonaparte, offrant le tableau complet des premières opérations militaires, politiques*, etc., par S. F. H. (Henry); *Galerie militaire de Napoléon Bonaparte*, gravée au trait par Normand père et fils, in-fol., 40 livraisons; *Histoire de Napoléon*, par M. de Norvins, Paris, 1827, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, qui est à sa 9e édition, a été publié...., par la maison Furne et compe de Paris, en un beau vol. in-8°, orné de 100 vignettes sur acier, par Raffet, et s'est vendu à 20,000 exemplaires; *Victoires et conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de* 1792 *à* 1815, par le général Bauvais et autres, 1817-24, 28 vol. in-8°; *Mémoires sur la guerre en Allemagne*, par le général Pelet, 1824-26, 4 vol. in-8°; *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, par le général comte de Ségur, 1825, 2 vol. in-8°; *Napoléon et la grande armée en Russie, ou Examen critique de l'ouvrage de M. le comte Philippe de Ségur*, par le général Gourgaud, 1825, in-8°; *Histoire métallique de Napoléon*, Londres et Paris, 1819, in-4°; *Les quatre concordats, suivis de considérations sur le gouvernement de l'Église en général, et sur l'Église de France en particulier*, par de Pradt, 1818-20, 4 vol. in-8°; *Précis des contestations qui ont eu lieu entre le saint-siége et Napoléon Bonaparte*, par Schoell, Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

NAPOLÉON. *Voyez* **BONAPARTE.**

NAPPER-TANDY (James), colonel de milices, et l'un des principaux chefs des Irlandais-unis, né en Irlande, vers l'an 1756, se distingua, dès l'aurore de la révolution de France, par son attachement aux principes de la liberté, et par son dévouement à la cause de sa patrie. Quoique protestant non conformiste, il se joignit aux catholiques, et devint secrétaire de leur société, à Dublin, en 1791. L'organisation des patriotes avançait rapidement, et avait pour but une insurrection générale contre les autorités anglaises qui, en cas de réussite, devaient rendre l'Irlande un pays indépendant. Malgré le secret inviolable gardé par les membres de cette association, qui comptait une grande majorité de gens des classes les plus pauvres, le gouvernement ayant conçu des soupçons sur la conduite de plusieurs des chefs, et notamment au sujet de Napper-Tandy, dirigea contre lui des poursuites judiciaires. Pour s'y soustraire, il prit le parti de s'évader, et se réfugia en France, où il trouva d'autres compatriotes de son parti qui le mirent en rapport avec le Directoire exécutif. Les chefs du gouvernement français lui firent un accueil plein de bienveillance, le nommèrent général de brigade au service de la république, et lui accordèrent des secours pécuniaires. Dès ce moment, Napper-Tandy ne cessa de s'occuper des moyens de faire réussir le projet d'indépendance, et entretint une correspondance très-active avec les mécontents d'Irlande. Au mois d'août 1798, il partit avec l'expédition française, débarqua sur la côte occidentale de Donnegal, et adressa sur-le-champ une proclamation aux Irlandais-unis, en les engageant à prendre les armes pour la cause de l'indépendance; mais l'insuffisance des forces de l'expédition rendit inutile le dévouement de Napper-Tandy. Les troupes françaises ayant été battues et dispersées, ce patriote s'échappa sur un brick français, et se rendit à Hambourg dans l'intention de repasser en France. Sur la réquisition du ministre d'Angleterre, Crawford, il fut arrêté dans cette ville avec Roger O'Connor; tous deux avaient été exceptés de l'acte d'amnistie voté par le parlement irlandais. Le ministre de France, Reinhard, réclama Napper-Tandy en qualité d'officier au service de France, tandis que Crawford en exigeait l'extradition comme sujet du roi d'Angleterre, et coupable de haute trahison. Le sénat de Hambourg céda à la puissance, qui alors était la plus redoutable pour cette ville, et livra le prisonnier. Napper-Tandy, conduit dans les cachots de l'Irlande, fut condamné à mort par la cour du Banc du roi; mais on différa l'exécution de la sentence, sans doute par suite des réclamations du gouvernement français, à l'intercession duquel ce patriote, ainsi qu'Arthur O'Con-

nor et plusieurs autres Irlandais-unis durent leur liberté. Après la signature des préliminaires de paix, ils furent élargis, et envoyés en France sur la demande faite par M. Otto à lord Hawkesbury, mais on les garda à vue et on les empêcha de communiquer avec qui que ce fût, depuis leur sortie de prison jusqu'à Wicklow; là Napper-Tandy fut embarqué, et arriva à Bordeaux le 21 mars 1802, après huit jours de traversée. Les Irlandais réfugiés qui se trouvaient dans cette ville l'accueillirent avec enthousiasme, et lui donnèrent un banquet dans lequel le vieux patriote porta une santé aux amis de la liberté de tous les pays. Napper-Tandy est mort, à Bordeaux, en 1803, avec le titre de colonel au service de France, dans un âge avancé.

NARBONNE (les vicomtes DE), ancienne famille de la Septimanie ou Languedoc, dont l'illustration remonte au 11e siècle. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond Bérenger, comte de Barcelone, à repousser les Mores en 1048, et obtint en récompense la seigneurie de Tarragone; mais ses successeurs ne la conservèrent pas.

NARBONNE (AIMERY Ier), petit-fils du précédent, réunit toute la vicomté de Narbonne, partagée entre lui, son frère Pierre, évêque de Rhodez, et Bernard Pelet (*Peletus*), son autre frère. Ce dernier fut la souche des Narbonne-Pelet, branche qui subsiste encore. Aimery partit pour la terre sainte en 1104, et y mourut 2 ans après, laissant quatre fils.

NARBONNE (AIMERY II), fils et successeur du précédent, fut tué dans une bataille contre les Mores, en 1134, devant Fruga, qu'assiégeait Alphonse Ier, roi d'Aragon. Il laissa de deux mariages deux fils et deux filles, dont l'aînée fait le sujet de l'article suivant.

NARBONNE (HERMENGARDE DE), fille du précédent, mariée en 1142 à un seigneur espagnol, contracta une seconde alliance en 1143 avec Bernard d'Anduze, connu dans l'histoire des troubadours. Elle réunissait aux plus mâles vertus le goût des arts et de la poésie. Son palais, séjour de la politesse et des fêtes, fut longtemps le rendez-vous des poëtes méridionaux. Elle marcha, en 1148, au secours de Tortose, assiégée par les Sarrasins; et, en récompense de ses services, obtint du roi de France, Louis le Jeune, en 1155, l'autorisation de rendre la justice en personne, quoique les femmes fussent exclues de ces fonctions par les lois romaines, en vigueur dans la province. En 1167, Hermengarde conclut un traité de commerce avec les Génois; l'an 1177, après la mort d'Aimery de Lara, son neveu et son héritier, elle forma, avec le roi d'Aragon, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne et le seigneur de Montpellier, une coalition contre Raymond, comte de Toulouse, qui la menaçait de ses armes. En 1182, elle abdiqua en faveur de Pierre de Lara, son autre neveu, et mourut en 1197 à Perpignan, où elle s'était retirée.

NARBONNE-PELET-FRITZLAR (JEAN-FRANÇOIS, comte DE), lieutenant général, mort en 1784, avait servi au siége de Minorque, sous le maréchal de Richelieu, en 1756 : l'année suivante il était passé, avec le grade d'aide-major général de l'infanterie, à l'armée du Bas-Rhin, commandée par le maréchal d'Estrée, et s'était signalé par sa valeur pendant la guerre de sept ans, notamment en 1761 à Stalberg, où il avait fait prisonnier un bataillon de la légion britannique. Devenu ensuite colonel d'un régiment de grenadiers royaux, et chargé de la défense du poste de Fritzlar, il avait, en arrêtant les Prussiens pendant trois jours, donné le temps au maréchal de Broglie de dégager l'armée qui courait le risque d'être forcée à capituler. En récompense de cette brillante action, Louis XV voulut que Narbonne ajoutât à son nom celui de Fritzlar.

NARBONNE-LARA (le comte LOUIS DE), ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Colorno, dans le duché de Parme, au mois d'août 1755. Sa mère était dame d'honneur de la duchesse de Parme, Élisabeth de France, fille de Louis XV; et son père, premier gentilhomme de la chambre. Louis de Narbonne vint en France, en 1760, après la mort de la duchesse de Parme, et fut élevé à la cour, où sa mère, d'abord dame d'atours, ensuite dame d'honneur de Madame Adélaïde, eut constamment la confiance de cette princesse. Le Dauphin, père du roi, donna lui-même au jeune Lara quelques leçons de grec. De Narbonne fit d'excellentes études à Juilly, prit ensuite du service, fut capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du régiment d'Angoumois, puis du régiment de Piémont. Il suivit des cours de droit public, apprit presque toutes les langues de l'Europe, et se livra quelque temps à des recherches diplomatiques sous le ministère du comte de Vergennes. Il jouissait dans le monde de tous les avantages que l'on peut désirer, lorsque la révolution éclata. Quoique attaché à la maison de Bourbon par devoir, par reconnaissance à Madame Adélaïde, dont il était le chevalier d'honneur, il adopta plusieurs des idées nouvelles. En 1790, le régiment de Piémont se trouvant à Besançon, de Narbonne, qui en était colonel, fut chargé du commandement des gardes nationales du Doubs. Des scènes terribles ayant eu lieu par la fermentation des esprits, de Narbonne rétablit le calme, et fit plus encore par la persuasion que par autorité. Mercier, Carra, l'insultèrent dans leurs feuilles; mais la reconnaissance publique le vengea. Il était de retour à Paris, en 1791, quand Mesdames de France résolurent de partir pour Rome; il les accompagna, parvint à s'échapper lorsqu'elles furent arrêtées à Arnai-le-Duc, alla solliciter leur liberté à Paris, l'obtint, et les suivit à Rome. Il ne tarda pas à revenir en France, fut promu au grade de maréchal de camp par l'assemblée, et ne voulut être remis sur le tableau qu'après que le roi eût accepté la constitution. Au mois de décembre 1791, il prit le portefeuille de la guerre, visita les frontières, étonna par sa prodigieuse activité, et annonça la formation de trois armées sous le commandement des généraux Rochambeau, Luckner et la Fayette. Il obtint, pour les deux premiers, le bâton de maréchal de France, pressa le rassemblement des troupes, et sollicita tout ce qui était nécessaire pour les mettre sur pied. Cent cinquante mille hommes devaient, dans un mois, se réunir aux frontières, et chaque jour il adressait à l'assemblée de nouvelles demandes pour faire face aux dépenses de son ministère. Contrarié dans ses vues, le 23 janvier 1792, il rappela énergiquement les besoins des armées, et déclara qu'il donnerait sa démission, si on persistait à refuser les secours qu'il demandait. Ce langage fut applaudi et suivi d'un plein succès. Cependant de Narbonne, sentant la né-

cessité de rétablir l'ancienne discipline, et ne connaissant personne en France capable de remplir cette tâche, jeta pour un moment les yeux sur le duc de Brunswick, considéré comme le premier militaire de l'Europe. Le roi approuva ce projet : on assure qu'il eut aussi l'assentiment de Condorcet, Vergniaud et Brissot. De Narbonne reçut l'ordre d'écrire au prince de Brunswick, mais des intrigues empêchèrent le prince d'accueillir les vœux du gouvernement français. De Narbonne avait des adversaires, il se découragea, manifesta le désir de quitter son poste, et le portefeuille de la guerre lui fut retiré le 10 mars 1792; il l'avait conservé 3 mois et 3 jours. Quel que soit le jugement que l'on porte sur son ministère, on avouera qu'il fit des choses étonnantes dans un si court espace de temps. Après avoir resté quelque temps à l'armée, il revint à Paris où il se trouvait au 10 août. Il fut décrété d'accusation, et mis hors la loi, mais il échappa aux recherches par la courageuse amitié de Mme de Staël, et s'enfuit à Londres, où il demeura jusqu'à la déclaration de la guerre. Lorsque Louis XVI fut mis en jugement, il écrivit à l'assemblée afin d'obtenir un sauf-conduit pour rentrer en France, et subir la chance de responsabilité qui pesait sur lui pour les actes de son ministère. Il voyagea en Suisse, en Souabe, en Saxe, et rentra dans sa patrie en 1800. En 1809, le ministre Clarke lui fit rendre son grade de lieutenant général. Chargé alors d'une mission pour Vienne, il devint gouverneur de Raab, jusqu'à la paix de Schœnbrünn, et à Trieste où il retrouva une mère chérie. Bientôt il fut ministre plénipotentiaire en Bavière ; de retour par congé, Napoléon le prit pour aide de camp. Après la campagne de Russie, où ses bons mots, la gaîté de son courage, ses manières militaires lui gagnèrent les officiers et les soldats, Napoléon le nomma ambassadeur à Vienne, au commencement de 1813, puis à Prague, enfin gouverneur de Torgau, où il mourut, le 17 novembre 1813, les uns disent d'une chute de cheval, les autres d'une maladie qu'il avait gagnée parmi les milliers de soldats malades entassés dans cette place, et auxquels il prodiguait tous les jours les soins les plus touchants.

NARBOROUGH (Jean), navigateur anglais, fut chargé, en 1669, par Charles II, d'aller reconnaître le détroit de Magellan, la côte de l'Amérique méridionale et les ports espagnols qui en sont le moins éloignés dans le grand Océan. Il trouva dans sa navigation des obstacles qui ne lui permirent pas de recueillir tous les fruits qu'en attendait son souverain. Toutefois, en considération du zèle qu'il avait montré, il fut créé chevalier. Sa relation, aussi instructive que peu amusante, dit Desbrosses, contient des détails exacts sur la position géographique de la côte des Patagons et de celle du détroit : elle a été publiée dans un recueil intitulé : *An account of several late voyages and discoveries to the south and north*, etc., 1694, in-8°, et imprimé en français à la suite du *Voyage de Coréal*, Amsterdam, 1722, 3 vol. in-12. Narborough a donné son nom à une île, au sud de l'archipel de Chiloé.

NARCISSE, affranchi de l'empereur Claude, devint son secrétaire, et acquit, dans l'exercice de cette charge, d'immenses richesses, par les moyens les plus odieux. La révolte de Scribonien ayant été étouffée, Narcisse, assis à côté de son maître, présida à la condamnation de ceux qui y avaient pris part, et se fit adjuger leurs sanglantes dépouilles. Oubliant la bassesse de son origine, il eut l'impudence de haranguer les légions de Plautius, qui refusaient de passer dans la Grande-Bretagne : mais la juste indignation des soldats ne put se contenir ; ils couvrirent de leurs cris la voix de l'orateur, et déclarèrent à leur chef qu'ils étaient prêts à le suivre. Narcisse s'étant aperçu qu'il n'avait plus la confiance de Messaline, et craignant qu'elle n'usât de son crédit pour le perdre, résolut de la prévenir. Il court à Ostie, où Claude était retenu par un sacrifice, lui révèle le honteux mariage que sa femme vient de contracter avec Silius, et, sans lui laisser le temps de se remettre de sa surprise, le conduit au camp des prétoriens : il le ramène ensuite à la maison de Silius, où Messaline célébrait une orgie, et donne à un centurion l'ordre de la tuer, avant qu'elle ait pu voir Claude, dont il connaissait la faiblesse. Le service qu'il venait de rendre à son maître, fut récompensé par la questure. Il voulut déterminer le choix que Claude devait faire d'une nouvelle épouse. Agrippine, l'ayant emporté sur ses rivales, ne lui pardonna point d'avoir tenté de l'écarter du trône. Alors Narcisse se déclara pour Britannicus, quoiqu'il pût un jour punir le meurtrier de sa mère ; et il engagea Claude à le désigner son successeur. Agrippine, instruite des démarches de Narcisse, parvint à l'obliger de se rendre aux eaux de la Campanie, pour sa santé ; et ayant profité de son éloignement pour empoisonner Claude, elle l'obligea de se donner la mort, l'an 54. Narcisse, avant de mourir, brûla tous les papiers dont il était le dépositaire, dans la crainte qu'Agrippine ne s'en servît pour exercer de nouvelles vengeances. Il fut regretté de Néron, qui perdait en lui un confident habile et très-propre à favoriser ses vices encore cachés. Au surplus, cet affranchi ne manquait ni d'audace ni de capacité ; et il prodiguait les richesses avec autant de facilité qu'il les avait acquises.

NARCISSE (St.), patriarche de Jérusalem, gouverna cette Église jusqu'à l'âge de 116 ans, et mourut vers l'an 216. Il avait assisté, en 195, au concile de Césarée en Palestine, convoqué pour décider du jour où l'on devait célébrer la solennité de Pâques.

NARDI (Jacques), Florentin, né en 1476, occupa plusieurs postes honorables dans sa patrie, fut envoyé en ambassade à Venise en 1527, et mourut vers 1540. Il est auteur d'une comédie intitulée l'*Amicizia*, dans le prologue de laquelle se trouve le modèle des premiers vers appelés *sciolti;* d'une *Histoire de Florence*, en italien, 1580, in-4° ; et d'une *traduction de Tite-Live*, très-estimée.

NARDI (Jean), médecin et littérateur, né en Toscane, exerça la médecine. On a de lui : *Lactis physica analysis*, 1634, in-4°; *Apologeticon in Fortunii Liceti mulctrum, vel de duplici calore*, 1636, in-fol. et in-4°; *De igne subterraneo*, etc., 1461, in-4°; *De rore disquisitio physica*, 1642, in-4° ; *Noctium genalium physicarum annus primus*, 1656, in-4°; *De prodigiosis vulnerum curationibus*, 1662, in-4°. Il a donné une édition de Lucrèce, *De naturâ rerum*, enrichie de notes savantes.

NARDIN (Thomas), négociateur, né à Besançon vers 1540, remplit successivement les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, et fut chargé de diffé-

rentes missions en Italie. Député à la diète de Ratisbonne, il parvint, avec l'appui de Henri IV, à faire respecter les franchises de la ville de Besançon menacées par l'Empereur, et mourut en 1616. On a de lui une traduction de l'ouvrage italien de Jérôme Conestaggio, *l'Union du royaume de Portugal à la couronne de Castille*, Besançon, 1596 ou 1601; Arras, 1600, in 8°, et Paris, 1680, 2 vol. in-12.

NARDINI (Pierre), musicien toscan, né à Livourne, en 1725, fut l'élève et ensuite l'ami du célèbre Fortini, auquel il portait une affection véritablement filiale : il vécut même assez longtemps chez lui, et alla exprès à Padoue pour le revoir, en 1769, époque à laquelle la chapelle du duc de Wurtemberg fut supprimée. Son mérite extraordinaire ayant vivement frappé Joseph II, pendant le voyage qu'il fit en Italie, il lui fit présent d'une magnifique boîte d'or en témoignage de sa satisfaction. Le président Dupaty en parle dans ses lettres avec le plus vif enthousiasme. En effet, les sons qu'il savait tirer de son violon étaient si purs, qu'ils produisaient quelquefois l'illusion d'une voix. Il mourut à Florence, en 1796. Ses principales productions consistent : en *six concerts pour violon*, Amsterdam; *six solos pour violon*, Berlin; *six trios pour flûte*, Londres; *six solos pour violon*, Londres; *six quatuors pour violon*, Florence, 1782; *six duos de violon*, Florence; un *recueil* de ses sonates, devenu fort rare en France et même en Italie; enfin plusieurs autres compositions manuscrites pour le violon.

NAREG (Grégoire de), un des plus célèbres écrivains ascétiques de l'Arménie, né en 951, mort en 1003 au monastère de Nareg, dans la province de Rechdouni, a laissé, entre autres ouvrages, un *Recueil de pièces*, Constantinople, 1774, in-12; Venise, 1789, in-12, souvent réimprimé; des *homélies*, des *hymnes*, un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*.

NARÉJNY (Basile), littérateur russe, mort en juillet 1825, dans un âge peu avancé, est regardé par ses compatriotes comme un des premiers et des meilleurs auteurs de romans originaux. Les ouvrages de Naréjny, d'un style naturel quoiqu'un peu négligé, ont obtenu du succès dans son pays. En voici les titres : *Aristion*, ou *l'éducation refaite*, Saint-Pétersbourg, 1822, 2 vol. in-12; *le Boursier*, Moscou, 1824, 4 vol. in-12; *les deux Ivan*, ou *la manie des procès*, Moscou, 1825, 3 vol. in-12; *Nouvelles*, Saint-Pétersbourg, 1824, 3 vol. in-12; *Soirées slavonnes*, Saint-Pétersbourg, 1826, 2 vol. in-12.

NARES (James), habile et savant organiste, né à Stanwell, dans le comté de Middlesex, en 1715, mort en 1785, a enrichi la chapelle du roi d'Angleterre d'une foule de pièces remarquables. Quelques-unes ont été gravées et plusieurs autres sont restées en manuscrit; toutes continuent à être exécutées avec succès. On a en outre de lui des *Leçons de clavecin*, un *Traité du chant*, etc.

NARES (Edmond), docteur en droit canon, cousin germain du précédent, naquit à Londres en 1762, et termina ses études à l'université d'Oxford sous la protection de l'évêque Randolphe. Il entra, en 1792, dans les ordres sacrés, et fut bientôt pourvu de la cure de Saint-Pierre, où il s'acquit une grande popularité. Il épousa, en 1797, la troisième fille du duc de Marlborough, et fut peu après nommé recteur de Biddenden, emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort dont nous ignorons la date. Outre un grand nombre de *sermons*, il a publié : *Essai pour prouver combien les idées philosophiques d'une pluralité de mondes sont en harmonie avec le langage de l'Écriture*, 1802, in-8°; *Thinks I to myself*, nouvelle, 1811, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a eu 9 éditions; la dernière a été imprimée en 1813.

NARES (Robert), membre de la Société des antiquaires, était fils du précédent. Il reçut une excellente éducation à l'université d'Oxford, et devint bientôt recteur de Sharnford, prédicateur de Lincoln' Inn et bibliothécaire-adjoint du musée britannique. Il résigna la première de ces places lorsqu'il fut nommé, en 1799, archidiacre de Stafford, et toutes les autres lorsqu'il fut pourvu de la cure de Sainte-Marie, où il résida longtemps. Nares fut un des créateurs du *British Critic;* il céda depuis l'intérêt qu'il avait dans cet excellent journal. Il travailla aussi au *Classical Journal*. On a de lui : *Essai sur le démon de Socrate*, In-8°, 1782; *Éléments d'Orthoëpy* (de prononciation), in-8°, 1784; *Remarques sur la ballade favorite de Cupidon et Psyché*, avec une notice sur la pantomime des anciens, in-12, 1788; *Principes du gouvernement d'après la saine raison*, in-8°, 1792, etc.

NARSÈS, 7e roi sassanide de Perse, surnommé *Nakhdjirkan*, fils de Bahram ou Varanès II, succéda à son frère Bahram III, en 296, et fut en guerre avec les Romains pendant toute la durée de son règne. Il battit Maximien en 301, s'empara de la Mésopotamie, et força Tiridate, roi d'Arménie, de se ranger de son parti; mais en 302 Maximien prit sa revanche. Narsès, complétement vaincu, abandonna la Mésopotamie, et fut contraint en outre de céder cinq de ses provinces au delà du Tigre. Ce prince mourut en 303. Il eut pour successeur son fils Hormisdas II.

NARSÈS (l'eunuque), général de l'empereur Justinien, sans force physique, d'une stature petite et grêle, s'éleva de la condition la plus abjecte aux postes les plus brillants, par l'énergie de son caractère, l'activité de son esprit, et l'étendue de ses talents. Dans sa jeunesse, domestique de Justinien, il fut distingué par ce prince, devint successivement chambellan, trésorier privé, et déploya dans plusieurs missions diplomatiques une sagesse, une habileté qui justifièrent la confiance que son maître avait en lui. En 540, la jalousie des courtisans contre Bélisaire détermina Justinien à choisir Narsès dont il connaissait le dévouement, pour commander un corps de troupes envoyé en Italie dans le but apparent de soutenir les opérations de Bélisaire, mais avec l'intention secrète de les contrarier. Narsès joignit Bélisaire à Sirmium, et ces deux généraux firent lever le siége de Rimini; mais bientôt l'eunuque, excité par les ennemis de l'illustre général, affecta de blâmer ouvertement ses plans, et proposa de diviser les forces de l'armée. Bélisaire fut confirmé par Justinien dans le commandement en chef de l'armée; mais Narsès, malgré cette décision, se sépara de Bélisaire au siége d'Urbin, et sa défection entraîna la perte de Milan, qui fut entièrement ruinée par les Goths. Rappelé à Constantinople, il ne perdit rien de la faveur du souverain. En 552, il fut renvoyé de nouveau en Italie où les affaires des Romains étaient dans un état presque désespéré. Bélisaire avait quitté cette contrée dès 548. Totila, roi des

Goths, était maître de Rome et de presque toute la péninsule italique. Narsès succédait à Germanus, neveu de Justinien, dans le commandement de l'armée. Il commença par se concilier l'affection des troupes par des libéralités bien entendues, et de nombreux auxiliaires vinrent se ranger sous ses drapeaux. L'armée avait été rejetée au delà des provinces de la Vénétie. Au moyen d'une manœuvre habile autant que hardie, il se trouva en peu de jours à Ravenne, et marcha contre Totila qui l'attendait près de Nocera. C'est là que les Goths essuyèrent une défaite complète, leur roi Totila y fut tué d'un coup de lance. Narsès marcha de suite sur Rome, s'en empara, et acheva d'exterminer les Goths dans les plaines de la Campanie. Toutefois la conquête entière de l'Italie fut retardée par une invasion des Germains sous la conduite de Bucelin et Lothaire. Narsès n'eut point l'imprudence de lutter contre ce torrent dévastateur. Disséminant ses troupes dans des places fortes, mais de manière à pouvoir les réunir, et se contentant de harceler ses adversaires, l'habile général laissa pénétrer les Germains jusqu'aux extrémités de la Péninsule, où ils arrivèrent décimés par les maladies, suite de leur intempérance. Quand il aperçut le moment favorable, il joignit Bucelin auprès de Casilinum, et dans une seule bataille détruisit l'armée des Germains; Bucelin lui-même fut tué dans la mêlée. Déjà Lothaire avait péri avec presque toute son armée par une maladie contagieuse sur les bords du lac Benacus. Narsès rentra dans Rome en triomphateur, et bientôt toutes les villes de l'Italie furent remises sous la puissance romaine. Resté dans la Péninsule, avec le titre d'exarque, il eut l'art de conserver longtemps la faveur de Justinien, s'occupa de rétablir l'ordre dans les provinces et de maintenir la discipline dans l'armée; il établit des ducs dans les principales villes, et étouffa des émeutes suscitées par des Francs et des Goths. Dans la 14e année de son exarchat, des députés de l'Italie portèrent à Constantinople des plaintes contre lui. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela, et l'impératrice Sophie lui écrivit une lettre pliene de reproches. Narsès furieux se retira à Naples, et vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains, effrayés des progrès de ces nouveaux agresseurs, employèrent la médiation du pape Jean III auprès de Narsès. Celui-ci consentit à retourner à Rome, et mourut peu de temps après. Les conquêtes des Lombards firent bientôt sentir la perte de ce général.—Il y eut dans le même siècle (le 6e) deux autres personnages du même nom, qu'on a confondus quelquefois avec Narsès : 1° un Persarménien, qui abandonna les drapeaux du roi de Perse, et servit en Italie sous Bélisaire. Procope en parle avec éloge; 2° un Persan, mis à la tête d'une armée en Syrie, par l'empereur Maurice, qui se révolta contre Phocas, fut conduit à Constantinople, et brûlé vif dans l'hippodrome.

NARO (Benoit), cardinal, préfet de la congrégation de la discipline régulière et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, né à Rome en 1744, mort le 6 octobre 1832, reçut de Clément XIII un canonicat du Vatican et le titre de camérier secrétaire. Pie VI le déclara prélat domestique référendaire des deux signatures, et lui donna place parmi les membres de la consulte. Pie VII le nomma, en 1800, clerc de la chambre; en 1807, majordome et préfet du palais apostolique. Devenu cardinal le 8 mars 1816, sous le titre de Saint-Clément, Naro se distingua par son zèle pour le culte divin, et par les dons qu'il fit, soit à l'église de son titre, soit à la basilique de Sainte-Marie Majeure, soit à d'autres églises ou pieux établissements dont il était protecteur.

NARUSZEWICZ (Adam-Stanislas), célèbre historien et poëte polonais, grand notaire du grand-duché de Lithuanie, évêque de Luck, naquit en 1733 dans le district de Pinsk, d'une famille peu fortunée, mais illustre dans les annales de la Lithuanie. Après avoir fait ses premières études au collége de Pinsk, capitale de la Polésie, dans le palatinat de Brzesc-Litewski, il entra, en 1748, dans l'ordre des jésuites, qui avaient remarqué dans le jeune Naruszewicz des dispositions dont ils voulaient tirer parti; ils l'envoyèrent à Lyon, où il y avait un grand collége de jésuites, pour y continuer ses études. Secondé ensuite par la libéralité du prince Michel-Frédéric Czartoryski, grand chancelier de Lithuanie, il voyagea en Italie, en France et en Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à l'académie de Wilna, et plus tard au collége de Varsovie. Le prince Adam-Casimir Czartoryski, staroste général de Podolie, l'introduisit dans le monde, où il se distingua par les qualités brillantes de son esprit. Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, qui avait appris à le connaître, l'appela auprès de sa personne. L'ordre des jésuites ayant été supprimé en Pologne, en 1773, Naruszewicz fut nommé successivement coadjuteur à l'évêché de Smolensk, grand notaire pour le duché de Lithuanie, secrétaire du conseil permanent, évêque de Smolensk *in partibus infidelium*, et enfin, en 1790, évêque de Luck. Le roi le décora des ordres de l'Aigle blanc et de Saint-Stanislas. Il mourut à Janow le 6 juillet 1796. On a de lui une *Histoire de Pologne*, 6 vol. in-8°, dont il existe à la bibliothèque de l'Institut une traduction française; *la Vie de Ch. Chodkiewicz*, 1805, 2 vol. in-8°; une *Traduction de Tacite*, 1772, 4 vol. in-4°; *Description de la Tauride, ou Histoire des Tartares de Crimée; le Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniou en 1786, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II;* des *Poésies diverses*, telles qu'*odes*, *satires*, *églogues*, *épîtres*, *poésies érotiques*, etc. Ses *Œuvres* font partie du *Choix d'auteurs polonais*, publié en 26 vol. in-8°, par Motowski, Varsovie, 1803-1805.

NARVAEZ (Pamphile de), guerrier espagnol, était né à Valladolid. Il passa de bonne heure dans les îles de l'Amérique, que l'on venait de découvrir, et ne tarda pas à se signaler par sa bravoure. En 1510, il servait sous Esquibel, gouverneur de la Jamaïque, qui l'envoya avec une caravelle au secours d'Ojeda, arrivé par une suite d'aventures malheureuses sur la côte de Cuba, où il était réduit à la dernière extrémité. Narvaez gagna ensuite la confiance de Diego de Velasquez, gouverneur de Cuba, qui le chargea d'aller, en 1518, annoncer ses découvertes à la cour d'Espagne, et y soutenir ses intérêts. Quand Velasquez eut reconnu, en 1520, que Cortez auquel il avait donné le commandement de l'expédition du Mexique, méconnaissait son autorité, ne lui rendait pas compte de ses progrès, et correspondait directement avec l'Espagne, où ses envoyés avaient été bien accueillis par l'Empereur, il résolut d'équiper une puissante flotte pour

ruiner ce chef audacieux et ses partisans. Ayant rassemblé 800 hommes d'infanterie, 80 cavaliers, et une douzaine de pièces d'artillerie, il nomma Narvaez pour commander cette armée, et lui donna la qualité de son lieutenant, en prenant lui-même celle de gouverneur général, et lui confia secrètement l'ordre de s'attacher particulièrement à se saisir de Cortez. Cependant l'audience royale de Saint-Domingue, informée de ces préparatifs, en craignit les suites, et fit partir Luc Vasquez d'Aylon, pour adresser des représentations à Velasquez : elles furent inutiles ; alors Vasquez, voulant prévenir une rupture fâcheuse, s'embarqua sur la flotte de Narvaez ; elle était composée de 11 navires et 7 brigantins : il mit à la voile au mois d'avril 1520, et atterrit heureusement au Mexique. Montezuma fut, dit-on, instruit par ses émissaires, de l'arrivée d'une armée espagnole, et communiqua cette nouvelle à Cortez, qui crut d'abord que c'était un renfort qu'on lui amenait. Narvaez, ayant jeté l'ancre dans le port de Saint-Jean-d'Ulloa, essaya vainement de gagner Sandoval, commandant de la Vera-Cruz : celui-ci expédia les émissaires de Narvaez à Cortez, qui apprit ainsi le débarquement d'une armée rivale, la commission dont Narvaez était chargé, et sa marche sur Zampoala. Il entreprit de l'amener à des sentiments pacifiques par l'entremise des Espagnols, que Sandoval lui avait envoyés. Les propositions de Cortez courroucèrent tellement Narvaez qu'il interrompit celui qui en était porteur, et le chassa de sa présence. Les remontrances de Vasquez n'eurent pas plus de succès : Narvaez le fit arrêter et conduire à Cuba, sur un navire de la flotte ; puis, n'écoutant que la fougue de son caractère, il donna l'ordre de publier à l'instant la guerre à feu et à sang contre Cortez, de le déclarer traître à l'Espagne, et de mettre sa tête à prix. Cet emportement refroidit ses propres troupes pour sa cause ; et lorsque Cortez se fut avancé jusqu'à Motaliquita, bourgade à 12 lieues de Zampoala, quelques soldats de Narvaez vinrent l'y joindre, et l'informèrent du désordre qui régnait dans l'armée de leur chef. Toutefois Cortez tenta encore un dernier effort pour éviter de combattre ses compatriotes. Narvaez, de son côté, dressait à Cortez une embuscade, dans le dessein de l'enlever ou de lui ôter la vie. Celui-ci fit marcher ses troupes sur Zampoala, où il attaqua son adversaire, le jour de la Pentecôte, et le battit. Narvaez, renversé d'un coup de pique qui lui creva un œil et le fit tomber sans connaissance, ne revint à lui que pour se voir les fers aux pieds et aux mains. Toute son armée prit parti pour Cortez. Après l'avoir fait panser soigneusement, Cortez le fit conduire à Vera-Cruz. Narvaez revint ensuite à Cuba, où il resta jusqu'en 1526. A cette époque, il partit avec 400 soldats pour aller faire un établissement en Floride. Il y découvrit la belle baie de Pensacola, et voulut s'avancer dans le pays ; mais n'écoutant que son entêtement, il mit si peu de prudence dans sa marche, qu'il fut enveloppé par les Indiens, et tué avec tout son monde.

NASALLI (Ignace), cardinal de la sainte Église romaine, naquit à Parme le 7 octobre 1750. Témoin, dans sa jeunesse, des persécutions qu'éprouvait la compagnie de Jésus, il chercha, par quelques écrits, à expliquer favorablement la position des jésuites, auxquels il était attaché. Sa carrière de prélat romain fit reconnaître qu'il était prudent, modéré et réservé dans sa conduite. Envoyé en Belgique, pour y encourager les dispositions religieuses de cette contrée, il s'y fit aimer et respecter, et il ne contribua pas peu, pendant sa nonciature, à confirmer les Belges dans cet amour pour le saint-siége, qui les distingue tant encore aujourd'hui. Léon XII voulut récompenser magnifiquement une vie de dévouement, de charité éclairée, et d'attachement sincère aux devoirs du sacerdoce, et il nomma Nasalli cardinal, le 25 juin 1827. Dans cette élévation, Nasalli n'oublia pas de protéger les jésuites, lui qui avait contribué efficacement à leur rétablissement en 1814. Nasalli jouit peu de temps de l'éminente récompense de la pourpre ; il mourut le 2 décembre 1831.

NASCIMENTO. *Voyez* **MANOEL.**

NASELLI (François), peintre, né à Ferrare dans les dernières années du 16e siècle, mort en 1630, a laissé plusieurs tableaux estimés que l'on voit dans quelques églises et dans diverses galeries. On connaît de lui quelques copies des Carrache, du Guerchin et du Guide, si exactes qu'on les a souvent confondues avec les originaux.

NASER (Abou'l Haçan), 3e prince de la dynastie des samanides, qui régnait dans la Perse orientale et la Transoxane, surnommé *Émir al-saïd* (le prince heureux), n'avait que 8 ans lorsque son père Ahmed fut assassiné, l'an 301 de l'hégire (914 de J. C.). Son vizir Abou-Abdallah-Mohammed et son général Hamouyah le firent triompher de tous ses ennemis et l'élevèrent à un degré de gloire et de puissance où nul de ses ancêtres n'était parvenu et où nul de ses successeurs ne put atteindre. Par sa clémence, sa justice, sa libéralité, son amour pour les lettres et la protection qu'il accorda aux savants, il mérita d'être placé au rang des plus illustres monarques de son temps. Après 30 ans de règne, il mourut l'an 331 (943), laissant le trône à son fils Nouh Ier.

NASER-ED-DAULAH (Abou-Mohammed al Haçan), fondateur de la dynastie des hamdanides, s'érigea en souverain l'an 323 de l'hégire (935 de J. C.), à Moussoul et dans plusieurs autres places de la Mésopotamie que son aïeul Hamdan et son père Abou'l-Hidja-Abdallah avaient possédées avant lui. Après plus de 10 années de guerre, dans lesquelles il eut successivement de grands succès et de grands revers, il fut détrôné par son fils aîné Abou-Taglab, et renfermé dans un château où il mourut en 358 (février 969). Ses États passèrent, 10 ans après, sous la domination des Bowaïdes.

NASER-ED-DAULAH (Abou'l Haçan Ali), arrière-petit-neveu du précédent, dépouillé de ses États d'Alep dès sa plus tendre enfance, l'an 319 (1001), se retira en Égypte, et parvint à de hautes dignités. Il se mit à la tête des rebelles sous le règne du calife Montanser, et fut massacré avec ses deux frères, l'an 465 (1070).

NASH (Thomas), poëte anglais du 16e siècle, né à Leostoff, dans le comté de Suffolk, a montré du talent dans le genre de la satire. Comme plusieurs des poëtes satiriques, il passa sa vie dans l'indigence et le malheur ; il fut lié avec Robert Green, et il était un des convives du festin où ce bel esprit débauché gagna une indigestion mortelle. Nash abjura la satire vers la fin de sa vie, devint même d'une piété édifiante, comme on peut le supposer par un petit écrit de sa composition intitulé : *les*

Pleurs du Christ sur Jérusalem. On cite de lui *Didon*, tragédie; *Volonté dernière et testament de l'Été*, comédie; l'*île des Chiens*, comédie; et un pamphlet qui a pour titre *Pierre sans le sou*, écrit avec beaucoup d'emportement contre le monde, qu'il accusait de ses malheurs.

NASINI (Joseph-Nicolas), peintre, né à Sienne en 1650, mort dans sa patrie en 1736, a laissé un grand nombre de copies des plus beaux tableaux de Rome, de Venise et de quelques villes de la Lombardie; ces différents ouvrages, entrepris par ordre de la cour de Toscane, prouvent que Nasini avait fait une étude particulière de Paul Véronèse et de Piètre de Cortone. Il a gravé la *Vierge, l'Enfant Jésus* et *St. Jean*.

NASMITH (Jacques), savant anglais, né vers 1740, fut recteur de Leverington, dans l'île d'Ély, et mourut en 1808. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, et entre autres des suivants: les *Itinéraires de Symon, fils de Siméon, et de Guillaume de Worcester*, 1778; *Traité sur les vers léonins*, 1778.

NASMYTH (Peter), né en 1787, mort le 17 août 1832 à Londres, était fils d'Al. Nasmyth, célèbre peintre de paysage à Édimbourg. Dès ses plus jeunes ans, il se livra avec une sorte de fureur à l'étude des beautés de la nature. Muni de son album et de son crayon, il passait des semaines, des mois entiers, sans rentrer dans la maison paternelle. Son père avait tenté en vain de lui faire adopter un autre genre de vie, lorsque le jeune enthousiaste eut, dans une excursion, le malheur de se briser le poignet droit. Cet accident, loin de le décourager, ne fit que doubler son zèle, et ce qu'il ne pouvait plus faire avec la main droite, il l'apprit avec la main gauche, avec laquelle il fit en peu de temps des *Paysages* admirés des connaisseurs par leur fidélité et leur fraîcheur. Arrivé à Londres à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas à y trouver de nombreux protecteurs parmi des amateurs éclairés, dont il enrichit les collections d'une multitude de compositions originales.

NASREDDYN-HADJA, fabuliste, surnommé l'*Ésope turc* par les écrivains orientaux, vivait à Yénishéir, dans la Natolie, à l'époque où Tamerlan envahit ces contrées. Il eut l'adresse de ramener le vainqueur à des sentiments d'humanité, qui démontrèrent que Tamerlan n'était pas incapable d'éprouver quelquefois le sentiment de la clémence.

NASSAU (Engelbert, comte de), gouverneur de Brabant, était, disent les vieilles chroniques, un seigneur vaillant, sage et prudent sur tous autres de son siècle, bon soldat et grand capitaine. Il rendit d'importants services à Charles, dernier duc de Bourgogne, principalement dans la guerre contre les Gantois révoltés, et fut nommé par ce prince, en 1473, chevalier de l'ordre de la Toison d'or. Engelbert fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, où Charles périt avec la fleur de sa noblesse; et dès qu'il eut acquitté sa rançon, il se hâta d'aller offrir l'hommage de sa fidélité à la jeune et malheureuse héritière de Bourgogne, qui épousa, bientôt après, Maximilien. Il se signala, en 1479, à la bataille de Guinegate, et eut la plus grande part au résultat de cette journée, par l'habileté avec laquelle il exécuta des charges de cavalerie, qui empêchèrent les Français de se rallier. Après la mort de Marie, il continua d'être honoré de la confiance de Maximilien. Ce fut Engelbert qui épousa secrètement, au nom de ce prince, Anne, duchesse de Bretagne: il vint ensuite à la cour de France réclamer Marguerite d'Autriche, que Charles VIII avait répudiée pour épouser Anne; et il signa, en 1493, le traité de Senlis, par lequel Maximilien renonça au vain titre de duc de Bretagne, pour être mis en possession du reste de l'héritage de Bourgogne. Engelbert, toujours fidèle à son souverain, ne cessa de combattre pour affermir la domination de l'Autriche dans les Pays-Bas; mais l'histoire lui reproche d'avoir conseillé des mesures violentes, dans l'unique but de s'enrichir des dépouilles de malheureux que ses vexations avaient portés à la révolte. Il mourut sans postérité, en 1504, et fut enterré dans l'église cathédrale de Breda, où l'on voit son tombeau, orné de quantité de figures et d'inscriptions. On a prétendu que les statues d'Engelbert et de la princesse de Baden, son épouse, et deux des statues placées aux angles de ce monument, étaient l'ouvrage de Michel-Ange.

NASSAU (Maurice de), l'un des plus grands capitaines des temps modernes, était le second fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande. Il naquit en 1567, au château de Dillenbourg, et il achevait ses études à Leyde, lorsque son père tomba sous les coups d'un assassin. La reconnaissance que les Hollandais conservaient des services de Guillaume, les décida à choisir Maurice pour gouverneur. Les provinces qui avaient recouvré leur indépendance, étaient disposées à tous les sacrifices, plutôt que de retomber sous le joug de l'Espagne. Elles offrirent en même temps la souveraineté à la France et à l'Angleterre. Élisabeth la refusa; mais elle fit passer dans les Pays-Bas une armée sous les ordres de Dudley, qui obtint une autorité, au moins égale à celle du stathouder. La vanité de cet indigne favori révolta tous ceux qui approchaient de sa personne; son incapacité acheva d'aigrir les esprits: on l'accusa de trahir à la fois les intérêts de l'Angleterre et ceux de la Hollande; et il sentit bientôt la nécessité de s'éloigner. Le grand pensionnaire Olden-Barneveldt présenta Maurice comme l'homme le plus propre à défendre la liberté que son père avait conquise: ce héros n'avait que 20 ans; mais on oublia, et il fit promptement oublier sa jeunesse. Il gagna l'affection des soldats, en veillant sur leurs besoins et en adoucissant leurs privations, qu'il partageait; il rétablit la discipline dans l'armée, et releva son courage par quelques succès qui étaient dus uniquement à son habileté. Profitant de l'éloignement du duc de Parme, envoyé en France, par Philippe II, pour appuyer les projets des ligueurs, il tomba sur les Espagnols à l'improviste, et leur enleva plusieurs places importantes. Il s'empara, en 1590, de Breda, au milieu de l'hiver, par une ruse: informé que la garnison n'était composée que d'Italiens, peu habitués aux rigueurs du climat et de la saison, il fit entrer dans la place un bateau chargé de tourbe, où étaient cachés 60 hommes qui lui ouvrirent les portes du château. L'année suivante, il prit Zutphen, Deventer, Hulst, Nimègue; en 1592, il se rendit maître de Groningue, et mit le comble à sa réputation par la belle défense d'Ostende, dont le siége coûta aux Espagnols plus de 60,000 hommes, et 100 millions. Il vint, en 1600, attaquer l'archiduc Albert devant Nieu-

port ; ayant renvoyé les bateaux qui avaient amené ses troupes : « Compagnons, dit-il aux soldats, il faut passer sur le ventre aux ennemis, ou boire toute l'eau de la mer. » Cette courte harangue enflamma les Hollandais, qui demandèrent à marcher au combat. Les Espagnols furent culbutés et mis en déroute ; leurs canons, leur bagage et plus de 100 drapeaux restèrent au pouvoir du vainqueur. Les campagnes suivantes de Maurice ne furent qu'une chaîne non interrompue de succès. Les Espagnols demandèrent la paix ; mais le prince d'Orange, prévoyant qu'elle diminuerait son influence, ne parut pas disposé à la leur accorder. Olden-Barneveldt remontra qu'il était temps de laisser respirer les peuples accablés du fardeau de la guerre depuis 42 ans ; et que d'ailleurs la Hollande n'avait plus aucun intérêt à faire la guerre à l'Espagne, qui reconnaissait son indépendance. Malgré l'opposition de Maurice, une trêve de 12 ans fut signée en 1609 ; mais il ne pardonna pas au grand pensionnaire d'avoir déjoué par là ses projets ambitieux : il essaya d'abord de l'amener à ses vues par les promesses les plus séduisantes ; mais voyant qu'il ne pourrait jamais y réussir, il devint son ennemi déclaré, et ne chercha plus que l'occasion de se débarrasser d'un censeur importun. On a vu, à l'article Barneveldt, comment, sous le frivole prétexte d'une dispute théologique sans intérêt comme sans importance, le cruel Maurice fit traîner à l'échafaud un vieillard, son bienfaiteur, qu'entourait la vénération de toute l'Europe ; et l'on sait qu'il ne tint pas à lui d'envelopper dans la même proscription, le savant Grotius, et les autres partisans d'Arminius : mais ce fut inutilement que Maurice dégrada son noble caractère, en se montrant vindicatif et cruel. La mort de Barneveldt, en révélant son ambition, lui ôtait les moyens de la satisfaire. Les Hollandais qui n'avaient vu en lui que le protecteur de leur indépendance, changèrent alors de sentiment ; et il eut plus d'une fois l'occasion de s'apercevoir combien même il était haï. La trêve qui durait depuis si longtemps au gré de son impatience, expirait en 1621. Les Espagnols opposèrent alors à Maurice, Spinola, l'un des premiers hommes de guerre dans un siècle qui en compte un si grand nombre. Obligé de lever le siége de Bergopzoom, il prit Breda, en 1625, tandis que le stathouder tentait inutilement de s'emparer de la citadelle d'Anvers. Le chagrin que Maurice conçut de ce double échec, acheva de ruiner sa santé, affaiblie depuis longtemps ; et il mourut à la Haye le 23 avril de la même année. Frédéric-Henri, son frère, lui succéda dans la dignité de stathouder. Le portrait que l'abbé Raynal a tracé de Maurice, n'est qu'une suite d'antithèses plus brillantes que justes. L'historien du *Stathouderat* le compare à Montecuculi, à Vauban, au prince Eugène, au duc de Vendôme, au grand Condé, à Charles XII et à Turenne : si Maurice eût réuni en effet toutes les qualités qui distinguent ces grands généraux, il ne faudrait pas hésiter de le placer à la tête des capitaines anciens et modernes ; mais il est évident que Maurice n'a pas pu posséder au même degré la sage circonspection de Montecuculi, et la fougue impétueuse de Charles XII. On doit donc se borner à dire qu'il eut de grandes qualités comme homme de guerre, et qu'il donna dans toutes les occasions des preuves de courage et d'habileté. Maurice avait fait une étude particulière des mathématiques et de la fortification ; il imagina un pont pour le passage des rivières, et différents moyens pour hâter la réduction des places qu'il assiégeait. Il ne cultiva point les lettres, mais il encouragea les poëtes ; et l'on sait qu'il récompensa par une médaille d'or, Théophile, qui lui avait adressé une ode sur la bataille de Nieuport. L'ouvrage intitulé : *Généalogie et lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et figures, contient le récit des exploits de Maurice, qui remporta trois victoires en bataille rangées, prit 38 villes fortes, 45 châteaux, et fit lever 12 siéges. On trouvera des détails curieux sur son caractère dans les *Mémoires* de Louis Aubery du Maurier, Paris, 1687, in-12.

NASSAU-SIEGEN (Jean-Maurice, prince de), l'un des plus vaillants capitaines de son temps, était petit-fils de Jean, comte de Nassau, dit *le Vieil*, chef de la branche de Dillenbourg. Né en 1604, il se montra, dès sa première jeunesse, passionné pour la gloire, recherchant avec empressement toutes les occasions d'en acquérir. Le prince d'Orange l'ayant nommé, en 1636, capitaine général des possessions hollandaises dans le Brésil, il s'y rendit aussitôt, et, à peine débarqué, tomba inopinément sur les Portugais, auxquels il enleva plusieurs places importantes. Persuadé qu'avec une partie des troupes qu'il avait amenées, il viendrait à bout de chasser les Portugais du Brésil, il envoya un détachement ruiner leurs établissements sur la côte d'Afrique, et continua d'étendre ses conquêtes, aidé des naturels du pays, qui se déclarèrent bientôt pour le vainqueur. Maurice échoua cependant devant San-Salvador, dont il fut obligé de lever le siége, après avoir perdu ses meilleurs officiers. Mais ayant reçu des renforts, en 1638, et la flotte des Portugais et des Espagnols ayant été presque entièrement détruite par celle des Hollandais, à la vue de la baie de Tous-les-Saints, la guerre recommença dans le Brésil, avec un acharnement égal de part et d'autre et une cruauté si grande, que les généraux furent obligés de régler, par une convention spéciale, la manière dont on se battrait à l'avenir. La nouvelle de la révolution qui éleva la maison de Bragance sur le trône de Portugal, étant parvenue au Brésil, Maurice, qui prévoyait que les Portugais ne tarderaient pas à s'unir aux Hollandais contre les Espagnols, se pressa d'agrandir ses conquêtes, persuadé que le traité laisserait les deux nations en possession des pays qu'elles se trouveraient posséder au moment de la signature. Afin d'occuper les aventuriers que l'espoir du butin avait attirés sous ses drapeaux, il leur persuada de faire une excursion dans le Chili, et profita du loisir que lui donnait la trêve avec les Portugais, pour visiter le Brésil et en examiner les productions naturelles les plus intéressantes. Après avoir réglé toutes les affaires du Brésil, Maurice repassa en Hollande, en 1644, ramenant une flotte chargée de richesses. Il y fut accueilli avec une pompe extraordinaire, et, en récompense des services qu'il avait rendus à la république, fut nommé gouverneur de Wesel et général en chef de la cavalerie hollandaise. L'électeur de Brandebourg l'établit ensuite grand maître de l'ordre Teutonique, et le fit gouverneur du duché de Clèves ; il embellit cette ville, et y établit un jardin magnifique, dont Voltaire a donné une description charmante dans son *Voyage à Berlin*. Ce prince mourut

le 20 décembre 1679. Gasp. Baërle a écrit en latin l'*Histoire du Brésil*, sous le gouvernement de Maurice de Nassau. On conserve à la Bibliothèque royale de Paris un ouvrage de la main de ce prince, en 2 vol. in-fol., qui contient les animaux les plus remarquables à l'Amérique méridionale, dessinés et enluminés, avec de courtes descriptions.

NASSAU-SIEGEN (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince de), né en 1745, s'est rendu célèbre par sa vie aventureuse. Dépouillé de ses biens par le conseil aulique qui lui contestait sa légitimité, il entra au service à l'âge de 15 ans, simple volontaire, et fut successivement aide de camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. En 1766 il suivit Bougainville dans son voyage autour du monde, s'enfonça dans les déserts, et mérita par son intrépidité, la réputation d'un dompteur de monstres. De retour en Europe, il s'attacha au service de France comme colonel, essaya vainement de surprendre l'île de Jersey en 1779, combattit pour l'Espagne, à l'époque du siége de Gibraltar, et reçut en récompense de ses services 3 millions en cargaison de vaisseaux, le brevet de major général de l'armée espagnole et la reconnaissance de ses droits à la grandesse de première classe. Appelé par Catherine II au commandement d'une escadre contre les Turcs, il détruisit entièrement leurs forces sur la mer Noire. En 1790 il rendit de nouveaux services à l'impératrice, en battant la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande; mais au moment où il se croyait maître de Gustave III, il vit ses lignes forcées et perdit 44 bâtiments. La coalition formée contre la France réclamait les services du prince de Nassau; mais il refusa son bras, ne fit plus que voyager en Europe, alla en France à l'époque du traité d'Amiens, afin de voir l'homme extraordinaire qui déjà semblait tenir dans ses mains les destinées de l'Europe, et mourut quelques années après dans l'obscurité.

NASSAU-USINGEN (Frédéric-Auguste, duc de), né le 23 avril 1738, était feld-maréchal de l'empire lorsqu'il succéda à son frère, Charles-Guillaume, le 17 mai 1803. Il obtint une audience particulière de Napoléon à Mayence, le 24 septembre 1806; la même année, il leva dans ses États un régiment d'infanterie pour le service de France, et en resta propriétaire aux mêmes conditions que l'ancien gouvernement français avait accordées à sa maison. Il fit partie de la confédération du Rhin; mais, après les revers de Napoléon, en 1813, il entra dans la coalition des puissances alliées auxquelles il fournit un contingent de 5 à 6,000 hommes. Frédéric-Auguste mourut le 24 mars 1816, sans postérité masculine, n'ayant eu que 5 filles de la princesse Louise de Valdeck, qu'il avait épousée en 1775. En lui s'éteignit la branche de Nassau-Usingen, dont l'héritage fut dévolu à celle de Nassau-Weilbourg.

NASSAU-SAARBRUCK (Henri-Louis-Charles-Albert, prince de), né le 9 mars 1768, commença à régner le 2 mars 1793. Marié, le 6 octobre 1779, à une princesse de Saint-Mauris de Montbarrey, il n'en eut point d'enfants, et lorsqu'il mourut, le 27 avril 1797, le territoire de sa principauté, quoique déjà occupé par les armées françaises, fut partagé entre les autres branches de Nassau, qui ajoutèrent à leurs titres celui de *Saarbruck*; mais elles furent obligées, par le traité de Lunéville (1801), de renoncer définitivement à leurs portions d'héritage en faveur de la France.

NASSAU-WEILBOURG (Frédéric-Guillaume, duc de), né le 25 octobre 1768, succéda à son père *Charles-Christian* le 28 novembre 1788. La cession qu'il fit à la France de la part qui lui revenait dans la succession du dernier prince de Nassau-Saarbruck ne lui fut pas désavantageuse, car l'indemnité qu'il obtint surpassait de beaucoup ce qu'il avait perdu. Dans les guerres de Napoléon, il suivit la même ligne que les autres princes de la confédération du Rhin. Il mourut à Weilbourg, le 9 janvier 1816, d'une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé en montant un escalier.

NASSAU (Guillaume-George-Auguste-Henri-Belgique, duc de), né le 14 juin 1792, était le fils aîné du précédent, et lui succéda, sous le titre de prince, le 9 janvier 1816. La mort de son cousin, Frédéric-Auguste, duc de Nassau-Usingen, arrivée le 24 mars de la même année, le mit en possession de tous les États de la branche aînée de sa maison. Il prit alors le titre de *duc de Nassau*, et fixa sa résidence à Wisbaden. L'étendue territoriale de ses différentes principautés, qui est très-considérable, la fertilité du sol, les mines, les eaux thermales, les vignobles, les forêts immenses que renferme ce pays, dont la population d'ailleurs est fort nombreuse, avait rendu le duc Guillaume un des princes les plus riches et les plus puissants de l'Allemagne. Il était colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie au service d'Autriche. C'est lui qui commanda, en 1813, le contingent des troupes fournies par le duc de Nassau-Usingen aux puissances alliées. Le duc de Nassau assista, en 1837, au couronnement de la reine Victoria à Londres. Atteint d'une consomption dorsale, il mourut à Kissingen, en Bavière, le 20 août 1839. — Son fils aîné Adolphe, né le 24 juillet 1817, lui a succédé. Ainsi cette illustre et ancienne famille de Nassau, d'où sont sortis un empereur d'Allemagne et d'autres personnages célèbres, après avoir été longtemps partagée en beaucoup de branches, se résume aujourd'hui dans la branche d'Allemagne et celle qui règne en Hollande.

NASSAU (Guillaume de). *Voyez* **ORANGE**.

NASSER (Abou'l-Djoiousch), 4e roi de Grenade, de la dynastie des nasserides, ravit le trône à Mehemed III, son frère, en 708 de l'hégire (1308 de J. C.), à l'âge de 23 ans. Il fut obligé de soutenir son usurpation par la force des armes, et tandis qu'il faisait la guerre à son frère, les chrétiens, commandés par Ferdinand IV, roi de Castille, et Jacques II, roi d'Aragon, lui enlevèrent Gibraltar, et fomentèrent des troubles dans ses États. Profitant de ces troubles, Mehemed l'attaqua avec plus de vigueur, le força à capituler l'an 713 (1314) et à descendre du trône après un règne de 5 ans. Nasser mourut à Cadix en 1322. C'était un prince aussi distingué par ses avantages physiques que par ses qualités et ses connaissances. Il avait étudié l'astronomie sous la direction d'Abou-Abdallah-ben-al-Racam, le plus grand mathématicien de son temps, et y avait fait de tels progrès qu'il avait dressé lui-même des tables astronomiques fort exactes, et construit une horloge avec une précision remarquable.

NASSER-LEDIN-ALLAH (Abou'l-Abbas Ahmed IV), 34e calife abbasside, monté sur le trône l'an de l'hégire 575 (1180 de J. C.), régna pendant 47 ans. Uniquement occupé du soin d'amasser des trésors, il prit peu de part aux grands événements de son temps : cependant il fit respecter son autorité au-dedans et au-dehors, recula les frontières de ses États, et sut, au milieu de circonstances difficiles, établir dans ses États et surtout à Bagdad une excellente police ; il fonda des mosquées, des hôpitaux, des colléges, des caravenserails, et mourut en 662 (1225), laissant des richesses immenses à Dhaher Biam' Allah, son fils et son successeur.

NASSER MOHAMMED (Melik al-), 9e sultan mameluk d'Égypte et de Syrie, de la dynastie des bahrites, et fils de Kelaoun, succéda à l'âge de 9 ans à Kalil, son frère, l'an 693 de l'hégire (1293 de J. C.). Éloigné du trône par Ketbogha, son tuteur, qui lui-même fut dépossédé par Ladjyn, il ne fut rappelé qu'après la mort de ce dernier en 698 (1299). Les 10 premières années du règne de Mohammed furent agitées par des guerres sanglantes, tantôt contre des ennemis extérieurs, tantôt contre des émirs révoltés. Vainqueur de tous ses ennemis, il étendit son autorité jusqu'à Malathiah et Anah sur l'Euphrate, et l'affermit en déployant des talents et des qualités qui l'ont placé au rang des plus célèbres souverains de l'Égypte : il diminua les impôts, protégea les arts, encouragea l'agriculture, éleva des ponts, des digues, perça des routes, creusa plusieurs canaux, entre autres celui d'Alexandrie, embellit ses États de monuments vastes et somptueux, parmi lesquels on doit remarquer la grande mosquée et le palais du Caire. Enfin, sous le règne de ce prince, l'Égypte atteignit presque le haut degré de prospérité dont elle avait joui sous ses anciens rois. Mohammed mourut en 741 (1341), après avoir régné environ 44 ans, et laissa une nombreuse postérité qui occupa le trône jusqu'à la fin de la dynastie des Bahrites. Son fils aîné, Aboubekr, lui succéda.

NASSIR-EDDYN (Abou-Djafar Mohammed ben Haçan), astronome persan, cité quelquefois par les Orientaux sous le nom de *khodjah* (docteur), et fréquemment désigné par le surnom d'*Al-Thoussy,* du nom de Thous, dans le Khoraçan, où il naquit l'an 597 (1201), possédait des connaissances étendues sur toutes les matières ; il a écrit sur la théologie et la jurisprudence, sur la philosophie, l'économie politique, la métaphysique, l'histoire naturelle, la géographie, la médecine, etc., etc. Mais c'est surtout comme astronome et mathématicien qu'il s'est rendu illustre. Ce savant, que les Orientaux égalent à Ptolémée, a perfectionné plusieurs instruments particuliers à ces deux sciences, et en a inventé de nouveaux, dont on peut voir la description dans l'*Histoire de l'astronomie du moyen âge.* On trouvera des détails sur la personne et les travaux de ce savant, ainsi que la liste d'un grand nombre de ses ouvrages, dans le *Mémoire sur l'observation de Meregah,* par Jourdain, 1818, in-8o. Le plus remarquable est celui qui, sous le titre de *Tables ilkhaniennes* (Zeidje-Ilkhany), renferme ses observations astronomiques et le résumé de toutes celles qui avaient été faites avant lui. La *Table des longitudes et des latitudes,* publiée par Greaves, Londres, 1652, en latin, et réimprimée, en 1711, dans le tome III des *Petits géographes,* a été extraite des *Tables* de Nassir-Eddyn. Ce docteur mourut l'an de l'hégire 672 (1274).

NAT DE MONS, troubadour du 13e siècle, a laissé 6 pièces de vers, conservées dans un manuscrit de la Bibliothèque du roi à Paris, no 2701, fonds de la Vallière. Raynouard a donné des fragments de 3 dans son *Choix de poésies,* V. 268.

NATALE (Jérôme), jésuite espagnol, mort en 1580, fut un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et contribua puissamment à consolider son institution, dont il devint vicaire général. On a de lui : *Meditationes in evangelia totius anni,* Anvers, 1594, in-fol., figures de Viez. Cette édition est très-recherchée à cause de la beauté des épreuves. Il existe au moins un exemplaire des figures sur peau de vélin. Van Praët ne l'a pas connu.

NATALE (Thomas), marquis de *Monterosato,* littérateur et publiciste italien, naquit à Palerme, en 1735, et reçut une éducation soignée. Il dirigea spécialement ses études vers la philosophie, le droit public et la législation criminelle ; mais ces graves occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver avec succès la poésie italienne. Il mourut à Palerme, en 1819, après avoir rempli honorablement plusieurs fonctions publiques. Parmi les divers ouvrages de Natale, tous en italien, et dont aucun n'a été traduit en français, nous citerons : *la Philosophie de Leibnitz exposée en vers italiens,* Palerme, 1756, in-8o ; *Réflexions politiques, relatives à l'efficacité et à la nécessité des peines portées par les lois*, Palerme, 1772, in-8o ; *Commentaire sur le onzième paragraphe du droit de la guerre et de la paix de Grotius,* inséré dans les *Notizie dei letterati,* 1773, etc.

NATALI (Pierre), évêque d'Iesolo, né à Venise dans le 14e siècle, est auteur des *Vite di Santi,* imprimé pour la première fois en 1493, réimprimé depuis dans différentes villes d'Italie, et traduit en français, 1523-24, 2 vol. in-fol. On peut consulter sur ce personnage les *Dissertaz. vossiane* d'Apostolo Zeno, tome II.

NATALIS (le P. Jérôme), écrivain ascétique, né dans les Iles Baléares, au commencement du 16e siècle, possédait le grec, le latin et l'hébreu. En 1546, il se rendit à Trente pour entendre les orateurs du concile, et alla ensuite à Rome où il embrassa la règle de Saint-Ignace. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts de la congrégation naissante, fut revêtu successivement des charges de provincial, d'assistant, de commissaire et de vicaire général, et mourut dans la maison du noviciat, en 1580, à l'âge de 76 ans. Outre des *Scolies* manuscrites sur les constitutions de la société, il est auteur de l'ouvrage suivant : *Annotationes ac meditationes in evangelia quæ per totum annum leguntur,* Anvers, 1594 ou 1595, in-fol. Ce volume, orné de 133 estampes de Wierx et d'autres célèbres graveurs, est très-recherché des curieux.

NATALIS COMÈS. *Voyez* CONTI (Noel).

NATHAN, prophète d'Israël, sous le règne de David, prédit à ce prince que l'honneur de bâtir un temple au Seigneur dans Jérusalem était réservé à son fils Salomon, et lui reprocha ensuite, par ordre de Dieu, le meurtre d'Urie, ainsi que l'adultère qui y avait donné lieu.

NATHAN, rabbin, président de la synagogue de

Babylone, et ensuite de celle de Jérusalem, vivait dans le second siècle, et était contemporain de Rabbi Siméon ben Gamaliel. On a de ce savant docteur mischnique : *Pirkè avòth* (Chapitre des Pères), imprimé dans le Talmud de Babylone. François Taylor, ministre de Canterbury, traduisit cet ouvrage en latin, et le fit imprimer avec le texte en regard et des notes explicatives, Londres, 1651, in-4°.

NATHAN-BEN-JÉCHIEL, président de la synagogue de Rome, mort en 1106, avec la réputation d'un des écrivains juifs les plus distingués et les plus savants de son temps, a laissé un dictionnaire talmudique intitulé : *Aruch;* la première édition est de 1480, in-fol., sans date; l'abbé de Rossi en a donné la description dans ses *Annales hebraico-typ.* Cet ouvrage a été souvent réimprimé; l'une des éditions les plus estimées est celle de Paris, 1629, in-fol. On trouve dans la *Bibliothèque hébraïque* de Wolf une liste des imitations et des traductions qui en ont été faites.

NATHAN ou **RABBI-ISAAC-NATHAN**, écrivain juif du 15e siècle, est le premier auteur de cette nation qui ait fait une concordance hébraïque de la Bible, sur celle qu'Arlot, général des cordeliers, avait composée en latin. Cet ouvrage a été souvent réimprimé sous le titre de *Meir Netiv* (lumière des sentiers); la meilleure édition est celle que Buxtorf a publiée à Bâle en 1632. Rabbi-Nathan a laissé quelques autres écrits ou traités manuscrits.

NATHANAEL. *Voyez* **BARTHÉLEMY** (St.).

NATIVITÉ (Jeanne LE ROYER, dite la Sœur de la), fille d'un laboureur de la Chapelle-Samson, près de Fougères, née le 24 janvier 1732, entra domestique à l'âge de 18 ans dans un couvent de religieuses de Sainte-Claire, appelées urbanistes à Fougères, et fut ensuite reçue sœur converse. Elle se crut favorisée d'apparitions et de révélations, et dictait à l'abbé Genet, directeur de la maison, ce qu'elle disait avoir vu ou entendu. La révolution l'ayant obligée à sortir du couvent, elle se retira à Fougères et y mourut le 15 août 1798. L'abbé Genet, après avoir recueilli de nombreux manuscrits dictés par cette sœur, mourut subitement en 1817. Ce recueil a été publié sous le titre de *Vie et révélations de la sœur de la Nativité*, Paris, 1818, 3 vol. in-12; réimprimé en 1819, 4 vol. in-8° et in-12.

NATOIRE (Charles), peintre, directeur de l'académie de France à Rome, né à Nimes le 3 mars 1700, mort à Castel-Gandolfo en 1777, fut élève de Lemoine et maître de Vien. Ses compositions les plus estimées sont celles qui ornaient les appartements du premier étage du château de Versailles, un salon de l'hôtel de Soubise, et la chapelle des Enfants-Trouvés. Quelques-uns de ses tableaux ont été reproduits par les plus habiles graveurs du temps, tels que Fessart, Aveline, J. J. Flipart, etc.

NATTA (George), jurisconsulte, né à Casal, mort vers 1500, professa le droit civil et le droit canon aux universités de Pavie et de Pise, et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques par le marquis de Montferrat, son souverain. On a de lui quelques *Traités* de jurisprudence dont on trouve la liste dans la *Biografia piemontese* de Carlo Tenevelli, Turin, 1785.

NATTA (Marc-Antoine), de la famille du précédent, né à Asti (Piémont), fut magistrat à Gênes, et refusa la chaire de droit canon que lui offrait le sénat de Pavie. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de jurisprudence, tels qu'un traité *de Deo*, 1559, très-rare; *Conciliorum libri III*, 1587, in-fol.; *De immortalitate animæ, libri V; De passione Domini*, 1570, in-fol.; *De doctrina principum libri IX*, 1564, in-4°; *De Pulchro*, 1555, in-folio.

NATT-DAG (Axelson), sénateur de Suède dans le 17e siècle, était d'une famille qui passe pour la plus ancienne du pays, et qui est maintenant éteinte. Le savant Jean Messenius dirigea ses études. Il fit ensuite un voyage pour les perfectionner, et fut employé à son retour par Gustave-Adolphe dans plusieurs circonstances importantes. Il parvint à apaiser une émeute qui s'était élevée dans la province d'Upland, à l'occasion d'un impôt ordonné pour subvenir aux frais de la guerre d'Allemagne; et il fit rentrer le peuple dans le devoir sans effusion de sang. La dignité de sénateur, celle de maréchal du royaume, et le titre de baron, récompensèrent ses services. Il mourut en 1655, laissant quelques ouvrages en latin : *Dissertatio juridico-politica de regiâ successione*, Tubingen, 1614, in-4°; *Oratio contra Poloniam*, Amsterdam, 1636, in-8°.

NATTER (Laurent), graveur en médailles, né à Biberach en Souabe, mort en Russie en 1763, avec le titre de premier graveur de l'impératrice Catherine II, est auteur d'un *Traité sur les anciennes pierres gravées*, en allemand. Parmi les médailles qu'il a exécutées, on cite celles de sir *Robert Walpole*, et du *prince d'Orange*.

NATTER (Jean-Marc), peintre, né à Paris en 1685, mort en 1766, fut professeur à l'académie de peinture de Paris, peintre ordinaire du roi, et s'attacha particulièrement au portrait. On a de lui plusieurs esquisses historiques au crayon noir et blanc, entre autres celles de la galerie de Luxembourg, gravées au burin, Paris, 1710, in-folio.

NAU (Michel), jésuite missionnaire, né à Paris en 1631, mort dans cette ville en 1683, a publié : *Voyage nouveau de la Terre Sainte*, 1679 et 1702, in-12; *Ecclesiæ romanæ græcæque vera effigies*, 1680, in-4°; *État présent de la religion mahométane*, 2e édition, 1685, 2 vol. in-12. — Son frère, Nicolas Nau, de la même société, a composé en latin une *Oraison funèbre* du cardinal de la Rochefoucauld, 1645, in-8°.

NAUBERT (Bénédicte), romancière allemande, née à Leipzig, en 1755, morte dans cette ville, le 12 janvier 1819, a publié, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre de romans qui ont obtenu beaucoup de succès. Quelques-uns ont été traduits en français, entre autres : *Hermann d'Unna, Élisabeth de Toggenburg, Walther de Montbarry*, et *Tekla de Thurn*.

NAUCHE (Léonard), curé de Rochechouart, est auteur d'une *Oraison funèbre de Mar. de Rochechouard, marquise de Pompadour*, Brive, 1666, in-4°.

NAUCHE (Jacques-Louis), médecin, naquit à Vigeois (Corrèze), le 18 mai 1776. Venu à Paris pour ses études médicales, il s'y fit recevoir docteur. A l'époque où la découverte du galvanisme provoquait partout de nombreuses expériences, et où se forma la *Société galvanique*,

pour les répéter et en faire l'application au traitement des maladies, Nauche prit une part active aux travaux de cette Société, et en devint président. Il fut nommé successivement médecin-consultant de l'Institution royale des jeunes aveugles, et membre des Sociétés de médecine du département de la Seine et royale académique des sciences de Paris. Ayant concouru avec beaucoup de zèle à la propagation de la vaccine et à la conservation du fluide qui en provient, il partagea, en 1823, l'un des grands prix que le gouvernement français accorde, chaque année, aux vaccinateurs les plus habiles. Il avait soin d'être toujours abondamment pourvu de sujets propres à transmettre l'éruption préservatrice de la variole, et il tenait cette source constamment ouverte aux besoins de ses confrères. Après une vie fort active, employée à la pratique de son art et aux travaux du cabinet, Nauche mourut subitement à Paris le 5 juillet 1843. Il a publié : *Nouvelles recherches sur les rétentions d'urine, par rétrécissement de l'urètre et par paralysie de la vessie, suivies de remarques sur la gravelle,* Paris, 1801, 1803, 1806, in-8°; *Pyrétologie méthodique de Selle,* traduite du latin ; *Journal du galvanisme, de vaccine,* etc., Paris, 1803, et années suivantes ; *Des maladies de la vessie et du méat urinaire chez les personnes avancées en âge,* 1801, 1806, in-12 ; 3e édition, 1819, in-12 ; *Traité des maladies de l'utérus ou de la matrice,* Paris, in-8° ; *Des maladies propres aux femmes,* 1829, un tome en 2 vol. in-8°.

NAUCHE (Louis). *Voyez* GUYON.

NAUCLERUS (Jean VERGEN), plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né dans la Souabe, vers 1430, entra dans les ordres, fut successivement prévôt de l'église de Stutgard, puis de celle de Tubingen, professeur en droit canon à l'université de cette ville, ensuite recteur, enfin chancelier, et mourut vers 1510, laissant une *Chronique* en latin, depuis Adam jusqu'en 1500, estimée particulièrement pour les faits historiques du 15e siècle. L'édition la plus complète est celle de Cologne, 1564, 2 vol. in-fol., avec une continuation par Laur. Surius. On trouve une courte *Notice* sur Nauclerus dans les *Vitæ* de Melchior Adam ; Dan.-Guill. Moller a publié une *Dissertation latine* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4°.

NAUCYDES, sculpteur grec, né à Argos, florissait entre la 90e et la 95e olympiade, 420-400 ans avant J. C. A l'exemple de Phidias et de Polyclète, il employa l'ivoire et les métaux. On cite comme ses plus beaux ouvrages un *Mercure*, un *Sacrificateur immolant un bélier*, et surtout un *Discobole,* dont on croit reconnaître la répétition dans plusieurs statues antiques, entre autres dans une de celles du Musée royal à Paris.

NAUDÉ (Gabriel), savant bibliographe, né à Paris en 1600, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine ; mais son goût pour les livres le détourna de cet art pendant quelques années ; il y revint en 1633, époque à laquelle il fut nommé médecin ordinaire du roi Louis XIII. Après avoir été successivement chargé de plusieurs bibliothèques, entre autres de celles des cardinaux Bagni et Barberini, à Rome, et du cardinal Mazarin, à Paris, il fut appelé à Stockholm par la reine de Suède. Le climat de ce pays ayant altéré sa santé, il revint en France, et mourut presque au terme de son voyage, à Abbeville, en 1653. On trouvera des détails curieux sur ce savant dans les *Recherches sur les bibliothèques*, par Petit-Radel, et dans les *Mémoires* de Nicéron, tome IX, ainsi que dans les *Dictionnaires* de Moréri et de Chaufepié, les titres d'un grand nombre d'opuscules qu'il a composés. Les principaux sont : *le Marfore, ou Discours contre les libelles,* 1620, in-8°, très-rare ; *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix,* 1623, in-8° et in-4° ; *Avis pour dresser une bibliothèque,* 1627, in-8° ; *Addition à l'histoire de Louis XI,* contenant plusieurs recherches curieuses sur diverses matières, 1630, in-8°, réimprimée dans le supplément à l'édition des *Mémoires* de Philippe de Comines, publiés par Godefroy ; *Bibliographia politica*, 1633, in-12, souvent réimprimé et traduit en français, par C. Challine, 1642, in-8° ; *Considérations politiques sur les coups d'État*, 1639, in-4°, très-souvent réimprimées et reproduites par un plagiaire anonyme, sous le titre de *Réflexions historiques et politiques sur les moyens dont les plus grands princes et habiles ministres se sont servis pour gouverner et augmenter leurs États,* Leyde, 1739, in-12 ; *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin*, depuis le 6 janvier jusqu'à la déclaration du 1er avril 1649, in-4°, écrit dans lequel il y a beaucoup d'érudition et des notes curieuses. On a publié, sous le titre de *Naudeana,* un recueil d'anecdotes tirées de ses conversations.

NAUDÉ (Philippe), géomètre, né à Metz, en 1654, se réfugia en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, devint membre de la Société royale de Berlin, en 1701, fut professeur de mathématiques des jeunes princes de Brandebourg, et mourut à Berlin en 1720. On a de lui un *Traité de géométrie* en allemand, et quelques autres écrits insérés dans les *Miscellanea* de la Société de Berlin. — Son fils aîné, aussi géomètre, membre de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres, mort en 1745, a publié quelques opuscules, également insérés dans les *Miscellanea berolinensia*.

NAUDENOT (l'abbé), mathématicien, naquit vers 1730, dans la province de Franche-Comté. Après avoir terminé ses études, il fut admis chez les jésuites, et professa la philosophie dans différents colléges. A la suppression de la société, il se fit agréger à l'ordre de Malte, et se retira au village de Cintrey, bailliage de Vesoul, où il employa ses loisirs à l'étude des mathématiques. Il crut avoir trouvé *le vrai principe* du calcul intégral et différentiel, et adressa, en 1773, à l'académie de Besançon, un Mémoire contenant l'exposé de son système. Un de ses amis annonça cette découverte par une lettre insérée dans le *Journal des Savants*. L'abbé Naudenot fut associé, en 1780, à l'académie de Besançon, et il promettait de justifier le choix de cette compagnie par quelques ouvrages, lorsqu'il mourut presque subitement à Cintrey, le 17 janvier 1781.

NAUDET (Thomas-Charles), peintre de paysages, né à Paris en 1774, mort dans cette ville, le 16 juillet 1810, a laissé une collection de près de 3,000 dessins des plus beaux sites et des monuments tant anciens que modernes de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse. Les dessins des vues de la haute Italie ont été publiés dans l'ouvrage de Néergard : *Voyage pittoresque et historique au nord de l'Italie,* 1820, in-fol. Cet ou-

vrage avait été annoncé en 17 livraisons ; il n'en a paru que 9.

NAUDET (Jean-Baptiste-Julien-Marcel), acteur distingué, naquit à Champlitte, en Franche-Comté, le 14 mai 1743, et fit d'excellentes études au collége de cette ville. Après avoir suivi pendant quelques années la carrière militaire, il cultiva l'art dramatique, et débuta, en 1784, au Théâtre-Français, par les rôles d'Auguste dans *Cinna*, et de Philippe Humbert dans *Nanine*. En 1786, il fut reçu sociétaire, et partagea ensuite, avec Vanhove, l'emploi que le célèbre Brizard laissait vacant. La conduite de Naudet, à l'époque de la révolution, fut des plus honorables; mais les troubles occasionnés, en 1793, par la représentation de *l'Ami des lois* et de *Paméla*, lui ayant inspiré des craintes bien fondées, il se rendit en Suisse ; et il échappa ainsi à l'emprisonnement que subirent bientôt d'autres acteurs de la Comédie-Française. Revenu après le règne de la Terreur, il se réunit à ses anciens camarades, et continua de paraître sur la scène aux applaudissements du public. En 1806, il demanda sa retraite, et mourut, en 1830, à Passy, près Paris.

NAUENDORFF (le baron de), général autrichien, servit, en 1789, contre les Turcs, en qualité de colonel, sous Laudon. Le général russe de Lieven l'ayant chargé d'attaquer un corps turc posté à Borecs, il emporta cette position, ainsi que celle de Swinitza, battit complétement l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à Orsow. Devenu général-major, il fut employé, en 1794, sous le prince Cobourg, et commanda son avant-garde. C'est pendant cette campagne que l'archiduc Charles commença à lui accorder une confiance qui ne fit que s'accroître par la suite. En 1795, il continua de servir utilement dans les Pays-Bas. Le 8 octobre, il repoussa les Français auprès de Stetten, et, le 20 décembre, il leur fit éprouver, conjointement avec le général Kray, un nouvel échec près d'Alsens. L'Empereur lui accorda, dans le même temps, la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. Au commencement de 1790, il fut employé sous Wurmser en Italie, mais l'archiduc Charles l'appela en Franconie, où il amena à ce prince un renfort de troupes, avec lesquelles il l'aida à repousser Jourdan, notamment à la journée d'Amberg. Ce prince le détacha ensuite avec un corps vers le Danube, pour précipiter la retraite de Moreau et empêcher ce général de venir inquiéter ses derrières pendant qu'il poursuivait Jourdan. Nauendorff contint en effet Moreau près de Neubourg, et chassa ensuite ses troupes près d'Ulm. Après avoir aidé Latour à déterminer la retraite de ce général, il rejoignit promptement l'archiduc dans le Brisgaw, et dirigea, sous les yeux de ce prince, l'attaque du 24 octobre sur les défilés de Candern, où l'armée autrichienne obtint quelques avantages, à la suite d'une longue et vigoureuse résistance de la part des Français. En février 1797, il fut élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant. Au commencement de 1800, il commandait encore l'avant-garde de l'archiduc vers Bâle et Schaffouse ; et il servit ensuite, pendant cette campagne, sous le général de Kray. Ayant alors obtenu sa retraite, il mourut dans un âge très-avancé.

NAULT (Denis), historien romancier, n'est guère connu que par ses ouvrages, dont la rareté fait le principal mérite. D'abord juge à Luzy, près de Nevers, il occupa depuis la même place à Toulon-sur-Arroux, bailliage de Mont-Cenis, et mourut en 1707. On a de lui : *le Trophée de la justice élevé sur le polyandre des nobles*, Lyon, 1667, in-12; *Histoire de l'ancienne Bibracte appelée Autun*, Autun, 1688, in-12; *la Mort d'Ambiorixène vengée par celle de Jules-César, assassiné par Brutus*, Lyon, 1688, in-12.

NAUMANN (Jean-Amédée), directeur de la chapelle de l'électeur de Saxe, né à Blasewitz, près de Dresde, en 1745, alla fort jeune en Italie, et y passa 8 années, uniquement occupé de ses études musicales. Il y retourna vers 1772, et composa, pour les théâtres de Venise et de Naples, des pièces qui ont fait le fondement de sa réputation. Tous les souverains de l'Europe voulaient l'attacher à leur cour; mais Naumann se fixa dans sa patrie, et mourut à Dresde, le 27 mai 1801. On a de lui des *opéras* italiens, allemands et suédois; une quantité prodigieuse de morceaux pour clavecin, la plupart avec accompagnements de violon, basse et flûte; de la musique sacrée dans laquelle on distingue la *Passion* de Métastase, qu'il fit deux fois, l'une à Padoue, et l'autre à Dresde, et le *Giuseppe reconosciuto* du même poëte, qu'il mit aussi deux fois en musique, sur les paroles italiennes pour Dresde, puis sur des paroles françaises pour Paris. Naumann possédait une connaissance parfaite de la prosodie italienne; la pureté des motifs, la grâce des détails, un style facile et suave, sont les caractères principaux de cet artiste justement célèbre.

NAUMANN (Jean-André), naturaliste allemand, naquit en 1747, à Ziebigk, auprès de Kœthen, où son père avait une propriété rurale dans laquelle il prenait plaisir à dresser des embûches aux oiseaux. Ce goût se transmit au fils, et depuis sa sortie de l'école de Kœthen, Jean-André devint décidément oiseleur et chasseur forestier. Il eut alors les moyens d'observer les oiseaux des bois, des champs et des étangs ; il étudia l'ornithologie dans les livres, et, combinant ses propres observations avec celles des autres naturalistes, il fut à même d'écrire sur ce sujet. Son fils aîné étant bon dessinateur, exécuta les figures, et, pour mieux seconder les goûts de son père, il apprit aussi à graver ; il composa donc les planches, son père les imprima, et, les joignant au texte, il fit paraître ainsi son *Histoire naturelle des oiseaux terrestres et aquatiques de l'Allemagne*, 1796 ; son fils en a donné une nouvelle édition en 1818, avec une *Notice* biographique sur son père. Jean-André Naumann avait encore publié deux autres ouvrages : *l'Oiseleur*, 1789, et le *Paysan philosophe*, 1791. Il mourut le 15 mai 1826.

NAUNTON (sir Robert), né dans la seconde moitié du 16e siècle, était issu d'une ancienne famille du comté de Suffolk. Après avoir fait de brillantes études au collége de la Trinité, il occupa divers emplois à l'université de Cambridge, dont il fut nommé orateur. Ayant eu occasion de haranguer Jacques Ier, ce monarque lui témoigna beaucoup de bienveillance ; et, sur les recommandations de plusieurs seigneurs, notamment du fameux George Villiers, duc de Buckingham, son favori, il le nomma, en 1618, secrétaire d'État, puis maître de la cour des gardiens, établie sous le règne de Henri VIII,

pour la protection et la conservation des biens de ceux qui, abandonnant la religion catholique, embrassaient la communion anglicane. Naunton se démit de cette charge en 1635, et mourut la même année. On a de lui des remarques curieuses sur le caractère de la reine Élisabeth et de ses favoris. Cet ouvrage, imprimé sous le titre de *Fragmenta regalia,* Londres, 1641, in-4°, et 1653, in-12, a été traduit en français par Jean Lepelletier.

NAUSEA (Frédéric), célèbre théologien, né près de Wurtzbourg vers 1480, professa d'abord les belles-lettres, et se plaça par son talent au premier rang parmi les littérateurs de son temps. Il enseigna successivement le droit et la théologie, puis il parut avec éclat dans la chaire, remplit, pendant 12 ans, les fonctions de prédicateur à Mayence, fut appelé, en 1533, à Vienne, en qualité de prédicateur de la cour, de lecteur en théologie, de chanoine de la cathédrale et de conseiller du roi. Ses lettres prouvent que, jusqu'à cette époque il avait essuyé des persécutions qui avaient nui à son élévation et à sa fortune. Il obtint l'évêché de Vienne en 1541, ainsi que le titre d'ambassadeur du roi des Romains au concile de Trente, et mourut dans cette ville, le 6 février 1550, laissant un grand nombre d'ouvrages de grammaire, de poésie, de musique, d'arithmétique, de dialectique, de physique, d'astronomie, d'histoire, de droit civil et canonique, dont il avait donné un *Catalogue* raisonné en 1547. Ils ont été recueillis à Cologne, 1616, in-fol.

NAUZE (Louis JOUARD de la), membre de l'Académie des inscriptions, né à Villeneuve-d'Agen, le 27 mars 1696, mort le 2 mai 1773, s'était fait connaître, lors de la dispute que fit naître le système chronologique de Newton, par la publication de 3 *Lettres,* dans lesquelles il répond au P. Souciet, qui avait attaqué ce système. Ces lettres sont imprimées dans le recueil du P. Desmolets, intitulé: *Continuation des mémoires de littérature de Sallengre,* tom. V et VI. Les autres écrits de la Nauze consistent en 30 *Mémoires,* relatifs à divers points de chronologie ancienne; ils font partie de la collection de l'Académie des inscriptions. Il a traduit en français, sous le titre du *Directeur des âmes religieuses,* 1726, in-18, un traité latin de Louis Blosius.

NAVAGERO (André), littérateur, né à Venise en 1483, remplaça Sabellicus dans les fonctions de bibliothécaire de St.-Marc et d'historien de la république, et fut envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, après la défaite de François Ier à Pavie. Plus tard, les Vénitiens sentant la nécessité de contrebalancer l'influence de l'Empereur en Italie, chargèrent Navagero d'une mission importante auprès du roi de France; mais la mort le surprit à Blois, où il était venu trouver la cour en 1529. On a de lui des *Leçons* sur Ovide et sur les *Oraisons* de Cicéron; une traduction latine des *Oraisons funèbres d'Alviano et du doge Loredano;* un *Voyage* en Espagne et en France, écrit en italien; des poésies italiennes, des lettres, des épigrammes et des églogues latines: le tout a été recueilli par les frères Volpi, et publié à Padoue, 1718, in-4°. Plusieurs des poésies érotiques de Navagero ont été traduites en français par E. T. Simon de Troyes (1786).

NAVAGERO (Bernard), de la famille du précédent, évêque de Vérone, l'un des Pères du concile de Trente, mort cardinal en 1565, a laissé des harangues et une *Vie du pape Paul IV.* On trouve sa *Vie* dans le livre d'Augustin Valerio: *De cautione adhibendâ in edendis libris,* 1719, in-4°.

NAVAILLES (Philippe de MONTAULT de BENAC, duc de), maréchal de France, d'une ancienne maison du Bigorre, était né en 1619. Élevé par ses parents dans les principes des réformés, il fut reçu, à l'âge de 14 ans, page du cardinal de Richelieu, qui lui persuada de rentrer dans le sein de l'Église; et sa conversion fut bientôt suivie de celle de son père et de ses frères. Il obtint, en 1638, l'enseigne colonelle dans le régiment du cardinal, et passa rapidement par tous les grades. Colonel, en 1641, d'un régiment de son nom, il fit toutes les campagnes d'Italie, se trouva à la plupart des siéges, et montra partout de la valeur et du sang-froid. Après la mort de Richelieu, il s'attacha au cardinal Mazarin, devint capitaine de sa compagnie de gendarmes, poste brigué par les plus grands seigneurs; il retourna en Italie servir sous les ordres du duc de Modène, se signala encore dans différentes rencontres, et revint à Paris en 1648, se rétablir d'une blessure dangereuse qu'il avait reçue au siége de Cremone. Pendant les guerres de la Fronde, il resta constamment attaché au parti de Mazarin, et fut employé à combattre les rebelles dans l'Orléanais et l'Anjou. Nommé, en récompense de ses services, gouverneur de Bapaume, il eut part à toutes les actions qui se passèrent en Flandre, et fut renvoyé, en 1658, en Italie, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il succéda, la même année, au duc de Modène, dans le commandement des troupes françaises, et le conserva jusqu'à la paix. Une intrigue, à laquelle on soupçonna la duchesse de Navailles de s'être prêtée, lui fit perdre les bonnes grâces du roi; le duc fut obligé de vendre toutes ses charges, et de quitter la cour: mais son innocence fut reconnue, et Louis XIV le dédommagea en le nommant gouverneur de l'Aunis. Chargé, en 1669, de conduire les secours que la France envoyait dans l'île de Candie assiégée par les Turcs, il se rembarqua à la fin de la campagne, avec les débris de son armée, sous prétexte que la disette de vivres se faisait sentir dans la ville, et qu'un petit corps de Français ne pourrait pas en retarder la prise. Louis XIV désapprouva hautement cette espèce de défection; le duc de Navailles fut exilé dans ses terres, où il resta trois années: il parvint enfin, sinon à se justifier, du moins à affaiblir les préventions du monarque, qui lui permit de retourner dans son gouvernement d'Aunis. Il servit dans la seconde conquête de la Franche-Comté, prit la ville de Grai, dont la position sur la Saône, est très-importante, et facilita la prise de Dôle et de Besançon, qui rendit Louis XIV maître de la province. Rappelé en Flandre, en 1674, il commanda l'aile gauche à la bataille de Seneffe, reçut, l'année suivante, le bâton de maréchal, et passa en 1676, dans la Catalogne, où il s'empara de Figuières, et remporta plusieurs avantages sur l'armée commandée par le comte de Monterey. Il rentra en France, après la paix de Nimègue, accablé de chagrin d'avoir vu mourir subitement son fils unique, jeune homme de grande espérance. Il fut nommé gouverneur du duc de Chartres (Philippe d'Orléans, depuis régent), et mourut le 5 février 1684.

Le duc de Navailles a laissé des *Mémoires* (de 1635 à 1683), imprimés à Paris, 1701, in-12.

NAVAILLES (SUZANNE DE BAUDÉAN DE NEUILLANT, maréchale DE), femme du précédent, était fille de Charles de Baudéan, comte de Neuillant, gouverneur de Niort, et de Françoise Tiraqueau. Reçue au nombre des filles d'honneur de la reine Anne d'Autriche, elle obtint la confiance du cardinal Mazarin; et cette liaison lui donna quelque part aux secrets de la cour. Mme de Motteville dit même qu'elle fut chargée de proposer à Mlle de Montpensier d'épouser le roi, si elle voulait promettre d'employer son crédit sur le duc d'Orléans son père, pour l'empêcher de s'unir au prince de Condé contre la cour. Le cardinal Mazarin, forcé de quitter la France, pria la reine de consentir au mariage du duc de Navailles avec Mlle de Neuillant : cette union fut célébrée dans la chapelle du Palais-Royal, au mois de février 1651; mais elle fut d'abord tenue secrète. Mme de Navailles étant demeurée près de la reine, devint l'intermédiaire de la correspondance que le cardinal ne cessa pas d'entretenir avec cette princesse; et elle eut la plus grande part au retour du ministre. Elle pressait un jour la reine de le rappeler auprès d'elle; mais Anne d'Autriche, tout en rendant témoignage à la fidélité du cardinal, fit entendre à la duchesse qu'elle redoutait l'espèce de fatalité qui semblait s'attacher à la personne du cardinal : elle ne lui dissimula point qu'elle craignait que son retour, trop précipité, n'empirât la situation des affaires. La duchesse, croyant apercevoir un changement dans ce qui n'était que l'effet de la prudence, écrivit à Mazarin qu'il était perdu, s'il ne prévenait sa disgrâce par un prompt retour. La duchesse de Navailles fut nommée, en 1660, dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse. Cette charge, mettant sous sa surveillance les filles d'honneur de la reine, lui imposa le devoir de résister au roi dans des circonstances délicates; et elle n'hésita point à embrasser le parti que l'honneur et la vertu commandaient. Le roi, en 1662, commençait à distinguer Mlle de la Vallière des autres beautés de sa cour : la comtesse de Soissons, aidée du duc de Guiche et du marquis de Vardes, et secrètement encouragée par une personne illustre, cherchait à mettre à la place de cette favorite Mlle de la Mothe-Houdancourt, l'une des filles d'honneur de la reine. Le roi, frappé de la beauté de cette dernière, paraissait incertain : la duchesse de Navailles, qui s'était aperçue de la nouvelle passion du monarque, lui adressa des représentations hardies et respectueuses; elle en vint même à faire placer des grilles aux fenêtres de l'appartement des filles d'honneur, pour empêcher le roi de s'y introduire par les terrasses. Contrarié dans l'objet de ses désirs, excité d'ailleurs par la comtesse de Soissons, Louis témoigna son mécontentement à la duchesse de Navailles : néanmoins, comme il rendait hommage à sa vertu, l'ayant rencontrée quelques jours après dans la chambre de la reine, il vint à elle, lui tendit la main, et lui demanda la paix avec autant de noblesse que de modération. Mlle de la Vallière l'emporta sur sa rivale; et Mlle de la Mothe-Houdancourt, oubliée de Louis XIV, épousa, en 1675, le marquis de la Vieuville, chevalier d'honneur de la reine. Cet orage apaisé, les ennemis de Mme de Navailles cherchèrent à lui en susciter d'autres : l'occasion se présenta bientôt d'engager le monarque à repousser loin de lui un censeur incommode. Une lettre espagnole avait été adressée à la reine, et remise au roi. On y prévenait cette princesse de la passion de son époux pour Mlle de la Vallière. Cette lettre était une nouvelle intrigue de la duchesse d'Orléans, de la comtesse de Soissons, du duc de Guiche et du marquis de Vardes. Ce dernier, admis dans la familiarité du roi, eut la bassesse de diriger les soupçons du monarque sur Mme de Navailles; la lettre ne parut plus être que le dernier effort de la vertu austère de cette dame, et sa perte fut résolue. Le maréchal de Navailles et sa femme eurent ordre de se défaire de leurs charges, et de se retirer dans leurs terres. Les *Mémoires* du temps ne nous apprennent plus rien sur Mme de Navailles; on sait seulement qu'elle mourut à Paris, le 15 février 1700.

NAVARETTE (ALPHONSE), missionnaire espagnol, prit l'habit de Saint-Dominique à Valladolid, au commencement du 17e siècle, et fut envoyé par ses supérieurs dans les Indes orientales. Il s'y distingua par son zèle pour les progrès de la foi, et en fut récompensé par la dignité de vicaire provincial. Ayant reçu l'ordre de pénétrer dans le Japon, il adressa, avant son départ, à ses confrères une *Lettre* pleine de sages conseils, qu'Aduarte a insérée, avec quelques autres instructions de ce digne religieux, dans le 1er vol. de l'*Histoire des Philippines*. Navarette, arrivé au Japon, n'hésita pas à tenter de remplir l'objet de son voyage, malgré les dangers qui l'entouraient de toutes parts : mais ayant été découvert dans sa retraite, il fut mis à mort, le 1er juin 1617. On a remarqué que c'est le premier religieux de son ordre qui versa son sang pour la foi, dans ces contrées.

NAVARETTE (BALTHASAR), religieux dominicain, prit également l'habit à Valladolid, et, s'étant fait remarquer par ses talents, fut chargé d'expliquer les saintes Écritures au collége de Saint-Thomas, à Alcala. Il obtint ensuite la chaire de théologie fondée à Valladolid par le duc de Lerme, et la remplit avec beaucoup de distinction. Il adressa, en 1625, aux missionnaires des îles Philippines, une *Lettre* qu'Aduarte a insérée dans l'ouvrage qu'on vient de citer. Celui qui mit le sceau à la réputation du P. Balthasar, en Espagne, est intitulé : *Controversiæ in D. Thomæ ejusque scholæ defensionem*, Valladolid, 1605-09-34, 3 vol. in-fol.; mais depuis longtemps, il est tombé dans l'oubli.

NAVARETTE (FERDINAND), missionnaire espagnol de l'ordre de St.-Dominique, est l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître la Chine, où il avait séjourné depuis 1659 jusqu'en 1672. De retour en Europe, il fut nommé à l'archevêché de St.-Domingue, et mourut dans sa ville épiscopale en 1689. On a de lui plusieurs ouvrages, dont on trouve l'indication dans la *Bibliothèque* des PP. Échard et Quétif, tome II; le plus remarquable est celui qui a été publié à Madrid, 1676, in-fol., sous le titre de *Tradatos historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarquia de China*. L'auteur y traite de la géographie, du gouvernement, des usages civils et religieux de la Chine, de la doctrine de Confucius, des livres classiques des Chinois; il y donne aussi une relation de ses différents voyages, et des décisions de la cour de Rome

sur les pratiques superstitieuses des Chinois. On trouve un extrait intéressant de cet ouvrage dans l'*Histoire générale des voyages*, de l'abbé Prévost.

NAVARETTE (Fernandez). *Voyez* **FERNANDEZ.**

NAVARRE (Pierre), célèbre capitaine espagnol, servit d'abord comme simple matelot, puis se rendit en Italie, s'enrôla dans les bandes génoises, et se trouva en 1487 au siége de Seranessa, où, pour la première fois, on fit l'essai de la mine. Il perfectionna cette découverte pendant la conquête du royaume de Naples par le grand Gonzague, et, par ce moyen habilement mis en œuvre, emporta d'assaut le château d'OEuf, regardé comme imprenable. En récompense de sa valeur, qui avait beaucoup contribué à l'expulsion des Français, Navarre reçut des lettres de noblesse et l'investiture du comté d'Alvelto. Nommé commandant d'une flottille, il donna la chasse aux pirates qui infestaient les côtes de l'Italie; bientôt après il fut mis à la tête de l'expédition d'Afrique entreprise par le cardinal Ximenès; mais ses succès furent balancés par des revers. Renvoyé en Italie en 1511, il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, en 1512. Voyant que Ferdinand, son souverain, n'était pas disposé à payer sa rançon, il se mit au service de François Ier, entra dans le Milanais à la tête de 6,000 Basques et Gascons, contribua à la prise de Novare, de Vigevano et de Pavie, se signala en 1515 à la bataille de Marignan, ainsi qu'à l'attaque du château de Milan, conduisit des secours à Lautrec arrêté par des forces supérieures en 1522, et se couvrit de gloire au combat de la Bicoque. Pendant la retraite de l'armée française, Navarre tomba entre les mains des Espagnols, et fut mené à Naples, où on dit qu'il mourut de mort violente, par ordre de Charles-Quint, en 1528. Sa *Vie*, ou plutôt son *Éloge*, a été publiée par Paul Giovio et par Philippe Tomasini.

NAVARRE (Martin AZPILCUETA, plus connu sous le nom du *docteur*), fameux théologien, né à Varosaïn, près de Pampelune, en 1493, professa d'abord en France, remplit ensuite à Salamanque la première chaire du droit canonique pendant 14 années, puis enfin fut appelé à l'université de Coïmbre, où pendant 26 ans il forma un grand nombre de sujets distingués. Il était déjà d'un âge avancé lorsqu'il se rendit à Rome pour y défendre Barthélemi Carrança, archevêque de Tolède, accusé d'hérésie. Il eut la douleur de ne pouvoir le sauver, et mourut à Rome en 1586, laissant des traités qui ont joui de l'estime des casuistes : ils ont été imprimés séparément et à diverses époques, puis recueillis en 3 vol. in-fol., Lyon, 1589 ; en 6 vol. in-4°, Venise, 1602 ; et en 5 vol. in-fol., Cologne, 1616. La *Vie* de ce docteur a été publiée en latin par Simon Magnus, Rome, 1595, in-4°.

NAVIER (Pierre-Toussaint), médecin, né à St.-Dizier en 1712, mort en 1779 à Châlons, où il pratiqua la médecine pendant un grand nombre d'années avec un brillant succès, est auteur d'une foule d'intéressants mémoires et de dissertations insérés dans les recueils de l'Académie des sciences, dont il était correspondant, dans ceux de l'académie de Châlons et dans la *Gazette de médecine*. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Réflexions sur les dangers des inhumations précipitées et sur les abus de l'inhumation dans les églises*, 1775, in-12 ; *Précis des moyens de secourir les personnes empoisonnées par les poisons corrosifs*, 1778, in-8° ; *Contre-poisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du vert-de-gris et du plomb, avec trois dissertations sur le mercure et sur l'éther nitreux* (dont on lui doit la découverte), 1778, 2 vol. in-12, ouvrage estimé. Son *Éloge*, par Vicq-d'Azir, est dans le *Recueil* de la Société royale de médecine, 1779.

NAVIER (Louis-Marie-Henri), inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, naquit à Dijon, le 15 février 1785. Son père, avocat distingué, puis député à l'assemblée législative, le laissa orphelin à l'âge de 14 ans ; mais il eut le bonheur de retrouver toute la sollicitude paternelle dans son oncle Gauthey, inspecteur général des ponts et chaussées, mort le 14 juillet 1807, après avoir projeté et fait exécuter des travaux de la plus haute importance. En 1802, Navier fut en état de subir l'examen à l'école polytechnique. Il entra à l'école des ponts et chaussées en 1804, et obtint, en 1808, le grade d'ingénieur ordinaire. Nommé, en 1819, professeur suppléant à l'école des ponts et chaussées, et professeur titulaire en 1831, il en exerça les fonctions avec beaucoup d'avantages pour les élèves et pour la science. Enfin, il remplit la place de professeur d'analyse et de mécanique à l'école polytechnique, jusqu'à sa mort, arrivée le 23 août 1836. Il avait construit un pont sur la Seine pour communiquer de l'esplanade des Invalides aux Champs-Élysées. Ce pont, composé d'une seule arche de 155 mètres d'ouverture, ayant fléchi on fut obligé de le démolir. On a de Navier : *Projet pour l'établissement d'une gare à Choisy*, Paris, 1811, in-4° avec 4 planches ; *De l'établissement d'un chemin de fer entre Paris et le Havre*, lu à l'Académie des sciences, Paris, 1826, in-8° ; *Résumé des leçons données à l'école des ponts et chaussées sur l'application de la mécanique à l'établissement des constructions et des machines*, etc.

NAVILLE (François-André), né à Genève le 25 février 1752, fut reçu avocat en 1775, parvint, en 1782, à la place de procureur général, et, 6 ans après, fut élu conseiller d'État. Il fit de vains efforts pour attacher les Genevois à leurs institutions, et rentra dans la vie privée le 29 décembre 1792, époque du renversement de l'ancienne constitution. Arrêté en juillet 1794 avec une foule de citoyens, à la suite d'une insurrection qui éclata à Genève, il fut mis à mort le 2 août de la même année. Il avait publié en 1790, in-8°, l'*État civil de Genève*, ouvrage estimé, qui renferme des vues nouvelles et profondes sur les points les plus importants du droit.

NAWAWI (Mohieddin Abou Zacharia Yahia), fils de Scharaf, né l'an 631 (1233 de J. C.), à Nawa, bourg du territoire de Damas, docteur de la secte Schaféitique, mort à Damas en 676 (1277), se rendit si célèbre par sa science et ses nombreux ouvrages, que les musulmans l'ont proclamé le grand imam de son siècle. Il a particulièrement écrit sur la jurisprudence et les traditions. On distingue, entre ses meilleures productions, un *Commentaire sur le Coran*, qu'il finit en 666 (1267), des *Règles critiques pour l'histoire*, et un *Dictionnaire historique*, souvent cité sous le nom seul d'Abou-Zacharia, et qui se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Leyde. Soïouthy a écrit la *Vie* de Nawawi.

NAZALLI (Ignace), cardinal, né à Parme en 1750, mort à Rome le 2 décembre 1831, fut fait par Pie VII prélat de sa maison et référendaire de deux signatures, ensuite lieutenant civil du tribunal du vicariat, et l'un des prélats de l'immunité ecclésiastique. Le 27 décembre 1819, Pie VII le nomma archevêque de Cyr et nonce près la confédération helvétique. En 1826, ce prélat fut chargé d'une mission extraordinaire près la cour des Pays-Bas. Léon XII le promut au cardinalat le 25 juin 1827, et lui conféra le titre presbytéral de Sainte-Agnès hors des murs. Nazalli, soutenant avec honneur cette haute dignité, donna pendant toute sa vie des preuves et des exemples de vertu.

NAZOUH, NASSOUH-PACHA, grand vizir sous le sultan Achmet Ier, fils d'un prêtre grec de Serrès, près de Salonique, avait été envoyé à Constantinople vers l'an 1568, comme enfant de tribut pour le service du sérail, et paraissait destiné à vivre et à mourir dans les emplois subalternes. La sultane Validé l'ayant pris à son service, l'envoya en Syrie comme intendant de ses domaines ; à force d'exactions, Nassouh amassa une fortune considérable ; mais en même temps sa cruauté le rendit odieux aux peuples, et il n'échappa que par adresse au juste ressentiment de Mahomet III. Il avait également fléchi plusieurs fois la colère d'Achmet Ier ; mais ce sultan, commençant à redouter l'influence de son vizir, le fit étrangler en 1614. On trouvera une relation circonstanciée de la catastrophe de Nassouh-Pacha dans les *Voyages* de Piétro della Valle, tome Ier.

NAZZARI (François), littérateur, né vers 1634 dans le Bergamasque, embrassa l'état ecclésiastique, fut chargé d'enseigner la philosophie au collége de la Sapience, et mérita, par la manière dont il s'acquitta de ses fonctions, les suffrages des hommes les plus distingués de son temps. Il fut ensuite successivement attaché, comme secrétaire, à Jean Lucius, savant dalmate qu'il aida dans la rédaction de ses ouvrages ; à Adrien Auzout, célèbre mathématicien, qu'il suivit en France, et mourut à Rome en 1714. On a de lui une traduction italienne de l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, par Bossuet, 1678, in-8° ; une bonne édition des *Lettere discorsive*, de Diomède Borghesi, 1701, in-4° ; et un journal sur le plan du *Journal des Savants*, 1668 à 1679.

NEALCÈS, peintre grec, contemporain d'Aratus, qui rendit la liberté à Sicyone, vivait dans la 133e olympiade, 248 ans avant J. C. ; il eut pour disciples Érigonus et Pasias, frère du modeleur Æginetas. Pline cite une *Vénus* comme le plus bel ouvrage de Nealcès.

NÉANDER (Michel), savant philologue, né à Soraw, dans la Silésie, en 1525, mort en 1595, recteur du gymnase d'Ilfeld, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages ; les suivants sont encore recherchés des amateurs : *Aristologia pindarica græco-lat.*, 1556, in-8°, *Aristologia græco-latina Euripidis*, 1559, in-4° ; *Gnomonologia græco-latina*, 1557, in-8°. On lui doit des éditions de plusieurs auteurs grecs.

NÉANDER (Michel), médecin, que l'on a confondu quelquefois avec le précédent, était né, en 1529, à Joachimsthal dans la Misnie, et mourut professeur à la faculté d'Iéna, le 23 octobre 1581. Il est auteur du *Synopsis mensurarum et ponderum*, Bâle, 1555, in-4°, et de quelques autres ouvrages moins importants, cités dans les *Mémoires* de Nicéron, tome XXX.

NÉANDER (Jean), médecin, aurait pu réclamer une place parmi les savants précoces. Il naquit à Brême en 1596. Avant l'âge de 20 ans, il avait pris ses grades dans les facultés de philosophie et de médecine. Moins empressé de tirer parti de ses connaissances que d'en acquérir de nouvelles, il négligea la pratique de son art pour étudier la botanique, et s'attacha surtout à rechercher les propriétés des plantes. En 1622, il mit au jour un traité du tabac sous ce titre : *Tabacologia, hoc est tabaci seu nicotianæ descriptio medico-chirurgico-pharmaceutica*, Leyde, Elzevir, in-4°. On connaît encore de cet écrivain : *Sassafrologia*, Brême, 1627, in-4° : c'est la monographie du sassafras, avec l'indication de ses propriétés. Neander n'ayant publié aucun autre ouvrage depuis cette époque, on peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, qu'il mourut vers 1630.

NÉARQUE, amiral d'Alexandre le Grand, né dans l'île de Crète, fut après la conquête de l'empire de Perse, chargé d'explorer l'océan Indien, pour trouver des communications directes entre Babylone et les provinces les plus éloignés. Il conduisit la flotte macédonienne depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, puis le long des côtes de la Gédrosie, de la Carmanie et de la Perside jusque dans l'Euphrate, et s'acquitta de sa mission de la manière la plus habile, ainsi que le constatent les fragments du journal qu'il avait tenu. On en trouve un extrait dans l'*Histoire indique* d'Arrien, et dans le 1er volume des *Geographi minores* de Hudson. Des détails plus étendus sur l'expédition de Néarque sont consignés dans le *Voyage of Nearchus*, etc., *illustrated by W. Vincent*, Londres, 1797, in-4°, traduit en français par Billecoq, 1800, in-4° ; et dans les *Recherches sur la géographie des anciens*, par Gosselin, tome III.

NEBRISSENSIS (Antoine de LEBRIXA, plus connu sous le nom d'*Æl-Antonius*), l'un des hommes les plus savants de son siècle, né au commencement de l'année 1444, à Lebrixa, ou Lebrija, dans l'Andalousie, a rendu à la littérature, à la jurisprudence, et à la critique sacrée des services importants. Il obtint des succès brillants dans la carrière de l'enseignement, à l'université de Salamanque, puis à celle d'Alcala ; devint l'un des plus utiles collaborateurs de la *Bible polyglotte*, entreprise sous les auspices du cardinal Ximenès, et mourut en 1522. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tous fort rares. Nicol. Antonio, dans sa *Biblioth. hispana nova*, et Niceron, dans ses *Mémoires*, tome XXXIII, n'en ont donné qu'une liste incomplète. Le *Specimen biblioth. hispano-majansianæ*, offre des détails sur les différents ouvrages de Lebrixa, que le savant Mayans avait recueillis : nous citerons les principaux : *Introductiones lat.*, Salamanque, 1481, in-fol. (c'est le premier ouvrage imprimé dans cette ville) ; l'auteur y développe des vues nouvelles sur l'enseignement de la langue latine ; cette grammaire a été refondue par la Cerda ; mais il a conservé sur le frontispice le nom de son premier auteur ; *Grammatica sobre la lengua castellana*, ibid., 1492, in-4° : c'est la première grammaire qui ait paru dans cette langue ; *Lexicon latino-hispanicum, et hispano-latin.*, ibid., 1492, 2 vol. in-fol. ; Madrid, 1683, in-fol. : ce dictionnaire,

le premier qu'aient possédé les Espagnols, a été surpassé depuis longtemps; *Juris civilis lexicon*, Salamanque, 1506, in-fol.: cet ouvrage, qui a mérité à son auteur le titre de premier restaurateur du droit civil, a été réimprimé, Paris, 1549, in-8°, avec un commentaire de Fr. Jamet; *Lexicon artis medicamentariæ*, Alcala, 1518, imprimé à la suite du traité de Dioscoride, revu par Lebrixa : ce lexique indiquait aux jeunes gens les ouvrages qu'ils devaient étudier, et les mettait en garde contre les empiriques si communs à cette époque; *Rerum à Ferdinando et Elizabethâ gestarum decades* II, etc., Grenade 1545, in-fol.; *Reglas de ortografia en la lengua castellana*, publié par Mayans, Madrid, 1735, in-8°; cet ouvrage est encore regardé comme le meilleur que l'on ait sur cette partie de la grammaire. On trouve dans les *Mélanges* de Chardon de la Rochette, une *Notice* sur Lebrixa, extraite de son *Éloge* par J. B. Munoz, couronné par l'Académie royale de Madrid en 1796.

NECHOS Ier ou **NECHAOS**, roi d'Égypte, monta sur le trône vers l'an 722 avant J. C., et, après un règne de 8 ans, dont l'histoire n'a conservé aucune particularité, fut tué par Sabacos, roi d'Éthiopie. Il laissait au berceau un fils, nommé Psamméticlius, qui ne lui succéda pas immédiatement, mais qui parvint enfin à reconquérir son royaume.

NECHOS II, fils de Psammitique, lui succéda vers l'an 617 avant J. C. Il entreprit de creuser un canal pour conduire les eaux du Nil au golfe Arabique (la mer Rouge); mais il abandonna cet ouvrage, qui avait déjà coûté la vie à 120,000 hommes, sur l'avertissement de l'oracle, qu'il travaillait pour les barbares. On sait que ce canal, recreusé sous Ptolémée Philadelphe et sous Adrien, fut définitivement comblé l'an 767, par le calife al Mansour. Alors Nechos tourna ses vues du côté des expéditions lointaines, et établit des flottes sur les deux mers qui baignent l'Égypte. Hérodote rapporte que Nechos envoya des vaisseaux, montés par des Phéniciens à la reconnaissance des côtes d'Afrique, et qu'il leur donna l'ordre d'entrer à leur retour, par les colonnes d'Hercule, dans la mer Septentrionale (la Méditerranée). Le récit de ce voyage qu'Hérodote tenait des prêtres de l'Égypte, a été admis un peu légèrement par des savants. Nechos fit la guerre aux Syriens, les battit près de Magdole, et leur enleva la ville de Cadytis. Les livres saints offrent plus de détails sur cette expédition qu'Hérodote n'en avait pu recueillir de la bouche des prêtres d'Égypte, jaloux de la gloire de leur nation. Ce prince, que l'histoire sacrée nomme Pharaon Nechao, alarmé de la puissance des Babyloniens et des Mèdes qui avaient détruit l'empire des Assyriens, marcha vers l'Euphrate pour les combattre; mais Josias, roi de Juda, dont il devait traverser les États, voulut s'opposer à son passage, et lui livra un combat dans la vallée de Mageddo (la Magdole d'Hérodote). Josias y perdit la vie. Le vainqueur prit alors Cadytis (Jérusalem), et, poursuivant sa marche, battit les Babyloniens, leur enleva Carkhamis, grande ville sur l'Euphrate, où il mit une forte garnison. Ayant appris que Joachaz s'était emparé du trône de Juda, au préjudice de Joachim l'aîné de ses frères, il le manda à Samath, ville de Syrie, où lui-même se trouvait alors. Il le retint prisonnier, rétablit Joachim dans ses droits, et rentra triomphant en Égypte. Nechos consacra à Apollon l'habit qu'il avait porté dans cette mémorable expédition. Ce prince ne jouit pas longtemps du fruit de ses victoires; Nabuchodonosor lui enleva à son tour Carkhamis, et tous les États dont il s'était emparé. Nechos mourut l'an 600 avant J. C. Son fils Psammis lui succéda.

NECKER (Joast de), artiste allemand du 16e siècle, nommé aussi J. de Negeker ou Denecker, était graveur sur bois à Augsbourg. Il a gravé une suite de planches représentant l'*Histoire de l'enfant prodigue*. La première édition qu'il donna de ces gravures sur bois, d'après celles d'Holbein, fut publiée en 1544, dans le format in-fol. Ce fut, à ce qu'il parait, une contrefaçon d'une édition de Bâle de 1530. Une troisième édition du recueil de cet artiste parut en 1561; cette édition est terminée par ce qui suit : imprimée dans la louable ville impériale d'Augsbourg, par David Denecker, graveur de planches. Ce David a dû être le fils de Jobst. Son nom est reproduit dans une quatrième édition imprimée à Leipzig, en 1572. Cinq ans après, il fit paraître, à Augsbourg, un *Livre de la Passion*, et, en 1579, il publia, à Vienne (en Autriche), un recueil de planches in-4°, représentant principalement l'échelle de la vie ou les divers âges. Il en a paru une édition in-8°. Ce que cette petite édition a de particulier, c'est que la préface est signée David de Necker, tandis que, sur le titre, on lit : imprimé à Vienne, en Autriche, par Hercule de Necker, 1579. Hercule était peut-être fils de David et petit-fils de Jobst. On n'a pu éclaircir davantage cette filiation présumée.

NECKER (Noel-Joseph), botaniste, né dans la Flandre en 1729, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Douai, fut successivement botaniste de l'électeur palatin, historiographe du Palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire au collège de médecine de Nancy, et membre de plusieurs académies. Il mourut à Manheim le 10 décembre 1793. Necker est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages sur la science qui fit l'occupation de sa vie entière. Les seuls qui soient encore recherchés sont : *Physiologia muscorum*, 1794, in-8°; traduit en français sous le titre de *Physiologie des corps organisés*, 1775, in-8°; *Elementa botanica*, 1790, 3 vol. grand in-8°. Willemet a publié une *Notice* sur Necker, dans le *Magasin encyclopédique*, 2e année, tome Ier.

NECKER (Charles-Frédéric), né à Custrin en Poméranie, alla s'établir à Genève, où il obtint le titre de bourgeois en 1726. Il professa longtemps le droit public à l'académie de cette ville, et y mourut en 1760. On a de lui : 4 *Lettres sur la discipline ecclésiastique*, Utrecht, 1740, in-12; *Description du gouvernement présent du corps germanique appelé vulgairement le Saint-Empire romain*, Genève, 1742, in-8°, anonyme, etc. Charles-Frédéric Necker laissa deux fils, dont le puîné, Jacques, fut le célèbre contrôleur général des finances sous Louis XVI.

NECKER (Louis), fils aîné du précédent, né en 1730, fut nommé, en 1757, professeur de mathématiques à l'académie de Genève, sa ville natale; mais il abandonna ses fonctions pour se livrer au commerce, alla à Paris et s'y associa avec Girardot et Haller, banquiers; il fonda ensuite un établissement à Marseille, puis, en 1791, re-

tourna dans sa patrie, où il mourut en 1804. Il est auteur d'une dissertation intitulée : *Theses de electricitate*, Genève, 1747, in-4°. Il a fourni des articles *Forces et Frottements* à l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, sous lequel il avait étudié.

NECKER (Jacques), fils du précédent, naquit à Genève en 1758, y remplit les fonctions de syndic, et fut appelé à l'académie comme professeur de botanique. Il appartenait aussi à la Société de physique et d'histoire naturelle de cette ville, où il mourut le 26 octobre 1825. Il avait épousé Mlle de Saussure.

NECKER DE SAUSSURE (Albertine-Adrienne), fille du naturaliste de Saussure, née à Genève en 1766, se maria avec Jacques Necker, dont l'article précède, neveu du contrôleur général des finances, et devint, par cette union, cousine de Mme de Staël, avec laquelle elle contracta des liens d'une amitié très-vive, lorsque la famille Necker s'établit à Coppet. Mme de Staël eut pour sa cousine la tendresse d'une sœur, et celle-ci conçut une grande admiration pour le génie et le caractère de sa parente. Elle en consigna l'expression dans la *Notice* qu'elle fut sollicitée par les enfants de Mme de Staël de rédiger quand, après la mort de celle-ci, ils firent publier à Paris une édition complète de ses œuvres. Par complaisance pour sa parente, Mme Necker de Saussure avait publié auparavant une traduction de l'ouvrage allemand de A. Guillaume de Schlegel : *Cours de littérature dramatique*, Paris, 1814. Elle eut la prudence de ne pas y mettre son nom : cet ouvrage excita de vives réclamations en France, et fut considéré comme un libelle contre le théâtre classique des Français. L'éducation de ses enfants avait porté les idées de Mme Necker de Saussure sur les principes qui doivent guider les mères dans leur tâche importante. Adoptant le système de perfectibilité éloquemment soutenu par Mme de Staël, elle établit une doctrine de perfectibilité morale, devant commencer dans l'enfance et finir avec la vie. L'ouvrage où elle l'enseigna fut publié sous le titre de *l'Éducation progressive, ou Étude du cours de la vie*, Paris, 1828-1838, 3 vol. in-8°. L'Académie française décerna à l'auteur un des prix fondés par Montyon pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Mme Necker de Saussure ne survécut pas longtemps à ce succès; elle mourut à Genève, le 20 avril 1841.

NECKER (Jacques), fils cadet de Charles-Frédéric Necker, naquit à Genève le 30 septembre 1732. Destiné au commerce par le vœu de ses parents, mais prédisposé par tempérament aux goûts littéraires, il entra avec peine dans cette carrière aride de chiffres et de spéculations d'où cependant devaient lui venir une opulence et une destinée politique qu'il n'eût assurément jamais obtenue de ses écrits. Arrivé à Paris, à l'âge de 18 ans, il entra chez Vernet, l'un des riches banquiers de cette époque : au bout de quelques années, celui-ci, satisfait de l'assiduité de son commis, le commandita pour une somme assez considérable, au moyen de laquelle Necker forma, avec MM. Thélusson, la maison de commerce qui fut depuis connue sous ce nom. Necker dirigea avec tant d'activité et de bonheur les vastes opérations que cette maison entreprit principalement sur les grains, qu'en peu d'années il la plaça en première ligne. Mais Necker augmenta personnellement sa fortune, et avec une prodigieuse rapidité, dans la place d'administrateur de la compagnie des Indes, à laquelle il parvint par l'entremise du duc de Choiseul, son premier protecteur à Paris. Ses traités avec une compagnie marchande furent d'une adresse si parfaite, que ceux qui avaient peu de bienveillance pour lui purent y trouver quelque chose de plus. Il spécula avec la même habileté sur les fonds anglais au moment de la paix de 1763, dont il fut instruit d'avance. Lorsque Necker commença à être connu dans le monde, sa fortune était évaluée à 6 millions. La compagnie des Indes ayant été attaquée par l'abbé Morellet, qui était l'homme du ministère, Necker lui répondit, et combattant *pro aris et focis*, il montra une vigueur qui se retrouve rarement au même degré dans ses autres écrits. Riche avant l'âge où la plupart des hommes nés sans fortune cherchent encore les moyens d'y parvenir, Necker aspira aux emplois publics, et comme la célébrité littéraire pouvait l'y conduire, il écrivit l'*Éloge de Colbert*. Cet ouvrage, qui était pour ainsi dire un traité d'administration financière, donna une haute idée de ses connaissances économiques aux gens, et c'était alors le grand nombre, qui jugent de la profondeur des vues par l'obscurité de leur exposition; quoi qu'il en soit, Necker remporta le prix, et fier de ce triomphe, continua sa controverse avec les économistes de l'école du docteur Quesnay, qu'il avait attaqués dans l'*Éloge de Colbert*. Necker était de l'école de ce ministre. Ce fut de Maurepas qui, après la retraite de Turgot, appela le banquier genevois au ministère, jugeant qu'un homme qui avait su devenir si riche devait être fort habile, appréciation digne de la frivolité de ce courtisan ministre. Mais on a prétendu, et non sans apparence de raison, que Maurepas n'eût point pensé à Necker si celui-ci, ardent à profiter des circonstances, et voyant l'incurie et l'incapacité de de Clugny, successeur de Turgot, ne s'était empressé de remettre au premier ministre un mémoire dans lequel il faisait un tableau pompeux des ressources de l'État. De Maurepas fut séduit, et une mort soudaine l'ayant débarrassé de la nullité de de Clugny, il nomma Necker directeur général du trésor royal, et l'adjoignit en cette qualité à Taboureau des Réaux, successeur de de Clugny. L'histoire des intrigues secrètes de la cour ajoute aux causes de ce premier pas de Necker dans la carrière politique, l'amitié et la protection de ce marquis de Pezay qui, sans occuper aucune place, exerçait alors une si singulière influence sur le ministère. S'il faut en croire les assertions contenues, à cet égard, dans l'introduction au *Moniteur* de 1789, Necker payait cette amitié et cette protection à beaux deniers comptants, ce qui s'accorde mal avec ce faste de vertu dont il remplissait ses écrits et ses discours. Mais alors sa réputation d'intégrité s'établit d'autant mieux, qu'en acceptant l'emploi auquel l'appelait de Maurepas, il refusa les émoluments qui y étaient attachés. Necker ne fut pas longtemps en fonctions sans paralyser par son activité et par son adresse Taboureau, à qui il était adjoint : de sorte que ce dernier, peu satisfait de la nullité de son rôle, renonça au bout de 8 mois, et laissa par sa démission le champ libre à son rival : alors commencèrent les plans d'administration régénératrice de

celui-ci. Necker n'avait malheureusement pas assez d'énergie de caractère et de constance dans la poursuite pour braver d'une manière victorieuse l'opposition qui se manifesta ; il n'était encore parvenu à arracher à l'influence des gens de cour qu'un bien petit nombre d'améliorations administratives, lorsque cette influence, soutenue par les intrigues de de Maurepas, inquiété de la direction que prenait le nouveau ministre et jaloux de sa popularité, détermina sa disgrâce, malgré l'appui que la volonté personnelle du monarque prêtait à ses vues réformatrices. Mais cette disgrâce fut un triomphe ; nationaux et étrangers affluèrent chez le ministre, et plusieurs souverains de l'Europe lui offrirent, non pas un asile, mais leurs finances à gouverner. Le célèbre *Compte-rendu* que Necker avait publié dès 1781 circula avec la plus grande rapidité, traduit dans toutes les langues de l'Europe, et il s'en fit plusieurs éditions. Après sa démission, retiré en Suisse, il publia son traité de *l'Administration des finances,* ouvrage qui était la critique indirecte des procédés déprédateurs de de Calonne qui, l'ayant remplacé, achevait gaiement le désastre de la fortune publique, berçant une cour crédule de promesses et d'espérances auxquelles il était peu probable qu'il eût lui-même quelque foi. Ce livre fut prohibé et attira à son auteur la défense de revenir à Paris. Mais malgré la prohibition, il en circula en France un nombre immense d'exemplaires ; il devint le livre à la mode, et contribua beaucoup à former cette opinion puissante dont l'ascendant força bientôt la cour à rappeler ce ministre qu'elle venait de frapper d'exil par une lettre de cachet. En effet, Calonne ayant voulu se défendre en rejetant sur Necker les torts qui lui étaient imputés, ce dernier répliqua, et plus familier avec la langue des chiffres, battit son adversaire aux applaudissements de la nation, mécontente des complaisances de Calonne pour la cour. Calonne fut exilé à son tour et remplacé par Brienne, tout aussi imprévoyant et plus incapable encore que lui. Ce dernier se retira, et Necker revint en France au milieu des acclamations de cette multitude qui faisait un premier essai si remarquable de sa puissance souveraine. C'est au second ministère de Necker que l'on doit fixer le vrai commencement de la révolution. Parmi les ennemis de cette révolution, les uns, trompés par cette coïncidence, l'ont regardé comme un de ses fauteurs les plus positifs : les autres, comme la dupe et le jouet de ceux qui la méditaient, et le plus grand nombre, comme une tête faible qu'un instant d'une popularité inouïe enivra au point de lui persuader que désormais il pouvait tenir d'une main le timon de la monarchie et de l'autre arrêter et modérer le char de guerre de la révolution, qui s'élançait pour renverser le trône. Son erreur fut grande ; il méconnut son temps, les hommes et lui-même. Il était si convaincu de sa force personnelle qu'il ne consentit à reprendre le ministère, qu'à la condition de ne point travailler avec le ministre principal. On peut dire que ce ministre, entraîné par le goût des succès populaires, et par la folle confiance que ces succès exaltèrent en lui, fit à la monarchie plus de mal réel qu'au premier abord il ne lui avait fait de bien. Son rapport au conseil, le 27 décembre 1788, sur la formation des états généraux, fut comme la première étincelle qui alluma les matières combustibles rassemblées et préparées depuis longtemps en France ; or, que voulait Necker ? car c'est par la solution de cette question que l'histoire peut fixer le rang qui lui appartient comme homme d'État. Voulait-il la révolution jusqu'au renversement de l'autorité royale ? Non, car dans ses écrits tout prouve qu'il inclinait au contraire pour l'agrandissement de la prérogative du trône, et l'on sait que dans ses discours il ne cessait de faire entrevoir au roi l'augmentation et la consolidation de sa puissance. Voulait-il donc la servitude de la nation ? Non, puisqu'il avait fait la guerre aux débris de la féodalité et qu'il flattait sans cesse la nation d'une prochaine organisation démocratique. Mais il voulait satisfaire le trône et le peuple aux dépens de l'aristocratie et des parlements, imaginant que sa seule influence personnelle remplirait le vide et suppléerait à l'absence de ces grands corps intermédiaires, contrepoids nécessaires de l'autorité absolue. Necker ne vit pas qu'il était impossible de mettre en contact la nation et le trône sans que la structure surannée de celui-ci fût brisée par l'effet du choc. Il n'eut au surplus jamais de plan fixe : jouet de sa vanité, il erra sans cesse de projets en projets, flottant entre ses inspirations de bien public et ses velléités de despotisme, ferme dans une seule chose, savoir, le culte qu'il rendait à son propre génie. Il fut effectivement atteint du plus grand mal qui puisse paralyser les facultés d'un homme d'État, c'est-à-dire l'irrésolution ; une sorte d'instinct et ses habitudes le ramenaient sans cesse à l'abaissement des premiers ordres, tandis que, d'un autre côté, il tendait à rendre le monarque absolu, se flattant de gouverner sous son nom. Il n'y a plus lieu de disputer aujourd'hui sur ce jugement généralement admis, relativement à son caractère politique. Il a essuyé bien d'autres reproches ; par exemple, en 1789, on lui imputa d'avoir contribué à la disette des grains en manifestant sur cet objet des craintes mal fondées. Ses vues, bien que différentes dans leur objet de celles du roi, coïncidèrent souvent avec elles ; on lui reprocha que sur 58 millions pour lesquels il avait acheté des blés, 28 étaient rentrés par la vente de ces mêmes blés, et qu'il n'en avait pas rendu compte. Ses ennemis assurèrent que cette somme énorme avait été employée à vaincre les obstacles qui s'opposaient à son ambition, ce qui semble au moins exagéré. Cependant les états généraux se réunirent. L'attitude que prit le ministre réformateur dans cette fameuse assemblée, et dès la séance d'ouverture, fut fausse et altéra sensiblement son crédit. En effet, il indiquait un plan de travail pour l'assemblée, comme s'il eût été appelé tout naturellement à être le régulateur suprême de ses mouvements et de ses efforts. Si cette prétention superbe déplut à l'assemblée, la cour fut bien plus choquée encore des tergiversations de l'homme qui lui avait tant promis son appui. Il avait voté pour le doublement du tiers, et cet assentiment donné à la cause du peuple lui parut de sa part une véritable forfaiture ; son renvoi fut une seconde fois résolu, et eut lieu le 11 de juillet. Le 16, l'assemblée lui écrivit pour lui témoigner ses regrets sur sa retraite, et lui annoncer qu'elle avait obtenu son rappel. Dès le 12, le peuple avait porté son buste à côté de celui du duc d'Orléans. Le 27, on lut à l'assemblée la lettre de remercîment qu'il lui écrivait : son retour de Bâle jusqu'à Paris fut

un triomphe continuel. Les spectacles avaient été fermés dans la capitale pendant son absence, comme en un moment de deuil et de calamité. Le jour de son arrivée, il alla, au milieu des transports de l'ivresse populaire, témoigner sa reconnaissance à l'hôtel de ville, et le lendemain 20, à l'assemblée nationale. Pendant le reste de l'année, il présenta à chaque instant de nouveaux *Mémoires* sur l'état et les ressources des finances ; mais toutes ces ressources, manœuvres de banque plus ou moins ingénieuses, n'étaient plus proportionnées aux circonstances et ne convenaient ni à l'un ni à l'autre parti. D'ailleurs, celui de la révolution s'était donné pour chef un homme de toute autre proportion que Necker, c'était Mirabeau avec qui le ministre ne sut ou ne voulut jamais s'entendre, se dissimulant ainsi la portée d'une influence qui écrasait la sienne, et de laquelle dépendait désormais le sort de la royauté. Il voulut faire quelque chose pour soutenir cette malheureuse royauté sur le penchant de l'abîme, en se déclarant pour le *veto* suspensif et en conseillant au roi de se donner le mérite d'un sacrifice volontaire en renonçant au *veto* absolu ; ce qui eut lieu, mais sans procurer le bon effet qu'attendait le ministre. Enfin, la révélation du fameux *livre rouge* acheva de dépopulariser Necker. Choqué des observations dont Camus avait accompagné la publication de ce registre, il osa, dans sa réponse, appeler les membres du comité des pensions, des hommes novices en affaires, et encore à l'apprentissage des vertus publiques. Le chagrin qui l'aigrit lorsqu'il se vit ainsi déchu de son trône populaire et privé de la confiance des amis comme des ennemis de la royauté, le poussa aux plus remarquables inconséquences, comme de s'opposer, contre les principes bien connus, à ce que Louis XVI sanctionnât le décret d'abolition de la noblesse, et de publier même, à ce sujet, des *observations* qui contenaient la réfutation implicite de ses doctrines politiques. Repoussé par l'assemblée nationale qu'il avait cru dominer et diriger, par le peuple dont il avait été l'idole, par la cour qu'il avait leurrée d'une vaine sécurité, il se décida à une retraite qu'il effectua dans le mois de décembre. Mais il n'avait pas encore franchi le seuil de cet hôtel qu'il allait quitter pour jamais, que la populace déjà avait arraché de dessus la porte de son hôtel cette inscription : *Au Ministre adoré*, qu'elle y avait placée dans un moment d'enthousiasme exagéré. Il retourna dans sa patrie, abandonnant 2,400,000 livres, qu'il avait placées sur le trésor royal, une maison de campagne et son hôtel à Paris. Son voyage ressembla peu à celui qu'il avait fait en juillet 1789. Poursuivi par les injures et l'animadversion de tous les partis, il fut arrêté à Arcis-sur-Aube, et ne parvint à continuer sa route qu'à la faveur d'un décret de l'assemblée nationale. A Vesoul, le même peuple qui jadis avait traîné sa voiture, le chargea de malédictions et faillit massacrer ses valets. Retiré dans sa terre de Coppet, Necker écrivit encore, et, en 1792, lors de la mise en jugement de Louis XVI, il se crut obligé de composer une brochure pour inviter les amis de l'infortuné monarque à le défendre. Mais le dévouement spontané de ceux qui s'imposèrent cette illustre tâche ne pouvait être que blessé de l'inconvenance d'un tel conseil ; aussi Montjoie (de la Touloubre), rédacteur de *l'Ami du roi*, lui répondit, « pour l'engager à ne pas s'immiscer davantage dans les affaires d'un monarque que ses conseils avaient conduit au dernier terme du malheur, et près duquel sa présence avait toujours été le signal des désastres. » Le reproche était amer, exagéré sans doute, mais il sert à prouver quelle opinion cet homme célèbre avait laissée de lui aux partisans de la monarchie : cette opinion est exprimée avec une égale âpreté dans la *Galérie des états généraux*, pamphlet publié en 1790, et dont l'un des auteurs était Mirabeau. Necker fut visité dans sa terre de Coppet par Bonaparte, lorsque ce jeune général alla pour la seconde fois prendre le commandement de l'armée d'Italie, à son retour d'Égypte. On dit que cette curiosité d'un voyageur qui se détourne de sa route pour voir un débris fameux, fut regardée par le vieux ministre comme un hommage rendu à la supériorité de son génie, et que les rêves de l'ambition pénétrèrent encore une fois dans son esprit. Cependant rayé de la liste des émigrés, sous le gouvernement consulaire, il aurait pu rentrer en France, et resta dans sa solitude jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 30 mars 1804. M. le baron de Staël, petit-fils de Necker, a publié les *OEuvres complètes de Necker, contenant un grand nombre de morceaux inédits*, Paris, 1821, 15 vol. in-8°.

NECKER (Susanne CHURCHOD de NASSE), femme du précédent, née en 1739, à Grassy, village situé dans les montagnes qui séparent le pays de Vaud de la Franche-Comté, descendait par sa mère d'une ancienne famille de Provence que la révolution de l'édit de Nantes avait forcée à se retirer en Suisse. Son père, qui exerçait le ministère évangélique à Grassy, l'avait élevée comme aurait pu l'être un homme destiné à la carrière des lettres. Elle possédait très-bien les langues anciennes et modernes, et joignait à ces talents des séductions plus puissantes, des manières pleines de dignité, une beauté régulière, des traits fins, une taille élevée. Le célèbre historien Gibbon devint éperdument amoureux de M[lle] Churchod, mais comme elle pensait que l'amour est un garant de la vertu dans le mariage, elle ne voulut point s'unir à un homme qu'elle ne faisait qu'estimer. A 25 ans, en 1764, elle épousa Necker, et cette union fit leur bonheur à tous les deux. Pendant 30 années qu'elle dura, ils conservèrent non le même attachement, mais la même passion. Distinguée par son esprit et ses vertus, M[me] Necker, dont une partie de la jeunesse s'était passée au milieu des livres, manquait un peu de l'usage du grand monde, ce qui l'a fait juger quelquefois avec une injuste sévérité par des hommes qui attachaient plus de prix aux formes extérieures qu'aux qualités du cœur et de l'esprit. Pendant les deux ministères de son mari, elle profita de sa position pour répandre des bienfaits continuels ; elle réforma les abus qui s'étaient introduits dans les prisons, ainsi que dans les hôpitaux, mérita le nom de mère des pauvres, et fonda à Paris, un hospice qui porte le nom de Necker. Elle s'entoura des hommes d'esprit les plus distingués de son temps, et tous ont éprouvé la bonté de son cœur et admiré l'étendue de ses connaissances et de son esprit. Après la retraite de son mari en Suisse, elle publia : *Réflexions sur le divorce*, 1795, in-8°. Cette femme remarquable mourut au mois de mai de l'année 1796. Son mari a recueilli ses autres écrits et les a publiés sous le titre de *Mélanges extraits des manuscrits de*

Mme Necker*, 1798, 3 vol. in-8°; *Nouveaux mélanges*, etc., 1801, 2 vol. in-8°.

NECTAIRE, en latin *Nectarius*, patriarche de Constantinople, remplaça sur ce siége saint Grégoire de Nazianze, en 381, mourut en 392, et eut pour successeur saint Jean-Chrysostôme. On lui attribue un *Sermon sur l'aumône et le jeûne*, imprimé en grec, Paris, 1554, in-8°; traduit par Joachim Périon, en latin.

NECTAIRE, élu patriarche de Jérusalem, après la mort de Paisius, ne garda ce siége que peu d'années, abdiqua à cause de son grand âge, et mourut en 1668. On a de lui : *Confutatio imperii papæ in Ecclesiam*, Londres, 1702, in-8°, traduit du grec en latin par Pierre Alix, ministre calviniste; *Écrit contre les principes de Luther et de Calvin sur l'Eucharistie*, publié en grec et en latin, par Eusèbe Renaudot, 1700, in-4°, avec les *Homélies* de Gennadius sur l'eucharistie, des notes et un abrégé de la *Vie de Nectaire*.

NECTANEBUS, NECTANCHIS ou **NECTANEBO**, roi d'Égypte, monta sur le trône vers l'an 375 avant J. C., et mourut assassiné par Tachos ou Taos, après un règne de 12 ans. — NECTANEBUS II, petit-fils du précédent, fit alliance avec Agésilas, roi de Sparte, fut défait par Artaxercès Ochus, roi de Perse, et s'enfuit en Éthiopie, où il mourut vers l'an 350 avant J. C. C'est à cette époque que l'Égypte devint tributaire de la Perse.

NEDEY (ANATOLE-FRANÇOIS), chirurgien, né à Besançon en 1730, fit ses études à l'université de cette ville, et y prit ses degrés. Il se livra surtout à la partie des accouchements, trop négligée dans les provinces éloignées de la capitale, et fut nommé démonstrateur du collége de chirurgie. Sa réputation attira un grand nombre d'élèves à ses cours : grâce à son zèle infatigable secondé par le gouvernement, chaque village put avoir une sage-femme instruite; et l'on vit disparaître peu à peu les pratiques dangereuses de l'ignorance et du charlatanisme. Nedey joignait à une savante théorie beaucoup de dextérité, et les connaissances que peut seule donner une longue expérience. Dans les premières années de la révolution il fut attaché, comme chirurgien en chef, à l'un des hôpitaux militaires de Besançon ; et il y mourut, le 8 août 1794. Il a publié : *Principes sur l'art des accouchements*, par demandes et par réponses, Besançon, 1793, in-8°.

NEDJM-EDDIN-AYOUB (MÉLIK EL SALEH), sultan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, se fit proclamer l'an 637 de l'hégire (1240 de J. C.), après avoir vaincu son frère Mélik el Adel II, et son cousin, Mélik el Djawad Younas, qui voulaient démembrer l'empire. Il régna 10 années, pendant lesquelles il fut occupé à des guerres continuelles, et mourut en 647 (1249), à l'âge de 44 ans, laissant l'Égypte ouverte à saint Louis. On attribue à ce prince l'établissement de la milice des mameluks.

NÉDODCHEL (le marquis DE), lieutenant général, d'une ancienne famille de la Flandre française, avait fait, comme capitaine de cavalerie, les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans. Il était, en 1789, maréchal de camp et grand bailli d'épée du Quesnoy. Nommé député suppléant aux états généraux, par la noblesse de Hainaut, il ne tarda pas à remplacer le duc de Croï, démissionnaire, et siégea au côté droit, avec lequel il vota constamment. Signataire des protestations des 12 et 15 septembre, contre les décrets rendus par l'assemblée nationale, il se perdit dans l'obscurité de la vie privée, et mourut à Valenciennes, en 1834, âgé de 92 ans.

NÉE (DENIS), graveur, naquit à Paris vers 1732, et fut élève de Lebas. Il suivait encore les leçons de ce maître lorsqu'une entreprise, qu'il exécuta à la surprise générale, et que l'on peut regarder comme un véritable tour de force, vint le tirer de la foule de ses condisciples. Les cuivres du *Recueil des peintures antiques*, publié par Mariette et Caylus, avaient été biffés en partie; il entreprit de les rétablir, et réussit au point que les épreuves obtenues avec ces nouvelles planches, pour une seconde édition, sont aussi belles qui celles qui ornent la première. L'amitié qui l'unissait à Masquelier leur fit confondre leurs travaux, et ils gravèrent conjointement les vignettes des *Métamorphoses d'Ovide* et de l'*Essai sur la musique*, de Laborde. Les *Tableaux pittoresques de la Suisse*, 430 planches, le *Voyage en Grèce*, par de Choiseul-Gouffier, le *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de St.-Non, et surtout le *Voyage pittoresque de la France*, en 12 vol. in-fol., contenant 828 planches, avec un texte explicatif, ajoutèrent à la réputation méritée du graveur. A une époque plus rapprochée, Née s'occupa de la gravure des dessins dont Cassas a enrichi le *Voyage d'Istrie et de Dalmatie*, en un vol. in-fol., rédigé par Joseph Lavallée. Mais l'ouvrage le plus important que l'on doive à cet artiste, celui qui lui fait le plus d'honneur et qui, par ses immenses dimensions, présentait des difficultés presque insurmontables, c'est le *Voyage de Constantinople et des rives du Bosphore*, d'après les dessins de Melling, comprenant 54 planches grand in-folio atlantique. Malgré tant de travaux importants, Née est mort, en 1818, dans une obscurité voisine de l'indigence, qu'il ne dut qu'à une facilité de caractère et à une libéralité qu'il ne sut jamais contenir dans de justes bornes.

NÉE DE LA ROCHELLE (JEAN), avocat, et subdélégué à Clamecì en Nivernais, où il était né en 1692, avait un goût naturel pour la littérature, et fut lié dans sa jeunesse avec les gens de lettres les plus renommés de Paris. Il s'y fit connaître par des poésies légères, insérées dans *le Mercure*. Attaché au comte de Charolais, il devait le suivre dans une de ses ambassades en Italie; mais dégoûté des affaires publiques par les événements de la régence et du système de Law, il revint à Clameci, où il composa différents ouvrages d'histoire et de jurisprudence, et s'acquit la réputation d'un des meilleurs avocats du pays. Il y mourut le 24 décembre 1772. On a de lui : *le Maréchal de Boucicaut ; le Czar Démétrius*, histoire moscovite, Paris, 1716 et 1717, ou la Haye, 1716, in-12 ; *la Duchesse de Capoue*, nouvelle italienne, Paris, 1732, in-12; une *Histoire des révolutions de Sicile*, non imprimée, dont le manuscrit est restée dans sa famille, etc.

NÉE DE LA ROCHELLE (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris, le 9 novembre 1751, petit-fils du précédent, était destiné à suivre la carrière du barreau; mais sa mère, restée veuve, le plaça dans la maison de librairie de Gogué, dont plus tard il devint l'associé. Les soins qu'exigeait son commerce, ne l'empêchèrent pas de cultiver son goût pour les lettres ; sa *Vie* du célèbre et malheureux Dolet, 1779, et son *Supplément à la Bibliographie instructive de*

Debure, 1782, le firent connaître d'une manière avantageuse. En 1786, par la retraite de Gogué, il se trouva seul à la tête d'une des principales maisons de librairie de Paris. Les craintes que lui causa la marche des événements, le décidèrent, en 1793, à remettre la suite de ses affaires à son beau-frère Merlin ; il se retira dans le Nivernais, et consacra les loisirs que lui laissait la surveillance d'une exploitation rurale, à terminer des ouvrages qu'il avait commencés à Paris. Il remplit aussi les fonctions d'officier municipal et de juge de paix, et mourut le 16 février 1838. Parmi les nombreux écrits de Née, on citera : *le Guide de l'histoire,* 1804 : *l'Éloge de Guttemberg,* 1811 ; *Médée, roman mythologique*, 1813, 4 vol. in-12 ; *Mémoire pour servir à l'histoire du département de la Nièvre,* 1827, 3 vol. in-8° : *Recherches sur l'établissement de l'art typographique en Espagne et en Portugal,* 1831, in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits importants, entre autres la *Biographia et bibliographia aldina,* 2 vol. in-4°, et l'*Histoire des imprimeurs célèbres*, 4 vol. in-8°.

NEEDHAM (Marchamont), publiciste, né en 1620 à Burford, comté d'Oxford, entreprit, en 1643, un journal hebdomadaire intitulé : *Mercurius britannicus*, rédigé avec une véhémence qui lui donna une grande vogue. Plus tard il se jeta dans le parti de la cour et publia son *Mercurius pragmaticus,* pamphlet périodique qui exaspéra au plus haut point les presbytériens : depuis il revint à la secte des indépendants, et publia dans leurs principes son *Mercurius politicus*, qui paraissait depuis onze ans, lorsqu'un ordre du conseil d'État le supprima en 1660. Après la restauration de Charles II, Needham se livra à la médecine, et passait parmi les non-conformistes pour un habile praticien, lorsque la mort l'enleva en 1678. On a de lui une traduction du *Mare clausum* de Selden, augmentée de nouvelles preuves à l'appui des droits de l'Angleterre à l'empire de la mer, 1652 et 1662 ; un *Discours touchant la supériorité d'un État libre sur le gouvernement monarchique* 1650 et 1767 ; cet écrit, d'abord imprimé dans le *Mercure politique,* a été traduit, en 1791, par Théophile Mandar, et publié avec des notes de J. J. Rousseau, de Mably, de Bossuet, Condillac, Montesquieu, Raynal ; on a en outre de Needham *Medela medicina,* 1665, ouvrage rempli de paradoxes que J. Twisden et Robert Sprackling ont réfutés, le premier dans sa *Medicina veterum vindicata,* et le 2ᵉ dans sa *Medela ignorantiæ.*

NEEDHAM (Jean-Turberville), physicien, membre de la Société royale de Londres et associé de l'Académie des sciences de Paris, né à Londres en 1713, mort en 1781 à Bruxelles, où il avait été appelé par l'impératrice Marie-Thérèse, pour concourir à l'organisation de l'académie de cette ville, est connu par des observations microscopiques consignées dans ses propres écrits et dans ceux de Buffon, dont il a partagé les recherches sur les animaux spermatiques et infusoires. Il avait des idées étendues ; mais il manquait de méthode et de clarté. On a de lui : *New microscopical discoveries*, etc., 1745, traduit en français sous le titre de *Découvertes faites avec le microscope,* Leyde, 1747, in-12, et Paris, 1750, in-12, avec des augmentations et 7 planches ; *Recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion, et nouvelle théorie de la terre*, 1769, in-8°, à la suite des *Nouvelles Recherches* de Spallanzani, sur les découvertes microscopiques ; *Idée sommaire, ou Vue générale du système physique et métaphysique de Needham sur la génération des corps organisés*, 1781 ; différents *Mémoires* et *Observations* dans le *Recueil* de l'Académie de Bruxelles, ainsi que dans les *Transactions philosophiques ;* et des *Lettres* contre Voltaire, faisant partie d'une collection sur les miracles, 1767, in-8°.

NEEFS (Pierre ou Peeter), peintre, né à Anvers vers 1570, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective, et s'appliqua à peindre des intérieurs d'église. Il avait d'ailleurs peu de talents pour la figure, et celles que l'on voit dans ses tableaux les plus estimés, sont de Van Tulden et de Téniers. On ignore l'époque de sa mort. Le Musée royal de Paris possède de lui 5 vues intérieures, dont une de la *Cathédrale d'Anvers*, et une d'un *Édifice gothique* servant de prison. On y a représenté l'ange qui délivre saint Pierre, tandis que ses gardes sont endormis.

NÉEL (Louis-Balthasar), né à Rouen et mort dans cette ville, en 1754, est auteur du *Voyage de Paris à St.-Cloud par mer, et retour de St.-Cloud à Paris par terre,* très-souvent réimprimé. On lui doit en outre : *Histoire du maréchal de Saxe,* 1752, 2 vol. 12 ; *Histoire de Louis, duc d'Orléans* (mort en 1752), in-12.

NEER (Églon van der), peintre, né à Amsterdam en 1643, mort à Dusseldorf, en 1703, élève de Jacques van Loo, a laissé quelques tableaux d'histoire et des paysages estimés. Le musée de Paris possède de cet artiste un *Paysage* avec figures, et un second tableau représentant une *Femme qui tient sur le bord d'une fenêtre un baquet où sont des harengs.*

NEERCASSEL (Jean de), évêque de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire, enseigna la philosophie et la théologie à Malines, puis à Cologne, fut ensuite provicaire apostolique, puis coadjuteur de Catz, auquel il succéda sur le siége de Castorie, et mourut à Zwol (Over-Yssel), en 1686. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Amor pœnitens de recto usu clavium,* traduit en français par l'abbé Guilbert, 1741, 3 vol. in-12 ; *Tractatus de sanctorum et præcipuè B. Mariæ Virginis cultu*, traduit en français par Leroi, 1679, in-8° ; et des *Lettres* à Bossuet, imprimées dans la correspondance de ce grand prélat.

NEFI-OGLOU ou **OGLI**, *Fils de l'exilé,* ainsi nommé parce que son père avait été banni par le grand vizir Achmet Kiuperli, sous Mahomet IV, né dans le 17ᵉ siècle, fut un des musulmans les plus éclairés de son temps ; il possédait le latin, l'arabe, les sciences et toutes les parties de la littérature de son pays. Il exerça longtemps une grande influence sur le reis-effendi Rami Mehemet, fut l'un des principaux moteurs de la paix de Carlowitz, et se fit auprès de ses concitoyens la réputation d'un prophète, pour avoir prévu la catastrophe que préparaient les fautes de Mahomet IV.

NEGELEIN (Joachim), savant théologien et numismate, né à Nuremberg en 1675, fut attaché, en 1701, à la maison des orphelins, nommé, en 1709, diacre de l'église St.-Laurent, puis pasteur de l'église Ste.-Marie, et enfin chargé, en 1722, au collége de St.-Égide, d'une chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque,

qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1749. On a de lui : *Thesaurus numismatum modernor. hujus sæculi, cum lat. et germand explicatione* (avec Melchior Kornlein), 1701-10, 21 parties en 3 vol. in-fol., figures ; *Ulysses litterarius, sive oratio de singularibus et novis quibusdam in orbe litterato*, 1726, in-8°, auquel il a joint l'*Ulysses scholasticus* de Gaspard Dornau, et la harangue de Gaspard Hoffmann : *De Barbarie imminente*.

NEGRI ou **NIGER** (Jérôme), l'un des bons littérateurs du 16e siècle, naquit à Venise en 1494. Vicaire des évêques de Bellune et de Vicence, il fut depuis attaché, comme secrétaire, aux cardinaux Marc et François Cornaro et Gaspard Contarini. En récompense de ses services, il obtint un canonicat à la cathédrale de Padoue, et mourut dans cette ville en 1557. Les lettres et les harangues (*Epistolæ et orationes*), recueillies par Marc Benavides, Padoue, 1579, in-4°, rare, ont été réimprimées à Rome, en 1767.

NEGRI (Jérôme), religieux augustin, né en 1496, à Fossano dans le Piémont, fut employé dans les missions des Vaudois. Ses ennemis parvinrent à faire suspecter ses principes et il fut suspendu de ses fonctions en 1556 ; mais il ne tarda pas à être rétabli dans sa charge de prédicateur. Il a laissé un ouvrage de controverse.

NEGRI (Virginie), appelée aussi *Angelique-Paule-Antoinette*, noms qu'elle prit à son entrée dans le couvent des Angéliques de St.-Paul converti à Guastalla, née à Milan, avait une éloquence naturelle dont elle se servit avec succès pour ramener à la vertu des personnes égarées. Elle mourut en odeur de sainteté en 1555, âgée de 47 ans. On a : *Lettere spirituali della devota e religiosa Angelica*, etc.; *Vita (della medesima) raccolta pel Giov.-Batista Fontana de' Conti*, 1576.

NEGRI (Jean-François), littérateur, né à Boulogne le 3 janvier 1593, cultivait à la fois la peinture, l'architecture et les lettres. Après avoir visité les principales villes de l'Italie, il revint dans sa patrie, contribua, en 1640, à la fondation de l'académie des *Indomiti*, dont les premières assemblées eurent lieu chez lui, et mourut le 9 octobre 1659. On a de lui une traduction de *la Jérusalem délivrée*, en idiome bolonais, 1628, in-fol. (les 12 premiers chants seulement et 34 stances du 13e ont été publiés) ; *Prima crocciata, ovvero lega di milizie cristiane liberatrice del sacro sepolcro*, 1658, in-fol.; *Basilica petroniana, ovvero vita di S. Petronio, con la descrizione della chiesa*, etc., 1680, in-4° ; et quelques ouvrages manuscrits.

NEGRI (Alexandre), fils du précédent, protonotaire apostolique et chanoine de St.-Pétrone à Bologne, mort en 1661, s'était appliqué à l'étude des monuments antiques et des inscriptions. Il a publié : *Maniliani bononiensis monumenta historico-mystica lat.; Epistola de vetustissima lapideæ cujusdam inscriptionis erasione*, etc.; *Ad præsidiarum aquæductum Lucii Publicii Asclepii villici investigatio ; Ælia Lælia Crispis*. Ces dissertations ont été insérées dans les *Marmorea felsinea* du comte Malvasia, 1690, in-4°.

NEGRI (François), savant ecclésiastique de Ravenne, entreprit des voyages pénibles dans les pays du Nord, pour étudier les mœurs, les usages, les rites religieux, et connaître l'état de la civilisation des peuples de ces contrées. Après avoir visité le Danemark, la Suède, la Norwége et la Finlande, il revint en Italie en 1666, se chargea du gouvernement d'une paroisse dans sa patrie, et mourut le 27 décembre 1698. Les lettres dans lesquelles il rend compte de tout ce qu'il avait observé ont été imprimées sous le titre suivant : *Viaggio settentrionale diviso in otto lettere*, Forli, 1701, in-4°. On y a joint ses *Annotazioni sopra la storia di Olao magno*. Negri est en outre auteur d'un *Discorso pratico della riverenza dovuta a sacri templi, ed el modo più facile ed efficare per conseguirla*, 1688. Sa *Vie*, par Gian Francesco Vistoli, a été imprimée avec le *Viaggio*.

NEGRI (Jules), biographe, né à Ferrare en 1648, entra dans la société des jésuites, s'occupa pendant presque toute sa vie à rassembler des notes sur les écrivains florentins depuis la renaissance des lettres, et mourut dans sa ville natale en 1720. Ses confrères mirent la dernière main à son travail et le publièrent sous ce titre : *Istoria degli scrittori fiorentini*, 1722, in-fol. On trouve des détails sur la vie et le caractère de Negri dans une lettre de Barufaldi, *Giornale de letterati d'Italia*, t. XXXIV.

NEGRI (Pierre), peintre vénitien, mort vers la fin du 17e siècle, a laissé plusieurs tableaux estimés, parmi lesquels on cite une *Agrippine mourante*, qui fait partie de la galerie de Dresde.

NEGRI (Salomon), en arabe *Soleyman Alsadi*, prêtre de l'Église grecque, originaire de Damas, fut envoyé en France par les jésuites missionnaires qui avaient conçu l'espoir de le convertir à la foi catholique. Après avoir suivi les cours de Sorbonne et s'être perfectionné dans la connaissance de l'arabe sous Michaëlis, Negri voyagea en Italie, en Hongrie ; il se rendit ensuite à Constantinople, à Venise, à Rome, et enfin à Londres, où il obtint une place d'interprète pour les langues orientales, et où il mourut en 1729. On a de lui un recueil de stances arabes, traduites en latin par Rostgaard et publié avec des notes par Christian Kal, sous ce titre : *Arabum philosophia popularis, sive sylloge nova proverbiorum*, Copenhague, 1764, in-8° ; une version arabe et syriaque d'une homélie du pape Clément XI, et une édition de la version arabe des 4 évangélistes et des Psaumes, par Athanase, patriarche grec d'Antioche. La *Vie* de Negri, écrite par lui-même, a été publiée par Anast. Freylinghausen, sous le titre de *Memoria negriana*, Halle, 1764, in-4°.

NEGRI (François), littérateur, né à Venise, le 6 février 1769, mort en 1827, a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue une très-élégante traduction italienne des *Lettres d'Alciphron* ; la *Vie d'Azustolozeno*, un des plus célèbres littérateurs et critiques du commencement du 18e siècle ; et les *Vies* de 50 hommes illustres des provinces de Venise. Il a légué ses manuscrits à un ami.

NEGRISOLI (Antoine-Marie), littérateur, né à Ferrare dans le 16e siècle, est auteur d'une traduction italienne, en vers libres, des *Géorgiques* de Virgile, Venise, 1543, 1552, in-8°.

NEGRO, FOSCO ou **NIGER** (François), habile grammairien que plusieurs bibliographes confondent avec le suivant qui lui est postérieur de plus d'un demi-siècle, naquit à Venise vers 1450. Il fit ses études à l'université de Padoue, et il y reçut le laurier doctoral dans la faculté des arts. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il

cultiva les sciences et les lettres avec zèle ; et après avoir donné des leçons de littérature et de mathématiques, tant à Venise qu'à Padoue, il fut attaché comme précepteur au cardinal Hippolyte d'Este l'ancien. On lui doit la première édition du traité d'*astronomie* de Julius Firmicus, dont il avait rapporté le manuscrit en Italie, Venise, Alde, 1499. Negro a prolongé sa carrière jusque dans les premières années du 16e siècle ; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui : *Grammatica latina*, Venise, 1480, in-4° ; édition rare et recherchée des curieux ; *Opusculum scribendi epistolas seu modus epistolandi*, ibid., 1488, in-4° ; *Regulæ elegantiarum*, Paris, 1498, in-4°, etc.

NEGRO (François), littérateur, né à Bassano au commencement du 16e siècle, entra dans l'ordre de St.-Benoît ; bientôt après il adopta les principes de la réforme, se rendit en Allemagne, et assista à la fameuse diète d'Augsbourg. Craignant les persécutions que ses opinions pouvaient lui attirer, il voyagea plusieurs années, finit par se retirer à Chiavenne, ville des Grisons, y ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes, fut chargé des fonctions du pastorat, et mourut dans cette ville en 1560. On a de lui : *Rudimenta grammaticæ ex auctoribus collecta*, Milan, 1541, réimprimé sous le titre de *Canones grammaticales*, 1555, in-8° ; *Ovidii metamorphosis in epitomen phaleucis versibus redacta*, 1542 ; *Tragedia del libero arbitrio*, 1546, in-4°, et 1550, in-8° ; traduit en français sous le titre de *la Tragédie du roi franc-arbitre*, 1548, in-8° ; *Rhætia, sive de situ et moribus Rhætorum libellus*, 1547, in-4° ; *De Fanini faventini ac Dominici bassanensis morte..., brevis historia*, 1550, in-8°. Il a publié sous le titre de *Turcicarum rerum commentarius*, 1538, in-8°, une traduction de l'ouvrage de Paul Giovio.

NEGRO (Andalo de). *Voyez* **NERO** (Andalone del).

NÉHÉMIE (Bible), juif, captif en Perse dans le 5e siècle avant J. C., s'acquit la faveur d'Artaxercès Longuemain, roi de Perse, dont il était échanson, obtint de ce prince la permission d'aller rebâtir le temple de Jérusalem, et termina cette grande entreprise en 454 avant J. C., malgré les oppositions des ennemis de sa nation. Il gouverna ensuite le peuple hébreu pendant près de 29 ans, avec une grande sagesse, et mourut l'an 430. On lui attribue le second livre d'Esdras.

NEIFELD (Ernest-Jérôme), médecin polonais, né vers 1720, fit ses études médicales à Leipzig, où il eut pour maître Chr. Fréd. Ludwig. Il y fut reçu docteur en 1744. Il exerça l'art de guérir à Lissa, devint conseiller aulique du roi de Pologne, et membre de l'Académie des curieux de la nature. Il mourut en 1773. Ses écrits sont : *Traité sur les eaux minérales acidules d'Altwasser, en Silésie*, Züllichau, 1752, in-8° (en allemand) ; *De secretione humorum in specie, ex mechanica solidorum structura fluidorumque genio demonstrata, specim.* 1 et 2, Züllichau, 1757-1763, in-8° ; *Traité des hémorroïdes*, Glogau, 1761, in-8° (en allemand) ; *Ratio medendi morbis circuli sanguinei monumentis præstantissimorum medicorum tum veterum tum vel maxime recentiorum superstructa*, Breslau, 1773, in-8°.

NEIL (O.). *Voyez* **NIALL.**

NEILD (James), philanthrope anglais, se distingua particulièrement par son zèle pour l'amélioration du sort des prisonniers. Il fut choisi trésorier de la Société pour le soulagement des petits débiteurs, puis nommé juge de paix pour les comtés de Bucks, de Kent, de Middlesex, et pour la cité de Westminster. Le résultat de ses nobles recherches a été consigné par lui dans un écrit intitulé : *Tableau* (an Account) *de personnes détenues pour dettes dans les différentes prisons de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1800, in-4°. James Neild est mort à Chelsea, le 16 février 1814, âgé de 70 ans.

NEIPPERG ou **NEUPERG** (Guillaume-Reinhard, comte de), feld-maréchal autrichien, naquit en 1684, d'une ancienne famille. Entré au service en 1702, il obtint, en 1717, le grade de colonel d'infanterie, se distingua aux affaires de Temeswar et de Belgrade, et fut ensuite chargé de l'éducation du duc de Lorraine, qui, depuis, fut l'empereur François Ier. En 1730, on le nomma commandant de la forteresse de Luxembourg, et en 1733, on l'envoya en Italie, avec le grade de feld-maréchal. Quelques années après, il fit la campagne de Hongrie contre les Turcs ; se distingua au combat de Kornéa, en 1728, couvrit la retraite de l'armée autrichienne après la bataille de Groctka, et reçut des pleins pouvoirs pour négocier la paix. Il paraît que cette mission ne fut pas remplie à la satisfaction du public, et que le comte de Neipperg fut blâmé sous quelques rapports. Lors de la guerre de la succession de Bavière, il fut mis à la tête de l'armée de Silésie. Ayant été blessé à la bataille de Molwitz contre les Prussiens, commandés par le grand Frédéric, en 1742, il se retira en Moravie, alla ensuite remplacer le duc d'Aremberg dans les Pays-Bas et prit part à la bataille de Dettingen. Il retourna dans son gouvernement de Luxembourg en 1743, fut rappelé à Vienne en 1753 pour entrer au conseil de guerre, et mourut dans cette ville en 1774.

NEIPPERG (Léopold, comte de), fils du précédent, naquit en 1728, et fut chambellan à la cour de Vienne, puis ambassadeur à Naples. Il inventa, en 1762, une machine pour copier les lettres, connue sous le nom de *copiste secret*, dont il fit paraître à Vienne, en 1764, la description in-4°, avec six gravures in-folio. On lui doit aussi l'*Histoire fondée sur les documents originaux de toutes les transactions relatives à la paix conclue le* 18 *septembre* 1738, *entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte Ottomane*, Francfort et Leipzig, 1790, in-8°. Il composa ce livre pour justifier la conduite de son père, à qui la voix publique reprochait d'avoir agi contre les intérêts de l'Autriche en concluant la paix de Belgrade. Neipperg mourut à Schweiger, près de Heilbronn, le 5 janvier 1792.

NEIPPERG (Adam-Albert, comte de), feld-maréchal-lieutenant autrichien, chambellan de l'empereur François, etc., naquit à Salzbourg, en 1771, d'une ancienne famille wurtembergeoise qui s'était attachée au service d'Autriche. En 1812, il remplissait les fonctions de ministre plénipotentiaire à Stockholm, et prit une part active aux négociations qui amenèrent les traités de Saint-Pétersbourg et d'Oerebro, par lesquels Bernadotte se joignit aux ennemis de sa patrie. C'est à cette époque que le comte de Neipperg épousa une femme qu'il avait éloignée de son mari, dont il eut 5 enfants, et qui mourut

au commencement de 1815. L'année suivante, il fut rappelé de Stockholm, et passa dans la même qualité à Naples auprès de Joachim. Il entraîna ce prince à signer, le 11 janvier 1814, un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Autriche, par lequel Murat s'engageait à joindre 30,000 hommes de ses troupes aux armées qui s'avançaient pour envahir la France. Ces succès le recommandèrent trop à M. de Metternich pour que celui-ci ne s'empressât pas de lui confier une nouvelle mission. Le comte de Neipperg fut donc envoyé à Mantoue, muni d'une lettre du roi de Bavière pour son gendre le prince Eugène, et chargé de lui proposer de suivre l'exemple de son beau-père, et de cesser une résistance que l'abdication de Napoléon rendait inutile. Mais Eugène se montra décidé à soutenir les droits de l'impératrice régente et de son fils. Neipperg reprit ensuite son service dans l'armée. Se trouvant aux environs de Genève avec un commandement, au mois de juillet 1814, lorsque l'impératrice Marie-Louise se rendit aux eaux d'Aix, en Savoie, il alla la recevoir à deux postes de cette ville. C'était alors un homme d'environ 43 ans, d'une taille moyenne, mais d'une tournure distinguée. L'uniforme de hussard qu'il portait habituellement, et une chevelure blonde et bouclée, lui donnait un air jeune. Un large bandeau noir couvrait la cicatrice d'une blessure qui lui avait fait perdre l'œil. Son regard était vif, perçant, scrutateur; des manières élégantes et polies, un langage insinuant, des talents agréables prévenaient en sa faveur. Il ne tarda pas à gagner les bonnes grâces de Marie-Louise. Doué d'un esprit souple et délié, avoué en tout par le premier ministre, parlant au nom d'un père pour lequel Marie-Louise professait une grande soumission, ses progrès furent rapides dans la confiance d'une femme, jeune, d'un caractère facile et bon, éloignée de sa patrie adoptive, enlevée au dévouement du petit nombre de Français qui s'étaient attachés à sa personne, et encore livrée aux terreurs de la catastrophe la plus accablante qui ait foudroyé une si haute fortune. Après la saison des eaux, Neipperg accompagna l'impératrice dans un voyage d'agrément en Suisse, et revint avec elle à Vienne. Marie-Louise fut alors flattée de l'espoir qu'elle obtiendrait l'entrée des États qui lui étaient promis, que son fils l'y accompagnerait et lui succéderait. Séparée de son époux par des obstacles insurmontables, elle concentra sur son fils toute sa sollicitude. Mais bientôt des difficultés surgirent au sujet de la concession faite à Marie-Louise des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Le ministre d'Espagne mit en avant les prétentions de son souverain sur ces États; d'autres plénipotentiaires s'opposèrent au nom de leurs maîtres, à ce qu'un membre de la famille de Bonaparte, eût une principauté indépendante. Neipperg, saisissant cette occasion de prouver son zèle, fit un mémoire pour combattre les prétentions de l'Espagne, et pour établir les droits de la maison d'Autriche sur les duchés en question. Enfin lorsque ces résistances, moitié réelles, moitié calculées, dont on effraya l'archiduchesse Marie-Louise, aboutirent à faire déclarer qu'elle obtiendrait d'être mise en possession des duchés, mais à la condition expresse que son fils ne l'accompagnerait pas, ce fut le comte de Neipperg qu'on chargea de lui arracher ce nouveau sacrifice : ce fut encore lui qui, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, fit signer à Marie-Louise la déclaration par laquelle elle protestait qu'elle était tout à fait étrangère aux projets de son époux, et qu'elle se mettait sous la protection des alliés. Au mois d'avril 1815, Neipperg prit le commandement d'une division de l'armée autrichienne d'Italie, et concourut aux succès qui entraînèrent la chute du roi Joachim, succès que la défection d'une grande partie des troupes napolitaines rendit peu difficiles. Les opérations commencèrent le 19 avril : il se porta d'abord sur Forli, passa la rivière de Ronco et s'empara de la position de Céséno. Quelques jours après, il parvint à se rendre maître de celles de Savigno et de Rimini, entra à Fano, et continua à marcher en avant, quoique l'ennemi eût rompu tous les ponts. Pour détourner l'attention du roi Joachim des opérations du général Bianchi, il l'occupa par diverses attaques sur la route d'Ancône, et obligea enfin les faibles restes de son armée à se jeter dans des chemins impraticables. Neipperg entra le premier à Naples, et fut nommé gouverneur de cette ville; mais il ne conserva pas longtemps ce poste, car, au mois d'août, il passa avec sa division en France, où il fut chargé du commandement des départements du Gard, de l'Ardèche et de l'Hérault. A cette époque, Nîmes était en proie à la fureur d'une populace fanatisée. Le comte de Neipperg, à son arrivée dans cette ville, fit désarmer les habitants, et déclara, dans une proclamation, qu'il punirait avec toute la sévérité des lois militaires quiconque se rendrait coupable d'un attentat contre la sûreté publique. Ces mesures à la fois sages et énergiques préservèrent les protestants des insultes continuelles auxquelles ils étaient précédemment en butte, et rétablirent dans peu l'ordre et la tranquillité à Nîmes. A la fin de cette campagne, Neipperg suivit l'archiduchesse Marie-Louise dans ses nouveaux États avec des pouvoirs illimités. Continuant à Parme la mission qu'il avait précédemment remplie à Vienne avec un si grand succès, il déploya une vigilance extrême pour isoler l'archiduchesse de tous ses souvenirs passés, pendant qu'une police sévère fermait tout accès à quiconque aurait pu lui parler de son époux ou de la France. Il fit venir les nombreux pamphlets et écrits inspirés par la haine et l'esprit de parti pour donner le change sur le caractère de Napoléon, et eut soin que des lectures en fussent faites au palais ducal. Enfin, pour tout dire, cette curiosité inquiète, qui cherche à pénétrer les secrets de la vie privée des souverains, a fait répandre en Italie le bruit que l'homme qui avait dans ses instructions l'autorisation « de pousser les choses jusqu'où elles pouvaient aller, » avait mêlé la galanterie à ses moyens d'influence. On a dit que la princesse avait donné le jour à deux enfants, et qu'un mariage de conscience était venu couvrir du manteau de la religion une union prématurée. On doit plutôt penser que ce mariage n'a été contracté par l'archiduchesse que pour pouvoir se livrer sans crime au sentiment prononcé qu'elle avait conçu pour Neipperg. Au mois de septembre 1828, il accompagna la duchesse de Parme à Vienne, et contracta dans ce voyage une maladie qui devint mortelle. Ayant voulu suivre cette princesse en Piémont, il habitait avec elle une maison de plaisance du roi de Sardaigne, lorsque son mal prit un caractère tellement grave que les médecins parurent en



désespérer ; le bruit même de sa mort se répandit. Son déplacement fut impérieusement commandé par cette étiquette de cour qui établit des distinctions même dans la mort, et qui ne souffre pas qu'un malade étranger à la famille royale meure dans ses résidences. On assure que l'antipathie du souverain, autant que la règle du palais, avait rendu nécessaire son éloignement. Il fut transporté à Turin, et ramené dans une litière de cette ville à Parme où il succomba, le 31 décembre 1828. Marie-Louise en ressentit le plus vif chagrin. Il est de la justice de reconnaître que l'administration du comte de Neipperg a laissé à Parme des regrets.

NELIDOW (Catherine-Ivanowna-Nelidow-Kemmer-Preilen), née le 12 novembre 1756, morte en février 1839, fut placée, dès l'âge de 5 ans, dans l'institut des demoiselles nobles que venait de fonder, à Saint-Pétersbourg, l'impératrice Catherine II. Au sortir de l'Institut, elle fut nommée par cette princesse demoiselle d'honneur de sa cour ; plus tard, élevée au rang de dame d'honneur, elle fut décorée de la grande décoration de l'ordre de Sainte-Anne. Après le décès de Catherine II, auprès de laquelle elle avait constamment joui d'une grande faveur, elle conserva son haut emploi successivement auprès des impératrices Marie et Élisabeth, et de l'impératrice épouse de l'empereur Nicolas, aujourd'hui régnant. Mme Nelidow était sans doute d'une capacité très-réelle, car on lui a attribué une longue et puissante influence, spécialement sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier ; on a même prétendu que le bizarre autocrate lui avait accordé une faveur plus intime. Il est, au surplus, certain que, jusqu'à la fin de sa vie, cette dame conserva une très-grande considération à la cour de Russie. L'empereur et toute la famille impériale assistèrent à ses funérailles, qui eurent lieu en grande pompe dans l'église de l'Institut des demoiselles nobles, et la cour honora sa mémoire par un deuil de dix jours.

NELIS (Corneille-François de), évêque d'Anvers, un des premiers membres de l'académie de Bruxelles, né à Malines, le 5 juin 1736, mort le 21 août 1798, à Parme, dans le couvent des camaldules où il s'était retiré en 1794, lors de l'invasion de son diocèse par l'armée française, a publié, sur plusieurs points d'histoire et de morale, des dissertations qui l'ont fait connaître avantageusement : plusieurs de ses ouvrages sont restés manuscrits. Parmi ceux qui ont vu le jour nous citerons : *l'Aveugle de la montagne, ou entretiens philosophiques*, Parme, 1795, in-4°, et Rome, 1796, in-4° ; *De historiâ belgicâ et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme, 1795, in-8°.

NELLI (Pietro), poëte satirique italien, né dans le 16e siècle, à Sienne, n'est connu que par ses ouvrages. Il publia des *Satires* sous le nom d'*Andrea da Bergama*, dans la crainte que les obscénités et les libertés même plus graves dont elles sont remplies ne lui attirassent de fâcheuses affaires ; les unes sont dans le genre des *Capitoli*, les autres se rapprochent davantage de la véritable satire.

NELLI (Giustiniano), poëte, de la même famille que le précédent, vivait également à Sienne dans le 16e siècle. On connaît de lui : *Le amorose novelle dalle quali ciascuno inamorato giovane può pigliare molti utili accorgimenti nelli casi d'amore*, in-8°, sans date ni lieu d'impression. Ce petit volume, qui ne contient que deux nouvelles, est très-rare.

NELLI (Jean-Baptiste), célèbre architecte florentin, né en 1661, mort en 1725, après avoir rempli, dans sa patrie, des fonctions distinguées, telles que celles de sénateur, de directeur des ponts et chaussées, etc., a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une *Vie de Galilée*, plus étendue que celle de Brenna, et dont Tiraboschi souhaitait la publication : on a publié ses *Discorsi di architettura*, 1753, in-4°, précédés de sa *Vie*. On y trouve une fort bonne description de la cathédrale de Florence. — Un autre Nelli (Baptiste-Clément), de la famille du précédent, est auteur des *Plans et Élévations* de la cathédrale de Florence, 1753, lesquels ont été quelquefois attribués par erreur au précédent.

NELSON (Horace, lord vicomte), le plus célèbre des amiraux de la Grande-Bretagne, né le 29 septembre 1758, à Barnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk, était le 3e fils du révérend Edmund Nelson, recteur de cette paroisse et prébendier de la cathédrale de Westminster. Il reçut les premiers éléments de l'éducation à l'école de Norwich, d'où il passa à celle de North Walsham : son père interrompit ses études pour le faire entrer, dès l'âge de 12 ans, comme volontaire dans la marine, le confiant aux soins du capitaine Maurice Sucking, son oncle maternel, qui commandait *le Raisonnable*, de 64. Ce fut à bord de ce vaisseau, en 1770, que Nelson commença sa brillante carrière, et c'est une chose digne de remarque que l'amiral dont l'Angleterre s'honore le plus n'entra dans la marine qu'avec une extrême répugnance, et en cédant aux ordres impérieux de son père. Il ne tarda pas à montrer à un degré éminent les qualités essentielles qui constituent le marin. Il suivit son oncle sur *le Triomphe*, de 74, dont celui-ci avait obtenu le commandement ; ne quitta ce vaisseau que pour servir à bord du *Carcass*, capitaine Lutwige, en qualité de bosseman, et fit partie de l'expédition au pôle nord, aux ordres du capitaine Philipps. En 1774, il fit le voyage des grandes Indes sur *le Sea-Horse*, de 20 canons, et l'année suivante il revint en Angleterre. En 1777, il passa son examen, et fut fait second lieutenant du *Loewstoff*, de 32, et eut ensuite le commandement d'un schooner ; en 1778, sir Peter-Parker le choisit pour 3e lieutenant de son vaisseau amiral *le Bristol ;* en 1779, il devint capitaine de haut bord, et eut, l'année suivante, le commandement du *Janus*, de 44. En 1783, il se rendit en France pour rétablir sa santé, et en 1786, il épousa Françoise Herbert Nesbit, veuve du docteur Nesbit. A cette époque, il avait déjà acquis la réputation d'un officier consommé ; pendant la guerre d'Amérique, il se distingua par sa bravoure, son activité et par un coup d'œil surprenant. Dès que la guerre contre la république française eut éclaté, en 1793, Nelson, nommé commandant de *l'Agamemnon*, de 74, se rendit dans la Méditerranée, où il prit part à l'occupation de Toulon et à la prise de Bastia et de Calvi. Devant la première de ces villes, il perdit un œil par un coup de feu. Ce fut pendant cette campagne qu'il fit, à Naples, la connaissance de lady Hamilton, avec qui il forma une liaison des plus intimes, et dont les suites ternirent la réputation de ce vaillant guerrier. En avril

1795, l'amiral Jarvis lui confia le commandement provisoire du vaisseau *the Captain*, de 74, et au mois de décembre de la même année, montant *la Minerve*, de 32 canons, il s'empara de *la Sabine*, frégate française de 40. En 1797, il rejoignit l'escadre commandée par sir John Jarvis, et le 14 février, il se couvrit de gloire dans le mémorable combat naval livré à la flotte espagnole, près du cap Saint-Vincent : Nelson montait *le Capitaine*, de 74, avec lequel il attaqua *la Santissima-Trinidad*, de 126 ; aborda et prit *le Saint-Nicolas*, de 112, et *le Saint-Joseph*, de 80, et fut le premier à s'élancer à l'abordage de ce dernier vaisseau, monté par l'amiral espagnol, qui lui remit son épée. Par suite de cette éclatante victoire obtenue par 15 vaisseaux de ligne anglais contre 27 espagnols, l'amiral Jarvis fut créé lord Saint-Vincent, et Nelson, fait chevalier de l'ordre du Bain, reçut des mains du roi une médaille d'or et fut nommé contre-amiral ; la Cité de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or. Ce combat fait époque dans la tactique anglaise : c'est à Nelson que l'on doit l'introduction de ces manœuvres hardies au moyen desquelles une escadre bien commandée, et montée par des marins expérimentés, peut en toute assurance attaquer et battre des forces très-supérieures, et même doubles, si elles ne savent pas manœuvrer avec une grande célérité, et surtout avec ensemble. Pendant l'année 1797, Nelson ramena la garnison de Porto-Ferrajo, commanda ensuite une division de l'escadre qui bloquait Cadix, et bombarda sans succès cette ville. Le 3 juillet, embarqué sur une chaloupe montée par 11 hommes, il s'empara du commandant du port, don Miguel Tyrason, qui était dans sa galère avec un équipage de 26 hommes. Cette même année, il tenta en vain de s'emparer de Santa-Cruz de Ténériffe, à la tête d'une expédition composée des vaisseaux de ligne *le Thésée, le Culloden, le Zélé, le Léandre*, et autres bâtiments de moindre port. Après avoir opéré le débarquement, et repoussé les troupes espagnoles, il se vit subitement arrêté par le courage de quelques marins français, qui se retranchèrent dans une église, tinrent en échec les Anglais par leur résistance héroïque, et encouragèrent les troupes espagnoles à tenir ferme. Le vieux gouverneur de Santa-Cruz était sur le point de signer une capitulation et de se rendre à Nelson, lorsque des officiers espagnols, vinrent lui dire que les troupes britanniques étaient repoussées, et se trouvaient dans une position tellement périlleuse, qu'elles seraient trop heureuses de pouvoir se rembarquer. En effet, un accord fut signé, par lequel on permit aux Anglais de se retirer. Nelson perdit le bras droit dans cette affaire, et revint en Angleterre, où le gouvernement lui accorda une pension de 1000 livres sterling. Au mois de décembre de la même année, il alla rejoindre l'escadre du comte Saint-Vincent devant Cadix, et fut bientôt détaché à la tête d'une division composée du *Vanguard* et de trois autres vaisseaux de ligne, avec deux frégates et un sloop, pour surveiller les mouvements de l'escadre française de Toulon. Au mois de mai 1798, un coup de vent le força de relâcher en Sardaigne, et lorsqu'il arriva devant Toulon, la flotte française en était déjà partie pour l'Égypte. Désespéré de ce contre-temps, il parcourut la Méditerranée à la poursuite de l'expédition commandée par Bonaparte ; mais après avoir touché à Messine, et paru devant Malte et Alexandrie, Nelson revint en Sicile pour se ravitailler, sans avoir pu rejoindre l'escadre française. Ce fut en Sicile qu'il apprit avec toute certitude la destination de l'expédition, et qu'il se détermina à mettre en mer sans délai pour aller attaquer l'escadre française sur les côtes de l'Égypte. Lady Hamilton avait appris de la reine de Naples le vrai but de l'entreprise de Bonaparte, dont elle avait été instruite par une lettre de la reine d'Espagne. Le 5 juin, Nelson fut rejoint en mer par le capitaine Trowbridge avec dix vaisseaux de ligne et un de 50 canons. Le 1er août, il arriva dans la baie d'Aboukir, où il trouva l'amiral Bruix avec 13 vaisseaux de ligne, 3 frégates et un aviso. L'amiral français avait commis la faute très-grave de s'embosser de manière à pouvoir être débordé par l'ennemi, car sa ligne étant formée de vaisseaux dont les plus forts tiraient beaucoup plus d'eau que ceux de 74, ils se trouvaient par là tous trop éloignés de la côte. Nelson s'en aperçut du premier coup d'œil, et forma sur-le-champ le projet de passer une partie de son escadre entre la ligne d'embossage et le rivage, afin de mettre les Français entre deux feux et les battre en détail. Un pilote grec, qu'il avait à son bord, lui assura que la chose était praticable, et se chargea de conduire le vaisseau de 50 qui devait montrer le chemin aux autres. La manœuvre réussit parfaitement ; le premier vaisseau toucha, et servit de balise à ceux qui le suivaient, qui, au nombre de 6, se placèrent entre la flotte française et le rivage, tandis que sept autres attaquèrent de front l'amiral Bruix, dont une partie de l'escadre ne put donner, et resta paralysée pendant la plus grande partie du combat. L'action fut terrible, les Français firent tout ce que le courage le plus héroïque pouvait effectuer dans une position aussi désavantageuse ; le combat se prolongea pendant la nuit, et jusque dans la matinée suivante. L'explosion du magasin à poudre fit sauter le vaisseau amiral de Bruix, qui y perdit la vie après avoir fait des prodiges de valeur et avoir été mortellement blessé : *le Tigre* mit son équipage à terre, et sauta ensuite ; 6 vaisseaux très-maltraités tombèrent au pouvoir de Nelson, 4 autres furent brûlés, et 2 seuls avec les frégates se sauvèrent, grâce au contre-amiral Villeneuve qui parvint à se dégager, et à qui les historiens récents, peu versés dans les affaires de mer et ignorant sans doute l'état réel de l'escadre victorieuse, ont reproché de n'avoir pas attaqué Nelson. Comment aurait-il pu se flatter de triompher de l'escadre anglaise avec deux vaisseaux frais, et quelques autres démâtés et hors de combat, lorsque l'ennemi n'avait pas perdu un seul des siens et comptait encore les deux tiers en état de soutenir un combat ? Le retour de Nelson en Angleterre fut un triomphe : la nation le proclama le héros de la marine : le roi le créa baron du Nil, et il lui fut accordé une pension viagère de 3,000 livres sterling : la compagnie des Indes le gratifia de 10,000 livres sterling : les négociants faisant le commerce du Levant, lui firent présent d'un superbe service d'argenterie, et le conseil général de la Cité de Londres lui décerna une épée de la valeur de 200 livres sterling : le roi de Sicile le nomma duc de Bronté, et lui fit don d'une propriété territoriale du revenu de 75,000 francs, générosité dont Nelson fut rede-

vable à la reine de Sicile et aux bons offices de lady Hamilton : le Grand Seigneur lui envoya une superbe aigrette de brillants et une pelisse d'honneur, la sultane Validé un superbe diamant, et l'empereur de Russie une tabatière du prix de 2,500 livres sterling : le roi de Sicile ajouta encore à ses libéralités une épée garnie de diamants, évaluée 5,000 livres sterling : enfin, le roi de Sardaigne lui fit présent d'une tabatière avec son portrait garni de brillants. En 1799, il fut créé contre-amiral du pavillon rouge. Depuis la victoire d'Aboukir, Nelson ternit ses lauriers en s'attachant au char de lady Hamilton, et en consentant à prendre une part odieuse aux épouvantables vengeances exercées par la reine et sa favorite sur les personnes les plus respectables des États napolitains. L'histoire apprendra à la postérité que Nelson, pour plaire à une femme méprisable, qui, en déshonorant son mari, fut également l'opprobre du gouvernement qu'il représentait, eut la lâcheté d'être spectateur impassible de l'exécution du vénérable Caraccioli et des atrocités commises par les Calabrois conduits par le sanguinaire Ruffo. Plusieurs de ses camarades ne purent contenir leur indignation de la conduite de Nelson, et le capitaine Trowbridge revint en Angleterre pour ne pas servir sous lui. Ne pouvant se séparer de sa maîtresse, dont il avait eu une fille, il suivit sir William Hamilton en Angleterre, lorsque celui-ci quitta l'ambassade de Naples, et vécut sans gloire jusqu'au commencement de 1801. Nommé vice-amiral du pavillon bleu, il fut choisi par le gouvernement pour aller, à la tête d'une division, tenter de détruire la flotte danoise. On était en pleine paix avec le Danemark, mais le cabinet de Saint-James, qui ne s'est jamais piqué d'être scrupuleux en actions, quoique faisant toujours un grand étalage de moralité, soupçonnant que cette puissance ne tarderait pas à unir sa marine à celle de la Russie et de la France, résolut de détruire la flotte de Copenhague, ou de s'en emparer. Arrivé dans la Baltique, Nelson se disposa à exécuter cet attentat contre le droit des gens, mais l'amiral Parker, qui commandait en chef les forces britanniques dans ces mers, s'opposa vivement au projet de Nelson, qui lui semblait offrir peu de chances de succès. Nelson insista, et avec une seule division il se porta devant Copenhague, exigea la remise de la flotte, et, sur le refus du prince régent, il l'attaqua avec une intrépidité que rien ne peut surpasser, et parvint à intimider tellement le prince, que celui-ci consentit à se détacher de l'alliance de la Russie et signa une convention dictée par l'amiral anglais. Dans cette journée mémorable, Nelson triompha plutôt en négociateur qu'en guerrier; il est avéré qu'il était perdu sans ressource si le gouvernement danois avait, d'après l'avis des officiers de sa marine, continué l'action. Le vaisseau que montait Nelson avait touché, et en touchant il obstruait la passe, en sorte que ses autres vaisseaux ne pouvaient plus avancer; ce fait est si vrai que le lendemain de l'action ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à mettre à flot le vaisseau amiral, après en avoir retiré une grande partie de sa batterie basse. Ce brillant coup de main valut à Nelson les remercîments des deux chambres du parlement et le titre de vicomte. L'affaire de Copenhague eut lieu le 2 avril; à la fin de juillet, Nelson s'embarqua sur *le Leyden*, de 68 canons, et le 6 août, il fit une première tentative pour incendier la flottille française à Boulogne; le 15, il renouvela l'attaque, et fut de nouveau repoussé avec une grande perte, en tués et blessés. Ces deux échecs l'irritèrent singulièrement, et d'autant plus qu'il avait en quelque sorte promis de détruire tout l'armement du port de Boulogne. Les détracteurs de Napoléon ont eu beau plaisanter sur les *coquilles de noix* avec lesquelles il prétendait opérer un débarquement en Angleterre : il n'est pas moins vrai que le ministère anglais en conçut de vives alarmes, et la double tentative de Nelson suffirait pour le prouver. En 1803, il arbora son pavillon sur *la Victoire*, de 100 canons, et l'année suivante il parcourut avec une rapidité étonnante l'Océan, depuis l'Europe jusqu'en Amérique, sans avoir pu rencontrer la flotte réunie française et espagnole, et revint à Portsmouth, au mois d'août 1804. Il se remit en mer, et rencontra, le 21 octobre, les escadres française et espagnole qui venaient de sortir de Cadix d'après les ordres formels de l'empereur Napoléon, et malgré l'avis presque unanime des amiraux et officiers supérieurs des deux nations sur l'imprudence d'une telle entreprise dans l'état où étaient la plupart des équipages, dont l'infériorité en fait d'habileté et de discipline rendait impossible d'exécuter des manœuvres savantes, avec la promptitude et l'ensemble indispensables dans la tactique navale. Ce qu'ils avaient prévu arriva : Villeneuve, qui commandait en chef, et Gravina se dévouèrent; le second surtout montra un courage digne d'un meilleur sort, et eut du moins le bonheur de mourir sur le sol de sa patrie. Dans une dépêche officielle du ministre de la marine, Decrès, dans laquelle Napoléon avait écrit de sa main plusieurs phrases, l'amiral Villeneuve était traité de poltron, et dans une lettre confidentielle le ministre écrivait à cet infortuné officier que s'il ne sortait pas sans délai, il se verrait sous peu de jours remplacé par l'amiral Rosilly, que l'empereur venait de nommer amiral de la flotte combinée. C'est donc à l'entêtement de Napoléon et à son peu de connaissance en ce qui concernait la marine, qu'il faut attribuer le désastre de Trafalgar, qui aurait pu avoir été moins funeste si Villeneuve avait eu plus de talent, mais qui était inévitable. L'amiral français forma toute l'escadre en croissant, et laissa une réserve en arrière de sa ligne, composée de 4 vaisseaux de 74, aux ordres du contre-amiral Dumanoir. Cette disposition était la plus mauvaise qu'on pût imaginer, car la ligne une fois rompue, les Anglais n'avaient qu'à morceler l'escadre et à prendre ou détruire les vaisseaux en détail, rien n'étant plus impossible que de se rallier avec de tels équipages, sous le feu d'un ennemi tel que Nelson, combattant à portée de fusil et même de pistolet. Ainsi, dès le premier choc, l'escadre anglaise formant 3 corps à *tête de grue*, coupa sur 3 points la flotte combinée, et y mit le désordre. Villeneuve amena son pavillon un des premiers, et il n'y eut plus de commandement général. Nelson s'attacha avec son vaisseau à la *Santissima-Trinidad*, qu'il n'avait pu prendre au combat du cap Saint-Vincent, et dont il s'empara cette fois. Ce chef fit toutes ses dispositions avec une habileté consommée et le plus grand sang-froid, et déploya sa bravoure éprouvée pendant l'action, qui fut décidée dès la première manœuvre. Le combat commença à midi, et à 3 heures du soir 19 vaisseaux de ligne, sur 33 dont se composait

l'escadre combinée, étaient au pouvoir des Anglais. Au moment de la victoire, à une heure et un quart, Nelson fut blessé mortellement à l'épaule d'un coup de fusil, parti des hunes du vaisseau français *le Bucentaure :* il mourut de sa blessure à 4 heures 40 minutes, après avoir remis le commandement à l'amiral Collingwood. Le corps de Nelson fut d'abord envoyé à Gibraltar, exposé ensuite pendant quelques jours à l'hôtel des Invalides de la marine de Greenwich, d'où il fut transféré à l'amirauté, et déposé, le 9 janvier 1806, dans la cathédrale de Saint-Paul. La pompe funèbre et le cortége furent des plus brillants, et on rendit les plus grands honneurs à sa mémoire. Un superbe monument en marbre fut érigé dans cette église à ce grand amiral. On a sur Nelson : *Vie de Nelson*, par Samuel Clarke, 1810, 2 vol. in 4°; *idem*, par Churchill, 1813, in-4°; *idem*, par Robert Southey, 1815, in-4°. Ceux qui ont vécu dans son intimité assurent qu'il eut des qualités très-estimables dans sa vie privée, et vantent son désintéressement. Il a laissé un testament dans lequel il recommanda au gouvernement et au peuple anglais lady Hamilton, qui avait, disait-il, rendu les plus grands services à la patrie. En 1800, il s'était séparé de sa femme par suite de sa malheureuse liaison avec lady Hamilton.

NELSON (Guillaume), pair de la Grande-Bretagne, frère du célèbre amiral de ce nom, naquit le 20 avril 1757, entra d'abord dans les ordres, et fut pourvu de la prébenderie de Cantorbéry qu'il possédait encore à l'époque de son décès. Après la mort de son frère, il fut nommé baron, le 20 novembre 1805, puis élevé à la pairie, créé comte et ensuite vicomte de Trafalgar. En janvier 1806, le roi lui permit d'ajouter à ses armoiries les pavillons armoriaux qu'on avait accordé à son frère de porter; en juillet suivant, il fut encore autorisé à y joindre *une face ondée* sur laquelle était inscrit le mot *Trafalgar*. A la fin de la même année, il succéda au titre de duc de Bronté, donné par le roi de Sicile à son illustre frère. Il avait épousé, en 1780, Sarrah Asonge, cousine de l'évêque de Norwich, mariage dont il ne lui resta qu'une fille. Il mourut vers 1830. Son neveu Thomas Bolton hérita de ses biens et de ses titres.

NEMEITZ (Joachim-Christophe), littérateur, né en 1679, à Wismar, fit ses études à Rostock, et se chargea ensuite de l'éducation de quelques gentilshommes allemands, qu'il accompagna dans les différents États de l'Europe. Il acquit des connaissances très-étendues dans les antiquités, et se concilia l'estime des savants des pays qu'il parcourut. Il parlait avec une égale facilité la plupart des langues modernes. Le duc de Deux-Ponts et le prince de Waldeck l'honorèrent du titre de conseiller aulique. Nemeitz s'étant fixé à Strasbourg, y mourut le 8 juillet 1753. On cite de lui : *De modestia historicorum in censuris principum observandâ*, Lunden, 1709, in-8°, rare; *Inscriptionum singularium maximam partem novissimarum fasciculus*, Leipzig, 1726, in-8°; *Supplément aux Voyages* de Misson, Burnet, Addison, etc., ibid., 1726, 2 vol. in-8°, etc.

NÉMÉSIEN (Marcus-Aurelius-Olympius), poëte didactique et bucoliste latin, naquit à Carthage. On n'a rien de précis sur l'époque de sa naissance et de sa mort; mais il vivait au 3e siècle, sous le règne de Numérien. Il eut même avec ce prince un combat poétique, où la victoire lui resta; et, plus heureux que Lucain avec Néron, dans une circonstance semblable, il trouva dans son rival un protecteur. Némésien composa, sous le titre de *Cynégétiques, Halieutiques* et *Nautique*, 3 poëmes sur la chasse, la pêche et la navigation. Il ne nous reste que 325 vers du premier de ces ouvrages, et quelques vers des autres. On lui attribue aussi, mais d'après des motifs peu plausibles, un petit poëme, *les Louanges d'Hercule*, que Wernsdorf a fait entrer dans sa collection des *Poetæ latini minores*. C'est avec plus de raison, et sur de meilleures autorités, que le même éditeur restitue à Calpurnius, contemporain, émule et ami de Némésien, quatre églogues constamment placées, depuis l'édition d'Ange Ugoletti, 1600, à la suite des fragments connus du premier de ces poëtes. Au surplus, cette opinion n'est pas encore celle de tous les savants. L'amitié paraît avoir constamment uni Calpurnius et Némésien, et le peu d'ouvrages qui nous restent d'eux ont été rassemblés. Les premières éditions sont celles de Rome, 1471, et de Parme, 1500. La plus récente est celle que Lemaire a publiée dans le tom. LII de sa *Bibliothèque classique latine*, c'est le premier des *Poetæ minores*.

NEMESIUS, l'un des plus célèbres philosophes chrétiens, vivait dans le 4e siècle. Il occupait le siége épiscopal d'Émesse, avant que les hérésies de Pélage, de Nestorius et d'Eutychès troublassent l'Église d'Orient. On lui doit un savant et curieux traité *De natura hominis*, dont quelques copies portent le nom de saint Grégoire de Nysse; mais que la critique n'a pas tardé à restituer à son véritable auteur.

NEMIUS (Jean), prêtre, né à Bois-le-Duc, se rendit recommandable, pendant la seconde moitié du 16e siècle, par son zèle pour l'instruction de la jeunesse. Il enseigna les humanités successivement à Nimègue, à Amsterdam, et dans sa ville natale; et il composa, sur l'orthographe et la grammaire, quelques livres élémentaires, nécessairement tombés en désuétude. Il cultivait aussi la poésie latine; et il a laissé un poëme sur l'autorité et l'assujettissement d'un instituteur : *De imperio et servitute ludimagistri*, Nimègue, 1551, in-4°, et un autre sur l'histoire de Tyl Uilespiegel : *Tyli saxonis historia sive humanæ stultiæ triumphus, versu iambico*, 1563, in-8°. C'est la première version latine de cet ancien roman.

NEMOURS (Jacques d'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard, comte de la Marche, gouverneur du Dauphin, depuis Louis XI, épousa, en 1462, la cousine de ce prince, Louise, fille du comte du Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours avec les titres, rang et prérogatives de duc et pair. Comblé des bienfaits de son souverain, il eut la faiblesse d'accéder à la ligue dite du *Bien public :* cette première trahison lui fut pardonnée; il obtint même le gouvernement de Paris et de l'Ile-de-France en vertu du traité de Conflans en 1465. Louis XI, connaissant la versatilité de son caractère, surveilla ses démarches, acquit la preuve qu'il continuait à le trahir, le fit saisir et poursuivre comme un criminel le lèse-majesté; mais il céda aux prières du coupable et lui pardonna de nouveau. Cette clémence, loin de corriger le duc de Nemours, ne servit qu'à l'encourager à tremper dans les complots des mécontents : il fut arrêté, transféré à la Bastille, enfermé dans une cage de fer, et mis

à mort, le 4 août 1477, âgé à peine de 40 ans. La cruauté réfléchie qui présida à son jugement et à son supplice, la barbarie des tortures qu'éprouvèrent ses jeunes enfants ont donné, à ce qui n'était d'abord qu'un acte de justice, tous les caractères de la vengeance et de la tyrannie. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la Bibliothèque du roi à Paris, en 3 vol. in-fol. On trouve, dans les *Mémoires* de Comines, édition de Godefroy, une *Lettre* de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (Louis d'ARMAGNAC, duc de), 3e fils du précédent, n'avait que 5 ans lors du supplice de son père; il fut jeté dans un cachot de la Bastille, et n'en sortit qu'à l'avénement de Charles VIII au trône. Il le suivit à la conquête du royaume de Naples, ne le quitta pas pendant la retraite, et eut l'avantage de se signaler plusieurs fois sous ses yeux. Lors de la nouvelle invasion de ce royaume en 1501, il en fut nommé vice-roi par Louis XII; mais il ne sut pas y maintenir son autorité : la discorde se mit dans son camp, et Gonzalve, profitant de la mésintelligence des chefs de l'armée française, les attaqua séparément, les battit et les força d'opérer leur retraite. Obligé de se frayer un passage l'épée à la main dans la plaine de Cérignole, le duc de Nemours s'élançait à la tête de l'avant-garde lorsqu'il fut atteint d'une balle qui l'étendit mort, le 28 avril 1503. Brantôme parle de lui dans ses *Vies des grands capitaines français*.

NEMOURS (Jacques de SAVOIE, duc de), l'un des grands capitaines de son temps, né en 1531 à l'abbaye de Vauluisant, en Champagne, fut mis à la tête de 200 chevau-légers en 1546, et d'abord se distingua en 1552 au siége de Lens, se jeta l'un des premiers dans la ville de Metz, menacée par Charles-Quint, et concourut à la glorieuse défense de cette place. Il servit ensuite en Flandre et en Italie jusqu'à la trêve qui suivit la prise de Pont-de-Sture en 1555. En récompense de ses services, il fut fait colonel général de la cavalerie légère, et continua de se signaler sous le règne de Charles IX. Il commandait les Suisses qui ramenèrent à Paris ce prince, que les protestants avaient voulu enlever à Meaux. Il donna de nouvelles preuves de bravoure à la bataille de Saint-Denis, fut chargé en 1569, avec le duc d'Aumale, de s'opposer au passage des troupes que le duc de Deux-Ponts amenait au secours des protestants : mais, ayant échoué dans cette expédition par la faute du duc d'Aumale, il se retira dans son duché de Genevois, s'y livra à la culture des lettres et des arts, en sortit pour peu de temps lors du passage de Henri III à Lyon, et mourut à Anneci le 25 juin 1585. Brantôme fait de lui un portrait magnifique dans ses *Vies des grands capitaines français*.

NEMOURS (Henri de SAVOIE, duc de), 2e fils du précédent, d'abord connu sous le nom de marquis de Saint-Sorlin, né à Paris en 1572, reçut du duc de Savoie, en 1588, le commandement d'une armée avec laquelle il s'empara du marquisat de Saluces. Il se jeta ensuite dans le parti de la Ligue, et fut nommé gouverneur du Dauphiné, en 1591. Ayant fait sa paix avec Henri IV, il assista en 1596 aux états de Rouen, et se signala l'année suivante au siége d'Amiens. Il ne prit aucune part à la guerre qui éclata entre la France et la Savoie au sujet du marquisat de Saluces, réclamé par Henri IV, se retira en France, où il épousa, en 1618, Anne de Lorraine, fille unique du duc d'Aumale, se fit remarquer à la cour par son goût pour les fêtes, et mourut à Paris le 10 juillet 1632.

NEMOURS (Henri II de SAVOIE, duc de), fils cadet du précédent, né à Paris en 1625, était destiné à l'état ecclésiastique, et avait été nommé en 1651 à l'archevêché de Reims; mais la mort de Charles-Emmanuel, son frère, tué en duel par le duc de Beaufort, le décida à rentrer dans le monde. Il épousa en 1657, Marie d'Orléans, fille unique du duc de Longueville, et mourut le 2 janvier 1659.—La duchesse de NEMOURS, sa veuve, fut reconnue en 1694 souveraine de la principauté de Neufchâtel, et mourut à Paris, en 1707, à l'âge de 82 ans. Après sa mort, la principauté de Neufchâtel fut adjugée au roi de Prusse, malgré les réclamations de la France et de la Savoie. La duchesse de Nemours a laissé des *Mémoires* remarquables par leur exactitude, leur fidélité et l'agrément du style : ils sont ordinairement imprimés avec ceux de Retz et de Joly. La première édition a été publiée par Mlle l'Héritier, sur les manuscrits de l'auteur, avec un *Avertissement* et quelques *Notes*.

NEMROD (Bible), petit-fils de Cham, l'un des fils de Noé, fut le premier qui exerça la puissance sur la terre (*cœpit esse potens in terrâ*). S'étant livré particulièrement à la chasse des bêtes farouches avec une troupe de jeunes gens qu'il avait réunis, il les accoutuma à une espèce de discipline et à manier les armes avec adresse. On lui attribue la fondation de Babylone et du premier empire qui porta ce nom. Plusieurs commentateurs confondent Nemrod avec Assur, bien que l'Écriture sainte distingue clairement ces deux personnages. Au surplus il est très-difficile de débrouiller la chronologie de cette époque si reculée de l'histoire du monde.

NENNICHEN (Mathias), né en 1590 à Allenstein, dans la Prusse, embrassa la règle de Saint-Ignace, en 1611, se livra avec succès à la prédication et consacra presque toute sa vie à des missions apostoliques en Autriche et en Bohême, pour travailler à la conversion des hérétiques. Il mourut à Brunn, en Moravie, le 4 décembre 1656. On a de lui : *Manuale theologiæ dogmaticæ sive ad tristissimam in fidei controversiis interrogationem, Ubi scriptum est*, etc.; *Gratulatio de inauguratione Ferdinandi II, in regem Romanorum*, Widmanstadt, 1619; *Tractatus de communione sub utraque specie*, Glogau, 1626.

NENNIUS, historien anglais, qui vivait au commencement du 9e siècle, a écrit une histoire de son pays, qui ressemble tellement à celle de Gildas qu'on les a pris fréquemment pour un seul et même auteur; l'histoire de Nennius s'étend jusqu'au 8e siècle. Il existe, dans la bibliothèque Cottonienne du Muséum britannique, un manuscrit latin de cet ouvrage, dont quelques parties ont été imprimées.

NENNOCK ou **NINNOCK** (Sainte), fille de Brocan, ou Brécan, prince de la partie de la Cambrie appelée la Bréchinie, naquit dans le 5e siècle. Élevée jusqu'à l'âge de 14 ans chez des parents, elle revint, à cette époque, à la cour de son père, où elle eut occasion d'entendre saint Germain d'Auxerre, qui, bien accueilli

par Brécan, lors de son second voyage, vers 446, dans la Grande-Bretagne, y catéchisait la contrée. Les entretiens de ce pieux apôtre la déterminèrent à suivre l'exemple de ses frères et de ses sœurs, sainte Keyne et sainte Nonne qui s'étaient voués à Dieu. La proximité de la Bretagne continentale, les faciles et fréquentes relations de ce pays avec la Cambrie, l'identité de langage et de religion, tels furent, sans doute, les motifs qui la portèrent à s'embarquer pour l'Armorique. Elle y aborda, vers l'an 448, aux environs de l'ile de Groix, dans un lieu connu depuis sous le nom de Poulilfin, au diocèse de Vannes. Elle y bâtit une église, un monastère et des maisons pour les personnes qui l'avaient suivie. Sainte Nennock mourut, dans son monastère, vers l'an 486, selon D. Lobineau, après un séjour de 38 ans en Bretagne. Albert Legrand fixe l'époque de sa mort au 4 juin 467.

NENY (Patrice MAC), issu d'une ancienne famille irlandaise réfugiée en Belgique après l'expulsion des Stuarts, né à Bruxelles en 1712, devint successivement secrétaire des conseils d'État et privé, conseiller privé, membre du conseil suprême des Pays-Bas à Vienne, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle, trésorier général des finances, chef et président du conseil privé. Il eut la plus grande part à la direction des affaires de la Belgique sous le gouvernement de Marie-Thérèse, qui le nomma l'un de ses conseillers d'État intime, et lui conféra le diplôme de comte avec le collier de commandeur de l'ordre de Saint-Étienne. Après la mort de cette princesse, il sollicita sa retraite, et mourut à Bruxelles en 1784. On a de lui des *Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, 1784, in-8°, et une édition des *Decisiones brabantinæ* du comte de Wynants, son beau-père.

NÉOBAR (Conrad), savant imprimeur, originaire d'Allemagne, agrégé en 1537 à la corporation des libraires de Paris, nommé en 1538 imprimeur de François Ier, et, chargé spécialement de la publication des manuscrits grecs, mourut en 1540. On ne connait que 12 ouvrages sortis de ses presses, 8 grecs et 4 latins, dont Maittaire a donné les titres (*Ann. typogr.*, tome III, page 451). Outre les préfaces dont il a enrichi ses éditions, on a de lui : *Compendiosa facilisque artis dialecticæ ratio*, 1536, in-8°; *De inveniendi argumenti disciplinâ libellus*, 1536, in-8°.

NÉOPTOLÈME, nom de deux rois d'Épire : le premier, mort en 360 avant J. C., laissa trois enfants, dont Olympias, mère d'Alexandre; le second s'empara du trône pendant l'absence de Pyrrhus le Grand, et fut mis à mort par ce prince à son retour d'Italie, en 295 avant J. C.

NEPHTALI, 6e fils de Jacob et tige d'une des tribus d'Israël, laquelle, suivant la Bible, renfermait, au bout de 200 ans, 53,000 hommes en état de porter les armes.

NEPER (Jean). *Voyez* **NAPIER**.

NÉPOMUCÈNE (St. Jean), chanoine de Prague, né vers 1330 à Nepomuck, dans la Bohême, avait refusé plusieurs riches bénéfices que l'empereur Wenceslas lui avait offerts ; mais il crut devoir accepter la place d'aumônier de ce prince, dans l'espoir que ses fonctions le mettraient à même d'être utile aux malheureux. Malgré la régularité de la conduite de l'impératrice Jeanne, Wenceslas avait conçu sur sa fidélité des soupçons qu'il résolut d'éclaircir en forçant Népomucène, directeur de cette princesse, à trahir le secret de la confession. Les menaces, les promesses, les tortures, ne furent point capables de l'ébranler. Wenceslas, furieux de ne pouvoir réussir, le fit précipiter, pieds et mains liés, dans la Moldau le 16 mai 1383. Népumocène a été canonisé en 1729 par le pape Benoît XIII; sa *Vie* a été écrite en latin, 1° par le P. Balbin, et publiée avec des *Notes* par le P. Papebrock dans les *Acta sanctorum;* 2° par Berghaner, 1736; 3° en français, par le P. de Marne, 1741.

NÉPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident, né en Dalmatie, fut d'abord gouverneur de cette province, puis proclamé Auguste à Ravenne, en 473, par l'empereur Léon, qui lui avait donné en mariage une nièce de sa femme. Népos marcha aussitôt contre Glycérius son rival, le força d'abdiquer, et l'envoya évêque à Salone. Cependant les Visigoths continuaient à étendre leur domination dans les Gaules; Népos, reconnu empereur, mais se sentant incapable de résister à de tels ennemis, fit demander la paix à Euric ou Éveric, leur roi, qui ne l'accorda qu'en retenant l'Auvergne dont il s'était emparé; mais cette paix fut troublée par la révolte d'Oreste, commandant pour l'empereur dans les Gaules. Ce rebelle envahit l'Italie et s'avança sur Ravenne, résidence habituelle de Népos. Celui-ci s'enfuit aussitôt à Salone en Dalmatie. Il conserva son autorité sur cette province pendant 4 ans, au bout desquels il fut assassiné par des serviteurs que Glycérius avait, dit-on, excités à ce crime. On a des médailles de ce prince, en or, en argent et en cuivre; il en existe en petit bronze avec des revers très-rares.

NÉPOS. *Voyez* **CORNÉLIUS-NÉPOS**.

NÉPOTIEN ou **NÉPOTIANUS** (Flavius-Popilius), l'un des tyrans éphémères qui usurpèrent quelques instants le titre d'empereur, était fils d'Eutropie, sœur de Constantin, et, suivant plusieurs historiens, du consul Népotien. Il fut lui-même consul en 336. Après la mort de l'empereur Constant, son cousin, Népotien prit le titre d'Auguste, en 350, marcha sur Rome et vainquit Anicet, préfet du prétoire. Tandis qu'il s'efforçait d'affermir son autorité dans l'ancienne capitale de l'empire, Marcellin, l'un des lieutenants de Magnence, accourut sous les murs de Rome, dispersa les soldats de Népotien et lui ôta la vie avec le trône, qu'il n'avait occupé que 28 jours. On a de ce prince des médailles en moyen bronze assez rares.

NEPVEU (François), jésuite, né à Saint-Malo en 1639, mort en février 1708, au collége de Rennes, dont il était recteur, a laissé plusieurs écrits ascétiques, souvent réimprimés; les principaux sont : *De l'Amour de Jésus-Christ; Retraite selon l'esprit et la méthode de saint Ignace; Pensées et réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année; Méthode facile d'oraison;* et *De l'importance de se donner tout à Dieu*, etc.

NERCIAT (André-Robert ANDRÉA de), né à Dijon en 1739, gendarme de la garde, fut compris dans la réforme qu'opéra le comte de Saint-Germain; mis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel, il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, remplit diverses charges auprès de différents princes d'Allemagne, telles

que celles de conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, puis de directeur des bâtiments du prince de Hesse-Rothenbourg. A son retour en France il avait été chargé, ainsi que plusieurs autres officiers, d'aller soutenir les insurgés de la Hollande contre le stathouder, et avait reçu la croix de Saint-Louis en 1788. Au commencement de la révolution il émigra, se rendit à Naples, fut chargé d'une mission à Rome par la princesse Caroline, tomba entre les mains des Français, fut enfermé dans le château Saint-Ange, n'en sortit que vers 1800, et mourut à Naples peu de temps après. On a de lui : *Contes nouveaux*, 1777, in-8°; *Félicia, ou Mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-18, ouvrage très-libre; *Monrose*, 2 vol. in-18, suite de *Félicia; Constance, ou l'Heureuse témérité*, 1780, in-8°; *Dorimon, ou le marquis de Clavelle*, comédie en 5 actes et en prose, 1777, in-8°; *l'Urne de Zoroastre ou la Clef de la science des mages*, in-8°; *les Galanteries du jeune chevalier de Faublas, ou les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. in-12. On lui attribue un livre fort obscène, intitulé *le Diable au corps*, 1803, 6 vol in-18.

NÉRI (St. Philippe), fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie, né à Florence en 1515, se rendit à Rome en 1533, y fit ses études classiques, ainsi que ses cours de philosophie, de théologie et de droit canonique, et se consacra tout entier au service des malades et des pèlerins. En 1548, il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à procurer des secours aux étrangers que la dévotion amène à Rome, et fonda peu de temps après l'hospice des Pèlerins, qui, lors du jubilé de 1600, donna, dit-on, l'hospitalité pendant 3 jours à 444,500 hommes et à 25,000 femmes. Ayant reçu les ordres en 1551, il se chargea du soin d'instruire les enfants, s'associa quelques jeunes ecclésiastiques (qui furent nommés *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église pour appeler le peuple à la prière), donna à ses disciples des statuts particuliers qui furent approuvés par le pape Grégoire XIII en 1575, et mourut le 26 mai 1595. On a de lui : des *Lettres*, 1751, in-8°; des *Avis spirituels* (ricordi), et quelques *Poésies*, insérées dans les *Rime Oneste*, tome Ier. Sa *Vie* a été écrite en latin par Ant. Gallonio, l'un de ses disciples; en espagnol par Louis Bertrand, 1625, traduite en latin par le P. Jacques Bacci, 1645, in-4°, et par le P. Jérôme Bernabe. Elle se trouve aussi dans les *Acta sanctorum* avec des notes de Papebroch.

NERI (Antoine), chimiste florentin du 16e siècle, l'un des premiers qui aient écrit sur la fabrication du verre, embrassa l'état ecclésiastique; mais il refusa les emplois et les bénéfices, afin de se livrer entièrement à son goût pour les sciences, et de parcourir la plus grande partie de l'Europe en visitant les laboratoires des chimistes. On n'a de lui qu'un seul ouvrage : *Arte vetraria distinta in libri sette; ne' quali si scoprono maravigliosi effetti, e s'insegnano segreti bellissimi del vetro nel fuoco, ed altre cose curiose*, Florence, 1612, in-4°; Venise, 1633, in-12, et 1678, in-8°; traduit en anglais par Merret; en allemand par Kunckel; en latin par un anonyme, et en français par d'Holbach, avec les remarques de Merret, de Kunckel et des additions nouvelles.

NERINI (D.-Félix-Marie), religieux hiéronimite, né à Milan en 1705, fut successivement procureur et abbé général de son ordre, puis consulteur du saint-office sous le pontificat de Benoît XIV, il se retira sur la fin de ses jours au monastère de Saint-Alexis, à Rome, et y mourut en 1787. On a de lui : *Hieronimianæ familiæ vetera monumenta*, 1754, in-4°; *De suscepto itinere subalpino epistolæ III*, 1753, in-4°; *De templo et cœnobio sanctorum Bonifacii et Alexii historica monumenta*, 1752, in-4°.

NERLI (Philippe), historien florentin, né en 1485, mort en 1556, jouit de l'estime du grand-duc Cosme Ier, qui le nomma sénateur, et le députa en 1550, vers le pape Jules III, pour le complimenter sur son avénement au trône pontifical. On a de lui : *Commentari de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dall' anno 1215 al 1537*, publié pour la première fois en 1728, in-fol.

NERLI (François), de la famille du précédent, étudia la jurisprudence avec succès, remplit l'emploi de secrétaire pour les lettres latines sous Innocent X, qui le nomma à l'évêché de Pistoie, et ensuite à celui de Florence. Il fut décoré de la pourpre par Clément IX, et mourut en 1670.

NERO, NEGRO, NIGER (Andalone del), célèbre astronome, était né, vers 1270, à Gênes. Dans sa jeunesse, il visita la plupart des pays connus pour observer l'aspect des astres dans les divers climats et aux différentes époques de l'année. Doué d'une éloquence remarquable, il y joignait beaucoup d'érudition et toutes les qualités qui donnent un nouveau lustre au talent. Il était à Rome lorsque Hugues IV, roi de Chypre, vint y chercher dans le commerce des savants, des connaissances dont il sentait tout le prix. Ce prince, ayant suivi les leçons d'Andalone, conçut pour lui la plus tendre affection, dont il ne cessa de lui donner des marques. Plus tard, Andalone enseigna l'astronomie à Naples, et compta, parmi ses disciples, Boccace, qui le nomme, dans plusieurs de ses ouvrages, de la manière la plus honorable. Andalone composait des vers latins avec élégance. On lui attribue la traduction du grec en latin d'une *Histoire de la guerre sainte*, par Anicet, patriarche de Constantinople; mais le véritable auteur de cette histoire est Ciccarelli, qui, pour accréditer cette nouvelle fourberie, supposa qu'elle avait été traduite par Andalone. Cet astronome parvint à un âge très-avancé, puisqu'il était, en 1342, à la cour de Hugues, son bienfaiteur. Le seul ouvrage de lui qui soit imprimé, est un petit traité de l'Astrolabe : *Opus præclarissimum Astrolabii*, Ferrare, 1475, in-4° de 19 feuillets. Ce volume est très-rare.

NÉRON (Lucius-Domitius NERO CLAUDIUS), empereur, dont le nom odieux est devenu la plus cruelle injure pour les mauvais princes, était fils de Domitius Ænobarbus et d'Agrippine, qui lui transmirent, avec la vie, le germe de tous les vices. Il naquit à Antium, le 13 décembre, l'an de Rome 788 (37 depuis J. C.), neuf mois après la mort de Tibère, qu'il devait faire regretter. Il perdit, à l'âge de 3 ans, son père, et fut privé de la part qui lui revenait dans sa succession. Sa tante Lepida, touchée de pitié, recueillit cet enfant abandonné de ses autres parents, et l'éleva dans sa maison, où il eut pour premiers instituteurs un histrion et un barbier. Le jeune Domitius rentra bientôt après dans la possession des biens paternels, dont il avait été injustement dépouillé; et sa fortune s'accrut encore d'un héritage considérable. Agrip-

pine sa mère, devenue l'épouse de Claude, s'occupa, sans relâche, à lui frayer le chemin du trône ; elle lui fit épouser Octavie, et profita de son ascendant sur le faible Claude, pour le forcer d'adopter le fils de Domitius, qui prit le nom de Néron. Le prince eut alors pour gouverneur Burrhus, que ses talents militaires rendaient cher aux soldats, et le philosophe Sénèque, dont on estimait le caractère et l'éloquence, d'autant plus disposé à appuyer les projets d'Agrippine, qu'elle l'avait fait rappeler d'exil. Les leçons de ces deux sages instituteurs ne purent changer le naturel vicieux de leur élève, habile à dissimuler ses penchants. Néron prit la robe virile avant l'âge fixé pour cette cérémonie ; il fut aussitôt déclaré prince de la jeunesse, et désigné consul pour l'époque où il aurait atteint sa 20e année. Il fit, à ce sujet, de grandes largesses au peuple et aux prétoriens, dont il cherchait à captiver l'affection par tous les moyens si faciles aux princes. Il voulut flatter le goût des Romains pour l'éloquence ; et saisissant différentes occasions de parler en public avec avantage, il prononça deux harangues en grec, l'une pour les habitants de la Troade, l'autre pour ceux de Rhodes, qui demandaient une exemption d'impôts : il parla aussi en latin en faveur des Bolonais, ruinés par un incendie. Qu'il composât réellement ces harangues, où que Sénèque en fût le véritable auteur, l'effet en était le même sur les Romains, qui voyaient avec plaisir un prince honorer l'art de la parole, dont ils faisaient tant de cas. La mort de Claude resta cachée jusqu'au moment où les prétoriens, gagnés par Agrippine, saluèrent Néron empereur. Il fut conduit au sénat, qui s'empressa de lui prodiguer tous les titres, même celui de père de la patrie, qu'il refusa, disant qu'il n'avait encore rien fait pour le mériter. Les funérailles de Claude furent célébrées avec une pompe d'autant plus grande, qu'il importait de donner le change sur la cause de sa mort. Néron prononça lui-même l'éloge funèbre de son prédécesseur, et termina la cérémonie en le plaçant au rang des dieux. Il rendit pareillement de grands honneurs à la mémoire de son père Domitius, et parut vouloir se reposer des soins du gouvernement sur sa mère, à laquelle il reconnaissait être redevable de l'empire. Le premier jour de son règne, il donna, pour mot d'ordre, au tribun de garde au palais : *la meilleure des mères*. Le lendemain, il retourna au sénat ; et, dans un discours que Sénèque lui avait composé, il annonça que son projet était de prendre Auguste pour modèle. Ce discours fut entendu avec transport ; et l'on ordonna qu'il serait gravé sur une plaque d'argent, déposée au temple de Jupiter Capitolin. Néron eut, au moins quelque temps, l'intention de tenir sa promesse. Il abolit les taxes les plus onéreuses, diminua les autres impôts, réduisit au quart la somme assignée aux délateurs par la loi Papia, accorda aux sénateurs, privés de fortune, un traitement proportionné à leur naissance et à leur dignité, et publia plusieurs règlements très-utiles. Il se montrait plein de déférence pour les différents ordres de l'État, et semblait porté à respecter leurs prérogatives. Il affectait alors une si grande douceur, que Burrhus lui ayant présenté à signer la sentence qui condamnait à mort deux criminels : Que je voudrais, dit-il, ne pas savoir écrire ! Il fit faire d'abondantes distributions au peuple ; et il ordonna qu'à l'avenir les prétoriens recevraient, chaque mois, une certaine quantité de blé. Il donna toute sorte de jeux dans son palais, où il admit le peuple, et au Champ-de-Mars, où il fit construire un vaste amphithéâtre, pour que les spectateurs fussent placés commodément. Sénèque et Burrhus voyaient sans peine le goût de Néron pour des amusements frivoles, espérant en profiter pour le conduire plus facilement ; mais, sans cesse entouré de flatteurs et de jeunes gens corrompus, il ne tarda pas à se lasser des leçons de ses gouverneurs. La faiblesse naturelle de Néron le disposait à partager l'autorité avec Agrippine. Cette femme impérieuse avait écarté du trône, et sacrifié à son ressentiment, tous ceux qui auraient pu lui causer quelque ombrage ; elle exigea que le sénat tînt ses assemblées dans son propre palais, afin de pouvoir assister aux délibérations, cachée derrière une tapisserie ; et, dès ce moment, rien ne se fit que par ses ordres. Les ministres de Néron crurent devoir se liguer contre Agrippine ; et tous les moyens leur parurent bons pour affaiblir son pouvoir. Agrippine, indignée, éclata en reproches amers, et, dans son emportement, menaça Néron de lui ôter le trône, pour le rendre à Britannicus. Cette menace imprudente fut l'arrêt de mort de ce malheureux prince : quelques jours après, il périt empoisonné, et ce premier crime devint l'époque du changement qu'on remarqua dans Néron. N'ayant point encore appris à mépriser l'opinion, il s'excusa, dans une lettre au sénat, de la précipitation apportée aux funérailles de ce prince, et acheta le silence de ses courtisans en leur partageant les dépouilles de Britannicus. On est affligé d'apprendre que Sénèque et Burrhus eurent part à cette sanglante distribution. Ils étaient obligés de dissimuler : peut-être craignaient-ils, en s'éloignant, d'abandonner trop tôt Néron à sa perversité. Ce fut vers ce temps-là que Sénèque lui adressa le Traité de la clémence, où il le loue de posséder cette vertu, pour l'engager à la pratiquer. Cependant Néron, insatiable de plaisirs, en cherchait dans les divertissements les plus grossiers : il parcourait la nuit les rues de Rome, déguisé en esclave ; et, après s'être enivré avec les compagnons de ses orgies, il insultait les passants : mais, ayant été châtié de son insolence, il ne sortit plus sans se faire accompagner de gardes, qui avaient l'ordre de se tenir à une certaine distance et de n'approcher qu'en cas de bruit. Le jour, il assistait aux jeux publics, y excitait des rixes, se mêlait parmi les assaillants, et les encourageait tellement par son exemple que, pour arrêter les désordres toujours croissants, il fallut établir des gardes au cirque et dans les théâtres. Néron s'était réconcilié en apparence avec Agrippine, depuis la mort de Britannicus ; mais l'amour que lui inspira la fameuse Poppée, les divisa de nouveau. Poppée comprit qu'elle ne réussirait à partager le trône de Néron qu'autant qu'elle parviendrait à écarter Agrippine : après l'avoir abreuvée de toute sorte d'humiliations, elle décida Néron à la faire assassiner ; et ce fut l'infâme Anicet, affranchi de ce prince, qui consentit à être le meurtrier. On a vu, à l'article AGRIPPINE, les horribles détails de ce parricide. Néron, quoique déjà familiarisé avec le crime, ne put cependant échapper aux remords de sa conscience. Le fantôme de sa

mère mourante lui apparaissait au milieu des ténèbres ; et, le jour, il ne retrouvait pas, entouré de ses courtisans et de ses flatteurs, la tranquillité qu'il avait perdue pour jamais. Il s'enfuit à Naples, d'où il adressa au sénat une lettre dans laquelle il se plaint d'un complot formé par Agrippine pour lui ôter la vie. C'était avouer lui-même le crime qu'il avait commis. Cependant les chefs des prétoriens, conduits par Burrhus, vinrent le féliciter d'avoir échappé au danger : les villes de la Campanie suivirent cet exemple, et le sénat ordonna des actions de grâces. Néron ne pouvait croire à cet excès de bassesse ; il tremblait de rentrer à Rome ; il y fut reçu en triomphateur. Mais tous ces témoignages apparents de la joie ne calmaient pas son agitation ; et il s'efforçait en vain de se distraire, en se livrant de plus en plus à tous les excès. Ce fut alors qu'on le vit paraître sur le théâtre, une lyre à la main, suivi de ses ministres, et conduire un char dans le cirque, genre d'exercice qu'il avait toujours aimé avec fureur. Il rappela en Italie les histrions et les pantomimes, qu'il en avait bannis au commencement de son règne. Il les admit à son intimité, se montra en public avec eux, et les combla de ses faveurs. A son exemple et par son ordre, des chevaliers, des personnages consulaires, descendirent dans l'arène, se mêlèrent aux gladiateurs, et exposèrent leur vie en combattant des bêtes féroces. Néron était sans cesse occupé à imaginer de nouvelles fêtes ; et, pour y attirer un plus grand nombre de spectateurs, il leur abandonnait souvent tout ce qui avait été servi : il leur faisait quelquefois distribuer de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des perles, des tableaux, des statues ; et, si l'on en croit Suétone, qu'on peut soupçonner d'exagération, il leur donnait même des maisons de campagne, des domaines, des navires. Lorsqu'il eut épuisé toutes les richesses de l'État par ses prodigalités, il fut obligé, pour les continuer, d'établir des impôts excessifs, et de s'emparer, par la ruse et la violence, des biens des particuliers. Cependant Burrhus et Sénèque voyaient chaque jour diminuer leur autorité. Le premier mourut ; et l'on crut assez généralement qu'il avait été empoisonné. Sénèque ne put obtenir la permission de quitter la cour ; mais il cessa de prendre part aux affaires, dont la direction fut laissée à Tigellin, digne exécuteur des volontés d'un maître tel que Néron. Débarrassé de deux hommes dont la présence était pour lui un reproche continuel, Néron ne connut plus de frein. Il répudia la malheureuse Octavie, qui termina, peu de temps après, dans l'exil, une vie toute pleine d'infortunes ; et, sans attendre le délai fixé par les lois, il épousa l'infâme Poppée. Peu après, il fit un voyage à Naples, uniquement pour chanter sur le théâtre de cette ville. Il se proposait d'aller jusqu'en Égypte, faire admirer son talent sur la lyre : mais il en fut détourné par des présages sinistres ; et il s'excusa de renoncer à un projet pour lequel il avait déjà ordonné d'immenses préparatifs, en disant qu'il ne pouvait se résoudre à affliger le peuple romain par une si longue absence. Tandis qu'il se livrait, dans Antium, aux plus honteuses débauches, un incendie, qui dura plusieurs jours, consuma la plus grande partie de Rome, ses temples, ses palais, ses antiquités. Néron, averti des progrès de l'incendie, revint à Rome ; et, monté sur une tour, d'où il voyait les ravages du feu, il chanta, en s'accompagnant de sa lyre, un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie. Il est fort douteux que Néron ait donné lui-même l'ordre de brûler Rome, afin d'avoir le plaisir, ou, si l'on veut, la gloire de la rebâtir plus belle. Mais ce qui est certain, c'est qu'il se montra plus sensible qu'on ne devait l'attendre d'un tel prince, à la misère des infortunés errants sur les débris de leurs maisons : il leur fit ouvrir ses jardins, et leur distribua des vivres, des vêtements, en un mot, tout ce dont ils avaient besoin. Néron rejeta le soupçon de l'incendie sur les chrétiens, et, sous ce prétexte, excita contre eux une persécution, la première et l'une des plus violentes dont l'histoire fasse mention. Il força tous les habitants de l'empire à contribuer au rétablissement de Rome ; et s'étant chargé de faire enlever les démolitions des maisons détruites, il y trouva d'immenses richesses qu'il employa à construire le palais nommé d'Or, moins remarquable cependant par les ornements de ce métal qui y brillaient de toutes parts, que par sa vaste étendue. Suétone et Pline en ont donné la description. Il entreprit, dans le même temps, de creuser un canal, depuis Baies jusqu'à Ostie ; mais ce projet resta inachevé, malgré les mesures violentes qu'il avait prises pour se procurer des ouvriers. Néron occupait, depuis 12 ans, le trône du monde ; et aucune conspiration n'avait encore troublé son repos. Il semblait que les Romains, si jaloux de leur liberté, n'en conservaient pas même le souvenir. Cependant Calpurnius Pison, qui n'avait été connu jusqu'alors que par son luxe et par ses débauches, instruit que Néron en voulait à ses jours, résolut de le prévenir en lui ôtant la vie. Un grand nombre de personnages consulaires, de sénateurs, de chevaliers, parmi lesquels on distingue le poëte Lucain, entrèrent dans le complot, dont on ne connaît pas l'auteur : il échoua par la perfidie d'un esclave, dont on ne se méfiait point, et qui alla le révéler, le jour même choisi pour son exécution. Tous ceux qui furent soupçonnés d'y avoir pris part, périrent dans les tourments. Néron eut la curiosité d'interroger quelques-uns des conjurés, afin d'apprendre de leur bouche ce qui avait pu les déterminer à former le projet de l'assassiner. L'un d'eux, Subrius Flavius, capitaine de ses gardes, lui répondit : « César, personne ne t'a plus aimé que moi, tant que tu l'as mérité ; j'ai commencé à te haïr depuis que je t'ai vu tuer ta mère et ta femme, mener un chariot, devenir un comédien et un incendiaire. » C'était la première fois que Néron entendait la vérité sur sa conduite : il ne put s'empêcher de rougir ; et il se hâta de noyer ses remords dans des torrents de sang. Les parents des conjurés, leurs amis, tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec eux, même le plus éloigné, furent les victimes de ce tyran soupçonneux. Il ne demandait que de vains prétextes pour assouvir sa haine ou sa vengeance ; et il apprit bientôt à s'en passer. Il fit étouffer dans un bain chaud le consul Vestinus, par la seule raison qu'il lui déplaisait ; et il envoya l'ordre de se donner la mort à Sénèque, malade, et retiré à sa maison de campagne. Tandis que Rome avait chaque jour à pleurer la perte de quelques-uns de ses plus illustres citoyens, Néron affectait le même goût pour les

plaisirs, et outrageait la nature par les plus infâmes débauches. Il institua des jeux quinquennaux, qui furent appelés de son nom *Néronides* : il y disputa les prix, et en remporta plusieurs, qu'il reçut avec des témoignages de satisfaction singulière; il pressa contre son cœur la couronne qu'on lui avait décernée pour la lyre, et ordonna qu'on la suspendît à la statue d'Auguste. Emporté par son caractère violent, il tua d'un coup de pied au bas-ventre Poppée, enceinte; fit mourir Claudia, sa belle-sœur, qui refusait sa main, et épousa Statilia Messaline, après avoir fait périr son mari. Il avait étudié la magie; mais ayant reconnu la vanité de cette science, il chassa de Rome les philosophes, comme suspects d'être magiciens, et livra aux bourreaux ceux qui n'avaient pas obéi assez promptement à cet ordre. Ceux qui vivaient dans l'intimité de ce monstre, n'étaient pas à l'abri de ses fureurs : il obligea Pétrone, son confident, à s'arracher la vie. Il envoya au supplice Thraseas, l'homme le plus vertueux, sous le prétexte qu'il n'assistait pas régulièrement aux assemblées du sénat. Il alla peu après, dans l'Achaïe, faire admirer son talent comme musicien; il se fit accompagner, dans le voyage, d'une troupe d'histrions, si nombreuse, qu'on eût dit qu'il marchait à la conquête de l'Orient. Il remporta, dans cette ridicule expédition, jusqu'à 1,800 couronnes, et fit célébrer autant de sacrifices dans toute l'étendue de l'empire. Il assista aux jeux Olympiques, dont la célébration avait été retardée pour qu'il pût y faire briller ses talents; et quoiqu'il n'y eût pas été très-heureux, il récompensa magnifiquement ceux qui avaient présidé aux jeux, et exempta toute la province d'impôts. Il profita du voisinage où il était du temple de Delphes, pour aller consulter l'oracle, et fit un riche présent à la Pythie, qui lui avait promis une longue suite d'années : cependant il n'osa pas se présenter à Éleusis, tant le souvenir de sa mère le tourmentait. Il se proposait de prolonger son séjour dans la Grèce; mais il en partit sur l'avis que son éloignement encourageait les conspirations. Il fit pratiquer des brèches dans les murailles des villes qui se trouvaient sur sa route, comme c'était la coutume pour les vainqueurs aux jeux Olympiques, et rentra en triomphe dans Rome, monté sur le char d'Auguste, ayant à ses côtés un joueur d'instrument nommé Diodore, et étalant avec affectation ses couronnes. Mais, pendant ce temps-là, Vindex, gouverneur de la Gaule Celtique, faisait révolter cette province, et, uni à Galba, gouverneur de l'Espagne, se disposait à pénétrer dans l'Italie. A cette nouvelle, Néron furieux déchira ses habits, et brisa des vases précieux qui se trouvaient sous sa main. C'était montrer la colère et la faiblesse d'un enfant. Cependant il annonça qu'il voulait aller au-devant de l'ennemi, et donna l'ordre de tout préparer pour son départ. Il fit charger plusieurs chariots de lyres, de harpes, et de son attirail de théâtre, songeant moins, comme il le paraît, à combattre ses ennemis, qu'à tâcher d'exciter leur compassion. Il eut un instant le projet d'abdiquer l'empire, et de se retirer à Alexandrie, où il se flattait de gagner sa vie comme musicien. Tandis qu'il roulait dans sa tête mille desseins extravagants, Nymphidius Sabinus, préfet du prétoire, persuada aux prétoriens que Néron avait pris la fuite, et les décida, par cette ruse, à proclamer Galba empereur. Néron, resté seul dans son palais au milieu de la nuit, s'abandonna au désespoir; et, à défaut d'un ami qui pût lui rendre le service de le tuer, il pensa à se précipiter dans le Tibre. Retenu par l'amour de la vie, il consentit à se cacher : couvert d'un manteau, il monta à cheval, et suivi de 4 affranchis qui lui étaient restés fidèles, il se rendit à la maison de Phaon, l'un d'entre eux, qui lui avait offert un asile. Il se tint caché dans un marécage, sous des roseaux, en attendant qu'on eût pris les précautions nécessaires pour l'introduire secrètement. Il passa le reste de la nuit, et une partie du jour suivant, seul, dans une chambre étroite, s'effrayant au moindre bruit, et plus épouvanté encore du souvenir de ses crimes qui se retraçaient à sa mémoire. Ayant demandé à manger, on lui présenta un morceau de pain bis; mais il n'en voulut pas, et but seulement un peu d'eau tiède. Cependant le sénat, décidé par l'exemple des prétoriens, reconnut Galba empereur, et envoya un centurion avec quelques cavaliers, pour s'emparer de Néron, déclaré ennemi public. Néron, instruit par un billet de Phaon, de l'ordre qui venait d'être donné, et s'étant fait expliquer le supplice qu'on lui réservait, tira deux poignards qu'il avait apportés, et, les ayant approchés de sa gorge, les remit dans le fourreau, disant : « qu'il n'était pas encore temps de les employer. » Il fit creuser une fosse pour y placer son corps, et ordonna, en pleurant, les préparatifs de ses funérailles, répétant souvent : « Faut-il qu'un si bon musicien périsse ! » Enfin entendant le bruit des cavaliers qu'on envoyait à sa poursuite, et excité par ceux qui l'entouraient, il s'enfonça un poignard dans la gorge, aidé par Épaphrodite, son secrétaire, le 9 ou le 11 juin de l'an 68. Néron avait 31 ans, et il en avait régné 14. La nouvelle de sa mort causa une joie inexprimable; ses statues furent renversées, traînées dans la boue, et quelques-uns des ministres de ses cruautés, taillées en pièces. Cependant on lui fit des funérailles magnifiques, et l'on déposa ses restes dans le tombeau des Domitius. Il avait eu de son mariage avec Poppée, une fille, qui mourut en bas âge. Suétone a rassemblé, dans la *Vie* de Néron, un grand nombre de particularités sur le caractère de ce prince; mais, on doit le dire, il en est beaucoup d'incroyables, et d'autres évidemment fausses. Tacite, qui n'a eu pour but, en écrivant ses *Annales*, que d'inspirer l'horreur de la tyrannie, a peint des couleurs les plus noires les cruautés et les sales débauches d'un des plus grands scélérats qui aient souillé le trône. Cardan a fait l'Éloge de Néron : mais Cardan était un fou; et l'on ne doit pas oublier qu'il a fait aussi l'Éloge de la goutte. L'*Histoire secrète de Néron*, par Lavaur, Paris, 1726, 2 vol. in-12, n'est qu'un extrait de Pétrone.

NÉRON (PIERRE), avocat au parlement et jurisconsulte français du 17e siècle, recueillit et publia, avec Étienne Girard, son confrère : *Les édits et ordonnances des rois de France, depuis François Ier jusqu'à Louis XIV, avec annotations, apostilles et conférences sur aucun d'eux*, Paris, 1647, 1656, in-4°; ibid., 1656, in-fol.

NERSÈS Ier, surnommé *le Grand*, 6e patriarche d'Arménie, de la race des Arsacides, et arrière-petit-fils de saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie,

succéda à Pharhnersch l'an 340, et se distingua pendant toute la durée de son patriarcat par son zèle pour établir la religion chrétienne et en maintenir la pureté. Il eut une grande part aux affaires publiques sous les règnes d'Arsace et de Bah, fils de ce dernier, parvint plusieurs fois à rétablir la paix dans sa patrie, et mourut empoisonné par les eunuques, qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune Bah, l'an 374, après un sacerdoce de 34 ans.

NARSÈS II, patriarche d'Arménie, né à Aschdarag, dans la province de Pakrevant, assembla un concile à Doving, l'an 527, pour rétablir la discipline de l'Église d'Arménie, et mourut en 533, après un patriarcat de 9 ans. On a de lui 38 *canons*, qu'il a composés de concert avec Nerschabouh, évêque des Mamigoniens, et Pierre, évêque de Siounie. Jean II lui succéda.

NERSÈS III, surnommé *Schinogh* (le fondateur), parce qu'il fonda un grand nombre d'édifices, de monastères et d'églises, naquit à Ischkhanats-avan, dans la province de Daik'h, et fut élevé au patriarcat l'an 640 après la mort d'Esdras. Les irruptions des Arabes, qu'il avait vainement tenté de prévenir et de repousser, l'obligèrent à quitter sa résidence patriarcale en 649. Il se retira dans sa patrie, et y mourut en 661. Anastase lui succéda.

NERSÈS IV, patriarche d'Arménie, surnommé *Klaïetsi*, et appelé ordinairement *Schnorhali* (le Gracieux), né vers la fin du 11e siècle, fut fait évêque, en 1135, par Grégoire son frère, qui avait succédé au patriarche Basile. Il prêcha la foi aux fidèles persécutés par les musulmans, se rendit au concile d'Antioche, convoqué en 1141 pour juger la conduite de Raoul, patriarche latin de cette ville, ne cessa d'aider Grégoire dans toutes les fonctions d'un ministère que rendaient pénible les troubles de l'Arménie, et fut choisi pour lui succéder l'an 1166. Il entama des négociations avec l'empereur Manuel Comnène, au sujet de la réunion de l'Église d'Arménie avec l'Église grecque, mais il mourut le 13 août 1173, avant de les avoir terminées. Ce patriarche passe pour l'inventeur de la poésie rimée chez les Arméniens. Il a composé des *Hymnes*, des *Cantiques* remplis de beautés, et qui ont été traduits dans le rituel de l'Église d'Arménie, et laissé un très-grand nombre d'autres écrits, dont la plupart ont souvent été imprimés à Constantinople et en Russie. Parmi ceux qui sont restés manuscrits, on distingue le livre intitulé : *Hisous orti*, qui contient une histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament; une *Histoire d'Arménie* très-succincte, et une *Élégie* sur la prise d'Édesse par les Turcs, en 1144. Les *prières* de Nersès Klaïetsi ont été publiées en 14 langues, Venise, 1818, in-24.

NERSÈS, archevêque de Tarse au 12e siècle, un des principaux Pères de l'Église d'Arménie, surnommé *Lampronatsi*, du nom de Lampron, en Cilicie, où régnait Oschin, son père, naquit en 1153, se renferma fort jeune dans le monastère de Segevra pour se livrer à l'étude, et devint fort habile dans toutes les sciences sacrées et profanes. Élevé à l'archiépiscopat en 1176, il fut appelé au concile convoqué à Hrhomkla, en 1179, pour l'union des Arméniens avec l'Église grecque, et prononça, à l'ouverture de cette assemblée, un discours regardé par ses compatriotes comme un chef-d'œuvre. Il eut pendant toute sa vie une grande influence à la cour du roi d'Arménie Léon II, et mourut le 14 juillet 1198, laissant plusieurs ouvrages. Son discours a seul été publié avec une version italienne, Venise, 1812, in-8°. Il a été publié la même année en grec moderne, in-8°.

NERVA (M. Cocceius), empereur romain, et l'un des meilleurs princes qui aient occupé le trône, naquit vers l'an 32, à Narni, ville de l'Ombrie, d'une famille consulaire, qui a produit d'illustres jurisconsultes. Il s'appliqua, dans sa jeunesse, à la culture des lettres; et il excellait dans la poésie élégiaque. Son talent en ce genre lui avait mérité la bienveillance de Néron, qui le nommait son Tibulle : mais ce ne fut point à Nerva que ce prince décerna les honneurs du triomphe et une statue; ces distinctions furent accordées par le tyran de Rome à Cocceius, savant jurisconsulte, aïeul ou père de Nerva. Exempt d'ambition, Nerva passa ses premières années dans la retraite, occupé de l'étude des lois et de la philosophie; il fut désigné consul avec Vespasien, l'an 71, et une seconde fois, avec Domitien, l'an 90; ce prince soupçonneux, ayant conçu quelque défiance contre lui, n'attendait qu'une occasion favorable pour le faire périr; mais informé des projets de l'empereur, Nerva se décida à entrer dans une conspiration, à laquelle les chefs des prétoriens prirent part eux-mêmes, et Domitien étant tombé sous les coups des conjurés, Nerva fut proclamé empereur, le 18 septembre 96. Son premier soin fut de réparer, autant qu'il dépendait de lui, les maux causés par son prédécesseur : il arrêta toutes les poursuites pour crime de lèse-majesté; rappela les exilés, les rétablit dans la possession des biens dont ils avaient été injustement dépouillés; fit punir les esclaves et les affranchis qui avaient dénoncé leurs maîtres, et défendit de recevoir à l'avenir leur témoignage dans quelque cause que ce fût. Il fit cesser les persécutions contre les chrétiens, et renouvela les lois contre les délateurs. Il confirma, par un édit que Pline le jeune nous a conservé, tous les dons qu'avait faits Domitien; distribua des terres aux familles pauvres, soulagea les villes affligées de quelques fléaux, et pourvut à l'entretien des enfants abandonnés. Pour subvenir à ces dépenses, il s'imposa la plus sévère économie, et vendit ses bijoux, ses joyaux et son propre patrimoine. A l'exemple de Titus, il ne décida jamais aucune affaire importante, sans avoir pris l'avis du sénat; et voulant rendre à ce corps illustre la considération et l'indépendance qu'il avait perdues, il prit l'engagement solennel qu'aucun de ses membres ne serait mis à mort. Le sénateur Calpurnius Crassus ayant conspiré contre sa vie, il se contenta de l'exiler. La bonté de Nerva encouragea les séditieux. Les prétoriens soulevés le forcèrent de leur livrer les meurtriers de Domitien, qu'ils firent périr dans les tourments. Cet événement détermina l'empereur à se choisir un collègue, dont la fermeté pût imposer aux méchants. Comme il préférait le bien public à l'avancement de sa famille, il adopta Trajan, et se reposa sur lui de tous les soins de l'empire. Un choix si sage a mérité à Nerva les bénédictions de la postérité. Cet excellent prince mourut d'un accès de fièvre, causé par un mouvement de colère, vers la fin de janvier 98 : il avait occupé le trône un peu plus de 16 mois. Pline le Jeune

dit que le commencement de son règne fut l'époque du retour à la liberté; et Tacite l'a loué d'avoir su allier deux choses avant lui opposées, l'autorité suprême et la liberté des citoyens.

NERVÈZE (Antoine, sieur de), littérateur médiocre, né vers 1570, dans le Poitou, donna des preuves de dévouement à Henri IV dans le temps que ce prince n'était que roi de Navarre, fut nommé dans la suite secrétaire de la chambre du roi, puis passa au service de Henri II, prince de Condé, qu'il chercha vainement à détourner de prendre part aux troubles qui éclatèrent sous la régence de Marie de Médicis, et mourut après 1622. On a de lui : *les Amours de Filandre et Marizée*, 1603, in-16; *les Amours d'Olympe et de Birène* (à l'imitation de l'Arioste), 1605, in-12; *Essais poétiques*, 1605, in-16; *les Poëmes spirituels*, 1606, in-12; *les Aventures guerrières et amoureuses de Léandre*, 1608, 2 parties; 1610, in-12; *le Songe de Lucidor, ou Regrets sur la mort de Théophile* (Henri IV), 1610, in-12; *Discours funèbre sur le trépas du roi Henri IV*, 1610, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mayenne*, 1611, in-12; *Lettre de consolation au duc de Montmorenci sur la mort du connétable son père*, 1614, in-8°; *Lettre écrite au prince de Condé*, 1614, in-8°.

NERVET (Michel), né à Evreux, vers 1662, mort dans cette ville, en 1729, y exerça la médecine avec distinction, et, comme il était très-laborieux, il se livra à l'étude de l'hébreu et du grec, afin de pouvoir s'exercer sur les textes primitifs de la Bible. Il avait composé beaucoup de dissertations et de notes sur l'Ancien et le Nouveau Testament. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits, dont on n'a imprimé que quatre *Explications* sur un même nombre de passages du dernier de ces livres. Le P. Desmolets a recueilli ces explications dans la première partie du tome III de ses *Mémoires*.

NESAWY (Mohammed ben Ahmed Al-Monschy, surnommé el), gouverneur de la ville de Nesa, dans le Khoraçan, au commencement du 7e siècle de l'hégire (13e de l'ère chrétienne), puis secrétaire d'État du sultan Djelad-Eddyn-Manberny, a composé une histoire du règne de ce prince, et de la destruction de l'empire du Kharizm par les Tartares, sous Gengiskan: la Bibliothèque du roi à Paris en possède un manuscrit.

NESLE. *Voyez* **MAILLY** (Louise-Julie).

NESMOND (Henri de), prédicateur distingué, originaire de l'Angoumois, fut élevé au siége épiscopal de Montauban, puis à l'archevêché d'Alby; remplaça Fléchier à l'Académie française en 1710, obtint l'archevêché de Toulouse, et mourut en juin 1727, regretté même des protestants de son diocèse, qu'il avait essayé de ramener par des voies douces et persuasives. On a de lui des *Discours et sermons*, 1734, in-12.

NESSEL (Daniel de), bibliographe, né à Minden en 1644, fut nommé en 1679 conservateur de la bibliothèque impériale à Vienne, et continua la description des manuscrits commencée par Lambécius. Il obtint un peu plus tard des lettres de noblesse, ainsi que le titre de conseiller de l'Empereur, et mourut en 1699, regardé par les uns comme un vrai savant, et par d'autres comme un plagiaire et un intrigant. On a de lui : *Breviarum ac Supplementum commentariorum lambecianorum sive Catalogus aut recensio specialis codicum manuscript. græcorum, necnon linguarum orientalium august. Bibliothecæ cæsareæ vindobonensis*, 1690, 7 parties en 2 vol. in-fol.; *Prodromus historiæ pacificatoriæ*, 1690, in-fol.; *Sciagraphia magni corporis historici*, etc., 1692, in-4°. C'est le prospectus d'un recueil historique qu'il se proposait de publier. Il a donné un *Supplément à l'histoire des évêchés et des monastères de l'Allemagne*, par Brucius, tiré des manuscrits de la bibliothèque de Vienne.

NESSIMI (Emad'-Eddin), poëte mystique, originaire de Nessim, dans le territoire de Bagdad, et honoré de titre de *Seyd*, comme descendant direct de Mahomet, s'enfonça dans tous les mystères de la science de l'alphabet, dont tout le secret consiste dans la miraculeuse valeur des 32 lettres qui le composent, et dont chacune est censée représenter une figure particulière. Ses absurdes rêveries et ses opinions indiscrètes sur la nature de l'Être infini le firent accuser d'athéisme; il fut cité devant les docteurs d'Alep, et condamné à être écorché vif. On a de lui trois recueils de poésies turque, arabe et persane.

NESSIR-KAN, souverain et législateur du Béloutchistan, contrée maritime située entre l'Indoustan et la Perse, était fils d'Abdallah-Kan, dont les ancêtres régnaient dans ce pays depuis trois générations. Après la mort de ce prince, Hadji-Mohammed, frère aîné de Nessir, monta sur le trône; mais il ne sut pas gagner le cœur de ses sujets, et bientôt ses États furent remplis de troubles. Dans ces circonstances, Nessir, qui s'était acquis une grande réputation de prudence et de courage en combattant dans l'Inde avec Nadir-Schah, se présenta dans le Béloutchistan, et fut accueilli comme libérateur. Ayant vainement tenté la voie des remontrances auprès de son frère, il lui ôta la vie et se fit proclamer souverain. Il rétablit la paix, fit de sages règlements qui favorisèrent l'extension du commerce, acquit bientôt assez de puissance pour être en état de se déclarer indépendant et d'accroître ses domaines. Sa mort, en 1795, laissa des regrets si vifs, que son nom a depuis passé en proverbe pour désigner un prince accompli.

NESSON (Pierre de), poëte français du commencement du 15e siècle, fut attaché à Jean Ier, duc de Bourbon. Lacroix du Maine a conservé dans sa *Bibliothèque* les titres de plusieurs pièces de vers de Nesson. La plus remarquable est le *Loy de la guerre*, qu'il envoya au duc son maître, alors prisonnier des Anglais, pour charmer les ennuis de sa captivité.

NESTOR, le père de l'histoire russe, né l'an 1056, dans la Russie méridionale, embrassa l'état ecclésiastique dans le couvent des Cavernes, à Kiew, et mourut en 1116. On a de lui une *Chronique* que l'on regarde comme le plus ancien monument que les Russes possèdent pour l'histoire de leur pays et de leur littérature. Cette chronique, que Nestor commence à l'an 852, et qu'il a terminée à l'année 1116, a été continuée, d'abord par Sylvestre, abbé de Saint-Michel, mort à Kiew en 1123, puis par deux autres religieux jusqu'à l'année 1203. Elle a été traduite en allemand, mais d'une manière très-inexacte, et publiée pour la première fois à Pétersbourg en 1732 : elle a été reproduite depuis dans différentes collections de chroniques russes. Schloeser a commencé à la publier, avec une traduction et des notes en allemand, Gœttingen, 1802, in-8°.

NESTOR DENIS (le Père), l'un des premiers lexicographes qui aient paru depuis la renaissance des lettres, était de Novare, et, suivant Cotta, de la noble famille des Avogadro. Ayant embrassé la règle des frères mineurs ou cordeliers, il partagea sa vie entre l'étude et les exercices de piété. Désirant propager l'usage de la langue latine, il en composa un dictionnaire, qui parut à Milan, en 1483, in-fol. Cette première édition est très-rare. Il en existe 5 autres : trois de Venise, une de Paris, et une de Strasbourg, publiées de 1488 à 1507.

NESTORIUS, célèbre hérésiarque du 5e siècle, né à Germanicie, ville de Syrie, fut élevé dans un monastère d'Antioche, et instruit sous des maîtres habiles dans les lettres sacrées et la pratique des vertus. Nommé par Théodose le Jeune, en 1428, patriarche de Constantinople, il parut n'accepter ce siége éminent que pour mettre un terme aux dissensions de l'Église grecque, et poursuivit avec un zèle outré les disciples d'Arius et de Novat, soit par ses discours et ses anathèmes, soit en provoquant contre eux les rigueurs de l'autorité. Mais bientôt on le vit protéger une secte nouvelle, non moins condamnable que celles qu'il s'efforçait de détruire. Un prêtre d'Antioche, nommé Anastase, ayant osé prêcher qu'on ne devait point donner à la vierge Marie le nom de *mère de Dieu*, Nestorius entreprit de justifier cette doctrine. « Il faut distinguer, disait-il, deux personnes dans J. C., ainsi que deux natures : l'une divine et l'autre humaine, qui conservent chacune leurs attributs. Marie est la mère du Christ, considéré comme homme ; mais il est absurde de croire qu'elle est la mère de Dieu. » Ainsi Nestorius niait l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, et détruisait conséquemment tout le mystère de l'incarnation. Cette opinion, qui trouva un grand nombre de partisans, fut attaquée par saint Cyrille d'Alexandrie, et condamnée par le pape Célestin l'an 430. Saint Cyrille assembla dans Alexandrie un synode où les principes de Nestorius furent anathématisés. De son côté, l'empereur Théodose convoqua, l'an 431, un concile général à Éphèse. Nestorius se rendit dans cette ville avec une escorte nombreuse, déclina l'autorité du concile, et refusa de comparaître devant cette assemblée. Sa conduite n'en fut pas moins condamnée par plus de deux cents évêques, et il fut lui-même déposé de son siége. C'est en vain qu'il essaya de s'y maintenir en réclamant la protection impériale ; Théodose le renvoya dans un monastère d'Antioche, et comme il continuait de publier ses erreurs, il fut renvoyé dans un oasis du grand désert de la Lybie, où il mourut l'an 439. Son corps fut inhumé à Chemmis ou Panapolis, ville de la haute Égypte. Il avait composé un grand nombre d'écrits qui furent brûlés par ordre de Théodose. Toutefois il reste encore de lui quelques *homélies* publiées par le P. Garnier dans son édition des *Œuvres* de Marius Mercator, et des *lettres* dans le recueil des actes du concile d'Éphèse. On lui attribue l'*Évangile* apocryphe *de l'enfance*, dont il s'est conservé une version arabe qui a été publiée, avec une traduction latine et des notes, par Henri Sike, 1697, in-8°. On peut consulter l'*Histoire du nestorianisme*, par le P. Doucin.

NETSCHATI, NEJATI ou **NEDJATI** (Issa), célèbre poète turc, né vers le milieu du 15e siècle dans l'Asie Mineure, montra de bonne heure du goût pour la poésie, et adressa à Mahomet II une petite pièce de vers qui lui valut la place de secrétaire du divan. Après la mort de ce sultan, il accompagna le prince Abd'allah dans son gouvernement comme secrétaire. Il remplit ensuite les fonctions de chancelier auprès du prince Mahmoud, puis il se retira à Constantinople, et mourut dans cette ville en 1509. On a de lui des traductions en turc 1° de l'ouvrage de l'iman Gazali sur la chimie ; 2° du recueil historique persan connu sous le titre de *Djami-el-Hikaiat wa lame alrevaiat ;* 3° de l'*Histoire des amours de Medjnoun et Leila*, poëme persan de Djami : il a laissé en outre un recueil de poésies dont la bibliothèque de Vienne possède un manuscrit.

NETSCHER (Gaspard), peintre allemand, né en 1639 à Prague ou à Heidelberg, se fixa à la Haye, et mourut dans cette ville en 1684. Il s'était surtout appliqué au portrait, et il a laissé dans ce genre des tableaux fort remarquables. Le musée de Paris possède deux tableaux de ce maître : l'un représente une *Jeune femme recevant une leçon de chant*, et l'autre une *Jeune femme jouant de la basse de viole*. Jacob van der Does fut un de ses élèves. — Théodore Netscher, fils du précédent, mort à Huls en 1732, peignit le portrait avec quelque succès. — Constantin, son frère, né en 1670, mort à la Haye en 1722, s'est fait aussi une réputation dans la peinture. Le musée de Paris possède de lui un tableau qui représente *Vénus pleurant Adonis métamorphosé en fleur*.

NETTELBLADT (Christian, baron de), jurisconsulte, né à Stockholm en 1696, obtint au concours la chaire de droit à l'académie de Gripswald, puis fut nommé, en 1743, assesseur à la cour impériale de Wetzlar, reçut l'ordre de l'Étoile Polaire, et mourut le 6 août 1776, laissant un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Theses de variis mortuos sepeliendi modis apud Sueconesc et urnis sepulcralibus in Pomeranid suecicá*, Rostock, 1727, in-4° ; *Die schwedische biblioth.*, etc., (bibliothèque suédoise), 1728-36, 3 parties in-4° ; *Memoria virorum in Sueciá eruditissimor. rediviva, sive*, etc., 1728-31, 4 parties in-8° ; *Themis romano-suecica*, 1729, avec une préface intéressante : *De Suecorum in jurisprudentiam romanam meritis*.

NETTELBLADT (Daniel), né à Rostock le 14 janvier 1719, d'abord professeur de droit naturel à l'université de Halle, puis membre du conseil privé, enfin directeur de l'université, mort à Halle le 4 septembre 1791, avec la réputation d'un des plus profonds jurisconsultes de l'Allemagne, a composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes les parties de la science du droit, entre autres : *Initia historiæ litterariæ juridicæ universalis*, ibid., 1764 et 1774, in-8°, avec 3 catalogues propres à faciliter les recherches de ceux qui s'occupent de l'histoire de la jurisprudence.

NETTELBLADT (Henri), frère du précédent, né à Rostock en 1715, mort dans la même ville en 1761, après avoir occupé diverses fonctions judiciaires et administratives, a publié plusieurs ouvrages, tant en latin qu'en allemand.

NEUENAR (Herman, comte de), *Nuenarius* ou *de Nová Aquilá*, l'un des plus zélés protecteurs des lettres

en Allemagne, né en 1491, dans le duché de Juliers, embrassa l'état ecclésiastique, remplit successivement différents emplois, s'attacha à faire fleurir les bonnes lettres à l'université de Cologne, dont il était chancelier, assista en 1530 à la diète d'Augsbourg, et mourut peu de jours après le rejet de la profession de foi présentée par Mélanchton à cette assemblée. On a de lui, entre autres ouvrages : *brevis Narratio de origine et sedibus priscorum Francorum*, Cologne, 1521, in-4°; réimprimé dans différents recueils; *De novo hactenùsque Germaniæ inaudito morbo ἱδροπυρετόν, hoc est, sudatoriâ febri quam vulgò sedorem britannicum vocant*, etc., ou Traité sur la suette anglaise, 1529, in-4°; *De Galliâ belgicâ commentarius*, 1584, in-8°. On trouve des détails sur la personne et les écrits de Neuenar, dans les *Analecta* de Jacques Burckhard, Halle, 1749.

NEUFCHATEAU. *Voy.* FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NEUFCHATEL (Jean de), cardinal, né vers le milieu du 14e siècle, fut pourvu, dès l'âge de 15 ans, d'un canonicat au chapitre d'Autun, élevé en 1371 à l'évêché de Nevers, et transféré l'année suivante à celui de Toulon. Robert de Genève ayant été élu pape par une fraction du sacré collége, sous le nom de Clément VII, le fit son camérier et le nomma cardinal en 1383. Neufchâtel donna tous ses soins à l'extinction du schisme que causa cette élection et celle de Pierre de Lune, dit Benoît XIII; mais il mourut en 1398, avant le rétablissement de la paix dans l'Église. On trouve des *Notices* sur ce prélat dans la *Bibl. ord. prædicator.*, et dans l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le P. Touron.

NEUFCHATEL (Charles de), archevêque de Besançon, de la même famille que le précédent, né en 1442, n'avait pas encore 21 ans quand il fut promu à l'archiépiscopat. Ses largesses, sa sollicitude pour le bien de son diocèse, lui méritèrent l'affection générale. Après la mort du dernier duc de Bourgogne, il détourna Louis XI de faire le siége de Besançon; mais s'étant montré favorable à la réunion du comté de Bourgogne à la France, il encourut la disgrâce de l'archiduc Maximilien, et se vit obligé de chercher un asile à la cour de Louis XI, qui le fit élire évêque de Bayeux. Il n'en conserva pas moins toute son autorité sur l'Église de Besançon, et mourut en 1498 à Neuilli, près de Bayeux, à son retour de Reims où il avait assisté au sacre de Louis XII. Il avait favorisé l'établissement de l'imprimerie dans la Franche-Comté, et fait imprimer le *missel* du diocèse à Salins, en 1485, et le *Recueil des statuts synodaux*, à Besançon, en 1487.

NEUFFORGE (Jean-François de), architecte, naquit le 1er avril 1714, à Comblain, près de Liége. Il descendait d'une famille très-ancienne, dont l'origine remonte au 13e siècle, qui possédait encore au 15e des fiefs assez importants dans le Brabant wallon. Sans doute Jean-François de Neufforge serait resté en Belgique, si un goût prononcé pour l'architecture ne l'avait appelé à Paris sur un plus grand théâtre, vers 1738. En 1755 de Neufforge commença à se faire connaître. Il avait alors 41 ans. A cette époque, il conçut le plan de l'ouvrage qui devait occuper laborieusement le reste de sa vie : *Recueil élémentaire d'architecture, contenant plusieurs études des ordres d'architecture*, etc., 8 tomes in-fol., figures : cet ouvrage fut approuvé par l'Académie d'architecture, le 5 septembre 1757. François de Neufforge, excessivement laborieux, était d'un caractère doux et timide, modeste, plein de conscience et de délicatesse, et il vivait assez retiré. Il avait fait exécuter, sur ses propres dessins et pour lui seul, un certain nombre d'objets d'ameublement, tels que vases, pendules, glaces, etc. Il mourut à Paris, le 19 décembre 1791.

NEUFGERMAIN (Louis de), nommé *poëte hétéroclite* du duc d'Orléans, n'avait d'autre mérite que celui de jouer sur les noms des personnes auxquelles il adressait ses vers. Ses *Poésies et Rencontres*, formant 2 vol. in-4°, imprimés en 1630 et 1637, se trouvaient encore chez les libraires au temps de Boileau, qui les envoie chez l'épicier avec celles de la Serre (satire IX).

NEUFVILLE (Roland de), né en 1530, fut nommé en 1551, abbé de Saint-Jacques de Montfort, et, en 1562, évêque de Saint-Pol de Léon. Ce fut en cette dernière qualité qu'il souscrivit au concile tenu à Angers, en 1583, et au serment prescrit par l'édit de 1588, pour la pacification des troubles; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre les doctrines des réformés avec une activité telle, que, lors de sa mort, il n'en restait pas un dans son diocèse, bien qu'ils fussent nombreux dans les autres parties de la province. Ce prélat mourut à Rennes, le 5 février 1613. La bibliothèque publique de Lyon possède sous le N° 441 des manuscrits, un Missel ayant appartenu à Roland de Neufville, et ayant pour titre : *Missale ecclesiæ gallicæ*, grand in-fol. de 360 pages, en tête duquel on voit cet évêque à genoux devant saint Paul Aurélien, fondateur de son église.

NEUFVILLE (Nicolas de). *Voyez* VILLEROI.

NEUHAUS (Henri), en latin *Neuhusius*, médecin, né à Dantzig, dans le 16e siècle, n'est connu que par un livret assez rare, intitulé : *Pia et utilissima admonitio de fratribus Rosæ-Crucis*, 1618; 2e édition, 1622, in-8°. L'auteur y prend les titres de maître en médecine et en philosophie. Neuhaus, après avoir établi qu'il existe une société secrète, puisqu'on a vu quelques-uns de ses agents à Francfort, et dans d'autres villes d'Allemagne, conjecture que ses membres sont des adeptes réunis pour travailler au grand œuvre et à la propagation des sciences occultes.

NEUHOF (Théodore-Étienne, baron de), aventurier qui régna quelque temps sur la Corse, était né à Metz vers 1690. Page de la duchesse d'Orléans, il entra lieutenant au régiment de la Mark, puis passa au service de Suède. Employé par le baron de Goertz, ministre de Charles XII, pour préparer avec Albéroni le rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre, Neuhof développa une véritable aptitude pour l'intrigue. La mort tragique de Goertz rompit toute cette trame, et le négociateur se retira en Espagne. Il y épousa lady Sarsfield, fille de lord Kilmarnock, et fonda sur cette union des espérances de fortune qui ne se réalisèrent point. Alors il passa en France, spécula malheureusement sur les effets de Law, erra pendant plusieurs années dans diverses contrées de l'Europe fuyant ses créanciers, et finit par

se rendre à Florence avec le titre de résidant de l'empereur Charles VI. La lutte des Corses contre la tyrannie générale favorisant ses vues ambitieuses, il eut l'art de persuader aux chefs de ces insulaires qu'il avait assez d'influence pour intéresser à leur sort toutes les puissances de l'Europe, et leur insinua que le titre de roi devait être la récompense de ses services. Ceux-ci réduits à l'extrémité acceptèrent ses offres : le baron de Neuhof aborda le 15 mars 1736 au port d'Aleria avec un bâtiment sous faux pavillon anglais, et apportant avec lui 1,000 sequins, quelques canons, 4,000 fusils, 300 pistolets et divers objets d'approvisionnement qui lui avaient été fournis par la régence de Tunis. Il fut proclamé roi le 15 avril, sous le nom de Théodore Ier. Huit mois après, les murmures de la population s'élevèrent contre lui; les Génois le pressèrent vigoureusement, et le nouveau souverain, voyant son autorité méconnue et sa vie en danger, quitta la Corse, laissant le gouvernement entre les mains d'un conseil de régence. Depuis il ne cessa d'errer en Italie, en France et en Hollande, poursuivi par ses créanciers. En 1738, secondé, dit-on, par les États-Généraux, il fit pour remonter sur le trône des tentatives infructueuses qu'il recommença vainement en 1742, avec la protection du gouvernement anglais. Forcé de renoncer à ses prétentions, il se retira à Londres, fut arrêté par ses créanciers, subit une détention de 7 années, et mourut dans cette ville en 1755, n'ayant pour subsister que les produits d'une souscription qui avait été ouverte en sa faveur. On trouve des détails sur ce personnage dans les historiens de la Corse, Pommereul, l'abbé Germanes, et le colonel Frédéric, fils de Thédore.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, naquit à Breslau, en 1648. Après avoir terminé ses études à Iéna avec distinction, et accompagné, depuis 1673 jusqu'en 1676, le duc de Gotha (Christian), en qualité de chapelain, dans ses voyages en France et en Italie, il fut fait diacre de Sainte-Marie-Madeleine; en 1678, pasteur de Sainte-Élisabeth; en 1697, professeur de théologie et d'hébreu; inspecteur des églises et des écoles, en 1706, et mourut dans sa patrie, le 17 janvier 1715. Nous citerons de lui : *Genesis linguæ sanctæ veteris Testamenti, docens vulgò sic dictas radices non esse vera hebræorum primitiva, sed voces ab alio quodam radicibus his priore et simpliciore principio deductas*, Nuremberg, 1696, in-4°; *Exodus linguæ sanctæ veteris Testamenti, tentatus in lexico etymologico-hebræo-biblico, pro illustrandâ hypothesi, in Genesi linguæ sanctæ traditâ*, etc., Nuremberg, 1697, in-4°, etc.

NEUSER (Adam), théologien, né dans la Souabe au 16e siècle, de parents luthériens, embrassa le parti de la réforme de Calvin, s'établit dans le Palatinat et fut nommé pasteur de l'église de St.-Pierre de Heidelberg. Ayant été révoqué en 1569, à cause de son opposition aux projets de l'électeur qui voulait établir dans ses États la police ecclésiastique de Genève, Neuser chercha à introduire le socinianisme dans le Palatinat. A cet effet il songea à s'assurer la protection du sultan Sélim; mais ce complot fut découvert : Sylvanus, complice de Neuser, fut décapité en 1572; Neuser eut le bonheur de s'évader, se retira à Constantinople, prit le turban, et mourut en 1576. Il a laissé un grand nombre d'écrits qui ont été recueillis par les sociniens; on cite entre autres : *Scopus septimi capitis ad Romanos*, Ingolstadt, 1583, in-8°; sa *lettre* à l'empereur Sélim, insérée dans les *Monumenta pietat. et litterat.* de Mieg, 1702, in-4°; et une *lettre* contenant l'apologie de sa conduite, imprimée dans les *Mélanges tirés de la Bibliothèque de Wolfenbuttel*, en allemand, tome III.

NEUVILLE (Pierre-Charles FREY de), jésuite, né à Vitré en Bretagne en 1692, parcourut les divers emplois de son ordre, fut revêtu deux fois de la charge de provincial, se retira à Rennes lors de la dissolution de sa société, et mourut dans cette ville en 1773. On a de lui le *Livre de Judith*, avec des réflexions morales et des notes critiques, 1728, in-12; et des *Sermons*, au nombre de 16, Rouen, 1778, 2 vol. in-12.

NEUVILLE (Anne-Joseph Claude FREY de), jésuite, frère du précédent, né le 23 décembre 1693 au diocèse de Coutances, se fit remarquer de bonne heure par sa piété, perfectionna son éducation en se consacrant pendant 18 années à l'instruction de la jeunesse, parut avec éclat dans la chaire en 1736, et y obtint pendant 30 années des succès brillants qui le placent au rang des premiers prédicateurs du 18e siècle. A la dissolution de la société, il se retira à St.-Germain en Laye, et y mourut le 13 juillet 1774. Ses *OEuvres*, recueillies par son ancien confrère Querbeuf, et publiées en 1576, 8 vol. in-12, renferment des sermons, des panégyriques, des oraisons funèbres, des méditations, des exhortations, etc. — Un autre P. Neuville, coopérateur des *Lettres édifiantes*, est auteur d'une *Vie de saint François Régis*, et de la *Morale du Nouveau Testament, partagée en réflexions pour tous les jours de l'année*, 1758, 4 vol. in-12.

NEUVILLE (Didier-Pierre CHICANEAU de), compilateur, né à Nancy en 1720, appartenait à une famille noble. Dans sa jeunesse, il avait voyagé dans le Nord, et fait un long séjour en Pologne. Il entra dans les gardes du roi Stanislas, essaya ensuite du barreau, le quitta pour une place d'inspecteur de la librairie à Nîmes, embrassa l'état ecclésiastique, et se fixa enfin à Toulouse, où il venait d'être appelé par l'archevêque Brienne, pour remplir la chaire d'histoire, fondée au collége royal de cette ville. Neuville y remplaça l'abbé Audra, victime de son admiration pour Voltaire, qu'il avait pris pour guide dans ses leçons. Il mourut à Toulouse en 1781. Il eut le bon esprit de n'attacher son nom à aucune de ses chétives productions, destinées aux libraires plutôt qu'au public.

NEUVILLE (Jacques LEQUIEN de la). *Voyez* **LEQUIEN.**

NEVALI, précepteur du sultan Amurat III, est auteur d'un ouvrage de politique et de morale intitulé : *Ferah-Nami*, qui le place au premier rang des philosophes et des moralistes de sa nation. Il y traite de la religion mahométane et de ses ministres, des qualités, des vertus et de l'instruction d'un souverain. On en trouve l'analyse détaillée dans l'ouvrage de Soderini sur la *Littérature des Turcs*.

NEVE (François van). *Voyez* **VAN NEVE.**

NEVÈLE. *Voyez* **HERWYN DE NEVÈLE.**

NEVELET (Pierre), sieur de Dosches, né à Troyes ou dans les environs de cette ville, d'une famille calvi-

niste, fut forcé de s'expatrier, et mourut en Suisse vers 1610. On a de lui : *Vie de François Hotman*, en latin, 1595, in-4°, et réimprimée en tête de la *Collection des œuvres d'Hotman*, publiée par Jacques Lect, 1599, 3 vol. in-fol.; quelques *pièces* de vers latins, parmi lesquelles on remarque : *Lacrymæ Neveleti Doschii in funere avunculi Pithœi*, etc., 1603, in-4°. — Isaac-Nicolas NEVELET, son fils, a publié quelques *Fables* qui ont mérité d'être réimprimées.

NEVERS (LOUIS DE GONZAGUE, duc DE), l'un des plus sages et expérimentés capitaines de son temps, était le 3e fils de Frédéric II, duc de Mantoue. Amené fort jeune en France, il fut élevé à la cour de Henri II, où il se distingua par son application à l'étude, et par son adresse à tous les exercices du corps. Il fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin (1557), et conduit devant son oncle Ferdinand de Gonzague, qui tenta inutilement de l'engager au service de l'Espagne. Il devint, en 1565, duc de Nevers, par son mariage avec Henriette de Clèves, héritière de ce duché, et fut nommé peu après, gouverneur du marquisat de Saluces. Il se signala, dans la seconde guerre civile, à la tête des vieilles bandes qu'il avait ramenées d'Italie, et enleva plusieurs places aux protestants, entre autres Mâcon, qui soutint un siége remarquable. Ayant obtenu un congé pour aller voir sa femme à Nevers, il rencontra dans son chemin quelques-uns de ses vassaux, qui rejoignaient l'armée des huguenots; et voulant s'opposer à leur passage, il reçut au genou un coup de pistolet, dont il resta estropié. Il retourna cependant, dès qu'il fut un peu rétabli, au poste que le roi lui avait assigné. Il se trouva, en 1573, au siége de la Rochelle; et cette ville, regardée comme le boulevard du calvinisme, aurait été prise dès ce temps-là, si ses conseils eussent été suivis. Le duc de Nevers s'éleva fortement contre la restitution des places de Pignerol et de Savillan, que la France conservait en Italie; et voyant que ses remontrances n'étaient point écoutées, il se retira dans ses terres, après avoir exigé une déclaration authentique, qu'il n'avait rien négligé pour conserver à la France le peu qui lui restait de ses conquêtes en Italie. Le duc de Nevers prit faiblement les intérêts de la Ligue; et seulement pour se faire regretter de la cour. Il s'était avancé jusqu'à Avignon, dans le temps que les ligueurs tentèrent de s'emparer de Marseille; voyant leur complot avorté, il continua sa route pour l'Italie, déclarant que sa conscience ne lui permettait pas de rester plus longtemps attaché à un parti que le pape n'avait point encore autorisé par une bulle expresse. Il fut chargé, en 1588, d'attaquer les protestants dans le Poitou; il leur reprit Mauléon, Montaigu, la Ganache, et les aurait expulsés de cette province, s'il n'eût été obligé de venir en toute hâte au secours d'Orléans. Malgré son attachement à la religion catholique, il refusa d'adhérer au fameux édit d'union, qui excluait du trône le roi de Navarre, et protesta contre la signature qu'on lui avait arrachée. Après la mort de Henri III, il affecta de garder la plus exacte neutralité avec tous les partis qui divisaient la cour et la France. Cependant il prêta une somme considérable à Henri IV, et se chargea de reprendre le marquisat de Saluces, qu'il avait vu avec tant de peine rendre au duc de Savoie. Il se prononça enfin ouvertement pour Henri IV, et vint joindre ce prince dans les plaines d'Ivri, suivi de 500 gentilshommes armés et équipés. Le duc de Nevers, d'un caractère circonspect, était très-propre à jouer un rôle dans le parti des politiques ou le tiers parti, formé des courtisans trop bons Français pour souffrir la domination espagnole, et trop zélés catholiques pour s'accommoder d'un prince protestant. Il vit avec plaisir Henri IV décidé à rentrer dans le sein de l'Église; et ce prince le nomma son ambassadeur extraordinaire à Rome, pour travailler à sa réconciliation avec le saint-siége. Le pape n'ayant point voulu l'admettre à son audience, comme ambassadeur du roi de France, le duc fut réduit à reprendre le chemin de Paris, sans avoir obtenu la moindre satisfaction. Nommé gouverneur de Champagne, il fut l'un des généraux que le roi opposa au duc de Parme, maître d'une partie de la Picardie; il faillit être surpris dans un petit bourg que l'ennemi avait occupé avant son arrivée : la lenteur de sa marche fut cause de la déroute de Dourlens; mais les précautions qu'il prit, empêchèrent les Espagnols de profiter de cette victoire. Il mourut l'année suivante à Nesle, le 23 octobre 1595, âgé de 56 ans.

NEVERS (PHILIPPE-JULIEN MANCINI-MAZARINI, duc DE), neveu du cardinal Mazarin et frère de ces belles Mancini qui parurent avec tant d'éclat à la cour de France sous la régence d'Anne d'Autriche, naquit à Rome en 1641. Paul Mancini, son aïeul, devenu veuf après avoir servi dans la guerre de Ferrare, s'était consacré tout entier aux lettres, et avait signalé son amour pour elles en fondant l'académie des Humoristes, dans le temps même où le berceau de l'Académie française s'élevait sous les auspices de Richelieu. Philippe-Julien hérita de ce goût pour la culture de l'esprit, et jouit d'un grand crédit à la cour de Louis XIV, où ses talents agréables et l'aménité de ses mœurs le distinguaient encore plus que son rang. Il avait porté le manteau royal au sacre de Louis XIV, en 1654, et devint capitaine-lieutenant des mousquetaires de la garde de Sa Majesté, et lieutenant général du Nivernais, de la Rochelle et du pays d'Aunis. Le cardinal Mazarin ayant acquis, en 1660, les grands domaines de Nevers et de Donzi, que les ducs de Gonzague et de Clèves avaient possédés à titre de pairie, les transmit par testament à son neveu, avec ses autres terres situées en France et en Italie, sous la condition d'ajouter au nom et aux armes de Mancini, le nom et les armes des Mazarin. Philippe-Julien, se prévalant de tous ces titres d'illustration, obtint, en 1661, le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Sa fortune reçut un nouvel accroissement par la dévolution des biens d'un autre de ses oncles, le cardinal François Mancini. Voltaire lui a donné place dans le Catalogue des écrivains du grand siècle, où il le représente comme auteur de vers singuliers *qu'on entendait très-aisément et avec grand plaisir*. Il y a du naturel et des tours heureux dans les productions légères du duc de Nevers. On croit que Molière eut le duc en vue dans le personnage d'Oronte, du *Misanthrope*. Le duc de Nevers mourut à Paris, le 8 mai 1707.

NEVEU (MATHIEU), peintre, naquit à Leyde en 1647, et fut d'abord élève d'Abraham Torenvliet, sous

lequel il fit des progrès rapides. Gérard Dow, témoin de ses rares dispositions, voulut le perfectionner lui-même et lui prodigua tous ses soins. Neveu, après avoir copié les plus beaux ouvrages de son nouveau maître, parvint bientôt à composer et à peindre dans la même manière. Ses tableaux, malgré leur air d'imitation, furent recherchés de tous les amateurs presque à l'égal de ceux de Gérard Dow. Ce sont généralement des *Assemblées*, des *Concerts*, des *Collations*, des *Bals masqués* et *non masqués*, des *Joueurs*, une *Jeune femme prenant du thé*, etc. Neveu résidait ordinairement à Amsterdam, où il avait la place d'inspecteur du houblon. Il mourut dans cette ville en 1721.

NEVEU (François-Xavier), dernier prince-évêque de Bâle, né le 26 février 1749, à Arlesheim, en Alsace, institué évêque de Bâle, le 12 septembre 1794, mourut le 24 août 1828, à Offenbourg, dans le grand-duché de Bade. A l'époque de la réformation, la ville de Bâle ayant embrassé les doctrines de Luther, les évêques s'étaient retirés à Porentruy. Ils possédaient au midi de l'Alsace, une petite principauté, dont la révolution française les a dépouillés. Leur chapitre résidait à Erlesheim. L'évêque de Bâle, chassé en 1798 de Porentruy, se retira dans la partie de son diocèse qui est située sur la rive droite du Rhin. Il avait aussi en Alsace 300 paroisses, qui lui furent ôtées par le concordat de 1801.

NEVIZAN (Jean), jurisconsulte, né à Asti, mort en 1540, après avoir, pendant plusieurs années, professé le droit à Turin, a laissé divers ouvrages de jurisprudence Il est plus connu comme auteur de *Sylvæ nuptialis libri VI*, etc., Paris, 1521, Lyon, 1526 et 1572, in-8°, ouvrage singulier, dans lequel il n'épargne point les sarcasmes contre les femmes.

NEWCASTLE (Guillaume CAVENDISH, lord OGLE, comte, marquis et duc de), l'un des généraux anglais qui servirent la cause de Charles Ier avec le plus de distinction, était fils de sir Charles Cavendish, frère puîné du premier comte de Devonshire, et de Catherine, fille de Cuthbert, lord Ogle. Né en 1592, le jeune Cavendish fut élevé avec beaucoup de soin : Jacques Ier l'honora de sa faveur, le fit, en 1610, chevalier du Bain, et en 1620, pair du royaume, sous le titre de baron Ogle et de vicomte Mansfield. Charles Ier le créa comte de Newcastle sur Tyne, et baron de Cavendish. Sa faveur à la cour lui suscita beaucoup d'ennemis, et lui attira la jalousie du duc de Buckingham. En 1638, le prince de Galles, depuis Charles II, étant sorti des mains des femmes, le roi ne crut pas pouvoir faire un meilleur choix, qu'en lui donnant le comte de Newcastle pour gouverneur. L'année suivante, les premiers troubles d'Écosse ayant forcé ce souverain d'assembler une armée dans le Nord, en allant se mettre à la tête de ses troupes, il visita Welbeck, résidence du comte de Newcastle, qui le reçut avec une telle magnificence que lord Clarendon et d'autres historiens du temps n'ont pas dédaigné d'entrer dans les plus grands détails sur la somptuosité de cette réception. Le trésor du roi se trouvant presque épuisé, le comte de Newcastle y versa de grandes sommes, et leva aussi un corps de 200 chevaliers, qui servaient à leurs frais et furent appelés la troupe du prince. Ces services ne firent qu'augmenter l'envie des courtisans; ce qui détermina le comte de Newcastle à résigner, en juin 1640, l'emploi qu'il occupait auprès du prince royal. Il se retira ensuite à la campagne. En juin 1642, le roi lui confia la défense de la ville de Newcastle, et lui donna le commandement des comtés de Northumberland, de Cumberland, de Westmoreland et de Durham. Ce monarque n'avait ni argent, ni troupes, ni munitions, et aucun port ne lui était ouvert. Cependant, comme il était extrêmement important d'agir avec promptitude, le comte de Newcastle ne perdit pas un moment pour se rendre dans la place dont la sûreté lui avait été confiée, et qu'il conserva par ses propres moyens. Il leva, aussi à ses frais, un corps de 120 chevaux, et un bon régiment d'infanterie, qui le mirent à l'abri d'une surprise, et même en état de fournir des escortes aux convois d'armes et de munitions que la reine envoyait à son époux. Ce prince ayant autorisé Newcastle à lever une armée dans le nord de l'Angleterre, l'en nomma commandant en chef, avec le pouvoir de conférer l'ordre de chevalerie, de battre monnaie, et de publier toutes les déclarations qu'il jugerait utiles aux intérêts du trône. En moins de 3 mois, il eut une armée de 8,000 hommes, avec laquelle il marcha dans le comté d'York. Ayant défait l'ennemi à Pierce-Bridge, il s'avança sur la ville d'York, dont le gouverneur lui remit les clefs. Bientôt après, Charles Ier ayant débarqué à Burlington, le comte s'approcha de cette ville avec ses troupes, pour couvrir la marche du roi, qui avait intention de se rendre à York, où il arriva, en sûreté, le 7 mars 1643. Newcastle avança 3,000 livres sterling, et fournit une escorte de 1,500 hommes, sous le commandement de lord Percy, pour conduire des armes et des munitions au monarque, qui se trouvait alors à Oxford. Les commandants du port important et du château de Scarborough les ayant rendus aux troupes royales, cet événement fut suivi de la défaite de Ferdinand, lord Fairfax, à Brahammoor, et d'une autre victoire remportée à Tankersly-Moor. L'issue de cette guerre intestine, si sanglante, devenant chaque jour plus douteuse, le parlement réclama l'assistance de l'Écosse, et le roi celle de l'Irlande. Newcastle, que Charles venait d'élever à la dignité de marquis, apprenant que l'armée écossaise marchait sur l'Angleterre, retourna, en toute hâte, dans le comté d'York; mais, un corps de son armée ayant été défait, il fut obligé de faire une marche rétrograde pour couvrir York, et arriva dans cette ville en avril 1644. Bloquée par trois armées, la place, après un siége de 3 mois, était réduite à la dernière extrémité, lorsque le prince Rupert, qui avait joint la cavalerie du marquis, s'avançant rapidement à la tête de 20,000 hommes, entra dans la ville, et la délivra. Mais, non content d'avoir fait lever le siége d'York à une armée très-supérieure à la sienne, il voulut pousser plus loin ses avantages, et attaqua les ennemis. Après un combat opiniâtre, où Rupert et Newcastle firent des prodiges de valeur, l'armée royaliste fut complétement battue, le 2 juillet 1644, à Hesdom, ou Marston-Moor. Newcastle, furieux de voir tout le fruit de ses travaux ainsi anéanti, s'embarqua pour Hambourg, suivi de quelques officiers. Six mois après, il se rendit, avec sa jeune épouse, à Paris, où ils se trouvèrent bientôt réduits à une telle détresse, qu'ils furent obligés de

vendre leurs habillements pour pouvoir subsister. Il alla ensuite à Anvers, pour se rapprocher de son pays. Il supporta, avec un grand courage, sa triste position. La même pénétration, qui lui avait fait prévoir qu'après la défaite de Marston-Moor, la cause de Charles Ier était irrévocablement perdue, lui fit prédire à son fils, qu'il serait infailliblement rétabli sur le trône de ses pères; et il lui adressa, en conséquence, un traité sur le gouvernement et sur les intérêts de la Grande-Bretagne, dans ses rapports avec les autres États de l'Europe : cet écrit avait été composé dans un temps où il paraissait impossible de prévoir la restauration de Charles II. Pendant un exil de 18 ans, le marquis de Newcastle eut à supporter toutes sortes de traverses; mais il éprouva aussi de grandes consolations par l'attachement que lui témoignait son maître, avec lequel il se trouvait souvent, et qui, au milieu de ses malheurs, lui conféra l'ordre de la Jarretière. A son retour en Angleterre, il fut nommé principal juge (chef de justice) des comtés au nord de la Trente, et, le 16 mars 1664, créé comte d'Ogle et duc de Newcastle. Il passa le reste de sa vie, retiré dans ses terres, occupé uniquement de littérature, et termina sa carrière le 25 décembre 1676. Les ouvrages du duc de Newcastle sont : *Méthode nouvelle de dresser les chevaux*, Anvers, 1657, in-fol., avec 42 planches, et 8 comédies publiées à Anvers de 1649 à 1677.

NEWCASTLE (Marguerite, duchesse de), seconde femme du précédent, né à St.-John en Essex, vers la fin du règne de Jacques Ier, montra dès sa jeunesse un penchant décidé pour la littérature, accompagna en France la reine Henriette-Marie en qualité de fille d'honneur, épousa le marquis de Newcastle à Paris, se fixa avec lui à Anvers, y demeura jusqu'à la restauration, et mourut à Londres en 1675. Pendant toute la durée de son exil, et depuis son retour dans sa patrie, elle ne cessa de s'occuper d'écrire. Ses ouvrages, dont nous donnons la liste formaient 13 vol. in-fol. : *The world's Olio*, Londres, 1655, in-fol. *Nature picture drawn by francy's pencil to the life*, 1656, in-fol., avec une *Notice* sur sa vie. Des *Discours* sur divers sujets, 1662, in-fol; des *Comédies*, 1662; *Opinions philosophiques et physiques*, 1663, in-fol.; *Observations sur la philosophie expérimentale*, 1666, in-fol.; *Lettres philosophiques*, 1664, in-fol.; *Poëmes et fantaisies*, 1653 et 1664, in-fol.; *Lettres de société*, 1664, in-fol.; une *Vie* de son mari, traduite en latin, 1668, in-fol.; *Pièces de théâtre* qui étaient restés inédites, 1668.

NEWCASTLE (Thomas PELHAM HOLLES, duc de), homme d'État anglais, né en 1693, fils de lord Pelham, qui avait rempli les fonctions de lord commissaire de la trésorerie sous Guillaume III, joignit ses efforts à ceux des whigs pour assurer le trône à la maison de Brunswick, prodigua sa fortune pour soutenir la cause de George Ier, et pour apaiser la sédition fomentée par les jacobites et les torys en faveur du prétendant. La faveur du roi le récompensa de ses services : il fut nommé ministre d'État, donna sa démission en 1756, après la prise de Port-Mahon par Richelieu. fut rappelé au ministère en 1757, avec Pitt, se retira en 1766 pour prendre le repos que lui commandaient ses infirmités, et mourut en 1768.

NEWCOMB (Thomas), littérateur anglais, né en 1675, chapelain du deuxième duc de Richmond et recteur de Stopham, comté de Sussex, mort vers 1766, a laissé entre autres ouvrages : *la Bibliothèque*, petit poëme fort estimé, publié vers 1718, et réimprimé dans les *Select. collection of miscellany poems* de Nichols; *le Jugement dernier des hommes et des anges, en XII chants, dans la manière de Milton*, 1723, in-fol.; *Recueil mêlé de poésies originales, odes, épîtres, traductions*, etc., principalement sur des sujets politiques et moraux, 1756, in-4°; *Novus epigrammatum delectus, ou Épigrammes politiques et odes appropriées au temps*, 1760, in-8°; *la Mort d'Abel*, d'après Gessner, 1763, in-12; *Méditations d'Hervey, mises en vers blancs*, 1764. On lui attribue un poëme philosophique et satirique, intitulé : *Préexistence et transmigration, ou la Nouvelle métamorphose*, 1743.

NEWCOME (Guillaume), archevêque d'Armagh, en Irlande, mort à Dublin en 1799, à 71 ans, avait été gouverneur particulier de Ch. J. Fox, à l'université d'Oxford, puis successivement évêque de Dromore, d'Ossory et d'Armagh. On a de lui : *Harmonie des Évangiles*, 1778, in-fol.; *Considérations particulières sur la durée du ministère de Notre-Seigneur, en réponse au docteur Priestley*, 1780, in-12; *Observation sur la conduite de Notre-Seigneur, comme instituteur divin, et sur l'excellence de son caractère moral*, 1782, in-4°; *Essai de traduction perfectionnée, d'arrangement métrique, et Explication des douze petits prophètes*, 1785, in-4°; des *Sermons*.

NEWCOMMEN, simple quincaillier ou serrurier, qui vécut à Darmouth, dans le Devonshire, vers la fin du 17e siècle, a rendu son nom éternellement recommandable à l'industrie et au commerce, par l'invention du procédé au moyen duquel la vapeur aqueuse est maintenant employée comme force dans les machines appelées, par cette raison, *à vapeur*, et désignées pendant longtemps, mal à propos, en France, sous le nom de *pompe à feu*, qui n'indique qu'une de leurs applications. L'importance de cette invention, qui, depuis un siècle, a changé l'état des arts mécaniques dans les deux mondes, et qui produit aujourd'hui, pour l'Angleterre seule, une somme de travail égale à celle que pourraient exécuter, 200 millions d'hommes, n'a pas besoin d'être appréciée. Longtemps avant Newcommen, on avait remarqué la grande force expansive de la vapeur, et on avait imaginé de l'employer comme puissance. On trouve déjà cette application proposée et même exécutée, dans un ouvrage publié, en 1663, par le marquis de Worcester. Dans une dissertation que Hooke avait faite sur un pareil projet, et qu'il avait communiquée à la Société royale, se trouve ce passage remarquable : « Si M. Papin pouvait faire subitement le vide sous son piston, tout serait fini. » Il se peut que ce seul mot ait fait naître à Newcommen l'heureuse idée de produire le vide par une injection d'eau froide. Il se peut aussi qu'il ait été amené à ce procédé par la suite de ses essais. Quoi qu'il en soit, il le trouva; et lorsque la machine de Savary, dans laquelle la vapeur n'agissait que par pression, vint à être connue dans le voisinage, il fut aussitôt en état d'y faire cette utile modification. Il est vrai que Savary réclama pour lui seul l'honneur de la découverte; mais Switzer, qui était lié avec l'un et l'autre, et fut depuis leur associé, affirme positivement



qu'elle appartient à Newcommen. Toutefois, celui-ci, comme quaker, répugnant à toute contestation, consentit à en partager le profit et l'honneur avec Savary, dont les connaissances à la cour facilitèrent l'obtention d'une patente, dans laquelle Savary, Newcommen et Switzer étaient tous trois associés. Ceci suffirait, à défaut de toute autre induction, pour prouver la réalité des droits de Newcommen à la découverte du principe de condensation; car si ce n'eût été pour un si grand service, à quel titre le capitaine Savary aurait-il été amené à prendre pour associé un simple serrurier? Aussi la postérité a-t-elle décidé la question en faveur du modeste inventeur; car la machine à vapeur, ainsi modifiée, a été universellement appelée *machine de Newcommen*. M. Watt fit, dans la construction des diverses pièces de l'appareil, des améliorations considérables; et il parvint à économiser plus des deux tiers de la vapeur que le procédé de Newcommen exigeait. Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître l'époque de la mort d'un homme comme Newcommen.

NEWDIGATE (Roger), né en 1719, représenta le comté de Middlesex au parlement de 1742, et l'université d'Oxford aux parlements de 1751, 1754, 1761, 1768, et 1774, fit plusieurs voyages en Italie, recueillit un grand nombre d'antiquités, des copies des plus beaux tableaux et des plus belles statues de Rome et de Florence, et mourut à sa terre d'Arbury, au comté de Warwick, le 25 novembre 1806. Il a laissé quelques ouvrages parmi lesquels on cite une *Harmonie des Évangiles*, qui paraît n'avoir pas vu le jour.

NEWISKI ou **NEWSKOI** (St. Alexandre). *Voyez* **ALEXANDRE.**

NEWTON (Jean), mathématicien, né en 1622 à Oundle, dans le comté de Northampton, fut successivement chapelain de Charles II, puis recteur de Ross, dans le Hereford, où il mourut en 1678. On a de lui : *Astronom. britannica*, en 3 parties, 1656, in-4°; *Aide de la science du calcul*, 1657, in-4°; *Trigonometria britannica*, 1658, in-fol., en II livres, dont le 2e est traduit du latin de Henri Gellibrand; *Éléments de mathématiques*, en 3 parties, 1660, in-4°; *l'Art du jaugeage pratique*, etc., 1669; *Récréation scolaire pour les jeunes enfants*, etc., 1669, in-8°; et quelques autres livres élémentaires.

NEWTON (Isaac), le créateur de la philosophie naturelle et l'un des hommes les plus extraordinaires que le monde ait produits. La vie de Newton offre peu d'événements; elle est tout entière dans ses ouvrages. Il naquit le jour de Noël, l'an 1642, à Wolstrop, dans le comté de Lincoln : il annonça, dès son enfance, un goût extraordinaire pour toutes les inventions physiques et mécaniques, une passion irrésistible l'entraîna à l'étude des sciences, malgré l'opposition de sa mère, qui voulait seulement lui donner l'instruction nécessaire à l'administration de ses propres affaires. Ayant enfin surmonté ces obstacles, Newton fut envoyé d'abord à la grande école de Grantham jusqu'à 18 ans, puis à l'université de Cambridge. Là, sous la direction du docteur Barrow, l'un des plus grands mathématiciens de son temps, il fit des progrès tels, qu'à peine âgé de 24 ans, il possédait déjà les trois importantes découvertes qui lui font le plus d'honneur, savoir : 1° la méthode des fluxions, à laquelle il était parvenu au moyen de sa célèbre formule connue sous le nom de *binôme de Newton*, et qui, 11 ans plus tard, inventée de nouveau par Leibnitz et présentée sous une autre forme, a constitué la méthode du calcul différentiel, employé aujourd'hui; 2° la théorie de la pesanteur universelle; 3° la décomposition de la lumière. Ces recherches savantes étaient même déjà rédigées et rassemblées dans un écrit intitulé : *Analysis per æquationes numero terminorum infinitas*, qui ne vit le jour qu'en 1711. Les talents de Newton ne se révélèrent au monde savant qu'en 1668, à l'occasion de la *logarithmotechnia*, de Mercator : il était alors agrégé et maître ès arts de l'université de Cambridge. En 1669, chargé de remplacer Barrow et de donner les leçons d'optique, ses expériences sur la réfraction de la lumière à travers des prismes, le conduisirent à une foule d'observations du plus haut intérêt, qu'il sut enchaîner les unes aux autres, de manière à coordonner un corps complet de doctrine dans lequel les propriétés fondamentales de la lumière se trouvèrent, pour la première fois, établies sur des faits, sans aucun mélange d'hypothèses. Peu de temps avant son admission à la Société royale de Londres en 1672, Newton lui présenta la description d'une disposition nouvelle qu'il avait imaginé de donner aux télescopes catoptriques, et dont l'effet était de diminuer leur longueur sans affaiblir leur pouvoir amplifiant; mais cette invention, dans laquelle il avait été précédé, sans le savoir, par le géomètre écossais Grégory et par un Français nommé Cassegrain, offrit des inconvénients dans l'usage pratique et fut très-peu employée, quoiqu'elle eût produit d'abord une vive sensation. Son travail sur l'analyse de la lumière, communiqué à la même compagnie, fut inséré dans les *Transactions philosophiques*, n° 80, ainsi qu'un nouveau mémoire imprimé en novembre 1672, qui compléta cette analyse. Les débats scientifiques auxquels ces différents écrits donnèrent naissance lui inspirèrent un tel dégoût pour la publicité qu'il résolut de garder le silence sur ses découvertes : toutefois il mit la dernière main à l'exposition de ses vues sur la physique de la lumière, et adressa à la Société royale, le 9 décembre 1675, un mémoire qui fut imprimé dans le tome III de l'histoire de cette Société, et qui, réuni presque textuellement aux précédents sur le même sujet, devint la base du grand ouvrage qu'il publia en anglais, sous le nom d'*Optique*, en 1704, et dont le docteur Clarke a donné une traduction latine en 1706. Cet écrit était suivi de deux dissertations analytiques intitulées l'une : *De quadraturâ curvarum* (c'était l'exposition de la méthode des fluxions); et l'autre : *Enumeratio linearum tertii ordinis*, qui présentait la classification des courbes du 3e ordre et l'exposition de leurs propriétés. En 1679, Newton, consulté par la Société royale au sujet d'un système de physique, proposa de vérifier le mouvement de la terre; ses observations l'amenèrent à découvrir les lois de la gravitation universelle qu'il développa dans son immortel ouvrage des *Principes de la philosophie naturelle*, publié en 1687, et traduit plus tard par Mme Duchatelet : cette traduction est enrichie de notes que l'on attribue à Clairaut. La grandeur et la sublimité des vues que ce livre renferme ne pouvaient être appréciées que par 3 ou 4 des contemporains de Newton; mais,

soit rivalité, soit prévention, ils méconnurent ce qui leur était dévoilé, et il s'écoula plus de 50 ans avant que la grande vérité physique de l'attraction universelle, d'où découlent les phénomènes du système du monde, fût même comprise par la généralité des savants. Pendant l'impression de ce livre, Newton se vit choisi pour aller soutenir, dans la cour de haute commission, les priviléges de l'université de Cambridge, auxquels le roi Jacques II avait porté atteinte : ayant rempli cette mission avec succès, il fut encore nommé représentant du même corps au parlement de convention qui déclara la vacance du trône et y appela Guillaume. Chargé ensuite d'opérer la refonte générale des pièces d'or et d'argent, Newton mit à profit une foule d'expériences chimiques qu'il avait faites depuis longtemps, et qui le rendirent plus qu'aucun savant de son temps, capable de réussir dans cette entreprise. Malheureusement les sciences furent privées de cette partie des travaux de Newton : le feu prit à ses papiers et anéantit ceux où ils étaient consignés. La douleur que lui causa cette perte altéra sa santé et même troubla sa raison pendant quelque temps : il avait 45 ans. Depuis, il se contenta de faire connaître, en les complétant, les écrits qu'il avait composés longtemps auparavant. Les services qu'il rendit dans l'importante opération de la refonte lui valurent la charge honorable et lucrative de directeur de la monnaie en 1699. La même année il fut nommé membre associé de l'Académie des sciences de Paris. En 1701 l'université de Cambridge le choisit encore pour son représentant ; en 1703 il fut élu président de la Société royale de Londres, et en exerça les fonctions pendant 25 ans, jusqu'à sa mort ; enfin la reine Anne le créa chevalier en 1705. Des débats scientifiques troublèrent la fin de la carrière de Newton, aigrirent son caractère et le rendirent même injuste envers Leibnitz, l'un de ses antagonistes : toutefois on doit avouer que celui-ci, de son côté, ne se montra ni moins passionné, ni moins injuste. On trouvera des détails sur ces querelles dans les lettres de Leibnitz et de Clarke sur l'analyse infinitésimale, rassemblées par ordre de la Société royale et publiées en 1712, sous le titre de *Commercium epistolicum*, et imprimées en France par Desmaizeaux. Pour compléter la liste des ouvrages de Newton, il faut ajouter son traité intitulé : *Arithmetica universalis*, publié par Whiston en 1707, et qui n'était que le texte des leçons d'algèbre que Newton avait données à Cambridge ; l'édition de Londres, 1722, est meilleure et plus complète ; un petit écrit intitulé : *Methodus differentialis*, publié en 1711, et dans lequel il apprend à déterminer la courbe du genre parabolique qui peut passer pour un nombre donné de points quel qu'il soit ; un *Système chronologique*, dont il avait remis une copie à la princesse de Galles, et dont il avait préparé une édition qui parut en 1728 (on doit à Fréret l'*Abrégé de la chronologie de Newton*, avec des observations critiques, 1727, in-12) ; un *Mémoire historique sur deux altérations notables du texte de l'Écriture* ; des *Observations sur les prophéties de l'Écriture sainte, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de saint Jean* : cet ouvrage singulier embrasse les époques principales, les événements les plus importants des temps anciens et d'une partie du moyen âge ; il renferme, sur la chronologie et les antiquités, une foule d'observations qui prouvent une érudition variée et profonde. On est étonné que ce grand génie se soit occupé d'un pareil sujet ; mais on doit remarquer que les savants anglais de ce temps aimaient à mêler les discussions théologiques à leurs recherches sur les sciences. Les 3 dernières productions scientifiques de Newton sont : un *mémoire* inséré dans les *Transactions philosophiques*, en 1701, dont une échelle comparable de température, étendue depuis le terme de la glace fondante jusqu'à celui de l'ignition du charbon, au moyen de laquelle il opéra 3 découvertes importantes, savoir : 1° la manière de rendre les thermomètres comparables, en déterminant les termes extrêmes de leur graduation d'après des phénomènes de températures constantes ; la détermination de la loi du refroidissement des corps solides à des températures peu élevées ; et enfin l'observation de la constance des températures dans les phénomènes de fusion et d'ébullition, laquelle est devenue l'un des fondements de la théorie de la chaleur ; 2° le projet d'un instrument de réflexion destiné à observer en mer, sans que l'observateur soit troublé par les mouvements de la mer ; 3° enfin la solution du problème proposé par Bernouilli aux savants de l'Europe en 1716, et qui consistait à découvrir une ligne courbe telle qu'elle coupât à angles droits une infinité d'autres courbes d'une nature donnée, mais expressibles par une même équation. Depuis ces 3 derniers écrits, Newton cessa de s'occuper de mathématiques ; sa tête, fatiguée peut-être par de longs et de profonds efforts, avait besoin de repos. Il fut nommé deux fois membre du parlement, mais il ne s'y fit point remarquer, et même il s'y conduisit avec une timidité puérile en 1713, à l'occasion du bill d'encouragement pour la découverte d'une méthode propre à faire trouver la longitude en mer. Sa santé ne s'altéra qu'à l'âge de 80 ans ; néanmoins il put jouir de longs intervalles de tranquillité jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1727. Il n'y a point d'édition réellement complète des *OEuvres de Newton*, bien que Horsley ait prétendu en donner une en 5 vol. in-4°, Londres, 1779-1785 : pour la rendre complète, il faudrait y joindre les 4 vol. d'*opuscules*, publiés par Castillon, Berlin, 1744, ainsi que les *lettres scientifiques* de Newton, rapportées dans la *Biographia britannica* et dans le *Commercium epistolicum*. Parmi les nombreuses traductions qui ont été faites de ses principaux ouvrages nous ne citerons que celle de la *Philosophie naturelle*, par Mme Duchatelet, et celle de l'*Optique*, par Marat, publiée par Beauzée, 1787, 2 vol. in-8°. On peut consulter sur Newton l'ouvrage fort rare intitulé : *Collections for the history of the town and soke of Grantham, containing authentic memoirs of sir Isaac Newton, now first published from the original MSs.*, Londres.

NEWTON (THOMAS), prélat anglais, né en 1704, dans le comté de Stafford, fut successivement pasteur de l'une des églises de Londres, chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et évêque de Bristol, où il mourut en 1782. On a de lui, entre autres opuscules, une *dissertation sur les prophéties*. Ses écrits ont été réunis, Londres, 1782, 2 vol. in-4° ; 1787, 6 vol. in-8°, avec la *Vie* de l'auteur. On lui doit une édition des *OEuvres* de Milton, précédées de la *Vie* de ce poëte.

NEWTON (Guillaume), architecte, mort à Londres en 1791, a publié une traduction anglaise de Vitruve, et le 2e vol. des *Antiquités* d'*Athènes*, par Stuart.

NEWTON (Jean), né à Londres, le 24 juillet 1725, mérite un article pour la singularité de ses aventures. Le jeune Newton avait, dès l'âge de 7 ans, perdu sa mère, excellente femme, qui ne cessait de lui inculquer les principes religieux. Il fut envoyé ensuite à l'école, où il ne faisait pas de grands progrès, lorsque son père, capitaine d'un navire marchand, le prit avec lui sur son navire, en 1736. Il avait déjà fait plusieurs voyages en 1742. Il employait le temps qu'il passait à terre uniquement à se divertir. Cependant il finit par lire des livres de piété qui rendirent son humeur chagrine ; puis, donnant dans un excès contraire, il dévora avidement les ouvrages impies qui tombèrent sous sa main. En 1742, son père, songeant à quitter la mer, lui procura une place avantageuse à la Jamaïque ; vain projet. Newton, devenu amoureux d'une femme qu'il épousa plus tard, ne put résister à l'idée de vivre séparé d'elle, peut-être pendant quatre à cinq ans. Il se cacha donc dans une maison de campagne du comté de Kent, et le navire partit sans lui. Son père, justement courroucé, s'apaisa néanmoins, et, peu de temps après, Newton s'embarqua, comme matelot, sur le navire d'un ami de sa famille partant pour Venise. Pendant cinq ans, sa conduite fut si déréglée, qu'elle lui attira tous les désagréments imaginables. En 1747, son père le tira de peine. Newton parut alors être revenu à de meilleurs sentiments. Il fit des voyages sur des navires de Liverpool destinés pour l'Afrique. Cependant, au milieu de cette vie active et agitée, le goût de s'instruire ne l'abandonna jamais. Il consacrait ses heures de loisirs à l'étude des mathématiques ; ses efforts furent couronnés d'un succès complet. Dans son dernier voyage, il essaya de recommencer l'étude du latin. En 1750, il était devenu capitaine de navire, possédait Horace par cœur, et connaissait bien les autres auteurs classiques. Sa conduite régulière le recommanda à toutes les personnes qui le connaissaient. Diverses circonstances ayant concouru à lui faire quitter la mer, il obtint un emploi dans le service du port à Liverpool. Alors il se livra, sans réserve, à l'étude du grec et de l'hébreu, afin de se mettre en état de parvenir aux ordres sacrés. Au mois d'avril 1764, il fut nommé vicaire d'Olney, dans le comté de Buckingham. Il s'y lia avec Guillaume Cowper, qui s'était retiré dans cette paroisse. En 1779, il devint recteur d'une paroisse de la Cité de Londres, il s'y fit aimer et respecter par son talent remarquable pour la prédication, et sa charité inépuisable pour les pauvres. J. Newton mourut le 31 décembre 1807. On a de lui une *Revue ecclésiastique*, des *Sermons*, des *Hymnes*, etc. Sa *Vie* a été publiée par le révérend Cecil, d'après les matériaux qu'il avait lui-même préparés.

NEY (François), né à Anvers, ou dans la province de Zélande, selon Grotius, fut d'abord élevé dans la religion protestante, qu'il abjura pour embrasser la religion catholique, et devint, en Espagne, général de l'ordre de Saint-François (en 1607). Il fut envoyé en Hollande pour entamer des négociations avec cette république naissante. Chargé d'une mission difficile, de la part d'un gouvernement dont la faiblesse irritait l'amour-propre, auprès d'une nation nouvelle, et fière des avantages qu'elle avait obtenus par sa persévérance, sur ses anciens oppresseurs, Ney eut besoin d'un rare talent pour ne pas échouer dans son entreprise. Il fit adopter une suspension d'hostilités, et posa les premières bases du traité qui termina cette longue et sanglante querelle. Ce religieux figure dans l'histoire avec le président Jeannin, chargé, par Henri IV, de soutenir les prétentions des Hollandais, et de contrarier les négociations des Espagnols. La victoire navale remportée par Heemskerk et Verhoeve, dans la baie de Gibraltar, sur l'escadre espagnole, commandée par Davila, le 25 de la même année (1607), porta le dernier coup à l'autorité de Philippe. Albert et Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas, furent forcés de solliciter, avec instance, la conclusion d'un traité, d'égal à égal, avec ceux qui passaient auparavant pour des sujets rebelles. Le P. Ney obtint une entrevue particulière avec Aarssens, secrétaire des États. Il le remercia de ses bonnes dispositions, au nom des archiducs, et le pria d'accepter, pour sa femme, un diamant d'une valeur considérable, en l'assurant qu'Albert et Isabelle, infiniment touchés de ses bons offices, avaient donné l'ordre de rebâtir, à Bruxelles, sa maison démolie par des ordres antérieurs. Le P. Ney dit encore à Aarssens que le marquis Spinola, général en chef des troupes espagnoles, voulant imiter la munificence des archiducs, avait ajouté à leur don une obligation de 50,000 couronnes, dont 15,000 étaient payables à vue, et le reste immédiatement après la conclusion de la paix, ou d'une longue trêve. Aarssens, qui d'abord avait deviné les motifs de l'entrevue demandée par le P. Ney, s'était concerté d'avance avec le prince Maurice. Il accepta donc, avec une feinte répugnance, le diamant et l'obligation, et remit l'un et l'autre au conseil d'État, avec un rapport détaillé de toute l'affaire. Ainsi les avances du gouvernement espagnol ne firent que trahir sa faiblesse ; et les républicains devinrent plus exigeants. Le P. Ney, revenu de Madrid, où il était allé provoquer de nouvelles instructions, qu'il eut beaucoup de peine à obtenir de l'orgueil blessé de Philippe, apporta la ratification des préliminaires, exigée impérieusement par les États. Malgré des difficultés sans nombre, après des discussions tout à fait humiliantes pour l'Espagne, l'éloquence du fameux Olden Barnevelt et du P. Ney entraîna tous les suffrages ; et les esprits altiers de ces nouveaux républicains s'inclinèrent à la paix. Des commissaires furent nommés de part et d'autre : Ney, Richardot et Verreiken, du côté de l'Espagne ; le comte Guillaume de Nassau, le seigneur de Brèderode et sept députés des provinces, de la part des États. Le P. Ney fut obligé de faire un nouveau voyage à Madrid, pour arracher une dernière explication à son souverain. Enfin, malgré les efforts combinés de Maurice, du président Jeannin, et de l'ambassadeur d'Angleterre, qui voulaient retarder la paix, elle fut définitivement conclue, le 9 avril 1603. On peut dire que le P. Ney fut, pour le cabinet de Madrid, le principal instrument de cette mémorable négociation, qui fixa l'existence politique de la Hollande, et avertit positivement l'Europe de la chute de la puissance espagnole. Après avoir joué un rôle aussi brillant dans

les affaires de l'État, le P. Ney borna le reste de sa vie à l'exercice des vertus paisibles de sa profession religieuse : l'époque et le lieu de sa mort sont également ignorés.

NEY (Michel), prince de la Moskowa, duc d'Elchingen, maréchal de France, naquit à Sarrelouis, le 10 janvier 1769, d'un simple artisan. Il reçut néanmoins une assez bonne éducation, et entra à 13 ans dans une étude ; ses parents le destinaient au notariat, mais doué d'un caractère ardent le jeune Ney ne pouvait se faire à la vie sédentaire, et, le 13 février 1787, il s'engagea dans un régiment de hussards. Sa régularité dans le service le fit bientôt remarquer de ses chefs : en 1790, il fut élevé au grade d'officier, et après avoir fait les deux premières campagnes de la révolution sous les généraux Lamarche et Collaud, qui l'eurent successivement pour aide de camp, il rentra dans son régiment avec le grade de capitaine. Peu de temps après, le général Kléber lui confia le commandement d'un corps de 500 hommes, et il dut aux succès qu'il remporta à la tête de cette petite troupe le nom d'*Infatigable*. Devenu adjudant général en 1796, il déploya une intrépidité sans égale aux combats de Diedorf et de Montabaur ; quelques mois plus tard, il s'empara de Wurtzbourg par un coup de main et y fit 2,000 prisonniers. Au mois d'août de la même année (an IV de la république), il se battit comme un lion sous les murs de Forsheim, força le passage de la Reydnitz, et fut promu sur le champ de bataille au grade de général de brigade. Les exploits de Ney attiraient sur lui les regards des premiers généraux de l'armée ; Hoche, qui avait admiré son intrépidité, le mit à la tête d'un corps de hussards avec lesquels il fit plusieurs charges brillantes aux affaires de Neuwied et de Giessen. Dans cette dernière action, Ney ayant eu son cheval tué sous lui, et ayant été réduit à se défendre avec le tronçon de son sabre, fut contraint de céder au nombre : il fut fait prisonnier ; mais il ne tarda pas à être échangé, aux sollicitations de l'armée. Il revint aussitôt à son poste, et resta sous les ordres de Hoche jusqu'à la signature des préliminaires de la paix dictée par Napoléon à Léoben. Dans ces temps où les décrets de la Convention envoyaint à la mort les émigrés français, Ney s'exposa plus d'une fois pour sauver ceux qui étaient tombés au pouvoir des armées de la république. En l'an VI, la guerre ayant éclaté de nouveau, il fit partie du corps de Bernadotte, et eut la gloire, s'étant introduit furtivement dans Manheim à la tête de 150 hommes, de faire capituler cette ville : ce trait de courage lui valut le grade de général de division, peu de jours après. Aux combats d'Altikow et de Fraentald, Ney reçut deux blessures graves ; elles n'étaient pas encore fermées, qu'il reparut sur les champs de bataille : à Kelbron, à Lauffen, il fit des prodiges de valeur. Bientôt toute la ligne du Rhin fut attaquée par lui, tandis que Masséna s'immortalisait à Zurich. Sous le commandement de Lecourbe, il se multiplia en quelque sorte et fait avec une activité sans exemple une guerre d'avant-postes que l'ennemi appelait *désespérante*. Ney faisait partie de l'armée du Rhin, sous les ordres de Moreau, lorsque le Directoire fut renversé. Emmené par Bonaparte en Italie, il donna les plus éclatantes preuves de bravoure. A Marengo, il concourut aux étonnants résultats de cette mémorable journée, et profita ensuite des loisirs de l'armistice pour songer enfin à ses blessures. La paix de Lunéville ramena Ney à Paris. Napoléon, qui l'avait pris en grande affection, résolut alors de le marier avec Mlle Auguié, amie intime de sa belle-fille Hortense de Beauharnais, et fille de Mme Auguié, femme de chambre de la reine Marie-Antoinette. Le mariage projeté eut lieu au mois de thermidor an X ; le consul fit alors présent au général d'un superbe sabre égyptien, dont la monture était des plus riches. Ney fut comblé des faveurs du gouvernement, et envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire auprès des cantons helvétiques. Ney, après avoir fait occuper la forteresse d'Augsbourg et la ville de Zurich, se présenta au sénat de Berne, lui proposa la protection de la France, et donna en même temps au général Brackmann l'ordre de licencier ses troupes. C'était la première fois que Ney remplissait une mission diplomatique : elle était de nature à lui convenir, puisqu'elle avait encore un caractère militaire. Il s'en acquitta de manière à mériter les éloges du gouvernement. La Suisse redevint tranquille ; et, en février 1803, des députés de tous les cantons se rendirent à Paris pour signer un traité de médiation. Les Suisses, en reconnaissance de la paix que Ney leur avait rendue, lui donnèrent une médaille. En 1804, revêtu de toutes les dignités impériales, il fut appelé au camp de Boulogne, et bientôt après il fut dirigé contre l'Autriche, à la tête du 6e corps. Sept jours lui suffirent pour occuper tous les débouchés sur le Danube. De victoires en victoires, son impétuosité le précipita d'Elchingen à Ulm, et tandis que Napoléon triomphait à Austerlitz, Ney remportait sur un autre point des avantages qui devaient contribuer au succès général de cette campagne. Toujours avec le 6e corps, il contribua ensuite à abattre la Prusse à Iéna, et la Russie à Friedland. Pendant cette campagne le maréchal Ney s'illustra par les plus beaux faits d'armes ; ses soldats l'appelaient depuis longtemps *le brave des braves*, Napoléon lui confirma ce glorieux surnom. Quand les aigles victorieuses dans le Nord franchirent les Pyrénées, Ney pénétra avec elles dans la Péninsule, et n'y déploya pas moins de bravoure que dans toutes les autres guerres ; Wellington et le général Wilson, le premier à Madrid, le second à Banos, éprouvèrent tout ce que pouvait son audace contre la mauvaise fortune. En Portugal, Ney ne cessa pas de montrer les qualités héroïques qui le distinguaient à un si haut degré, mais, dans des opérations combinées, il eut le tort impardonnable de méconnaître la supériorité de Masséna. Près de rentrer en Espagne à la fin de mars, il refusa formellement, dans deux lettres, d'obéir aux ordres qu'il avait reçus de ce maréchal. Cet esprit de rivalité qui l'animait, et dans lequel il était soutenu par les dispositions du 6e corps, devint funeste aux troupes françaises, dans plus d'une circonstance. Ney le poussa si loin, que Masséna ne put s'empêcher de lui ôter son commandement et de lui enjoindre de quitter l'armée. Ney avait d'abord l'intention de résister, mais son audacieuse fierté dut enfin céder à l'inflexibilité de Masséna. Il revint en France, où il fut un des premiers désignés pour l'expédition de Russie : l'empereur, qui lui avait conféré le titre de duc d'Elchingen, le mit à

la tête du 3e corps; et sous ses ordres comme ceux des autres maréchaux, la victoire, suivant l'expression de Napoléon, *marcha l'arme au bras*. Liady, Smolensk, Valontina furent les principaux combats, où de brillants succès signalèrent la présence de Ney; mais la bataille de la Moskowa le couvrit d'une gloire immortelle. Ce fut là qu'il reçut de Napoléon le titre de prince, Ney prévit cependant les malheurs dont l'armée française était menacée : souvent on l'entendit dire que l'on s'était trop avancé, et blâmer Caulaincourt qui, plus qu'aucun autre, avait caressé les idées ambitieuses de l'empereur. On raconte à ce sujet, que mécontent de ce que l'opinion du duc de Vicence avait prévalu, il s'écria un jour dans le conseil de Napoléon : « Fasse le ciel que la flagornerie de ce général d'ambassade ne soit pas plus nuisible à l'armée que la plus sanglante bataille. » Lors de la funeste retraite, au combat de Krasnoe, le 18 novembre, séparé du gros de l'armée par de nombreuses divisions russes, on le crut perdu. Par une sorte de miracle, lui et sa troupe étaient parvenus à s'échapper, et après plusieurs jours de marche ils retrouvèrent à Orcha l'armée, qui les salua par des cris de joie. Napoléon courut au-devant du maréchal pour l'embrasser. On raconte que quelques heures auparavant on l'avait entendu s'écrier, en parlant de Ney : « *Je donnerais deux millions pour le racheter.* » Au milieu des scènes de mort, d'anéantissement, de douleur qui se renouvelaient à chaque pas, Ney trouva des forces pour les opposer à tant d'infortunes; enfin, six mois auparavant, il s'était avancé à la tête de 100,000 guerriers, maintenant il redevint soldat, et lui cinquième fit face à des milliers de Russes. En avril 1813, le maréchal Ney passe le défilé de Posserna sous le feu de l'ennemi qu'il culbute. Son corps, attaqué par 120,000 hommes, soutient le choc, et la victoire de Lutzen est décidée. La bataille de Bautzen suit de près cette journée; Ney, qui commande l'aile gauche, repousse deux fois les ennemis, et l'armée française couche le soir même sur le champ de bataille. Le 29, un armistice est conclu. Les succès de Lutzen et de Bautzen furent effacés sans retour dans les plaines de Leipzig; des trahisons sans nombre, des défections imprévues, des fautes irréparables, précipitèrent l'armée française dans une défensive malheureuse dont les difficultés se multipliaient de jour en jour. La France foulée par les troupes de la coalition, devint le théâtre de la guerre. Dans cette lutte, le maréchal Ney ne redoubla pas d'intrépidité, car il était toujours intrépide, mais il déploya une activité incroyable. Sans commandement fixe, sans but arrêté, pendant cette fatale campagne, où rien n'était prévu, parce qu'il n'était pas possible de rien prévoir, il courait à l'ennemi, s'efforçait de lui faire face partout, remportant presque partout des avantages dont il regrettait de ne pouvoir tirer parti. A Brienne, à Mézières, à Champ-Aubert, à Montmirail, à Château-Thierri, il fut constamment dans le feu, animant les soldats et leur faisant retrouver, malgré leur petit nombre, cette confiance héroïque qui les avait inspirés aux jours de bonheur. A peine avait-il 53,000 hommes disséminés sur un grand espace, à opposer à une masse de 300,000 ennemis rangés de front. Tant d'héroïques efforts devinrent inutiles, et tandis que Napoléon, après avoir traversé Nogent et Sens, arrive à Fontainebleau, les alliés entrent dans Paris et le sénat prononce sa déchéance. Ney, s'abandonnant sans répugnance au mouvement qu'imprimait aux esprits un nouvel ordre de choses, s'approcha du trône des Bourbons, et il fut un des premiers qu'ils s'efforcèrent de gagner à leur cause. Le 20 mai, Louis XVIII le nomma commandant des dragons, des chasseurs et des chevau-légers-lanciers de France. Douze jours après, il le créa chevalier de Saint-Louis, et, le 4 juin, il l'éleva à la pairie et lui confia le gouvernement de la 6e division militaire. Cependant Ney, peu habitué aux loisirs de la paix, ne tarda pas à regretter l'activité des camps. Son existence à la cour lui devint insupportable : là son langage et son caractère étaient déplacés; le faste et la représentation le fatiguaient. Ney partit pour sa terre des Coudreaux, près Châteaudun, où il put, plus à son aise, se livrer à son goût pour la solitude et à son éloignement pour le monde. Il y resta jusqu'au 6 mars 1815, époque à laquelle il reçut l'ordre de se rendre en toute hâte dans la 6e division militaire. Il partit le soir même, en passant par Paris, afin d'y recueillir des renseignements sur la cause qui nécessitait son déplacement. Arrivé le lendemain dans la capitale, il apprend de M. Batardi son notaire, le débarquement de Napoléon. Aussitôt il se rendit chez le ministre de la guerre, pour lui demander ses instructions; mais celui-ci lui répondit assez brusquement, qu'on lui ferait savoir à Besançon la conduite qu'il aurait à tenir. Avant de quitter Paris, Ney crut de son devoir de prendre congé du roi. Louis XVIII l'accueillit avec bonté, et le maréchal, protestant de son dévouement à la monarchie, exprima alors hautement l'indignation que lui faisaient éprouver l'attitude et l'entreprise de Napoléon, qui, ajouta-t-il, lui semblait si extravagante, que, si on le prenait, il mériterait d'être ramené *dans une cage de fer*. Après cette audience, pendant laquelle *il ne baisa point la main du roi,* comme on l'a voulu insinuer plus tard, le maréchal se mit en route et arriva le 10 à Besançon, où une dépêche ministérielle lui fit connaître que S. A. R. Monsieur, s'étant rendu à Lyon et y ayant pris le commandement des troupes, il eût à correspondre avec le prince, et à établir des communications fréquentes entre lui et le maréchal Suchet, qui avait été dirigé sur l'Alsace. La dépêche indiquait en même temps à Ney quels régiments étaient mis à sa disposition, et lui exposait le système adopté pour résister à Napoléon sur tous les points où l'on supposait qu'il pourrait pénétrer. Dès le même jour, Ney écrivit à Monsieur une lettre dans laquelle il lui faisait ses offres de services et terminait en disant : « Je serai bien reconnaissant de ce que V. A. R. voudra bien m'apprendre, et surtout si elle daigne m'utiliser. » Dans une autre lettre au ministre de la guerre, Ney manifestait les mêmes sentiments. Il était toujours dans l'attente, lorsque le lendemain matin le duc de Maillé vint lui annoncer de la part du prince les événements de Grenoble, l'occupation inévitable de Lyon et la retraite projetée de S. A. R. sur Roanne. Après une courte délibération, le maréchal se décida à transférer son quartier général à Lons-le-Saulnier, « *bien résolu*, écrivait-il alors au ministre de la guerre, *à attaquer l'ennemi à la première oc-*

casion favorable. » Partout sur sa route, il s'efforçait de rassurer les fonctionnaires publics inquiets, par des discours qui confirmaient de plus en plus son dévouement au roi. Arrivé à Lons-le-Saulnier, dans la nuit du 11 au 12 mars, il ne se coucha point, et s'occupa aussitôt de concentrer ses forces. Il donna avis de ses dispositions au ministre de la guerre, en même temps qu'il fit parvenir ses ordres aux généraux qu'il commandait. Toutes les mesures qu'il prit alors, la harangue qu'il adressa aux troupes, attestent que le 13 mars au soir il était encore dans l'intention de soutenir la cause de la monarchie. Cependant Napoléon avançait à grands pas, et dans la nuit du 13 au 14, des émissaires, parmi lesquels était le général Bertrand, avaient déjà été introduits auprès du maréchal. Ces émissaires qu'il pensait recevoir sans crime, dans l'espoir d'obtenir d'eux des renseignements utiles, se bornèrent à lui déclarer que le retour de Napoléon s'opérait de concert avec l'Angleterre et l'Autriche, qu'ainsi toute résistance était inutile ; que ses soldats étant gagnés, elle n'aurait d'autre but que d'allumer la guerre civile en le rendant responsable de tout le sang qui serait versé. On ignore quelle fut la réponse de Ney à ces insinuations. Sans doute il ne prit aucun engagement, mais puisqu'il ne fit point arrêter les porteurs d'un semblable message, il faut croire qu'il ne les soupçonna point de l'avoir trompé. Le 14, on apprit les nouveaux progrès de l'armée de Napoléon qui se grossissait sans cesse : Ney, inactif, indécis, Ney que le tumulte environnait, que l'incertitude tourmentait, répondit au baron Capelle qui le prévint de ce qui se passait autour de lui : « Au surplus, je ne puis arrêter l'eau de la mer avec la main. » Déjà il s'était plaint deux jours auparavant, de ce qu'on n'avait pas marché de suite à Napoléon. Le danger était pressant ; le maréchal, pour la première fois de sa vie, embarrassé devant un péril, fait appeler les généraux Lecourbe et Bourmont, et après leur avoir fait part de ce qui lui avait été dit la nuit par les émissaires de Napoléon, il leur communiqua une proclamation qu'ils lui avaient remise, en leur demandant leurs conseils : Lecourbe, suivant ce qui paraît le plus probable, se serait dispensé de répondre ; quant au général Bourmont, si l'on ne s'en réfère qu'à son témoignage, il n'aurait rien négligé pour détourner le maréchal de manquer à ses serments ; si au contraire on s'en rapporte à ce dernier, Bourmont, adjuré sur l'honneur de dire son avis avec franchise, non-seulement aurait déclaré que le seul parti à prendre était de se rendre à Napoléon, mais encore, après deux heures de réflexion, il aurait, de son propre mouvement, rassemblé les troupes sur la place, et serait ensuite allé chercher le maréchal pour qu'il leur fît lecture de la fatale proclamation. Elle était de nature à amener une défection subite, et elle eut en effet ce résultat : l'enthousiasme était tel, que, suivant l'expression du maréchal, son état-major ainsi que lui furent arrachés, étouffés, embrassés par les troupes, qui néanmoins se retirèrent en bon ordre : on ne se fait pas d'idée des transports auxquels furent livrés les soldats lorsqu'ils entendirent Ney s'écrier : Je vous ai souvent menés à la victoire, maintenant je veux vous conduire à cette phalange immortelle que l'empereur Napoléon conduit à Paris, et qui y sera sous peu de jours, et là notre espérance et notre bonheur seront à jamais réalisés. Toutefois aux acclamations impériales se mêlèrent des cris de vive le roi ; plusieurs officiers sortirent des rangs ; l'un des aides de camp du maréchal, le baron Clouet, le quitta en disant que, dût son existence être compromise, il resterait fidèle à son devoir. Ney suit le torrent qui l'entraîne ; c'est le vœu du pays qu'il croit accomplir, c'est son attachement à la patrie qui l'égare : il a été épouvanté de la guerre civile, il voudrait écarter ce fléau : ces intentions résultent des termes d'une lettre que, dès le lendemain de son entrée dans la capitale, il écrivit à Napoléon : « *Je ne suis pas venu vous joindre,* lui dit-il, *par considération ni par attachement pour votre personne,* etc... » La démarche était hardie, Napoléon en fut étonné, et lorsque, pendant la solennité du Champ-de-Mai, il aperçut le maréchal, il ne put s'empêcher de lui dire : Je croyais que vous aviez émigré? J'aurais dû le faire plus tôt, répondit le maréchal ; maintenant il est trop tard. La succession rapide des événements nous conduit aux champs de Waterloo : Ney n'eut aucun commandement véritable dans un drame où tous les rôles étaient distribués : il cherchait le sien partout où le péril était le plus grand. Malgré les plus grands efforts de courage, les destinées du trône impérial devaient s'accomplir. Napoléon ne revint à Paris que pour subir une seconde déchéance. Ney, de retour à Paris, ne craignit pas de dire à la chambre des pairs : « Il ne nous reste plus, messieurs, qu'à entamer des négociations... Il faut rappeler les Bourbons, et moi, je vais prendre le chemin des États-Unis. » Cet aveu d'une position désespérée excita les murmures des ministres ; ils adressèrent à Ney les plus violents reproches. Eh ! messieurs, leur répondit-il, je ne suis pas du nombre de ceux qui mettent leur intérêt partout et avant tout ; que gagnerais-je à tout cela ? Si Louis XVIII revient, il me fera fusiller ; mais j'ai dû parler en faveur de mon pays. La vérité que Ney venait d'articuler était si triste, qu'on le blâma hautement d'avoir osé la prononcer dans ces conjonctures critiques : le parti dépositaire de la puissance et le peuple l'accusèrent d'être un alarmiste, et ces imputations prirent un tel caractère de gravité, que pour se justifier il crut devoir écrire au président du gouvernement une lettre, qui fut répandue avec profusion dans la capitale, et imprimée dans les journaux du 30 juin 1815. Malgré ces explications, il n'obtint aucun commandement dans l'armée qui s'organisait sous Paris, et il était sans commandement lorsque, le 3 juillet, fut signée une capitulation dont un des articles principaux était ainsi conçu : « Seront respectées les personnes et les propriétés particulières ; les habitants, et en général tous les individus qui se trouvent dans la capitale, continueront à jouir de leurs droits et liberté, sans pouvoir être inquiétés, ni recherchés en rien relativement aux fonctions qu'ils occupent ou auront occupées, à leur conduite et à leurs opinions politiques. » Bientôt on annonça le prochain retour du roi dans la capitale ; Ney songea alors à se retirer en Suisse. Le 9 juillet, il arriva à Lyon, porteur d'un congé illimité et d'une feuille de route que le prince d'Eckmulh, ministre de la guerre, lui avait donné sous le nom de Reiset, major du 3ᵉ régiment de hussards. Il reçut à son passage la visite du commissaire général de

police, qui lui apprit que les routes étaient gardées par les Autrichiens, et lui conseilla de suivre une autre direction ; le maréchal se rendit en conséquence à Saint-Alban, où il resta jusqu'au 25 juillet, ne cessant pas de correspondre avec son épouse, qui, aveuglée sans doute par sa tendresse pour lui, l'exhortait à retarder sa sortie de France, à cause de la surveillance qu'elle présumait être très-active sur les frontières. Déjà avait été rendue l'ordonnance du 24 juillet, qui, en désignant le maréchal comme l'un des plus coupables, accusait 19 guerriers, tant maréchaux qu'officiers supérieurs, et les mettait en jugement pour avoir trahi le roi avant le 23 mars, et attaqué la France et le gouvernement à main armée, ou s'être emparés du pouvoir par violence. Ney fut informé de cette mesure par un homme de confiance que lui dépêcha la maréchale, et qui devait lui indiquer comme une retraite sûre le château de Bossonis près d'Aurillac. Ney était dans cet asile depuis quelques jours, lorsqu'il commit l'imprudence de laisser sur un canapé, dans le salon du château, le sabre que Napoléon avait apporté d'Égypte, et dont il lui avait fait présent lors de son mariage. Cette arme excita tellement l'attention d'une personne du château que, dès le lendemain, se trouvant dans une maison d'Aurillac, elle ne put s'empêcher d'en parler et d'en faire la description. Malheureusement les détails étaient si exacts que quelqu'un de la société, croyant reconnaître le sabre, assura qu'il ne pouvait appartenir qu'à Murat ou au maréchal Ney. Cette découverte parvint jusqu'au préfet du Cantal qui, après quelques informations, envoya 14 gendarmes pour arrêter le maréchal. Quand ils se présentèrent, Ney était dans l'une des cours et ce fut à lui le premier qu'ils déclarèrent l'objet de leur mission. C'est le maréchal, leur dit-il, que vous cherchez ; montez avec moi, je vais vous le faire voir. Et quand il fut dans son appartement, il se remit entre leurs mains et leur livra ses papiers. Le même jour il fut conduit à Aurillac, et de là à Paris, où, le 19 août il fut déposé à la prison de l'Abbaye. Bientôt après, on le transféra à la Conciergerie, où il fut gardé à vue, surveillé, et interrogé par le préfet de police à qui il répondit, bien qu'il ne lui reconnût pas qualité pour lui adresser des questions. On avait insinué dans le public, qu'au moment de son départ pour Besançon, Ney avait confié au ministre de la guerre l'embarras de sa fortune, et que le roi, dépositaire du même aveu, avait donné l'ordre de lui faire compter 500,000 fr. Ney déclara devant le préfet de police que le ministre lui avait seulement délivré, sur le payeur de Besançon, un bon de 15,000 fr., à valoir sur 45,000 fr. d'arrérages qui lui étaient dus. Après avoir démontré la fausseté de quelques autres allégations, le maréchal, discutant les griefs qu'on lui imputait, protesta de son entier dévouement au roi jusqu'au 13 mars ; et tout en avouant qu'il avait été entraîné hors de la ligne de son devoir, il persista à soutenir qu'il n'avait ni écrit, ni dépêché personne à Napoléon avant le 15 mars. Une ordonnance royale institua un conseil de guerre, pour prononcer sur le sort du maréchal : le maréchal Moncey, mis au nombre des juges, donna, le premier, l'exemple de se récuser, et une ordonnance, en le déclarant déchu de ses dignités, le condamna à un emprisonnement de trois mois. Le 14 septembre, le maréchal Ney déclina la compétence du conseil de guerre, déclarant néanmoins que, par déférence pour MM. les maréchaux et les lieutenants généraux qui le composaient, il était prêt à répondre aux questions qu'il plairait à M. le maréchal de camp, comte Grandler, rapporteur, de lui adresser. Il demanda à être jugé conformément à l'ordonnance du 24 juillet. Enfin, le 9 novembre fut le jour fixé pour l'ouverture des séances. Masséna, se fondant sur des discussions qui s'étaient élevées entre lui et le maréchal Ney pendant la retraite du Portugal, voulut aussi se dispenser de siéger ; mais sa récusation ne fut point accueillie. Ney ne fut amené devant le tribunal qu'à la seconde séance : là, avec des paroles pleines de noblesse et de dignité, il réitéra son déclinatoire, et demanda la permission d'en faire développer les motifs par Mᵉ Berryer, son avocat. Celui-ci soutint que la chambre pouvait seule s'attribuer légalement la connaissance de cette affaire, et le conseil se déclara incompétent à la majorité de cinq contre deux. Cet arrêt causa une grande joie dans le public, qui se montrait satisfait de tous ces retards, parce qu'il supposait qu'ils contribueraient à sauver le maréchal : mais vingt-quatre heures à peine s'étaient écoulées, que le ministère provoqua une ordonnance royale, dont le principal article était ainsi conçu : « La chambre des pairs procédera sans délai au jugement du maréchal Ney, accusé de haute trahison et d'attentat contre la sûreté de l'État ; elle conservera, pour ce jugement, les mêmes formes que pour les propositions des lois, sans néanmoins se diviser en bureaux. » Le même jour le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, se rendit à la chambre des pairs, et indiqua de quelle manière devraient être dirigés les débats. M. Séguier, chargé de recevoir les déclarations des témoins et de faire subir de nouveaux interrogatoires au maréchal, déploya, dans ce ministère, tant de zèle et d'activité, que le 21 novembre fut le jour indiqué pour la première séance. Le maréchal fut introduit, et lorsqu'il eut entendu la lecture de l'acte d'accusation dirigé contre lui, sur l'invitation de M. le chancelier, il fit présenter des moyens préjudiciels. Mᵉ Berryer soutint que la chambre des pairs, d'après l'article 33 de la charte, devait cesser toute espèce de poursuite contre le maréchal, jusqu'à ce que la marche à suivre eût été déterminée par une loi organique, et Mᵉ Dupin, se fondant sur ce que, la communication des pièces n'ayant été faite à l'accusé que depuis deux jours, les défenseurs n'avaient pas eu le temps de les méditer, demanda la remise de la cause. Le moyen présenté par Mᵉ Berryer fut rejeté, et une remise fut accordée d'abord jusqu'au 23 novembre, et sur une nouvelle demande de Mᵉ Dupin, jusqu'au 4 décembre suivant. Pendant les débats, le maréchal fit les mêmes déclarations que dans les interrogatoires précédents. Plusieurs témoins, parmi lesquels le général Bourmont et le marquis de Vaulchier, montrèrent dans leur déposition une animosité dont l'acte d'accusation, signé Richelieu, Barbé-Marbois, le comte du Bouchage, le duc de Feltre, Vaublanc, Corvetto, Decaze et Bellart, n'était pas exempt. Il fut interdit aux avocats d'invoquer, en faveur du maréchal, l'article 12 de la convention de Paris du 3 juillet. En vain Mᵉ Berryer voulut s'appuyer de cette capitulation. M. le chancelier s'y opposa formellement, déclarant que dans cette circonstance il n'était que l'organe de la majorité de la

cour. Forcé d'abandonner ce moyen, Mᵉ Dupin essaya d'invoquer un traité du 20 novembre, en vertu duquel Sarrelouis, ville natale du maréchal Ney, avait cessé de faire partie de la France. A peine avait-il prononcé ces paroles, que le maréchal l'interrompant, s'écria avec attendrissement : « Oui, je suis Français! je mourrai Français!... Jusqu'ici ma défense m'a paru libre, je m'aperçois qu'on l'entrave à l'instant. Je remercie mes défenseurs de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils sont prêts à faire; mais je les prie de cesser plutôt de me défendre tout à fait plutôt que de le faire imparfaitement; j'aime mieux n'être pas du tout défendu que de n'avoir qu'un simulacre de défense; je suis accusé contre la foi des traités, et on ne veut pas que je les invoque! Je fais comme Moreau : j'en appelle à l'Europe et à la postérité.» Ney n'ayant pu obtenir qu'il fût permis à ses avocats de le défendre autrement qu'il ne convenait à la cour, leur défendit de parler. Chacun dès lors put prévoir quel sort lui était réservé. La chambre, après 6 heures de délibérations, condamna Michel Ney, maréchal de France, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, ex-pair de France, à la peine de mort et aux frais du procès. M. Cauchy, secrétaire-archiviste de la chambre des pairs, fut chargé de la douloureuse mission d'aller lire au maréchal l'arrêt qui le condamnait. Lorsqu'il en vint à l'énumération des titres du maréchal, celui-ci l'interrompit : « dites Michel Ney, s'écria-t-il, et bientôt un peu de poussière. » Puis il continua d'entendre la suite de cette lecture sans montrer la moindre émotion. Aussitôt qu'elle fut achevée, M. Cauchy lui annonça qu'il lui était permis de faire ses adieux à sa femme et à ses enfants. Le maréchal se jeta tout habillé sur son lit, dormit avec beaucoup de calme jusqu'à 5 heures du matin. Alors on fit entrer madame la maréchale; l'entrevue fut des plus touchantes. Le maréchal, qui avait conservé une grande fermeté d'âme, voulut éloigner d'elle l'idée qu'elle ne le reverrait plus, mais elle ne comprit que trop qu'elle recevait ses derniers adieux, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans mouvement sur le parquet. Cette scène de douleur se prolongea jusqu'à l'arrivée de ses quatre enfants amenés par madame Gamot, leur tante; Ney les embrassa tous : mais se défiant sans doute de sa sensibilité, il ordonna à sa famille de se retirer. L'instant fatal approchait : à 9 heures on vint chercher le maréchal; il descendit de l'air le plus calme, marchant au milieu de deux lignes de soldats qui bordaient le passage jusqu'à sa voiture. Quand il y fut arrivé, il s'adressa au curé de Saint-Sulpice, dont il avait demandé l'assistance : Montez le premier, M. le curé, lui dit-il, je serai plus tôt que vous là haut. La voiture se mit en marche, et quand on eut dépassé la grille du Luxembourg, du côté de l'Observatoire, un officier de gendarmerie ouvrit la portière, et prévint le maréchal qu'il était tout près du lieu de l'exécution. Il mit aussitôt pied à terre, et fit ses adieux au curé de Saint-Sulpice, à qui il remit des aumônes pour les pauvres de sa paroisse, et une boîte d'or qu'il pria de faire tenir à son épouse. Parvenu à l'endroit où était placé le peloton de vétérans qui devaient faire feu sur lui, on lui proposa de lui bander les yeux. Ignorez-vous, répondit-il, que depuis 25 ans je sais regarder en face les balles et les boulets? Il ôta son chapeau de la main gauche, l'éleva au-dessus de sa tête, s'écria d'une voix assurée : je proteste contre le jugement qui me condamne; j'eusse mieux aimé mourir pour ma patrie dans les combats; mais c'est encore ici le champ d'honneur. *Vive la France!* Puis s'adressant aux vétérans : Soldats! faites votre devoir, et tirez là, dit-il, en plaçant la main droite sur son cœur. Au même instant, il tomba percé de 6 balles, dont 3 l'avaient atteint à la tête. Son corps, transporté à l'hospice de la Maternité, fut, le lendemain, rendu à sa famille, qui le fit inhumer sans appareil au cimetière de l'Est. On peut consulter : *Vie du maréchal Ney avec l'Histoire de son procès*, 1816, in-8°; *Biographie des généraux français*, par de Courcelles; *Victoires et conquêtes des Français; l'Histoire de Napoléon et de la grande armée, pendant l'année* 1812, par le général de Ségur; *Examen critique* de cet ouvrage par Gourgaud; *l'Histoire de l'expédition de Russie* (par Chambray), 1820, 3 vol. in-8°; *Histoire militaire de la campagne de Russie*, en 1812, par le colonel Boutourlin, 1824, 2 vol. in-8°.

NEYN (Pierre de), né à Leyde en 1596, fils d'un tailleur de pierres, et destiné au même métier, apprit seul les mathématiques, l'architecture et la perspective, et se mit en état de les enseigner. Il se livra ensuite à la peinture sous la direction de Van den Velde, produisit plusieurs tableaux fort recherchés, fut nommé, en 1632, architecte de la ville de Leyde, et mourut dans cette ville en 1639.

NEYRA. *Voyez* **MENDANA.**

NEZMY-ZADEH-EFFENDY, historien turc qui vivait vers la fin du 17ᵉ siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Golchen al Kholafa* (le jardin des califes), contenant une histoire de la ville de Bagdad depuis sa fondation, l'an 145 de l'hégire (762 de J. C.), jusqu'à la fin de 1108 (1689), et une histoire des califes abbassides, celles des pachas de Bagdad sous la domination ottomane, etc. La Bibliothèque royale de Paris en possède une traduction manuscrite par Choquet, drogman de France.

NGUYEN-ANH, d'abord roi et ensuite empereur de Cochinchine, de l'ancienne famille royale des Nguyen qui a régné sur ce pays antérieurement à 1553, appelé *Nguy-en-Chung* dans la compilation publiée à Paris en 1812, sous le nom de la Bissachère, naquit vers 1756. *Vo-Nguien-Vuong*, grand-père de Nguyen-Anh, ou son grand-oncle, monta sur le trone en 1732, mourut en 1760, laissant deux fils issus de son épouse légitime, et un troisième nommé *Anh-Vuong*, qu'il avait eu d'une concubine, et que le ministre du feu roi fit proclamer au détriment de ses frères, qui furent emprisonnés et périrent dans les cachots. Des injustices monstrueuses et révoltantes, autorisées ou commandées par ce ministre, excitèrent un mécontentement général. Il y eut des insurrections qui furent apaisées, et, en 1774, une révolution à la suite de laquelle le roi, attaqué par les Tonkinois, que les rebelles avaient appelés à leur aide, fut obligé d'abandonner son trône et de se réfugier dans la basse Cochinchine, en laissant tous ses trésors aux vainqueurs. Avant cette invasion, parmi les insurrections qui avaient éclaté, il en était une qui n'avait pu qu'être assoupie, à la tête de laquelle était un nommé Nhac,

homme d'une naissance obscure, dont la famille, surnommée *Tay-Son*, se composait de trois frères. *Nhac*, l'aîné, riche commerçant, plein d'ambition, avait rassemblé quelques rebelles, et s'était formé un parti. Le second était un bonze, peu capable de diriger les affaires, mais jouissant d'un grand crédit parmi ses confrères, et par eux sur le peuple, et le troisième nommé Long-Nbu-Ong, était encore plus entreprenant, plus guerrier, plus artificieux que son frère aîné. Les Tonkinois, que le roi avait appelés à son secours, au lieu de se borner à le défendre contre ses ennemis, ravageaient le royaume et cherchaient à le réduire. D'un autre côté, Nhac, profitant de l'aversion naturelle des Cochinchinois contre cette nation, sous prétexte de prendre la défense de son souverain et de son pays, attaquait les receveurs des deniers publics et pillait leur caisse. Lorsque le roi eut assemblé de grandes forces pour marcher contre les Tonkinois et contre Nhac, celui-ci, trop faible pour lui résister, débaucha une partie de ses troupes, et l'obligea à prendre la fuite. L'indolence du jeune roi et son inconduite le firent chasser du trône par sa nation, qui appela à lui succéder un petit-fils du dernier roi légitime de la Cochinchine, échappé au massacre de ses parents. Ce souverain, indigne de l'être, s'enfuit, et, toujours livré à de vains amusements, fut pris en sortant d'une comédie et tué. Le roi réintégré dans ses droits, après avoir voulu s'allier avec Nhac, en épousant sa fille, fut trahi par ce rebelle, fait prisonnier et mis à mort. Son fils leva une armée pour délivrer son père qu'il croyait encore vivant, mais il fut lui-même livré aux Tay-Son et décapité. Sa femme s'échappa avec son second fils, *Nguyên-Auh Ong-Nguy-en-Chung*, sujet de cet article, alors âgé de 17 à 18 ans, qui ne serait que le neveu du prince assassiné suivant les *Nouvelles lettres éd fiantes*. Nguyên-Auh se réfugia d'abord dans les bois, où, pendant plusieurs mois, il resta caché, ainsi que sa mère, sur la cime d'un arbre touffu, où ils n'avaient pour subsistance que les aliments que leur apportaient, la nuit, quelques confidents de leur retraite. Il resta ensuite un mois caché dans la maison de l'évêque d'Adran, et profita de l'éloignement des Tay-Son pour sortir de sa retraite et rassembler des soldats. Il n'eut d'abord qu'un faible parti, mais le nombre de ses adhérents grossissant de jour en jour, il se vit bientôt maître de toute la basse Cochinchine et fut proclamé roi en 1779. Poursuivant le cours de ses succès, il espérait détruire entièrement la funeste influence des Tay-Son; mais, en 1781, Nhac, ayant repris l'offensive, le força à se replier sur le Camboge, et, en 1782, mit son armée dans une déroute complète. N'ayant plus ni retraite ni défenseur dans ses États, Nguyên-Anh passa secrètement, avec sa famille, dans la petite île déserte de Pullovai, dans le golfe de Siam; et, après un court séjour dans ce triste asile, craignant que les Tay-Son ne le fissent enlever, il se rendit à la cour du roi de Siam, démarche que la crainte d'une perfidie de la part du souverain de ce royaume, l'avait longtemps empêché de faire. Favorablement accueilli dans cette cour, le roi de Cochinchine, avec 3 ou 4,000 Cochinchinois qui étaient venus le trouver, ayant eu le bonheur d'aider le souverain de Siam à vaincre ses ennemis, en reçut des secours pécuniaires et une armée pour rentrer dans ses États. Il eut d'abord des succès; mais, ayant quitté l'armée pour ne pas être témoin des exactions des troupes siamoises, les Tay-Son défirent complétement ces dernières, et se partagèrent la Cochinchine et le Tonkin, que l'un des Nhac venait de conquérir. Le roi, réfugié de nouveau à Siam, n'ayant pu obtenir des secours du souverain de ce royaume, où il était exposé à toute espèce de désagréments et craignait même d'être arrêté, se détermina à chercher une retraite au milieu des îles situées à l'ouest du Camboge, avec 1,500 Cochinchinois qui l'avaient joint à Siam. Ce fut au commencement de 1784 que l'évêque d'Adran le trouva dans le plus pitoyable état, n'ayant plus avec lui que 6 à 700 soldats, un vaisseau et une quinzaine de bateaux, sans aucun moyen de nourrir le petit nombre d'hommes qui l'accompagnaient, et qui étaient réduits à manger des racines. L'évêque d'Adran lui donna une partie de ses provisions, et ils se rendirent ensuite à l'île de Pullovai, où ils restèrent 9 mois. Dans son désespoir le roi voulait se rendre à Batavia ou à Goa, pour y chercher un refuge, au défaut des secours que la Hollande et le Portugal lui avaient fait offrir. Ce fut alors qu'il se décida à accepter la proposition de l'évêque d'Adran, et à solliciter les secours de la France, en envoyant à Versailles ce prélat, auquel il avait confié son fils aîné et le sceau de l'État. Un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et la Cochinchine, fut conclu par l'évêque d'Adran, au nom du roi de Cochinchine, et, au nom de Louis XVI, par de Montmorin, le 28 novembre 1787. Mais, par des circonstances particulières, ce traité ne put avoir son exécution. Quoi qu'il en soit, après avoir d'abord essuyé quelques revers, le roi, profitant de la discorde qui régnait entre Nhac et ses frères, s'empara des cinq provinces méridionales, et, en 1789, il avait en outre conquis une partie du Camboge et du Laos. Mettant à profit les talents de quelques officiers français entrés à son service, il disciplina ses troupes, et quelques négociants de Pondichéry, sollicités par l'évêque d'Adran, lui prêtèrent deux petits bâtiments chargés de munitions, de fusils, etc. Ce secours, quelque faible qu'il fût, donna néanmoins au roi les moyens de prendre un ascendant toujours croissant sur les Tay-Son. A la fin de 1789, l'évêque d'Adran remit à son père le royal pupille dont il lui avait confié la garde et l'éducation. Les officiers français amenés par ce prélat furent d'une grande utilité au roi; ils lui organisèrent promptement à l'européenne un corps de 6,000 Cochinchinois, auxquels ils enseignèrent la manœuvre, l'attaque et la défense des places; ils établirent en même temps des fonderies, et lui construisirent des vaisseaux. En 1792, ce prince brûla toute la marine du rebelle Nhac dans le port de Qui-Nhon, sa capitale; mais, contre l'avis de l'évêque d'Adran et des officiers européens, ayant laissé traîner en longueur le siége de cette ville, au lieu de profiter de la consternation des assiégés pour livrer l'assaut, un secours qu'ils reçurent le força de se retirer dans les provinces de la basse Cochinchine. Il ne tarda pas à en sortir pour attaquer de nouveau ses ennemis : il se trouvait, en 1793, en possession de toute la partie méridionale du royaume et à la tête d'une armée de 140,000 hommes. Au mois d'avril de l'année suivante, l'évêque d'Adran et un officier fran-

çais, nommé Ollivier, auquel le roi de Cochinchine, devait la création de son artillerie, repoussèrent une violente attaque des Tay-Son, qui étaient venus assiéger Nha-Trang avec une flotte considérable. Ces rebelles possédaient encore 13 provinces du royaume en 1795; mais, à partir de cette époque, la fortune favorisa presque toujours le roi; il s'empara, au mois d'avril 1799, de la ville de Qui-Nhon, boulevard des Tay-Son, et le seul endroit fortifié de la partie moyenne de la Cochinchine, et conquit, en outre, le Tonkin, dont il fut unanimement reconnu roi. Il avait perdu, au mois d'octobre 1799, son sage conseiller, l'évêque d'Adran, habile politique, guerrier, administrateur, qui l'avait dirigé dans les moyens qui le conduisirent à sa restauration, et il lui avait découvert le parti qu'il pouvait tirer des connaissances des arts et des talents militaires des Européens. En 1801, son fils aîné mourut de la petite vérole, et, en 1802, Nguyen-Anh, alors maître de toute la Cochinchine, du Tonkin, du Laos, et d'une partie du Camboge, prit le titre d'empereur, changea le nom d'An-Nam, que portait depuis longtemps son royaume, en celui de Viet-Nam, donna à son règne le nom de *Gia-Laong,* et mourut le 25 janvier 1820, après avoir désigné pour son successeur Minh-Menh qu'il avait eu d'une de ses concubines.

NIALL ou **NEILL** (O'), monarque suprême d'Irlande, surnommé *le Grand,* ou *le Héros des neuf Otages,* parce qu'il avait imposé à 9 régions différentes l'obligation d'avoir toujours des otages près de lui, fut proclamé roi de Momonie l'an de J. C. 379, à l'âge de 27 ans. Profitant du déclin de la puissance romaine en Bretagne, il se réunit aux Pictes, aux Scots ou Écossais, aux Albaniens et aux Saxons contre les Romains, qui occupaient la partie méridionale de la Bretagne, appelée depuis l'Angleterre, pénétra jusqu'au détroit qui sépare Douvres de Calais, détruisit les garnisons, démolit les forts, rançonna les habitants, et emporta un butin immense. L'an 388, il envahit l'Armorique avec le même succès. A son retour, il eut à soutenir une guerre intestine contre Eocha, roi provincial de Leinster ou de Lagénie, qui refusait de payer son tribut, vainquit ce prince, rétablit la paix dans l'intérieur de ses États, et recommença dans la Bretagne des invasions dont les succès faillirent enlever cette province aux Romains. Il périt vers l'an 402, assassiné par Eocha; mais le sceptre d'Irlande, qu'il avait tenu si glorieusement, demeura pendant 500 ans entre les mains de ses descendants, dont le plus célèbre est Aod ou Hugue, le grand O'Neill du 16e siècle, qui, après avoir passé 20 ans de sa vie à la cour d'Élisabeth, et inspiré à cette princesse une fausse sécurité, leva tout à coup l'étendard de la révolte, s'empara des forts que les Anglais occupaient dans l'Ultonie, soutint pendant 7 ans tous les efforts de la reine d'Angleterre, et fut sur le point de rendre à l'Irlande son ancienne indépendance.

NICAISE (Saint), Gaulois d'origine, né à Reims, y demeurait avec sa sœur Eutrope, quand les suffrages du clergé et du peuple réunis l'élevèrent sur le siége de l'église métropolitaine de cette ville, en 394, suivant quelques auteurs, et l'an 409, selon d'autres. A cette époque, les Rémois avaient encore dans leur citadelle un temple érigé en l'honneur de Vénus ou de Cybèle; saint Nicaise le consacra sous l'invocation de la mère de Dieu, et prit pour patronne la reine des anges consolatrice des affligés. La France doit à ce saint pontife la première église dédiée à la sainte Vierge, et, après sa consécration, saint Nicaise y transporta son siége. C'est sur les débris de cette cathédrale, deux fois relevée avec plus de splendeur, que l'on commença, en 1212, ce somptueux édifice regardé par tous les archéologues comme le premier, le plus beau, le plus achevé des monuments d'architecture ogivale qui soit en Europe. Saint Nicaise s'occupait à consoler son peuple, à l'exhorter à la patience, et à le préparer à tous les maux que la marche des Vandales amenait à leur suite. Cependant l'ennemi, plus fort, renverse tout et pénètre dans la ville. Saint Nicaise se précipite au-devant de lui pour en obtenir la paix, mais il en reçoit le martyre avec Florent, Joconde et Eutrope, sa sœur, vers l'an 406.

NICAISE (St.), évêque de Reims, au 5e siècle, fut martyrisé par les Vandales. Il ne faut pas le confondre avec saint Nicaise qui fut, dit-on, le premier archevêque de Rouen dans le 3e siècle, et souffrit également le martyre.

NICAISE (Claude), antiquaire, né à Dijon en 1623, embrassa l'état ecclésiastique, se rendit à Rome au commencement du pontificat d'Alexandre VII, et, et visita Naples afin d'étudier les monuments antiques. De retour en France, il se démit d'un canonicat de la Ste.-Chapelle de Dijon, le seul bénéfice qu'il eût possédé, se retira à Villey, près d'Is-sur-Tille, et ne cessa jusqu'à sa mort, le 20 octobre 1701, de s'occuper de l'accroissement de sa bibliothèque et d'un commerce épistolaire avec les savants et les artistes qu'il avait connus en Italie. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue: *De nummo panteo Adriani imperatoris,* 1689, in-8°; *Dissertation sur les Syrènes, ou Discours sur leurs forme et figure,* 1691, in-4°, très-rare. Un recueil des lettres adressées à l'abbé Nicaise, 5 vol. in-4°, est conservé à la Bibliothèque du roi à Paris.

NICANDER ou **NICANDRE**, médecin grec, né à Colophon, dans l'Ionie, mort un siècle avant l'ère chrétienne, écrivit en vers plusieurs ouvrages de matière médicale et de pharmacie, dont il ne reste plus que les poëmes intitulés: *Theriaca* et *Alexipharmaca,* imprimés séparément un grand nombre de fois, et insérés dans le *Corpus poetarum græcorum,* 1606-1614, 2 vol. in-fol. Ils ont été traduits en latin par Lonicer, Cologne, 1531, in-4°; en vers latins, par E. Cordus, Francfort, 1572, in-4°; en français, par J. Grévin, Anvers, 1567, 1568, in-4°.

NICANDER (Henri), astronome, membre de l'académie des sciences de Stockholm, né le 18 avril 1774, dans la Sudermanie, en Suède, où son père était un simple paysan. Il fit ses premières études à Nykœping, d'où il passa au gymnase de Stregnæs, et, plus tard, en 1753, à l'université d'Upsal. Le peu de moyens que son père pouvait lui offrir pour son entretien l'obligea de consacrer une partie de son temps à l'enseignement; mais son application lui fit surmonter tous les obstacles, et il subit avec honneur son examen pour le grade de docteur en philosophie, en 1767. En 1770, sa dissertation *De quadrante murali* lui fit obtenir un emploi à l'université, auquel il renonça pour se livrer entièrement à l'étude de

l'astronomie. Le 16 novembre 1776, il fut nommé membre de l'académie des sciences de Stockholm. Après la mort du célèbre Wargentin, en 1784, Nicander devint premier secrétaire de l'académie, et en 1790, secrétaire de la commission des tableaux statistiques. Il était membre de toutes les sociétés savantes de la Suède, ainsi que de celles de Copenhague et de Manheim. Nicandor conserva les fonctions de secrétaire pendant 27 ans, et sut encore employer ses loisirs à faire des observations astronomiques très-importantes et à rédiger des calendriers. Il a publié plusieurs traités qui sont insérés dans les mémoires de l'Académie des sciences, parmi lesquels on doit remarquer : *Explication sur la pompe spirale de Wirzi; Observations sur le passage de Mercure sur le soleil; Observations sur l'éclipse de soleil en* 1787, 1788 *et* 1791; *Sur l'éclipse de lune en* 1788 *et* 1789; des *Tableaux statistiques de la Suède et de la Finlande.* Le roi, comme une preuve de satisfaction, accorda à Nicander le titre de conseiller de la chancellerie. Il mourut à Stockholm, le 11 février 1815.

NICANDRE. *Voyez* **NICANDER.**

NICANOR (Bible), général des armées d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, fut envoyé par ce prince en Judée pour s'opposer aux entreprises de Judas-Machabée. Vaincu dans un premier combat, il périt dans une seconde action; et son corps ayant été reconnu sur le champ de bataille, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qui furent portées à Jérusalem vers l'an 142 avant J. C.

NICANOR, grammairien d'Alexandrie, vivait sous l'empereur Adrien. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont il ne reste plus que des fragments publiés par Villoison dans les *Anecdota græca*, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

NICANOR. *Voyez* **SELEUCUS** et **DÉMÉTRIUS.**

NICAPÉTI, fils d'un arpenteur, né dans l'île de Ceylan, est devenu célèbre dans l'histoire, pour avoir essayé de faire revivre en sa personne le véritable prince Nicapéti. Ce prince avait régné, en vertu de droits légitimes sur l'île de Ceylan. Il était mort sans enfants, après s'être fait chrétien et avoir déclaré héritier de ses droits le roi de Portugal (Philippe II). Le faux Nicapéti, homme ambitieux, hardi, rusé, se montra d'abord au peuple (1615), sous l'habit d'un jog, c'est-à-dire d'un ermite. Il annonça qu'il revenait du Portugal, dans le dessein de prouver qu'il n'était point mort, comme la malveillance l'avait publié, et de ressaisir les rênes de l'empire. Le peuple, ami du merveilleux, crut véritablement avoir retrouvé son prince, et en témoigna de la joie. Nicapéti ne se vit pas seulement appuyé par les Ceylanais. Les Hollandais, jaloux de la puissance des Portugais dans les Indes, lui envoyèrent des secours. Il en reçut aussi du roi de Candi, prince qui haïssait secrètement les Portugais. Il vint camper sur les bords du Laoa. C'est là qu'il engagea le combat contre les Portugais. Pendant l'action, quelques Ceylanais, qui servaient dans les troupes portugaises passèrent sous ses drapeaux. Cet événement le remplit de joie. Alors, s'avançant à la tête de ses soldats, il se mit à crier aux Ceylanais de venir joindre leur prince, leur empereur. A ces mots, il s'élance à la tête des siens, et combat avec un courage digne d'une meilleure cause. Mais son intrépidité ne put empêcher ses troupes d'être battues et dispersées. En s'enfuyant, Nicapéti fut informé qu'un corps de troupes portugaises, qui devait ignorer et ignorait en effet sa défaite, était campé au pied d'une montagne. Il chargea l'un de ses partisans d'aller exhorter à venir le joindre les Ceylanais qui se trouvaient parmi ces troupes. L'envoyé de Nicapéti courut se placer sur une éminence d'où il harangua ses compatriotes. A peine avait-il achevé qu'il disparut. Les Portugais, étant arrivés aux lieux où leurs frères avaient défait Nicapéti, lurent sur un arbre cette insidieuse inscription : Ici Nicapéti a exterminé tous les Portugais qui étaient dans l'île de Ceylan et dans la citadelle de Colombo d'où on les a chassés. Ces mots jetèrent les Portugais dans une consternation qui réjouit secrètement les Ceylanais qui les suivaient. En continuant leur marche, ils tombèrent dans une embuscade où Nicapéti avait placé 300 hommes; ils en sortirent vainqueurs. Bientôt ils se réunirent à leurs compatriotes, et surent la vérité; mais, pendant la nuit, ils avaient été abandonnés de tous les Ceylanais. Cependant le faux empereur de Ceylan commandait partout en souverain. Déjà, il marchait entouré de 25,000 soldats. Le peuple le regardait comme un dieu, le suivait en foule, le proclamait le restaurateur de la vraie religion, le défenseur de la liberté publique, le conservateur de l'île de Ceylan. Arrivé sur les bords de la rivière de Nacoléoa, Nicapéti se fit proclamer empereur de toute l'île. Par son impolitique exigence, il se brouilla avec son allié le roi de Candi. Il voulait que ce prince lui cédât une des deux femmes qu'il possédait; sur le refus du monarque, il lui fit une réponse menaçante. Alors le roi de Candi, irrité de son insolence, l'abandonna et résolut de se joindre aux Portugais pour châtier son imposture. Nicapéti, suivi de 7,000 hommes, se posta sur une colline, et s'y retrancha. Malgré ses efforts et la supériorité du nombre de ses troupes, les Portugais le chassèrent de cette position, après lui avoir fait subir de grandes pertes. Il courut se cacher dans le fond des forêts, où on le chercha vainement. Deux ans après, il reparut avec des forces plus imposantes encore que la première fois. La guerre recommença entre l'imposteur et les Portugais : elle se fit, de part et d'autre, avec la dernière cruauté. Les campagnes étaient ravagées, les villages et les villes mis à feu et à sang; hommes, femmes, enfants, vieillards, rien n'était épargné. Nicapéti s'était campé à Talampéti, son refuge ordinaire. Les Portugais vinrent l'y chercher, et ne l'y trouvèrent plus. Ils le joignirent enfin dans la campagne de Moraténa; mais, à leur approche, il s'enfuit précipitamment dans les déserts d'Anorojapure. Ici se termina sa retraite. Il osa y attendre les Portugais, qui défirent complétement son armée, mais ne purent s'emparer de sa personne. Il parvint à se sauver, laissant en leur pouvoir deux de ses femmes et un jeune prince ceylanais, qui s'était attaché à sa fortune. On ignore ce que devint cet imposteur. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il ne reparut plus dans l'île de Ceylan, où son ambition et ses intrigues avaient occasionné d'affreux ravages, et allumé une guerre funeste, dont les effets se firent longtemps sentir. Nicapéti n'était dépourvu ni d'habileté ni de courage.

NICCOLAI ou **NICOLAI** (Alphonse), jésuite, né à

Lucques le 31 décembre 1706, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Florence, se distingua dans l'explication des saintes Écritures par la pureté de son goût et l'élégance de son style, reçut le titre de théologien impérial sous l'empereur François II, le conserva sous Léopold, et mourut à Florence en 1784. Il a laissé : *Mémoire historique sur saint Blaise, évêque et martyr*, 1762, in-4°; *Dissertation et leçons sur l'Écriture sainte*, 13 vol. in-4° ; *Discours sur le sacré cœur de Jésus, et Panégyrique du B. Alexandre Sauli ; Pièces en prose dans les genres oratoire, scientifique et historique*, 3 vol. in-4° ; *Entretien sur la religion*, 1770, 8 vol. in-8° : tous ces ouvrages sont en italien.

NICCOLAI (Jean-Baptiste), savant mathématicien, né à Venise en 1726, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'archiprêtré de Padernello : il ne cessa point pour cela de cultiver les mathématiques avec beaucoup de zèle; mais son goût pour les innovations l'empêcha d'aller aussi loin qu'il l'aurait pu. Il mourut à Schio, dans le Vicentin, en 1793, laissant plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil* de l'académie de Padoue, dont il était membre, et : *Nova analysis elementa*, 1791, 2 vol. in-4°.

NICCOLI (Nicolas), savant italien, né à Florence en 1363, est l'un des premiers érudits de son pays qui se soient occupés de rassembler les manuscrits des anciens auteurs : il employa à ses recherches une fortune considérable, qu'il avait héritée de son père, et à sa mort, en 1437, il laissa à la disposition du public sa bibliothèque, composée de 800 volumes, nombre considérable à cette époque. Cosme de Médicis lui avait acheté tous ses manuscrits, et les avait placés dans le monastère des dominicains de St.-Marc. Niccoli n'a rien composé : il s'était contenté de copier ou de corriger de sa main un très-grand nombre de manuscrits. Sa *Vie*, écrite par Gianozzo Manetti, se trouve dans le *Specimen histor. letter. florentinæ*.

NICÉPHORE (St.) souffrit le martyre à Antioche sous l'empereur Valérien, vers l'an 260.

NICÉPHORE (St.), patriarche de Constantinople, né dans cette ville vers 750, succéda à Taraise en 806, prit la défense du culte des images contre l'empereur Léon, l'Arménien, fut exilé par ce prince dans le monastère de Saint-Théodore, et y mourut en 828. On a de lui : *Breviarium historicum*, publié par le P. Petau, avec une version latine, 1616, in-8°, réimprimé dans la collection de l'*Histoire byzantine*, et traduit en français par Cousin dans le tome III de son *Histoire de Constantinople; Chronographia brevis*, traduite en français Anastase le Bibliothécaire, et publia à la suite de celle de Syncelle, Paris, 1652 ; *Stichometria librorum sanctorum*, imprimé à la suite de la *Chronographie* et dans les *Critici sacri*, t. VIII ; *Antirrhetici*, petits écrits contre les iconoclastes, dont quelques-uns sont traduits en latin dans la *Bibliothèque des Pères*, dans l'*Auctarium* du P. Combefis, et dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius ; 17 *Canons* dans le tome VII de la *Collection des conciles;* et d'autres opuscules inédits dont on trouve la liste dans l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques* par D. Ceillier, tome XVIII.

NICÉPHORE Ier, empereur d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait rempli les fonctions de chancelier de l'empire (λογοθέτης) avant de monter sur le trône, était né dans la Séleucie au 8e siècle. Étant entré dans une conspiration contre Irène, il fut revêtu secrètement de la pourpre en 802, relégua l'impératrice dans l'île de Médelin (l'ancienne Lesbos), et fit crever les yeux au patrice Bardanes, bien que ce compétiteur à l'empire se fût soumis et eût demandé à s'enfermer dans un cloître. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne pour l'inviter à régler les limites des deux empires d'Orient et d'Occident, essaya vainement de se soustraire au joug humiliant que lui avait imposé le calife Aaroun-al-Raschid, ralluma, par la protection qu'il accordait aux sectaires, les querelles religieuses qui troublaient l'empire, dépouilla les églises de leurs trésors, et accabla d'impôt les provinces. En 811, il fit la guerre aux Bulgares qui désolaient la Thrace, et, surpris dans sa tente pendant la nuit, il fut assassiné le 28 juillet de la même année.

NICÉPHORE II, surnommé *Phocas*, empereur d'Orient, né en 912, était fils du patrice Bardas, qui avait acquis une juste célébrité par ses exploits. Élevé dans les camps, il se signala dans tous les grades qu'il parcourut avant de ceindre le bandeau impérial. Nommé généralissime des troupes pendant la minorité du fils de l'empereur Romain, il parut n'accepter qu'avec répugnance un titre qu'il avait brigué en secret ; mais bientôt, appuyé par le clergé et feignant de céder au vœu général, il se laissa couronner empereur en 963. Il battit, par ses lieutenants, les Sarrasins en plusieurs rencontres, et leur enleva la Cilicie, l'île de Chypre et la Syrie. Ces conquêtes lui ayant fourni le prétexte d'augmenter les charges de l'État, il perdit l'affection de ses sujets, accablés d'impôts. Théophanon, son épouse, entretenant de coupables intelligences avec Jean Zimiscès, l'un des meilleurs généraux de l'empire, l'introduisit avec plusieurs assassins dans la chambre de l'empereur, qui succomba sous les poignards le 11 décembre 969, après 6 ans de règne. Zimiscès fut immédiatement proclamé empereur. On a de Nicéphore II des médailles en or et en moyen bronze.

NICÉPHORE III ou **BOTONIATE**, empereur d'Orient, né dans le 11e siècle, passait pour être d'une ancienne et illustre famille de l'ancienne Rome. Il suivit de bonne heure la carrière des armes, parvint au commandement de l'armée d'Asie sous le règne de Michel Ducas, et se fit couronner empereur à Constantinople en 1078, après que les grands, séduits par ses largesses, eurent forcé ce même Michel à se retirer dans un monastère ; il opposa avec succès Alexis Comnène à Bryenne, qui s'était fait élever à l'empire par les soldats de l'armée d'Illyrie ; mais bientôt, sur des rapports mensongers de ses courtisans, et croyant la fidélité de son lieutenant suspecte, il résolut de le faire périr. Alexis, instruit du complot qui se tramait contre lui, se hâta d'en prévenir l'exécution, et se fit proclamer empereur. Botoniate n'entreprit point de lutter contre ce nouveau compétiteur, se retira dans un cloître en 1081, et y acheva ses jours obscurément. On ne connaît de ce prince que des médailles d'or, qui sont fort rares.

NICÉPHORE, métropolitain de Kief avant 1121, était Grec d'origine, et s'était fixé en Russie l'an 1168. On connaît de lui un traité du *Carême et de la continence*

des sens, imprimé dans la première partie des documents publiés par la Société d'histoire et des antiquités de Moscou. La bibliothèque synod. de cette ville possède en manuscrit une *Épître* de Nicéphore *au grand-duc Vladimir Vsevolodovitch Monomaque, sur la séparation des Églises d'Orient et d'Occident*.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, abbé du monastère du mont Athos, dans le 13e siècle, y avait établi une école qui a produit plusieurs personnages distingués. Ses talents étendirent sa réputation dans tout l'Orient, et on lui offrit en 1256 le patriarcat de Constantinople; mais il refusa cette dignité pour continuer la direction de son monastère. On ne connait pas l'époque précise de sa mort; on a de ce pieux abbé un grand nombre d'opuscules, dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tome VI. Nous citerons seulement : *Ratio de compendiariâ arte disserendi et de astrolabio,* 1498, in-fol.; *De quinque vocibus, et cur sint quinque tantum, nequs plures neque pauciores,* 1542, in-8°; une *Logique,* 1605, in-8°; un *Abrégé de physique,* 1606, in-8°; deux *Discours* sur la procession du Saint-Esprit, publiés avec la traduction d'Allatius à la fin du tome Ier de la continuation des *Annales* de Baronius, par Rainaldi, etc.

NICEPHORE BRYENNE. *Voyez* **BRYENNE.**

NICÉPHORE-CALLISTE, historien grec, vivait au 14e siècle, sous le règne de Paléologue l'Ancien. Il prit l'habit monastique, et mourut, à ce que l'on croit, vers 1350, dans un âge avancé. Il avait composé une *Histoire ecclésiastique* en XXIII livres, dont il ne reste plus que les 18 premiers, qui s'étendent depuis la naissance de J. C. jusqu'à la mort de l'empereur Phocas, en 610. Ce n'est qu'une compilation des histoires d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, etc. Le seul manuscrit qu'on connaisse de cette histoire est à Vienne dans la bibliothèque impériale. Jean Lang en a donné une version latine, Bâle, 1553, in-fol., réimprimée plusieurs fois dans la même ville, traduite en français par G. Gillot, Paris, 1567, in-fol. Le texte grec a été publié par Fronton-du-Duc, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. On a de Nicéphore-Calliste plusieurs opuscules dont on trouve la liste dans la *Biblioth. græca* de Fabricius, tome VI.

NICÉPHORE-GRÉGORAS. *Voy.* **GRÉGORAS.**

NICERON (JEAN-FRANÇOIS), connu par ses recherches sur l'optique, naquit à Paris en 1613, et annonça de bonne heure des dispositions à l'étude des sciences mathématiques. A l'âge de 19 ans, il entra dans l'ordre des minimes, et, après avoir terminé son cours de théologie, reprit ses premières occupations, autant que ses devoirs pouvaient le lui permettre. Il fut envoyé deux fois à Rome, et profita de son séjour dans cette ville pour visiter les savants. Il professa ensuite la théologie, et fut enfin choisi par l'un de ses supérieurs généraux, pour l'accompagner dans la visite des couvents de l'ordre en France. Le P. Niceron s'était attaché particulièrement à l'optique; et les progrès qu'il avait faits dans cette science, promettaient de sa part de nouvelles découvertes, lorsqu'il mourut à Aix le 22 septembre 1646. On a de lui : la *Perspective curieuse, ou Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique, par la vision directe,* Paris, 1638, in-fol.; l'*Interprétation des chiffres, ou Règle pour bien entendre et expliquer facilement toutes sortes de chiffres simples,* tirée de l'italien, et augmentée, particulièrement à l'usage des langues française et espagnole, Paris, 1641, in-8°.

NICERON (JEAN-PIERRE), compilateur utile et laborieux, naquit à Paris en 1685, de la même famille que le précédent. Après avoir achevé ses études avec succès, il entra dans la congrégation des barnabites, où il avait un oncle, qui se chargea de le diriger dans ce nouvel état. Il professa, pendant quelques années, la rhétorique et les humanités dans différents colléges, et s'appliqua en même temps à l'étude des langues modernes. Rappelé à Paris, en 1716, il abandonna l'enseignement, pour se livrer tout entier à l'exécution du projet qu'il avait conçu de publier des Vies des savants depuis la renaissance des lettres. Cette entreprise immense l'occupa le reste de sa vie, qu'abrégea l'excès du travail. Il mourut le 8 juillet 1738. L'ouvrage du P. Niceron est intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages,* Paris, 1727-1745, 43 vol. in-12.

NICET (FLAVIUS), en latin *Nicetius,* orateur et jurisconsulte des Gaules dans le 5e siècle, fut l'ami de Sidoine Apollinaire, qui fait de lui un grand éloge.

NICET ou **NICÉTIUS** (ST.), 25e évêque de Trèves, né dans le Limousin, suivant les auteurs du *Gallia christ.* (cette opinion a été réfutée par D. Rivet, *Histoire littéraire de la France,* tome III), et destiné par ses parents à l'état cénobite, devint abbé d'un monastère, puis fut placé sur le siége de Trèves en 527. Exilé par Clotaire, il fut rendu à son église par Sigebert, assista aux conciles de Clermont, d'Orléans et de Paris, et mourut en 566. On a de lui 2 *Lettres,* l'une à l'empereur Justinien, l'autre à Clodesinde, reine des Lombards, insérées toutes deux dans les *Recueils* de Freher, de Duchesne, dans les *Collections* des conciles et dans le *Spicilége* de D. Luc d'Achery; 2 traités ascétiques : *De vigiliis servorum Dei,* et *De psalmodiæ bono,* dans le *Spicilége* de d'Achery.

NICET (ST.), 23e évêque de Besançon, jouit de toute la confiance du pape saint Grégoire le Grand, fut l'ami de saint Colomban, qu'il déroba aux fureurs de Brunehaut, en le tenant caché quelque temps à Besançon, et mourut vers l'an 612. Sa *Vie* est imprimée dans le *Recueil des bollandistes.*

NICÉTAS (ST.), né à Césarée en Bithynie, abbé du monastère des acemètes sur le mont Olympe, mort en 824, fut persécuté, sous le règne de Léon l'Arménien, à cause de son zèle pour le culte des images.

NICÉTAS (DAVID), écrivain grec du 9e siècle, né en Paphlagonie, est auteur d'une *Vie de saint Ignace, patriarche de Constantinople,* traduite en latin par Frédéric Mutius, et par le P. Mathieu Bader (Ingolstadt, 1604). On connait encore de lui des *Panégyriques* des apôtres et d'autres saints, recueillis dans la dernière continuation de la *Bibliothèque des Pères,* par Combefis.

NICÉTAS ACOMINIATUS ou **CHONIATE**, parce qu'il était de Chone en Phrygie, exerça plusieurs emplois distingués à la cour de Contantinople vers la fin du 12e siècle. A la prise de cette ville par les croisés en 1204, il se retira à Nicée, où il mourut en 1216. On a de lui des *Annales,* en XXI livres, qui commencent à la mort d'Alexis Comnène en 1118, et finissent au règne

de Baudouin. Elles ont été publiées avec une *version* latine par Jérôme Wolf, Bâle, 1557, in-fol.; une nouvelle édition, revue et corrigée par Annib. Fabrot, fait partie de l'*Histoire byzantine*. Cette *Histoire* de Nicétas a été traduite en français par le président Cousin. On a encore de cet historien : un *Discours sur les monuments détruits ou mutilés par les croisés*, publié avec une *version* latine par Banduri, dans la 3ᵉ partie de l'*Imperium orientale*, et dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, traduit en français par le comte d'Hauterive, dans la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire*, tome XII; *Orthodoxæ fidei libri XXVII*, dont quelques-uns seulement ont été traduits en latin, d'après un manuscrit du mont Athos, acquis par J. de Saint-André, doyen de Carcassone. Le P. de Montfaucon a publié les *Sommaires* du 27ᵉ livre, avec une *version* latine, dans sa *Palæographia græca*.

NICÉTAS EUGENIANUS, écrivain grec du 12ᵉ siècle, n'est connu que par un *roman* en vers, intitulé : *les Amours de Dorile et Chariclée*, dont la publication, 1819, 2 vol. in-12, est due aux soins de Boissonnade, l'un des plus savants philologues français. Le 1ᵉʳ vol. contient le *texte* d'Eugenianus, la *version* latine en regard, et les *Fragments* du roman de Constantin Manassès, publiés aussi pour la première fois; le 2ᵉ renferme le *commentaire* de l'éditeur. Le *Journal des savants*, mai 1820, page 270, donne des détails sur l'ouvrage de Nicétas et sur le travail de son traducteur.

NICÉTAS SERRON, diacre de l'église de Constantinople au 11ᵉ siècle, puis évêque d'Héraclée, est auteur d'une *Chaîne des PP. grecs sur le livre de Job*, Londres, 1637, in-fol., grec et latin; d'une autre *sur les Psaumes et le Cantique des Cantiques*, Bâle, 1552; des *Commentaires* sur une partie des *OEuvres* de Saint Grégoire de Nazianze, etc.

NICHOLS (Jean), littérateur anglais, né à Islington, village du Middlesex, près de Londres, le 2 février 1745, y reçut une bonne éducation chez un maître doué du talent de développer les heureuses dispositions de ses élèves qui montraient de l'assiduité et de la docilité. A l'âge de 13 ans, il entra comme apprenti chez le célèbre Guillaume Bowyer, appelé, avec raison, le dernier des imprimeurs anglais qui ait été instruit. Bowyer ne tarda pas à lui accorder sa confiance, le chargea de diverses commissions importantes, enfin il le prit pour associé. En 1778, un an après la mort de Bowyer, Nichols obtint une part dans le *Gentleman's Magasine*, et, réuni à David Henry, devint l'éditeur de ce célèbre journal littéraire. Ce fut un grand événement pour lui-même et pour le public en général. Depuis cette époque, il ne parut pas un cahier où il n'insérât des morceaux très-remarquables. Ses travaux concernant les antiquités de la Grande-Bretagne lui valurent, en 1781, d'être nommé membre de la Société des antiquaires d'Édimbourg, et en 1785, de celle de Perth. Les distinctions d'un autre genre ne lui manquaient pas non plus; la considération dont il jouissait dans la Cité, le fit élire, en 1784, membre du conseil commun, et il en exerça les fonctions, sans interruption, jusqu'en 1811, qu'il renonça totalement aux honneurs civils. Il avait auparavant refusé de succéder comme alderman au fameux Wilkes, à la mort de ce dernier. Le 26 novembre 1824, il mourut subitement au moment où, appuyé sur le bras d'une de ses filles, il gagnait sa chambre à coucher. Nichols a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Islington*, poëme, 1763, in-4ᵒ; *les Bourgeons du Parnasse*, 1763, in-4ᵒ; *Origine de l'imprimerie*, etc.; *Bibliotheca topographica britannica*, 4 vol. in-4ᵒ, 1780 à 1790, etc., etc.; *Histoire et Antiquités de Hinkley, dans le comté de Leicester*, 1782, in-4ᵒ, 1812, in-fol.; *Dictionnaire biographique*, 1784, 12 vol. in-8ᵒ.

NICHOLLS (Henri), voyageur anglais, partit de Liverpool le 1ᵉʳ novembre 1804 sur un navire qui arriva le 14 janvier 1805, à l'entrée de la baie dans laquelle la rivière de la Croix et celle du Vieux-Calabar ont leur embouchure. La société formée à Londres pour hâter les progrès des découvertes en Afrique, avait eu l'idée d'expédier un agent au Calabar, dans l'espérance que, par cette contrée, située à l'extrémité orientale du golfe de Guinée, ils pénétreraient plus facilement que de tout autre côté dans le Soudan, puis à Tombouctou. Nicholls, jeune encore, n'avait pas hésité à offrir ses services qui furent acceptés avec empressement. Toutes les îles près desquelles il passa en remontant le Vieux-Calabar sont basses et couvertes de mangliers. Le chef ou le principal commerçant de la ville, reçut très-bien le jeune voyageur, quand il apprit que son but était simplement de connaître et de décrire le pays, et non d'empêcher le commerce des esclaves. Il en fut de même partout où il alla. A mesure qu'il avançait dans le pays, par des sentiers seulement assez larges pour le passage des bestiaux et fréquemment obstrués par les branchages des arbres, les habitants, qui n'avaient jamais vu de blancs, examinaient curieusement les longs cheveux et la peau de Nicholls, dont ils entr'ouvraient la chemise. Ils le régalaient de leur mieux. Au mois de mars il succomba aux attaques de la fièvre. Les observations qu'il avait commencé à faire sont contenues dans les trois lettres écrites sur les lieux mêmes et insérées dans le t. II, p, 558, etc., des *Actes* de la Société. *Proceedings of the association for promoting the discovery of the interior part of Africa.*

NICHOLSON (Guillaume), habile chimiste et physicien, l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1753, embrassa la carrière du commerce, puis il la quitta pour se livrer à l'étude des sciences, et ouvrit à Londres, en 1775, une école qu'il dirigea pendant quelques années avec le plus grand succès. On lui doit plusieurs inventions mécaniques qui lui font le plus grand honneur, entre autres l'*Aréomètre*, qui porte son nom; mais l'exécution de ses instruments ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Il mourut à Londres en juin 1815, laissant un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8ᵒ; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8ᵒ; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4ᵒ; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 5 vol. in-4ᵒ, de 1797 à 1800.

NICIAS, célèbre général athénien, ayant eu la gloire de terminer la guerre du Péloponèse, fut chargé avec Eurymédon et Démosthène, du commandement de l'armée que la république envoya contre la Sicile. Les trois

généraux assiégèrent en vain Syracuse pendant plus de deux ans; enfin, voyant leurs troupes découragées, ils résolurent de se retirer. Après avoir tenté sans succès de s'échapper par mer, ils furent obligés de chercher à se frayer sur terre un chemin, qui leur fut également fermé. Nicias se rendit, avec son collègue Démosthène, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait pas dans une prison perpétuelle. On le leur promit, et cependant on les fit périr l'an 413 avant J. C. Athènes pleura surtout Nicias, capitaine aussi prudent que brave. — On connaît un autre NICIAS, grammairien, ami de Pompée et de Cicéron, qui en parle avec éloge dans deux lettres.

NICIAS, peintre grec, Athénien, et fils de Nicomède, florissait vers la 112e olympiade, 332 ans avant J. C. Antidote, son maître, lui transmit les leçons qu'il avait reçues d'Euphranor; et la réputation de Nicias égala bientôt celle des plus grands artistes de son temps. Son ardeur pour le travail était si grande, que ses serviteurs étaient quelquefois obligés de l'avertir qu'il avait oublié de prendre son bain, et même son repas. Savant dans la distribution des lumières et des ombres, il donnait à ses figures une saillie et un relief extraordinaires. Un de ses plus beaux ouvrages représentait une Pythonisse évoquant les ombres : il avait pris ce sujet dans Homère, et l'avait traité avec tant de supériorité que le roi Ptolémée offrit 60 talents du tableau dès qu'il fut achevé; mais Nicias, plus avide de gloire que de richesses, refusa ce prix élevé, et donna son ouvrage à la ville d'Athènes. Ses concitoyens furent reconnaissants envers lui, et, après sa mort, lui élevèrent un tombeau au milieu de ceux des hommes célèbres auxquels ils avaient décerné cet honneur public. Nicias excellait aussi à peindre les animaux, et surtout les chiens. Il paraît que ses ouvrages étaient en général d'une petite proportion, puisqu'après en avoir décrit plusieurs, Pline ajoute qu'il faisait aussi de grands tableaux, parmi lesquels il cite ceux de Calypso, d'Io, d'Andromède, et un Alexandre, qu'on admirait à Rome dans les portiques de Pompée. Ce n'était pas au reste le seul ouvrage de Nicias qui y eût été apporté : il y avait un Bacchus de lui dans le temple de la Concorde. Un des chefs-d'œuvre de Nicias était un Hyacinthe, modèle de grâce et de beauté : Auguste charmé de cet ouvrage, le fit apporter d'Alexandrie à Rome; et dans la suite, Tibère le fit consacrer dans le temple qu'il éleva en l'honneur d'Auguste. Pausanias décrit un tombeau qu'on voyait encore de son temps, avant d'entrer à Tretia, ville d'Achaïe. Il était de marbre blanc, et embelli par des peintures de Nicias, dont Pausanias fait connaître en détail la composition. Le même artiste avait décoré de la même manière, le tombeau de Mégabize, grand prêtre d'Éphèse. Nicias eut pour élève Omphalion, qui fut d'abord son esclave, qui devint ensuite son ami, et dont Pausanias cite quelques ouvrages.

NICIUS-ERYTRÆUS. *Voyez* **ROSSI**.

NICLAS (JEAN-NICOLAS), philologue allemand, naquit en 1733, à Græfenwart près de Schleitz, dans le Woigtland. Son père était agriculteur, et il aurait probablement suivi la même carrière sans la faiblesse de sa santé. On ne prit aucun soin de sa première éducation. Il parvint à se former lui-même, presque sans secours, acquit de grandes connaissances dans les langues grecque et latine, et devint un homme remarquable par son érudition. En 1752, Niclas fut professeur à Ilfeld, puis, en 1763, au gymnase de Lunebourg, dont il devint recteur en 1767. Il passa près de 40 années de sa vie à recueillir des matériaux pour une nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ*, de Henri Estienne. Niclas menait une vie très-retirée; il resta célibataire, et ne sortait presque jamais de chez lui. Il ne quittait pas sa riche bibliothèque, composée de 16,000 volumes, qui a été achetée, de son vivant, par le gouvernement hanovrien, pour la ville de Lunebourg. Niclas mourut en 1811. On a de lui les ouvrages suivants : *Heineccii fundamenta styli cultioris, cum J. M. Gesneri observationibus*, Leipzig, 1761, in-8°; *Specimen Theocriteum*, Lunebourg, 1762, in-4°; *Lettre sur les pensées de Jacobi touchant l'éducation des ecclésiastiques et l'érudition* (en allemand), Lubeck et Leipzig, 1768, in-8°; *Programma quo quatenus scholæ seculo cedere debeant modeste quærit*, Lunebourg, 1770, in-4°; *Geoponicorum sive de re rustica libri XX, græce et latine, post Needami curas ad manuscriptorum fidem denuo recensi et illustrati*, Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°.

NICOCLÈS, roi de Paphos, devait son trône à la bienveillance de Ptolémée, roi d'Égypte, qui ne cessait de le combler des marques de sa faveur. Mais ce prince ayant appris que Nicoclès, oubliant ses bienfaits, s'était allié avec Antigone son ennemi, envoya deux de ses confidents dans l'île de Chypre, avec l'ordre de tuer Nicoclès, si sa trahison était confirmée. Les deux émissaires, ayant pris avec eux quelques soldats, entourèrent le palais de Nicoclès, et, après lui avoir donné connaissance des ordres de Ptolémée, lui conseillèrent de s'ôter la vie. Le malheureux roi essaya vainement de justifier sa conduite : voyant que ses discours ne persuadaient point les envoyés de Ptolémée, il finit par se tuer lui-même. Axiothée, sa femme, ne voulant pas lui survivre, égorgea de sa propre main ses deux filles, et se poignarda ensuite, après avoir exhorté ses belles-sœurs à imiter son exemple. Les frères de Nicoclès s'enfermèrent alors dans le palais, et y mirent le feu. Telle fut la fin déplorable de la race royale de Paphos, l'an 310 avant J. C.

NICOCLÈS, roi de Chypre, succéda, l'an 374 avant J. C., à Évagoras, son père; il célébra avec une pompe extraordinaire les funérailles de son père, assassiné par un eunuque, et chargea Isocrate du soin de faire son éloge. Nicoclès avait été le disciple de ce grand orateur, dont il paya magnifiquement les leçons. On a 2 *Discours* d'Isocrate qui portent le nom de Nicoclès. Il paraît que Nicoclès n'occupa pas longtemps le trône; et le silence que l'histoire garde sur les événements de son règne, donne lieu de croire qu'il sut maintenir ses peuples dans une paix profonde. Il eut pour successeur Évagoras, son frère.

NICODÈME, un des principaux chefs de la secte pharisaïque chez les Juifs, visita plusieurs fois J. C., crut en sa mission divine, et se fit baptiser par ses disciples. Cette conduite l'ayant rendu odieux aux autres chefs, il fut déposé de sa dignité de prince ou sénateur des Juifs, se réfugia chez Gamaliel, son oncle, et mourut peu de temps après. L'Église honore sa mémoire

comme confesseur de la foi, le 3 août, ainsi que celle de Gamaliel. Des écrits attribués à saint Justin et à Tertullien, citent un *évangile* de Nicodème, et on a, en effet, sous son nom et sous celui de Joseph d'Arimathie, un *Évangile de la passion,* imprimé en latin, Leipzig, 1516, in-4°, dans le *Codex apocryphus Novi Testamenti*, de J. A. Fabricius, etc., etc., et réimprimé plusieurs fois dans les 16e et 17e siècles. Une inscription mise en tête de cet Évangile porte qu'il a été découvert sous Théodose le Grand, ce qui a donné lieu de penser qu'il aurait été écrit au plus tôt sous le règne de ce prince. Le texte grec se conserve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Voltaire en a donné une version française à la suite de sa *Bible enfin expliquée;* mais il a manqué le but qu'il se proposait, puisque cet Évangile est reconnu pour apocryphe.

NICOLAI (Érasme), évêque de Vesteras, en Suède, dans le 16e siècle, fut du nombre des théologiens suédois qui se prêtèrent aux vues de Jean III, fils de Gustave Vasa, pour le rétablissement de la religion catholique en Suède; et il fut installé dans son diocèse suivant le rit romain, et avec toutes les cérémonies en usage à Rome. Sa carrière épiscopale fut très-orageuse; et il mourut peu regretté, en 1580. On a de lui un ouvrage intitulé : *Παιδειας μαθημα, seu brevis ratio discendi theologiam,* Wittenberg, 1561, in-8° : cet ouvrage est devenu rare, et on le trouve difficilement, même en Allemagne et en Suède.

NICOLAI (Jean-Frédéric), orientaliste, né vers 1640, à Querfurt, dans la haute Saxe, acheva ses études à l'académie d'Iéna. Disciple du célèbre J. Gerhard et de Frischmuth, il fit sous ces habiles maîtres, de grands progrès dans les langues, et publia : *Dissertatio de litteris Hebræorum, Græcorum et Latinorum quibusdam mnemonicis,* Iéna, 1670, in-4°. L'auteur était adjoint à la faculté de philosophie d'Iéna; mais il ne figure pas parmi les professeurs de cette académie; et l'on peut en conclure qu'il mourut jeune ou qu'il abandonna la carrière de l'enseignement pour remplir, dans quelque autre paroisse, les fonctions du pastorat.

NICOLAI (Jean), savant et laborieux philologue saxon, né vers 1660, visita une partie de l'Allemagne et de la Hollande, fut nommé, en 1700, professeur d'antiquités à l'académie de Tubingen, et mourut dans cette ville en 1708. La liste de ses ouvrages se trouve dans la *Biblioth. antiquar.* de Fabricius; les principaux sont : *Demonstratio quâ probatur gentilium theologiam, deos, sacrificia, ex fonte scripturæ originem traxisse*, Helmstadt, 1681, in-8°; *De sepulchris Hebræorum libri IV, in quibus variorum populorum mores proponuntur,* Leyde, 1706, in-4°; *Tractatus de Mercurio et Hermis, seu statuis mercurialibus,* Francfort, 1687, in-12; *De ritu antiquo, hodierno, bacchanalium commentatio,* Marpurg, 1696, in-8°; *Tractatus de siglis veterum*, Leyde, 1703, in-4°; *Antiquitates eccles. in quibus mores christianorum veterum ostenduntur*, Tubingen, 1705, in-12, etc. On lui doit aussi des éditions de différents ouvrages, relatifs aux antiquités, et des *Notes* sur les *Mœurs des Israélites,* de Fleury, 1740, in-8°.

NICOLAI (Jean), conseiller au parlement de Toulouse, avait accompagné Charles VIII à Naples et y avait été laissé avec le titre de chancelier du royaume. Après son retour en France, il fut nommé, en 1506, premier président de la cour des comptes, charge qui passa, en 1656, à un de ses descendants en ligne directe, et se conserva de génération en génération dans la même famille.

NICOLAI (Jean-Aimar), marié en secondes noces à Françoise-Élisabeth de Lamoignon, sœur du chancelier, avait d'abord suivi la carrière des armes, et s'était signalé par sa valeur à la prise de Valenciennes en 1677. Louis XIV lui fit quitter le service pour remplacer son père dans la première présidence de la chambre des comptes. C'est lui qui fut chargé de la tutelle de Voltaire et de son frère aîné, par leur père, qui craignait que tous ses biens ne se perdissent en prodigalités.

NICOLAI (Aimar-Jean), fils du précédent, né en 1709, devint à son tour premier président, et épousa une demoiselle de Vintimille dont il eut 1° Aimar-Charles-François, appelé marquis de Nicolaï, né à Paris en 1737, d'abord colonel de la légion royale, puis premier président du grand conseil de 1776 à 1788; mis à mort le 28 avril 1794; 2° Aimar-Charles-Marie, né en 1747, nommé en 1768 premier président de la cour des comptes, se signala par les remontrances qu'il fut chargé de porter aux pieds de Louis XVI, dans des circonstances importantes, fut nommé à l'Académie française, en remplacement du marquis de Chastellux, et périt sur l'échafaud 3 mois après son frère aîné et 2 jours avant son fils, le 7 juillet 1794.

NICOLAI (Antoine-Chrétien), chevalier de Malte, frère de Aimar-Jean, né en 1712, connu d'abord sous le nom de chevalier de Nicolaï, mourut maréchal de France. — Il avait un frère évêque de Verdun.

NICOLAI (Renée de), femme du premier président Mathieu Molé, morte en 1641, est connue par son *Éloge* imprimé sous le titre de *Lettres funèbres sur la mort de la présidente Molé,* par le P. Léon de St.-Jean, carme déchaussé, Paris, 1653, in-12.

NICOLAI (Guillaume), littérateur, né à Arles, le 16 février 1716, remporta, à l'âge de 19 ans, le prix proposé par l'Académie des inscriptions sur les connaissances géographiques des anciens du temps d'Alexandre, fut encore couronné l'année suivante par la même compagnie qui le reçut comme associé, composa une longue suite de Mémoires historiques et géographiques sur le fleuve du Rhône et la province de Languedoc, fournit à l'Académie quelques mémoires, parmi lesquels on remarque celui qui a rapport à la vie et aux ancêtres d'Alexandre Molossus, roi d'Épire, et mourut, le 13 février 1788, dans sa ville natale, où il remplissait, depuis plusieurs années, des fonctions municipales.

NICOLAI (Ernest-Antoine), savant médecin, né à Sondershausen, en 1722, fit ses études à l'université de Halle, la plus célèbre d'Allemagne à cette époque, puis fut nommé conseiller du roi de Prusse, professeur extraordinaire et enfin professeur et doyen de l'université d'Iéna. Il mourut le 23 août 1802, avec la réputation d'un des hommes les plus vertueux et les plus érudits de son temps. On a de lui un grand nombre de thèses et de mémoires dont on trouve la liste dans les bibliographies de l'Allemagne, et plusieurs ouvrages

parmi lesquels on distingue sa *Pathologie*, en 9 vol., commencée en 1769, et finie en 1784; et ses *Recettes et méthodes curatives*, en 3 vol., 1798, 3ᵉ édition.

NICOLAI (Christophe-Frédéric), libraire et auteur, né à Berlin, le 18 mars 1733, mort dans cette ville, le 8 janvier 1811, montra beaucoup d'ardeur pour l'étude, acquit des notions au moins superficielles dans toutes les parties, et fut associé des Académies de Munich, de Berlin et de Pétersbourg. Ses grandes entreprises littéraires, telles que *Lettres concernant la littérature moderne; Bibliothèque des belles-lettres;* et *Bibliothèque allemande universelle*, ont eu beaucoup d'influence en Allemagne. Il a composé un grand nombre d'écrits sur la politique, les sociétés secrètes, la poésie, l'histoire des arts, la philosophie, la biographie, la théologie, et même des romans; les principaux sont : *Description de Berlin et de Postdam*, 3ᵉ édition, 1786, abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, traduit en français par Mila; *Vie et opinions de Sebolde Nothanker*, maître d'école, 4ᵉ édition, 1799, 3 vol. in-8°, fig.: ce roman philosophique eut un grand succès et fut traduit en français, en hollandais, en danois et en suédois; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année* 1781, avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs, 3ᵉ édition, 1788-96, 12 vol. in-8°; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, 1788-92, 6 cahiers; *De mon éducation scientifique, de mes connaissances relatives à ma philosophie critique, de mes écrits qui la concernent, et de Kant, Erhard et Fitche*, 1799; *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, 1801, avec 17 planches contenant 66 figures, traduites en français (par Jansen), 1809, in-8°; *Dissertations philosophiques*, 1808, t. 1ᵉʳ. Sa *Vie* et ses *OEuvres posthumes* ont été publiées par G. de Gockinghe, 1820, in-8°.

NICOLAI (Nicolas-Marie), auditeur général de la chambre apostolique et secrétaire de la congrégation économique, né à Rome, le 14 septembre 1756, mort le 18 janvier 1833, fut d'abord employé de la Rote. Pie VI le chargea de veiller aux intérêts du trésor dans les travaux des marais Pontins. En 1806, il devint commissaire de la chambre apostolique. Pendant l'occupation des États pontificaux par les Français, la consulte extraordinaire le nomma sous-préfet de Viterbe; mais il refusa de prendre part à l'administration impériale. Lorsque Pie VII fut remis en possession de ses États, il le fit clerc de la chambre et président de l'anneau. Léon XII le fit auditeur général, et le chargea d'inspecter les travaux de l'armée à Tivoli. Homme instruit et capable, il aimait la conversation des gens de lettres; il était lui-même président de l'Académie archéologique. Parmi ses ouvrages on cite : *Des améliorations du territoire Pontin*, 1800, in-fol.; *De la basilique de St.-Paul*, 1815, in-fol.; *De la basilique du Vatican et de ses priviléges*, 1817, in-fol.; *Éloge du cardinal Laute; Des lieux autrefois habités et aujourd'hui déserts dans la campagne de Rome*. Cet ouvrage n'est pas terminé. Nicolaï s'était beaucoup occupé de recherches sur l'histoire de son pays.

NICOLAI (Nicolas de). *Voyez* **NICOLAY**.

NICOLAS Iᵉʳ, dit *le Grand*, fils de Théodore, et diacre de l'église de Rome, sa patrie, fut élu pape après Benoît III, en 858, et mourut en 867. Son zèle et sa fermeté à défendre les prétentions du siége de St.-Pierre lui ont valu une place dans le *Martyrologe*. En 860, il envoya des légats à Constantinople pour examiner l'affaire de St. Ignace, et frappa d'anathème Photius. Ce fut là l'origine du schisme qui subsiste encore entre l'Église grecque et l'Église latine. Les évêques de France montrèrent peu d'égards pour ses censures; mais il trouva plus de docilité dans Bogoris, roi des Bulgares, qui embrassa la religion chrétienne avec une partie de ses sujets, en 865. On a de Nicolas 100 *Lettres* sur divers points de morale et de discipline, recueillis à Rome en 1542, in-fol., et insérées dans la collection des conciles.

NICOLAS II (Gérard de BOURGOGNE, pape sous le nom de), fut d'abord évêque de Florence. Élevé sur le siége de Rome en 1058, il fut couronné l'année suivante. Il eut un compétiteur, Jean, évêque de Veltri, connu sous le nom de Benoît X, qu'il fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie. Il fit un traité avec les Normands, leva l'anathème qu'ils avaient encouru, et se fit restituer par eux les domaines de l'Église; mais aussi Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, et Robert Guiscard fut maintenu dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et vit légitimer ses prétentions sur la Sicile. Cependant, comme ce fut à titre de vassal du pape, Fleury pense que telle fut l'origine de la suzeraineté du saint-siége sur le royaume de Naples. Nicolas qui avait conservé l'évêché de Florence pendant son pontificat, mourut dans cette ville en 1061. On trouve de lui 4 *Lettres* dans la collection des conciles.

NICOLAS III (Jean-Gaëtan ORSINI, pape sous le nom de), succéda à Jean XXI en 1277, et mourut en 1280. Il montra beaucoup de zèle pour les intérêts temporels du saint-siége, se fit rendre, par l'empereur Rodolphe Imola, Bologne, Faenza et plusieurs autres villes de l'État ecclésiastique, et obligea le roi de Sicile, Charles d'Anjou, de renoncer au vicariat de l'Empire en Toscane, ainsi qu'au titre de patrice de Rome. Il voulut jouer le rôle de médiateur entre le roi de Castille et le roi de France, Philippe le Hardi, et ne fut pas plus heureux que dans ses négociations avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, pour la réunion des deux Églises.

NICOLAS IV (Jérôme d'ASCOLI, pape sous le nom de), fut élu tout d'une voix et au premier scrutin, en 1288, après Honorius IV. Il avait été général de l'ordre des frères mineurs, qu'il ne tarda pas à combler de ses bienfaits. On remarqua en lui un penchant singulier à favoriser le parti gibelin, ennemi des papes, et un zèle pour la religion qu'il manifesta par l'envoi de missionnaires jusqu'en Chine, et par d'inutiles efforts pour ranimer l'esprit des croisades. Il mourut en 1292. Sa *Vie*, par Jérôme Rubéo, a été publiée en latin par le Père A. F. Mattéi, Pise, 1761, in-8°. Plusieurs de ses *Lettres* ont été publiées par Bzowius et Wading.

NICOLAS V (Thomas PARENTUCELLI ou de SARZANE, pape pous le nom de), succéda à Eugène IV en 1447, et mourut en 1455. Il eut le bonheur d'obtenir l'abdication de l'antipape Félix, et de finir ainsi le schisme qui désolait l'Église depuis plusieurs années. Il

forma le projet de réunir les princes chrétiens contre les Turcs, dont les succès croissants alarmaient l'Europe entière, et, pendant qu'il envoyait en Allemagne un légat pour publier des indulgences et solliciter des secours pécuniaires, il faisait les instances les plus vives auprès des Grecs, pour les déterminer à recevoir les décrets du concile de Florence. Sa plus grande gloire est d'avoir embelli Rome d'édifices magnifiques et d'avoir recueilli les manuscrits les plus précieux, grecs et latins, pour enrichir la bibliothèque du Vatican, dont on peut le regarder comme le fondateur. Sa *Vie*, par Giannozzo Manetti, a été publiée par Muratori. Le prélat Giorgi en a donné une autre en 1742.

NICOLAS V, antipape. *V.* **CORBIÈRE** (Pierre de).

NICOLAS, roi de Danemark, 7e fils de Suenon II, fut le 5e qui monta sur le trône. Il succéda, en 1104, à son frère Éric Ier, mort 18 mois auparavant dans l'île de Chypre : celui-ci laissait des fils; mais Harald, l'aîné, s'était rendu si odieux, que les états offrirent la couronne à leurs oncles ; et Suenon, qui précédait Nicolas, étant mort avant que l'élection fût consommée, ce dernier devint roi. Il gagna d'abord l'affection de ses sujets par sa douceur et son zèle pour la religion, et repoussa les Slaves, qui infestaient ses frontières; mais plus tard, incapable d'arrêter leurs progrès, il ne put les vaincre, en 1115, que par le bras de son neveu Canut, qui devint ensuite roi des Slaves. Nicolas s'étant abandonné à l'indolence, Harald se mit à ravager les côtes du royaume : Éric, au contraire, frère d'Harald, s'efforçait de maintenir la paix. Le roi laissait à Canut le soin de terminer ces sanglants débats. Une telle conduite le rendit méprisable aux yeux de ses sujets, et leur fit chérir Canut. Nicolas, outré de jalousie, résolut la perte de Canut, qui fut tué d'un coup de sabre, par Magnus, fils de Nicolas, le 7 janvier 1131. Les frères et les amis de Canut, revenus de leur consternation, soulevèrent le peuple contre le roi et son fils; une assemblée des états les déclara parjures et indignes du trône. Érie, frère de Canut, fut élu pour remplacer Nicolas. Harald, courroucé, prit parti pour Magnus et son père. La guerre se fit avec acharnement. Nicolas, voyant que l'empereur Lothaire, qu'il avait déjà apaisé une fois par le sacrifice d'une grosse somme d'argent, marchait de nouveau contre le Danemark, offrit de se rendre son vassal. Cet acte de bassesse lui enleva beaucoup de partisans. Son fils perdit la vie, le 4 juin 1134, dans une bataille livrée à Fodvick, en Scanie. Après ce désastre, le roi se retira en Juttland, et proclama Harald son successeur. Ce choix, peu agréable aux Danois, les irrita davantage. Nicolas étant allé à Slesvig, où le nom de Canut était surtout en grande vénération, y fut assassiné, le 25 juin 1134.

NICOLAS DE MUNSTER fut un chef de secte allemand, du 16e siècle, sur la vie duquel on n'a guère de détails. On sait seulement que, rejetant toutes les communions de son temps, il voulut fonder une religion dont la charité chrétienne devait être, à ce qu'il semble, le seul ou du moins le principal dogme. Aussi appelait-il la communauté de ses adhérents la Famille ou la Maison d'Amour. Il admettait, dit-on, des inspirations divines comme d'autres sectaires. Il exposa sa doctrine dans des ouvrages entièrement oubliés aujourd'hui, tels que l'*Évangile du royaume* et la *Terre de Paix*, et qui étaient remplis de mysticisme. La secte de Nicolas de Munster ne paraît pas avoir survécu beaucoup à son fondateur ; cependant on essaya de la faire revivre en Angleterre, au commencement du 17e siècle. Cet essai eut encore moins de succès que celui de Nicolas de Munster.

NICOLAS (Armelle), connue aussi sous le nom de la *Bonne-Armelle*, naquit, le 19 décembre 1606, dans la paroisse de Campénéac, près de la ville de Ploërmel, dans le diocèse de Saint-Malo. Son père et sa mère étaient des paysans illettrés, mais animés de sentiments religieux qui leur servirent de règle pour l'éducation de leur fille. Dans la profession domestique qu'elle exerça toute sa vie, elle fit éclater une piété et une charité ardentes, qui lui procurèrent, même de son vivant, la réputation d'une sainte. Elle mourut à Vannes, le 24 octobre 1671. La vie ascétique de cette pieuse fille a été publiée sous ce titre : *Le triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu, nommée Armelle Nicolas, écrite par une religieuse du monastère de Sainte-Ursule de Vannes* (*Jeanne de la Nativité*), Vannes, 1676, in-8o.

NICOLAS (Augustin), littérateur, né à Besançon en 1622, suivit d'abord la carrière des armes, fit plusieurs campagnes en Italie, et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Mazaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, il aurait pu assurer sa fortune en embrassant l'état ecclésiastique, mais il préféra passer en Espagne, où il s'occupa des intérêts du duc de Lorraine, Charles IV, prisonnier à Tolède, qui, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, le nomma conseiller d'État et son résident à Madrid. Il quitta ces fonctions pour revenir dans sa patrie avec le titre de maître des requêtes au parlement de Dôle. La conquête de la Franche-Comté, en 1668, lui fit perdre cette place, qui ne lui fut rendue qu'après la paix de Nimègue. Plus tard il fut transféré à Besançon, et mourut dans cette ville, le 25 avril 1695. Il était membre de l'académie des Arcadiens et de celle de la Crusca. Ses principaux ouvrages sont : *Historia dell' ultima rivoluzione del regno di Napoli*, Amsterdam, 1660, petit in-8o ; *Parthenope furens*, Lyon, 1668, ou Paris, 1670, in-4o, poëme divisé en 5 livres, dont le sujet est la révolte de Mazaniello ; *Discours et relation véritable sur le succès des armes de la France dans le comté de Bourgogne*, 1673, in-4o ; *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets* (dédiée à Louis XIV), Amsterdam, 1681, petit in-8o ; traduite en latin, Strasbourg, 1697, in-8o.

NICOLAS DE LA REYNIE (Gabriel), premier lieutenant général de police de la ville de Paris, né à Limoges, en 1625, appartenait à une ancienne famille de magistrature. Après avoir terminé ses études à Bordeaux, et s'être fait recevoir avocat, il y fixa sa résidence et fut nommé président du présidial de Guienne. Mais, en 1650, les agitations de la Fronde ayant pénétré dans le midi de la France, la ville de Bordeaux se souleva; on pilla la maison du président, connu pour son attachement à la cause royale, et ce ne fut pas sans péril qu'il parvint à s'échapper et à se réfugier auprès du duc d'Épernon, gouverneur de la province. Ce seigneur le présenta à Louis XIV et à la reine mère, qui

étaient venus en Guienne pour y apaiser les troubles. Le roi, satisfait du dévouement de la Reynie, le retint à sa suite : et, en 1661, lui conféra une charge de maître des requêtes. Depuis longtemps, les habitants de Paris élevaient des plaintes contre l'insalubrité, les attaques nocturnes, les dangers de tous les genres auxquels ils se trouvaient exposés, et que Boileau a retracés d'une manière si piquante dans sa 6e satire. Jusqu'alors la police de la capitale avait été confiée au prévôt des marchands et au lieutenant civil. Le ministère résolut d'en charger spécialement un magistrat, et le roi créa la place de lieutenant général de police, dont Nicolas de la Reynie fut pourvu le premier, en 1667. On doit des éloges, sous plus d'un rapport, à son administration. Il publia des règlements utiles, réorganisa le guet ou garde urbaine, fit poser des lanternes dans les rues, enlever régulièrement les immondices, etc. La politique comptait aussi pour beaucoup dans ses attributions; il avait reçu, en particulier, l'ordre de sévir contre les rédacteurs et les distributeurs des pamphlets connus sous le nom de *Nouvelles à la main;* mais la vigilance et les rigueurs de la police ne purent jamais empêcher la circulation de ces écrits clandestins souvent favorisés par de hauts personnages. Nommé conseiller d'État, en 1680, la Reynie devint bientôt procureur général, commissaire-rapporteur et président de la chambre ardente, établie à l'Arsenal, pour la poursuite des crimes d'empoisonnement, qui s'étaient multipliés d'une manière effrayante. Il fut ensuite chargé de faire exécuter dans Paris les mesures prises lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685). Enfin il quitta, en 1697, les fonctions de lieutenant général de police, qu'il avait exercées pendant 30 ans; et Voyer-d'Argenson le remplaça. La Reynie mourut sous-doyen du conseil d'État, le 14 juin 1709.

NICOLAS DE TRALAGE (Jean), né à Limoges, était fils du lieutenant général de cette ville, et neveu du précédent. Il entra dans la carrière ecclésiastique et n'en continua pas moins avec ardeur l'étude de la géographie, sa science de prédilection, sur laquelle il avait fait une foule de recherches et rédigé des observations nombreuses, mais dont la plupart sont restées inédites. L'abbé de Tralage mourut le 12 novembre 1699, après avoir légué ses manuscrits, sa bibliothèque et une rente de 2,000 fr. à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. On a de lui : *Livii Patavini historiarum libri, cum notis selectissimis Sigonii*, etc., *accurante Joanne Tillemonio*, Paris, 1672, 1675, 1679, 3 vol. in-12; *Description géographique du royaume de France*, Paris, 1693, in-12; *Petit Dictionnaire français-latin, pour la géographie moderne*, in-8°; *la France divisée par gouvernements de province*, Paris, 1693, in-fol.

NICOLAS DAMASCÈNE, ainsi surnommé de Damas, sa patrie, historien, poëte et philosophe, né vers l'an de Rome 680 (74 ans avant J. C.), d'un père riche et puissant, fut élevé avec le plus grand soin, et fit de rapides progrès dans les lettres. A peine sorti de l'école, il composa des tragédies qui furent jouées avec succès. Il s'appliqua ensuite à la rhétorique, cultiva en même temps la musique, les mathématiques et la philosophie, et adopta le système d'Aristote. Lié d'amitié avec Hérode, roi de Judée, il accompagna ce prince dans un voyage qu'il fit à Rome pour apaiser Auguste, prévenu contre lui. Le philosophe parvint à justifier le prince, et se concilia la bienveillance particulière de l'empereur. Après la mort d'Hérode, Nicolas contribua par son crédit à faire partager la Judée entre Archélaüs et Antipas. On ignore l'époque de sa mort. Il avait écrit des *mémoires* de sa vie, dont il nous reste des fragments assez étendus. L'abbé Sévin en a inséré les principaux traits dans ses *Recherches* sur l'histoire de la vie et des écrits de Nicolas de Damas (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome IX). Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvrages. Les fragments qu'on a de son *Histoire universelle* ont été publiés par Henri de Valois dans son recueil : *Excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ*, grec-latin, 1634, in-4°. Coray a donné le texte le plus correct de ces *Fragments* dans son *Prodromos biblioth. græcæ*, 1805, in-8°. Les fragments de la vie d'Auguste (*De institutione Augusti*) ont été publiés par J. A. Fabricius, à la tête de l'ouvrage intitulé: *Augusti temporum notatio; Genus et scriptorum fragmenta*, Hambourg, 1727, in-4°. — Trois patriarches du nom de Nicolas ont occupé le siége de Constantinople. Leurs *Vies* n'offrent point de particularités remarquables.

NICOLAS (Pierre-François), docteur en médecine et chimiste, naquit à Saint-Mihiel, dans le Barrois, le 26 décembre 1743. Ayant pris ses degrés au collége des médecins de Nancy, il alla à Grenoble pour y remplir une chaire de philosophie; et, après plusieurs années de séjour, il revint à Nancy, où il fut nommé professeur de chimie. De là il passa, en la même qualité, à l'école centrale de Caen, et devint successivement inspecteur honoraire des mines de France, membre de l'académie de Nancy, correspondant de la première classe de l'Institut (Académie des sciences) et de la Société philomatique. Après une vie activement employée à l'enseignement de la chimie et aux expériences dont cet art peut faire profiter la médecine, Nicolas mourut à Caen, le 18 avril 1816. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été composés en commun avec d'autres écrivains. On peut consulter une *Notice sur la vie et les ouvrages de P. F. Nicolas*, Caen, 1816, brochure in-8° de 16 pages, publiée par M. F. Boisard.

NICOLAS (en arabe Nakoula-el-Turk) naquit, en 1763, à Daïr-el-Camar, en Syrie, où il termina sa carrière en 1828, et où il connut Desgranges aîné, traducteur de l'ouvrage dont nous allons parler. Il était de la religion catholique grecque. Son père l'avait mis au service de l'émir Bechir, chef des Druses, qui l'envoya en Égypte vers l'époque de l'expédition française dans cette contrée. Il y séjourna pendant 3 années. C'est là qu'il recueillit les matériaux dont il se servit ensuite pour écrire sa relation. Nous nous bornerons à dire, en terminant cette notice, que Nakoula n'exerça aucune fonction pendant son séjour en Égypte et fut simple spectateur des événements qu'il raconte, mais qu'il avait en Syrie un patron intéressé à connaître tout ce qui se passait en Égypte pendant la domination française. Il était en correspondance avec ce patron, et c'est sans doute à cette circonstance qu'est due l'histoire qu'il a écrite de l'expédition *des Français en Égypte*. La traduction de cet ouvrage se trouve dans la *Décade Égyptienne*, imprimée

au Caire, tome Ier, page 83. Il a été donné aussi un abrégé de cette relation à la suite de l'ouvrage intitulé: *Journal d'Abdourhaman-Gabarti, pendant l'occupation française en Égypte,* traduit de l'arabe par M. A. Cardin, Paris, 1838, 1 vol. in-8°.

NICOLAS DE PISE, sculpteur et architecte, connu aussi sous le nom de *Maître Nicolo dell' Arca,* né à Pise au 13e siècle, reçut les premiers principes de son art de quelques sculpteurs grecs employés à la décoration du dôme de Pise, les surpassa bientôt, et fut regardé comme le plus habile sculpteur de son siècle. Après avoir été employé par les papes et les princes italiens pour la construction d'une foule d'édifices, dont on trouve la liste détaillée dans la *Pisa illustrata* de Morrona, il mourut comblé d'honneurs, dans un âge très-avancé, à Sienne, vers 1270. On trouve une *Notice* sur sa vie, par Vasari, dans les *Vite de' più eccellenti pittori,* etc., liv. Ier. Parmi les monuments les plus remarquables dont il a embelli sa patrie, on distingue le clocher des Augustins et la chaire en marbre du baptistère, décorée de bas-reliefs, dont l'un des principaux, le jugement dernier, porte son nom et la date de 1260. On regarde comme son chef-d'œuvre en sculpture le tombeau de saint Dominique à Bologne, embelli d'un grand nombre de bas-reliefs, dont les sujets sont tirés de la vie du saint.

NICOLAY (Nicolas de), voyageur dauphinois, né en 1517 à la Grave en Oysans, sortit de son pays à l'âge de 23 ans pour aller au siége de Perpignan; il voyagea ensuite pendant 16 années, servit dans les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut, fut nommé à son retour géographe ordinaire et valet de chambre du roi Henri II, et mourut en 1583 à Soissons, où il était commissaire d'artillerie. On a de lui : *l'Art de naviguer,* traduit de l'espagnol de Pierre de Medina, et augmenté d'observations et de dessins, Lyon, 1554, Rouen, 1577, in-4°; *les Quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales, avec les figures et les habillements au naturel tant des hommes que des femmes,* Lyon, 1568, in fol.; réimprimés sous le titre de *Navigations et pérégrinations, contenant,* etc., Anvers, 1576 ou 1577, in-fol., et 1586, in-4°; traduit en allemand, Nuremberg, 1572, in-fol., figures, et Anvers, 1576, in-4°; en italien, par Franç. Flori, Anvers, 1576, in-4°, figures, et Venise, 1580, in-fol., figures; enfin, en flamand, Anvers, 1576, in-4°; *la Navigation du roi d'Écosse, Jacques V du nom, autour de son royaume et des îles Hébrides et Orcades, recueillie et rédigée en forme de description hydrographique,* Paris, 1583, in-4°, figures.

NICOLAY (Louis-Henri de), poëte dramatique et fabuliste, né à Strasbourg, en 1737, fit ses études à l'université de cette ville. Il y devint professeur de logique, après avoir été longtemps secrétaire d'ambassade au service de la France. Il continua plus tard sa carrière diplomatique en Russie, où il fut, en 1770, secrétaire du cabinet et bibliothécaire du grand-duc. En 1796, il devint membre du conseil impérial, et, en 1798, directeur de l'Académie des sciences. Lorsque cette place fut supprimée, il resta attaché au conseil privé de l'Empereur. Ses emplois publics ne l'empêchèrent pas de se livrer à son penchant pour la poésie. Il a composé des *fables,* des *contes,* des *élégies,* des *épîtres,* etc., et occupe, au moins, le second rang parmi les poëtes de ce genre. Il a aussi travaillé pour la scène. En général, il se distingue par une connaissance approfondie du cœur humain, par un esprit fin et enjoué, et par un grand fonds d'imagination. La première collection de ses œuvres complètes, intitulée : *Mélanges en prose et en vers,* Berlin et Stettin, 1792-1795, 7 vol., a beaucoup gagné par les corrections que Ramler y a faites depuis. Ses *OEuvres dramatiques* ont paru à Kœnigsberg en 1811, in-8°. Nicolay est mort dans ses terres, en Finlande, vers 1830.

NICOLE (Claude), poëte français, né à Chartres en 1611, conseiller du roi et président de l'élection de Chartres, mort dans cette ville le 22 novembre 1686, est auteur d'une paraphrase de l'*Enlèvement de Proserpine,* par Claudien; d'une traduction en vers français du poëme de Santeul : *Bibliotheca Thuano-Menarciana, carmen;* de poésies sacrées, de poésies érotiques, etc. Le recueil de ses *OEuvres* parut en 1660, 2 vol. in-12, dédié au roi, et réimprimé en 1693 avec des augmentations.

NICOLE (Jean), cousin du précédent avec qui on l'a quelquefois confondu, avocat et juge official à Chartres, a publié une traduction des *Déclamations* attribuées à Quintilien, Paris, 1642, et laissa manuscrites des poésies que jeta au feu son fils, dont l'article suit.

NICOLE (Pierre), célèbre moraliste, né à Chartres en 1625, enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années dans les écoles de Port-Royal; il vint à Paris en 1655 pour travailler sous la direction du docteur Arnauld, et fit en 1658 un voyage en Allemagne dans les intérêts du jansénisme, dont cependant il n'adoptait pas toutes les opinions. Les persécutions auxquelles se trouvèrent exposés ses amis de Port-Royal le décidèrent à sortir de France, où il ne se croyait plus en sûreté. Il se retira d'abord à Bruxelles en 1679, puis à Liége; mais enfin il obtint, par l'intervention de l'archevêque de Harlay, la permission de revenir à Chartres, puis de se fixer à Paris, où il mourut en 1695. Sa *Vie,* par l'abbé Goujet, est suivie de la liste très-étendue de ses ouvrages; les principaux sont : *Epigrammatum delectus, cum dissertat. de verâ pulchritudine,* 1659, in-12; *les Imaginaires et les visionnaires, ou Lettre sur l'hérésie imaginaire,* Liége, Beyers, 1667, 2 vol. petit in-12, jolie édition très-recherchée; *la Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie,* défendue contre le ministre Claude, 1669-1672-1676, 3 vol. in-4° (les tomes IV et V, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot); *Essais de morale et instructions théologiques,* 1671 et années suivantes, 25 vol. in-12, réimprimés en 1741 et 1744. On doit à l'abbé Cerveau l'*Esprit de Nicole,* 1765, in-12, ouvrage bien supérieur aux *Pensées* recueillies sans ordre par Mersan, 1806, in-18.

NICOLE (François), géomètre, né à Paris le 23 décembre 1683, se fit connaître dès l'âge de 19 ans par la solution d'un problème sur la rectification de la cissoïde (*Journal des savants,* 1703, page 138), présenta successivement à l'Académie 26 *mémoires* qui ont été insérés dans le recueil de cette compagnie, et mourut le 8 janvier 1758. Son *Éloge,* par Fouchy, est imprimé dans l'*Histoire de l'Académie,* année 1758. Ses mémoires les plus intéressants sont ceux qu'il publia sur le *Calcul des*

différences finies (1717); sur la *Théorie des lignes du 3e ordre*, et sur une *Méthode pour découvrir l'erreur de toutes les prétendues solutions du problème de la quadrature du cercle*.

NICOLE (Nicolas), architecte, né à Besançon en 1701, mort le 22 janvier 1784, mérita la confiance des intendants qui se succédèrent dans l'administration de la Franche-Comté, et fut consulté sur tous les projets d'embellissements et de constructions exécutés de son temps. Il construisit l'église du *Refuge* à Besançon, commença celle de Ste.-Madelaine dans la même ville, et donna le plan de la collégiale de *Ste.-Anne* à Soleure. Dans les dernières années de sa vie, il avait inventé et exécuté un *fusil* qui se chargeait par la crosse, et dont la batterie mobile procurait 8 détonations.

NICOLEAU (Pierre), littérateur, né à St.-Pé (Bigorre) en 1734, professa d'abord avec distinction la rhétorique à Toulouse pendant 18 ans, et remporta plusieurs prix à l'académie des Jeux Floraux. Il établit ensuite à Angers une maison d'éducation pour la jeune noblesse. En 1784, il quitta l'enseignement et vint à Paris, dans l'intention d'y jouir tranquillement du fruit de son travail; mais la révolution l'arracha au repos. Après avoir rempli successivement les fonctions d'électeur, de membre du conseil de la commune, d'officier municipal, et enfin de président de l'administration centrale, il finit par être nommé bibliothécaire de la ville de Paris, et conserva cette place jusqu'à sa mort le 28 mars 1810. On a de lui : *Épître, ou Instruction de la reine Christine aux souverains*, 1770, in-8°; deux discours académiques, dont l'un tend à *déterminer ce qu'il y a de fixe et d'arbitraire dans le goût*, 1770, in-8°; des *Stances philosophiques*, couronnées en 1771 par l'académie de Rouen, 1772, in-8°; des *Éléments du calcul numérique et algébrique*, in-12.

NICOLEF (Nicolas-Pétrovitch), poëte russe, né en 1758, mort en 1816, fut élevé dans la maison de la princesse Daschkof, servit dans la garde russe, et se retira avec le grade de major. Ayant perdu la vue il chercha des consolations dans la culture des lettres. La tragédie en 5 actes de *Surena*, son meilleur ouvrage, imprimée en 1781, lui ouvrit les portes de l'Académie russe.

NICOLLE (Charles-Dominique) naquit à Poville en Normandie, le 4 août 1758. Il commença ses études au collége de Rouen, et les acheva à Paris, dans la célèbre communauté de Sainte-Barbe, où ses triomphes classiques le firent nommer maître de conférences et préfet des études. La révolution l'arrêta au milieu de ses succès, et lui en prépara d'une autre nature. Il avait reçu les ordres sacrés, et, fidèle à son devoir, il refusa le serment imposé aux ecclésiastiques, et partit pour l'Italie et la Grèce avec le jeune fils du comte de Choiseul-Gouffier, alors ambassadeur à Constantinople; l'abbé Nicolle s'était chargé de l'instruire et de le conduire à son père. Tous deux arrivèrent dans la capitale de l'empire ottoman, au moment où, décrété d'accusation par la Convention nationale, en novembre 1792, M. de Choiseul quittait son ambassade et se disposait à se rendre à Saint-Pétersbourg. Nicolle l'y suivit, et, protégé par le cour, il établit, en cette ville, un institut qui devint, en peu de temps, l'asile d'un grand nombre de prêtres distingués que la révolution avait forcés de sortir de France. Les enfants des plus nobles familles y reçurent leur éducation. Cependant sa santé, affaiblie par 10 années d'études et de fatigues, l'obligea de prendre quelque repos. Alors, dans la vue d'utiliser pour ses États jusqu'aux loisirs d'un homme auquel il portait une grande estime, l'empereur le nomma visiteur des églises catholiques de la Russie méridionale. Nicolle organisa les unes, releva les autres, en fonda 5 nouvelles, et il s'associa aux nobles intentions du duc de Richelieu qu'Alexandre avait élevé à la dignité de gouverneur général de ces contrées, et par les soins duquel la ville d'Odessa venait d'être fondée. L'abbé Nicolle seconda les projets de civilisation de son ami; à cet effet, il rédigea le plan d'un collége qu'il institua lui-même, et qui, sous le nom de *Lycée Richelieu*, acquit bientôt la plus brillante réputation. En 1817, le désir de revoir sa patrie, et le choix qu'il voulait faire de maîtres distingués pour son lycée, le ramenèrent en France. Louis XVIII le nomma son aumônier et s'efforça de le retenir auprès de lui, mais une promesse sacrée ne permit pas à Nicolle de se rendre aux vœux du monarque. Il revint à Odessa, et lors d'une visite que l'empereur fit dans la Russie méridionale, il fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne. Sollicité par le duc de Richelieu, alors ministre de Louis XVIII, il rentra en France en 1820. Des dignités ecclésiastiques, et l'épiscopat même, lui furent offerts; il les refusa, préférant rester dans la carrière de l'enseignement. Une ordonnance du roi l'appela, en 1821, au conseil de l'instruction publique, nomination contre laquelle s'éleva Stanislas de Girardin, dans une séance de la chambre des députés. Une ordonnance de la même époque le nomma chevalier de la Légion d'honneur, et le plaça à la tête de l'académie de Paris, en qualité de recteur. Il en remplit les fonctions jusqu'à la suppression de ce rectorat, en 1824. Désigné pour la direction des études du jeune duc de Bordeaux, les plans qu'il avait conçus à ce sujet ne purent être exécutés; la révolution de 1830 vint mettre un terme à sa carrière publique, en lui ôtant son titre et ses fonctions de membre du conseil d'instruction. Nicolle fit partie du chapitre métropolitain, dirigea les affaires diocésaines en qualité de vicaire général, et fut aussi membre du conseil pour l'œuvre des orphelins du choléra. Il mourut le 2 septembre 1835.

NICOLLE (Gabriel-Henri), frère du précédent, naquit à Fresquienne en Normandie, le 23 mars 1767, et fit aussi d'excellentes études. Dès les premières années de la révolution, il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, notamment du *Journal français*, ou *Tableau politique et littéraire de Paris*, qui parut depuis le 15 novembre 1792 jusqu'au 1er juin 1793. Les opinions monarchiques qu'il y manifesta le firent incarcérer en janvier 1793; mais la Convention, regardant cette mesure comme un attentat contre la liberté de la presse, ordonna son élargissement, par décret du 1er février. Nicolle fonda ensuite le journal *l'Éclair*, et il établit en même temps, pour servir ses abonnés de province, une voiture de poste qui devançait le courrier ordinaire et qui transportait aussi des voyageurs. La messagerie survécut au journal dont elle conserva la dénomination; mais le rédacteur, enveloppé dans les proscriptions

du 13 vendémiaire 1795 et du 18 fructidor 1797 ne parvint à s'y soustraire qu'en se cachant sous un nom supposé. Lorsqu'il put se montrer sans crainte, il se livra au commerce de la librairie, et donna, comme éditeur, de bonnes éditions classiques. Enfin, en 1821, de concert avec son frère, il fonda à Paris, rue des Postes, le collége Sainte-Barbe, qu'il appela ainsi en mémoire de la maison où l'un et l'autre avaient étudié, et il en fut directeur jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 1829. Depuis lors, cet établissement a pris le nom de collége Rollin, et celui de Sainte-Barbe est resté à l'institution érigée par de Lanneau dans les bâtiments de l'ancienne communauté. Une *Notice sur Henri Nicolle* a été imprimée chez Lachevardière en 1829, in-8°.

NICOLLE DE LACROIX, *Voyez* **LACROIX** (DE).

NICOLLET (JEAN-M.), savant astronome, naquit vers 1786, à Cluses, petite ville de la Savoie, sur le chemin de Genève à Chamouni. Telle était la misère ou la négligence de ses parents, qu'ils ne lui firent apprendre ni à lire ni à écrire. Son occupation, pendant la belle saison, était de conduire les vaches au pâturage; pendant l'hiver, de travailler, dans la maison paternelle, à quelque ouvrage mécanique. Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants, près de l'église, le curé, frappé de sa jolie figure, de la vivacité de ses yeux et de son air intelligent, lui adressa la parole. La netteté et la justesse des réponses de Nicollet l'étonnent d'autant plus que celui-ci lui avoue qu'il a 12 ans, et qu'il n'a pas encore mis le pied à l'école. Aussitôt le respectable ecclésiastique l'invite à la fréquenter, remontre aux parents leurs torts envers leur fils, et surveille sa première éducation. Nicollet fit des progrès si rapides, qu'il ne tarda pas à être admis au collége de Cluses, où il se distingua par ses succès. En 1805, il alla à Chambéry, où le professeur de mathématiques l'employa comme répétiteur et secrétaire, et, l'ayant initié à l'étude des hautes parties de la science, jugea que ses talents pouvaient lui assurer un avenir plus avantageux que celui auquel il était à même d'aspirer dans sa patrie. De concert avec le bon curé de Cluses, il écrivit à Tôchon d'Annecy, qui demeurait à Paris, pour lui recommander Nicollet. Ce dernier, arrivé dans la capitale, fut accueilli amicalement. Tous les moyens d'instruction furent placés à sa portée, et il en fit un bon usage. D'abord attaché à l'observatoire, comme secrétaire-bibliothécaire, il parvint, par son assiduité, à être nommé, en 1822, membre du bureau des longitudes, comme astronome adjoint. Malheureusement pour lui, le désir de s'enrichir rapidement lui vint dans la pensée; il se livra au jeu de la Bourse, et fut enhardi par la réussite de ses coups d'essai. Tout alla bien jusqu'à la fin de juillet 1830. Alors la baisse soudaine des fonds publics fit évanouir les espérances de Nicollet. Au mois de décembre 1831, il quitta l'observatoire, sous prétexte d'aller, suivant son habitude, faire les examens de l'école navale de Brest. De cette ville, il passa aux États-Unis de l'Amérique septentrionale. Bientôt Poinsett, secrétaire de la guerre, lui offrit une mission scientifique ayant pour but l'exploration des vastes contrées, encore peu connues, qui s'étendent à l'ouest du Mississipí et que baigne le Missouri. Il consacra plusieurs années à ce grand travail géographique et géologique; et, lorsque la mort est venue le surprendre, le 11 septembre 1843, il travaillait activement à mettre en ordre les nombreux résultats de ses recherches. La carte, par lui dressée, est finie; mais le rapport qu'il devait adresser au gouvernement n'est pas complet. Cet ouvrage est, dit-on, plein d'intérêt. De ses diverses publications nous citerons : *Cours de mathématiques, à l'usage de la marine*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°. Nicollet est aussi l'auteur de ce travail remarquable sur les habitants de la lune, publié en 1840 ; délicieuse, savante et spirituelle mystification à laquelle se laissèrent prendre un grand nombre de personnes non dépourvues d'intelligence et de jugement. Nicollet était chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société royale académique de Savoie, de la Société astronomique de Londres, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, de la Société helvétique des siences naturelles.

NICOLO (NICOLAS ISOUABD, dit), compositeur, né à Malte en 1777, d'un père d'origine française, fut élevé à Paris. Retourné dans sa patrie en 1790, il fut envoyé successivement à Palerme, à Naples et à Florence en qualité de commis d'une maison de banque. La musique n'avait été d'abord pour lui qu'un délassement, mais elle fut bientôt l'unique objet de ses études; et ne se sentant aucun attrait pour le commerce, il retourna à Malte occuper la place d'organiste de la chapelle de l'ordre. Après la capitulation de l'île, Nicolo vint en France, fréquenta pendant quelque temps l'Opéra-Comique, et conçut le projet de faire de ce théâtre l'élément de sa fortune. Il y donna successivement 29 pièces, dont les plus remarquables sont : *Baiser et quittance*, 1802; *les Confidences; Michel-Ange; le Médecin Turc*, 1803; *Cendrillon; Joconde; Jeannot et Colin*, 1814; il s'occupait d'*Aladin, ou la Lampe merveilleuse*, et en avait terminé les 3 premiers actes, lorsque la mort le surprit le 23 mars 1818; cet opéra, achevé par Benincori, a été représenté en 1822.

NICOLO. *Voyez* **ABBATE.**

NICOLOPOULO (CONSTANTIN), savant grec, né à Smyrne, en 1786, d'une famille d'Andritséna, en Morée, commença ses études dans sa ville natale et alla les terminer à Bucharest en Valachie, où il reçut les leçons du savant professeur Lampros-Photiadès. Jeune encore, il vint en France, et s'y concilia la bienveillance des littérateurs et des savants, qu'il seconda quelquefois dans leurs travaux. Successivement il enseigna la littérature grecque, devint professeur à l'athénée de Paris, et enfin fut attaché à la bibitothèque de l'Institut, où il passa un grand nombre d'années. En 1840, il expédia plusieurs malles, remplies de ses livres, pour la petite ville d'Andritséna, et c'est en battant des livres sur son bras, pour en ôter la poussière, qu'il s'y fit une meurtrissure; un abcès s'ensuivit, l'os du bras fut bientôt attaqué, et la carie se déclara. Les dépenses considérables que le traitement de sa maladie exigeait le forcèrent d'aller à l'Hôtel-Dieu ; mais ni les secours de l'art ni la vigueur de son tempérament ne purent le sauver. Il succomba en 1841.

NICOLOSI (JEAN-BAPTISTE), géographe, né à Paterno, en Sicile, le 14 novembre 1610, avait embrassé l'état ecclésiastique ; il parvint au grade de docteur en théologie, et, par un travail assidu, acquit une connais-

sance approfondie de plusieurs langues. Il alla à Rome, fut nommé un des chapelains de l'église de Sainte-Marie-Majeure, et mourut dans cette ville le 16 janvier 1670. On a de lui : *Guid' allo studio geografico,* Rome, 1662, in-8°; *la teorica del globo terrestre,* ibid., in-8°; *Hercules siculus, sive studium geographicum,* ibid., in-folio.

NICOLS (Guillaume), poëte latin, naquit à Londres, vers 1660, et fut élevé dans la famille du savant évêque d'Oxford, Jean Fell, qui le dirigea dans ses études. Il eut beaucoup à souffrir de persécutions dirigées sous le règne de Jacques II, contre l'Église anglicane. Sa vie fut souvent exposée. Retiré dans le Cheshire, il obtint de l'évêque Morton la cure de Stockport (*Stapporta*). Ce fut dans cette agréable retraite qu'il mit la dernière main à son beau poëme : *De litteris inventis,* dont il avait conçu l'idée dans sa jeunesse. Cet ouvrage est accompagné de notes très-savantes.

NICOLSON ou **NICHOLSON** (Guillaume), savant bibliographe, membre de la Société royale de Londres, né en 1655 à Plumland dans le Cumberland, visita les principales bibliothèques de l'Allemagne, prit ensuite les ordres, fut pourvu de quelques bénéfices, élevé à l'évêché de Carlisle en 1714, transféré à celui de Londonderry en Irlande en 1718, et venait d'être promu à l'archevêché de Cashel quand il mourut subitement à Derry en 1727. On a de lui : *English historical Library,* 1736, in-fol. : on y trouve une notice de tous les ouvrages qui avaient paru sur l'histoire civile et ecclésiastique des trois royaumes; *Leges Marchiarum,* 1705 et 1747, in-8°; *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum,* imprimé avec les *Leges anglo-saxonicæ,* publié par David Wilkins, 1721, in-fol., et divers autres écrits sur la topographie, l'histoire et les antiquités du diocèse de Carlisle, sur les médailles d'Écosse, etc.

NICOMACHE, célèbre mathématicien, était de Geruse, ville de la Cœlésyrie. On ne sait pas au juste le temps où il a vécu; mais comme il était postérieur à Thrasylle le platonicien, et antérieur à Apulée, on peut en conclure qu'il vivait à peu près sous le règne des Antonins, dans le deuxième siècle. Il avait embrassé les princes de Pythagore, dont il est un des plus illustres disciples. De tous les écrits qu'il avait composés, il ne nous reste que les deux suivants : *Isagoges arithmetices institutionum, sive introductionis in numerorum disciplinam libri duo, græce,* Paris, Chr. Wechel, 1538, in-4° de 77 pages, très-rare. Le second ouvrage de Nicomache : *Manuale harmonices, libri duo,* mis au jour par J. Meursius, d'après un manuscrit de Scaliger, Leyde, 1616, in-4°, a été réimprimé par Marc Meursius, dans les *Musicæ græci scriptores,* Amsterdam, 1652, in-4°.

NICOMAQUE, peintre grec, contemporain d'Apelle et de Mélanthe, fils et élève d'Aristodème de Carie, qui avait écrit un livre sur les anciens peintres et sur les princes et les villes qui avaient fait fleurir les arts, fut un des quatre peintres que Pline signale comme n'ayant employé que quatre couleurs (le blanc, le jaune, le rouge et le noir). Cicéron n'hésite point à le comparer à Aëtion, Apelle et Protogène. On cite comme ses chefs-d'œuvre l'*Enlèvement de Proserpine,* placé depuis au Capitole dans le temple de Minerve; une *Victoire* traversant les airs sur un quadrige; *Cybèle* assise sur un lion; des *Bacchantes* près desquelles se glissent des satyres; *Apollon et Diane,* et un *Scylla* qui a orné le temple de la Paix. Il eut entre autres élèves, Philoxène d'Érétrie, qui peignit pour Cassandre une bataille d'Alexandre.

NICOMAQUE, graveur en pierres fines, qu'il faudrait, suivant Stosch, appeler *Niconas,* ne nous est connu que par un *Faune* assis sur une peau de tigre, qui paraît être la répétition de quelque statue célèbre.

NICOMAQUE de Stagire, père d'Aristote, fut médecin du roi Amintas, père de Philippe de Macédoine. Il avait composé six livres sur la médecine, et un autre de physique; mais ces ouvrages ne nous sont point parvenus.

NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, succéda, la 10e année de l'ère de Bithynie (ou l'an 278 avant J. C.), à son père Zipoetès, et craignant que ses frères ne songeassent à lui disputer le trône, il les fit tous massacrer. Un seul, nommé Zyboeas, échappé comme par miracle à cette mesure épouvantable, se retira dans les provinces maritimes qu'il parvint à soulever. Nicomède marcha aussitôt contre lui, dispersa ses partisans, et le força de chercher un asile dans les États voisins. Redoutant avec raison les projets ambitieux d'Antiochus, roi de Syrie, il s'allia avec les Héracléens, et fit, avec les Gaulois, maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse, un traité, dont Photius a conservé les principaux articles avec quelques autres fragments de Memnon; et c'est de là que date l'entrée des Gaulois dans l'Asie Mineure, où ils occupèrent la contrée qui, de leur nom, fut appelée Galatie. Uni aux Héracléens, il se trouvait en état de lutter avec avantage contre la flotte d'Antiochus, qui, ne voulant pas s'exposer au hasard d'un combat, lui demanda la paix. Nicomède ne s'attacha plus dès lors qu'à faire fleurir les arts et le commerce dans son royaume. Il bâtit une ville célèbre, appelée, de son nom, *Nicomédie,* et commença un canal destiné soit à dessécher des terrains marécageux, soit à faciliter la circulation des marchandises; mais sa mort, survenue l'an 249, l'empêcha de le terminer.

NICOMÈDE II, fils de Prusias, fut conduit à Rome vers l'an 166 avant J. C., par son père, qui le recommanda à la bienveillance du sénat et du peuple romain. L'affection que les Bithyniens témoignaient au prince destiné par sa naissance à régner un jour sur eux, le rendit odieux à Prusias, décidé à lui préférer les enfants qu'il avait d'un second mariage. Il le renvoya donc à Rome, où Nicomède fut accueilli avec tous les égards dus à l'héritier présomptif d'une couronne. Les distinctions dont il était l'objet, accrurent la haine de sa marâtre; et elle arracha à Prusias l'ordre de le faire périr. Menas, envoyé en Italie, sous le prétexte de demander au sénat la remise de la somme qui restait due par Prusias au roi de Pergame d'après le dernier traité, fut chargé en secret d'imaginer un moyen de se défaire de Nicomède. Mais loin d'exécuter cette commission, il révéla au jeune prince cette odieuse trame, et lui offrit l'appui du roi de Pergame, pour chasser sa marâtre et s'emparer de la Bithynie. Après s'être concertés avec l'ambassadeur de Pergame, ils partent aussitôt. Arrivés dans l'Épire, Nicomède ceint le bandeau royal, entre dans la Bithynie, dont les peuples lui ouvrent leurs

villes, et vient assiéger, dans Nicomédie, son père, à qui il arrache la vie, l'an 148. Il s'allie ensuite à Mithridate, et, joignant ses troupes à celles du roi de Pont, envahit la Paphlagonie. Les Romains, intéressés à tenir l'Asie partagée en petits États, intiment l'ordre aux deux rois de reconnaître l'indépendance des Paphlagoniens. Feignant d'obéir, Nicomède met à leur tête un de ses fils, à qui il fait prendre le nom de Pylemène, qui était celui des anciens souverains. Mithridate, plus fier, refuse de reconnaître le droit que les Romains s'arrogeaient sur les États d'Asie, et, malgré les menaces de leurs ambassadeurs, s'empare de la Galatie. Quelque temps après, il prend la Cappadoce, et ayant fait égorger Ariarathe, son beau-frère avec ses deux fils, il met sur le trône un de ses propres enfants, auquel il donne, à l'imitation de Nicomède, le nom du prince qu'il a mis à mort. Cependant Laodice, veuve d'Ariarathe, s'échappe de la cour de son barbare frère, et demande un asile à Nicomède, qui l'épouse. Tous deux supposent l'existence d'un 3e fils de Laodice, et réclament pour lui le trône de Cappadoce. Les Romains mirent fin à ces honteux débats, en obligeant Mithridate d'évacuer la Cappadoce, dont les habitants élurent roi Ariobarzane. Nicomède mourut l'an 89 avant J. C. La vie de ce prince a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses plus belles pièces.

NICOMÈDE III était fils du précédent, et d'une danseuse nommée Nyza, que son père avait connue pendant son séjour à Rome. Après la mort de celui-ci, il prit possession du royaume de Bithynie; mais expulsé par son frère cadet, nommé Socrates, que Mithridate protégeait secrètement, il vint implorer le secours du sénat, qui le rétablit sur le trône. Excité par les Romains à se venger du terrible roi de Pont, il osa faire quelques excursions sur ses terres; mais Mithridate entra dans la Bithynie, battit et dispersa l'armée de Nicomède, et le força d'abandonner une seconde fois ses États. Sylla réconcilia ces deux princes, et ramena Nicomède dans sa capitale. Ce prince mourut l'an 75 avant J. C. Il déclara par son testament, les Romains héritiers de la Bithynie, qui fut réduite en province. L'abbé Sévin avait entrepris l'*Histoire des rois de Bithynie,* dont on a plusieurs fragments dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions. Les médailles nous ont conservé les portraits de ces trois princes de Bithynie.

NICOMÈDE, géomètre grec, est principalement connu par l'invention de la *Conchoïde*. On n'est pas d'accord sur le temps où il a vécu : mais Montucla a démontré, par les témoignages de Proclus et d'Eutocius, que Nicomède, que l'on répute communément postérieur de quelques siècles à l'ère chrétienne, florissait au moins 100 ans avant J. C. De tous ses travaux il ne nous reste que la Conchoïde, courbe qui sert à résoudre, par un procédé uniforme, le problème de la trisection de l'angle, et celui de la duplication du cube, ou des deux moyennes proportionnelles. Il imagina, pour la tracer, un instrument ingénieux, que Montucla a décrit ainsi que les différentes propriétés de cette courbe, dans son *Histoire des mathématiques*.

NICON, patriarche de l'Église de Russie, et savant historien, naquit en 1613, de parents obscurs, dans les environs de Nijni-Now-Gorod. On le nommait *Nikit*. Engagé d'abord dans les liens du mariage, et ayant perdu ses trois enfants, il résolut d'abandonner le monde : son épouse prit l'habit de religieuse dans un monastère de Moscou, et il alla se retirer dans un couvent appelé Anzerskoi-Skit, situé sur une île de la mer Blanche. En recevant l'habit monastique, il reçut le nom de Nicon. Conduit à Moscou par les affaires de sa maison, il plut au czar Alexis, qui lui confia la direction d'un monastère dans la capitale. Il fut nommé successivement archimandrite, archevêque métropolitain de Now-Gorod, et enfin (1652) patriarche de Russie, et chef de l'Église russe. Il était naturellement éloquent, d'un caractère ferme, sévère et généreux. Étant archevêque de Now-Gorod, il sacrifia, dans un temps de disette, ses revenus, pour soulager les pauvres : chaque jour, il leur faisait des distributions en pain et en argent. Il construisit dans la ville quatre nouveaux hôpitaux, pour les veuves, les orphelins et les vieillards. Il usait de la confiance que lui accordait le czar, pour le bien des malheureux : exerçant une espèce de magistrature suprême, il visitait les prisons; il délivrait ceux qui lui paraissaient innocents, et consolait les coupables, qui obtenaient même un pardon absolu, lorsque leurs fautes lui paraissaient mériter de l'indulgence. Pendant qu'il était sur le siége métropolitain de Now-Gorod, il introduisit dans l'Église russe, le chant en parties, à l'exemple de ce qui se pratiquait à Kiew et dans l'Église grecque. Cette nouveauté plut à l'empereur Alexis : quand Nicon venait à Moscou, il officiait dans la chapelle du palais, et le service divin s'y faisait comme à Now-Gorod. Joseph, patriarche de Russie, étant mort (1666), Nicon fut choisi par l'empereur pour remplir le premier siége de l'Église russe. Le nouveau patriarche s'était particulièrement attaché à l'étude des livres saints. Craignant que le temps n'eût corrompu la pureté de l'ancienne version slavone de l'Écriture, il détermina l'empereur à convoquer un concile chargé de rétablir le texte sacré des Écritures saintes dans leur première intégrité. Les guerres qu'Alexis entreprit contre la Suède et la Pologne, n'ayant point eu le succès que l'on en attendait, Nicon s'aperçut qu'il avait perdu les bonnes grâces du prince. Craignant des revers humiliants, il demanda et obtint la permission de se retirer dans un monastère, en conservant le titre de patriarche, dont les fonctions seraient exercées par le premier archevêque métropolitain. C'est dans cette retraite honorable, qu'il entreprit de revoir les chroniques qui avaient paru sur l'histoire de la Russie, depuis Nestor jusqu'à son temps. Ayant comparé les différentes copies qu'il put se procurer, corrigeant, suppléant par l'une ce qui manquait à l'autre, il forma, en langue slavone, un corps d'histoire, qui va jusqu'à l'an 1630. Schlöser en a publié (Pétersbourg, 1767-1768) 2 vol. in-4°, dont le premier s'étend depuis le commencement de la monarchie jusqu'à l'an 1094, et le second jusqu'à l'an 1237. Il y avait 203 ans que l'art typographique était introduit en Russie, et l'on avait jusque-là négligé de publier les chroniques, qui sont la première source, quand on veut étudier l'histoire. Nicon ayant quitté la cour, ses ennemis le poursuivirent dans sa retraite. Accusé d'avoir formé des projets contre le czar, d'avoir répandu des

bruits odieux sur son souverain, et d'avoir écrit contre lui au patriarche de Constantinople, il fut jugé dans un concile, déclaré déchu de la dignité patriarcale, et relégué dans un monastère, loin de la capitale. Après la mort d'Alexis, on le transféra dans un couvent moins éloigné; il obtint même la permission de revenir à Moscou, dans un couvent qu'il y avait fondé. Étant mort en chemin (1681), son corps, par ordre du czar, fut apporté à Moscou, où on lui rendit les honneurs dus aux patriarches. (*Voyez* Bacmeister, *Mémoires sur la vie du patriarche Nicon*, Riga, 1788, in-8°, en allemand.

NICOT (Jean), seigneur de Villemain, né à Nîmes en 1530, secrétaire du roi Henri II, ambassadeur de François II en Portugal, mort à Paris en 1600, est beaucoup plus connu pour avoir enrichi la France de la graine de pétun, appelée de son nom *nicotiane* ou *tabac*, que pour avoir rempli d'utiles fonctions diplomatiques, et composé le *Trésor de la langue françoise, tant ancien que moderne*, etc., Paris, 1606, in-fol.: c'est le premier *Dictionnaire* dans la langue française. On lui doit une édition très-correcte de l'histoire d'Aimoin, 1566, in-8°, mal à propos attribuée au savant Pithin.

NICUESSA (Diégo de), capitaine espagnol, était un gentilhomme fort riche, qui avait passé en Amérique, où il demeurait dans l'île de Cuba. Les affaires de cette colonie l'ayant amené en Espagne, en 1509, il y apprit qu'Ojeda venait d'être chargé de la formation de nouveaux établissements dans le continent de l'Amérique méridionale. Le désir de prendre part à cette entreprise, lui fit demander qu'elle fût partagée. Comme il était connu très-avantageusement à la cour, sa proposition fut accueillie. On forma deux provinces du pays où l'on comptait s'établir; et Nicuessa obtint le commandement de celle qui s'étendait du golfe d'Uruba au cap Gracias-a-Dios : elle fut nommée Castille-d'Or. Les deux gouvernements pouvaient tirer en commun des vivres de la Jamaïque. On partit de San-Lucar, en 1509. Nicuessa avait avec lui quatre grands vaisseaux et deux brigantins : il arriva presque en même temps qu'Ojeda, sur les côtes de Saint-Domingue, quoiqu'il eût quitté l'Espagne plus tard, et qu'il se fût arrêté à Santa-Cruz, une des petites Antilles, où il avait enlevé 100 Caraïbes pour en faire des esclaves. Les deux gouverneurs ne tardèrent pas à avoir des démêlés fort vifs sur leurs droits; tous deux avaient des prétentions sur le golfe de Darien. Ojeda proposa plusieurs fois à Nicuessa de vider leur différend par les armes : Nicuessa consentait à se battre, pourvu que chacun déposât 5,000 castillans d'or, qui appartiendraient au vainqueur. Enfin on les mit d'accord; et la rivière du Darien marqua leurs limites. Nicuessa quitta Saint-Domingue, en 1510, avec 5 vaisseaux; bientôt une tempête affreuse les dispersa. Quatre entrèrent dans la rivière de Chagre. Le commandant, jeté seul sur une côte inconnue, y perdit sa caravelle, et se vit forcé de chercher par terre Veragua, qui était le rendez-vous général. Un grand nombre d'Espagnols périt de misère, ou par la main des sauvages; d'autres quittèrent leur chef. Nicuessa retrouva son lieutenant, qui l'avait abandonné avec 3 vaisseaux; il lui pardonna, mais le retint prisonnier. La plupart des bâtiments avaient été jetés à la côte; bientôt les vivres manquèrent tout à fait : on assure que plusieurs Castillans, ayant un jour mangé le corps d'un Indien, tué dans un combat, et qui commençait à sentir mauvais, moururent tous. Nicuessa, ne voyant nulle apparence de s'établir au milieu d'un peuple qui se défendait avec tant de bravoure, laissa une partie de ses gens dans la rivière de Belem, et gagna Porto-Belo; les Indiens l'accueillirent à coups de flèches : il avança quelques lieues plus loin jusqu'à un port que Colomb avait nommé Bastimentos. Nicuessa s'écria : Arrêtons-nous ici au nom de Dieu; ce qui fit appeler cet endroit *Nombre de dios*. On y jeta les fondements d'une ville, qui n'existe plus. Nicuessa voulut ensuite aller à Darien : Balboa refusa de l'y recevoir; cependant le lendemain on lui dit qu'il pouvait débarquer. Après qu'on lui eut fait éprouver toutes sortes de mauvais traitements, on l'embarqua sur un mauvais brigantin, avec 17 hommes, en lui reprochant d'avoir sacrifié tant de monde à son ambition, et lui conseillant ironiquement d'aller se vanter en Espagne des services qu'il avait rendus à la nation. Il mit à la voile en protestant de son innocence. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de lui. Herrera regarde comme une fable ce que disent quelques auteurs, que l'on avait trouvé dans l'île de Cuba, cette inscription gravée sur le marbre : *Ici l'infortuné Nicuessa a terminé ses malheurs et sa vie.*

NIDER, NYDER ou **NIEDER** (Jean), célèbre dominicain du 15e siècle, contribua autant par sa modération que par ses talents à maintenir l'intégrité de la foi dans la Franconie contre les hussites, et prêcha l'Évangile avec beaucoup de succès dans la haute Allemagne. On lui reproche de n'avoir point montré les mêmes dispositions pacifiques dans une seconde mission, dont il fut chargé contre les taborites. Il mourut en 1438 ou 1440, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Formicarium, seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus*, Paris, 1519, in-4° : livre singulier dans lequel l'auteur a recueilli tous les contes sur les revenants, les fantômes, la divination, les sortiléges, les diables, etc.; *Tractatus de visionibus et revelationibus*, Strasbourg, 1517; *Præceptorium, seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472, in-fol., édition très-recherchée, que le *Manuel du libraire* signale comme le plus ancien livre avec date qui ait des signatures.

NIDHAMI. *Voyez* **NIZAMI.**

NIÈBUHR (Carsten), célèbre voyageur, naquit le 17 mars 1733, à Lüdingsworth, village du duché de Lauenbourg. Ses parents étaient des paysans aisés : il les perdit de très-bonne heure; et, comme l'observe son fils qui a écrit sa vie, le partage de leur succession ne l'enrichit point. Ses tuteurs ne jugèrent pas à propos de lui faire continuer ses études, faiblement commencées dans une petite ville voisine : il mena pendant 4 ans la vie d'un simple paysan, n'ayant pas même pu suivre un penchant qui le portait vers la musique, et qui lui donnait l'espoir d'obtenir un emploi d'organiste. Heureusement un procès qui s'éleva dans son pays, ayant forcé d'appeler d'ailleurs un arpenteur, car il ne s'en trouvait pas dans le canton, Niebuhr se mit à étudier la géométrie pour procurer à la fois à son pays la science qui lui manquait, et à lui-même l'état dont il avait besoin. Il

avait alors 21 ans, et pouvait disposer de son petit patrimoine. Il résolut d'en employer les intérêts, et même, s'il le fallait, d'en sacrifier une partie, pour atteindre le but qu'il se proposait. Il alla donc à Hambourg, en 1753, se prépara pendant 8 mois, par l'étude de la langue latine, à suivre les cours du gymnase; puis profita, pendant un an de plus, des leçons d'un professeur de mathématiques. Alors il voulut pénétrer dans les profondeurs de cette science; et ce fut dans ce dessein qu'il se rendit à Gœttingen, en 1757. Cependant sa modique fortune s'accordait mal avec ce désir de prolonger ses études. Son capital était entamé; et, pour en conserver les restes, il prit le parti d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens. Il eut, quelque temps après, une bourse de famille, qui lui fournit les moyens d'acheter des instruments. En 1758, il reçut la proposition de faire le voyage d'Arabie, aux frais du gouvernement danois. On sait que cette expédition fut suggérée au comte de Bernstorf, ministre de Frédéric V, par Michaëlis, qui n'avait d'autre but, en la proposant, que d'obtenir, sur différents passages de la Bible, des éclaircissements qu'on ne pouvait se procurer que sur les lieux. Le ministre donna heureusement plus d'étendue au plan un peu borné du philologue, qui ne voulait faire voyager qu'un orientaliste; et il décida qu'on ajouterait à celui-ci un mathématicien et un naturaliste. Niébuhr n'accepta la proposition de voyager comme mathématicien qu'à condition d'avoir 18 mois pour se préparer. Il employa ce temps à s'instruire, sous Tobie Mayer, dans l'observation des longitudes par les distances, méthode encore nouvelle. Il ne fit pas d'aussi grands progrès dans la langue arabe, qu'il essaya d'étudier sous Michaëlis; il en abandonna l'étude, dégoûté de la lenteur du maître, qui ne le lui pardonna jamais. Niébuhr apprit ensuite facilement par l'usage, chez les Arabes mêmes, une langue qu'il avait étudiée sans fruit en Europe. Au moment du départ, il refusa le titre de professeur, ne se regardant pas comme assez habile pour le porter; il se contenta de celui de lieutenant du génie. Il bornait alors son ambition à jouir en paix, après son voyage, de la pension qui devait en être le prix. Déjà le gouvernement danois lui en avait fait une pour ses études préparatoires; et par là Niébuhr avait pu acquérir les instruments nécessaires à ses observations. Arrivé à Copenhague, il fut très-surpris, et se trouva très-heureux que le comte de Bernstorf l'indemnisât de cette dépense; le ministre ne fut pas moins étonné lui-même d'un pareil désintéressement : il en résulta que Niébuhr fut nommé trésorier de la caravane; et jamais confiance ne fut mieux placée. L'expédition partit de Copenhague le 7 janvier 1761; elle était composée de cinq personnes : Von Haven, orientaliste; Forskaal, naturaliste; Cramer, médecin; Baurenfeind, peintre; et Niébuhr, mathématicien. On s'embarqua sur une frégate du roi. Le mauvais temps obligea le vaisseau de relâcher trois fois à Elseneur; enfin il quitta cette rade le 4 mars, et, après beaucoup de contrariétés, arriva près des Dardanelles, où les voyageurs débarquèrent, et passèrent sur un navire marchand, qui les conduisit à Constantinople. Ils gagnèrent ensuite Alexandrie par mer, remontèrent le Nil, et entrèrent au Caire le 10 novembre. Après avoir exploré soigneusement les antiquités de cette capitale de l'Égypte et les Pyramides, et fait une excursion à Damiette, les voyageurs allèrent par terre au mont Sinaï et à Suez, où ils s'embarquèrent, en septembre 1762, sur un navire arabe, destiné pour Djedda, dont le pacha les accueillit très-bien. Le 29 décembre, ils atterrirent à Lobeia. Ce fut de ce port de l'Arabie-Heureuse, que, montés sur des ânes, ils s'avancèrent dans l'intérieur du pays, d'abord jusqu'à Beit-el-Fakih, près des grandes plantations de café : ils visitèrent plusieurs autres villes, et enfin arrivèrent à Moka. Von Haven y mourut, le 25 mai 1763. La santé de ses compagnons souffrait beaucoup de l'ardeur du climat, et d'un genre de vie auquel ils n'étaient pas accoutumés. Forskaal, qui était le plus faible, expira le 10 juillet à Djerim, sur la route de Sana, capitale du Yémen. Le 19, les voyageurs furent admis à l'audience de l'iman, et obtinrent la faveur spéciale de lui baiser la paume de la main : interrogés sur les motifs qui les avaient amenés dans un pays si éloigné de celui qui les avait vus naître, ils répondirent qu'ayant entendu parler de la haute sagesse de l'iman, ils avaient voulu en être témoins, en allant d'Europe aux colonies danoises dans l'Inde. Ils furent comblés de marques d'amitié par l'iman et ses ministres. La crainte de manquer l'époque du départ des vaisseaux destinés pour la côte de Malabar, les empêcha de profiter des facilités qu'on leur offrait pour faire d'autres excursions dans le pays. Le 5 août, ils furent de retour à Moka. Ils montèrent, le 23, sur un bâtiment anglais. Tous, excepté Niébuhr, étaient très-malades. Le 29, Baurenfeind mourut en mer. Le 11 septembre, le bâtiment surgit à Bombay. Niébuhr eut la douleur d'y perdre, le 10 février 1764, Cramer, le dernier de ses compagnons. Lui-même se sentait si faible, qu'il concevait peu d'espérance de revoir l'Europe : cependant il avait observé soigneusement les antiquités d'Éléphanta; son zèle ne se ralentissait pas. Au mois de mars, il s'embarqua pour Surate, revint à Bombay, et ne quitta cette ville qu'en décembre, profitant d'un bâtiment chargé pour Maskat. Il vit cette capitale de l'Oman, et, le 4 février 1765, arriva sur la rade de Bouchir à la côte méridionale de la Perse. Chiras et les ruines de Persépolis attirèrent aussi son attention; puis il vint de nouveau s'embarquer à Bouchir, et parvint, par le golfe Persique, à l'embouchure de l'Euphrate, qu'il remonta jusqu'à Bassora. Il passa par Bagdad, pour gagner Mossul, Mardin, Diarbekr et Alep, examinant partout les objets curieux, si nombreux dans ces contrées. Il se dirigea ensuite vers l'île de Chypre, repassa sur le continent, visita Jérusalem et Damas. Enfin il fit le voyage d'Alep à Constantinople par la Natolie, et fut de retour à Copenhague en novembre 1767. Ce voyage, qui avait duré six ans, et qui avait embrassé tant de pays, ne coûta pas au Danemark plus d'une centaine de mille francs. Le comte de Bernstorf, qui était encore ministre, l'accueillit parfaitement. Il fut décidé que Niébuhr publierait, à ses frais et à son profit, les résultats de son voyage; mais le gouvernement danois se chargea de la gravure des planches, et les lui laissa en toute propriété. Il résolut de commencer par la description de l'Arabie : ce livre parut en 1772. Vers ce temps, Niébuhr fut au moment d'entreprendre un nouveau voyage de découvertes en

Afrique : mais il abandonna ce projet pour un mariage, auquel il dut le bonheur de sa vie. Un voyage qu'il fit à Leipzig, lorsqu'il s'occupait de publier sa relation, lui procura la connaissance de Reiske, qu'il trouva plus versé dans la langue et la littérature arabes que les Arabes eux-mêmes. Niebuhr fit encore ici preuve de désintéressement, en publiant, à ses frais, les travaux de son ami Forskaal, avec les siens propres. Dégoûté du service militaire et du séjour de Copenhague, il accepta, en 1778, une place d'administrateur à Meldorf, chef-lieu d'un canton de la Ditmarsie méridionale. Son établissement, et les travaux rustiques qui en furent la conséquence, détournèrent longtemps son attention des objets de littérature et de science. Cependant il finit par rentrer en communication avec le monde littéraire et inséra plusieurs morceaux dans le Musée germanique. Il entra en correspondance avec les savants les plus illustres. En 1802, il fut nommé associé étranger de la troisième classe de l'Institut de France. Son gouvernement, qu'il avait longtemps et utilement servi, le récompensa par le titre de conseiller, et la croix de Danebrog. En 1810, sa vue s'éteignit tout à fait : la cour refusa d'accepter sa démission, et lui donna pour adjoint un ami, qui l'aidait à remplir les fonctions de sa place. Niébuhr mourut en mai 1815. On a de lui, en allemand : *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même,* in-4°; Copenhague, 1772, avec cartes et figures; traduite en français (par Mourier), ibid., 1773; réimprimée à Amsterdam et Utrecht, 1774; revue et corrigée (par Deguignes), Paris, 1779 : cet ouvrage offre, sur l'Arabie et sur les mœurs de ses habitants, tout ce qu'il est possible à un voyageur de recueillir. Indépendamment des observations que l'auteur fit par lui-même, il donna exactement, en les rédigeant avec intelligence, beaucoup d'autres renseignements qu'il tenait de personnes dignes de foi. Il avoue que si ses compagnons ont péri, c'est principalement parce qu'ils ont voulu continuer de vivre à l'européenne : lui-même fut d'abord plusieurs fois malade; mais lorsqu'il fut resté seul, et qu'il eut adopté le régime des Orientaux, il jouit constamment d'une santé parfaite. Il convient que les questions de Michaëlis, qui ne lui parvinrent imprimées que lorsqu'il était à Bombay, lui donnèrent lieu, à son retour, de prendre beaucoup d'informations, en traversant la Mésopotamie et la Syrie. Malgré les difficultés qu'il rencontra pour dresser les cartes de quelques provinces de l'Arabie, elles sont encore les meilleures que l'on connaisse. L'exploration qu'il fit de la mer Rouge, prouve son habileté. Les traductions françaises, imprimées à Copenhague et en Hollande, sont très-mauvaises. Le style de celle qui parut à Paris, fut corrigé; mais les textes arabes fourmillent de fautes; *Voyage en Arabie et d'autres pays circonvoisins,* Copenhague, 1774-1778, 2 vol. in-4°, cartes et figures; traduit en hollandais et en français, Amsterdam et Utrecht, 1776-1780, 2 vol. in-4° : le 3e vol. a enfin été publié en 1837, à Hambourg, même format et avec le titre des précédents. Les autres ouvrages de Niebuhr sont : l'*Intérieur de l'Afrique,* inséré dans le Musée germanique de 1790; *État politique et militaire de l'empire turc,* dans le même recueil, 1789. Niebuhr fils, ministre en Prusse, a publié en allemand, Kiel, 1817, in-8°, de 90 pages, la *Vie* de son père.

NIEBUHR (Berthold-George), historien allemand, fils du précédent, né à Copenhague en 1776, n'avait pas deux ans quand son père obtint une place à Meldorf en Holstein. Celui-ci, qui voulait en faire un voyageur, se proposait de l'envoyer en Orient, mais un grand obstacle à ce projet était le goût de Niebuhr pour l'antiquité, et son insouciance pour les langues asiatiques. Envoyé plus tard à l'école de commerce de Hambourg, il se rendit ensuite à l'université de Kiel, où il apprit le droit; puis à Édimbourg, où il s'instruisit des sciences naturelles et surtout de la chimie. Niebuhr parcourut l'Angleterre, revint en Danemark en 1801, fut secrétaire du ministre des finances, et sous-bibliothécaire de Copenhague; il contribua à sauver la bibliothèque de cette ville du bombardement opéré par les Anglais. Bientôt il publia la *première Philippique de Démosthène* en allemand. Appelé à la cour de Berlin, il jouit pendant longtemps de la confiance du roi de Prusse, fut conseiller d'État, membre de l'université et de l'Académie des sciences. Quand la Prusse voulut secouer le joug de Bonaparte, Niebuhr rédigea le *Correspondant prussien,* fit prendre les armes à la jeunesse, et marcha lui-même. De retour dans sa patrie adoptive, il fut envoyé en Hollande, où il s'opposa à la réunion de la Belgique. Quelques-uns de ses écrits ayant déplu à la cour de Berlin, il fut envoyé à Rome comme ambassadeur près le saint-siége en 1816, et conclut en 1821, au nom du roi de Prusse, un concordat avec le souverain pontife. Avant de quitter la Prusse, il avait publié, de concert avec Heindorf et Buttmann les *Fragments de Fronton,* découverts par l'abbé Maï. Arrivé à Vérone, il parcourut la bibliothèque du chapitre, et y trouva les *Institutes de Gaïus.* A Rome, où il se lia avec le savant Maï, il découvrit deux *Fragments* inédits de Cicéron, l'un qui sert de complément au discours *pro Marco Rabirio,* l'autre qui est un morceau de l'oraison *pro Plancio.* Déjà, en 1807, il avait trouvé quelques *Passages* inconnus des *OEuvres de Sénèque.* Sa réputation d'érudit était européenne. On avait lu avec intérêt ses *Mémoires* dans les *Recueils* scientifiques de l'Allemagne; mais ce qui le fit surtout connaître, c'est son *Histoire romaine,* ouvrage bien systématique pourtant, dont le 1er vol. parut à Berlin en 1811. Une 2e édition fut publiée dans la même ville en 1830, 2 vol. in-8°. M. de Golbéry traduisit en français le 1er vol. sous les yeux mêmes de l'auteur. Du reste, Niebuhr ne termina point cet ouvrage. Après un séjour de 7 années à Rome, il donna sa démission en 1823. En revenant d'Italie, il s'arrêta à Saint-Gall, où il trouva les *Fragments Mérobandas.* Il se rendit ensuite à Heidelberg, puis à Bonn, où il donna des cours dans l'université, fonda des prix pour la solution des questions de philologie, et soutint de ses deniers les élèves qui annonçaient des dispositions. Il revit alors son *Histoire romaine,* surveilla les réimpressions du *Corpus historiæ byzantinæ,* et donna plusieurs auteurs, notamment Agathias. Au commencement de 1830, un incendie détruisit l'étage supérieur de sa maison et une partie de ses manuscrits. La révolution de juillet, en lui inspirant des inquiétudes sur l'avenir de l'Europe, hâta sa fin. Il mourut à Rome, le 2 janvier 1831. Niebuhr

était d'une société difficile, et ses collègues avaient souvent des querelles très-vives avec lui sur des objets d'érudition. Outre les ouvrages déjà cités, on lui doit un écrit diplomatique qui parut en 1814, sous ce titre : *Droits de la Prusse sur la cour de Saxe,* et une *Notice* sur son père.

NIEL (Laurent), compositeur agréable, mort à Paris vers 1760, a fait la musique de plusieurs grands ballets de l'Opéra et celle des *Voyages de l'Amour,* paroles de Bonneval; des *Romans,* du même; et de l'*École des amants,* de Fuzelier, représentée en 1744.

NIELLY (Joseph-Marie), né à Brest le 9 septembre 1751, suivit la même carrière que son père et que son aïeul, officiers distingués de marine. Il venait d'atteindre sa 8e année, quand, le 19 novembre 1759, il combattait à côté de son père sur le vaisseau *le Formidable,* où il servait comme mousse. Après avoir navigué pendant 12 ans dans les modestes emplois de pilotin et de timonier, contrarié de voir si mal récompenser ses services et ceux de son père, il embarqua au commerce pendant 2 ans; fut reçu capitaine au long cours en 1774, et continua de naviguer au commerce jusqu'en 1778, qu'il fut pris sur le navire *l'Adélaïde,* dont il était commandant, et qui faisait voile vers la Nouvelle-Angleterre. Conduit à Jersey, le 14 mars, il réussit, lui sixième, au mois de juillet suivant, à enlever du port de Saint-Hilaire, dans cette île, un smack hollandais près de partir pour Ostende; et il le conduisit, en 3 jours, à l'île de Bréhat, d'où le capitaine, amplement dédommagé, fut libre de reprendre sa route, d'où il n'avait été détourné que de 13 lieues. Revenu à Brest, Nielly y reçut du ministre Sartine, le 20 septembre 1778, le brevet de lieutenant de frégate pour la campagne, et sa nomination au commandement de la flûte *la Guyane* sur laquelle, pendant 4 ans consécutifs, il fut employé à escorter à Saint-Malo, à Cherbourg et au Havre, des convois considérables. Durant tout ce temps, bien qu'il n'eût qu'un seul bâtiment de guerre à sa disposition, il manœuvra si heureusement, qu'il échappa constamment aux navires ennemis dont la Manche était couverte, et qu'il assura l'arrivage des approvisionnements au port de Brest. Le bonheur qu'il eut ensuite de ne laisser entamer aucun des envois considérables qu'il escorta, soit de Bayonne à Brest, soit de Brest à Bayonne, tantôt en déjouant la vigilance des Anglais, tantôt en repoussant la force par la force, lui valut, le 25 août 1780, des félicitations sur sa bravoure et son habileté. Depuis son retour à Brest, le mois suivant, jusqu'au mois de mai 1791, Nielly, nommé dans l'intervalle lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, fut employé si activement à diverses missions, qu'il ne séjourna que 2 mois à terre. Nommé, à cette époque, au commandement de la flûte *la Sourde,* qui était chargée de porter à Saint-Domingue 300 milliers de poudre, il ne put vaincre les appréhensions de son équipage, effrayé d'un tel chargement, qu'en embarquant deux de ses enfants, l'un âgé de 8 ans, l'autre de 10. Arrivé heureusement à Saint-Domingue, il en ramena le gouverneur Desbarbes, sa suite et le contre-amiral la Villéon. Promu capitaine de vaisseau, le 1er janvier 1793, il prit le commandement de la frégate *la Résolue,* qui avait la double mission de concourir à la défense des côtes et de convoyer dans la Manche une flotte très-nombreuse. Investi ensuite du commandement des forces navales de la Manche, en l'absence de Mulon, capitaine de la frégate *la Cléopâtre,* il fut bloqué à Saint-Malo pendant 2 mois, et ce ne fut qu'au bout de ce temps que les 2 frégates purent gagner Cherbourg. Il y avait à peine une heure qu'elles y étaient mouillées, quand elles remirent à la voile, afin de poursuivre une frégate qu'elles chassèrent jusque dans la rade de Portsmouth. *La Résolue,* meilleure marcheuse que sa conserve, obligea en outre une corvette ennemie de 22 canons à rentrer dans le port de Portsmouth. Après une croisière sur les côtes d'Angleterre, les deux capitaines français, escortant une flotte destinée pour Brest, aperçurent, à la hauteur de Cherbourg, 2 frégates anglaises qui avaient le vent à eux; ils leur appuyèrent chasse, et, forçant de voiles, ils arrivèrent sur l'ennemi, qui prit la fuite. Le commandement de la flotte étant ensuite resté à Nielly, il continua son service de convoyeur. Le 3 octobre 1793, l'amiral Morard de Galles lui prescrivit de prendre le commandement d'une division composée de 4 frégates et d'un aviso destinés à faire une croisière, pendant laquelle il captura, le 25 octobre, la frégate anglaise *la Tamise* et le navire marchand *le Dublin.* Élevé au grade de contre-amiral, le 16 novembre, il arbora aussitôt son pavillon sur le *Sans Pareil,* vaisseau de 80 canons, qu'il commandait depuis le 29 octobre précédent; et 5 vaisseaux, 3 frégates et 3 corvettes, se rangèrent en même temps sous ses ordres. Le 20 germinal an II, il sortit avec sa division. Sa mission était difficile; elle avait pour objet d'assurer l'arrivage des vaisseaux *le Tigre* et *le Jean-Bart,* que le contre-amiral van Stabel ramenait des États-Unis, avec un convoi chargé de farines. Sa croisière ne fut pas infructueuse. Pendant les 2 mois qu'elle dura, il prit la frégate anglaise *le Castor,* de 40 canons, la corvette *l'Alerte,* de 16 canons, et un convoi de 34 bâtiments marchands, richement chargés. Dans la nuit du 9 au 10 prairial, sa division passa près de l'armée anglaise, et la précaution qu'il avait eue pendant sa croisière de n'avoir aucun feu la nuit, et de ne faire entendre ni cloche, ni sifflet, le sauva, en cette circonstance, non-seulement de l'armée ennemie, mais encore d'une division qui le suivait depuis un mois. Après avoir, dans la journée du 10, rencontré et mis en sûreté le vaisseau à trois ponts *le Révolutionnaire,* entièrement démâté dans le combat du 9, il força de voiles pour joindre l'armée, dont il entendait gronder l'artillerie; et le 11, à 7 heures du matin, il réussit, à la faveur de la brume, à passer entre les deux escadres, et à opérer sa jonction avec la flotte française dont il commanda la 3e division, en conséquence de l'arrêté de Jean-Bon Saint-André qui lui prescrivit, dans la nuit du 12, de porter son pavillon sur *le Républicain.* Un brouillard épais, qui durait depuis deux jours, empêchait les deux armées de rien entreprendre, et chacune d'elles avait assez de peine à se tenir ralliée lorsque, le 13, le combat s'engagea à 9 heures du matin, pour se terminer à 3 heures de l'après-midi. Cette affaire fut très-meurtrière. Nielly se trouvant entouré de vaisseaux rasés, tant français qu'ennemis, et ne pouvant porter aucun secours à ceux de sa nation, se décida à traverser l'ar-

mée anglaise pour joindre celle de la république, et y réussit en faisant un feu terrible. *Le Républicain* compta 67 hommes tués ou blessés; il était démâté de tous ses mâts, et avait 3 pieds d'eau dans la cale. Ces avaries avaient coûté cher aux Anglais eux-mêmes. Après avoir pris, pendant quelque temps, le commandement de la rade de Brest, il porta son pavillon sur *le Zélé*, vaisseau de 74, appareilla, le 27 fructidor, à la tête d'une division, et captura 14 bâtiments d'un riche convoi. Après avoir été successivement commandant des armes à Brest, président du conseil permanent de révision pour les troupes d'artillerie de la marine et commandant du port de Lorient, il fut nommé, le 1er thermidor an VIII (juillet 1800), préfet maritime du premier arrondissement maritime, dont le chef-lieu était Anvers. Il demanda et obtint de résider de préférence à Dunkerque, d'où l'on pouvait mieux observer le mouvement des Anglais et s'opposer à leurs entreprises. En 1804 le ministre de la marine Decrès, parvint à obtenir la révocation de Nielly. Nommé, quelques mois après, commandant de la Légion d'honneur, Nielly saisit le moment où l'empereur lui en remettait lui-même les insignes, pour le prier de ne pas oublier qu'il pouvait encore servir utilement; mais les promesses que lui fit l'empereur échouèrent toujours par l'opposition occulte du ministre. En 1805, l'amiral Nielly, alors à Paris, fut honoré, sans les avoir sollicités, des suffrages de ses concitoyens, et il ne s'en fallut que de 4 voix qu'il ne fût nommé l'un des candidats au sénat. En 1807, il fut adjoint au collége électoral du Finistère. La restauration réparant les injustices du consulat et de l'empire, lui conféra, au mois de janvier 1815, les titres de baron et de vice-amiral honoraire. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée à Brest le 13 septembre 1833.

NIELLY (Patrice-Joseph-Marie-Théodore), fils du précédent, né à Brest le 30 novembre 1781, suivit son père sur mer avant l'âge de 9 ans. Fait prisonnier, alors qu'il n'en avait pas encore 13, aux combats des 10 et 13 prairial an II (juin 1794), il revint en France après 11 mois de captivité, fut reçu aspirant au concours, et prit part, comme enseigne de vaisseau, au combat soutenu en mars 1799, par la frégate *la Cornélie*, combat dans lequel il eut la jambe droite emportée par un boulet. Nommé lieutenant de vaisseau, en récompense de sa conduite dans cette circonstance, il ne survécut que peu de jours à cette distinction, et mourut à Nantes des suites de sa blessure, le 29 avril 1799.

NIEMCEWICZ (Julien-Ursin), célèbre Polonais, né en 1757 dans le grand-duché de Lithuanie, parut à la diète de quatre ans, comme nonce de la Livonie polonaise, et y soutint les droits de la bourgeoisie contre les priviléges de la noblesse, lorsque cette question importante fut agitée dans l'assemblée. Afin de répandre les principes d'une sage liberté, il rédigea, avec Mostowski et Weyssenhoff, la *Gazette nationale et étrangère*, qui parut pour la première fois le 1er janvier 1791. Dans ses vers, il chanta les exploits et les vertus des grands hommes polonais. Au mois d'avril 1794, il alla joindre Kosciusko, qui le prit pour son aide de camp. Ce fut lui qui rédigea les proclamations, les ordres du jour et les bulletins de ce général. A la bataille de Maciejowice (10 octobre 1794), il tomba à côté de Kosciusko, couvert de blessures, et fut avec lui emmené prisonnier à Saint-Pétersbourg. Quand Paul Ier, à son avénement au trône, délivra Kosciusko, il hésita sur ce qu'il ferait de Niemcewicz : « Je crains, disait-il, sa jeunesse et son exaltation. » Kosciusko intervint si efficacement, que les deux amis, également délivrés, purent se réfugier en Amérique. C'est pendant sa captivité que Niemcewicz traduisit en vers polonais, dont on admire la beauté et l'élégance, *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope. Dans un voyage à Varsovie, en 1802, il fit imprimer ses *OEuvres* en 2 vol. Niemcewicz, se trouvant à Paris au mois de janvier 1803, fut invité à se rendre en Russie, où on lui offrait un emploi; il refusa, et se réfugia de nouveau en Amérique, où il se maria. Revenu dans sa patrie, après le traité de Tilsitt, lorsque le grand-duché de Varsovie fut établi, il fut nommé par le roi Frédéric-Auguste, secrétaire du sénat et chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas. A cette époque, il entra dans le conseil chargé de diriger l'instruction publique; son ami de cœur, Stanislas Potocki, en était président. Niemcewicz désapprouva le système qui fut adopté en 1821, et fut éloigné du conseil. En 1820, il avait fait un voyage à Wilna pour revoir les lieux où il était né et où il avait passé ses premières années. Son arrivée fut l'occasion d'une fête publique. La ville de Varsovie le nomma président de la Société de bienfaisance, et, à la mort de Stanislas Staszic, la Société royale des amis des sciences le nomma aussi son président. Conduit en France par la révolution polonaise de 1831, il mourut à Montmorency, près Paris, dans le mois de mai 1841, et fut inhumé avec beaucoup de solennité. On a de Niemcewicz : *Histoire secrète de Jean de Bourbon*, traduite du français, Varsovie, 1779, 2 vol. in-8°; *Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre*, traduite du français, Varsovie, 1781, 4 vol. in-8°; *Odes écrites en quittant l'Angleterre en* 1787; *Casimir le Grand*, drame en 3 actes, Varsovie; *Fables et contes*, Varsovie, 1820, 2 vol. in-8°; *Recueils historiques sur l'ancienne Pologne*, Varsovie, 1822, 4 vol. in-8°; *Notice sur la vie du général Washington*, etc.

NIEMCZEWSKI (Zacharie), savant polonais, né en 1766 dans la province de Samogitie, fit ses études au gymnase de Kroze, et, en 1788, fut reçu docteur en philosophie et beaux-arts à l'université de Wilna, où il devint professeur suppléant de mathématiques. Vers 1802, il voyagea en France et s'y lia d'amitié avec des savants distingués, entre autres avec Malte-Brun, auquel il fournit, pour son *Tableau de la Pologne*, des documents précieux sur les antiquités, l'histoire, la géographie et la linguistique de ce pays. Niemczewski visita aussi l'Italie; et, de retour à Wilna, il fut nommé professeur extraordinaire, inspecteur des écoles, et doyen de la faculté des sciences mathématiques. Il était encore directeur de la Société topographique, de la Société biblique, et appartenait à plusieurs compagnies savantes, notamment à la Société galvanique de Paris. Il mourut à Wilna le 10 décembre 1820. Niemczewski avait traduit en polonais la *Géométrie analytique* de Biot, et le *Traité de mécanique* de Francœur.

NIEMEYER (Auguste-Hermann), chancelier de l'université de Halle, où il était né, le 1er septembre 1754,

et où il mourut, le 5 juillet 1828, avait vu célébrer un an auparavant, par une fête touchante, le 50e anniversaire de son professorat. Conduit en France, vers 1812, comme l'un des ôtages de l'université de Halle, il fut rendu à la liberté en 1814, et fit une excursion en Angleterre avant de retourner dans sa patrie. Il a laissé un grand nombre d'écrits sur la théologie et sur l'éducation. L'un des derniers, intitulé : *Observations sur les voyages*, 1812, 3 vol. in-8°, contient une relation intéressante de ses voyages en Angleterre et en Hollande. On possède des traductions françaises de deux de ses ouvrages : l'*Essai sur l'éducation intellectuelle et morale de l'enfance*, et l'*Examen raisonné de la méthode d'enseignement de Pestalozzi*, 1832, in-8°.

NIEPPERG (Adam-Albert, comte de). *Voyez* **NEIPPERG.**

NIEREMBERG (Jean-Eusèbe), jésuite, l'un des écrivains les plus distingués de la société, né à Madrid en 1590, fut d'abord envoyé dans les montagnes de l'Algarie, pour instruire les habitants de ces contrées. Il se livra dans ses courses évangéliques à l'étude des plantes et des minéraux, et acquit dans l'histoire naturelle des connaissances qui lui valurent une chaire de cette science à Madrid, où il professa pendant 14 ans avec le plus grand succès. Il fut ensuite chargé de l'explication des saintes Écritures, se consacra, sur la fin de sa carrière, à la direction spirituelle, et mourut à Madrid en 1658. Sotwel, dans la *Bibliotheca societatis*, pag. 444 et suivantes, donne les titres de 51 ouvrages de Nieremberg; les principaux sont : *De arte voluntatis lib. VII*, Lyon, 1631, in-8°; *La curiosa filosofia y tesoro de Maravilas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4°; *Historia naturæ maximè peregrinæ, libri XVI*, Anvers, 1635, in-fol., gravures en bois; *la Vie de St. Ignace de Loyola*, Madrid, 1631, in-8°, en espagnol.

NIERSTRASZ (Jean-Léonard), poëte hollandais, né à Rotterdam en 1796, fils d'un marchand de draps, avait d'abord embrassé la profession de son père; mais l'état de sa santé exigeant qu'il changeât d'air, il alla s'établir à Aarlanderveen, près de Gouda, dont il fut bientôt nommé bourgmestre : il ne put s'y rétablir, et succomba à une maladie nerveuse, le 2 août 1828. On a de lui une pièce de vers intitulée : *John Howard; Fraus Narebout*, etc. Les poésies de Nierstrasz ont été, dans le temps, critiquées un peu rudement par M. Wap.

NIETO (David), savant rabbin, né à Venise en 1654, d'une famille espagnole ou portugaise d'abord prédicateur et médecin à Livourne, puis président de la synagogue et de l'université des juifs portugais à Londres, où il mourut en 1728, est auteur de plusieurs ouvrages qui attestent son profond savoir.

NIEUHOF ou **NIEUWHOF** (Jean), voyageur, né à Usen, dans le comté de Bentheim, en Westphalie, entra de bonne heure au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, qui l'employa comme subrécargue. Il alla au Brésil, en 1640, visita les environs de Pernambouc, ainsi que diverses parties de ce pays, occupées par les Hollandais, et revint, en 1649. Après la perte du Brésil, Nieuhof passa au service de la compagnie des Indes orientales, qui sut apprécier son intelligence et son zèle. En 1653, il fut subrécargue d'un bâtiment expédié pour Batavia, où il arriva le 30 mai 1654. Le gouverneur général le nomma aussitôt intendant de l'ambassade que le conseil des Indes envoyait à la Chine : Pierre de Goyer et Jacob de Keyser en étaient les chefs. On partit de Batavia, le 14 juin 1655. Le 29 juillet, les ambassadeurs débarquèrent à Canton; divers obstacles les retinrent dans cette ville jusqu'au 17 mars 1656. Ils passèrent par Nankin; le 17 juillet, ils entrèrent dans la capitale de l'empire, où ils eurent à vaincre beaucoup de difficultés : les Chinois avaient été prévenus contre les Hollandais, par les Portugais, qui les avaient représentés comme des pirates; il fallut se disculper de cette imputation odieuse. Ensuite survint un autre embarras pour désigner la nature du gouvernement des Provinces-Unies; parce que les Chinois, n'en connaissant pas d'autre que la monarchie, avaient peine à se faire une idée d'un État républicain. Les ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du prince d'Orange, et de feindre que les présents venaient de sa part. Le P. Schaal, jésuite mandarin, était au nombre des membres du conseil devant lequel ils parurent : il s'entretint avec eux, et expliqua leurs réponses; mais les Hollandais prétendent que ce ne fut pas toujours avec impartialité. En général, les jésuites qui étaient à la cour, travaillaient de tout leur pouvoir pour s'opposer à leur succès. Cependant leurs présents furent reçus : ils consentirent à se soumettre à la cérémonie du keou-teou, devant le trône de l'empereur; et le 1er octobre, ils furent admis à l'audience de ce monarque. Un ambassadeur de Russie qui se trouvait alors à Pékin, ne put l'obtenir, parce qu'il avait refusé de rendre l'hommage du keou-teou : il fit demander aux Hollandais une lettre pour servir de témoignage qu'il les avait vus à la Chine. Le 16 octobre, on remit aux ambassadeurs une lettre de l'empereur, au gouverneur général de Batavia : elle permettait d'envoyer des présents tous les 8 ans; puis on les pressa de partir. Durant tout leur séjour dans la capitale, on ne leur avait pas permis de sortir une seule fois. Ils retournèrent à Canton, par la même route qu'ils avaient suivie en venant, et y arrivèrent le 28 janvier 1657 : le 31 mars, ils atterrirent à Batavia, Nieuhof s'embarqua pour l'Europe; et le 6 juillet 1658, il fut de retour à Amsterdam. L'année suivante, on le renvoya dans les Indes orientales; il visita, comme subrécargue, Amboine, Malacca, Sumatra, Gomron, Negapatam, et la côte de Coromandel. Les Hollandais ayant, en 1662, remis sur le trône un roi de Cochin, que les Portugais avaient chassé, Nieuhof fut nommé agent pour confirmer les alliances de la compagnie avec plusieurs princes voisins de la côte de Malabar; puis il fut envoyé à Ceylan, comme gouverneur, et ensuite appelé à Batavia, où il resta trois ans sans emploi : il en partit, le 17 décembre 1670, et, le 9 juillet 1671, surgit au Texel. Les directeurs de la compagnie furent tellement satisfaits de sa conduite et de ses observations, qu'ils l'envoyèrent une troisième fois dans les Indes. Il quitta la Hollande, au mois de décembre 1671, et le 8 avril mouilla dans la baie de la Table. Étant allé sur la côte de Madagascar pour faire la traite, il descendit à terre le 29 septembre avec des marchandises. On suppose qu'il a été massacré par les naturels du pays. Pendant le cours de ses voyages il

avait recueilli un grand nombre d'observations qui ont été publiées sous les titres suivants : *Ambassade de la compagnie hollandaise des Indes orientales au grand kan de Tartarie, empereur de la Chine,* avec la description de ce pays, Amsterdam, 1665, in-fol., figures; traduite en français par J. le Carpentier, Leyde, 1664, in-fol., figures; en allemand, Amsterdam, 1666; en anglais, par Ogilvy, Londres, 1671; en latin, par G. Hornius, Amsterdam, 1668; *Voyage curieux au Brésil, par mer et par terre,* Amsterdam, 1682, in-fol., figures; *Voyages par mer et par terre à différents lieux des Indes orientales, avec une description de la ville de Batavia*, Amsterdam, 1682, 1693, in-fol., figures.

NIEULANT (Guillaume), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1584, reçut les premiers éléments de la peinture de Roland Savery; il alla passer ensuite 3 années à Rome pour étudier les plus beaux édifices de l'antiquité, et revint se fixer à Amsterdam, où il mourut en 1635. Comme graveur, il a exécuté une suite de 60 paysages, tant de sa composition que de celle de Paul Bril, offrant des sites d'Italie.

NIEULANT (Adrien), peintre de paysages et de marines, né à Anvers, mort à Amsterdam en 1601, a laissé une suite de paysages, dont la collection a été gravée par Peter Nolphe et Guillaume de Leeuw.

NIEULANT (Jean), peintre, né à Anvers en 1569, élève de Pierre Fransz, peignit bien l'histoire sur des toiles de petites dimensions; il excella surtout dans le paysage qu'il faisait avec un soin infini. Il mourut à Amsterdam en 1628.

NIEUPOORT (Guillaume-Henri), écrivain estimable, né dans la Hollande vers 1670, mort vers 1730 à Utrecht, où il occupait une chaire d'histoire ancienne à l'académie, est auteur de deux ouvrages qui lui assurèrent une place distinguée parmi les savants dont les travaux ont eu pour but l'instruction de la jeunesse : *Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio,* Utrecht, 1712, in-8°, souvent réimprimé avec des additions, et traduit en français par l'abbé Desfontaines, sous le titre de : *Explication des cérémonies et coutumes des Romains,* 1741, in-12, etc.; *Hist. reipublicæ et imperii Romanorum, ab urbe conditâ ad imperium Augusti, contexta ex monum. veterum,* 1723, 2 vol. in-8°, avec deux dissertations sur les anciens peuples d'Italie, sur l'établissement des Romains dans cette contrée.

NIEUPORT (Charles-Ferdinand-Antoine-Florent **LEPRUD'HOMME** d'**HAILLY**, vicomte de), diplomate, né à Paris en 1746, d'une illustre famille de Belgique, fut admis dès l'enfance dans l'ordre de Malte, et devint, vers 1786, son chargé d'affaires près la cour des Pays-Bas. Il obtint vers le même temps une commandite située dans la Brie, et qu'il échangea plus tard contre celle de Villampont, près de Nivelle, perdit ce bénéfice en 1793, et, après le rétablissement du royaume des Pays-Bas, reçut du prince d'Orange le titre de chambellan et la décoration du Lion-Belgique. Il mourut le 20 août 1827, membre de l'académie de Bruxelles, de celle de Stockholm et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui, entre autres ouvrages, des *mémoires* dans les t. II et IV des *recueils* de l'ancienne académie de Bruxelles, et dans le premier volume des nouveaux *mémoires* de cette compagnie; *Mélanges de mathématiques,* 1794-99, 2 vol. in-4°, avec un supplément publié en 1802; *Essai sur la théorie du raisonnement*, 1805, in-12; *Un peu de tout, ou Amusement d'un sexagénaire,* 1818, in-8°.

NIEUWENTYT (Bernard), médecin et mathématicien, né, en 1654, à Wastgraafdyk en Hollande, mort en 1718, se déroba avec soin aux emplois qui auraient pu contrarier ses habitudes spéculatives. Il exerça toutefois les fonctions de bourgmestre de Purmerend, et fit partie de l'assemblée des états de sa province. Son ouvrage le plus connu est *le Véritable usage de la contemplation de l'univers, pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715; traduit en français par Noguez, médecin, 1725, in-4°: ce livre est d'un écrivain souvent judicieux et toujours honnête. L'auteur du *Génie du christianisme* en a donné un court extrait, en le dépouillant de ses formes rebutantes. On trouve un *Éloge* de Nieuwentyt dans l'*Europe savante* et dans la *Biblioth. bremens.*

NIEUWLAND (Pierre), savant mathématicien hollandais, né le 5 novembre 1764, eut une précocité de talents fort remarquable. A 7 ans il avait lu la Bible tout entière, des livres de géométrie, et fait un poëme adressé au Créateur; à 8 ans il démontrait le théorème du triangle-rectangle ou du carré de l'hypothénuse, et donnait aux problèmes les plus difficiles des solutions qui montraient une pénétration extraordinaire. Les sciences et les lettres partageaient également ses soins lorsqu'il fut nommé, par l'amirauté d'Amsterdam, membre de la commission chargée de la détermination des longitudes et de la construction des cartes hydrographiques. En 1789, il fut appelé à une chaire de mathématiques à Amsterdam, et se vit, avant 30 ans, chargé du triple enseignement de la physique, des mathématiques et de l'astronomie à Leyde; mais il ne jouit pas longtemps de la considération que ses talents lui avaient acquise, car la mort l'enleva en 1794. On a de lui : *Dissert. philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoico*, 1783, in-4°; une *Dissertation* (en hollandais) *sur la construction des octans de Hadley, et sur la détermination des longitudes en mer, par la distance de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, 1788, in-12; *Discours* (en hollandais) *sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique*, 1789, in-4°; *De ratione disciplinarum cum ratione elegantiorum quæ vocantur litterarum, comparatâ et ex utrarumque naturâ illustratâ,* 1793, in-4°; *l'Art de la navigation*, t. 1er, 1793 in-8°; *Traité de la méthode de Cornelis Douwes*, pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instants que celui de midi; *Poésies hollandaises,* 1797, in-8°; un grand nombre de *mémoires* ou de *traités* insérés, pour la plupart, dans le *Recueil* de la société de la Haye; et des *Recherches sur la cause physique de l'inclinaison des orbites planétaires*, avec une méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive dans l'*Annuaire* de Bode.

NIFANIUS (Chrétien), docteur protestant, né à Lelingen, dans la basse Saxe, en 1629, étudia successivement à Dantzig, à Wittenberg, à Kœnigsberg et autres villes d'Allemagne. Après avoir occupé divers emplois ecclésiastiques, il remplissait les fonctions de surintendant des Églises luthériennes du comté de Ravensberg,

lorsqu'il mourut le 5 juin 1689. On a de lui différents traités de théologie et de controverse, entre autres un ouvrage intitulé : *Ostensio historico-theologica quod Carolus Magnus in plurimis fidei articulis non fuerit papista,* Francfort, 1670, in-8°.

NIFO (Augustin), en latin *Niphus,* célèbre philosophe italien, né vers 1473, professa successivement à Padoue, à Naples, à Pise et à Salerne, où il mourut en 1538, laissant un grand nombre d'ouvrages très-estimés dans leur temps, mais qui sont à peu près oubliés; on citera : *De intellectu libri VI,* Padoue, 1492; *De immortalitate animæ,* Venise, 1518, 1524, in-fol. : c'est une réfutation de Pomponace; *De falsâ diluvii prognosticatione,* 1519, in-4°, écrit publié pour rassurer les esprits que Stoffler avait effrayés en annonçant un déluge universel pour l'année 1524; *De auguriis libri II,* 1531, in-4°, inséré dans le *Thesaurus antiquit. roman.,* tome V; *Opuscula moralia et politica,* 1645, in-4°.

NIGELLUS. *Voyez* **ERMOLDUS.**

NIGER (Pierre SCHWARTZ, en latin), l'un des plus célèbres théologiens du 15e siècle, était d'origine allemande, ainsi que son nom l'indique; mais on ignore le lieu de sa naissance. Ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, il fréquenta les écoles de Montpellier, de Salamanque, de Fribourg et d'Ingolstadt, pour perfectionner ses connaissances. Pendant qu'il était à Salamanque, il apprit l'hébreu de quelques rabbins, et s'instruisit à fond des lois et des coutumes des juifs. Ce fut à l'académie d'Ingolstadt qu'il reçut le grade de bachelier; et depuis il professa la théologie à Wurtzbourg. Il mourut à Bade vers 1481. Plusieurs ouvrages de Niger sont perdus. Les 2 seuls qui nous restent de lui sont : *Tractatus ad Judæorum perfidiam extirpendam confectus,* Essling, 1475, in-fol., édition très-rare; *Clypeus Thomistarum adversus omnes doctoris angelici obtrectatores,* Venise, 1482, in-fol., réimprimé en 1504.

NIGER. *Voyez* **PESCENNIUS.**

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), condisciple et ami de Cicéron, qui lui a adressé l'une de ses épîtres, fut lui-même l'un des plus savants hommes de son temps : à de grandes connaissances en astrologie, il joignait un savoir plus réel comme humaniste et comme philosophe. Il eut, en qualité de sénateur, quelque part à l'instruction du procès de Catilina, fut élu préteur l'an de Rome 695 (59 ans avant notre ère), remplit ensuite en Asie une mission au retour de laquelle il séjourna quelque temps à Mytilène auprès de Cicéron, et partisan de Pompée durant les guerres civiles, fut envoyé par César en exil, où il mourut l'an 45 avant J. C. Des nombreux ouvrages qu'il avait écrits, il ne reste que des fragments conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anciens grammairiens; ils ont été recueillis par Rutgersius dans ses *Variæ lect.* Outre le *Dictionnaire* de Bayle, on peut consulter sur la vie et les ouvrages de Nigidius un *Mémoire* de Burigny dont l'analyse se trouve au t. XXIX du *Recueil* de l'Académie des inscriptions.

NIGRONI (Jules), né à Gênes en 1553, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 18 ans. Après avoir enseigné avec distinction la rhétorique, la philosophie et la théologie, il fut successivement préfet des études au collége de Milan, recteur des colléges de Vérone, de Crémone et de Gênes, supérieur de la maison professe de Gênes, puis trois fois de celle de Milan, où il mourut le 17 janvier 1625. On a de lui : 2 *discours en l'honneur du B. Charles, cardinal Borromée; Sur la manière de bien gouverner l'État,* Milan, 1610, in-4° : cet écrit et les 2 discours qui précèdent sont en italien; *Orationes XXV,* Milan, 1608, in-4°; Mayence, 1610, in-8°; *Regulæ communes societatis Jesu, commentariis asceticis illustratæ,* Milan, 1613, 1616, etc.

NIHUS (Barthold), en latin *Nihusius,* savant controversiste que Bayle appelle un fameux converti et convertisseur, évêque de Myre et suffragant de l'évêque de Mayence, né en 1584 à Wolpe, dans le duché de Brunswick, mort à Erfurt en 1657, est auteur de quelques *Traités de controverse* dont on trouve le détail dans le *Dictionnaire* de Bayle : on lui doit aussi *Epistola philologica exutiens narrationem Pomponii Melæ de navigatione,* 1622, in-4°; *Adnotationes de communione Orientalium sub unicâ specie,* à la suite de l'ouvrage d'Alacci : *De Eccles. perpet. consensione,* 1648, in-4°; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem,* etc., 1658, in-8°; *Epigrammatum libri II,* 1641, in-16, etc.

NIKBY BEN MAS'OUD, historien persan, qui vivait au commencement du 8e siècle de l'hégire (14e siècle de l'ère chrétienne), est auteur d'une Histoire universelle, divisée en 4 parties, dont la première contient l'histoire des anciens rois de Perse, jusqu'à Alexandre; la seconde, celle de la dynastie des Sassanides. Dans la troisième, on trouve divers événements relatifs à l'histoire de l'Arabie, avant Mahomet; celle de ce législateur et des califes, ses successeurs, jusqu'à la destruction de leur empire par les Tartares. La quatrième partie comprend l'histoire de quelques-unes des dynasties qui se sont élevées pendant la décadence des califes abbassides, telles que les Soffarides, les Samanides, les Gaznevides, les Bowaïdes et les sultans du Kharizm. L'histoire de Gengiskan termine le volume. L'auteur, suivant l'usage des historiens musulmans, a copié entièrement les écrivains qui l'ont précédé.

NIL ou **NILUS** (St.), moine grec, disciple de saint Christophe, né dans le 4e siècle à Ancyre, en Galatie, vécut d'abord dans le monde, et fut élevé à la dignité de préfet de Constantinople. Effrayé de la corruption qui régnait à la cour, il se sépara de sa femme, et se retira sur le mont Sinaï, avec son fils Théodule. On a peu de détails authentiques sur la vie de ce pieux solitaire. Il a laissé 19 *opuscules ascétiques,* recueillis et traduits en latin par Suarez, évêque de Vaison, Rome, 1673, in-fol.; un *Recueil de lettres,* publié en grec et en latin par Allatius, 1668, in-fol. Les *opuscules* et les *lettres* de saint Nil ont été insérés dans la *Biblioth. Patrum,* tome VII et XXVII. Fontaine a publié quelques-uns des *opuscules* en français à la suite de la traduction des *OEuvres de saint Clément d'Alexandrie,* Paris, 1696, in-8°.

NIL, archevêque de Thessalonique dans le 14e siècle, a écrit un traité contre la suprématie du pape, imprimé avec un autre sur le même sujet, par Barlaam, 1644, in-4°, avec des notes de Saumaise.

NILUS, surnommé *Doxopatrios,* archimandrite grec, composa, sur l'invitation de Roger, roi de Sicile, à la

fin du 11e siècle, un *Traité des cinq patriarcats* (de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople), inséré par L. Allatius dans son ouvrage *De Consensu Ecclesiæ occid.*, et dont Ét. Lemoine a donné une édition grecque et latine, Leyde, 1685, in-4°.

NIMET-ALLAH ou **NEAMET-ULLAH** (suivant l'orthographe des Anglais), historien persan, naquit à Herat, dans le Khoraçan, vers la fin du 16e siècle. Son père, Khodjah Habib-Allah, avait passé dans l'Inde, où il fut attaché pendant 35 ans au service de l'empereur mogol Akbar. Nimet-Allah, qui avait assisté au couronnement de Djihan-Ghyr, fils et successeur d'Akbar, en 1605, fut historiographe à la cour du nouveau monarque, dans l'intervalle des années 1018 à 1020 de l'hégire (1609 à 1611 de J. C.). Il eut pour protecteur l'un des plus illustres généraux de Djihan-Ghyr, le kan Djihan-Lodi, qui appartenait à la famille du sultan afghan Bahlonl-Lodi; et ce fut pour obéir et plaire à ce kan, qui l'appelait son fils, que Nimet-Allah écrivit une *Histoire des Afghans*. Nimet-Allah mourut à Burhampour dans un âge avancé, l'an 1078 (1667). Il a composé son ouvrage en persan, d'après les matériaux recueillis par Haibet-Kan-Kaker, de Samana, qui fut son collaborateur et peut-être son continuateur.

NIMMO (Alexandre), né à Kirkcaldy en Écosse, en 1783, mort en 1832, embrassa la profession d'ingénieur, et se distingua bientôt. C'est à lui qu'on doit la délimitation des comtés écossais, le relèvement de toutes les parties marécageuses de l'Irlande, ainsi qu'une multitude d'ouvrages d'art dans l'intérieur et sur les côtes de ce pays. Nimmo possédait une variété étonnante de connaissances; il est auteur de l'article *Navigation intérieure de l'Encyclopédie* de Brewster; d'un *Ouvrage sur les ponts*, et de *l'Art du charpentier*, le premier avec Telford, et l'autre avec Nicholson, etc.

NINIAS, roi d'Assyrie, était fils de Ninus et de Sémiramis; il naquit, pour ainsi dire, sur le trône, puisque son père, le premier conquérant dont l'histoire fasse mention, mourut peu après sa naissance, l'an 1996 avant notre ère. Sa mère l'éleva dans la mollesse, et régna glorieusement sous son nom pendant 42 ans. Justin dit qu'étant parvenu à l'âge de 66 ans au moins, elle conçut pour son fils une passion criminelle, et perdit la vie de la propre main de ce prince. Ninias ayant ainsi recouvré le pouvoir par un crime, se déchargea des soins de la guerre, qui avait valu un si grand empire à sa famille. Comme s'il eût véritablement changé de sexe avec sa mère, il se rendit presque inaccessible aux hommes, et vieillit honteusement dans la compagnie des femmes. Il régna 38 ans, et mourut plus qu'octogénaire, l'an 1916 avant J. C. Ctésias l'appelle Zamès, et Eusèbe Zameis.

NINO DE GUEVARA (don Juan), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Madrid en 1623. Son père était capitaine des gardes de l'évêque de Malaga, don Antonio Henriquez, vice-roi et capitaine général du royaume d'Aragon. Ce seigneur, charmé des dispositions que montrait Nino pour la peinture, le mit sous la direction de Manrique, peintre en crédit à Malaga, et qui avait été l'un des disciples les plus distingués de Rubens, son compatriote. Les progrès de l'élève furent rapides. Plusieurs tableaux qu'il a exécutés dans le style de Rubens semblent être sortis du pinceau de cet artiste. On cite particulièrement une *sainte Famille* qui se voit dans l'église de Saint-Albert de Séville, et que la plupart des connaisseurs, même les plus éclairés, attribuent à Rubens, quoique ce tableau porte le nom de Nino. Toutes les églises de Malaga, un grand nombre de celles de Grenade, de Cordoue, de Séville, de Madrid, et beaucoup de galeries particulières d'Espagne, possèdent de ses tableaux. Il mourut, à Malaga, le 8 décembre 1698.

NINON. *Voyez* **LENCLOS.**

NINUS, roi d'Assyrie (aujourd'hui le Curdistan), nous est connu par Ctésias, d'après lequel Diodore de Sicile et Justin en ont parlé. Ctésias et Jules Africain le font monter sur le trône l'an 2048 avant notre ère. Selon Justin, l'état monarchique a commencé avec le monde. La vertu et non la brigue faisait les rois, dont la seule volonté tenait lieu de loi aux peuples qu'ils gouvernaient. Moins jaloux d'accroître que de conserver leur empire, ils en bornaient l'étendue à celle de leur patrie. Ninus osa le premier violer une coutume aussi ancienne que leurs pères dont ils la tenaient. Enflammé d'une nouvelle ambition, il porta la guerre chez des peuples voisins, qui n'en avaient point encore fait d'apprentissage, et il étendit ses conquêtes jusqu'aux frontières de la Libye. Il ne fut cependant pas le premier conquérant. Nexoris, roi d'Égypte, et Tanaüs, roi de Scythie, l'avaient été longtemps avant lui. L'un avait pénétré jusqu'au royaume de Pont, et l'autre jusqu'en Égypte; mais leurs guerres ne furent que des expéditions passagères et lointaines. Ninus, qui voulut fonder un grand empire, choisit de bonne heure ce qu'il y avait de plus distingué parmi les jeunes gens de son royaume, et les accoutuma, dès leur enfance, à braver toute sorte de dangers. Il en fit bientôt une armée formidable, avec laquelle il alla proposer un traité d'alliance au roi d'Arabie, Arius, dont les sujets, forts et courageux, n'avaient jamais subi un joug étranger. Avec ce secours, Ninus marcha contre les Babyloniens, qui étaient ses plus proches voisins. La ville de Babylone n'était pas encore bâtie: mais il y avait un grand nombre d'autres villes considérables dans la Babylonie. Le roi d'Assyrie subjugua bientôt ces peuples, qui n'avaient aucune expérience de la guerre; et, après leur avoir imposé un tribut annuel, il emmena prisonniers leur roi et ses enfants, qu'il mit à mort. De là il conduisit ses troupes dans l'Arménie; et ayant détruit quelques villes, il fit trembler toutes les autres. Barsanès, roi d'Arménie, vint au-devant de lui, chargé de présents, et se soumit à toutes ses volontés. Ninus le reçut au nombre de ses alliés, et n'exigea de lui que des troupes et des provisions de guerre. Son armée, grossissant de plus en plus, entra dans la Médie. Pharnus, qui en était roi, s'avança contre son ennemi avec une armée qui paraissait en état de lui résister : mais, après avoir perdu la meilleure partie de ses troupes, il fut pris et mis en croix avec sa femme et 7 enfants qu'il avait. Ces premiers succès inspirèrent à Ninus un violent désir d'envahir toute la partie de l'Asie comprise entre le Tanaïs et le Nil. Il laissa dans la Médie un satrape dans lequel il avait confiance: poursuivant ses conquêtes, il subjugua en 17 ans toute l'Asie, excepté la Bactriane et les Indes, et pénétra même en Égypte. A l'égard de la

Bactriane, comme il était difficile d'en forcer les barrières, le pays étant fort peuplé et les habitants très-aguerris, après plusieurs tentatives inutiles, Ninus renvoya à un autre temps la guerre qu'il avait dessein de leur faire ; et, ramenant son armée dans la Syrie, il choisit un lieu favorable pour bâtir une grande ville ; car, quoiqu'il eût, par l'éclat de ses victoires, effacé tous ses prédécesseurs, il forma encore le projet d'une ville qui surpassât toutes les autres en magnificence, et ne pût jamais être égalée. Ainsi, après avoir comblé de présents le roi des Arabes, et partagé avec lui ses riches dépouilles, il le renvoya dans son royaume avec ses troupes. Il ne songea plus qu'à rassembler des ouvriers et à transporter des matériaux, sur les bords du Tigre (et non de l'Euphrate, comme le dit Diodore), où il bâtit une ville entourée de puissantes fortifications, et plus longue que large. Sa longueur était de 150 stades, et sa largeur de 90; ce qui fait en tout 480 stades ou environ 18 lieues de tour. Ninus ne fut point trompé dans ses espérances ; car aucune ville n'a égalé celle-ci, selon Diodore, ni par la grandeur du circuit, ni par la magnificence des murailles. Elles avaient 100 pieds grecs de haut ; et 3 chariots pouvaient marcher de front sur leur épaisseur. Elles étaient en outre fortifiées de 1,500 tours, placées d'espace en espace, dont chacune avait de haut 200 pieds grecs. La plus grande partie de la ville était occupée par les plus riches Assyriens ; mais Ninus y reçut aussi tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Il donna aux habitants les terres des environs pour leur subsistance, et, de son nom, la nomma Ninive. Lorsque ces constructions furent terminées, il songea à conquérir la Bactriane. Mais connaissant le nombre et le courage des habitants de ce royaume, sachant d'ailleurs que la nature l'avait rendu inaccessible en plusieurs endroits, il fit lever des troupes dans toute l'étendue de son empire. Selon le dénombrement qu'en a fait Ctésias, cette armée montait à 1,700,000 hommes d'infanterie, 200,000 hommes de cavalerie, et à près de 10,600 chariots armés de faux. Diodore de Sicile, qui adopte ce calcul, prouve, par des exemples incontestables, qu'il peut n'être point exagéré. Ninus donc, partant pour la Bactriane avec toutes ces troupes, fut obligé, par la difficulté des chemins et des passages, de les faire défiler séparément. Entre plusieurs grandes villes dont la Bactriane était remplie, il y en avait une très-belle, où les rois faisaient leur séjour ; on l'appelait Bactres (aujourd'hui Balk), et elle surpassait toutes les autres par sa grandeur et par la beauté de ses fortifications. Oxiartès, qui en était roi, fit assembler toute la jeunesse de sa ville, et en composa une armée de 400,000 hommes. Il la conduisit sur les frontières de son royaume, à la rencontre de Ninus; cependant il laissa entrer dans la Bactriane une portion considérable des troupes ennemies. Quand il crut qu'il y en avait assez pour rendre la victoire décisive, il se mit en bataille dans la plaine ; et, après un sanglant combat, les Bactriens ayant défait les Assyriens, les poursuivirent jusqu'au détroit des montagnes, et leur tuèrent 100,000 hommes. Mais tout le reste des troupes assyriennes avait eu enfin le temps de passer, et elles se trouvèrent encore plus nombreuses que les Bactriens, tellement que ceux-ci jugèrent à propos de se séparer pour aller défendre les villes particulières. Ninus les prit facilement les unes après les autres ; mais il ne put emporter de force la capitale, à cause des fortifications qui la défendaient, et des munitions de guerre dont elle était pourvue. Comme le siége traînait en longueur, Ménonès, chef du conseil de Ninus et gouverneur de Syrie, qui avait suivi le roi, fut impatient de revoir sa femme, et l'envoya chercher : c'était la fameuse Sémiramis. Pleine d'intelligence et d'ambition, elle saisit avec joie l'occasion de faire connaître ce dont elle était capable. Elle prit la ville ; et le roi admirant son courage, la combla de magnifiques présents. S'étant ensuite laissé séduire par ses charmes, il proposa au mari de la lui céder, offrant en échange sa propre fille, nommée Sosanne. Ménonès ne put s'y résoudre : alors, le roi menaça de lui faire crever les yeux, s'il ne se rendait à ses désirs ; ce mari infortuné, agité d'amour et de crainte, tomba dans le désespoir, et se pendit. L'ambitieuse Sémiramis, plus sensible au succès de ses charmes qu'à la perte de son époux, monta ainsi sur le trône. Ninus s'étant saisi de tous les trésors de Bactres, qui consistaient en une grande quantité d'or et d'argent, régla tout dans la Bactriane, et licencia son armée. Il eut de Sémiramis un fils nommé Ninias ; et il mourut bientôt après, l'an 1995 avant notre ère, laissant son royaume entre les mains de sa femme. Il avait régné 52 ans, selon Ctésias et Jules Africain. Eusèbe lui donne 55 ans de règne. Sémiramis le fit ensevelir dans l'enceinte de son palais, et fit élever sur sa tombe une terrasse, qui, au rapport de Ctésias, avait 9 stades (850 toises) de haut, et 10 (945 toises) de large ; de sorte que, comme la ville regardait une vaste plaine du côté du Tigre, ce tombeau ressemblait de loin à une grande forteresse. Diodore de Sicile croit qu'il avait survécu à la destruction de Ninive. Moïse de Khorène parle assez au long de la conquête de l'Arménie par ce prince. Rollin et d'autres écrivains pensent que Ninus est le Nemrod que la Genèse nomme fils de Chus et petit-fils de Cham. C'est lui, dit-elle, qui commença d'être puissant sur la terre, et fut un vaillant chasseur devant l'Éternel. Il faut donc bien se garder de confondre ce Ninus avec Ninus, fils de Bélus, petit-fils d'Alcée et arrière-petit-fils d'Hercule.

NIPHUS. *Voyez* **NIFO.**

NIRAM, poëte persan, passe pour l'auteur de *Fables* et de *Contes*, qu'un éditeur anonyme a publiés pour la première fois à Leipzig, 1802, in-fol. de 120 pages, avec une version latine, des notes et un vocabulaire.

NISAS (HENRI DE CARRION, marquis DE), lieutenant général, etc., né au château de Nisas en Languedoc vers 1660, suivit de bonne heure la carrière militaire. Il commandait un régiment de son nom au siége de Barcelone, en 1697; placé ensuite à la tête du régiment de la *Vieille-Marine*, il se distingua à la bataille de Luzzara (1702), contribua à la défense de Toulon (1707), fut nommé brigadier, et commanda un corps de grenadiers réunis au siége de Gironne (1711). Il reçut successivement les grades de maréchal de camp et de lieutenant général, devint lieutenant de roi dans la province de Languedoc, prit sa retraite, et mourut en 1754. Il a laissé quelques essais *sur l'art de la guerre*, dont son petit-fils, le colonel Carrion de Nisas, a tiré plusieurs observations importantes pour la composition de son

Essai sur l'histoire générale de la guerre, 1821, 2 vol. in-8°. On doit au marquis de Nisas l'établissement des cantonniers sur les grandes routes, mesure qu'il fit adopter par les états de Languedoc, dont il était l'un des barons. Il en avait reconnu l'utilité en Italie, lorsqu'il était gouverneur d'Acqui et de la province du Montferrat, pendant la guerre de la succession. Pinard a consacré un article détaillé à cet officier général dans sa *Chronologie militaire.*

NITARD, NITHARD ou **NIDHARD** (Jean-Éverard), cardinal, né dans le duché d'Autriche en 1610, entra dans l'ordre des jésuites en 1631, devint confesseur de l'archiduchesse Marie, qui depuis épousa le roi d'Espagne Philippe IV, fut ensuite nommé inquisiteur général du royaume, acquit un grand crédit à la cour de Madrid, et entra dans le ministère. Mais un parti s'étant formé contre lui, il se retira à Rome, où il eut plus tard le titre d'ambassadeur d'Espagne auprès du pape, fut élevé au cardinalat par le pape Clément X en 1672, et mourut en 1681. On a de lui quelques opuscules ascétiques réunis et publiés à Paris, 1677, 2 vol. in-12.

NITHARD (appelé quelquefois par corruption *Wichtard, Guitard* et *Vitald*), l'un des plus anciens historiens français, fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, naquit antérieurement à l'année 790. On croit qu'il servit, en qualité de duc ou comte de la côte maritime, dans les armées de Charlemagne, et qu'après la mort de Louis le Débonnaire il s'attacha à Charles le Chauve, gagna la confiance de ce prince, et mit tout en œuvre pour apaiser la guerre civile entre les trois frères. Ayant pris les armes pour repousser les Normands, qui ravageaient la Neustrie et l'Amiénois, il reçut à la tête une blessure dont il mourut vers 858. Il est auteur d'une *Histoire des divisions entre les fils de Louis le Débonnaire,* composée par ordre de Charles le Chauve : elle a été mise au jour par Pithou en 1588, puis réimprimée par Duchesne en 1636, et insérée d'une manière plus correcte dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France,* par dom Bouquet, tome VII. Le président Cousin en a donné une traduction française dans son *Histoire de l'empire d'Occident,* tome Ier, édition de 1685.

NITSCH (Paul-Frédéric-Achat), savant et laborieux littérateur, né le 27 avril 1754 à Glaucha, dans le comté de Schœnbourg, mort le 19 février 1794 à Bibra, dans la Thuringe, où il exerçait le ministère évangélique, a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *Manuel de l'histoire jusqu'à Constantin le Grand,* tome Ier, 1784, in-8°; *Description de l'état civil, scientifique, moral, ecclésiastique, etc., des Grecs,* 1791, 2 vol. in-8°, et 1806, 4 vol. in-8°, édition augmentée par Kœpke et Hœpfner; *Description de l'état civil des Romains,* 1806, 2 vol. in-8°, édition donnée par Kœpke et Ernesti; *Théologie des modernes,* ou *Exposition de la croyance chrétienne,* 1790, in-8°; *Introduction à la connaissance des auteurs classiques grecs et latins,* 1790, in-8°; *Plan abrégé des antiquités grecques, d'après les époques nationales,* 1791, in-8°; *Leçons sur les poëtes classiques romains,* 1792-93, 2 vol. in-8°; *Introduction à l'étude des anciens monuments, à l'usage des artistes et des amateurs,* tome Ier, 1792, in-8°; *Plan abrégé de la géographie ancienne,* ouvrage très estimé; Mannert en a donné une édition augmentée, 1798, in-8°; *Nouveau dictionnaire de mythologie,* 1793, in-8°; *Introduction à la mythologie et à la théologie des Grecs,* 1794, in-8°. On trouve une *Notice* sur Nitsch dans le *Nécrologue* de Schlichtegroll, 1794, tome II.

NIVELLE (Jean de). *Voyez* **HORN** ou **HORNES.**

NIVELLE (Gabriel-Nicolas), fils d'un avocat de Paris, fut nommé jeune encore au prieuré de St.-Géréon, au diocèse de Nantes, et étudia la théologie au séminaire St.-Magloire, où il se trouva dans le moment de la plus grande fermentation des écrits sur les affaires de l'Église, en 1717 et en 1718. Les appelants tenaient des conférences dans cette maison, et y préparaient des écrits. Le docteur Boursier était l'âme de ces conférences : Nivelle fut un de ses agents les plus zélés. C'est lui qui rédigea, d'après les mémoires de l'abbé Boucher, les *Relations* des assemblées de Sorbonne, sur les affaires de la constitution, 7 vol. in-12. En 1723, on l'obligea de sortir de Saint-Magloire; et il se retira dans le cloître extérieur du Val-de-Grâce. Il continua de s'y occuper d'écrits relatifs à la même cause, et colporta chez les curés de Paris, en 1726, un projet de requêtes contre un mandement de l'évêque de Saintes (de Beaumont). On allait pour l'arrêter; mais il s'évada. Il fut moins heureux en 1730, et il passa 4 mois à la Bastille. Depuis longtemps Nivelle s'occupait d'un ouvrage auquel il attachait une grande importance : c'était une collection des appels et autres actes contre la bulle. Elle parut sous ce titre : *la Constitution Unigenitus déférée à l'Église universelle,* etc.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE (Pierre-Claude). *Voyez* **CHAUSSÉE.**

NIVERNAIS (Louis Jules BARBON MANCINI MAZARINI, duc de), ministre d'État, pair de France, brigadier des armées du roi, etc., né à Paris, le 16 décembre 1716, fit ses premières armes à l'âge de 18 ans, sous le maréchal de Villeroi, en Italie, et fut nommé colonel du régiment de Limousin. Les fatigues qu'il essuya dans la campagne de Bavière, en 1743, et la faiblesse de sa santé l'obligèrent à quitter le service. Dès lors il se voua à l'étude. L'Académie française l'appela à remplacer Massillon, et l'Académie des inscriptions l'admit dans son sein. Il fut successivement ambassadeur à Rome en 1748, à Berlin en 1756, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1762. Lors de la lutte entre le parlement et le ministère en 1771, il soutint constamment les droits de la pairie, fut appelé un moment aux conseils de Louis XVI sous le ministère de Vergennes, et se trouva au nombre des serviteurs dévoués qui entouraient le roi en 1791. Dénoncé par Chaumette, il fut arrêté le 13 septembre 1793, perdit presque toute sa fortune, ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor, présida la même année l'assemblée électorale de la Seine, et mourut le 25 février 1798. Ses productions ont été rassemblées et publiées par lui-même, Paris, 1796, 8 vol. in-8°, contenant des fables; une traduction en vers français de l'*Essai sur l'homme* de Pope, des 1er, 2e et 15e livraisons des *Métamorphoses d'Ovide;* du 4e chant du *Paradis perdu,* du *Joseph* de Métastase, de l'épisode de *Médor* de l'Arioste, et du *Richardet* de Forteguerri; des imitations de Virgile, de Properce et d'Anacréon; des ré-

flexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J. B. Rousseau; un morceau estimé sur l'élégie; une traduction de l'*Agricola* de Tacite, et de l'*Essai* de Walpole sur les jardins anglais, etc. François de Neufchâteau a publié les *OEuvres posthumes du duc de Nivernais*, 1807, 2 vol. in-8°, précédées de *l'Éloge* de l'auteur. Ces deux vol. contiennent des *Lettres familières* concernant ses ambassades à Rome et à Londres, de petits drames de société. — La 2ᵉ femme du duc de Nivernais, Marie-Thérèse DE BRANCAS, veuve du comte de Rochefort, a donné, en un petit vol. in-16, imprimé en 1784 chez Didot, *Mytis et Aglaé*, histoire grecque en 3 parties, accompagnée de pensées diverses et d'un sermon.

NIVERS (GABRIEL), organiste de Saint-Sulpice et de la chapelle du roi, né à Paris, et mort vers 1707 dans un âge avancé, a publié des ouvrages théoriques assez estimés : *Traité de la composition de la musique*, 1668, in-8°; *La gamme du si*, ouvrage qui contribua à faire disparaître le système des nuances; *Dissertation sur le chant grégorien*, 1683, in-8°; *Traité de la musique des enfants*, et 15 liv. de morceaux pour orgue.

NIZA (MARCO DE), religieux franciscain, chargé par don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume, partit de Culiacan le 7 mars 1539, et s'avança jusqu'à une petite distance de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom. Les dispositions hostiles des habitants l'ayant forcé à rétrograder, il adressa au vice-roi une relation imprimée dans le tome III de Ramusio. — Un autre NIZA (Taddeo de), Indien baptisé, a écrit une *Histoire du Mexique* qui n'a pas été publiée.

NIZAM EL MOLOUK (KHOTJAH-HAÇAN), célèbre grand vizir en Perse sous la dynastie des Seldjoucides, né l'an 408 de l'hégire (1017-18 de J. C.) dans un village du Khoraçan, exerça divers emplois sous le règne de Mas'oud, sultan des Gaznevides, puis fut nommé vizir l'an 455 (1064), à l'avénement au trône de Alp-Arslan, successeur de son oncle Thogroul. Nizam, pendant 30 années de vizirat, joignit à une extrême prudence l'amour des lettres et des sciences : il assoupit la révolte du gouverneur du Kerman, diminua les impôts, fonda des colléges dans plusieurs villes, ne négligea rien pour le bonheur des peuples comme pour la gloire du souverain, et mérita d'être regardé comme l'un des plus grands hommes de l'Orient. Malgré les services signalés qu'il avait rendus à l'empire, il ne put prévenir sa disgrâce, provoquée par les intrigues de la sultane Terkhan-Khatoun, et périt à l'âge de 77 ans, assassiné par ordre du vizir qui était appelé à le remplacer, en 485 (1092). Il avait composé un ouvrage célèbre en Orient sous le titre de *Wassaix*, espèce de testament politique, dans lequel il donne aux princes des préceptes et des exemples pour bien gouverner.

NIZAM-EL-MOULOUK ou **NIZAM-AL-MOULK**, nom et titre d'honneur sous lesquels les voyageurs et les historiens modernes de l'Inde désignent *Tchyn-Qélytch-Kan* (prince tirant l'épée), qui joua un grand rôle dans les événements politiques de l'Inde pendant la première moitié du 18ᵉ siècle. Né à Schah-Djihan-Abad (ou Dehly) vers 1648, il fut élevé à la cour des Grands Mogols, et exerça au commencement du règne de Behader-Schah, fils d'Aureng-Zeyb, une influence qu'il eut l'adresse de conserver sous le règne des successeurs de ce prince. A force de ruse et de politique, il parvint à rendre indépendant son gouvernement du Dekhan, l'agrandit aux dépens de plusieurs autres provinces, administra en souverain pendant 4 ans des États qui formaient au moins le quart de l'empire du Grand Mogol, et mourut en 1748, âgé de 104 années lunaires, emportant avec lui la haine des habitants de la presqu'île et du haut Hindoustan, et le mépris des Français, des Anglais et des Persans.

NIZAMI ou **NIDHAMI**, célèbre poëte persan du 6ᵉ siècle de l'hégire, surnommé *Candjéwi*, du nom de la ville de Candjeh, dans la province d'Arran, où il était né, est auteur de 5 poëmes qui ont été réunis après sa mort (l'an 576 de l'hégire, 1180-81 de J. C.) en un recueil nommé en arabe *Khamseh*, c'est-à-dire *cinq*, et en persan *Pentch Ghandj*, c'est-à-dire *les cinq Trésors*, formant ensemble 28,000 distiques : on y trouve un poëme moral mêlé d'apologies et de contes, *les Amours de Khosrou et de Shérin*, *les Amours de Leïla et Medjnoun*, *l'Histoire romanesque du roi Bahramghour et de sept princesses*, *l'Histoire romanesque d'Alexandre*, en 2 parties, dont la première a été imprimée avec un commentaire persan à Calcutta, 1812, in-4°; on en trouve aussi une partie dans les *Selections for the use of the students of persian class*, 1810, tome IV. Quelques apologues ou anecdotes de Nizami ont été imprimés avec une traduction anglaise dans le tome II *the Asiatick miscellany*, 1786. On trouve aussi la traduction de divers morceaux de Nizami dans l'ouvrage intitulé : *Geschichte der schœnen Redekunste Persiens*, Vienne, 1818.

NIZZOLI (MARIO), en latin *Nizolius*, savant littérateur et philosophe, né en 1498 dans le Modenèse, mort à Brescello en 1566, remplit une chaire à l'université de Parme, et fut enfin chargé de la direction de l'académie fondée à Sabionetta par Vespasien de Gonzague pour l'enseignement des langues anciennes. Sans parler de ses divers écrits polémiques, nous citerons de lui : *Observationes in Marcum Tullium Ciceronem*, Pratalboino (nom d'une terre du comte J. F. Gambara, son Mécène), 1535, in-fol.; Venise, Alde-Manuce, 1570, in-fol., sous le titre plus convenable de *Thesaurus ciceronianus*, Francfort, 1613, in-fol.; publié de nouveau par Facciolati, avec des augmentations, sous celui de *Lexicon ciceronianum*, Padoue, 1734; *De veris principiis et verâ ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*, Parme, 1553, in-4°. Leibnitz en a donné une édition, avec une préface, Francfort, 1670, in-4°. *Voyez* Tiraboschi, *Biblioth. modenese*, tome III, p. 353-56.

NOAILLES (ANTOINE DE), né en 1504, d'une ancienne famille du Limousin, commença, jeune encore, à parcourir, avec un égal succès, la carrière des armes et celle de la diplomatie. En 1530, il accompagna, en Espagne, le vicomte de Turenne, son parent, chargé d'épouser, pour François Iᵉʳ, Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et veuve du roi de Portugal. Revêtu de la charge de chambellan des enfants de France, il avait été destiné à être leur gouverneur; mais l'utilité dont il était dans l'exercice de ses autres fonctions, et

peut-être sa jeunesse, obligèrent de recourir à un autre choix. Il servit, lors de la seconde guerre de François Ier contre Charles-Quint, notamment en 1544, à la bataille de Cérisoles. Antoine de Noailles, en possession, depuis plusieurs années, du titre d'amiral de Guienne, obtint la commission d'amiral de France, lorsque, à l'avénement de Henri II à la couronne, Claude d'Annebaut fut disgracié. Sous ce règne, il fut envoyé en Angleterre, en qualité d'ambassadeur : c'est dans le même temps qu'il négocia la trêve de 5 ans, conclue à Vaucelles, le 5 février 1556, entre l'empereur et le roi de France. Pendant son ambassade, les protestants s'emparèrent de Bordeaux, dont il était gouverneur; mais il les chassa de cette ville, et continua d'y résider jusqu'à sa mort, arrivée en 1562. On crut qu'elle avait été hâtée par le poison. L'ambassade d'Antoine de Noailles, en Angleterre, a été imprimée avec celle de son frère.

NOAILLES (François de), frère du précédent, né en 1519, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aux négociations, dont le talent fut héréditaire dans sa famille, et il devint le plus habile diplomate de son siècle. Il avait obtenu l'évêché d'Aqs, lorsque Henri II l'envoya, en 1558, à Venise, où il sut faire respecter le nom et la puissance de son maître : l'ambassadeur de Philippe II fut obligé de lui céder la préséance. Plus tard, l'évêque d'Aqs alla en Angleterre et à Rome, ainsi qu'à Constantinople. Il résidait dans cette dernière capitale, lorsque, à la suite d'une rupture avec les Vénitiens, Sélim II assiégea l'île de Candie. L'ambassadeur français se présenta comme médiateur, et rétablit la paix entre les deux puissances : cette dernière circonstance donne l'idée de la considération dont jouissait François de Noailles chez les étrangers. Les rois de France et Catherine de Médicis l'honorèrent aussi de la confiance la plus intime, et le consultèrent dans toutes les occasions importantes. Il leur avait donné l'utile conseil de faire la guerre à l'Espagne, comme un moyen de calmer les dissensions politiques et religieuses qui ensanglantaient la France. Plusieurs années après, en 1584, lorsque, à la mort de Guillaume d'Orange, les états des Pays-Bas, trouvant les enfants de ce prince trop jeunes pour les gouverner, vinrent offrir à Henri III de se mettre sous sa domination, Noailles, consulté par le monarque, l'engagea fortement à profiter d'une proposition aussi avantageuse; mais il ne put persuader un prince faible qui, pouvant à peine se maintenir dans son royaume, ne cherchait pas à accroître une puissance dont il était déjà accablé. L'évêque d'Aqs mourut l'année suivante à Bayonne, lorsqu'il allait prendre les eaux des Pyrénées. Ses *Négociations*, qui avaient été recueillies par l'abbé de Vertot, ont été imprimées à Paris, en 1763, 3 vol. in-12.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal et archevêque de Paris, né le 27 mai 1651, fut promu de bonne heure aux premières dignités de l'Église; il assista en 1681 à l'assemblée extraordinaire du clergé tenue à l'occasion de la régale, et à celle où furent adoptés les 4 articles, dits de 1682. Dans la controverse du quiétisme, il parut d'abord comme médiateur entre Bossuet et Fénélon; mais bientôt, entraîné par l'ascendant du premier, il publia quelques écrits contre l'archevêque de Cambrai. En 1697, il fut nommé commandeur des ordres du roi; en 1700, créé cardinal, il alla à Rome recevoir le chapeau. La douceur de son caractère et la pureté de ses vues semblaient promettre une paix profonde à l'église de Paris; mais les propositions du P. Quesnel et les écrits auxquels elles donnèrent naissance, les querelles de la bulle *Unigenitus*, l'interdiction des jésuites, furent la source d'une foule de dissensions qu'un mélange d'entêtement et de faiblesse ne contribuait pas peu à entretenir : en sorte qu'à sa mort arrivée le 4 mai 1728, son diocèse était en proie à une agitation extrême. On lui doit de nouvelles éditions des livres liturgiques de son diocèse. Dans la désastreuse année de 1709, il avait fait fondre son argenterie pour venir au secours des pauvres : plus tard il avait rebâti le palais de l'archevêché, et réparé et embelli l'église de Notre-Dame. On trouvera des détails sur les controverses de ce temps dans les *Mémoires chronologiques* du P. d'Avrigny, dans l'*Histoire de Fénélon*, par le cardinal de Bausset; etc. On a publié, en 1718, un *Recueil* des mandements du cardinal de Noailles.

NOAILLES (Anne-Jules), frère du précédent, né en 1650, obtint en 1661 la survivance de la charge de capitaine des gardes du corps du roi, fit sa première campagne en 1664, et commanda les 4 compagnies des gardes du corps dans la conquête de la Franche-Comté en 1668. Pendant la guerre de Hollande, en 1672, il donna de ses talents une si haute opinion que le roi lui confia le gouvernement du Languedoc : c'était au moment où se préparait la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir inutilement tenté les voies de la douceur pour apaiser les rebelles, il fut forcé de recourir aux armes; cependant il ne cessa de montrer un esprit conciliant, et disposé à la clémence envers des sujets égarés. Rappelé en 1689 pour être mis à la tête d'une armée destinée à seconder les Catalans qui voulaient secouer le joug de l'Espagne et se mettre sous la protection de la France, il se signala par quelques expéditions préparées avec prudence et exécutées avec adresse, telles que la prise du château de Campredon: ayant été forcé d'évacuer cette place, il la fit démolir et priva l'ennemi d'un point de défense très-important. Il fut nommé maréchal en 1693. La prise de Roses, la bataille du Ter, gagnée le 27 mai 1694, la prise de Palamos et celle de Girone, celle du château d'Hostalrich, le 20 juillet 1694, et de Castel-Follit, mirent le sceau à sa réputation militaire. En 1695, sa santé l'obligea à quitter l'armée; il revint à la cour, y passa plusieurs années et mourut le 2 octobre 1708. Il avait épousé, en 1671, Marie-Françoise de Bournonville, qui donna le jour à 21 enfants, dont l'aîné et le plus célèbre fut Adrien-Maurice, dont l'article suit.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils du précédent, né en 1678, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes en Catalogne sous les ordres de son père; il se signala ensuite sous le duc de Vendôme, et fut choisi, en 1700, pour accompagner le duc d'Anjou à Madrid. La guerre de la succession d'Espagne lui ouvrit une carrière qu'il parcourut avec gloire; il ne se distingua pas moins par son courage que par ses talents militaires. Lieutenant général en Roussillon, malgré le

petit nombre de ses troupes, il tenta dans différentes circonstances des diversions en Espagne; il remporta, en 1708 et 1709, plusieurs avantages sur l'ennemi, prit Girone au milieu de l'hiver de 1710, et força, par cet exploit, le reste de l'Aragon à poser les armes. Philippe V et Louis XIV récompensèrent ses services par le titre de grand d'Espagne de première classe, et celui de duc et pair. Malgré le mécontentement que le roi témoigna contre le cardinal de Noailles au sujet des querelles de la bulle *Unigenitus*, Adrien-Maurice conserva toujours sa faveur. Après la mort de Louis XIV, membre du conseil général de régence, il fut nommé président du conseil des finances (1718), et fit des réformes utiles. L'entrée de Dubois au conseil fut pour lui la cause d'une disgrâce passagère pendant laquelle il conserva un crédit extraordinaire qu'il fit tourner au profit de sa province. La mort de Dubois mit un terme à sa disgrâce (1723). Dans la guerre de 1733, il força les Allemands à évacuer Worms, et se trouva au siége de Philipsbourg où il reçut le bâton de maréchal; en 1735, il se distingua en Italie, puis en 1741 et en 1743 en Allemagne. Après cette dernière campagne, son âge avancé l'obligea à ne plus servir l'État que de ses conseils; il entra dans le ministère et mourut à Paris le 24 juin 1766. On a de lui des *Mémoires* publiés en 1777 par l'abbé Millot, 6 vol. in-12.

NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné du précédent, né en 1713, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre de camp du régiment de Noailles, maréchal de camp et lieutenant général : il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de St.-Germain en Laye, en 1754, et fut l'année suivante créé maréchal de France. Sa vie n'offre rien de bien marquant : on a souvent cité ses bons mots; ils sont quelquefois un peu piquants, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il mourut à St.-Germain en Laye le 22 août 1793 : sa veuve, née Cossé-Brissac, périt sur l'échafaud révolutionnaire le 4 thermidor an II, à l'âge de 70 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

NOAILLES (Jean-Paul-François, duc de), né le 26 octobre 1739, était le fils aîné du précédent, et porta d'abord le titre de duc d'Ayen. Il entra fort jeune dans la carrière des armes, et devint, en 1755, colonel du régiment de Noailles cavalerie, que son aïeul avait levé à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne, et dont sa famille était restée propriétaire. Après la paix de 1763, le duc d'Ayen consacra ses loisirs à l'étude de la chimie et de la physique expérimentale qu'il avait déjà cultivées dans sa jeunesse; et, en 1777, il fut reçu à l'Académie des sciences, où il lut plusieurs mémoires intéressants. Il s'occupait aussi beaucoup de littérature. En 1781, le maréchal de Ségur, devenu ministre, ayant créé un conseil de la guerre, le duc d'Ayen y fut appelé, et contribua beaucoup, par ses avis et par différents mémoires, aux améliorations qui furent introduites dans le régime militaire. Il avait émigré en Suisse au commencement de la révolution; mais, en 1792, son attachement pour Louis XVI et la famille royale, exposés aux plus violents attentats, le ramena en France. Il se trouva aux Tuileries dans la journée du 10 août, et resta jusqu'au dernier moment auprès du roi, dont il partagea les dangers. Quand tout espoir fut perdu, il parvint à se soustraire aux recherches dirigées contre lui, et se réfugia de nouveau en Suisse, où au milieu de fatales nouvelles qu'il recevait pendant le règne de la Terreur, il apprit bientôt que la maréchale de Noailles sa mère, la duchesse d'Ayen, sa femme, et la vicomtesse de Noailles sa fille, avaient péri le même jour (22 juillet 1794) sur l'échafaud révolutionnaire. Le retour de Louis XVIII, en 1814, rappela dans sa patrie le duc de Noailles, qui avait hérité de ce titre à la mort de son père, décédé en 1793. Élevé de droit à la pairie, créée par la charte, comme tous les anciens ducs et pairs du royaume, il ne siégea pas longtemps à la chambre; car, pendant les cent jours, il retourna dans sa retraite paisible à Rolle, près du lac de Genève, dans le canton de Vaud, où son âge avancé, ses infirmités, une longue habitude et la considération publique dont il était environné, le retinrent jusqu'en 1823. Alors, ayant perdu sa seconde femme, la comtesse Golofkin, il se décida à revenir en France auprès de sa nombreuse famille. Il alla se fixer à Fontenay en Brie, où il mourut le 29 octobre 1824.

NOAILLES (Emmanuel-Marie-Louis, marquis de), frère du précédent, naquit le 12 décembre 1743. Il était, avant la révolution, gentilhomme de la chambre de Monsieur, depuis Louis XVIII. Entré de bonne heure au service, selon l'usage de sa famille, il parvint au grade de maréchal de camp; fut fait chevalier de Saint-Louis, et commandeur de l'ordre de Saint-Lazare; mais la plus grande partie de sa vie fut consacrée à la carrière diplomatique. Il était, depuis 9 ans, ambassadeur à Vienne lorsque la révolution française éclata. La modération de ses opinions et la prudence de son esprit le firent rester le plus longtemps qu'il put à son poste, dans l'espoir de voir s'accomplir la transaction que les événements lui firent bientôt regarder comme nécessaire entre la nation et le trône. Mais lorsque Dumouriez fut appelé, le 15 mars 1792, au ministère des affaires étrangères, en remplacement de Lessart, le marquis de Noailles, qui avait secondé, à la cour de Vienne, les intentions pacifiques de ce dernier, écrivit à Dumouriez une lettre courageuse et demanda son rappel. L'assemblée nationale lança, le 14 avril, contre l'ancien ambassadeur, un décret d'accusation que ses amis parvinrent à rapporter, après qu'il eut été obligé, toutefois, de comparaître lui-même à la barre de l'assemblée pour se justifier d'avoir donné secours et appui aux émigrés et au parti du roi. Peu de temps après, il n'en fut pas moins jeté en prison, et n'en sortit qu'après la mort de Robespierre. Ayant pu recueillir, à cette époque, une partie des débris de la fortune de son père, le maréchal de Noailles, mort en 1793, il se retira au château de Maintenon, où il mourut en 1822.

NOAILLES (Louis-Marc-Antoine, vicomte de), second fils du maréchal de Mouchy, né en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes, et se livra sur la tactique à des études approfondies. Dans le nouveau monde, où il combattit sous les yeux de Washington, il avait puisé un enthousiasme de liberté qui le plaça dans

les rangs des plus zélés partisans de la révolution; cependant il n'en professait pas les principes à la chambre de la noblesse avant la réunion des ordres; il se prononça même contre la réunion, et voulut conserver à chacune des chambres le *veto* qu'elles exerçaient l'une sur l'autre : ce ne fut qu'après la réunion de la noblesse au tiers état qu'il se plaça du côté gauche. Dans la nuit du 4 août 1789, il proposa l'égale répartition des impôts, le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes personnelles. Ce fut là le premier signal des sacrifices patriotiques. Ses talents lui donnèrent de l'influence dans le comité militaire : ce fut sur ses rapports que l'on décréta l'organisation de l'armée et de la gendarmerie. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment de fidélité à la nation et à l'assemblée, fut ensuite employé comme maréchal de camp à Sedan, puis chargé du commandement des avant-postes du camp de Valenciennes en 1792. Peu après il donna sa démission et passa en Angleterre. Lorsque le calme parut renaître en France, Noailles se fit rayer de la liste des émigrés, reprit du service et se rendit à St.-Domingue avec le grade de général de brigade. Chargé de la défense du môle St.-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à échapper à la surveillance de l'ennemi; ayant été rencontré par une corvette anglaise, il l'attaqua avec audace, monta le premier à l'abordage et s'en rendit maître : mais il avait reçu une blessure mortelle; il expira le 9 janvier 1804 à la Havane, où il avait réussi à faire entrer sa prise. — Mme de NOAILLES, son épouse et sa nièce, avait péri à l'âge de 34 ans comme complice de la prétendue conspiration des détenus du Luxembourg.

NOAILLES (ALEXIS, comte DE), fils du précédent, naquit le 1er juin 1783. Dès l'enfance, il se vit privé d'une grande partie de sa famille. Sa mère, la vicomtesse de Noailles, lui fut arrachée, le 4 thermidor an II (22 juillet 1794), pour être conduite à l'échafaud, en même temps que ses deux grand'mères, son grand-père le maréchal de Mouchy, sa bisaïeule, et une de ses tantes. Il fut élevé avec beaucoup de soin, sous les yeux de sa tante paternelle, la duchesse de Duras. Les sentiments monarchiques qu'il manifesta ouvertement sous l'empire le firent arrêter, en 1809, à l'occasion de ce qu'il avait cherché à répandre la bulle d'excommunication lancée à cette époque par le pape Pie VII contre Napoléon. Ce fut à son jeune frère Alfred de Noailles qu'il dut la liberté. Celui-ci, emporté par le goût de la guerre et la passion de la gloire, avait pris, malgré sa famille, du service dans les troupes de Napoléon. Un jour qu'il fut envoyé de l'armée par le maréchal Berthier, dont il était aide de camp, pour porter à l'empereur, alors à Paris, des nouvelles importantes, il fit une telle diligence, que Napoléon lui demanda ce qu'il voulait pour sa récompense : Alfred de Noailles demanda la liberté de son frère qui lui fut accordée à l'instant. Cependant, craignant d'être arrêté de nouveau, le comte Alexis quitta la France en 1811, et se réfugia en Suisse, où il erra longtemps de chalet en chalet, et finit par contracter une étroite amitié avec la famille du célèbre avoyer Steiguer. Napoléon, de plus en plus irrité contre lui, demanda son extradition au canton de Vaud, ce qui le força de quitter ce pays. Alors il se rendit à Hartwell. Louis XVIII le reçut avec tous les témoignages possibles de satisfaction et de confiance, et le fit partir aussitôt, avec des pouvoirs, pour la Suède et pour la Russie. Après un séjour de 4 mois à Saint-Pétersbourg, Alexis de Noailles rapporta à Hartwell des lettres de l'empereur Alexandre et des notions particulières sur les événements militaires de cette époque. En 1813, il rejoignit le quartier général du prince de Suède. Il fut chargé, au mois de juin de la même année, de négociations avec les souverains du Nord qui se rattachaient aux grands intérêts de la cause européenne. En novembre 1813, Alexis de Noailles quitta le quartier général du prince de Suède, pour rejoindre l'armée des alliés à Francfort; fit, à l'état-major de cette armée, les campagnes de Champagne, et prit part aux batailles de Brienne et de la Fère-Champenoise, où il courut de grands dangers. Ce fut alors qu'il se rendit à Dijon pour y opérer un mouvement en faveur des Bourbons. Mandé à Vesoul par Monsieur, il suivit ce prince à Nancy, le précéda à Paris, fut nommé un de ses aides de camp, et ensuite commissaire du roi à Lyon. Il partit, peu de temps après, comme l'un des quatre plénipotentiaires, pour le congrès de Vienne, où le prince de Talleyrand, chef de la mission, lui confia spécialement les négociations relatives aux affaires d'Italie. Il reçut, dans la capitale de l'Autriche, la grand'croix de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, et celle de Saint-Ferdinand de Naples. Dans le mois d'avril 1815, il alla porter à Louis XVIII, à Gand, des renseignements sur les affaires de la France au congrès, et, à la même époque, il fut un de ceux que Napoléon excepta de son amnistie par le décret de Lyon. Les biens d'Alexis de Noailles furent, en conséquence, séquestrés au 20 mars. Revenu avec le roi, il fut nommé président du collège électoral de l'Oise, et député par ce département, ainsi que par celui du Rhône. Il devint ministre d'État au mois d'octobre suivant. Réélu trois fois à la chambre des députés, il s'y montra constamment tel qu'il était, défendant, de sa parole et de son vote, ce qu'il croyait utile, sans crainte, sans complaisance servile et surtout sans ambition. Il y figurait encore, comme représentant le département de la Corrèze, au 7 août 1830. L'institut des Sourds-Muets, celui des Jeunes-Aveugles et tant d'autres fondations pieuses destinées à l'éducation de l'enfance, au soulagement du malheur, conserveront le souvenir des services qu'il leur a rendus. Alexis de Noailles mourut le 14 mai 1835.

NOAILLES (ALFRED DE), frère du précédent, né en 1786, fut tué en 1812, dans la retraite de Russie, après une courte et brillante carrière. Il avait reçu, comme son frère, une de ces éducations austères et profondément religieuses; mais sa passion pour le métier des armes l'entraîna dans une voie différente de celle où s'engagea le comte Alexis. La duchesse de Duras, sa tante, qui l'avait élevé, craignant pour lui la licence des camps, avait préféré qu'il fût attaché à la mission en Allemagne du comte Portalis, chargé d'affaires, en 1805, auprès du prince-primat; mais la campagne d'Austerlitz s'ouvrait. Au bruit des premiers succès de l'armée française, Alfred de Noailles, alors âgé de 19 ans, ne se contint plus; il s'enfuit d'Aschaffenbourg, arrive au quartier

général, et se présente au prince de Neufchâtel, qui avait fait jadis la guerre en Amérique, sous les ordres du comte de Noailles. Alfred de Noailles lui offre sa jeune ardeur et son bouillant courage, qui demande à servir dans quelque rang que ce soit. Berthier l'attacha, pour le temps de la campagne, à son propre état-major; le plaça ensuite dans un régiment de cavalerie, et, au bout de six mois, le nomma son aide de camp. On a vu comment il obtint la liberté de son frère. Sa valeur brillante lui aurait fait, sans doute, atteindre les premières dignités de l'armée, si sa carrière se fût prolongée. L'empereur était au moment de lui donner le grade de colonel, lorsqu'il périt. Il fut tué, le jour du passage de la Bérésina, en portant un ordre, malgré les instances du maréchal Mortier, qui, voyant le péril inévitable, voulait retarder de quelques instants sa mission.

NOAILLES. *Voyez* **MOUCHY** et **POIX.**

NOBILIBUS (Robert NOBILI, ou de), missionnaire italien, naquit en septembre 1577, à Montepulciano, petite ville de Toscane. Ses supérieurs, ayant reconnu en lui une vocation bien réelle pour la prédication de l'Évangile aux païens, le désignèrent pour la mission des Indes orientales. A son arrivée dans cette contrée, il fut envoyé dans le royaume de Maduré, qui est au milieu de la partie méridionale de la presqu'île en deçà du Gange. Nobilibus conçut que, pour réussir auprès des brahmanes et travailler avec quelque fruit à la propagation de la foi, il fallait devenir Hindou soi-même; c'est pourquoi, après avoir acquis une connaissance approfondie de la langue, et s'être conformé aux coutumes du pays, il s'habilla comme les brahmanes saniassis, qui mènent la vie de pénitents. N'ayant, pour tout vêtement, qu'une longue pièce de toile dont il s'enveloppait le corps, il portait aux pieds des sandales extrêmement incommodes, car elles ne tenaient que par une grosse cheville à tête, qui attachait les deux premiers orteils à cette sorte de chaussure. Il avait pour demeure une méchante cabane couverte de paille, sans lit, sans siége, sans aucune espèce de meubles ni d'ustensiles de ménage, enfin couchant à terre. Avant de se résigner à cette singulière manière de vivre, il en avait demandé la permission à ses supérieurs qui, en gens sensés, s'empressèrent de la lui accorder. Les bons effets que le missionnaire espérait obtenir ne se firent pas longtemps attendre; plusieurs brahmanes se convertirent au christianisme. Succombant à la fatigue de ses longs travaux, le missionnaire, accablé de graves infirmités, se retira au collége de Meliapour, ville de la côte de Coromandel, et il y passa les 5 dernières années de sa vie. Il mourut le 16 janvier 1656. On a du P. de Nobilibus divers ouvrages d'instruction chrétienne, composés dans les langues des pays où il avait prêché l'Évangile.

NOBLE (Constantin), navigateur néerlandais, était, en 1661, contre-amiral d'une flotte de 12 vaisseaux, réunie sur la rade de Batavia, et commandée par l'amiral Balthazar Bort. Elle avait pour vice-amiral Jean van Campen, et devait porter au gouverneur de la province de Fo-Kien, en Chine, le secours qu'il réclamait contre Tching-Tchin-Kong, pirate nommé Coxinga par les Européens, qui, déjà maître de Tay-Ouan, ou Formose, ravageait le continent et en avait soumis une partie. Le gouvernement de Batavia était d'autant plus disposé à bien accueillir la demande, que le père du pirate leur avait enlevé Formose. On résolut de profiter de cette occasion pour obtenir des Chinois la liberté du commerce, et, à cet effet, de charger un ambassadeur des pouvoirs nécessaires pour leur proposer et conclure une ligue contre Coxinga. Noble fut revêtu de ce caractère, mais cette mission échoua. Le gouverneur et le conseil de Batavia, après de longues délibérations sur les intérêts de leur commerce, se déterminèrent à tenter encore une fois la cour de Pékin, par une magnifique ambassade et de riches présents, pour obtenir, s'il était possible, un libre accès dans un pays dont ils se promettaient tant d'avantages; Pierre van Hoorn, conseiller intime et trésorier, fut destiné à cette importante mission, avec une suite de 20 personnes. On lui donna pour premier conseiller de légation Noble, qui fut revêtu, en même temps, de la qualité de directeur du commerce à Hok-Syeou, et désigné pour remplacer l'ambassadeur en cas de besoin. Le 5 août 1665, on entra dans le port de Hok-Syeou. Des querelles ne tardèrent pas à s'élever; elles furent apaisées par la prudence de l'ambassadeur. Ensuite les Néerlandais eurent beaucoup à souffrir de la méfiance des officiers chinois, et se convainquirent que les présents étaient les arguments les plus efficaces pour les rendre raisonnables; enfin ils purent se mettre en route le 22 octobre. Ils ne furent pas également bien reçus partout. Le 20 juin 1669, ils entrèrent dans Pékin, au milieu d'une multitude incroyable de spectateurs. Le lendemain, ils furent présentés à l'empereur Khang-Hi, alors âgé de 16 ans. Il fit un accueil gracieux aux Européens; après avoir examiné leurs présents, il les accepta. Quelques jours après, ils reçurent des présents du monarque, et furent conduits en grande cérémonie au palais; ensuite, ils prirent part à plusieurs fêtes et à des banquets. L'ambassadeur avait, dès le commencement de son séjour à Pékin, adressé au gouvernement chinois son placet, contenant les demandes suivantes : faculté de venir, tous les ans, commercer dans l'empire, notamment dans les ports de Canton, Sing-tchéou, Hok-Syeou, Hing-po et Hang-Syeou; de commencer leur trafic à l'arrivée de leurs navires, avec qui il leur plairait, et d'aller partout où il leur conviendrait; d'acheter de la soie écrue et toutes sortes de marchandises non prohibées; de louer une maison commode pour eux et pour leurs marchandises. A son départ, il fut congédié avec une lettre scellée et adressée à Maatzuiker, gouverneur général. Le 5 août, il sortit de la capitale; le 2 novembre, il rentra dans Hok-Syeou. Toutes les caisses, excepté celles qui lui appartenaient personnellement ou à une autre personne de son cortége, furent rigoureusement fouillées. Des demandes qu'il adressa au vice-roi de Fo-Kien furent insolemment refusées : néanmoins, on lui fit des présents, ainsi qu'aux Néerlandais, mais on ne voulut pas accepter ceux qu'ils offrirent, et ils subirent toutes sortes d'humiliations. Le 28, l'ambassadeur s'embarqua sur une frégate de sa nation, et il éprouva encore des chicanes et des difficultés sans nombre. Noble, qui était sur une autre frégate, le rejoignit le 14 décembre. Toute l'ambassade finit par rentrer heureusement à Batavia. On ignore la date de

la mort de Noble. Arnold Montanus, auteur néerlandais, prit soin de recueillir les journaux de Noble et ceux de van Campen. Voici le titre de la traduction anglaise : *Atlas Sinensis*, ou *Relation de deux ambassades de la compagnie hollandaise des Indes orientales au vice-roi* Sin-la-Mong *et au général* Tay-Sing-Lipo-vi *et à* Kan-chi, *empereur de la Chine et de la Tartarie orientale*, etc., Londres, 1671, in-fol., figures

NOBLE DE LA LAUZIÈRE (Jean-François), né à Marseille en 1718, entra en 1740 sous-lieutenant dans les gardes françaises, et se trouva aux batailles de Dettingen et de Fontenoy, aux siéges de Fribourg et de Tournai ; il quitta le service en 1746, vint se fixer à Arles, et fut élu premier consul de cette ville en 1765. En 1788, il retourna à Marseille, fut nommé membre associé-résident de l'académie de cette ville, et mourut en 1806. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles jusqu'à la mort de Louis XIV*, 1807, in-4°, avec planches; et un *Mémoire* sur cette question : *Quels sont les moyens de détruire les obstacles qui s'opposent à la navigation de l'embouchure du Rhône?* proposée par l'académie de Marseille en 1779, réimprimé en 1780.

NOBLEVILLE. *Voyez* **ARNAULT DE NOBLEVILLE.**

NOBLOT, géographe et compilateur, vivait à Paris, dans la première moitié du 18e siècle, et mourut vers 1745. On connait de lui : *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12, avec beaucoup de cartes; les *Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, Billiet, 1729, in-12; *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12, etc.

NOCETI (Charles), jésuite, né à Pontremoli vers 1695, professa d'abord avec talent et succès au collége Romain, fut, en 1756, nommé coadjuteur du savant Dominique Turano, théologien de la pénitencerie, et mourut en 1759. Les attaques contre l'ordre des jésuites l'engagèrent à prendre la plume pour leur défense, et il publia plusieurs écrits qui n'offrent pas le même intérêt qu'à l'époque où ils parurent. On lui doit en outre : des *Églogues* latines, imprimées à Rome en 1741, avec celles de Rapin ; et deux poëmes l'*Iris* et l'*Aurore boréale*, publiés par le P. Boscovich à Rome, 1747, avec des *Notes*, et inséré dans les *Poemata didascalica* du P. Oudin. On trouve une imitation du second dans les *Mois* de Roucher.

NODAL (Barthélemi-Garcia de), navigateur espagnol, fut, avec Gonzalo, son frère, désigné par Philippe III pour aller reconnaître le détroit nouvellement découvert par Lemaire et Schouten. Le résultat de ce voyage avait causé plus d'inquiétude à la cour d'Espagne, que toutes les entreprises hostiles faites précédemment par les Hollandais dans le grand Océan. On appela de Hollande quelques marins expérimentés, du nombre desquels était Jean de Moore ; et l'on équipa deux caravelles de 80 tonneaux. Le commandement en fut donné à Garcia de Nodal, quoique plus jeune que son frère. Il eut ordre de visiter le nouveau passage d'une mer à l'autre et d'examiner s'il était possible de le garder en construisant des forts sur les rivages. On partit de Lisbonne, le 27 septembre 1618; on relâcha deux fois à Rio de Janeiro, d'où l'on partit le 6 décembre. Arrivé à 35° de latitude australe, Nodal observa, que, soit qu'il fût en vue de la terre, soit qu'il ne la vit pas, il était constamment sur la sonde. C'est Nodal qui, le premier, a observé cette marche régulière des sondes, depuis l'embouchure du Rio de la Plata, jusqu'à l'extrémité australe de l'Amérique. Au milieu de janvier 1619, l'on eut connaissance du cap des Vierges, près duquel flottaient les débris d'un vaisseau naufragé. Nodal continua sa route en prolongeant la côte orientale de la terre de Feu ; et le 22 janvier, il entra dans le détroit de Lemaire, qu'il nomma détroit de Saint-Vincent. Ce nom est resté à l'un des caps de la côte occidentale de la terre de Feu. Le 10 février on découvrit, dans le sud-ouest du cap de Horn, de petites Iles auxquelles on donna le nom de Diégo Ramirez, cosmographe et pilote de l'expédition. Nodal remonta ensuite vers le nord, et, le 25 février, entra dans le détroit de Magellan, par son embouchure occidentale; il parvint à l'extrémité opposée, le 13 mars, après avoir fait le tour de la terre de Feu, et prit son point de départ pour l'Europe. Il atterrit, le 7 juillet, près de Lagos, et alla rendre compte de l'expédition au roi, qui était alors à Lisbonne : son frère Gonzalo surgit à San-Lucar, le 7 juillet, sans avoir perdu un seul homme, 9 mois 12 jours après son départ d'Europe, temps que l'état actuel de la science nautique ferait regarder même aujourd'hui comme très-court pour effectuer un voyage de ce genre. Les deux frères Nodal publièrent conjointement le journal de leur expédition, en espagnol, sous ce titre : *Relation du voyage fait par les capitaines Barthélemi-Garcia de Nodal, et Gonzalo de Nodal, frères, natifs de Ponte-Vedra, pour la découverte du nouveau détroit*, Madrid, 1621, 1 vol. in-4°. Il existe un extrait du voyage de Nodal, dans l'histoire de l'Amérique de Laet. Une relation complète insérée à la suite de celui de Lemaire, parmi les pièces contenues dans le recueil qui termine la Description des Indes occidentales par Herrera, porte ce titre : *Relation des deux caravelles que le roi d'Espagne envoya de Lisbonne, l'an 1618, au mois d'octobre, sous la conduite du capitaine don Jean More*, etc.

NODIER (Charles) est né à Besançon, le 29 avril 1783; son père s'est acquis une réputation honorable dans l'enseignement d'abord, et plus tard, dans la magistrature. Le jeune Nodier vint à Paris sous le patronage de Pichegru, et se trouva jeté dans ces sociétés amphibies, d'où est sortie plus tard cette forme gouvernementale qu'on a nommée *constitutionnel représentatif*. Il fut affilié à la société des Philadelphes. Il avait d'abord publié les *Tristes* ou *Fragments tirés des tablettes d'un suicide ;* recueil remarquable surtout par l'impression de mélancolie profonde qui y domine. Cette publication fut suivie de celle de deux autres ouvrages intitulés : *le Proscrit* et *le Peintre de Saltzbourg*, où l'on remarque les mêmes qualités quoique peut-être avec moins d'effet. Napoléon, fier de ses succès, enhardi par le servilisme de ses officiers, entraîné par sa passion pour le commandement, rêvait l'échange de la toge consulaire, contre le diadème impérial : Nodier fit entendre un cri d'indignation, mais ce fut d'abord en conservant l'incognito. La police quasi impériale s'émut, et des *mandats d'amener*

furent lancés contre les auteurs suspectés de *la Napoléone*. Nodier restait inconnu; sa conduite fut noble, digne, courageuse; il se déclara officiellement l'auteur de l'écrit. Le lendemain il était arrêté et écroué à Sainte-Pélagie. Après quelques mois de prison arbitraire ou préventive, Nodier fut mis en quasi liberté, et envoyé à Besançon en état de surveillance; il rompit ce ban, s'imposa un exil volontaire et quitta le foyer domestique pour parcourir les montagnes du Jura et les hautes vallées de la Suisse. A cette époque, il existait, disait-on, un complot tendant à enlever Napoléon, qui devait traverser le Jura pour aller à Milan placer sur son front la couronne de fer des rois lombards; il parut naturel que l'auteur de *la Napoléone*, se trouvant sur le théâtre présumé de l'exécution de ce projet, en fût complice. On l'arrêta; des paysans le délivrèrent. Il erra de nouveau dans les montagnes, souvent sans pain, sans asile, et ne pouvant guère trouver d'assistance réelle que dans les couvents ou dans les presbytères. Il ne consuma point en regrets inutiles les longues et solitaires journées que lui faisait la proscription : il les consacra à l'étude, et, à l'aide de la bibliothèque poudreuse des couvents, il recommença ses études et amassa, grâce à son excellente mémoire, ces trésors d'une érudition qui semblent avoir concouru à l'originalité de son talent. Inquiété jusqu'au fond des cloîtres et des ermitages du Jura, Nodier prit le parti de passer en Suisse, allant d'une ville à l'autre, et se résignant courageusement à exercer les industries les plus modestes, là correcteur d'imprimerie, ici enlumineur d'estampes, mais toujours homme et marchant avec fierté à travers les misères de la proscription. Alors recommença sa vie errante, à la suite de laquelle il rentra en France en société d'ouvriers italiens ambulants; mais comme il était toujours sous le coup d'un mandat d'arrêt, ce retour furtif dans sa patrie n'eût amené aucun changement à sa position, si l'amitié de M. Debry, alors préfet du Doubs, ne fût venue à son secours, et n'eût transformé, sur sa responsabilité personnelle, ce mandat d'arrêt en simple mise en surveillance que le sous-préfet de Dôle, M. de Rojoux, adoucit encore, en autorisant Nodier à ouvrir dans cette ville un cours de littérature. La police impériale, se montrait implacable envers l'auteur de *la Napoléone*, que l'empereur avait sans doute oublié ou pardonné; Nodier, en butte aux misères d'une position précaire, se retira dans un village du Jura, où il passa plusieurs années uniquement occupé d'études naturelles et se perfectionnant dans l'entomologie, science dont il avait déjà les éléments; il fut tiré de cette retraite par une lettre d'un savant anglais, habitant Amiens, le chevalier Croft, qui lui demandait sa collaboration pour la publication d'une *collection de classiques français avec des commentaires*; Nodier répondit à son appel, et accepta ses propositions; mais, le plan du chevalier lui paraissant mal conçu, il renonça à cette entreprise, et se rendit à Laybach, où l'un de ses parents lui avait ménagé une place de bibliothécaire. Il était dans cette ville lorsque, par l'entremise du général Bertrand, il obtint un emploi lucratif dans l'administration des provinces illyriennes. Les attributions de cet emploi s'augmentèrent sous l'administration du duc d'Abrantès et du duc d'Otrante, qui furent appelés successivement à l'administration de ces provinces conquises, et il fut encore chargé de la direction du journal qu'on y avait établi sous le titre de *Télégraphe illyrien*. Telle était sa position depuis peu de mois, lorsque les événements de 1814 vinrent l'arracher d'une manière violente aux espérances qu'elle lui permettait. Il rentra en France où il trouva dans l'amitié de M. Étienne le commencement de nouvelles relations littéraires et la possibilité d'entreprendre quelques travaux. Attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, Nodier suivit la ligne politique qu'avaient choisie ses rédacteurs, et en 1814 il fut un des premiers à faire une profession de foi toute royaliste et bourbonnienne; l'on put se demander alors si *la Napoléone* avait été l'œuvre d'un républicain ou d'un royaliste déguisé? La conduite de Nodier rendait la réponse facile; toutefois son zèle, son dévouement, ses malheurs, les persécutions auxquelles il avait été en butte, furent oubliés, Nodier eut la délicatesse de ne pas s'en prévaloir, et Fouché n'eut garde de les rappeler au nouveau maître. Lorsque Napoléon remonta sur le trône, on put croire que Nodier serait disposé à se ranger sous sa bannière : le ministre de la police l'y engagea; l'écrivain répondit par un article intitulé : *Bonaparte au 4 Mai*, qu'on lut avec surprise dans *le Nain Jaune*, et qui fut reproduit dans plusieurs journaux de départements; inquiet du succès de cet écrit, Nodier s'exila volontairement de la capitale, se réfugia chez un ami, et ne revint à Paris qu'après la rentrée du roi; on dit qu'il envoya des articles au *Moniteur de Gand*. L'auteur de *la Napoléone* et de *Bonaparte au 4 Mai* fut favorablement accueilli, et récompensé par des lettres de noblesse. Heureusement pour Nodier, son talent littéraire lui était plus lucratif que les *lettres patentes;* il continua de participer à la rédaction du *Journal des Débats*. Les feuilles publiques avaient annoncé, en 1818, le prochain départ de Nodier pour la Crimée, où il allait, disait-on, occuper une des principales chaires du lycée Richelieu, fondé par l'empereur de Russie à Odessa; cette nouvelle ne se confirma pas; mais quelques années plus tard, Nodier fut nommé à la place de bibliothécaire de l'Arsenal, fonctions en harmonie avec ses goûts, et qu'il remplit jusqu'à sa mort, qui fut hâtée par l'abus des liqueurs fortes. Nodier mourut le 27 janvier 1844. Il a été en outre, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur, et appelé, entre MM. Thiers et Scribe à faire partie du sénat académique. Nodier avait des passions vives et des goûts fort chers. Déjà son traitement de bibliothécaire ne lui suffisait pas, et il frappait à toutes les portes pour y suppléer. J. Laffitte vint à son secours, et la liste civile de Charles X et de Louis-Philippe ne lui fit pas défaut. En même temps, il faisait pour les libraires-éditeurs force prospectus et réclames, sur tous les tons et dans toutes les couleurs. C'était sa spécialité. Il concourait aussi à beaucoup de journaux et d'entreprises, dont la plupart sont restées inachevées. Au plus grand nombre il ne donnait, ou, pour mieux dire, il ne vendait que son nom; à quelques-unes, une préface et des notes; le plus souvent rien du tout, et cependant il ne manquait jamais de recevoir quelque chose. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, Nodier a publié un grand nombre de productions littéraires.

On en peut voir la liste dans *la France littéraire,* publiée par Querard. On vient de publier comme posthumes : un nouveau roman, sous le titre de *Franciscus Colonna,* dernière nouvelle de Ch. Nodier ; et une *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, précédée de la *Vie* de Ch. Nodier, par M. Francis Wey.

NODOT (François), munitionnaire des armées de Louis XIV en Allemagne, est principalement connu par la publication de quelques *Fragments de Pétrone* (Paris, 1694), qu'il prétendit avoir découverts à Belgrade, mais les savants en contestèrent l'authenticité ; il tenta de réfuter leurs objections dans un écrit intitulé: la *Contre-Critique*. Nodot a refait, d'après Jean d'Arras, *l'Histoire de Mélusine,* 1698 et 1700, in-12, ainsi que l'*Histoire de Geoffroy à la Grand'-Dent,* suite du roman de *Mélusine,* 1700, in-12. On lui doit encore quelques ouvrages, mais ils n'offrent plus aucun intérêt.

NOÉ (*Repos, Consolation*), fils de Lamech, naquit l'an 2978 avant J. C. Il fut vertueux dans un temps que l'Écriture nous représente comme le règne de la plus profonde corruption : aussi trouva-t-il grâce devant le Seigneur, qui, se repentant d'avoir créé l'homme, voulait l'anéantir avec tous les êtres vivants. Noé reçut l'ordre de construire une arche de *trois cents coudées de longueur* (environ 512 pieds) , *cinquante de largeur* (85 pieds), *et trente de hauteur* (51 pieds), et de s'y enfermer avec sa femme, ses fils Sem, Cham et Japhet, et les femmes de ses fils, après y avoir fait entrer aussi sept paires de tous les animaux purs et deux des impurs ; il n'y eut d'exception que pour les reptiles, dont une paire seulement, dans chaque espèce, dut être recueillie, *afin d'en conserver la race sur la terre.* Lorsque Noé eut rempli toutes les instructions qui lui avaient été données, les sources du grand abîme des eaux furent rompues, les cataractes du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba sur la terre pendant 40 jours et 40 nuits. Les eaux s'élevèrent de 15 coudées par-dessus les plus hautes montagnes ; mais l'arche était portée sur les eaux, qui, lorsqu'elles eurent repris leur cours ordinaire, lui permirent de s'arrêter sur les montagnes d'Arménie (le mont Ararath, dit-on, près de la ville d'Érivan). Enfin, le 27e jour du 2e mois de l'an 601 de la vie de Noé, la terre étant entièrement séchée, le patriarche sortit de l'arche avec tous les êtres vivants qu'il y avait enfermés. On a demandé souvent s'il était vrai qu'il y eût eu un déluge, et, cette hypothèse admise, si le déluge avait été universel. On peut opposer aux incrédules l'autorité de Leibnitz, de Newton, de Bonnet, de Cuvier et de tant d'autres physiciens illustres, dont l'énumération serait trop longue. On sait d'ailleurs que tous les peuples orientaux ont conservé la tradition de Noé, souvent même sous son vrai nom. On a dit, non sans de grandes probabilités, qu'il est l'*Orus,* l'*Apollon,* l'*Ogygès,* le *Saturne,* le *Janus,* le *Protée,* le *Vertumne,* le *Bacchus* des Grecs et des Romains , l'*Osiris* et le *Mercure* des Égyptiens , le *Xisutre* des Chaldéens, le *Vichnou* des Indiens. Quoi qu'il en soit, Dieu répandit ses bénédictions sur Noé et sa famille au sortir de l'arche, et leur dit : *Je mettrai mon arc* (l'arc-en-ciel) *dans les nues, et il sera le signe de mon alliance.* Noé planta le premier la vigne, but du vin et s'enivra ; les railleries de Cham furent punies par la malédiction paternelle qui s'étendit à toute sa race. Le patriarche vécut 350 ans après le déluge, et mourut ainsi à l'âge de 950 ans. Ses trois fils repeuplèrent la terre : on croit communément que les habitants de la Syrie et de l'Asie orientale descendent de Sem ; ceux de l'Arabie et de l'Afrique de Cham, et ceux de l'Asie Mineure et de l'Europe de Japhet, sauf les nombreux mélanges et les migrations qui ont eu lieu depuis. (*Voyez,* pour plus de détails entre autres écrits, les *Réponses critiques* de Bullet, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés des incrédules sur la certitude du déluge, sur l'arche, le corbeau, la colombe , l'arc-en-ciel, etc.)

NOÉ (Marc-Antoine de), né au château de la Grimaudière, diocèse de la Rochelle, en 1724 , fut d'abord grand vicaire de Rouen, puis évêque de Lescar. Député du clergé de Rouen aux états généraux, il n'y siégea point; il protesta contre la suppression de son siége par la nouvelle division ecclésiastique du royaume et passa en Espagne, d'où plus tard il se rendit en Angleterre. Après le concordat, il fut nommé à l'évêché de Troyes, et mourut dans cette ville en 1802 , peu de jours après avoir été présenté, dit-on, pour un chapeau de cardinal. Ses *OEuvres* ont été publiées par M. Auguis, 1818, in-8°. On y distingue un *Discours* prononcé pour une bénédiction de drapeaux en 1781 ; une *Lettre pastorale* à l'occasion d'une mortalité de bestiaux qui avait fait de grands ravages dans son diocèse ; un *Éloge d'Évagoras,* traduit d'Isocrate ; un *Éloge des guerriers morts dans la guerre du Péloponèse,* extrait de Thucydide, et une paraphrase de l'*Épître de saint Paul aux Romains.*

NOÉ-MÉNARD (Jean de la). *Voyez* **MÉNARD.**

NOEL (François), savant jésuite allemand, missionnaire à la Chine, né vers 1640, a publié : *Observationes mathematicæ et physicæ in Indiâ et Chinâ factæ, ab anno* 1684 *usque ad annum* 1708, Prague, 1710, in-4° ; *Sinensis imperii libri classici VI,* 1711, in-4° : ces livres sont du second ordre ; trois avaient été déjà traduits par les PP. Intorcetta, Costa, Couplet, etc ; mais le P. Noël a travaillé sur les originaux, et n'a pas reproduit la *version* de ses prédécesseurs ; il a très-bien entendu les écrits de Confucius et de ses disciples ; mais on lui reproche un style diffus et prolixe ; *Philosophia sinica*, 1711, in-4°, ou *Recueil* d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu , sur l'esprit et le sens des cérémonies mortuaires, et sur la morale et les devoirs de l'homme ; les autres ouvrages de ce savant missionnaire ne peuvent plus offrir aucun intérêt.

NOEL (Jean-Baptiste), conventionnel, né le 24 juin 1727 à Remiremont, exerça d'abord la profession d'avocat. Chargé des intérêts du chapitre noble de cette ville, en qualité d'officier principal de l'insigne église , il fut membre de l'assemblée provinciale de Lorraine en 1788, puis procureur syndic du district de Remiremont en 1789, et député à la Convention en 1792. Il fut l'un des 7 membres de cette assemblée qui refusèrent de prendre part au jugement qui condamna Louis XVI ; il paya de sa tête cet acte de courage, et mourut sur l'échafaud le 8 octobre 1793, peu de temps après avoir sauvé la vie aux officiers municipaux de Tours , que son collègue Léon Bourdon voulait envoyer à la mort.

NOEL, peintre de marine, né à Rouen, était fort jeune lorsque Vernet, son maître, lui conseilla d'accompagner Choppe d'Auteroche dans son voyage en Californie. Cette dangereuse campagne ne fit qu'irriter son goût pour la navigation ; il partit pour Lisbonne, accompagna l'amiral don Joseph de Mello dans son expédition à Gibraltar, et, par sa protection, eut les moyens d'exécuter le dessin le plus parfait de cette forteresse inexpugnable. Enfin il entreprit de faire connaître les ports principaux de la Péninsule, et exécuta ce grand projet avec perfection. Cet artiste mourut en janvier 1834, âgé de 81 ans. Ses tableaux, d'un ton de couleur et d'une vérité remarquables, sont très-nombreux. Noël peignait comme en se jouant, avec une étonnante facilité, le lever et le coucher du soleil à la mer, la sortie d'une flotte, la rencontre de deux vaisseaux en pleine mer, etc. Ce sont les sujets qu'il traitait de préférence ; mais il en a exécuté une foule d'autres, et toujours avec cette vérité qui fait le charme de toutes les compositions pittoresques comme littéraires.

NOEL (François-Joseph), littérateur, et auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages classiques qui ont plus contribué à sa fortune qu'à sa réputation, est né, vers 1755, à Saint-Germain en Laye, où son père, Provençal de naissance, exerçait l'état de marchand fripier. L'ardeur que le jeune Noël montrait pour l'étude, dès sa tendre enfance, inspira de l'intérêt à un homme opulent qui obtint pour lui une bourse au collége des Grassins à Paris, puis à celui de Louis le Grand, où il eut Robespierre pour condisciple. Après avoir fait d'excellentes études et remporté les premiers prix à l'université de Paris, il embrassa l'état ecclésiastique, fut maître de quartier, et ensuite professeur de sixième au collége de Louis le Grand. L'abbé Noël se montra zélé partisan de la révolution, rédigea le journal, intitulé : *la Chronique*, et obtint une place de chef de bureau au ministère des affaires étrangères. Lorsque, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, l'assemblée constituante donna un gouverneur au Dauphin, Noël fut au nombre des candidats. Envoyé en Angleterre avec une mission diplomatique à la fin d'août 1792, par le conseil exécutif qui avait remplacé l'autorité royale, il passa, au commencement de 1793, comme chargé d'affaires à la Haye, où il fut insulté vers la fin de février. La guerre ayant éclaté, il revint en France où son patriotisme, attesté par l'administration de la police de Paris et manifesté par une lettre qu'il publia *sur l'antiquité du bonnet rouge*, lui valut une autre mission. En 1793, il osa cependant blâmer les opérations de Robespierre, fut incarcéré quelque temps, mais obtint la liberté avant la chute du tyran qu'il avait su fléchir. Nommé, par la Convention nationale, ministre plénipotentiaire à Venise vers la fin de 1794, il fut rappelé, peu de mois après, et remplaça, en février 1795, Clément de Ris, comme l'un des commissaires de l'instruction publique. La Hollande venait d'être conquise par Pichegru, Noël y retourna, avec le titre de ministre plénipotentiaire, avant la fin de cette année, et, en octobre 1796, il demanda quatre millions à la nouvelle république, dont la création et l'installation étaient en grande partie son ouvrage. Pendant sa résidence dans les provinces bataves, il demanda que les émigrés français en fussent expulsés, et que le passage en fût refusé aux prêtres déportés qui cherchaient à rentrer en France. Il prévint aussi le ministre de la police générale des correspondances que Louis XVIII entretenait à Paris. Il épousa, en mai 1797, la fille d'un riche banquier de Rotterdam, fut remplacé, au mois d'octobre, par Charles Lacroix, et vint reprendre ses fonctions de commissaire de l'instruction publique. En juillet 1799, il fut dénoncé, par Quatremère Disjonval, à la Société du manége, qui était une queue de celle des jacobins, comme ayant favorisé, en Hollande, les ennemis de la république ; mais la dénonciation n'eut pas de suite, ce club ayant été fermé trois semaines après. La révolution du 18 brumaire ne fut point nuisible aux intérêts de Noël. Appelé d'abord au tribunat, il fut nommé, en mars 1800, commissaire général de police à Lyon, puis, le 30 novembre suivant, préfet du Haut-Rhin jusqu'au mois de juin 1802, qu'il devint inspecteur général de l'instruction publique. Il a conservé cette place sous le gouvernement consulaire, impérial et royal, et il la remplit sous le titre d'inspecteur général des études, jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1841. Il était depuis longtemps membre de la Légion d'honneur ; il a débuté dans la littérature par des pièces de vers. La liste de ses nombreux ouvrages, dont quelques-uns sont estimés, mais dont la plupart sont des compilations et des livres classiques qui, fréquemment réimprimés parce que l'auteur a eu toutes les facilités de les faire adopter pour l'usage des lycées impériaux et des colléges royaux, sont réellement devenus pour lui des objets de spéculation mercantile.

NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph), icthyographe, né le 16 juin 1765 à Dieppe, mort à Drontheim (Norwége), le 22 février 1822, à son retour d'un voyage au Cap-Nord, avait obtenu successivement les titres d'inspecteur de la navigation, d'inspecteur général des pêches, et était associé aux académies de Pétersbourg, de Turin, de New-York, de Philadelphie, etc. Ce savant, qui embrassa dans ses études la statistique, les antiquités, les langues étrangères, et particulièrement l'histoire et la théorie de la pêche, a publié entre autres ouvrages : *Histoire naturelle de l'éperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8° ; *Premier essai sur le département de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8° ; *Tableau historique de la pêche de la baleine*, 1800, in-8° ; *Tableau statistique de la navigation de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen*, etc., 1803, in-8° ; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continents*, 1815, in-4° : il n'en a paru que deux vol. Il a fourni divers articles à l'*Histoire naturelle des poissons*, de Lacépède, au *Magasin encyclopédique*, à la *Biographie universelle*, etc.

NOÉMI, femme d'Élimelech, de la tribu de Benjamin, suivit son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils à deux filles moabites, dont l'une était Ruth. Ayant ensuite perdu ses deux fils, elle retourna en Judée avec Ruth, qui épousa Booz.

NOESSELT (Jean-Auguste), théologien protestant, naquit à Halle, en 1734 ; et, après avoir fait d'excellentes études, il visita les diverses parties de l'Allemagne, ainsi que la Suisse et la France. Revenu dans sa ville

natale, il y professa, en 1762, la philosophie et la théologie à l'université, où ses leçons attirèrent un concours immense d'auditeurs. Appelé au conseil privé du roi de Prusse, son souverain, il ne jouit pas longtemps de cette distinction, et mourut à Halle, avec le titre de doyen de l'université, le 11 mars 1807. Ses principaux ouvrages sont : *Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne,* Halle, 1766, in-8°; *Sur le mérite de la morale,* Halle, 1771, 1783, in-8°; *Instruction pour la connaissance des meilleurs livres de théologie*, Leipzig, 1779, in-8°; 4e édition, 1800; *Instruction pour les élèves en théologie,* Halle, 1785-89, 1791, 3 vol. in-8°.

NOGARET (Guillaume de), chancelier de Philippe le Bel, né au 13e siècle à Saint-Félix-de-Caraman, dans le Lauragais, d'une famille qui a été la tige des ducs d'Épernon, professa d'abord le droit à l'université de Montpellier. Il devint ensuite juge-mage de la sénéchaussée de Nîmes, fut anobli vers l'an 1300 par Philippe le Bel, en récompense de ses services, notamment pendant les discussions de ce prince avec le pape Boniface VIII, et mourut à Paris en 1314 avec le titre de chancelier ou de garde des sceaux. L'*Histoire du Languedoc*, t. IV, note 11, fournit des recherches sur sa vie.

NOGARET (François-Félix), littérateur et poëte, naquit à Versailles, le 6 novembre 1740. Fils d'un premier commis du comte de Saint-Florentin, depuis duc de la Vrillière, ministre de la maison du roi et en même temps de la police et de l'intérieur, Nogaret entra, en 1761, dans les bureaux de ce ministère, y resta sous les successeurs de la Vrillière, jusqu'aux premières années de la révolution, et fut aussi bibliothécaire de la comtesse d'Artois. Le comité de salut public de la Convention nationale s'étant attribué, en 1793, l'exercice du pouvoir exécutif, Nogaret qui, pour prix de 30 années de services, avait obtenu une pension de 1,300 francs, se retira dans le château d'un ami, où il dirigea des ateliers de salpêtre. De retour à Paris, lorsque, en 1795, les départements ministériels eurent été rétablis, sous le gouvernement du Directoire, il obtint du ministre de l'intérieur, Bénezech, un emploi dans ses bureaux, et fut nommé par Lucien Bonaparte, en 1800, seul et unique censeur dramatique. Congédié par le ministre Fouché, en 1807, Nogaret fut entièrement oublié sous le gouvernement impérial et sous la restauration. Retiré, en 1828, chez son petit-fils, notaire à Vitry-sur-Seine, il revint à Paris, et y mourut en juin 1831. Ses productions littéraires ne vont pas à moins de 50; on en peut voir les titres dans la *France littéraire* de Quérard.

NOGARET (D. V. Ramel de), conventionnel, était avocat à Carcassone. Député par la sénéchaussée de cette ville aux états généraux, il s'occupa principalement de finances et de contributions, fut chargé d'une mission dans le Finistère, qu'il remplit avec succès, et devint secrétaire de l'assemblée. En 1792 le département de l'Aude le nomma député à la Convention. Dans le procès du roi, il vota pour la mort, sous la condition que le jugement serait soumis à la sanction du peuple; cependant, par une déplorable contradiction il rejeta le sursis. Il s'opposa à l'établissement du *maximum*, fut rapporteur de la commission des contributions, et fit rendre le décret sur l'emprunt forcé d'un milliard. Envoyé en mission en Hollande, lors de la conquête de ce pays par Pichegru, pendant le reste de la session il se livra exclusivement à la partie financière. Au conseil des Cinq-Cents, où il fut réélu, on le vit souvent à la tribune parler sur cet objet. Nommé ministre des finances en 1796, il montra de la capacité dans ce poste qu'il remplit jusqu'au 20 juillet 1799. Il ne fut appelé à aucune fonction sous le gouvernement impérial, et ne reparut qu'en mai 1815. Nommé préfet du Calvados, il fut ensuite obligé, comme régicide ayant accepté des fonctions pendant les cent jours, de sortir de France. Retiré à Bruxelles, il s'y fit inscrire sur le tableau des avocats, et mourut dans cette ville en 1829. On a de lui plusieurs *Écrits* importants sur les finances.

NOGARI (Joseph), peintre, né à Venise en 1699, étudia les premiers principes de son art sous Pilloni, et passa ensuite dans l'école de Balestra, célèbre peintre véronais, établi alors à Venise. Les progrès de l'élève furent rapides, et bientôt il se plaça au rang des artistes les plus distingués. Parmi ses nombreuses productions, on estime particulièrement une *Charité*, et le *Silence*, ou l'*Enfant-Jésus dormant dans les bras de sa mère,* tableau qui rappelle la fameuse *Nuit* du Corrége. Le fond de ses figures à demi-corps est dans le goût de Rembrandt. Nogari mourut à Venise en 1763. Peiroleri a beaucoup gravé d'après ce peintre.

NOGAROLA (Isotta), dame de Vérone, célèbre par sa beauté et ses talents, morte en 1466, joignait un talent agréable pour la poésie, à des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences cultivées à cette époque. On a d'Isotta : *Dialogus quo utrùm Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota, sed non adeò explicata, continetur,* Venise, Alde, 1563, in-4°. La Bibliothèque royale de Paris possède un recueil de *Lettres* de cette dame, et Maffei donne les titres de plusieurs pièces inédites dont elle est l'auteur, et qui se trouvent dans les bibliothèques d'Italie. Isotta Nogarola a été quelquefois confondue avec Isotta de Rimini, maîtresse de Sigismond-Pandolfe Malatesti. On trouvera dans le tome V des *Mémoires* de d'Artigny des *remarques* sur ces deux dames par l'abbé Saas.

NOGAROLA (Léonard), frère de la précédente, protonotaire apostolique, est auteur de deux traités : l'un *de mundi Æternitate*, Vicence, 1480, et l'autre *de Beatitudine,* Bologne, 1481.

NOGAROLA (Louis), de Vérone, habile helléniste du 16e siècle, a traduit du grec en latin *Ocellus Lucanus de Naturâ universi,* avec des *notes* et une *Lettre* sur les hommes illustres d'Italie qui ont écrit en grec, Genève, 1596, in-8°.

NOGAROLA (Thadée), né à Vérone, le 24 décembre 1729, d'une ancienne famille, entra chez les jésuites, en 1748, et y fut employé à l'enseignement. Il professait la théologie à Bologne, au moment de la suppression de sa société. Sa *Dissertation théologique sur la disposition nécessaire pour recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence,* Vérone, 1800, in-8°, lui suscita une controverse. Son dernier ouvrage est une *Explication et défense des quatre articles du clergé de France,* en 1682, Vérone, 1808, in-8°. Nous ne savons pas précisément l'année de sa mort.

NOGHERA (Jean-Baptiste), jésuite, né à Berbeno, dans la Valteline, en 1719, professa la rhétorique à Milan, puis l'éloquence sacrée à Vienne jusqu'à la suppression de la société, et mourut dans sa patrie en 1784. Parmi ses ouvrages on cite : *De l'éloquence sacrée moderne*, 1752; *Discours de Démosthène, traduits et enrichis de notes*, 1753; *Sur les anciens et les modernes*, 1774. Ses différents écrits ont été publiés à Bassano en 1790, 17 vol. in-8°. Tiraboschi, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, et le comte Giovio, dans ses *Hommes illustres du diocèse de Côme*, citent avec éloge ce littérateur.

NOGUEZ (Pierre), bachelier de la faculté de médecine à l'université de Paris, naquit, vers la fin du 17e siècle, à Sauveterre, petite ville de France dans le Béarn. Après avoir fait, avec succès, ses études médicales, il partit pour l'Amérique, et exerça, pendant plusieurs années, la médecine dans l'île de Saint-Domingue. Revenu à Paris, il fut nommé démonstrateur d'histoire naturelle au Jardin du Roi, et remplit cette charge jusqu'à sa mort, dont nous ne connaissons point l'époque. Noguez a publié les ouvrages suivants : *Anatomie du corps humain en abrégé*, Paris, in-12; *Nouvelle manière de faire l'opération de la taille, pratiquée par Douglas, avec ce qu'a écrit Rousset et le Traité de Cheselden*, Paris, 1724, in-12; *Sanctorii Sanctorii de statica medicina, aphorismorum sectionibus septem distinctorum explanatio physico-medica*, etc., Paris, 1725, 2 vol. in-12, etc.

NOINTEL (Charles-François OLIER, marquis de), ambassadeur de France à Constantinople, de 1670 à 1678, fils d'un conseiller au parlement de Paris, suivit d'abord la même carrière que son père, et fut nommé conseiller en 1661 ; quelques années après il eut le titre de conseiller d'État, puis fut envoyé à Constantinople avec la mission de renouveler les anciennes capitulations entre la France et la Turquie, en y faisant insérer une réduction sur les droits de douane, d'obtenir le rétablissement des échelles du Levant, et un libre commerce par la mer Rouge, enfin, de protéger la religion catholique et les saints lieux. Il déploya pendant son ambassade une fermeté de caractère à laquelle il dut le succès de ses négociations, et les nouvelles capitulations furent signées le 6 juin 1673. Pour s'assurer de leur exécution dans les différentes échelles où les Français portaient leur commerce, Nointel les parcourut toutes ; il prit à sa suite deux peintres habiles, auxquels il fit dessiner tous les objets d'antiquités qui frappaient son attention ; il achetait les médailles, copiait les inscriptions, enlevait des marbres : plusieurs de ses dessins existent dans des collections particulières ; un volume de dessins précieux du temple de Minerve à Athènes est depuis 1770 dans la Bibliothèque du roi à Paris, et la plupart des inscriptions qu'il a recueillies sont au Musée des antiques. Les dépenses énormes qu'il faisait, autant pour soutenir la dignité de son poste que pour faire des acquisitions d'objets rares et précieux, ayant mécontenté la cour, Nointel fut rappelé en 1678, et mourut à Paris en 1685. On trouve à la Bibliothèque royale de Paris les deux ouvrages suivants, que l'on suppose composés par un parent de l'ambassadeur : *Mémoire concernant la province entière de Bretagne, dressé par ordre du roi en 1698, par M. de Nointel, intendant de ladite province*, in fol. ; *Projet d'une ordonnance générale sur le fait des monnaies, avec les preuves tirées des ordonnances, édits, déclarations et arrêts des conseils et cour des monnaies, par M. de Nointel, revu et corrigé par M. d'Aguesseau, procureur général au parlement*, in-fol.

NOINVILLE. *Voyez* **DUREY.**

NOIR (Jean le), prêtre, natif d'Alençon, eut des succès dans la chaire, tant à Paris qu'en province. Nommé chanoine théologal de Séez en 1652, il continua de se livrer à la prédication. Vif et ardent, il eut des discussions avec l'évêque de Séez, Rouxel de Medavy, et montra peu de mesure dans ces disputes. Exilé à Fougères, en 1663, il n'en devint que plus irritable, dénonça son évêque, et publia contre lui des Mémoires où il le taxait d'erreur en matière de foi. Condamné, en 1684, à faire amende honorable comme diffamateur, il fut mis en prison à Saint-Malo, et mourut dans le château de Nantes, le 22 avril 1692, âgé de 70 ans. Ses principaux ouvrages sont, outre ses *Mémoires*, les *Avantages incontestables de l'Église sur les calvinistes*, Paris, 1673; les *Nouvelles lumières politiques, ou l'Évangile nouveau du cardinal Pallavicini*, 1676 et 1687, in-12.

NOIR (le). *Voyez* **LENOIR.**

NOIR (le prince) ou de Galles. *Voyez* **ÉDOUARD.**

NOIRET (Jean-Adrien), né à Paris le 1er août 1769, mort dans la même ville le 14 août 1832, enlevé par le choléra, employé supérieur à la banque de France, se livra aux calculs de l'escompte et fit plusieurs ouvrages sur cette partie. On cite entre autres : *Tarif de l'escompte à 4 p.* 100 (2 éditions), in-12 ; *Tarif des anciennes monnaies des Francs*, in-18; *Tarif des comptes faits, ou Nouveau Barème décimal présentant* 126,600 *comptes faits*, in-8° ; *Tableau de l'intérêt à tant pour cent par an*, in-12.

NOIROT (Claude), avocat et juge en la mairie de Langres, né dans cette ville en 1570, a publié l'*Origine des masques, momeries, bernés et revannés ès jours de carême-prenant, menées sur l'âne à rebours, et charivaris*, 1609, in-8°, livre singulier et recherché des curieux ; *le Jugement des anciens Pères et philosophes sur les mascarades*, 1609, in-8°, ouvrage plus rare, mais moins recherché que le premier.

NOLANT, sieur de **FATOUVILLE.** *Voy.* **FATOUVILLE**, surnom sous lequel cet auteur dramatique était plus connu.

NOLASQUE (St. Pierre), fondateur de l'ordre de la Merci, né vers l'an 1189, près de St.-Papoul dans le Languedoc, montra dès son enfance une disposition particulière à soulager les malheureux. Brûlant de signaler son zèle pour la foi, il suivit Simon de Montfort dans son expédition contre les Albigeois, et ne se distingua pas moins par sa valeur et ses talents que par sa piété. Chargé de l'éducation de Jacques, fils de Pierre d'Aragon, tué à la bataille de Muret, il suivit le jeune prince à Barcelone en 1215, et trouva plus tard en lui un puissant coopérateur à l'œuvre qu'il entreprit pour la rédemption des captifs. La fondation de son ordre remonte à 1223. Dans deux voyages qu'il fit au royaume de Valence, il racheta plus de 400 esclaves chrétiens ; il visita ensuite les côtes de l'Afrique dans le but de porter des consolations aux captifs. Sa réputation parvint jusqu'à saint Louis ;

ce prince voulut l'emmener en Palestine ; mais ses infirmités ne lui permirent pas d'entreprendre cette longue navigation. Il mourut en 1256. L'ordre de la Merci, confirmé en 1230 par le pape Grégoire IX, subit quelques modifications dans la règle que lui avait donnée son fondateur ; il comptait 18 maisons en France, plusieurs en Espagne, en Italie et en Amérique. On trouve des détails sur cet institut dans l'*Histoire des ordres monastiques,* par Hélyot, et la *Vie* de Pierre de Nolasque dans Baillet, Godescard et les bollandistes.

NOLDE (Adolphe-Frédéric), médecin allemand, né Neustrelitz, ville du grand-duché de Mecklembourg, en 1764, fit ses études médicales à l'université de Gœttingen, où il fut reçu docteur en 1786. Il devint, en 1794, professeur ordinaire d'accouchements à Rostock, et, 12 ans après, professeur ordinaire au collége médico-chirurgical de Brunswick et directeur de l'établissement d'accouchements de la même ville. En 1810, le roi de Westphalie l'appela à Halle pour y occuper la chaire de thérapeutique et pour diriger la clinique de cette université ; il mourut en 1813. Voici la liste de ses principaux écrits : *Dissertatio inauguralis sistens momenta quædam circa sexûs differentiam,* Gœttingen, 1788, in-8° ; *Galerie des écrivains anciens et modernes sur l'hygiène du beau sexe* (en allemand), Rostock et Leipzig, 1794-1801, 2 vol. in-8° ; *Prière aux médecins pour l'amélioration de la médecine populaire,* Rostock, 1795, in-8° (en allemand) ; *Mémoires sur les accouchements* (allemand), Rostock et Erfurt, 1801, 1811, 2 vol. in-8° ; *Observations sur la vaccine* (allemand). Erfurt et Gotha, 1802, in-8°, etc.

NOLI (Antonio da), navigateur génois, appartenait à une famille distinguée. On ne sait rien sur ses premières années, sinon qu'il avait fait de bonnes études. Des désagréments qu'il éprouva dans sa patrie l'ayant décidé à la quitter vers 1449, il alla en Portugal avec deux gros navires et un troisième moins grand. Son frère Barthélemi et son neveu Raphaël l'accompagnaient. L'infant dom Henri, ce grand promoteur des entreprises maritimes, accueillit avec distinction Noli, le nomma son écuyer et ne tarda pas à lui conférer le commandement d'un vaisseau pour concourir à continuer les découvertes le long de la côte occidentale d'Afrique. Les détails sur les campagnes de Noli nous manquent. La première mention que l'histoire nous fournisse sur son compte est celle qui en a été faite par Cadamosto. Noli accompagna ce navigateur dans son second voyage, en 1456. Ils découvrirent alors l'archipel du Cap-Vert, puis allèrent à la Gambie, qu'ils remontèrent jusqu'à 60 milles ; ensuite ils revinrent en Portugal. On peut consulter l'article de Cadamosto pour les livres qui parlent des découvertes de ce marin et de son compagnon ; mais aucun de ces ouvrages ne donne le nom de Noli au Génois qui se joignit à lui pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique en naviguant au sud du Cap-Vert.

NOLIN (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris en 1657, fut un des élèves de Poilly. Il posséda bien la partie mécanique de son art, exécutant avec propreté. Après avoir fait un voyage à Rome, il revint travailler dans sa patrie. On a de lui *le Miracle des cinq pains,* très-grande pièce d'après Raphaël : les *Vues, Plans, Coupes et Élévation du château de Versailles,* en plusieurs grandes planches in-fol. Il se livra au commerce d'estampes et y joignit celui des cartes de géographie, en grava et mit au jour un grand nombre sous son nom ; elles ne manquent pas d'exactitude pour le temps où elles parurent, surtout celles qui portent le nom de Tillemon, c'est-à-dire de Nicolas de Tralage. Le 3 mai 1690, le roi lui accorda un privilége portant permission de graver ou faire graver plusieurs dessins. Il gravait avec application, et donnait de la netteté et de la grâce aux cartes qu'il publiait. Souvent elles sont accompagnées d'ornements qui en rehaussent le prix pour une classe d'amateurs, et qui aujourd'hui les font encore rechercher. On remarque sa carte de France en six feuilles et demie (1692) : l'encadrement offre les portraits en médailles de tous les rois de France ; elle était très-estimée. Quelquefois le luxe de ces enjolivements est poussé à l'excès, surtout dans son *Globe terrestre* en 7 feuilles, et qui en a 4 d'ornements ; c'est cette carte qui donna lieu au procès en plagiat intenté par Guillaume Delisle à Nolin. On ignore l'époque de la mort de Nolin.

NOLIN (Jean-Baptiste), né à Paris vers 1686, fils du précédent, continua son commerce, publia des cartes et des atlas, et mourut en 1762. Langlet Dufresnoy cite dans sa *Méthode pour étudier l'histoire,* et dans sa *Méthode pour étudier la géographie,* les principales cartes de Nolin.

NOLIN (l'abbé), chanoine de Saint-Marcel à Paris, acquit de la réputation dans le 18e siècle par son goût pour les plantes. Il s'était occupé, dans ses voyages, de recueillir des arbres, des arbrisseaux et des arbustes curieux, et les avait introduits dans les jardins français. Degrace, auteur du *Bon jardinier,* cite Nolin avec éloge comme ayant fait connaître la manière de les parer de ces végétaux étrangers ; et Delaunay, continuateur de cet ouvrage, donne également des louanges à Nolin. Enfin Delille parle de lui dans le 2e chant des *Géorgiques françaises.* Il paraît que Nolin était né en Lorraine, et il est généralement qualifié de décorateur des jardins du roi à Paris. Il publia, en société avec l'abbé Blavet, sous le voile de l'anonyme : *Essai sur l'agriculture moderne, dans lequel il est traité des arbres, des arbrisseaux, oignons de fleurs et arbres fruitiers,* Paris, 1755, in-12.

NOLLEKENS (Joseph), sculpteur anglais qui, s'il ne fut pas très-habile, acquit cependant une fortune considérable, était fort admiré en Angleterre, quoique son style fût mesquin et de mauvais goût, comme celui de l'école française sous Louis XV. On cite de lui une *Vénus,* à laquelle il travailla longtemps. Il mourut en 1823, à l'âge de 85 ans, laissant 300,000 livres sterling (environ 8 millions) dont il fit trois legs de 50,000 livres sterling chacun : l'un au roi d'Angleterre ; l'autre à Douce, commentateur de Shakspeare, et le troisième au docteur Kerrick, bibliothécaire à Cambridge.

NOLLET (Dominique), peintre, né à Bruges en 1640, fut attaché au duc Maximilien de Bavière en qualité de surintendant de son cabinet de tableaux ; il suivit ce prince dans ses disgrâces et vint avec lui à Paris. Lorsque Maximilien retourna dans ses États, il l'y accompagna ; mais après la mort de l'électeur, il retourna à Paris, où il mourut en 1736. Parmi ses meilleurs tableaux, on cite

un *saint Louis débarquant à la terre sainte et reçu par les religieux carmes.* La manière de ce maître se rapproche de celle de van der Meulen ; ses paysages ainsi que ses batailles sont estimés des amateurs : ses ouvrages se distinguent en général par la chaleur et l'harmonie des tons.

NOLLET (l'abbé Jean-Antoine), l'un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la physique, naquit en 1700, à Pimpré, dans le Noyonnais. Associé par Dufay à ses recherches sur l'électricité, puis favorisé dans ses études par Réaumur, il acquit bientôt des connaissances très-étendues. D'après les conseils de ses amis, il donna un cours de physique qui jeta les fondements de sa réputation. L'Académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1739. Après avoir répété ses expériences à Turin et à Bordeaux, il publia en 1743, la première partie de ses *Leçons de physique,* ouvrage le plus clair et le plus méthodique qui eût encore paru sur ce sujet. Chargé en 1749 d'aller en Italie recueillir des notions sur l'état des sciences dans cette contrée, il en rapporta de nombreux manuscrits qu'il communiqua à l'Académie. Une chaire de physique expérimentale fut créée pour lui en 1756 ; il reçut bientôt après le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France. Il fut nommé professeur de physique expérimentale à l'école d'artillerie de la Fère, puis à celle de Mézières, et mourut à Paris le 24 avril 1770, aux galeries du Louvre, où le roi lui avait donné un logement. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale,* 1743, 6 vol. in-12 ; 1759, etc.; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1749, in-12 ; *Essai sur l'électricité des corps,* 1750, in-12 ; *Recueil de lettres sur l'électricité,* 1753, 3 vol. in-12 ; *l'Art des expériences,* 1770, 3 vol. in-12, figures ; *l'Art du chapelier,* dans la *Description des arts* de l'académie ; un grand nombre de *Mémoires* dans le recueil de cette société et dans les *Transactions philosophiques.* On trouve un extrait de son *Éloge,* prononcé à l'Académie par Grandjean de Fouchy, dans le *Nécrologe* des hommes célèbres de France, tome VII, et dans la *Galerie française.*

NOLLIKINS (Joseph-François), peintre paysagiste, né à Anvers, élève de Tillemans, mort en 1748 en Angleterre, a laissé quelques tableaux estimés, dans le genre de Watteau et de Panini.

NOLPE (Peter), peintre et graveur, né à la Haye en 1601, a laissé quelques estampes estimées ; dans le nombre on distingue les *Huit mois de l'année,* publiés depuis sous le titre des *Quatre saisons* et des *Quatre éléments,* avec le nom du peintre Peter Poter : on regarde comme un chef-d'œuvre sa *Digue rompue.* Le *Manuel de l'amateur* donne le détail de 56 pièces, dont se compose l'œuvre de cet artiste.

NOLTEN (Jean-Frédéric), philologue et grammairien, naquit en 1694, à Finbeck, dans la basse Saxe, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite. Ayant suivi la carrière de l'enseignement, il devint recteur de l'école latine de Schœningen, l'*Anne-Sophie,* et mourut en 1754. On a de lui : *De Barbarie imminente,* Helmstadt, 1715, in-4° ; *Oratio de hodierno linguæ latinæ cultu negligentiori :* cette harangue est imprimée à la tête de l'ouvrage suivant : *Lexicon latinæ linguæ anti-barbarum,* ibid., 1730, grand in-8°.

NOMBRET SAINT-LAURENT, vaudevilliste, mort à Boulogne en 1833, occupait depuis longtemps une place importante à l'administration des ponts et chaussées, et termina, jeune encore, une carrière qu'il avait marquée par de nombreux succès. Parmi ses ouvrages, représentés presque toujours sous le voile de l'anonyme, on cite : *les Couturières et le Mardi Gras,* aux Variétés ; *le Coiffeur et le Perruquier,* au Gymnase ; *le Bandit,* aux Nouveautés ; *Bonaparte, lieutenant d'artillerie ; les Cartes de visite* et *le Mari par intérim*, au Vaudeville, etc. Il avait un talent particulier pour la chanson.

NOMENOÉ, NOMÉNOI ou **NOMINOÉ**, seigneur breton, né vers la fin du 8e siècle, gouverneur ou duc de Bretagne en 824 ou 825, essaya de se rendre indépendant à l'avénement de Charles le Chauve, obtint d'abord quelques succès, et prit le titre de roi : il mourut à Vendôme en 851, au milieu de la guerre qu'il soutenait contre son souverain : elle fut continuée avec assez de bonheur par Érispoé, son fils, qui parvint à conserver l'intégrité du duché que lui avait légué son père.

NOMSZ (Jean), fécond auteur hollandais, mort à Amsterdam, sa ville natale, en 1803, à l'âge de 65 ans, avait été doué, par la nature d'un véritable talent ; mais il aurait pu le cultiver davantage, et il se livra trop à une dangereuse facilité. Des revers de fortune contribuèrent à lui faire contracter des goûts peu dignes de lui. Dans des temps orageux, la versatilité de sa conduite politique aida encore à le *déconsidérer.* Il ne méritait pas cependant de mourir à l'hôpital, comme il l'a fait : ce déplorable sort accuse l'ingratitude de ses concitoyens, et en particulier celle de l'administration du théâtre d'Amsterdam, duquel il avait éminemment bien mérité par de nombreuses productions, tant originales que traduites, dont le succès avait été plus fructueux pour elle que pour lui. Nous ne citerons de ses ouvrages en vers que : *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise,* Amsterdam, 1779, in-4°, poëme ; *Mélanges*, ibid., 1782, in-4° ; *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1783, in-8° ; *Tragédies*, etc.

NONIUS-MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien, né à Tibur (Tivoli), près de Rome, dans le 3e siècle de l'ère chrétienne, a laissé un ouvrage intitulé : *De proprietate sermonum,* composition assez médiocre, mais que relèvent quelques fragments de divers auteurs (perdus pour nous), qui s'y trouvent conservés. Ce livre a eu plusieurs éditions ; les plus anciennes et les plus rares sont celles de 1471 et 1476 ; la meilleure est celle de Paris, 1614, publiée par J. Mercier, sieur Desbordes, avec de savantes notes. On a joint quelquefois à ce livre celui de Fulgence Planciades, *De prisco sermone.*

NONIUS ou **NONNIUS** (Pedro Nunez, plus connu sous le nom latin de), médecin et mathématicien portugais, né en 1492, mort en 1577, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel, et professeur de mathématiques à l'université de Coïmbre. Il est auteur de 2 livres *de Arte navigandi,* qui ont attiré l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux auxquels l'usage de la boussole avait donné naissance. On lui doit aussi : *In theoricas planetarum Georg. Purbachii annotat. aliquot ; de Erratis Oroncii Finæi delphinatis,* et de *Crepus-*

culis liber I : le tout a été recueilli, Bâle, 1592, in-folio.

NONNE, NONNA ou **NONNITA** (Ste. Mélanie, plus connue sous le nom de), fille de Brocan ou Brécan, prince de la Cambrie, aujourd'hui le pays de Galles, descendait, par sa mère, Menedux, sœur de sainte Nennock, de l'empereur Constantin. Elle vivait dans le 5e siècle. Comme ses dix frères et deux de ses sœurs, elle se voua, dès sa première jeunesse, à l'état religieux, et entra dans un monastère de filles, situé dans le pays qu'elle habitait. C'est de là que lui est venu le nom de *Nonne* ou *Nonnita*. La beauté remarquable dont elle était douée devint pour elle un don funeste; car, rencontrée dans un pieux pèlerinage par Xantus, prince de la Cérétique, elle produisit sur lui une impression telle, que, oubliant toute retenue, il lui fit violence. Le fils qu'elle mit au monde est devenu célèbre par sa sainteté et par les miracles qu'on lui attribue. C'est saint David, d'abord solitaire dans l'ile de Whigt, puis fondateur de douze monastères dans le pays de Galles, et archevêque de Menevie, où il mourut en 544. On ne peut assigner l'époque précise de son passage en basse Bretagne; mais la tradition constante de la paroisse de Dirinon, près Landernau, est qu'elle vint se fixer dans cette paroisse, et qu'elle y mourut vers la fin du 5e siècle ou au commencement du 6e.

NONNOTTE (Donat), peintre du roi, membre de l'académie, né à Besançon en 1707, mort à Lyon en 1785, a laissé un grand nombre de portraits estimés, entre autres ceux de Lelorrain, sculpteur, et de Gentil-Bernard. Les *Recueils* de l'académie de Lyon contiennent de cet artiste un *Discours* sur les avantages des sciences et des arts; un *traité* complet de peinture en 14 mémoires, et une *Vie de Lemoine* fort intéressante.

NONNOTTE (Claude-François), frère du précédent, jésuite, né à Besançon en 1711, est particulièrement connu par ses démêlés avec Voltaire. Il prêcha successivement à Paris, à Versailles et à Turin. Après la suppression de son ordre, il revint à Besançon, prit la défense de la religion dans plusieurs écrits, fut nommé en 1781 membre de l'académie de cette ville, et mourut en 1793. Ses *OEuvres*, 1818, 7 vol. in-8° et in-12, avec portrait, contiennent les *Erreurs de Voltaire*, souvent réimprimées et traduites en italien, en allemand et en espagnol; *Dictionnaire philosophique de la religion*, traduit en italien et en allemand; les *Philosophes des trois premiers siècles de l'Église*, traduit en allemand. Il a traduit de Maffei : *de l'Emploi de l'argent*, 1787, in-8°. On lui attribue : *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules*, 1789, in-12. On trouve une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages dans l'*Ami de la religion et du roi*.

NONNUS, poëte grec, surnommé *Panopolitanus*, de Panopolis (Égypte), lieu de sa naissance, vivait, suivant Suidas, vers 410 : on a peu de détails sur sa vie. Les deux ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom sont d'un genre si opposé, que plusieurs critiques ont douté qu'ils fussent du même auteur. Le premier est un poëme en XLVIII livres, intitulés les *Dionysiaques*, contenant l'histoire de Bacchus, depuis sa naissance jusqu'après la conquête des Indes, publié par Ger. Falkemberg, sur un manuscrit de la bibliothèque de Sambucus, Anvers, 1569, grand in-8°; réimprimé à Hanovre, 1605, in-8°, avec une mauvaise traduction latine littéraire d'Eilhart Lubin. Le second ouvrage de Nonnus est une *Paraphrase en vers de l'évangile de saint Jean*, publiée par Manuce, Venise, vers 1501; traduite en latin par Christophe Hegendorp, Jean Bordat, le P. Nic. Abram, Érard Hedeneccius, et réimprimé un grand nombre de fois. Oudin et d'autres bibliographes attribuent encore à Nonnus un *Recueil d'histoires fabuleuses*, cité dans les deux discours de saint Grégoire de Nazianze contre Julien; mais Rich. de Bentley (*Dissertation sur les lettres de Phalaris*) a démontré que ce recueil est d'un autre Nonnus, abbé d'un monastère dans l'Orient.

NOODT (Gérard), jurisconsulte, né à Nimègue en 1647, mort le 14 août 1725 à Leyde, où il était professeur en droit, a composé un grand nombre d'ouvrages estimés : on y trouve une connaissance approfondie de la jurisprudence romaine et des auteurs de l'antiquité qui se sont efforcés de l'éclaircir. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol., précédés d'une *Vie* de l'auteur par Barbeyrac.

NOOMS (Remi), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Amsterdam vers 1612, s'est distingué surtout comme peintre de marine, et a mérité le surnom de *Zeeman* ou *le marin*. Sur sa réputation il fut appelé à Berlin, et décora de ses tableaux plusieurs maisons royales. Comme graveur, son œuvre, composé de 48 planches, est très-recherché des amateurs : on cite surtout : l'*Émeute des matelots; le Lazaret des pestiférés hors d'Amsterdam*, et l'*Incendie de l'hôtel de ville*.

NOORT (Olivier van), navigateur hollandais, fut expédié, en 1598, par une compagnie de marchands pour faire le tour du monde, et attaquer les établissements espagnols et portugais dans les deux Indes; il ne revint qu'en 1601. La relation de cette expédition qui ne procura aucune découverte, a été publiée en hollandais, sans date; elle a été traduite en français sous le titre suivant : *Description du pénible voyage fait autour de l'univers par Sr Olivier du Noort, d'Utrecht, ou sont déduites ses étranges aventures et pourtraict au vif en diverses figures, plusieurs cas étranges à lui advenus, qu'il a rencontrés et veus*, Amsterdam, 1602, in-fol.

NOOT (Henri-Nicolas van der), fils de l'*amman*, ou chef de la police de Bruxelles, naquit en cette ville en 1750. Il fit ses études à l'université de Louvain, fut nommé, très-jeune encore, avocat au grand conseil du Brabant, et se fit peu remarquer dans l'exercice de cette profession. Son imagination ardente, son âme dévorée d'une ambition démesurée, lui firent embrasser avec chaleur contre Joseph II la cause des nobles, des moines et des privilégiés, qui voyaient avec indignation que le roi voulait réformer quelques abus, dont eux seuls profitaient. Il soutint ce qu'il appelait leurs *droits* dans une brochure qu'il publia à cette occasion. Non-seulement il attaqua avec âpreté les mesures en elles-mêmes, qui, il faut l'avouer, furent souvent accompagnées d'excès révoltants, mais encore il dirigea ses insultes contre la personne de l'Empereur. Un mandat de prise de corps fut lancé contre Noot, qui n'eut que le temps de se réfugier en toute hâte en Hollande. Beaucoup de mécontents vinrent le rejoindre, et il se forma une réunion

connue sous le nom de *comité de Breda,* dont le but était d'expulser les Autrichiens des Pays-Bas. Van der Noot, aigri par ses griefs personnels, dominait l'assemblée par ses déclamations d'autant plus virulentes que, dans son fanatisme, il était convaincu de la justice de sa cause. Les mécontents parvinrent à établir des correspondances dans toutes les provinces, et furent bientôt en état d'agir. On organisa un corps d'armée de volontaires que l'on confia au commandement du brave Van der Mersch, excellent officier supérieur. Le général Mersch fit, à la tête d'une centaine de jeunes gens, une irruption sur le territoire autrichien. Ces jeunes têtes, exaltées par le fanatisme politique et religieux, firent des prodiges de valeur. Van der Mersch remporta avec cette armée insurrectionnelle des avantages importants, entre autres auprès de Turnhout, où il battit complétement l'armée autrichienne, commandée par le général Schroeder. Toutes les provinces s'insurgèrent, et se rangèrent en masse sous la bannière de Van der Noot. Bruxelles et Gand expulsèrent les garnisons autrichiennes, et bientôt après toute la Belgique fut évacuée. Van der Noot fut nommé président d'un congrès national établi à Bruxelles pour organiser les moyens de révolution. Il fit dans la capitale du Brabant son entrée triomphale aux acclamations universelles du peuple, du clergé et des moines. Le duc et la duchesse d'Ursel, l'archevêque de Malines, les princes d'Aremberg, le comte Auguste de la Marck, commandant un régiment français, le comte de Thiennes, ministre de la police des Pays-Bas, et beaucoup d'autres puissants personnages, briguèrent l'honneur d'assister à son triomphe, et lui donnèrent des preuves du plus grand dévouement. Le pouvoir exécutif fut confié à un grand conseil, dont Van der Noot était le président. Mais comme l'enthousiasme n'a qu'un moment et que la médiocrité n'impose pas longtemps, Van der Noot, exposé au grand jour, parut bientôt dans toute sa faiblesse; ce ne fut plus que l'avocat médiocre de 1789, avec ses phrases sonores et sa virulence aveugle. On lui reconnut toujours le même zèle, mais on lui dénia le talent nécessaire. Dans la situation critique des affaires, il fallait un véritable homme d'État. Van Eupen, plus adroit et plus subtil, éclipsait déjà Van der Noot: cet homme nouveau fut nommé secrétaire du pouvoir exécutif, et exerça un ascendant immense sur tout le conseil et même sur le président, qu'il accablait souvent du poids de sa supériorité. Cependant la nouvelle constitution ne satisfaisait pas également tous les citoyens. Des dissensions naquirent bientôt des exigences des classes et des particuliers. Cette république naissante fut déchirée par les troubles civils. On comparait la constitution belge avec celle qui venait d'être proclamée en France, et l'on demandait que les droits et les principes d'égalité y fussent également consacrés. Les prêtres et les nobles s'opposaient vivement à ces prétentions; tous voulaient des modifications à la constitution, mais dans un sens contraire. De graves désordres furent la suite immédiate de cette lutte funeste. Selon l'usage invariable dans de pareilles circonstances, quelques maisons furent pillées, dévastées, les maîtres égorgés par la populace; et des têtes sanglantes furent portées sur des piques, jusque dans la salle même du Congrès! Le pusillanime Van der Noot se contentait de gémir en secret sur ces horreurs, et achevait par la faiblesse de sa conduite de se déconsidérer. Le général Van der Mersch montra beaucoup d'énergie à la tête de plusieurs compagnies de volontaires de Bruxelles, en essayant de réprimer les désordres qui se multipliaient. Van Eupen avait conquis tout l'ascendant de Noot : plusieurs hommes du peuple conservaient seuls par habitude quelque vénération pour le chef nominal du gouvernement provisoire, et le proclamaient encore dans les rues : *Père de la patrie!* Pendant ce temps les Autrichiens avaient pris des mesures pour rentrer en possession de la Belgique. Le brave Van der Mersch était la seule ressource qui restât à Van der Noot; mais indigné des horreurs de l'oligarchie, il se déclara pour les *Vonkistes,* parti opposé aux aristo-théocrates, et qui avait à sa tête l'avocat Vonk; le gouvernement provisoire l'abandonna. Il lutta en héros contre des forces immenses, fut battu, et ses troupes se dispersèrent. La conquête devint facile aux Autrichiens, qui rétablirent bientôt la domination impériale. Van der Noot abandonna Bruxelles le 2 décembre 1790, et se retira de nouveau en Hollande, où il vécut ignoré. En 1792, il publia une adresse à ses concitoyens, dans laquelle il leur conseillait de se réunir aux Français; quelque temps après le Directoire exécutif de France l'accusa d'actes séditieux, et le fit arrêter à Berg-opzoom, en 1796. Son innocence ayant été proclamée après une année de captivité dans la citadelle de Bois-le-Duc, il retourna à Bruxelles, où il resta dans l'obscurité. On lui attribue une brochure dans laquelle il réclamait, en 1814, le rétablissement de l'ancienne constitution. Van der Noot mourut à Stroombeek, près de Bruxelles, vers le milieu de l'année 1826, et non en 1817, comme l'a dit prématurément la *Biographie Arnault.*

NOP (Gerrit ou Guérard), peintre hollandais, naquit à Harlem vers l'an 1570. Il est au nombre des peintres dont Carle van Mander, poëte, historien et peintre lui-même, fait mention dans son ouvrage intitulé : *Vies des peintres anciens, italiens et flamands.* Nop était contemporain d'un assez grand nombre de peintres célèbres, parmi lesquels il faut distinguer: Henri Coruille From, F. Porbus, Henri Goltz et Rubens. Nop mourut en 1622.

NORBERG ou **NORDBERG** (George), chapelain et historien de Charles XII, né à Stockholm en 1677, fut nommé, en 1703, aumônier de l'armée suédoise; il la suivit en Pologne, en Saxe et en Russie, fut attaché à la personne du roi en 1707, le suivit en Poméranie, et revint mourir à Stockholm en 1744, après avoir rempli dans cette ville les fonctions pastorales. Il a écrit une *Vie de Charles XII* par ordre de la reine Ulrique-Éléonore, sœur de ce prince : cette *Vie* a été publiée à Stockholm en 1740, 2 vol. in-fol., et traduite en français par Warmholtz, la Haye, 1742, 3 vol. in-4°. Norberg s'attira le persifflage de Voltaire pour avoir relevé les erreurs dans lesquels celui-ci était tombé en traitant le même sujet.

NORBERG (Mathias), orientaliste suédois, conseiller de la chancellerie et professeur, né à Nætra-Socken en Angermanie, en 1747, entreprit pour ses études orientales, avec le secours du gouvernement, un voyage

en France, en Italie et en Turquie. A Paris, il trouva parmi les manuscrits plusieurs ouvrages relatifs aux Sabéens, entre autres le *Liber Adami,* qu'il publia dans la suite; il y trouva de plus une version en syriaque des quatre évangiles, par Philoxène et Thomas d'Héraclée, du 6e siècle. De Paris, il se rendit, avec Villoison, en Italie. A Milan, il copia le *Codex syriaco-hexaplaris,* qu'il fit imprimer à Lund, en 1787. Il accompagna, dans l'Orient, son compatriote Bjœrnstaal qui mourut à Salonique. Norberg se procura d'un Maronite des notions sur l'état religieux et politique des Sabéens, et obtint d'un Turc un catalogue des principales bibliothèques de Constantinople. Il revint par la France en Allemagne, fut nommé correspondant de la Société royale de Gœttingen, et y lut une dissertation *de Religione et linguâ Sabeorum,* qui fut insérée dans le recueil des *Commentationes* de cette société. En 1781, Norberg revint dans sa patrie, et fut appelé à la chaire des langues orientales à l'université de Lund, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1820. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite en Norland. Au mois de septembre 1825, il revint à Upsal, et dressa le catalogue de 308 manuscrits de la bibliothèque de cette université : ce catalogue a été inséré dans les *Acta societatis Upsaliensis.* Il y mourut le 11 janvier 1826. On a de ce savant : *Codex syriaco hexaplaris ambrosianio mediolanensis, editus et latine versus*, Lund, 1787, in-4°; *Codex nazaræus liber Adami appellatus, syriace transcriptus cum onomastico et lexcidio*, Lund, 1815-1817, 3 vol. in-4°. Il a encore publié à ses frais : *Geographia orientalis ex turcica in latinum versa,* et les premiers volumes des *Annales de l'empire turc.* Norberg a légué tous ses manuscrits orientaux à l'université de Lund. Il avait fondé dans cette ville une chaire pour les langues vivantes.

NORBERT (St.), fondateur de l'ordre de Prémontré, né vers l'an 1092 à Santen, ville du duché de Clèves, prit de bonne heure les ordres, fut nommé aumônier de l'empereur Henri V, et accompagna ce prince dans son voyage à Rome en 1110. Il avait d'abord mené une vie assez dissipée; mais à la suite d'un accident où il faillit perdre la vie, il quitta la cour et se renferma au monastère de Sigebert pour y faire l'apprentissage de la vie spirituelle. Après avoir reçu le diaconat et la prêtrise en 1116, il se livra aux travaux de la mission; puis, sur la demande de Barthélemi, évêque de Laon, il tenta la réforme des chanoines réguliers de St.-Martin dans un faubourg de la ville : n'ayant pas réussi dans cette tentative, il jeta les fondements de son ordre en 1120, dans un vallon désert et marécageux nommé *Prémontré.* Ses prédications lui gagnèrent des disciples, et à peine un siècle s'était écoulé que l'ordre des Prémontrés comptait 1,000 abbayes, 300 prévôtés, 500 communautés de filles, 7 archevêchés et 9 évêchés. Honorius II confirma les établissements de Norbert par une bulle en date du 14 des calendes de mars (16 février 1126). Nommé la même année archevêque de Magdebourg, il réprima les abus dans son diocèse, et rétablit partout l'ordre et la discipline. Il rendit à l'Église des services signalés pendant le schisme qui s'éleva à la mort d'Honorius II. En récompense il fut investi de la primatie des deux Saxes par Innocent II. Il mourut en 1134, et fut canonisé par Grégoire XIII, en 1582. On lui attribue plusieurs écrits, mais on ne reconnaît comme incontestablement de lui qu'une *exhortation* insérée dans la *Bibliothèque des Pères,* et un *discours* à son peuple. Sa *Vie* a été écrite par plusieurs auteurs, en vers et en prose : la plus estimée est celle de Louis-Charles Hugo, abbé d'Estival, 1704, in-4°.

NORBERT (Pierre PARISOT, plus connu sous le nom de Père), capucin de Lorraine, fameux par ses démêlés avec les jésuites, né en 1697 à Bar-le-Duc, entra fort jeune dans l'ordre de St.-François. Il suivit son provincial à Rome en 1734, en qualité de secrétaire, se fit nommer, en 1736, procureur général des missions étrangères, et se rendit à Pondichéry, dont il obtint la cure. Ses attaques contre les jésuites, qui auraient pu troubler la colonie, obligèrent le gouverneur à l'envoyer en Amérique. Il y passa deux ans. De retour à Rome en 1740, il y soumit au pape son ouvrage sur les *Rits malabares,* dans lequel il critique la conduite des missionnaires avec une extrême violence. N'ayant pu obtenir la permission de l'imprimer à Rome, il partit, emportant son manuscrit qu'il publia bientôt. Cette conduite lui attira des persécutions qui l'obligèrent à se retirer successivement en Hollande, en Angleterre, en Portugal, etc. Il revint enfin en Lorraine, et mourut en 1769 près de Commerci. Ses ouvrages sont oubliés; mais on cite encore quelquefois ses *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales,* Lucques (Avignon), 1744, 2 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un 3e vol. publié à Londres en 1750. Cet ouvrage a été refondu par l'auteur sous ce titre : *Mémoires historiques sur les affaires des jésuites avec le saint-siége,* Lisbonne, 1766, 7 vol. in 4°.

NORBY (Severin), amiral danois, était né d'une illustre famille de Norwége. Sous le règne du roi Jean, il combattit plusieurs fois, sur la mer du Nord, et sur la mer Baltique, les flottes des villes hanséatiques, et leur causa un si grand dommage, qu'il devint pour elles un objet de terreur. En 1511, il défit, près de la côte de Finlande, ces ennemis du Danemark unis aux Suédois, effectua une descente, brûla Abo, prit Castelholm, et pilla les îles d'Aland. Lorsque Christian II arma contre la Suède en 1517, la flotte danoise, commandée par Norby, porta 4,000 hommes de troupes qui débarquèrent près de Stockholm; il alla ensuite ravager les côtes de la Finlande et de la Gothie. En 1520, il accompagna par mer la marche de l'armée du roi jusqu'à Stockholm. Christian II récompensa ses services, en lui conférant en fief l'île de Gotland. Au sacre de ce prince dans la capitale de la Suède, Norby tint le sceptre royal. On dit que lorsqu'il fut question de mettre à mort les principaux Suédois, il essaya de faire entendre en leur faveur la voix de la clémence : elle ne fut pas écoutée par un prince étranger à tout sentiment de générosité. Alors l'amiral se retira sur sa flotte mouillée près de l'île de Gotland, et ne craignit point de montrer qu'il désapprouvait la conduite de son roi : cette flotte servit d'asile à un grand nombre de proscrits. Néanmoins il resta fidèle à Christian, au moment où tant d'autres l'abandonnaient; il porta des secours dans plusieurs villes de Suède, et rendit inutiles tous les efforts de Gustave Wasa contre Stockholm, Abo et Calmar, qui, dans ce

temps-là, pouvaient être appelées, avec raison, les clefs de la Suède : il sut si bien ranimer la garnison de la capitale, en 1522, qu'elle causa de grandes pertes aux assiégeants. Pendant l'automne, il était retourné dans les environs d'Abo. Les Lubékois, soudoyés par Gustave, assiégèrent Stockholm. Norby essaya encore de ravitailler la capitale ; mais quelques-uns de ses vaisseaux tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Une seconde tentative ne lui réussit pas mieux ; il eût même couru les plus grands dangers, si l'amiral lubékois l'eût attaqué. La bravoure et la fidélité de Norby étaient appréciées par Christian : jamais il ne voulut céder aux insinuations de Sigebrite, à laquelle d'ailleurs il ne savait rien refuser. La vertu de Norby était odieuse à cette femme : elle essaya plusieurs fois de le faire disgracier ; toujours elle échoua. Enfin Christian ayant perdu le Danemark et la Suède, Norby, qui n'avait pu lui conserver le dernier de ces royaumes, manifesta la plus grande répugnance à reconnaître son successeur, appelé par les Danois à le remplacer ; il était devant Calmar, avec une partie de sa flotte, et ne pensait qu'à défendre cette place, lorsqu'une lettre du sénat de Danemark lui apprit que la couronne avait été donnée à Frédéric. Norby résolut de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour rétablir Christian ; il s'achemina vers Copenhague, avec sa flotte, espérant qu'il serait peut-être encore temps d'y arrêter les progrès du soulèvement. Il reconnut bientôt que ce serait en vain qu'il s'opposerait au mouvement général. Retiré dans l'île de Gotland, il déclara qu'il détestait la rébellion des Danois et des Suédois, qu'il ne trahirait jamais les intérêts de Christian, leur prince légitime et le sien, et qu'il ferait la guerre aux deux usurpateurs. Quelques historiens ont prétendu que Norby avait agi, dans cette occasion, moins par attachement pour Christian, que par le désir de se rendre indépendant ; et qu'il avait caché ses desseins réels sous l'apparence de la fidélité, qui lui ordonnait de faire le plus de mal possible aux ennemis de son souverain, surtout aux Suédois et aux Lubékois. La situation de l'île était extrêmement favorable à ses projets : il s'y fortifia de manière à ne pouvoir être aisément dépossédé ; il s'y rendit absolu, en ouvrit les ports à des corsaires dont il se servit pour augmenter ses forces navales, et, faisant incessamment croiser ses bâtiments dans la Baltique, il enleva tant de navires aux villes hanséatiques, qu'elles craignirent la ruine absolue de leur commerce. Leur flotte, réunie à celle de Gustave, s'empara de l'île, et assiégea Visby, en 1524. Non seulement Norby fit une longue résistance ; mais il employa tous les moyens imaginables pour brouiller ensemble les rois de Danemark et de Suède, qui venaient de conclure un traité d'amitié ; il envoya même un de ses lieutenants, avec une escadre et un corps de troupes, qui débarquèrent en Scanie, où Christian II avait encore des partisans. Lui-même y arriva bientôt après, se rendit maître de la province au nom de ce prince ; annonça qu'il venait délivrer les paysans de la tyrannie de leurs seigneurs, et se fit rendre hommage comme représentant du monarque, dont il publia les lettres qui avouaient tout ce qu'il ferait. Des commencements si heureux furent suivis de revers : un lieutenant de Norby fut battu, le 3 avril 1525, près de Lund ; Norby se jeta dans Landskrona : un second échec, que ses troupes essuyèrent, le força de capituler. Il céda l'île de Gotland au roi, obtint le pardon pour lui et ses partisans, et reçut le gouvernement de Solvitsborg, en Scanie ; on donna même une indemnité à ses troupes ; qui n'avaient pas été payées en entier. Norby ne pouvait goûter le repos : à peine eut-il pris possession de son gouvernement, qu'il recommença ses courses dans les mers voisines. Un de ses vaisseaux fut pris par les Suédois : l'ayant réclamé inutilement, il voulut engager Frédéric à porter la guerre en Suède. Ce monarque, loin de céder à ses insinuations, instruisit Gustave de ses machinations : les deux rois unirent leurs forces contre l'amiral. Celui-ci furieux résolut d'attaquer, sans distinction, le premier vaisseau qu'il rencontrerait. Il n'en avait que quatre, et six yachts, avec 600 hommes de troupes ; mais il attendait du secours de Christian. Toutefois sa résistance ne put être longue. Les Danois lui prirent trois de ses places fortes ; une petite escadre suédoise se joignit à leur flotte : Norby, n'ayant pu éviter le combat, fut totalement défait ; on lui tua 400 hommes, et on lui prit sept bâtiments. Il n'échappa qu'avec beaucoup de peine, et se dirigea, suivi du peu de monde qui lui restait, vers la côte de Moscovie. Il entra dans la rivière de Narva, puis gagna Moscou. Son dessein était d'engager le czar dans une guerre contre la Suède. Basile, qui venait de renouveler son alliance avec Gustave, reçut très-mal les propositions de l'amiral, et le retint prisonnier jusqu'en 1529. Alors il fut mis en liberté à la recommandation de Charles-Quint qui était beau-frère de Christian II. Il passa au service de cet Empereur, et fut tué d'un coup de canon au siége de Florence, en 1530. La Suède a conservé le souvenir de la conduite humaine de Norby ; dans la tragédie de Christian II, par Kelgrèn, et à laquelle on pense que Gustave III a travaillé, l'amiral danois joue un rôle qui met dans le plus beau jour son caractère actif, brave et généreux.

NORDEN (Jean), graveur anglais, était né, suivant ce que l'on présume, dans le comté de Wilts, vers 1548. Il fit ses études à Oxford, et fut reçu maître ès arts en 1573. Toutefois, ce fut par le dessin et la gravure, soit des estampes, soit des cartes géographiques, qu'il acquit un certain renom parmi ses compatriotes. Cecil, le ministre de confiance d'Élisabeth, l'honorait de sa protection ; mais les biographes de Norden ont remarqué qu'elle ne fut pas très-fructueuse pour lui, car il vécut généralement dans la gêne. Il demeura principalement à Fulham et à Hendon, paroisses du Middlesex, à peu de distance de Londres, et, vers la fin de sa vie, il obtint, pour lui et pour son fils conjointement, la place d'arpenteur du prince de Galles. Il mourut vers 1626. Parmi les écrivains anglais qui ont fait l'histoire des graveurs de leur pays, l'un lui attribue quinze sujets de dévotion, mais en exprimant des doutes ; l'autre, qui décrit une de ses gravures, pense que celles-là sont du fils. Quant aux cartes, on ne les lui dispute pas. On a de Norden : *Guide destiné aux voyageurs anglais*, Londres, 1625, in-4° ; *Description géographique et historique du comté de Cornouaille*, 1728, in-4° ; *Description historique et chronologique du Middlesex et du Hertfordshire*, ibid., 1573, in-4° ; *Dialogue de l'arpenteur*, ibid., 1602, in-4°.

NORDEN (Frédéric-Louis), célèbre voyageur, né en 1708 à Gluckstadt, dans le Holstein, fut reçu à l'école des cadets à Copenhague, et nommé en 1732 lieutenant dans la marine de Danemark. Envoyé en Hollande et en France pour étudier tout ce qui a rapport à la marine, il passa ensuite en Italie, puis en Égypte avec la mission de décrire et de dessiner les monuments antiques. A son retour il fut promu au grade de capitaine et nommé membre de la commission chargée de surveiller la construction des vaisseaux. Pendant la guerre de 1740 entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, il alla servir comme volontaire dans la marine anglaise, et, de retour à Londres en 1741, fut reçu membre de la Société royale. Étant allé en France en 1742, avec l'intention de se fixer dans l'une des provinces méridionales, il mourut à Paris la même année. On a de lui : *Mémoires sur les ruines et les statues colossales de Thèbes en Égypte* (en anglais), Londres 1741, in-4°, planches; *Voyage d'Égypte et de Nubie*, en français, Copenhague, 1752-1755, 2 vol. grand in-fol., avec 159 planches et cartes; traduit en anglais par Tempelman, avec des notes et observations, Londres, 1757, 2 vol. in-fol. : on en trouve un extrait dans *les Voyageurs modernes*, 1760, 4 vol. in-12, avec une carte. Langlès a donné une excellente édition de cet ouvrage, 3 vol. grand in-4°, Paris, 1795-1798, avec des notes et des additions tirées des auteurs anciens et modernes et des géographes arabes.

NORDENANKAR (Jean de), vice-amiral suédois, mort au commencement du 19e siècle, fit dans les mers du Nord, des voyages qui ont eu pour résultat d'en signaler la vraie situation, les phénomènes et les profondeurs. On doit à ce navigateur plusieurs observations intéressantes dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm, dont il était membre, et un *discours* sur les courants de la Baltique, lu dans une séance de cette société en 1792.

NORDENFLYCHT (Hedwige-Charlotte de), dame suédoise, née en 1718, morte en 1763, se distingua par des talents poétiques qui méritèrent les éloges des hommes les plus distingués de son temps. Ses principales productions sont : des *idylles*, des *élégies*, la *Victoire de la Duna*; le *Passage des Belts*, les *Poètes suédois*; l'*Apologie des Femmes* contre J. J. Rousseau.

NORDENHEIM (Jean-Christophe), médecin suédois, attaché pendant quelque temps à l'armée de Charles XII, mort en 1719 à Stockholm, où il exerça l'art de guérir, a publié : *De morbis hereditariis*, 1705; une *dissertation* contenant plusieurs thèses qu'il soutint en suédois, à l'université de Lund en 1717, par ordre et en présence de Charles XII; un *traité*, en suédois, des *eaux minérales de Warby*, près de Stockholm, 1708, et un autre, également en suédois, *sur la rougeole*, 1722.

NORDIN (Charles-Gustave), antiquaire, né à Stockholm en 1749, occupa plusieurs emplois distingués dans sa patrie. Il fut en 1786 nommé membre de l'Académie suédoise et de l'Académie des belles-lettres. En 1792, Gustave l'appela au nombre de ses conseillers; en 1805, il fut nommé évêque d'Hernosand. Après la révolution de 1809, membre de l'assemblée des représentants du royaume, il coopéra au projet de la nouvelle constitution, et reçut de Charles XIII le cordon de commandeur de l'ordre de l'Étoile polaire, il mourut dans son diocèse en 1812. Il a laissé des matériaux pour l'histoire de Suède, formant une collection de 2,400 vol.; le catalogue en a été dressé par le professeur Fant; ils ont été achetés par le prince Bernadotte, depuis roi sous le nom de Charles-Jean, et donnés à l'académie d'Upsal. On trouve dans les *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres de Suède, 1816, une *Notice* très-étendue sur Nordin par le baron Adlerbeth, conseiller d'État.

NORES (Jason de), né à Nicosie, dans l'île de Chypre, au 16e siècle, était d'une famille originaire de Normandie. Dépouillé de tous ses biens par l'invasion des Turcs, en 1570, il se retira en Italie, et s'établit à Padoue. Il s'était adonné à l'étude de la philosophie; et en 1577, il fut choisi pour remplir la chaire de la philosophie morale d'Aristote : il la conserva jusqu'à l'époque de sa mort, en 1590, causée par le chagrin de voir exiler son fils unique, qui avait tué en duel un noble vénitien. Il a laissé, soit en latin, soit en italien, 14 ouvrages, dont Niceron donne la liste, dans le tome XL de ses *Mémoires*.

NORES (Pierre de), fils du précédent, était aussi homme de lettres; mais il n'a laissé que des manuscrits, parmi lesquels on cite une *Vie de Paul IV*. Il avait été secrétaire de plusieurs cardinaux.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), maréchal d'Angleterre, assista, comme ambassadeur du roi et des barons, au concile général de Lyon en 1245, et combattit les prétentions du pape, qui s'arrogeait le titre de seigneur suzerain du royaume, en se fondant sur un acte de Jean sans Terre. Il fut aussi du nombre des barons anglais qui forcèrent Henri III à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*, et à se conformer aux *provisions* d'Oxford, qui lui enlevaient toutes ses prérogatives. Il avait épousé Isabelle, fille d'Alexandre, roi d'Écosse, et mourut sans enfants en 1270.

NORFOLK (Roger BIGOD, comte de), neveu du précédent, et comme lui maréchal d'Angleterre, contraignit Édouard Ier à confirmer la *grande charte* et la *charte des forêts*; il contribua à lui faire signer le fameux statut connu sous le nom de *confirmation des chartes*, et un autre intitulé : *Articles sur les chartes*. Craignant que la manière violente dont il avait soutenu les droits du peuple ne l'exposât au ressentiment d'Édouard, il fit ce prince son héritier universel en 1301.

NORFOLK (Jean HOWARD) fut le premier de l'illustre famille des Howards, qui porta le titre de duc. Il était fils de sir Robert Howard, d'une famille déjà fort ancienne et très-distinguée, et de Marguerite, fille aînée de Thomas de Mowbray, duc de Norfolk, investi de l'office de comte-maréchal d'Angleterre, aujourd'hui héréditaire dans cette famille. Il se fit remarquer par sa bravoure, pendant les guerres de Henri VI contre la France. Il était chevalier en 1452, et accompagna le célèbre Jean Talbot, comte de Shrewsbury, qui périt à la bataille de Castillon ou Châtillon. Il paraît que le jeune Howard fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'après une captivité de 7 ans. Édouard III, qui l'admit dans son intimité, lui donna, en 1462, le commandement d'une flotte considérable, qui ravagea les côtes de Bretagne et du Poitou. Édouard, satisfait de la manière dont Howard avait rempli une mission qu'il lui

avait confiée auprès de Louis XI, le nomma, en 1468, trésorier de sa maison, et, en 1470, capitaine général de toutes les forces de terre et de mer, pour déjouer les projets hostiles des partisans de la maison de Lancastre, commandés par le comte de Warwick et le duc de Clarence. Après la mort de Warwick, en 1471, lord Howard fut nommé, à sa place, député gouverneur de Calais et des pays environnants, et fut souvent employé depuis comme négociateur, tant auprès du roi de France et du duc de Bourgogne, qu'auprès du roi de Portugal. En 1475, Édouard ayant, à l'instigation du duc de Bourgogne, déclaré la guerre à la France, débarqua à Calais, où il fut reçu par Howard, nommé depuis chevalier de la Jarretière, et gouverneur de la Tour de Londres. Pendant le règne d'Édouard IV, lord Howard avait été l'un des chefs du parti de l'ancienne noblesse, qui voyait avec envie l'accroissement rapide et illimité du crédit de la famille de la reine. La plus grande partie des barons, et le peuple, en général, favorisaient ce parti. A l'époque de la dernière maladie d'Édouard, d'après ses instances, une espèce de réconciliation parut s'opérer; mais, à sa mort, les deux partis se réveillèrent, et il en résulta un trouble et une confusion extrêmes. On doit croire que Howard se joignit aux ennemis d'Édouard V : car, à l'avénement de Richard III, il fut créé duc de Norfolk, et comte-maréchal d'Angleterre, avec un pouvoir très-étendu; et quelque temps après, Richard le nomma, pour sa vie, lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine, en lui faisant une grande concession de terres. Le duc de Norfolk, qui était à peu près seul membre de la haute noblesse resté attaché à la cause de Richard III, ne jouit pas longtemps des avantages que ce souverain lui avait accordés; car il fut tué avec lui, le 22 août 1485, à la bataille de Bosworth, où il commandait l'avant-garde. Après sa mort, on fit le procès à sa mémoire; et il fut condamné comme coupable de haute trahison, par le parlement que Henri VII avait convoqué, quoique ce prince, à l'époque où le duc de Norfolk combattait contre lui, ne fût souverain ni de droit ni de fait.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 2e duc de), fils aîné du précédent, commandait le corps d'archers à la bataille de Bosworth (1485), où il resta prisonnier. Henri VII le fit enfermer dans la Tour, et, après 3 ans et demi de détention, lui rendit la liberté et le titre de comte de Surrey. Il lui confia ensuite le commandement d'un corps de troupes, avec lequel Surrey parvint à soumettre des révoltés qui s'étaient soulevés au nord du royaume. Chargé, en 1495, de repousser les Écossais qui avaient annoncé l'intention de pénétrer en Angleterre, Norfolk s'empara, sur eux, du château d'Ayton, et mit leurs frontières à feu et à sang. Jacques IV, roi d'Écosse, fut tellement irrité de ces ravages, qu'oubliant sa dignité, il proposa un cartel au comte de Surrey. Celui-ci répondit prudemment que tant qu'il serait à la tête de l'armée de son souverain, sa vie devait être uniquement consacrée à le servir; mais qu'aussitôt qu'il aurait déposé le commandement, le roi d'Écosse trouverait toujours en lui un homme prêt à accepter l'honneur qu'il voulait bien lui faire. La querelle en resta là. En 1501, l'importante dignité de lord-trésorier d'Angleterre lui fut conférée; et il conclut, en 1502, un traité de paix avec le roi d'Écosse, qui épousa, par procureur, Marguerite, fille aînée de Henri VII. Cette princesse n'étant âgée que de 12 ans, la consommation du mariage fut renvoyée à l'année suivante; et les comtes de Surrey et de Northumberland la conduisirent à son époux. Ce fut aussi le comte de Surrey qui conclut avec l'empereur Maximilien, un mariage entre Charles, prince d'Espagne, et Marie, seconde fille du roi d'Angleterre. Nommé par le testament de Henri VII, l'un de ses exécuteurs testamentaires, le comte de Surrey fut confirmé par son successeur (Henri VIII), dans son office de lord trésorier, devint l'un des membres du conseil privé, et fut chargé de plusieurs négociations importantes. Cependant Fox, évêque de Winchester, mécontent de la perte de son influence, et de la grande faveur de Surrey, plaça auprès du roi Thomas Wolsey, fils d'un boucher d'Ipswich, qui, par son adresse, sut bientôt les éclipser tous les deux, et devint par la suite cardinal et premier ministre. Henri VIII, ayant entrepris une expédition en France (1513), envoya Surrey défendre le nord de l'Angleterre contre l'invasion qu'il craignait. En effet, le roi d'Écosse ne tarda pas à passer la Tweed, à la tête de 10,000 hommes suivant les uns, et de 100,000 suivant d'autres. Le comte de Surrey marcha contre lui, et parvint à engager le combat auprès de Flodden (9 septembre 1513). Les Écossais furent mis dans une déroute complète : la perte fut à peu près égale de part et d'autre; mais les Écossais y perdirent leur roi, qui fut tué en combattant vaillamment, et la fleur de leur noblesse. Henri VIII, pour témoigner à Surrey combien il était reconnaissant d'un si grand service, ajouta à son écusson, un lion rouge, tel qu'il se trouve dans les armes d'Écosse, et percé d'une flèche, et lui rendit le titre de duc de Norfolk. En 1514, le nouveau duc conclut la paix avec Louis XII, roi de France, qui épousa, par procureur, Marie, sœur aînée de Henri VIII; et au mois d'octobre de la même année, Norfolk, accompagné d'un cortége magnifique, conduisit la nouvelle reine à Abbeville, et la remit entre les mains de son époux, après avoir failli périr dans la traversée. En 1521, il fut contraint de présider, en qualité de grand shérif, au jugement d'Édouard Stafford, duc de Buckingham, beau-père de son fils aîné. Il éprouva un vif saisissement en prononçant sa condamnation à mort, et ne put s'empêcher de verser des larmes : il obtint ensuite, après des instances réitérées, sa retraite de l'office de lord-trésorier, qui fut donné à son fils (4 décembre 1522). Le duc de Norfolk mourut le 21 mai 1524, dans son château de Framlingham.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 3e duc de), fils aîné du précédent, naquit vers 1474. Connu d'abord sous le nom de lord Howard, il suivit avec quelque distinction la carrière des armes, et reçut, en 1510, l'ordre de la Jarretière. A la mort de son frère lord Édouard (1513), il devint lord amiral, monta aussitôt à bord de la flotte anglaise, effectua un débarquement de troupes sur les côtes de France, et ne se retira qu'après avoir mis le pays à contribution. Il commandait l'avant-garde composée de 5,000 vétérans, à la bataille de Flodden. Le roi, en rendant à son père le titre de duc de Norfolk, le nomma comte de Surrey. En 1521, le cardinal Wolsey, qui désirait compléter plus sûrement la ruine du duc de

Buckingham, beau-père de Surrey, chercha à éloigner celui-ci, en le faisant nommer lord-lieutenant d'Irlande, en remplacement du comte de Kildare. Peu de jours après son arrivée dans ce royaume, il réunit au petit nombre de troupes régulières qu'il avait amenées avec lui d'Angleterre, quelques milliers de miliciens levés à la hâte, et s'avança jusqu'à Slane, pour s'opposer aux progrès du chef irlandais O-Neal, qui avait envahi la province de Meath, avec une armée de 1,000 hommes d'infanterie et de 4,000 chevaux. A l'approche des Anglais, O-Neal, s'enfuit avec une telle précipitation, qu'il fut impossible de découvrir ce qu'était devenue son armée. Bientôt après il implora son pardon, qui lui fut accordé. Pendant une administration de deux années, Surrey fut presque toujours engagé dans des expéditions militaires, dont le détail n'offre point d'intérêt. Forcé de prendre le commandement d'une expédition dirigée contre la France, il opéra un débarquement sur les côtes de Bretagne, et s'empara de Morlaix par la trahison du capitaine de cette ville, qu'il abandonna après l'avoir laissé piller par ses troupes. Il ravagea ensuite le pays, et pénétra en Picardie pour se réunir aux troupes de l'empereur, qu'il avait auparavant convoyées jusqu'en Espagne. Après avoir brûlé Marquise, assiégé et pris Montdidier, il s'avança jusqu'à 11 lieues de Paris; mais ayant appris que le duc de Vendôme venait à sa rencontre avec quelques forces, il se retira. De retour en Angleterre, le comte de Surrey fut nommé lord trésorier, sur la démission du duc de Norfolk son père, et fut en même temps mis à la tête de l'armée destinée à marcher contre les Écossais. Il s'avança dans leur pays, et les battit plusieurs fois, après avoir pris d'assaut la forteresse de Jedworth. Il ne fut pas si heureux dans ses négociations politiques que fit échouer la résolution adoptée par le jeune roi d'Écosse, de se mettre lui-même à la tête du gouvernement. Le duc de Norfolk, car Surrey portait ce titre depuis la mort de son père, fut, en 1525, l'un des commissaires nommés par Henri VIII pour traiter de la paix avec la France pendant la captivité de François Ier. Henri VIII épousa Anne Boleyn, en présence du duc de Norfolk, oncle de cette favorite, et d'un petit nombre de témoins. Lorsque, en 1535, ce monarque inconstant eut fait arrêter Anne Boleyn, Norfolk se déclara ouvertement contre elle, parce qu'il pensait que sa mort pourrait contribuer au rétablissement de l'union avec le saint-siége. Il présida à son jugement; et ce fut lui qui prononça, le 19 mai 1536, la sentence qui envoya cette malheureuse à l'échafaud. Le mécontentement produit par la suppression des monastères des ordres inférieurs ayant fait éclater une insurrection dans le nord de l'Angleterre, Norfolk eut la mission de rétablir l'ordre. Comme il passait pour être ennemi des nouvelles opinions, et pour favoriser celles des mécontents qu'il avait à combattre, sa position était fort délicate. Il agit avec une telle prudence, qu'il réussit à satisfaire le soupçonneux Henry. Ayant à peine 5,000 hommes contre une multitude que le fanatisme rendait redoutable, et qui était commandée par un gentilhomme nommé Aske, il marcha cependant contre les rebelles, et les amusa, pendant quelque temps, par des négociations; mais les renforts qu'il attendait n'arrivant point, et l'insurrection faisant chaque jour des progrès, il décida Henri à promettre un pardon général, et la convocation d'un prochain parlement où ils pourraient exposer leurs griefs : il parvint ainsi à dissiper leur rassemblement, qui avait pris le titre de *Pèlerinage de grâce*. Deux ans après, 1539, il contribua à faire adopter, dans la chambre des pairs, le bill relatif aux articles de foi proposés par Henri VIII : cet acte connu sous le nom de *Bill des six articles*, et nommé par les protestants *Bill de sang*, à cause des dispositions rigoureuses qu'il contenait contre eux. Aidé de l'influence de Catherine Howard, sa nièce, que le roi avait épousé après la mort de Jeanne Seymour, Norfolk détermina le roi à persécuter vivement les réformés, et à faire périr Thomas Cromwell, comte d'Essex, que les catholiques regardaient comme leur ennemi caché. L'exécution de Catherine Howard ne diminua en rien le crédit du duc de Norfolk, son oncle, qui, malgré cet événement, conserva sa place et son influence dans le conseil. Nommé, en septembre 1542, capitaine général de toutes les forces du roi dans le Nord, il fit, en Écosse, à la tête de 20,000 hommes, une expédition qui se termina sans résultat. Il eut, en 1544, un commandement important dans l'armée que Henri conduisit lui-même en France : la prise de Boulogne fut le seul fruit de cette expédition. De retour en Angleterre, Norfolk essaya vainement de perdre Cranmer dans l'esprit de Henri; lui-même était déjà au bord de l'abîme. Après avoir occupé, pendant tant d'années, les charges les plus importantes et rendu les services les plus signalés, des membres de la noblesse qui détestaient Norfolk, parce qu'ils l'accusaient de les avoir traités avec mépris lors de la dernière guerre d'Écosse, parvinrent à inspirer au roi de la défiance sur les intentions et la puissance de ce seigneur, et du comte de Surrey, son fils. Henri VIII, qui sentait sa fin approcher, et qui craignait les menées de Norfolk pendant une minorité; influencé peut-être d'ailleurs par le dégoût que la mauvaise conduite de Catherine Howard lui avait inspiré contre toute sa famille, fit arrêter soudainement le duc et son fils, le 12 décembre 1546, et les envoya à la Tour. Henri était si fort irrité contre Norfolk, que non-seulement il ordonna de saisir tous ses biens, mais qu'il prévint ses ambassadeurs dans les cours étrangères, que le duc et son fils avaient conspiré pour s'emparer du gouvernement pendant sa vie, et pour retenir, après sa mort, le prince royal prisonnier entre leurs mains. Surrey, qui n'était que membre de la chambre des communes, fut condamné à mort par un jury, après une enquête de peu de jours : la sentence fut exécutée sans délai. Mais comme Norfolk appartenait à la chambre haute, son jugement entraîna quelques délais; il fut néanmoins également déclaré coupable, et l'ordre, pour le décapiter, fut immédiatement envoyé au gouverneur de la Tour (28 janvier 1547); mais le roi étant mort le même jour, cette circonstance sauva la vie au duc; le conseil pensa qu'il ne fallait pas commencer un nouveau règne par l'exécution du premier seigneur du royaume. La puissance des ennemis de Norfolk était si grande, qu'à l'avénement d'Édouard VI, une proclamation, portant pardon de tous les crimes de quelque espèce qu'ils fussent, ayant été publiée, il fut placé en tête des 6 qui en furent seuls exceptés. Il resta enfermé à la Tour pendant tout le

règne d'Édouard. A l'avénement de Marie (3 août 1553), Norfolk fut mis en liberté, et rétabli dans ses honneurs et dans ses biens, sans avoir besoin de pardon, ni d'ordre de restitution. Le motif de cette conduite fut expliqué dans un acte rendu par la reine. Le zèle bien connu de Norfolk pour la religion catholique, lui fit obtenir une grande influence sur l'esprit de Marie : il fut un des ministres qui lui conseillèrent d'épouser Philippe d'Espagne, mariage que la reine désirait. La haine que les protestants avaient conçue contre cette princesse, produisit plusieurs insurrections : Norfolk fut chargé, au commencement de 1554, d'apaiser celle que sir Thomas Wyat avait excitée. Il obtint d'abord quelques avantages; mais une partie de ses troupes ayant refusé de combattre, il revint à Londres avec son armée. Comme il avait alors plus de 80 ans, il se retira dans sa terre de Kenning-Hall, au comté de Norfolk, et y mourut, le 25 août 1554, après avoir servi sous les règnes de 8 monarques.

NORFOLK (Thomas HOWARD, 4e duc de), petit-fils du précédent, fils aîné du comte de Surrey, décapité quelques jours avant la mort de Henri VIII, naquit vers 1536. La reine Élisabeth, auprès de laquelle il était en grande faveur, le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, la première année de son règne (1558). Au commencement de 1567, Charles IX, roi de France, ayant autorisé la reine d'Angleterre à conférer l'ordre de Saint-Michel à deux de ses gentilshommes, elle choisit le comte de Leicester, son favori, et le duc de Norfolk. Lorsque Marie Stuart poursuivie par ses sujets révoltés, après la défaite de sa petite armée à Langside, vint implorer la protection d'Élisabeth, Norfolk fut un des commissaires anglais nommés pour prendre connaissance du crime qu'on lui imputait : il se rendit, au mois d'octobre 1568, à York, où il eut plusieurs conférences avec Murray, régent d'Écosse, et avec les commissaires choisis par le jeune roi Jacques et par sa mère. Mais ces réunions ne produisant aucun résultat, les députés furent rappelés, à la grande satisfaction de Norfolk, qui répugnait à porter une sentence contre sa conscience en condamnant Marie, et craignait, s'il se montrait favorable à sa cause, d'encourir la disgrâce de sa souveraine. Il paraît d'ailleurs que Norfolk avait des motifs très-puissants pour s'intéresser au sort de la reine d'Écosse, et qu'il avait, à cette époque, formé le projet de se placer sur le trône en l'épousant. Maitland fut le premier qui eut l'idée de cette alliance, dont Norfolk, qui venait de perdre sa femme, saisit avec avidité la proposition. Le comte de Murray lui avait aussi laissé entrevoir que ce mariage pourrait s'effectuer. Plusieurs auteurs affirment que des pourparlers avaient eu lieu, et qu'une correspondance très-active avait existé, à ce sujet, entre la malheureuse reine d'Écosse et le duc de Norfolk, par l'intermédiaire de lady Scroop, sa sœur. Ce projet, soutenu par une grande partie des principaux seigneurs d'Angleterre, et même par le comte de Leicester, favori d'Élisabeth, qui s'était engagé à obtenir le consentement de cette princesse, ne pouvait rester longtemps secret. A peine la reine en connut-elle quelques détails, qu'elle fit éclater son mécontentement. Norfolk, effrayé, chargea Leicester de lui découvrir tout ce qui s'était passé : mais celui-ci l'amusa de belles paroles; et dans l'intervalle Élisabeth ayant invité Norfolk à dîner avec elle à Farnham, lui dit seulement qu'elle lui conseillait *de faire attention sur quel oreiller il reposait sa tête*. Bientôt après, Leicester étant tombé malade, et ayant tout dévoilé à la reine, qui était venue le visiter, cette princesse accabla Norfolk de reproches, et lui ordonna de renoncer à ses prétentions. Il fut néanmoins vivement affecté de cette entrevue; et ses craintes redoublèrent lorsqu'il s'aperçut que la reine et ses ministres le voyaient de mauvais œil, et que tous ses amis évitaient sa présence : il hésitait cependant encore sur le parti qu'il devait prendre, lorsque Leicester l'informa qu'on devait l'arrêter. Norfolk quitta précipitamment la cour, et se retira dans sa terre de Kenning-Hall, où il fut entouré d'espions qui observaient ses moindres démarches, et en transmettaient des rapports envenimés. Fatigué bientôt de vivre toujours dans les transes, et de ne recevoir aucune nouvelle des amis qu'il avait à Londres, il résolut de se rendre dans cette ville, et d'y implorer le pardon d'Élisabeth. Mais à peine arrivé à Uxbridge, il fut arrêté et conduit à Burnham, où il subit un interrogatoire, par suite duquel il fut envoyé à la Tour (octobre 1569). Pendant son emprisonnement, une révolte éclata dans le comté de Norfolk, où il était singulièrement aimé; mais elle fut promptement étouffée. Après être resté quelque temps à la Tour, Norfolk en fut retiré, le 4 août 1570, sous prétexte que la peste s'y était manifestée, et on lui laissa sa propre maison pour prison. En sortant de la Tour, Norfolk donna sa parole qu'il n'entretiendrait plus aucune relation avec la reine d'Écosse : mais persuadé qu'il avait perdu pour toujours la confiance d'Élisabeth, et irrité de voir qu'il ne jouissait pas d'une liberté complète, il oublia ses serments, et renoua sa correspondance avec Marie. Une promesse de mariage fut échangée entre eux; et, pour parvenir à réaliser cette union, il encouragea de son consentement le projet formé pour sa délivrance, de concert avec le pape, le roi d'Espagne et le duc d'Albe, qui commandait dans les Pays-Bas. Cette conspiration échappa à la vigilance d'Élisabeth et de son ministre Cecil : mais Norfolk ayant servi d'intermédiaire pour faire passer de l'argent aux Écossais, partisans de Marie, et proclamés alors ennemis de l'Angleterre, il fut trahi par celui qu'il avait chargé de cette commission, et enfermé de nouveau à la Tour, le 4 septembre 1571, avec plusieurs autres seigneurs, qui, dans l'espoir du pardon, confessèrent tout ce qu'ils savaient. Higford, son secrétaire, fut appliqué à la question, et remit, pour sauver sa vie, la clef du chiffre dont se servait Norfolk, ainsi que sa correspondance avec Marie, quoiqu'il eût reçu dans le temps l'ordre de la brûler. On a même prétendu que la reine d'Écosse, se voyant sans espoir de recouvrer sa liberté, avait livré toutes les lettres de Norfolk, et d'autres documents importants, se flattant qu'Élisabeth lui tiendrait compte de cette démarche. Mais il paraît constant que ce fut Murray, à qui Norfolk s'était confié, qui livra cette correspondance. Quoi qu'il en soit, Norfolk qui avait d'abord nié les crimes qu'on lui imputait, avoua tout devant le conseil, lorsqu'on lui produisit les aveux qui avaient été faits, et les lettres qu'il avait écrites. Telle était la popularité de ce seigneur que, pour l'affaiblir, la reine crut devoir faire répandre dans

tout le royaume les détails de cet interrogatoire. Traduit, le 16 janvier 1572, devant 25 pairs, présidés par le comte Schrewsbury, il fut déclaré, à l'unanimité, coupable de haute trahison. La reine hésita longtemps avant de signer l'ordre de l'exécution, soit qu'elle eût conservé quelque amitié pour Norfolk, et qu'elle eût pitié de la jeunesse et du mérite du premier seigneur de son royaume, soit quelle voulût affecter une grande clémence; elle signa deux fois le *warrant*, et révoqua deux fois la fatale sentence. Mais, après quatre mois d'hésitation, le parlement s'étant assemblé, la chambre des communes lui présenta une adresse pour demander l'exécution du duc; et elle signa l'ordre, comme ne pouvant résister aux vœux de son peuple. Norfolk, accompagné d'Alexandre Nowell, doyen de Saint-Paul, fut conduit, le 2 juin 1572, à l'échafaud, élevé sur Tower-Hill. Avant d'y monter, dit Camden, il prononça un discours, dans lequel il reconnut la justice de sa sentence.

NORFOLK (Charles, duc de), comte de Surrey et d'Arundel-Castle, baron Howard, etc., naquit le 15 mars 1746, et fut élevé dans la religion catholique. Son père ayant hérité des titres et de la fortune des ducs de Norfolk, il embrassa la religion dominante afin de pouvoir siéger à la chambre des pairs et exercer personnellement la charge de comte grand-maréchal, héréditaire dans sa famille, qui était du petit nombre de celles qui étaient restées fidèles au catholicisme. Il prit d'abord le titre de comte de Surrey, et fut nommé membre de la chambre des communes par le comté de Carlisle; il se rangea du côté de l'opposition, et contribua puissamment à faire sortir lord North du ministère. Sous le marquis de Rockingham il devint lord-lieutenant du Yorkshire et colonel d'un régiment de milices. Il se lia avec Fox au commencement de l'administration de lord Shelburne, et en 1783 il accepta la place de commissaire de la trésorerie sous le ministère du duc de Portland. Lorsque Pitt fut nommé premier lord de la trésorerie, le comte de Surrey se réunit de nouveau à l'opposition, et ayant fortement appuyé la motion de Dunning en faveur d'une réforme parlementaire, il perdit sa place. En 1786, devenu duc de Norfolk par la mort de son père, il entra à la chambre des pairs, et exerça la charge de comte-maréchal. Dès le commencement de la révolution française, il combattit avec énergie les plans de Pitt et s'opposa de toutes ses forces à la guerre contre la république française. Dans le procès de Warren Hastings, il se prononça contre l'accusé, et s'abstint de siéger à la chambre quand il vit que la majorité était décidée à l'acquitter. En 1798, il fut privé de ses emplois civils et militaires pour avoir porté une santé *à la majesté du peuple*, dans un dîner du club des whigs dont il était président : mais Fox, à sa rentrée au ministère, le fit réintégrer dans ses dignités. Pendant les années 1804 et 1805, il combattit le ministère, et ne cessa de plaider la cause des catholiques irlandais.

NORIS (le cardinal Henri), un des plus savants théologiens et des critiques les plus distingués de l'Italie, né à Vérone en 1631, entra fort jeune dans l'ordre des religieux de Saint Augustin, et se livra sans relâche à l'étude de la théologie, de l'histoire, des antiquités et de la numismatique; après avoir enseigné la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à l'université de Pise. Sur sa réputation, Christine, reine de Suède, lui conféra le diplôme de membre de l'académie, qu'elle avait établie dans son palais; le pape Innocent XII l'attacha à la bibliothèque du Vatican, et le nomma cardinal en 1695. Noris mourut à Rome en 1704, laissant un grand nombre d'ouvrages estimés. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par les soins de Maffei et de Pierre et Jérôme Ballerini, Vérone, 1729-1741, 5 vol. in-fol. Sa *Vie*, par les frères Ballerini, se trouve en tête du 5e vol.

NORMANBY. *Voyez* BUCKINGHAMSHIRE.

NORMAND, né en 1697 à Paris, avocat, puis conseiller au parlement de Dijon, est auteur de 2 ouvrages de jurisprudence estimés, l'un : *Des partages par souche et par représentation*, 1730, in-8°; et l'autre *du double Lien, suivant la coutume de Bourgogne*, 1730, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Alexis NORMANT, célèbre émule de Cochin, mort en 1745.

NORMAND (Claude-Joseph), médecin et antiquaire, naquit en 1704, à Clairvaux-lès-Vaudain, bourg de Franche-Comté. Après avoir fait ses études médicales à Montpellier, et suivi quelque temps les cours pratiques du grand hôpital de Lyon, il vint prendre ses degrés à l'université de Besançon, et s'établit à Dôle, où il fut nommé, en 1741, médecin en chef de l'hôpital général; il remplit cette place avec beaucoup de zèle et de dévouement, et mourut le 25 novembre 1761. Il avait formé une collection d'antiquités, qui a été dispersée par ses héritiers. On a de lui : *Theses de pestis Massiliensis contagione et remediis*, Besançon, 1722, in-8° : ce sont les deux thèses qu'il soutint pour sa licence; *Analyse des Eaux minérales de Jouhe*, Dôle, 1740, in-12, etc.

NORMAND (Marie-Anne le), fameuse cartomancienne, naquit à Alençon, le 16 septembre 1768, et non pas en 1772, comme l'ont dit les divers biographes qui se sont occupés d'elle et de ses ouvrages. Son père, marchand drapier, la laissa orpheline de fort bonne heure; sa mère s'étant remariée, la jeune fille, un frère et une sœur furent élevés convenablement, même après la mort de leur mère, qui ne tarda pas à suivre son mari au tombeau. Toutes les prophéties merveilleuses que, dans ses *Souvenirs prophétiques*, Mlle le Normand raconte de son enfance passée aux bénédictines d'Alençon, sont autant de mensonges qu'elle inventait avec beaucoup d'autres, pour étendre sa réputation dans Paris, dès qu'elle s'y fut établie, rue de Tournon, au faubourg Saint-Germain. N'ayant pas voulu, dans sa ville natale, profiter des leçons de lecture et de couture qu'on lui donnait, on céda à ses désirs en la plaçant à Paris comme fille de comptoir dans un magasin. C'est là qu'il faut chercher ses débuts dans l'art de tirer les cartes d'*Etteilla* ou *Alliette*, dont le premier mot est l'anagramme. Elle n'avait jusqu'alors fait que préluder avec ses petites compagnes alençonnaises. Malgré quelques démêlés avec la police du consulat et de l'empire, ou pour mieux dire par l'effet de ces tracasseries dont elle eut soin de faire grand bruit, la pythonisse de la rue de Tournon, confortablement établie, vit chaque jour accroître ses succès, et surtout sa fortune, qui, si elle eût été

bien administrée, se fût élevée bien au delà des 500,000 francs qu'elle a laissés en mourant à son unique héritier, M. le lieutenant Hugo, fils de sa sœur. Les consultations que, du donjon de Vincennes (en 1781 au plus tard), lui adressa Mirabeau; ses sollicitations bien inutiles pour sauver la princesse de Lamballe; ses efforts pour rendre à la liberté la reine; sa prédiction sur l'empoisonnement du général Hoche, qui ne fut point empoisonné; celle sur l'assassinat du duc de Berri; ses liaisons avec Mme la duchesse d'Angoulême, qui ne l'a jamais vue; avec Talleyrand, qui était plus sorcier qu'elle; avec Talma et Mlle Raucourt, qui étaient, plus qu'elle, grands comédiens; avec Bernadotte et Moreau, qui n'étaient pas gens à préjugés; avec David et Denon, qui avaient bien autre chose à faire que de poser devant les tireuses de cartes; et ses prédictions à son compatriote, le père Duchesne, à l'impératrice Joséphine, à Louis XVIII, à l'empereur Napoléon, au czar Alexandre, à Wellington, sont autant de mensonges, dont la sibylle a su tirer bon parti. Mlle le Normand, qui avait prédit, en 1815, positivement, qu'elle vivrait 24 lustres et près d'une olympiade, c'est-à-dire, en style vulgaire, 124 ans, et qui, récemment, disait que son existence s'étendrait seulement à un siècle et une année, est morte, âgée de 74 ans, 9 mois et 9 jours, le 25 juin 1843. Voici les titres des divers ouvrages qu'elle a fait imprimer : *Souvenirs prophétiques d'une Sybille sur les causes secrètes de son arrestation du 11 décembre* 1809, Paris, 1815, in-8°; *Anniversaire de la mort de l'impératrice Joséphine*, 1815; *la Sybille au tombeau de Louis XVI*, 1816; *les Oracles sybillins*, ou la *Suite des* Souvenirs prophétiques, 1817; *la Sybille au congrès d'Aix-la-Chapelle*, etc., 1819; *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, 1820, 2 vol.; *Souvenirs de la Belgique*, à propos de son incarcération et de son procès à Bruxelles, 1822, etc.

NORMANN-EHRENFELS (Charles-Frédéric LEBRECHT, comte de), général wurtembergeois, né à Stuttgard le 14 septembre 1784, entra en 1799 au service de l'Autriche comme porte-étendard dans le régiment du duc Albert (cuirassiers), et obtint le grade de sous lieutenant. Rappelé par son souverain en 1803, il fut nommé lieutenant dans ses gardes, et fit, avec la France, en 1805, la campagne contre l'Autriche. Sa brillante conduite durant la guerre contre la Prusse, en 1807, lui mérita le grade de major. Parvenu à celui de colonel en 1809, il commanda pendant la campagne de Russie les chevau-légers de la garde impériale en 1813. Chargé du commandement de plusieurs escadrons de cavalerie, il dispersa le corps franc de Lutzow, qui, au mépris de la suspension d'armes, inquiétait les derrières de l'armée française. Normann, refusant, à la journée de Leipzig, de tourner ses armes contre la nation qu'il avait servie, chercha un refuge en Saxe, puis en Autriche, où il fut chargé de l'éducation militaire des fils du comte Ernest de Hesse-Philipstal. Après la mort du roi Frédéric, il retourna dans le Wurtemberg; et il y vivait tranquille lorsque éclata l'insurrection des Grecs. Leur cause trouva dans Normann un partisan : il s'embarqua à Marseille le 24 janvier 1822 avec un certain nombre d'officiers allemands. Reçu avec empressement par le gouvernement grec, il fut nommé commandant du fort Navarino. Après avoir organisé un bataillon à Corinthe, il se joignit à Mavrocordato, eut une part brillante au combat gagné près de Combotti, et blessé assez grièvement à l'affaire de Péta, il se retira, non sans peine, à Missolonghi, où il mourut d'une fièvre nerveuse le 4 novembre 1822.

NORONHA (Alphonse de), guerrier portugais, était neveu du grand Albuquerque; avant que celui-ci parvint à la vice-royauté des Indes, il se distingua pendant celle de F. d'Alméida par sa bravoure à l'attaque du fort de l'île de Socotora, en 1507, et tua le chef des Arabes. Il allait recevoir un coup mortel de la main d'un soldat ennemi, quand, heureusement pour lui, Tristan da Cunha lui sauva la vie en le couvrant de son bouclier. La place emportée, Noronha en fut nommé commandant conformément à la disposition faite par le roi Emmanuel avant que la flotte partit de Lisbonne. Trois ans après, son oncle le nomma gouverneur de Cananor, ville maritime de la côte de Malabar. Déjà son vaisseau approchait de la terre, lorsqu'un coup de vent furieux le poussa sur la côte de Cambaïe, qui est beaucoup plus au nord et l'y fit échouer. Noronha, se confiant en ses forces, se jeta, comme beaucoup d'autres, à la mer, pour se sauver; en nageant, il aperçut une énorme bouée et s'y plaça; mais, arrivé au rivage, où la mer brisait d'une manière terrible, il y fut poussé avec violence et écrasé par la bouée, en 1510.

NORONHA (Antoine de), frère du précédent, avait gagné l'affection de son oncle, par son courage et ses brillantes qualités, si bien que celui-ci, quand la conquête de Goa eut été résolue, en 1510, fit signer par tous les Portugais qui assistaient au conseil où cette détermination fut prise, un traité qui la contenait, et y en joignit un autre par lequel ils s'engageaient à reconnaître, dans le cas où lui-même succomberait les armes à la main, son neveu Antoine pour capitaine général. Quand la flotte s'avança vers Goa, Albuquerque, craignant que les vaisseaux ne pussent tous franchir la barre qui est à l'entrée de la rivière, donna ordre à Antoine de la sonder, puis d'attaquer le fort de Pangin, situé sur la même île que Goa. Antoine s'acquitta de cette commission avec tant d'ardeur, qu'après avoir essuyé les premières bordées de l'artillerie, qui ne furent pas très-meurtrières, les Portugais pénétrèrent dans la place pêle-mêle avec les fuyards, l'emportèrent et enlevèrent l'artillerie. Albuquerque, après avoir fait son entrée à Goa, le 17 février 1510, en nomma Antoine gouverneur, lui assigna son logement dans la citadelle, et plaça sous ses ordres tous les officiers chargés des passages qui conduisent dans l'île. Cependant les anciens maîtres du pays, revenus de leur premier effroi, profitèrent de la mauvaise saison, et par une nuit sombre et froide réussirent, le 17 mai, à débarquer des troupes. Les Portugais, forcés de céder à la supériorité du nombre, rentrèrent dans la ville de Goa. Bientôt Albuquerque prit les mesures nécessaires pour évacuer la citadelle, et s'embarqua avec tous les Portugais. Malheureusement, Antoine, cédant à son caractère impatient, ordonna mal à propos de brûler un des magasins; ce qui avertit les ennemis du projet de son oncle. Albuquerque les eut bientôt sur les bras, de sorte

qu'il ne put gagner ses vaisseaux sans combattre, et eut un cheval tué sous lui. Quand il s'aperçut que les ennemis avaient le dessein de lancer des brûlots contre sa flotte, il chargea Antoine d'aller les détruire. Celui-ci ne tarda pas à découvrir de nouveaux bâtiments ennemis qui s'avançaient contre lui. Craignant avec raison d'être pris entre deux feux, il divisa ses chaloupes en deux corps, et avec quatre de ces embarcations affronta le chef ennemi. Le succès couronna ses efforts et ceux de ses compagnons, et la victoire des Portugais fut complète, mais chèrement achetée; Antoine, grièvement blessé, mourut 3 jours après. Albuquerque fut d'autant plus sensible à sa perte, que bientôt il apprit la nouvelle de la triste fin d'Alphonse.

NORONHA (Garcias de), également neveu d'Albuquerque, s'était signalé au service de son pays, lorsque le roi Emmanuel le nomma, en 1512, amiral de la mer des Indes, afin qu'en cette qualité, il pût aider efficacement son oncle qui, malgré son activité, ne pouvait être à la fois partout. Il fut nommé vice-roi des Indes, en 1538, en remplacement de Nuno da Cuhna. Il mourut le 4 avril 1540, à l'âge de 70 ans, peu regretté, et moins estimé qu'il ne l'eût été, s'il ne fût pas revenu dans les Indes. Il eut pour successeur Étienne de Gama.

NORONHA (Alphonse de) s'était acquis, dans les guerres d'Afrique, la réputation d'un bon officier, et avait reçu, pour récompense, le gouvernement de Ceuta, où il justifiait l'opinion avantageuse que l'on avait conçue de sa capacité, lorsqu'il fut appelé à remplacer Jean de Castro, mort vice-roi des Indes. Noronha partit de Lisbonne, le 1er mai 1550, avec une escadre de cinq vaisseaux, portant 2,000 hommes de troupes. Il ne répondit pas à ce que l'on attendait de lui, il fut rappelé après avoir exercé la vice-royauté pendant quatre ans. Nous ignorons l'époque de sa mort.

NORONHA (Antoine de), neveu du précédent, servait sous ses ordres quand il fit son expédition, en 1553, contre le roi de Chambé : une blessure qu'il avait reçue dans cette affaire, obligea le vice-roi de lui substituer un autre Antoine de Noronha, fils de Garcias, pour commander l'armée de mer, qui faisait la course sur la côte de Malabar. En 1559, étant gouverneur d'Ormus pour la seconde fois, il envoya son neveu Jean, avec un convoi de vivres et de munitions, au secours de l'île de Bahrein, dans le golfe Persique, laquelle était assiégée par les Turcs. Les événements survenus de ce côté l'obligèrent à s'y porter lui-même. Averti de la perfidie du gouverneur d'El-Catif, qui le trahissait, il le fit assassiner; mais les maladies qui décimaient son armée aussi bien que celle des ennemis, forcèrent les deux partis à une capitulation. Revenu à Goa, il fut envoyé en 1561, par le vice-roi Constantin de Bragance, avec 14 vaisseaux, pour aider Cedemekhan, souverain de Surate, à repousser ses ennemis; Noronha les défit, et somma Cedemekhan de lui remettre le fort de Surate. N'ayant pas réussi, le vice-roi lui ordonna de tenir les arrêts, et, l'année suivante, lui permit de retourner en Portugal sur la flotte marchande. En 1564, Noronha revint dans les Indes, comme vice-roi, après François Coutinho, comte de Redondo; il envoya des secours à Cananor, sous les ordres d'un autre Antoine de Noronha, qui se distingua dans cette expédition; après deux ans de combats, le roi de Cananor demanda la paix. Plus tard, Noronha dompta la reine de Mangalor ou Ofala, et bâtit une forteresse dans sa ville; il délivra Malacca, étroitement assiégé par le roi d'Achem, et signala son zèle pour la religion en faisant abattre, dans l'île de Salsette, plus de 200 pagodes, pour punir des Hindous fanatiques qui avaient molesté les nouveaux chrétiens et détruit quelques-unes de leurs églises. Au mois d'octobre 1568, Louis d'Ataïde étant arrivé afin de lui succéder, Noronha s'embarqua pour le Portugal; mais la mort le surprit pendant la traversée.

NORONHA (Fernand de), navigateur portugais, commandant un navire qui voyageait dans les parages du Brésil, retrouva, en 1502, l'île de Saint-Jean, découverte le 24 juin 1500, probablement par Gaspard de Lemoz à son retour de Porto-Seguro, d'où Cabral l'expédia en Portugal. Le roi Emmanuel récompensa Noronha en lui faisant ainsi qu'à ses descendants, la donation de cette île, par un diplôme du 16 janvier 1504. Depuis elle a porté son nom : elle est située dans l'océan Atlantique austral, et avec les îlots de la Trinidad et de Martin-Vaz, appartient à l'empire du Brésil.

NORRIS (Jean), second fils de Henri lord Norris, premier du nom, vivait dans le 16e siècle. Son père l'envoya en France pendant les guerres civiles de ce pays, pour y faire ses premières armes sous l'amiral Coligni, qui lui confia plusieurs missions importantes, où il déploya de la valeur. Il servit ensuite successivement en Irlande, sous le comte d'Essex, et dans les Pays-Bas, sous l'archiduc d'Autriche, le duc de Lorraine et Guillaume de Nassau. Nommé, en 1585, colonel général des troupes envoyées d'Angleterre au secours d'Anvers assiégé par les Espagnols, il fut, en outre, chargé de traiter avec les États-Généraux de l'entretien des troupes anglaises envoyées sur le continent. En 1588, la reine Élisabeth le nomma chef du conseil, dans la province de Munster, en Irlande, avec le pouvoir d'établir tels officiers qu'il jugerait à propos pour la défense de ce royaume. Lorsque, en 1591, Henri IV et les états de Bretagne demandèrent simultanément des secours à Élisabeth contre les ligueurs, dont le parti faisait de grands progrès dons cette province, la reine choisit Norris pour capitaine général des troupes auxiliaires qu'elle y envoya. Norris accompagna le maréchal d'Aumont au siége du fort du Crozon, dans le mois de novembre 1594. Les 2,000 Anglais qu'il y commandait contribuèrent à la prise du fort et se retirèrent ensuite à Paimpol, d'où ils se répandirent dans les campagnes, qu'ils pillèrent et ravagèrent. Mécontent des mesures que le maréchal prenait pour réprimer leur licence, convaincu d'ailleurs de la prochaine pacification de la Bretagne, Norris allégua des ordres d'Élisabeth, qui, disait-il, le rappelait pour servir en Irlande, et il s'embarqua sur les vaisseaux que la reine lui avait envoyés. A son retour en Angleterre, il s'attendait à être récompensé, par un siége au parlement, de son dévouement à seconder la politique tortueuse de son gouvernement. Déçu de l'espoir dont on l'avait bercé pour stimuler son zèle, et réduit à reprendre le poste qu'il occupait précédemment dans la province de Munster, il en fut si affecté qu'il mourut, dit-on, de chagrin, peu d'années après.

NORRIS (Silvestre), né dans le comté de Sommerset, fit ses études à Rome dans le collége anglais, où il prit le bonnet de docteur en théologie. Ayant été envoyé en mission dans son pays, il y fut arrêté et condamné au bannissement. Il passa, en 1606, à Douai, entra, quelque temps après, chez les jésuites, et repassa en Angleterre, où il mourut en 1630, avec la réputation d'un habile controversiste. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : l'*Antitote; Appendix à l'Andidote* sur la succession de l'Église, 1621, in-4°; le *Guide de la foi contre les sectaires,* 1621, in-4°; les *Faux scripturaires,* 1623, in-4°.

NORRIS (Jean), théologien anglais, naquit en 1657, à Collingborne-Kingston, dans le Wiltshire. Son père, qui était recteur de cette paroisse, et qui mourut en 1681, a écrit un *Discours* contre les rassemblements prétendus religieux dans les conventicules privés; discours qui a été publié, en 1685, in-8°. Le fils montra, dès son séjour à l'université d'Oxford, une grande prédilection pour les ouvrages de Platon, que son caractère enthousiaste le disposait à goûter particulièrement. Il obtint, en 1689, la cure de Newton-Saint-Loe, dans le comté de Sommerset. Il fut pourvu, en 1691, de la riche cure de Bemerton, près de Sarum, où il mourut, en 1711, âgé de 54 ans. Voici les titres de ses ouvrages : *Tableau de l'amour sans voile ; Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore,* 1682, in-8°; *Idée du bonheur,* 1683; *le Whiggisme démasqué et confus,* 1683, in-4°, etc.

NORRIS (Robert), voyageur anglais, né à Liverpool, fit, dans la dernière moitié du 18e siècle, un séjour de 18 ans, à la côte de Guinée, comme chef du comptoir de Juida près de Gregoy. Les affaires de Norris exigeant qu'il eût une entrevue avec le roi, il s'adressa au vice-roi résidant à Gregoy, afin d'obtenir le nombre d'hommes nécessaire pour l'accompagner : on lui donna en effet un interprète, six hommes pour les hamacs, dix porteurs et un commandant, qui était responsable de la conduite de tout son monde; la caravane se composait, en tout, de 30 personnes, et se mit en route le 1er février 1772. Norris, après avoir traversé un beau pays, généralement uni et entremêlé de forêts, arriva le 4 à la porte d'Abomey, capitale du royaume; il y fut salué de 15 coups de canon, et conduit à la maison du maybou, dans les appartements réservés aux blancs. Cet officier, qui est un des conseillers du roi et remplit les fonctions de maître des cérémonies, vint lui-même, accompagné du vice-roi de Juida, féliciter notre voyageur, de la part de son souverain, et lui apporter un présent qui consistait entièrement en rafraîchissements et en provisions. On s'occupait en ce moment des préparatifs d'une très-grande fête qui dure plusieurs semaines, est appelée *fête des coutumes annuelles,* et accompagnée de cruautés révoltantes. Tous les étrangers de distinction et les principaux personnages du royaume y sont conviés et font des cadeaux au monarque. C'est aussi à cette époque que ce prince s'informe de la conduite de ses esclaves dont le moindre de tous trouve accès près de lui, pour exposer ses griefs, en public ou en particulier, et demander que justice lui soit rendue. On permit à Norris de rester un jour chez lui après son arrivée, et il n'y fut pas interrompu. Le soir il fit une promenade, et, à son retour, un messager du roi lui apporta une invitation d'assister, le lendemain, à une fête que ce prince devait donner dans sa maison de Dahomé. Il y observa diverses choses qui lui parurent étranges et d'autres qui le révoltèrent : il but de l'eau-de-vie avec le roi, qui s'informa de la santé de son frère George, roi d'Angleterre, entendit avec plaisir un orgue que Norris avait fait apporter, et fut enchanté d'une chaise à porteurs, dont on lui montra l'usage, et qu'il essaya tout de suite. Le 6, nouvelle invitation d'une fête qui devait avoir lieu à la porte du palais de Gringomé. Il y éprouva un sentiment d'horreur en apprenant que sept hommes et sept chevaux attachés, par les mains et par les pieds, à de gros poteaux fixés dans la terre, devaient rester ainsi jusqu'à la nuit qui précéderait la fête prochaine, et avoir ensuite la tête tranchée ainsi que leurs chevaux. Ces infortunés, malgré leur sort cruel, qu'ils n'ignoraient pas, n'en prenaient pas moins plaisir à entendre la musique et cherchaient même à battre la mesure. Norris se hâta de sortir de ce lieu, et n'alla pas bien loin sans être presque suffoqué par la puanteur qu'exhalaient des cadavres d'hommes et de chevaux, et, avant de rentrer chez lui, fut épouvanté des objets affreux qui frappèrent ses regards. Le 8, à une fête à la maison de Dahomé, il vit une douzaine de marchands arabes, que l'on désigne par le nom de Mallays, ce qui est probablement une altération du mot Mollah. Ils viennent de la côte de Barbarie baignée par la Méditerranée, et vont jusqu'à Angole, dans le Congo. Après le 8, il n'y eut plus de fêtes jusqu'au 12; alors Norris vit la dernière. Les divertissements furent à peu près les mêmes que ceux dont il avait déjà été spectateur, à l'exception qu'il trouva les habits et les ornements beaucoup plus brillants. Il ne pouvait se lasser d'admirer la quantité d'étoffes de soie, de bracelets d'argent, de colliers de prix, de coraux et d'ornements précieux qu'on étala dans cette occasion. Il remarqua une troupe de 40 femmes avec des casques d'argent, qui portaient chacune une partie du mobilier et des bijoux du roi. Les unes avaient des épées très-belles à leur ceinture; d'autres, des fusils montés en argent. Plus de 100 femmes tenaient à la main des cannes avec des pommes d'argent ou d'or, et, afin que chacune eût quelque chose, il y en avait qui portaient des chandeliers, des lampes et d'autres objets qu'elles élevaient en l'air pour les faire admirer à la multitude. On dîna, comme à l'ordinaire, dans la place du marché. Le soir, Norris rendit visite au roi. Il avait employé ses rares intervalles de repos à acheter des esclaves et de l'ivoire. Toutes ses affaires étant terminées, il fit ses préparatifs de départ; mais le vent harmattan, qui soufflait depuis quelque temps, le contraignit à rester encore deux jours. Il partit enfin, le 16 février au soir, et le 18, il fut de retour à son comptoir. En décembre 1773, le roi, succombant sous le poids des années et des infirmités, ne sortait plus de chez lui; cependant, il voulut voir Norris, qui se rendit à sa demande; le monarque nègre ne survécut pas longtemps à cette entrevue : il languit jusqu'au 27 mai 1774, et mourut à l'âge de 70 ans, après en avoir régné 40, et laissa l'autorité à son fils Adaounzou. Celui-ci hérita du penchant de son père pour la guerre; et, profitant des dissensions de deux rivaux qui aspi-

raient au pouvoir suprême chez les Popos, il s'empara de ce pays. Peu de temps après, il mande à Norris, par un courrier, qu'il a le plus vif désir de le voir. L'Anglais va le joindre à la fin de décembre 1775, et, après un court séjour près de lui, revient à Juda. Quand il fut rentré dans sa patrie, il publia : *Memoirs of the reign of Bossa Ahadee, king of Dahomy an inland country of Guiney, to which are added the authors journey to Abomey the capital*, etc., Londres, 1789, in-8°, avec carte. Traduit en français, cet ouvrage parut avec le même titre, qui fut modifié ainsi : *Voyage au pays de Dahomey, État situé dans l'intérieur de l'Afrique; on y a ajouté des observations sur la traite des nègres*, etc., par C. B. Wadstrœm, Paris, 1790, in-8°, avec carte. Norris mourut en 1792.

NORRMANT (Laurent), né en 1654, enseigna, tant à Upsal qu'à Lund, le grec, la théologie, la logique, la métaphysique, fut nommé évêque de Goteborg en 1703, et mourut la même année avec la réputation d'un des hommes les plus savants que la Suède ait produits. On ne connaît de lui aucun ouvrage : on sait seulement qu'il avait réuni les matériaux d'un dictionnaire grec, auquel la mort l'empêcha de mettre la dernière main.

NORRY (Charles), architecte, né à Bercy en 1756, fit partie de l'expédition d'Égypte, fut membre de l'Institut fondé au Caire, et lors de son retour, en 1799, publia : *Relation de l'expédition d'Égypte, suivie de la description de plusieurs monuments de cette contrée*, in-8°. Il fit partie du conseil des bâtiments civils au ministère de l'intérieur, et mourut en juin 1832.

NORTH (Francis), lord-garde du grand sceau sous les règnes de Charles II et de Jacques II, naquit vers 1640. Les talents dont il fit preuve dès son entrée au barreau engagèrent le roi à le charger de différentes fonctions judiciaires par lesquelles il passa avant d'arriver à celles de solliciteur général, qui lui furent conférées en 1671 avec le titre de chevalier. A peu près à la même époque, il fut élu par le bourg de Lynn à la chambre des communes. En 1673 il fut élevé à la place de procureur général; mais, désirant s'éloigner de la cour, il quitta cette place l'année suivante pour celle de président des plaids communs. En 1679, Charles II l'appela près de lui, le chargea de la présidence de la chambre des lords après la mort de Nottingham, lui donna le grand sceau en 1683, et le créa pair et baron de Guilford. Il résigna ses fonctions après la mort de Charles II, et mourut le 7 septembre 1685. On a de lui quelques écrits politiques, des compositions musicales et des ouvrages sur différents sujets, entre autres : *Index alphabétique des verbes neutres*, dans la grammaire de Lilly; *Mémoire sur la gravitation des fluides, considérée dans les vessies à air des poissons*, imprimé dans l'*Abrégé des Transactions philosophiques*, donnée par Lowthorp, vol. XI; *Essai philosophique sur la musique*, 1677, de 35 pages.

NORTH (Jean), frère du précédent, né en 1645, mort en 1683, embrassa l'état ecclésiastique, et fut principal du collége de la Trinité à Cambridge. On a de lui une édition de quelques écrits de Platon, tels que *le Phédon, le Criton*, etc., 1673, in-8°.

NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD, plus connu sous le nom de lord), homme d'État, de la même famille que le précédent, naquit le 13 avril 1732. Après avoir reçu une brillante éducation à l'université d'Oxford, il parut avec succès à la chambre des communes, et fut nommé, à l'âge de 26 ans (1759), l'un des lords de la trésorerie. En 1767, il occupa le poste de chancelier de l'échiquier, que la mort du célèbre Charles Townshend venait de laisser vacant. Au commencement de 1770, des discussions très-sérieuses dans le parlement ayant forcé la plupart des ministres à donner leur démission, lord North succéda au duc de Grafton, comme premier lord de la trésorerie; et c'est de ce moment que date son long ministère, époque désastreuse dans l'histoire de la Grande-Bretagne. Au mois de mars 1770, les affaires d'Amérique commencèrent à fixer plus particulièrement l'attention du parlement, et offrirent au public une occasion de juger les talents ministériels de lord North. Il débuta par proposer un bill pour la révocation de tous les droits imposés sur les marchandises importées dans les colonies d'Amérique, dont il excepta néanmoins le thé; et ce bill fut adopté par une grande majorité. Mais en voulant plaire à tous les partis, le bill n'en satisfit aucun. Le succès que son bill avait d'abord obtenu en Amérique, la diminution de la dette publique, l'accroissement du commerce et de la prospérité de la Grande-Bretagne, qu'on attribuait aux sages mesures qu'il avait prises, portèrent, en 1773, sa réputation au plus haut degré. Ce fut cette même année, qu'il fit adopter son plan pour mettre un terme aux abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement de l'Inde, et qu'il fit autoriser la compagnie à exporter les thés en Amérique, sans payer aucun droit. Cette dernière partie du bill excita dans le Massachusett une fermentation générale, qu'accrut encore la publication d'un rapport de Franklin sur la sévérité des moyens proposés par le gouverneur de la province. Des cargaisons de thé, qu'on voulait débarquer à Boston, furent jetées dans la mer par la populace de cette ville; et lord North fit prendre alors (1774) des mesures tellement rigoureuses contre les habitants, qu'ils invoquèrent l'assistance de leurs concitoyens. Des assemblées provinciales eurent lieu : elles approuvèrent la conduite de celle de Massachusett; et un congrès tenu à Philadelphie déclara que toutes feraient cause commune, puisque l'Angleterre avait violé leurs libertés en s'arrogeant le droit de les imposer. La révolte éclata bientôt de toutes parts; et le ministère détermina le parlement à décider, malgré l'opposition du comte de Chatham, et le penchant secret de lord North, que l'on emploierait la force des armes pour réduire les Américains. Pendant que l'administration adoptait ainsi des mesures coercitives, lord North, au grand étonnement de l'opposition, et même d'une partie des adhérents du ministère, proposa un bill de conciliation, dans lequel il faisait d'importantes concessions aux révoltés. Les restrictions qu'on y mit avant de l'adopter, en changèrent le principe et le but; aussi fut-il mal accueilli en Amérique, où il fut considéré comme une pomme de discorde qu'on voulait jeter entre les différentes colonies. Nous n'entrerons pas dans le détail des opérations militaires en Amérique; il appartient à l'article de Washington. Nous dirons seulement qu'en 1779, après la défaite des Anglais à Saratoga, lord North ayant proposé un nouveau

plan de conciliation, le congrès le rejeta avec indignation, et protesta qu'il ne traiterait que lorsque l'Angleterre aurait reconnu l'indépendance des colonies. La guerre déclarée successivement à l'Angleterre par la France, l'Espagne et la Hollande, vint augmenter les embarras du ministère. Sa détresse fut au comble, en 1781, lorsqu'on apprit que lord Cornwallis avait été obligé de se rendre, avec son armée, aux troupes américaines. L'opposition, dont les rangs s'étaient prodigieusement augmentés, ne laissa pas échapper cette occasion de décrier les ministres, et d'accélérer leur chute. La proposition d'une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique, ayant passé malgré leurs efforts, on s'attendait qu'ils allaient se retirer, puisque lord North avait souvent déclaré qu'il ne resterait plus en fonction aussitôt qu'une majorité parlementaire cesserait de sanctionner ses actes. Mais il ne se tint pas pour battu, et prétendit qu'il ne voyait pas encore d'une manière bien claire que le parlement lui eût retiré sa confiance. Les attaques de l'opposition devinrent alors plus directes ; et lord Cavendish, dans la séance du 8 mars 1782, demanda formellement le renvoi des ministres. Lord North se défendit encore avec succès ; mais les membres indépendants et modérés ayant tenté vainement d'opérer une fusion entre les partis, le comté de Surrey, allait renouveler la motion de lord Cavendish, lorsque North l'interrompit en annonçant qu'*il n'y avait plus d'administration*. Il demanda ensuite un ajournement, afin qu'on eût le temps d'arrêter de nouveaux arrangements, et il prit congé des communes comme ministre, en les remerciant de l'appui qu'elles lui avaient si longtemps prêté. Ainsi finit l'administration de lord North : on ne trouve, dans l'histoire d'Angleterre, aucune époque qui, dans le même espace de temps, soit marquée par plus d'événements malheureux. Le nouveau ministère, connu sous le nom de *Ministère de la coalition*, et dans lequel lord North eut le département de l'intérieur, et Fox celui des affaires étrangères, ne fut définitivement constitué que le 20 avril 1783. Il réunissait les talents les plus éminents de la Grande-Bretagne ; aussi les amis de leur pays en avaient-ils conçu de grandes espérances ; mais il fut de courte durée, et la proposition du fameux bill de Fox sur le gouvernement et l'administration de l'Inde, amena sa dissolution. Ce bill, accepté à la chambre des communes malgré la vive opposition de Pitt, fut rejeté à celle des pairs. A cette occasion, l'on prétendit que le roi s'était servi de lord Temple pour influencer les pairs, en leur faisant connaître combien il désapprouvait les dispositions de ce bill : Fox s'étant élevé avec force contre ces menées clandestines et inconstitutionnelles, le roi invita les ministres à lui envoyer leurs démissions (18 décembre 1783), et mit le célèbre Pitt à la tête de la nouvelle administration. Lord North, que sa cécité avait empêché d'assister régulièrement aux débats du parlement, s'y rendit, en 1787 pour défendre l'Église anglicane contre la motion de Beaufoy, qui proposait la révocation de l'acte du *test*, en faveur des dissidents. Lord North s'était pénétré, à l'université d'Oxford, où il avait été élevé, des principes de l'Église établie. Il s'opposa donc avec chaleur à la révocation d'un acte qu'il considérait comme un des boulevards de la constitution, et auquel il attribuait la liberté dont jouissait l'Angleterre. Pitt combattit également la motion, mais par d'autres motifs ; et elle fut rejetée. A l'époque de la maladie mentale du roi (1789), lord North, malgré la perte de sa vue et plusieurs infirmités réunies, prit une part active aux débats sur le plan de régence proposé par Pitt, et montra un grand talent dans cette discussion. Malgré tous les efforts de lord North et des autres membres de l'opposition, le plan de Pitt fut adopté. North succéda à la pairie, lorsque le comte de Guilford, son père, mourut en 1790 ; mais il s'occupa peu des affaires publiques, jusqu'à la fin de ses jours, qui arriva le 5 août 1792.

NORTH (l'honorable et très-révérend **BROWNLOW**), frère du précédent, lord-évêque de Winchester, pair ecclésiastique de la Grande-Bretagne, chancelier de l'ordre de la Jarretière. Ce fut malgré l'opposition de ses collègues qu'il éleva son frère à une place éminente : il répondit à ceux qui lui faisaient observer la grande jeunesse de celui-ci que, quand il serait plus âgé, il ne voudrait pas d'un frère premier ministre. North fut élevé à Éton et à l'université d'Oxford, où, il obtint, en 1770, le doyenné de Cantorbéry ; et l'année suivante il fut nommé évêque de Lichtfield et Coventry. Il était alors le plus jeune évêque consacré depuis la réforme. En 1774, il passa au siége de Worcester, et sept ans après à celui de Winchester. Ce prélat, regardé comme l'un des plus savants de l'Église anglicane, a publié divers *Sermons*. Il mourut au commencement du 19e siècle.

NORTH (GEORGE), antiquaire, né à Londres en 1710, mort en 1772, a laissé : un *catalogue* des médailles du cabinet du comte d'Oxford ; des *remarques* sur plusieurs monnaies de la Grande-Bretagne trouvées dans différentes provinces, et une *table* manuscrite de toutes les monnaies d'argent d'Angleterre depuis la conquête jusqu'au protectorat de Cromwell.

NORTH. *Voyez* **GUILFORD.**

NORTHAMPTON (HENRI **HOWARD**, comte DE), frère puîné du 4e duc de Norfolk, joignait à une instruction profonde une grande connaissance des affaires. Il fut élevé successivement aux emplois de membre du conseil privé, de gardien des 5 ports, de gouverneur de la ville de Douvres, et créé baron du royaume, comte de Northampton et chevalier de l'ordre de la Jarretière ; enfin il arriva au poste de lord-garde du sceau privé, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1614. On lui doit la fondation de 3 hôpitaux, dont l'un est encore connu à Greenwich sous le nom de *Collége de Norfolk*.

NORTHCOTE (JAMES), peintre anglais, né à Plymouth, en 1746, était fils d'un horloger qui le destinait à suivre la même profession ; mais un penchant irrésistible pour les beaux-arts, et surtout pour la peinture, lui fit abandonner cette carrière. Il travaillait avec tant d'assiduité et faisait de tels progrès que le docteur Mudge, médecin, ami de sa famille, le recommanda à sir Josué Reynolds, qui consentit à le recevoir au nombre de ses élèves. Northcote parvint bientôt à se faire distinguer, non-seulement comme peintre habile, mais encore comme auteur. Il mourut à Londres, le 13 janvier 1837. Il a publié divers morceaux dans le journal *l'Artiste*.

NORTHUMBERLAND (HUGH **PERCY**, duc et comte DE), général anglais, pair de la Grande-Bretagne,

membre de la Société royale de Londres, etc., naqu le 14 août 1742. Il descendait par sa mère Élisabeth, fille d'Algernon, duc de Sommerset, de l'illustre et ancienne famille de Percy. Lors de la révolte des colonies d'Amérique, le comte Percy offrit ses services au gouvernement, qui s'empressa de les accepter. Il commandait un corps de troupes anglaises à la bataille de Lexington (19 avril 1775), et le général Gage dit, dans son rapport officiel sur cette affaire, qu'on ne pouvait donner trop d'éloges à son activité. Il fut aussi présent à la bataille de Bunker's Hill, et contribua, en novembre 1776, à la réduction du fort Washington. Il se trouvait encore en Amérique, lorsque sa mère lui laissa, par sa mort, arrivée le 5 décembre 1776, les baronnies de Percy, Lucy, etc., et un siége à la chambre des lords, qu'il ne prit que le 20 novembre 1777, à son retour en Angleterre. Il avait jusqu'alors représenté la cité de Westminster au parlement. Accueilli avec distinction par les ministres, il devint bientôt colonel du 5e régiment d'infanterie, avec le rang de lieutenant général dans l'armée. Comme on avait une haute opinion de la modération de ses principes, et qu'on pensait que sa parfaite connaissance du pays, son haut rang et son caractère élevé le rendaient éminemment propre à remplir une mission auprès des colonies insurgées, le ministère résolut de l'envoyer aux États-Unis, en qualité de ministre plénipotentiaire. Mais, ayant refusé de partir avant d'avoir obtenu l'ordre de la Jarretière, ce projet n'eut pas de suite. Ce fut au mois de mars 1779, qu'après de longs débats, un acte du parlement prononça la dissolution du mariage qu'il avait contracté, le 2 juillet 1764, avec lady Anne Stuart, troisième fille du comte de Bute, alors favori et premier ministre du roi. Les biographes anglais que nous avons consultés ne nous font pas connaître la cause de ce divorce. Deux mois après la rupture de ce mariage, le comte Percy épousa la troisième fille de Peter Burrell. A la mort de son père, arrivée le 6 décembre 1786, il lui succéda comme duc de Northumberland. Sous le ministère de Pitt et de ses successeurs, le duc figura souvent parmi les membres de l'opposition, malgré son titre de conseiller privé, et quoiqu'il eût obtenu l'ordre de la Jarretière. Il se retira enfin au château d'Alnwick, et se livra tout entier à des améliorations agricoles, dans ses vastes domaines, où il fit reconstruire presque entièrement trois palais magnifiques. Il se trouvait à Londres, lorsqu'il mourut le 10 juillet 1817.

NORTHUMBERLAND. *V.* **DUDLEY et GREY.**

NORTON (Thomas), auteur anglais du 16e siècle, habitait Sharpenhoe, dans le comté de Bedford. Il était attaché au barreau, et fut avocat de la corporation des papetiers. On présume qu'il mourut vers 1584. On a de lui plusieurs traités, imprimés ensemble en 1569, où il se montre rigide calviniste.

NORTON (lady Françoise), dame anglaise, de l'ancienne famille des Frekes au comté de Dorset, morte en 1720, est auteur de 2 ouvrages qu'elle composa sur la mort de sa fille : *les Éloges de la vertu*, in-4°, et *Memento mori, ou Méditation sur la mort.*

NORWOOD (Richard), géomètre anglais, connu surtout pour avoir le premier en Angleterre mesuré l'arc du méridien (1635), est auteur de plusieurs ouvrages, tels qu'une *Trigonométrie*; la *Pratique du marin*; un *Traité de la fortification* qui n'offrent rien de remarquable. On lui doit en outre des *lettres* et des *mémoires* dans les *Transactions philosophiques*; *Sur le flux et le reflux, et les puits d'eau douce creusés au bord de la mer aux îles Bermudes, et sur la pêche de la baleine*, 1667, n° 30; *Sur l'histoire naturelle de la Jamaïque*, 1668, in-4°; et *Sur la mesure de l'arc du méridien*, 1676, n° 126.

NORZI (Salomon), savant rabbin de Mantoue, florissait au commencement du 17e siècle. Son zèle pour la pureté du texte de la Bible, et son amour pour la critique sacrée, lui firent entreprendre un ouvrage de la plus haute importance. Il consulta plusieurs anciens manuscrits, parmi lesquels il distingua la *Bible de Tolède*, de 1277, qui lui servit comme de point d'appui ou de fondement dans toutes ses corrections. Il examina les plus anciens manuscrits de la Massore, les meilleures éditions qui en ont été faites, tous les écrivains qui en ont traité, les critiques anciens et modernes les plus accrédités, les bibles hébraïques imprimées, et en recueillit toutes les variantes. Il alla trouver Menahem de Lonzano, et puisa dans ses savantes conversations, des instructions qui furent déposées par celui-ci dans l'*Or thorah.* Il passa la mer, et s'exposa aux plus grands dangers, pour lire tout à son aise les ouvrages de rabbi *Meir ben Todros*, qui lui furent très-utiles, et sur lesquels il aime à s'appuyer. Enrichi de tant de matériaux, il composa son excellent *Commentaire sur tout l'Ancien Testament*, commentaire qui a rendu son nom immortel, et qui a mérité les éloges des chrétiens et des juifs, également intéressés à la conservation du dépôt sacré de la révélation. Cet ouvrage, achevé en 1626, intitulé par l'auteur : *Goder peretz* (Réparateur des ruines), fut imprimé avec le texte, 2 vol. in-4°, Mantoue, 1742, sous le titre de *Minchad scai.*

NOSSIS, femme grecque, née à Locres vers la 114e olympiade (324 ans avant J. C.), cultivait la poésie. Il nous reste 12 de ses *Épigrammes* dans le dialecte dorique, qui nous ont été conservées par Planude, Agathias, Suidas et autres ; elles ont été réunies par Oléarius, et publiées avec des *notes* dans sa *Dissertatio de poetriis græcis*, Leipzig, 1708. J. Chr. Wolf et Brunck les ont insérées, le premier dans ses *Poetriarum octo fragmenta*, Hambourg, 1734, in-4°, et le second dans ses *Analecta*, tome Ier.

NOSTREDAME (Michel de), en latin *Nostradamus*, fameux astrologue, né le 14 décembre 1503 à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive, étudia la médecine à Montpellier, et s'établit à Agen. Quelques années après, ayant perdu sa femme et ses deux enfants qu'il en avait eus, il quitta cette ville, parcourut la Guyenne, le Languedoc et l'Italie, revint en Provence après une absence de 12 années, et se fixa à Salon, où il se remaria. Appelé successivement à Aix et à Lyon, affligés par des maladies contagieuses, il employa, pour les combattre, quelques remèdes secrets qui lui réussirent et commencèrent sa réputation. Ses confrères, jaloux de ses succès, le déterminèrent par leurs tracasseries à s'éloigner de la société. Ce fut alors que, vivant dans la retraite, il crut posséder la faculté de lire dans l'avenir; il écrivit d'abord

ses *prédictions* dans un style énigmatique; mais bientôt après il les mit en vers, en composa des quatrains, dont il publia 7 centuries à Lyon en 1555. Ce recueil eut un succès extraordinaire. Catherine de Médicis voulut en voir l'auteur; elle l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes, et le combla de présents. Le duc de Savoie et son épouse firent le voyage de Salon exprès pour le voir, et Charles IX lui donna le titre de son médecin ordinaire et une gratification de 200 écus d'or. Cependant Nostradamus ne jouissait que d'une très-médiocre réputation à Salon, et il mourut dans cette ville le 2 juillet 1566, regardé comme un imposteur par la plus grande partie de ses compatriotes. Les éditions les plus recherchées de ses *Centuries* sont celles de Lyon ou Troyes, 1568, petit in-8°, et celle d'Amsterdam, 1668, petit in-12, qui fait partie de la *collection* française des Elzeviers. Duverdier cite plusieurs autres ouvrages de Nostradamus, qui sont aujourd'hui complétement oubliés. On trouve, dans *le Mercure* d'août et septembre 1724, 2 *Lettres* sur la personne et les écrits de Nostradamus.

NOSTREDAME (Jean de), frère puiné du précédent, procureur au parlement d'Aix, mort en 1590, est auteur des *Vies des plus célèbres et anciens poëtes provençaux qui ont floury du temps des comtes de Provence*, Lyon, 1515, in-8°; cet ouvrage a été traduit en italien par Crescimbeni, Rome, 1710, in-4°, avec des corrections et des additions; il l'a reproduit dans le tome II de sa *Storia della volgar poesia*. Jean de Nostradamus avait laissé des *Mémoires depuis l'an* 1080 *à* 1494, qui ont été utiles à son neveu.

NOSTREDAME (César de), second fils de Michel, né à Salon en 1555, mort dans cette ville en 1629, est auteur d'une *Histoire et chronique de Provence, où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poëtes, personnages et familles illustres qui ont fleuri depuis 600 ans*, etc., Lyon, 1614, in-fol. On cite en outre de lui un recueil de *Pièces héroïques* et des *Poësies*, 1608, in-12; et un *Discours sur les ruines et misères de la ville de Salon*, 1598, in-12. Il prend en tête de ce dernier écrit les titres de gentilhomme et de premier consul de la ville.

NOSTREDAME (Michel de), dit *le Jeune*, pour le distinguer de son père, essaya de pronostiquer l'avenir; mais l'événement n'était jamais d'accord avec ses prédictions. Il avait prédit que la petite ville du Pouzin dans le Vivarais, assiégée par les troupes royales, périrait par les flammes; et, voulant avoir raison au moins une fois, il mit lui-même le feu à plusieurs maisons lors de la prise de la ville. Saint Luc, l'ayant surpris, lui fit passer son cheval sur le corps, et le tua l'an 1574. On a de Nostredame le Jeune un *Traité d'astrologie*, Paris, 1563.

NOTARAS (Chrysanthe), patriarche de Jérusalem au 18e siècle, possédait à fond le grec ancien et moderne, le latin, le français et l'italien; très-versé dans les mathématiques, il était habile géographe et profond théologien : c'est par ses soins que le temple du Saint-Sépulcre fut rebâti, en 1719, avec le consentement de la Porte. Il mourut en 1735. On a de ce savant prélat : *Recueil de traités* concernant les *rits et les dogmes de l'Église orientale*, 1715; *Introduction à la géographie et à la sphère*, écrite en grec moderne, Paris, 1716, in-fol. avec une préface du prince J. N. Alex. Maurocordato; des *Lettres pastorales* et des *Homélies* en latin, Alep, 1711. Notaras avait publié en 1715 une *Histoire des patriarches de Jérusalem*, par Dositheüs, son oncle et son prédécesseur sur le siége de Jérusalem.

NOTHNAGEL (Jean-André-Benjamin), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Buch, principauté de Saxe-Cobourg, en 1729, passe en Allemagne pour celui de tous les graveurs qui se rapproche le plus de Rembraudt. Il a laissé de petits tableaux dans le genre de Téniers qui sont très-estimés. Le catalogue de son œuvre a été publié par Husgen sous le titre de *Artistis ches magasin*, Francfort, 1790, in-8°; les pièces les plus remarquables sont : le *Buste d'un Turc;* le *Portrait d'Aly-Bey;* celui du *juif Baer* de Francfort; celui du *prince Radziwill*, et 2 *Paysages ornés de ruines et de tombeaux*.

NOTKER (le B.), surnommé *Balbulus* ou *le Bègue*, né à Heiligau, près de l'abbaye de Saint-Gall, où il fut élevé et où il mourut en 912, est auteur de plusieurs opuscules, parmi lesquels on distingue : *De interpretibus divinarum Scripturarum*, publié par Bernard Pez, dans le *Thesaurus anecdotorum*, 1re part.; *Sequentiæ*, ou proses et prières rimées qu'on chante dans les églises de France et d'Allemagne aux messes solennelles, imprimé en partie à la suite du précédent; *Carmina sacra*, dans les *antiq. Lectiones* de Canisius, et dans la *Bibl. maxim. Patrum*, tome XXVII; *Martyrologium*, publié par Canisius; et un *opuscule* sur la valeur des notes musicales, publié par Mabillon dans l'*Appendix* au tome IV des *Annales* de saint Benoît, et par Gerbert dans les *Script. ecclesiast. de musicâ*. On attribue à Notker une *Vie de Charlemagne*, insérée dans les *Scriptores rerum Francorum*, de Duchesne, et dans la *Collectio monumentorum* de Frédéric Hahn.

NOTKER, dit *Labeo*, moine de Saint-Gall, né dans le 10e siècle, mort en 1022, avait dirigé longtemps les écoles de l'Abbaye. Il a traduit en langue teutonique ou francique, le Psautier de David, le Livre de Job, les Morales de saint Grégoire, Boëce, l'*Organum* d'Aristote, et l'écrit intitulé *De nuptiis Mercurii et Philologæ*, par Martianus Capella. Le *Psautier*, qui passe pour un des premiers monuments de la littérature allemande, a été publié par le professeur Frick dans le *Thesaurus* de Schilter sous ce titre : *Notker tertii Labeonis Psalterium davidicum à latino in theotiscam veterem linguam versum*, etc., Ulm, 1726. Il est précédé d'une savante *Notice* sur Notker, par le P. Franke, bibliothécaire de Saint-Gall. Gley a donné dans la *Langue et Littérature des anciens Francs*, une partie du Psautier de Notker avec *notice* des divers manuscrits de ce livre.

NOTT (Jean), médecin et littérateur anglais, né à Worcester le 24 décembre 1751, embrassa la profession de médecin, et commença ses études à Birmingham et les termina à Londres. Après avoir reçu ses grades, il vint à Paris observer les progrès de l'école française. En 1775, il devint le médecin particulier d'une personne avec laquelle il voyagea pendant deux années sur le continent. En 1783, le désir de visiter l'Asie lui fit accepter le poste de chirurgien à bord d'un vaisseau de la

compagnie des Indes qui partait pour la Chine. Ce fut durant cette traversée qu'il apprit le persan et qu'il traduisit quelques-uns des charmants *Ghahels* du poëte Hafiz. A son retour en Angleterre il partit avec sa famille pour l'Italie. Il revint à Londres, en 1788, et fut nommé médecin de la duchesse de Devonshire. Cinq années après il se rendit à Hotwell, près Bristol, où il fixa son séjour. Il est mort dans cette ville en novembre 1825. Nous avons de lui : *Alonzo*, ou *le jeune Solitaire*, conte en vers, 1772, in-4° ; *les Baisers de Jean second*, en anglais, 1775, in-8° ; *Léonore*, élégie, 1775, in-4° ; *Sonnets et Odes*, traduits de Pétrarque, 1777, in-8°, etc. ; *le Compagnon nosologique*, ou *la Pharmacopée de Londres*, 1811, in-12 ; enfin un grand nombre d'*articles* dans *le Gentlemen magasine*, et une édition accompagnée de *notes* du *Bulls Horn Book* de T. Decker.

NOTTINGHAM (Charles **HOWARD**, comte de). *Voyez* **HOWARD.**

NOUAL DE LA HOUSSAYE (Alexandre de), membre de l'Académie celtique et de plusieurs autres sociétés littéraires, né en 1778 à Rennes, avocat, puis chef de bureau de justice criminelle au ministère du grand juge, mort dans sa ville natale en 1812, est auteur d'un *Voyage au mont Saint-Michel, au mont Dol et à la Roche-aux-Fées*, Paris, 1811, in-18. On lui doit en outre un *Éloge de Duclos*, couronné par l'académie de Rennes ; et différents *Mémoires* présentés à l'Académie celtique, aujourd'hui Société royale des antiquaires de France. Son *Éloge*, par Paganel, se trouve dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, tome II.

NOUE (François de la), gentilhomme breton, né en 1531, embrassa fort jeune la carrière des armes, fit les guerres d'Italie et des Pays-Bas. Ayant adopté les nouvelles opinions des réformés, il surprit Orléans en 1567, et s'empara de plusieurs autres places. Après le traité de pacification, il fut envoyé dans les Pays-Bas, et surprit Valenciennes en 1571 ; mais l'année suivante il ne put empêcher la prise de Mons où il s'était renfermé. De retour en France, il reçut la mission d'amener les Rochellois à se soumettre ; mais, irrités par les massacres de la Saint-Barthélemi, ceux-ci ne voulurent écouter aucune proposition. Nommé commandant militaire de cette ville, la Noue accepta dans l'espoir d'opérer plus facilement une conciliation. Voyant que sa modération le rendait suspect, il se retira dans le camp du duc d'Anjou, auquel il fut très-utile en faisant échouer une conspiration tramée contre lui par le duc d'Alençon. Bientôt il se convainquit que les calvinistes n'avaient de salut à attendre que de leurs armes ; il fut le premier à engager les Rochellois à faire cause commune avec tous les réformés de France ; il mit leur ville en état de défense, rendit leur marine formidable, et couvrit les frais de la guerre avec les prises qu'il faisait. Étant ensuite rentré au service des Hollandais, il fut nommé maréchal de camp, et se signala en plusieurs rencontres ; mais il tomba entre les mains des Espagnols et resta leur prisonnier pendant 5 ans. A son retour il offrit ses services à Henri III, alors uni au roi de Navarre contre la Ligue. Chargé du commandement de l'armée royale, il engagea ses biens pour subvenir aux besoins des soldats, et remporta sur le duc d'Aumale une victoire complète. Envoyé en Bretagne en qualité de lieutenant général contre le duc de Mercœur, il périt en 1591, au siége de Lamballe. On a de lui : *Discours politiques et militaires*, Bâle, 1587, in-4°, et 1638, in-8°. Il a fait des *remarques* sur l'*histoire* de Guichardin : elles sont imprimées en marge de la traduction française de Chomedey, Paris, 1568 et 1577 ; Genève, 1577 et 1583.

NOUE (Odet de la), fils aîné du précédent, l'un des capitaines de Henri IV, mourut entre 1610 et 1620. C'est à lui que ce prince dit publiquement : *La Noue, il faut payer ses dettes, je paye bien les miennes*, et, le tirant à l'écart, lui remit des pierreries pour dégager son équipage saisi par ses créaneiers. On a de lui des *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8°. On lui attribue un ouvrage intitulé : *Vive description de la tyrannie*, Reims, 1577, in 16, et un *Dictionnaire des rimes françaises selon l'ordre des lettres de l'alphabet......, plus un amas d'épithètes, recueillies des OEuvres de Dubartas* (Genève), Vignon, 1596, in-8°, et Coligny (Genève), 1624. *L'Amas d'épithètes* doit être attribué à Simon Goulard, commentateur de Dubartas.

NOUE (Stanislas-Louis de la), comte du Vair, petit-neveu du précédent, né en 1729, se signala dans la guerre de sept ans à la tête des volontaires, et fut tué dans une retraite à Saxenhausen en 1760. Louis XV manifesta le regret que lui causait cette perte. On a de lui : *Nouvelles constitutions militaires, avec une tactique adaptée à leurs principes*, 1760, grand in-8°, 20 planches. Sa *Vie*, par le vicomte de Toustain, major de cavalerie, a été publiée à Rennes, 1782, in-8°, sous le titre de *Précis historique sur le comte du Vair, commandant les volontaires de l'armée.*

NOUE (Jean **SAUVE**, surnommé de la), né à Meaux en 1701, se fit comédien à l'âge de 20 ans, débuta en 1742 à Fontainebleau, dans le rôle d'Essex, et fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. Sa figure était ingrate, sa voix faible et rauque, son geste et son débit également froids ; mais il rachetait tous ces désavantages par une intelligence rare. *Zélisca*, comédie-ballet, qu'il fit représenter en 1746 pour le mariage du Dauphin, réussit beaucoup à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles des petits appartements et la direction du théâtre du duc d'Orléans à Saint-Cloud. Sa mauvaise santé le força de se retirer peu d'années avant sa mort arrivée en 1761. On a de lui : *les Deux Bals*, joués à Strasbourg en 1734 ; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance qui eut un grand succès au Théâtre-Italien en 1735 ; *Mahomet II*, tragédie, en 1739, et *la Coquette corrigée*, comédie, 1755 : ces deux dernières pièces sont restées au répertoire. Les *OEuvres* de la Noue ont été réunies, 1765, in-12.

NOUET (Jacques), jésuite, né au Mans en 1605, se distingua dans le ministère de la prédication, fut pendant 25 ans recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, et mourut vers 1680 à Paris, dans la maison professe de son ordre. On a de lui : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 7 vol. in-12 ; *la Vie de Jésus-Christ dans les saints*, 2 vol. ; *l'Homme d'Oraison*, 5 vol. ; *la Dévotion à Jésus-Christ*, 3 vol.

n-4°. Tous ces ouvrages publiés de 1674 à 1678, ont été souvent réimprimés. Une édition complète des *OEuvres* du P. Nouet a paru à Lyon en 1830, in-12.

NOUET (Nicolas-Antoine), astronome, naquit le 30 août 1740, à Pompey en Lorraine, et entra dans l'ordre de Cîteaux, où il passa plusieurs années. De là le nom de Dom, qu'il conserva jusqu'à la révolution, et sous lequel il est désigné dans *la Connaissance des temps*. Il vint en 1780 à Paris, afin de s'y livrer aux observations astronomiques, et eut une grande part aux mémoires de l'Académie qui se publiaient chaque année sous le nom du directeur de l'observatoire; on lui est redevable du calcul de la première orbite elliptique d'Uranus. Dans le cours de 1784, il partit pour Saint-Domingue comme astronome, à l'effet d'y dresser la carte des débouquements et de la côte française de la même île, et revint en 1785 à Paris, où il reprit ses travaux habituels. Lorsque la Convention réorganisa l'administration de l'observatoire, elle nomma provisoirement quatre professeurs, et choisit Cassini avec ses trois élèves. Ces professeurs devaient être égaux et élire parmi eux un président temporaire. L'ancien directeur ayant refusé d'accéder à ces conditions, Nouet se trouva le plus ancien et le plus connu. Il travailla en 1795, au département de la guerre, à lier à la France, par de grands triangles, les départements du Rhin, et se rendit l'année suivante en Savoie pour exécuter des opérations de même nature. On avait résolu d'attacher un astronome à l'expédition d'Égypte, et on avait jeté les yeux sur l'un des commissaires chargés de mesurer la méridienne de France. Ce commissaire, qui n'était pas très-flatté de cette mission, proposa Nouet. Ce dernier fut accepté, et partit ayant pour adjoint Méchain, fils aîné. Ils commencèrent la triangulation qui devait produire une nouvelle carte de cette contrée célèbre. Nouet étant revenu en France, en avril 1802, aurait pu entrer au bureau des longitudes, en qualité d'adjoint; il préféra la place d'ingénieur au bureau de la guerre, qui lui avait été conservée pendant son absence, et il retourna en Savoie comme chef de section et directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc, titre qui fit place, au bout de quelques années, à celui de colonel. Dans les dix dernières années de sa vie il acquit un embonpoint qui lui rendit pénibles ses occupations favorites. Le 23 avril 1811, il avait fait un léger souper à Chambéry; le lendemain matin, il se sentit suffoqué, et demanda un verre d'eau qu'il ne put boire entièrement. Il s'écria : *je suis perdu ;* on le replaça sur son lit, et il expira quelques minutes après.

NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste), compilateur et romancier infatigable, né à la Rochelle le 17 octobre 1742, s'adonna aux lettres dès sa première jeunesse, sans avoir fait d'études suffisantes, et parut aussi sur la scène politique, où son rôle ne fut guère plus brillant. Il mourut à Paris en juin 1823, laissant, tant en pièces de théâtre qu'en romans et compilations historiques, une centaine d'ouvrages dont on trouve l'indication dans la *France littéraire* de Querard.

NOUH Ier, 4e prince de la dynastie des Samanides, fils et successeur de Naser, l'an 331 de l'hégire (943 de J. C.), surnommé *Emir-Hamid* (le prince louable) à cause de ses vertus et de la pureté de ses mœurs, mourut vers la fin de l'année 954 de J. C., après un règne de 12 ans qui avait été fréquemment troublé par les révoltes des vizirs. Son fils Abdel-Melek Ier lui succéda.

NOUH II (Aboul-Cacem), 8e prince de la même dynastie, petit-fils du précédent, monta sur le trône de la Transoxane l'an 365 de l'hégire (976), après la mort de son père Mansour Ier, et sous la tutelle de sa mère. Il n'eut ni la force, ni le courage nécessaire pour soutenir le trône que lui avaient légué ses ancêtres; les 22 années de son règne ne sont marquées que par des revers et des actes de faiblesse. Il mourut en 387 (997), laissant à ses enfants un empire qui ne tarda pas à se dissoudre.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né en 1604 à Saint-Brieuc, entra à l'âge de 20 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et s'y distingua par son talent pour la chaire. Mais il montra un zèle réformateur que rien ne pouvait contenir; il prêchait dans les rues, sur les routes, dans les villages : ses supérieurs voulant y mettre un frein, lui interdirent toutes les fonctions du ministère. Noulleau se retira dans un lieu solitaire du diocèse de Dol, exerçant sur son corps des macérations inouïes qui affaiblirent sa santé, et terminèrent sa vie en 1672. Il avait composé sur la théologie, la morale, la réforme du clergé, etc., un assez grand nombre d'ouvrages qui sont aujourd'hui complétement oubliés.

NOUR-DJIHAN, femme de l'empereur mogol Djihan-Gyr, était fille d'un officier tartare, parvenu de grade en grade jusqu'à la charge de grand trésorier de l'empereur Akbar : elle fut élevée au rang de sultane l'an 1019 (1611), et prit sur son époux un ascendant dont elle ne fit usage que pour le bonheur de ses sujets. Son pouvoir fut tel, que son nom et le titre de padischah (impératrice) fut ajouté à celui de l'empereur sur les monnaies. Après la mort de Djihan-Ghyr, elle fut reléguée dans le palais de Lahor, et y mourut l'an 1055 (1645), à l'âge de 60 ans. On lui attribue la découverte de l'essence de roses.

NOUR-EDDYN MAHMOUD (Melik el Adel), célèbre sultan de Syrie et d'Égypte, de la dynastie des Atabeks zenghides, était le fils aîné du fameux Imad-eddyn Zenghy, auquel il succéda sur le trône d'Alep, l'an 540 de l'hégire (1145 de J. C.), tandis que son frère, Seïf-eddyn Ghazy se mettait en possession de celui de Moussoul. Comme la mort de Zenghy avait donné lieu à des intrigues et à des troubles dans ces deux villes, les chrétiens qu'il avait tant affaiblis en Syrie, crurent pouvoir se relever. Joscelin, comte d'Édesse, qui résidait à Tell-Bascher, depuis la perte de sa capitale, rentra dans cette dernière ville, au moyen des intelligences qu'il y entretenait; mais il ne put s'emparer de la citadelle. Nour-eddyn accourut aussitôt d'Alep, et reprit Édesse, dont les habitants furent presque tous tués en fuyant avec Joscelin, qui eut beaucoup de peine à regagner Tell-Bascher. Cette conquête, et les succès dont elle fut suivie, occasionnèrent la 2e croisade, prêchée par saint Bernard, et dont Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne, furent les chefs. Mais Nour-eddyn s'étant réconcilié avec son frère, Seïf-eddyn, ces deux princes obligèrent les monarques chrétiens de lever le siége de Damas, en 1147. L'indisci-

pline des Croisés indisposa bientôt les Francs de Syrie, qui se joignirent aux musulmans; et cette mésintelligence fut favorable aux progrès de Nour-eddyn, qui vainquit et fit prisonnier Alphonse, fils du roi de Sicile. Le départ de l'Empereur et du roi de France, l'an 1149, et la mort de Seïf-eddyn, lui permirent de s'agrandir en Mésopotamie et en Syrie. Il enleva Sindjar à son frère, Cothb eddyn Maudoud, qui avait succédé à Seïf-eddyn; mais lui ayant accordé la paix, il lui rendit cette place, en échange d'Hémesse, et retourna en Syrie avec 600 chameaux et un grand nombre de mulets chargés de butin. Il tourna ses armes contre Raymond, prince d'Antioche, qui fut vaincu et tué dans une bataille, et dont il envoya la tête au calife de Bagdad. Il échoua, l'an 1150, devant Tell-Bascher, et fut battu par Joscelin; mais, peu de temps après, il surprit ce comte, qui fut mené prisonnier à Alep, et il acheva de se rendre maître du comté d'Édesse, dont il occupait déjà la capitale. L'an 549 (1154), la mort d'Anar, son beau-père, régent du royaume de Damas, la faiblesse de Modjir-eddyn Abek, qui en était souverain, et ses liaisons avec les chrétiens, qu'il ménageait par crainte, fournirent à Nour-eddyn l'occasion ou le prétexte de s'emparer de cet État, dont la possession soumit à ses lois presque toute la Syrie. Il avait promis à Modjir-eddyn, de lui céder Hémesse, en échange de Damas; mais il lui manqua de parole, ne voulut lui donner que Naplouse, et garda même cette ville, sur le refus de ce prince, qui aima mieux aller finir ses jours à Bagdad. La même année les Francs enlevèrent Ascalon à Nour-eddyn : il battit, l'année suivante, Baudouin III, roi de Jérusalem, près du Jourdain; mais ce monarque, avec le secours du prince d'Antioche, Renaud de Châtillon, et du comte de Tripoli, l'obligea de lever le siége de Panéas. La Syrie fut désolée, en 552 (1157), par d'affreux tremblements de terre. Le château de Schizour, situé sur un rocher, fut renversé, et ensevelit sous ses ruines tous les princes de la famille des Monkadides. Ces désastres furent favorables à l'agrandissement de Nour-eddyn. Il fit rebâtir cette forteresse, dont il s'empara, ainsi que de Balbek. Une maladie dangereuse pensa lui être doublement funeste, l'an 554 (1159). Les chrétiens se réunirent, et prirent Césarée et Harem. Miran Naser-eddyn, frère du sultan, assiégea le château d'Alep. Chyrkouh, gouverneur d'Hémesse, et oncle du célèbre Saladin, tenta de s'emparer de Damas : mais son frère, Nedjm-eddyn Aïoub, plus prudent, lui persuada d'ajourner au moins ce dessein, et d'aller trouver le sultan, qui s'était fait porter à Alep, et dont l'apparition imprévue dissipa les mutins. Aussitôt que Nour-eddyn fut en état de monter à cheval, il se mit en campagne, pour se venger des chrétiens; mais il fut battu complétement près du lac de Génésareth, par le roi de Jérusalem, avant d'avoir pu se mettre en bataille : il perdit tous ses bagages, fut au moment d'être pris dans sa tente, et ne s'échappa qu'à moitié vêtu et à travers mille dangers. Il s'arrêta néanmoins à 4 lieues du théâtre de sa défaite, rallia tous les fuyards, reçut des renforts de toute espèce, imposa aux Francs par son attitude fière, les empêcha d'attaquer Hémesse, et refusa la trêve qu'ils lui offrirent. Cependant l'empereur Manuel Comnène, ayant conclu la paix avec le prince d'Antioche, dont il était venu tirer raison, fit cause commune avec les chrétiens latins, et marcha contre Alep. Nour-eddyn sut conjurer l'orage, sans faire aucun sacrifice, et en se montrant généreux. Il envoya une ambassade à l'Empereur, pour lui offrir la délivrance de plus de 6,000 prisonniers, la plupart Français et Allemands, restes infortunés de la seconde croisade. Manuel reçut ces captifs, et s'éloigna aussitôt d'Alep. Délivré de ce péril, Nour-eddyn porta la guerre dans les États du sultan d'Iconium, et lui enleva plusieurs places; mais, pendant son absence, Baudouin III mit à feu et à sang le royaume de Damas. L'an 558 (1163), Renaud de Châtillon ayant ravagé le comté d'Édesse, et s'en revenant chargé de butin, fut attaqué par le gouverneur d'Alep, qui le vainquit, et l'emmena prisonnier dans cette ville, où sa captivité dura 16 ans. Nour-eddyn eut à regretter, vers le même temps, un autre ennemi plus digne de lui, le roi de Jérusalem, qui venait de mourir. L'année suivante, il se vit engagé dans une guerre qui fut le prélude d'une grande révolution en Orient. Adhed Lédin-Allah, dernier calife fathemide, végétait sur le trône d'Égypte. Chawer, son vizir, supplanté par un rival, vint en Syrie, implorer le secours de Nour-eddyn, regardé alors comme le plus puissant des monarques musulmans, et obtint des secours de ce prince. Chyrkouh, qui les commandait, après avoir rétabli Chawer dans sa dignité, fut obligé d'évacuer l'Égypte, qui s'était alliée avec le nouveau roi de Jérusalem. Nour-eddyn, de son côté, vengea la honte de sa défaite, en remportant sur les chrétiens une grande victoire, près d'Antioche, et dont la prise de Harem et de Panéas fut le fruit. Les rapports que Chyrkouh lui avait faits sur la situation politique et physique de l'Égypte, lui ayant appris combien était facile la conquête de cette contrée qu'il convoitait depuis longtemps, il y envoya pour la seconde fois ce général. Cette nouvelle expédition, l'an 562 (1167), eut d'abord peu de succès à cause des secours que Chawer reçut des chrétiens. Mais l'an 564, Chyrkouh les battit, s'empara de tout le royaume, fit périr Chawer, lui succéda dans la charge de vizir du calife, et fut remplacé lui-même, à sa mort, par son neveu Saladin, qui d'abord, ainsi que son oncle, ne se regarda que comme le lieutenant de Nour-eddyn, au nom duquel la prière se fit alors en Égypte. Les chrétiens s'alarmèrent de voir cette intéressante contrée au pouvoir du sultan de Syrie. Secondés par une flotte grecque, ils assiégèrent Damiette; mais au bout de 50 jours, l'inutilité de leurs attaques, et la diversion qu'opéra Nour-eddyn en ravageant leurs terres en Syrie, les contraignirent de lever le siége. La mort de Cothb-eddyn Maudoud, roi de Moussoul, augmenta la puissance de Nour-eddyn. Sous prétexte de défendre les droits d'Imad-eddyn-Zenghy, son neveu et son gendre, qu'une faction avait exclu du trône pour y placer Seïf-eddyn Ghazy, frère puiné de ce prince, il traversa l'Euphrate, l'an 566 (1170), prit Racca, Khabour, Nisbyn, Sindjar, et mit le siége devant Moussoul. Yl-deghyz, roi de l'Adzerbaïdjan, lui fit signifier de s'éloigner de cette ville, qui dépendait du sultan seldjoucide Arslan Schah, suzerain des Atabeks. Après quelques pourparlers sans combats, Nour-eddyn fut reçu dans Moussoul, y fit bâ-

tir une mosquée, laissa cette ville à Seïf-eddyn, obligea Imad-eddyn de se contenter de la principauté de Sindjar, et retourna dans ses États. Pour se venger des chrétiens qui lui avaient pris quelques vaisseaux, il les attaqua, en même temps, à Antioche, à Tripoli, à Acre, et les força de renouveler la trêve. Tranquille en Syrie, et voulant affermir sa domination en Égypte, il envoya ordre à Saladin de supprimer, dans la khotbah, le nom du calife fathémide Adhed Ledin-Allah, et d'y substituer celui de Mostady, calife abbasside de Bagdad : cette mesure, qui eut lieu le 1er vendredi de moharrem 567 (septembre 1171), n'éprouva aucun obstacle, et mit fin à la célèbre dynastie des Fathémides. En reconnaissance, Mostady fit don à Nour-eddyn d'une robe d'honneur et de deux épées, symboles de son autorité sur la Syrie et l'Égypte. Cependant Saladin, gouverneur de ce dernier royaume, songeait dès lors à s'y rendre indépendant : il feignit de se mettre en route pour aller joindre Nour-eddyn, qui allait assiéger le château de Karak ; il allégua des prétextes pour ne pas partir, et, par sa désobéissance, fit manquer cette expédition. Nour-eddyn irrité le menaça de le chasser de l'Égypte ; mais il se laissa toucher par les lettres de soumission de son lieutenant. Malgré sa répugnance religieuse à faire la guerre aux princes musulmans, Nour-eddyn ne put refuser son secours à Dzoulnoun, roi de Malathié et de Siwas, dépouillé de ses États par Kilidj-Arslan II, sultan d'Iconium. Après avoir enlevé quelques places à ce dernier, il lui accorda la paix, et retourna en Syrie. Il permit à Saladin d'envoyer des troupes dans le Yémen, pour en expulser les partisans des Fathémides. Cette contrée fut conquise ; et le nom de Nour-eddyn y fut proclamé dans la khotbah, ainsi qu'à la Mecque et à Médine, immédiatement après celui du calife de Bagdad. Nour-eddyn avait enfin démêlé les projets ambitieux de Saladin. Il fit des levées considérables dans la Mésopotamie, pour mettre des garnisons dans les places de Syrie, que les Francs pouvaient attaquer ; et il se disposait, à la tête des troupes syriennes, qui avaient toujours combattu sous ses drapeaux, à aller chasser de l'Égypte son redoutable lieutenant, lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie, dont il mourut à Damas, le 11 chawal 1169 (15 mai 1174), à l'âge de 58 ans, après en avoir régné 29.

NOUR-EDDIN (Ahmed), fils d'Hassan Ali Zenbel Almoali, docteur chaféite. Le manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, coté 892, contient un grand ouvrage géographique de sa composition, divisé en 10 livres, intitulé : *Présents offerts aux rois*. L'auteur traite, dans sa préface, de la terre et de ses divisions ; et, dans le corps de l'ouvrage, des différents pays du monde, des mers, des îles, des fleuves, des animaux, des plantes, des religions, des longitudes, des latitudes et de la conformation du monde.

NOURRIT (Louis), acteur de l'Opéra, né à Montpellier le 4 août 1780, fit ses premières études musicales comme enfant de chœur du chapitre de sa ville natale, et vint à Paris, en 1796, pour les terminer. Admis comme élève au Conservatoire en 1802, il reçut des leçons de Guichard. L'année suivante, il passa sous la direction de Garat, qui, charmé de sa voix de ténor, lui donna des soins assidus, et en fit un de ses élèves les plus distingués. En 1805, il débuta à l'Opéra par le rôle de Renaud, et y obtint du succès. Sa voix était pure, ses intonations justes, et sa diction musicale, bien que peu chaleureuse. Plusieurs autres rôles, entre autres celui d'Orphée, achevèrent de montrer sa supériorité. En 1812, à la retraite de Lainez, il devint chef de l'emploi des ténors, qu'il partagea ensuite avec Lavigne, et qu'il reprit seul en 1817 jusqu'à l'époque de sa retraite en 1826. Les principaux rôles dans lesquels il se distingua sont, outre les précédents, ceux du Harem dans *la Caravane*, de Colin dans *le Devin de village*, de Demaly dans *les Bayadères*, et d'Aladin dans *la Lampe merveilleuse*. Jusque dans les derniers temps, il conserva le joli timbre de son organe. Nourrit mourut à Paris le 23 septembre 1832, laissant deux fils, dont l'aîné, Adolphe Nourrit, chanteur et acteur encore plus distingué que son père, devait lui survivre bien peu d'années.

NOURRIT (Adolphe), fils aîné du précédent, naquit à Montpellier, le 31 mars 1802. Destiné par son père à la profession de négociant, il fut placé au collége de Sainte-Barbe, et bientôt il s'y fit remarquer par la portée de son intelligence et son assiduité au travail. A 16 ans Nourrit était teneur de livres dans une maison de commerce de Paris. A la fin de 1819 il entra dans une maison d'assurance et ne put se livrer à son goût pour la musique qu'à l'insu de son père. Après avoir pris des leçons de chant de Garcia, Nourrit parut pour la première fois à l'Opéra le 1er septembre 1821. Son père n'avait pu résister à lui laisser embrasser la carrière dans laquelle il devait s'illustrer ; son premier rôle fut celui de Pylade, dans *Iphigénie en Tauride*. Le public l'accueillit avec faveur et fut charmé de la beauté de son organe, de son intelligence de la scène et de la chaleur de son débit. Après la retraite de son père, avec lequel il avait tant de ressemblance, Nourrit resta seul chargé de l'emploi de premier ténor. Pendant 10 ans il porta le poids d'une si grande responsabilité et n'en fut point accablé, quoique cette époque, la plus importante de l'histoire de l'opéra moderne, lui ait offert plus d'un écueil ; car dans ces 10 années : *Moïse, le Comte Ory, la Muette de Portici, le Philtre, Guillaume Tell, Robert le Diable* et *les Huguenots*, furent mis en scène. L'importance que Nourrit acquérait tous les jours comme chanteur et comme acteur, fit comprendre à l'administration de l'Opéra que l'avenir de ce spectacle reposait sur un seul homme, et elle songea à engager Duprez comme premier ténor en partage, ce qui ne s'était jamais vu. Nourrit, que cette nouvelle avait accablé, ne voulut pas essayer la lutte et donna sa démission. Le 1er avril 1837 il donna sa représentation de retraite : il y a peu d'exemples d'aussi beaux triomphes que celui qu'il y obtint. Il alla ensuite exciter l'enthousiasme du public de Bruxelles, et conçut le projet d'aller en Italie. En passant à Marseille Nourrit fut pris d'un enrouement dans *la Juive*. Pâle et tremblant de douleur, il se frappa le front, fit un geste de désespoir et sortit dans une agitation inexprimable ; il se rendit dans sa loge. Nourrit était fou ! Il ne reconnut pas ses amis, ses camarades qui le suivirent. Qui êtes-vous ?... Que me voulez-vous ?... leur dit-il, lais-

sez-moi... et il courut vers la fenêtre; il fut arrêté et forcé de s'asseoir dans un fauteuil, le docteur Forcade lui donna des soins. Nourrit revint à lui, mais il eut un second accès deux ans après qui lui fut funeste. En quittant Marseille Nourrit se rendit à Lyon : là, un des plus beaux triomphes de sa carrière vint mettre un baume sur sa blessure; il y excita le plus vif enthousiasme. De Lyon il alla à Toulouse, où un accident semblable à celui de Marseille l'obligea d'interrompre ses représentations. De retour à Paris, il obtint un congé de ses fonctions de professeur de chant dramatique au Conservatoire et se mit en route pour l'Italie dans les premiers mois de 1838. A Milan, il y eut enthousiasme lorsqu'il se fit entendre devant quelques amateurs d'élite chez Rossini; ce succès sembla lui rendre toutes ses forces, et la même faveur qu'il trouva à Florence, à Rome et à Naples, fit espérer à sa famille le retour de sa santé et de sa raison. Bientôt cependant une mélancolie profonde s'empara de son esprit; tous les symptômes de la maladie reparurent, et il eut la bizarre idée que les applaudissements accordés par le public de Naples à son talent n'étaient qu'une dérision; rien ne put le détourner d'une si funeste pensée, et, à la suite d'une représentation au bénéfice d'un acteur, l'excès de son délire le porta à se lever, vers l'aube du jour, et à se précipiter du haut de la terrasse de l'hôtel de Barbaja dans la cour, où il trouva la mort, le 8 mai 1839, à 5 heures du matin. Sa femme fut la première qui le trouva gissant sur le pavé; il avait le corps brisé et ne donna pas le moindre signe de vie après sa chute. Ses restes furent rapportés à Paris. La fin de Nourrit a été jugée avec sévérité par quelques critiques; mais cette sévérité fut une injustice, car on ne peut considérer cette fin déplorable, que comme le dernier acte d'un délire, dont les premiers symptômes s'étaient manifestés à Marseille.

NOURRY. *Voyez* **GRAMMONT.**

NOUVELLET (Claude-Étienne), né vers l'an 1510, à Talloire, bourg de Savoie, sur les bords du lac d'Anneci, fit ses études à Paris, et entra chez les bénédictins. Emmanuel-Philibert de Pingon, historiographe de Savoie, dont Nouvellet dirigea les études, fait les plus grands éloges de ses talents, et des leçons qu'il en avait reçues. Nouvellet a publié : *Petri-Aurioli Franciscani, cardinalis, compendiosa in universam sacram Scripturam Commentaria edita à Claudio-Stephano Noveletto, Talluerino*, Paris, 1585.

NOUVELLET (Claude), docteur de Sorbonne, chanoine de la cathédrale de Genève, membre de l'académie Florimontane d'Anneci, naquit à Anneci, vers le milieu du 16e siècle. Il eut des talents assez distingués pour son temps, dans la poésie et l'art oratoire. Il composa plusieurs ouvrages plaisants, dont les principaux sont : le *Braquemart, poëme en cent sonnets; Odes sur les funérailles du chevalier de Soyer*, Paris, 1571; les *Divinailles*, en style burlesque, Lyon, 1571.

NOVA (Juan da), navigateur, né en Galice, entra au service d'Emmanuel de Portugal en 1501, partit pour les Indes avec une escadre de quatre vaisseaux montée par 400 hommes, et après une navigation heureuse, dans laquelle il n'acquit pas moins de gloire que de richesses, il découvrit l'île Sainte-Hélène, alors entièrement déserte. C'est à tort que l'on a attribué cette découverte à Jean Nunez Gallego, ou de Hora.

NOVAIRI. *Voyez* **NOWAIRI.**

NOVAT, hérésiarque, diacre de l'église de Carthage au 3e siècle, avait déjà déshonoré le caractère sacré dont il était revêtu, en s'appropriant les revenus des pauvres et en flattant les grands par de basses complaisances, lorsque St. Cyprien le cita, en 249, devant un synode, pour y rendre compte de sa conduite. Il n'obéit point; et, sommé une seconde fois, il s'enfuit secrètement à Rome, l'an 251. Les Pères du concile n'en continuèrent pas moins l'instruction de la procédure en son absence, et le déclarèrent excommunié. Novat se lia à Rome avec Novatien, et ils renouvelèrent ensemble l'hérésie des monotanistes, dont les principes étaient totalement opposés à ceux que Novat avait soutenus en Afrique. (Il avait avancé que les laps, *lapsi*, c'est-à-dire, les chrétiens tombés dans l'idolâtrie par la crainte des persécutions, devaient être admis à la communion sans avoir été soumis à aucune pénitence.)

NOVATIEN, antipape en 251, fut le premier qui donna à l'Église chrétienne le scandale de deux élections ennemies. Jaloux de l'élévation de saint Corneille au pontificat, il affecta une doctrine sévère contre les fidèles tombés pendant la persécution de l'empereur Dèce, et prétendit que l'Église elle-même n'avait pas le droit de les absoudre. Trois évêques fanatiques ayant partagé cette opinion, nommèrent Novatien évêque de Rome. Cette élection fut rejetée par saint Cyprien et condamnée dans les conciles de Carthage et d'Antioche. On ignore ce que devint Novatien; mais sa secte, qui subsista longtemps après lui, se mêla dans le 4e siècle à d'autres hérésies qui attaquèrent le dogme de la religion ou l'autorité du saint-siége.

NOVELLA, fille de Jean d'Andréa, savant jurisconsulte, et l'une des femmes les plus étonnantes de son temps, possédait dans la philosophie et la jurisprudence des connaissances profondes qui lui méritèrent le laurier doctoral. Elle mourut à Bologne, sa patrie, en 1366. — Bettina, sa sœur, non moins célèbre par son érudition, épousa Jean de Saint-George, habile jurisconsulte et professeur en droit à Padoue, mourut dans cette ville en 1355. Plusieurs biographes l'ont confondue avec Bettina Gozzadini, savante dame de Bologne, qui florissait un siècle auparavant.

NOVERRE (Jean-George), réformateur des ballets en Europe, né à Paris en 1727, montra de bonne heure un goût décidé pour l'art qu'il était appelé à perfectionner; il prit des leçons de Dupré, débuta devant la cour à Fontainebleau, et passa à Berlin, où l'appelaient de brillantes espérances. De retour à Paris en 1749, il donna à l'Opéra-Comique un ballet chinois qui ne produisit pas la sensation que l'on pouvait attendre de l'éclat des costumes et des décorations : ce ballet fut bientôt suivi de celui des *Recrues prussiennes*, de la *Fontaine de Jouvence* et des *Fêtes flamandes*. Appelé en Angleterre par Garrick, la perfection du jeu de ce célèbre auteur lui fit naître la pensée que la danse pouvait concourir à exprimer les passions. Il revint à Paris dans l'espoir que ses idées seraient accueillies par les directeurs de l'Opéra ; mais, malgré la protection de Mme de Pompadour,

il ne put les décider à faire un essai. Il s'attacha alors au théâtre de Lyon, où il donna *la Toilette de Vénus*, *les Fêtes du sérail*, *le Jugement de Paris* et *le Jaloux sans rival*. Les innovations que présentaient ces pièces soulevèrent contre lui presque tous les danseurs de l'Europe. Loin de se décourager, Noverre proposa ses réformes dans les *Lettres sur la danse*, 1767. Appelé à diriger les fêtes d'hiver que donnait le prince de Wurtemberg, il composa pour son théâtre une suite de ballets charmants. Il fit ensuite représenter à Vienne, pour les fêtes de mariage de l'archiduchesse Caroline, *Iphigénie en Tauride*, *les Grâces*, *Alceste*, *Roger et Bradamante*, *Énée et Didon*, *Adèle de Ponthieu*, *les Horaces*, *la mort d'Agamemnon*. De Vienne il passa à Milan, et donna à la cour de l'archiduc Ferdinand *Apelle et Campaspe*, *la Rosière de Salency*, *la Foire du Caire*, *Ritiger et Wenda*, *Galeaz, duc de Milan*, *Eutime et Eucharis*, *Belton et Élisa*, *Hyménée et Chryséis*. La reine Marie-Antoinette, voulant le fixer à Paris, lui fit donner le titre de maître des ballets en chef de l'Académie royale de musique. Il devint l'ordonnateur des fêtes du petit Trianon, et composa les ballets des opéras de Gluck et de Piccini. Pendant un court séjour qu'il alla faire à Londres, il fit représenter *les Noces de Thétis* et *Iphigénie en Aulide* : cette dernière pièce causa un enthousiasme tel que l'auteur fut couronné sur le théâtre. La révolution lui enleva une partie de sa fortune qu'il avait acquise par son travail ; il mourut à Saint-Germain en Laye en 1810. Il avait donné, en 1807, une nouvelle édition de ses *Lettres sur les arts imitateurs, et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8°. Il y a joint deux *Lettres sur Garrick, adressées à Voltaire*, et imprimées à la suite de la traduction française de la *Vie de Garrick*, 1801, in-8°, et une *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8°.

NOVES (Pierre BREMOND, ou Richard de), troubadour du 13e siècle, surnommé *de Noves* du nom du village où il avait reçu le jour, fut attaché au service des princes d'Aragon, comtes de Provence, et vécut à la cour de Raimond Bérenger III. Il obtint après la mort de celui-ci la place de receveur des droits du comte de Provence, et mourut en 1270 dans un âge avancé. On a sous son nom 22 pièces, dont quelques-unes sont attribuées à d'autres troubadours. Raynouard en a publié plusieurs dans le *Choix de poésies*, tome IV, et des fragments, tome V.

NOVES (Laure de), moins connue sous son nom de famille, longtemps ignoré, que sous celui de *la belle Laure*, fille d'Audibert de Noves, d'une ancienne famille, et syndic de la ville d'Avignon, naquit en 1307 ou 1308. Elle fut mariée à 17 ans, en 1325, à Hugues de Sade, âgé de 20 ans, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les premières charges municipales à Avignon. Elle ne brilla pas moins par les charmes de son esprit que par les grâces de sa personne. Le jeune Pétrarque, réfugié dans le comtat Venaissin par suite des guerres civiles des Guelfes et des Gibelins, n'avait que 23 ans lorsqu'il la vit pour la première fois, le lundi saint 6 avril 1327, dans une église d'Avignon ; il conçut pour elle une passion violente, et fit de vains efforts pour séduire celle qui en était l'objet, ou pour étouffer un amour sans espoir. Pendant 21 ans il chanta les vertus et la beauté de Laure, dont le nom devint célèbre en Europe. En 1348 une peste affreuse ravagea la ville d'Avignon ; Laure périt victime de ce fléau, à l'âge d'environ 40 ans. Elle avait eu 11 enfants, dont 9 survécurent, 6 garçons et 3 filles. Les portraits de cette femme célèbre sont nombreux ; mais on a lieu de croire que très-peu sont la fidèle ressemblance de leur modèle. Le plus parfait sous ce rapport est en tête de la *Vie de Pétrarque*, par l'abbé Roman, publié par l'Athénée de Vaucluse, 1804, in-18. On trouvera des détails sur la belle Laure dans les ouvrages suivants : *Mémoire pour la vie de Pétrarque*, par l'abbé de Sade, 1764-67, 3 vol. in-4° ; *Histoire de la littérature italienne*, par Tiraboschi ; *del Petrarca*, etc., par Badelli, 1797, in-4° ; *Pétrarque à Vaucluse, et Retour de la fontaine de Vaucluse*, par l'Abbé Arnavon, 1805, in-8° ; *Description de la fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, 1804, in-12 ; *Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguéné. On peut en outre consulter les *Mémoires* de Bimard de la Bastie et celui de Ménard dans la collection de l'Académie des inscriptions. Mme de Genlis a publié un roman intitulé : *Pétrarque et Laure*, 1819, 2 vol. in-12.

NOVI (Paul de) est désigné, dans Moréri (édition de 1759), par le nom de Paul de Nove, et, dans quelques historiens, par celui de Paul de la Noue. Il ne faut pas s'étonner de l'ignorance où nous sommes sur l'époque de sa naissance, puisque ce doge de Gênes ne fut longtemps qu'un simple teinturier en soie, inconnu jusqu'en 1506. A cette époque, les Génois, cédant aux sourdes menées du pape Jules II, qui avait cependant de grandes obligations à Louis XII, roi de France, se révoltèrent contre ce prince. En vain Louis tente la voie de la douceur pour les ramener à leur devoir. Excité par les émissaires du pape, qui voulait chasser tous les princes étrangers de l'Italie, pour la conquérir à son profit, les Génois qui, d'abord soulevés contre la noblesse, avaient créé 8 magistrats avec le titre de *tribuns du peuple*, tirés tous de familles roturières, persistèrent dans leur révolte, fomentée en outre par la politique de l'Empereur. Aux armes de France abattues et foulées aux pieds, on substitua celle de l'Empire. Ce fut dans de telles circonstances que Paul de Novi devint duc de Gênes, avec le titre de doge, honneur qu'il devait bientôt payer de la vie. Déjà, au commencement de l'année suivante, les Français étaient chassés de Gênes, et plusieurs places se trouvaient au pouvoir des rebelles. Mais la ville de Monaco fut le terme des progrès des Génois. Après un siége de 3 mois, ils furent contraints de se retirer. Cependant Louis XII partit de Grenoble, le 3 avril 1507, avec une armée de 50,000 hommes. Le nouveau doge, suivi de ses 8,000 révoltés, sans discipline, et qui prirent la fuite au premier choc, ne pouvait tenir tête longtemps au monarque français. Gênes ne tarda pas à se rendre à discrétion au cardinal d'Amboise, à qui le roi avait renvoyé les parlementaires. Chaumont, gouverneur de Milan et chef de l'expédition, désarma les bourgeois ; et, le 28 avril 1507, Louis XII entra dans la ville en vainqueur irrité, tandis que Paul de Novi, voyant ses affaires désespérées, se sauvait en Corse. Un capitaine de galère, nommé Préjent, se rendit dans cette île, et en revint aussitôt après avoir gagné, à force d'argent, un commerçant génois qui lui livra le fugitif. Guichardin

assure que Paul de Novi s'était retiré à Pise, et que, dans le trajet de cette ville à Rome, où il voulait se réfugier, il fut vendu aux Français par un corsaire qui avait servi, comme soldat, sous ses ordres. Quoi qu'il en soit, le prisonnier ne languit pas dans les fers; son procès fut bientôt terminé; et, le 5 juin de la même année 1507, il fut décapité sur la place du Palais, expiant ainsi une usurpation peut-être involontaire.

NOVIDIUS (Ambroise), poëte latin, né à Forenza dans la Pouille, vécut sous les pontificats de Léon X, d'Adrien VI, de Clément VII et de Paul III. Il a dédié au dernier son poëme intitulé : *Sacrorum fastorum libri XII*, Rome, 1537, in-4°; réimprimé à Anvers, 1559. On a de lui un autre poëme qui a pour titre : *Consolatio ad Romanos (post direptionem)*, Rome, 1538, in-12, accompagné d'une pièce de vers assez longue adressée à son protecteur Alexandre Farnèse, et portant le titre de *Color ex auctâ mercede*.

NOVIKOF (Nicolas-Ivanovitch), né en 1744 à Tichwensk, près de Moscou, est un des Russes qui ont le plus contribué au progrès des lumières dans sa patrie. A 18 ans, il servait comme bas-officier dans la garde impériale. C'est alors seulement qu'il commença à cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Quittant bientôt la carrière militaire pour se vouer aux lettres, il publia, en 1770, un journal intitulé : *le Peintre*, dont le mérite est encore généralement reconnu. Plus tard, il acheta l'imprimerie de l'université de Moscou, et s'efforça de multiplier les ouvrages utiles, visant à en réduire le prix. La *Gazette de Moscou*, confiée à ses soins, vit le nombre de ses souscripteurs s'élever de 600 à 4,000. A l'époque de la révolution française, il eut à essuyer des tracasseries et même des persécutions. Elles eurent un terme, et ce savant coula en paix le reste de sa vie, qui finit en 1818. Outre les journaux littéraires dont il a été le principal rédacteur, on lui doit : *Bibliothèque ancienne de la Russie*, 10 vol., 1773-75; continuation, 1786-93, 9 vol.; *Essai d'un dictionnaire historique des auteurs russes*, 1772.

NOVION (Jean-Victor, comte de), député suppléant de la noblesse du bailliage de Vermandois aux états généraux, remplaça, en 1790, à l'assemblée constituante le comte de Miremont, démissionnaire, vota avec le côté droit, et signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791. Il émigra, et, après avoir fait partie de l'armée des princes, et séjourné quelque temps en Angleterre, entra au service de Portugal. Il y obtint bientôt une grande considération, et contribua à faire créer un corps de maréchaussée, qui reçut le nom de garde royale militaire de police; et dont il prit le commandement en 1802. Ce fut lui qui donna le plan de ces douanes militairement organisées, dont le Portugal fit une heureuse épreuve, et que la France a depuis adoptées. Nommé commandeur de l'ordre du Christ en 1805, commandant d'armes de Lisbonne en 1807, après l'entrée des Français dans cette capitale, et enfin maréchal de camp par le général Junot, en 1808, il rentra en France la même année lorsque l'armée française évacua le Portugal. Lors de la création des cours prévôtales, il fut appelé aux fonctions de prévôt du département de la Moselle, qu'il remplit pendant 2 ans. Novion mourut à Nantes, le 18 juillet 1825.

NOVION. *Voyez* **POTIER**.

NOVIUS (Quintus), poëte comique romain, vécut du temps de Sylla. On ne connaît aucune des particularités de sa vie, qui s'écoula dans les luttes et les travaux du théâtre. Son nom est presque constamment associé, dans les auteurs anciens, à celui de Pomponius de Bologne, autre poëte dramatique qui brillait à la même époque. L'un et l'autre excellèrent dans la composition des Atellanes, sorte de pièces qu'ils perfectionnèrent au point d'en avoir fait un genre nouveau. Ces petites pièces, originaires d'Atella, s'étaient établies à Rome, vers l'an 540 : elles roulaient, dans ces premiers temps, sur des sujets agrestes, et ne peignaient guère que les mœurs des paysans de la Campanie.

NOVOSILZOFF (le baron Nicolas de), diplomate russe, avait déjà rempli des missions importantes en Allemagne et en Angleterre, lorsque l'empereur Alexandre l'envoya auprès de Napoléon à Paris, en 1805. S'étant arrêté à Berlin, il donna pour prétexte le besoin d'attendre de nouvelles instructions; mais il fut bientôt évident que sa mission, annoncée d'abord comme pacifique, avait un tout autre but, et qu'elle était, au contraire, destinée à former une nouvelle coalition contre la France. Cependant il ne réussit pas alors à faire entrer la Prusse dans cette alliance. L'Autriche seule s'y montra disposée, et ce fut par les arrangements secrets qu'il fit avec cette puissance, que se prépara la campagne de 1805, qui devait être si funeste à l'empereur François. Lorsque le ministre russe partit de Berlin pour retourner à Saint-Pétersbourg, il renvoya les passeports qu'il avait reçus de Paris, et il remit au ministre prussien une note où étaient exprimés tous les griefs de la Russie contre Napoléon, lequel, malgré ses promesses, réunissait chaque jour à son empire de nouveaux États. Cette note fut communiquée à tous les membres du corps diplomatique résidant à Berlin, si ce n'est à de Laforêt, ministre de France, qui la fit néanmoins bientôt connaître à son maître. Napoléon, fort irrité, y fit lui-même une réponse dans son Journal officiel, et bientôt la guerre que devaient terminer la victoire d'Austerlitz et le traité de Presbourg en fut la conséquence. Le baron de Novosilzoff, revenu à Saint-Pétersbourg, y signa, concurremment avec le ministre Adam Czartoryski, un traité d'alliance entre la Russie et l'Angleterre, que l'on appela *le traité de concert*, et dont le but était de réunir, indépendamment du roi de Prusse, un effectif de 500,000 hommes, pour forcer la France à évacuer le nord de l'Allemagne, assurer l'indépendance de la Suisse, de la Hollande, et même celle de l'Italie. On sait comment les puissances coalisées furent ensuite déçues de leurs espérances. Le baron de Novosilzoff continua de jouir de la faveur d'Alexandre; mais il ne fut plus possible à ce prince de l'envoyer auprès de Napoléon. Ce n'est qu'en 1814, après la chute de celui-ci, qu'il le nomma l'un de ses conseillers intimes, puis l'un des gouverneurs du royaume de Pologne. Ce fut lui que l'on chargea, dans ce pays, de l'ouverture de plusieurs diètes. Son crédit parut diminuer après la mort d'Alexandre. Il mourut en 1838. Le baron de Novosilzoff était un des hommes les plus instruits de la Russie.

NOWAIRI (Schéhab-Eddyn-Ahmed), écrivain célè-

bre, né en Égypte, et mort en 732 de l'hégire (1331-32 de J. C.), à l'âge d'environ 50 ans, se distingua comme jurisconsulte et comme historien. Le seul ouvrage de lui que nous connaissions est une sorte d'encyclopédie intitulée : *Nihayat alarab fi fonoun aladab*, c'est-à-dire tout ce qu'on peut désirer de savoir concernant les différentes branches des belles-lettres. Cet ouvrage, divisé en V livres, forme 10 volumes. La bibliothèque royale de Paris et celle de l'Escurial en possèdent quelques volumes; celle de l'université de Leyde en possède un exemplaire complet. On trouve un aperçu de ce livre dans les *Prodiagmata ad Hadji khalifæ tabulas* de Reiske, imprimé à la suite de la *Description de la Syrie*, d'Aboul Féda, Leipzig, 1766. La partie de l'histoire de Nowaïri, qui concerne la Sicile sous le gouvernement des Arabes, a été publiée en arabe et en latin par le chanoine Gregorio Rosario dans la *Collezione di cose arabe-siciliane*, Palerme. 1790. Caussin en a donné une traduction française, Paris, 1802, à la suite du *Voyage en Sicile*, etc., de Riedesel. Quelques autres écrivains ont donné des fragments du même ouvrage.

NOYERS (Hugues de), évêque d'Auxerre en 1183, mort en 1206. Ayant lancé une excommunication contre P. de Courtenai, comte d'Auxerre, qui, à la suite de démêlés avec son évêque, avait chassé tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale, exigea, avant de la lever, que le comte, pieds nus et en chemise, déterrât un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et le portât dans le cimetière.

NOYERS (Milès de), arrière-petit-neveu du précédent, bouteiller de France, en 1302, sous Philippe le Bel, puis porte-oriflamme, se signala à la bataille de Cassel en 1328, et à celle de Crécy en 1346. Il fut nommé exécuteur testamentaire de Louis le Hutin, et mourut en 1350.

NUBLÉ (Louis), avocat, né à Amboise au mois de janvier 1604, avait composé plusieurs ouvrages d'érudition que son extrême modestie l'empêcha de publier. L'auteur de la *Nouvelle Bibliothèque de droit* parle d'un traité qu'il avait fait pour prouver que le péculat n'était pas punissable de mort, et d'une dissertation par laquelle il démontrait que les juges ne pouvaient pas prononcer la peine capitale dans tous les cas où elle n'avait pas été ordonnée par les rois français. En 1657, Nublé fut agrégé d'honneur parmi les docteurs de droit, en considération de son mérite. Il mourut à Paris, où il avait constamment demeuré, le 14 juillet 1686.

NUCCI (Avanzino), peintre, né à Castello, dans l'Ombrie, élève de Nicolas Pomarancio, travailla avec son maître aux peintures ordonnées par les souverains pontifes, et mourut en 1629. On voit plusieurs de ses ouvrages dans les principales églises de Rome.

NUCK (Antoine), célèbre anatomiste allemand, né vers 1660, exerça d'abord la médecine et la chirurgie à la Haye, puis appelé à Leyde, il y remplit, avec succès, la chaire d'anatomie, devint président du collége des chirurgiens, et mourut en 1692. Ses travaux le placent au rang des premiers anatomistes de son temps. On lui doit l'invention de plusieurs instruments pour l'extraction des dents, des observations utiles sur les maladies des yeux et de l'oreille, sur le cancer, sur les meilleurs procédés pour la ponction de la poitrine et de l'abdomen, et surtout des découvertes savantes relatives aux glandes et aux vaisseaux lymphatiques. Tous ses ouvrages, à l'exception de celui qui a pour titre : *De vasis aquosis oculi*, Leyde, 1685, ont été réunis en 3 vol. in-12, Lyon, 1722.

NUGENT (Thomas), littérateur, né en Irlande, mort à Londres en 1772, s'est particulièrement occupé de la langue et de la littérature françaises. On lui doit un *Dictionnaire portatif français-anglais et anglais-français*, qui a eu un grand nombre d'éditions; une *Histoire de la Vandalie*, 1776, 3 vol. in-4°, et diverses traductions estimées, parmi lesquelles nous citerons : *Principes de droit politique* de Burlamaqui, 1752, in-8°; *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, de Condillac, 1756, in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire romaine*, de Macquer, 1759, in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, du président Hénault, 1762, 2 vol. in-8°; *Voyages en allemagne*, etc., 2 vol. in-8°; *Vie de Benvenuto Cellini*; *Voyages à Londres*, par Grosley.

NUGENT (Christophe), médecin, membre de la Société royale de Londres, mort en 1772, est auteur d'un *Essai sur l'hydrophobie*, publié en 1753.

NUGENT (Robert CRAGGS), homme d'État, né en Irlande vers 1709, contrôleur de la maison du prince de Galles, et successivement commissaire de la trésorerie en 1754, conseiller privé et vice-trésorier d'Irlande en 1759, commissaire du commerce et des plantations en 1766, fut créé baron Nugent de Carlanston et vicomte Clare, représenta à différentes sessions du parlement St.-Mawe's et Bristol, et mourut en 1788. On a de lui un recueil d'*Odes* et d'*Épitres* publiés en 1738, et une *Ode au genre humain*, imprimée en 1741 : elles ont été réimprimées dans la *Collection* de Dodsley.

NUMA POMPILIUS, législateur des Romains, était né, dit-on, à Cures, dans la Sabinie, le même jour que Romulus jeta les fondements de sa ville guerrière. Frappé de ses vertus, Tatius, roi des Sabins, lui donna sa fille unique pour épouse. Numa, tout entier à la simplicité des mœurs domestiques, et aux besoins d'une vie méditative, demeura sur le sol natal, pendant que son beau-père partageait l'autorité de Romulus. Son amour profond pour la justice, son respect pour les dieux, les paroles de paix qu'il semait au milieu de populations accoutumées à ne reconnaître d'autre droit que la force, l'environnèrent d'une vénération immense; et comme les pensées dont il entretenait ses concitoyens, ne pouvaient émaner, dans leur opinion, que d'une nature supérieure, ils publièrent qu'il était inspiré par la nymphe Égerie, et qu'il jouissait de communications intimes avec cette divinité. Il est curieux de voir Plutarque discuter, avec bonhomie, la vraisemblance de ces traditions populaires: Numa les favorisa par son goût pour la solitude, et par ses habitudes de la contemplation. Il vivait ainsi au milieu de ses champs, et entrait dans sa 40e année, lorsqu'une députation vint lui annoncer que Rome le demandait pour roi. Depuis la mort mystérieuse de Romulus, les sénateurs créés par ce dernier avaient essayé d'accoutumer le peuple à les voir exercer tour à tour la souveraineté; mais les Romains, et la colonie des Sabins incorporée parmi eux, s'étaient lassés de cet interrègne; et pour éviter les dissensions, on était convenu que les pre-

miers auraient le choix du chef commun, mais qu'il serait pris dans les rangs des seconds. Numa ne renonça point sans quelque peine à sa retraite; enfin l'ascendant qu'il avait obtenu sur ses voisins, lui persuada qu'il parviendrait à amortir cet esprit inquiet et belliqueux, qui animait Rome naissante. Il ne voulut point se revêtir des marques de la royauté avant que le ciel, par la voix des augures, eût confirmé son élection : il connaissait l'effet merveilleux des croyances religieuses. Les 300 gardes dont s'était entouré Romulus sous le nom de *Celeres*, devenaient inutiles à un roi pacifique, qui se confiait à l'amour et au respect de ses sujets: Numa supprima donc ce corps, et se plut à créer une milice sacerdotale, avec le même soin qu'avait mis son prédécesseur à former des soldats. Les Saliens, le collége des pontifes et les vestales, furent les plus remarquables de ses institutions religieuses. Il se réserva, comme pontife suprême, de régler tout ce qui concernait les dogmes et les rites. L'ombre qui couvrait les derniers instants de Romulus, offrit à Numa un moyen facile de l'élever au rang des dieux : en lui consacrant un temple, il entoura d'un nouveau respect la majesté royale. L'importance qu'il attachait aux cérémonies, au silence, à un culte dégagé de toute représentation matérielle de la divinité, et plusieurs autres conformités de son système philosophique avec les idées de Pythagore, ont fait croire à divers historiens de l'antiquité, peu scrupuleux sur l'exactitude chronologique, que Numa avait puisé sa doctrine dans des conférences avec les sages de la Grande-Grèce, dont plus d'un siècle le séparait. On remarqua également, dans les lois promulguées par ce prince, quelques coutumes qui paraissaient empruntées à Lacédémone; ce qui s'explique par l'origine lacédémonienne que s'attribuaient les Sabins. C'est à Numa que remonte la création des féciales, ministres du droit des gens, conservés par les Romains, lorsqu'ils cherchèrent une nouvelle énergie dans un gouvernement démocratique. Attentif à éloigner des Romains tout ce qui pouvait alimenter la férocité de leurs mœurs. Numa substitua les offrandes de fruits, les libations de vin et de lait, aux sacrifices sanglants; il consacra le culte du dieu Terme, et éleva un temple à la Bonne-Foi, apprenant aux Romains à regarder, comme le plus sacré de tous, le serment prononcé au nom de cette nouvelle divinité. L'agriculture fut ensuite l'objet de sa sollicitude; il renferma dans des limites le territoire de Rome, agrandit l'enceinte de la cité en y comprenant le mont Quirinal, et partagea entre les plus pauvres citoyens, la portion du sol que Romulus avait affectée au domaine public, convaincu que les soins de la vie rurale adouciraient leurs cœurs grossiers, sans amollir leurs bras. Il prit en pitié le sort des esclaves; et, pour leur offrir une compensation de quelques jours, il institua les *Saturnales*, pendant lesquelles ils devenaient les égaux de leurs maîtres. Une pensée politique plus élevée fut la répartition du peuple en corps de métiers ; dans ces classes ainsi multipliées s'effaça la rivalité primitive des Romains et des Sabins, dont l'entière fusion ne se fût que lentement opérée sans ces morcellements salutaires. Numa établit la forme de mariage par confarréation, qui subsista longtemps après lui ; il fixa la nubilité des filles à l'âge de 12 ans, la durée du deuil, pour les veuves, à 10 mois ; et laissa, selon quelques-uns, aux époux, la faculté du divorce. Il modifia la loi de Romulus, qui autorisait les pères à vendre leurs enfants, exceptant de cette rigueur ceux qui seraient mariés du consentement des pères. Sous Romulus, l'année civile commençait au mois de mars, et n'en comprenait que 10 en tout; Numa en ajouta deux autres, mais reporta le commencement de l'année au mois de janvier, en l'honneur de Janus, qui avait été, comme lui, un roi pacifique et bienfaisant, et auquel il éleva un temple. De même que la plupart des législateurs de l'antiquité, il sut faire de la religion la base la plus solide de ses conceptions politiques. Il eut recours aux prodiges, et ne craignit point d'imposer aux Romains une foi aveugle, en les soumettant à des règlements qui avaient pour eux un caractère occulte; par exemple, de sacrifier aux dieux célestes en nombre impair, et en nombre pair à ceux de la terre ; de se tourner, pour la prière, d'orient en occident ou d'occident en orient, de ne point regarder derrière eux en sortant de leur maison. L'heureuse influence de ses réformes s'étendit à toutes les peuplades voisines : les habitudes hospitalières, les relations de commerce et d'amitié, remplacèrent l'avidité du butin, et les excursions hostiles. Pendant les 43 ans du règne de Numa, la paix ne fut pas un seul instant troublée. Il mourut dans une vieillesse avancée, laissant un petit-fils en bas âge. Ancus-Martius, qui régna sur les Romains après Tullus Hostilius. L'affluence des peuples alliés de Rome fut la plus belle pompe de ses funérailles. Il avait ordonné que les livres sacrés qu'il avait composés, fussent, comme son corps, confiés à la terre, déclarant avoir laissé les ministres du culte dépositaires de sa doctrine. Selon l'historien Valerius Antias, ces écrits formaient deux parties : dans l'une étaient exposées les fonctions des prêtres, dans l'autre les notions philosophiques de la Grèce. Quatre siècles après, sous le consulat de Publ. Cornélius et de Marcus Bebius, une inondation extraordinaire mit à découvert les coffres où étaient renfermés, disait-on, le corps et les écrits du roi. Le corps ne s'y trouva plus ; mais les livres étaient demeurés intacts. Le préteur Pétilius fut chargé de les examiner ; et, sur le rapport qu'il fit au sénat, on les brûla publiquement comme dangereux à répandre parmi la multitude. Plutarque a comparé Numa Pompilius à Lycurgue. Numa Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poëme en prose.

NUMÉNIUS, philosophe chrétien du 2e siècle, né à Apamée, en Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon. Il prétendait que ce dernier avait emprunté du législateur des Hébreux, Moïse, ce qu'il dit de l'Être suprême et de la création du monde. On trouve des *fragments* de Numénius dans Origène, dans Eusèbe, etc.

NUMÉRIEN, NUMÉRIANUS, empereur romain, fils de Carus, accompagna son père dans son expédition contre les Perses. Carus étant mort, Numérien laissa le commandement de l'armée à Arius-Aper, son beau-frère, pour se livrer à toute sa douleur. Aper, qui, selon toute apparence, avait avancé les jours de Carus, fit assassiner Numérien, et tint sa mort cachée pendant plusieurs jours. Mais les soldats, avertis de la mort du nouvel empereur par l'odeur de son cadavre, renfermé dans une litière, élurent à sa place Dioclétien, qui punit Aper de sa

perfidie en le poignardant, l'an 284. Suivant Vopiscus, qui a écrit la *Vie* de Carus et de ses deux fils, Carin et Numérien, ce dernier avait composé quelques *Harangues* et d'autres ouvrages remarquables (*scripta nobiliora*). On a des médailles de ce prince en toutes sortes de métaux.

NUMITOR, fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius, fut, s'il faut en croire les anciens historiens romains, le père de Rhéa-Sylvia, mère de Rémus et de Romulus.

NUNEZ-ALVARÈS-PEREIRA, l'un des plus grands hommes de l'histoire de Portugal, naquit vers le milieu du 14e siècle, et porta les armes dès l'âge de 14 ans. Il embrassa d'abord le parti d'Éléonore Tellez, femme du roi Ferdinand; mais quand il se fut convaincu que ce parti n'était pas celui de la patrie, il le quitta pour entrer dans le parti de don Jean, que le peuple et une portion de la noblesse avaient élu (1383) régent de Portugal. Étant venu trouver le régent à Lisbonne, il fut admis, par ce prince, au nombre des conseillers d'État. Ce fut en vain que sa propre mère vint le solliciter de reparaître sous les drapeaux que suivaient ses deux frères; Nunez resta fidèle à la cause que sa raison lui indiquait comme la plus juste. Pourvu, jeune encore, du gouvernement de l'Alentéjo, il força plusieurs places de cette province à reconnaître l'autorité du régent, et sut, par son habileté, gagner à la cause de ce prince la principale noblesse du pays. De retour à Lisbonne, il fut comblé de marques de reconnaissance de la part de don Jean. A cette époque de troubles, le Portugal était inondé de troupes castillanes, qui étaient accourues à la voix d'Éléonore Tellez, et dont les efforts tendaient à mettre sur le trône de Portugal Jean Ier, roi de Castille, en sa qualité d'époux de dona Béatrix, fille du roi Ferdinand. Nunez s'étant remis en campagne, soumit bientôt au régent (1384) les villes de Montemayor et d'Évora; puis, apprenant qu'une nombreuse armée d'Espagnols, commandée par don Alvarès Pereira, son frère, et par don Gomez de Barrosa, grand maître de l'ordre d'Alcantara, se disposait à venir assiéger Fronteira, il vole à sa rencontre, et la défait entièrement dans la plaine d'Atoleiror. Cette victoire brillante et rapide attesta toute la puissance de son habileté et toute l'ardeur de son courage. Elle fut promptement suivie de la reddition d'Aronchez, d'Aleyrette et de Villaviciosa. Cependant les états venaient de se rassembler (1385) à Lisbonne, pour délibérer sur l'élection d'un roi. Pendant leur session, Nunez ne néglige ni prières ni menaces pour déterminer le peuple et la noblesse en faveur du régent. Enfin la cause qu'a embrassée Nunez triomphe; le régent est roi. Il reçoit bientôt le prix mérité de son ardent dévouement : il est fait connétable à l'âge de 25 ans. Cette haute dignité, en élevant son âme, semble ajouter à son zèle, à son activité. Il vole dans la province d'entre Douro et Minho. Par sa seule présence, il fait tomber les murs de Neiva, de Niana et de Villa-Nova de Serveira. Bientôt il part de Guimaraëns, accompagnant le roi qu'il sert avec tant d'éclat; on marche sur l'Estramadure, où l'ennemi exerce d'affreux ravages. Le 15 août 1385, on le rencontre dans la plaine d'Aljubarota; on lui livre bataille; le courage l'emporte sur le nombre. Nunez a eu la plus grande part à cette importante victoire. Outre le titre de comte d'Ourem, le connétable reçut les terres qui avaient appartenu au comte Andeiro, amant d'Éléonore Tellez, le tribut payé par les juifs pour être soufferts dans le royaume, la propriété et les revenus de 6 villes. Il se jette dans la Castille, n'ayant autour de lui que 4,000 hommes. Après avoir passé la Guadiana, et laissé Badajoz à sa gauche, il va porter le ravage entre les bourgs de Cafra et de Féria. Une troupe castillane occupant les hauteurs d'une montagne voisine, accourt pour s'opposer à sa marche; il la combat, et la rejette dans ses retranchements. Il s'avance jusqu'auprès de Valverde. Là, vers la fin d'octobre 1385, il remporte, sur 30,000 hommes commandés par l'élite des généraux espagnols, une victoire plus éclatante encore que celle d'Aljubarota. Après cette mémorable bataille, le connétable rejoignit le roi, et l'accompagna dans plusieurs expéditions, où il continua de le servir avec succès. Depuis ce moment jusqu'en 1410, année où la paix fut définitivement signée entre le Portugal et la Castille, Nunez ne cessa point de combattre et de triompher. Quatre années après, il reçut de son roi un éclatant témoignage d'estime. Ce prince lui demanda pour un fils naturel qu'il chérissait, l'infant don Alphonse, la main de Béatrix, sa fille unique. Le mariage fut célébré avec une pompe royale. La dernière expédition que conseilla le connétable, et dans laquelle il rendit encore d'éminents services, fut celle que dirigea don Jean contre Ceuta, ville d'Afrique, à la prière des infants ses fils, qui voulaient, avant d'être armés chevaliers, se signaler par quelque action d'éclat. A l'âge de 62 ans, Nunez, fatigué du tumulte des armes, et peu touché des brillants honneurs dont il jouissait dans le monde, alla cacher sa gloire et se reposer dans la paix d'un couvent, après avoir distribué presque tous ses biens aux pauvres. Il véeut encore 9 ans dans ce religieux asile, donnant aux moines, ses compagnons, l'exemple de la piété et de l'assiduité aux prières.

NUNNÈS ou **NUNEZ** (Ferdinand), en latin *Nonnius*, surnommé *Pincianus*, l'un des savants qui ont le plus contribué aux progrès des lettres en Espagne, né à Valladolid dans le 15e siècle, se dévoua à la carrière de l'enseignement, professa la langue grecque à l'université d'Alcala, la rhétorique à Salamanque, et mourut dans cette ville en 1553, à 80 ans. On a de lui : *Annotationes in Senecæ philosophi opera*, Venise, 1536, in-4°, et dans les principales éditions de Sénèque; *Observationes in Pomponium Melam*, 1543, in-8°; *Observationes in loca obscura et depravata historiæ naturalis C. Plinii*, etc., 1544; un *Commentaire sur les œuvres* de Juan de Mena, 1520; *Refranos y proverbios glosados*, 1555; des *Lettres* à Jérôme Zurita, insérées par Joseph Dormer dans l'ouvrage intitulé : *Progressus historiæ in regno Aragonum*.

NUNNEZ ou plutôt **NUNEZ** (Ambroise), professeur de médecine à l'université de Salamanque, naquit à Lisbonne, en 1527, et mourut en 1603. Après avoir enseigné et exercé la médecine avec beaucoup de succès, en Espagne, il retourna dans sa patrie, emportant la réputation d'un habile praticien. Il y devint premier médecin du roi de Portugal, qui le décora de l'ordre du Christ. Nunez avait recueilli dans sa pratique, des faits,

et acquis des lumières qu'il voulut transmettre à la postérité; et ce ne fut que dans un âge fort avancé qu'il écrivit les deux ouvrages qu'il a laissés : *Enarrationes in priores tres libros aphorismorum Hippocratis*, Coïmbre, in-fol., 1600; *De peste liber*, ibid., 1601, in-4°.

NUNNEZ ou **NUNEZ** (Jean), peintre d'histoire, né en Espagne vers la fin du 15e siècle, fut élève de Jean Sanchez de Castro. Ses tableaux se distinguent par l'exécution soignée des draperies et par la finesse et le précieux des détails. On cite entre autres un *St. Jean-Baptiste*, un *St. Michel*, un *St. Gabriel*, auquel il a donné des plumes de paon; et une *Vierge accompagnée de saint Michel et de saint Vincent, et tenant le Christ mort entre ses bras*. Ces tableaux ornent la cathédrale de Séville.

NUNNEZ (Pierre), peintre d'histoire et de portraits, né à Madrid vers 1614, élève de Jean Soto, exécuta une partie des *Portraits des rois d'Espagne*, destinés à orner la salle de comédie du palais de Madrid. Il mourut dans cette ville en 1654.

NUNNEZ ou **NUNEZ DE SEPULVEDA** (Mathieu), un des plus habiles peintres à fresque de son temps, fut en 1640, nommé peintre de Philippe IV, mérita le privilége exclusif de dorer et de diriger les peintures destinées à orner les vaisseaux et les galères. On cite de lui quelques tableaux de dévotion qui se font remarquer par une belle couleur.

NUNNEZ ou **NUNEZ DE VILLAVICENCIO**, peintre d'histoire et de portraits, chevalier de Malte, né à Séville en 1635, est, de tous les élèves de Murillo, celui qui a le plus heureusement imité la manière de ce maître. On cite comme son meilleur tableau des *Enfants jouant dans une rue*. Il mourut en 1700.

NUNNEZ DE BALBOA. *Voyez* BALBOA.

NUNNING (Josse-Hermann), antiquaire allemand, né en 1675, à Schattorp, dans le comté de Bentheim, étudia le droit à Helmstadt et à Prague, visita l'Italie, et reçut le degré de docteur à Orléans. Après avoir exercé la profession d'avocat à Munster, il recommença de voyager, avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique. De Vienne, il se rendit à Berlin, et y obtint un canonicat au chapitre de Minden. Peu de temps après, il résigna son bénéfice, et revint dans sa ville natale. En 1706, il fut nommé écolâtre à Vreden. En 1752, il résigna ses charges ecclésiastiques, et se retira dans une terre qui lui appartenait. Par son testament, il légua sa bibliothèque à la ville de Munster, où il mourut le 3 mai 1753. Ses écrits, tirés à un petit nombre d'exemplaires, sont très-recherchés. En voici les titres : *Sepulchretum Westphalico-Mimigardico-gentile*, etc., 1713, in-4°; *Diplomatis Caroli Magni de scholis græcis et latinis, anno 884 ecclesiæ Osnabrugensi concessi vindicata veritas*, 1720, in-4°; *Monumentorum Monasteriensium decuria prima*, Wesel, 1747, in-4°; *Commercium litterarium, sive Dissertationes epistolico-physico-curiosæ J. H. Nunningii et D. H. Cohausen*, Francfort, 1746-1750, 2 vol. in 8°.

NUNZIANTE (Vito), général napolitain, né en 1775, à Campagna, petite ville de la principauté citérieure, n'avait reçu dans sa jeunesse aucune espèce d'instruction, car ses parents étaient fort pauvres et de la plus basse origine. A l'âge de 19 ans, il s'enrôla dans un corps d'infanterie. Il n'était encore que fourrier en 1799; mais, profitant du bouleversement universel, il se fit colonel, de sa propre autorité, et eut le bonheur d'être reconnu pour tel par le fameux cardinal Rufo, et par le gouvernement royal. Hâtons-nous de dire qu'il justifia cette insigne faveur par un dévouement sans bornes; que, dans toute sa carrière militaire, il resta inviolablement attaché à la cause de ses bienfaiteurs. Au retour des Bourbons à Naples, en 1815, Nunziante, qui les avait suivis dans leur exil, et qui avait été élevé au grade de général, fut nommé commandant des Calabres, et dut, en cette qualité, présider à l'exécution de Joachim Murat. Il sut, dans cette pénible circonstance, concilier ses devoirs avec le respect que commandait une haute infortune, et il fut le seul que Murat traita en ami pendant sa courte captivité. Lors du soulèvement militaire de Nola (2 juillet 1820), Nunziante se trouvait à Nocera, à la tête d'une division; il reçut l'ordre de se porter contre les insurgés, qui avaient établi leur camp à Monteforte; mais, à peine en marche, les soldats désertèrent en foule, ce qui l'obligea de rentrer à Nocera. Il adressa immédiatement au roi une dépêche par laquelle il rendit compte du mauvais esprit de sa division, et qu'il termina ainsi : Sire, la constitution est universellement désirée par vos sujets; nous essaierions en vain de résister au vœu général; je prie donc Votre Majesté de l'accorder. Cette lettre, émanée d'un homme dont la fidélité ne pouvait être suspecte, décida le roi, qui flottait irrésolu entre les avis contraires de ses ministres, et la constitution fut octroyée. On sait le reste. Nunziante, comblé d'honneurs et de richesses, mourut à Naples en 1836. Un de ses compatriotes lui a consacré une notice sous le titre de : *Vita e fatti di Vito Nunziante*, par François Palermo, Florence, 1839, in-8°.

NURSIA ou **NORCIA** (Benoît de), célèbre médecin du 15e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans le duché de Spolète, était de la famille *de' Reguardati*. En 1426, il professait la médecine à Pérouse, avec une grande réputation. Il fut honoré du titre d'archiâtre, ou premier médecin du pape, et créé chevalier. Banni de sa patrie pendant les troubles civils qui eurent lieu sous le pontificat de Nicolas V, il vint chercher un asile à la cour de François Sforce, duc de Milan, qui le nomma son médecin et le revêtit de la dignité de sénateur. Nursia était encore à Milan en 1451; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui deux petits traités : *Opus ad sanitatis conservationem*, Rome, 1475, in-4°, très-rare; *Compendium de pestilentia*, Milan, 1479, in-4°, et sans date, même format. Par une faute d'impression singulière, cet ouvrage est indiqué comme un traité de la pénitence (*de Pœnitentia*).

NUVOLONE (Pamphile), peintre d'histoire, né à Crémone vers la fin du 16e siècle, élève du chevalier Trotti ou *le Molosso*, a fondé à Milan une école d'où sont sortis d'habiles artistes; il mourut dans cette ville en 1651. On connaît de lui une *Résurrection de Lazare*, peinte dans la voûte du couvent des religieuses de Saint-Dominique et de Saint-Lazare de Milan; une *Assomption de la Vierge*, qui décore la coupole de l'église de la Passion dans la même ville, et un tableau très-estimé représentant *la Vierge et l'enfant Jésus qui écrasent la tête du serpent, et apparaissant à saint Charles Borromée, et à saint François d'Assise*.

NUVOLONE (Charles), fils du précédent et son élève, né à Milan en 1608, mort en 1661, est regardé comme l'un des plus heureux imitateurs de Jules-César Procaccini. Il réussit également à se reprocher du Guide, et mérita le surnom de *Guido de la Lombardie*. Ses compositions se distinguent par la grâce des figures et la délicatesse des formes. Milan, Parme, Crémone et Come possèdent plusieurs tableaux de ce maître; ses *vierges* sont particulièrement estimées.

NUVOLONE (Joseph), frère du précédent, né à Milan en 1619, mort en 1703, fut aussi élève de son père; mais il resta au-dessous de lui. Ses tableaux sont très-connus dans la Lombardie.

NUZZI (Mario), peintre de fleurs, né à Penna dans le royaume de Naples en 1603, se fixa à Rome, et mourut dans cette ville en 1673. Ses productions occupent un rang distingué dans les galeries de Rome; cependant elles ont perdu tout le brillant qui les distinguait dans leur fraîcheur. On cite comme son meilleur élève Laure Bernasconi.

NUZZI (Ferdinand), cardinal, né en 1643 à Orta (États de l'Église), est compté parmi les plus habiles jurisconsultes de l'Italie. Il mérita la confiance du pape Innocent XI et des successeurs de ce pontife, remplit avec zèle différentes fonctions, fut nommé à l'évêché d'Orviète en 1715, et mourut en 1717. On a de lui : *Discorso intorno alla coltivazione della campagna di Roma*, 1702, in-fol. — Innocent Nuzzi, son neveu, camérier d'honneur de Benoît XIV, a traduit en italien l'*Histoire de la bulle* Unigenitus, par Lafitau, Cologne (Rome), 1737.

NYEL (I.), missionnaire français, était né en Alsace. Après avoir achevé ses études chez les jésuites, il entra dans leur ordre : plus tard il fut désigné pour aller joindre ses confrères à la Chine, pays sur lequel ils ont laissé tant de renseignements précieux; mais la guerre de la succession d'Espagne empêchait de s'y rendre par la voie ordinaire, les Anglais et les Néerlandais fermant aux navires français le passage des détroits de la Sonde et de Malacca, dont il faut traverser l'un ou l'autre en prenant la route de l'est. On jugea donc plus prudent de suivre celle de l'ouest, en franchissant le détroit de Magellan, et de là en parcourant le grand Océan, dans toute son étendue. Trois autres pères accompagnaient Nyel; ils partirent de Saint-Malo, le 26 décembre 1703. Les vaisseaux furent si maltraités qu'il fut impossible de continuer la route. Les missionnaires furent débarqués dans le port de la Conception, le 13 mai 1704. Alors les missionnaires prirent la résolution d'aller au Mexique, et de passer de là aux Philippines, d'où il leur serait facile de se rendre à la Chine. Ce dessein put-il s'exécuter, nous l'ignorons. Nyel nous instruit de ces particularités dans une lettre du 20 mai 1705, datée de Lima, et adressée au P. de la Chaise, confesseur du roi. Une autre, du 26 du même mois, est écrite au P. recteur du collége de Strasbourg : elle contient la *Relation de deux nouvelles missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale*. Depuis lors on n'a plus reçu de nouvelles du P. Nyel.

NYENDAEL (David), voyageur néerlandais, était facteur d'une compagnie de commerce à la côte de Guinée. En 1702, ayant eu l'occasion de visiter la côte du Benin, qui s'étend de l'embouchure du Rio-Lagos à celle du Rio-Formoso, il écrivit, sur cette contrée, une lettre que Bosman a insérée dans son livre; on doit lui en savoir gré. Le Benin était, dans ce temps-là, beaucoup moins fréquenté qu'il ne l'a été depuis. Nyendael décrit bien le pays, sa température, ses productions, les mœurs et les usages des habitants, la forme du gouvernement; il fut bien accueilli du roi dans sa capitale; le voyageur dit qu'elle ressemble plutôt à un village qu'à une ville. Il termine sa lettre en disant qu'il ne peut donner aucun renseignement sur le Calbar, parce que la grande mortalité avait enlevé beaucoup de matelots. Il espérait cependant pouvoir y aller, gagner ensuite le Gabon, et enfin pousser jusqu'au cap Lopez di Gousalvez. En parlant de la rivière de Benin ou Rio-Formoso, Nyendael observe que, dans l'intérieur, elle se partage en une infinité de bras; il ajoute qu'il n'a pu découvrir ni la longueur de son cours ni sa source, aucun nègre ne lui ayant donné des renseignements suffisants sur ce point. On pense aujourd'hui qu'elle forme un des bras principaux du Kouarra, dont R. et J. Lander découvrirent l'embouchure.

NYERUP (Érasme), historien danois, né le 12 mars 1759 en Fionie, mourut le 28 juin 1829. Les ouvrages de ce laborieux écrivain sont nombreux, et embrassent l'histoire, la philologie et l'archéologie. Les plus importants sont : *Recueil de mémoires pour servir à l'histoire danoise*, 4 vol. in-4°; *Dictionnaire littéraire de Danemark, de la Norwége et de l'Islande*, 1820, 2 vol. in-4°; *Tableau historique et statistique de l'État du Danemark et de la Norwége dans les temps anciens et modernes*, 1803-06, 3 vol. in-12.

NYMANN (Grégoire) naquit à Wittenberg, le 14 janvier 1594, et mourut, dans la même ville, le 28 octobre 1638. Il acquit de bonne heure des connaissances très-profondes en anatomie, et fort étendues en botanique : à 24 ans il donnait des leçons de ces deux sciences, avec tant de savoir, que les étudiants accoururent en foule à Wittenberg. Parmi les écrits sortis de sa plume, deux seuls sont importants : *De Apoplexiâ tractatus*, Wittenberg, 1629, in-4°; *Dissertatio de vitâ fœtûs in utero, quâ luculenter demonstratur infantem in utero non animâ matris, sed suâ ipsius vitâ vivere*, etc., Wittenb., 1628.

NYON *l'aîné* (Jean-Luc), libraire à Paris, fut un des hommes les plus distingués de son temps dans la science bibliographique. Il composa plusieurs catalogues qui sont encore aujourd'hui recherchés par les amateurs, entre autres la seconde partie de celui de la célèbre bibliothèque du duc de la Vallière, 6 vol. in-8°, 1788, et celui de la bibliothèque de *Malesherbes* en 1796, 1 vol. in-8°. Nyon l'aîné mourut à Paris, en 1799. Il est encore auteur de : *La guerre et la paix*, comédie en 3 actes et en prose, imitée de l'italien de Goldoni, avec des couplets par M. de Chazet, Paris, 1807, in-8°; *les négociants*, comédie imitée de l'italien, 1807.

NYSTEN (Pierre-Hubert), savant médecin, né à Liége en 1771, fit à Paris ses études médicales, devint en peu d'années élève de première classe de l'école pratique, et obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la faculté de médecine. Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrement son atten-

tion. Il fit une longue suite d'expériences, dont il a consigné les résultats précieux dans un écrit qu'il publia en 1803. Ses connaissances lui méritèrent plusieurs missions honorables du gouvernement. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour étudier le caractère de la fièvre jaune; et, en 1804, il fut chargé de rechercher les causes d'une épidémie meurtrière sur les vers à soie, qui se manifesta dans le midi de la France. De retour à Paris, il s'occupa de la littérature médicale et de la publication de ses ouvrages ; il se consacra aussi à la pratique, et obtint, par le crédit de Hallé, la place de médecin de l'Hospice-des-Enfants ; il mourut le 3 mars 1818. On a de lui : *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, 1803, in-8°; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, 1808, in-8°; *Nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivi de deux vocabulaires (latin et grec), 2e édition, 1810, in-8°, refaite avec Capuron ; *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, 1814, in-8°; *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, 1811, in-8°; *Manuel médical*, 2e édition, 1816, in-8°. On lui doit une édition du *Traité de matière médicale*, par Schwilgué, 1809, 2 vol. in-8°.

O

O (François, marquis d'), né vers 1535, d'une noble et ancienne famille de Normandie, renonça de bonne heure à l'état militaire pour suivre une carrière plus convenable à ses inclinations. Nommé surintendant des finances par Henri III, en 1578, ses dilapidations, ses prodigalités et de nouveaux impôts lui attirèrent la haine universelle; mais soutenu par une puissante cabale qui était à ses gages, il conserva cette place à l'avénement de Henri IV. Cet homme, qui avait eu si longtemps à sa disposition les trésors de la France, mourut le 24 octobre 1594 dans le plus complet dénûment, et ses dettes surpassèrent de beaucoup ses biens. D'Auvigny a donné la *Vie* du marquis d'O dans le tome II des *Hommes illustres de France*.

OATES (Titus), né vers 1619 dans une condition obscure, fit ses études à l'université de Cambridge, et embrassa l'état ecclésiastique. Ayant encouru une condamnation comme faux témoin, il passa dans les Pays-Bas, y fit profession du catholicisme, et prit l'habit de jésuite. De retour à Londres, il espéra qu'une éclatante abjuration lui procurerait quelques bénéfices dans l'Église anglicane; trompé dans cette attente, il chercha d'autres ressources dans le métier de délateur. Il dénonça, en 1678, une prétendue conspiration des catholiques contre Charles II et les protestants. Le parlement s'empara de cette affaire, où périrent plusieurs illustres personnages, et le délateur obtint une pension de l'État. La fausseté de ses révélations ne tarda pas à être reconnue; et Jacques II étant monté sur le trône, Oates fut condamné à une prison perpétuelle et à être fustigé 4 fois l'an par le bourreau. La révolution de 1688 lui rendit la liberté et sa pension. Il mourut le 23 juillet 1705. On peut consulter, sur la prétendue conspiration dénoncée par Oates, *l'Apologie des catholiques*, par A. Arnauld, apologie d'autant moins suspecte qu'elle tend à justifier les jésuites, que ce docteur regardait comme ses ennemis.

OBED, fils de Booz et de Ruth, fut l'aïeul de David, et conséquemment l'un des ancêtres de J. C. selon la chair. Il vivait dans le 13e siècle avant la naissance du Sauveur.

OBÉID-ALLAH, fameux capitaine arabe dans le 1er siècle de l'hégire, obtint le gouvernement du Khoraçan sous le califat de Moawyah Ier, passa ensuite au gouvernement de Basrah, puis à celui de Koufah, se rendit redoutable aux Turcs par sa valeur, mais se fit détester par ses cruautés dans les États placés sous sa domination. Il perdit la vie dans une bataille qu'il livra à Mokhtar, l'an 67 de l'hégire (685 de J. C.).

OBÉID-ALLAH AL-MAHDY (Abou Mohammed), fondateur de la célèbre dynastie des califes fathimides, né vers l'an 269 de l'hégire (882 de J. C.), se disait issu d'Ismaël, fils de l'iman Djafar al-Sadik, arrière-petit-fils de Houcein, fils du calife Aly et de Fathimed, fille de Mahomet ; de là les noms d'Alydes, d'Ismaëlides, mais plus particulièrement d'Obéidides et de Fathimides, qu'on a donnés aux princes de cette famille. Mais cette illustre origine leur fut toujours contestée. La plupart des écrivains orientaux ont accusé Obéid-allah d'imposture. Les uns ont prétendu qu'il était juif ou mage d'extraction, qu'il s'appelait Saïd, et que son père était oculiste; d'autres l'ont supposé né en Perse, en Égypte, en Afrique. A travers tant d'incertitude, il paraît qu'une prédiction avait annoncé que, vers l'an 300 de l'hégire, devait paraître en Afrique, le *Mahdy* (chef ou directeur des fidèles), annoncé dans le Coran, et que l'aïeul et le père d'Obéid-allah, songeant à rendre cette prophétie utile à leur postérité, en répandirent la croyance à Salamieh en Syrie, d'où ils la propagèrent en Arabie et en Afrique. Obéid-allah, après la mort de son père, ayant été dénoncé au calife abbasside Moktafy, s'enfuit avec son fils Abou'l Cacem Mohammed. Déguisés en marchands, ils traversèrent l'Égypte et toute l'Afrique jusqu'à Sedjelmesse, où le prince régnant les fit arrêter. Mais déjà une grande révolution s'opérait en faveur d'Obéid-allah. Un fameux capitaine Abou Abdallah, disciple de son père, en fut l'auteur plus par les armes que par la persuasion. Après avoir séduit ou subjugué la plupart des tribus de l'Afrique septentrionale, et détruit la dynastie des Aglabides, qui régnait à Kairowan, Tunis et Tripoli, il partit, l'an 296 pour aller délivrer Obéid-allah, s'empara de Sedjelmesse, brisa les fers du prétendu Mahdy, et le fit reconnaître comme tel par toute son armée. On prétend qu'un changement

si subit de fortune arracha des larmes à Obéid-allah : il n'en ordonna pas moins le supplice du prince de Sedjelmesse; puis il se rendit à Rakkadah, en raby II, 299 (décembre 909). Il y institua sa réforme dans l'administration, et surtout dans la législation civile et religieuse. Il établit des impôts, et envoya des gouverneurs dans les diverses provinces de l'Afrique septentrionale, et même en Sicile. Il fit périr Abou-Abdallah, qui, mettant un trop haut prix à ses services, traitait d'égal à égal son souverain, et laissait entrevoir l'intention de le renverser du trône où il l'avait placé. Au titre de Mahdy, Obéid-allah ajouta celui d'*Émir al Moumenyn* (prince des fidèles), titre réservé aux seuls califes, successeurs de Mahomet; il se mit ainsi en révolte ouverte contre les Abbassides qui régnaient à Bagdad, et fut le premier auteur du grand schisme qui divisa les musulmans pendant près de 3 siècles. L'an 303, il fonda la ville de Mahdyah sur les ruines de l'ancienne Aphrodisium, dans une presqu'île, à 30 lieues au sud de Tunis, et en fit sa capitale. Ayant étendu sa domination depuis l'Océan jusqu'à Barkah, qu'il enleva aux troupes du calife Moctader, il envoya plusieurs armées pour conquérir l'Égypte : elles prirent plus d'une fois Alexandrie, obtinrent d'autres succès, et finirent toujours par être repoussées. La gloire de conquérir l'Égypte était réservée à l'arrière-petit-fils du monarque africain. Obéid-allah ne se rendit pas moins redoutable sur mer que sur terre. Ses flottes firent de fréquentes descentes sur les côtes d'Italie et particulièrement de la Calabre, prirent Tarente, Bénévent, etc., et exercèrent des ravages affreux. Il mourut le 14 raby I, 322 (4 mars 934). Il eut pour successeur son fils Caïm Biamr allah.

OBEL (MATHIAS D'), ou **DE LOBEL**. *Voyez* **LOBEL**.

OBELERIO, doge de Venise, (que les historiens français nomment *Willère* ou *Willerin*), fut élevé à cette dignité en 804, dans une circonstance assez critique. La république de Venise était opprimée, à cette époque, par ses deux doges, Jean et son fils Maurice, qui avaient massacré le patriarche de Grado, et envoyé en exil la plus grande partie de la noblesse. Obelerio, qui était alors tribun, se mit à la tête de ces nobles, réfugiés à Trévise. Ceux-ci le proclamèrent leur doge : ils revinrent ensemble à Melamocco, qui était alors la capitale de la république; et les anciens doges furent forcés de s'enfuir. Cependant les doges déposés intéressèrent en leur faveur Charlemagne et son fils Pepin. Ce fut la cause de la première guerre que les Vénitiens aient soutenue, en 810, contre les Français. Pepin, roi d'Italie, s'empara de Chiozza, de Palestrina et de Malamocco : mais il échoua devant Rialto, île située au milieu de la lagune; et dès lors cette île fut choisie pour le siége du gouvernement : c'est là que Venise a été bâtie. Les Vénitiens furent encouragés dans cette résolution, par Ange Participatio, qui s'était mis à leur tête, au moment de l'invasion des Français. Ils le choisirent pour leur doge, tandis qu'ils déposèrent Obelerio, qui, dans cette occasion, avait montré de la faiblesse, ou même de la partialité pour les Français. Obelerio fut envoyé, en 811, dans les prisons de Constantinople. Il recouvra sa liberté en 830, et il essaya de soulever ses compatriotes de Malamocco, pour se faire rétablir dans la dignité qu'il avait perdue; mais il fut fait prisonnier dans un combat contre les Vénitiens, et il eut la tête tranchée.

OBENHEIM (CHRISTOPHE), théologien calviniste du 16e siècle, naquit à OEttingen, dans la haute Bavière, et, selon d'autres, en Souabe. Le Moréri de 1759 désigne 3 ouvrages d'Obenheim, dont voici les titres : *Exposition des passages du Nouveau Testament qui semblent se contredire ; Explication des Actes des apôtres ; Exemples des vertus et des vices.*

OBENTRAUT (JEAN-MICHEL D'), général danois, fut un des guerriers qui prirent les armes pour la défense du protestantisme allemand contre l'empire catholique d'Autriche. Il naquit en 1574, d'une famille noble du Palatinat du Rhin, dans l'année même où mourut Charles IX, et où Henri III, quittant furtivement le trône de Pologne, traversa l'Allemagne, pour venir prendre possession de la couronne de France. Dans cette immense agitation politique et religieuse qui caractérise le 16e siècle tout entier, et le commencement du 17e, les premiers faits d'armes d'Obentraut sont restés peu connus. Il s'attacha ensuite au comte Ernest de Mansfeld, qui abjura la religion catholique pour épouser la cause de l'Allemagne protestante dans la guerre de trente ans. Obertraut mourut en 1625, une demi-heure après avoir été blessé, en cherchant à s'emparer de Kalemberg, dans le duché de Brunswick.

OBÉRÉA, reine de l'île d'Otahiti, née vers l'an 1729, avait épousé Oammo, roi d'Otahiti et fils de Ténaé. Elle en eut un fils que son mari voulut tuer, soit par ambition, pour conserver le pouvoir suprême que la naissance d'un héritier lui enlevait, suivant les lois de son royaume, soit par une défiance trop fondée de la fidélité de la reine. Obéréa réussit cependant à sauver les jours de ce fils, qui reçut le nom de Témarre et fut déclaré roi. Oammo voulut rentrer alors dans la vie privée, et Obéréa prit les rênes du gouvernement. Elle exerçait la régence avec toute l'habitude et l'activité du commandement, quand Wallis vint aborder à Otahiti en 1767. Sa célébrité européenne date de cette époque. Dans les récits de Cook, nous trouvons des tableaux plus contraires à nos mœurs : chez cette reine détrônée, c'est toujours même cœur, même bonté; mais nous pardonnons à Oammo ses soupçons jaloux, en apprenant les amours d'Obéréa avec son premier ministre, le grand prêtre Tupia, et avec le jeune Obadi. Notre étonnement redouble, lorsqu'elle initie en public, et sans le moindre embarras, une jeune insulaire au mariage. Obéréa fut jusqu'à son dernier moment l'amie des Européens. Elle mourut vers l'année 1772. Outre Témarre, elle avait eu, pendant son union avec Oammo, une fille nommée Toimata.

OBEREIT (JACQUES-HERMANN), alchimiste et mystique, né en 1725, à Arbon en Suisse, était fils d'un teneur de livres, qui, s'étant adonné, avec sa femme, au mysticisme, lisait, comme des chefs d'œuvre, les écrits de Mlle Bourignon et Mme Guyon, et correspondait avec De Marsay, grand mystique de ce temps. Les deux fils de ce couple héritèrent de son goût pour le quiétisme; Jacques-Hermann, surtout, né avec une grande ardeur pour l'étude, partagea tous les sentiments de son père : aussi celui-ci se hâta d'écrire à De Marsay que la grâce

de Dieu opérait visiblement sur ce jeune homme. Un vieux horloger de la ville entra en communauté de mysticisme avec cette famille, qui visait à fonder une nouvelle Église ou un nouveau culte. Jacques-Hermann fut placé, en 1740, chez un chirurgien d'Arbon ; celui-ci, semblable au maître de Gilblas, lui abandonna, au bout de quelques semaines, les petites gens, et se réserva les principales pratiques. Après son apprentissage, Obereit fit son tour de compagnon dans les villes de l'Allemagne méridionale; mais, en 1746, ne trouvant pas d'emploi, il s'engagea au service d'un architecte polonais, qui se rendait en Italie : celui-ci le renvoya au milieu de la route. Obereit partit pour Berlin, résolu d'y exercer la profession de garçon barbier. La ville de Lindau consentit à payer ses études d'université, à condition qu'il s'établirait ensuite dans cette ville. En conséquence, il fréquenta l'université de Halle et les colléges de Berlin. S'étant établi, en 1750, à Lindau, en qualité de médecin-chirurgien, il publia des *Réflexions sur quelques matières chirurgicales*, et rédigea un article sur les pronostics des accouchements difficiles, que l'autorité publique fit joindre à une instruction pour les sages-femmes : mais celles-ci représentèrent qu'Obereit ne se connaissait point en accouchements. Il perdit ses pratiques, se tourna vers la théosophie, la chimie, et enfin vers l'alchimie. Depuis 18 ans, Obereit connaissait une personne qu'il appelle *Théantis, bergère séraphique*, et dont l'esprit faible s'adonnait au mysticisme encore plus que lui : il l'épousa, en 1777, dans un château sur une montagne enveloppée de nuages. Sa femme mourut au bout de 36 jours. Obereit, après avoir parcouru l'Allemagne et avoir vécu à la cour du duc de Meiningen, adopta la philosophie de Kant, en faveur de laquelle il publia quelques opuscules; et il mourut le 2 février 1798. Obereit était un homme franc, honnête et très-savant, mais dont la tête présentait la confection du cahos.

OBERHAUSER (Benoît), religieux bénédictin et canoniste, né à Waizenkirchen en Autriche, le 25 janvier 1719, fit ses études à Salzbourg, et fut successivement professeur de droit canon à Gurk et à Fulde. Il fut obligé de quitter cette dernière place à l'occasion de ses *Leçons sur les décrétales* qu'il avait publiées en 1762, et qui étaient favorables à la nouvelle jurisprudence canonique que l'on cherchait alors à introduire en Allemagne. Le pape Clément XIII écrivit à M. de Bibra, évêque de Fulde, de renvoyer le professeur indiscret, qui se retira dans l'abbaye de Lambach en Autriche, où il avait fait profession en 1740. Oberhauser continua d'y écrire dans le même sens. Comme c'était le temps où Joseph II, et même quelques évêques, favorisaient un nouveau système de théologie, les efforts du religieux bénédictin en faveur de ce système lui procurèrent une certaine réputation, et le prince Colloredo, archevêque de Salzbourg, le nomma son conseiller ecclésiastique. Oberhauser mourut à Lambach, le 2 avril 1786. Ses ouvrages sont : *Prælectiones canonicæ in tres priores libros decretalium*, Anvers, 1762, 3 vol. in-4°; *Systema historico-criticum divisarum potestatum*, ibidem, 1772, in-8°; *Compendium prælectionum canonicarum*, Francfort, 1773, in-8°; *Thomassinus abbreviatus*, Salzbourg, 1774-1775, 3 vol. in-4°, etc.

OBERKAMP (François-Joseph), médecin, né en 1710 à Amorbach, voyagea d'abord en France et dans les Pays-Bas, revint professer la médecine dans sa patrie en 1741, et quelques années après obtint une chaire de médecine pratique et de botanique à Heidelberg, où il mourut en 1768. On a de lui : *Dissertatio de mutatione esculentorum poculentor.*, 1743, in-4°; *Mechanismus, sive fabrica intestinorum tenuium*, 1747, in-4°; *De febribus malignis*, 1748, in-4°. — François-Philippe, son fils, mort en 1793, professeur d'anatomie et de chirurgie à Heidelberg, sa patrie, a publié, de 1773 à 1790, 22 *Dissertations* mentionnées dans la *Biographie médicale*, tome VI, page 331.

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), fondateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy, naquit à Weissembach (marquisat d'Anspach) le 11 juin 1738. Son père, habile teinturier, était venu fixer son industrie à Arau en Suisse, et y avait formé un établissement prospère. Oberkampf alla à Paris à 19 ans, et y apporta les connaissances qu'il avait acquises dans la maison paternelle sur l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Malgré de nombreux obstacles, il parvint avec un capital de 600 fr. à jeter les bases de la première manufacture de ce genre, et à naturaliser en France une branche d'industrie qui affranchit bientôt le sol d'onéreux tributs payés à l'étranger. Il avait 21 ans lorsqu'il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux ; il l'assainit en le desséchant par des saignées habilement ménagées pour l'écoulement des eaux, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre qui arrose la vallée de Jouy. Le pays était presque désert; il y appela, par le fait seul de son industrie, une population de 1,500 âmes. L'abbé Morellet écrivit en faveur de l'établissement nouveau; un arrêt du conseil d'État étouffa les efforts malveillants des industries rivales. La réputation d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne, et s'étendit même jusque sous les tropiques où ses agents allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement ; et depuis plus de 300 établissements se sont formés sur son modèle. Plus de 200,000 ouvriers y sont employés, et la France en retire un bénéfice immense de main-d'œuvre. Oberkampf fut récompensé de ses services par des lettres de noblesse que lui donna Louis XVI. En 1790, le conseil général du département de Seine-et-Oise lui décerna une statue dont sa modestie empêcha l'érection. Dix ans après, une place lui fut offerte dans le sénat ; il la refusa ; mais il ne put refuser la décoration en or de la Légion d'honneur que Napoléon détacha de sa boutonnière pour la lui remettre, en déclarant que personne n'était plus digne de la porter. A cette époque Oberkampf élevait à Essonne sa filature de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Ce vénérable citoyen, honneur du pays qu'il avait adopté, mourut le 14 octobre 1815.

OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant antiquaire et laborieux philologue, successivement associé de l'Académie des inscriptions, et correspondant de l'Institut, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, biblio-

thécaire de l'école centrale du département du Bas-Rhin, naquit à Strasbourg en 1735. Il fut dirigé dans ses études par son père, instituteur au gymnase de cette ville, et dès l'âge de 20 ans, il fut chargé de le suppléer dans ses pénibles fonctions. Il trouva du temps pour se faire recevoir docteur en philosophie et pour étudier la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacré, et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. La place de conservateur-adjoint de la bibliothèque de l'université lui fut donnée en 1764; le cours public de langue latine qu'il fut autorisé à ouvrir la même année, sa nomination à la chaire de son père en 1770, et ensuite à celle d'éloquence latine à l'académie, comme professeur-adjoint, ne l'empêchèrent point de faire des cours publics d'archéologie, de géographie ancienne, etc., et d'en former des espèces de manuels élémentaires qui ont été adoptés dans plusieurs écoles de l'Allemagne. Après avoir augmenté ses connaissances par quelques voyages, il devint professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg (1778), fut nommé à la chaire de logique et de métaphysique (1782), et chargé de la direction du gymnase (1787). La révolution vint successivement l'investir de fonctions publiques et le frapper d'une détention rigoureuse (1793). Des amis puissants le rendirent à la liberté au bout de trois mois, et le 9 thermidor lui permit de retourner dans sa ville natale, où il fit encore avec succès un cours de bibliographie. Il mourut le 10 octobre 1806, laissant un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Jungendorum marium fluviorumque omnis ævi molimina*, 1770-75, 4 parties in-8°; *Miscellanea litteraria maximam partem Argentoratensia*, 1770, in-4°; *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche*, 1775, petit-in-8°; des *Dissertations sur les minnesingers*, ou troubadours de l'Alsace, et sur divers autres sujets, de 1782 à 1789, in-4°; enfin de bonnes éditions d'*Horace*, 1788, in-4°; de *Tacite*, 1801, 2 vol. in-8°. On trouve une *Notice* sur Oberlin dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, tome II, pages 72-140.

OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du précédent, né à Strasbourg le 31 août 1740, mort le 1er juin 1826, pasteur à Valdbach, au Ban-de-la-Roche, s'est rangé au nombre des bienfaiteurs de l'humanité en consacrant sa vie entière à répandre dans la paroisse confiée à son zèle infatigable, les bienfaits d'une civilisation qui avant lui n'y était connue qu'à peine. De cette partie des Vosges naguère presque inculte et sauvage, il parvint à faire une contrée florissante et couverte d'une population laborieuse et éclairée. On peut consulter le *Rapport de François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban-de-la-Roche*, Paris, 1818, in-8°. La même année une médaille d'or fut décernée à Oberlin par la Société royale d'agriculture. Il a paru en 1826 deux *Notices*, in-4° et in-8°, sur ce respectable pasteur, à qui l'on a donné place aussi dans les *Archives de l'hérésie*.

OBERLIN (le baron George - André MITTERSBACH d'), chevalier immédiat du saint-empire, né en Lorraine, le 6 juillet 1753, entra à 12 ans, comme cadet, au régiment de Schomberg-dragons, et monta par tous les grades, jusqu'à celui de lieutenant-colonel du régiment de Bercheny-hussards, qu'il obtint en 1791, avec la croix de Saint-Louis. Nommé colonel de cavalerie au commencement de 1792, il émigra et passa du camp de Tiercelet, près de Longwi, à l'armée des princes, le 7 mai de la même année. Après avoir fait la campagne de 1792, l'armée dite du Centre ayant été licenciée, le régiment de Bercheny passa au service d'Autriche, et fut incorporé dans sa cavalerie en 1793. Le baron d'Oberlin fit, à la tête de ce régiment, les 7 campagnes de la révolution, et fut blessé plusieurs fois grièvement. Rentré en France dans l'espérance d'y être utile à la cause royale, et avec l'autorisation du roi Louis XVIII, il quitta le service de l'Autriche, par démission, en 1801, avec renonciation à une pension de 1,000 florins. Plus tard, il accepta la place de commissaire des guerres provisoire, fut ensuite nommé sous-inspecteur aux revues en 1808, chevalier de la Légion d'honneur en 1813, et officier au retour du roi en 1814, inspecteur aux revues honoraire, maréchal de camp et président du collége électoral du Loiret en 1816. Il avait été investi, dans la même année, de la charge de grand prévôt de ce département, où il sut réunir à la prudence et à la modération dictées par les circonstances une sévérité vigilante et éclairée. Il mourut en 1818.

OBERTO (François d'), poëte provençal, plus connu sous le nom de *Monge des îles d'Or*, parce qu'il aimait à se retirer dans un ermitage des îles d'Hyères, était originaire de Gênes, et descendait de l'ancienne et illustre famille Cybò. Jeune, il résolut d'embrasser la vie monastique, et se rendit à la fameuse abbaye de Lerins, où sa naissance et ses talents précoces le firent accueillir avec joie. Il devint bientôt habile dans la théologie, la poésie, la rhétorique et les autres arts libéraux, et fut chargé par ses confrères de mettre en ordre la bibliothèque de l'abbaye. Entre autres ouvrages, il exécuta, pour la princesse Yolande d'Aragon, mère de René, des *Heures*, qu'il enrichit de toutes les plus rares diversités en or, azur et autres belles couleurs. Il mourut en 1408, à l'abbaye de Lerins, à l'âge de 82 ans. Outre quelques *OEuvres* en rime provençale, qu'il composa dans sa jeunesse pour la dame des Baulx, on cite d'Oberto, un recueil intitulé : *Fleurs des différentes sciences et doctrines*; un autre recueil de *Vers provençaux*, italiens, gascons et français, dont il existe une copie à la bibliothèque du Vatican; un autre, contenant les *Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*; et enfin les *Vies des poëtes provençaux*, qui ont été fort utiles à Jean de Nostredame.

OBET (Yves-Louis) naquit le 14 juillet 1738, à Bréhat, petite île des côtes du Nord. Il n'avait que 8 ans lorsque déjà il s'était mesuré, pendant la guerre de 1746, avec les Anglais, sous les yeux de son père, Arthur Obet, capitaine de commerce. La paix ayant été conclue en 1748, il consacra les 3 années qui la suivirent à acquérir les connaissances théoriques qui lui manquaient en hydrographie, et, de 1751 à 1757, il servit encore au commerce sous son père ou sous d'autres capitaines. L'intrépidité dont il fit preuve en 1761, en offrant d'aller, dans une pirogue de sauvage, porter à Belle-Ile, alors investie, des dépêches urgentes, attira sur lui l'attention. Tout était prêt pour cette expédition d'un nouveau genre, lorsque la nouvelle de la capitula-

tion de Belle-Ile vint, au moment même de son embarquement, arrêter l'exécution d'un projet devant lequel avaient reculé les marins les plus audacieux. Depuis cette époque, Obet fut plus particulièrement chargé du service utile, mais peu brillant, de l'escorte des convois, et, jusqu'en 1762, il eut constamment le bonheur de soustraire à la vigilance des escadres ennemies qui bloquaient alors les ports de France, un grand nombre de navires chargés de munitions de guerre, notamment celui qui portait les canons du *Royal-Louis*, principal objet des recherches des Anglais. Dès le commencement de la guerre de 1778, il fut attaché à la marine militaire avec le grade de capitaine de brûlot, et nommé successivement à tous les grades jusqu'à celui de capitaine de vaisseau. Embarqué successivement sur les vaisseaux *l'Achille* et *le Suffren*, il fit partie, sur ce dernier, de la station de Quiberon. Destitué de son commandement, le 21 nivôse an II, par les représentants du peuple en mission à Brest, dont l'arrêté n'allégua aucun motif, il ne fut rappelé au service actif qu'en 1796, lors de l'expédition qui devait transporter en Irlande le général Hoche. Il eut le commandement du vaisseau rasé *le Scévola*. On sait que les vaisseaux de cette expédition, séparés dès leur sortie de Brest, furent accueillis par des tempêtes incessantes, et ne purent pas tous aborder la terre d'Irlande. *Le Scévola* fut du petit nombre de ceux qui purent gagner la baie de Bantry ; mais, à peine mouillé, il fut repoussé en mer, et essuya de fortes avaries. Ce vaisseau, vieux et rompu, faisait eau de toutes parts, et devait couler bas dans un très-court espace de temps ; c'est dans cette horrible position qu'il fut rencontré par le vaisseau que montait le capitaine Dumanoir. L'équipage et les nombreux passagers y furent recueillis, et Obet emportant seulement son épée, ne quitta *le Scévola* qu'après s'être assuré qu'il ne restait personne à bord. Pendant les 6 années suivantes, il fut chargé de quelques missions particulières ; organisa le service des convois depuis Brest jusqu'à Saint-Malo, et, en ramenant lui-même un convoi à Brest, fut canonné, près de Saint-Malo, par une frégate anglaise qui avait pénétré assez avant dans la rade de Brest. Lors d'une levée de marins, qu'il fit de concert avec le commissaire Boulet, vers 1798, dans l'arrondissement de Brest, il réussit, avec son collègue, à apaiser un soulèvement à Donamenez, où les matelots, excités par leurs femmes, se refusaient à partir. Obet, qui était chef de division depuis la création de ce grade, fut admis à la retraite, en 1803, et se retira à Morlaix, où il mourut, le 29 mars 1810.

OBICINI ou **OBIZZINO** (Thomas), né vers la fin du 16e siècle, près de Novarre, d'où il prit le nom de *Thomas à Novarriâ*, sous lequel il est souvent désigné, entra dans l'ordre des frères mineurs, fut destiné aux missions du Levant, et devint commissaire apostolique, gardien du couvent de son ordre à Jérusalem. De retour à Rome, il fut chargé d'enseigner l'arabe, le syriaque et le copte dans le monastère de Saint-Pierre *in Montorio*, où il mourut vers 1636. On a de lui : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum vers. lat. ac dilucida expositione*, 1631, in-8° ; il avait déjà publié : *Isagoge, id est, breve Introductorium arabicum in scientiam logices : ac theses sanctæ fidei*, 1625, in-4° : il avait laissé manuscrit : *Thesaurus arabico-syro-latinus varriâ*, qui fut imprimé par les soins d'un de ses élèves en 1636.

O'BIERNE (T. L.), évêque de Meath, en Irlande, était né en 1748, dans le comté de Longford. Il quitta de bonne heure la communion romaine, qui était celle de sa famille, pour entrer dans l'Église d'Angleterre, et on le vit plus tard revêtu de la dignité de prélat anglican dans le même diocèse où son frère exerçait avec zèle les fonctions d'un simple prêtre catholique. Au commencement de la guerre de l'indépendance américaine, Th. O'Bierne fut nommé chapelain de la flotte, à la tête de laquelle était lord Howe. O'Bierne, devenu premier aumônier du comte Fitz-William, fut promu par ce seigneur à l'évêché d'Ossory, échangé pour celui de Meath après la mort du docteur Maxwell. Fortement attaché à son nouveau protecteur, il prit vivement sa défense dans la chambre irlandaise des pairs, lorsqu'il le vit tomber dans la disgrâce. Ce prélat avait autant d'étendue dans les idées que de générosité dans les sentiments. Élevé d'une situation obscure à l'épiscopat, il se fit une loi de ne considérer que le seul mérite dans les candidats dont la promotion dépendait de lui. Il mourut en 1822. On cite de lui : *le Crucifiement*, poëme, 1776, in-4° ; *l'Imposteur généreux*, comédie, 1780, in-8° ; *Précis historique de la dernière session du parlement* (anonyme), in-8°, publié vers 1781 ; *Considérations sur les principes de la discipline navale et sur les cours martiales*, 1781, in-8° ; *Sermons sur des sujets importants, mandements*, etc., 1813, in-8°.

OBRADOWITSCH (Démétrius Dosithée), savant hongrois, né dans le banat de Temeswar vers 1740, étudia dans les universités d'Allemagne, voyagea en Turquie, en Italie et en Angleterre, s'établit en Servie où il fut précepteur des enfants de Czerni-George, qui le nomma directeur de l'instruction publique, ministre du culte et des affaires étrangères. Il mourut à Belgrade en 1811. On a de lui plusieurs ouvrages en servien, publiés à Vienne, Leipzig et Venise, et qui sont à peu près les seuls que l'on connaisse dans cette langue. Nous citerons celui dans lequel l'auteur donne l'histoire de sa vie, de ses voyages, etc., et qui a pour titre : *Zchiwotj i Prikljutschenija*, etc., Leipzig, 1785, in-8° ; imprimé avec les caractères russes de Breitkopf ; *Sowwjeti sdrawago razuma* (conseils de la saine raison), ibid., 1785, in-8° ; une géographie universelle, sous le titre de *Zemli opisanie*, Venise, 1794, in-8°.

OBRECHT (George), personnage célèbre de Strasbourg à la fin du 17e siècle, était issu d'une famille que l'empereur Rodolphe II avait anoblie. Docteur en droit, avocat, procureur général du Petit-Conseil, il fut encore auteur de plusieurs ouvrages de droit, entre autres de l'*OEconomica juris*, qui lui avait assigné une des premières places parmi les jurisconsultes du temps. Jouissant d'une fortune considérable, il était père de 11 enfants, dont le plus célèbre fut Ulric, converti au catholicisme par Bossuet, et qui fut un savant philologue. Obrecht compromettait gravement tous les avantages de sa position par une conduite peu digne de son nom et de son rang. Comme avocat, il n'agissait pas avec beaucoup de délicatesse. Ainsi l'avocat général Ott le fit un jour

condamner à 20 florins d'amende, en prouvant qu'il était, par des menées cachées, l'instigateur du procès qui s'était élevé entre les membres de l'honorable famille Engelhart, afin d'avoir une cause à plaider. Ensuite Obrecht menait une vie extrêmement dissipée; c'était à la brasserie qu'il recevait ses clients, préparait ses plaidoiries et écrivait ses ouvrages. On conçoit que de telles habitudes et des précédents tels que celui dont nous venons de parler, l'avaient déconsidéré dans l'opinion publique, en dépit de son nom, de sa fortune et de sa réputation de savant. Obrecht, convaincu d'avoir cherché à livrer la ville libre de Strasbourg aux Allemands, pour se venger de l'ammeistre Dietrich, fut condamné, le 7 février 1672, à avoir la main droite coupée, à être ensuite décapité, et enfin écartelé, pour les quatre parties de son tronc être pendues et exposées un certain temps devant les quatre portes de la ville. La famille intervint près de Dietrich, qui décida avec son conseil qu'Obrecht aurait seulement la tête tranchée. Obrecht pria sa famille de pardonner à Dietrich, et de ne point tirer vengeance de sa mort. Il répéta la confession de son crime, et réclama le secours des prières de sa femme et de ses enfants; tous les assistants étaient attendris. Enfin l'heure fatale sonna : Obrecht marcha au supplice avec un courage digne d'une meilleure vie. Son aspect plein de noblesse, son calme, tout déconcerta le bourreau, qui porta un faux coup. Obrecht bondit sur sa chaise, et roula à terre en se débattant au milieu des flots de sang qui s'échappaient de sa blessure; et ce ne fut qu'après des coups redoublés que l'exécuteur parvint à l'achever.

OBRECHT (Ulric), savant jurisconsulte et philologue, fils du précédent, né à Strasbourg en 1646, fit ses études au gymnase de Montbéliard et à l'académie d'Altdorf, voyagea en Allemagne et en Italie, et, de retour dans sa patrie, succéda au célèbre Boecler dans la double chaire d'éloquence et d'histoire. L'Alsace étant passée sous la domination française, Obrecht fit son abjuration à Paris, entre les mains de Bossuet, en 1684, et fut nommé, l'année suivante, prêteur royal de Strasbourg. Louis XIV le chargea d'une mission diplomatique à Francfort, en 1698. L'excès du travail affaiblit sa santé; il revint à Strasbourg, où il mourut en 1701. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les plus connus sont : *De vexillo imperiali*, 1673, in-4°; *De legibus agrariis populi romani*, 1674, in-4°; *Alsaticarum rerum Prodromus*, 1681, in-4° : c'est le plan d'une histoire complète de l'Alsace; *Dissertationes, orationes et programmata*, recueillis par J. Kunch, 1704, in-4°. On lui doit en outre des éditions estimées de Dictys de Crète, de Quintilien; des *Écritures de l'histoire auguste;* des *Notes* sur le traité *de Jure belli et pacis* de Grotius, et une version latine de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

OBREGON (Bernardin), instituteur des frères infirmiers, qui soignent les malades dans les hôpitaux en Espagne, né à Las-Huelgas près de Burgos en 1540, mort à Madrid en 1599, avait d'abord suivi la carrière des armes et vécu dans la dissipation. Il quitta le monde en 1568, touché d'un exemple d'humilité évangélique que lui donna un homme du peuple qu'il avait frappé. On a imprimé, sous son nom, un manuel à l'usage des infirmiers, intitulé: *Instruccion de infermos, y verdadera Practica como se hace, de aplicar los remedios que ensenam los medicos*, Madrid, 1607, in-8°. La *Vie* de B. Obregon a été écrite en espagnol par Fr. Herrera; on en trouve l'analyse dans l'*Histoire des ordres monastiques*, par Helyot, tome VII.

O-BRIEN. *Voyez* **BRIEN.**

OBSEQUENS (Julius), vivait, suivant les conjectures les plus vraisemblables, vers la fin du 4e siècle, un peu avant le règne d'Honorius; il composa un livre intitulé : *De Prodigiis*, extrait en grande partie des historiens qui l'ont précédé, et principalement de Tite-Live. Une partie de cet ouvrage s'est perdue; ce qui en reste s'étend depuis l'an 254 de Rome jusqu'à l'an 11 avant J. C. Conrad Lycosthenès a fait des additions pour suppléer à ce qui manque, et a donné le premier une édition séparée de ce livre, qui jusqu'alors n'avait été publié qu'avec un abrégé des *Hommes illustres* d'Aurélius Victor. Cette édition fut publiée à Bâle en 1552. La meilleure est celle de Hof, 1772, in-8°. George de la Bouthière a donné une traduction française d'Obsequens, Lyon, 1547, in-12.

OBSONVILLE (Foucher d'), né à Montargis en 1734, d'un lieutenant général du bailliage de cette ville, entra au service avant sa 21e année, et s'embarqua pour les Indes orientales. Il s'y montra bon à tout, et fut employé soit comme militaire, soit comme négociant près des chefs du pays, soit comme *cotoul* ou juge de paix des Indiens de diverses castes et religions habitant Pondichéry et la banlieue. Ces différents emplois lui fournirent l'occasion de faire de nombreuses observations sur les antiquités, les mœurs, les usages, la religion et la politique des Indiens. Depuis la paix de 1768, il rendit de grands services et à sa patrie et au gouverneur du Bengale, Law de Lauriston, le seul qui, n'ayant pas subi le joug des Anglais, s'était retiré vers Patna, dans le haut du Gange, avec la majeure partie de la garnison et des habitants de Chandernagor. Foucher d'Obsonville retourna en France en 1771, et s'y occupa de la mise en ordre des observations qu'il avait recueillies. On doit regretter que des affaires d'intérêt qui le tourmentèrent depuis son retour ne lui aient point permis d'en publier la totalité. Il est à craindre que les manuscrits précieux qu'il a laissés soient perdus pour la science. Il mourut dans une petite terre près de Château-Thierry, le 14 janvier 1802. On a de lui : *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8° et in-12; *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°; *Lettre d'un voyageur au baron de L***, sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8°; *Bagavadam*, ou *Doctrine divine* (des Indiens) *sur l'Être suprême, les dieux, les géants, les hommes*, Paris, 1788, in-8°; *le Français philanthrope*, ou *Considérations patriotiques relatives à une ancienne et nouvelle aristocratie*, Paris, 1789, in-8°; *Éveil du patriotisme sur la révolution*, Paris, 1791, in-8°.

OCAMPO (Florian d'), historien espagnol, né à Zamora au 16e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, devint historiographe de l'empereur Charles-Quint, s'appliqua à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les bibliothèques et les archives des principaux monastères, et publia le résultat de son travail sous ce titre : *los cinco Libros primeros de la Coronica general de Espana*,

Zamora, 1544, in-fol.; Alcala, 1578, et continué par Ambr. Morales, successeur d'Ocampo dans la charge d'historiographe.

OCARIZ (don JOSEPH, chevalier D'), diplomate espagnol, né vers 1750 dans la petite province de la Rioxa, débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire d'ambassade à Turin, fut nommé en 1788 consul général à Paris, puis exerça les fonctions de chargé d'affaires d'Espagne, près du gouvernement français, en 1792. Lorsque le roi Louis XVI, renfermé au Temple à la suite de la révolution du 10 août, fut mis en jugement, d'Ocariz écrivit à la Convention plusieurs lettres énergiques en faveur de l'infortuné monarque, et essaya de gagner, en semant l'argent, les membres les plus influents de l'assemblée; mais toutes ses démarches furent inutiles. De retour à Madrid, il fut employé dans les négociations avec les agents du comité de salut public; et, après la paix de Bâle (1795), il revint à Paris reprendre son poste de consul général. Quelques années après, il fut nommé ministre résident à Hambourg, puis ministre plénipotentiaire en Suède. Il venait d'être nommé ambassadeur à Constantinople, lorsqu'il mourut en 1805 à Varna, en se rendant à cette destination. Sa veuve obtint du roi Louis XVIII, à la restauration de 1814, une pension de 6,000 fr. sur le trésor, « en récompense, est-il dit dans le brevet, de la belle conduite de son mari à l'époque du procès de Louis XVI. »

OCCAM ou **OCKHAM** (GUILLAUME), cordelier anglais, philosophe scolastique et chef de la secte des *nominaux,* né au village d'Occam (comté de Surrey), vers la fin du 13e siècle, fut le disciple du célèbre Scot, dont il devint par la suite l'un des plus violents adversaires. Il embrassa toutes les sciences cultivées de son temps, et se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles parmi les élèves, il vint à Paris, y professa la théologie, et prit la défense du roi Philippe le Bel contre le pape Boniface VIII. Élu en 1322 provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre, qui eut lieu à Pérouse, et prit part à la discussion qui s'éleva au sujet de l'article de la règle qui ne permet pas aux cordeliers d'avoir rien en propre. Il prétendait que cette mesure devait s'étendre à tous les membres de l'Église chrétienne; mais le pape lui imposa silence. De retour en France, il se livra aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains. Excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de l'empereur Louis de Bavière, qui l'accueillit, et par reconnaissance, il écrivit en faveur de ce prince dans ses longues querelles avec le saint-siége. Occam mourut dans le couvent de son ordre, à Munich, en 1347, dans un âge avancé. Il a composé un grand nombre d'écrits, presque entièrement oubliés aujourd'hui, mais qui lui valurent de son temps le titre de docteur invincible, vénérable, etc. Goldast a réuni, dans le tome XI de la *Monarchia S. imperii romani,* ceux de ses ouvrages qui concernent les droits des empereurs d'Allemagne; de Brown en a recueilli quelques-uns du même genre dans l'*appendice* du *Fasciculus rerum expetendarum.* On trouve la liste des ouvrages d'Occam dans la *Biblioth. scriptor. ordin. minor.,* et dans les *script. ecclesiastici* de Cave. Quant à la secte des *nominaux,* dont ce moine fut le chef, on peut consulter la Dissertation de J. Thomassin : *De doctoribus scholasticis latinis,* 1676, et l'*Histoire critique de la philosophie,* par Brucker.

OCCHIALI (KILIG-ALY, vulgairement), capitan pacha ou grand amiral ottoman, né en Calabre dans le 16e siècle, fut pris dans sa jeunesse par les Turcs, embrassa la religion musulmane, fit d'abord le métier de corsaire sous le célèbre Dragut, s'éleva successivement aux plus hautes dignités dans la marine, eut un commandement à la bataille de Lépante en 1572, y donna de grandes preuves d'habileté et de valeur, ramena les débris de la flotte turque à Constantinople, et fut récompensé de sa belle conduite par la place de capitan pacha, que lui conféra le sultan Sélim II. Il enleva aux Espagnols, en 1572, le fort de la Goulette, sur les côtes d'Afrique, rétablit par d'autres exploits la réputation de la marine ottomane, et mourut en 1577 (985 de l'hégire). Il avait fondé à Constantinople, dans le quartier de Tophana, une fort belle mosquée, où il fut enterré. La capitale de l'empire ottoman lui doit encore un collége ou académie qu'il avait établi près de sa mosquée, pour 100 étudiants.

OCCO (ADOLPHE), célèbre numismate, né en 1624 à Augsbourg, se livra d'abord à la médecine et fut nommé sous-doyen du collége médical; son obstination à s'opposer à l'introduction du calendrier grégorien dans son école, le fit priver de tous ses emplois; dès lors l'étude des antiquités et de la numismatique l'occupa tout entier. Il mourut en 1605 ou 1606. On a de lui : *Pharmacopœa augustana,* le modèle de tous les ouvrages de ce genre; des traductions latines d'un *fragment* de Platon et de l'opuscule de Gemiste Plethon, *De quatuor Virtutibus,* 1552, in-8°; un *Recueil d'anciennes inscriptions trouvées en Espagne,* 1592-1596, in-fol.; *Numismata imperatorum romanorum à Pompeio Magno ad Heraclium,* Anvers, 1579, in-4° : c'est le plus important et le plus connu de ses ouvrages. Il a eu plusieurs éditions, dont la plus recherchée est celle qu'a donnée Phil. Argelati, Milan, 1730, in-fol.; Brucker a inséré une bonne *Notice* sur Occo, dans son *Historia vitæ Adolphorum Occonorum,* 1734, in-4°.

OCELLUS LUCANUS, philosophe grec, né dans la Lucanie (la Basilicate, royaume de Naples), dans le 5e siècle avant l'ère vulgaire, paraît avoir reçu les leçons de Pithagore, qui venait de s'établir en Italie. On a peu de détails sur sa vie. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont un seul, écrit originairement en dorique, nous est parvenu, traduit en dialecte commun par quelque ancien grammairien. Cet ouvrage, qui a pour titre *De la nature de l'univers,* a été publié pour la première fois, Paris, Conrad Néobar, 1539, in-4°. L'édition la plus récente et la plus estimée est celle de Rudolph, Leipzig, 1801, in-8°. Le traité d'Ocellus a été traduit en français par d'Argens, 1762, et par l'abbé Batteux, 1768, in-8°. Stobée a conservé un fragment d'un livre d'Ocellus intitulé *des Lois.*

OCHEDA (le chevalier THOMAS DE), savant italien, né à Tortone, en 1757, appartenait à une famille noble, d'origine espagnole. Devenu orphelin dès l'adolescence, il fut confié à son frère aîné, qui donna le plus

grand soin à son éducation. Après avoir suivi les cours de collége dans sa ville natale, il alla étudier le droit, d'abord à Bologne, ensuite à Pavie. Mais les codes de Justinien ne l'absorbèrent pas au point de lui interdire la culture des lettres. Ces travaux quoique inédits, joints à son amour pour les recherches d'érudition, ne laissèrent pas de le mettre en renom, et lui valurent d'être appelé, en 1785, à Amsterdam, par Bolongaro-Crevenna, qui le nomma conservateur de sa riche bibliothèque. Il exerça ses fonctions jusqu'en 1789. Proposé pour bibliothécaire à lord Spencer, qui l'agréa, il partit pour Londres. C'était en 1790. Riche des libéralités de son patron, il se rendit en Italie, en 1818, et alla se fixer à Florence, où il se forma une bibliothèque de 8,000 volumes, et continua sa vie retirée et studieuse. Ocheda mourut le 16 février 1831.

OCHIN (Bernardin), moine apostat, né à Sienne en 1487, prit, quitta, reprit l'habit de cordelier, passa ensuite dans l'ordre des capucins, dont ses talents et sa conduite austère le firent nommer deux fois vicaire général; mais en 1542, il abandonna sa dignité pour se réfugier à Genève, où il embrassa la réforme et épousa une jeune fille qu'il avait enlevée. Il mena depuis une vie errante, fut chassé d'Angleterre, de Suisse et de Pologne, et mourut de la peste dans la Moravie en 1564. On a de lui : en italien, des *Sermons*, 1543, 4 vol. in-8°; 2 *Lettres*, où il donne les raisons de son départ d'Italie, 1543, in-8°; *Apologues contre les abus, les erreurs de la synagogue papale, de ses prêtres, moines*, etc., 1554, in-8°; *Dialogues*, traduits en latin par Sébastien Castilion, 1563, 2 vol. in-12; l'*Image de l'Antechrist*, ouvrage très-rare, traduit en français; et plusieurs autres écrits contre l'Église romaine.

OCHOSIAS, roi d'Israël, fils et successeur d'Achab, monta sur le trône l'an 808 avant J. C.; ce prince fut aussi irréligieux que son père. Se voyant en danger de mourir par suite d'une chute, il envoya consulter Beelzebuth, dieu des Philistins : mais le prophète Élie fit descendre le feu du ciel sur les envoyés de ce prince et lui annonça sa mort, qui eut lieu en effet l'an 896 avant J. C.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie, marcha, dit l'Écriture sainte, dans les voies d'Achab, dont il descendait par sa mère. Il se joignit à Joram, roi d'Israël, pour faire la guerre à Hazaël, roi de Syrie, et fut tué par Jéhu, l'an 884 avant J. C.

OCHS (Pierre), chancelier et grand tribun du canton de Bâle, né à Bâle en 1749, fit des études solides et devint un des jurisconsultes les plus distingués de la Suisse. Sa réputation, comme publiciste, le fit choisir pour intermédiaire entre les plénipotentiaires prussiens et français, en 1795, qui, au mois d'avril de cette année, signèrent, à Bâle, la paix entre la république française et le roi de Prusse. Il concourut aussi aux traités conclus ensuite avec l'Espagne et la maison de Hesse-Darmstadt. Le canton de Bâle l'envoya à Paris, en 1796, pour rétablir la bonne harmonie qu'on craignait de voir s'altérer entre la Suisse et la république française : et l'année suivante, il fut chargé de plusieurs négociations relatives à des échanges de territoire entre les deux États. Ochs était un chaud partisan du gouvernement républicain et l'ennemi déclaré de l'oligarchie qui, depuis des siècles, opprimait la Suisse et qui avait son principal foyer à Berne : Il entra donc avec ardeur dans les vues du Directoire exécutif, et rédigea, de concert avec lui, une constitution pour la future république helvétique, calquée sur celle de la France. Le projet, accueilli avec enthousiasme par les patriotes de Bâle et du pays de Vaud, fut adopté. Ochs devint membre du sénat helvétique, assemblé à Arau : mais, par suite des intrigues des patriciens, il ne fut point nommé membre du Directoire : ce qui mécontenta les patriotes suisses et le gouvernement français, qui, depuis cette époque, exerça sur la Suisse une influence marquée. Rapinat, commissaire du Directoire, força, en 1798, deux des directeurs helvétiques, Bay et Pfeiffer, à donner leur démission, et nomma pour leur succéder, Ochs et Dooller. C'était manquer trop ouvertement aux égards qu'on devait à la nation helvétique, et le Directoire se crut obligé de rappeler Rapinat et de le disgracier en apparence. Ochs se démit de son emploi, mais le corps législatif helvétique le rétablit bientôt dans les fonctions de directeur, qu'il ne conserva pas longtemps, car, en 1799, par suite des événements du 30 prairial an VII (18 juin), qui renversèrent le parti de Rewbell, Merlin et Larévellière-Lépeaux, Ochs fut de nouveau forcé de donner sa démission. Il alla à Paris en 1800. Après quelque séjour dans cette capitale, il retourna à Bâle, et revint bientôt à Paris comme membre de la *consulta* que Bonaparte, alors premier consul, convoqua afin de rédiger pour la Suisse une constitution, qui fut généralement approuvée et qui a régi ce pays jusqu'en 1814. Ochs fut, dès le principe, nommé membre du conseil d'État de Bâle, et mourut dans cette ville, le 19 juin 1821. Ochs était non-seulement un homme d'État, mais un écrivain distingué ; il a publié: *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis, à Neuchâtel*, anonyme, 1781, in-8°; *Histoire de la ville et du pays de Bâle*, Bâle, 1785-1821, 6 vol. in-8°; *Projet de constitution helvétique* (en allemand, en français et en italien), Paris, 1797, in-8°; *l'Inca d'Otaïti*, tragédie en 5 actes et en vers français, Bâle, 1807 ; *Prométhée*, opéra en 3 actes et en vers libres, Paris, 1808; *l'Homme à l'heure*, comédie en 3 actes et en prose.

OCHUS. *Voyez* **ARTAXERCÈS.**

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et savant orientaliste, né à Exeter en 1678, fut professeur d'arabe à l'université de Cambridge, et contribua par ses leçons et par ses ouvrages à répandre dans sa patrie le goût des langues de l'Orient. Écrivain et traducteur laborieux, il vécut et mourut dans la misère en 1720. On a de lui : *Introductio ad linguas orientales*, etc., 1706, in-8°; *le Perfectionnement de la raison humaine*, etc., traduit de l'arabe de Jaafar-ebn-Tophaïl, en anglais, et orné de figures, 1708-1711, in-8°; *Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Égypte par les Sarrasins*, 3e édition, 1757, 2 vol. in-8°, traduite en français par Jault; *Sentence d'Aly, gendre de Mahomet*, traduite sur un manuscrit arabe de la bibliothèque Boldléienne, 1717, in-8°; *Nouvelle traduction du 2e livre apocryphe d'Esdras*, d'après la version arabe, 1712; des *Sermons*, et une *Lettre* sur la confusion des langues.

O'CONNEL (Daniel, comte), de la même famille que l'illustre orateur, lieutenant général, né en 1742

à Derrinant, comté de Kerry, en Irlande, le plus jeune de 22 enfants issus d'un seul mariage, entra, en 1757, au service de France, dans le régiment irlandais de Clare, fit ses premières armes pendant la guerre de sept ans en Allemagne, fut attaché au corps du génie dès le moment de sa formation, et reconnu bientôt pour un savant ingénieur. Il se distingua au siége et à la prise du Port-Mahon en 1779, et servit au siége de Gibraltar en 1782, en qualité de lieutenant-colonel. On se rappelle les batteries flottantes employées contre Gibraltar. O'Connel fut un des trois ingénieurs au jugement desquels fut soumis le plan d'attaque quelques jours avant son exécution. Son opinion formelle avait été que ce plan ne pouvait réussir; mais l'avis contraire l'emporta, et l'événement ne confirma que trop la justesse de son jugement. Par un point d'honneur connu dans l'armée française, il réclama le droit de partager les dangers d'une attaque résolue contre son avis, et fut nommé commandant en deuxième d'une des batteries qui entamèrent l'action. Dès le commencement du combat, une balle lui enleva une partie de l'oreille, et lorsque les batteries firent feu, une bombe lancée par les mortiers anglais éclata à ses pieds et lui fit 9 blessures. L'année suivante il reçut le grade de colonel-commandant du régiment de Salm-Salm. Élevé peu après au rang d'inspecteur général, on lui confia la rédaction de l'ordonnance pour l'infanterie, qui fut adoptée en 1791 pour les armées françaises, et depuis par les autres nations. La révolution le priva tout ensemble de la gloire et de la fortune auxquelles il pouvait prétendre. Dumouriez et Carnot le pressèrent plusieurs fois d'accepter le commandement d'une armée; mais il refusa. Après la chute du trône au 10 août 1792, O'Connel alla joindre les princes français à Coblentz, et fit la désastreuse campagne de 1793 sous les ordres du duc de Brunswick, comme colonel des hussards de Berchiny. Retournant près de sa famille dans le comté de Kerry, il fut retenu à Londres pour concerter un projet de restauration des Bourbons. Sur l'examen de son plan de campagne pour 1794, Pitt arrêta la formation de la brigade irlandaise composée en totalité d'émigrés de France, et distribuée en six régiments, dont l'un fut confié au général O'Connel. Mais, avant que ces régiments pussent être complétés, les soldats qui les composaient furent ballottés d'un corps dans un autre, et envoyés, pour y périr, au milieu des neiges de la Nouvelle-Écosse ou sous le soleil des Indes occidentales. O'Connel revint en France à la paix de 1803; mais, mis en arrestation comme sujet de la Grande-Bretagne, après la rupture de la paix, il demeura en prison jusqu'à la chute de Napoléon. La restauration lui rendit son rang de général en France, en même temps qu'il était colonel en Angleterre. A la révolution de 1830 il refusa le serment de fidélité à Louis-Philippe, fut par suite destitué, et se retira à Meudon, près de Blois, où il mourut en 1833. O'Connel conserva jusqu'à la fin l'usage facile de sa langue maternelle, et quoiqu'il possédât aussi bien l'espagnol, l'italien, l'allemand, le latin et le grec, que le français et l'anglais, il n'avait pas de plus grand plaisir que de rencontrer une personne avec laquelle il pût parler le pur gallique des montagnes où il avait pris naissance.

O'CONNOR (Arthur), célèbre irlandais, naquit à Dublin en 1766, de l'une des familles les plus anciennes de ce pays, et se montra toujours fort dévoué à son indépendance. L'un de ses frères s'étant mis à la tête des *defenders*, en 1795, fut condamné à mort et exécuté à Dublin le 31 août de cette année, accusé d'avoir cherché à favoriser une descente des Français. Lui-même se montra dès le commencement de la révolution française, fort attaché à ses principes. Il fut arrêté, en 1797, comme prévenu de manœuvres contre la sûreté de l'État, et en 1798, on l'accusa d'avoir conspiré avec ses amis contre les jours du roi d'Angleterre, et d'avoir invité le gouvernement français à envahir la Grande-Bretagne. Traduit devant un jury, il fut déclaré non coupable. Emprisonné une seconde fois, il recouvra sa liberté, quitta l'Irlande avec son frère Roger et d'autres amnistiés, à la suite de l'insurrection de ce pays, et passa en France, où il conserva longtemps le rang de lieutenant général, qui lui fut donné en 1804. Il avait été, avec Napper-Tandy, l'un des Irlandais que le sénat de Hambourg livra lâchement aux Anglais. Revenu en France et créé général, il y vécut honorablement et mourut vers 1830. Son fils a épousé la fille de Condorcet. Il a publié : *Lettre au comte de Carlisle, en réponse aux deux lettres du comte Fitz-William, sur l'État de l'Irlande*, 1795, in-8°; *Lettre au comte Camden*, 1798, in-8°; *État présent de la Grande-Bretagne*, 1804, in-8°.

O-CONNOR (Turlogh). *Voyez* **CONNOR**.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, joignait à une rare beauté, des mœurs très-pures, et une sagesse consommée. César avait eu le projet de la donner à Pompée, comme un moyen de resserrer leur union politique. Octavie fut depuis destinée à Marcellus, personnage consulaire, digne d'elle par sa réputation de vertu. Restée veuve de Marcellus, elle épousa Marc-Antoine, le triumvir. Ce mariage était jugé nécessaire au bien public; et le temps de son deuil fut, pour ce motif, abrégé par le sénat. Octavie venait de relever de couches, et entrait à peine dans le cinquième mois de son veuvage. Sa généreuse intercession apaisa plus d'une fois les fureurs des triumvirs, et leur arracha des victimes. On se flattait qu'une femme si prudente saurait maintenir la paix entre son frère et son mari, divisés par l'ambition. Elle réussit en effet à les réconcilier; mais la passion d'Antoine pour Cléopâtre s'étant rallumée, il traita son épouse avec un mépris qui devint le prétexte de la guerre dont on connaît l'issue. Octavie avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour la prévenir. A la demande d'Antoine, revenu d'une expédition malheureuse contre les Parthes, elle était partie pour le rejoindre, lui conduisant des renforts d'hommes et des provisions; mais elle fut obligée de s'arrêter à Athènes, et de repasser en Italie, sans avoir eu la consolation de le voir. Elle continua, malgré Auguste, d'habiter la maison d'Antoine, jusqu'à ce que celui-ci lui eût donné l'ordre d'en sortir. La fin déplorable d'un homme qui avait si mal répondu à sa tendresse, lui arracha des larmes : elle traita les enfants d'Antoine comme les siens propres; et dans la suite, elle fit épouser sa fille, Marcella, à Agrippa, l'aîné des fils du triumvir. Octavie devait éprouver des chagrins encore plus cuisants; un fils qu'elle avait eu de son ma-

riage avec Marcellus, et qu'Auguste destinait à lui succéder, fut enlevé à la fleur de l'âge : elle ne put jamais se consoler de cette perte. Sa haute sagesse parut alors l'abandonner; elle passa le reste de ses jours, dévorée par une noire mélancolie, haïssant toutes les femmes qui avaient le bonheur d'être mères, et ne permettant pas que l'on prononçât devant elle le nom de son fils. Octavie mourut, l'an de Rome 744 (11 ans avant J. C.). On doit à Saint-Réal une biographie d'Octavie.

OCTAVIE, princesse dont la vie n'offre qu'une suite d'infortunes, était sœur de Britannicus; elle fut fiancée, très-jeune, à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste; mais Agrippine profita de son ascendant sur Claude pour faire rompre cet accord, et lui fit épouser son fils Néron, dès qu'il eut atteint sa 16e année. Néron, parvenu au trône, répudia Octavie, sous prétexte de stérilité, et épousa Poppée, qui, redoutant l'influence d'une rivale jeune et belle, suborna un faux témoin pour l'accuser d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. La plupart des femmes d'Octavie, appliquées à la question, eurent assez de force pour soutenir l'innocence de leur maîtresse : l'excès de la douleur arracha à quelques-unes de prétendus aveux, et Octavie, exilée dans la Campanie, y fut gardée à vue. Les murmures du peuple obligèrent Néron à la rappeler; ce peuple toujours extrême, célébra par une joie tumultueuse le retour de la victime impériale, releva ses statues, les couronna de fleurs, et porta son image en triomphe dans les temples et dans les rues. Les statues de Poppée furent brisées. Cette femme artificieuse, craignant que l'arrivée d'Octavie ne devînt le signal de sa chute, se jeta aux pieds de l'empereur, toute en larmes, en le suppliant de révoquer l'ordre qu'il avait donné. Néron fit plus qu'elle ne lui demandait; car il engagea Anicet, le meurtrier de sa mère, à s'accuser lui-même d'avoir abusé d'Octavie. Cette malheureuse princesse fut reléguée dans l'île de Pandataria; et, quelques jours après, arriva l'ordre de la faire mourir. Vainement elle employa les prières et les larmes pour attendrir les soldats chargés d'exécuter cet ordre cruel : on lui ouvrit les veines; et, comme la peur empêchait le sang de couler, on l'étouffa par la vapeur d'un bain chaud (le 9 ou 11 juin de l'an 62). Un misérable lui coupa la tête, qui fut portée à son indigne rivale. Octavie n'avait que 20 ans. Ses malheurs ont fourni le sujet d'une des tragédies qu'on a sous le nom de Sénèque; et le célèbre Alfieri les a reproduits récemment sur le théâtre d'Italie.

OCTAVIEN, antipape sous le nom de Victor III, protégé par l'empereur Frédéric, fit déposer le pape légitime Alexandre III, et mourut haï et méprisé à Lucques en 1164.

ODASSI (Tifi degli), en latin *Typhis Odaxius*, né à Padoue vers le milieu du 15e siècle, fut l'inventeur de la poésie macaronique, genre dans lequel il a été surpassé par le fameux Merlin Coccaie, ou plutôt Folengo. Il ne reste de lui qu'un poëme fort court, intitulé : *Carmen macaronicum de quibusdam patavinis arte magicâ de lusis*, qui, malgré ses nombreuses éditions, est devenu de la plus grande rareté : il en existe 2 exemplaires dans la Bibliothèque royale de Parme. — Un autre ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans cette ville en 1731, s'est placé par la peinture de la coupole du dôme de Velletri, au rang des artistes distingués.

ODDI (Muzio), géomètre distingué, né à Urbin en 1569, embrassa la profession des armes, se distingua et obtint de l'avancement dans cette carrière; mais le duc d'Urbin ayant eu à se plaindre de son indiscrétion, le fit enfermer dans un des cachots du château de Pesaro, où il passa un an dans l'attente du supplice. Toutefois cette situation fâcheuse ne l'empêcha pas de composer divers *traités* de mathématiques, qui sont conservés dans la bibliothèque Vincenzi à Urbin. Remis en liberté après 9 ans de détention, il se rendit à Milan, y devint professeur de mathématiques, passa, en 1626, à Lucques pour diriger les fortifications de cette ville; rappelé à Milan par le cardinal Trivulce, pour y exercer les fonctions de directeur de l'artillerie, il préféra la place d'ingénieur à Lorette, obtint plus tard la permission de revenir à Urbin, et mourut en 1639. On a de lui : *Degli orologi solari nelle superficie piane*, 1614, in-4°; un autre ouvrage sur le même sujet, 1638, in-4°; *Dello Squadro*, 1625, in-4°; *Della fabrica e dell'uso del compasso polimetro*, 1633, in-4°. — Mathieu Oddi, frère du précédent, a publié : *Precetti di architettura militare*, 1627, in-8°.

ODDI (Mauro), peintre et graveur, naquit à Parme en 1639. Les progrès qu'il fit dans le dessin furent tellement remarquables, qu'ils attirèrent l'attention de la duchesse Marie de Parme, qui, pour le perfectionner dans son art, l'envoya à l'école alors célèbre de Pietre de Cortone, à Rome. Après un séjour de six ans, sous la direction de ce maître, il retourna à Parme, avec le titre de peintre de la cour. Il fut chargé de peindre les appartements du château de Colorno. Il peignait également à l'huile et à fresque. Parme, Plaisance et Modène renferment un grand nombre de ses ouvrages. Dans l'espace de trois années, il dessina 2,000 des médailles qui font partie de la collection de la galerie ducale de Parme. Il avait composé deux livres sur les *Règles de l'architecture*, qu'il était sur le point de publier, lorsqu'il mourut en 1702. Il cultiva la gravure avec succès. On a de sa main plusieurs estampes commencées à la pointe et terminées au burin, entre autres : *l'Enlèvement d'Europe*, d'après Aug. Carrache; *saint Philippe Neri; une Vierge des douleurs*. Enfin, *le portrait du pape Grégoire XIII*. Il a marqué une partie de son œuvre des lettres M et O séparées et liées par un trait surmonté d'une croix.

ODEBERT (Pierre), né en Bourgogne vers la fin du 16e siècle, président au parlement de Dijon, remplit cette charge pendant 40 ans avec une grande intégrité, donna 80,000 livres pour élever de jeunes filles dans l'hôpital Sainte-Anne de Dijon, et 30,000 pour établir, dans le collége des jésuites de la même ville, 4 professeurs de théologie. On connaît de lui : *l'Académie des afflictions, où se trouvent les biens solides*.

ODELEBEN (Ernest-Othon-Innocent, baron de), colonel saxon, né le 13 mars 1777, à Riesa, entra de bonne heure au service, prit part à la campagne de 1806, et, en 1813, fut envoyé près de Napoléon comme un des officiers capables de donner les renseignements et les détails les plus précis sur la Saxe, qui allaient être le théâtre de combats sanglants. Il accompagna l'empereur

dans cette campagne ; et, témoin oculaire de tous les événements, il en retraça le tableau dans son excellente *Histoire de la campagne de* 1813, qui parut en 1815, eut plusieurs éditions, et fut traduite dans plusieurs langues. Rentré au sein de sa patrie, il s'occupa de travaux géodésiques, et commença, en 1824, la publication d'une *Carte des montagnes de la Misnie*, qui n'a pas été achevée par suite des pertes que lui fit éprouver une contrefaçon lithographiée à Berlin. En même temps paraissait son *Cyclomara*, ou tableau de tous les objets qu'on découvre à l'horison du sommet de Winterberg. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa beaucoup de *Recherches géologiques*, surtout dans le Harz et la Thuringe. Cet estimable officier mourut à Dresde, le 2 novembre 1833.

ODENATH (Septimius), prince arabe, connu surtout comme l'époux de Zénobie, a cependant des titres à une célébrité personnelle. Sa famille, l'une des plus considérables de Palmyre, était attachée à l'empire par d'anciens traités, et en recevait des subsides pour protéger la Syrie contre les incursions des autres Arabes ou des Persans. Il était lui-même phylarque, ou roi des tribus de Sarrasins fixées dans les plaines désertes de la Palmyrène, et sénateur de la colonie romaine de Palmyre, quand l'Arabe Philippe se fit déclarer empereur, après le meurtre du jeune Gordien (244). Les abus du nouveau gouvernement causèrent une révolte générale en Syrie, l'an 248; un certain Jotapianus fut élu empereur, et, après sa défaite et sa mort, d'autres usurpateurs se maintinrent dans quelques parties de la même province, tandis que Palmyre, révoltée aussi, conservait son indépendance. Des monuments irrécusables nous attestent qu'en 251, Septimius Aïranès était prince de cette ville, et que son fils Odenath en était chef militaire. On voit bientôt après Odenath portant le titre de son père et jouant le rôle d'un souverain. Il fut d'abord l'allié de Sapor, roi de Perse, contre les Romains, et le seconda dans ses opérations en Syrie, vers l'an 256 : mais changeant avec la fortune, il le harcela dans sa retraite, et lui enleva une partie de son butin. Plus tard, lorsqu'il vit l'empereur Valérien au pouvoir du prince persan, il brigua l'alliance de ce dernier comme une faveur insigne, et n'obtint qu'un dédaigneux silence. Il jura de se venger, et se jeta dans le parti des Romains. Sapor, dont les nombreux bataillons inondaient la Syrie et la Cilicie, fut arrêté dans sa marche victorieuse par celui dont il avait rejeté les propositions d'amitié, perdit une bataille importante sur les bords de l'Euphrate, et, de défaite en défaite, recula jusque sous les murs de Ctésiphon, où il fut bientôt forcé de se renfermer et de soutenir un siége. Le roi de Palmyre (c'était le nom qu'il prenait alors) tenta vainement de s'emparer de la capitale de l'empire persan. Appelé en Syrie par le désir d'embrasser le parti du lâche et faible empereur Gallien contre l'usurpateur Macrien, il y apprit que celui-ci avait succombé dans une bataille ; mais alors il marcha sur les autres ennemis que pouvait encore craindre l'empereur, et les écrasa. Il fut nommé, en récompense de ses services, général de tout l'Orient (263). Toutefois ce rang ne satisfit pas son ambition : il prit la pourpre, et força Gallien à lui donner le titre d'Auguste, et à partager avec lui l'empire. De nouveaux succès contre les Persans, et ensuite contre les Scythes et les Goths, accrurent la gloire du roi de Palmyre en même temps qu'ils excitèrent la jalousie de Gallien, contre lequel il eût été sans doute obligé de lutter, s'il n'eût été assassiné lui-même à Émesse par son neveu, dont il est probable que Zénobie avait conduit les coups. On a de fortes raisons de croire que cette princesse fut coupable : nous n'en alléguerons qu'une seule, c'est qu'elle fit déclarer empereur un fils qu'elle avait eu d'un premier mari, de préférence aux enfants qu'elle avait d'Odenath.

ODERIC DE PORTENAU (du nom de son lieu de naissance *Pordenone*), l'un des voyageurs célèbres du 14e siècle, naquit dans le Frioul vers 1286. Il embrassa la règle de St.-François, parcourut comme missionnaire l'Asie, les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, etc., et revint en Europe, après 16 ans d'absence, mourir dans le couvent de son ordre à Udine, en 1331, avec la réputation d'un saint, appuyée, suivant les historiens de sa vie, sur un grand nombre de miracles. Il avait écrit la *Relation* de ses voyages, dont il ne reste que des fragments, imprimés pour la première fois dans le tome II du *Recueil* de Ramusio, première édition de 1563. Haym en cite une traduction italienne, Pesaro, 1575, in-4°. Ces fragments se trouvent encore dans le *Recueil* d'Hackluyt, en latin et en anglais ; et dans les *Acta sanctorum* des bollandistes, 14 janvier, tome Ier. Venni, l'un des biographes d'Oderic, en a donné une édition d'après un manuscrit de 1401, dans son *Elogio istorico del beato Odorico*, 1761, in-4°. Le P. Basile Asquini, barnabite, a publié aussi *la Vita e viaggi del B. Odorico da Udine*, 1737, in-8°.

ODERICO (Gaspard-Louis), savant numismate et antiquaire, né à Gênes, le 24 décembre 1725, entra dans l'ordre des jésuites, professa quelque temps la théologie à Rome, s'y occupa de la recherche des monuments antiques, et mourut le 10 décembre 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditatas veterum inscriptiones et numismata*, 1765, in-4° ; *De argenteo Orgetorigis numo conjecturæ*, 1767, in-4° ; *Numismata græca non antè vulgata, cum notis*, etc., 1777, in-4° ; *De marmoreâ didascaliâ in urbe repertâ Epistolæ duæ*, 1777-84, in-4° ; *Lettere liguriche, ossia osservazioni critiche sullo stato geographico della Liguria*, etc., 1792.

ODERIGI DA GUBBIO, peintre en miniature, contemporain de Giotto et de Dante, fut employé à Rome par Benoît XI, dans la bibliothèque pontificale, à décorer des manuscrits.

ODESPUNG DE LA MESCHINIÈRE (Louis), naquit à Chinon en 1597. Son père, Pierre Odespung, était maître des requêtes et conseiller ordinaire de Gaston, Monsieur, frère de Louis XIII. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint chanoine de la cathédrale de Rennes, et fut aussi, pendant 15 ans, official métropolitain de Bretagne. Les états de cette province l'employèrent dans les affaires les plus importantes, et l'assemblée générale de la province ecclésiastique, tenue en 1630, l'élut agent du clergé de France. En 1638, il publia un recueil en cinq livres des actes des assemblées du clergé. Ce travail, tout imparfait qu'il était, le fit choisir par

l'archevêque de Reims, l'évêque de Saint-Brieuc et l'abbé de Saint-Venant, pour rédiger les mémoires du clergé de France; et l'assemblée générale, tenue en 1645, le chargea encore de ce soin. Dès l'année suivante, son ouvrage fut publié sous ce titre : *Actes, titres et mémoires concernant les affaires du clergé de France*, etc., Paris, Vitré, 1646, 2 vol. in-fol. La date de la mort d'Odespung nous est inconnue. Son portrait a été gravé par Balthazar Moncornet.

ODEVAERE (Joseph-Denis), peintre belge, naquit le 2 octobre 1778, à Bruges, d'une famille honorable, qui le destina de bonne heure à la magistrature. Après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, il se disposait à suivre les cours de l'université de Louvain, lorsque, par suite de l'invasion de la Belgique par les armées françaises, en 1794, cet établissement se trouva supprimé. On lui choisit pour lors une autre carrière, celle du commerce; mais il ne tarda point à la prendre en dégoût. Il avait appris le dessin depuis quelques années, et tous ses loisirs étaient consacrés à la culture de cet art, qui bientôt devint, pour ainsi dire, son unique occupation. Ses essais furent plusieurs fois couronnés par l'académie de Bruges. Sa vocation étant ainsi bien constatée, ses parents l'envoyèrent, en 1798, à Paris, sous le patronage du peintre Suvée, son compatriote. Il parvint ensuite à se faire admettre dans l'atelier de David, qui tenait alors le sceptre de l'école française. Les progrès du jeune Belge devinrent rapides. Son tableau de la *Mort de Phocion* remporta le grand prix de l'Institut, en 1804, et lui valut l'honneur de partir pour Rome comme pensionnaire de l'Académie de France. Avant de se mettre en route pour l'Italie, il voulut revoir le toit paternel : une réception vraiment triomphale lui fut préparée par les habitants et les autorités de Bruges. Pendant son séjour à Rome, il exécuta deux grandes fresques pour le palais Quirinal. Un de ses tableaux les plus finis, *le Martyre de saint Laurent*, qu'on admire encore dans une des églises de Bruges, appartient à cette époque, ainsi que *le Couronnement de Charlemagne*, où l'on voyait le pape aux genoux de l'empereur. On conçoit qu'un pareil sujet ne devait pas déplaire à Napoléon. Aussi l'artiste, de retour à Paris, en 1812, reçut-il, des mains impériales, la grande médaille d'or. Les événements de 1814 ramenèrent Odevaere dans sa patrie. Le prince d'Orange lui fit l'accueil le plus flatteur. Devenu roi des Pays-Bas, sous le nom de Guillaume Ier, il le nomma son peintre et le décora de l'ordre du Lion-Néerlandais. On a prétendu qu'Odevaere avait poussé la reconnaissance trop loin, en s'empressant de retracer sur la toile le souvenir de Waterloo; ce reproche n'est nullement fondé; ce n'est pas la défaite des Français, mais l'épisode du jeune prince d'Orange blessé, qu'a reproduit son pinceau. Personne plus que lui ne s'est montré fidèle au malheur : David, pendant son exil à Bruxelles, fut, de sa part, l'objet d'un dévouement presque filial. Ce tableau, très-improprement nommé *la Bataille de Waterloo*, est du reste un ouvrage assez médiocre. *Guillaume au cornet recevant l'investiture de la principauté d'Orange*, et le *Couronnement du roi Guillaume Ier* ne valent guère mieux. Mais *la Bataille de Nieuport*, gagnée en 1600 sur les Espagnols par le prince Maurice, offre de beaux détails, et l'*Union d'Utrecht*, qui fonda la république des Provinces-Unies, lui fait plus d'honneur encore. Néanmoins, on est forcé de convenir qu'Odevaere, en se livrant à de grandes conceptions historiques, a méconnu son véritable talent ; il aurait mieux fait de s'en tenir aux tableaux de chevalet. Il a laissé, dans ce genre, des toiles d'un mérite incontestable, entre autres : l'*Évêque de Missolonghi mettant le feu aux poudres ; Galatée; Cimaboë*, et surtout la *Présentation de Raphaël au pape Jules II par le Bramante*, chef-d'œuvre plein de grâce et de charme ; c'est un des meilleurs morceaux de la galerie de la Haye. Il venait d'achever et se proposait de publier une *Histoire des arts en Italie*, lorsque la mort le surprit dans la nuit du 8 au 9 février 1830, après avoir passé la soirée au spectacle. Cet ouvrage manuscrit, dont le gouvernement belge a fait l'acquisition, est déposé à la bibliothèque dite de Bourgogne, de même qu'une traduction de la *Vie de Raphaël*, enrichie de notes intéressantes.

ODHELIUS (Jean-Laurent), docteur en médecine, conseiller au collége de santé à Stockholm, membre de l'Académie des sciences et de plusieurs autres sociétés savantes, naquit le 2 mars 1737, à Strengnas, où son père était négociant. Après avoir fait ses premières études au gymnase de sa ville natale, il passa à l'école cathédrale de Stockholm, et ensuite à Upsal en 1753, où le célèbre Linnée le reçut parmi ses élèves. Ayant, vers la fin de 1757, terminé ses cours à l'université, Odhelius fut reçu docteur en médecine. L'année suivante, il fut envoyé en Poméranie comme médecin de l'hôpital militaire. Pendant son séjour dans cette province, il eut le malheur d'être fait deux fois prisonnier de guerre. La campagne finie, il fut employé comme premier médecin à l'hôpital de Greifscoold, et, en 1760, il retourna en Suède, où il fut nommé médecin de la cour. Deux ans après, il passa au lazaret des Séraphins, à Stockholm, et, en 1772, fut promu au grade d'assesseur au collége de santé. Odhelius s'est fait une grande réputation comme premier médecin au lazaret des Séraphins, place qu'il garda pendant 30 ans. Il y a professé, depuis l'année 1802, la médecine clinique. Le docteur Odhelius avait à juste titre la réputation d'un médecin très-habile, surtout comme opérateur de cataractes. En 1813, il se démit de sa place de médecin du lazaret des Séraphins, et fut peu de temps après nommé conseiller au collége de santé. Ce savant médecin termina son honorable carrière le 23 août 1816. Ses principaux ouvrages sont insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, depuis 1762 jusqu'à 1813. Odhelius a en outre fait paraître plusieurs brochures dont nous citerons : *Défense de la part des médecins suédois pour l'usage du quinquina, adressée à Bosquet*, 1766; *Observations sur la manière de guérir la cataracte*, 1778; *Avis au public sur la manière de se guérir de la maladie syphilitique sans médecin*, 1775; *le Bonheur de la vieillesse*, 1800; *Traité sur la maladie des yeux*.

ODIER (Louis), médecin, correspondant de l'Institut, etc., né à Genève en 1748, prit ses degrés à l'université d'Édimbourg, publia, en 1798, la traduction de l'ouvrage de Jenner, fut le premier qui signala en France la découverte de la vaccine. Citoyen aussi zélé qu'écri-

vain laborieux, il fut pendant 30 ans membre du consistoire de Genève et mourut en 1817. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste complète dans la *Notice sur sa vie et ses écrits*, Genève, 1818. Les principaux sont : sa traduction française de Jenner *sur la Vaccine*, dans le 9e vol. de la *Bibliothèque britannique; Manuel de médecine pratique*, 1803, 1811 ; traduit en italien. Odier rédigea longtemps la partie médicale dans la *Bibliothèque britannique*.

ODIER (Pierre-Agathange), sous-intendant militaire, né à St.-Marcellin (Isère), en 1774, mort à Paris en 1825, entra comme volontaire dans un bataillon de son département. Il passa depuis dans l'administration militaire, et fut employé en qualité de commissaire des guerres et d'inspecteur aux revues, dans les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1815, il fut élu membre de la chambre des représentants. Nommé plus tard professeur d'administration militaire à l'école d'état-major, il a publié le recueil de ses leçons sous le titre de *Cours d'étude sur l'administration militaire*, 1824-25, 7 vol. in-8o. Cet ouvrage, très-estimé, est analysé dans la *Revue encyclopédique*, t. XXVII, p. 351-63.

ODIEUVRE (Michel), peintre et marchand de tableaux et de gravure, né en Normandie vers 1690, est surtout connu par la collection de 600 personnages célèbres qu'il fit graver à ses frais, et dont il a enrichi l'*Europe illustre* de Dreux du Radier. Il mourut à Rouen, en 1756.

ODILON (St.), 5e abbé de Cluny, né en Auvergne, l'an 962, fut en relation avec l'empereur St. Henri, l'impératrice Ste. Adélaïde, les rois de France Hugues Capet, Robert et Henri Ier; le roi de Bourgogne Rodolphe, les rois de Navarre Sanche et Garcias, le roi de Pologne Casimir, qui avaient tous pour lui une grande vénération. Il refusa l'archevêché de Lyon, et mourut à Saviguy, en Bourbonnais, en 1048. On a de lui, dans la *Bibliotheca cluniacensis*, quelques *Vies de saints*, des *Sermons*, des *Lettres* et des *Poëmes*. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Odilon*, moine de St.-Médard de Soissons, qui vivait à peu près dans le même temps, et dont on a un traité *sur les translations des reliques des saints*, inséré dans les *Acta benedictinorum*, de Mabillon.

ODIN est le nom de la principale divinité des anciens Scandinaves, et généralement de tous les peuples du Nord. On conçoit que le dieu le plus respecté de ces hommes féroces ne pouvait être que le dieu de la guerre et du carnage. Aussi le terrible Odin présidait-il aux combats, et n'offrait d'autre récompense aux élus, c'est-à-dire à ceux qui périssaient les armes à la main, que la perspective de massacres continuels. Les sacrifices humains n'étaient pas épargnés pour apaiser sa colère ou gagner sa bienveillance. Il paraît bien démontré qu'il exista quelque guerrier redoutable sous le nom d'Odin ; mais les uns ont dit que ce fut un homme qui parut dans le Nord, environ 70 ans avant J. C., et qui mérita, par ses exploits, d'être mis au rang des dieux ; d'autres ont prétendu que la divinité existait avant le guerrier, et que celui-ci reçut ou prit ce nom formidable, après avoir conquis la Suède et ravagé tout l'Occident de l'Europe. Les uns et les autres s'accordent à le faire mourir d'une manière digne de sa vie belliqueuse. Lorsqu'il se sentit près du tombeau, il ne voulut pas laisser trancher le fil de ses jours par la maladie, et, après avoir convoqué ses principaux compagnons d'armes, se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, 9 blessures en forme de cercle. On lui attribue la création de la poésie erse et des caractères runiques, et un poëme moral intitulé *Hawiaal*, c'est-à-dire *Discours sublime*.

ODO HERPIN ou **ARPIN**, vicomte de Bourges et seigneur de Montfaucon en Berry, prit la croix en 1097, avec plusieurs seigneurs sous l'étendard de Godefroid de Bouillon. Il vendit au roi Philippe Ier sa vicomté de Bourges avec la ville et le pays de Berry, moyennant la somme de 60,000 sols d'or (environ 500,000 francs de notre monnaie), pour subvenir aux frais de son voyage : marché, dit Mézeray, plus honorable au vendeur qu'à l'acheteur. De retour de la terre sainte, il prit l'habit de religieux de l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de la Charité-sur-Loire. Sa haute piété et son exacte observance de la règle le firent élire, par saint Hugues, abbé de Cluny, prieur de ce monastère, où il mourut en l'an 1130.

ODOACRE, roi d'Italie (de 476 à 493), était fils d'Ederon, ministre d'Attila ; ayant perdu son père vers l'an 465, il mena d'abord une vie errante dans la Norique, rassembla quelques compagnons d'armes, jadis dévoués à son père, se les attacha par le pillage, passa avec eux en Italie, et s'engagea dans les gardes impériales, où il occupa bientôt un rang élevé. Ces gardes, de même que toute l'armée romaine, ne se composaient que de barbares. Odoacre se mit à leur tête dans une insurrection contre l'empereur Augustule, et promit de leur abandonner le tiers des terres de l'Italie. Après la prise de Pavie, où Oreste, père d'Augustule, fut mis à mort, Odoacre, ayant relégué le simulacre d'empereur dans la Campanie, se fit proclamer roi par son armée, et gouverna l'Italie avec le titre de patrice que lui conféra l'empereur d'Orient. Il montra des talents et des vertus dignes du rang où il avait su s'élever, respecta les lois, les mœurs, les usages, rétablit le consulat dans l'Occident, laissa aux magistrats de Rome le soin de recueillir les impôts, fit respecter les frontières de l'Italie par les conquérants de la Gaule et les peuples de la Germanie, vainquit les Rugiens, peuple de la Norique, et soumit la Dalmatie. Il régnait ainsi glorieusement depuis 12 ans, lorsque Théodoric, roi des Ostrogoths, cherchant à former un établissement, menaça d'envahir l'Italie. Odoacre s'avança jusque sur les bords de l'Izonce, près des ruines d'Aquilée, pour défendre ses États ; mais il fut défait le 28 août 489. Ayant formé une nouvelle armée, il entreprit de défendre le passage de l'Adige, fut battu de nouveau à Vérone, voulut se réfugier à Rome, qui lui ferma ses portes, revint sur Ravenne, et s'y prépara pour soutenir un siége. Il réussit d'abord à se rendre maître de la campagne, en battant l'avant garde de Théodoric ; mais les Visigoths ayant amené du secours à ce dernier, Odoacre fut vaincu dans une 3e bataille qui eut lieu sur les bords de l'Adda en 490. Rentré dans Ravenne, il s'y défendit longtemps avec la plus grande valeur, jusqu'à ce que le manque de vivres le contraignît à capituler, le 27 février 493. Théodoric, après lui avoir accordé des conditions honorables, le fit massacrer dans

un banquet. C'est sans aucun fondement que plusieurs historiens modernes ont représenté Odoacre comme roi des Hérules, peuple barbare, à la tête duquel ils lui font faire, sans plus de raison, la conquête de l'Italie.

ODOLANT-DESNOS (Pierre-Joseph), historien et compilateur laborieux, né en 1722 à Alençon, professa quelque temps la médecine, et se livra ensuite à l'étude de l'histoire, surtout à celle de sa ville natale, où il mourut en 1801. Indépendamment de quelques dissertations et d'opuscules moins importants, on a de lui : *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, etc., 1787, 2 vol. in-8°.

ODON (St.), né en Angleterre vers la fin du 9e siècle, de parents danois, fut employé par les rois Alfred et Édouard dans les affaires les plus importantes, devint chapelain du roi Athelstan, puis évêque de Wilton, archevêque de Cantorbéry, et mourut en 961. Ce saint, que de son vivant on appelait *le Bon*, est célèbre dans les martyrologes d'Angleterre, où son nom se trouve placé au 4 juillet.

ODON ou **ODES** (St.), 2e abbé de Cluny, né en 879, mort en 942, a laissé plusieurs ouvrages qui ont été publiés dans la *Biblioth. Clun.* de D. Marrier, Paris, 1614, in-fol.; on y trouve aussi la *Vie* de ce saint.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, et frère utérin de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, fut nommé en 1049, à l'âge de 14 ans, par l'influence de son frère et malgré l'autorité des canons, évêque de Bayeux. Lorsque Guillaume partit pour la conquête de l'Angleterre en 1066, Odon fit équiper à ses frais 100 navires, et voulut partager les périls de cette grande entreprise. Chargé de gouverner le royaume conquis, il se livra à des prodigalités inouïes, chargea le peuple d'impôts excessifs, le força de se révolter, et donna à son frère le conseil de dépouiller les Anglais de leurs terres, qui furent partagées aux Normands. Il eut pour sa part 253 fiefs dans divers cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent qu'il possédait déjà. Il conçut alors l'idée de se faire élire pape, et dans ce but il se livra audacieusement à de nouvelles concussions qui ouvrirent enfin les yeux au roi. L'indigne prélat fut conduit à Rouen, où il resta en prison jusqu'à la mort de Guillaume. Mais il reparut alors pour semer la division entre les princes ses neveux, tenta d'arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frère Robert, et ne réussit qu'à perdre tous ses biens en Angleterre, et à être renvoyé honteusement en Normandie. Devenu premier ministre du duc Robert, il manqua de bouleverser ses États, partit avec lui pour la terre sainte en 1096, et mourut l'année suivante à Palerme, déchiré de remords et chargé de mépris et d'exécration par les peuples dont il avait exploité les infortunes. — Odon ou Odoard, évêque de Cambrai, né à Orléans, mort en 1113, a donné une *Explication du canon de la Messe*, Paris, 1640, in-4°; et d'autres *Traités* dans la *Bibliothèque des Pères*.

ODON ou **EUDES DE DEUIL** (Odo de DIOGILO), ainsi nommé d'un village de la vallée de Montmorenci, où il avait pris naissance, embrassa la vie monastique à l'abbaye de Saint-Denis. Sa réputation de sagesse et de prudence lui mérita l'honneur d'être choisi pour accompagner le roi Louis le Jeune, dans son voyage à la terre sainte. Odon remplissait près de ce prince les fonctions de chapelain et de secrétaire, et était admis dans les conseils secrets. A son retour de cette expédition, il fut nommé premier abbé de Saint-Corneille de Compiègne ; et il fit un voyage à Rome, en 1150, pour rendre compte au pape des progrès de la réforme qu'il avait introduite dans son abbaye. Il succéda, en 1152, au célèbre abbé Suger, son protecteur et son ami, dans le gouvernement de l'abbaye de Saint-Denis; mais il eut le déplaisir d'être accusé par les religieux de dissiper le patrimoine de l'Église, et il fut obligé de retourner à Rome pour se justifier. On a les lettres que St. Bernard écrivait au souverain pontife en faveur d'Odon; et elles contribuèrent sans doute à faire éclater son innocence. Il mourut à Saint-Denis vers 1162, et eut pour successeur Eudes de Taverny. On a un opuscule d'Odon, intitulé : *De Ludovici VII, Francorum regis, profectione in Orientem ab anno 1146-48, opus septem libellis distinctum.*

ODON *de Kent*, surnommé à cause de cela *Cantianus*, était né au 12e siècle, dans le comté de ce nom, en Angleterre; il embrassa la règle de Saint-Benoît et se distingua dans cet ordre par sa piété et son savoir. Son mérite l'éleva au rang de prieur et ensuite d'abbé. Il était lié d'amitié avec Thomas Becket, qui devint archevêque de Cantorbéry, et qui périt d'une manière si déplorable. Odon est l'auteur de plusieurs ouvrages dont la plupart ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il avait écrit un *Commentaire sur le Livre des Rois;* des *Morales sur les Psaumes et sur les Évangiles;* un *Traité* intitulé : *De onere Philistini; De vitiis et virtutibus animæ*, etc.

ODONAIS (Des). *Voyez* **GODIN**.

O'DONNEL (don Joseph-Henri), comte de l'Abisbal, lieutenant général espagnol, et grand-croix de l'ordre militaire de Saint-Ferdinand, est né vers 1770 en Andalousie, où sa famille, originaire d'Irlande, était établie depuis longtemps. A peine âgé de 15 ans, il entra dans les gardes royales, fit avec distinction la guerre contre la république française, en 1795, sous le général comte de Castel-Franco, et était major d'infanterie en 1808. Il se déclara, à cette époque, contre les Français, et parvint rapidement au grade de maréchal de camp. En 1813, son corps d'armée, qui, au commencement de la campagne, avait formé la réserve de l'Andalousie, manœuvra d'accord avec ceux des généraux Morillo et Espana, et la reprise du fort de Pancorvo en fut la suite. Dans le mois de juin de la même année, il contribua à l'évacuation de Saragosse par les troupes françaises, et obtint ensuite des succès dans la vallée d'Aran, en Catalogne, qui lui firent conférer le titre de comte de l'Abisbal, village où il avait battu et fait prisonnier, en 1810, le général Schwartz. En 1814, Ferdinand VII nomma O'Donnell capitaine général de l'Andalousie, lui confia plusieurs fonctions importantes, et le décora de la grand' croix du nouvel ordre militaire d'Espagne, pour le dédommager des désagréments qu'il avait éprouvés de la part des cortès, qui l'avaient d'abord emprisonné et ensuite banni pour avoir publié un écrit dirigé contre la représentation nationale. En 1815, il eut le commandement de l'armée d'observation sur la frontière de France.

En 1818, il fut nommé gouverneur de Cadix, et, l'année suivante, commandant en chef de l'armée destinée à agir contre les indépendants de Buénos-Ayres. O'Donnell, aussi ambitieux que fourbe, aspira dès lors à jouer un rôle qui était au-dessus de ses forces. Ne voulant point aller faire la guerre en Amérique, il songea à profiter de la répugnance que l'armée sous ses ordres avait à quitter l'Espagne, et fit quelques démarches pour s'assurer des sentiments des troupes envers leur chef; mais ayant acquis la certitude que si l'armée s'insurgeait ce ne serait point au profit de son général, il se borna à retarder le moment du départ. Sur ces entrefaites, l'insurrection éclata à Cabezas, et bientôt Riego et Quiroga occupèrent l'île de Léon. La cour, qui se méfiait de lui, l'appela à Madrid où il se rendit après quelque hésitation, bien décidé à se prononcer pour le parti qui lui paraîtrait avoir le plus de chances de succès. Après plusieurs conférences, Ferdinand le chargea de conduire les troupes de la Manche dans la Galice où l'esprit constitutionnel faisait de grands progrès, mais avant qu'il pût exécuter cet ordre, le roi fut forcé d'accepter la constitution. O'Donnell, devenu également suspect aux deux partis, la fit proclamer à Ocana par le régiment *Impérial Alexandre,* dévoué au parti constitutionnel, et commandé par un de ses frères. Le peu de confiance que ce parti avait en lui ne permit pas d'employer ce général versatile dans le service actif : mais, en 1822, lorsque Bessières menaçait Madrid à la tête des bandes de *la Foi,* on résolut de donner le commandement des troupes à O'Donnell, pour aller au secours du général O'Daly, qu'il réussit à dégager après avoir battu et rejeté loin de la capitale Bessières et ses bandes. Par suite de ce service, il eut le commandement de la première armée de réserve destinée à protéger la capitale, mais il ne resta pas longtemps fidèle au gouvernement constitutionnel, et se laissa gagner par le comte de Montijo, l'homme peut-être le plus remuant et le plus intrigant de l'Espagne. Celui-ci écrivit à O'Donnell une lettre très-artificieuse, dans laquelle il lui retraçait les malheurs de l'Espagne et lui proposait d'en être le libérateur. Le général lui fit une réponse, le 15 mai 1823, dans laquelle la duplicité de son caractère se peint tout entière. La faction qui voulait renverser la constitution s'empressa de publier la réponse d'O'Donnell. Abandonné de ses officiers, qui le traitèrent de traître, il se démit de son commandement et s'évada. Cherchant à se sauver en France, il fut d'abord arrêté par les troupes constitutionnelles : mais délivré par les Français il quitta sa patrie et se retira à Limoges. Il mourut dans la retraite vers 1834.

ODONOJHU (don Juan), lieutenant général espagnol, né en Espagne et issu d'une famille irlandaise, après avoir servi avec distinction, se prononça, en 1808, contre l'agression de Napoléon, et fut ensuite appelé par le gouvernement de Cadix au ministère de la guerre, place dans laquelle il rendit d'éminents services à sa patrie dans l'organisation de l'armée et le plan de ses opérations. Il se montra cependant l'un des partisans les plus exaltés du pouvoir absolu et le défenseur outré des droits de la métropole sur les colonies, contre lesquelles il ne cessa de provoquer les mesures les plus rigoureuses. Toutefois, au moment du retour de Ferdinand, en 1814, s'étant déclaré en faveur de la constitution, il fut disgracié, incarcéré, et accusé d'avoir trempé dans une conspiration dirigée contre le roi. On a été jusqu'à dire qu'il subit la torture, mais n'ayant rien avoué et aucune preuve n'existant contre lui, il fut remis en liberté, et vécut plusieurs années loin de la cour sans aucun emploi. En 1820, il suivit le parti de Riego et fut ensuite envoyé au Mexique en qualité de capitaine général, en remplacement de l'amiral Apodaca qu'on accusait de faiblesse et de trop d'indulgence envers les insurgés. Ce choix n'était pas heureux, surtout à une époque où il n'y avait rien à attendre des moyens violents; les opinions d'O'Donojhu, au sujet des colonies, étaient trop connues au delà des mers pour laisser le moindre doute aux insurgés sur les projets de l'Espagne, libre ou esclave, mais toujours constante dans son système d'opprimer les colons de l'Amérique. Le nouveau vice-roi arriva au Mexique dans le moment le plus critique, et n'eut pas le choix des mesures que des circonstances impérieuses le forcèrent d'adopter. Apodaca était bloqué dans la capitale; Iturbide, après avoir abandonné la cause de l'Espagne, qu'il avait servie avec zèle et même avec acharnement, s'était mis à la tête de 25,000 indépendants et jouissait de la plus grande popularité; l'esprit insurrectionnel faisait de rapides progrès et il ne restait aucune chance de rétablir l'autorité de la mère patrie. Dans ces fâcheuses extrémités, O'Donojhu se décida à traiter avec Iturbide pour sauver la vie et la fortune de tant de milliers de familles espagnoles que la continuation de la guerre menaçait d'une ruine totale, peut-être même d'un massacre général ou au moins d'être expulsées du pays. Le nouveau capitaine général se rendit donc à Cordova, où il fut reçu avec les plus grands honneurs; le 25 août 1820, il signa avec Iturbide un traité par lequel l'Espagne reconnaissait l'indépendance du Mexique, qui appelait au trône un prince de la famille régnante, à condition qu'il viendrait résider dans le pays. En attendant son arrivée, on devait créer une junte ou gouvernement provisoire, chargé de nommer une régence et de convoquer une assemblée nationale pour rédiger la constitution qui devait régir l'empire du Mexique. O'Donojhu était par le même traité nommé membre de la junte, et chargé d'employer son autorité pour faire sortir, au moyen d'une capitulation honorable, les troupes espagnoles de la ville de Mexico. Ce traité reçut en partie son exécution; les troupes espagnoles évacuèrent la capitale; la régence fut nommée, et O'Donojhu en fit partie; mais Iturbide en était le président et réunissait le titre de généralissime des armées impériales de terre et de mer. Il fit son entrée à Mexico sous des arcs de triomphe, aux acclamations d'un peuple ivre de joie et d'espérances, qui le proclamait le sauveur de sa patrie. Le rôle du général O'Donojhu devint dès lors bien pénible, et il en conçut un vif chagrin auquel on attribue sa mort, qui eut lieu subitement le 8 octobre 1820. Quelques personnes ont cependant soupçonné qu'il mourut empoisonné.

OEBOAS, Achéen, ayant remporté le prix de la course aux jeux Olympiques dans la 7e olympiade (751 avant J. C.), ses compatriotes lui érigèrent une statue

à laquelle les vainqueurs, dans ces mêmes jeux, attachaient leurs couronnes.

OECOLAMPADE (Jean), célèbre théologien réformé, né en 1482 à Weinsberg (Franconie), s'appelait *Hausschein*, nom allemand qui signifie *lumière domestique;* mais il le changea en celui d'*OEcolampade*, qui a la même signification en grec. Ses parents le destinèrent au commerce, puis à la jurisprudence; mais préférant la théologie, il étudia le grec et l'hébreu à Stuttgard, se livra ensuite à la prédication, se rendit à Bâle, où il se lia étroitement avec Érasme, puis se retira dans le couvent d'Alton-Munster, près d'Augsbourg, et y prononça ses vœux. Il en sortit pour se rendre dans un château d'Alsace, où il séjourna deux ans, et traduisit en latin quelques ouvrages de saint Jean Chrysostôme. En 1522, il retourna à Bâle, et obtint une chaire de théologie, puis une cure. C'est alors que, attaquant dans ses sermons le culte et les dogmes de la foi catholique, il contribua beaucoup aux progrès de la réforme. Jetant tout à fait le masque, il se maria, à l'exemple des autres chefs des différentes sectes qui divisaient l'Église. Il entra dans la grande querelle entre Luther et Carlostad, et publia, en 1525, son traité *De vero intellectu verborum : Hoc est Corpus meum*, où il se déclare pour Zuingle contre Luther. Les deux partis, après s'être dit beaucoup d'injures, terminèrent leurs disputes par la profession de foi dite *de Marbourg*, sans proscrire ni changer leurs sentiments respectifs. OEcolampade employa le reste de sa vie à prêcher, à enseigner la nouvelle doctrine, à écrire et à disputer; il assista aux conférences de Bade en 1526, à celles de Berne en 1528, à celles de Bâle en 1529, et mourut en 1531. On a de lui, outre le traité mentionné plus haut, des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, des traductions latines de quelques ouvrages de saint Jean-Chrysostôme; des *Lettres* publiées avec des notes historiques par Ch. Buttinghausen, 1777, in-8°. Sa *Vie*, en latin, par Volfgang Capiton, a été insérée dans les *Vitæ virorum eruditorum*, de Fichard, et dans l'*Athenæ rauricæ*. Elle a été publiée en français, Lyon, 1562, in-12; et en allemand, par Hess, Zurich, 1793, in-8°.

OECUMÉNIUS, écrivain grec du 10e siècle, a laissé des *Commentaires* sur les actes des apôtres, sur l'épître de saint Jacques, etc.; et quelques autres opuscules recueillis avec ceux d'Arétas, évêque de Césarée, par Fréd. Morel, Paris, 1630, 2 vol. in-fol., grec et latin.

OEDER (George-Louis), né en 1694 dans un village du pays d'Anspach, fut docteur en théologie, et surintendant à Feuchtwangen, où il mourut le 24 avril 1760. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets de controverse, en latin, ainsi que des *Sermons* et des *Opuscules* sur la théologie et la philosophie, en allemand; il prenait quelquefois dans ses écrits le nom de *Sincerus pistophilus*.

OEDER (George-Louis), fils du précédent, médecin-botaniste, né en 1728, à Anspach, fit ses études à Gœttingen, sous le célèbre Haller, qui distingua son mérite. Il exerça d'abord la médecine à Sleswig; ensuite, sur la recommandation de son ancien maître, il fut appelé à Copenhague, en 1752, et obtint la chaire de botanique. Il entreprit plusieurs voyages dans les provinces du Danemark et de la Norwége, pour bien connaître les plantes de ces deux royaumes. Le fruit de ses excursions fut le bel ouvrage intitulé *Flora Danica*, dont la première livraison parut en 1763. Struensée, en arrivant au pouvoir, lui accorda sa confiance : il fut nommé conseiller des finances, et président du conseil des revenus de Norwége. A la chute de Struensée, OEder, que l'on cherchait à éloigner de Copenhague, fut désigné pour bailli de l'évêché de Bergen; il refusa : on voulut l'envoyer occuper le même emploi à Drontheim; il n'en put jouir, par des motifs qui ne dépendaient pas de lui. Ses ennemis, pour ne pas l'avoir trop près d'eux, lui firent donner la place de bailli à Oldenbourg. Doué d'une activité extraordinaire, il entreprit le cadastre général du duché d'Oldenbourg : les immenses détails de cette opération l'empêchèrent d'en voir la fin. Il mourut le 28 octobre 1791. On a de lui (en danois) : *Notice sur la publication de la Flore de Danemark*, Copenhague, 1761, in-fol. (en latin); *Index plantarum in systemate Linnæi*, Copenhague, 1761, in-8°; *Icones plantarum quæ in regnis Daniæ et Norwegiæ, et in ducatibus Slesvici et Holsatiæ*, etc., Copenhague, 1762-1814, 9 vol. in-fol., avec figures. Ce bel ouvrage, connu sous le nom de *Flora Danica*, contient 1620 figures de plantes.

OEDMANN (Samuel), théologien et naturaliste suédois, né en 1750, à Wexioe, petit-fils d'un prévôt ecclésiastique qui avait marié ses 7 filles à autant de membres du clergé, fut élevé d'abord par son grand-père, et envoyé, en 1768, à l'université d'Upsal, pour étudier la philosophie et la théologie, auxquelles il joignit par goût la botanique et la zoologie, qui lui furent enseignées par le célèbre Linné. Une maladie, singulière par ses effets, le força, pour quelque temps, de suspendre ses travaux : c'était une fièvre chronique qui, après l'avoir tenu d'abord longtemps enfermé, venait le reprendre chaque fois qu'il s'exposait au grand air. Il en résulta chez lui une telle sensibilité ou une telle peur de l'air du dehors, qu'il ne quitta plus sa chambre, ni même son lit; encore fallait-il entretenir, dans cette chambre, constamment une chaleur d'au moins 26° du thermomètre centigrade, et l'on était obligé de chauffer tous les objets apportés du dehors qu'il devait toucher. Ce fut dans son lit qu'il fit ses cours de théologie, qu'il composa ses ouvrages, et qu'il prit part aux travaux des commissions chargées de la rédaction d'un catéchisme, d'un rituel, d'un livre de cantiques, et de la traduction de la Bible. Sa chambre à coucher était le rendez-vous des savants du pays et de l'étranger; on y exécuta même des oratorios dont il avait composé le texte. OEdmann mourut le 2 octobre 1829. Il a publié un grand nombre d'ouvrages en suédois. Les principaux sont : *Dictionnaire géographique* pour le Nouveau Testament; *Essai sur l'Apocalypse*, etc.

OEFELS (André-Félix d'), en latin *Evelius*, historien allemand, né à Munich en 1706, fit ses études à Ingolstadt et à Louvain, et publia dès l'âge de 16 ans, en latin, des *Remarques* critiques sur l'histoire de Bavière, et un *Essai* sur les savants qu'a produits cette contrée. Après avoir achevé ses cours, il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, fut, de retour à Munich, chargé de l'éducation des jeunes princes Maximilien et

Clément, obtint en 1746 la place de conservateur en chef de la bibliothèque électorale, devint membre de l'académie de Munich en 1759, et mourut dans cette ville en 1780. C'est lui qui a publié le recueil intitulé : *Rerum Boicarum scriptores nusquàm antechàc editi*, etc., Augsbourg, 1763, 2 vol. in-fol. Il a laissé en manuscrit une suite de cet ouvrage, etc.

OELRICHS (Gérard), savant jurisconsulte, né à Brême le 8 janvier 1727, avait fait ses études aux universités de Gœttingen et d'Utrecht, où il reçut le doctorat. Nommé conseiller et résident de l'Empereur à Francfort, il abandonna la carrière diplomatique pour accepter l'emploi de syndic, que lui offrirent ses compatriotes, et mourut à Brême, le 6 avril 1789. On cite de lui : *Glossarium ad statuta Bremensia antiqua*, Francfort, 1767, in-8° ; *Gesetbucher*, etc. : collection des lois anciennes et modernes de la ville impériale de Brême, tirées des manuscrits originaux, Brême, 1771, in-4° ; *les Lois de la ville de Riga*, avec un glossaire pour l'explication des mots anciens, ibid., 1773, in-4° ; *Thesaurus dissertationum juridicarum selectissim. in academiis Belgicis habitarum*, ibid., 1768-70, 5 tomes en 2 vol. in-4°, etc.

OELRICHS (Jean), professeur de théologie et recteur du gymnase de Brême, sa ville natale, mort le 22 mai 1801, âgé de 77 ans, s'est fait connaître par d'utiles compilations, dans le nombre desquelles nous citerons : *Germaniæ litteratæ opuscula philologica, historica, emendatiùs et auctiùs recusa*, Brême, 1772-74, 2 vol. in-12, figures ; *Belgii litterati opuscula hist. phil. theol.*, ibid., 1774-75, 2 vol. in-8° ; *Daniæ et Sueciæ litteratæ opuscula hist. philol. theol.*, ibid., 1774-76, 2 vol. in-8°.

OELRICHS (Jean-George-Arnold), natif d'Hanovre, mort le 7 mars 1791, dans sa 24e année, suivit les cours de l'université de Gœttingen, devint l'ami de Heyne et de Heeren, fut chargé de quelques éducations particulières, et donna, en 1787 et 1788, deux *Dissertations* sur la philosophie de Platon et celle des Pères de l'Église. Sa mort prématurée l'empêcha de mettre au jour son principal ouvrage, publié par les soins de Heeren. Il est intitulé : *Commentarii de scriptoribus Ecclesiæ latinæ priorum sex sæculorum, ad Bibliothecam Fabricii latinam accommodati*, Leipzig, 1791, in-8°.

OELRICHS (Jean-Charles-Conrad), historien et bibliographe, né à Berlin en 1722, se vit d'abord obligé de travailler pour les avocats les plus accrédités, entreprit ensuite, avec un de ses amis, en 1747, la *Bibliothèque berlinoise* (4 vol. in-8°), journal qui eut du succès, devint professeur d'histoire et de droit civil à l'académie de Stettin, fut nommé, en 1784, conseiller de légation et résident du duc de Deux-Ponts à la cour de Prusse, fut honoré de la confiance de différents autres princes, et mourut à Berlin en 1798. On a de lui un grand nombre d'ouvrages littéraires et scientifiques, dont on trouve le catalogue dans le *Nouveau Berlin littéraire*, tome II, pages 90-92 et 306 ; les principaux sont : *Commentationes historico-litterariæ quarum prior*, etc., 1751-1752, 2 vol. in-8° ; *Essai d'histoire de la Bibliothèque royale de Berlin* (allemand), 1752, in-8° ; *Dissertatio de bibliothecar. ac libror. fatis imprimis libris comestis*, à la tête du *Catalogue* de la bibliothèque de J. de Pérard, 1756, in-8° ; *Mélanges d'histoire et de littérature* (allemand), 1760, in-8° ; *Supplément à l'histoire de Brandebourg* (allemand), 1761, in-8° ; *Mélanges historiques et diplomatiques*, pour l'histoire littéraire en particulier du duché de Poméranie, 2e édition, 1790, 2 vol. in-4° ; *Specimen reliquiarum linguæ slavonicæ in nominibus quibusdam regionum et locorum in Brandeburg. et Pomerania*, 1794, in-4°. OElrichs a laissé un grand nombre de manuscrits, dont il a publié lui-même le catalogue raisonné, avec son portrait gravé.

OELSNER (Charles-Ernest), né à Goldberg (Silésie) en 1764, se rendit en France au commencement de la révolution, séduit par des illusions que les Français ne furent pas les seuls à partager. Il résida à Paris, sous le Directoire, comme chargé d'affaires de la ville de Francfort, et fut depuis investi des mêmes fonctions, mais momentanément, par les villes hanséatiques. Le roi de Prusse le nomma, en 1814, son conseiller de légation à Paris, et le chargea particulièrement de la correspondance littéraire. Il mourut à Paris en 1828. Son *Mémoire sur l'influence de la religion de Mahomet*, couronné par l'Institut en 1809, est remarquable par l'étendue des recherches et la nouveauté des aperçus. Lié très-intimement avec Sièyes, dont il partageait les opinions, OElsner a traduit en allemand les *OEuvres* de ce publiciste, et publié en français l'apologie de sa conduite pendant sa mission législative et administrative. On lui doit encore quelques brochures politiques. Il a laissé manuscrite une *Histoire de l'islamisme*, et une *Histoire de la guerre des Hussites*.

OENOMAUS, philosophe cynique, né à Gadara en Syrie, vivait sous l'empereur Adrien. Parmi les écrits qu'il composa et qui se sont perdus, on cite un *Traité de la philosophie d'Homère*, et un livre des *Prestiges dévoilés*. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, livres V et VI, donne un extrait de ce dernier ouvrage, qui est une *Diatribe* contre les oracles du paganisme.

OENOPIDAS ou **OENOPIDÈS**, philosophe pythagoricien, né à Chio, vivait dans le 5e siècle avant J. C. Il avait de grandes connaissances dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie. On croit qu'il imagina quelques-uns des problèmes contenus dans les *Éléments* d'Euclide. Il partagea en physique les erreurs de ses contemporains ; mais il établit un cycle au bout duquel les révolutions solaires et lunaires doivent être d'accord, et fit graver sur une table d'airain la série de ses calculs astronomiques, appliqués à une période de 59 ans. C'était là, selon lui, la *grande année*, par laquelle les anciens entendaient le retour de deux ou plusieurs astres au même point du ciel ; et il conserva cette table dans l'enceinte des Jeux Olympiques, pour servir aux usages publics.

OERN (Nicolas), voyageur lapon, né dans le 17e siècle, fut amené jeune à Stockholm par les ordres du roi Charles XI, qui lui fit donner quelque instruction, et l'envoya ensuite à l'université de Wittenberg. Ordonné prêtre à son retour, il alla prêcher la foi à ses compatriotes ; mais, dégoûté bientôt de cette mission, il résolut de voyager, s'arrêta quelque temps en Allemagne, où il prit le titre de prince de Laponie, puis vint en France, où il fut présenté à Louis XIV en 1706. Revenu en Al

lemagne, il en fut chassé pour avoir pris un titre qui ne lui appartenait pas. Il passa en Russie, où sa mauvaise conduite le fit enfermer, en 1715, dans les prisons d'Astracan. L'époque de sa mort est ignorée. On a de lui, en allemand : *Description de la Laponie*, 1707, in-12; *Lettres du fameux voyageur et prince lapon Nicolas OErn, écrites, pendant ses voyages, à ses compatriotes*, 1708, in-4°. On peut consulter sur ce personnage la *Bibliothèque historique de Suède*, tome Ier, page 261, et Hallebeck, *Dissertatio historica de Nic. OErn, se principem Laponiæ professo*, Lund, 1808, in-4° de 10 pages.

OERNHIELM ou **ORNSJOELMS** (Claude), appelé d'abord *Arrhenius*, historien suédois, naquit dans la Gothie orientale, en 1625 : il fit ses études à Upsal, et visita ensuite les pays étrangers. A son retour, il fut nommé professeur d'histoire, puis secrétaire du roi, historiographe et assesseur du collège des antiquités. Sous le rapport des recherches sur l'histoire ecclésiastique de la Suède, OErnheim surpassa tous les savants qui l'avaient précédé dans cette carrière et même ceux qui lui ont succédé. Il mourut en 1695. On a de lui: *Sancti Anscharii vita genuina observationibus illustrata*, Stockholm, 1677 ; *Sueonum Gothorumque historiæ eccles., libri IV, priores*, ibid., 1689, in-4°; *Vita herois Ponti de la Gardie*, Leipzig, 1690, in-4°; *Bullarium romanum, hoc est, compages epistolarum quas superioribus sæculis pontifices romani ad reges Sueciæ, proceres, archiepiscopos*, etc., *scripserunt*.

OERNSCHOELD (Pierre-Abraham, baron d'), né en Suède dans les premières années du 18e siècle, a mérité une place parmi les hommes distingués de son pays pour y avoir introduit une branche d'industrie très-importante. Gouverneur pendant 20 ans des districts du Norrland, situés entre la Norwége et le golfe de Botnie, il naturalisa dans ces provinces la culture du lin, éleva des fabriques de toile, et procura ainsi à la Suède une économie d'importation de plusieurs millions par an. Le baron d'OErnschoeld obtint ensuite le gouvernement de Sudermanie, et mourut vers 1770 à Nikœping.

OERTEL. *Voyez* **ORTEL.**

OESER (Adam-Frédéric), peintre, mouleur et graveur, né à Presbourg en 1717, fut l'ami du célèbre Winckelmann et lui fut utile dans ses premiers essais. Il enrichit plusieurs édifices publics et particuliers de ses compositions à la fresque et à l'huile, composa des tableaux estimés parmi lesquels on cite la *Pythonisse d'Endor*. On doit à son ciseau la *statue* de l'électeur de Saxe à Leipzig, morceau qui mérita les éloges de Pigalle. Cet artiste mourut à Leipzig le 18 mars 1799. — Son fils Frédéric-Louis OEser, mort à 40 ans en 1792, a laissé quelques paysages agréables.

OETINGER (Frédéric-Christophe), savant philologue, naquit en 1702, à Goppingen, dans le duché de Wurtemberg, et fréquenta successivement les académies de Tubingen, de Iéna et de Leipzig, où il acheva ses études. Il fut employé quelque temps, pour le comte de Zinzindorf, à une nouvelle traduction des livres saints, et revint à Tubingen, où il obtint la place de répétiteur au séminaire. Nommé ensuite lecteur en théologie, à l'université de Halle, il se démit de cet emploi, afin de pouvoir satisfaire plus librement sa passion pour les voyages, et se rendit en Hollande, où il se lia avec les théologiens les plus distingués. A son retour dans le Wurtemberg, il fut nommé, en 1738, pasteur à Hirschau, et devint bientôt le chef des Piétistes, dans cette partie de l'Allemagne. OEtinger, après avoir rempli, dans différentes villes, les fonctions du pastorat, avait été nommé, en 1752, surintendant des églises de l'arrondissement de Weimberg, et ensuite de Herrenberg. Il fut enfin élevé à la dignité de prélat à Murhard, et mourut dans cette ville, le 10 février 1782. On a beaucoup d'ouvrages d'OEttinger, la plupart écrits en allemand, et peu connus, si ce n'est de ses sectateurs.

OETTER (Samuel-Guillaume), historien, né le 26 décembre 1720 dans le margraviat de Bareuth, fut nommé co-recteur du gymnase d'Erlangen, puis pasteur à Linden, d'où il passa en 1762 à Makterlebach, où il mourut le 7 janvier 1792. Ses travaux historiques lui avaient valu le titre d'historiographe de Brandebourg, Anspach et Bareuth. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans le *Nécrologe* de Schlichtegroll, 1792, et dans le *Bareuth littéraire* de Fikenscher, tome VI. Nous nous bornerons à citer : *Essai d'une histoire des burgraves et des margraves de Brandebourg*, etc., Francfort, 1751-1758, 2 vol. in-8°, figures; *Bibliothèque historique*, Nuremberg, 1752, in-8°; *la Médecine en Allemagne, dans l'antiquité et au moyen âge, exposée par des faits historiques*, 1777, in-8°, *supplément*, 1790, in-8°. Le fils d'OEtter a publié une *Notice* sur sa vie, 1792, in-8°.

OEUVRE (Jacques de l'), prêtre du diocèse de Coutances, principal du collége des Lombards, puis d'Harcourt à Paris, a publié, sous le nom d'*Operarius*, l'édition de Plaute *ad usum Delphini*, 1679, 2 vol. in-4°.

OEXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur et historien, était, à ce que l'on croit, Flamand d'origine. Conduit en 1666 à l'île de la Tortue, comme engagé de la compagnie des Indes, il y fut vendu 30 écus à un habitant. Après un service de 3 ans, il prit parti avec les flibustiers, et resta dans leur troupe jusqu'en 1674. Il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour retourner en Europe. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique sur des bâtiments hollandais ou espagnols, et assista à la prise de Carthagène en 1697. Quelques passages de sa relation donnent lieu de présumer qu'il exerçait à bord la profession de chirurgien. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ses manuscrits étant tombés entre les mains de Frontignières, celui-ci les publia sous ce titre : *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, et des habitants de St.-Domingue et de la Tortue*, etc., Paris, 1686, 2 vol. in-12; Trévoux, 1744, 1775, 4 vol. in-12. Le ton de vérité qui règne dans les écrits d'OExmelin les fait lire avec plaisir.

O'FARRIL (Gonzalo), général espagnol, né en 1784 à la Havane, vint étudier au collége de Sorèze. Son séjour dans les écoles militaires que Charles III avait créées en Espagne, et de longs voyages dans la plupart des contrées de l'Europe, achevèrent de former ce jeune officier. Il était ministre de la guerre et membre de la junte du gouvernement, lorsque Joseph Bonaparte vint

occuper le trône d'Espagne. O'Farril, qui embrassa la cause des Français, en fut puni par l'exil. Il se rendit en France, qu'il ne quitta que pour aller en Espagne à l'époque de la révolution de 1820. O'Farril revint ensuite à Paris, où il mourut en 1831. Andrès Muriel a publié une *Notice* sur O'Farril, in-8°.

OFFA, roi de Mercie, le plus considérable des royaumes de l'heptarchie anglaise, succéda en 757 à Éthelbald, son oncle. A l'exemple de ses prédécesseurs, il fit la guerre aux autres rois de l'heptarchie, s'empara du royaume d'Estanglie, après avoir fait assassiner Éthelbert, qui en était le souverain, et se rendit à Rome en 794, pour y implorer son pardon du souverain pontife, qui le déclara absous, à condition qu'il ferait des aumônes aux églises et aux monastères. Ce prince mourut en 796 après un règne de 39 ans, et eut pour successeur son fils Egfrid, qui ne lui survécut que de quelques mois. Il avait fait recueillir les lois qui régissaient ses États, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred le Grand. La vie d'Offa, pleine de détails fabuleux, est imprimée dans l'*Appendix* de l'histoire de Mathieu-Pâris. On y trouve quelques *lettres* de ce roi à Charlemagne avec lequel il était lié.

O'FLAHERTY. *Voyez* **FLAHERTY**.

OFTERDINGEN (Henri d'), célèbre *minnesinger* ou troubadour allemand, vivait vers la fin du 12e siècle, à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche. On lui attribue la plus grande partie des fabliaux qui composent l'*Heldenbuch* (livre des héros), qui est pour l'Allemagne ce qu'est pour la France la *Chronique de Turpin, ou le Roman des douze pairs*. La première édition de ce recueil, Haguenau, 1509, petit in-fol., est très-rare; celles de Francfort, 1545, 1560, 1590, sont encore recherchées des bibliomanes.

OG (Bible), roi de Basan (contrée de la Syrie au delà du Jourdain), attaqué dans ses États par les Israélites, qui venaient occuper la terre promise, fut vaincu et tué par Moïse, ainsi que ses enfants et tout son peuple, sans qu'il restât un seul individu.

OGÉE (Jean), ingénieur-géographe, né à Nantes le 25 mars 1728, fit la guerre en Flandre dans la gendarmerie royale, et quitta ce corps à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, pour entrer dans les ponts et chaussées, d'abord comme ingénieur ordinaire à Nantes et à Rennes, puis comme ingénieur-géographe de Bretagne. Le travail excessif auquel il se livrait abrégea ses jours, et il mourut à la suite d'une longue maladie le 6 janvier 1789. On a de lui : *Carte du comté nantais*, 1768; *Carte géographique de la Bretagne*, 1771, en 4 feuilles; *Carte* de cette même province, réduite en une feuille; *Carte itinéraire*, idem; *Atlas itinéraire de la Bretagne*, 1769, in-4°; *Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne*, 1778, 1779 et 1780, 4 vol. in-4°. C'est cet ouvrage qui coûta le plus de soins et de veilles à l'auteur. Ogée annonçait un volume de supplément qui n'a pas paru.

OGER, que l'on trouve aussi appelé Otger ou Autcaire, dans les anciens annalistes français, et que les romanciers qui se sont chargés d'embellir les hauts faits de Charlemagne, ont surnommé Oger le *Danois*, était originaire de l'Austrasie, et figura parmi les plus braves paladins de ces temps chevaleresques; il fut l'émule des Roland, des Renaud de Montauban, et de cet Olivier qui avait donné son nom à un chant militaire, qui longtemps après conduisit encore les soldats français à la victoire. Oger perdit les bonnes grâces de Charlemagne, en protégeant contre lui l'élévation des fils de Carloman : ayant échoué dans son projet, il chercha un asile contre le ressentiment du monarque, dans les États de Didier, roi des Lombards, où il trouva Hunaud d'Aquitaine, qui comme lui avait emporté de France des sentiments hostiles. Charlemagne, appelé en Italie par le pape Adrien Ier, contre le roi lombard, assiégea ce dernier dans Pavie, et vint en même temps presser Oger, renfermé dans Vérone avec la veuve et les enfants de Carloman. Oger fut forcé de se rendre, et ménagea son pardon. Mais bientôt las du métier des armes, on le vit s'enquérir des monastères qui suivaient la règle la plus sévère, et se faire recevoir parmi les religieux de Saint-Faron, à Meaux, où il entraîna par son exemple Benoît, son ami. A leur prière, Charlemagne dota généreusement l'abbaye; et ils moururent dans la dernière moitié du 9e siècle.

OGERON DE LA BOUÈRE (Bertrand d'), fondateur de la colonie de St.-Domingue, né en Anjou vers 1615, était capitaine dans le régiment de la marine; il se laissa entraîner, en 1656, par des aventuriers qui projetaient un établissement sur le continent de l'Amérique méridionale. Arrivé à la Martinique, il vit qu'on l'avait trompé, et résolut de s'établir dans cette île; mais, n'ayant pu s'arranger avec Duparquet, qui en était gouverneur et propriétaire, il accepta les propositions de quelques boucaniers venus de France avec lui et les suivit à St.-Domingue. Il fit naufrage en abordant à Léogane, perdit toutes ses marchandises et ses provisions, et se vit obligé de vivre avec les boucaniers, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il repassa en France, et en revint avec une nouvelle pacotille et de nouveaux moyens d'établissement. Après avoir commencé au port Margot une petite habitation, il se transporta au petit Goave et à Léogane, ou quelques Français s'étaient établis après en avoir chassé les Espagnols. Il accrut la population de ces deux postes, et voulut aussi fonder une habitation à la Jamaïque, chez les Anglais; mais il y perdit ses avances. Quelque temps après, la compagnie des Indes occidentales jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administration de la colonie française à St.-Domingue, et le fit agréer par le ministère en 1665. Ses projets furent d'abord mal secondés par le ministère; mais l'île de la Tortue et la côte de St.-Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. Insensiblement toute la partie de la côte, entre le port Margot et le port de Paix, se trouva peuplée. Il voulait profiter de la guerre de 1673 entre la France et l'Espagne pour enlever à cette puissance tout ce qui lui restait de St.-Domingue; et il avait commencé l'exécution de ce dessein, en s'emparant de plusieurs ports occupés par les Espagnols, lorsque ses vues furent dérangées par l'érection d'une nouvelle compagnie des Indes qui remplaça l'ancienne. Ce changement fit repasser Ogeron en France pour y faire goûter ses plans par le gouvernement; mais, arrivé malade à Paris, il y mourut vers la

fin de 1676, sans avoir eu audience du roi ni du ministère. La colonie reçut un grand accroissement sous l'administration de Poincy, neveu et successeur d'Ogeron. (*Voyez l'Histoire de l'île de St.-Domingue* du P. Charlevoix.)

OGIER (Charles), littérateur estimable, naquit en 1593 à Paris, étudia le droit, et fut secrétaire du comte d'Avaux, qu'il accompagna dans ses ambassades en Suède, en Danemark et en Pologne. Il mourut le 11 août 1654, laissant diverses pièces de vers latins adressées à des personnages distingués dans les lettres; et le journal de ses voyages dans le Nord sous le titre d'*Ephemerides, sive Iter danicum, suecicum, polonicum*, 1656, in-8°.

OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua dans la prédication, prit la défense des gens de lettres, attaqués par le P. Garasse, remplaça son frère dans la confiance du comte d'Avaux au congrès de Munster, et mourut le 28 juin 1670. On a de lui : *Jugement et censure de la doctrine curieuse du P. Garasse*, 1623, in-8°; *Apologie pour Balzac*, 1627, in-8°; un recueil de sermons sous le titre d'*Actions publiques*, 1652-55, 2 vol. in-4°; quelques *opuscules* peu remarquables, et des *vers français* dans les recueils du temps.

OGIER (Joseph-Marie), né à Cremieu en Dauphiné, embrassa l'état ecclésiastique, exerça le ministère dans le diocèse de Vienne, consacra une partie de sa vie aux missions, et mourut en février 1821. Il a publié plusieurs ouvrages élémentaires de piété et d'instruction religieuse qui ont eu beaucoup de succès, savoir : *Moyens de perfection pour une vierge chrétienne; Moyens de salut pour les chrétiens de tous les sexes, de tous les états et de tous les âges*, etc., Lyon, 1817, in-12; *Bréviaire du pénitent*, Lyon, 1819, in-18; *Conférences et discours sur divers points de morale, à l'usage de MM. les ecclésiastiques*, Lyon et Paris, 1821-1822, 2 vol. in-12.

OGILBY, OGILVY ou **OGLEBY** (Jean), littérateur, géographe et imprimeur, né à Édimbourg en 1600, d'abord maître de danse, devint directeur d'un théâtre à Dublin, fut ruiné par suite de la rébellion qui éclata en 1641, se rendit à Londres pour recommencer ses études, qu'il avait fort négligées, et entreprit la traduction en vers anglais de *Virgile*, qu'il publia en 1650, in-8°. Il apprit le grec à l'âge de 54 ans pour traduire les *œuvres* d'Homère, travail dans lequel il fut aidé par J. Shirley, un de ses amis. Il fit paraître l'*Iliade* en 1660, et l'*Odyssée* en 1665. Les traductions d'Ogilby eurent une grande réputation de son temps, même sous le rapport de la poésie. En 1661, il fut chargé de diriger la partie poétique des fêtes pour la solennité du couronnement de Charles II, et il publia la *relation* de cette cérémonie. La maison dont il avait fait l'acquisition ayant été brûlée dans l'incendie de 1666, il perdit toute sa fortune; mais il ne se laissa point abattre par ce revers, fit des *traductions*, des *cartes*, des *poëmes*, etc., rebâtit sa maison, y établit une imprimerie, et fut nommé ingénieur-cosmographe et géographe du roi. Il mourut à Londres en 1676. On a de lui entre autres ouvrages : les *Fables d'Ésope, paraphrasées en vers*, 2e édition, 1674, 2 vol. in-8°; un *Atlas* en plusieurs vol. in-fol.; *le Guide du voyageur*, etc., 1674, in-fol.; *Itinéraire oriental*, 1689. in-8°; *Histoire et description de l'Asie*, etc., 1673, in-fol.; *Atlas chinensis*, ou *Histoire de la Chine*, traduite de Dapper, 1667-1671, in-fol.; *Histoire du Japon*, 1671, in-fol.; *Description de l'Afrique*, 1670, in-fol.; *Histoire de l'Amérique*, 1671, in-fol., avec 122 planches.

OGILVIE (Jean), écrivain écossais, né en 1733, se fit connaître dès sa première jeunesse, par un vrai talent en poésie. Une paraphrase du psaume CXLVIII, qu'il composa à 16 ans, avait assez de mérite pour qu'on l'attribuât à des écrivains du premier ordre. Il fut destiné à la carrière ecclésiastique, et nommé ministre de Midmar, dans le comté d'Aberdeen : il occupa cette même cure pendant 55 ans, jusqu'à sa mort arrivée au commencement de 1814. Ogilvie est auteur des ouvrages suivants : *le Jour du jugement*, poëme, in-4°, 1759; *Poëmes sur divers sujets*, in-4°, 1762; *la Providence*, poëme allégorique, in-4°, 1764; *la Solitude*, ou *l'Élisée des poëtes*, in-4°, 1766; *Sermons sur divers sujets*, in-8°, 1767, etc.

OGINSKI (Michel-Casimir), grand général de Lithuanie, né en 1731, d'une famille des plus anciennes et des plus illustres de son pays, joignait à un extérieur prévenant un caractère doux, affable, et des talents très-agréables. Protecteur des arts, il jouait de plusieurs instruments, et savait également bien manier le crayon et le pinceau. L'Encyclopédie, à l'article *Harpe*, lui attribue l'invention des pédales pour cet instrument. Le château de Slonim, qu'il habitait, et où il vivait en prince souverain, était le point de réunion de la première noblesse du pays, et des artistes étrangers les plus distingués. Son patriotisme l'arracha du sein des plaisirs et des richesses, en 1771; il se mit à la tête de la confédération de Lithuanie pour combattre les Russes, qui menaçaient d'envahir sa patrie. Persécuté par la Russie, qui confisqua toutes ses propriétés, il émigra, et ne rentra en Pologne qu'en 1776. C'est lui qui fit creuser à ses frais un canal, qui porte son nom, et qui, par la jonction de deux rivières, ouvre une communication de la mer Baltique à la mer Noire, et facilite le commerce dans l'intérieur du pays. Ayant perdu les deux tiers d'une fortune très-considérable, au premier partage de la Pologne, par les guerres civiles, et toutes les calamités dont ce pays fut la victime, il se retira des affaires, et afin de conserver à sa famille le riche patrimoine qu'il possédait encore, il résolut, à défaut d'héritiers de son nom, de le faire passer par un contrat de vente, à Michel-Cléophas Oginski, son neveu, qu'il aimait beaucoup. Il mourut à Varsovie, en 1803.

OGINSKI (Michel-Cléophas), grand trésorier de Lithuanie, neveu du précédent et fils d'André Oginski, sénateur palatin, et de Pauline, comtesse de Szembek, né en 1765, près de Varsovie, commença à servir sa patrie à l'âge de 19 ans. Après avoir été nonce représentant à la diète, membre de la chambre des finances, puis envoyé extraordinaire en Hollande, et chargé d'une mission particulière en Angleterre par la diète constituante, il retourna à Varsovie à l'époque où les Polonais, pour assurer la liberté et l'indépendance de leur pays, luttaient contre le parti d'opposition qui, appuyé d'une forte armée russe, renversa tous les projets des patriotes, détruisit la constitution du 3 mai, et forma la soi-disant confédération de Targowiça. Oginski

fut une des premières victimes du nouveau gouvernement: toutes ses terres furent séquestrées. Obligé d'aller les réclamer à Pétersbourg, en 1793, il ne les recouvra qu'après beaucoup de pertes et de sacrifices, et sous la condition d'entrer dans le ministère de Pologne. Mais il résigna la place de grand trésorier, qu'il avait acceptée, dès que le généralissime Kosciusko eut levé l'étendard de l'indépendance nationale, en 1794. Oginski forma alors un corps de chasseurs à ses frais, et offrit des sommes considérables pour les besoins de sa patrie. Il commanda d'abord, comme volontaire, dans l'avant-garde, une expédition du côté de Minsk, et ensuite du côté de la Livonie, où il fit passer la Dzwina à la nage à un détachement de cavalerie, qui pénétra dans la ville de Dunabourg : mais il ne put s'y maintenir après l'occupation de Wilna par les Moscovites, et la retraite de l'armée de Lithuanie. Obligé de fuir après la révolution, pour se soustraire à la persécution, il abandonna toute sa fortune, qui fut distribuée à des généraux russes. Après avoir passé plusieurs mois à Venise, où beaucoup d'émigrés polonais s'étaient réunis, il fut nommé, en 1796, agent des patriotes polonais à Constantinople et à Paris, où il se rendit, à différentes reprises, pour se concerter avec ses compatriotes sur les moyens de rétablir leur patrie avec l'appui du gouvernement français. Il ne renonça à ses tentatives qu'à l'époque où tout espoir de réunion avait disparu. Éloigné de son pays, et dénué de ressources, il demanda la permission d'y rentrer, ce qui lui fut accordé par l'empereur Alexandre, en 1802. A son retour, il s'enferma dans sa campagne, à Zalésié, à 25 lieues de Wilna, et il y vécut plusieurs années avec sa famille, se livrant à son goût pour l'étude, et travaillant à la rédaction de ses mémoires. Après la paix de Tilsitt, il alla passer 3 années, avec sa famille, en Italie et à Paris. L'empereur Alexandre l'ayant nommé sénateur de Russie, et conseiller privé, en 1810, il se rendit à Pétersbourg, où il est resté jusqu'en 1815. Il alla ensuite en Italie, où l'empereur lui permit de résider. Il est mort à Florence en 1833. Il a publié : *Mémoires de Michel Oginski, sur la Pologne et les Polonais, depuis* 1788 *jusqu'à la fin de* 1815, Paris, 1826-1827, 4 vol. in-8°, traduit en allemand, par Gleych, Leipzig, 1827-1828, 4 vol. in-8°.

OGIVE, reine de France, fille d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. *Voyez* **CHARLES III**, dit *le Simple*, et **LOUIS III**, dit *d'Outremer*.

OGLETHORPE (Jacques-Édouard), militaire anglais, fondateur de la colonie de la Géorgie, dans l'Amérique septentrionale, était né à Londres, en 1698. Après avoir fait ses études à Oxford, il entra dans le régiment des gardes de la reine, et combattit en Allemagne, sous le prince Eugène et Marlborough. Rentré en Angleterre, il fut élu membre du parlement, et à divers intervalles représenta le bourg de Hasslemere en Surrey : il proposait ou appuyait constamment des mesures favorables au commerce ou utiles à l'humanité. Vers 1730, plusieurs particuliers formèrent une association pour fonder une colonie dans l'Amérique septentrionale, afin de procurer une subsistance honnête à quantité de malheureux qui avaient besoin de ce secours, et délivrer en même temps l'Angleterre d'une charge incommode. Les lettres patentes du roi leur accordèrent tout le terrain compris le long de la côte, au sud de la Caroline, entre la Savannah et l'Alabama, deux grands fleuves. La province prit le nom de Géorgie, de celui du monarque régnant. Le parlement accorda 10,000 livres ; et toute la nation s'empressa de contribuer à cette entreprise. Oglethorpe, qui était un des 23 directeurs nommés par les actionnaires, s'embarqua le 6 novembre 1732 ; il menait avec lui 100 personnes de l'un et de l'autre sexe, choisies avec plus de soin qu'on n'en avait apporté précédemment dans ces sortes d'opérations. Le 15 janvier 1733, on atterrit heureusement à la Caroline. Oglethorpe, qui avait le titre de commandant général, s'occupa aussitôt de reconnaître l'emplacement convenable pour bâtir une ville ; ensuite il conclut des traités d'alliance avec les indigènes, et visita l'intérieur, ainsi que le littoral, pour fixer les endroits favorables aux divers établissements. En 1734, il repassa en Angleterre avec plusieurs chefs indiens, qu'il présenta au roi ; et, en 1736, il retourna en Géorgie, où une troupe d'émigrants de Salzbourg étaient venus chercher un asile. Grâce à sa vigilance et à son activité, la colonie avait prospéré. En 1738, le nombre des maisons avait presque doublé dans la ville de Savannah ; partout la culture avait augmenté ; de nouvelles bourgades s'étaient élevées : l'industrie faisait des progrès, et surtout la plus grande union régnait entre les colons. Oglethorpe s'occupa de déterminer les limites de leur territoire et de celui des Espagnols, dont il sut prévenir les empiétements. La guerre ayant été déclarée, il alla les attaquer chez eux ; une de ses tentatives ne fut pas heureuse : il retourna en Angleterre, en 1743, et on voulut l'inculper pour ce mauvais résultat : il fut honorablement acquitté. La rébellion de 1745 éclata ; Oglethorpe qui avait été élevé au rang de major général, fut chargé de poursuivre les rebelles d'Écosse : mais comme il ne put jamais les atteindre, on l'accusa de négligence ; il fut mis en jugement, et absous. Cependant il ne fut plus employé dans les guerres suivantes. En 1750, il prit une part très-active à l'établissement des pêcheries anglaises dans le Nord. Ensuite, il éprouva des revers de fortune ; et l'on a dit qu'il fut réduit, pour vivre, à exercer la médecine. A sa mort, arrivée le 30 juin 1785, il était le plus ancien général de l'armée. Pope et Thomson ont célébré Oglethorpe dans leurs écrits immortels.

OGLIANO (Maurice-Ignace **FRÉSIA** d'). *Voyez* **FRÉSIA**.

O'HALLORAN (Silvestre), chirurgien anglais, mort à Limerick en 1807, à 79 ans, avait étudié son art à Paris et à Londres. Il a laissé quelques ouvrages peu remarquables sur la médecine et sur la politique, et une *Histoire générale d'Irlande jusqu'à la fin du* 12e *siècle*, dans laquelle il se montre encore plus crédule qu'O'Flaherty.

O'HARA, général anglais, était gouverneur de Gibraltar, lorsqu'il fut envoyé à Toulon, en 1793, pour être gouverneur de cette place sous l'amiral Hood. Il fut fait prisonnier aux avant-postes, dans une sortie où ce n'était guère la place d'un gouverneur. Ce qui est remarquable dans cet événement, c'est que ce fut Bonaparte qui le fit prisonnier, et qui a rapporté que lui ayant

demandé ce qu'il désirait, il n'en reçut que cette froide réponse : *Être seul et ne rien devoir à la pitié.* O'Hara fut aussitôt conduit à Paris, et, après une courte détention, il lui fut permis de retourner en Angleterre. Il reprit bientôt le gouvernement de Gibraltar et conserva longtemps ces importantes fonctions dans lesquelles il est mort au commencement du 19e siècle.

O'HEGUERTY (Pierre-André), économiste distingué, naquit le 30 septembre 1700 à Dinan, basse Bretagne, où son père, gentilhomme irlandais, s'était réfugié après la chute des Stuarts. Reçu avocat au parlement de Normandie en 1718, O'Heguerty obtint quelques succès au barreau. La bienveillance que le cardinal de Fleury et le contrôleur général des finances Orry portaient à sa famille lui valut la place de procureur général près le conseil supérieur de l'île Bourbon. Il partit le 31 mars 1735 pour sa destination, et sut bientôt se concilier l'estime de tous, par la sagesse de ses vues, l'esprit de justice et d'impartialité qu'il apporta dans l'exercice de son ministère. En 1741, il obtint la charge de président du conseil supérieur et de gouverneur général pour le civil. En 1745, il obtint son rappel en Europe. Il alla résider en Lorraine. Le roi Stanislas, qui venait de fonder l'académie de Nancy (1754), désigna O'Heguerty parmi ceux qui formèrent le noyau de cette société littéraire. Il mourut le 12 janvier 1763. On a de lui : *Essai sur les intérêts du commerce maritime*, la Haye, 1754, in-12 (anonyme) ; *Remarques sur plusieurs branches de commerce et de navigation*, 1757 et 1764, 2 parties in-8° (anonyme).

O'HEGUERTY (Dominique), comte de Magnières, cousin germain du précédent, eut comme lui la même origine. Son père fut attaché au service de France en qualité de lieutenant-colonel du régiment de Dillon, et obtint la croix de Saint-Louis. Il fit l'acquisition de la terre de Magnières, près de Lunéville, laquelle fut érigée en comté par le roi Stanislas, le 29 avril 1765. Le jeune O'Heguerty, après avoir séjourné quelques années à Paris, préféra le séjour de Magnières, où il trouvait à satisfaire son goût pour l'étude et pour les occupations agricoles. Il mourut en 1790. On a de lui : *De la nature des biens des anciens Romains, et de leurs différentes méthodes de procéder aux suffrages, jusqu'à l'empire d'Auguste*, Paris, 1769, in-12.

OHLMULLER (Daniel-Joseph), architecte allemand, né le 10 janvier 1791, était fils d'un boulanger de Bamberg. Son goût pour les arts du dessin s'étant révélé de bonne heure, on lui donna d'excellents maîtres, et on le plaça ensuite à l'académie des arts de Munich, dont il devint un des meilleurs élèves. Les années 1815 et 1816 furent consacrées par Ohlmuller à un voyage artistique en Italie et en Sicile. Revenu à Munich avec une riche collection de dessins, il fut chargé, par le roi Louis Ier, d'inspecter les travaux de construction de la bibliothèque. Après avoir été conducteur de première classe à l'intendance des bâtiments de la cour, puis inspecteur des bâtiments civils, il entra, en 1835, dans le conseil de direction des travaux publics. Parmi les édifices dont Ohlmuller fit les plans, on citera la belle église gothique du faubourg d'Au, à Munich. Cet architecte mourut dans cette ville le 22 avril 1839. Il avait publié, de 1823 à 1825, des *Idées pour monuments funèbres*, en 3 cahiers.

OHMACHT (Landolin), sculpteur allemand, né en 1760 à Duningen, dans le royaume de Wurtemberg, appartenait à une famille de paysans qui le destinait au métier de menuisier. Le jeune homme fit, en effet, son apprentissage chez un maître de cette profession à Fribourg, en Brisgau; mais, animé d'un goût très-vif pour la sculpture, il abandonna son état pour suivre la carrière des beaux-arts, et entrer dans l'atelier d'un sculpteur, à Frankenthal, nommé Melchior, chez lequel il fit des progrès si rapides que, étant allé, en 1780, visiter son pays natal, il fut déjà à même d'orner l'église de Rothweil de 4 bas-reliefs d'un beau travail. Il demeura quelque temps à Manheim et en Suisse, surtout à Bâle, et y vécut du produit des portraits qu'il exécutait en médaillons d'albâtre. On cite le portrait de Lavater, qu'il fit de cette manière. En 1790, il se rendit en Italie, et il y séjourna 2 ans, qu'il employa à étudier l'art des anciens. De retour en Allemagne, il entreprit divers travaux dans les grandes villes. Il forma plusieurs élèves très-distingués, et contribua beaucoup à répandre le goût de la sculpture en Allemagne. Ohmacht mourut à Strasbourg le 31 mars 1834.

OIHENART (Arnault), historien, né à Mauléon, comté d'Armagnac, vers la fin du 16e siècle, fut avocat au parlement de Navarre, et s'occupa beaucoup de la recherche des antiquités nationales. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ, tùm ibericæ, tùm acquitanicæ*, etc., Paris, 1638, in-4°, rare et recherchée ; *Proverbes basques, recueillis par le sieur d'Oihenart, plus les poésies basques du même auteur*, 1657, in-8°, en deux parties, qui ont chacune leur pagination, très-rare. On lui attribue : *Déclaration historique de l'injuste usurpation et retention de la Navarre par les Espagnols*, 1625, in-4° ; et un ouvrage inédit, en latin, sur le même sujet, dont on trouve un long extrait dans les *Mémoires pour l'histoire de la Navarre*, etc., par Aug. Galland.

OIGNY DU PONCEAU (d') naquit dans le Maine vers 1750, d'une famille noble, mais qui n'avait rien de commun avec celle de l'ancien intendant des postes, dont le nom était *Rigoley d'Ogny*. S'étant, dès sa jeunesse, livré à la culture des lettres, et surtout à la poésie, d'Oigny du Ponceau concourut plusieurs fois pour les prix de l'Académie française, et fit insérer dans tous les recueils du temps, entre autres dans l'*Almanach des Muses*, un grand nombre de pièces fugitives très-médiocres, et que Rivarol déchira plusieurs fois dans ses mordantes épigrammes, notamment dans son *Petit Almanach des grands hommes*. D'Oigny du Ponceau se montra, dès le commencement, fort opposé à la révolution, et il subit une longue détention au Mans sous le règne de la Terreur. Venu à Paris après le 9 thermidor, il y concourut avec la Harpe et l'abbé de Vauxcelles, ses anciens amis, à la rédaction de plusieurs journaux, entre autres de *la Quotidienne*. Ayant fait dans cette dernière feuille, peu de jours avant la révolution du 18 fructidor an v, un article véhément contre le Directoire et à la louange de Pichegru, cet article fut affiché sur tous les murs de la capitale, avec la signature de l'auteur, ce qui lui causa de vives alarmes, quand la révolution fut consommée et

Pichegru proscrit. D'Oigny se tint alors caché, et il échappa ainsi à la proscription qui pesa sur tous les journalistes. Depuis, il vécut dans la plus profonde retraite près du Mans, et ne revint à Paris qu'à l'époque de la restauration, pour faire imprimer ses œuvres. Retourné dans ses terres aussitôt après, il y mourut vers 1830. On a de lui : *les Nuits d'Young* (4e, 12e et 15e), traduites en vers français, 1770, in-8°; *Éloge de François Salignac de la Motte-Fénélon*, 1771, in-8°; *Épître à un homme de lettres, célibataire*, 1773, in-8°; *la Dignité des gens de lettres*, 1774, in-8°; *Discours d'un Nègre à un Européen*, 1775, in-8°, etc.

OILLIAMSON (le comte D'), lieutenant général, grand-croix de Saint-Louis et commandeur d'Hohenlohe, né en Normandie vers 1740, de l'une des plus anciennes familles de cette province, et fut, dès l'âge de 16 ans, cornette, ou sous-lieutenant dans un régiment de dragons. Il fit dans le même corps, où il devint capitaine, toutes les campagnes de la guerre de sept ans. Après la guerre, il fut nommé sous-lieutenant des gardes du corps dans la compagnie de Luxembourg, puis lieutenant dans la même compagnie et maréchal de camp en 1788. La révolution trouva en lui, dès son début, un de ses plus ardents antagonistes. Il fit tous ses efforts pour conserver au roi la basse Normandie, et fut un des principaux moteurs de la coalition qu'on tenta vainement, en 1791, d'organiser à Caen. Le comte d'Oilliamson rejoignit alors l'armée des princes, et fut nommé adjudant général de Monsieur (depuis Louis XVIII), pour la campagne de 1792. Après l'issue de cette campagne, il passa en Angleterre où on lui donna le commandement d'un corps noble d'émigrés, pour les expéditions de Quiberon et de l'île-Dieu. Après le licenciement de ce corps; le comte d'Oilliamson rentra en France, fut arrêté à Paris en 1798, et enfermé au Temple, d'où il ne sortit qu'à la paix d'Amiens. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Venu alors dans la capitale, il y fut un des fondateurs de l'Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis, et concourut de tout son pouvoir au triomphe de la cause royale. Ayant eu quelque part à l'indemnité des émigrés, il lui fallut disputer ces débris de sa fortune à des créanciers, pour des dettes que les circonstances de la révolution l'avaient obligé de faire, et il ne jouit que peu de temps du surplus, étant mort le 10 janvier 1830 à Falaise. Le comte d'Oilliamson avait publié : *Réflexions sur les émigrés entrés en France*, Paris, 1819, in-8°; *Des émigrés et de leurs prétendus créanciers dans la loi d'indemnité*, Paris, 1826, in-8°. — Son frère, le vicomte d'OILLIAMSON qui, comme lui, avait consacré toute sa vie au service militaire, et qui avait obtenu le grade de maréchal de camp, émigra également en 1792. Étant rentré en France sous le Directoire, il fut tué les armes à la main dans un soulèvement de royalistes.

OISELAY (JEAN D'), poëte français d'une ancienne famille du comté de Bourgogne, vivait du temps de Charles le Téméraire qu'il accompagna au siége de Nancy. Il se signala en 1481 à la défense de son château d'Oiselay attaqué par Charles d'Amboise, fut fait prisonnier, conduit en Champagne, et composa pendant sa captivité, suivant l'auteur des *Mémoires de la république séquanaise* (Gollut), quelques poëmes et traductions des histoires passées. On ignore l'époque de sa mort.

OJEDA (ALPHONSE DE), capitaine espagnol, né à Cuenca, fut un des 1,500 volontaires qui suivirent Christophe Colomb dans son second voyage, pour chercher fortune en Amérique. C'était, disent les historiens, un gentilhomme qui avait été au service du duc de Médina-Sidonia. De très-petite taille, il joignait à une force et à une adresse presque incroyables, un caractère hardi, entreprenant, ambitieux, intéressé, un esprit fécond en ressources : rien ne rebutait son courage. En 1493, chargé par Colomb de faire la découverte des mines d'or de Cibao, dans l'île Espanola, il y réussit, et reprit, avec quantité d'échantillons d'or, la route du fort d'Isabella. La description qu'il donna du pays où il avait porté ses pas, ranima les Espagnols, que la faim et les maladies commençaient à jeter dans le désespoir. L'année suivante, Caonabo, redoutable cacique, se disposant à chasser les Castillans de ses États, 400 hommes y furent envoyés sous la conduite d'Ojeda. Ce capitaine parvint, par artifice, à se saisir de la personne de Caonabo, auquel il mit les fers aux pieds et aux mains, en lui persuadant que c'étaient des marques d'honneur. Il n'avait que neuf hommes avec lui dans cette tentative audacieuse : ayant placé Caonabo en croupe derrière lui, il se le fit lier autour du corps, et reprit au galop le chemin d'Isabella. Il paraît qu'Ojeda se brouilla ensuite avec Colomb. Étant retourné en Espagne en 1498, il était à la cour, lorsqu'on y reçut les Mémoires du dernier voyage de l'amiral. L'évêque de Badajoz, chargé spécialement des affaires des Indes, montrait tant d'aversion pour les Colombs, qu'Ojeda, très-bien vu de ce prélat, résolut d'en profiter. Il lui fut donné communication des plans et des mémoires de l'amiral; et ayant obtenu l'agrément du ministre pour un projet de continuer la découverte du continent, il courut à Séville, où il ne tarda pas à trouver les fonds nécessaires pour son armement. Un grand nombre de volontaires, soit Espagnols, soit étrangers, se joignirent à lui : il prit pour premier pilote, Jean de la Cosa, homme d'expérience et de résolution. Améric Vespuce, riche négociant de Florence, non-seulement s'intéressa dans l'armement, mais voulut aussi courir tous les dangers du voyage. Ojeda, disent les historiens, en eut d'autant plus de joie, que cet Italien était réputé très-habile dans la cosmographie. Il était loin de prévoir que cet étranger retirerait seul de cette entreprise une gloire immortelle, en donnant son nom au nouveau monde qu'il n'avait pas découvert. Le 20 mai l'on mit à la voile : après 27 jours de traversée, la flotte, qui était de 4 vaisseaux, se trouva en vue du continent. C'était à 200 lieues à l'est de l'Orénoque. On passa la Bouche-du-Dragon; et l'on navigua dans l'ouest jusqu'au cap de la Véla, qu'Ojeda nomma ainsi. Ce fut dans ce trajet que les Espagnols découvrirent un golfe auquel des cabanes bâties sur de petites îles ou sur des pieux élevés au milieu de l'eau, firent donner le nom de Venezuela. Ojeda revint à la Marguerite; et ses navires faisant eau de toutes parts, il les mit en carène à la côte de Cumana, où les Indiens lui furent d'un très-grand secours. Il y construisit même un brigantin; il prit de là sa route au nord, atterrit à l'une des îles Caraïbes, où il se battit pendant

plusieurs jours contre les indigènes, dont il tua un grand nombre, et le 5 septembre parvint à Yaquimo, dans l'Espanola, où on voulut charger du bois de Brésil. Colomb lui commanda de se retirer : Ojeda n'en tint pas compte; il continua ses opérations, alla ensuite du côté de Xaragua, et souleva une partie des habitants contre l'amiral, ce qui amena des combats sanglants. Cédant à de nouvelles injonctions, il quitta enfin la côte de l'ile; mais avant de partir, il écrivit à Colomb que, n'ayant pu réussir à le perdre dans ce pays, il allait le dénoncer au conseil d'Espagne. Il appareilla vers la fin de février 1500; ce qui fut un grand bien pour Colomb, tant les esprits étaient disposés à la révolte. En 1502, Ojeda et Vespuce firent un second voyage, l'un sans cesse rempli de grandes idées qu'il fondait sur sa hardiesse et son habileté, l'autre de la vanité qu'il conservait toujours de s'attribuer la découverte du nouveau monde. Arrivé dans le golfe d'Uruba, où d'autres aventuriers de sa nation l'avaient précédé, il y bâtit un fort de bois et de terre, pour s'assurer une entrée libre dans le continent. Bientôt son extrême parcimonie dans la distribution des vivres souleva contre lui son équipage, qui, se voyant soutenu par Vespuce, le mit aux fers. Les mutins firent ensuite voile pour Yaquimo, où Ojeda eut assez de confiance dans sa force et sa légèreté pour se jeter à la mer pendant la nuit; mais le poids de ses fers entraina ses jambes vers le fond : il fut obligé d'implorer le secours de ses gens, qui le prirent dans un canot, au moment où il se noyait. Après cet accident, il fut laissé dans l'Espanola, d'où le hasard le tira, en 1509. Le roi avait conçu de trop grandes espérances des dernières découvertes de Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches contrées; il voulut charger de cette entreprise Ojeda, dont la hardiesse et la bravoure étaient à toute épreuve. Jean de la Cosa lui porta les ordres et les instructions de la cour, et lui offrit des fonds; car les courses et les aventures d'Ojeda ne l'avaient pas enrichi. Nicuessa, qui obtint dans le même temps la permission de former des établissements à la côte de l'Amérique méridionale baignée par la mer des Caraïbes, eut la moitié du lot qui, dans l'origine, était destiné à Ojeda seul; celui-ci eut en partage tout l'espace compris entre le cap de la Véla, et le milieu du golfe d'Uruba : ce pays fut nommé *Nouvelle-Andalousie*. La Cosa n'avait pu fréter qu'un navire et deux brigantins, sur lesquels il embarqua 200 hommes. De ce nombre était François Pizarre, si fameux depuis par la conquête du Pérou. Les historiens observent que Fernand Cortez devait aussi être de l'expédition d'Ojeda; un abcès au genou l'en empêcha. Ojeda et Nicuessa partirent de San Lucar, au mois de juin 1509; ils allèrent d'abord à l'Espanola, et ne tardèrent pas à se brouiller. La Cosa les mit d'accord sur la baie de Darien; c'est pourquoi la rivière qui formait leurs limites respectives, prit son nom. Arrivé en 1510, au rivage que l'Espagnol Rodrigue Bastidas avait découvert et nommé Carthagène en 1501, Ojeda, se conformant aux instructions qu'il avait reçues, et qui sont un monument curieux de l'esprit du temps, proposa aux sauvages d'embrasser la religion chrétienne, de vivre amicalement avec les Espagnols, de commercer avec eux, et de reconnaître l'autorité du roi de Castille. Les Indiens se montrèrent peu disposés à écouter Ojeda. La Cosa, craignant leurs flèches empoisonnées, voulait abandonner cette côte; Ojeda s'y opposa : les Indiens furent attaqués, on en tua beaucoup, on fit une soixantaine de prisonniers; mais plus loin les Espagnols donnèrent dans une embuscade, où la Cosa et 70 de ses gens perdirent la vie. Ojeda se sauva seul, par son extrême agilité, dans l'épaisseur des bois. Les hommes restés à bord, n'entendant parler de rien, envoyèrent une chaloupe à terre. On trouva Ojeda caché dans les mangliers, et près d'expirer de faim et de faiblesse. Quand il fut revenu à lui, on aperçut au large deux bâtiments : c'étaient ceux de Nicuessa. Instruit du désastre de son rival, il lui offrit généreusement son secours. Les Espagnols se vengèrent par le massacre d'un grand nombre d'Indiens, et firent un butin considérable en or. Ensuite les deux chefs se séparèrent. Ojeda, s'étant arrêté à la pointe orientale du golfe d'Uruba, y fonda la ville de Saint-Sébastien. Les historiens disent qu'il mit aussi tout son gouvernement sous la protection du saint martyr de ce nom, dans l'espérance qu'il le garantirait des flèches empoisonnées des barbares. Les habitants du pays étaient des cannibales. Ojeda envoya un de ses navires à l'Espanola avec son or et ses prisonniers, et chargea Enciso, qui le commandait, de lui amener des hommes, des armes, et des provisions : ces dernières étaient si rares, que beaucoup d'Espagnols moururent de faim; heureusement l'arrivée d'une soixantaine d'hommes qui fuyaient les poursuites de la justice à Saint-Domingue, procura ce que l'on desirait. Cependant les Indiens harcelaient continuellement la garnison d'Ojeda; dans une sortie, il fut atteint d'une flèche empoisonnée : on s'attendait à le voir mourir dans des transports de rage; son courage lui suggéra l'idée d'un remède non moins hardi qu'efficace : il fit rougir au feu deux plaques de fer, et dit à son chirurgien de les appliquer aux deux ouvertures de sa plaie. Celui-ci refusait; Ojeda le menaça de le faire pendre s'il n'obéissait : l'opération eut un plein succès; toutefois elle lui causa une si violente inflammation dans toute la masse du sang, qu'on employa (dit Herrera) une barrique entière de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir. Mais les nouvelles provisions étaient épuisées : Enciso ne revenait point; la garnison voulait retourner à l'Espanola. Ojeda tâcha d'apaiser ses gens, et leur proposa d'aller lui-même chercher des secours, ajoutant que s'il n'était pas de retour dans 50 jours, ils feraient ce qu'ils jugeraient à propos. Pizarre fut laissé pour commander. Dès qu'Ojeda fut en mer, il se crut en droit d'agir en maître : le capitaine donna l'ordre de le mettre aux fers. Bientôt le danger de la navigation obligea d'avoir recours à lui; cependant le navire alla se briser sur la côte de Cuba. Ojeda fit cent lieues à pied avec sa troupe, qui lui avait rendu le commandement : elle fut réduite à 35 hommes, qui, après avoir souffert tous les maux imaginables, arrivèrent chez un cacique, d'où un Espagnol passa dans un canot à la Jamaïque pour implorer la pitié du commandant. C'était Esquibel, ancien ennemi d'Ojeda. Esquibel, se piquant de générosité, expédia au secours d'Ojeda un brigantin sous la conduite de Narvaez. L'accueil qu'il lui fit, répondit à cette première démarche; et, au bout de

quelques jours de repos, il l'embarqua pour l'Espanola. Ojeda en y arrivant apprit qu'Enciso en était parti depuis longtemps pour conduire à Saint-Sébastien un gros convoi d'hommes et de vivres. Comme dans toute sa route il n'en avait eu aucune nouvelle, il pensa qu'il avait péri. Loin de perdre courage, il se flatta de réparer bientôt toutes ses pertes, avec le secours de ses amis. Il était malheureux; tout le monde lui tourna le dos : il fut obligé de renoncer à son entreprise. Ce contre-temps lui causa tant de chagrin, qu'il en mourut peu de temps après, si pauvre qu'on ne trouva pas chez lui de quoi l'enterrer. Les historiens nous apprennent qu'Ojeda avait tenu des journaux de ses voyages ; ils n'ont jamais vu le jour, non plus que ceux des premiers navigateurs espagnols. Les dates des faits rapportés dans cet article ne s'accordent pas avec celles de l'article d'Améric Vespuce; mais on a cru devoir se conformer ici aux dates que donnent les historiens espagnols, parce qu'elles sont fondées sur une enquête juridique qui eut lieu devant le fisc royal, et dans laquelle Ojeda et Moralès, un de ses pilotes, prouvèrent par serment que Vespuce avait dans ses relations, altéré la vérité des temps et des faits.

OKBAH. *Voyez* **AKBEH BEN NAFY.**

O'KEEFE (JEAN), auteur dramatique, né à Dublin, où il fut élevé dans la religion catholique, par le savant jésuite Austin, se laissa néanmoins entraîner vers le théâtre. Auteur facile, il avait écrit une pièce à l'âge de 15 ans. Arrivé jeune à Londres, il ne put parvenir à monter sur la scène, mais il publia un nombre considérable de pièces de tout genre, excepté des tragédies. En 1800, il eut le malheur de devenir aveugle, et cessa de travailler pour le théâtre. Peu favorisé de la fortune et mal récompensé de ses travaux, il se retira dans la ville de Southampton, où on se plut à rendre sa vieillesse moins misérable. Ses pièces se distinguent toutes par l'esprit et la gaieté, et plusieurs figurent au répertoire des grands théâtres de Londres. Il a paru un recueil des *OEuvres dramatiques* d'O'Keefe, 1778, 4 vol. in-8°, contenant 28 pièces. On n'en connaît cependant aucune traduction ou imitation en français. O'Keefe mourut en 1833, à 87 ans.

OKOLSKI (FR.-SIMON), historien polonais, était provincial de l'ordre des Jacobins, et vivait au milieu du 17e siècle; il a publié : *Orbis polonus,* imprimé à Cracovie, en 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui renferme des recherches savantes, est en même temps rempli d'hypothèses peu solides sur les Sarmates, et de généalogies des familles polonaises, qui n'ont qu'un intérêt local, et qui flattent la vanité de quelques individus, sans être utiles à l'histoire.

OKTAI-KAN, 3e fils de Gengiskan et son successeur au trône de la grande Tartarie, avait été chargé de la direction des finances pendant la vie de ce conquérant; et il commandait l'armée qui faisait la guerre en Chine, lorsque la mort et le testament de son père l'appelèrent à l'empire, l'an 1226 de J. C. Son frère Toulykan fut chargé de la régence jusqu'à l'arrivée d'Oktaï, qui fut reconnu grand kan dans le kouriltaï (assemblée générale de la nation), tenu, en 1229, à Kara-Koroum. Le premier soin d'Oktaï fut de réparer les désordres qui s'étaient introduits pendant l'interrègne. Il choisit pour ministre le sage et vertueux Ye-liu-tchou-tsaï, et fit exécuter rigoureusement les lois dressées par ce grand homme. Après la mort de Gengiskan, le vaillant sultan de Kharizm, Djelal-eddyn, était revenu de l'Inde, et avait reconquis la plus grande partie de la Perse. Oktaï envoya une armée, commandée par Djourmagounnouyan, pour arrêter les progrès de ce prince, qui, après diverses aventures, fut surpris par les Mogols, et s'enfuit dans le Kourdistan, où il fut tué, en 1231. Déterminé à détruire l'empire des *Kin* ou Tartares Joutchi (ou *Niu-tchi*), dans le nord de la Chine, Oktaï suivit de près ses généraux, qui venaient de prendre Si-'an-fou, capitale du Chensi. Les succès qu'il obtint furent interrompus par les troubles qu'excitèrent à sa cour les envieux du mérite d'Ye-liu-tchou-tsaï. Le grand kan eut la fermeté de protéger son digne ministre contre les injustes accusations des grands; il produisit lui-même les preuves des talents et de l'intégrité d'Ye-liu-tchou-tsaï, et redoubla pour lui de confiance et d'amitié. Au siége de Kaï-foung-fou, capitale des Jou-tchi, le feu grégeois fut employé par les assiégés ; et la garnison fit usage d'une poudre inflammable, connue alors en Chine, mais dans laquelle il entrait probablement plus de souffre que dans notre poudre à canon. On assure qu'il périt plus d'un million d'hommes, de part et d'autre à ce siége, que les Mogols furent obligés de lever. Oktaï conclut un traité avec l'empereur de la dynastie des Soung, qui régnait dans la Chine méridionale; et il se servit de cet imprudent allié pour porter des coups plus terribles aux Jou-tchi. L'an 1232, Soubada-Behadur, général mogol, se rend maître par trahison, de Kaï-foung-fou, dont il veut faire égorger tous les habitants. Le sage Ye-liu-tchou-tsaï s'oppose à ce conseil barbare, sauve ainsi la vie à 14,000 familles, et obtient qu'on ne fera périr que les princes du sang. L'empereur des Kin s'était retiré à Tsaï-tcheou ou Juning-fou (dans le Ho-nan), son dernier asile. Il s'y défendit deux ans contre les Mogols et contre les Soung; mais, voyant ses affaires désespérées, il abdiqua en faveur d'un prince de sa famille, se renferma dans une maison où il fit mettre le feu, et périt dans les flammes. Son successeur fut égorgé le même jour par les vainqueurs. Telle fut la fin de l'empire des Kin dans la Chine, en 1234. La mésintelligence se mit bientôt entre les Mogols et les Soung, au sujet des frontières respectives : des hostilités eurent lieu, et furent le prélude de la lutte terrible dans laquelle les derniers succombèrent quelques années plus tard. Oktaï, après avoir entouré de murailles la ville de Kara-koroum, et y avoir fait bâtir un grand palais, envoya aux deux extrémités du monde, deux armées, fortes ensemble de 1,500,000 hommes, l'une en Corée, l'autre en Europe. Celle-ci avait pour chefs les neveux du grand kan, Batou, Mangou et Baïdar, et son fils Kaïouk. Elle pénétra par les pays entre la mer Noire et la mer Caspiennne jusqu'à Moscou, dont elle s'empara; et les grands-ducs de Russie devinrent ses tributaires. Dans les années suivantes, à l'aide de nouveaux renforts, elle prit Kiew et plusieurs autres places de cette contrée, ravageant la Pologne, la Silésie, la Moravie et la Hongrie : elle retourna enfin, en 1241, dans la Tartarie, après avoir soumis tous les pays entre la

mer Caspienne et la mer Glaciale. Le bruit de ces horribles dévastations fit trembler le reste de l'Europe : on ordonna des prières et des jeûnes; et le pape Innocent IV envoya deux ambassades de moines aux Tartares afin de les engager à embrasser le christianisme. Dans le même temps, les Mogols mettaient à feu et à sang l'Arménie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, pénétraient jusque vers Bagdad et Alep, qui, pour cette fois, leur échappèrent; ils envahissaient les restes de l'empire des califes et de celui des Seldjoucides d'Iconium, et menaçaient les successeurs de Saladin, en Syrie et en Égypte. Oktaï poursuivait en personne ses conquêtes dans l'Asie orientale; et deux de ses fils, à la tête d'une armée de 600,000 hommes, portaient leurs armes dans le midi de la Chine, où ils sapaient les fondements de l'empire des Soung. Oktaï mourut, l'an 1241 de J. C., à la veille, peut-être, de subjuguer tout l'ancien monde. L'abus du vin abrégea ses jours. Il était âgé de 58 ans, et en avait régné 13. Ce prince était brave, généreux, magnanime, prudent; il aimait le bon ordre et la justice. Le sage Ye-liu-tchou-tsaï lui avait inspiré le goût des sciences, et fait connaître les avantages d'un bon gouvernement : mais ni l'empereur ni le ministre ne purent adoucir le caractère féroce de la nation. La mort d'Oktaï arrêta pour un temps les progrès des Mogols. Ce monarque avait nommé son petit-fils Chyramoun pour son successeur, au préjudice de ses propres fils. Ses dernières volontés ne furent point respectées; et les intrigues qui troublèrent l'empire, le firent perdre à la postérité d'Oktaï.

OLAFSEN (Magnus), savant islandais, né en 1573, fit ses études à l'université de Copenhague, et mourut en 1636, pasteur de l'église luthérienne à Laufaas en Islande. On a de lui : *Specimen Lexici runici*, publié par Worm, Copenhague, 1650, in-fol.; *Discursus de poesi islandicâ*, dans l'*Appendix* de Worm, *ad litteraturam runicam ;* une traduction latine de l'*Edda*, et plusieurs *lettres* parmi celles de Worm.

OLAFSEN (Étienne), né en Islande, fut pasteur de Vallenaes, dans cette île, et mourut en 1688. On a de lui : *Voluspa, philosophia antiquissima, norvago danica, item Havamal ex biblioth. P. J. Resenii islandi*, Copenhague, 1665, in-4°. Il a traduit en latin l'*Edda*, de Snorro Sturleson, et en islandais *les Psaumes de Kingo*, 1646.

OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721, en Islande, fit ses études en Danemark, et fut chargé par l'académie de Copenhague, de faire un voyage scientifique dans son pays natal avec Paulsen, son compatriote. À son retour en Danemark, il s'occupa de mettre ses observations en ordre, puis repassa en Islande où il exerça les fonctions de vice-grand bailli dans les quartiers du sud et de l'est, et où il mourut en 1768. On a de lui : *Enarrationes historicæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, 1749, in-8°; *Disputationes duæ de ortu et progressu superstitionis circa ignem Islandiæ subterraneum*, 1751, in-4°; *Voyage en Islande, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitants, la description des bois, rivières, glaciers, sources chaudes, volcans*, etc. (en danois), Soroe, 1772, 2 vol. in-4°, avec cartes et figures; traduit en français par Gauthier de la Peyronie, 1802, 5 vol. in-8°, avec atlas; *Lachanologia islandica*, 1774, in-8°; un *Livre d'agriculture* (islandais), 1783, in-8°. Il a laissé en manuscrit un *Index geographicus veterum Islandorum*, dont Thorkelin a publié un fragment.

OLAFSEN (Jean), frère du précédent, né en 1731, mort à Copenhague en 1811, a publié : *Syntagma de baptismo sociisque sacris ritibus in boreali quondam Ecclesiâ usitatis*, Copenhague, 1770, in-4°; un petit traité en danois *sur la poésie des habitants du Nord*. Le recueil de la Société littéraire d'Islande contient quelques articles de ce savant, qui a traduit en latin les morceaux islandais qui se trouvent dans le tome II des *Scriptores rerum danicarum*.

OLAFSEN (Magnus), frère des précédents, né en 1728, fut successeur d'Eggert, dans la place de vice-grand bailli d'Islande, devint bailli en 1791, et mourut en 1800. On a de lui, en danois, un *Rapport sur divers essais relatifs à l'amélioration de l'agriculture et de la navigation en Islande*, 1765, in-8°.

OLAH-FELAÏR est le nom sous lequel s'est généralement fait connaître Aga Mohammed Cassem, le plus célèbre des poëtes modernes de la Perse. Le nom d'Olah-Felaïr qu'il signait au bas de ses pièces de vers, se compose d'Olah, par abréviation d'Ala-eddyn, et de Felaïr, qui paraît avoir été le nom du lieu de sa naissance, ou plutôt de l'une de ces tribus nombreuses, Kurdes et Turcomanes, qui se sont établies dans la Perse, en diverses circonstances. Il naquit vers 1730, époque mémorable par l'entière expulsion des Afghans qui opprimaient la Perse depuis 8 ans, par le rétablissement précaire de la puissance des sofis, et par les premiers exploits du fameux Nadir ou Thomas Kouli-Kan, qui s'éleva sur leur ruine. Ainsi, Aga Mohammed Cassem a été témoin ou du moins contemporain de la longue anarchie qui a désolé la Perse pendant 70 ans, et il a vu quatre dynasties y dominer successivement, sans compter la foule d'usurpateurs éphémères qui ont ensanglanté la capitale et les provinces. Au milieu de ces épouvantables révolutions, Olah-Felaïr cultiva paisiblement les sciences, les lettres et les arts, sous la protection que lui valut, auprès de divers princes, la considération publique dont il était environné et qu'il méritait autant par son caractère que par ses talents. Il jouissait de la plus grande liberté, sous le rapport de l'étiquette et du cérémonial. Olah-Felaïr est regardé, dit-on, comme le Voltaire de la Perse. Il a composé un grand nombre d'ouvrages sur l'astronomie, les mathématiques, la politique et la littérature; mais ceux qui ont le plus contribué à sa réputation sont : un *Diwan*, ou *Recueil de poésies*, et un *Commentaire* sur celles de Nizami, l'un des plus célèbres poëtes persans dans le moyen âge. Les écrits d'Olah-Felaïr se distinguent par le goût, la pureté du style, la finesse des pensées et la richesse des images. Il est mort âgé d'environ 96 ans, dans les premiers mois de 1825, à Ispahan, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, et où il était probablement né.

OLAHUS (Nicolas), archevêque et palatin de Hongrie, né en 1493 à Hermanstadt, d'une illustre famille, fut conseiller intime de Marie, veuve de Louis II, gouvernante des Pays-Bas. De retour dans sa patrie, il fut nommé par le roi Ferdinand chancelier, puis évêque de

Zagrab. Il passa en 1552 au siége archiépiscopal de Strigonie, admit les jésuites dans son diocèse, et leur fit obtenir le collége de Tyrnau qui a produit un grand nombre de mathématiciens et d'astronomes. Nommé en 1562 palatin de Hongrie, il eut l'honneur de couronner Maximilien II à Presbourg. Cet illustre prélat mourut à Tyrnau en 1568. On a de lui une *Histoire d'Attila*, en latin, publiée en 1538, et réimprimée à la suite de l'*Histor. pannonica*, d'Ant. Bonfini; *Hungaria, sive de originibus gentis*, etc., *liber singularis; compendiarium chronicon*. Ces deux opuscules, insérés dans la *Notitia Hungariæ novæ*, de Math. Belius, tome II, ont été réunies avec l'*Histoire d'Attila*, par A. F. Kollar, Vienne, 1763, grand in-8°.

OLAI (Éric). *Voyez* ÉRIC.

OLANETA (don Antonio-Pedro), l'un des généraux les plus distingués qui soutinrent dans l'Amérique du Sud, la cause de la monarchie espagnole près d'expirer, naquit en Biscaïe, d'une famille obscure. Il se rendit, à l'âge de 17 ans, à Tupitza, où il fut employé dans l'exploitation des mines. Ce rude métier ne lui convint pas longtemps, et les mouvements qui précédèrent l'insurrection de ces contrées le décidèrent à l'abandonner. S'étant fait remarquer par son dévouement à la métropole et surtout par sa haine pour les partisans de l'indépendance américaine, il fut d'abord nommé adjudant-major, et bientôt lieutenant-colonel des milices provinciales de Chicas. C'est à la tête de cette troupe, dans la province de Tucuman, qu'il fit ses premières armes. Nommé colonel à la suite d'une bataille sanglante qui se donna à Ayouma, il devint adjudant général, et, quelques mois après, commandant de l'avant-garde de l'armée du Pérou. Il occupa longtemps ce dernier poste, et y rendit de grands services à la cause royale, surtout dans le mois de septembre 1823, où il battit, dans plusieurs occasions, le chef des insurgés, Santa-Cruz, qui s'était avancé jusqu'au Desaguadero. Mais, dans l'enivrement de ses succès, son orgueil ne connut plus de bornes; il se proclama hautement le vice-roi du Pérou, et fit répandre partout qu'il avait été revêtu de ces fonctions par Ferdinand VII lui-même. Obligé cependant bientôt de renoncer à ce rôle d'usurpation, il ne voulut reconnaître l'autorité d'aucun autre général, et publia contre le véritable vice-roi, Laserna, et contre les généraux Valdès et Canterac, qui avaient reconnu la constitution des cortès, un manifeste très-violent, où il les représenta comme des ennemis du trône et de la religion catholique. C'était le temps où Ferdinand VII avait été emmené prisonnier à Cadix par le parti révolutionnaire. Olaneta proclama aussitôt l'abolition du système constitutionnel. Malgré l'opposition de Laserna, et dès qu'il eut connaissance du renversement des cortès, il publia à Potosi, où il s'était retiré, une proclamation véhémente contre les insurgés, destitua les autorités établies par le vice-roi, et menaça des peines les plus sévères ceux qui se montreraient contraires à la religion et à l'autorité royale. Cette levée de boucliers le mit bientôt aux prises avec le vice-roi : il le battit dans diverses rencontres; mais le parti des indépendants, ayant profité de ces dissensions parmi les royalistes, réunit toutes ses forces, et vint attaquer l'armée royale, qui fut complétement défaite, le 9 décembre 1824, dans la plaine d'Ayacucho, où les généraux Laserna, Valdès et Canterac signèrent une capitulation des plus honteuses. Il ne resta plus dans ces contrées, pour soutenir la cause royale, que le fort de Callao et le corps de troupes commandé par Olaneta. Celui-ci, loin de perdre courage, réunit les débris de l'armée royale, et résista bravement aux efforts des indépendants. Après quelques marches d'une retraite inévitable, il les attendit avec beaucoup de fermeté près de la petite ville de Tumulsa, où il fut attaqué par des forces très-supérieures, que commandait le général Urdimenea. Vaincu par le nombre, il succomba du moins avec gloire, et mourut sur le champ de bataille, au moment où il excitait les siens à la résistance, et leur donnait l'exemple du courage. Ce fut un des derniers efforts de la puissance monarchique espagnole dans ces contrées.

OLAUS Ier, roi de Norwége, surnommé *Tryggeson*, était né vers 955. Son père Trygve, petit-fils d'Harald Ier, ayant été tué en 974, sa mère Asta se réfugia d'abord en Suède; mais craignant les poursuites de Gunhild, femme d'Éric Blodaxe, qui cherchait à perdre tous les princes de la famille royale, elle se retira en Russie, où Sigurd, son proche parent, jouait un rôle brillant : elle éprouva de grands revers, tomba au pouvoir d'un pirate, et, après bien des vicissitudes, retourna en Norwége. Quant à Olaüs, admis à la cour du grand-duc Vladimir, il devint bientôt l'objet de la jalousie des hommes puissants. Il équipa des vaisseaux, et, conformément à l'esprit du temps, entreprit des courses dans la Baltique. Arrivé en Poméranie, il y épousa Geyra, fille de Bourislav, prince Vende : elle était veuve, et possédait des domaines considérables. Entraîné par son ardeur belliqueuse, Olaüs courut vers le pays de Slesvig, où l'empereur d'Allemagne faisait la guerre au roi de Danemark. Grâce à ses conseils, l'Empereur s'empara des retranchements de Danervik, qui défendaient la frontière danoise. Olaüs parcourut ensuite la basse Saxe, où, suivant le récit des chroniques, il rencontra Thangbrand, prêtre chrétien, qui gagna sa confiance et jeta dans son esprit les premières semences de religion. Il porta ses pas en Poméranie : bientôt il perdit sa femme. Pour se distraire de son chagrin, il retourna auprès de Vladimir, à Novogorod : ce prince travaillait alors à devenir maître de toute la Russie, avec l'aide d'un corps de Varègues. Olaüs prit peu de part à cette révolution, et alla visiter Constantinople; ce qui lui fit donner le surnom de *Girsky* (le Grec). De nouvelles expéditions maritimes le conduisirent sur les côtes de France, d'Écosse et d'Angleterre. Étant dans les îles Sorlingues, il s'entretint avec un savant abbé, qui acheva de le convertir au christianisme. Un mariage avec la fille d'un comte anglais allait peut-être le fixer dans ce pays, lorsque Haquin le Mauvais, qui occupait le trône de Norwége, envoya vers lui Thoré Kloka, homme hardi et rusé, qu'il avait chargé de se saisir de sa personne. Trompé par les discours de Thoré, qui lui annonçait le mécontentement de la nation, et son désir de revoir un descendant de ses rois, Olaüs s'embarqua pour la Norwége avec Thangbrand, qui l'avait rejoint en Angleterre. A leur arrivée, en 995, ils apprennent qu'un soulèvement a eu lieu; Haquin avait

disparu. Thoré, déconcerté, cherche néanmoins à consommer son projet, et invite Olaüs à descendre à terre, se proposant de le faire périr. Le prince devine ses intentions : Thoré est mis à mort. Olaüs s'avance sans obstacle dans le pays. Haquin est tué par un de ses domestiques, qui porte sa tête sanglante à son rival : on récompense le meurtrier, mais ensuite il est décapité, pour que son exemple n'encourage pas des attentats semblables. Olaüs, décidé à établir le christianisme en Norwége, mit, dans l'exécution de ce projet, une politique habile, et en même temps une rudesse et un emportement analogues à l'esprit de son siècle. Il trouva plus de docilité dans le midi que dans le nord du royaume, et, par ses cruautés, augmenta le nombre des prosélytes ; mais il y eut plus d'un retour secret aux cérémonies du paganisme. Il voulut aussi convertir l'Islande. Un premier missionnaire n'ayant pas obtenu de succès, il y envoya Thangbrand, dont il était bien aise de se débarrasser, parce qu'on accusait publiquement celui-ci de vol et de concussion. Le zèle sanguinaire de Thangbrand força de le rappeler : une conduite plus modérée amena la conversion entière de l'Islande, en l'an 1000. Ce fut aussi vers la même époque, que le christianisme se répandit dans les îles de Feroe et dans le Groenland, que l'on venait de découvrir. Les exploits guerriers d'Olaüs lui avaient acquis une réputation si brillante, que Sigride l'altière, qui possédait de vastes domaines en Suède, le jugea digne de sa main, vainement recherchée par beaucoup de princes. Dans une entrevue, Olaüs demanda, pour préliminaire, que Sigride embrassât le christianisme ; elle s'indigna de cette proposition : il l'injuria, et la frappa au visage avec son gant. Irritée au dernier point, elle lui prédit qu'il serait puni de ce manque d'égards, par la perte de sa couronne et de sa vie. Elle épousa Suénon, roi de Danemark, et l'excita, ainsi que le roi de Suède, contre Olaüs, dont la perte fut jurée. Celui-ci était passé en Poméranie, afin de réclamer les biens de sa femme, sœur de Suénon, qui avait abandonné Bourislav, son premier mari. Instruit des armements des Danois et des Suédois contre ses États, il s'embarqua pour les aller combattre. Enveloppé par leur flotte, il se défendit vaillamment. Sur le point d'être pris, il se précipita dans la mer, le 9 octobre de l'an 1000. Sa femme en mourut de douleur.

OLAUS II, dit *le Gros*, puis *le Saint*, était né vers 992. Harald Grœnske ou le Groenlandais, était arrière-petit-fils du roi Harald Haarfæger : Olaüs resta orphelin de bonne heure. Sa grandeur future fut présagée par Sigride. Pendant que son pays était occupé par les rois de Suède et de Danemark, il entreprit diverses expéditions dans les mers du Nord, et pénétra même dans le lac Mælar, auquel, pour échapper à ses ennemis, il fit creuser une seconde embouchure. Ensuite, il combattit en Normandie, donna du secours à Ethelred roi d'Angleterre, et, revenu dans ce pays après des campagnes dans les mers d'Espagne et d'Italie, il résolut pendant que Canut le Grand était occupé loin de ses États, de faire valoir ses droits sur la Norwége. Il arrive dans ce royaume ; et après avoir obtenu quelques succès, il est porté sur le trône, en 1015. Le roi de Suède, Olaüs Skœtkunong, avait refusé de lui donner sa fille aînée en mariage. Il prit le parti d'enlever Astride, la cadette ; et, malgré le courroux de son beau-père, il finit par conclure la paix avec lui, en 1022. Cependant il travaillait de tout son pouvoir à l'affermissement du christianisme dans ses États. Mais la rigueur qu'il mit souvent en usage, souleva ses sujets ; sa conduite, arbitraire en plusieurs occasions, augmenta les mécontentements. Provoqué, en 1028, par Canut, qui élevait des prétentions sur une partie de la Norwége, il unit sa flotte à celle d'Anand Jacob, roi de Suède, et répandit la terreur dans les îles du Danemark. Canut, qui était en Angleterre, accourt, poursuit les ennemis, et parvient à corrompre les troupes. Olaüs, environné de traîtres, se retire en Norwége ; il punit ceux qui l'ont trahi, et prépare de nouveaux armements. Canut paralyse ses efforts par ses nombreux émissaires, et bientôt arrive à Drontheim : il est proclamé roi. Olaüs tentait de lever des troupes dans une autre partie du royaume. Il n'y put réussir ; et pour échapper aux poursuites de son rival, il se retira en Suède avec sa famille, puis en Russie auprès du grand-duc Iaroslaw, qui avait épousé la sœur de sa femme. Iaroslaw lui offrit la Bulgarie, en lui proposant de convertir ce royaume au christianisme. Mais Olaüs avait formé le projet d'aller à Jérusalem s'enfermer dans un monastère : toutefois un songe lui fit prendre une autre résolution. Persuadé que le ciel l'appelait en Norwége, il partit pour la Suède, au mois de janvier 1033. Le roi de ce pays lui fournit des troupes, et lui permet d'en enrôler un plus grand nombre. Parvenu, par les chemins les plus pénibles, sur les frontières de Norwége, il se voit bientôt à la tête de 3,000 hommes. Il ordonne de baptiser ceux de ses soldats qui sont encore païens ; fait peindre des croix sur tous les casques, et donne pour ralliement : *En avant, soldats du Christ, de la croix et du roi.* Il consacra donc le premier cette formule qui, plus tard, fut adoptée par les croisés au concile de Clermont, en 1096. Au mois d'août il se trouva en présence de l'ennemi à Sticklestad, près de Drontheim. Au milieu du combat, Olaüs blessé grièvement, laissa tomber son épée, et fut achevé par un chef ennemi. Le propriétaire d'une ferme voisine l'avait enterré secrètement pour soustraire son corps au peuple irrité : un an après, on vint le déterrer en cérémonie ; il fut exposé à la vénération publique ; et, sous les règnes suivants, ses reliques furent placées dans une église qui devint la cathédrale de Drontheim.

OLAUS III, surnommé *Kyrre*, ou le Pacifique, était fils de Harald III ; son frère, Magnus II, lui céda une partie du royaume, en 1067, et mourut deux ans après. Resté seul roi, il ne négligea rien pour vivre en paix avec ses voisins, et fut un véritable phénomène au milieu de ces temps barbares : les arts bienfaisants, les institutions utiles, fixèrent toute son attention. La servitude de la glèbe était inconnue en Norwége, comme en Suède ; mais le nombre des esclaves faits par la guerre, s'y était singulièrement accru. Olaüs créa une législation pour leur affranchissement ; tous les ans on devait en mettre en liberté un certain nombre, en remboursant leur valeur aux maîtres. Il fonda la ville de Bergen, et lui accorda des priviléges très-avantageux pour son commerce ; il organisa des associations religieuses, dont le

but était de faire cesser les désordres, et enfin s'efforça de rendre plus commodes les habitations qui ressemblaient à celles des sauvages. Des ouvriers étrangers, qu'il fit venir en Norwége, y introduisirent les arts mécaniques, qui de là se répandirent en Suède. Le clergé n'avait que des moyens de subsistance très-précaires; il reçut un revenu fixe. Olaüs commença la construction de la vaste cathédrale de Drontheim, et tint la main à ce que les cérémonies religieuses fussent célébrées avec la décence convenable. Vers la fin de son règne, il reçut de Canut IV, roi de Danemark, l'invitation de prendre part à un armement contre Guillaume Ier roi d'Angleterre. Olaüs ne put refuser à ce prince, dont il avait épousé la sœur, un certain nombre de vaisseaux; mais il ne voulut point accompagner l'expédition, qui du reste n'eut pas lieu. Il mourut le 22 septembre 1093.

OLAUS IV, fils de Magnus III, partagea le royaume, à la mort de son père en 1103, avec ses frères aînés, Sigurd et Eysten; il obtint les provinces du centre. Entraîné par son zèle religieux, Sigurd se joignit aux croisés européens pour aller conquérir la terre sainte; ses deux frères restèrent en Norwége, et gouvernèrent avec sagesse: Eysten fit tracer des routes, fonda des hospices sur le Dovrefield, assura des asiles aux pêcheurs qui fréquentaient les côtes éloignées; ordonna de rendre les ports plus sûrs et plus commodes. Les chroniques racontent qu'un jour, dans un festin, Sigurd vantait fièrement ses exploits, et qu'Eysten, à son tour, se félicita d'avoir travaillé au bien de ses sujets, ajoutant que cette œuvre n'était pas moins agréable à Dieu, qu'une campagne à la Palestine. On craignit une rupture entre les deux frères: mais elle n'éclata pas; et de bonnes lois signalèrent le règne des trois frères. Olaüs étant mort en 1116, et Eysten en 1122, tous deux sans enfants, la totalité du royaume échut à Sigurd.

OLAUS V, fils de Haquin VII, et de la célèbre Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemark, naquit en 1370. Il succéda, en 1376, à son grand-père, et en 1380 à son père, qui lui laissa des prétentions au trône de Suède. Après sa mort arrivée le 3 août 1387, au château de Falsterloo, en Scanie, sa mère parvint à ceindre à la fois, sur son front, les trois couronnes du Nord. Un extérieur distingué, un caractère doux et humain, une grande affabilité, avaient gagné tous les cœurs à Olaüs. Il fut enterré à Soroe, dans l'île de Sélande.

OLAUS Ier, roi de Danemark, ne régna que dans une partie de la Jutie, en 813; il périt dans un combat contre les Francs, en 814.

OLAUS II fut le 3e des fils de Suenon II qui monta sur le trône. Son frère, Canut IV, ayant été tué, en 1086, Olaüs qui était détenu en Flandre fut élu, parce qu'on espérait qu'il ne punirait pas une révolte dont on pouvait le regarder comme l'auteur. Le Danemark jouit, sous son règne, d'une paix profonde, dont Saxon l'historien attribue la cause à une famine cruelle, due, sans doute, au mépris de l'agriculture. Olaüs reçut, de cette circonstance, le surnom de *Hunger* ou l'affamé. Il gouverna mal; et à sa mort, le 18 août 1095, il ne fut regretté de personne.

OLAUS, premier roi chrétien de Suède, né en 984, fut surnommé *l'Enfant*, ou le roi du Giron, parce qu'il sortait du berceau, quand Éric, son père, le fit reconnaître pour successeur au trône. Il reçut le baptême, l'an 1008, de Siegfrid, moine anglais. Toute sa famille fut baptisée avec lui; et plusieurs grands du royaume adoptèrent le christianisme, à son exemple. Ce prince voulut en même temps étendre la prérogative de la couronne; mais les grands vassaux s'y opposèrent fortement, et il fut obligé de céder. Il eut des guerres avec les Norwégiens, qui tirèrent parti de leurs succès pour reculer leurs frontières. Olaüs mourut en 1026. Il fut le premier monarque des Suédois qui porta le titre de roi de Suède, ses prédécesseurs ayant été appelés simplement rois d'Upsal, ville où ils faisaient ordinairement leur résidence, et qui était le centre de l'administration et du culte religieux.

OLAUS (PIERRE), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Danemark, vivait vers 1360. Il existe de lui un manuscrit dans la bibliothèque de Copenhague, intitulé: *Petri Olai collectanea paralipomena, chronica, adversaria*. Langebeck en a tiré plusieurs morceaux pour les insérer dans son recueil. P. Olaüs avait continué l'*Histoire danoise* de Saxo-Grammaticus, depuis Canut VI jusqu'à Frédéric II, et traduit en latin les VIII livres des *Révélations de Ste Brigitte*.

OLAUS MAGNUS. *Voyez* MAGNUS.

OLAVIDÉ (PAUL-ANTOINE-JOSEPH), homme d'État espagnol, était né à Lima, vers 1725. Le climat du Pérou, qui ordinairement amollit les facultés de ses habitants, n'eut sur les siennes aucune influence. Il s'appliqua de bonne heure aux lettres, montra de la capacité pour les affaires, et devint, à l'âge de 20 ans, auditeur de la province de Lima. Le 29 octobre 1746, tout le Callao, et une partie considérable de Lima, furent bouleversés par un tremblement de terre. Le jeune magistrat s'efforça d'adoucir les effets de ce désastre. Plusieurs des victimes avaient laissé des sommes en dépôt entre ses mains. L'argent que ne réclamèrent point les héritiers, fut employé par lui à la construction d'une église et d'un théâtre. Ce partage entre deux destinations si opposées scandalisa toutes les personnes religieuses. Des plaintes très-vives parvinrent au ministère. Le roi d'Espagne, Ferdinand VI, connu par sa piété, crut devoir suivre cette affaire, et éloigner du Pérou le téméraire auditeur. Olavidé eut à peine satisfait à l'ordre de se rendre à Madrid pour justifier sa conduite, qu'il fut mis aux arrêts dans sa maison, puis jeté dans les fers. Une enflure générale, dont il fut attaqué, et qui affectait principalement ses jambes, devait, suivant le rapport, peut-être officieux, des médecins, le mettre dans un danger imminent, s'il n'était promptement à portée de respirer un air plus pur. Grâce à cette considération, il obtint d'être transféré, sous caution, à Léganez, à 7 lieues de Madrid. Là, il connut dona Isabella de Los Rios, veuve opulente de deux maris. Le malheur d'Olavidé, sa jeunesse, son esprit, ses manières élégantes, la touchèrent: elle lui offrit sa main; et le premier usage qu'il fit de la grande fortune dont cette union le rendit maître, fut d'acheter la déclaration de son innocence. Avec l'aide de deux riches associés, il se livra dès lors à des spéculations commerciales. Tous les ans, il venait passer à Paris quelques mois, pour recueillir les nouveautés de tout genre

qui tiennent au perfectionnement des jouissances de la vie. Il y adoptait aussi les opinions qui commençaient à prévaloir dans quelques sociétés. A Madrid, sa maison était montée dans le goût français. Il y éleva un théâtre sur lequel des jeunes gens, formés par lui à la déclamation, jouèrent les tragédies de *Zaïre* et de *Mérope*, qu'il avait traduites dans la langue de sa nation. L'élite de la noblesse fréquenta ce spectacle. Elle y entendit aussi *Ninette à la cour*, le *Peintre amoureux de son modèle*, et d'autres opéras-comiques, mis en espagnol par Olavidé, et que Duní ou Grétry avaient embellis de leur musique. Ce fut alors que ses compatriotes du Pérou lui confièrent le soin de leurs intérêts auprès du trône; et les fonctions qu'il eut à remplir à cet égard, sous le titre de *Personero*, ressemblaient moins à un mandat qu'à un patronage. Il rendit de grands services dans une émeute qui éclata à Madrid, et seconda le comte d'Aranda dans ses mesures pour l'expulsion des jésuites. Après avoir fait un court séjour en Italie, pour se soustraire à la tristesse d'étiquette que prescrivait à Madrid la mort de la reine d'Espagne, il fut nommé à l'intendance générale de l'Andalousie, et investi de pleins pouvoirs pour faire prospérer la colonie nouvelle que le gouvernement destinait à peupler et fertiliser la Sierra-Morena. Cette chaîne de montagnes, aride dans ses sommités, coupées de marécages dans ses vallons, et formant une longueur de 27 lieues, fut rendue au commerce et à l'agriculture. Des hôtelleries commodes s'ouvrirent en des lieux auparavant infréquentés ou peu sûrs; et l'intendant, désireux d'introduire dans cette contrée les manufactures de Lyon, attira des fabricants et des dessinateurs de cette ville. Les progrès dont cet établissement fut redevable à l'administration d'Olavidé, promirent un moment à l'Espagne une importante augmentation de richesses; mais il s'était constitué trop ouvertement en hostilité avec les croyances et les habitudes que le respect public avait consacrées; et, par les imprudentes saillies d'un esprit frondeur et trop brusque à innover, il détruisit tout le fruit des améliorations que son zèle avait opérées. Il rédigea, pour sa colonie, des statuts en 79 articles, dont le dernier portait l'exclusion de toute communauté religieuse. Par une ordonnance particulière, il déclara nulles les donations pieuses faites par testament, et interdit les rétributions des messes ou autres prières pour le repos des morts dans l'autre vie. Une maladie épidémique ayant étendu ses ravages parmi les colons, Olavidé, pour prévenir le découragement, suspendit l'usage des cloches, qui révélaient trop promptement le nombre des victimes. Si l'on joint à ces actes l'introduction de quelques protestants suisses dans la colonie, et ses sarcasmes contre l'usage du jeûne et des rosaires, contre le culte des images, les offrandes, les sacrements, etc., on sent combien Olavidé donnait de prise à l'animadversion du clergé. Il fut dénoncé par un capucin allemand, venu avec la colonie. En novembre 1776, l'on arrête Olavidé : sa vie entière est scrutée avec attention; on lui reproche d'avoir donné place dans sa bibliothèque à l'Encyclopédie, aux écrits de Bayle, de Montesquieu, de J. J. Rousseau et de Voltaire; enfin, de s'être entaché de philosophisme dans la société des gens de lettres français; d'avoir en particulier visité le philosophe de Genève, et reçu des lettres de Ferney, dans l'une desquelles étaient ces mots : *Il serait à désirer que l'Espagne eût quarante personnes comme vous*. Olavidé nia un grand nombre de ces faits, donna une interprétation innocente à d'autres, demanda pardon de ses imprudences, mais protesta contre l'inculpation d'hérésie, n'ayant jamais, disait-il, renoncé à la foi intérieure. On eut soin de rendre témoins du jugement, 60 personnes élevées en dignité, et qui, liées la plupart avec Olavidé, ne semblaient appelées que pour recevoir une leçon de circonspection. Le 24 novembre 1778, il parut en habit de pénitent, à l'exception du *san benito* et de la corde de jonc passée au cou. Après la lecture des pièces du procès, laquelle dura quatre heures, il fut déclaré convaincu d'hérésie formelle, banni à 20 lieues de la cour et de toutes les grandes villes, après avoir passé huit ans dans un couvent, assujetti à des pratiques pieuses, au catéchisme, à la lecture de l'*Incrédule sans excuse*, du P. Ségneri, et du *Symbole de la foi*, par Louis de Grenade. On prononça en outre son exclusion perpétuelle de tout emploi; et il reçut l'injonction de ne jamais aller qu'à pied, et de garder un costume humble, tel que la bure. Olavidé, qui avait perdu de l'énergie de son caractère par l'habitude d'une vie voluptueuse, s'évanouit à la lecture de cette sentence. Il reçut l'absolution à genoux, après avoir signé sa profession de foi, et ne quitta sa prison que pour commencer sa peine dans le couvent qui lui fut assigné. Le souvenir de ses services fut assez puissant pour lui faciliter les moyens de s'échapper. En 1780 il vint chercher un asile en France, où il fut accueilli comme un martyr de la philosophie. Son extradition fut demandée par la cour d'Espagne; mais il put gagner l'Italie, d'où il revint à Paris, où il passa 10 ans dans les sociétés les plus distinguées. Quoiqu'il eût adopté les principes de la révolution, il n'en fut pas moins persécuté pendant la Terreur. Il obtint en 1798 la permission de retourner en Espagne, et s'établit en Andalousie, où il mourut en 1803. On a de lui : *El Evangelio in triunfo* (*Triomphe de l'Évangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti*), traduit en français par Buynand Deséchelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8°.

OLBERS (Henri-Guillaume-Mathias), médecin et astronome, né le 11 octobre 1758, au village d'Arbergen, près de Brême, dans la même maison que le célèbre historien Heeren, montra dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour l'astronomie, à laquelle il finit par se consacrer presque entièrement. Il doit sa célébrité à la découverte de deux nouvelles planètes connues sous les noms de Pallas qu'il aperçut en 1802, et Vesta en 1807, et de plusieurs comètes. On lui doit aussi une méthode nouvelle analytique et trigonométrique très-ingénieuse et plus expéditive, et une autre pour le calcul des comètes. Son ouvrage *sur l'astronomie* a été publié à Weimar, en 1797, en allemand, avec une préface et des notes du baron de Zach. Lors de la comète de 1819, Olders fit paraître, au sujet de ces corps célestes dont la nature est encore un problème, un calcul extrêmement étendu. Tout en ne négligeant pas l'astronomie, Olbers exerça la médecine à Brême jusqu'à sa mort, arrivée le 2 mars 1840. Il a publié : *De oculi mutationibus internis*, 1780, in-4°; quelques *dissertations sur*

le calcul des parallaxes, sur les aérolithes, etc., et divers *mémoires* astronomiques insérés dans la *Connaissance des temps* et dans les feuilles périodiques du baron de Zach et de Bode, entre autres un *Mémoire sur la possibilité de la rencontre d'une comète avec la terre*.

OLBREUSE (Éléonore DESMIER, dame d'), fille d'Alexandre Desmier, seigneur d'Olbreuse, gentilhomme protestant, et de Jacqueline Poussart du Vigean, naquit en 1638, au château d'Olbreuse, près d'Usseau, entre Niort et la Rochelle. Elle fut une des demoiselles de la duchesse de la Trémouille, chez laquelle le prince George-Guillaume de Brunswick, duc de Zell et de Lunebourg, qui voyageait en France, eut occasion de la voir à Paris. Éléonore d'Olbreuse était belle, sage et savante. Le prince de Zell obtint d'elle et de la duchesse de la Trémouille qui, sous ce point de vue, lui servit de mère, de l'emmener dans ses États pour faire l'éducation de ses enfants. Ce prince était alors marié; mais, devenu veuf, et de plus en plus épris de la belle institutrice de ses enfants, il l'épousa de la main gauche. Les enfants issus de son premier mariage étant morts, il convertit son union avec Éléonore d'Olbreuse en mariage de la main droite, après l'avoir préalablement faite dame d'Harbourg, et avoir obtenu pour elle, de l'Empereur, le titre de princesse. Il n'en eut qu'une fille, Sophie-Dorothée, qui épousa, le 21 novembre 1682, son cousin George-Louis, duc de Brunswick et électeur de Hanovre, devenu, en 1714, roi d'Angleterre, sous le nom de George Ier.

OLDCASTLE (Jean), appelé *le bon lord Cobham*, né sous Édouard III, épousa l'héritière de ce lord Cobham qui se distingua par son patriotisme sous Richard II. Il hérita des biens et de la pairie, comme de l'esprit d'indépendance de son beau-père. Imbu des sentiments hérétiques de Wiclef, il chercha tous les moyens de propager sa doctrine, dénonça à la chambre des communes la corruption du clergé, et fut bientôt lui-même livré aux censures ecclésiastiques par Henri V, qu'il avait offensé de ses invectives contre le pape. Jugé par contumace et frappé d'excommunication, il fut bientôt saisi et transféré à la Tour. Il parvint à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles; mais ses ennemis le représentèrent à la cour comme un sectaire dangereux par le nombre de ses prosélytes; sa tête fut mise à prix, et il fut arrêté et suspendu avec des chaînes à un gibet placé au-dessus d'un bûcher qui le consuma.

OLDECORN, jésuite flamand, se signala en Angleterre, sous Jacques Ier, par un zèle inconsidéré pour la religion catholique; il fut impliqué dans la conspiration des poudres, et pendu à Worcester avec son confrère H. Garnet, le 17 avril 1606.

OLDENBURG (Henri), physicien, né dans le 17e siècle à Bremen, suivit un jeune seigneur anglais, son élève, à Oxford, se lia avec la plupart des savants qui concoururent à la formation de la Société royale, dont il devint secrétaire, et mourut à Charlton en 1678. On lui doit la publication des volumes des *Transactions philosophiques* de 1665 à 1677, qu'il a enrichies de plusieurs dissertations remarquables, et des traductions latines de plusieurs ouvrages de Boyle, son ami. Il entretenait une correspondance très-étendue avec les savants les plus illustres d'Angleterre, de France et d'Allemagne.

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, acheva ses études sous la direction de Conring, célèbre professeur de l'académie d'Helmstadt; et, après avoir visité les différents États de l'Europe, il s'établit à Genève, où il ouvrit une école particulière d'histoire et de droit public. Il mourut en cette ville, en 1678. Senebier a donné la liste de ses ouvrages, dans l'*Histoire littéraire de Genève*, II, 188.

OLDENDORP (Chrétien-George-André), né en 1721, dans l'évêché d'Hildesheim, entra dans la communauté des frères moraves, et remplit, pendant plusieurs années, l'emploi d'instituteur. En 1763, il fut envoyé dans les colonies danoises aux Antilles, pour y recueillir des renseignements sur la mission que les frères avaient établie dans les îles de Ste-Croix, de St.-Thomas et de St.-Jean. Il parcourut ces trois établissements, passa ensuite dans l'Amérique septentrionale, visita les communautés de New-York et de la Pensylvanie, revint en Europe, et mourut à Ebersdorf en 1787. On a de lui des *Opuscules*, des *Cantiques moraves*, et l'*Histoire de la mission des frères évangéliques dans les îles Caraïbes de St.-Thomas, Ste.-Croix et St.-Jean* (en allemand), Barby, 1777, 2 vol. in-8°, figures. On y trouve des détails géographiques et d'histoire naturelle assez intéressants.

OLDERIC. *Voyez* **ODERIC.**

OLDFIELD (Anne), célèbre actrice anglaise, née à Londres, en 1683, était fille d'un officier aux gardes, qui mourut après avoir dissipé sa fortune par une conduite inconsidérée. Elle fut placée chez une couturière, où elle montra plus d'inclination pour la lecture des pièces de théâtre que pour le travail de l'aiguille; et, dans ses moments de loisir, elle amusait les personnes de sa connaissance, dans une taverne, par son talent naissant pour la déclamation. Le capitaine George Farquhar, dînant un jour dans cette taverne, eut occasion de l'entendre, et lui trouva des dispositions, et surtout un organe éminemment théâtral. Sir John Vanburgh, ami de sa famille, la recommanda au directeur Rich, qui la reçut dans sa troupe: elle joua quelque temps sans éclat, par l'effet de sa timidité naturelle. Ce ne fut qu'en 1704, qu'on aperçut en elle quelques marques du talent qui l'a mise sur la première ligne dans son art. L'amour paraît avoir beaucoup contribué à développer son talent; car ce fut peu de temps avant cette époque qu'elle inspira un sentiment tendre à Arthur Maynwaring, qui lui donna souvent d'utiles leçons: après la mort de cet amant, dont elle eut un fils, elle vécut dans une pareille intimité avec le brigadier général Charles Churchill, qui la rendit également mère. Ce sont les seuls hommes pour lesquels elle semble avoir eu des faiblesses, et elle vécut toujours avec eux dans la plus paisible union: ses qualités séduisantes et sa conduite obtenaient aisément grâce aux yeux d'un public peu sévère pour des fautes trop ordinaires dans la carrière où elle était entrée. On connaît la générosité qu'elle montra au poëte Savage, indignement traité par une marâtre. Pour soulager l'extrême misère où il était réduit, elle lui offrit une pension annuelle de 50 livres sterling, qui lui fut régulièrement payée tant qu'elle vécut, c'est-à-dire jusqu'en 1730. Elle conserva longtemps ses agréments personnels,

et on la trouvait belle sous tous les costumes. L'élégance de sa toilette, et l'aménité de ses manières, donnaient à sa beauté un charme inexprimable. Son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster, au milieu des rois, et près de Congrève, son auteur favori. On peut consulter sa *Vie*, publiée sous le nom d'Égerton, 1731, in-8°.

OLDHAM (JEAN), poëte satirique anglais, né en 1653, à Shipton, vécut dans la société des comtes Rochester et de Dorset, et dans celle de Dryden. Il avait un talent du premier ordre; mais son goût pour les plaisirs l'empêcha d'entreprendre aucun ouvrage de longue haleine. Il mourut de la petite vérole en 1683. Ses *Poésies*, parmi lesquelles on remarque plusieurs satires pleines d'énergie, ont été imprimées plusieurs fois in-8° et in-12. On les trouve aussi dans la *Collection* des poëtes anglais.

OLDISWORTH (GUILLAUME), écrivain anglais du 18e siècle, qui jouissait d'une assez grande réputation de son temps, fut un des premiers auteurs du journal *l'Examinateur*. On cite de lui : *Apologie de l'évêque d'Exeter* (le docteur Blackall) *contre M. Hoadly;* un volume d'opuscules politiques (*State Tracts*); un autre volume: *Poésies politiques et mêlées*, par l'auteur de *l'Examinateur*, 1715, in-8°, etc.

OLDJAITOU ou **ALDJAPTOU** (GAIATH-EDDYN-MOHAMMED-KHODABENDEH), 8e empereur persan, de la dynastie de Gengiskan, monta sur le trône en 1304, fonda la ville de Sultanieh, où il établit sa résidence, et fit avec succès la guerre aux Mogols. La protection qu'il accorda aux chrétiens et aux rois d'Arménie a fait soupçonner qu'avant d'embrasser l'islamisme il avait été baptisé. Il fit fleurir la justice, diminua les impôts, et mourut en 1316, regretté de ses sujets.

OLDMIXON (JEAN), historien et littérateur, né dans le comté de Sommerset, mort en 1742, a laissé un grand nombre d'ouvrages écrits avec un talent remarquable, mais dans lesquels il se montre trop partial. Nous citerons seulement : *Histoire des Stuarts*, in-fol., où il peint cette famille malheureuse des couleurs les plus défavorables.

OLDOINI (AUGUSTIN), jésuite, né en 1612 dans l'État de Gênes, mort vers 1685, professa longtemps les humanités dans plusieurs colléges de son ordre. Les seuls de ses ouvrages assez nombreux qui soient encore recherchés sont : *Athenæum romanum, in quo pontificum, cardinalium*, etc., *scripta exponuntur*, 1676, in-4°; *Athenæum augustum, in quo Perusinor. scripta publicè exponuntur*, 1678, in-4°; *Athenæum ligusticum, seu Syllabus scriptorum ligurum*, etc., 1680, in-4°; *Catal. eorum qui de romanis pontificibus scripserunt*, 1732, in-8°, publié par Meuschen. Oldoini a laissé manuscrit : *Athenæum pistoriense*, complété et publié par le P. Zaccaria dans sa *Bibliotheca pistoriensis*, 1752, in-fol.

OLDSWORTH (ÉDOUARD), écrivain anglais, né en 1688, ne voulut pas prêter serment au gouvernement qui avait remplacé celui des Stuarts, passa sa vie à voyager avec des jeunes gens dont l'éducation lui était confiée, et mourut en 1747. On a de lui un poëme latin, *Muscipula* (la Souricière), qui est regardé comme un chef-d'œuvre en son genre, et dont on trouve une traduction anglaise dans le 5e vol. des *Mélanges* de Dodsley; *Pharsalia et Philippi, ou Essai pour expliquer avec l'histoire les deux Philippe des Géorgiques de Virgile*, 1741, in-4°; *Remarques et Dissertations sur Virgile*, et autres observations classiques, publiées avec des notes par Spence, 1768, in-8°.

OLDYS (GUILLAUME), antiquaire et bibliographe anglais, né vers l'an 1687, était fils d'un ecclésiastique, avocat de l'amirauté, qui eut quelque part à la traduction des Vies de Plutarque (en 5 vol. in-8°, 1683), et qui se rendit célèbre, dans le temps, par la fermeté avec laquelle il refusa d'employer le secours de son ministère à faire condamner comme pirates, et pendre comme tels, les armateurs munis de lettres de marque du roi Jacques II, qu'ils regardaient encore comme souverain légitime. Le fils passa la plus grande partie de sa vie à Londres; il fut quelque temps bibliothécaire du comte d'Oxford, et obtint du duc de Norfolk le titre de hérault d'armes; mais, le plus souvent à la solde des libraires, il finit par se livrer à la boisson, et mourut pauvre, le 15 avril 1761. On a de lui, entre autres écrits : *le Bibliothécaire anglais*, ou *Revue abrégé de bons livres inédits dans toutes les sciences*, in-8°, 1737; *Vie de sir Walther Raleigh*, etc.

OLÉARIUS (ADAM OELSCHLÆGER, plus connu sous le nom latin d'), savant voyageur allemand, né vers 1600 dans le pays d'Anhalt, fit ses études avec succès à Leipzig, entra ensuite au service du duc de Holstein-Gottorp, et fut nommé secrétaire de l'ambassade que ce prince envoya au czar de Moscovie et au roi de Perse, en 1633, pour établir des relations commerciales avec ces deux potentats. Cette mission dura près de 6 ans. Les deux ambassadeurs, après avoir séjourné quelque temps à Moscou, obtinrent du czar Michel Fédérovitch l'objet de leur demande, revinrent à Gottorp en 1635, et repartirent la même année. Ils traversèrent une seconde fois la Russie pour se rendre à Astrakan, gagnèrent la mer Caspienne, et, après une longue et incommode navigation, arrivèrent à Derbend, d'où ils se rendirent à Ispahan. Ils revinrent par le même chemin, et furent de retour à Gottorp, le 7 janvier 1639. Oléarius fut récompensé de ses services par le titre de conseiller et les places de bibliothécaire et de mathématicien du duc de Holstein. Il mourut en 1671. On a de lui (en allemand) : *Voyages très-curieux et renommés faits en Moscovie, Tartarie et Perse, dans lesquels on trouve une description exacte des pays*, etc., Sleswig, 1647, in-fol., avec figures et cartes. Cet ouvrage a eu 4 éditions; il a été traduit en français par Wiquefort, Paris, 1656, 1659, 1666, in-4°, avec cartes; Leyde, 1719; Amsterdam, 1727, 2 vol. in-folio. On doit encore à Oléarius des traductions allemandes de l'*Histoire de la conquête de la Chine*, de Martini, *et de la prise de Formose sur les Hollandais;* du *Gulistan* de Saadi; des *Fables de Locman*, et un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans Jœcher et son continuateur Rotermund. Il fut aussi l'éditeur des *Voyages de Mandelslo*, qui avait fait partie de l'ambassade, et des *Voyages* de G. Anderson en Orient.

O-LEARY (ARTHUR), théologien catholique, né, en 1729, à Cork, en Irlande, passa fort jeune en France; fit ses études au collége de Saint-Malo, et entra dans l'ordre des capucins. Quand il fut prêtre, on le chargea, pendant la guerre de sept ans, de donner des secours

spirituels aux Irlandais qui se trouvaient dans les hôpitaux et les prisons de Bretagne; mais on désirait, en même temps, qu'il usât de son crédit pour engager ses compatriotes à passer au service de France : comme il s'y refusa, il déplut, retourna dans son pays aussitôt après la guerre, et établit à Cork une chapelle qu'il desservait. On désira qu'il vînt se fixer à Londres, où il érigea (dans Sutton-Street, Sohosquare, une chapelle catholique, dédiée à saint Patrice. Il prononça dans cette chapelle, le 16 novembre 1799, devant un nombreux concours l'*Oraison* funèbre de Pie VI, qui fut imprimée, et dont il a paru une traduction française, par l'abbé Quéquet, Londres, 1805, in-8°. Le père O-leary mourut à Londres, le 8 janvier 1802.

OLEASTER ou **OLEASTRO** (Jérôme), dominicain portugais, fut envoyé par le roi Jean III au concile de Trente, refusa un évêché, et mourut en 1563. On a de lui des *Commentaires sur le Pentateuque*, dont l'édition de Lisbonne, 1656, in-fol., est fort recherchée; des *Commentaires sur Isaïe*, 1628, in-fol.

OLEG, le deuxième grand-duc de Russie, a fondé la monarchie russe par l'éclat de ses victoires et l'étendue de ses conquêtes, Rourik, son parent, le déclara, en mourant (879), tuteur de son fils Igor, et régent de ses États, dont Nowogorod était la capitale. L'autorité du régent étant affermie, Oleg forma le projet de s'étendre vers le midi (882). Smolensk et Lubetch se soumirent sans faire de résistance. L'armée victorieuse étant arrivée sur les bords du Dnieper, près de Kiew, Oleg la laissa derrière lui, s'avançant avec une suite peu nombreuse, et ayant avec lui le jeune Igor. Ascold et Dir, deux princes varègues ou scandinaves, ainsi que Rourik et Oleg, avaient établi leur résidence à Kiew. Oleg les informe que des marchands varègues, envoyés à Constantinople, par les princes Oleg et Igor, souhaitaient de les voir. Ascold et Dir, qui n'avaient aucun soupçon, étant venus, furent aussitôt entourés par les hommes armés qu'Oleg avait placés dans des bateaux. Celui-ci leur dit, en leur montrant le jeune Igor : « Vous n'êtes point princes, vous n'êtes point issus du sang des princes; mais moi je suis prince; voilà le fils de Rourik. » A ces mots, Ascold et Dir tombèrent percés de coups. Oleg entra en vainqueur dans Kiew. Ayant confié à ses boyards le gouvernement des provinces éloignées, il fit bâtir des villes, et fortifier les places dans lesquelles il distribua son armée. Il régla les impôts que devaient acquitter les peuples qu'il avait soumis. Les uns payaient en argent, les autres en fourrures. Les provinces que le kan des Khozars tenait sous sa domination, lui furent enlevées par Oleg, qui prit (907) la résolution de porter ses armes jusqu'à Constantinople. Les peuples qu'Oleg avait réunis à son empire, flattés par l'appât d'un riche butin, se rangèrent promptement sous ses drapeaux. Le Dnieper fut bientôt couvert par 2,000 barques. La cavalerie suivait le long du fleuve. Igor resta dans Kiew, avec son épouse Olga, cette princesse qui est devenue si célèbre dans les annales russes. Tout étant préparé pour l'expédition, l'on s'avança sur le Dniéper, à travers les contrées habitées aujourd'hui par les Cosaques. Les cataractes du fleuve, que l'impératrice Catherine a vainement cherché depuis à faire disparaître, ne purent arrêter la marche de la flotte. Les Russes, arrivés à ces barrières formées par les rocs, se jetaient dans l'eau pour y trouver un fond, et pour conduire les barques à travers les rochers. Quand ils rencontraient des obstacles insurmontables, ils tiraient les barques hors du fleuve, et les traînaient le long du rivage. Heureusement parvenus jusqu'à la dernière cataracte, ils réparèrent leurs mâts, leurs voiles, leurs gouvernails, et ils entrèrent dans la mer Noire. On arriva devant Constantinople. L'empereur Léon, surnommé le philosophe, avait fait tendre une chaîne pour fermer l'entrée du port. Oleg fit approcher du rivage ses bâtiments légers. Ses troupes s'étant répandues dans les campagnes, y portèrent partout le ravage : on égorgeait les Grecs; on mettait le feu aux palais, aux églises; les prisonniers, quand on en faisait, étaient hachés en pièces; souvent les Russes se donnaient le plaisir barbare de les mutiler, de les faire mourir lentement à coups de flèches; les corps morts étaient jetés dans la mer. Oleg s'approchant de Constantinople, les Grecs effrayés lui envoyèrent une députation, pour le prier d'épargner la ville, et de régler le tribut qu'il exigeait. Oleg, ayant reçu, pour lui et pour ses chefs, de riches présents, consentit à s'éloigner. De son camp, il envoya cinq députés, qui conclurent un traité avec l'empire grec. Les conditions étant arrêtées, et les Russes ayant reçu le tribut, les empereurs Léon et Alexandre eurent avec Oleg une entrevue, dans laquelle ils jurèrent foi au traité, en baisant la croix de Notre-Seigneur. Oleg et ses généraux jurèrent sur leurs armes, par leur dieu Perun, et par Volos, dieu de leurs troupeaux. Avant de se retirer, Oleg alla suspendre à une porte de Constantinople, son bouclier, comme un trophée de sa victoire. A son retour à Kiew, les habitants, éblouis par l'éclat de sa gloire et par la richesse du butin qu'il rapportait, lui donnèrent le nom de *Sage* ou de *Magicien*. Se voyant très-avancé en âge, ce prince envoya, en 912, à Constantinople, des députés qui conclurent un traité d'alliance et d'amitié, fixant sur un pied d'égalité, les rapports des deux nations. Peu après leur retour, Oleg termina sa carrière (912). C'est à lui que les Russes doivent les plus belles provinces de leur empire. Il fut enterré sur la montagne Sczekovitza.

OLEG, prince russe, entra, à la mort du grand-duc Swientoslaw, son père, en possession du pays des Drzewliens, comme étant son apanage (972). Ayant eu le malheur de tuer le fils de Sweneld, qu'il avait rencontré chassant sur ses terres, le père, qui s'était illustré en accompagnant Igor et Swientoslaw dans leurs expéditions, engagea Yaropolk, frère aîné d'Oleg, et grand-duc de Russie, à déclarer la guerre au prince des Drzewliens, et à réunir son apanage au grand-duché de Kiew. Oleg, instruit de ce qui se tramait contre lui, se hâta de marcher à la rencontre de son frère; mais, vaincu par Yaropolk, il fut poussé jusqu'à Obroutch ou Owroutch, ville des Drzewliens, renversé dans un fossé, comme il voulait passer sur un pont pour entrer dans la ville, et écrasé sous les soldats et les chevaux qui tombèrent avec lui. Yaropolk, étant entré dans la ville, fut frappé d'horreur à la vue du corps ensanglanté de son frère, que l'on avait retiré du fond du fossé (977). Deux cents ans plus tard, on voyait encore le tertre que

l'on éleva sur la tombe d'Oleg, pour lui servir de mausolée; et aujourd'hui l'on en montre la place aux voyageurs.

OLEG, prince russe, petit-fils du grand-duc Yaroslaw, fut enfermé en 1078 dans un château par ses oncles, qui craignaient son esprit ambitieux. Étant parvenu à s'échapper, il se mit à la tête d'une troupe d'aventuriers, et désola longtemps son pays par ses brigandages et ses cruautés; chassé des frontières de la Russie, il s'établit dans la principauté de Tmoucorokan, et mourut en 1124.

OLEGGIO (Jean VISCONTI), général des seigneurs de Milan, et tyran de Bologne, dans le 4e siècle, passait pour être fils de l'archevêque Jean Visconti, seigneur de Milan. Il avait pris son nom du château d'Oleggio, sur les bords du Tésin, dont il était seigneur. Avant même que le prélat, que l'on croyait son père, gouvernât Milan, Oleggio fut chargé de commander les armées milanaises. L'affection des soldats, qu'il savait obtenir, et la profonde dissimulation avec laquelle il cachait ses projets, lui procurèrent quelques succès éclatants; mais il ne parut jamais les devoir à sa valeur, ni même à des talents vraiment militaires. L'archevêque Visconti, après avoir, en 1351, employé Oleggio à tenter la conquête de la Toscane, lui confia le commandement de Bologne. Cet archevêque mourut subitement, le 5 octobre 1354; et ses trois neveux, qui lui succédèrent dans la souveraineté, songèrent bientôt aux moyens de dépouiller Oleggio dont ils se défiaient. Celui-ci vit un jour arriver à Bologne le successeur qui lui avait été destiné, et qui demandait la garde des portes et des forteresses. Oleggio s'était attiré la haine des Bolonais, qu'il avait traités avec la dernière cruauté. Sans armée, sans trésor, sans alliés, il osa entrer en lutte avec les plus puissants seigneurs de l'Italie: pour gagner quelques heures, il trompa le successeur qui lui avait été donné; et pendant qu'il l'envoyait occuper une forteresse, il séduisit les soldats, les citoyens et les magistrats, en leur faisant croire qu'il avait reçu contre eux, de Milan, les ordres les plus sévères, et qu'il se refusait à les exécuter. Enfin, dans la nuit du 17 avril 1355, il se fit proclamer seigneur de Bologne: il trouva des alliés dans tous les ennemis des Visconti; et après avoir soutenu avec succès une guerre de 3 ans, il fut reconnu, par les seigneurs de Milan eux-mêmes, comme souverain indépendant, au mois de mai 1358. Oleggio passait pour un des plus grands politiques de son siècle; on le regardait comme l'homme qui réunissait au plus haut degré toutes les qualités propres à faire prospérer un tyran. Il s'était proposé de se faire redouter des citoyens et chérir des soldats: aussi punissait-il les premiers par les supplices les plus effrayants, tandis qu'il pardonnait aux autres leurs fautes avec une générosité chevaleresque. Sa vigilance n'avait jamais été trompée: il avait déjoué tous les complots formés contre lui; il s'était appuyé par de nombreuses alliances, et il paraissait assuré d'un long règne. Tout à coup, il fut attaqué par les Visconti au milieu de la paix, dans le mois d'octobre 1350. Il prit alors le parti de traiter avec le cardinal Albornoz, légat de l'Église, qui, pour soumettre Bologne au saint-siége, offrit en échange à Oleggio la seigneurie de Fermo avec le titre de marquisat. Les Bolonais se flattaient que le moment était venu où ils pourraient se venger du tyran qui les avait gouvernés 5 ans avec une excessive cruauté; mais Oleggio leur échappa, le 31 mars 1360. Il échangea une domination qu'il était sur le point de perdre, contre une seigneurie nouvelle, où il n'avait à craindre aucun ennemi; il y transporta tous ses trésors, et il laissa au légat et aux Bolonais le fardeau d'une guerre commencée à son occasion. Oleggio mourut à Fermo, le 8 octobre 1366; et comme il n'avait point d'enfants, sa seigneurie retourna à l'Église.

OLENSCHLAGER (Jean-Daniel d'), savant publiciste allemand, né en 1711, à Francfort-sur-le-Mein, fit ses études à Leipzig et à Strasbourg, avec beaucoup de succès, et visita ensuite les principaux États de l'Europe, pour s'instruire de la forme de leurs gouvernements. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat, et dans la suite bourgmestre, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Il mourut à Francfort, le 27 février 1778. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 parties in-4°; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers États de l'Empire en Allemagne et en Italie*, ibid., 1748, in-8°; *Histoire de l'empire romain, durant la première moitié du 14e siècle*, ibid., 1755, in-4°; *Nouvelle explication de la Bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4°; *la nouvelle Europe savante* (en allemand).

OLESNIKI (Sbignée), l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la Pologne, né vers 1389, mort à Sandomir en 1455, fut d'abord secrétaire du roi Ladislas Jagellon, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et auquel il eut le bonheur de sauver la vie dans un combat. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint l'évêché de Cracovie, puis le chapeau de cardinal, fut employé par Ladislas dans les ambassades et les affaires les plus importantes, et reçut de ce prince mourant, comme une marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il tenait de la reine Hedwige, sa première femme. Le prélat reconnaissant fit élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, fils aîné de son bienfaiteur: après la mort de ce prince en 1444, il empêcha l'élection de Boleslas, duc de Moscovie, sur lequel on avait jeté les yeux, et eut assez d'habileté ou d'influence pour faire élire Casimir, frère du jeune Ladislas. Une vieillesse honorable et paisible fut la récompense des longs travaux et des importants services du vertueux évêque.

OLGA, épouse d'Igor, 3e grand-duc de Russie, est en grande vénération dans l'Église de sa nation, qui lui est redevable de la première introduction du christianisme. Née d'une famille obscure, elle demeurait près de Pskow, dans un village où le jeune Igor venait souvent de Kiew, pour prendre le plaisir de la chasse. Ayant vu Olga, il fut frappé de sa modestie, des qualités de son esprit, et lui offrit sa main (903). Il est fait mention de cette princesse dans le traité que le grand-duc Igor, son époux, conclut, en 945, avec l'empire grec. La même année, Igor fut tué dans une expédition contre les Drzewliens (habitants des forêts). Olga prit la régence du grand-duché, son fils Swientoslaw étant trop jeune pour gouverner. Elle vengea la mort de son mari d'une manière

éclatante et même barbare, si l'on en doit croire le récit de Nestor. Laissant son fils à Kiew, elle alla visiter les provinces septentrionales du duché. Elle partagea les terres en bailliages et en communes, et régla les contributions que chaque bailliage devait acquitter au trésor public. La sagesse de sa conduite fut telle, que 150 ans après, le peuple se rappelait encore ce voyage avec reconnaissance. Les habitants de Kiew conservaient précieusement le traîneau dont elle s'était servi. Cette princesse avait vécu jusque-là dans le paganisme. La ville de Kiew renfermant un grand nombre de chrétiens, elle put avoir des conférences avec les pasteurs de cette Église naissante. Ayant pris la résolution d'embrasser la religion chrétienne, et jugeant que son fils Swientoslaw était en état de gouverner, elle partit de Kiew (955) pour aller à Constantinople, recevoir le baptême. Le patriarche Théophylacte l'instruisit et la baptisa; Constantin Porphyrogénète fut son parrain. Cet empereur a lui-même décrit la réception qu'il fit à cette princesse. A son départ, Olga, qui, au baptême, reçut le nom d'Hélène, fut comblée de présents par l'empereur, qui la nomma même sa fille. Elle devait avoir alors au moins 60 ans. Revenue à Kiew, Olga employa tous les moyens pour toucher le cœur de son fils. Le jeune Swientoslaw permettait à ses sujets de recevoir le baptême; mais il demeura opiniâtrement attaché aux superstitions du paganisme. La gloire d'être le *Clovis* des Russes, était réservée au petit-fils d'Olga, Wladimir le Grand, qui fut baptisé avec les habitants de Kiew, en 988. Swientoslaw, à l'instigation de l'empereur Nicéphore, s'était jeté sur la Bulgarie, qu'il avait soumise à ses armes. Pendant qu'il n'était occupé que de plaisirs, à Przéyaslawetz, sur le Danube, capitale du royaume qu'il venait de conquérir, les Petschénègues, peuples barbares, qui habitaient les bords du Wolga et du Don, vinrent se jeter sur Kiew, où Olga s'enferma avec ses petits-fils. Un général russe arriva heureusement pour la délivrer. Swientoslaw, qui accourut à la hâte, tomba sur les barbares, et les poussa loin de ses frontières. Olga mourut 4 jours après (968). Elle avait défendu que l'on célébrât des fêtes sur sa tombe, à la manière des idolâtres. L'Église grecque a placé cette princesse dans le calendrier de ses saints.

OLGIATI (Jérôme), serviteur de Galeaz Sforce, duc de Milan, fut l'un des assassins de ce prince, avec Visconti et Lampugnani. Cet attentat eut lieu le 26 décembre 1746. Arrêté bientôt avec ses complices, Olgiati montra la plus grande intrépidité dans les supplices.

OLGIERD, grand-duc de Lithuanie, père du grand Jagellon, n'était que le second fils de Gédymin. Après la mort de son père arrivée en 1341, ayant écarté son aîné et gagné l'armée, il s'empara de l'autorité souveraine. Son règne ne fut qu'une suite de guerres continuelles. On le trouvait partout armé contre les Polonais, contre les chevaliers teutoniques qui avaient conquis la Prusse, contre les Russes et les Tartares. Intrépide sur le champ de bataille, il recourait, quand ses intérêts semblaient le demander, à la ruse et à la perfidie. Connaissant bien l'art de prévenir, de tromper ses ennemis et de leur cacher le secret de ses résolutions, il finit par soumettre les villes de Pleskow et Nowogorod-Welki, qui, enrichies par leur commerce et leur industrie, s'étaient érigées en républiques sous l'autorité suzeraine des czars moscovites; mais il fut battu en Prusse, dans les plaines d'Onkaïm (1346) et sur la Strawa, près de Labiau. Ayant promptement réparé ses pertes, il continua de répandre la terreur parmi les chevaliers teutoniques. A cette époque, la Russie était le théâtre de guerres sanglantes, les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais, la regardant comme une proie qui leur était destinée. Casimir le Grand, roi de Pologne, s'était emparé des palatinats de Chelm, de Wlodzimir et de Luck. Olgierd les lui enleva en 1350. Après une guerre longue, désastreuse, on fit la paix. Casimir céda la Podlasie, de l'autre côté du Bug, gardant la Russie-Rouge; il donna à Lubard, un des frères d'Olgierd, la Volhinie, jusqu'à la Turza, se réservant les droits de suzeraineté. Ces arrangements ne convenaient pas trop au fier Olgierd; mais ses armes étaient occupées dans d'autres contrées; il y consentit. Après la mort d'Usbeck (1341), les Tartares du Kaptschak, dont il était le chef, s'affaiblirent en se divisant. Une de leurs hordes, celle des Przekopciens ou Przekopes s'établit dans la Crimée, près de la ville dont ils ont pris le nom, et dans les déserts qui avoisinent la mer Noire. Olgierd, poussant toujours ses conquêtes sur la Russie, s'approchait de plus en plus de ces hordes sauvages; enfin il pénétra dans la Crimée et pilla les trésors que les Tartares y avaient amassés, en ravageant tant de provinces et de royaumes. Depuis cette époque, les Tartares de Przekope, placés sous la protection de la Lithuanie, reçurent d'elle des chefs et des lois. Olgierd, en paix avec le roi Casimir, prit les armes pour la défense du duc de Twer, un de ses parents, qui avait imploré son secours contre Dmitri, surnommé Donskoï, grand-duc de Russie. La Lithuanie était si puissante, qu'elle étendait ses frontières jusqu'à Mojaïsk, n'ayant que quelques jours de marche jusqu'à Moscou. Olgierd alla trois fois (1368, 1370 et 1372), insulter le Kremlin et piller la capitale des czars. On conclut à Borobsk un traité qui assurait l'indépendance des duchés de Twer, de Brzansk et de Razan; Dmitri s'engageait aussi à acquitter les tributs dus aux Tartares. Mais les hordes s'étant affaiblies par leurs divisions, les Russes cherchèrent à regagner leur indépendance. Dans les champs de Kulikow, sur la Nieprawda, près du Don, on en vint à une bataille sanglante (1380). Les Tartares, sous leur chef Mamaï, furent complétement défaits, et depuis ce moment, la Russie secoua le joug que les barbares lui avaient imposé. Pendant qu'Olgierd agissait contre la Russie, son frère, Keystud, combattait les chevaliers teutoniques. Ce prince, fait prisonnier (1360), et honorablement traité par les chevaliers, s'enfuit. Il défendit courageusement Kowns, mais il ne put empêcher la prise de cette ville (1362). Son fils, plus heureux, sauva Grodno (1363). Olgierd et Keystud s'avancèrent avec leurs fils Jagellon et Witold, à la tête de 70,000 hommes (1370) jusque sous les murs de Zudau. Quoique vaincus, après une bataille sanglante, ils se maintinrent pendant quelque temps en Prusse, malgré les efforts des chevaliers. Forcés, à la fin, de se retirer au delà de Wilna, ils ramassèrent leurs forces et repoussèrent les chevaliers au delà de leurs frontières. Olgierd mourut en 1381, lais-

sant à Jagellon, son fils aîné, le soin de terminer ces guerres désastreuses.

OLHAGARAY (Pierre), historiographe, né dans le Béarn au 16e siècle, d'une famille protestante, fut pasteur à Mazères, et obtint de Henri IV le titre de son historiographe. On a de lui une *Histoire de Foix, Béarn et Navarre*, Paris, 1609, in-4°, dans laquelle on trouve d'intéressants détails sur les troubles religieux de ces provinces et la jeunesse de Henri IV.

OLIBRIUS. *Voyez* **OLYBRIUS.**

OLIER (Jean-Jacques), curé de St.-Sulpice et fondateur de la société des prêtres de ce nom, était né en 1608. Il répandit ces utiles établissements dans toute la France, et jusqu'au Canada, et mourut en 1657, accablé d'infirmités précoces, suite de ses travaux et de ses austérités. Ami de St. Vincent de Paule, Olier a été loué par Bossuet et Fénélon. On a de lui : *Traité des saints ordres*, 1676, in-12; *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, 1689, in-24; *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, 1691, in-24; *Journée chrétienne*, 1672, in-12; *Explication des cérémonies de la grand'messe*, 1655, in-12; *Recueil de Lettres*, 1674, in-12. Le P. Giry a publié *Abrégé de la vie d'Olier*, et l'abbé Nagot une *Vie* du même pasteur, 1818, in-8°. La congrégation des prêtres de St.-Sulpice a survécu à la révolution et dirige encore plusieurs séminaires.

OLIER DE NOINTEL. *Voyez* **NOINTEL.**

OLIMPO (le P. Balthasar), poëte italien, était né vers la fin du 15e siècle à Sassoferrato, dans l'État de l'Église. Dans sa jeunesse, il cultiva les lettres et composa un grand nombre de vers sur des sujets d'amour et de dévotion. Les poésies d'Olimpo, accueillies de ses contemporains avec une faveur singulière, ne sont plus recherchées que des curieux. Des motifs, que l'on n'a pu découvrir, le décidèrent tout à coup à renoncer au monde. Il embrassa la règle de Saint-François, dans l'ordre des frères mineurs, ou cordeliers, et mourut vers 1550. Ses différents recueils de vers sont intitulés : *la Parthenia, la Pegasea, l'Olimpia, l'Ardelia, la Camilla, le Phenice, il Linguaggio*, etc.

OLINA (Jean-Pierre), ornithologue, naquit vers la fin du 16e siècle à Orta, dans le Novarese. Ayant pris ses degrés en droit, il s'établit à Rome, où il exerçait la profession d'avocat. Joignant au goût de l'histoire naturelle celui de la musique, il employa ses loisirs à former une collection d'oiseaux chanteurs, et fit une étude spéciale de leurs mœurs et de leurs habitudes. Des observations qu'une longue expérience l'avait mis à portée de recueillir, il composa l'ouvrage intitulé : *Uccelliera, ovvero discorso della natura e proprietà di diversi uccelli, e in particolare di que che cantano*, Rome, 1622, in-4°, figures.

OLIVA (Fernand-Perez d'), savant littérateur, né à Cordoue en 1497, est le premier écrivain espagnol qui ait donné à la prose l'élégance et l'harmonie qui semblaient jusqu'alors réservées pour la poésie. Il mourut à peine âgé de 36 ans, lorsqu'il venait d'être nommé précepteur du fils de Charles-Quint. Ambr. Morales, neveu et disciple d'Oliva, a publié le recueil de ses *OEuvres*, Cordoue, 1586 ou 1588, in-4°. Parmi les pièces que renferme ce volume, on distingue le *Traité de la langue castillane*; celui *des puissances de l'âme*; le *Dialogue de la dignité de l'homme*, premier modèle que la littérature espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, élégant et noble.

OLIVA (Jean), littérateur et antiquaire, né à Rovigo le 11 juillet 1689, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Ses talents le firent distinguer par le cardinal de Rohan, qui lui offrit une place de bibliothécaire en France. Il accepta cette proposition, vint à Paris en 1722, et publia les *Histoires* et les *Lettres* de Pogge sur les manuscrits. Ce savant bibliographe mourut à Paris le 19 mars 1757, laissant divers ouvrages pleins d'érudition et de sagacité. Quelques-uns de ses opuscules ont été réunis sous le titre d'*OEuvres diverses*, 1758, in-8°, précédées de l'*Éloge* de l'auteur par Ch.-Arm. Lescalopier, son ami.

OLIVAREZ (Gaspard GUZMAN, comte, duc d'), fameux ministre espagnol, était de l'ancienne maison de Guzman, l'une des plus illustres de Castille. Il naquit à Rome où son père avait été envoyé en ambassade, sous Sixte-Quint, dans une maison bâtie sur les ruines de l'ancien palais de Néron; circonstance qu'on n'aurait pas remarquée, si les ennemis d'Olivarez n'eussent pas cherché à en tirer des inductions défavorables à son caractère. Il fit ses études, à l'université de Salamanque, avec beaucoup de distinction; appelé à la cour, il s'attacha à gagner la confiance de l'infant (depuis, Philippe IV), et y réussit. Ce prince, étant monté sur le trône à l'âge de 16 ans (1621), lui abandonna l'expédition de toutes les affaires : mais Olivarez laissa le titre de ministre à Bernard de Zuniga, son oncle, instituteur du jeune roi et auquel il devait sa faveur; et cet éloignement apparent pour les grandeurs augmenta encore l'affection que lui portait Philippe. Au bout de quelques mois, il reçut le brevet de duc de San-Lucar, et, cessant de dissimuler, il prit les rênes de l'administration avec l'autorité la plus étendue. Il engegea le jeune roi à se donner le titre de Grand, que les contemporains lui refusèrent bientôt; annonçant ainsi d'avance, les vastes projets qu'il apportait dans le maniement du pouvoir. Ce siècle était celui des favoris : Buckingham en Angleterre, et Richelieu en France, gouvernaient avec la même autorité qu'Olivarez en Espagne. Ces trois ministres se haïssaient réciproquement, et tour à tour unis les uns contre les autres, ils ne semblaient être occupés que des moyens de se nuire. Olivarez, moins actif et plus scrupuleux que ses deux rivaux, fut presque constamment malheureux : ses entreprises échouèrent, parce qu'elles péchaient par la base. Il voulut rétablir d'abord la splendeur de l'Espagne, par des négociations et des armées. Le mal était au dedans; et ses efforts, ses guerres, ne firent que l'aggraver. C'est à son administration qu'on fait remonter la décadence de la monarchie espagnole. Néanmoins d'utiles règlements signalèrent l'avénement d'Olivarez au ministère : il favorisa les mariages par des exemptions de taxes, et tâcha d'attirer en Espagne des ouvriers et des cultivateurs étrangers, en leur offrant des avantages considérables. Les Espagnols avaient généralement désapprouvé la trêve conclue avec les Hollandais, par le duc de Lerme : Olivarez en attendait le terme avec non moins d'impatience que le prince de Nassau; il se flattait

que la France toute entière à ses troubles intérieurs, et l'Angleterre, abusée par des promesses, ne prendraient aucune part aux sanglants débats qui allaient se renouveler entre l'Espagne et les provinces détachées de la métropole. S'exagérant ses ressources, il crut pouvoir soutenir à la fois la guerre dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, et rétablir dans toute l'Europe la supériorité que l'Espagne avait perdue; mais l'activité des Hollandais, et le génie de Richelieu, trompèrent tous ses calculs. Olivarez envoya dans les Pays-Bas Spinola, l'un des premiers généraux de ce siècle; mais tandis que celui-ci prend Breda, après un long siége, les Hollandais portent la guerre dans l'Inde, et s'emparent du Brésil. En Allemagne, les Espagnols obtiennent quelques succès ; ils surprennent la ville de Trèves, et l'électeur qui s'était mis sous la protection de la France; mais ils sont chassés de la Valteline et du Piémont par les Français, qui se rendent maîtres de l'Artois, dont la possession leur est confirmée par les traités. En 1640, les Catalans, qu'Olivarez avait dépouillés de leurs priviléges, courent aux armes, massacrent le vice-roi, et proclament leur indépendance. Les Portugais, humiliés par le premier ministre, et opprimés par son gendre Vasconcellos, suivent cet exemple, et mettent sur le trône Jean de Bragance. Olivarez ne se dissimulait pas l'embarras de sa position; il ne partageait pas la tranquillité qu'il avait cherché à inspirer à son maître; mais il se flattait de triompher de tous les obstacles. Il avait envoyé des troupes dans la Catalogne, avec l'ordre d'user de la dernière rigueur envers les fauteurs de la rébellion. Il fit marcher sur les frontières du Portugal, un corps d'armée trop faible pour soumettre ce royaume, mais qui servit du moins à maintenir dans le devoir l'Andalousie, disposée à un soulèvement. Cependant les Catalans, réduits au désespoir par l'inflexible sévérité d'Olivarez, appellent les Français à leur secours; et Barcelone leur ouvre ses portes. Le ministre se flatte encore d'éloigner de l'Espagne un ennemi si dangereux, en favorisant secrètement la révolte de Gaston d'Orléans : mais Richelieu fait échouer tous ses projets; et dans le même temps les Français, maîtres du Roussillon, menaçent d'envahir l'Espagne, qui est hors d'état de leur résister. Ce fut alors que les ennemis d'Olivarez, auxquels la cour d'Autriche s'était réunie, tentèrent tout pour le renverser. Philippe IV, obligé de céder aux représentations des grands, n'osa point lui apprendre sa disgrâce; mais il l'éloigna au moment même où la mort du cardinal de Richelieu semblait autoriser le comte-duc à espérer qu'il pourrait réparer toutes les pertes de l'Espagne. Olivarez soutint ce revers avec beaucoup de fermeté; il quitta secrètement Madrid pour ne point être exposé aux insultes de la populace, et se retira dans sa maison de Lucches, fixée pour son exil. De là, il adressa au roi un *Mémoire* où il cherchait à justifier sa conduite, en inculpant ses principaux ennemis. Cette pièce, qu'il eut l'imprudence de rendre publique, produisit un effet contraire à celui qu'il en avait attendu. Le roi, disposé à rappeler un favori qu'il regrettait, le relégua à Toro, dans le royaume de Léon, où il mourut quelques mois après, en 1643. L'*Histoire d'Olivarez* a été écrite en italien, par don J. J. d'Ischia, Udine, 1653, in-24. L'*Histoire de son ministère*, par le comte de la Roca, a été traduite en français, *avec des réflexions politiques*, Cologne, 1673, in-12.

OLIVE (Pierre-Jean), cordelier de Sérignan, diocèse de Béziers, mort au couvent de son ordre à Narbonne, en 1297, se déclara pour la pauvreté évangélique avec un zèle qui déplut à ses confrères. Ceux-ci cherchèrent dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, des erreurs qu'ils firent censurer. Olive confondit ses accusateurs devant le chapitre général tenu à Paris en 1292; mais ses restes n'en furent pas moins déterrés, par ordre de Jean XII, et brûlés publiquement avec ses écrits, en 1325.

OLIVE (Simon d'), savant magistrat, né à Toulouse, d'une famille distinguée de la robe, fut nommé conseiller au parlement de sa ville natale en 1628, et fut chargé, après la soumission de Montauban, d'exécuter l'édit qui y réglait l'instruction publique. Il sentit l'un des premiers que l'éloquence était incompatible avec cet amas de citations que l'on prodiguait alors dans les plaidoyers. Ses *OEuvres* ont été publiées à Lyon, 1650, in-fol. Ses *Questions notables de droit* ont été imprimées séparément in-4°.

OLIVE (Jean), jésuite de Cahors, mort en 1636, à l'âge de 50 ans, à Bordeaux, où il professait la grammaire, a laissé quelques *odes* latines et françaises insérées dans la *Couronne du Parnasse de Guienne*, Bordeaux, 1620.

OLIVECRANTZ (Jean Paulin), homme d'État suédois, né à Strengnès en 1633, jouit de la faveur de la reine Christine, qui, lors de son abdication, le fit nommer gouverneur général des domaines qu'elle s'était réservés. Il fut envoyé comme ambassadeur de Charles XII au congrès de Nimègue, et mourut à Stockholm en 1707. Il joignait à de grands talents pour les affaires, de vastes connaissances en littérature. On a de lui un *Discours* en grec, à la louange de la reine Christine, Upsal, 1646; *Tabulæ in Hug. Grotii de jure belli et pacis libros*, Kiel, 1688, in-fol.; des *poésies* grecques et latines.

OLIVER (Jean), peintre anglais, naquit en 1556. Il reçut de Hilliard les premiers principes de son art; mais c'est à Fréderic Zucchero qu'il dut les talents qui ont fait sa réputation. Son genre favori était le portrait, et il peignit avec succès les personnages les plus distingués de son temps. Toutefois il ne négligea pas le genre de l'histoire, dans lequel il obtint une égale réputation. Il était dessinateur habile et correct : sa touche était franche et délicate; et quoique, en général, il n'ait peint qu'en miniature, son faire est toujours large. Ses desseins sont extrêmement finis, et l'on en fait un cas extraordinaire : ils offrent, en grande partie, des copies d'après le Parmesan. On conserve précieusement plusieurs portraits qu'il a exécutés d'après nature : ceux de la reine Élisabeth, de la reine Marie Stuart, du prince Henri, et de Ben Johnson, sont d'un fini admirable. C'est d'après une de ses miniatures que Rubens et Vandyck ont peint le portrait du roi Jacques. On conserve dans la collection de la feue reine mère Caroline, à Kensington, un de ses dessins capitaux, représentant le *Christ au tombeau*, ainsi qu'un autre dessin du *Massacre des Innocents*, d'après Raphaël. Il mourut en 1617.

OLIVER (PIERRE), fils du précédent, naquit à Londres, en 1601, et se distingua comme peintre en miniature et graveur à la pointe. Il ne tarda pas à égaler son père; et son talent se perfectionnant avec l'âge et par les nombreux travaux dont il fut chargé, il parvint à le surpasser par le beau fini de ses portraits. Quoiqu'il n'eût jamais quitté Londres, sa réputation était répandue dans les trois royaumes. Il y avait dans la collection des rois Charles Ier et Jacques II, 30 tableaux d'histoire de sa main : 7 d'entre eux ont été sauvés lors de la dispersion de cette riche collection, et sont conservés dans le palais de la reine Caroline, à Kensington. La duchesse de Portland possède un tableau capital qui représente *la femme de cet artiste*, peinte par lui-même. Il pratiqua la gravure à l'eau-forte avec succès; et l'on connaît de lui quelques petits sujets historiques, exécutés avec beaucoup de finesse. Il mourut à Londres, vers l'an 1654.

OLIVER (JEAN), peintre et graveur, naquit à Londres, en 1616. On le croit cousin du précédent. Il se fit, dans la peinture sur verre, une réputation méritée. L'âge n'affaiblit ni son talent ni son imagination. On en a la preuve dans les beaux vitraux qu'il a exécutés, à l'âge de 84 ans, dans l'église du Christ, à Oxford, et qui représentent *saint Pierre délivré de sa prison par un ange*. L'inscription qu'il a mise au bas de ce tableau, prouve qu'il s'appelait *Jean* et non pas *Isaac*, comme l'ont cru quelques historiens, qui le confondent avec le peintre en miniature de son nom. Il mourut à Londres, dans les premières années du 18e siècle.

OLIVERO. *Voyez* **OLIVIERI**.

OLIVEROTTO DE FERMO, général italien, avait acquis, à la fin du 15e siècle, quelque réputation comme condottiere : il s'était attaché à César Borgia, qui l'employa dans plusieurs guerres, entre autres, contre les Florentins. Oliverotto, de retour à Fermo en 1501 ou 1502, invita dans sa maison, à un grand repas, son oncle Jean Frangiani, l'homme le plus considéré de Fermo, avec les chefs de la magistrature, de la noblesse et du peuple. Au milieu du festin, ses soldats, d'après son ordre, se précipitèrent dans la salle, massacrèrent tous les convives; et Oliverotto demeura souverain de sa patrie. Le tyran de Fermo, après avoir servi César Borgia, entra dans la ligue formée contre lui à la Magione, dans l'État de Pérouse. Borgia s'efforça de le regagner ainsi que les Orini et les Vitelli; et Oliverotto, qui s'était souillé lui-même par une trahison si noire, se confia aux serments du plus perfide des hommes. Il attendit Borgia, à Sinigaglia, avec ses compagnons d'armes, et il y fut massacré par son ordre, le 31 décembre 1502.

OLIVET (JOSEPH THOULIER D'), l'un des meilleurs grammairiens français, né à Salins en 1682, fut admis jeune encore chez les jésuites, qui l'envoyèrent successivement au collége de Reims, à Dijon et à Paris, pour y faire son cours de théologie. Il s'était d'abord exercé à faire des vers français; mais il les brûla, et se mit à étudier les orateurs anciens, et surtout Cicéron, pour se préparer à la carrière de la chaire. Cependant ses confrères, voulant lui faire continuer l'*Histoire de la Société*, l'envoyèrent recueillir des documents à Rome en 1713. D'Olivet, qu'effrayait ce travail, s'en débarrassa en sortant de la société, et se voua dès lors sans partage à des études plus chères. En 1723, il fut admis à l'Académie française, à laquelle il fut très-utile pour la révision du *Dictionnaire*, et dont les suffrages l'engagèrent à publier, en 1738, des *Remarques grammaticales* sur Racine. Il allait essayer le même travail sur Boileau, lorsqu'une proposition qui lui fut faite par le ministère anglais de préparer une édition complète des *Œuvres* de Cicéron, lui donna l'idée d'élever ce monument à la gloire de son pays même et de le consacrer à l'éducation du Dauphin. Un autre honneur lui était réservé, celui de recevoir à l'Académie Voltaire, dont il avait dirigé les premières études littéraires, et qui lui conserva toujours la tendresse la plus respectueuse. D'Olivet, par sa brusque franchise, se fit quelques ennemis qui ne laissèrent pas que de troubler son repos; mais il faut dire aussi qu'il resta constamment fidèle aux hommes qui furent vraiment ses amis. Le président Bouhier, Boileau, J. B. Rousseau et d'autres encore furent de ce nombre. Le savant abbé mourut à Paris le 8 octobre 1768, laissant une réputation qui durera autant que la langue française : il était né grammairien et traducteur, comme d'autres naissent poëtes. Comme éditeur, on citera de lui : *Ciceronis opera omnia, cum delectu commentariorum*, Paris, 1740-1742, 9 vol. in-4°; *Poemata didascalica nunc primùm vel edita vel collecta*, 1749, 3 vol. in-12; *Opuscules sur la langue française*, par divers académiciens, 1754, in-12. Parmi ses traductions : *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, 2 vol. in-12; *Philippiques* du Démosthène, et *Catilinaires* de Cicéron, in-12; *Pensées* de Cicéron, 1744, in-12; souvent réimprimé. Enfin, comme écrivain : *Histoire de l'Académie française*, depuis 1652, où Pellisson avait fini son travail, jusqu'à l'année 1700, Paris, 1729, 2 tomes in-4°; 1730, 2 vol. in-12; 6 *Lettres au président Bouhier*, publiées d'abord séparément, et réunies ensuite; un recueil d'*Opuscules littéraires*, 1767, in-12; enfin un *Traité de la prosodie française*, et des *Essais de grammaire*. (*Voyez* son *Éloge* dans le tome VI de l'*Histoire des membres de l'Académie française*, par d'Alembert.)

OLIVET. *Voyez* **FABRE D'OLIVET**.

OLIVETAN (PIERRE-ROBERT), parent de Calvin, né à Noyon vers la fin du 15e siècle, fut un des premiers à propager les principes de la réforme à Genève, où il remplissait l'emploi de précepteur. Forcé de s'éloigner de cette ville, il se retira dans le comté de Neufchâtel, où il publia une traduction de la Bible, sous ce titre : *la Bible qui est toute la sainte Écriture*, etc., Neufchâtel, 1535, 2 parties in fol : cette prétendue traduction n'est que la version retouchée de Lefèvre d'Estaples; mais Olivetan n'en eut pas moins l'impudence de se vanter d'avoir traduit sur les textes originaux. Son édition, qui est la première à l'usage des protestants, est très-rare; mais elle n'a guère d'autre mérite. Olivetan mourut à Ferrare en 1538.

OLIVEYRA (SALOMON BEN DAVID DE), savant rabbin portugais, professa avec distinction dans l'académie hébraïque d'Amsterdam, et mourut dans cette ville, en 1708. Nous avons de lui : *Jad leschan* (Main de la langue), petite grammaire hébraïque, et *Dal Sophetim*, abrégé de grammaire chaldaïque, en langue portugaise,

Amsterdam, 1689, in-8°; *Etz Chaiim* (Arbre de vie), lexique hébraïco-portugais, qui contient toutes les racines du texte sacré, Amsterdam, 1682; *Ajeled aavim* (Biche aimable), rhétorique hébraïque, Amsterdam, 1665, in-8°; *Searseoth gavluth* (Chaine de la barrière), etc.

OLIVEYRA (François-Xavier d'), né à Lisbonne, le 21 mai 1702, d'une famille distinguée, succéda à son père dans le poste de secrétaire d'ambassade auprès de la cour de Vienne. C'est là que ses liaisons avec quelques luthériens lui inspirèrent contre la religion catholique des préventions qui lui firent perdre sa place. Il se rendit en Hollande, puis en Angleterre, et mourut à Hackney en 1783. Parmi ses écrits, dont on trouve la liste dans le *Gentlemen's Magazine*, mai 1784, on distingue les *Mémoires* de ses voyages, 1741-1742, 2 vol. in-8° (en portugais); des *Lettres familières*, historiques, politiques et critiques, 1743 (en français). Il a laissé sous le titre d'*Oliveyriana*, des *Mémoires historiques, littéraires*, etc., 27 vol. in 4°.

OLIVI (Joseph), célèbre naturaliste, naquit en 1769 à Chioggia, dans les États de Venise. Après avoir terminé ses études, il fut admis, à 16 ans, dans la congrégation de Philippi; mais sa santé chancelante l'obligea bientôt d'en sortir, et il alla à Padoue demander à la médecine quelques soulagements à ses souffrances. Les docteurs lui ayant conseillé l'exercice et le changement d'air, il parcourut les bords de l'Adriatique, recueillant des plantes, des insectes, et faisant d'utiles observations. Le travail qu'il entreprit pour déterminer l'influence de la lumière sur les végétaux lui fit beaucoup d'honneur. Il a consigné ses principales observations, dans l'ouvrage suivant, qui suffit pour lui donner une place honorable parmi les naturalistes du 18e siècle: *Zoologia Adriatica, ossia Catalogo degli animali del golfo e delle lagune di Venezia*, Bassano, 1792, in-4°, figures. Les académies de Berlin, de Copenhague, de Prague, etc., s'empressèrent de s'associer l'auteur; et le sénat de Venise créa pour lui la charge de surintendant de l'agriculture et de l'économie politique. Mais Olivi ne jouit pas longtemps de ces honneurs; il mourut à Padoue le 30 août 1795.

OLIVIER (Jacques), premier président du parlement de Paris, était l'un des neuf enfants d'un procureur qui, en 1488, avait quitté pour la capitale le séjour de Bourgneuf, près de la Rochelle, et y avait amassé de grands biens. Olivier jouissait d'une juste considération au parlement, lorsque Louis XII lui confia les fonctions d'avocat général. Il les échangea contre une place de président à mortier, en 1507; et 3 ans après il passa, en qualité de chancelier, dans le duché de Milan, dont le valeureux Gaston de Foix était gouverneur. La vénalité des charges n'avait pas encore altéré les éléments honorables de la magistrature : François Ier, que devait tenter un jour cet expédient facile, germe de beaucoup d'abus, récompensa les services d'Olivier, en l'élevant (1517) à la première dignité du parlement. Olivier n'en fut décoré que peu de temps, étant mort le 20 novembre 1519.

OLIVIER (Jean), frère du précédent, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, devint grand aumônier et vicaire général de l'abbaye de Saint-Denis, puis abbé de Saint-Médard, enfin évêque d'Angers, et mourut dans son château près de cette ville, le 12 avril 1540. On a de lui un poëme intitulé *Pandora*, 1542, in-12, traduit en vers français, par Guillaume-Michel de Tours.

OLIVIER (François), chancelier de France, né à Paris en 1497, était fils de Jacques Olivier. D'abord simple avocat, puis conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ambassadeur, chancelier de Marguerite, reine de Navarre, il obtint en 1543 le rang de président à mortier, et, 2 ans après, la place éminente de chancelier du royaume. Il ne tarda pas à se signaler dans cet emploi par des règlements sages, des mesures prévoyantes; mais il échoua dans son projet de mettre un frein aux excès du luxe. Ses lois somptuaires restèrent sans exécution; et sa rigidité lui attira de nombreux ennemis, à la tête desquels se trouvait Diane de Poitiers. Cette célèbre favorite parvint à ébranler son crédit auprès du roi. Invité à donner sa démission, il déclara que, n'ayant pas démérité, il ne pouvait renoncer à son inamovibilité. Toutefois il consentit à ce que l'on détachât de son office toute la partie active, qui fut donnée, avec le titre de garde des sceaux au président Bertrandi. Olivier, réduit ainsi au titre seul de chancelier, se retira dans une terre qu'il avait près de Montlhéri, et s'y livra aux douceurs de l'étude et à la culture des champs. C'est alors que Lhôpital, placé à la chambre des comptes, et abreuvé des dégoûts que lui suscitait sa surveillance sévère sur les finances de l'État, trouva des consolations dans les conseils et l'approbation d'Olivier, avec lequel il était lié depuis longtemps. Rappelé au conseil sous le règne si court et si orageux de François II, Olivier, affaibli par la vieillesse, manqua de force pour contenir le cardinal de Lorraine, qui, en tirant le chancelier de sa retraite, n'avait eu pour but que de couvrir ses propres actes de la réputation de ce vertueux ministre. Lors de la découverte de la conjuration d'Amboise, Olivier insista en vain pour que les listes de proscription ne s'étendissent qu'aux chefs. Il ne put arrêter les supplices commandés par les Guises. Un grand nombre des victimes lui reprochèrent en face d'avoir sacrifié ses propres principes à la faveur. Une profonde mélancolie s'empara de ce respectable vieillard, et il mourut le 30 mars 1560.

OLIVIER (Séraphin), cardinal, né à Lyon en 1538, embrassa l'état ecclésiastique, professa le droit canon à Bologne, et se rendit à Rome, où Pie V le fixa par une charge d'auditeur de Rote. Il fut attaché pendant 40 ans à ce tribunal. Clément VIII le créa cardinal à la recommandation de Henri IV. Il mourut le 10 mars 1609, laissant un recueil intitulé : *Decisiones rotæ romanæ*, Rome, 1614, 2 vol. in-fol.; réimprimé à Francfort en 1615, avec des notes et des additions. Le cardinal Olivier, communément désigné sous son prénom de Séraphin, était, suivant la *Gallia christiana*, de la même famille que le chancelier, et, suivant de Thou, le fils naturel de ce magistrat.

OLIVIER (Claude-Mathieu), avocat au parlement d'Aix, né le 21 septembre 1701 à Marseille, se fit une grande réputation dans le barreau de Provence, fut un des fondateurs de l'Académie de Marseille, et mourut le 24 octobre 1736. On a de lui : *Histoire de Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre*, 1740, 2 vol. in-12; quelques *Dissertations* dans les *Mémoires de littérature*

et d'histoire, de Desmolets, et dans le *Recueil de l'Académie.*

OLIVIER (GUILLAUME-ANTOINE), voyageur et célèbre entomologiste, né près de Fréjus le 19 janvier 1756, s'adonna avec passion à l'étude des plantes et des insectes, et publia plusieurs ouvrages fort importants pour les sciences naturelles. La révolution l'ayant détourné de ses occupations, il accepta avec Bruguière une ambassade que le ministre Roland avait eu l'idée d'envoyer au roi de Perse. Il supporta les fatigues et les dangers d'une expédition aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence (décembre 1798), rapportant de nombreuses collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis à l'Institut en 1800, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiques, fit des rapports, et rédigea de nouveaux mémoires, tant pour l'Institut que pour la Société d'agriculture, dont il faisait également partie. Attaqué depuis plusieurs années d'une maladie de langueur, il mourut le 1er octobre 1814 à Lyon, en revenant de Provence, où les médecins l'avaient envoyé pour respirer l'air natal. On a de lui des *Mémoires* sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique, épars dans les recueils scientifiques; *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4°, avec 363 planches; *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1789-1819, 9 vol. in-4°. Il a eu pour collaborateurs dans cet ouvrage Mauduyt, Latreille et Godard; *Voyages dans l'empire ottoman, l'Égypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-8°, avec atlas; plusieurs articles dans le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts*, de Déterville. L'*Éloge d'Olivier*, lu à l'Institut par Cuvier, se trouve dans le tome Ier du recueil de ses *Éloges historiques.*

OLIVIER (AUGUSTIN D'), jurisconsulte, né à Carpentras en 1732, d'une famille originaire d'Avignon, et anoblie dans la robe dès le commencement du 17e siècle. Il mérita par une rare capacité dans les affaires l'estime du parlement de Provence, commis pour la réunion du comtat Venaissin à la France, effectuée dès l'année 1768, à l'occasion des différends survenus entre la cour de Rome et celle de Versailles. Le dévouement que ce jurisconsulte avait montré pour le saint-siége, en occupant l'emploi de chancelier de la rectorie du Comtat, donna lieu, en 1777, au pape Pie VI, d'élever cet emploi au rang des magistratures dont la noblesse est transmissible. Lorsque la révolution française éclata dans Avignon, il fut en butte à la vengeance des révolutionnaires, pour avoir eu le courage, en sa qualité de chancelier, de recevoir les protestations du vice-légat contre l'insurrection de ceux des Avignonais qui méconnaissaient la souveraineté du pape, tandis que le secrétaire d'État et archiviste de la légation n'avait pas osé authentiquer ces protestations. Ce ménagement n'empêcha point que celui-ci ne périt sur l'échafaud d'Orange. D'Olivier, qui avait été atteint à Lyon, après le siége (1793), et tenu longtemps renfermé dans les caves de la commune, fut sauvé par une providence particulière. Les souffrances physiques qu'il avait endurées et le chagrin qu'il ressentit des périls auxquels un de ses fils fut exposé, le conduisirent au tombeau après quelques années d'une vie languissante.

OLIVIER (JEAN DE DIEU D'), fils du précédent, né à Carpentras en 1753, étudia la jurisprudence et publia de bonne heure différents ouvrages relatifs à la législation. D'abord professeur de droit à Avignon, il exerça ensuite, comme son père, la charge de chancelier de la cour suprême de la rectorie du comtat Venaissin. Appelé à faire partie d'une assemblée représentative de sa province, il y vota pour la renonciation aux droits féodaux; et lorsque la révolution française eut provoqué, dans ce pays, une insurrection contre le gouvernement pontifical, d'Olivier fut délégué par ses collègues pour aller à Paris défendre la souveraineté du pape devant l'assemblée constituante. La motion du député Bouche, qui demandait la réunion du Comtat à la France, fut d'abord rejeté; mais de nouveaux troubles ayant éclaté dans Avignon, le décret de réunion fut rendu le 14 septembre 1791. L'exécution de cette mesure éprouva quelque résistance et amena de grandes calamités, notamment le massacre de la Glacière à Avignon. Quelques biographes ont crut que d'Olivier en avait été l'une des victimes, mais assez heureux pour échapper à la proscription, il fut arrêté plus tard à Nimes, comme parent d'émigrés, et traîné de cachot en cachot jusqu'à Orange, où siégeait la commission révolutionnaire. Il fut nommé, sous le consulat, juge au tribunal d'appel de Nimes; puis, lors de la réorganisation judiciaire, conseiller à la cour impériale de cette ville. Pendant les cent jours, il donna sa démission, ainsi que son fils aîné attaché à la même magistrature, et ne reprit ses fonctions qu'au retour de Louis XVIII. D'Olivier mourut doyen de sa compagnie, à Malemort, le 30 novembre 1823. On a de lui : *Principes du droit civil romain*, Paris, 1776, 2 vol. in-8°; *Doctrinæ juris civilis analysis philosophica*, Rome, 1777, in-8°; *Essai sur la dernière révolution de l'ordre civil en France*, Londres, 1780, 3 vol. in-8°; *Essai sur la vertu*, 1783, in-12, etc.

OLIVIER DE PUIMANEL (VICTOR D'), frère du précédent, naquit à Carpentras en 1767, et fit d'excellentes études, surtout en mathématiques, au collége de Louis le Grand à Paris. Il se disposait, en 1787, à entrer dans le génie militaire, lorsque, ayant fait connaissance avec l'évêque d'Adran, auquel il avait été présenté par l'abbé de Fénélon, il voulut, malgré sa famille, suivre le jeune prince de la Cochinchine, qui était venu réclamer des secours auprès du roi de France, pour le rétablissement de son père sur le trône. Éconduit par cet évêque, d'Olivier parut transiger avec les contrariétés de ses parents, et se borner au grade d'officier volontaire de marine, sur la frégate de Kersaint, qui fut chargé de ramener ce prince dans les Indes. Après avoir passé Pondichéry, il résolut avec d'autres officiers français, de s'enfoncer dans une île où l'on avait pris terre, et d'en laisser partir Kersaint, auquel il était recommandé de ne pas les débarquer dans la Cochinchine. Sans s'inquiéter de leurs effets restés sur la frégate, ces jeunes gens se hasardèrent sur une frêle barque et firent en mer une traversée de 20 lieues, pour atteindre sur le territoire de la Cochinchine, l'évêque tuteur du prince. Là, les services militaires d'Olivier furent acceptés par ce ministre, qui avait reconnu ses talents et la rare énergie de son caractère. Il dirigea des fonderies de canons dont le roi

manquait, fit élever des fortifications, et mérita bientôt que le monarque le nommât mandarin, et sous le titre de généralissime, le mit à la tête des Français qui s'étaient joints à ses troupes. Il contribua singulièrement à recouvrer les provinces perdues; et il n'avait alors que 24 ans! Quoiqu'il eût si bien honoré les armes françaises, les courtisans indigènes du roi de Cochinchine, jaloux de la faveur qu'il obtenait, lui occasionnèrent tant de dégoûts, qu'il demanda sa retraite que ce prince lui accorda, en lui faisant présent d'un bâtiment armé et de sa cargaison en riz; il en profita pour entreprendre un commerce dans l'île de Macao. Ce commerce avait eu quelque succès, lorsque d'Olivier fut atteint, en 1800, d'une maladie grave à l'île de San-Yago, où il termina sa carrière, aussi courte que brillante.

OLIVIER (Jeanne-Adélaïde-Gérardine), comédienne, naquit à Londres de parents français, le 7 janvier 1764. Sa famille la destina de bonne heure au théâtre. Quelques succès dans différentes villes de France, notamment à Versailles, lui valurent un ordre de début à la Comédie-Française. Elle y parut pour la première fois, le 27 septembre 1780. L'aimable naïveté de son jeu dans les rôles d'Agnès, jointe aux grâces naturelles de sa personne, fit une vive impression; et quoique, d'après les règlements, il dût y avoir 2 ans d'intervalle entre les débuts et la réception, elle fut admise dès le mois d'avril 1782. Tout présageait à cette actrice une grande réputation, lorsqu'une maladie de poitrine l'enleva au théâtre, à la fleur de son âge, le 21 septembre 1787.

OLIVIERI ou **OLIVIERO** (Dominique), peintre, né à Turin en 1679, adopta le genre de l'école flamande, et ses tableaux pleins d'imagination et de gaieté ne tardèrent point à être recherchés dans toute l'Italie. Il mourut en 1755. On conserve de lui à Turin, deux tableaux d'une assez grande dimension, dont l'un représente un *Marché*, avec un grand nombre de figures, et deux autres tableaux d'église, plus petits, représentant *les Miracles du saint sacrement*.

OLIVIERI DEGLI ABBATI (Annibal-Camille), antiquaire, né à Pesaro en 1708 d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique et renonça à tout espoir d'élévation pour se consacrer entièrement à l'étude. Il a laissé un grand nombre de dissertations pleines de savoir et de critique sur l'histoire et la numismatique. On les trouve pour la plupart dans la *Raccolta*, de Calogera, et dans les *Mémoires* de l'Académie de Cortone. *L'Oraison funèbre* d'Olivieri, par Fortunato Marignoni, a été publiée à Pesaro, 1789, in-8°.

OLIVIERI (Augustin), évêque d'Aréthuse dans le royaume de Naples, naquit à Gênes en 1758, d'une famille considérée. Il entra fort jeune dans la congrégation des Pères de la *Mère de Dieu*, fit ses vœux et alla achever ses études théologiques à Naples, où il devint lecteur et professeur de philosophie dans le couvent de son ordre. Ses talents pour l'enseignement le firent distinguer par le roi de Naples Ferdinand Ier, qui lui confia une partie de l'éducation du prince royal, depuis François Ier. Lorsque les armes de Napoléon obligèrent la maison de Bourbon à se réfugier en Sicile, Olivieri fut du petit nombre de serviteurs qui lui restèrent fidèles. Il en fut largement récompensé après la restauration; son royal élève, devenu roi, le nomma évêque d'Aréthuse et chevalier de ses ordres. Plus tard, il reçut de flatteuses distinctions des rois de Sardaigne et d'Espagne, et, en 1830, François Ier lui accorda le grand cordon de l'ordre de Saint-Janvier. Olivieri mourut le 10 juin 1834. Il n'avait publié qu'un seul ouvrage sous le titre de *la Filosofia morale, ossia li doveri dell' uomo*, 2 vol. in-12.

OLIVIERO (Antoine-François), poëte italien, était né vers 1520, à Vicence. Il cultiva la littérature avec quelques succès, fut membre des académies *de' Costanti* et *de' Secreti*; remplit diverses fonctions honorables, et mourut en 1580. Les ouvrages qu'il avait, dit-on, composés sur des matières de jurisprudence sont restés inédits; mais on a de lui : *l'Alamanna*, Venise, Valgrisi, 1567, in-4°. Ce poëme, dont le sujet est la défaite des protestants par Charles-Quint, est dédié au roi d'Espagne, Philippe II. Les poésies d'Oliviero, recherchées en France, ont eu peu de succès en Italie.

OLLIER. *Voyez* **OLIER** et **NOINTEL.**

OLLIÈRES (François-Dieudonné-Marie d'), jésuite, missionnaire en Chine, naquit à Longuyon, département de la Moselle, d'une famille honorable, mais peu riche, le 30 novembre 1722. Après avoir fait de bonnes études au collége de Luxembourg, il entra dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé successivement dans plusieurs colléges pour y professer les humanités. Mais un attrait intérieur semblait l'appeler à une plus haute et plus difficile vocation. Au commencement de 1758, il fut question d'envoyer en Chine une mission apostolique. Le P. d'Ollières se présenta un des premiers pour en faire partie, et s'embarqua le 7 mars 1758, à Lorient, sur *le d'Argenson*, le second de huit autres vaisseaux tous armés en guerre. On a une lettre du P. d'Ollières, datée de Pékin, le 8 octobre 1769, où il rend compte des difficultés qu'il eut à surmonter pour apprendre à parler la langue chinoise et se faire entendre des catéchumènes qui se montraient disposés à embrasser la religion catholique. Consumé par son zèle et par l'excès du travail, il finit par succomber le 24 décembre 1780. On peut consulter pour plus de détails, sur ses travaux apostoliques, une lettre de M. Bourgeois, missionnaire à Pékin, insérée dans le tome XIV des *Lettres édifiantes* de l'édition de Lyon.

OLLIVIER (Blaise-Joseph), né vers 1701, à Toulon, on le suppose, appartenait à une famille qui, pendant cinq générations successives, a fourni à la marine une série de constructeurs distingués. Son père, son aïeul et son bisaïeul introduisirent d'heureuses améliorations dans la construction des vaisseaux. C'est même à ce dernier qu'on doit le premier emploi des baux armés, c'est-à-dire, des poutres principales placées en travers des bâtiments pour en lier les deux bords, et pour supporter les bordages des ponts. Blaise-Joseph devint un habile constructeur de vaisseaux. Il eut une mission secrète pour aller étudier dans les chantiers de la Hollande et de l'Angleterre le secret de leurs méthodes de construction. Ollivier fut élevé au grade d'ingénieur en chef, constructeur de la marine. Il mourut le 20 octobre 1746.

OLLIVIER (Joseph-Louis), fils du précédent, mort, comme lui, ingénieur en chef, constructeur de la marine, à l'âge de 47 ans, le 27 janvier 1777, ne fut pas,

à beaucoup près, un homme aussi remarquable que son père. Les nombreuses constructions dont il fut chargé au port de Brest attestent néanmoins qu'il marcha honorablement sur ses traces.

OLLIVIER (Rémi), né à Paris le 26 février 1727, mourut à Dijon, le 25 décembre 1814. Il fut secrétaire général du ministère de la guerre, sous le maréchal de Muy, le comte de Saint-Germain, et le prince de Montbarrey, puis commissaire des guerres, etc. On lui doit l'*Esprit de l'Encyclopédie*, publié, sous le voile de l'anonyme, à Paris, de 1798 à 1800, 12 vol. in-8°.

OLLIVIER (François-Antoine-Joseph), conseiller à la cour de cassation, naquit à Loriol en Dauphiné, le 21 juin 1762; et, après avoir fait de brillantes études, alla se fixer à Grenoble, sous le patronage de Barthélemy d'Orbanne, avocat consultant d'un grand mérite. Initié de bonne heure à la théorie et à la pratique du droit, il fut remarqué, dès son début, au barreau du parlement de Grenoble. Lorsque la révolution commença, il en adopta modérément les principes, et assista à la fameuse assemblée de Vizille; mais, plus tard, soupçonné d'avoir favorisé l'émigration de ses beaux-frères, il se retira auprès de son père, et vécut dans la retraite, pendant les orages de la Terreur. En l'an IV (1795), il fut appelé au Directoire du département de la Drôme, où il remplit les fonctions de procureur général syndic, à l'expiration desquelles il reprit ses travaux accoutumés et se plaça bientôt au premier rang parmi les avocats du barreau de Valence. En passant par cette ville, lors de son retour d'Égypte, Bonaparte l'avait accueilli avec bienveillance; en 1802, il le nomma juge au tribunal criminel de la Drôme, et, en 1811, avocat général près la cour impériale de Grenoble. Depuis 1804, Ollivier siégeait au corps législatif, dont il fut un des secrétaires en 1810. Réélu à la chambre des députés en 1814, il se fit entendre, dans le cours de la session de cette année, comme rapporteur des projets de loi sur la *naturalisation des habitants des départements séparés de la France*, et sur les *boissons*. Après plus de 31 ans de service dans la magistrature, Ollivier demanda sa retraite en 1833, et se retira au village d'Allex (Drôme). C'est là qu'il mourut le 10 septembre 1839. Nommé membre de la Légion d'honneur sous l'empire, il avait été promu au grade de commandeur en 1827.

OLMO (Joseph-Vincent del), littérateur et archéologue espagnol, naquit en 1611, à Valence, capitale du royaume de ce nom. Dans sa jeunesse, il cultiva les sciences et s'acquit la réputation d'un très-bon mathématicien; il remplaça son père dans la charge de secrétaire du tribunal de l'inquisition; remplit plusieurs autres emplois, sans rien relâcher de son ardeur pour l'étude, et mourut le 11 août 1696. On a de lui : *Lithologia, o explicacion de las piedras y otras antiguedades halladas en las zanjas que se abrieron para los fundamentos de la capilla de Nuestra Senora de los desemparados*, Valence, 1653, in-4°, volume rare et plein de recherches curieuses; *Nueva descripcion del orbe de la tierra*, ibid., 1681, in-fol.

OLMOS (François-André), missionnaire espagnol, né vers la fin du 15° siècle dans le diocèse de Burgos, passa une grande partie de sa vie dans le nouveau monde, livré à tous les travaux d'un pénible apostolat. Il a composé des *Grammaires* et des *Vocabulaires* en langue mexicaine, fort utiles à ses confrères des missions, et des *Livres* d'éducation et de piété à l'usage de ses néophytes. Le P. Wading donne la liste de ces ouvrages, au nombre de 15.

OLONNOIS (Jean-David NAU, dit l'), ainsi nommé du lieu de sa naissance, les Sables-d'Olonne, fut un des plus fameux flibustiers du 17° siècle, et surnommé *le Fléau des Espagnols*. Chef d'un grand nombre d'aventuriers réunis dans l'île de la Tortue, il s'élançait de là sur les établissements espagnols, portant sans relâche le pillage et la désolation, et, soit vainqueur soit vaincu, ne tardait point à reparaître. Mais étant tombé entre les mains des Indiens, ces barbares le rôtirent et le mangèrent en 1667 : digne fin d'un homme dont le courage n'avait été égalé que par la cruauté.

O-LO-PEN, ou d'après l'orthographe portugaise *O-lo-puen*, était un religieux qui, suivant le monument trouvé à Si-'an-fou, apporta le premier l'Évangile à la Chine. Quelques personnes ont pensé que la conversion des Chinois au christianisme avait été commencée par saint Thomas. On s'est fondé, pour ce fait, sur la mention qu'on en trouve dans le bréviaire chaldéen de l'église du Malabar. Le canon du patriarche Théodose parle du métropolitain de la Chine; et cette qualité faisait partie du titre de patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Enfin, on pourrait faire remonter l'introduction du christianisme à la Chine, jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère, si l'on voulait croire, avec Deguignes, que les Chinois ont confondu Fo avec J. C., et les prêtres syriens avec les religieux de l'Indoustan. Mais le premier fait de ce genre, attesté par les monuments, c'est l'arrivée d'O-lo-pen à Tchang-'an (Si-'an-fou), la 9° année Tching-kouan (635), sous le règne du grand empereur Thaï-tsoung, le véritable fondateur de la dynastie des Thang. O-lo-pen était un homme d'une éminente vertu, qui venait du Grand-Thsin, c'est-à-dire de l'empire romain, suivant le sens dans lequel les historiens chinois ont coutume d'employer cette dénomination; ou de la Judée, selon l'application plus restreinte qu'en fait l'auteur de l'inscription de Si-'an-fou. L'empereur envoya ses officiers au-devant d'O-lo-pen, jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on traduisit les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne, et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette occasion, est cité dans l'inscription de Si-'an-fou. L'empereur permit qu'on élevât une pagode à la manière de celles du Grand-Thsin, c'est-à-dire une église dans le faubourg de I-ning; et l'on désigna 21 bonzes ou prêtres pour la desservir. Le nombre des églises et celui des personnes qui embrassèrent la loi du Grand-Thsin, s'accrurent sous les successeurs de Thaï-tsoung, par les soins des successeurs d'O-lo-pen. On ne peut donc douter que ce dernier n'ait effectivement fondé une église, et, comme parlent les missionnaires, une chrétienté, dans la capi-

tale de l'empire chinois. L'inscription de Si-'an-fou, où l'on retrouve l'histoire de cette église depuis l'arrivée d'O-lo-pen (en 635) jusqu'à l'époque même où cette inscription a été érigée (781), offre à cet égard un témoignage irréfragable. Il n'est pas aussi aisé de déterminer à quelle nation appartenait O-lo-pen : mais si l'on fait attention à la doctrine de l'église fondée par lui, telle qu'elle est exposée dans le monument de Si-'an-fou, et qui semble appartenir à la croyance particulière des nestoriens et des jacobites; si l'on songe aux noms syriens des successeurs d'O-lo-pen, gravés, sur les bords de l'inscription, et à la situation qui y est assignée au pays du grand Thsin, d'où venait O-lo-pen, on ne balancera guère à penser que ce propagateur du christianisme ne fût Syrien et monophysite.

OLOUG-BEIG. *Voyez* **OULOUG-BEYG.**

OLSHAUSEN (Herman), théologien protestant, naquit le 21 août 1796, à Oldeslœ, dans le duché de Holstein, où son père était ministre du Saint-Évangile. Après avoir fait ses premières études au collége de Gluckstadt, il alla étudier la théologie d'abord à l'université de Kiel, ensuite à celle de Berlin. Ayant obtenu, en 1821, une chaire à Kœnigsberg, il l'occupa avec distinction jusqu'en 1834, époque à laquelle il fut appelé à Erlangen, en qualité de professeur de théologie. Il mourut dans cette ville, le 4 septembre 1839. Le docteur Olshausen avait publié, en latin et en allemand, un grand nombre d'ouvrages qui sont estimés parmi les protestants.

OLYBRIUS (Anicius), empereur d'Occident, descendait de l'ancienne famille *Anicia*. Lors de la prise de Rome par Genseric, il s'enfuit à Constantinople où il épousa Placidie, fille de Valentinien III, à laquelle il était fiancé. Cette alliance lui mérita la faveur de l'empereur Léon qui le revêtit du consulat en 464. Ricimer s'étant révolté contre l'empereur d'Occident, fit proclamer Olybrius en avril 472; mais celui-ci, qui joignait, suivant quelques historiens, à des vertus privées les talents d'un grand capitaine, n'eut point le temps de signaler son règne, et mourut au bout de 3 mois et 12 jours. On a de cet empereur éphémère quelques médailles en or, en argent et en bronze.

OLYMPIAS, mère d'Alexandre le Grand, était fille de Néoptolème, roi d'Épire, et sœur d'Alexandre qui régna aussi sur le même pays. Elle épousa, vers l'an 360 avant J. C., Philippe, roi de Macédoine. La conduite d'Olympias donna lieu de soupçonner qu'Alexandre n'était point le fils de Philippe; et la brillante destinée du conquérant macédonien lui fit attribuer le maître des dieux pour père : plus tard, lui-même, dans l'ivresse de la gloire et de la vanité, accepta cette illustre origine. C'était, disait-on, sous la forme d'un serpent que Jupiter s'était approché d'Olympias. Ceux qui, ne regardant cette fable que comme l'excuse de l'adultère, ont recherché quel était le complice de la mère d'Alexandre, et ont cru l'avoir trouvé dans Nectanebo, roi d'Égypte, chassé de ses États et réfugié à la cour de Philippe, se sont trompés : ce prince ne vint en Macédoine que plusieurs années après la naissance d'Alexandre. Quoi qu'il en soit, Philippe, adoptant l'accusation portée contre Olympias, se réjouit peut-être du prétexte qui s'offrait à lui, pour répudier une épouse chez qui les inconvénients d'un caractère difficile n'étaient plus rachetés par les avantages de la jeunesse et de la beauté. Olympias, fière et vindicative, ne souffrit qu'avec la plus grande peine un pareil affront; mais sa fureur ne connut plus de bornes quand elle vit Philippe contracter une nouvelle union avec Cléopâtre, nièce d'Attale. Elle ne fut point étrangère au crime qui termina la vie de ce monarque; elle osa même l'avouer publiquement. Le dépit et l'animosité lui firent porter plus loin la vengeance. Lorsque Pausanias, l'assassin du roi de Macédoine, eut reçu le châtiment qui était dû à son forfait, elle réclama les restes de ce meurtrier, lui plaça sur la tête une couronne d'or, et, après avoir ordonné qu'il fût inhumé près de Philippe, lui fit élever un tombeau; enfin elle engagea le peuple à honorer, tous les ans, Pausanias, par des sacrifices mortuaires. Elle tourna ensuite sa fureur contre Cléopâtre, fit périr, dans le sein même de sa rivale, l'enfant dont elle était enceinte; et Cléopâtre fut bientôt réduite à chercher la fin de ses jours dans le plus honteux des supplices. Une telle conduite blessa la grande âme d'Alexandre : il n'avait pu voir sans une vive douleur le déshonneur public de sa mère, et s'était même retiré momentanément avec elle en Épire; mais, témoin de ses nouveaux excès, il perdit beaucoup de la tendresse qu'il avait pour elle. En partant pour la conquête de l'Asie, il ne lui laissa aucune autorité, et choisit Antipater pour l'unique dépositaire de son pouvoir. Olympias ne voulut pas supporter cette supériorité; et, pendant l'absence d'Alexandre, elle eut de continuels démêlés avec son lieutenant. Après la mort de son fils, elle fut contrainte de se retirer pour la seconde fois en Épire, d'où Polysperchon la rappela six ans après : elle se hâta de partir pour la Macédoine. Aridée et sa femme Euridice, qui y régnaient alors, essayèrent vainement de l'empêcher d'y pénétrer. Les Macédoniens se déclarèrent pour elle; et, par son ordre, ils se défirent de ce couple royal. Elle ordonna aussi que Nicanor, frère de Cassandre, fût mis à mort, avec 100 des principaux amis de ce dernier. Tant de cruautés lui enlevèrent bientôt l'affection de ses sujets : tout le monde se souvient des paroles d'Antipater mourant; et l'on regarda comme un oracle sa pressante exhortation de ne laisser jamais aucune femme monter sur le trône de Macédoine. Olympias, apprenant que Cassandre lui-même s'approchait à la tête d'une armée, et se défiant de la bonne volonté du peuple, alla s'enfermer dans Pydna. Elle y fut assiégée, et se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Réduite par la famine à capituler, elle espéra, du moins, de conserver la vie; mais Cassandre, qui la lui avait promise, n'observa point cet article de la capitulation. Il assembla le peuple, et suscitant contre elle les parents de ceux qu'elle avait fait mourir, il provoqua la punition de tous les crimes dont elle s'était rendue coupable; et sa condamnation suivit de près. En vain demanda-t-elle qu'on entendît sa justification : Cassandre craignit l'effet que produirait en cette circonstance la mémoire d'Alexandre et de Philippe. Deux cents soldats qui avaient été chargés de lui porter le coup fatal, furent saisis de respect à la vue de la femme de Philippe : touchés surtout du courage de cette princesse, ils reculèrent sans avoir rien osé entreprendre; mais d'autres qui avaient des ven-

geances à exercer, ne se laissèrent point intimider. Olympias périt sans qu'il lui échappât un témoignage de faiblesse : elle donna même, en tombant, des marques singulières de pudeur. Pausanias veut qu'elle ait été lapidée. Ce fut l'an 316 avant J. C. qu'elle mourut. Amyntian avait écrit la *Vie* d'Olympias, comme celle d'Alexandre : quelque médiocre que fût cette histoire, on doit en regretter la perte.

OLYMPIAS, reine d'Épire, était fille de Pyrrhus : elle épousa Alexandre son frère, suivant la coutume de l'Orient, et en eut trois enfants. Par la mort de son mari (l'an 242), elle resta chargée de la tutelle de ses deux fils, et gouverna l'Épire en leur nom. Elle demanda des secours à Démétrius, roi de Macédoine, contre les Étoliens, qui voulaient reprendre la partie de l'Acarnanie, qu'ils avaient cédée à Alexandre en indemnité des frais d'une guerre qu'il avait soutenue pour eux; et afin d'attacher irrévocablement ce prince aux intérêts de ses enfants, elle lui donna en mariage sa fille Phtia. Olympias s'empressa de remettre le trône à Pyrrhus, l'aîné de ses fils, devenu capable de se défendre. Ce prince meurt; et Ptolémée, son frère, qui lui succède, marche aussitôt contre les Étoliens : mais la fatigue du voyage lui cause une maladie qui l'enlève subitement. La malheureuse Olympias, accablée de cette double perte, ne survécut que quelques mois à ses deux enfants, et mourut vers l'an 240 avant J. C.

OLYMPIODORE, philosophe péripatéticien, vivait à Alexandrie vers le milieu du 6e siècle. On a de lui un *Commentaire* sur les 4 livres des *Météores* d'Aristote, publié par J. B. Camozzi, avec une traduction latine, Venise (fils d'Alde Manuce), 1551, 2 tomes in-fol. Gab. Naudé attribue au même philosophe la *paraphrase* sur les *Morales* d'Aristote, que Heinsius a publiée sous le nom d'Andronicus de Rhodes, et qu'un manuscrit de la Bibliothèque royale à Paris donne à Héliodore de Pruse.—On a confondu cet Olympiodore avec un philosophe du même nom, qui lui est antérieur de plus d'un siècle, et dont on a une *Vie de Platon*, faisant partie de son *Commentaire* sur le 1er *Alcibiade*. Cette *Vie* a été imprimée dans le tome II du *Diogène Laërce*, édition de Ménage, avec une traduction latine et des notes.

OLYMPIODORE, diacre d'Alexandrie, qu'Oudin confond avec les deux précédents, vivait vers le milieu du 7e siècle; il a composé des *Commentaires sur le livre de Job*, insérés presque en entier dans la *Catena græcorum Patrum*; une *scolie sur l'Ecclésiaste*, traduite en latin par Zenobio Acciajuoli; des *Commentaires sur la prophétie et les lamentations de Jérémie*, insérés aussi dans la *Catena græcorum Patrum*.

OLZOFFSKI (André), né en 1618, mort à Dantzig en 1678, obtint la faveur de Ladislas IV, roi de Pologne, qui le nomma chanoine à Gnesne, chancelier de l'archevêché de cette ville, le fit ensuite son secrétaire pour la langue latine, et l'envoya son ambassadeur à Vienne au sacre de Léopold. A son retour il fut nommé prébendier de la couronne et évêque de Culm. Plus tard il encourut la disgrâce de la reine Marie-Louise de France, veuve de Ladislas, pour s'être opposé à l'élection d'un prince français au trône de Pologne ; mais il n'en fut pas moins élevé à la dignité de vice-chancelier de la couronne. Lorsque Michel Koribut eut été placé sur le trône, Olzoffski négocia le mariage de ce prince avec une princesse d'Autriche, et obtint la charge de grand chancelier de la couronne. Enfin, à la mort de Michel, il eut beaucoup de part à l'élection de Jean Sobieski, qui le nomma archevêque de Gnesne et primat du royaume, et l'employa dans des affaires importantes.

OMAR (Abou-Hafss-Ian-Al-Khattab), second calife ou successeur de Mahomet, né vers la fin du 6e siècle de l'ère chrétienne, fut d'abord l'un des plus ardents persécuteurs du prophète, son cousin à la 4e génération du côté paternel; mais la lecture du Coran, qu'il trouva entre les mains de sa sœur et qu'il lui arracha de force, le convertit tout à coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, fit la profession de foi musulmane, et devint dès lors (vers 615 de J. C.) un des plus zélés sectateurs de la nouvelle religion. Sa fille fut une des femmes du prophète. A la mort de celui-ci, Omar soutint que le corps de son gendre n'était point périssable. Chancelier du premier calife Aboubekr, il lui succéda l'an 13 de l'hégire (634 de J. C.), et joignit au titre de calife (vice-lieutenant) celui d'*emir al moumenyn* (prince des croyants ou fidèles). Omar fut pour les musulmans un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Il étendit, par lui-même ou par ses lieutenants, les bornes du nouvel empire arabe aux dépens de celui de Constantinople, enleva la Syrie à l'empereur Héraclius, fit la conquête de la Perse et celle de l'Égypte, et porta ses armes jusqu'à Barkah et Tripoli sur la côte septentrionale de l'Afrique. On lui a reproché d'avoir ordonné à son lieutenant Amrou d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile si les volumes qu'elle contenait s'accordaient avec le Coran, et comme dangereuse s'ils étaient contraires à ce livre divin : mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar, que les mœurs du siècle d'ignorance et d'enthousiasme religieux où il vivait. Après avoir échappé une première fois au poignard d'un Arabe gagné par un cheik, ennemi juré de l'islamisme et du calife, Omar succomba 6 ans plus tard sous celui d'un esclave persan, qui le frappa dans la mosquée de Médine l'an 23 de l'hégire (644 de J. C.), et se tua lui-même après, afin de se dérober au supplice. Ce calife était alors dans la 63e année de son âge, et en avait régné 10. Il avait plus contribué que Mahomet lui-même aux progrès de l'islamisme. Suivant l'historien Khondemir, il fit détruire, dans le cours de ses conquêtes, plus de 40,000 temples chrétiens, et fonda 1,400 mosquées. Il introduisit le premier l'ère si célèbre de l'hégire, qui commence au 16 juillet 622 de J. C., et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il créa des registres de contrôle où étaient inscrits les noms de ceux qui servaient dans ses armées, afin qu'ils reçussent une solde régulière. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les musulmans appelés *sunnites* ou traditionnaires; mais elle est en horreur parmi ceux qu'on nomme *chyites* ou hétérodoxes, qui regardent les trois premiers califes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du califat, lequel, suivant eux, devait appartenir sans intermédiaires à Aly, gendre et cousin de Mahomet.

OMAR II, 8e calife ommyade, arrière-petit-fils (par

sa mère) d'Omar Ier, et fils d'Abdel-Aziz, neveu du calife Abdel-Melek, fut fait d'abord gouverneur de Médine par Walid Ier, son cousin germain, et succéda ensuite au fils de ce dernier, Soléiman, l'an 99 de l'hégire (717 de J. C.). Ce fut un prince simple, modeste et juste. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées, depuis le règne de Moawiah Ier, contre Aly et ses descendants, auxquels il restitua un domaine dont Mahomet avait gratifié Aly en le prenant pour gendre. Cette conduite généreuse d'Omar ayant alarmé les princes ommyades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder, ils lui donnèrent un poison lent, dont il mourut l'an 101 de l'hégire (720), après un règne de 2 ans et 5 mois, dans la 14e année de son âge. Les historiens grecs accusent ce calife d'avoir persécuté les chrétiens.

OMAR (Abou-Hafs-al-Galedh-Ben-Schoaib), fameux capitaine arabe, né en Espagne, près de Cordoue, vers la fin du 2e siècle de l'hégire (7e de J. C.), prit parti dans une révolte contre Abdérame II, roi de Cordoue. Ne voulant pas se soumettre après la défaite des révoltés, il s'embarqua suivi de sa famille et des troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravagea une partie de l'Archipel, s'empara de la Crète, vers l'an 207 de l'hégire (823 de J. C., et il y bâtit une forteresse qu'il appela *al Kandah* (le retranchement). C'est de ce nom que s'est formé, par corruption, le nom de *Candie,* devenu commun à cette île. Abou-Hafs-Omar fut ainsi le premier prince ou gouverneur musulman de l'île de Crète, et y mourut suivant Casiri, l'an 240 (854-855). Cette île demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961 de J. C.) par Nicéphore Phocas, depuis empereur.

OMAR-AL-MOTAWAKKEL-AL-ALLAH (Abou-Mohammed), surnommé *al Aftas*, 5e et dernier roi more de Badajoz, dont les États renfermaient la plus grande partie du Portugal, disputa longtemps le trône à Yahia, son frère aîné, et y monta après lui vers l'an 470 de l'hégire (1079 de J. C.). Ce prince se rendit célèbre par ses richesses, sa prospérité et son goût pour les arts. S'étant joint à Youçouf-ben-Taschfin, roi de Maroc, contre Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, il se repentit bientôt de contribuer à l'accroissement de sa puissance aux dépens des musulmans d'Espagne. Mais, pendant son absence, une partie de ses sujets s'étaient détachés de lui pour se donner aux princes almoravides; il ne lui restait plus que sa capitale, dans laquelle il ne tarda pas être assiégé par Saïr, un des lieutenants du roi de Maroc. Trahi par les siens, Omar fut livré au général ennemi, qui lui fit trancher la tête, ainsi qu'à ses deux fils, l'an 487 (1094 de J. C.). On a conservé des vers que ce prince fit dans sa prison.

OMAR EBN FAREDJ. *Voyez* **IBN-FAREEDH.**

OMAR (Nadjm-Eddyn-Abou-Hafs), surnommé *al Nasafi,* célèbre docteur musulman de la secte orthodoxe des hanefites, né l'an 461 de l'hégire (1068-69 de J. C.) dans la ville de Nakscheb ou Nasaf, mort à Samarcande en 537 (1142-43), a composé, suivant d'Herbelot, plus de 100 ouvrages, tant sur le droit musulman que sur les traditions. On cite principalement un ouvrage en vers connu sous le titre d'*Al man dhouma,* sur toutes les questions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes. Ce poëme a été commenté par plusieurs docteurs, entre autres Mahmoud, fils de Daoud, et Hafedh-Eddyn. Un traité des principaux dogmes de la religion musulmane, intitulé : *Akaïd,* et un petit poëme moral *sur la Vanité du monde*. Ces divers ouvrages et leurs commentaires sont conservés dans les manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris.

OMAR (ben-Hafsoun, ben Djafar), fameux chef de bandits en Espagne, né à Ronda, vers le milieu du 3e siècle de l'hégire (9e de J. C.), était chrétien d'origine. Après avoir exercé pendant quelque temps la profession de tailleur, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et devint bientôt célèbre par son audace et ses exploits. S'étant mis à la tête d'une troupe de vagabonds, il profita des troubles qui agitaient le royaume de Cordoue, sous le règne de Mehemed, pour exercer les plus affreux brigandages : il s'empara de Tolède, résista successivement à 4 rois de Cordoue, et mourut sous le règne d'Abdérame III, l'an 306 (919 de J. C.), dans la ville d'Huescar, après avoir fondé dans les monts Alpujarras une principauté, renfermant plusieurs villes considérables, et qui subsista 70 ans sous lui et ses 3 fils, Djafar, Soléiman et Hafs. On trouve beaucoup de confusion dans les récits des historiens espagnols et des auteurs arabes sur cet Omar, que Casiri appelle aussi Khaled, ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille.

OMAR BEN AHMED, d'Alep, a écrit les *Vies des grands hommes qui ont illustré l'Égypte et la Syrie par leur science*. Cet ouvrage se trouve manuscrit, mais seulement en partie, à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, en Angleterre.

OMAR BEN IBRAHIM a composé un bon ouvrage d'algèbre *sur les équations cubiques*, dont Montucla fait l'éloge dans son *Histoire des Mathématiques*, ce qui prouve, selon lui, que les Arabes ont été en algèbre plus loin qu'on ne pense, et qu'ils sont arrivés aux équations du troisième degré.

OMAR BEN ABDALMAGID AZADILA, dit *Al Rondi,* parce qu'il était de Ronda, naquit en 547 de l'hégire (1152 de J. C.). Chronographe royal et grammairien distingué, il a composé un ouvrage sur la grammaire, divisé en trois parties. La mort l'empêcha de finir une nouvelle bibliothèque arabe et espagnole qu'il avait commencée. Il termina sa carrière dans le lieu de sa naissance, en 616.

OMAR, pacha, dey ou prince d'Alger, fut élevé à ce poste éminent en 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de 15 jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était auparavant aga ou commandant des troupes de la régence. En 1816, lord Exmouth se présenta devant Alger avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates et plusieurs autres bâtiments de guerre, pour obliger la régence, ainsi que les autres puissances barbaresques, à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises, à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Omar admit ces conditions à l'exception de la dernière, sous le prétexte qu'étant sujet du sultan de

Constantinople, il ne pouvait, sans la permission de son suzerain, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour obtenir ce consentement. Au bout de ce temps, lord Exmouth reparut devant Alger. Omar ayant fait tirer sur la flotte anglaise, l'amiral commença le bombardement de la place, incendia la flotte et les bâtiments qui se trouvaient dans le port, et menaça le dey de continuer le feu s'il ne souscrivait à toutes les conditions demandées. Omar, forcé de subir la loi du vainqueur, ne tarda pas à réparer ses revers; il fit relever les fortifications, réorganisa sa marine, et les pirateries recommencèrent. Mais, en 1817, la peste s'étant déclarée avec violence dans Alger, la milice attribua cette nouvelle calamité à Omar, et l'étrangla dans son palais. Ce prince s'était fait distinguer de la plupart de ses prédécesseurs par des qualités estimables. Pendant le bombardement d'Alger, son premier ministre avait, à son insu, ordonné d'égorger 1,500 captifs chrétiens renfermés dans une caverne; Omar, informé à temps, fit arrêter l'exécution qui n'avait encore coûté la vie qu'à 32 victimes.

OMAYAH ou **OMMYAH**, tige de la célèbre dynastie des prince omayades ou ommyades, était fils d'Abd-Schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'ancienne tribu arabe de Coraisch ou Kareïch, qui dominait à la Mecque. On ne sait rien de ce personnage, qui mourut au commencement du 7e siècle de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût entrepris sa prédication. Son petit-fils, Abou-Sofyan, après avoir été l'un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, embrassa l'islamisme l'an 8 de l'hégire (630 de J. C.), et mourut 22 ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leurs noms les califes omayades, séparés en deux branches, l'une fondée en Syrie, par son arrière-petit-fils Moawiah, et l'autre, en Espagne, l'an 139 de l'hégire, par Abdel-Rahman, échappé au massacre des princes de sa famille à Damas.

OMEIS (Magnus-Daniel), philologue allemand, fils d'un diacre de l'église protestante de St.-Sébald à Nuremberg, et petit-fils du prédicateur Saubert, de cette ville, y naquit en 1646. Chargé, en 1668, de l'éducation d'un fils du ministre de Prusse à Vienne, il eut occasion de visiter les États autrichiens, et de s'y lier avec plusieurs savants. De retour à l'université d'Altdorf, en 1674, il y fut appelé à la chaire d'éloquence, à laquelle on joignit, 3 ans après, celle de morale. Après avoir été élu 8 fois doyen de la faculté de philosophie, cet érudit mourut le 23 novembre 1708. Ses poésies allemandes sont oubliées depuis longtemps; mais il faut lui savoir gré d'avoir contribué à perfectionner la poésie de sa nation, dont le langage se dépouillait à peine de son ancienne rudesse. Il avait publié, à cet effet, une *Instruction fondamentale sur l'art poétique et la mythologie allemande,* Altdorf, 1704, in-8°.

OMER (St.), en latin *Audomarus*, né près de Constance en Helvétie, vers la fin du 6e siècle, renonça de bonne heure au monde et se retira dans le célèbre monastère de Luxeuil. Tiré de cette retraite par le roi Dagobert, en 636, pour occuper le siége épiscopal de Térouane, en Artois, il travailla avec un grand zèle à rétablir la discipline dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithin, auquel St. Bertin, qui en fut le 2e abbé, donna son nom. St. Omer mourut vers l'an 668.

O'MEARA (Barry-Édouard), chirurgien anglais, que ses rapports avec Napoléon ont rendu célèbre, né en Irlande vers 1777, étudia dès sa jeunesse l'art de guérir, et fut employé dans la marine militaire. Il était chirurgien-major du *Bellérophon* en 1815, lorsque l'empereur se rendit à bord de ce vaisseau de guerre. S'étant montré fort empressé auprès de lui, ils eurent plusieurs conversations dans la langue italienne qu'O'Meara parlait facilement. Quand le médecin français, qui avait suivi Bonaparte jusqu'à son embarquement, eut refusé d'aller plus loin, le docteur O'Meara, sur la proposition qui lui en fut faite par Savary, n'hésita pas à l'accompagner dans son exil. Autorisé pour cela par l'amiral Maitland, il conserva son rang dans la marine royale, et il lui fut permis de revenir en Angleterre quand il le voudrait. Napoléon parut concevoir pour cet homme estimable une véritable affection. Il aimait à s'entretenir avec lui, et l'on citerait peu de circonstances de sa vie dont il ne lui ait parlé. Le docteur prenait soigneusement note de tout ce qu'il entendait, et, selon les intentions de Napoléon, il en a fait l'objet de plusieurs publications à son retour en Europe. Tout se passa ainsi fort bien tant que l'amiral Cockburn commanda à Sainte-Hélène; mais lorsque sir Hudson Lowe l'eut remplacé, tout parut changer de face. Le nouveau gouverneur voulut que tous ceux qui approchaient l'empereur lui rendissent compte de ses moindres actions; qu'enfin ils fussent de véritables surveillants, des espions du ministère britannique. Un rôle aussi méprisable ne pouvait convenir au docteur O'Meara; il refusa avec indignation les propositions que Hudson Lowe lui fit à cet égard. Après trois ans de souffrances dans ce triste séjour, on l'accusa de toutes sortes d'infractions aux règlements du gouverneur, et surtout d'avoir été l'intermédiaire de correspondances secrètes, même de projets d'évasion. Il fut rappelé par un ordre du ministère. Dans le premier moment, il voulut résister; mais Napoléon lui-même s'y opposa formellement, bien que, sa santé s'altérant de plus en plus, il eût grand besoin du seul médecin en qui il eût confiance. Dès qu'il fut de retour en Europe, O'Meara s'empressa de suivre les ordres de Napoléon, et de les faire connaître à son frère Joseph; mais il n'était plus temps: la précieuse correspondance avait été confiée à des mains infidèles, et déjà elle était livrée aux divers souverains qui avaient tant d'intérêt à la faire disparaître. L'ambassadeur de Russie près de la cour de Londres avait donné lui seul, pour son maître, une somme de 250,000 fr., et tous les autres avaient payé dans la même proportion; de manière que rien n'en était resté, ce qui est très-fâcheux pour l'histoire. Le docteur O'Meara ne fut pas plus heureux relativement à la mission que Napoléon lui avait donnée auprès de Marie-Louise. Les ministres ne lui permirent pas de se rendre auprès de cette princesse; et, après 20 ans de services honorables, ils le privèrent de tout emploi. Cet homme estimable et digne d'un meilleur sort, mourut dans une retraite obscure aux environs de Londres, dans le mois de juin 1836. Il avait publié dans plusieurs recueils, avec le consentement des exécuteurs testamentaires de Napoléon, toutes ses notes recueillies à Sainte-Hélène, et que, malgré les recher-

ches inquisitoriales de Hudson Lowe et de ses agents, il était parvenu à rapporter en Europe. Les titres de ses publications, toujours fort étendus, en font assez connaître les détails et le but. Ce sont : *Documents particuliers* (en forme de lettres) *sur Napoléon, sur plusieurs actes jusqu'ici inconnus ou mal interprétés*, etc.; *Documents historiques suivis de pièces justificatives sur la maladie de Napoléon Bonaparte*, traduits de l'anglais, Paris, 1821, in-8°; *Lettre adressée à M. l'éditeur du Morning Chronicle*, traduite de l'anglais, Paris, 1821, in-8°; *Napoléon en exil*, nouvelle édition, Bruxelles, 1822, où l'éditeur dit avoir rétabli des passages tronqués dans la précédente.

OMMEGANCK, peintre belge, né à Anvers, montra dès son enfance un goût décidé pour les arts du dessin. Placé chez les meilleurs professeurs de son pays, le jeune élève étonna ses maîtres par des talents précoces, et profita si bien de leurs leçons qu'il ne tarda pas à prendre rang parmi eux. Le paysage fut le genre auquel il s'appliqua spécialement, et sa réputation dans cette branche de la peinture devint européenne. Les tableaux qu'il envoyait pour l'exposition du musée du Louvre faisaient l'admiration de tous les connaisseurs. On le surnomma le *Racine des moutons*, parce qu'il excellait à peindre ces animaux. Il travaillait avec une extrême facilité; aussi a-t-il laissé des productions nombreuses, qui n'en sont pas moins estimées et recherchées des amateurs; on peut même ajouter que, dans quelques-unes, il a égalé, sinon surpassé, les paysagistes les plus renommés de l'ancienne école flamande. Ommeganck mourut à Anvers, le 18 janvier 1826. Correspondant de l'académie des beaux-arts de l'Institut de France, il était membre de l'Institut des Pays-Bas, et chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Il avait été l'un des commissaires chargés de reprendre à Paris les tableaux de l'école flamande, en 1815.

OMORAN (Jacques), général français, né à Delphin en Irlande, vers 1740, vint jeune en France, y entra au service, dans le régiment irlandais de Dillon, avec lequel il passa en Amérique et fit la guerre de l'indépendance. De retour en France, il obtint un rapide avancement. Il était colonel à l'époque de la révolution. Arrêté pendant la Terreur, il adressa, aux membres du comité de salut public, un mémoire justificatif, qu'il fit imprimer à Amiens. Nous en extrairons un résumé de ses actions dans ces dernières années : « Au commencement de la révolution, je commandais à Lille le 87e régiment, Comme nous étions si près des frontières et qu'on tâchait de débaucher mes soldats, j'en prévins le général Rochambeau; et à ma prière, le régiment fut transféré à Arras. Le 6 février 1792, je fus fait général de brigade. Le général en chef de l'armée du Nord me nomma commandant de Condé et de l'arrondissement. Le 27 mai 1792, l'ennemi se présenta en force devant Condé. Avec ma faible garnison je le repoussai jusque dans les bois de l'Ermitage. Contre mon avis, le général Moreton fit lever le camp de Maulde et le transféra dans la position de Bruille. Soit ineptie ou délire, on se retira précipitamment sur Valenciennes, et par des sorties vigoureuses, j'assurai les communications de Condé avec Valenciennes. Les 24, 26 et 27 octobre 1792, je chassai l'ennemi des positions presque inexpugnables qu'il occupait à Bon-Secours, Peruwelz et aux environs, par où je préparai la victoire remportée à Jemmapes. Nommé, le 3 octobre, général de division, je reçus ordre de prendre le commandement de Tournai, où j'arrivai le 12 novembre. Je proposai aussitôt de faire relever les fortifications de cette place, ainsi que celles des villes d'Ypres, de Nieuport et d'Ostende. Au mois de février dernier, j'envoyai au ministre de la marine, un projet de signaux de correspondance, pour reconnaître et désigner le nombre des bâtiments ennemis en mer, à la vue de nos côtes. Ce projet a été suivi en partie, mais d'une manière plus compliquée. Le 27 mars, après les échecs que notre armée venait d'éprouver, je reçus à Tournai l'ordre de me rendre à Dunkerque, et de recueillir à Cassel les fuyards qui devaient y arriver, abandonnés de leurs officiers généraux. J'envoyai à Saint-Venant, à Aire, à Saint-Omer et Gravelines, les bataillons les plus délabrés et le moins en état de faire le service. Je répartis les autres en avant de Dunkerque, de Bergues, de Cassel et de Bailleul, que je fis fortifier, ainsi que Cassel et le Mont des Récollets, afin de les mettre à l'abri d'un coup de main. Ma division n'était composée que de 16,000 hommes, en y comprenant les hommes placés en garnison et aux hôpitaux. Voilà ce que je faisais avec une santé très-délabrée. Le 6 du mois d'août, je reçus la nouvelle de ma destitution; et, quelques moments après, les représentants Lebas et Duquesnoy me firent arrêter, mettre les scellés sur ma correspondance, sur mes livres d'ordre et tous mes papiers. Telle est la fin d'une triste vie, accablée d'infirmités et de blessures. Après mon départ de Cassel, j'ai commis mes deux aides de camp pour assister à la levée du scellé. Mes livres et mes papiers ont été scrupuleusement examinés par les représentants Lebas et Duquesnoy. Ordonnez qu'ils me soient rendus ou déposés ici en lieu de sûreté pour être examinés de nouveau. La révision doit suffire pour confondre les malveillants et me rendre la justice qui m'est due. Ce mémoire ayant été envoyé au comité, les trois membres qui le parcoururent, mirent chacun à trois endroits différents : *L'envoyer à l'Abbaye et à l'échafaud*. On a cherché à effacer ces paroles de sang, mais elles ne paraissent encore que trop sur le manuscrit déposé aux archives de la guerre, où nous l'avons vu. Telle fut la seule révision que l'on fit, et le malheureux général périt le 6 mars 1794.

ONCIEUX (Guillaume d'), seigneur de Douvres et de Cogna, naquit vers 1560, à Chambéry, d'une ancienne famille, que la tradition fait d'origine anglaise, mais qui, certainement était établie dès le 13e siècle dans le Bugey. Guillaume avait beaucoup d'érudition, et joignait à la culture des lettres l'exercice de la profession d'avocat. Ses succès au barreau lui méritèrent la confiance du duc de Savoie. D'abord conseiller, puis président au sénat de Chambéry, il remplit les devoirs de cette charge avec zèle, mais sans rien relâcher de son ardeur pour l'étude. Guillaume mourut vers 1630. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, pleins de recherches curieuses, mais qui présentent aujourd'hui peu d'intérêt.

O'NEILL ou **O'NIALL**. *Voyez* NIALL (O').

ONÉSICRITE, historien grec, né dans l'île d'Égine, ou, selon d'autres, à Astaphilée, dans le 4e siècle avant J. C., fut disciple de Diogène le Cynique, accompagna Alexandre le Grand dans son expédition aux Indes, en qualité de commandant de ses trirèmes (galères), et composa sur ce sujet un ouvrage calqué sur le plan de la *Cyropédie* de Xénophon, et rempli, au jugement de Strabon, des récits les plus étranges et les plus absurdes. Cette histoire s'est perdue; mais Strabon, Élien et Pline en rapportent, d'après Plutarque, un grand nombre de faits relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle des Indes. Onésicrite eut deux fils, Androstène et Philisque, disciple de Diogène, à qui l'on attribue les tragédies qui portaient le nom de son maître.

ONÉSIME (Saint), évêque et martyr, Phrygien de naissance, était esclave d'un habitant de Colosse, nommé Philémon, que saint Paul avait converti à la foi. Onésime ayant donné à son maître de graves sujets de plainte, s'enfuit de Colosse pour venir à Rome trouver saint Paul, qui avait inspiré à Philémon la plus haute vénération. Le saint apôtre, qui, alors, était dans les chaînes, accueillit avec bonté cet esclave fugitif; l'ayant converti à la foi et baptisé, il le renvoya à son maître, avec l'*Épître à Philémon*, que l'Église catholique a toujours révérée comme un livre inspiré par le Saint-Esprit. Non content de pardonner à Onésime, Philémon lui ayant accordé sa liberté, le renvoya à Rome, près de saint Paul, qu'il servit depuis avec la plus touchante affection. L'apôtre le chargea, avec saint Tychique, de porter la lettre qu'il écrivit aux fidèles de Colosse. L'ayant employé dans le ministère de l'Évangile, il l'ordonna évêque. Onésime souffrit le martyre l'an 95, sous l'empereur Domitien. Les Grecs honorent sa mémoire le 15 et l'Église latine le 16 février.

ONÉSIME, troisième évêque d'Éphèse, lequel ne doit pas être confondu avec le précédent, comme font Baronius et Fleury, donna les marques les plus touchantes de respect et de charité à saint Ignace, lorsque le saint évêque d'Antioche se rendait à Rome (106) pour y souffrir le martyre. On ne connaît point d'autres circonstances sur la vie de ce saint évêque.

ONGARO (Antoine), poëte italien, était né vers 1569 à Padoue. Ses talents l'ayant fait connaître de bonne heure, un prince de la maison de Farnèse, Mario, se déclara son protecteur, et lui fournit les moyens de cultiver les lettres. L'*Alceo*, pastorale, imitée de l'*Aminta* du Tasse, qu'il fit représenter, en 1591, sur le théâtre de Nettumo, reçut un accueil qui devait l'encourager à suivre la carrière dramatique; mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de se livrer à des travaux d'une certaine étendue. Il mourut en 1599.

ONIAS Ier, grand prêtre des Juifs, les gouverna de l'an 321 à 300 avant J. C.; ce fut sous son administration que Ptolémée Soter s'empara par surprise de Jérusalem.

ONIAS II, grand prêtre l'an 242 avant J. C., refusa de payer le tribut que ses prédécesseurs avaient payé jusqu'alors aux rois d'Égypte. Mais les préparatifs formidables du roi Ptolémée Évergète effrayèrent le pontife, et la paix ne fut point troublée. Il mourut vers l'an 229 avant J. C.

ONIAS III, petit-fils du précédent, succéda à son père Simon II, dans la grande sacrificature vers l'an 200 de J. C., et gouverna avec autant de modération et de sagesse que de justice. C'est sous ce pontife que le roi de Syrie, Séleucus, envoya Héliodore pour s'emparer des trésors dont il croyait le temple rempli. Héliodore, renversé miraculeusement lorsqu'il posait le pied sur le seuil du lieu saint pour s'acquitter de sa commission, ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Successeur de Séleucus, Antiochus Épiphane donna la grande sacrificature aux frères d'Onias, Jason et Ménélas, selon qu'ils enchérissaient l'un sur l'autre cette haute dignité. Onias, en apprenant cette honteuse profanation des choses saintes, éclata en reproches contre Ménélas, et le menaça de toute la colère du vrai Dieu. Celui-ci résolut de se débarrasser d'un censeur importun, et chargea de ce soin Andronique, gouverneur d'Antioche, qui poignarda Onias de sa propre main, vers l'an 168 avant J. C.

ONIAS IV, fils du précédent, ne pouvant succéder à son père à cause des intrigues de ses oncles Jason et Ménélas, se retira en Égypte, où il fut accueilli par Ptolémée Philométor. Ce prince lui permit d'élever un temple dans les environs de Bubastis, et lui en conféra la grande sacrificature. Dans la suite il s'établit autour de ce temple une ville qui prit le nom d'Onium ou Onim. Il paraît qu'après la mort de Ptolémée, Cléopâtre, sa veuve, voyant son beau-frère, Ptolémée Physcon, disposé à ravir la couronne à son fils, chargea Onias de lui faire la guerre. Mais Physcon l'emporta et fit mourir le grand prêtre.

ONKELOS est le nom d'un rabbin que les uns prétendent avoir été disciple de Gamaliel, condisciple de St. Paul, et que d'autres confondent avec Aquila, auteur d'une version grecque de l'Ancien Testament, sous le règne d'Adrien : la première opinion est la plus accréditée. On lui attribue le *Targum*, ou la paraphrase chaldaïque sur le Pentateuque, qu'il composa de diverses explications recueillies de la bouche de ses maîtres, Gamaliel, Hillel, Schammai et autres. Les Juifs en lisent tous les samedis un chapitre avec un chapitre du texte de la loi, et ils ont imprimé un grand nombre de fois cette paraphrase, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne que l'on connaisse est celle de Bologne, 1482. Les manuscrits du même ouvrage sont très-communs. Il en existe trois traductions latines, par Alphonse de Zamora, par Paul Fagius et par Bernardin Baldi ; cette dernière, restée inédite, est conservée dans la bibliothèque Albani.

ONOFRI (Antoine), capitaine ou premier magistrat de cette république de Saint-Marin qui offre encore au monde le singulier spectacle d'un État se soutenant par sa faiblesse, sa pauvreté et l'exemple de toutes les vertus, au milieu de tant d'autres qui s'écroulent par l'excès de la puissance, celui des richesses et de la corruption. Né vers le milieu du 18e siècle, d'une des familles les plus estimables de ce pays, Onofri fut plusieurs fois élevé aux premières fonctions de la république par les suffrages unanimes de ses concitoyens. Ce fut lui qui, en 1796, fit à un envoyé de Bonaparte la réponse qui rappelle si bien le langage des Scythes à Alexandre. Après avoir échappé aux périls de la conquête, la république de Saint-Marin essuya cependant quelques agitations par

l'influence de tant de révolutions qui l'environnaient, et ce fut par la sagesse et la fermeté d'Onofri qu'elle en repoussa les funestes conséquences. Ce digne citoyen y fut honoré et respecté jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois de décembre 1826, et fut une cause de deuil pour tous ses concitoyens.

ONOMACRITE, poëte de la Grèce, vivait environ 516 ans avant J. C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate. On le croit auteur de *Poésies* attribuées à *Orphée* et à *Musée*. Du reste, aucun de ses écrits ne nous est parvenu.

ONOMARQUE naquit en Phocide, où il se distingua dans la guerre que ses compatriotes eurent à soutenir contre les Thébains et les Locriens pour la défense du temple de Delphes. Les Thébains, profitant de quelques avantages, condamnèrent à mort tous les prisonniers phocéens qu'ils firent, comme des sacriléges et des profanateurs. Les Phocéens, par droit de représailles, firent mourir tous les prisonniers thébains. D'abord ils obtinrent quelques succès marquants dans cette guerre dite sacrée, mais ensuite ils furent vaincus dans une bataille décisive. Philomèle, leur chef, se voyant poussé sur une hauteur d'où il ne pouvait s'échapper, se donna la mort pour se soustraire aux tourments qu'il aurait endurés, s'il fût tombé vivant au pouvoir du vainqueur. Onomarque, son frère, qui n'avait pas moins de courage que d'ambition, recueillit les débris de l'armée, et fit si bien par son éloquence et son crédit qu'on résolut de continuer la guerre et de lui confier le même pouvoir qu'à Philomèle. Ce nouveau général mit bientôt sur pied une nouvelle armée; l'or et l'argent tirés du trésor sacré furent par lui convertis en monnaie, ainsi que plusieurs belles statues de bronze qu'on voyait à Delphes en casques et en épées. La solde avantageuse qu'il proposa accrut beaucoup sa milice; en outre, il gagna à force d'argent plusieurs chefs du parti contraire, et les contraignit ou à se retirer ou à agir mollement; par ce moyen, il remporta plusieurs avantages considérables. Aidé des Béotiens et des Thessaliens, il marchait à la tête de 20,000 hommes de pied et de 500 cavaliers. D'abord il vainquit Philippe, roi de Macédoine, qui s'était joint aux Thébains; mais, lorsque ce prince paraissait réduit aux dernières extrémités, on le vit tout à coup reparaître en Thessalie. Ses troupes se montaient à plus de 23,000 fantassins et 3,000 chevaux. Ayant exhorté ses soldats, en leur représentant qu'ils combattaient pour la religion, il remporta une victoire complète à Magnésie. Les Phocéens, après une défense opiniâtre, furent battus et poussés vers le rivage de la mer. La plupart, redoutant la vengeance du vainqueur, se jetèrent à la nage, et périrent avec Onomarque, leur chef. Philippe fit retirer son corps de l'eau pour l'attacher à un gibet.

ONOMARQUE, capitaine des archers de la garde d'Antigone. Ce prince lui confia particulièrement le soin de garder à vue Eumènes, qu'il avait fait prisonnier.

ONOSANDER, philosophe, que l'on croit avoir vécu sous l'empereur Claude, avait commenté les traités politiques de Platon. Ces commentaires se sont perdus; mais la réputation d'Onosander s'est conservée par son livre intitulé : Στρατηγικὸς λόγος, ou *la Science du chef d'armée*; la première version latine de cet ouvrage est celle de Nicolas Sagundino, imprimée à la suite des *Institutions militaires de Végèce*, Rome, 1493. Camérarius a reproduit l'original grec sur des manuscrits inexacts, 1595, in-8°. Rigault en a donné une édition plus correcte, accompagnée d'une traduction latine, Paris, 1599, in-4°; cette édition servit de modèle à toutes les suivantes jusqu'à celle de Schwebel, la plus complète et la plus soignée, 1761, in-fol., avec une traduction française de Zurlauben. L'empereur Léon faisait cas du traité d'Onosander, et le maréchal de Saxe pensait que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière.

ONS-EN-BRAY (Louis-Léon PAJOT, comte d'), mécanicien, né à Paris en 1678, fut directeur général des postes sous Louis XIV, qui l'honorait de sa bienveillance. Il forma un cabinet, alors le plus curieux de l'Europe par l'immense collection de machines qu'il contenait, et dont plusieurs étaient de son invention. Il légua toutes ses collections à l'Académie des sciences, dont il était membre honoraire, et mourut le 22 février 1753. On a de lui : *Méthode facile pour faire tel carré magique que l'on voudra*, dans le *Recueil* de l'Académie, année 1750; et *Mémoire sur les moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différentes mesures*, ibid., 1739.

ONSLOW (sir Richard), amiral anglais, baronnet, grand cordon de l'ordre du Bain, etc., naquit en 1741, entra de bonne heure dans la marine, se distingua dans plusieurs occasions et obtint promptement des grades supérieurs. Il commanda, sous l'amiral Duncan, la flotte qui battit les Hollandais, le 11 octobre 1797, et contribua beaucoup au succès de cette journée. La ville de Londres lui fit présent d'une épée de 100 guinées. Il mourut à Southampton, le 27 décembre 1817.

ONSLOW (lord Thomas, vicomte GRANLEY, comte d'), pair de la Grande-Bretagne, était petit-fils d'Arthur Onslow, qui se fit une grande réputation comme orateur de la chambre des communes, poste qu'il exerça à la satisfaction de tous les partis pendant plus de quarante ans. Lord Thomas Onslow, né le 15 mars 1754, épousa en premières noces, en 1776, Arabella-Eaton-Mainwaring Ellerker, dont il eut quatre enfants; et en deuxièmes noces, en 1783, Mlle Duncombe dont il eut une seule fille. Son second fils, l'honorable Thomas Granley Onslow, membre de la chambre des communes, y représente Guilford.

ONSLOW (le révérend Arthur), docteur en théologie, doyen de Worcester, archidiacre de Berks, etc., était oncle paternel du pair de ce nom. Il a publié : *Analogie suivant l'Écriture et concorde de saint Paul et de saint Jacques*, sermon, 1805, in-8°; *Témoignage de l'esprit de Dieu dans le fidèle*, 1807, in-8°.

OONSELL (Guillaume van), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Anvers en 1571. Après avoir achevé ses humanités dans sa patrie, et y avoir acquis des connaissances assez étendues en littérature, il alla en Espagne pour y faire sa philosophie. Ce fut pendant son séjour dans ce royaume qu'il conçut le dessein d'entrer en religion, en embrassant la règle de Saint-Dominique, ce qu'il exécuta le 19 mars 1593. Il demeura quelques années en Espagne pour faire ses cours de théologie; puis il retourna dans sa patrie, alla prendre à Louvain le degré de licencié, et reçut des mains du supérieur gé-

néral de son ordre le bonnet de docteur. Il gouverna successivement les couvents de Gand, de Bruges, et s'y distingua par sa piété et son talent pour la prédication. Il mourut subitement, en revenant de voyage, le 3 septembre 1630. On a de lui : *Consolatorium animæ migran'is, sive brevis ac succincta methodus visitandi ac consolandi ægrotos*, Gand, 1617, 1 vol. in-16; *Enchiridion concionatorum ex Roseto aureo fr. Silvestri Prieriatis, ord. prædicatorum*, Anvers, 1619, in-8°; *Syntaxis instructissima ad expeditam divini verbi tractationem*, etc., Anvers, 1622, in-12, etc.

OORT (Adam van), peintre, élève de son père, naquit à Anvers en 1557. Doué des dispositions les plus heureuses et d'un véritable goût pour la peinture, il aurait obtenu une réputation sans tache si la dureté de son caractère, son intempérance et ses excès en tous genres n'avaient éloigné de lui tous ses amis et ses élèves. C'est lui qui dirigea les premiers pas de Rubens dans la carrière où ce grand artiste devait tant se distinguer; mais le caractère de son maître, avec lequel il ne pouvait sympathiser, le contraignit à entrer chez Otto van Veen. Jacques Jordaens fut le seul avec lequel il put vivre, ce qu'il faut attribuer à l'amour que l'élève ressentait pour la fille de son maître, qu'il épousa en effet quelque temps après. Il existe de lui quelques grandes compositions qui se font remarquer par une exécution facile et une belle couleur. Ses derniers ouvrages sont négligés et le style en est maniéré. Il mourut à Anvers en 1641.

OOST (Jacques van), dit *le Vieux*, peintre d'histoire et de portraits, né à Bruges en 1600, se fit connaître de bonne heure par ses talents. Il avait pris pour modèle Annibal Carrache, dont il imita si bien la manière, qu'il étonna tous les artistes de Rome, où il était allé perfectionner son talent. Le nombre de ses ouvrages est immense. La *Descente du St.-Esprit sur les apôtres*, qu'il exécuta pour l'abbaye de St.-Troer, passe pour son chef-d'œuvre. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste un *saint Charles Borromée communiant les pestiférés*, regardé comme un de ses meilleurs ouvrages. Il mourut à Bruges en 1671.

OOST (Jean-Jacques van), surnommé *le Jeune*, fils du précédent, et son élève, naquit à Bruges, en 1637. Presque au sortir du berceau, il manifesta son goût pour l'art paternel : son père s'empressa de cultiver ses heureuses dispositions, et l'envoya ensuite se perfectionner en Italie. Après une absence de plusieurs années, Jean-Jacques revint à Bruges, et y exécuta plusieurs tableaux, qui établirent solidement sa réputation. Cependant il résolut d'aller se fixer à Paris, où il avait déjà séjourné deux années avant son voyage de Rome, et où il se sentait attiré par l'éclat que jetaient les arts à cette époque dans cette capitale. En passant par Lille, il s'arrêta pour y voir quelques artistes de ses amis : on lui demanda plusieurs portraits, qu'il exécuta d'une manière tellement supérieure, qu'on lui en commanda un grand nombre d'autres; et il se fixa dans cette ville, et s'y maria. Presque toutes les églises de Lille furent ornées de ses tableaux. Après un séjour de 41 ans à Lille, van Oost quitta cette ville qui lui était devenue odieuse depuis la mort de sa femme; il mourut à Bruges le 29 décembre 1713.

OOSTERWICK (Marie van), peintre de fleurs, née à Nootdorp, près de Delft, en 1630, fut placée par son père dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre de fleurs, y fit des progrès rapides, et exécuta des tableaux qui se répandirent bientôt à l'étranger, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Elle mourut à Eutdam en 1693. Ses tableaux sont encore du plus grand prix pour les amateurs.

OPALINSKI (Christophe), palatin de Posnanie, agent de la reine Catherine Leczinska, vivait dans le 17ᵉ siècle, et publia, sans y mettre son nom, des satires écrites en langue polonaise. Elles sont dirigées contre les abus du gouvernement, et contre la corruption des mœurs. La première édition parut en 1652, à Cracovie; elles ont été réimprimées deux fois depuis à Thorn et à Posen sous des titres déguisés. Dans la dernière édition, on a retranché deux satires contre le clergé et les moines. Il est fait mention des satires d'Opalinski dans les *Acta eruditorum Lipsiens.*, et dans le *Theatrum anonymum* de Placcius.

OPERMAN (le comte), né en Allemagne, entra au service de la Russie en 1783, dans l'arme du génie. D'abord lieutenant, il y parvint successivement au grade de général, et introduisit de grandes améliorations dans cette partie de l'art militaire. Il fut aussi attaché au dépôt des cartes, et organisa le dépôt topographique pour les constructions maritimes. Les talents que déploya cet habile ingénieur lui firent confier des travaux importants. En 1809, il répara les fortifications de Cronstadt, et construisit la forteresse de Bobrouisk. En 1813, après les désastres de la campagne de Russie, il dirigea les opérations du siége de Thorn, où tenait encore une garnison française et polonaise. Le comte Operman, atteint du choléra, mourut à St.-Pétersbourg, le 20 juillet 1832. Il avait publié, en 1801, la *Carte* militaire des frontières occidentales de l'empire russe, et les *Atlas* complets et détaillés des forteresses de ce pays; puis, en 1805, une très-bonne *Carte* de la Russie en 100 feuilles, qu'il présenta à l'empereur Alexandre.

OPIE (Jean), peintre, né en 1761 dans un village du comté de Cornouailles, était fils d'un charpentier. Sa rudesse, son défaut d'éducation eurent une grande influence sur les sujets et le caractère de ses tableaux, et l'empêchèrent de réussir dans le grand monde à Londres. Ses compositions les plus estimées sont l'*Assassinat de Rizzio en présence de Marie Stuart*, le *Meurtre de Jacques Iᵉʳ*, et la *Mort de Saphira*. On admire son coloris et la vérité de son exécution. Il mourut en 1807. — Sa femme, mistress Opie, est auteur de plusieurs romans estimés.

OPIMIUS (Lucius), consul, fameux par son opposition aux Gracques. Les habitants de Régilles ayant manifesté la prétention de jouir des mêmes droits que les citoyens romains, il accusa Caïus Gracchus de ce mouvement populaire. Opimius était alors préteur. L'an 132 avant J. C., il brigua le consulat et ne put l'obtenir. Mais, plus heureux l'année suivante, il prit sur-le-champ des mesures contre les novateurs. La mort d'un misérable licteur, tué par ceux qu'il insultait, servit de prétexte pour conférer à Opimius un pouvoir illimité. Aussitôt il entoure le Forum de gens armés, et met à

prix la tête de Caïus Gracchus, qui, dans la même journée, est mise à ses pieds. Opimius éleva un temple à la Concorde. Dans la suite, flétri par un jugement pour s'être laissé corrompre par l'or de Jugurtha, il passa le reste de sa vie en butte à la haine et au mépris public.

OPITZ (Martin), en latin *Opitius*, poëte et littérateur allemand, né en 1597 à Bunzlau en Silésie, acquit de vastes connaissances aux gymnases de Breslau, de Benthen et à l'université de Francfort-sur-l'Oder, visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tubingen, le Holstein, la Hollande, se rendit à Paris en 1630, se lia avec Grotius, obtint la place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne, passa les dernières années de sa vie à Dantzig, et y mourut de la peste en 1639. Les Allemands l'ont nommé le *père* et le *restaurateur* de leur poésie. Opitz s'est exercé dans tous les genres de littérature, et l'on a de lui un grand nombre d'ouvrages dont il existe plusieurs éditions. La première est celle de Strasbourg, 1624, in-4°, et la meilleure, qui est la 10e, celle de Breslau, 1690, 3 vol. in-8°. Opitz a exercé une grande influence sur la langue allemande, tant par ses préceptes que par l'emploi qu'il en fit lui-même. Il est, suivant les critiques allemands, le représentant d'une époque pour ainsi dire isolée entre les *meistersengers* et les écoles de Lohenstein et de Gottsched.

OPITZ (Henri), orientaliste, né en 1642 à Altenbourg en Misnie, occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie à l'université de Kiel, et mourut dans cette ville en 1712. Les philologues, tout en rendant justice à sa profonde érudition, le traitèrent d'*homme singulier* et de visionnaire. Rotermund, dans son supplément au *Dictionnaire* de Joecher, a donné le catalogue complet de ses ouvrages, au nombre de 33; les plus importants sont : *Græcismus facilitati suæ restitutus, methodo novâ*, etc., 1676, in-4°; *Atrium linguæ sanctæ*, 1671, in-4°, souvent réimprimé; *Biblia hebraica ex optimis...... MSs. codicibus...... accuratissimè emendata*, etc., 1709, 2 vol. in-4°, édition très-estimée; *Novum Testamentum syriacum cum vers. lat.*, 1694, in-8°; *Theologia exegetica tabulis decem comprehensa, seu Hermeneutica sacra*, 1708, in-fol.

OPORIN (Jean), célèbre imprimeur, né à Bâle en 1507, s'appelait *Herbst*, mot allemand qui signifie automne, et changea ce nom contre celui d'Oporin, qui a la même signification en grec. Il fit ses études à Strasbourg, et, de retour dans sa patrie, y fut d'abord correcteur dans l'imprimerie de Froben. Il fut ensuite nommé directeur du gymnase; mais il quitta cette place pour étudier la médecine sous Paracelse. Plus tard il occupa la chaire de langue grecque à l'académie de Bâle, et finit par établir, en société avec Robert Winter, son parent, une imprimerie qui obtint bientôt une grande célébrité, et qu'il dirigea ensuite seul jusqu'à sa mort en 1568. C'est un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres. Le catalogue des ouvrages sortis de ses presses se trouve à la suite de son article dans les *Vitæ selectæ eruditissimorum virorum* de Ch. Gryphius, Breslau, 1711, in-8°.

OPOIX (Christophe), conventionnel, né à Provins, le 28 février 1745, exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, et s'était fait quelque réputation comme chimiste, lorsqu'il fut député par le département de Seine-et-Marne à la Convention nationale, où il fut un de ceux qui montrèrent le plus de courage dans le procès de Louis XVI. Après avoir opiné pour l'appel au peuple, *dans le cas seulement où la peine de mort serait prononcée*, il vota la reclusion jusqu'à la paix et le bannissement ensuite. C'était, tout en sacrifiant à une cruelle nécessité, le seul moyen possible de le sauver. Opoix se fit d'ailleurs peu remarquer dans cette assemblée; et, après sa dissolution en 1795, n'ayant pas été continué par le sort, il se retira dans sa patrie, et resta étranger aux affaires, se livrant tout entier aux sciences et aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Il fut élu membre de l'Académie de pharmacie, de celle de médecine et de plusieurs autres sociétés savantes. Nommé, sous la restauration, garde général des eaux et forêts à la résidence de Crécy, il quitta bientôt cet emploi pour celui d'inspecteur des eaux minérales de Provins, qui lui permit d'habiter sa ville natale. Ce fut là qu'il mourut en avril 1840. On a de lui : *Dissertation sur les eaux communes*, Paris, 1770, in-12; *Analyse des eaux minérales de Provins*, etc.

OPPAS, archevêque de Séville, était frère de Vitiza, roi des Visigoths. Ce monarque ayant été détrôné par Rodéric en 710, Oppas se ligua avec ses neveux Zevan et Sisebat contre le nouveau roi. Sa grande influence dans l'Église et dans l'État lui ayant facilité les moyens de former un parti puissant, il en devint l'âme, s'unit en secret avec le comte Julien et engagea ses neveux à appeler les Mores en Espagne. Tandis que cet indigne prélat abusait le roi par une feinte réconciliation, il encourageait les mécontents et préparait l'esclavage de son pays. On le vit combattre au siége de Tolède, sous les drapeaux des musulmans, et charger ses compatriotes à la tête d'un corps de cavalerie, se montrant plus cruel à leur égard que les étrangers mêmes. En 719, il fit partie de l'expédition des Asturies, dirigée contre Pélage, et pris les armes à la main, dans un combat, il fut mis à mort par ordre de ce prince.

OPPÈDE (Jean MEYNIER, baron d'), premier président du parlement d'Aix, né dans cette ville en 1495, s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs et les cruautés qu'il exerça envers les Vaudois. Chargé par François Ier de faire exécuter l'arrêt rendu, en 1540, par le parlement d'Aix contre ces malheureux sectaires établis à Gabrière et Merindot, d'Oppède s'acquitta de cette mission avec une violence naturelle à son caractère, et qu'augmentaient encore, dit-on, des ressentiments particuliers. La belle comtesse de Cental, qui lui avait refusé sa main, et les autres nobles, dont les possessions avaient été ravagées, firent retentir leurs plaintes à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le voir. Les choses en restèrent là jusqu'à la mort de François Ier; mais en 1551, le président, quatre conseillers qui s'étaient associés à ses fureurs, et avec eux le baron de la Garde, furent traduits devant le parlement de Paris. Cinquante audiences furent consacrées aux débats. D'Oppède, déclaré innocent, fut rétabli dans ses fonctions de premier président; mais quelques années après la justice du ciel suppléa, dit de Thou, à celle de la terre; d'Oppède mourut en 1558 d'une maladie assez sembla-

ble, dit-on, à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. On a de lui une traduction en vers français des *Triomphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8°, rare.

OPPENHEIMER (David ben Abraham), rabbin, célèbre par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédée en livres hébreux, était né à Worms. Il présida successivement les synagogues de Nicolsbourg et de Prague, et mourut dans cette ville en 1737. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières, notamment sur le droit judaïque et le Talmud. Le *catalogue* de sa bibliothèque, publié à Hambourg, 1782, in-4°, par Isaac Seligman, en contient la liste complète. Le plus étendu est le *commentaire* du Talmud et des livres saints, intitulé *Jad David* (main de David).

OPPENORD (Gille-Marie), architecte, né à Paris en 1672, mort dans cette ville en 1742, fut nommé par le régent directeur des manufactures et intendant des jardins des maisons royales. Médiocre architecte, c'était un excellent dessinateur, comme on peut s'en convaincre en parcourant la suite considérable de dessins qu'a gravés d'après lui Huquières. Il fut le maître de Jacques-Fr. Blondel.

OPPIEN, poëte grec, était de Corycé ou d'Anazarbe, en Cilicie; son père, qui tenait un rang distingué dans le sénat, lui donna une éducation solide. Ce fut dans l'exil où il accompagna volontairement ce digne père, qui n'avait pas voulu fléchir devant l'usurpateur Septime Sévère, que le jeune Oppien composa les 2 poëmes que l'on a sous son nom, *la Chasse* et *la Pêche*. Il vint à Rome et les présenta au fils de Septime, Antonius-Caracalla, qui en fut, dit-on, si charmé qu'il permit au poëte de lui demander ce qu'il voudrait. Oppien demanda le retour de son père, qui lui fut accordé sur-le-champ, et l'empereur y ajouta une somme considérable. Oppien n'en jouit pas longtemps : une maladie contagieuse, qui ravageait Anazarbe, l'enleva à l'âge de 30 ans. Schneider, frappé de la disparité qu'il remarquait entre le poëme de *la Chasse* et celui de *la Pêche*, a cru qu'ils étaient de deux auteurs; mais Belin de Ballu a constamment réfuté cette hypothèse. Les ouvrages d'Oppien ont été publiés pour la première fois par les Juntes, Florence, 1515. La meilleure édition est celle de Schneider, grec et latin, 1777, in-8°. Celle de Belin de Ballu, 1786, in-8°, ne renferme que les *Cynégétiques*, dont il publia l'année suivante une excellente traduction avec des *notes* critiques. Deux autres traductions de ce poëme avaient déjà paru : celle de Florent Chrestien vers 1550, et celle de Fermat en 1690. Limes a donné celle des *Halieutiques*, 1817, in-8°. Un autre poëme attribué à Oppien, *les Ixeutiques, ou la Chasse aux oiseaux*, ne nous est point parvenu : il n'en reste que la paraphrase en prose du sophiste Eutechnius.

OPPIUS (Spurius), le plus haï des décemvirs après Appius, fut mis en jugement devant le peuple après celui-ci pour avoir fait battre de verges un des meilleurs soldats de l'armée. Il prévint sa condamnation en se donnant la mort dans sa prison, comme avait fait Appius.

OPPORTUNE (Ste), abbesse du monastère de Montreuil, près de Sion, était sœur de sainte Godegrand, évêque de Sens, et mourut en 770.

OPSOPÆUS (Vincent), savant philologue, né dans la Franconie, vers la fin du 15e siècle, a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. Il avait ouvert une école à Anspach, pour l'enseignement des langues anciennes; et il employait ses loisirs à la révision des manuscrits qu'il parvenait à se procurer. On ignore les détails de la vie d'Opsopæus, qui mourut, vers 1540, dans un âge peu avancé. Il a traduit de l'allemand en latin des Lettres diverses de Luther, Haguenau, 1525, in-8°; et du grec, outre plusieurs livres de l'*Iliade*, quelques *Opuscules ascétiques* de saint Marc ou de saint Maxime. On cite encore d'Opsopæus : *Præcationes græcæ; Castigationes ac diversæ lectiones in Demosthenis orationes vetustissimi cujusdam exemplaris subsidio collectæ, non solùm edit. Aldinæ, sed etiam postremæ Basiliensi accommodatæ*, Nuremberg, 1534; in-4° ; *De arte bibendi libri tres*, Nuremberg, 1536, in-4°, etc.

OPSOPÆUS ou **OBSOPÆUS** (Jean), savant médecin, né, en 1556, à Brettent, patrie de Melanchton, fit ses études avec beaucoup de succès, au collége de Neuhausen, et alla les continuer à l'académie de Heidelberg, d'où il fut exclus, avec la plupart des autres élèves, par l'ordre de l'électeur, qui ne voulut plus admettre dans les écoles que les luthériens. Opsopæus, arrivé à Paris, s'appliqua à l'étude de la médecine, et ses progrès furent rapides. Après un séjour de 6 ans en France, il visita l'Angleterre et les Pays-Bas, et retourna à Heidelberg, où sa réputation l'avait précédé. Il fut nommé, en 1582, professeur de physiologie; et l'on joignit à cette chaire, celle de botanique. L'électeur palatin Frédéric IV l'ayant nommé son médecin, il accompagna ce prince, en cette qualité, à Arnberg. A son retour, Opsopæus mourut à Heidelberg, le 4 juin 1596. Il a publié des éditions de quelques *Traités* d'Hippocrate, avec des notes et des corrections dans le texte et dans la traduction, Francfort, 1587, in-12; des *Oracles sibyllins*, etc.

OPSOPÆUS (Simon), frère du précédent, se livra, comme lui, à l'étude de la médecine, et mourut professeur à l'académie de Heidelberg, en 1629, à l'âge 43 ans. Melchior Adam, Freher, Niceron et Chaufepié ont donné des *Notices* sur Jean Opsopæus; mais aucun d'eux n'a fait connaître tous les services qu'il a rendus à la philologie.

OPSTAL (Gaspard-Jacques van), peintre d'histoire, né à Anvers en 1660, mort dans la même ville en 1714. Après avoir appris les éléments de son art dans son pays, il voyagea en France et s'y fit connaître par son talent. Le maréchal de Villeroy l'ayant chargé de faire une copie du fameux tableau de la *Descente de Croix* de Rubens, ainsi que des quatre volets qui l'accompagnent, cette copie, dans laquelle l'artiste a su rendre tout le feu, toute la vigueur et l'éclat des originaux, obtint le plus grand succès. Plusieurs églises de Flandre furent ornées de ses tableaux dans lesquels on remarque un assez bon goût de dessin, une touche ferme, brillante et facile. Il ne peignait pas les portraits avec un talent moins distingué. Parmi ces derniers, on cite, comme un

de ses ouvrages les plus remarquables, un beau *portrait d'un directeur de l'académie de peinture d'Anvers*, qu'on croit son morceau de réception, et dans l'église cathédrale de Saint-Omer, *les Quatre Pères de l'Église*, tableau capital, capable à lui seul de faire la réputation d'un artiste.

OPSTRAET (Jean), théologien flamand, né à Beringen, dans le pays de Liége, le 5 octobre 1651, prit beaucoup de part aux controverses qui divisèrent de son temps l'université de Louvain. Il fut fait prêtre en 1680, et licencié en théologie en 1681; mais le parti qu'il avait adopté dans les affaires de l'Église, l'empêcha de recevoir le bonnet de docteur. Il professa cependant la théologie à Louvain, puis au séminaire de Malines, d'où il fut renvoyé par l'archevêque Precipiano. Philippe V, alors maître des Pays-Bas, le bannit, en 1704; mais ces provinces ayant passé peu après sous la domination de la maison d'Autriche, Opstraet revint à Louvain, et fut fait principal du collége du Faucon; place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 29 novembre 1720. Tous ses ouvrages sont en latin; nous citerons les principaux : *Dissertatio theologica de conversione peccatoris*, Louvain, 1687; *Dissertatio theologica de praxi administrandi sacramentum pœnitentiæ*, 1692, in-4°; *Pastor bonus*, 1687, in-12; traduit en français, par Herman, 2 vol. in-12; *Theologus christianus*, Louvain, 1692, in-12, etc.

OPTAT (St.), évêque de Milève, ville de Numidie, joignait à des connaissances étendues des vertus qui lui méritèrent l'épiscopat. On conjecture qu'il mourut vers l'an 384. Saint Augustin, saint Jérôme et saint Fulgence en parlent avec éloge. On lui doit un traité *De schismate donatistarum*, publié pour la première fois par Jean Cochlée, Mayence, 1549, in-fol. La meilleure édition et la plus complète est celle de Dupin, Paris, 1700, in-fol., reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. L'éditeur y a joint une savante *préface* et 2 *dissertations*, l'une sur l'histoire des donatistes, et l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique.

OPTAVIEN (Publius-Porphyrius), en latin *Optatianus*, poëte latin, que l'on a souvent confondu avec le philosophe Porphyre, vivait sous le règne de Constantin, au commencement du 4e siècle. C'est à ce prince qu'il adressa ses ouvrages. Le temps n'en a épargné qu'un seul. Ce poëme, qui est à proprement parler le *Panégyrique de Constantin*, fut retrouvé à Vienne, et publié, par Pithou, dans les *Poemata vetera*, Paris, 1590. Welser en donna une 2e édition avec un *commentaire*, Augsbourg, 1595, in-fol., et il a été réimprimé à la suite des *OEuvres* de Welser, 1682, avec de nouvelles *remarques* de Christ. Daum. C'est une collection de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, formant différentes figures, telles qu'un *autel*, un *orgue hydraulique*, etc. Optavien a eu des imitateurs, entre autres Raban Maur, Abbon, moine de Fleury, Panard, etc.

ORANGE (Philibert de CHALLON, prince d'), l'un des plus grands capitaines de son temps, né en 1502 au château de Nozeroi, petite ville du comté de Bourgogne, réclama vainement, en 1517, contre les droits de suzeraineté que François Ier prétendait sur la principauté d'Orange, et dès lors n'attendit plus que l'occasion de se venger. Bientôt le roi de France déclara la guerre à Charles-Quint, et Philibert se hâta d'aller joindre ce prince qui l'accueillit avec empressement, et lui donna le comté de Saint-Pol et d'autres terres considérables, pour le dédommager de la perte de la principauté d'Orange, confisquée par François Ier. Philibert, après avoir rendu quelques services à son nouveau maître, fut fait prisonnier (1525), et resta enfermé au château de Lusignan, en Poitou, jusqu'au traité de Madrid. En 1527, il se trouvait au siége de Rome avec le connétable de Bourbon, auquel il succéda dans le commandement de l'armée impériale. Il se rendit maître du château Saint-Ange, obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer, s'empara de Naples, dont il fut nommé vice-roi (1528), et força les Français à lever le siége de cette ville et bientôt à sortir du royaume. Il déshonora son triomphe par les barbaries qu'il exerça contre les barons napolitains qui avaient suivi le parti de la France. Il prit ensuite le commandement de l'armée impériale en Toscane, et pressa vivement le siége de Florence, qui en était aux dernières extrémités, lorsqu'il fut tué (1530). Gilb. Cousin a publié, dans un recueil intitulé *Consolatoria*, l'*Oraison funèbre* de Philibert, par Louis Pelletan d'Asti. Brantôme lui a consacré une notice intéressante dans les *Vies des grands capitaines étrangers*.

ORANGE (Guillaume de NASSAU, prince d'), fondateur de la république de Hollande et l'un des plus grands hommes des temps modernes, naquit au château de Dillembourg en 1533, de Julienne de Stolberg et de Guillaume, dit *le Vieil*, comte de Nassau. Il prit le titre de prince d'Orange en 1544, à la mort de son cousin, René de Nassau, dont il était l'héritier. En 1554, Charles-Quint, à la cour duquel il avait été élevé, lui confia le commandement de l'armée de Flandre contre les Français, pendant l'absence d'Emmanuel-Philibert de Savoie, et n'eut pas lieu de se repentir de son choix. Lors de son abdication, l'Empereur n'oublia pas de le recommander à son fils, et le combla, en se retirant des affaires, de marques d'estime et d'affections. Mais Guillaume ne tarda pas à s'apercevoir que Philippe II n'avait pas pour lui les sentiments de son père. Sur la proposition du prince d'Orange, les états demandèrent le renvoi des troupes étrangères, qui était une charge inutile pendant la paix; Philippe promit de faire droit à cette demande, et quitta les Pays-Bas, dont il confia le gouvernement à la duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche, sous la direction du cardinal de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de cette préférence, fit cause commune avec les seigneurs flamands, et bientôt le cardinal fut obligé de se retirer. Le duc d'Albe ayant été nommé pour le remplacer, les mécontents alarmés remirent entre les mains de la gouvernante une protestation contre l'établissement de l'inquisition, l'érection des nouveaux évêchés et la réception du concile de Trente. Désignés comme des *gueux* par un des conseillers de Marguerite, ils acceptèrent cette dénomination qui rendirent leur cause populaire. Guillaume était d'avis qu'on profitât de la disposition des esprits, pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas; mais il ne fut point écouté, et

alla chercher un asile en Allemagne. Condamné à mort par une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il appela de cet arrêt à Philippe, qu'il ne fit qu'irriter davantage. Ce fut alors qu'il se décida à en appeler au sort des combats. Les premières troupes qu'il leva, commandées par son frère, Louis de Nassau, furent battues par le duc d'Albe. Averti par cet échec, il se mit à la tête d'une nouvelle armée, et pénètre lui-même dans le Brabant, où il avait de nombreux partisans; mais la tyrannie et ses sanglantes exécutions avaient glacé tous les courages, et il se vit obligé de licencier son armée, sans avoir rien fait. Il se joignit au duc de Deux-Ponts, qui conduisait des secours au jeune roi de Navarre, et après avoir assisté à la défaite des protestants dans le Poitou, regagna avec peine l'Allemagne. Enfin il rentra dans le Brabant à la tête d'une nouvelle armée, et fut reçu cette fois comme un libérateur; mais bientôt, ne pouvant solder ses troupes et trompé par les promesses du roi de France, qui, au lieu de le secourir, faisait la St.-Barthélemi, il se retira sur le Rhin. Pendant ce temps la fortune préparait sans lui la ruine des Espagnols. Les Hollandais se souvinrent pourtant de ses efforts et de son patriotisme, et l'appelèrent pour les gouverner. Il commença par les engager à proscrire entièrement le culte catholique. Dans ces circonstances difficiles, le duc d'Albe fut remplacé par D. Louis de Requesens, dont un des lieutenants remporta sur les insurgés une victoire qui lui ouvrit la Hollande (1575); mais la rupture des digues le força à une retraite précipitée. L'armée d'invasion se perdit elle-même, l'année suivante, par ses cruautés, qui jetèrent dans le parti de l'insurrection les provinces demeurées jusqu'alors fidèles à l'Espagne. Le 8 novembre 1576, tous les Bataves s'engagèrent, par la paix de Gand, à délivrer leur pays du joug étranger. Don Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ayant violé ce traité qui lui défendait de garder auprès de lui des soldats étrangers, les Flamands donnèrent au prince d'Orange le titre de gouverneur général du Brabant. Celui-ci ne tarda pas à avoir pour compétiteur l'archiduc Mathias, l'élu des seigneurs du pays; mais il sut gagner sa confiance, fut nommé son lieutenant général et eut toute l'autorité. Après la mort de don Juan, l'Espagne nomma, pour administrer les Pays-Bas, Alexandre Farnèse, qui remit sous l'ancien joug plusieurs provinces. Ce fut alors que Guillaume fit adopter à celles qui avaient embrassé la réforme évangélique, et qui abhorraient la croyance autant que la tyrannie des Espagnols, le fameux traité connu sous le nom d'*Union d'Utrecht*. Il voulut aussi s'assurer l'appui de la France, et alla jusqu'à proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-Unies, sous la condition qu'il respecterait leurs priviléges et leur conserverait la liberté de conscience. Pour prix de ses efforts, il vit sa tête mise à prix par Philippe; mais, en 1581, les états déclarèrent le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas; et, l'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée à Anvers. Les fêtes de sa réception furent troublées par une première tentative d'assassinat sur le prince d'Orange: c'était un coup de l'Espagne. Bientôt la conduite du duc d'Alençon fit perdre à Guillaume de son crédit et le décida de se retirer à Delft. Il fut assassiné dans cette ville par Barthasar Gérard, le 10 juillet 1584. (*Voyez l'Abrégé de l'histoire belgique*, par Dewez; l'*Histoire de Guillaume de Nassau*, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, et *les Bataves*, par Bitaubé.)

ORANGE (Frédéric-Henri de Nassau, prince d'), stathouder de Hollande, né à Delft en 1584, l'année même que Guillaume de Nassau, son père, fut assassiné par le fanatique Gérard, fut élevé par son frère, Maurice de Nassau, l'un des plus grands capitaines de son siècle, et se signala de bonne heure dans la carrière des armes. Revêtu de la dignité de stathouder et de celle de maréchal héréditaire de Hollande, à la mort de son frère, en 1625, il assura l'indépendance de la république par plusieurs combats glorieux et par la conquête de Bois-le-Duc, de Venloo, de Ruremonde, de Maestricht, de Limbourg, de Breda, de Hulst. Sous son gouvernement, la marine hollandaise obtint de brillants succès sur les flottes espagnoles, et fit affluer, vers le Texel, l'or du Mexique et du Pérou. De nouvelles découvertes et de nouveaux établissements dans les Indes orientales étendirent les relations commerciales et accrurent la puissance de la Hollande. Frédéric-Henri mourut en 1647, au moment où la suspension d'armes avec l'Espagne allait faire jouir la république d'une paix glorieuse et nécessaire à son affermissement. Ce prince eut une partie des talents de son frère, fut vaillant et infatigable comme lui, mais n'eut pas son ambition inquiète, et sut respecter la liberté de son pays, qui s'éleva sous son administration au plus haut degré de puissance et de richesse.

ORANGE (Guillaume), fils du précédent, lui succéda dans la dignité de stathouder; il mourut, le 6 novembre 1650, de la petite vérole, à l'âge de 24 ans. Ce prince avait épousé Henriette-Marie, fille de l'infortuné Charles Ier. Il laissa enceinte d'un fils, qui monta sur le trône d'Angleterre.

ORANGE (Guillaume V, prince d'), stathouder de Hollande, né à la Haye, le 8 mars 1748, était le fils de Guillaume-Henri Frison de Nassau-Dietz, qui fut stathouder après la mort de Guillaume III, sous le nom de Guillaume IV, et mourut en 1751. Il lui succéda immédiatement sous la tutelle de sa mère, Anne, fille de George II, roi d'Angleterre. Après la mort de cette princesse, la régence fut partagée entre les états généraux et le prince Louis-Ernest de Brunswick-Wolfenbuttel, feld-maréchal de la république. Cette minorité fut orageuse: les différends qui s'étaient élevés entre la régence et quelques-unes des 7 provinces sur l'étendue de ses prérogatives, avaient nourri l'animosité entre les deux partis, qui, depuis l'origine, divisaient la république, et dont l'un, se qualifiant exclusivement de patriote, travaillait à dépouiller, avec l'aide de la France, les stathouders de leur influence, tandis que l'autre, attaché à la maison d'Orange, cultivait l'amitié de l'Angleterre. Le premier reprochait surtout au duc de Brunswick les désastres que la république avait essuyés dans la dernière guerre maritime. Parvenu à sa majorité, en 1766, Guillaume V signa un acte où il accepta l'engagement de son ancien tuteur de l'assister de ses conseils dans toutes les affaires pour lesquelles on les lui demanderait, en le déchargeant en même temps de toute responsabilité à cet égard. Les provinces de Westfrise, de Hol-

lande, de Zélande et d'Utrecht, où le parti patriote dominait, regardant, avec raison cet acte comme contraire à la constitution, demandèrent le renvoi du feld-maréchal, qui fut forcé de donner sa démission le 14 octobre 1782. Sa retraite n'apaisa pas les mécontents; et, à l'occasion d'un tumulte qui avait éclaté à la Haye, le 8 septembre 1785, les états dépouillèrent le prince d'Orange du commandement de la garnison de cette ville, qui était une des prérogatives de sa charge. Guillaume V quitta alors la Haye et réclama la protection de Frédéric II, roi de Prusse, dont il avait épousé la nièce en 1767. Mais, comme on savait que l'intérêt politique du stathouder ne touchait que faiblement ce souverain, les états s'arrangèrent avec l'Empereur, et signèrent un traité avec la France (8 octobre 1785). Le 22 septembre de l'année suivante, les états de Hollande suspendirent le prince de sa charge de capitaine général de leur province. Ce fut après cet événement que la cour de France envoya à la Haye Gérard de Rayneval, pour négocier un accommodement entre les partis exaspérés, de concert avec le comte de Goertz, que Frédéric-Guillaume II avait, dès son avénement au trône, envoyé pour le même objet à Nimègue, où résidait alors Guillaume V. Il fut impossible de concilier des intérêts si opposés, et les deux partis armèrent, chacun de son côté. L'arrestation de la princesse d'Orange, qui se rendait à la Haye, et le refus que firent les états de donner satisfaction de cet outrage, déterminèrent le roi de Prusse à intervenir. Une armée prussienne de 30,000 hommes, commandée par le duc régnant de Brunswick, entra en Hollande au mois de septembre 1787; et, ne rencontrant pas de résistance, dès le 20 de ce mois, le prince d'Orange, après une absence de deux années, rentra à la Haye; Amsterdam se rendit le 10 octobre suivant. Le gouvernement français avait déclaré, le 16 septembre, à la cour de Londres, qu'il ne souffrirait pas qu'on exécutât en Hollande, par la force des armes, des mesures contraires à la constitution, et qu'il soutiendrait les états de tout son pouvoir. Il espérait sans doute que cette déclaration, qui fut portée à Berlin par le baron de Grosschlay, empêcherait l'entrée des troupes prussiennes. Mais le cabinet prussien jugea bien celui de Versailles, en se persuadant qu'une démarche énergique lui imposerait. En effet, le germe des maux qui devaient accabler ce royaume y fermentait déjà. Un ministère faible, luttant contre le dérangement des finances, et se voyant à peine sorti de la lutte qu'il avait eue à soutenir pour aider l'Amérique du Nord à conquérir son indépendance, n'osa pas entraîner la nation dans une nouvelle guerre. L'Angleterre déclara de son côté que, si le stathouder était attaqué, elle le défendrait; et elle mit en conséquence sa marine sur le pied de guerre. Cette menace arrêta le ministère français; il consentit à faire cesser ses préparatifs, et cette affaire fut arrangée par les déclarations que le ministère d'Angleterre à Versailles et M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères de France, échangèrent le 27 octobre. La cour de Berlin adhéra formellement à cette déclaration pacifique. Le prince d'Orange obtint les pouvoirs les plus étendus; un nouveau système politique remplaça le système français; une alliance étroite avec la Grande-Bretagne fut conclue à la Haye, le 15 avril 1788, et, le même jour, il en fut signé une semblable avec la Prusse, à Berlin. Le maintien de la constitution de la république des Provinces-Unies et du stathoudérat héréditaire, dans la maison de Nassau-Orange, furent l'objet d'un traité d'alliance défensive, conclu, le 13 juin suivant, à Loo en Gueldre, au nom de la Grande-Bretagne et de la Prusse. Les choses restèrent dans cet état jusqu'à ce que la révolution française portât ses armes aux frontières de la Hollande, à laquelle la Convention nationale déclara la guerre le 1er février 1793. L'attaque insignifiante que fit alors Dumouriez eut peu de résultats; mais elle obligea les Provinces-Unies à se réunir franchement à la coalition. Les troupes qu'elles firent marcher dans les Pays-Bas, sous les ordres des jeunes fils de Guillaume V, combattirent avec beaucoup de zèle, et elles obtinrent des succès remarquables dans plusieurs occasions; mais lorsque, à la fin de la campagne suivante, en 1794, ces troupes furent abandonnées à la fois par les Anglais, par l'Autriche et par les Prussiens, il leur devint impossible de résister aux armées de la république française, dont le nombre était plus que double depuis un an. Les gelées du grand hiver de 1795 ajoutèrent encore à tant de causes de ruine et d'impuissance, et le stathouder n'eut plus d'autre parti à prendre que de se réfugier en Angleterre avec sa famille. Ce fut dans une frêle barque, avec 3 hommes d'équipage seulement, qu'il put gagner le rivage britannique, tandis que l'armée républicaine de Pichegru traversait les fleuves sur la glace, et s'emparait des flottes hollandaises, restées immobiles par la gelée. La famille royale d'Angleterre reçut avec beaucoup d'égards des princes qui lui étaient de si près attachés par les liens du sang, mais la politique anglaise ne lui permit pas alors de faire beaucoup pour leur rétablissement. Le prince d'Orange protesta, par un acte daté de Hamptoncourt, le 28 mai 1795, contre le décret des états généraux du 24 février, qui prononçait l'abolition du stathoudérat. Par la convention de Berlin, du 5 août 1796, la Prusse et la France promirent une indemnité au prince d'Orange; et la république française s'engagea spécialement à employer ses bons offices pour opérer en sa faveur la sécularisation des évêchés de Wurzbourg et de Bamberg avec la dignité électorale. En 1799, le duc d'York exécuta, en son nom, avec un corps d'armée composé de Russes et d'Anglais, sur les côtes de la Nord-Hollande, une descente qui eut d'abord quelques succès, et qui fut suivie de la reddition de la flotte batave, laquelle fut emmenée presque tout entière dans les ports d'Angleterre. Cet événement ne changea rien à la position de Guillaume V. Le général Brune força bientôt le duc d'York à retourner en Angleterre; le corps russe tomba aux mains des Français, et la seconde coalition contre la France, qui avait fait concevoir de si grandes espérances à ses ennemis, fut bientôt dissoute par le mécontentement du czar Paul Ier. Condamné à rester encore en Angleterre, Guillaume V ne reparut sur le continent qu'en 1802. A cette époque, une indemnité lui fut promise par le traité d'Amiens, et cette indemnité fut déterminée par la convention du 24 mai 1802, qui lui accorda les évêchés de Fulde et de Corvey, la ville de Dortmund et plusieurs abbayes. Ce prince mourut à Brunswick en avril 1806, laissant pour

successeur son fils aîné, le prince Guillaume-Frédéric, devenu, en 1814, roi des Pays-Bas, sous le nom de Guillaume Ier, et mort en 1843.

ORANGE (Guillaume-George-Frédéric, prince d'), second fils du précédent, naquit à la Haye, le 18 novembre 1774. Il annonça dès l'enfance de grandes dispositions à marcher sur les traces de ses ancêtres et du grand Frédéric, son oncle maternel. Élevé par le général Stamfort, il dirigea toutes ses études vers la profession des armes. Il avait à peine 20 ans lorsque la guerre contre la France lui fournit, ainsi qu'à son frère aîné, le prince héréditaire (celui qui est mort roi des Pays-Bas en 1843), de nombreuses occasions de se distinguer. Tous les deux servirent d'abord en Flandre, sous le prince de Saxe-Cobourg et le duc d'York, généraux de la première coalition. Le prince Frédéric, qui commandait un corps d'avant-garde, se fit avantageusement remarquer aux combats de Menin, de Courtray, et se lia dès lors particulièrement avec l'archiduc Charles d'Autriche, qui commandait une division autrichienne. Lorsque les troupes hollandaises, abandonnées en même temps par les Anglais, les Autrichiens et les Prussiens, furent obligées de se retirer, le prince Frédéric défendit le terrain pied à pied, et il se distingua surtout à la retraite de Nimègue. Quand la gelée et la défection de ses alliés eurent livré la Hollande aux armées de la république française, le jeune prince ne suivit pas sa famille en Angleterre. Il rassembla les débris de l'armée hollandaise, et en forma un corps d'élite qu'il réunit dans le pays d'Hanovre et sur les frontières de Prusse. Ayant réussi à faire solder cette troupe par l'Angleterre, il n'attendait plus qu'une occasion de combattre, lorsque la paix de Bâle entre la Prusse et la république française, vint détruire toutes ses espérances. Très-affligé de cet événement, il écrivit à son oncle, le roi de Prusse, d'une manière respectueuse, mais énergique; et ce prince, qui l'estimait personnellement, lui fit une réponse très-affectueuse, mais qui ne changea rien au cours des événements. Les troupes hollandaises furent impitoyablement dissoutes et dispersées par les Prussiens eux-mêmes; et le prince Frédéric fut contraint de se réfugier en Angleterre, où il resta pendant plus d'un an dans un état d'inactivité insupportable. Il n'y avait plus de puissance belligérante sur le continent que l'Autriche. Impatient du repos, le prince Frédéric s'adressa à l'ambassadeur de Vienne auprès de la cour de Saint-James, et lui demanda seulement le grade de colonel dans l'armée autrichienne. On lui accorda aussitôt celui de général-major, et il se rendit, en cette qualité, à l'armée que l'archiduc Charles commandait en Allemagne. Il eut une grande part aux victoires de Würzbourg et de Neiresheim, puis au siége de Kehl, où le 8 octobre 1796, avec la réserve qu'il commandait, il repoussa vigoureusement les Français dans leurs retranchements. Le 2 décembre suivant, conduisant une nouvelle attaque, il enleva d'assaut une redoute où il encloua 15 pièces de canon à l'ennemi. Dans la campagne suivante, il passa, avec sa division à l'armée qui devait couvrir Vienne contre l'invasion de Bonaparte. La paix de Campo-Formio le rendit encore une fois au repos jusqu'à ce que la guerre de la seconde coalition le plaçât à la tête de l'armée autrichienne d'Italie, destinée à se réunir aux Russes de Suwarow. Il venait d'être nommé feld-maréchal-lieutenant, et s'était rendu au quartier général de l'armée autrichienne à Padoue, lorsqu'il y mourut presque subitement le 6 janvier 1799.

ORBESSAN (Anne-Marie d'AIGNAN, baron d'), doit être compté parmi ces magistrats qui, dans le cours du siècle passé, se plurent à unir l'étude des lois à celle des lettres et de l'antiquité. Né à Toulouse, le 16 février 1709, d'une famille distinguée dans la magistrature, il en augmenta l'éclat par son mérite. Destiné à ces fonctions honorables, il fit céder à ses devoirs son goût pour des occupations moins austères. En 1738, il fut reçu président à mortier au parlement de Toulouse. Son amour pour les arts et les antiquités l'engagea à visiter l'Italie. Il partit à la fin de 1749, et ne fut de retour que l'année suivante. Il a publié, de ce voyage, une relation qui contient beaucoup d'observations intéressantes. En 1770, le chancelier Maupeou voulut le nommer premier président du parlement qu'il venait de former; d'Orbessan refusa, et donna même sa démission de la charge qu'il occupait. Dès lors maître de son temps, il put se livrer sans réserve aux lettres et aux sciences. Retiré au pays de Foix, il échappa aux désordres de la révolution, et mourut vers la fin du 18e siècle. Il était membre de l'Académie des Jeux floraux et de l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse; celle de Cortone s'empressa de l'admettre dans son sein, lors de son voyage en Italie. Il avait payé son tribut à ces compagnies savantes par divers mémoires, publiés avec quelques autres opuscules, dans les deux recueils suivants: *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 1768, 3 vol. in-8°; *Variétés littéraires*, Auch, 1778, 2 vol. in-8°; *Traité du Sénat romain*, avec des notes, Montauban et Paris, 1752, in-12.

ORCAGNA (Bernard), peintre florentin, était fils de Cione, habile orfévre, et se fit une réputation par ses peintures à fresque; mais il fut surpassé par son frère André Orcagna, qui, à la fois peintre, sculpteur et architecte, fut regardé de son temps comme un prodige. Ce furent ces deux frères qui, dans leurs peintures du *Paradis* et de l'*Enfer*, d'après Dante, donnèrent l'exemple, imité tant de fois depuis, de placer parmi les réprouvés leurs ennemis, et leurs amis parmi les élus. André Orcagna, que Michel-Ange estimait beaucoup comme architecte, mourut en 1389, laissant une école féconde en artistes distingués. Le Musée royal, à Paris, possède d'André un petit tableau représentant la *Naissance de la Vierge*.

ORCHAMPS (Claude d'), général de l'ordre des minimes, né, en 1595, à Besançon, d'une famille patricienne, embrassa jeune la règle de Saint-François de Paule, se distingua bientôt par son talent pour la chaire, et prêcha avec applaudissement dans les principales villes de Bourgogne, de Savoie et d'Italie. Il remplit les différents emplois de son ordre, et en fut nommé supérieur général en 1655. S'étant rendu en Espagne pour faire la visite des établissements que l'ordre y possédait, il tomba malade à Madrid, et y mourut le 11 juin 1658. Ce religieux a publié : *les Perfections royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4°.

ORDELAFFI (Cecco) fut souverain de Forli en Romagne, au commencement du 14e siècle. Dès la fin du siècle précédent, les Ordelaffi, seigneurs de quelques châteaux dans le voisinage de cette ville, s'étaient distingués à la tête de la faction gibeline, dans les guerres de la Romagne. Trois frères, nommés Scarpetta, Pino et Barthélemi, formés aux armes, à l'école du comte Guido de Montefeltro, furent chargés du gouvernement de la ville de Forli, et de la conduite des armées de cette république. Mais le roi Robert de Naples, s'étant fait donner, par le pape Clément V, l'autorité qu'avait le saint-siége sur la Romagne, attaqua Forli, en 1310, en rasa les fortifications, en exila les Gibelins, et retint dans les prisons les trois frères que l'on vient de nommer. Cependant, cette famille parut devenir plus chère au peuple, par la persécution même qu'elle avait éprouvée. Le 2 septembre 1315, Cecco Ordelaffi vint à bout de s'introduire à Forli, caché dans un tonneau. Dès qu'il fut au milieu de la ville, il rassembla ses partisans : à leur tête, il surprit les Guelfes, qu'il chassa de la ville, et se fit déclarer, par le peuple, capitaine perpétuel de Forli. Sous ce titre, il gouverna sa patrie avec assez de bonheur et de gloire, jusqu'en 1331, qu'il mourut d'une chute de cheval. Son frère François lui succéda.

ORDELAFFI (François) fut un des plus intrépides et des plus valeureux guerriers qu'ait produits l'Italie. Il fut appelé, dès la première année de son règne, à se défendre contre le cardinal légat Bertrand de Poret, déjà maître de toute la Romagne, de Bologne, et d'une grande partie de la Lombardie. Ordelaffi fut obligé de lui remettre Forli par capitulation, le 26 mars 1332, et de se retirer à Forimpopoli; mais, après que ce légat eut été défait à Ferrare, le 14 avril 1333, Ordelaffi, qui avait combattu dans son armée, et qui avait été fait prisonnier par les marquis d'Este, fut renvoyé sans rançon par ceux-ci en Romagne. Rentré dans Forli, caché sous un char de foin, il chassa de sa patrie les Guelfes et la garnison pontificale; et, le 19 septembre 1333, il fut de nouveau proclamé capitaine, et son règne dura 22 ans. Ordelaffi conserva glorieusement la souveraineté qu'il avait reconquise, jusqu'en 1355, que le pape Innocent VI résolut de soumettre tous les princes feudataires du saint-siége, et qu'il envoya en Italie le cardinal Albornoz avec des forces imposantes. Ordelaffi rechercha aussitôt l'alliance des princes ses voisins, dont jusqu'alors il avait été jaloux. Les Manfredi de Faenza, les Malatesti de Rimini, les Mogliano de Fermo, formèrent avec lui une ligue pour se défendre en commun. Cependant le légat réussit, tantôt par des victoires, tantôt par des négociations, à dissoudre cette ligue. François Ordelaffi resta seul exposé aux attaques du plus redoutable ennemi. Il trouva encore dans Cia (ou Marzia) des Ubaldini, sa femme, un courage non moins énergique que le sien; il lui confia la défense de Césène, avec 200 cavaliers et autant de fantassins : Cia, attaquée par une armée dix fois supérieure à la sienne, défendit chaque pouce de terrain; elle ne déposa la cuirasse ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'elle fût réduite dans une tour déjà entièrement minée par dessous. Ses soldats la contraignirent alors de se rendre au légat avec ses enfants, qui étaient enfermés avec elle. Cia dressa la capitulation, par laquelle elle assura la liberté des compagnons d'armes qui l'avaient défendue, tandis qu'elle se soumit elle-même à une dure captivité. Elle rendit Césène, le 21 juin 1357. François Ordelaffi, abandonné de tout allié, et dépourvu de tout secours, parvint à se défendre deux ans encore; il fut enfin obligé de rendre Forli au légat, le 4 juillet 1359. Mais il ne put se soumettre à vivre en particulier, après avoir été prince : il fit la guerre, en condottière, jusqu'à sa mort arrivée à Venise en 1374.

ORDELAFFI (Sinibald), fils aîné du précédent, gouverna pendant 10 ans, jusqu'en 1385. Dès l'année qui suivit la mort de François, il secoua la domination de l'Église, rappela les Ordelaffi, et leur rendit la souveraineté. Sinibald fut proclamé capitaine perpétuel et seigneur de sa patrie; et il fut admis dans l'alliance des Florentins, qui, cruellement trahis par Grégoire XI, avaient fait révolter tous les États de l'Église contre le pape. Le grand schisme d'Occident, qui éclata en 1378, donna aux vassaux de l'Église les moyens de s'établir plus solidement dans leurs principautés. Sinibald des Ordelaffi, après avoir épousé Blanche des Malatesti, fut, en 1379, reconnu par le pape Urbain VI, comme vicaire du saint-siége à Forli, moyennant un léger tribut. Mais après avoir fait prospérer ses États, il fut enlevé dans son palais par deux de ses neveux, nommés Cecco et Pino, le 13 décembre 1385, et jeté dans une obscure prison, où il mourut; et les deux traîtres qui l'avaient dépouillé, régnèrent ensemble à sa place.

ORDELAFFI (Pino Ier et Cecco II) firent oublier leur crime par un gouvernement assez équitable. Pino s'était fait aimer par son affabilité et sa libéralité : il avait aussi acquis une grande réputation de bravoure, soit dans une guerre contre le prince de Rimini, soit en défendant ses États contre les compagnies d'aventuriers qui ravageaient l'Italie. Pino étant mort le 19 juillet 1401, Cecco, son frère, demeura seul seigneur de Forli, jusqu'au 8 septembre 1405, qu'il mourut, laissant un fils en bas âge, nommé Antoine. Dès l'an 1390, les deux Ordelaffi avaient été confirmés dans leur principauté par une bulle de Boniface IX.

ORDELAFFI (George) fut souverain de Forli, de 1410 à 1422. Antoine était encore enfant, lorsque Cecco II mourut; et le peuple de Forli, qui, selon quelques historiens, avait fait périr ce prince, déjà accablé par une longue maladie, ne voulut pas se soumettre longtemps à son fils : il rétablit l'ancien gouvernement républicain, avec un gonfalonier et des prieurs; et, après avoir soutenu une guerre contre le légat de Bologne, il fit reconnaître son indépendance par l'Église. Mais ensuite ce même légat Balthasar Cossa, s'empara de Forli par surprise, et y bâtit une forteresse, pour tenir la ville asservie. Les chefs de la maison Ordelaffi furent alors exilés de Forli par l'Église. George, le plus distingué d'entre eux, profita des guerres où Jean XXIII était engagé, pour surprendre Forlimpopoli, au mois de janvier 1410, et Forli, le 7 juin de l'année suivante. Il rentra dans ces deux villes, avec Antoine, fils du précédent seigneur, avec lequel il déclara vouloir partager la souveraineté. Mais avant que deux mois fussent écou-

lés, il regretta d'avoir admis un compagnon sur le trône; il le fit enfermer dans la citadelle, et l'envoya ensuite prisonnier à Imola, chez Louis des Alidosi, son beau-père. Il obtint, le 25 juin 1418, une bulle du pape Martin V, qui le confirmait dans la souveraineté de Forli, qu'il conserva jusqu'au 25 janvier 1422, époque de sa mort.

ORDELAFFI (Théobald des), fils du précédent, n'était âgé que de 9 ans, lorsque sa mère, Lucrèce des Aliodosi, fut nommée régente. Entourée de ses compatriotes d'Imola, elle leur accorda tous les emplois; elle favorisa aussi les Guelfes, anciens partisans de sa famille, mais ennemis héréditaires des Ordelaffi, et elle rechercha l'alliance des Florentins. Pendant ce temps, Catherine Ordelaffi, sa belle-sœur, jalouse du pouvoir d'une étrangère, rassembla les anciens partisans de sa famille, et, les excitant à prendre les armes, chassa de Forli Lucrèce Aliodosi, avec tous les citoyens d'Imola; elle rendit l'autorité aux Gibelins, et mit Forli sous la protection de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Cette révolution causa une guerre entre le duc de Milan et la république florentine. En 1424, Imola fut surprise par un général du duc de Milan: Louis Aliodosi, prince de cette ville et père de Lucrèce, y fut fait prisonnier; et Antoine Ordelaffi, celui qui, depuis 10 ans, était prisonnier dans la citadelle d'Imola, fut remis en liberté. Il retourna alors à Forli, et il y fut mis à la tête du gouvernement. Sur ces entrefaites, Théobald et sa sœur moururent tous les deux de la peste, au mois de juillet 1425. Antoine n'avait plus de concurrent dans sa famille: mais la ville de Forli fut livrée au pape par le duc de Milan, le 12 mai 1426, par suite d'une paix entre le duc et les Florentins; et le pape Martin V envoya un lieutenant dans cette principauté.

ORDELAFFI (Antoine), que l'on a vu déjà 3 fois seigneur de Forli, pour quelques semaines, après la mort de son père, en 1405; en commun avec George en 1410; et après Théobald, de 1425 à 1426; se retira dans Lugo, lorsque, le 12 mai de cette dernière année, il fut obligé d'ouvrir sa capitale aux troupes de l'Église. Il y attendit qu'un changement dans les dispositions de ses concitoyens lui donnât le moyen de recouvrer l'État de ses pères. Son attente ne fut pas trompée; le 26 décembre 1433, les habitants de Forli prirent les armes, firent prisonnier l'évêque de Traù, gouverneur de leur ville, et ils rendirent la souveraineté à Antoine Ordelaffi. Ce prince se défendit près de 3 ans contre les forces de l'Église. Il fut pourtant contraint de quitter Forli une quatrième fois, le 11 juillet 1436, et de livrer sa ville à l'armée pontificale. Mais Antoine, avec ses deux fils, alla chercher un refuge auprès du duc de Milan et de son général, Nicolas Piccinino. Il y attendit une nouvelle guerre contre le duc et l'Église; et lorsque celle-ci eut éclaté, Piccinino le rétablit, le 26 mai 1438, dans sa principauté. Il mourut le 4 août 1448; ses deux fils lui succédèrent ensemble.

ORDELAFFI (Pino II et Cecco III), fils du précédent, furent souverains de Forli, de 1448 à 1466 et 1480. Pour conserver leur petite principauté et s'affermir par des alliances avec les princes plus puissants, les Ordelaffi faisaient le métier de condottieri: ils exerçaient ainsi leurs sujets aux armes; ils se formaient une petite armée, et, après l'avoir maintenue aux dépens des États dont ils recevaient la solde, ils pouvaient aussi s'en servir eux-mêmes, s'ils venaient à être attaqués. Cecco des Ordelaffi fut pendant longtemps général des Vénitiens: fait prisonnier au mois d'octobre 1453, dans un combat contre le duc de Milan, il recouvra sa liberté à la paix, l'année suivante. Il mourut le 22 avril 1466, après une longue maladie. Son frère Pino, après avoir été de nouveau investi de ses États par le pape Paul II, se mit à la solde du duc de Milan. En même temps, il rappela tous les habitants de Forli qui avaient été exilés par ses prédécesseurs; et, comme les haines de parti étaient enfin éteintes, il voulut mettre un terme aux vengeances. Il rebâtit ensuite plusieurs des bourgades et des forteresses de ses États, qui avaient été ruinées dans les guerres précédentes. C'était l'époque où tous les princes d'Italie rivalisaient entre eux par leur magnificence et par la protection qu'ils accordaient aux beaux-arts. Pino des Ordelaffi ne demeura point inférieur à ses contemporains. Tandis qu'il rebâtissait Forlimpopoli, Saturaco, Rocca d'Ermice, qu'il relevait les murs de Forli, et qu'il y joignait une citadelle, il fonda aussi dans cette ville un palais, qu'il orna magnifiquement de tableaux et de statues, et donna de brillants encouragements aux artistes les plus distingués de l'Italie. Pino mourut, en 1480, sans enfants légitimes; mais son bâtard, Sinibald II, avait été reconnu par le pape, dès l'année 1473, comme devant être son successeur.

ORDELAFFI (Sinibald II des) fut le dernier prince de Forli. Quoique son droit à la succession de son père eût été reconnu par le pape, comme suzerain, et par le peuple de Forli, deux neveux de Pino, nés d'un mariage légitime, réclamèrent la succession de leur oncle. Leurs prétentions étaient soutenues par Galeotto Manfredi, seigneur de Faenza, frère de leur mère, et par le roi Ferdinand de Naples. Le comte Jérôme Riario, neveu et favori de Sixte IV, se porta pour arbitre entre eux, et introduisit, sous ce prétexte, des troupes pontificales dans Forli. Il acheta de la veuve de Pino la possession de la citadelle; et, trompant également tous les prétendants, il dépouilla tous les Ordelaffi de leur héritage, et il se fit investir par Sixte IV de la principauté de Forli, qui fut ensuite enlevée à sa veuve, par César Borgia. La famille des Ordelaffi, chassée de Forli et de la Romagne, chercha un refuge à Venise, où elle suivit le métier des armes.

ORDENER (Michel), général français, naquit le 2 septembre 1755, à Saint-Avold, en Lorraine, d'une famille plébéienne, comme l'a dit le maréchal Lefebvre, son compatriote et son ami. Il ne reçut qu'une éducation incomplète, et s'enrôla, dès l'âge de 18 ans, dans la légion de Condé, d'où il passa dans les dragons de Bouflers, en 1776. Nommé maréchal des logis dans le même corps, en 1783, il devint adjudant sous-officier en 1787. Ce fut dans cette position que le trouva la révolution de 1789. Il en adopta les principes avec beaucoup de zèle et lui dut un rapide avancement. Nommé sous-lieutenant au 10e régiment de chasseurs à cheval, le 25 janvier 1792, et capitaine l'année suivante, il en était colonel en 1796, après avoir fait avec distinction les premières

campagnes de cette guerre aux armées de la Moselle, du Rhin, des Alpes et d'Italie. C'était le général en chef Bonaparte lui-même qui lui avait conféré ce dernier grade, sur le champ de bataille. Nommé commandant de la cavalerie de la garde consulaire, peu de temps après la révolution du 18 brumaire, Ordener mérita de plus en plus, dans ce poste de confiance, l'estime du premier consul, et devint général de brigade, commandant les grenadiers à cheval de la même garde en septembre 1803. Mais Bonaparte le chargea bientôt d'une mission qui a attaché à son nom une fâcheuse célébrité. Envoyé avec des instructions des ministres Fouché et Talleyrand dans les États du grand-duc de Bade, pour y arrêter le duc d'Enghien, et placé pour cette expédition sous les ordres du général Caulaincourt, il passa le Rhin près de Schelestadt, avec 300 dragons, dans la nuit du 14 mars 1804, et se dirigea sur Ettenheim, tandis que Caulaincourt, chargé d'appuyer et d'observer ses mouvements, occupait Offenbourg avec un corps de troupes plus nombreux. Celui d'Ordener entoura subitement la maison où ce malheureux prince dormait profondément. Éveillé en sursaut par des gendarmes, il essaya vainement de résister et fut emmené prisonnier à Strasbourg par la même troupe. Ce fut toute la part qu'Ordener prit à cet événement. Tout indique que, ainsi que Caulaincourt, il savait fort bien que c'était le duc d'Enghien qu'ils allaient arrêter; mais que l'un et l'autre ignoraient complétement le sort qui lui était réservé. Cette circonstance ajouta beaucoup à la faveur dont il jouissait déjà auprès de Bonaparte. Devenu empereur bientôt après, il le nomma général de division, le 25 décembre 1805, et sénateur l'année suivante, avec le titre de comte, celui de premier écuyer de l'impératrice, une bonne dotation et enfin le gouvernement de Compiègne, où ce général se retira peu de temps après la bataille d'Austerlitz. Ordener mourut subitement, le 30 août 1811, et fut inhumé au Panthéon, où le maréchal Lefebvre prononça son oraison funèbre.

ORDERIC, ORDRIC ou **OLDERIC VITAL**, historien, né en Angleterre en 1075, prit l'habit monastique à 11 ans dans l'abbaye de St.-Évroul, en Normandie, et y mourut vers 1150, laissant une histoire qui commence par la vie de J. C., et se termine à l'année 1141. Elle est divisée en 3 parties, dont la dernière contient des détails intéressants sur les événements contemporains. Cet ouvrage, du reste assez mal écrit et indigeste, a été recueilli dans les *Normanorum scriptores* de Duchesne, Paris, 1619, in-fol. Dom Brial en a donné un bon extrait dans le tome XII du *Recueil des historiens de France*. L'*Histoire de Normandie*, par Orderic Vital, traduite pour la première fois en français par M. Dubois, Paris, 1827, 4 vol. in-8°, fait partie de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. Guizot.

ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, né à Salins en 1736, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, professa les humanités dans divers colléges, fut pourvu d'un canonicat à Riom en Auvergne, et se livra dans ce pays à l'étude de l'histoire naturelle, avec assez de succès pour être appelé à en montrer les éléments à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé de prêter serment, il fut condamné à la déportation en 1793, et se retira en Angleterre. Rentré en France en 1802, il fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, et y mourut le 15 août 1809. On a de lui : *Histoire naturelle des volcans, comprenant les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8° : ouvrage regardé comme élémentaire dans cette partie. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages, entre autres une *Statistique de l'Auvergne*, dont on promettait la publication.

ORDRE (Claude-Guillaume-Victor-Jean-Baptiste du WICQUET, baron d'), officier français très-dévoué à la cause monarchique, naquit en 1752, au château de Maquinghen, près de Boulogne-sur-Mer; son père était lieutenant des gardes du corps. Entré au service à l'âge de 15 ans, successivement mousquetaire et garde du corps dans la compagnie de Noailles, capitaine dans le régiment de Royal-Roussillon, il avait le même grade dans le régiment de Vintimille à l'époque où la révolution éclata. Il alla, en 1789, au camp de Saint-Denis, lorsque le maréchal de Broglie, chargé de réprimer les premiers désordres de cette révolution, laissa consommer en présence de son armée, les événements du 14 juillet. Contraint ensuite, par l'insubordination des troupes, à s'éloigner de la France, le baron d'Ordre alla joindre l'armée des princes, et fit avec eux la campagne de 1792. Rentré peu de temps après dans le château de ses pères, c'est en vain qu'il se flatta d'y demeurer en sûreté. Soupçonné d'être le chef d'un rassemblement menaçant qui s'était formé aux environs, il fut arrêté en 1793 par des dragons belges qui mirent tout au pillage chez lui, et le conduisirent à Abbeville, où, après avoir été interrogé devant André Dumont, il resta enfermé à la Conciergerie. Après une captivité de 16 mois, la chute de Robespierre lui fit recouvrer la liberté. Le malheur n'avait pas abattu ses espérances. Comme il était très-aimé des habitants du pays, il profita de son ascendant pour préparer les cadres d'une troupe qu'il croyait destiné à relever le trône. En 1799, Monsieur, lieutenant général du royaume, alors à Londres, nomma du Wicquet commandant général du Boulonnais, du Calaisis et de l'Ardresis. Pour aller rendre compte à S. A. R. du résultat de ses travaux, il confia sa vie à un frêle esquif, et par un temps orageux, passant résolûment à travers la flotte de Bonaparte, il alla débarquer à Douvres. Le prince approuva l'organisation secrète dont les détails furent mis sous ses yeux, et invita l'intrépide royaliste à prendre le commandement de la province d'Artois, en l'absence du comte de Cauchy. Cependant la circonspection de Louis-Stanislas-Xavier le porta à contenir l'ardeur de ceux qui s'armaient pour sa cause; et le baron d'Ordre, rentré dans son château, dut se restreindre à en ouvrir les portes aux royalistes que poursuivait la police, et qui se rendaient de l'intérieur en Angleterre. Ce fut dans le château de Maquinghen que George Cadoudal, Gíguet, Hyde de Neuville, Durrieu et beaucoup d'autres reçurent un asile; et c'est aussi là que l'abbé d'Égrigny, qui fut depuis assassiné dans le midi de la France, trouva une retraite durant 14 mois. Mais la vigilance de la police ayant redoublé, et les papiers de Hyde de Neuville ayant été saisis, les fils de la correspondance secrète furent découverts, et une partie des

agents des princes arrêtés, dans le même moment, sur différents points du territoire. Le baron lui-même eut peine à échapper, ce qui ne l'empêcha pas de renouveler en 1803, ses tentatives, mais toujours sans succès. Il allait être livré à une commission militaire, lorsque le premier consul, sollicité vivement, se borna à le confiner dans Arras, puis à Aire. C'est là qu'il mourut le 8 décembre 1809.

ORDRE (Antoine-Marie-Guillain du WICQUET, vicomte d'), parent du précédent, naquit en 1751, dans la citadelle de Calais. Destiné à la profession des armes, il n'en cultiva pas moins la littérature et les sciences, et s'occupa particulièrement des sciences morales. Il est mort en 1832. Ses ouvrages sont : *Principes élémentaires de morale*, 1789; *Notice historique sur la ville Désurvenes, de Verdia, aujourd'hui Desvres*, 1811, in-12; *Quelques idées sur plusieurs ordres civils et militaires de la monarchie française*, 1814, in-8°; *Traité élémentaire de métaphysique et de morale*, Boulogne-sur-Mer, 1820, in-12.

OREFICE (Pierre), peintre, connu sous le nom de *Pietro di Cosimo*, parce qu'il fut élève de Cosimo Rosselli, naquit à Florence vers l'an 1441. Les rares dispositions qu'il montrait pour la peinture engagèrent son maître à l'employer dans l'exécution des fresques de la chapelle de Sixte IV, au Vatican, dont ce pape l'avait chargé. Les preuves de talent que Pierre y donna, le placèrent au premier rang des peintres de cette époque; et le duc de Valentinois, fils d'Alexandre VI, voulut avoir son portrait de sa main. De retour à Florence, il peignit pour quelques particuliers quelques beaux tableaux qui lui obtinrent, du gouvernement, des travaux publics, où il fit briller son génie. Il peignit pour l'église du Saint-Esprit une *Visitation*, dans laquelle on remarque plusieurs figures de saints, dignes des plus grands maîtres. C'est dans le dessin surtout qu'il se montre supérieur. D'un caractère sombre et mélancolique, il ne se plaisait que dans les sujets terribles et lugubres, et il excellait à les rendre. Dans sa bizarrerie, il ne pouvait souffrir personne autour de lui : quoique âgé de 80 ans, il se refusait à tous les soins, et on le trouva mort dans sa maison en 1521.

OREGIO (Augustin), cardinal, et l'un des plus célèbres théologiens de son temps, né dans la Romagne en 1577, de parents pauvres, ne dut son élévation qu'à ses talents et à sa vertu. Les cardinaux Bellarmin et Barbérin se chargèrent de sa fortune, et ce dernier, parvenu au souverain pontificat sous le nom d'Urbain VIII, le décora de la pourpre romaine et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio jouit peu de temps de ces honneurs, et mourut, en 1635, dans sa ville épiscopale. On a de ce prélat des traités *de Deo, de Trinitate, de Incarnatione, de Angelis, de Opere sex dierum*, etc., imprimés d'abord séparément, et recueillis par Nicolas, son neveu, Rome, 1637 et 1642, in-fol. On trouve une notice sur Oregio dans les *Additions* d'Oldoini *aux Vies des papes*, d'A. Chacon.

O'REILLY (Alexandre, comte d'), général espagnol, originaire d'Irlande, né de parents catholiques, en 1735, et non pas vers 1733, entra fort jeune au service d'Espagne, dans le régiment d'Hibernie, infanterie, où il parvint jusqu'au grade de sergent-major, équivalent à celui de major. Il fit la guerre de la succession d'Autriche, et y reçut une blessure dont il resta boiteux toute la vie. En 1757, il alla servir comme volontaire en Autriche, fit deux campagnes contre les Prussiens, et passa, en 1759, dans l'armée française, où il se distingua tellement, qu'à son retour en Espagne il fut recommandé à son souverain par le maréchal de Broglie, et nommé lieutenant-colonel. Dans la guerre peu glorieuse contre le Portugal, en 1762, il servit en qualité de brigadier des armées, se fit remarquer à la tête des troupes légères, débusqua les Portugais des hauteurs de Chavès, et entra sans résistance, le 2 juin, dans cette ville. Regardé comme un des meilleurs officiers de l'armée espagnole, il obtint, à la paix, le grade, créé pour lui, d'adjudant général de l'infanterie avec celui de maréchal de camp, et fut envoyé aux îles de Cuba et de Porto-Ricco pour y inspecter les troupes réglées et les milices, réparer les fortifications et affermir la discipline militaire. De retour en Espagne, il acquit de nouveaux droits à la bienveillance de Charles II, auquel il sauva la vie dans la fameuse sédition de Madrid en 1766. Il fut alors créé lieutenant général, inspecteur général de l'infanterie, et commanda un corps qu'il fit manœuvrer devant le roi. Il se rendit, en 1786, à la Nouvelle-Orléans pour y soumettre à la domination espagnole la Louisiane, honteusement cédée par la France. Les habitants ayant d'abord fait mine de résister ou de fuir, O'Reilly, quoique maître de la ville où il avait reçu leur serment, déploya une rigueur non moins intempestive qu'injuste et cruelle. Il choisit douze victimes parmi les colons les plus notables, en fit périr six par la main du bourreau, qu'il avait amené avec lui, et envoya les six autres languir dans les cachots de Cuba. Nommé, en 1770, inspecteur général des troupes de toutes armes dans l'Amérique espagnole, il y introduisit la tactique allemande jusqu'alors inconnue en Espagne, et intervint dans tous les préparatifs militaires qui précédèrent la rupture de la paix avec l'Angleterre. En 1773, il fut chargé du commandement général de Madrid, à la place du comte d'Aranda, et devint membre du conseil suprême de la guerre. En 1775, O'Reilly commanda la malheureuse expédition contre Alger, dont l'issue désastreuse rappela la terrible défaite de l'armée chrétienne sous Charles-Quint. Quarante-six vaisseaux, 350 bâtiments de transport et 22,000 hommes étaient sous les ordres d'O'Reilly. Les Espagnols eurent 15,000 hommes tués, entre autres le marquis de la Romana, père du dernier général de ce nom, plus de 3,000 blessés, et perdirent une partie de leur artillerie et de leurs munitions. La flotte rentra, le 20 août, à Barcelone, où elle apporta la première nouvelle de ce désastre, qui fut attribué à la mésintelligence qu'avait excitée le choix du général. Aussi l'indignation fut-elle universelle en Espagne. O'Reilly n'échappa qu'avec peine aux fureurs de la populace. Charles III, n'osant pas lui rendre le commandement de Madrid, le nomma capitaine général de l'Andalousie. O'Reilly obtint la translation, au Port-Sainte-Marie, de l'école d'infanterie qu'il avait établie à Avila, en 1780, à l'occasion de la guerre contre l'Angleterre. Il cumula avec ses diverses fonctions celles de gouverneur

politique et militaire de Cadix ; il se maintint en faveur contre l'opinion publique jusqu'en 1786 ; mais cette année, il éprouva une disgrâce complète par suite de l'ombrage qu'il portait au ministre Florida-Blanda, et surtout de la haine qu'il avait inspirée au nouveau ministre des finances, don Pedro Lopez de Lerena, qui, pendant qu'il était intendant de l'Andalousie, avait eu quelques démêlés avec ce général. Au mois d'avril, un ordre de la cour obligea O'Reilly de se démettre de tous ses emplois, le relégua en Galice, et ne lui laissa que le titre de lieutenant général avec une faible pension. Sa conduite comme administrateur avait fait oublier sa conduite atroce à la Louisiane et sa désastreuse expédition d'Alger. Cadix lui devait son pavé, la propreté de ses rues, plusieurs beaux édifices et quelques sages institutions. Il avait su cacher sous des formes engageantes le despotisme et la dureté de son caractère. A la mort de Charles III, il crut sa disgrâce finie, et vint, à la fin de décembre 1788, pour rendre ses hommages au nouveau roi ; mais son ennemi était toujours dans le ministère, et à peine arrivé à Madrid, il reçut l'ordre de retourner à la Corogne : ce ne fut qu'après la mort de Lerena, en 1792, qu'il put reparaître à la cour. Comme il avait conservé une grande réputation dans l'armée espagnole, il fut désigné, en 1793, pour commander les troupes espagnoles qui, réunies aux Anglais, occupèrent Toulon ; mais il n'accepta point. Nommé, en 1794, au commandement de l'armée espagnole en Roussillon après la mort du général Ricardos son ami, il ne lui survécut que dix jours. S'étant mis en route, il mourut à Bonete, village près de Chinchilla, dans le royaume de Murcie, le 23 mars.—Son fils, O'Reilly (*Alexandre*), brigadier des armées, fut blessé mortellement, le 13 août, en combattant à la tête de son régiment d'Espagne, à l'affaire de Saint-Laurent de la Muga.

O'REILLY (le comte André), général de cavalerie au service d'Autriche, était né en Irlande en 1740. Il s'enrôla très-jeune dans les armées de l'impératrice Marie-Thérèse, se distingua pendant la guerre de sept ans, et plus tard, sous le règne de Joseph II, dans la guerre contre les Turcs. Sa valeur et ses talents lui procurèrent un avancement rapide. Il parvint au grade de major, et c'est en cette qualité qu'il prit part aux premières hostilités qu'amena la révolution française. Sa belle conduite à l'affaire de Marchiennes (31 octobre 1793) lui valut d'être nommé officier général ; il continua de se signaler aux combats d'Amberg et d'Ulm (23 août et 24 septembre 1796). Lorsque l'armée française, commandée par Moreau, passa le Rhin devant Kehl, le 20 avril 1797, les habiles manœuvres d'O'Reilly, qui commandait l'arrière-garde, ne purent empêcher la défaite des Autrichiens. Blessé et fait prisonnier, il fut échangé peu de temps après, et alla prendre un commandement dans l'intérieur. En 1805, il se trouva à la bataille d'Austerlitz, et, par de brillantes charges de cavalerie, contribua à préserver l'armée de François II d'une déroute complète. La guerre ayant recommencé en 1809, il combattit sous les ordres de l'archiduc Maximilien ; et, lorsque ce prince se vit obligé d'abandonner la défense de Vienne attaquée par des forces supérieures, O'Reilly fut investi du gouvernement de cette capitale. Après avoir essuyé un bombardement, jugeant qu'une plus longue résistance n'aurait que des résultats funestes, et que la capitale de l'Autriche était menacée d'un incendie, il fit cesser le feu sur les remparts à la dernière sommation. Le bourgmestre de la ville, à la tête d'une députation, se présenta devant Napoléon, et la capitulation ne tarda pas à être signée. O'Reilly, déjà vieux et fatigué, ne figura plus dans les guerres ultérieures. Il mourut à Vienne en 1832. Il était devenu feld-maréchal et commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse.

O'REILLY (R.), physicien, membre de l'Académie de Boulogne, de l'Athénée des arts de Paris et de plusieurs autres sociétés savantes, était issu d'une famille irlandaise. Après avoir suivi quelque temps la carrière militaire, il s'établit manufacturier, et s'appliqua spécialement à l'étude des procédés industriels. En 1800, il fonda à Paris un journal consacré à la technologie, intitulé : *Annales des arts et manufactures,* auquel il travailla constamment jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. Il avait, pour unique collaborateur, M. Barbier de Vémars, qui continua la rédaction de ce recueil. Outre les nombreux articles qu'il y inséra, O'Reilly a publié : *Essai sur le blanchiment avec la description de la nouvelle méthode de blanchir par la vapeur, d'après les procédés du citoyen Chaptal, et son application aux arts,* revu par Chaptal, Paris, 1801, in-8°, avec 14 planches. — Un autre O'REILLY, également Irlandais, et que Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) confond avec le précédent, mais qui ne paraît pas être le même, alla se fixer en France, et s'établit maître de langue anglaise à Paris. On a de lui un *Dictionnaire de la prononciation anglaise,* Paris, 1756, in-8°, et une comédie en deux actes, en prose, intitulée : *l'Heureux divorce,* 1767, in-8°.

ORELLANA (Francisco), né à Truxillo dans les premières années du 16e siècle, accompagna les Pizarre au Pérou, eut l'ambition d'égaler, par quelques brillantes découvertes, ces illustres aventuriers, et s'abandonna, sur un léger brigantin, au cours du fleuve des Amazones. Après avoir exécuté ce dangereux voyage, il revint en Europe faire des récits merveilleux, qui décidèrent Charles-Quint à lui accorder des lettres patentes pour établir des colonies dans les pays qu'il avait visités. Il repartit dans ce dessein, en 1549, avec 3 vaisseaux ; mais une maladie contagieuse lui enleva la plus grande partie de ses équipages et deux de ses bâtiments. Il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, le seul navire qui lui restât, et succomba en peu de jours au chagrin. On ne connaît guère que le résultat du premier voyage d'Orellana : les historiens Zarrate et Herrera en ont négligé les détails. Ce voyageur est le premier Européen qui ait parcouru le grand fleuve, dit des Amazones, depuis l'endroit où le Napo s'y jette jusqu'à la mer, et qui ait fait connaître sa marche de l'ouest à l'est dans une direction presque parallèle à l'équateur.

ORELLE (Rigaud d'), chevalier, comte de Novogarola en Italie, baron de Villeneuve en Auvergne, conseiller-chambellan et maître d'hôtel du roi, gouverneur et sénéchal d'Agenois et de Gascogne, etc., né à Villeneuve-de-l'Ambron, fut appelé à la cour de Louis XI vers 1481, et sut se maintenir dans la faveur de ce prince soupçonneux et de ses deux successeurs. En 1488, il fut chargé

d'une mission importante auprès du grand maître des chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, à Rhodes. Il suivit Charles VIII à la conquête de Naples (1494), et, l'année suivante, fut envoyé en ambassade auprès des ducs de Savoie, de Milan et d'autres souverains d'Italie. Louis XII le nomma, en 1508, son ambassadeur à la cour de l'empereur Maximilien. Sous le règne de François Ier, Rigaud d'Orelle, qui vit sa faveur décliner avec son âge, se retira en Auvergne, où il se consola en faisant bâtir le magnifique château de Villeneuve.

ORESME (Nicolas), l'un des premiers écrivains du 14e siècle, né à Caen, suivant la conjecture du savant Huet, fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris, devint grand maître du collége de Navarre en 1355, puis successivement archidiacre de Bayeux, doyen du chapitre de Rouen, trésorier de la Ste.-Chapelle de Paris, et enfin précepteur du Dauphin, depuis Charles V. Son élève, monté sur le trône, le nomma évêque de Lisieux en 1377, et l'admit dans ses conseils. Ce savant prélat mourut en 1382. On a de lui des traductions des *Ethiques,* 1488, in-fol.; de *la Politique,* 1489, 2 vol. in-fol.; des *Livres du Ciel et du Monde,* d'Aristote; et des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune,* de Pétrarque, 1535; un traité latin sur la *Communication des idiomes;* 115 *Sermons,* dont un a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères;* un ouvrage singulier, imprimé par Martène et Durand, dans l'*Amplissim. Collectio;* intitulée : *De Anti-Christo ejusque ministris, ac de ejusdem adventu,* etc. On attribue encore à Oresme différents écrits; mais rien ne prouve qu'ils lui appartiennent.

ORESTE, tyran de Rome. *Voyez* **AUGUSTULE, NÉPOS** et **ODOACRE.**

ORESTILLE (Livie). *Voyez* **CALIGULA.**

ORETTI (Marcello), amateur distingué dans les arts, mérite que son nom soit tiré de l'oubli où l'ont laissé les auteurs de dictionnaires historiques. Né à Bologne, il florissait en 1755, et il parcourut longtemps une partie de l'Italie, s'arrêtant dans toutes les villes pour y lier connaissance avec ceux qui pouvaient lui fournir des lumières sur l'histoire pittoresque du pays, et pour y consulter les pierres sépulcrales, les archives, les traditions orales et écrites sur la patrie et l'âge des peintres. Les renseignements qu'il rassembla ainsi, formaient 53 volumes, qui passèrent après sa mort dans la bibliothèque du prince Philippe Ercolani, qui les avait achetés des héritiers de l'auteur.

ORFANEL (Hyacinthe), missionnaire espagnol, né à Valence en 1578, brûlé vif au Japon en 1622, est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Évangile au Japon,* publiée avec des additions par Didier Collado, son confrère, Madrid, 1633, in-4°.

ORFIREUS ou **ORFFYRÉ** (Jean-Ernest-Élie), mécanicien, dont le véritable nom était *Bessler,* né en 1680, près de Zittau en Lusace, se livra d'abord à l'étude de la théologie et de la médecine, quitta ces deux sciences pour la mécanique, s'essaya dans plusieurs arts, tels que la fonderie, la verrerie, l'horlogerie, etc., et fit de nombreux voyages pour les exercer. Dégoûté du monde, il entra comme frère lay dans un couvent, se battit, fut blessé, jeta le froc pour s'enrôler dans les troupes autrichiennes, déserta, se fit empirique, et accompagna un grand seigneur en Italie. De retour à Prague, il se livra, en société avec un jésuite et un rabbin, à la recherche du mouvement perpétuel; mais cette réunion n'ayant produit aucun résultat, il passa en Hollande, puis en Angleterre, revint au métier de charlatan. Il retourna en Allemagne, reprit son idée du mouvement perpétuel, eut encore recours à l'empirisme, épousa la fille d'un bourgmestre d'Annaberg qu'il avait eu le bonheur de guérir; et, après avoir travaillé pendant plusieurs années à sa merveilleuse machine, il l'exposa en 1712. Avec cette mécanique à laquelle il donna successivement plus de développement, il s'établit dans diverses villes de Saxe, la fit voir gratis, puis moyennant une légère rétribution, et la brisa lorsque le gouvernement eut mis un droit sur ses recettes; il fut ensuite appelé à Cassel par l'électeur, reçut le titre de conseiller de commerce, obtint un local pour sa demeure et l'établissement de sa machine, qu'il avait reconstruite, et publia un écrit intitulé : *le Mouvement perpétuel triomphant* (allemand et latin), 1719, in-4°. Sa machine ayant été soumise à l'examen de S'gravesande, Orfireus, qui ne fut pas content du rapport de ce célèbre physicien, brisa une seconde fois son ouvrage, et se livra à la dévotion. Il conçut le plan d'un établissement appelé *le Gottesburg,* où l'on recevrait des chrétiens, des Turcs, etc., pour les instruire dans la piété, dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publia aussi, sous le titre d'*Orffyréen orthodoxe* (1723, in-4°), un projet de réunion de sectes religieuses, qu'il reproduisit en 1724, sous le nouveau titre de *Précis de la religion chrétienne unie* (allemand), in-4°. Ramené par le besoin aux arts mécaniques, il publia, en 1738, trois inventions nouvelles, un jet d'eau perpétuel, un orgue d'horloge et le *vaisseau orffyréen,* ou la machine de conservation. En 1745, il se rendit dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins, une fabrique de polissage de marbre et une autre de maroquin. Il mourut en 1745, à Fürstenberg. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta eruditorum,* 1715 et 1718, dans la *Vie* de S'gravesande par Allamand et dans les *Mémoires de Trévoux* de 1717, tome IV.

ORGEMONT (Pierre d'), chancelier de France, né à Lagny-sur-Marne, dans le 14e siècle, exerça cette charge de 1373 à 1380, époque à laquelle son grand âge l'obligea de remettre les sceaux au roi; il mourut en 1389. Une chose importante à remarquer, c'est que, suivant les actes anciens de la chambre des comptes de Paris, il fut élu chancelier par voie de scrutin, en présence du roi Charles V. On attribue à d'Orgemont la construction de l'hôtel des Tournelles, près la place Royale, à Paris, qui devint plus tard une maison royale, depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Charles IX.

ORGEMONT (Nicolas d'), dit *le Boiteux,* 4e fils du précédent. Chanoine de Notre-Dame de Paris, archidiacre d'Amiens, doyen de Saint-Martin de Tours, etc., il fut encore nommé, en 1399, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois par suite de la faveur dont avait joui son père, et en considération de son frère aîné, Pierre d'Orgemont, deuxième du nom, qui fut évêque de Térouane, puis de Paris durant 26 ans. Lorsque Paris tomba au pouvoir des Anglais, le duc de Bedford, ré-

gent du royaume en l'absence de Henri V, et pendant la minorité de Henri VI, s'empara du palais des Tournelles, où il établit son séjour, et dont il agrandit les dépendances en 1425. Les Anglais une fois chassés du royaume, Charles VII demeura presque toujours dans l'ancien hôtel du chancelier d'Orgemont. Quant à Nicolas d'Orgemont, la part qui lui revint probablement dans la succession de l'évêque de Paris, son frère aîné, mort en 1409, augmenta sa fortune, sans que la perte de ce chef puissant de sa famille nuisît à son crédit : car on le nomma encore, en 1414, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois. Aussi Nicolas d'Orgemont, passait-il *pour l'un des plus riches clercs de France*. Il était, en outre, maître des comptes, conseiller au parlement de Paris, et se trouva ainsi mêlé aux événements si divers, aux intrigues si compliquées de cette époque. La conspiration bourguignone de 1416, dont on accusa Nicolas d'Orgemont d'avoir été le principal complice, a été appréciée à sa juste valeur par les historiens les plus judicieux. Quoi qu'il en soit, Nicolas d'Orgemont accusé du crime de *lèse-majesté,* fut privé de ses offices par arrêt du parlement du dernier avril 1416, et condamné à l'énorme amende de 80,000 écus. L'évêque et le chapitre de Paris l'avaient réclamé, en souvenir sans doute de l'évêque d'Orgemont, son frère, pour le sauver de la condamnation capitale, prononcée contre Belloy et Regnaud. Cependant, il fut, avec eux, traîné aux halles dans un tombereau, et conduit sur l'échafaud. Là, rasé et coiffé d'une *mitre* de papier, selon l'usage, il assista à leur supplice. Ils eurent la tête tranchée. Le soir, le prévôt livra d'Orgemont au chapitre de Notre-Dame de Paris, qui le priva de ses bénéfices, et le condamna à *être prêché publiquement et renfermé, pour le reste de ses jours, au pain et à l'eau*. En conséquence, le chapitre le fit placer sur un échafaud, dressé au parvis Notre-Dame; et là, en présence d'une immense multitude, il fut déclaré atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, et, comme on s'exprimait alors, *il fut prêché pour l'exemple*. On le mit d'abord à la Bastille, comme prison empruntée par l'Église. Mais, dans la crainte que les partisans du duc de Bourgogne ne parvinssent à le délivrer, il fut transféré à Meung-sur-Loire, dans la prison de l'évêque d'Orléans, et traité si rigoureusement, qu'il mourut 14 mois après, le 16 juillet 1417.

ORGÉTORIX, illustre Helvétien, ayant formé le dessein de s'emparer de l'autorité souveraine, persuada à ses compatriotes d'abandonner le pays qu'ils occupaient entre le Rhin et les Alpes, en leur promettant de les mettre en possession des campagnes de la Gaule, dont il exagérait la fertilité. César a décrit les préparatifs de cette expédition dans le premier livre de ses *Commentaires*. Les projets d'Orgétorix furent découverts et le peuple allait en faire justice, lorsque cet ambitieux mourut subitement vers l'an 62 avant J. C.

ORIANI (Barnabé), prêtre, directeur de l'observatoire de Milan, né à Garignano, près de cette ville, le 17 juillet 1752, annonça de bonne heure son goût pour les sciences exactes, et publia, dès 1777, des observations qui fixèrent son rang parmi les astronomes distingués que l'Italie possédait alors. Il fut envoyé, en 1786, à Londres pour faire construire par Ramsden un cercle mural et plusieurs autres instruments destinés à l'observatoire de Milan. Dans ce voyage il fit la connaissance d'Herschel, avec lequel il entretint depuis une correspondance active. De retour à Milan, il prit part à la mesure d'un arc du méridien, et dirigea, avec Reggio et Cesaris, la triangulation pour la nouvelle carte de la Lombardie. Lorsque Piazzi découvrit, en 1801, la planète Cérès, qu'il prit d'abord pour une comète, Oriani trouva, en calculant l'orbite de la nouvelle étoile, que c'était une planète. A la création de l'Institut italien, il fut compris dans la nomination des 30 premiers membres. Plus tard il reçut le titre de comte, et fut nommé sénateur du royaume d'Italie. Le gouvernement autrichien le confirma dans la place de directeur de l'observatoire. Oriani mourut le 12 novembre 1832. Ses ouvrages sont : *Sur les interpolations des lieux de la lune*, 1788; *Tables du mouvement horaire de la lune*, 1779; *Sur la réduction des lieux des étoiles*, 1779; *Sur les occultations des étoiles*, 1782; *Sur la précession des équinoxes*, 1783; *Tables d'Uranus*, 1783; *Sur les lunettes acromatiques; Theoria planetæ Urani*, 1789, in-4°; *Sur les perturbations de Mercure par l'action de Vénus*, 1796; *Correction des tables de Mercure*, 1797; *Sur la manière de corriger les tables pour les observations*, 1797; *Theoria planetæ Mercurii*, 1798, in-8°; *Formules analytiques pour la perturbation des planètes*, 1802; *Éléments de trigonométrie sphéroïdique*, 1806, in-8°, ouvrage classique; *Opuscules astronomiques*, 1806, in-8°.

ORIBASE, médecin grec du 4e siècle, né à Pergame, fut disciple de Zénon de Chypre, fit de grands progrès dans les sciences, devint médecin de Julien, surnommé *l'Apostat,* qu'il suivit dans les Gaules, eut assez de crédit pour l'aider à monter sur le trône impérial, fut nommé par lui questeur de Constantinople, l'accompagna dans son expédition contre les Perses, et tomba plus tard dans la disgrâce des empereurs Valentinien et Valens, qui le dépouillèrent de ses biens, et l'obligèrent à se réfugier chez les barbares. La réputation qu'il s'acquit parmi ces peuples abrégea son exil. Oribase vécut jusque vers le milieu du 5e siècle : il avait composé beaucoup d'ouvrages, dont près des deux tiers se sont perdus. Ceux qui restent sont : *Collectanea artis medicæ, ex Galeni commentariis*, in-8°; *Synopseos ad Eustathium filium lib. IX*, etc. : c'est un abrégé du grand ouvrage dont les *Collectanea* ne sont qu'un fragment; *Euporistorum, hoc est paratu facilium, lib. IV; Commentarii in Hippocratis aphorismos; De victûs ratione; Anatomia ex libris Galeni; Libri II de fractis et luxatis*. Oribase a fait plusieurs découvertes importantes en physiologie.

ORICHOVIUS, ORICHOTIUS ou **ORECHOTIUS** (Stanislas), personnage fameux du 16e siècle, à qui son éloquence valut le surnom de *Démosthène polonais,* mais à qui sa conduite donna une fâcheuse célébrité, était issu d'une famille noble. Né au diocèse de Premislaw, il étudia à Wittenberg, sous Luther et Melanchton, puis à Venise, sous Jean-Baptiste Egnace. De retour en Pologne, il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chanoine de la cathédrale de Premislaw. Mais les funestes atteintes que son éducation avait portées à sa foi et à ses mœurs, l'ébranlèrent : il dit lui-même dans ses *Annales,* qu'il ne pouvait s'astreindre au célibat, ni souf-

frir son évêque. Ce prélat, peiné de l'état où les erreurs luthériennes l'avaient jeté, prit le parti de l'excommunier; alors Orichovius leva le masque, résigna ses bénéfices et se maria. En 1561, 10 ans après son mariage, Orichovius, poursuivi par l'opinion publique, abjura l'hérésie dans un synode tenu à Varsovie. Le pape lui permit de garder son épouse par un bref dont l'intitulé était : *Tibi soli Orichovio*. Depuis son retour à la foi catholique, Orichovius publia un grand nombre d'ouvrages de controverse. Ladvocat dit qu'Orichovius, après son apostasie, causa de grands maux au clergé et de grands désordres, par son esprit et ses discours séduisants. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages, et nous pouvons citer : deux *Discours* sur la guerre contre les Turcs, Bâle, 1551; *Lettres* à Pierre Geratius, contenant les mystères et les disputes des Russes; *Confession catholique* qui découvre la chimère de François Stancari, imprimée à Cologne en 1656; un traité intitulé : *Fricius*, ou *de la majesté du Saint-Siége apostolique*, adressé à l'évêque de Cujavie, Cologne, 1563; *Traité de l'Église de Jésus-Christ*, Cracovie, 1546; *Discours sur la dignité sacerdotale*, Cologne, 1563; des *Annales*, etc.

ORIENT (Joseph), peintre de paysages, né en Hongrie vers la fin du 17e siècle, se plaisait à représenter des orages, des coups de vent, etc. : ses compositions sont vastes et riches. Il mourut à Vienne en 1747, après avoir formé plusieurs élèves distingués.

ORIENTIUS (St. ORIENT, ou), fut évêque d'Auch, ville qui le reconnaît pour son patron, et mourut vers 450. On lui attribue un poëme intitulé *Commonitorium*, recueil d'instructions dont les principes valent mieux que la poésie. Le 1er livre, publié par le P. Delrio, 1599, in-12, a été réimprimé plusieurs fois. L'ouvrage entier a été inséré par D. Martène dans le *Thesaurus anecdotorum*, tome V, suivi de quelques pièces de poésie du même auteur sur des sujets pieux. H. L. Schurtzfleisch en a publié une nouvelle édition, 1706, in-4o.

ORIGÈNE, docteur de l'Église, naquit à Alexandrie vers l'an 185, de parents chrétiens, fut instruit dans les arts libéraux, les belles-lettres, et surtout dans les saintes Écritures. Il avait 17 ans quand la persécution s'éleva contre les chrétiens en 202, par suite d'un édit de l'empereur Sévère. Léonide, père d'Origène, eut la tête tranchée, et ses biens furent confisqués. Pour subvenir aux besoins de sa famille, Origène enseigna la grammaire, et bientôt il remplaça saint Clément dans la direction de l'école chrétienne d'Alexandrie, que ce Père avait été forcé d'abandonner pour se soustraire à la persécution. Dès lors il mena la vie la plus austère; et, pour se mettre en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté dans ses relations avec les jeunes catéchumènes, il ne craignit point de se mutiler, prenant à la lettre les paroles de l'Évangile. Dans la suite il condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Après la mort de l'empereur Sévère, en 211, il se rendit à Rome, où il se fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il reprit ses fonctions de catéchiste sous l'évêque Démétrius. Une émeute qui survint l'obligea de se retirer à Césarée, où il donna des leçons publiques. Sur les instances de Démétrius, il revint à Alexandrie reprendre ses premières fonctions, et continua d'étonner les fidèles par ses lumières, son zèle et l'austérité de ses mœurs. Obligé d'aller à Athènes pour secourir les églises de l'Achaïe, Origène passa de nouveau à Césarée, où l'évêque de cette ville et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre en 230 : il avait alors 45 ans. Cette ordination fut désapprouvée par l'évêque Démétrius, qui publia la mutilation d'Origène, qui, suivant les canons, le rendait inapte au sacerdoce : les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Un grand trouble s'éleva dans l'Église, et les choses en vinrent au point qu'un concile fut assemblé contre Origène. Excommunié par Démétrius, il se retira de nouveau à Césarée; et continua d'expliquer l'Écriture sainte. La persécution contre les chrétiens ayant recommencé sous l'empereur Maximin, Origène fut obligé de quitter la Palestine, se cacha pendant deux ans, et revint à Alexandrie après la mort de son persécuteur : ce fut dans cette ville qu'il acheva ses *Commentaires*. Avant lui, les auteurs ecclésiastiques avaient expliqué diverses parties de l'Écriture sainte; il fut le premier qui commenta la Bible en entier. Ce grand docteur subit une troisième persécution sous l'empereur Dèce, en 249. Chargé de chaînes, mis à la torture, il trompa l'attente de ses bourreaux. De sa prison, il ne cessait d'écrire à ses compagnons pour les consoler et les encourager, et c'est alors qu'il composa le dernier, et peut-être le plus utile de ses ouvrages, son livre contre Celse. Peu de temps après l'avoir terminé, il mourut en 253, n'ayant, jusqu'à sa dernière heure, cessé de servir l'Église par ses écrits et ses discours. On trouve dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius les différentes éditions des ouvrages d'Origène; celle de Paris, 1759, 4 vol. in-fol., peut tenir lieu de toutes les autres. On distingue parmi ses écrits les *Commentaires sur toute l'Écriture sainte* (grec et latin), avec des *Notes* de Huet, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol. Les *Hexaples* ont été publiés par le P. Montfaucon, 1713, 2 vol. in-fol.

ORIGNY (Pierre d'), sieur de Sainte-Marie, poëte du 16e siècle, né à Reims, mort célibataire en 1587, a publié : *le Temple de Mars tout-puissant*, poëme, 1559, *le Hérault de la noblesse française*, 1578.

ORIGNY (Pierre-Adam d'), de la famille du précédent, né à Reims en 1697, entra de bonne heure au service, devint capitaine de grenadiers au régiment de Champagne, fut blessé à l'attaque des lignes de Weissembourg en 1745, prit sa retraite, et se livra à l'étude de l'histoire principalement des anciens Égyptiens, et mourut en 1774, avant d'avoir terminé le grand travail qu'il avait entrepris sur cette matière. On a de lui : *Mémoire sur la famille des d'Origny*, publié par Anquetil, auteur de l'*Histoire de la ville de Reims*, 1757, in-12, de 28 pages; *l'Égypte ancienne, ou Mémoires historiques et critiques sur les objets importants de l'histoire du grand empire des Égyptiens*, 1762, 2 vol. in-12 : cet ouvrage a été vivement critiqué par Paw, dans ses *Recherches sur les Égyptiens*; *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*, 1765, 2 vol. in-12.

ORIGNY (Nicolas-Pierre d'), neveu du précédent, fit avec distinction la campagne de 1757 en Hanovre, et

mourut des suites d'une blessure en 1761. On trouve l'*Éloge* de ce jeune officier à la fin de la préface de l'*Égypte ancienne*.

ORIGNY (Antoine-J.-B.-Abraham d'), de la famille des précédents, né à Reims en 1734, fut conseiller à la cour des monnaies, cultiva la littérature, et mourut en 1798. On a de lui : *Dictionnaire des origines, ou Époques des inventions utiles, découvertes*, etc., 1776-78, 6 vol. in-8°; *Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français, depuis le mois de septembre* 1780 *jusqu'au* 1er *janvier* 1783, tome IV, in-8° : les trois premiers volumes sont du chevalier de Mouhy; *Annales du Théâtre-Italien*, 1788, 3 vol. in-8°.

ORIGNY (Jean d'), de la famille des précédents, jésuite, né à Reims, a publié : *Vie du P. Canisius*, 1707, in-12; *Vie du P. Ant. Possevin*, 1712, in-12; *Vie de saint Remi*, 1714, in-12; *Vie du P. Edm. Auger*, 1716, in-12.

ORIOL (Pierre), en latin *Aureolus*, théologien du 13e siècle, né à Verberie en Picardie, succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, mérita le surnom de *Doctor facundus*, et fut élevé, dit-on, à la dignité d'archevêque d'Aix en 1321. Suivant les auteurs du *Gallia christiana*, Oriol mourut en 1322; mais l'abbé Dutems retarde sa mort jusqu'en 1345. Outre des sermons, un *Abrégé de théologie* et quelques traités ascétiques dont on trouve la liste dans la *Biblioth. minor.* de Wading, on cite d'Oriol : *Breviarium Bibliorum*, 1507; des *Commentaires* sur le Maître des Sentences, 1595-1605, 2 vol. in-fol., très-rare.

ORIOLLE (Pierre d'), chancelier de France, fils d'un maire de la Rochelle, s'éleva par son mérite, exerça la première magistrature de 1472 à 1483, et mourut en 1485. Deux ans avant sa mort, il fut forcé de se démettre des fonctions de chancelier par Louis XI, qui le fit premier président de la chambre des comptes.

ORKHAN, surnommé *al Ghazy* ou *le Victorieux*, 2e sultan des Turcs Ottomans, succéda, l'an 726 de l'hégire (1326 de J. C.), à son père Othman Ier; il conquit la Bithynie et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, se distingua par sa justice et son humanité, laissa aux chrétiens vaincus l'exercice de leur religion, se montra supérieur en politique aux empereurs grecs, ses ennemis, donna à ses sujets leurs premiers règlements civils et politiques, fit élever dans la religion musulmane les jeunes esclaves chrétiens, et en forma un corps de troupes qui, sous le règne suivant, devint la fameuse milice des janissaires. Maître du Bosphore, il fit passer ses troupes en Europe sous la conduite de Soléiman, son fils, qui s'empara de plusieurs places dans la Thrace et la Bulgarie, et forma ainsi comme la première ligne du blocus de Constantinople, qu'achevèrent les successeurs d'Orkhan. Ce sultan mourut l'an 761 de l'hégire (1360), à l'âge de 80 ans, et après un règne de 35 ans. Il eut pour successeur Mourad, son second fils.

ORLANDI (Pellegrino-Antonio), religieux carme, né à Bologne en 1660, s'adonna à l'étude avec ardeur, et composa plusieurs ouvrages qui attestent de grandes recherches, mais qui manquent de méthode et d'exactitude. Il fut membre de l'académie Clémentine, et mourut dans sa patrie en 1727. On a de lui : *Notizie degli scrittori bolognesi*, etc., 1714, in-4°; *Origine e progressi della stampa*, 1722, in-4°; *Abecedario pittorico*, dont la meilleure édition est celle de Florence, 1776-78, in-4°. On trouve un commentaire sur Orlandi dans le tome VI des *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi.

ORLANDINI (Nicolas), premier historien de l'institut des jésuites, né à Florence en 1554, entra dès l'âge de 18 ans dans la société, fut destiné à la carrière de l'enseignement, devint recteur du collége de Nola, puis directeur du noviciat à Naples. Appelé à Rome pour être employé à la secrétairerie générale, il se fit remarquer par la facilité de sa rédaction, et fut chargé de travailler à l'histoire de son institut; malgré le mauvais état de sa santé, il en avait terminé le premier vol. lorsqu'il mourut en 1606. On a de lui : *Annuæ litteræ societatis*, de 1583 à 1585; une *Vie* du père Fabre, l'un des dix premiers compagnons de saint Ignace, 1615, in-8°; *Historia societatis Jesu, pars prima*, Rome, 1615; Anvers, 1620, in-fol. Fr. Sacchini, le P. Pierre Possin, Jouvenci et Jules Cordara ont été les continuateurs de cet ouvrage, qui forme 7 vol. in-fol., rare et recherché, à raison de la suppression rigoureuse qui fut faite en France du 6e vol., rédigé par Jouvenci.

ORLÉANS (Louis Ier de FRANCE, duc d'), frère cadet de Charles VI, était né en 1371, la même année que Jean sans Peur, duc de Bourgogne, dont la rivalité devait lui être si fatale. Connu d'abord sous le nom de Valois, il joignait à tous les dons extérieurs un esprit vif, agréable et des manières prévenantes; mais ces qualités étaient effacées par une ambition excessive, qu'il alliait à un goût immodéré pour les plaisirs. Il épousa, par procureur, en 1385, Marie, héritière du trône de Hongrie, et prit le titre de roi, auquel Sigismond l'obligea de renoncer, en épousant lui-même Marie. Charles, qui aimait son frère avec tendresse, voulut le dédommager, en lui donnant en apanage la Touraine, qu'il échangea, en 1392, contre le duché d'Orléans, et lui fit épouser Valentine de Milan, princesse d'un rare mérite. Le duc d'Orléans avait toute la confiance de son frère; malgré sa jeunesse, il était admis au conseil, où se traitaient les affaires les plus importantes. La funeste maladie dont le roi fut atteint, vint troubler le repos dont la France commençait à jouir, et qu'elle devait uniquement à la sagesse de son monarque. Ses oncles reprirent la régence du royaume; et le duc d'Orléans, exclus du conseil, fut en outre exposé à la haine du peuple, qui voyait avec peine ses liaisons avec la reine Isabelle de Bavière, et qui accusait la duchesse, sa femme, d'avoir occasionné la démence du roi, en lui faisant avaler un philtre. Avec l'appui de la reine, il parvint à reprendre sa place au conseil; et, ayant à son tour forcé le duc de Bourgogne de se retirer, il s'empara de l'autorité, et dissipa les trésors de l'État d'une manière scandaleuse. De nouveaux impôts étant devenus nécessaires, le clergé refusa de les payer; et cet exemple fut suivi par les mécontents, que le duc de Bourgogne appuyait d'ailleurs ouvertement. Dans la crainte d'une guerre civile, qu'il n'avait aucun moyen de comprimer, le duc d'Orléans consentit à remettre le pouvoir, dont il avait si mal usé : mais il garda une grande influence dans le conseil, formé de ses créatures; et, ayant eu besoin d'argent, il s'em-

para des sommes déposées dans la tour du Louvre, sans qu'on lui opposât le moindre obstacle. Sur ces entrefaites, le duc de Bourgogne (Philippe le Hardi) étant mort, Louis se fit déclarer lieutenant général du royaume; mais Jean sans Peur, qui avait hérité de la haine que son père portait au duc d'Orléans, lui montra bientôt qu'il n'était pas disposé à lui laisser l'autorité sans partage, et vint à Paris, où il fut accueilli comme un libérateur. A son approche, Louis se retira à Melun, où la reine le suivit bientôt; et, ayant levé une armée de 20,000 hommes, il ouvrit avec le duc de Bourgogne une négociation, qui se termina par la réconciliation apparente des deux princes. Ils réunirent leurs forces pour faire la guerre aux Anglais; et tandis que Jean sans Peur tentait de leur reprendre Calais, Louis vint mettre le siége devant Blaye, qu'il fut obligé de lever honteusement. De nouveaux débats s'élevaient fréquemment entre les deux rivaux; et la reine, par sa médiation, amenait une paix simulée, que le lendemain voyait troubler. Mais le duc d'Orléans s'étant vanté d'avoir obtenu les faveurs de la duchesse de Bourgogne, Jean sans Peur ne put lui pardonner ce dernier affront; et s'il cacha son ressentiment, ce ne fut que pour mieux assurer la vengeance qu'il méditait. Enfin, le 23 novembre 1407, le duc d'Orléans étant chez la reine, on vint l'avertir que le roi le demandait : il sortit aussitôt, précédé de quelques valets de pied portant des flambeaux. Arrivé dans la rue Barbette, près de l'hôtel de Notre-Dame, le prince fut entouré de 18 assassins, apostés par le duc de Bourgogne, et qui fondirent sur lui, en criant : *A mort.* Il éleva la voix en disant : *Je suis le duc d'Orléans.* Tant mieux, lui répondirent les assassins, c'est ce que nous demandons; et il tomba percé de coups, répétant : *Qu'est-ce ceci? D'où vient ceci?* Les domestiques du duc d'Orléans avaient pris la fuite, excepté un seul, nommé Jacob, qui fut trouvé mort sur le corps de son maître, qu'il avait vainement cherché à garantir.

ORLÉANS (Gaston-Jean-Baptiste de FRANCE, duc d'), troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau, le 25 avril 1608. Il porta d'abord le titre de duc d'Anjou. Lorsqu'il fut marié à Nantes (1626), le duché d'Orléans lui ayant été donné en apanage, il prit le titre de duc d'Orléans, qu'avait eu le second fils de Henri et de Marie, mort en 1611. Gaston eut le malheur de se trouver mêlé, sans gloire et sans succès, dans tous les troubles qui agitèrent le règne de Louis XIII et la minorité de Louis XIV. Il sortit quatre fois du royaume, et y rentra quatre fois les armes à la main. Savary de Brèves eut à la fois (1615), avec la charge de gouverneur de Monsieur, celles de surintendant de sa maison, de premier gentilhomme de sa chambre, et de capitaine-lieutenant de la compagnie de 200 hommes d'armes de ce prince. Après la mort tragique du maréchal d'Ancre (1617), la Viéville et Luynes devinrent tout-puissants, l'un dans le conseil, l'autre dans la faveur du roi. Gaston annonçait déjà les plus heureuses dispositions : Louis eut la faiblesse de se montrer le jaloux de son frère. Loin de combattre ce penchant, ses favoris y applaudirent, et conseillèrent de congédier le sage gouverneur de Gaston. De Brèves, mandé dans ce qu'on appelait le *conseil étroit*, composé du chancelier Brulart, du garde des sceaux Duvair, de Villeroy et du président Jeannin, fut loué, remercié et renvoyé comblé d'honneurs et de présents. Il eut pour successeur le comte du Lude, vieux courtisan, encore ami des plaisirs, et peu propre à diriger l'éducation de l'héritier présomptif du trône; il se reposait de ce soin sur le sous-gouverneur Contade, homme grossier, qui, par ses jurements et ses vices, corrompit le jeune prince, gâta ses mœurs, et lui ôta le frein de la honte. Le comte du Lude mourut, en 1619, et fut remplacé par d'Ornano, colonel des bandes corses, qui, affectant d'abord de la sévérité, *montra quelquefois les verges.* Déjà il avait réussi à faire perdre à Gaston *beaucoup de mauvaises habitudes,* lorsque, ambitieux et songeant à sa propre fortune, il devint tout à coup plus indulgent. Le roi était d'une santé faible : il n'avait point d'enfants. Le gouverneur montra le trône en perspective au jeune prince, l'engageant à demander l'entrée au conseil. Cette démarche inquiéta la Viéville et déplut au roi. Ornano fut arrêté, et conduit au château de Caen. Gaston se plaignit, et ne fut point écouté; on lui donna, pour quatrième gouverneur, un sieur de Préaux, à qui le prince fit faire un charivari par les officiers de sa cuisine, et qui tomba bientôt avec la Viéville. Gaston obtint la liberté d'Ornano, qui reçut le bâton de maréchal; mais le prince ayant voulu le faire entrer avec lui au conseil, Richelieu, qui s'élevait sur le crédit de tous les favoris, craignit l'ambition d'Ornano, et le fit arrêter une seconde fois. Gaston s'emporta, devant le roi, contre le ministre; et menaça de le mettre *hors de toute envie de lui causer désormais du déplaisir;* mais ni sa colère, ni ses démarches, ne changèrent rien au sort du maréchal. Dès lors le prince acquit la conviction que, jour par jour, et par les gens de sa maison, Richelieu était instruit de toutes ses actions. C'est à cette époque, que Puylaurens, qui avait été enfant d'honneur du prince, lui fut recommandé par la maréchale d'Ornano, et devint son confident, avec l'abbé le Coigneux. Ce dernier, chancelier de la maison de Monsieur, et président à la chambre des comptes, passait pour entrer dans les vues et dans la politique de Richelieu, qui faisait déjà l'office de ministre principal des affaires de l'État. On vit en effet Gaston se détacher tout à coup d'Ornano, qui mourut bientôt à Vincennes; abandonner le duc de Vendôme qui avait été arrêté à Blois; souffrir qu'on coupât la tête au jeune comte de Chalais (Henri de Talleyrand), l'un de ses plus familiers serviteurs, qui avait été condamné à Nantes par une commission, et consentir enfin à épouser Mlle de Montpensier, mariage pour lequel d'Ornano lui avait fait concevoir tant d'aversion, et que le roi avait redouté lui-même, dans son état languissant, comme devant attirer les regards et les vœux de la France sur son frère, mais que Richelieu avait voulu et conduit dans le véritable intérêt de l'État. Ce mariage fut célébré, à Nantes, au mois d'août 1626, à l'époque même de la mort, présumée violente, du maréchal d'Ornano, et du supplice de Chalais. La maison de Monsieur fut établie presque sur le pied de celle du roi; Gaston eut des gardes françaises et des gardes suisses. Dès le mois d'octobre la grossesse de Madame fut déclarée. Mais toutes les espérances furent trompées : Madame accoucha d'une fille, et mourut trois jours après. Cependant le roi, désirant que son

frère ne songeât plus à se marier, on commença à favoriser la passion du prince pour le jeu, en lui donnant de l'argent pour la satisfaire. Gaston se borna donc à avoir des maîtresses. Le roi, malgré sa piété, ferma les yeux sur les désordres de son frère; et la reine mère seule en redouta les excès. Lorsque les Anglais, conduits par Buckingham, descendirent dans l'île de Ré, le roi, alors malade et ne pouvant aller lui-même commander son armée, nomma Gaston son lieutenant général. La citadelle de Saint-Martin, défendue par Thoiras, menaçait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Les travaux de construction se poursuivaient encore; et le but de la descente était de les ruiner. Gaston part, et s'avance jusque sous les murs de la Rochelle, où flottait le drapeau de l'indépendance. Il engage un combat inutile et téméraire. Le roi blâme cette entreprise : peut-être eût-il craint d'en devoir le succès à son frère, et il se décide à partir lui-même. Mais le salut de l'île de Ré, et la fuite honteuse des Anglais, furent dus aux sages dispositions et à la première résistance de Gaston : elle donna le temps aux vaisseaux et à l'armée de se réunir pour assurer la victoire qui décida de la prise de la Rochelle. Cependant le duc d'Orléans eut le chagrin de se voir retirer, pour le siége de cette place, le commandement de l'armée, qui fut donné au cardinal de Richelieu. Il quitta le camp, et retourna à Paris dissiper son dépit dans les plaisirs. Louis XIII avait un abcès au mésentère; sa vie était languissante; et, dans ce temps où l'on croyait encore à l'astrologie, on répétait, à la cour et à la ville, cette prédiction du médecin Duval : *Sol Cancrum non peragrabit quin vale dicat*. Le docteur fut mis à la Bastille, et de là envoyé aux galères. Le roi ne s'en porta pas mieux; mais les astres eurent menti. Dès lors la division régnait entre Marie de Médicis et Richelieu. Le ministre réveilla la jalousie du roi contre son frère, qu'il disait être l'objet des préférences de la reine mère. Gaston se rendit à Nancy (1629), où il fut reçu par le duc de Lorraine, avec des honneurs extraordinaires; et bientôt on parla de son mariage avec Marguerite, sœur du duc. Le maréchal de Marillac, et Bouthillier, secrétaire d'État, arrivèrent à Nancy, avec la mission de décider Monsieur à retourner à Paris. Le roi lui offrait le duché de Valois pour augmentation d'apanage, le gouvernement d'Amboise, et une somme d'argent. Gaston revint (1630); et, au mois d'avril, il fut nommé lieutenant général du royaume, pendant le voyage de Louis à Lyon. C'est la même année, après le retour du monarque à Paris, qu'échoua la tentative de la reine mère pour perdre le cardinal, et que commencèrent les malheurs de cette princesse, la disgrâce des Marillac, la toute-puissance du ministre, et les singulières fluctuations de la politique et de la vie de Gaston. D'abord, il déclara se soumettre aux volontés du roi, et reconnaître combien le cardinal était utile au service du prince et au bien de l'État. Puis accompagné de 12 de ses gentilshommes, il se rendit chez le cardinal (février 1631), et s'annonça comme venant retirer la parole qu'il lui avait donnée, peu de jours auparavant, d'être son ami. Le geste, le regard, l'emportement de Gaston, la présence et la mine de ceux qui l'accompagnaient, saisirent le cardinal, qui ne put rien répondre; mais, un quart d'heure après, il avait renvoyé à ses ennemis plus de terreur qu'il n'en avait reçu. Le roi était accouru pour offrir au ministre d'être son second, et de le protéger même contre son frère. Gaston se retira le même jour à Orléans. Les magistrats se déclarèrent pour lui; et les habitants armés gardèrent les portes pour veiller à sa sûreté. On blâma le prince d'avoir manqué de résolution, de s'être borné à vouloir faire peur, de n'avoir pas du moins enlevé le cardinal, qu'il pouvait enfermer au château d'Amboise; ce qui eût facilité les négociations pour le rétablissement de l'harmonie entre les deux frères et la reine mère. Gaston manda ses compagnies d'ordonnances, convoqua la noblesse de son gouvernement, fit des achats d'armes et de munitions de guerre, projeta de s'emparer des passages de la Loire, et ordonna, en Normandie, dans le Maine et dans le Limousin, des levées de troupes qui devaient se réunir à Orléans. Le cardinal de la Valette fut envoyé au nom du roi, auprès du prince, pour négocier son retour, avec l'offre du pardon pour tous ceux qui l'avaient suivi, et celle du consentement enfin donné au mariage avec la princesse de Mantoue. Gaston ne vit qu'un piége dans cette négociation, et partit d'Orléans, le 13 mars, avec sa suite, pour se rendre en Bourgogne, où le duc de Bellegarde, gouverneur, était dévoué à ses intérêts. Mais le roi, après avoir fait arrêter la reine mère à Compiègne, s'était déjà mis en route pour suivre son frère : il était arrivé le premier à Dijon; et Gaston, à qui s'étaient réunis les ducs de Bellegarde et d'Elbeuf, se retira promptement en Lorraine. Le duc, qui avait personnellement à se plaindre du cardinal, relativement aux limites et enclaves de ses États dans les trois évêchés, écouta favorablement la proposition d'une ligue contre le ministre, et celle du mariage de Gaston avec sa sœur. Cependant le roi avait mis de nouvelles garnisons à Dijon, à Auxonne, à Bellegarde et à Saint-Jean-de-Losne. Le 30 mars, un édit de Louis XIII déclara atteints et convaincus du crime de lèse-Majesté, les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde, de Rouanès, le comte de Moret, le président le Coigneux, Puylaurens, le P. Chanteloup, et tous ceux qui étaient sortis du royaume avec Gaston. La réunion de leurs fiefs au domaine, la confiscation de leurs biens, l'extinction de leurs titres, et la poursuite contre leurs personnes, selon la rigueur des ordonnances, furent prononcées par la même déclaration. Gaston écrivit au roi, le 1er avril, une longue lettre qui fut imprimée avec des observations en marge, rédigées par le cardinal de Richelieu. Tandis qu'on ne parlait à Nancy, que de guerre et de mariage, la reine mère s'était sauvée de Compiègne et réfugiée à Bruxelles. Elle envoya le P. Chanteloup, son principal confident, à Nancy; il avait pouvoir de consentir, en son nom, au mariage de son fils avec la princesse de Lorraine. Les articles furent convenus; mais l'exécution en fut remise après la campagne qui allait s'ouvrir. Gaston devait entrer en France à la tête d'une puissante armée. En moins de six semaines, le duc de Lorraine avait mis sur pied 12,000 fantassins et 3,000 hommes de cavalerie. Des troupes avaient été aussi levées en France pour Monsieur. L'infante, gouvernante des Pays-Bas, lui envoya des secours en argent. Tous ces préparatifs n'effrayèrent point Richelieu. Les gouverneurs de Calais et de Ver-

dun, soupçonnés d'intelligence avec le prince, furent, l'un destitué, l'autre pendu. Une explication pressante fut demandée au duc de Lorraine, qui, voyant l'orage près de fondre sur lui, et ne trouvant dans Gaston ni l'audace ni les moyens pour une grande entreprise, répondit, en désavouant le projet de mariage avec sa sœur, que l'armement fait dans ses États était destiné à venir au secours de l'Empereur contre le roi de Suède. Alors Richelieu somma le duc de faire incontinent passer le Rhin à ses troupes, s'il ne voulait voir le roi de France arriver à Nancy avec toutes ses forces, pour être de la noce. L'armée rassemblée en Lorraine contre la France, entra donc en Allemagne. Gaston la suivit en négociant avec la cour de Bruxelles, où il voulait, au besoin, se ménager une retraite. Vers la fin de l'automne, il revint à Nancy, où, bientôt après, le duc de Lorraine ramena son armée en fort mauvais état. C'est alors que le mariage de Gaston avec la princesse Marguerite, fut définitivement arrêté, contre l'avis de le Coigneux, par l'influence de Puylaurens, qui, devant épouser lui-même la fille de la princesse de Phalsbourg, avait l'ambition de se voir beau-frère de son maître. Il fut convenu que la cérémonie serait faite secrètement et à l'insu du roi, qui était alors à Metz pour le siége de Moyenvic. Le duc de Lorraine alla assurer le monarque que tous les bruits publiés sur le mariage étaient sans fondement. Mais Louis exigea que son frère fût renvoyé des États du duc; et, le même jour où cette union avait été formée, les époux se séparèrent aux flambeaux. Gaston arriva à Bruxelles, à la fin de janvier (1632). Gaston fut reçu à la cour de l'infante, avec les plus grands honneurs. A cette époque, une commission jugeait, à Ruel, le maréchal de Marillac; et les menaces que fit Gaston de venger sa mort, hâtèrent sa condamnation. Le prince se prépara à la guerre; ses pierreries et celles de la reine mère furent engagées à Amsterdam: il allait entrer en France avec les Espagnols; et le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, devait le recevoir dans sa province. Ce seigneur ambitieux et mécontent voulait être le troisième connétable de son nom, et rendre cette charge héréditaire dans sa maison. Après la défaite de Montmorenci, Gaston se retira, le soir même, à Villepinte, d'où il était parti le matin, et se rendit ensuite à Beziers, où le duc d'Elbeuf vint le joindre avec les troupes qu'il avait été chargé d'opposer à l'armée du duc de la Force. Gaston était appelé en Roussillon par les Espagnols, qui lui promettaient encore des secours en hommes et en argent; mais il céda aux prières de la duchesse de Montmorenci, qui espérait, par la soumission du prince, obtenir la liberté de son mari. Le roi et le cardinal venaient d'entrer en Languedoc à la tête d'une troisième armée. Gaston dépêcha vers son frère le sieur de Chaudebonne; et en même temps il reçut du roi un envoyé chargé de lui annoncer qu'il serait reçu en grâce, à bras ouverts, s'il renonçait à conspirer contre l'État. Le 29 septembre, ou signa les articles de la paix; et, le 1er octobre, le roi les ratifia à Montpellier. Parmi ceux qui avaient embrassé le parti de Gaston, le sieur de Cabestan fut exécuté à Lyon, le vicomte de l'Étrange au Pont-Saint-Esprit, le sieur Deshayes à Beziers, et le duc de Montmorenci à Toulouse. La douleur de Gaston éclata en apprenant l'exécution de Montmorenci : il partit soudain de Tours pour retourner en Flandre. Le prince arriva sur la fin de janvier (1633) à Bruxelles. Le gouvernement espagnol lui donna 30,000 florins par mois pour entretenir sa maison : la reine mère oublia que Gaston l'avait abandonnée dans le traité de Beziers ; ou plutôt elle reconnut qu'il avait cédé aux nécessités de sa position. Ce fut pendant son séjour à Bruxelles, qu'il chargea d'Elbeuf de déclarer au roi son mariage resté secret jusqu'alors. Louis et Richelieu s'émurent et s'indignèrent. Bientôt un arrêt du parlement de Paris (5 septembre 1634) déclara le mariage non valablement contracté. Déjà un autre arrêt (30 juillet) avait prononcé la saisie du duché de Bar. L'armée du roi parut bientôt aux portes de Nancy. Le duc de Lorraine se crut perdu. Il alla même, dans ses soumissions, jusqu'à offrir d'abdiquer en faveur du cardinal de Lorraine, son frère. Nancy se rendit, le 24 septembre. Mais Marguerite s'était évadée, déguisée en homme, et avait rejoint à Bruxelles Monsieur, à qui les Espagnols assignèrent encore 15,000 livres par mois pour l'entretien de sa femme. Tandis que, suivant le bruit commun, Richelieu persistait à poursuivre la nullité du mariage de Gaston dans la vue de lui faire épouser sa nièce, la princesse de Phalsbourg, qui s'était aussi sauvée à Bruxelles, détermina le prince à déclarer solennellement son union sacrée et légitime avec Marguerite, devant l'archevêque de Malines, qui la ratifia selon les formes de l'Église. En même temps, Gaston écrivit au pape une lettre, que le contrôleur général de ses finances, Passart, se chargea de porter à Rome. Mais le porteur fut arrêté aux frontières, et enfermé à la Bastille. Les docteurs de l'université de Louvain, invités à reconnaître le mariage de Gaston canoniquement et civilement, donnèrent deux déclarations, rédigées l'une en latin, l'autre en français. Richelieu les fit attaquer par d'autres déclarations. Pendant que les jurisconsultes et les théologiens étaient partagés sur cette question importante, la division s'était établie à Bruxelles entre la reine mère et Gaston, entre le père Chanteloup, surintendant de toutes les affaires de la reine, et Puy-Laurens, qui dirigeait celles de son fils. Des querelles s'engagèrent : un gentilhomme de la suite de Gaston fut blessé, un autre tué. Cependant Gaston avait reçu quelques ouvertures d'accommodement, de la part du roi : il négocia, demandant que Châlons lui fût accordé pour retraite, et que son mariage fût reconnu. Un refus formel recula la réconciliation de Monsieur avec son frère. Les intrigues continuèrent à Bruxelles. Les jalousies et la discorde y fomentèrent des haines, et entretinrent la division. Enfin, quoique Gaston se fût engagé par écrit à ne point traiter avec le roi sans la participation des Espagnols, il céda aux instances des agents de Richelieu, et sortit secrètement de la Flandre pour rentrer en France. Bouthillier, surintendant des finances, vint au-devant du prince à Soissons ; Bautru s'y rendit, envoyé par Richelieu. Madame était restée à Bruxelles. Gaston parut à la cour ; et peu de jours après, Puy-Laurens, fait duc et pair, épousa Mlle du Plessis de Chivrai, cousine du cardinal : mais cette haute faveur ne dura qu'un instant. Puy-Laurens refusa de porter Gaston à rompre son mariage avec Marguerite ; et il fut renfermé à la

Bastille le 14 février (1635). Gaston mécontent se retira à Blois. Les Espagnols lui offraient encore un asile à Bruxelles, lorsque le 19 mai, un héraut de France arriva dans cette ville, où, avec les *chamades accoutumées,* il publia la déclaration de guerre de la France à l'Espagne; et cette guerre dura 25 ans. En 1636, le comte de Soissons voulant se défaire de Richelieu, à Amiens, pendant le siége de Corbie, Montresor et Saint-Ibal se chargèrent d'exécuter ce dangereux complot; mais la faiblesse ou la religion de Gaston le fit échouer. En 1641, il laissa le comte de Soissons, le duc de Guise et le duc de Bouillon traiter avec les Espagnols. Mais l'année suivante, il s'engagea dans la conspiration de Cinq-Mars. Un traité fut signé à Madrid, par Fontrailles, au nom de Gaston, et par Olivarez pour le roi d'Espagne. D'après ce traité, Monsieur devait recevoir 400,000 écus pour faire des levées en France, et 120,000 écus de pension. Richelieu découvrit le complot; Gaston demanda grâce, à son ordinaire, et, en chargeant et abandonnant ses complices, se couvrit de honte dans cette affaire. Il eut ensuite la permission de se retirer à Blois, et traversa une partie de la France sans distinctions et sans honneurs. La reine mère mourut à Cologne (le 3 décembre 1642), sans secours de la France, après un long exil. Richelieu mourut (le 4 décembre) dans son palais, où sa dépense coûtait à l'État 4 millions par an. Louis XIII mourut (14 mai 1643), après s'être réconcilié avec son frère. Cinq mois auparavant (1er décembre 1642), le monarque avait déclaré, par un édit flétrissant, contenant l'énumération des fautes de Gaston et de ses rechutes, que ce prince ne pourrait jamais avoir la régence: il l'avait en même temps privé de son gouvernement, en l'accusant d'ingratitude et de trahison, et supprimant aussi ses compagnies de gendarmes et de chevau-légers. Ce fut le dernier acte du ministère de Richelieu. Deux partis s'étaient formés à la cour pour la régence: celui de la reine Anne et celui de Gaston. Le roi n'aimait ni l'un ni l'autre. Le 19 avril, la régence fut déférée par lui à la reine; Monsieur fut déclaré lieutenant général du roi mineur. Enfin, 8 jours avant sa mort, Louis consentit à reconnaître la validité du mariage de Gaston, à condition qu'il serait célébré de nouveau en France; ce qui fut exécuté, le 26 mai, 12 jours après la mort du roi. Mazarin avait pris les rênes du gouvernement. Il se forma plusieurs partis à la cour; les princes de Vendôme étaient à la tête de celui des *Importants* opposé au parti de Gaston, et du jeune Condé, qui, 5 jours après la mort de Louis XIII, avait gagné la bataille de Rocroi. Gaston voulut aussi chercher la gloire des armes. Il combattit contre les Espagnols qui lui avaient donné un asile, et contre le duc de Lorraine son beau-frère. Ayant sous lui les maréchaux de la Meilleraie et de Gassion, il assiégea et prit Gravelines (1644); l'année suivante, il s'empara du fort Mardick, de Béthune, de Cassel, de Saint-Venant et de plusieurs autres places. En 1646, Courtray et Bergue Saint-Vinoc se rendirent à lui. Mais la guerre se faisait avec un triste mélange de succès et de revers. La campagne de 1647 avait été malheureuse pour la France. Les finances de l'État se trouvaient épuisées, lorsque, en 1648, Anne d'Autriche invoqua l'appui de Gaston. Le parlement de Paris résistait aux édits qui devaient combler le vide effrayant du trésor. Des conférences s'établirent au palais du Luxembourg. Tout languissait: l'armée ne touchait point sa solde; et Gaston disait qu'il fallait craindre la sédition du ventre. La guerre de la Fronde commença en 1648, et finit en 1652. Si l'on vit, à cette singulière époque de l'histoire de France, le grand Condé assiéger Paris pour le roi, et bientôt après défendre Paris contre le roi; le prince de Conti, qui avait voulu perdre le cardinal, épouser sa nièce; Turenne donner contre le prince de Condé la bataille de Saint-Antoine, et l'année suivante, prendre la qualité de *lieutenant général de l'armée du roi* (contre le roi) *pour la liberté des princes,* on sera moins étonné de la versatilité de Gaston, qui, gouverné par l'abbé de la Rivière, et ensuite par le cardinal de Retz, changea plusieurs fois de parti. En 1649, il se joint au prince de Condé pour faire le blocus de Paris: en 1650, la duchesse de Chevreuse réveille sa jalousie contre le vainqueur de Rocroi; et c'est avec le consentement de Gaston que Condé est arrêté prisonnier ainsi que le prince de Conti et le duc de Longueville. En 1651, Gaston traite avec les Espagnols, et ramène en triomphe à Paris les princes mis en liberté. Mais bientôt il se sépare encore du prince de Condé. Trois partis se forment: celui de la reine, où sont Turenne et le duc de Bouillon; celui de Monsieur le prince, que suivent les ducs de Nemours et de la Rochefoucauld; et celui des *Frondeurs,* ayant pour chef le duc d'Orléans, et que dirigent Mme de Chevreuse et le coadjuteur. Enfin, en 1652, il joint encore sa cause à celle de Condé. On vit, dans cette guerre civile, tous les princes du sang se rallier au parlement de Paris, et le parlement de Paris se réunir aux autres parlements du royaume; les magistrats et la bourgeoisie se soulever contre un premier ministre; les deniers publics saisis; des levées de gens de guerre, faites par des seigneurs puissants; le roi deux fois obligé de sortir de sa capitale; l'armée du parlement, aux prises avec l'armée royale; Bourges, Paris, Bordeaux, Saintes et d'autres villes, occupées par les soldats de la Fronde; l'Espagnol, appelé par les princes, maîtres d'Ypres, de Saint-Venant, de Stenai; le parlement de Paris vainqueur et exilant, vaincu et exilé; les princes emprisonnés et triomphants; le cardinal Mazarin tout-puissant, réduit à fuir du royaume, et y rentrant pour ressaisir le pouvoir qu'il conserva jusqu'à sa mort; la presse libre, avec toute licence et 2,000 pamphlets, publiés la plupart sous des titres facétieux et en style burlesque, prouvant qu'à aucune autre époque les Français ne joignirent à tant de désordre tant de folie et de gaieté. En 1650, on voulut lier Gaston par un traité dans lequel il promettait délivrance et toute assistance au prince de Condé. Gaston devait être fait connétable, et Gondi cardinal. Mademoiselle était promise en mariage au duc d'Enghien, et Mlle de Chevreuse au prince de Conti. Le duc d'Orléans fit des objections, et chercha des détours. Il fallut emporter sa signature: ce fut Caumartin, ami et conseil du coadjuteur, qui y réussit fort adroitement. En 1651, les sceaux, retirés à Châteauneuf, sont donnés par la reine au premier président Molé. La Fronde s'en alarme, et les chefs s'assemblent au Luxembourg. Le coadjuteur ouvre l'avis que Gaston envoye enlever de force les sceaux au magistrat. Condé

présent à l'assemblée, désapprouve hautement le coadjuteur, et se retire dans un cabinet voisin avec le prince de Conti et le duc de Beaufort, pour ne prendre aucune part à la délibération. Cependant le coadjuteur insistait; Madame pleurait : Mais, dit Gaston ébranlé, si nous prenons cette résolution, il faut les arrêter tout à l'heure. — Dites un mot, s'écrie M[lle] de Chevreuse, il ne faut qu'un tour de clef. Qu'une fille ait l'honneur d'arrêter un gagneur de batailles. Et en même temps, elle s'élançait vers la porte du cabinet : Gaston la retient, et les trois princes sortent du Luxembourg ignorant le danger qu'ils ont couru. Dans une assemblée de la noblesse, tenue à Paris en 1651, fut formée la demande des états généraux, qui n'avaient pas été convoqués depuis 1614. Le 25 mars, Gaston fit, devant cette assemblée, une déclaration portant que le roi et la reine régente lui avaient promis, ainsi qu'aux princes de Condé et de Conti, que les états généraux seraient convoqués pour le 8 septembre : et il autorisa la noblesse du royaume à se réunir, dans le cas où il surviendrait *quelque retardement* à la convocation. Il est sûr que la cour ne cherchait qu'à éluder cette convocation; et elle n'eut point lieu, malgré les efforts du duc d'Orléans. On vit encore ce prince flottant entre les partis : Anne d'Autriche l'avait plusieurs fois perdu et regagné, lorsqu'il se réunit au prince de Condé pour forcer la reine mère à renvoyer une seconde fois le cardinal Mazarin. Gaston fait partir pour Orléans Mademoiselle, avec la mission de maintenir cette ville dans son parti. Condé échoue dans son projet d'enlever le roi à Gien : son armée est battue, devant Étampes, par Turenne et Hocquincourt. Il rentre secrètement dans Paris, cherche à fortifier Gaston, toujours incertain ; entame, par l'entremise de quelques seigneurs, des négociations avec la cour; recommence la guerre, campe à Saint-Cloud, se porte ensuite à Charenton, passe la Seine, et bientôt, pressé par l'armée de Turenne, se jette dans le faubourg Saint-Antoine. Il allait être vaincu : le duc d'Orléans, cédant aux sollicitations des chefs de la Fronde, monte à cheval, fait armer le peuple, et vient sauver la tête de Condé en sauvant son armée. Paris ouvre ses portes; et, sur un ordre de Gaston, obtenu par Mademoiselle, le canon de la Bastille tire sur les troupes du roi (2 juillet). Le parlement rendit alors de nouveaux arrêts contre le cardinal Mazarin; et Gaston fut déclaré lieutenant général de S. M., dans toutes les provinces de son royaume. Mais les chefs étaient divisés. Plus de 30,000 habitants avaient quitté Paris. Le peuple souffrait de la cherté des vivres, de la division des chefs, de l'éloignement de la cour. Les chefs ne s'entendaient plus. Gaston et le cardinal de Retz voyaient dans Condé l'ambition d'un maître. Le parlement était partagé. La moitié de la compagnie, ayant à sa tête le premier président Molé, siégeait à Pontoise, où le roi l'avait appelée; l'autre moitié, restée dans Paris, formait le parlement de la Fronde, et les deux cours cassaient mutuellement leurs arrêts. Les lois étaient sans autorité, le pouvoir sans dignité. Il n'y avait plus ni police, ni subordination, ni frein. Les Lorrains et les Espagnols marchaient, avec Condé, sous les drapeaux de la Fronde : mais Turenne arrêtait partout leurs efforts, et sauvait la monarchie. On vit enfin le peuple lassé des événements et des personnages de ce long drame politique, et les personnages inquiets du dénoûment. Paris venait de passer de l'enthousiasme de la révolte à l'enthousiasme de la soumission. On n'entendait qu'un cri : Quand le roi viendra-t-il ? Vainement Gaston voulut tempérer cette impatience, qui rompait ses mesures et lui ôtait le temps de finir son traité : le roi rentra dans sa capitale, le 21 octobre, sans s'être lié par aucune promesse. L'amnistie fut proclamée pour tout ce qui s'était passé depuis 1648. Déjà Condé s'était jeté dans les bras des Espagnols. Gaston reçut l'ordre de s'éloigner de Paris, et partit pour Blois, où le suivit tristement le duc de Beaufort. M[lle] de Montpensier se retira dans ses terres. Le cardinal de Retz fut enfermé à Vincennes ; et toute cette grande tempête politique, élevée par des ambitions rivales qui ne purent s'accorder, tomba soudainement dans la lassitude et la déception de tous les partis. Depuis cette époque, la vie politique de Gaston n'offre plus rien de remarquable. Gaston mourut à Blois, le 2 février 1660. On lui attribue des *Mémoires* depuis 1603 jusqu'en 1635, revus par Martignac, et réimprimés en 1756 à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

ORLÉANS (Philippe de FRANCE, duc d'), frère unique de Louis XIV, né à Saint-Germain en Laye en 1640, fut un prince faible et sans passions. La nature avait peu fait pour lui, et l'éducation qu'on lui donna à dessein acheva de le dégrader. On sait que Mazarin disait à la Mothe-le-Vayer, précepteur du jeune prince : *De quoi vous avisez-vous de faire un habile homme du frère du roi?* Anne d'Autriche travaillait, de son côté, à empêcher ce malheur : elle défendait de *viriliser* le jeune prince. Elle se plaisait à le faire paraître en jupes devant les courtisans et à lui donner ainsi des habitudes dont ses mœurs ne se ressentirent que trop dans la suite. Philippe épousa en 1661 Henriette-Anne d'Angleterre, princesse charmante, qu'il n'aima point, mais pour laquelle Louis XIV eut les prévenances les plus délicates. Monsieur ne laissa pas que d'en concevoir de la jalousie. Aussi, lors de la mort cruelle et imprévue de Madame, des soupçons s'élevèrent contre lui et contre le chevalier de Lorraine, qui avait enlevé à la princesse les affections de son mari et cherché vainement ensuite à la consoler. Quoi qu'il en soit des véritables causes de la mort de Henriette, il paraît constant qu'on négligea de les approfondir. Les preuves disparurent et les soupçons restèrent. Cependant un procès-verbal dressé lors de sa mort, et la déclaration de Bossuet qui l'assista dans ses derniers moments, attestent qu'elle mourut d'un *cholera-morbus*. Bientôt Philippe, cédant aux instances de son aumônier, chercha la gloire des armes et alla prendre part à la guerre des Pays-Bas (1667). On lui fit épouser en 1671 la princesse Charlotte-Élisabeth de Bavière, grosse Allemande bien laide, mais aimable et spirituelle, qui travailla 30 ans à gagner l'estime et l'affection de son apathique mari, et n'y réussit qu'avec peine dans les dernières années de leur triste union. Monsieur suivit son frère à la conquête de Hollande, en 1672. La prise de Zutphen, de Bouchain et de Saint-Omer, et la victoire qu'il remporta sur le prince d'Orange à Cassel (1677), révélèrent en lui la plus brillante valeur, et

firent prendre au roi la résolution de ne lui donner jamais le commandement d'une armée. Les soldats disaient de lui : « Il craint plus que le soleil ne le hâle qu'il ne craint la poudre et les coups de mousquet. » Dès lors Philippe, éloigné du seul théâtre où il pouvait briller, fut contraint de rentrer dans la vie oisive à laquelle une politique jalouse l'avait condamné. Prétendant, en sa qualité de fils d'Anne d'Autriche, à la succession d'Espagne, il signa une protestation énergique contre le testament de Charles II, qui appelait à lui succéder le duc d'Anjou, second fils du Dauphin, et Philippe V reconnut la justice de ses droits par une déclaration du 29 octobre 1703. Philippe mourut à Saint-Cloud le 1er juin 1701. Son précepteur, la Mothe-le-Vayer, lui avait fait traduire l'histoire romaine de Florus : cette version, dont Lenglet-Dufrénoy fait l'éloge, n'est plus recherchée.

ORLÉANS (Philippe, duc d'), régent de France, fils du précédent et de Charlotte-Élisabeth de Bavière, né à Saint-Cloud en 1674, annonça les plus heureuses dispositions; mais il perdit successivement cinq gouverneurs qui avaient commencé à le diriger vers le bien, et se trouva abandonné à son sous-précepteur Dubois, qui fit tout pour gâter leur ouvrage. Toutefois il fit les plus rapides progrès dans tous les genres d'étude, débuta dès l'âge de 17 ans dans la carrière des armes, et se signala au siége de Mons, à Steenkerque et à Neerwinden par la plus brillante valeur. Sa gloire donna même quelque ombrage à Louis XIV, qui ne lui permit pas de faire la campagne de 1694, l'accueillit froidement à Versailles, et contribua peut-être, par cette conduite blâmable, à le jeter dans les désordres les plus scandaleux pour occuper son ardente activité. Le jeune duc consentit à épouser vers le même temps Mlle de Blois, une des filles légitimées du roi et de Mme de Montespan ; mais ce fut à condition qu'il aurait toutes les prérogatives de premier prince du sang, après la mort de son père, à l'exception du titre de Monsieur. Devenu duc d'Orléans en 1701, il se forma une cour, et mena une vie plus licencieuse que jamais. Cependant il sortit de son engourdissement à la mort de Charles II, roi d'Espagne, et protesta contre le testament de ce prince, qui appelait la maison de Savoie à lui succéder après la branche aînée de la maison de France, au préjudice de celle d'Orléans. Tous ses entretiens dès lors roulèrent sur l'art de la guerre et sur les affaires politiques. Le roi le sut, et l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Ce ne fut pas toutefois sans donner au maréchal de Marsin des ordres secrets qui contrarièrent les dispositions du prince, et ne lui laissèrent que l'honneur de sauver une partie des troupes françaises par une habile retraite. Envoyé l'année suivante à l'armée d'Espagne, il arriva le lendemain de la victoire d'Almanza, et se dédommagea de ce contre-temps par la soumission de plusieurs provinces et la prise de plusieurs places importantes. La campagne suivante (1708) fut encore très-glorieuse pour lui; mais les incertitudes et les terreurs du faible Philippe V lui donnèrent le désir de s'asseoir sur le trône chancelant d'Espagne. Il ne fut pas assez discret, et c'en était fait de sa vie peut-être, s'il n'eût été défendu par le duc de Bourgogne, qui l'empêcha d'être jugé comme criminel d'État : il en fut quitte pour renoncer formellement à ses prétentions. Mais il eut à peine échappé à cette crise, qu'il vit éclater sur lui un orage encore plus terrible. Dans l'oisiveté à laquelle il s'était vu condamné, il se livra à l'étude de la chimie; et on l'avait vu souvent travailler à des préparations dont l'objet était ignoré, lorsque le Dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne, et leur fils aîné, moururent dans l'espace d'une année, presque subitement, et sans qu'on pût savoir la cause de tant de pertes si cruelles et si imprévues. Tous les regards se tournèrent vers celui des princes qui avait le plus d'intérêt à ces tristes événements; et le duc d'Orléans fut en butte à la clameur publique, lorsqu'il se présenta pour jeter de l'eau bénite sur le corps de la duchesse de Bourgogne. La fureur du peuple, excitée par les nombreux ennemis qu'il avait à la cour, fut près d'en venir aux derniers excès, quand on fit imprudemment passer devant son palais le convoi qui portait en même temps les restes des deux Dauphins et ceux de la Dauphine. Une foule éplorée et furieuse les suivait : elle éclata en violentes menaces; elle appela hautement le duc d'Orléans un empoisonneur, un assassin; et ce prince ne dut son salut qu'à la vigilance et à la fermeté du lieutenant de police d'Argenson. L'alarme était universelle, et la fureur publique n'eut plus de bornes, lorsqu'on vit, peu de temps après, le second fils du duc de Bourgogne, ce dernier rejeton de la branche royale, atteint de la même maladie, et près d'expirer de la même manière. Consterné lui-même de tant d'événements sinistres, il alla se jeter aux pieds du roi : il demanda qu'on lui fit son procès. Le monarque le reçut froidement; et, quand il l'entendit se plaindre des ennemis qu'il avait à la cour, il lui répondit avec sévérité que ses accusateurs, ses seuls ennemis étaient ses mauvaises mœurs, ses déréglements et son impiété. Néanmoins il ne voulut pas que son neveu fût mis en jugement. Cependant le jeune Dauphin ne tarda pas à se rétablir; et il fut prouvé qu'aucune tentative de poison n'avait été faite contre les jours d'un enfant aussi précieux. Ainsi le dernier crime qui eût resté à commettre, le crime sans lequel tous les autres eussent été inutiles, ne pouvait pas même être soupçonné. Cette réflexion commença à faire quelque impression sur le public; et le chirurgien Maréchal persistant à nier hautement tous les symptômes d'empoisonnement, signalés par Fagon, le roi parut aussi ouvrir les yeux, ou du moins ses soupçons se calmèrent; et il ne témoigna pas même d'inquiétude, lorsque, quelques mois plus tard, le troisième de ses petits-fils, le duc de Berri, mourut avec des indices d'empoisonnement beaucoup plus réels. Cependant il continua de montrer à son neveu beaucoup de froideur et de défiance, et le parti des princes légitimés, à la tête duquel était Mme de Maintenon, leur gouvernante, fit tous ses efforts pour le maintenir dans ces dispositions. La mort de Louis XIV semblait prochaine; et ce parti ne craignait rien tant que de voir la régence dans les mains du duc d'Orléans. Ce fut pour y mettre un obstacle, qu'il fit accorder aux princes légitimés tous les titres et les prérogatives des princes du sang, même celle de succéder à la couronne; et ce fut dans le même but, que l'on fit signer au roi mourant un testament, par lequel tous les usages de la monarchie étaient renversés en faveur des enfants naturels. Mais les courtisans eux

mêmes croyaient peu à la durée de ces dispositions arrachées par l'intrigue et l'obsession à la faiblesse d'un vieillard ; et, dès qu'ils virent le monarque près de fermer les yeux, tous leurs regards se tournèrent vers le duc d'Orléans. Le public, selon sa coutume, suivait les impulsions de la cour; et, lorsque le roi expira, tous les soupçons, toutes les plaintes contre le duc d'Orléans, étaient oubliés. De son côté, ce prince, sous les apparences d'une indifférente frivolité, n'avait rien négligé de ce qui pouvait assurer ses droits. Toutes les dispositions du testament de Louis XIV lui étaient connues; et il avait tout préparé pour qu'elles ne fussent point exécutées. Il ne voulait pas être simple président d'un conseil de régence, qui eût pu avoir d'autres volontés que les siennes ; et, après avoir dit qu'il consentait que ses mains fussent liées pour le mal, mais qu'il prétendait être libre pour faire le bien, il se fit déclarer régent du royaume, avec un pouvoir absolu. Longtemps en butte à toutes sortes de calomnies, et connaissant parfaitement ceux qui les avaient répandues, il n'exerça pas un acte de vengeance; et il put dire avec autant de vérité que Louis XII : « Le régent ne venge pas les injures du duc d'Orléans. » Les premiers temps de cette régence furent réellement faits pour séduire les Français. Après un long règne, dont la fin avait été si grave, si sévère, la nation, du caractère le plus inconstant et le plus mobile, voyait tout à coup un gouvernement absolument neuf dans les choses comme dans les personnes. Tout en un instant changea de face et de direction; et l'on parut avoir pris pour règle de faire en tout point précisément le contraire de ce qui avait été fait auparavant. Louis XIV avait appuyé de tout son pouvoir les jésuites et les molinistes : le régent accorda sa protection aux jansénistes. Mais un contraste plus frappant et beaucoup plus louable, que le régent s'efforça d'établir entre son pouvoir et celui de Louis XIV, fut l'état de paix dans lequel il maintint la France. On ne peut nier que, pour un jeune prince qui avait eu des succès à la guerre, ce fut un grand sacrifice d'y renoncer avec autant de générosité. Il réforma 25,000 hommes de troupes ; et ce fut dans les mêmes vues pacifiques, qu'il envoya, auprès de tous les cabinets, des agents qu'il chargea de connaître leurs intentions, et de les diriger vers le maintien de la paix. Enfin, soit par des motifs d'économie et de réforme, soit par suite d'une convention faite dès longtemps avec George Ier, il abandonna entièrement la cause des Stuarts, et se lia si étroitement avec le nouveau roi, que la malignité ne manqua pas de dire qu'il avait de bonnes raisons pour prendre la défense d'un usurpateur. Quels que fussent au reste les motifs du régent, il est sûr qu'il résulta de l'état de paix où il sut maintenir la France, et des réformes qui en furent la suite, une économie qui avait déjà produit, en 1718, l'extinction de 400 millions de dettes. Mais la plaie des finances était si profonde, la dette de l'État si énorme, que rien ne semblait pouvoir en remplir le gouffre. C'était en vain qu'on avait recouru à des refontes de monnaies; réduit les pensions; formé une commission chargé de poursuivre les traitants, fait réviser les billets sur l'État ; c'était vainement enfin qu'on avait rétabli l'impôt du dixième : tous ces moyens ne servaient qu'à irriter ceux qui avaient souffert; et les courtisans qui craignaient d'être atteints dans leurs revenus, invoquaient la banqueroute : mais le régent eut la sagesse et le courage de repousser ce dangereux avis. Ce fut dans de telles circonstances, que l'Écossais Law proposa ses plans de finances, d'abord sages et utiles, mais ensuite si désastreux par la folle extension qu'on leur donna. Cependant le parlement avait pris peu de part au délire universel : ce corps fut le premier à s'apercevoir des dangers du *système;* et il se montra véritablement, dans cette occasion, le défenseur des intérêts publics. Il nomma des commissaires pour commencer une procédure contre Law; et le régent apprit qu'il était sérieusement question de se saisir de la personne de son protégé, et de le faire pendre dans l'enclos du palais de justice. Ce prince ne parut point effrayé de ces attaques ; il donna un asile à Law dans son propre palais, ôta l'administration des finances au duc de Noailles, qui avait repoussé le *système,* exila d'Aguesseau, qui s'était joint à l'opposition du parlement, et se décida à tenir un lit de justice, pour y accabler d'un même coup tous ses ennemis. Il faut voir, dans Saint-Simon, avec quelle fermeté, quelle présence d'esprit, il sut haranguer et diriger cette imposante assemblée (18 août 1718). Jamais le parlement n'avait dévoré un affront avec plus d'humilité; jamais le parti de l'ancienne cour n'avait paru plus consterné, plus anéanti. Ce lit de justice produisit une vive impression dans le public, et contribua beaucoup à consolider l'autorité du régent, qui s'y était montré homme d'État habile autant que ferme et courageux. Cependant la duchesse du Maine, de concert avec le duc de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, forma une entreprise véritablement très-vaste, mais beaucoup au-dessus de ses forces. Dirigé par l'ambition et la haine du cardinal Albéroni, cet ambassadeur cherchait depuis longtemps à troubler le royaume, et à renverser le pouvoir du duc d'Orléans. Entouré de mécontents et d'ennemis de ce prince, il tomba dans l'erreur si familière aux hommes de parti, de prendre pour la voix publique celle des cercles où ils se trouvent placés; et ce fut ainsi qu'il écrivit à Albéroni, que la noblesse, le parlement, le peuple et l'armée, tout en France détestait le régent, et que Philippe V était dans tous les cœurs. Ravi de recevoir de pareils renseignements, et ne doutant pas de leur exactitude, l'ambitieux ministre pressait le prince de Cellamare d'éclater; et déjà il avait accusé sa lenteur, lorsque la découverte du complot vint mettre au jour toutes les erreurs sur lesquelles on l'avait établi. Ce fut chez une fille publique (la Fillon) où Dubois avait des habitudes, que les premiers avis en furent recueillis. On intercepta ensuite des correspondances; on se saisit à Poitiers d'un paquet de dépêches : l'ambassadeur d'Espagne fut arrêté chez le ministre de la guerre, où il était venu audacieusement réclamer sa correspondance saisie; et Dubois lui-même le ramena prisonnier dans son hôtel, où il fouilla dans tous ses papiers qu'il mit sous le scellé en sa présence. Le jeune duc de Richelieu, le marquis de Pompadour, Saint-Geniez et quelques hommes obscurs furent mis à la Bastille et à Vincennes; mais, soit clémence, soit faiblesse, ou défaut de preuves, on ne sévit contre aucun personnage important. Le régent fit tout ce qu'il put

pour que cette affaire fût regardée comme une misérable intrigue; et cette conspiration, annoncée avec tant d'éclat, était près de tomber dans le ridicule : le public, qui ne croit à la réalité du crime qu'à la vue du châtiment, la regardait même déjà comme une fable, lorsque le duc du Maine et sa femme furent arrêtés. On envoya le duc dans le château de Dourlens, et la duchesse dans celui de Dijon, sous les ordres du duc de Bourbon, son neveu, qui y consentit. Au bout de quelques mois de prison, cette princesse, voulant sauver son mari, ou plutôt sa fortune qui était considérable, déclara que c'était elle seule qui avait dirigé le complot à l'insu du duc. Fatiguée ensuite de la longueur de sa détention, et craignant que les suites de cette affaire ne devinssent plus graves, elle révéla tout, et désigna plusieurs personnes qui avaient beaucoup souffert plutôt que de trahir son secret. Elle acheta ainsi sa grâce et sa liberté; et, dans le moment où quatre malheureux Bretons qu'elle avait dénoncés, périssaient sur un échafaud à Nantes, cette princesse revint triomphante dans son palais de Sceaux. Ainsi fut terminée cette fameuse conspiration de Cellamare, qui, dirigée par des mains plus habiles, eût réellement pu renverser la régence du duc d'Orléans, et qui, découverte avec tant de bonheur, devait au contraire affermir son pouvoir. Mais ce prince, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la vigueur, était énervé par ses excès. Livré de plus en plus à ses habitudes vicieuses, rien n'était capable de lui rendre sa première énergie. Comme il arrive toujours sous les gouvernements sans force ou sans résolution, les mêmes intrigues recommencèrent. Albéroni et le parti des princes légitimés, celui des jésuites et de l'ancienne cour, continuèrent d'agiter la France, d'y répandre des libelles, d'attaquer le pouvoir du régent. Ce prince porta ses plaintes à la cour d'Espagne; elles y furent méprisées. Philippe V mit le comble à ses insultes en nommant vice-roi de Navarre le conspirateur Cellamare, si généreusement renvoyé à son maître, lorsqu'on pouvait à bon droit le faire périr sur un échafaud. Ce dernier affront parut cependant avoir tiré le régent de son apathie : pressé d'ailleurs très-vivement par les cours de Vienne et de Londres, il se décida à signer avec elles un traité d'alliance; et, le 2 janvier 1719, il déclara la guerre à l'Espagne. Le neveu de Louis XIV eut sans doute tort de se déclarer l'ennemi de son petit-fils, et de s'unir à l'Autriche et à l'Angleterre pour concourir à la ruine de l'allié naturel de la France : mais un tort plus grand encore, ce fut d'incendier deux chantiers de la marine espagnole, et neuf vaisseaux qui s'y trouvaient en construction. Lorsque Philippe V vit que les Français continuaient en sa présence à s'emparer de ses places, à envahir ses provinces, les illusions dans lesquelles le fourbe Albéroni l'avait entretenu, commencèrent à se dissiper. Ses yeux s'ouvrirent entièrement quand il apprit que sa flotte avait été battue par l'amiral Byng, et que son armée de Sicile, défaite par les Allemands, était menacée d'une destruction complète. Il se hâta d'accepter les propositions qu'on lui fit, accéda au traité de Londres, et chassa honteusement Albéroni. Ainsi fut rétablie pour toute l'Europe la paix et la tranquillité. La France, plus que les autres nations, avait besoin de ce bienfait : mais des calamités intérieures vinrent alors l'accabler presque simultanément. La Bretagne, à peine sortie des troubles qu'y avait causés la révolte, vit les deux tiers de la ville de Rennes consumés par les flammes. La population de Marseille périt presque toute entière par la peste; et ce fléau porta ses ravages dans plusieurs provinces méridionales. C'était dans le même temps que la chute du système de Law renversait toutes les fortunes, et bouleversait tout le royaume. Le parlement fit éclater de nouveau la plus vive et la plus courageuse opposition : il refusa positivement d'enregistrer les édits par lesquels le régent s'efforçait encore de soutenir le système, et l'auteur fut exilé à Pontoise. Le cours de la justice fut interrompu; et la nation, qui gémissait de tant de maux à la fois, fut persuadée qu'ils n'étaient que le châtiment des désordres dans lesquels la cour du régent était plongée. Les querelles de religion contribuèrent aussi beaucoup à augmenter l'effervescence générale. Le régent, qui s'en était moqué, voulant jouer tour à tour les partis opposés, finit par les mécontenter également l'un et l'autre. Après avoir sacrifié les jésuites au besoin qu'il avait du parlement, il les réhabilita lorsque les parlements refusèrent de lui obéir, et que Dubois eut recours à la cour de Rome pour sa scandaleuse élévation. Ce fut dans cette conjoncture qu'on renouvela tous les anciens bruits d'empoisonnement, et que l'exil de Villeroi, ce zélé gardien de la personne du jeune monarque, vint encore augmenter les inquiétudes. L'irréligion dont le régent faisait parade dans toutes les occasions, causait aussi une grande agitation parmi le peuple. La cour avait suivi l'impulsion donnée par le prince; et les mêmes hommes, qui s'étaient montrés sous le règne précédent, religieux et sévères dans leurs mœurs, parurent tout à coup impies et débauchés, pour ne pas cesser d'être courtisans. C'est de cette époque qu'on peut marquer en France la décadence de la religion et de toutes les vertus publiques et privées. Rien de moins facile à expliquer que le joug avilissant auquel le duc d'Orléans resta si longtemps asservi. Ce prince était supérieur à Dubois par l'esprit et par les lumières : cependant il ne fit jamais rien d'important sans prendre son avis et sans se soumettre à sa volonté. Il méprisait plus que personne sa dépravation et sa bassesse; il lui donna souvent à lui-même des preuves non équivoques de mépris; néanmoins il suivit son exemple dans ses habitudes les plus vicieuses. Ainsi le pouvoir de Dubois, sur l'esprit du régent, n'était ni l'influence du génie sur la médiocrité et l'ignorance, ni l'ascendant d'un maître sur son élève. La condescendance du prince ne ressemblait pas non plus aux faiblesses du favoritisme; c'étaient plutôt des complaisances pour un confident, pour un compagnon de débauches, des ménagements pour un complice. Il faut cependant avouer que cet homme, doué de quelque sagacité, et surtout de beaucoup de finesse dans les affaires, se rendit quelquefois utile à son maître. Ce fut par ses avis que celui-ci renonça au projet si dangereux de convoquer les états généraux. Lorsque la populace menaçante apporta devant son palais les cadavres sanglants de trois hommes dont la chute du système avait causé la mort, il ne s'étonna point de cette audace, et ne voulut même pas qu'elle fût réprimée,

disant que le peuple avait raison, qu'il était bien bon de souffrir tant de choses. Heureusement ce peuple n'avait point de chef; aucun plan ne le dirigeait. La monarchie resta donc encore debout; et le régent put continuer en paix ses soupers, et se plonger de plus en plus dans ses honteuses débauches. Les soupers du régent étaient toujours avec des compagnies fort étranges, avec ses maîtresses, quelquefois des filles de l'Opéra, souvent avec la duchesse de Berri, quelques dames de moyenne vertu, une douzaine d'hommes, que sans façon il ne nommait pas autrement que ses *roués*, et quelques gens sans nom, mais brillants par leur esprit et par leur débauche. Du moment où ces orgies commençaient, la porte était fermée pour tout le monde; et il était impossible de parvenir au prince, même pour des affaires inopinées, et qui intéressaient au plus haut degré l'État et sa personne. Cependant on a fait une remarque assez extraordinaire; c'est que, dans ses moments d'abandon et d'ivresse les plus absolus, ses maîtresses ou ses favoris ne purent jamais lui arracher un secret de l'État. Ce prince les méprisait également; et Mmes de Parabère et de Sabran, auxquelles il parut le plus longtemps attaché, n'obtinrent pas sur lui une plus grande influence. Dubois eut seul, pendant toute sa vie, un pouvoir absolu sur son esprit; cependant il paraît que, dans les derniers temps, le prince était las du joug humiliant que cet homme lui faisait porter. Il lui avait tout sacrifié, jusqu'à ses maîtresses et ses plus intimes amis. C'était par lui que le duc de Noailles et Nocé avaient été éloignés de la cour. Le régent les y rappela, dès qu'il le sut mort (10 août 1723). Quelques personnes crurent qu'après la mort de Dubois, le duc d'Orléans aurait une conduite plus sage et plus régulière: mais ses habitudes étaient trop enracinées; il avait perdu toute son ardeur et toute son énergie; et quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa 50e année, il semblait accablé de toutes les infirmités de la vieillesse. Cette régence, qui n'avait pas duré huit ans, avait déjà parcouru toutes les périodes d'un long règne, et semblait arrivée à cette dernière époque où les plus grands rois, accablés par l'âge, ne supportent qu'avec peine le poids de la couronne, et laissent trop souvent obscurcir l'éclat de leurs premières années. Mais Louis XV avait atteint sa majorité, le 15 février 1723; et quoiqu'il ne fût pas encore en état de gouverner, le duc d'Orléans n'avait pas hésité à lui remettre tous les pouvoirs. Il voulut aussi que le jeune monarque fût sacré, sans délai; et l'exactitude, l'empressement qu'il mit à remplir tous ses devoirs à cet égard, devraient suffire pour réfuter toutes les calomnies. Lorsque la place de premier ministre fut vacante par la mort de Dubois, le jeune monarque pressa vivement le duc d'Orléans de l'occuper. Ce prince hésita, parce qu'il lui fallait habiter Versailles, et renoncer aux soupers du Palais-Royal. Il finit par se rendre aux instances du roi, et ce fut par les considérations les plus dignes d'éloge: mais il ne voulut pas interrompre toutes ses habitudes; et, après avoir passé le jour au travail, il se livrait, pendant la nuit, à ses débauches accoutumées. Les médecins l'avertirent des dangers auxquels il s'exposait; il n'en tint aucun compte: cependant il avait promis d'observer un régime devenu indispensable; mais, le jour même où sa réforme devait commencer, il s'échappa furtivement pour courir dans les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phalaris. A peine était-il auprès d'elle, qu'il fut frappé d'un coup de sang, et mourut subitement le 23 décembre 1723. Ce prince, aussi heureusement né pour la guerre que pour l'administration, avait des talents pour la musique, la peinture et la gravure, qui eussent fait honneur à un artiste. (*Voyez* les *Mémoires de la régence*, par le chevalier de Piossens), édition de 1749, 5 vol. in-12; les *Mémoires* de Saint-Simon et de Duclos; *Louis XIV, sa cour et le régent*, par Anquetil; l'*Histoire de la régence*, par Marmontel; *le Siècle de Louis XIV et de Louis XV*, par Voltaire, et surtout le 1er vol. de l'*Histoire de France pendant le 18e siècle*, par Lacretelle.

ORLÉANS (Louis, duc d'), fils du précédent, né à Versailles le 4 août 1703, épousa la princesse de Bade en 1724; mais, ayant eu le malheur de la perdre après deux ans d'une union dont rien n'avait troublé la douceur, il en fut inconsolable, ne parut plus à la cour que lorsque son devoir le forçait de s'y présenter, et se vit dépouiller sans peine, par le cardinal de Fleury, de la charge de colonel général de l'infanterie. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il se fixa tout à fait en 1742. Dès lors il partagea son temps entre les exercices de piété et l'étude. Il apprit l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec, pour approfondir la religion dans ses sources. Il n'en cultiva pas avec moins d'ardeur les sciences naturelles, et les savants trouvèrent toujours en lui un protecteur généreux et éclairé. L'excès du travail et l'austérité de sa vie ayant ruiné sa santé, il en vit approcher le dernier terme avec calme et résignation. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont (Bouettin), après avoir tenté vainement de lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme, lui refusa la communion. Le prince se fit administrer par son aumônier, demanda que l'on ne poursuivît point le curé, et mourut avec la sérénité d'une âme vraiment chrétienne, le 4 février 1752. Parmi les ouvrages qu'il a laissés manuscrits, on remarque: une *Traduction littérale des psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une *paraphrase* et des *notes*; des *traductions littérales* d'une partie des livres de l'Ancien Testament, et des *Épîtres* de saint Paul; un *Traité contre les spectacles*. Neel a publié *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, 1753, in-12.

ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), fils du précédent, né à Paris le 12 mai 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père. Nommé colonel d'un régiment d'infanterie de son nom en 1737, il fit, en 1742, sa première campagne en Flandre, commanda la cavalerie l'année suivante sur les bords du Rhin, et, après avoir montré beaucoup de valeur à la bataille de Dettingen, fut créé maréchal de camp. A son retour, il épousa Louise-Henriette de Bourbon-Conti, princesse aussi belle que spirituelle, mais qui fut loin de le rendre heureux. Élevé au grade de lieutenant général en 1744, il assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et aux batailles de Fontenoi, de Raucoux, de Laufeld, et obtint ensuite le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. Le plus grand service qu'il rendit à la France, fut d'y populariser l'i-



noculation par l'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon. Devenu veuf en 1759, il fit construire un théâtre dans sa délicieuse campagne de Bagnolet, y joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité, et s'entoura de plusieurs gens de lettres, auxquels il ne donna pas seulement de stériles éloges. Lors de la querelle des parlements, il refusa de se mettre à la tête du parti qui le désirait pour chef. Son attachement sincère au monarque, lui valut l'autorisation d'épouser secrètement Mme de Montesson en 1773. Il mourut, généralement regretté, le 18 novembre 1785. On sut, après sa mort, qu'il donnait chaque année aux malheureux 240,000 fr., sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait en son nom et au nom de ses ancêtres. Trois *oraisons funèbres* furent consacrées à sa mémoire dans les églises de Paris, l'une de l'abbé Maury, l'autre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, la troisième de l'abbé Fauchet. Une quatrième fut prononcée à Orléans, en 1786, par l'abbé Rozier, chanoine de la cathédrale.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), premier prince du sang, député aux états généraux et à la Convention nationale, naquit au château de Saint-Cloud, le 13 avril 1747. Il reçut, en venant au monde, le titre de duc de Montpensier, qu'il ne cessa de porter qu'à la mort de son aïeul, en 1752, pour prendre celui de duc de Chartres. Marié, le 5 avril 1769, à Louise-Marie-Adelaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre, il laissa percer, dans la solennité de ses noces, l'esprit d'indépendance qui le caractérisait. Il eut occasion, en 1771, de manifester ses sentiments populaires; il ne craignit pas de s'opposer, avec le prince de Conti, au coup d'État du chancelier Maupeou contre les parlements, et refusa de prendre place au sein de la nouvelle compagnie formée par ce ministre, dont le nom servit bientôt de sobriquet au public pour désigner la magistrature bâtarde substituée aux organes légitimes de la justice. Cette résistance aux ordres du roi et aux vœux de la cour, de la part du premier prince du sang, le fit exiler dans ses terres, et commença cette longue série d'hostilités entre lui et la branche régnante, qui devaient avoir un dénoûment si tragique. Cependant sa disgrâce cessa un instant après l'avénement de Louis XIV : non-seulement il eut permission de revenir à la cour, mais il obtint encore un commandement général dans les armées navales à l'époque de la guerre d'Amérique, et se couvrit de gloire au combat d'Ouessant, sous les ordres du vice-amiral, comte d'Orvilliers. Sa belle conduite, en cette circonstance, réveilla la haine mal assoupie de ses ennemis; ils contestèrent tout ce que la renommée publiait de la bravoure et de la présence d'esprit du vainqueur des Anglais, et répandirent une foule de pamphlets et d'épigrammes pour changer en huées les acclamations publiques; mais leurs efforts furent inutiles. Lorsque le duc de Chartres revint à Paris et se présenta à Versailles, il fut accueilli partout avec enthousiasme, et reçut les honneurs d'un véritable triomphe, dont on peut retrouver les détails jusque dans quelques-uns des écrits qui lui sont le moins favorables. Le roi sanctionna les éloges, en laissant au duc de Chartres la désignation des officiers et des marins qui s'étaient distingués sur les trois escadres, et en lui remettant l'exercice de sa haute prérogative dans la dispensation des récompenses. Mais cette faveur éminente ne put préserver longtemps le jeune prince des traits empoisonnés de la cour. Il était retourné à son poste; on profita de son absence pour le perdre non-seulement dans l'esprit du monarque, mais encore dans celui de son beau-père, le duc de Penthièvre, à qui l'on parvint à faire croire que son gendre ne triomphait que pour lui enlever le suprême commandement des forces navales. A son retour à Paris, le duc de Chartres s'aperçut bientôt du changement subit qui s'était opéré, à son égard, tant dans le public que parmi ses proches, et il songea à regagner la mer pour y reprendre son service; mais une lettre de la reine ne lui permit pas de suivre cette résolution. Quelque soin que prit Marie-Antoinette de paraître favorable au duc de Chartres, celui-ci n'ignorait pas que la résolution et l'inflexibilité du monarque n'étaient en définitive que le résultat et l'expression de l'inimitié personnelle de la reine, protectrice secrète et puissante du parti qui s'efforçait de ruiner son crédit à la cour; aussi voua-t-il, dès ce moment, à cette princesse une haine qui ne contribua pas peu à la conduire plus tard à l'échafaud. On ne se contenta pas ensuite de lui fermer temporairement la lice où il avait obtenu de si brillants succès; on exigea, en quelque sorte, qu'il y renonçât pour toujours, par l'acceptation d'une charge de colonel général des hussards qui lui fut donnée en échange de ses droits à la survivance de grand amiral. Tant de malveillance ne servit qu'à irriter de plus en plus le duc de Chartres contre l'entourage du trône, et qu'à imprimer une tendance révolutionnaire à son esprit d'indépendance. Devenu duc d'Orléans, à la mort de son père, arrivée en 1785, il se trouva pourvu du gouvernement du Dauphiné lorsque les premiers symptômes de la révolution française se manifestèrent dans cette province. Aux diverses assemblées des notables, il fut un des chefs de l'opposition, plus par l'influence de son nom et de son rang que par celle de sa capacité personnelle; car ses ennemis avaient habilement profité des déréglements de sa vie privée pour ternir sa réputation et jeter de la défaveur sur sa conduite politique. Le 6 août 1787, il osa interpeller le roi en plein parlement, et lui demander s'il tenait un lit de justice : sur la réponse affirmative du monarque, il protesta hautement contre cette mesure, et déclara que le droit de voter des impôts n'appartenait qu'aux états généraux. Louis XVI ne crut pas que les liens du sang dussent l'empêcher de sévir contre le sujet audacieux qui bravait ainsi son autorité, et il l'exila dans sa terre de Villers-Cotterets. Cette nouvelle disgrâce ne fit qu'accroître la popularité du prince que la cour avait déjà abreuvé de tant de dégoûts et d'amertume. Le parlement s'empressa de réclamer la révocation des lettres d'exil lancées contre le duc d'Orléans. Le gouvernement n'eut garde de se rendre à de telles représentations; il aurait craint de fournir l'occasion d'un triomphe solennel. Dans son exil, le duc d'Orléans ne s'occupa que de la chasse à courre, car, disent les biographes, nos devanciers, il ne chassait plus à tir depuis qu'il avait eu le

malheur de blesser un de ses gens d'un coup de fusil. On raconte qu'étant tombé un jour dans un fossé large et profond, il parvint à gagner les bords en nageant sous l'arche même d'un pont que le ruisseau couvrait de ses eaux débordées, et l'on ajoute qu'il n'hésita pas à se jeter généreusement au milieu des périls qu'il venait d'éviter pour sauver son jockey qui était sur le point de se noyer pour avoir tenté de le secourir sans savoir nager. Quoi qu'il en soit, son rappel fut bientôt ordonné, et il reparut dans la capitale le 23 mars 1788. Un mois après, on lui permit de se montrer à la cour. La seconde assemblée des notables, dans laquelle il présida encore le troisième bureau, et combattit avec la même véhémence les plans ministériels, n'ayant pas été moins stérile que la première, les états généraux furent convoqués d'après le conseil de Necker, ramené au timon des affaires par les embarras croissants du gouvernement. Le duc d'Orléans fut nommé député à Paris, à Villers-Cotterets, et à Crespy en Valois. Il opta pour le bailliage de Crespy, en considération de l'exigence que les électeurs de ce pays avaient manifestée dans leurs cahiers, en fait de réforme d'abus et d'extension de droits politiques. Déjà son nom était devenu une espèce de signe de ralliement pour les partisans des innovations. A la procession solennelle qui eut lieu à Versailles la veille de l'ouverture des états, on cria sur le passage de la reine : *Vive le duc d'Orléans;* et l'on remarqua l'affectation avec laquelle ce prince, séparé de la famille royale et confondu parmi les députés de la noblesse, salua la multitude qui bordait le cortége. Ce fut pour lui un véritable triomphe qu'il partagea avec son épouse, et dont ils s'enivrèrent l'un et l'autre avec d'autant moins de retenue, qu'ils avaient sous leurs yeux le dépit et l'humiliation de la cour. Dès les premières séances, le duc d'Orléans se prononça hautement, comme dans les assemblées des notables, pour la cause populaire, et lutta énergiquement avec la minorité de son ordre contre les prétentions de la majorité. Le 25 juin 1789, il parut, à la tête de cette minorité, au milieu des députés du tiers état, et déclara que ses collègues et lui venaient se réunir avec empressement aux représentants de la nation. Le 3 juillet, l'assemblée nationale, procédant à sa constitution définitive, le nomma son premier président. Il refusa cet honneur, par faiblesse selon les uns, par feinte modestie selon les autres. Au milieu de l'ivresse populaire qui suivit la prise de la Bastille, son buste et celui de Necker furent promenés triomphalement dans les rues de la capitale. De toutes parts fut alors signalée l'existence positive d'un parti orléaniste, premier moteur de toutes les scènes, majestueuses et terribles, qui agitaient la France, et travaillaient en secret à changer l'ordre de successibilité à la couronne. Mais ce fut surtout après les funestes événements des 5 et 6 octobre, que l'opinion publique, auxiliaire, en cette circonstance, de l'opinion de la cour, désigna le duc d'Orléans comme le promoteur de tous les excès révolutionnaires. La chose en vint au point que le général la Fayette, dupe du cri universel, ordonna, en quelque sorte, à ce prince, sous la forme d'un simple conseil, de s'éloigner momentanément, et de passer en Angleterre. Pour donner l'apparence d'une mission diplomatique à cet exil, qu'avaient pressé à la fois les chefs du parti patriote et les mesures de l'aristocratie, le ministre des affaires étrangères envoya des instructions, et conféra ainsi implicitement le titre de plénipotentiaire à celui que des amis timorés et d'implacables ennemis repoussaient d'une voix commune, et qu'on n'osait pourtant bannir officiellement. Le duc d'Orléans céda aux désirs du commandant général de la garde nationale, et quitta Paris, le 14 octobre 1789, après avoir reçu les ordres du roi, dans une audience particulière. Mirabeau et Sieyès, s'il faut en croire certains mémoires, avaient eu avec lui une longue conférence pour le dissuader de partir. Il est certain que l'on profita de l'absence du prince pour l'attaquer avec plus d'acharnement que jamais; qu'on présenta son départ comme une preuve de culpabilité, que les soupçons dont il avait été l'objet s'accrurent, et que le Châtelet commença une procédure qui était destiné à faire peser sur lui la responsabilité des journées d'octobre. Peu inquiet de la direction et de la marche de ce procès, le duc d'Orléans séjourna pendant dix mois en Angleterre; il revint à Paris au commencement de juillet 1790, avant même qu'aucune décision eût pu le rassurer sur les suites de l'imputation que les magistrats chargés de l'instruction criminelle avaient accueillie. A sa rentrée dans l'assemblée nationale, il prononça un discours qui fut écouté avec faveur et dans lequel se trouvait un exposé apologétique de sa conduite. Peu de temps après, le Châtelet envoya une députation à la barre pour y rendre compte du résultat de l'instruction qu'il avait dirigée contre deux membres de la représentation nationale, et il fit conclure à leur mise en accusation; mais l'assemblée constituante, sur le rapport de Chabroud, à qui cette tâche délicate valut le sobriquet de *blanchisseuse*, repoussa le réquisitoire du ministère public, et décida qu'il n'y avait lieu à suivre contre le duc d'Orléans et Mirabeau l'aîné. Cette absolution fut regardée comme une amnistie, et l'on continua de mêler le nom du premier prince du sang à tous les désordres révolutionnaires. Quelques personnes seulement pensèrent qu'il avait renoncé à ses projets ambitieux depuis le 6 octobre, parce qu'il avait manqué en cette journée de l'habileté et de l'audace nécessaires pour accomplir son usurpation. Un instant, peut-être, des patriotes influents, qui n'auraient pas osé aspirer encore à la république, et qui désespéraient de voir la branche régnante s'affectionner sincèrement aux nouvelles institutions, songèrent à déplacer le sceptre, sans répudier la famille des Bourbons; et la nombreuse clientèle de la maison d'Orléans, les Genlis, les Latouche, les Valence, etc., durent accueillir cette idée avec enthousiasme : de là tous ces bruits de complots, d'agents secrets, d'or répandu, qui firent d'un prince irrésolu, plus avide de plaisir que de pouvoir, et tout à fait dépourvu du caractère qu'exige le rôle de chef de parti, un véritable Sganarelle *conspirateur malgré lui*. Mais si la multitude resta longtemps abusée à son égard, il n'en fut point ainsi des hommes éclairés, qui avaient pu fonder quelque espoir sur un demi-changement de dynastie. Ceux-ci n'avaient pas tardé, en effet, de s'apercevoir que le petit-fils du régent n'était nullement apte à maîtriser un mouvement révo-

lutionnaire, et à s'emparer des rênes de l'État : aussi Mirabeau, quand il voulut arrêter la démocratie envahissante, déserta-t-il le Palais-Royal pour aller négocier aux Tuileries ou à Saint-Cloud. La nullité politique du duc d'Orléans, et la non-existence d'un plan formé pour l'élever au trône, devinrent au reste manifestes lors de la fuite de Louis XVI et de son arrestation à Varennes. Il y eut, à cette époque, vacance et interrègue de fait et de droit, puisque l'assemblée constituante prononça la suspension du monarque jusqu'à la reconstitution du pouvoir royal. C'était le moment pour les prétendants d'intriguer et d'agir ; et certes le duc d'Orléans, s'il eût dissipé sa fortune et compromis son nom dans les excès populaires, pour gagner une couronne à ce jeu sanglant, n'aurait pas laissé échapper une aussi belle occasion de réaliser ses projets ; mais rien alors, comme depuis, n'annonça qu'il eût porté ses vues jusque-là, et l'on n'a pu signaler la plus légère indiscrétion et la moindre tentative. L'obscurité à laquelle il se condamna, comme député, n'était guère conciliable d'ailleurs avec la préoccupation ambitieuse qu'on lui supposait. Repoussé de la cour avec obstination toutes les fois qu'il se montra disposé à un rapprochement, il se contenta de voter en silence avec ceux de ses collègues qui désespéraient de rattacher Louis XVI et son conseil à la révolution, et fournit à la méfiance que l'extrême gauche nourrissait contre la cour, des preuves justificatives qu'il avait puisées dans ses relations de famille. Après la clôture de l'assemblée constituante, il fit un voyage sur les côtes de l'Ouest, reçut le titre d'amiral, et ne put parvenir néanmoins à obtenir un commandement dans les armées navales. En 1792, il demanda sa mise en activité, avec plus d'instance que jamais, et triompha cette fois des refus du monarque, dont le consentement ne fut du reste qu'une nouvelle expression de la haine et du mépris que lui inspirait ce prince : Il peut tout faire ce qu'il voudra, dit Louis XVI, et le duc se rendit aussitôt à l'armée du Nord, où ses deux fils, les ducs de Chartres et de Montpensier, servaient auprès de Dumourier. Il assista aux combats de Menin et de Courtray, et fut immédiatement rappelé à Paris, le roi craignant qu'il ne cherchât à se former un parti dans l'armée, pour accomplir les funestes desseins dont on le croyait toujours agité. Cet affront lui valut de se trouver dans la capitale lors de la journée du 10 août, et de se faire nommer ensuite député à la Convention nationale par l'influence des jacobins. Une circonstance cependant pouvait embarrasser les électeurs : l'abolition des titres féodaux par l'assemblée constituante, et la proscription de la qualification de prince français après la chute du trône constitutionnel, avaient laissé le duc d'Orléans sans nom ; il fallait lui en donner un pour pouvoir l'inscrire sur les bulletins électoraux : on lui conféra celui d'*Égalité* dans un baptême municipal, et il parut sous ce nom dans le sein de la représentation nationale. Il y siégeait depuis trois mois à peine, lorsque Lanjuinais, pour éloigner, disait-il, des chances de troubles et de désordres, proposa le bannissement de tous les Bourbons sans exception. Les montagnards s'opposèrent à cette mesure : d'un côté, ils voulaient retenir les prisonniers du Temple ; de l'autre, conserver Égalité dans leurs rangs, après tant de gages donnés à la cause patriotique. Leur opinion forma le décret de la Convention. Le bannissement fut déclaré inapplicable aux membres de la famille des Bourbons sur la tête desquels la hache du bourreau était suspendue, et l'on ajourna à deux jours la question de savoir si Philippe, ci-devant d'Orléans, ayant été nommé représentant du peuple, pouvait être compris dans l'exil du sol français, prononcé contre ses proches parents. L'ajournement expiré, la question ne fut point reprise, et Philippe *Égalité* continua de prendre part aux travaux de la Convention. Le procès du roi occupait presque exclusivement alors cette assemblée. On a beaucoup dit que la décence, l'honneur, la justice, imposaient au duc d'Orléans l'obligation de se récuser ; mais ce prince n'avait pas un caractère assez fort pour lutter ainsi contre les passions et les exigences du moment. Il s'assit parmi les juges du chef de sa famille ; laissa échapper, dit-on, pendant les débats, des paroles inconvenantes ou cruelles, et quand son tour d'opiner arriva, il s'exprima en ces termes : « Uniquement occupé de mon devoir ; convaincu que tous ceux qui ont attenté ou attenteraient par la suite à la souveraineté du peuple méritent la mort, je prononce la mort de Louis. » Ce vote, accordé au fanatisme républicain de l'époque, fut pourtant accueilli par des cris d'indignation, sur les bancs des partisans les plus fougueux de la démocratie, et jusque dans les tribunes publiques où dominaient les tricoteuses des jacobins. La conduite d'*Égalité* méritait cette réprobation ; mais de quel surcroît d'opprobre ne faudrait-il pas charger sa mémoire, s'il était vrai, comme l'affirme l'abbé de Montgaillard, que, le jour de l'exécution, il fut aperçu au coin du garde-meuble et la rue des Champs-Élysées, fixant les yeux sur l'échafaud. Depuis longtemps, *Égalité,* loin de figurer parmi les meneurs du jacobinisme, se trouvait réduit à se faire tolérer comme *sans culottes* subalterne et docile, et ne se soutenait qu'avec peine contre les attaques des divers partis dont son nom excitait les soupçons et provoquait les fureurs. Au moment même où il donnait à la république naissante le gage régicide qui révolta ses propres amis, il fut obligé d'adresser une solennelle profession de foi à ses commettants pour dissiper les doutes qui s'élevaient sur son patriotisme. Malgré toutes ces démonstrations, il continua de servir de jouet et de prétexte aux girondins et aux montagnards pour s'assurer mutuellement de vouloir rétablir la monarchie dans sa personne ou sa famille, et fut enfin décrété d'arrestation, le 4 avril 1793, à la suite de la trahison de Dumourier, auprès duquel le duc de Chartres se trouvait alors. Deux jours après, la Convention ordonna que tous les membres de la famille des Bourbons seraient détenus pour servir d'otage à la république. Cependant le ministre de la justice s'empressa, dans la journée du 7 avril, de mettre à exécution le décret de la veille, et fit arrêter et conduire à la mairie le *citoyen Égalité,* en attendant la décision ultérieure de la Convention, relativement à l'un de ses membres. Le duc d'Orléans se hâta d'écrire à cette assemblée, protesta de son républicanisme, se glorifia de son vote contre Louis XVI, et n'obtint néanmoins que l'affront de l'ordre du jour, motivé sur ce que la Convention avait entendu le comprendre dans son décret. Conduit, en

effet, à l'Abbaye, sa translation à Marseille fut immédiatement arrêtée, et il se mit en route dans la nuit du 9 au 10 du même mois. Arrivé à sa destination, il y subit, le 7 mai, un interrogatoire dont il se tira avec autant d'adresse que de sang-froid; niant toujours avoir eu des relations avec Mirabeau et Dumourier, et se proclamant l'inébranlable adhérent des jacobins et de la Montagne. Il adressa plusieurs pétitions à la Convention, dans lesquelles il reproduisait les mêmes attestations, et qui restèrent toutefois sans résultat. Au bout de six mois de détention à Marseille, il fut transféré à Paris et enfermé à la Conciergerie. On l'en tira bientôt pour le traduire devant le tribunal révolutionnaire, comme complice de Dumourier et des girondins. Toutes les dénégations ou explications du duc d'Orléans ne purent le soustraire à la mort. Après avoir été considéré comme le premier moteur de la révolution, comme le principe et la fin de cette grande tourmente; après avoir été abaissé au rôle de misérable instrument des factions, il formait encore, dans sa nullité, une espèce d'embarras pour les révolutionnaires à raison de son nom et des souvenirs qui s'y rattachaient. Il entendit son arrêt avec le plus grand calme et sans laisser apercevoir la plus légère altération sur son visage. Rendu alors à lui-même, ne devant plus rien au monde politique pour lequel il s'était façonné et qui, pour dernière exigence, lui demandait son sang, il se retrouva brave, comme l'avait fait la nature, comme il l'avait été au combat d'Ouessant. Reconduit en prison, il y déjeuna avec sa gaîté ordinaire, et y reçut la visite de l'un de ses juges, qui vint l'engager à donner des renseignements sur quelques faits importants, qui intéressaient le salut de la république. « Condamné à mort, répondit-il, je ne dois aucune espèce d'éclaircissement au tribunal; cependant, dans l'intérêt de la liberté, je veux bien entendre les questions qu'on m'adressera. » Il parla pendant 20 minutes, et à voix basse, avec le commissaire du tribunal, puis il dit assez haut pour être entendu: « Au reste, monsieur, je n'en veux nullement au tribunal; je n'en veux pas davantage aux républicains de la Convention, aux jacobins, aux véritables patriotes; ce n'est pas eux qui veulent ma mort: ma condamnation vient de plus haut et de plus loin. » Il avait demandé qu'on ne le fit pas languir, et d'être exécuté le jour même: cette grâce lui fut accordée. On le plaça dans la même charrette que le général Couston et un serrurier nommé Labrousse, qui se récria sur ce qu'on lui faisait subir une aggravation de peine en lui imposant un tel voisinage. Le peuple accabla ce prince de huées sur son passage, et le trouva plus fort contre ses insultes qu'il ne l'avait été contre ses caresses décevantes. De toutes les victimes moissonnées par la faux de la révolution, aucune n'alla plus tranquillement, plus courageusement à l'échafaud.

ORLÉANS (Marie-Adélaïde de BOURBON PENTHIÈVRE, duchesse d'), femme du précédent, fille de Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, et d'Anne-Félicité d'Est, naquit à Paris, le 13 mars 1753. Son mariage avec le duc d'Orléans, alors duc de Chartres, fut célébré le 5 avril 1769, dans la chapelle de Versailles. En 1776, elle accompagna son époux qui allait s'embarquer à Toulon, et elle se rendit ensuite en Italie où elle se lia étroitement à Naples avec la reine Caroline. Éloignée de la cour, avec laquelle son époux s'était brouillé, délaissée par cet époux lui-même, elle vivait dans la retraite à Vernon auprès de son vertueux père, lorsqu'elle eut le malheur de le perdre en 1793, et que la captivité ou l'exil de ses enfants vint ajouter à sa douleur. Arrêtée elle-même en 1794, par un ordre du comité de sûreté générale auquel les habitants de Vernon avaient essayé de la soustraire en prenant les armes, elle fut conduite à la prison du Luxembourg, où elle fut abreuvée d'humiliations et d'insultes grossières. L'horreur de sa situation s'accrut encore par la mort tragique de son mari et celle de la vertueuse Madame Élisabeth. Elle était destinée à suivre à l'échafaud ces malheureuses victimes, lorsque la courageuse vertu d'un homme obscur, Benoît, concierge du Luxembourg, vint au secours de tant d'infortunes. Sous prétexte que la princesse était trop malade, il refusa de la remettre aux agents chargés par le comité de la transférer à la Conciergerie, et ce refus la déroba à la hache révolutionnaire. On la transféra à la maison de santé *Belhomme*, rue de Charonne, où elle commença à jouir de plus de liberté. Elle ne sortit de prison, le 18 fructidor, après trois ans de captivité, que pour être exilée en Espagne, avec une pension de 100,000 francs qu'on voulut bien lui accorder en échange de ses immenses propriétés confisquées par un décret; mais cette ressource lui fut bientôt ravie. De l'Espagne, où elle vécut plusieurs années, elle se rendit à Mahon, puis à Palerme, où elle eut la double joie, de revoir son amie, la reine Caroline, et de marier (en 1809) son fils, le duc d'Orléans, actuellement Louis-Philippe, avec la princesse Amélie de Sicile. Après avoir séjourné quelque temps à Palerme, elle revint à Mahon où elle s'était fixée avant son voyage en Sicile. De retour en France à la restauration, elle retrouva ceux de ses biens qui n'avaient pas été vendus. Au mois de janvier 1815, elle fit une chute sur un escalier et se cassa la jambe, en sorte qu'elle était encore sur son lit de douleur lorsque Napoléon rentra dans Paris; il lui fit dire qu'elle pouvait y rester si elle le désirait, et en effet elle ne sortit point de France. Elle a vécu depuis dans une profonde tranquillité jusqu'à sa mort, arrivée le 23 juin 1821, au château d'Ivry, des suites d'un cancer au sein.

ORLÉANS (Louise-Élisabeth), mademoiselle de Montpensier, fille du régent, née en 1709, épousa à Lerme, le 21 janvier 1722, l'infant don Louis, prince des Asturies, qui, par l'abdication de Philippe V, son père, devint roi d'Espagne en 1724. Après la mort de son époux, qui ne régna que 6 mois, elle revint en France, et perdit ainsi la pension de 600,000 livres qu'elle recevait comme reine douairière, et que l'Espagne refusa de lui payer depuis son départ. Elle mourut à Paris, le 16 juin 1742, au palais de Luxembourg, où elle se livrait à de grands exercices de piété.

ORLÉANS (Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri, duc de CHARTRES, puis d'), naquit à Palerme, le 3 septembre 1810, fils aîné du duc d'Orléans, Louis-Philippe, et de Marie-Amélie, princesse des Deux-Siciles. Il vint en France à l'âge de 4 ans, au mois d'août 1814, et fut conduit l'année suivante en Angleterre, où le re-

tour de Napoléon obligea ses parents de se réfugier. Il revint avec eux à Paris en 1817. On donna alors pour précepteur au jeune prince, M. de Boismilon. Bien que l'éducation de tous les princes du sang eût été jusqu'alors confiée à des instituteurs particuliers, le duc de Chartres entra au collége Henri IV, le 23 octobre 1819. Sans être précisément brillantes, ses études furent celles d'un bon élève, et il mérita, à différentes reprises, des prix ou des mentions honorables. Malgré ces succès, les travaux classiques lui plaisaient peu; il disait qu'il aimait mieux apprendre dans le monde que dans les livres. L'histoire et la poésie latine avaient seules quelque attrait pour lui, tandis qu'il manifestait beaucoup de répugnance pour les mathématiques. Ces dispositions furent cause qu'il ne poussa pas ses études au delà de la troisième. Au reste, il jouissait parmi ses condisciples d'une vraie popularité, et il conserva toute sa vie ses amitiés de collége. Après avoir suivi pendant quelque temps les cours de la Sorbonne et de l'École polytechnique, il fut nommé, le 13 août 1825, colonel du 1er régiment de hussards. L'année suivante, Charles X lui conféra, ainsi qu'à tous les membres de la famille d'Orléans, le titre d'altesse royale, que Louis XVIII avait constamment refusé. En 1829, le duc de Chartres parcourut avec son père l'Angleterre et l'Écosse; il visita surtout le champ de bataille de Culloden, où se sont évanouies toutes les espérances du dernier prétendant des Stuarts, et il manifesta pour cet infortuné prince le sentiment de la plus vive admiration. De retour en France, il se rendit à Lunéville, où son régiment tenait garnison, puis à Joigny. Ce fut là qu'il reçut la première nouvelle du soulèvement de Paris, le 27 juillet 1830. Il partit incontinent, mais arrivé à la barrière de Montrouge, l'entrée de la capitale lui fut interdite, et il dut rebrousser chemin. Le 3 août, il revint à la tête de ses hussards et fut, cette fois, reçu à la barrière de Charenton, par son père, qui n'était encore que lieutenant général du royaume. Après le 8 août, le jeune prince prit le titre de duc d'Orléans, et fut chargé d'aller distribuer les drapeaux tricolores dans les départements. Il s'arrêta successivement à Orléans, à Lyon, à Saint-Étienne, à Toulouse, à Clermont-Ferrant; mais il ne fut pas accueilli partout avec le même enthousiasme. Le 11 septembre 1830, il demanda, par une lettre au général la Fayette, d'être inscrit comme canonnier dans l'artillerie de la garde nationale; et il en remplit scrupuleusement les devoirs pendant plusieurs mois, montant la faction, passant les nuits au poste, couchant sur un lit de camp, et se conduisant en tout comme un simple légionnaire. La Belgique ayant réclamé au mois d'août 1831, les secours de la France contre la Hollande, l'intervention armée fut décidée. Quels que fussent le zèle du prince et son ardeur guerrière, tout se borna cette première fois à une promenade militaire jusqu'à Bruxelles. Le commencement de 1832 fut signalé par deux calamités, l'invasion du choléra et la révolte des ouvriers de Lyon, calamités qui fournirent au jeune prince de fréquentes occasions de montrer à la fois son courage et sa modération. Il employa toute son influence pour empêcher qu'on ne sévît trop rigoureusement contre des hommes que la faim seule avait poussés à la rébellion, et dont la devise était : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant*. A la fin de cette même année, les Français, appelés de nouveau en Belgique, allèrent mettre le siége devant la citadelle d'Anvers. Le duc d'Orléans eut alors le commandement de l'avant-garde et concourut aux opérations qui amenèrent la reddition de cette place. On lui reprocha à cette époque de s'exposer souvent sans nécessité et par le seul amour de la gloire. Au mois de mai 1833, il voyagea en Angleterre. A Paris, lors des barricades d'avril 1834, il s'élança dans les rues à travers les coups de fusil, qui tuèrent à ses côtés plusieurs soldats. Il se trouvait encore près de son père le jour de l'attentat de Fieschi. Devant les murs d'Anvers, le duc d'Orléans avait assisté aux travaux d'une guerre régulière et toute européenne; en 1835, il allait suivre les chances d'une guerre toute différente en Algérie, où la France avait à venger la défaite de la Macta. Arrivé à Alger, le 10 novembre, après avoir fait une tournée en Corse, le prince partit le 19 pour Oran avec le maréchal Clausel, gouverneur général de la colonie. L'armée se mit en marche et rejoignit Abd-el-Kader. Les combats de Ghasouf et de l'Habrah furent très-vifs. Les circonstances dans lesquelles ce dernier s'engagea méritent d'être rapportées. Impatient d'étudier le terrain et de traverser un bois assez touffu, le général en chef s'avançait avec le duc d'Orléans en avant de la colonne, et n'ayant pour toute escorte qu'un petit nombre de tirailleurs et de cavaliers. A peine eurent-ils débouché hors du fourré, qu'ils se trouvèrent à quelques centaines de pas d'une masse compacte de cavaliers arabes. Un de ces mouvements d'élan qui ont valu tant de succès aux armées françaises, se manifesta en ce moment critique, parmi les officiers d'état-major qui suivaient le maréchal et le prince. Mettre le sabre à la main, charger à fond, faire reculer les masses en désordre, à plus de 300 toises, leur tenir tête ensuite, tandis que le capitaine Bernard ordonnait aux chasseurs de l'escorte de quitter le sabre pour la carabine, et d'ouvrir un feu de tirailleurs, tout cela s'exécuta avec la rapidité de l'éclair. Les Arabes, malgré l'énorme supériorité du nombre, furent saisis de stupeur devant l'audace d'une telle attaque, et restèrent pour la plupart immobiles. Leur hésitation sauva la petite troupe en donnant à une compagnie d'infanterie le temps d'aller la dégager. Dans cette affaire de l'Habrah, le duc d'Orléans fut atteint d'une balle au-dessus du genou gauche, mais la blessure n'était pas profonde, et il put suivre la marche de l'armée, qui entra triomphante, le 6 décembre, à Mascara. Là était le but de l'expédition et la fin de la campagne. En 1836, le prince parcourut avec son frère, le duc de Nemours, presque toute l'Allemagne et la haute Italie. Ils visitèrent les cours de Berlin, de Vienne, de Turin. Le résultat du voyage fut la conclusion de son mariage avec la princesse Hélène Mecklenbourg-Schwerin. Cette union fut consacrée à Paris, le 30 mai 1837, selon le rit catholique et le rit protestant, la princesse étant née dans la religion luthérienne. Une horrible catastrophe troubla les fêtes célébrées à cette occasion; beaucoup de personnes restèrent étouffées au milieu de la foule qui se pressait sur le champ-de-Mars. On assure qu'à la nouvelle de ces malheurs, la princesse Hélène s'écria : C'est comme aux fêtes de Louis XVI! quel affreux présage! » Membre-né de la chambre des pairs, le

duc d'Orléans y parla quelquefois dans les discussions des projets d'adresse. Il répondit ainsi à M. le marquis de Dreux-Brézé qui le blâmait d'avoir épousé une princesse protestante : « J'ai vu, inscrite dans notre Code fondamental, à la première ligne, la liberté religieuse, comme la plus précieuse de toutes celles accordées aux Français. Je ne vois pas pourquoi la famille royale serait seule exclue de ce bienfait, qui est entièrement d'accord avec les idées qui règnent aujourd'hui au sein de la société française. Je crois d'ailleurs, que l'application de ce principe, faite à l'occasion de mon mariage, s'allie parfaitement avec les garanties qu'exige la religion de la majorité des Français. Et moi aussi, je suis catholique, c'est la foi de mes pères; j'y suis né, j'y mourrai; toute ma descendance sera élevée dans cette religion. Ce sont là les seules garanties qui puissent être reclamées; je les ai données, et je crois que personne ne peut en demander davantage. » (Séance du 4 janvier 1838.) L'année suivante, le duc d'Orléans se rendit de nouveau en Afrique, où le maréchal Valée, alors gouverneur général de la colonie, préparait une expédition qui avait pour but de reconnaître la grande communication destinée à unir, par le Biban, Alger et Constantine. L'armée expéditionnaire, commandée par le maréchal, se composait de deux divisions, dont la première était sous les ordres du duc d'Orléans. Après plusieurs jours de marche, on alla prendre position au pied du Biban, et le lendemain, 28 octobre, cette division reçut ordre de franchir les Portes de Fer, et de se diriger vers Alger par les vallées de Beni-Mansoura et de son affluent le Hanza. On a donné le nom de *Portes de Fer* à un défilé fort étroit situé dans les gorges du Biban et qui est souvent occupé tout entier par le Boukoton, rivière salée. Le duc d'Orléans opéra le passage, et continua sa route sans rencontrer d'obstacles sérieux. Le 1er novembre, la colonne pénétra dans les massifs de l'Atlas, qui touchent au mont Ammal, et, sauf une légère escarmouche près d'Aïn-Sultan, elle continua, sans accident, sa route jusqu'au camp fortifié de Foudouck. Peu de jours après, le prince était de retour en France. L'Afrique le revit encore l'année suivante. La campagne s'ouvrit au mois d'avril, et il eut un commandement important. Le col de Mouzaïa était pour ainsi dire le premier échelon pour arriver à cet Atlas, si bien fortifié par Abd-el-Kader et la nature. Ce chef s'y était retranché dans une douzaine de redoutes, avec 6,000 hommes d'infanterie et plusieurs canons. Le plan d'attaque arrêté par le duc d'Orléans fut approuvé des généraux qui l'accompagnaient. Ses forces étaient distribuées en trois parties : à gauche, les troupes du général d'Houdetot, à droite, celles du général Duvivier, au centre, deux obusiers de montagne et deux compagnies de sapeurs; en arrière une réserve composée du 23e de ligne. Le duc se plaça au milieu, tenant la tête des colonnes d'attaque. L'action engagée, le général Duvivier et le colonel Lamoricière, avec ses zouaves, attaquèrent le défilé par la gauche, tandis que le prince attaquait lui-même de front avec une brigade. La lutte fut acharnée; on enleva chaque position à la baïonnette. Le duc d'Orléans atteignit le premier le col, et il y fut bientôt rejoint par les deux autres colonnes qui s'étaient emparées des redoutes élevées sur les hauteurs environnantes. La prise du Téniah de Mouzaïa est un des plus beaux faits d'armes dont l'Algérie ait été le théâtre depuis la conquête. Le 13 septembre 1841 fut signalé par un nouvel attentat. Ce jour là, le 17e léger, commandé par le duc d'Aumale, faisait son entrée à Paris, après un long et glorieux séjour en Afrique. Le duc d'Orléans était allé rejoindre son frère près de la barrière. Tandis que le cortége défilait sur le boulevard, à la hauteur de la rue de Charonne, une explosion se fit entendre. C'était Quenisset qui venait de tirer presque à bout portant sur les princes; mais heureusement le coup n'avait atteint que des chevaux. Craignant toutefois l'exaspération des soldats, le duc d'Orléans se hâta de crier : « L'arme au pied, et que personne ne bouge! qu'il n'y ait pas de sang répandu. » Et les sabres, déjà tirés, rentrèrent dans le fourreau; on s'en tint à l'arrestation de l'assassin. Mais un accident plus funeste allait bientôt atteindre le malheureux prince. En juillet 1842, il devait se rendre à Saint-Omer, où un camp venait d'être formé; le 13 à 11 heures du matin, il part des Tuileries dans une calèche à deux chevaux, afin d'aller faire ses adieux à sa famille qui se trouvait à Neuilly. Au moment où la voiture parvient au tournant du chemin de la Révolte, en face de la porte Maillot, le prince, voyant que le postillon retient avec peine ses chevaux trop fougueux, se lève et, se penchant au dehors, il lui crie : « Vos chevaux s'emportent. » Un moment après il tombe, la tête la première, sur le pavé. On ignore s'il avait cherché à se jeter lui-même à terre, ou s'il avait été précipité par une secousse. Il fut porté immédiatement dans la boutique d'un épicier voisin, où toute sa famille se hâta d'accourir et de lui prodiguer les plus tendres soins. Ce fut un tableau des plus affligeants; quoique le prince eût semblé un instant avoir repris ses sens, en prononçant d'une manière confuse quelques mots allemands, tout espoir fut bientôt perdu. Il expira 5 heures après la catastrophe. Son corps resta déposé dans la chapelle du château de Neuilly jusqu'au 30 juillet, jour fixé pour les funérailles. Après avoir été exposé pendant 5 jours dans l'église de Notre-Dame de Paris, il fut transporté à Dreux, où sont les tombeaux de la famille d'Orléans. La maison qui avait reçu le prince dans ses derniers moments, a été démolie et remplacée par une chapelle sous l'invocation de Saint-Ferdinand. Le duc d'Orléans a laissé deux fils : le comte de Paris, né le 24 août 1838, et le duc de Chartres, né le 9 novembre 1840. Il était de haute taille, blond, bien fait, et donnait beaucoup de soin à sa toilette. L'affabilité et la franchise caractérisaient sa figure, qui était ordinairement fort colorée. Il parlait avec une égale facilité l'italien, l'anglais et l'allemand. Aimant les arts par instinct et par goût plus que par étude, il se plaisait à leur prodiguer des encouragements, et visitait souvent les ateliers de Paris, dans lesquels il avait fait des commandes. S'étant un jour présenté seul au domicile d'un de ses peintres favoris, le concierge, qui ne le connaissait pas, et qui voulait s'épargner une course au sixième étage, le chargea d'y monter une paire de pantalons; le prince accepte gaiement la commission, grimpe l'escalier et présente en riant le paquet à l'artiste, dont nous laissons à deviner la surprise et l'embarras. Les traits du duc d'Orléans ont été fort souvent reproduits sur la toile et

le marbre; nous nous bornerons à citer le magnifique portrait peint par M. Ingres, et les tableaux de la salle de Constantine, où M. Horace Vernet a rappelé avec tant de verve et de vérité les principales époques de la vie militaire du prince.

ORLÉANS (Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-Françoise-Léopoldine, princesse d'), née à Palerme le 12 avril 1813, fille de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, princesse de Naples, revint en France avec sa famille. Dès son enfance elle annonça des dispositions extraordinaires pour les arts du dessin, et nul doute que, dans une autre position que celle où la Providence l'avait placée, elle ne se fût fait un nom parmi les plus grands statuaires. Éminemment Française, elle choisit dans l'histoire de France le sujet de ses compositions : une statuette de *Bayard mourant* fut son coup d'essai, et la *Jeanne d'Arc,* que l'on voit maintenant au musée de Versailles, son chef-d'œuvre. Dans l'intervalle la princesse composa plusieurs beaux bas-reliefs, d'après Dante et les poëtes modernes dont elle faisait sa lecture habituelle. Mariée en 1837 au prince de Wurtemberg, sa santé, naturellement délicate, s'affaiblit encore lorsqu'elle eut donné le jour à un fils. Les médecins, ne trouvant aucun remède à son mal, lui conseillèrent le voyage d'Italie. Elle s'arrêta quelque temps dans une *villa* près de Gênes, puis vint à Pise, où elle mourut le 2 janvier 1840, vivement regretté pour sa bienfaisance et ses autres vertus. Le *Moniteur* du 18 janvier contient un article plein d'intérêt sur cette princesse.

ORLÉANS. *Voyez* **CHÉRUBIN, DORLÉANS, DUNOIS, ÉLISABETH-CHARLOTTE, MONTPENSIER, ROTHELIN.**

ORLEY (Bernard van), peintre, né à Bruxelles, en 1490, quitta la Flandre, fort jeune, pour se rendre en Italie, où il devint élève de Raphaël, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions, et le fit travailler à plusieurs des vastes compositions dont il était chargé. C'est sous la direction d'un tel maître, qu'Orley perfectionna ses talents, et acquit la belle manière qui distingue ses productions. Il fut employé ensuite par Charles-Quint, à peindre de grandes chasses, genre auquel il s'était, pour ainsi dire, adonné exclusivement. Il fit donc, pour ce monarque, plusieurs compositions, parmi lesquelles on admirait surtout une *Vue de la forêt de Soignes,* où il avait représenté Charles-Quint environné des principaux seigneurs de sa cour. Ces tableaux servirent de cartons pour des tapisseries destinées à orner les palais de l'Empereur, des princes de la maison d'Autriche, et de la duchesse de Parme. C'est à cette époque qu'il exécuta son beau tableau du *Jugement dernier,* placé dans la chapelle des Aumôniers à Anvers. Pour parvenir à donner à son ciel cette transparence que l'on y admire, il fit dorer son panneau; et c'est de ce fond qu'il a tiré ses tons chauds et brillants. Il peignit aussi, pour la Société des peintres de Malines, un tableau représentant *saint Luc, faisant le portrait de la Vierge.* Comme il importait de conserver cet ouvrage précieux, on le recouvrit avec des volets qui furent peints par Michel Coxis. Orley fut ensuite chargé, par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, de faire les cartons des tapisseries qui devaient servir d'ornement au château de Breda. Chaque carton comprenait deux figures à cheval, l'une d'homme, l'autre de femme, représentant les aïeux du prince de Nassau. Le dessin était d'une correction remarquable, et d'une fierté digne de l'école d'où l'artiste était sorti. Le prince pour lequel ces cartons avaient été peints, et qui en sentait tout le prix, donna ordre à Jean Jordaens, peintre d'Anvers, établi à Delft, de les copier à l'huile, afin de sauver ces chefs-d'œuvre d'une destruction inévitable. Cet habile artiste mourut en 1560.

ORLEY (Richard van), de la famille du précédent, naquit à Bruxelles, en 1652 : il fut élève de son père, paysagiste médiocre, et l'un de ses oncles, qui était entré dans l'ordre des Récollets, et qui ne manquait pas de talent en peinture. Le jeune élève ne tarda pas à surpasser ses deux maîtres; et dès l'âge de 16 ans, il se fit une réputation comme peintre en miniature. Mais sentant bientôt combien ce genre lucratif était borné, il s'attacha au dessin, et fit paraître une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Ses fonds sont ornés d'une architecture belle et riche; ils sont remarquables par l'entente de la perspective; ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoque. Vivant d'une manière retirée, et livré sans distraction à son art, il a produit un nombre prodigieux de dessins et de tableaux. Il cultivait les lettres et l'histoire, et avait composé une suite de 68 dessins représentant les *Accroissements successifs de Rome.* Il pratiquait aussi la gravure à l'eau-forte. On connaît de lui, en ce genre : le *Mariage de la Vierge,* d'après Luca Giordano ; la *Chute des réprouvés,* d'après Rubens, et sur un dessin de son frère Jean Van Orley, très-grand in-fol.: cette pièce est fort estimée; *Bacchus ivre,* d'après Rubens; les *Amours de Vertumne et Pomone,* d'après sa composition. Cet artiste mourut subitement à Bruxelles, le 26 juin 1732.

ORLEY (Jean van), frère du précédent, se distingua également comme peintre et comme graveur. Il a fait plusieurs tableaux estimés, pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de sa composition 28 sujets tirés du Nouveau Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle, tant par lui que par son frère, et qui forment un volume in-fol.

ORLOFF (Grégoire), favori de Catherine II, était le petit-fils d'un de ces strelitz rebelles, que Pierre Ier exécutait de sa propre main après la révolte de Moscou, lorsque, frappé d'étonnement à la vue du sang-froid de sa victime, il consentit à lui faire grâce. Grégoire Orloff servait dans l'artillerie russe, vers la fin du règne d'Élisabeth, et deux de ses quatre frères étaient soldats dans les régiments des gardes, quand il fut choisi pour aide de camp par le grand maître de l'artillerie Schouvaloff. Sa bonne mine et sa taille élégante et martiale, qui avaient seules pu déterminer ce choix, le firent bientôt remarquer de la princesse Kourakin, maîtresse de Schouvaloff; et cette dame préféra l'aide de camp à son général : mais celui-ci, les ayant surpris dans un tête-à-tête, chassa honteusement Orloff; et il était près de le faire exiler en Sibérie, lorsqu'une main invisible le sauva. Cette aventure avait eu un grand éclat à Pétersbourg, et elle avait retenti dans la retraite où vivait la grande-duchesse. Tout ce qu'on lui avait raconté du bel infortuné,

l'avait présenté à ses yeux comme digne de toute sa protection : elle lui avait fait parler secrètement ; elle avait eu avec lui plusieurs entrevues ; et déjà ils concertaient ensemble la révolution qui devaient renverser du trône l'époux de Catherine, et porter son heureux favori au comble de la fortune. Cette révolution de 1762 fut préparée et exécutée par les Orloff, tous également audacieux et animés par une ambition excessive. Ils en recueillirent aussi tous les fruits ; et cette famille de soldats, ces hommes grossiers et accoutumés aux mœurs des casernes, se virent tout à coup élevés aux premières dignités de l'empire. Grégoire devint grand maître de l'artillerie, et il continua de vivre dans la plus étroite intimité avec Catherine. Cette princesse, placée sur le trône, ne se donna plus la peine de cacher sa liaison avec celui qui avait tant contribué à l'y faire monter. Elle parut n'agir que d'après ses conseils, et fit bâtir pour lui un palais de marbre, sur lequel on grava cette inscription : *Par l'amitié reconnaissante.* Tant de bienfaits ne purent satisfaire l'ambitieux Orloff : persuadé que Catherine, parvenue à l'empire par son courage, ne pouvait rien sans son appui, il se livra aux propos les plus indiscrets ; et l'impératrice, soit qu'elle fût encore sous le charme de sa passion, soit qu'elle redoutât des conspirations dont elle se voyait sans cesse environnée, supporta tout de la part de son favori. Néanmoins elle refusa de l'associer au trône. Cette princesse était trop prévoyante, trop jalouse du pouvoir, pour se donner un maître. Cependant Orloff voulait être souverain ; l'exemple de Stanislas Poniatowski, devenu roi par la faveur de Catherine, lui avait tourné la tête ; et quand il se vit obligé de renoncer au trône de Russie, il porta ses regards, vers la mer Caspienne, sur le royaume d'Astracan. Il songea ensuite à l'empire de l'ancienne Grèce ; et ce fut par ses conseils que tous les efforts de la politique russe se dirigèrent vers ce point. Lorsque la proposition d'épouser Orloff fut faite à l'impératrice par le chancelier Bestucheff, cette princesse avait quelques sujets de mécontentement contre son favori. Amant rassasié de son bonheur, et n'ayant d'ailleurs jamais aimé Catherine que par ambition et par orgueil, il se permettait de fréquentes infidélités, dont l'impératrice ne tarda pas à s'apercevoir : elle en conçut un grand dépit ; mais elle n'osa pas s'en plaindre. Ce fut dans ce temps-là (1771), qu'elle envoya son favori à Moscou, pour calmer la révolte, et arrêter les effets de la peste. Il s'acquitta de cette mission avec plus d'habileté et de prudence qu'on ne devait s'y attendre ; et, à son retour, l'impératrice le combla de nouvelles faveurs. Elle fit frapper une médaille en son honneur ; et elle lui fit ériger un arc de triomphe, avec cette inscription : *Moscou délivré de la contagion par Orloff.* Ne pouvant encore à cette époque vaincre la passion qu'il lui avait inspirée, mais ne voulant pas recevoir un maître, elle lui proposa un mariage secret, auquel il eut la maladresse de se refuser. Catherine fut vivement piquée de ce refus ; et dès lors le crédit d'Orloff diminua sensiblement. On ne laissa pas de lui accorder l'honneur qu'il demanda d'aller négocier la paix avec les Turcs : mais, tandis qu'il remplissait cette importante mission, ses ennemis achevèrent de le perdre dans l'esprit de l'impératrice, et ce fut à Fokzani qu'il apprit qu'un nouveau favori (Wassiltschikoff) l'avait remplacé. Persuadé que sa seule présence ranimerait des feux qu'il croyait mal éteints, il partit aussitôt pour Pétersbourg ; mais, arrêté aux portes de cette ville, il fut obligé de se retirer dans sa maison de campagne, où l'impératrice lui fit demander la démission de tous ses emplois. Il la refusa fièrement ; et cette princesse, qui pouvait l'y contraindre, préféra de négocier avec lui. Il reçut 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150 milles, un mobilier magnifique, et une terre de 6,000 paysans. A ces conditions Orloff consentit à voyager avec le titre de prince de l'empire, que l'impératrice avait obtenu pour lui. Après cinq mois d'absence, au moment où ses ennemis se flattaient de l'avoir éloigné pour longtemps, il reparut à la cour. Catherine ne voulut point le voir ; et elle lui donna l'ordre de se rendre à Reval, où elle lui envoya des présents considérables, en même temps qu'elle comblait de caresses et de bienfaits tous ses amis, qu'elle redoutait encore. Il s'ennuya bientôt dans cette ville, et reparut de nouveau devant l'impératrice, qui cette fois le reçut avec une joie apparente, et lui permit de reprendre ses titres. Il passa ainsi plusieurs années à Pétersbourg : mais ne pouvant supporter la vue de ses rivaux, ni contempler sans envie un trône sur lequel il s'était flatté de monter, il se remit à voyager, et il alla en Allemagne, en Italie, en France, où il éclipsa par son luxe les plus grands seigneurs. Ce ne fut qu'en 1782, qu'on le vit reparaître à la cour de Pétersbourg : on croyait alors qu'il était entièrement revenu de ses idées de grandeur et d'ambition ; mais à l'aspect des succès de Potemkin, sa tête se troubla, et il tomba en démence. On le força de se rendre à Moscou ; et ce fut dans cette ville qu'il mourut, en avril 1783. On a dit qu'il fut empoisonné par Potemkin : mais cela est peu probable ; c'eût été pour celui-ci un crime tout à fait inutile. Grégoire Orloff n'eut point d'enfants de son mariage avec Mlle Zinowieff, sa cousine, qu'il perdit à Lausanne dans son voyage, et dont la mort lui causa de grands regrets. Il avait eu de Catherine un fils, nommé Bobrinski, qui fut élevé par l'ordre de cette princesse, avec des soins dont il se montra peu digne.

ORLOFF (Alexis), frère du précédent, était remarquable par une force d'Hercule, une taille de géant, et avait comme lui une audace à toute épreuve. On l'appelait *le Balafré*, à cause d'une blessure au visage, qu'il avait reçue dans une rixe de caserne. Ce fut lui qui, des quatre frères de Grégoire, le seconda le plus efficacement pour élever Catherine sur le trône, en 1762 ; et il mit le sceau à cette révolution, en se chargeant d'étrangler l'empereur dans sa prison. Récompensé magnifiquement, il continua de servir la nouvelle impératrice avec le plus grand zèle. Elle le nomma, lui et trois de ses frères, lieutenants-colonels ; et lorsqu'elle voulut faire attaquer la puissance musulmane par la Méditerranée, ce fut Alexis Orloff qu'elle chargea de diriger cette opération. Il devint amiral, sans avoir jamais servi dans la marine, et sans être capable de conduire une chaloupe. Son jeune frère Féodor, moins distingué par la force et par l'audace, était plus instruit et mieux élevé ; ce fut lui qui dirigea l'expédition du Péloponèse,

où les Grecs, excités à se soulever par des promesses illusoires, furent si cruellement abandonnés. Mais Alexis, plus heureux dans son expédition maritime, qu'il dirigea par les conseils de l'Anglais Elphinston, réussit avec des brûlots, à incendier la flotte ottomane tout entière, composée de 10 vaisseaux de ligne, qui s'étaient maladroitement resserrés dans la petite baie de Tschesmé. Cette victoire fit donner à Alexis le nom de Tschesminski ; et il revint triomphant à Pétersbourg, où Catherine lui fit le plus brillant accueil, et le décora du grand cordon de Saint-Michel. Fier de la faveur de l'impératrice, et tout enivré de la victoire dont il s'attribuait le succès, il se fit donner le commandement d'une nouvelle flotte, et promit que cette fois il franchirait les Dardanelles, et achèverait la ruine de l'empire turc. Il se rendit par terre en Italie, et mit tous ses soins à y découvrir la jeune Tarakanoff, fille de l'impératrice Élisabeth, que le prince de Radzivill avait soustraite aux malheurs de sa famille, en la faisant conduire à Rome. Ce fut dans cette ville qu'Orloff la trouva. Profitant de l'extrême jeunesse et du dénûment absolu où cette princesse était réduite, il l'épousa secrètement, lui fit concevoir l'espérance de remonter sur le trône qu'avait occupé sa mère, et finit par la retenir captive sur un vaisseau russe, où il l'avait entraînée, sous prétexte de lui faire rendre les hommages qui lui étaient dus. Cette malheureuse, ainsi enlevée par trahison, à la vue de tous les habitants de Livourne, fut transportée en Russie, où elle périt dans un cachot. Ce fut à cet exploit que se borna la seconde campagne d'Alexis Orloff. Revenu à Pétersbourg, il continua d'y jouir de la plus grande faveur ; et lorsque son frère Grégoire fut mort, Catherine voulut qu'il portât à sa boutonnière, comme l'avait fait celui-ci, un médaillon avec le portrait de l'impératrice, entouré de diamants. Mais dès que cette princesse eut terminé sa carrière (1797), son successeur, Paul Ier, vengea la mort de son père d'une manière bien remarquable. Ayant fait exhumer Pierre III, et ordonné que ses restes reçussent les honneurs dont ils avaient été privés, le nouvel empereur voulut que ses meurtriers, dont deux existaient encore (Baratinski et Alexis Orloff), tinssent le drap funéraire. Pendant trois heures que dura cette cérémonie, tous les regards demeurèrent attachés sur eux, comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis 35 ans auparavant. On croyait que Paul Ier ne s'en tiendrait pas à cet acte de vengeance ; mais il se contenta d'exiger qu'Alexis sortît de ses États. Orloff partit alors pour l'Allemagne, et il vécut pendant plusieurs années, à Leipzig. Étant retourné à Moscou, après la mort de Paul Ier, il mourut dans cette ville, en janvier 1808. — Son frère Ivan, l'aîné, qui fut nommé sénateur après la révolution de 1762, avait un caractère tout différent des autres : on l'appelait *le philosophe*. Orloff (*Volodimir*), qui était devenu lieutenant-colonel des gardes, a laissé une fille qui a épousé le fils du général Panin.

ORLOFF (Grégoire-Wladémir), parent des précédents, conseiller privé de l'empereur de Russie, sénateur, mort à Pétersbourg le 4 juillet 1826, avait voyagé et séjourné longtemps en France et en Italie. On a de lui : *Mémoire historique et littéraire sur la révolution de Naples*, publiés par Amaury Duval, Paris, 1819-1821, 5 vol. in-8°; 2e édition, 1825; *Essai sur l'état actuel de la peinture en Italie*, 1823, in-8°; quelques *Opuscules* peu remarquables. On lui doit la publication des *Fables russes, tirées du recueil de M. Kriloff, et imitées en vers français et italiens par divers auteurs*, précédée d'une *Introduction française* par Lemontey, et d'une *Préface italienne* par Salfi, 1825, 2 vol. in-8°.

ORME (Robert), historien anglais, né le 25 décembre 1728 à Andjinga, ville de l'Indoustan, où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de 2 ans, en Angleterre pour y être élevé. Après avoir terminé ses études, il retourna dans l'Inde en 1742, fut placé dans une maison de commerce de Calcutta, puis entra au service de la compagnie des Indes. Il fit un voyage en Europe, en 1753, pour donner au gouvernement anglais des renseignements sur la situation des affaires politiques dans l'Indoustan et le Bengale, fut, à son retour, nommé membre du conseil de Madras, contribua, par ses sages avis, au succès des armes anglaises, prit une part très-active à toutes les opérations, et fut nommé gouverneur éventuel de Madras. Obligé, par le mauvais état de sa santé, de s'embarquer pour l'Europe, il fut fait prisonnier dans la traversée, conduit à l'île de France, puis à Nantes, où il obtint sa liberté en 1760. La compagnie des Indes anglaises le nomma son historiographe, et il mit le plus grand zèle à s'acquitter de la tâche honorable qui lui était confiée. Il mourut dans le comté de Middlesex le 13 janvier 1801. On a de lui en anglais : *Histoire de la guerre des Anglais dans l'Indoustan de* 1745 à 1763, Londres, 1763-76, 2 vol. in-4°, avec cartes et plans ; le premier vol. a été traduit en français par Targe sous le titre d'*Histoire des guerres de l'Inde*, 1765, 2 vol. in-12. Archenholz a publié, en allemand, un extrait de l'ouvrage entier sous le titre de *l'Anglais aux Indes, d'après Orme*, 1786-1788, 3 vol. in-8°, traduit en français par L. F. Kœning et par Lanteires, 1791, 3 vol. in-12 ; *Fragments historiques sur l'empire mogol, sur les Marattes et sur les affaires des Anglais dans l'Inde depuis* 1659, 1782, in-8°; 1805, in-4°, avec une *Vie* de l'auteur et des cartes.

ORME (de l'). *Voyez* **DELORME.**

ORMEA (Charles-François-Vincent **FERRERO**, marquis d'), ministre piémontais, né vers la fin du 17e siècle à Mondovi, d'une famille obscure, était juge à Carmagnole lorsqu'il gagna la confiance du roi Victor-Amédée II, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il jouit du même crédit sous Charles-Emmanuel, à qui son père, Victor-Amédée, en abdiquant (1730), l'avait recommandé. Lorsque dans la suite Victor-Amédée, excité par la comtesse de Spino, qu'il avait épousée, voulut essayer de remonter sur le trône, d'Ormea, oubliant son premier bienfaiteur, ne songea qu'à l'intérêt de l'État, et provoqua contre ce prince les mesures les plus sévères. Parvenu au faîte des honneurs, il s'occupa de réformer les lois du royaume et de terminer les longs différends des ducs de Savoie avec le saint-siége. Il décida Charles-Emmanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Guastalla. Dans la lutte qui s'engagea ensuite entre la France et la Sardaigne, Ormea provoqua la levée du siége de

Coni, en introduisant un convoi et des renforts dans cette place, et mourut l'année suivante, 1745. Infatigable dans le travail, doué d'un esprit pénétrant, d'Ormea montrait tour à tour de la hauteur et de la modération, et traitait les affaires de l'État comme les siennes propres. Il était à sa mort ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, grand chancelier de robe et d'épée du royaume de Sardaigne.

ORMESSON (Olivier LEFÈVRE d'), intendant et contrôleur général des finances, né en 1525, d'une famille déjà connue avant le règne de François Ier, fut appelé par le chancelier de Lhôpital au conseil du roi Charles IX, et, quelques années après, chargé de l'administration des finances. Il quitta cet emploi en 1577, accepta plus tard une charge de président à la chambre des comptes, et fut l'un des premiers à reconnaître Henri IV, qui le combla de marques d'estime et d'affection. Il mourut en 1600.

ORMESSON (André LEFÈVRE d'), 2e fils du précédent, fut successivement conseiller au parlement de Paris, conseiller d'État, et mourut en 1665, dans la 89e année de son âge.

ORMESSON (Olivier II LEFÈVRE d'), fils du précédent, marcha sur les traces de son père et mourut conseiller d'État en 1686. Nommé rapporteur dans le procès du surintendant Fouquet, il opposa une noble résistance aux ministres, qui voulaient absolument la mort de l'accusé. Il fut l'un des magistrats appelés en 1666 à composer les célèbres *Ordonnances* de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments du droit français.

ORMESSON (André LEFÈVRE d'), fils du précédent, né en 1644, remplit différentes charges de magistrature avec la capacité et la probité qui étaient héréditaires dans sa famille, fut ensuite nommé intendant de Lyon, et mourut dans cette ville en 1684.

ORMESSON (Henri-François-de-Paule LEFÈVRE d'), fils du précédent, né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut de ce prince différentes missions honorables. Il mourut intendant des finances en 1756.

ORMESSON (Louis-François-de-Paule LEFÈVRE d'), fils du précédent, né en 1718, élevé sous les yeux du chancelier d'Aguesseau, son oncle, fut nommé avocat du roi au Châtelet en 1739, puis avocat général du grand conseil en 1741, avocat général du parlement dans la même année, président à mortier en 1755, enfin premier président en 1788. Il ne jouit pas longtemps de cette dernière place, et mourut le 26 janvier 1789. Ce magistrat, aussi intègre qu'éclairé, fut plus d'une fois le médiateur entre la cour et le parlement. Louis XV avait conçu pour lui une profonde estime. En 1771, dans le temps de l'exil du parlement, le roi, ne pouvant l'excepter de cette mesure, lui assigna pour résidence une maison qu'il possédait dans les environs de Cholsy. D'Ormesson était membre honoraire de l'Académie des inscriptions. Son *Éloge* y fut lu par Dacier au mois de novembre 1789. Un *Éloge funèbre* de ce magistrat fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet, un 3e, composé par Gaubert, a été imprimé, 1789, in-8o.

ORMESSON (Anne-Louis-François-de-Paule LEFÈVRE DE NOYSEAU d'), fils du précédent, né en 1753, fut reçu conseiller au parlement en 1770, et remplaça son père dans la charge de président à mortier lorsque celui-ci fut nommé premier président. Nommé député de la noblesse de Paris aux états généraux en 1789, il se fit remarquer dans l'assemblée constituante par ses principes modérés, et signa la protestation du 15 septembre 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, que Louis XVI lui avait confiées avant la révolution. Il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône. Arrêté en 1793 il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 20 avril 1794, avec Bochart de Sarron et un grand nombre de ses confrères.

ORMESSON (Henri-François-de-Paule LEFÈVRE, d'AMBOILE d'), cousin germain du précédent, avec lequel on l'a confondu, né en 1751, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, contrôleur général et conseiller d'État. Lors de la réforme de l'ordre judiciaire, en 1791, d'Ormesson d'Amboile, alors officier supérieur dans la garde nationale parisienne, fut élu président d'un des tribunaux de la capitale. Il refusa en 1792 la place de maire, à laquelle il venait d'être élu à une immense majorité, et se retira à la campagne. Ayant échappé de cette manière aux proscriptions de la Terreur, il remplit ses fonctions municipales sous les gouvernements directorial et consulaire, et mourut à Paris en 1807.

ORMOND (Jacques BUTLER, duc d'), homme d'État distingué, était fils de Thomas Butler, de l'ancienne et illustre famille irlandaise des Ormond. Il naquit en 1610. Il épousa, en 1629, lady Élisabeth Preston, sa cousine, et acheta, en 1630, une compagnie de cavalerie. Deux ans après, il devint comte d'Ormond, au décès de son aïeul, et se retira en Irlande, où se trouvaient situées les terres dont il venait d'hériter. Wentworth, depuis comte de Strafford, à cette époque vice-roi de ce pays, ayant publié un ordre qui défendait d'entrer au parlement avec des armes, d'Ormond refusa d'obéir, et déclara que, s'il déposait son épée, ce ne serait que dans le corps de l'huissier chargé de faire exécuter la consigne. Cité devant le conseil, il montra tant de fermeté, que le vice-roi, pour se l'attacher, le combla de prévenances, et l'admit même dans son intimité. A son retour en Angleterre, Wentworth le recommanda à Charles Ier et au conseil privé, comme un homme qui pouvait rendre les plus grands services; et, d'après ce portrait avantageux, le comte d'Ormond fut chargé, en 1640, de lever une armée en Irlande, pour marcher contre les Écossais : cette mission n'eût aucun résultat. Au commencement de la rebellion d'Irlande, en 1641, il fut nommé lieutenant général, et commandant d'une petite armée de 3,000 hommes. Avec ce faible détachement et les troupes qu'il leva de son côté, il arrêta les efforts des rebelles, et, en 1642, les délogea de Naas près Dublin, leur fit lever le siége de Droghéda, et les mit en déroute à Kilrush et à Ross. Les succès du comte d'Ormond eussent été plus complets, s'il n'eût été contrarié par le vice-roi et par les lords juges du royaume, chargés d'inspecter ses opérations militaires. Pour le mettre à portée d'agir sans contradicteur, le roi lui fit délivrer une

commission indépendante sous le grand sceau, et la créa marquis pour le récompenser de ses services. En 1643, il remporta une victoire signalée sur les rebelles commandés par le général irlandais Preston, quoique ses forces fussent très-inférieures. Mais, ne recevant que de faibles secours, tandis que les rebelles se recrutaient chaque jour, il se vit dans la nécessité de conclure une suspension d'hostilités. Cette mesure fut vivement blâmée en Angleterre, quoiqu'elle eût mis le marquis d'Ormond en état d'envoyer des forces au secours du roi, alors en guerre avec le parlement. Malgré ces clameurs, Charles Ier, qui connaissait son dévouement et qui appréciait son zèle, le nomma, en 1644, vice-roi d'Irlande, en remplacement du comte de Leicester. Dans l'exercice de ces fonctions il eut à combattre à la fois l'esprit rebelle des anciens Irlandais, et les machinations du parlement d'Angleterre. Après avoir soutenu, pendant 3 ans, une lutte opiniâtre, il fut obligé, en 1647, de signer avec les commissaires du parlement un traité qui les mit en possession de Dublin et des autres places que d'Ormond tenait encore en Irlande. Il se rendit ensuite auprès du roi, alors prisonnier au château d'Hampton-Court; mais dans l'état hasardeux où se trouvaient les affaires publiques, il jugea prudent de pourvoir à sa sûreté personnelle en se réfugiant en France. Durant sa courte résidence dans ce pays, il entretint une correspondance suivie avec les Irlandais, pour les déterminer à embrasser la cause du roi. Le comte de Clanricard et lord Inchiquin, qui exerçaient une grande influence, ayant promis de le seconder, et l'ayant même invité à venir en Irlande, il n'hésita pas, et descendit à Cork, en 1648, après avoir failli périr dans la traversée. Il chercha d'abord à opérer une réunion entre les royalistes protestants et les catholiques; et l'horreur que l'exécution de Charles Ier (30 janvier 1649) avait inspirée ne contribua pas peu à assurer le succès de ses projets. Profitant de l'impression produite par cette catastrophe, le marquis d'Ormond fit proclamer le prince de Galles sous le nom de Charles II. Mais Owen O-Nial, poussé par le nonce du pape, et soutenu par les vieux Irlandais, fit naître des obstacles; et Ormond, pour les surmonter, forma l'entreprise hardie de s'emparer de Dublin, que le colonel Jones tenait pour le parlement. La défection du prince Rupert et d'Owen O-Nial avec lequel il avait conclu un accommodement, et la désunion qui régnait dans l'armée du marquis d'Ormond, s'opposèrent à la réussite de cette entreprise, dans laquelle il perdit beaucoup de monde. Une nouvelle tentative n'eut pas plus de succès, malgré la coopération d'Owen O-Nial. Bientôt après, l'approche de Cromwell, à la tête d'une armée formidable, et la terreur qu'il inspira aux Irlandais en livrant à une exécution militaire Drogheda qui avait été prise d'assaut, firent déserter en foule les soldats du marquis d'Ormond. La mort d'Owen O-Nial, qui arriva sur ces entrefaites, en augmentant l'état d'anarchie où se trouvait l'Irlande, força le marquis d'Ormond à retourner en France (1650), où il rejoignit sa famille exilée. Pendant son absence, il fut condamné à mort, et ses biens furent confisqués; mais la marquise d'Ormond, en se rendant en Irlande, réussit à empêcher que ses biens personnels n'éprouvassent le même sort : elle ne revit son époux qu'à la restauration. Durant l'intervalle, il fut employé à remplir diverses missions secrètes dans l'intérêt du roi. Lorsque Charles II fut obligé de quitter l'Espagne pour se réfugier en Hollande, le marquis d'Ormond accompagna ce souverain; et il revint avec lui en Angleterre, à l'époque de la restauration (mai 1660), où il reçut le prix de ses longs services: il recouvra non-seulement les grands biens qu'il avait dans le comté de Tipperary; mais il fut élevé à la dignité de duc, et nommé grand maître de la maison du roi, etc. Les troubles qui agitaient l'Irlande, déterminèrent le roi à le renvoyer dans cette contrée, avec le titre de vice-roi (1662). Il était parvenu à rétablir la tranquillité publique par la fermeté et la sagesse de ses mesures, lorsqu'un acte du parlement que le roi avait été forcé de sanctionner, et qui portait prohibition absolue du bétail d'Irlande dans les marchés de l'Angleterre, lui causa de nouveaux embarras. D'Ormond chercha à diminuer le tort que ce bill causait à l'Irlande, en obtenant pour ce royaume la liberté du commerce avec tous les pays étrangers. Il encouragea les Irlandais à manufacturer chez eux les productions de leur sol. Mais ses efforts les plus actifs furent dirigés vers la culture du lin et les manufactures de toile, que Wentworth avait mises en activité, et qui sont aujourd'hui l'une des principales sources de richesse en Irlande. Son attachement au comte de Clarendon l'enveloppa néanmoins dans la haine qui poursuivait ce grand homme; et, malgré la pureté de sa conduite, il fut, en 1669, privé de son gouvernement, par les intrigues du duc de Buckingham : mais il fut élu, la même année, chancelier de l'université d'Oxford. En 1670, il faillit périr victime d'une résolution désespérée, formée contre lui par le colonel Blood, qu'il avait fait emprisonner en Irlande, pour avoir voulu surprendre le château de Dublin. Blood, se trouvant à Londres en même temps que d'Ormond, résolut de se saisir de sa personne, au sortir d'un repas donné dans la Cité au prince d'Orange. Ses complices, après avoir tué le cocher, parvinrent à arracher le duc de sa voiture, et le forcèrent à monter en croupe derrière l'un deux, dans l'intention de le pendre à Tyburn, ou, suivant d'autres, de le transporter hors du royaume, et de l'obliger à signer certains papiers relatifs à la confiscation des biens de Blood. Le duc, en se débattant violemment, parvint à se jeter à bas du cheval, et à entraîner l'homme qui était avec lui : quelques personnes qui arrivèrent fort à propos, le délivrèrent de ses assassins. Cet acte audacieux de violence, commis au milieu de Londres, donna matière à plusieurs conjectures, et fit soupçonner Buckingham d'en être l'instigateur. Le roi en fut très-irrité; mais Blood étant rentré en faveur, Charles pria le duc d'oublier l'insulte qu'il avait reçue. Pendant 7 ans, d'Ormond resta sans emploi et dans une défaveur complète. Enfin, en 1676, il reçut la visite du roi, qui le nomma de nouveau vice-roi d'Irlande. En 1682, il fut mandé à la cour pour y rendre compte de l'état de son gouvernement, et fut élevé à la dignité de duc anglais. A l'avénement de Jacques II, il fut remplacé dans le gouvernement d'Irlande par Talbot, son plus mortel ennemi, qui fut, à ce sujet, créé baron de Tyrconnel, et qui obtint le régiment d'infanterie dont le duc avait été colonel pendant

80 ans. Quoique les principes du duc d'Ormond ne fussent pas en harmonie avec les projets du nouveau gouvernement, le roi, ayant été informé qu'il était retenu dans sa chambre par la goutte, crut devoir lui faire une visite; mais, n'ayant pas été satisfait de l'opinion manifestée librement par le duc sur l'abolition des lois pénales, il le dispensa, sous prétexte de son grand âge, de se rendre à la cour, pour y exercer les fonctions de grand maître. Le duc d'Ormond mourut à Kingston-Hall, dans le comté de Dorset, le 21 juillet 1688, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. Carte a laissé une *Vie du duc d'Ormond*, 2 vol. in-fol.

ORMOND (Jacques BUTLER, 2e duc d'), petit-fils du précédent, et fils aîné du comte d'Ossory, naquit au château de Dublin le 29 avril 1665. Quoique du parti tory, il se déclara sans trop d'hésitation en faveur du prince d'Orange, lorsque celui-ci pénétra en Angleterre pour détrôner le roi Jacques II, son beau-père. Admis dans l'intimité de Guillaume III, le jeune duc d'Ormond l'accompagna dans son expédition en Irlande. Après la bataille de la Boyne (1690), il s'empara de la ville de Dublin, abandonnée par les partisans de Jacques II, et fut ensuite détaché sur Kilkenny, dont il se rendit également maître. Ce fut dans un château qu'il possédait auprès de cette ville, que le duc d'Ormond traita splendidement le roi Guillaume: il le suivit plus tard en Flandre. Blessé et fait prisonnier à Neerwinden (1693), il ne fit plus rien de remarquable jusqu'à l'avénement de la reine Anne, auprès de laquelle il jouit de la plus grande faveur. En 1702, il fut nommé commandant des troupes de terre destinées à faire le siége de Cadix : sir George Rooke commandait la flotte anglaise. Cette entreprise n'eut aucun succès. Les deux chefs se portèrent alors à Vigo, où les galions des Indes occidentales venaient d'entrer sous l'escorte d'une escadre française commandée par le comte de Château-Renaud; l'étroit passage qui conduit au port de Vigo était défendu de chaque côté par des batteries, des forts et des parapets. En outre, une forte estacade, formée de chaînes de fer, de mâts, et de câbles amarrés à chaque bout à un vaisseau de 70 canons, défendait l'entrée du port; et 5 vaisseaux de même force, placés par le travers dans l'intérieur, augmentaient les moyens de résistance. Le duc d'Ormond opéra un débarquement à 6 milles de Vigo, prit d'assaut un fort qui dominait le port, et dirigea contre l'ennemi les 40 bouches à feu qu'il y trouva. Le vice-amiral anglais Hopson s'étant porté à pleines voiles sur l'estacade, et l'ayant rompue du premier choc, toute la flotte pénétra dans le port. Après un combat vivement disputé, les Espagnols et les Français se virent obligés de mettre le feu à la plus grande partie des bâtiments, pour les empêcher de tomber au pouvoir des Anglais, qui s'emparèrent néanmoins de 10 vaisseaux de guerre, et de 11 galions. Les trésors de l'Amérique furent sauvés : mais le principal résultat de cette expédition, fut le tort irréparable qu'éprouva la marine des deux couronnes : l'empire de la mer fut assuré aux Anglais pendant tout le cours de la guerre. Les deux chambres votèrent des remercîments aux vainqueurs; et la reine, pour témoigner sa satisfaction au duc d'Ormond, le nomma, en 1703, lord-lieutenant (vice-roi) d'Irlande. Il fut reçu à bras ouverts dans ce pays, et obtint du parlement tous les subsides que la reine avait demandés; mais il s'attira ensuite la haine de ce même parlement, en cherchant à mettre quelques bornes à l'emportement que ce corps faisait paraître contre les catholiques, et en s'opposant aux mesures qu'il voulait prendre pour opérer leur destruction. Il paraît que le duc d'Ormond ne conserva que peu d'années la vice-royauté d'Irlande, et que les whigs, qui dominaient alors en Angleterre, le firent rappeler, en prenant pour prétexte la mésintelligence qui régnait entre ce seigneur et le parlement. En 1709, la disgrâce du duc de Marlborough ayant éloigné ses partisans du ministère, le duc d'Ormond fut encore fait vice-roi d'Irlande; et en 1712, il fut nommé commandant de toutes les forces anglaises dans les Pays-Bas, à la place de Marlborough. Les négociations entamées à cette époque entre la France et l'Angleterre, déterminèrent la reine à lui donner l'ordre de ne s'engager dans aucun siége, et de ne hasarder aucune bataille. Sa position devint extrêmement délicate; et elle le fut encore davantage lorsque le prince Eugène, qui avait résolu d'entreprendre le siége du Quesnoi, l'invita de soutenir cette opération avec ses troupes. Le duc d'Ormond hésita quelque temps avant de faire une réponse positive; mais, dans l'intervalle, la reine Anne ayant appris que les Hollandais, d'accord avec le prince Eugène, avaient formé le projet de désarmer les troupes anglaises qui se trouvaient dans les Pays-Bas, et Louis XIV ayant consenti à remettre Dunkerque pour servir de garantie à l'article concernant l'Espagne, une suspension d'armes fut arrêtée entre les couronnes. Le duc d'Ormond la fit publier dans son camp, après s'être concerté avec le maréchal de Villars (juin 1712) : les alliés en conçurent de vives alarmes, et mirent en jeu tant de ressorts auprès des généraux qui commandaient les corps étrangers à la solde de l'Angleterre, que ceux-ci refusèrent de se séparer de leur armée. Le duc d'Ormond, leur ayant fait notifier que dès ce moment la reine ne les payerait plus, et craignant que les Hollandais ne suscitassent des obstacles qui auraient pu compromettre sa sûreté, commença par se saisir de Gand et de Bruges, où il mit des garnisons. Il se dirigea, peu de temps après, sur Dunkerque, avec le reste de ses forces, et se rendit ensuite à Londres, où il resta jusqu'à la mort de la reine Anne, qui l'admit dans ses conseils et ne cessa de lui témoigner la plus grande confiance. La nuit qui précéda la mort de cette princesse (14 août 1714), lorsque le conseil fut terminé, le duc de Buckingham, qui prévoyait de grands changements, s'approcha du duc d'Ormond, et lui dit en lui frappant sur l'épaule : « Milord, vous avez seulement 24 heures pour faire vos affaires, et vous rendre maître du royaume. » Le duc d'Ormond n'osa pas profiter de cet avis; et le lendemain l'électeur d'Hanovre fut proclamé roi, sans aucune opposition, sous le nom de George Ier. Reçu d'abord froidement par ce prince, et obligé de se démettre de la charge de capitaine général, qui fut rendue au duc de Marlborough, le duc d'Ormond fut cependant bientôt après nommé gouverneur du Sommerset, et membre du conseil privé. Mais son repos fut de courte durée : le parlement d'Irlande porta contre lui un acte de proscription, avec confiscation de ses do-

maines, et promit une récompense de 10,000 livres sterling à celui qui pourrait le saisir. Le 21 juin, il fut accusé de trahison dans la chambre des pairs d'Angleterre par Stanhope, qui lui reprochait de s'être emparé de Gand et de Bruges, pour affaiblir les alliés et favoriser la France, et d'avoir agi de concert avec le général de cette nation. Plusieurs orateurs le défendirent : ils prouvèrent qu'il n'avait agi que d'après les ordres de la reine; mais tous leurs efforts furent vains, et l'accusation fut admise à une grande majorité. Le duc, voyant qu'il n'avait rien à espérer de juges si passionnés, se réfugia en France avec lord Bolingbroke, qui se trouvait également accusé. Pendant leur absence, ils furent tous deux condamnés comme coupables de haute trahison, et leurs biens furent confisqués. Dès son arrivée en France, le duc d'Ormond s'empressa d'aller présenter ses hommages au prétendant. A la mort de Louis XIV, la politique de la France ayant changé, et le régent désirant vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre, fit donner l'ordre au prétendant de sortir du royaume. D'Avignon, où ce prince se retira, ainsi que le duc d'Ormond, ce dernier entretint une correspondance des plus actives avec les jacobites et les mécontents des trois royaumes. Il suivit le prétendant à Rome, et y séjourna quelque temps avec lui. Mais, en 1718, le cardinal Albéroni, irrité de voir que l'Angleterre s'opposait aux vastes projets qu'il avait conçus pour l'agrandissement de la monarchie espagnole, résolut de détrôner George Ier, en fomentant la guerre civile dans ses États. D'après l'invitation du cardinal-ministre, le duc d'Ormond se rendit à Madrid, où le prétendant ne tarda pas d'arriver aussi, et fut parfaitement accueilli. Albéroni fit conférer au duc le titre de capitaine général de Sa Majesté Catholique, et lui fit confier le commandement d'une flotte de 10 vaisseaux de guerre et de transport, ayant à bord 6 000 hommes de troupes régulières, avec des armes pour 12,000 hommes : mais cette expédition fut dispersée par une tempête. Les revers que l'Espagne éprouva dans la lutte où Albéroni l'avait engagée, ayant forcé Philippe V à renvoyer son ministre et à demander la paix, le prétendant commença à désespérer de sa cause; et le duc d'Ormond choisit de nouveau Avignon pour sa résidence : il ne se mêla plus d'affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1747. On a publié des *Mémoires de la Vie de milord duc d'Ormond*, traduits de l'anglais, la Haye, 1737, 2 vol. in-12.

ORMOY (CHARLOTTE CHAUMET, présidente D'), née à Étampes, vers 1732, avait perdu une fortune assez considérable lorsqu'elle s'adonna à la littérature, dans la vue, à ce qu'il paraît, de se ménager de puissants protecteurs qui l'aidassent à améliorer sa position. Elle mourut en 1791. La présidente d'Ormoy était membre de l'Académie des Arcades de Rome, sous le nom de *Laurilla*. Les écrits qu'elle a publiés sont : *le Lima amoureux*, conte; *les Malheurs de la jeune Émilie; la Vertu chancelante; Zelmis*, ou *la Jeune sauvage*, opéra-comique en un acte, en prose, mêlé d'ariettes, Londres (Paris), 1780, in-8°. — Sa fille aînée, Anne-Jeanne-Félicité d'ORMOY, épouse Mérard de Saint-Just; elle a publié quelques poésies et plusieurs romans sous le voile de l'anonyme.

ORNANO (ALPHONSE D'), maréchal de France, né en Corse vers le milieu du 16e siècle, était fils du fameux Sanpiétro, et prit le nom de sa mère, Vanina d'Ornano, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Il fut élevé à la cour de Henri II comme enfant d'honneur, et se rendit en Corse, à l'âge de 18 ans, avec quelques hommes et de faibles munitions pour soutenir la lutte que son père avait engagée avec les Génois. Sanpiétro étant mort dans une embuscade, les Corses proclamèrent son fils leur général, malgré son extrême jeunesse. Las de poursuivre une guerre douteuse, et n'espérant plus de secours de la France, Ornano ne tarda pas à entrer en accommodement avec ses adversaires. Il stipula en 1568 une amnistie générale pour ses compatriotes, et sa sortie de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre, sans qu'ils fussent censés bannis. Ayant réuni 800 Corses qui consentirent à suivre sa fortune, il passa en France, fut bien accueilli par Charles IX, et nommé colonel général des Corses au service du roi. Il demeura attaché à Henri III pendant les troubles de la Ligue. Après l'assassinat du duc de Guise, Ornano fut envoyé dans le Dauphiné pour calmer les esprit disposés à la révolte. Il fut l'un des premiers à se ranger sous les drapeaux de Henri IV, contribua, avec Lesdiguières et le connétable de Montmorenci, à la soumission des villes de Lyon, Grenoble et Valence, et fut envoyé contre le duc d'Espernon en Provence. Ses services furent récompensés par le cordon du St.-Esprit, le titre de lieutenant général en Dauphiné, et le bâton de maréchal de France. Il fut fait ensuite lieutenant général de Guienne, et mourut dans l'opération de la pierre en 1610. Henri IV appréciait le désintéressement et la franchise d'Ornano, et l'avait admis dans son intimité.

ORNANO (JEAN-BAPTISTE D'), fils aîné du précédent, né à Sisteron en 1581, succéda à son père dans la place de colonel général des Corses, fut nommé gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et suggéra à ce prince, qui n'avait pas encore atteint sa 16 année, le désir d'entrer au conseil, afin de s'y introduire ensuite lui-même. Éloigné de la cour par suite de cette intrigue, Ornano y fut rappelé sur les vives réclamations de son pupille, qui le nomma bientôt premier gentilhomme de sa chambre, surintendant général de sa maison, et obtint pour lui le brevet de maréchal de France en avril 1626. Richelieu, imputant à Ornano la résistance de Gaston aux volontés du roi, l'accusa d'avoir déterminé Monsieur à contracter, avec une princesse étrangère, une union qui le rendrait indépendant. Le 4 mai de la même année (1626) il donna l'ordre d'arrêter le nouveau maréchal, qui se trouvait aussi impliqué dans la conspiration du prince de Chalais. Ornano fut conduit au château de Vincennes, et y mourut le 2 septembre 1626. Cette fin si prompte fit soupçonner qu'il avait été empoisonné. Sa famille s'éteignit en France en 1674; mais une autre branche s'est continuée en Corse. La *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandements de Gaston, a été imprimée sur un manuscrit de la bibliothèque de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, dans le *Conservateur*, août et septembre 1760.

ORNANO (LUC), général des insurgés corses en 1731, né à Santa-Maria, arrondissement d'Ajaccio, descendait

d'une branche de l'illustre famille des précédents. Quoique Luc Ornano concourût, après 1729, avec les autres chefs de l'insurrection corse, à soustraire sa patrie au joug des Génois, son caractère inconstant et son ambition l'égarèrent au point de le faire remarquer d'abord au nombre des partisans les plus exaltés du roi Théodore, qui le créa marquis et commandant général des provinces méridionales de son royaume. Les mêmes causes le poussèrent à accepter des Génois le titre et les honoraires de colonel d'infanterie. Mais ce dernier engagement, qui, au surplus, n'était qu'un leurre offert pour le détacher de la cause de sa patrie, n'eut jamais assez de pouvoir pour décider Luc Ornano à prendre les armes contre ses concitoyens. Au contraire, lorsqu'il eut acquis, plus tard, la preuve certaine de la duplicité et de la perfidie des ennemis, il se jeta de nouveau dans les rangs des défenseurs de la nationalité corse, qu'il soutint, quoique bien faiblement, jusqu'en 1751, époque à laquelle il rentra pour toujours dans la vie privée.

ORNEVAL (D'), auteur dramatique, mort à Paris en 1766, travailla pour le théâtre de la Foire-St.-Germain, soit seul, soit en société avec Lesage, Fuselier, Lafont, Piron, Autreau. On trouve la liste de ses pièces dans le tome II de l'*Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique,* de Desboulmiers. D'Orneval a été, avec Lesage, l'éditeur du *Théâtre de la Foire*, 1721-1737, 9 vol. in-12.

OROBIO (ISAAC DE CASTRO), écrivain juif, né en Portugal ou en Espagne, fut élevé dans la religion chrétienne, fit ses études à Salamanque, et devint professeur de philosophie dans l'université de cette ville. Il cultiva ensuite la médecine, et en donna des leçons à Séville; mais ayant eu ensuite l'indiscrétion de faire connaître son attachement au judaïsme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, où il resta 3 ans. Étant passé en France, après sa captivité, il enseigna quelque temps la médecine à Toulouse. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il abjura solennellement le catholicisme; il y exerça la médecine le reste de sa vie, et mourut vers 1687. On a de lui trois écrits en latin, publiés et réfutés par Ph. de Limborch, dans son livre intitulé: *De veritate religionis christianæ*, etc., Gouda, 1687, in-4°; Bâle, 1740, in-8°; *Certamen philosophicum propugnatæ veritatis divinæ ac naturalis,* etc., in-12, contre le système de Spinosa. On peut consulter sur Orobio, les *Escritores rabinos españoles,* de Rodriguez de Castro; le *Dizionario storico degli autori ebrei,* etc.

ORODES, ou mieux **OUORODES**, roi des Parthes, s'assura, par le meurtre de son frère Mithridate, la possession d'un trône qu'il avait déjà payé d'un parricide. Cependant Crassus, élu consul pour la seconde fois, se disposait à faire la guerre aux Parthes : Orodes, informé de son dessein, prépara, de son côté, une vigoureuse résistance. Ayant divisé son armée en deux corps, il envoya Surena, son lieutenant, au-devant de Crassus, et pénétra lui-même dans l'Arménie, dont le roi était allié des Romains. Surena, qui joignait beaucoup d'habileté à une grande valeur, attira les Romains dans des piéges, les vainquit, et tua Crassus. Orodes était à table chez le roi d'Arménie, avec lequel il venait de conclure un traité d'alliance, lorsqu'on lui apporta la tête du général romain; et on dit qu'il lui fit couler de l'or dans la bouche, en le raillant de son avarice. Jaloux de la gloire que Surena s'était acquise par ses victoires sur les Romains, Orodes, le fit mourir bientôt après, et se priva ainsi du plus ferme appui de son trône. L'an 52 avant J. C., Pacorus, fils d'Orodes, pénétra dans la Syrie, et vint assiéger Antioche; mais Cassius, qui défendait cette place, le repoussa avec perte, et, s'étant mis à sa poursuite, remporta sur lui différents avantages. Les guerres civiles qu'occasionna la mésintelligence de César et de Pompée, laissèrent respirer les Parthes pendant quelques années. Enfin Ventidius, l'un des lieutenants d'Antoine, lava la tache que la défaite de Crassus avait imprimée au nom romain : il remporta sur les Parthes (l'an 39 avant J. C.), une victoire signalée près de l'Euphrate. Pacorus fut trouvé percé de coups sur le champ de bataille; et Orodes fut si affligé de la mort d'un prince recommandable par les plus brillantes qualités, que l'on crut qu'il en perdrait la raison. Déjà vieux et malade, il voulut abdiquer; mais il était embarrassé pour désigner son successeur parmi 30 enfants qu'il avait de différentes femmes. Il choisit Phraate, l'aîné, et le plus vicieux de tous. Celui-ci, pour s'assurer la possession paisible du trône, fit massacrer ses frères; et, craignant les reproches d'Orodes, il tenta de l'empoisonner en lui faisant avaler de l'aconit. Ce poison ayant guéri Orodes d'une hydropisie, Phraate le fit assassiner, l'an 37 avant J. C. Telle fut la fin d'un prince ambitieux et cruel, mais qui avait quelques-unes des qualités qui font les grands rois.

ORONCE FINÉ. *Voyez* **FINÉ.**

OROSE (PAUL), historien, naquit vers la fin du 4e siècle, à Tarragone. S'étant destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastique, il alla trouver saint Augustin à Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences sacrées. Il entreprit ensuite le voyage de la Palestine, pour consulter saint Jérôme sur l'origine de l'âme. Pendant son séjour à Bethléem, il fut invité d'assiter à un synode convoqué à Jérusalem, au sujet de l'hérésie de Pélage. Le zèle qu'il montra dans cette occasion indisposa l'évêque de Jérusalem, nommé Jean, qui l'accusa de blasphème. Orose se défendit par l'écrit intitulé *Apologeticus de arbitrii libertate*, où il démontra toutes les fâcheuses conséquences de la doctrine des pélagiens. Il retourna près de saint Augustin, travailla, par ses conseils, à un ouvrage destiné à répondre aux plaintes des païens, qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs qui affligeaient l'empire. On ignore l'époque de la mort d'Orose. Son grand ouvrage, dont nous venons de parler, intitulé *Historiarum adversùs paganos lib. VII* (depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 316 de J. C.), a été imprimé pour la première fois, Augsbourg, 1471, in-fol. Cette édition est rare et recherchée : plusieurs autres éditions ont paru dans les 15e, 16e et 17e siècles. La meilleure et la plus commode est celle qu'a donnée Sig. Havercamp, avec des notes, Leyde, 1738, ou 1767, in-4°. L'histoire d'Orose a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. La traduction française, publiée à Paris, Vérard, 1491, in-fol., et que Mercier de Saint-Léger attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée. Nous devons citer parmi les traductions en d'au-

tres langues, la version anglo-saxone faite par le roi Alfred le Grand, à la fin du 9e siècle, et qui parut pour la première fois avec une nouvelle version anglaise par les soins de Barrington, sous ce titre : *The anglo-saxon version from the histor. Orosius by Aelfred the Great*, etc., Londres, 1773, in-8°. L'histoire d'Orose ne doit être consultée qu'avec défiance, parce qu'elle renferme une foule de faits, qui n'ont d'autre fondement que des traditions populaires.

ORPHÉE, poëte célèbre, a été regardé quelquefois comme un personnage imaginaire. On a débité sur son compte plusieurs fables ; mais elles ne doivent pas faire conclure qu'il n'a point existé. Il faut savoir faire la part de la vérité et du mensonge. S'il n'y eut jamais d'Orphée qui traînât à sa suite les arbres et les rochers, qui suspendit le cours des fleuves, qui vit les bêtes féroces s'attrouper autour de lui pour l'entendre, enfin qui pénétrât jusqu'aux enfers pour en tirer son Eurydice, la regarder, malgré la défense singulière du capricieux Pluton, et la perdre encore, il est bien certain qu'il y eut un homme de ce nom. Homère, Hérodote, Hésiode, Pindare, Euripide, Aristophane, Platon, Isocrate, Pausanias, nous l'attestent. Il paraît qu'Orphée était né dans la Thrace près d'un siècle avant le siége de Troie, et que son père était OEagre, l'un des rois ou chefs du pays. Ses talents et son génie lui ont fait donner pour mère, tantôt Calliope, tantôt Polymnie. C'est ainsi qu'on l'a supposé aussi fils d'Apollon. Orphée prit part à l'expédition des Argonautes, voyagea ensuite en Égypte, rapporta dans sa patrie les mœurs et les sciences de cette contrée, et institua les jeux de Cérès Éleusine et de Bacchus, qui furent appelés de son nom jeux *orphiques*. La mort de son épouse Eurydice le jeta dans une douleur telle qu'il rompit tout commerce avec les humains : les femmes de Thrace, furieuses de le voir dédaigner leur sexe, le mirent en pièces, s'il faut en croire les poëtes. Les *hymnes* d'Orphée, qui renfermaient toute sa doctrine, s'altérèrent insensiblement, quoique conservés parmi ses disciples, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de décorer de son nom. Les autres ouvrages qu'on lui a attribués, sont également d'écrivains très-postérieurs. Ils ont été publiés, pour la première fois, à Florence en 1500, in-4°. Cette édition, très-rare, a servi de base à celle de Venise, Alde, 1517, in-8°. Andr.-Chr. Eschenbach en a donné une édition bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, Utrecht, 1689, petit in-8°; mais la plus complète est celle qu'a publiée Godefr. Hermann, sous le titre d'*Orphica*, Leipzig, 1805, in-8°. Les ouvrages attribués à Orphée ont été traduits en latin dès 1519, par Grivello, poëte milanais. Ses *Hymnes* ont été réunis avec ceux d'Ariphron, Paris, 1615, in-4°; traduit en latin par Jos. Scaliger et Fréd. Morel.

ORRAEUS (Gustave), médecin russe, naquit dans la Finlande, le 20 août 1739. Son père, qui était pasteur l'envoya, à l'âge de 15 ans, à Abo, capitale de ce pays, pour y étudier la théologie; mais son goût le porta vers l'étude des sciences naturelles. En 1754, il fut nommé chirurgien dans un régiment d'infanterie, et fit en cette qualité, dans la Prusse, les campagnes de la guerre de sept ans. Après la paix avec la Prusse, en 1762, il obtint une place au physicat de Saint-Pétersbourg, et devint, l'année d'après, chirurgien opérateur à l'hôpital de la marine. Le gouvernement russe ayant établi une académie médico-chirurgicale à Saint-Pétersbourg, Orraeus fut le premier qui y reçut, en 1768, le grade de docteur en médecine. En 1770, la peste éclata dans l'armée russe, en Valachie et en Moldavie. Orraeus se distingua d'une manière spéciale, par son courage et son savoir dans les soins qu'il donna aux pestiférés, à Moscou, où il prit les plus sages mesures sanitaires pour borner l'extension du fléau, qui, sans lui, se serait, dit-on, étendu jusqu'à Saint-Pétersbourg. Orraeus fut nommé au physicat de Moscou, où il y exerça la médecine avec distinction pendant 4 ans, mais ayant été alors atteint d'une affection hypocondriaque, il fut obligé de quitter Moscou. Il alla habiter une maison de campagne aux environs de Saint-Pétersbourg. Orraeus passa ainsi plusieurs années de sa vie dans la retraite. En 1803, l'empereur Alexandre le nomma membre de son conseil médical, puis membre de l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg, et en 1810, conseiller d'État. Il mourut le 1er septembre 1811. Le plus important des écrits de ce médecin, est son histoire de la peste qui a régné à Jassy et à Moscou : *Descriptio pestis quo anno* 1770 *in Jassia, et* 1771 *in Moscua gressata est*, Saint-Pétersbourg, 1784, in-4°.

ORRENTE (Pedro), peintre d'histoire et de genre, né vers 1550 à Monte-Allegro, dans le royaume de Murcie, mort à Tolède en 1644, fut élève du Greco, imita la manière du Bassan, et composa un grand nombre de tableaux conservés dans les villes de Tolède, Valence, Murcie, Cordoue, Madrid et Séville. Orrente eut plusieurs élèves distingués.

ORRERY, comte de CORK. *Voyez* **BOYLE**.

ORRY (Philibert), comte de Vignory, contrôleur général des finances sous Louis XV, naquit à Troyes vers la fin du 17e siècle. Il descendait de Marc Orry, célèbre imprimeur de Paris. Le jeune Philibert Orry avait d'abord pris le parti des armes; d'après le conseil de son père, il quitta le service pour acheter une charge de conseiller au parlement de Paris. Maître des requêtes en 1715, il fut pourvu, en 1725, de l'intendance de Soissons, et, en 1727, de celle de Perpignan. Il fut envoyé au commencement de 1730 à Lille, mais il resta très-peu de temps dans ce dernier poste. Le cardinal de Fleury le fit appeler, dès le mois de mars de la même année, au contrôle général des finances, où il remplaça le Pelletier-Desforts; et il conserva ces fonctions périlleuses jusqu'au 6 décembre 1745, ce qui forme un cycle administratif de plus de 15 années, que ne parcoururent pas souvent les ministres des finances les plus renommés. Le nouveau contrôleur général porta d'abord ses vues sur les moyens de diminuer l'énormité de la dette constituée; il s'efforça de rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes par des économies bien entendues, par une sage administration de l'État. On a dit que le cardinal de Fleury, premier ministre, avait pris dans ses propres idées le système d'emprunts à faire par le gouvernement ; d'autres ont pensé que ce fut Orri qui le lui suggéra, et qui appuya ses conseils par des essais heureux. La vérité est que les emprunts furent toujours

très-promptement remplis sous cet habile administrateur, qui ne manqua pas une seule fois à tenir les engagements du trésor. L'intérêt à en tirer s'éleva, pendant qu'il était en fonctions, jusqu'à près de 18 millions. Des impôts nouveaux ne furent point nécessaires pour subvenir à cet accroissement de charges : la dette fut couverte par des dépenses retranchées, par une amélioration progressive dans plusieurs parties du revenu public, enfin par l'extinction de diverses rentes. Cependant, ce ministre aurait voulu pouvoir diminuer encore plus les droits dont le peuple était chargé, et rendre presque insensible le poids des remboursements, sans nuire toutefois aux besoins de l'État. Orry suivait parfaitement les intentions du cardinal; et toutes les fois que Louis XV voulait faire quelques dépenses exagérées, le contrôleur général s'y opposait. Après la mort du cardinal de Fleury, Orry se soutint encore au moins pendant près de deux années. Mais enfin, le 6 décembre 1745, le contrôleur général fut remplacé par M. de Michault, que d'Argenson désigna au choix du roi. Orry se retira, avec une pension de 20,000 livres, dans son château de la Chapelle, entre Troyes et Nogent, et mourut le 9 novembre 1747.

ORRY DE FULVY (Jean-Henri-Louis), frère du précédent, était conseiller d'État et intendant des finances. Collé, dans son *Journal historique*, en trace un singulier portrait. Il dit que jamais homme n'a été, en même temps, plus méprisé et plus estimé : qu'il était absolument sans conduite et perdit dans une nuit 100,000 francs au biribi, folie qui pensa lui coûter sa place. Le contrôleur général pressa lui-même le cardinal de Fleury de la lui ôter, et ce fut, dit-on, le seul expédient qu'il trouva pour la lui faire conserver. D'un autre côté, c'était, suivant Collé, un aigle en affaires, actif, laborieux, sans préjugés, écoutant tout le monde, d'un accès facile, d'une judiciaire excellente et très-expéditif. Personne, ajoute-t-il, n'entendait mieux le commerce, et jamais la compagnie des Indes ne fut mieux gouvernée que par lui. Ce fut Orry de Fulvy qui, en 1738, établit, de ses deniers, à Vincennes, étant gouverneur du château, une belle manufacture de porcelaine. Elle fut achetée en 1750 par les fermiers généraux, qui firent élever à Sèvres les vastes bâtiments où ils la transportèrent. Neuf ans après, le roi acquit cette manufacture et la mit sous la surveillance de M. Bertin, ministre de Paris. Depuis lors, elle fait partie du domaine de la couronne. La capacité de Orry de Fulvy comme administrateur, et son inconduite comme particulier, eurent pour résultat, qu'il réunit les extrêmes de l'estime et du sentiment contraire. Il mourut le 3 mai 1751, ne laissant que des dettes.

ORRY (Philibert-Louis), marquis de Fulvy, fils du précédent, né le 4 février 1736, est connu comme poète du 18e siècle. On a attribué quelques-uns de ses vers à Louis XVIII, et nommément un joli quatrain à une dame, en lui donnant un éventail. Bien des gens croient encore qu'il était de Monsieur, depuis roi de France, qui, au dire d'Arnault, l'un des principaux officiers civils dans la maison de ce prince, l'aurait, en 1783 ou 1784, transcrit de sa main quasi royale, sur l'éventail de Marie Antoinette. Ce qui est positif, c'est que le quatrain commençant ainsi : *Dans le temps des chaleurs extrêmes*, se trouve dans les différentes éditions des œuvres de Lemierre qui ont paru depuis 1774. Étant sorti de France en 1791, Orry de Fulvy se conduisit honorablement dans l'émigration. Il ne rentra pas avec le roi en 1814, et mourut à Londres, le 18 janvier 1823. La Bouisse de Rochefort lui a consacré une notice dans ses *Souvenirs et mélanges*, 1826, tome Ier, page 20.

ORSANNE. *Voyez* **DORSANNE.**

ORSATO (Sertorio), en latin *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une famille patricienne, se distingua par des succès précoces et un goût décidé pour les investigations archéologiques. Il obtint la chaire de physique dans l'université de sa patrie en 1670, et mourut en 1678, décoré du titre de chevalier de Saint-Marc. Parmi ses ouvrages on distingue : *Monumenta patavina*, etc., 1652, in-fol.; *I Marini eruditi*, etc., 1669, in-4o; *De notis Romanorum commentarius*, etc., 1672, in-fol.; *Istoria di Padova*, etc., 1678, in-fol.

ORSÉOLO (Pierre Ier), doge de Venise, avait dirigé la révolte des Vénitiens, lorsque ce peuple secoua le joug de Pierre Candiano IV, et fut élu, le 12 août 976, pour lui succéder. Il rebâtit le palais ducal et le temple de Saint-Marc, qui avaient été brûlés avec plus de trois cents maisons dans la sédition précédente; et déjà il s'était concilié l'amour et le respect de ses concitoyens, lorsque saint Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, vint à Venise avec un abbé de Saint-Michel en Gascogne. Leurs éloquentes prédications inspirèrent à Pierre Orséolo un si vif désir de retraite qu'il s'enfuit du palais ducal, dans la nuit du 1er septembre 978, sans avoir pris congé de sa femme ni de ses enfants : il accompagna les missionnaires dans le couvent de Saint-Michel; il y revêtit l'habit de moine, et y vécut encore 19 ans dans la pénitence. On a prétendu qu'il mérita, par ses vertus, le don des miracles; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut révéré comme un saint dans son couvent, et ensuite à Venise. Vital Candiano fut nommé doge à sa place.

ORSÉOLO (Pierre II), fils du précédent, succéda, en 991, à Tribuno Memmo, tandis que son père vivait encore dans le couvent où il s'était retiré. Son règne forme une époque mémorable dans l'histoire de Venise, par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie, qu'il accomplit (997), en profitant pour cela d'une ligue que les villes maritimes de ces deux provinces avaient faite avec les Vénitiens, pour se défendre contre les pirateries des Marentins. Pierre, que ses talents et ses vertus, autant que le rang qu'il occupait, rendaient recommandable à tous les souverains, eut pour parrain d'un de ses fils, Othon III, empereur d'Occident, et pour épouse de l'autre, la sœur de Romain Argyre, empereur d'Orient. Mais on a accusé la dernière d'avoir, par son luxe insensé, attiré la malédiction de Dieu sur sa famille. Saint Pierre Damien raconte d'elle avec horreur qu'au lieu de manger avec les doigts, elle employait de petites fourches et des cuillers dorées, pour porter les aliments à sa bouche; qu'elle parfumait ses appartements avec des plantes aromatiques, et que, dédaignant de se baigner dans l'eau commune de Venise, elle n'employait pour cela que de l'eau de pluie qu'elle faisait recueillir

par ses esclaves avec des précautions inusitées : aussi regarde-t-il comme une juste punition du ciel, la peste dont elle mourut, ainsi que son mari, en 1005. Pierre Orséolo II leur survécut; il mourut au mois de mars 1009.

ORSÉOLO (Othon), fils du précédent, lui succéda, par un droit qu'il regardait comme héréditaire : l'alliance de sa famille avec des maisons royales avait augmenté son orgueil; il avait épousé la fille de Geisa, sœur de saint Étienne, premier roi de Hongrie. Il se rendit odieux aux Vénitiens, sur lesquels il prétendait exercer un pouvoir despotique. Il fut chassé dans une sédition, en 1023, et rappelé par une nouvelle faction, en 1024. Mais il fut de nouveau déposé, en 1026, rasé et renvoyé en exil à Constantinople. Cependant, au bout de 5 ans, ses partisans remportèrent une victoire sur Pierre Barbolano, qu'on lui avait donné pour successeur : ils envoyèrent à Constantinople pour l'inviter à remonter sur le trône; mais à leur arrivée dans cette ville, en 1032, Orséolo venait d'y mourir.

ORSI (Lelio), peintre, né à Reggio en 1511, est aussi connu sous le nom de *Lelio da Novellara,* ville où il a passé la plus grande partie de sa vie. Cet artiste, oublié par la plupart des biographes italiens, a été vengé de ce silence injuste par Tiraboschi, qui lui a consacré une notice très-détaillée. Orsi avait exécuté à Reggio et à Novellara plusieurs belles fresques, dont on regrette les pertes. Il existe peu de tableaux de lui. Tiraboschi lui accorde l'entente du clair-obscur, l'empâtement des couleurs et un dessin gracieux. Il mourut à Novellara en 1587.

ORSI (Benedotto), né à Pescia en Toscane, dans le 16e siècle, s'est fait un nom par son beau tableau de *saint Jean l'Évangéliste*.

ORSI (Prosper), peintre romain, né vers le milieu du 16e siècle, fut employé dans tous les travaux que Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Lié d'abord avec le Joseppin, il devint l'un de ses adversaires les plus acharnés par les insinuations de Caravage. Il mourut à Rome en 1635.

ORSI (Jean-Joseph), né à Bologne en 1652, mort en 1733, cultiva avec succès les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la poésie. On a de lui la *défense* de quelques auteurs italiens, entre autres du Tasse, contre le P. Bouhours; des *sonnets;* des *pastorales* et quelques autres pièces de poésie; des *lettres* et une traduction latine de la *Vie du comte Louis de Sales* par le P. Buffier.

ORSI (Joseph-Augustin), cardinal, né à Florence le 9 mai 1692, entra dans l'ordre de St.-Dominique, enseigna la philosophie et la théologie au couvent de St.-Marc dans sa patrie, devint ensuite membre de plusieurs congrégations à Rome, secrétaire de l'index, maître du sacré palais en 1749, et cardinal de la promotion de Clément XIII en 1759. Il mourut à Rome le 15 juin 1761. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : une *Histoire ecclésiastique,* Rome, 1746-1762, 21 vol. in-4°. On peut regarder cette histoire comme la continuation de celle de Fleury, continuée par Philippe-Ange Becchetí, en 17 vol.; *De la puissance du pape sur les conciles généraux et sur leurs canons* (latin), 1740, 3 vol. in-4°; *De l'infaillibilité et de l'autorité du pontife romain*, etc. (italien), 1741, in-4°, *De l'origine du domaine et de la souveraineté des pontifes romains* (italien), 1742. Fabroni a publié une *Vie* du cardinal Orsi, Rome, 1767.

ORSINI est le nom d'une des plus illustres et des plus puissantes maisons de Rome, plus connue en France sous le nom des Ursins. La famille Orsini occupa, dès le 11e siècle, un rang distingué dans la noblesse romaine : ses vassaux et ses châteaux forts assuraient son indépendance dans des provinces où l'autorité des Empereurs s'étendait rarement, et où celle des papes était encore mal établie. Cependant ce fut seulement vers la fin du 13e siècle, que les Orsini furent élevés, avec leurs rivaux les Colonna, au-dessus de toute cette fière noblesse, quand le cardinal Jean-Gaetan, membre de leur famille, parvint au souverain pontificat, en 1277, sous le nom de Nicolas III. Ce pape donna la Romagne à gouverner à son frère : il introduisit trois Orsini dans le sacré collége; et il plaça ainsi sa famille à la tête d'une faction puissante dans l'Église et dans l'État. La rivalité des Orsini avec les Colonna, commença, en 1295, avec le pontificat de Boniface VIII, auquel les premiers avaient procuré la tiare; et elle acquit de nouvelles forces pendant le siècle suivant. Lorsque le saint-siége fut transporté à Avignon, les barons romains, n'étant plus contenus par une autorité supérieure, ne voulaient pas non plus reconnaître d'égaux. Des flots de sang furent répandus dans Rome par ces deux maisons, tantôt pour soutenir un vain point d'honneur, tantôt pour venger des injures qu'aucune patience humaine n'aurait pu supporter. Ces rivaux acharnés ayant enfin consenti à poser les armes, toute l'autorité dans Rome fut partagée entre eux par une convention assez singulière : les deux chefs de l'État qui, avec le nom de sénateur, gouvernaient toute la république, l'un était nommé par la faction Orsini, l'autre par la faction Colonna. Quand les Italiens, vers la fin du 14e siècle, recommencèrent à suivre avec honneur la profession des armes, qu'ils avaient longtemps négligée; plusieurs Orsini embrassèrent l'état de condottière, et s'y firent beaucoup de réputation. Parmi eux on distingua, Raimond, comte de Lève, qui, en 1399, acquit la principauté de Tarente; Berthold, général des Florentins; Paul et Antoine, qui se signalèrent extrêmement dans les armées de Ladislas roi de Naples; et enfin Jean-Antoine, qui, en 1419, se rendit maître de la principauté de Tarente, et la conserva jusqu'au 15 novembre 1565, qu'il mourut dans un âge fort avancé, après avoir été, pendant trois règnes, le premier et le plus puissant sujet du royaume de Naples, et avoir, à plusieurs reprises, ôté et rendu la couronne à ses maîtres. Après la mort du prince de Tarente, dont les États furent remis à la couronne de Naples, la maison Orsini, alliée à celle des Médicis, étendit ses possessions dans l'État de l'Église, avec la faveur de Sixte IV et d'Innocent VIII, et se dédommagea ainsi de ce qu'elle avait perdu dans le royaume de Naples. Alexandre VI, qui avait déjà humilié les Colonna, voulut aussi s'enrichir des dépouilles des Orsini : deux d'entre eux, Paul et François, furent étranglés à Sinigaglia, le dernier jour de décembre 1502, par la trahison de César Borgia. Le cardinal Orsini fut empoisonné, et les autres membres de cette famille fu-

rent surpris et jetés en prison : mais la mort d'Alexandre VI les sauva d'une ruine entière; et le changement survenu vers cette époque dans la politique italienne, par l'invasion des ultramontains, réduisit, bientôt après, la noblesse immédiate de Rome, à un état de dépendance.

ORSINI (Nicolas), comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, naquit en 1442, et ne s'éleva que fort lentement à la réputation militaire qu'il obtint au commencement du 16ᵉ siècle. Son caractère réservé et sa prudence habile ne pouvaient le distinguer dans un rang subalterne, où ses rivaux l'éclipsaient par une valeur plus brillante. Ce fut seulement lorsqu'il approchait de sa 60ᵉ année, qu'il fut mis à la tête des armées vénitiennes, et qu'il y acquit la réputation du plus sage, du plus circonspect des généraux italiens, et de celui sous les ordres duquel une armée courait le moins de danger. Quand la république fut attaquée par la puissante ligue de Cambrai, elle crut devoir associer le comte de Pitigliano au bouillant et impétueux Barthélemi d'Alviano, pour que les qualités et les défauts de l'un tempérassent ceux de l'autre. Mais une opposition trop forte entre leurs caractères et leurs plans de guerre, causa la défaite de tous deux à la bataille d'Agnadel, le 14 mai 1509. Cette bataille, engagée contre l'avis de Pitigliano, fut peut-être perdue par sa faute; car il fut accusé d'avoir abandonné son rival, qui fut fait prisonnier. Pitigliano, demeuré seul à la tête des armées vénitiennes, poursuivit sans obstacle son système favori de temporisation. Malgré les désastres de l'État, il rassembla de nouvelles troupes, et il leur rendit le courage. A leur tête, il surprit Padoue, le 17 juillet 1509; et cet événement a été célébré jusqu'à nos jours par une fête solennelle, comme le premier succès qu'ait eu la république de Venise après les calamités dont elle avait été accablée. Pitigliano s'enferma ensuite dans Padoue, avec la fleur de la noblesse et de l'armée vénitienne, pour défendre cette ville contre Maximilien, qui en entreprit le siége, et qui fut valeureusement repoussé. Mais, à la suite de ce siége, Pitigliano, épuisé par les fatigues de la guerre, mourut à Lunigo, en février 1510. Le sénat de Venise lui fit élever une magnifique statue dans l'église des Saints-Jean-et-Paul, où son corps fut inhumé.

ORSINI (Laurent), seigneur de Ceri, nommé souvent *Renzo de Ceri,* général italien au 16ᵉ siècle, était cousin du précédent. Il s'engagea comme lui à la solde des Vénitiens, pendant la guerre de la ligue de Cambrai; et le premier, il forma un corps d'infanterie italienne, en état de résister aux redoutables bataillons des Suisses et des Espagnols. Il signala sa valeur au siége de Bergame, qu'il soutint, en 1514, contre Prosper Colonna et Raymond de Cardone. Il accusa Barthélemi d'Alviano de l'avoir sacrifié dans cette occasion; et, ne pouvant plus servir avec ce général, qui s'était déjà montré l'ennemi du comte de Pitigliano, il passa, en 1515, à la solde de Léon X, et fut employé à la conquête du duché d'Urbin. Après la mort de Léon X, Laurent de Ceri s'engagea au service de François Iᵉʳ, et fit, pour ce monarque, une guerre de partisan en Italie. Il se distingua dans la défense de Marseille contre le connétable de Bourbon, et ensuite dans celle de Rome contre l'armée que ce redoutable ennemi de son roi avait formée. Laurent de Ceri n'avait, pour défendre Clément VII, qu'une troupe pusillanime de bourgeois, auxquels il ne put inspirer son courage. Lorsque la ville fut prise, il se retira vers Barlette, où il soutint longtemps encore le parti des Français. Il mourut à la chasse, le 20 janvier 1536, d'une chute de cheval.

ORSINI (Fulvio), savant antiquaire et philologue, fils naturel d'un commandeur de l'ordre de Malte, de l'illustre famille de ce nom, né à Rome en 1529, surmonta tous les obstacles que lui opposait la misère à laquelle sa mère était réduite, et devint l'un des hommes les plus érudits de son temps. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé bibliothécaire du cardinal Farnèse, honoré des bienfaits du pape Grégoire XIII, et lié avec ses plus savants contemporains. Il consacra toute sa fortune à la fondation d'un magnifique cabinet qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur, et mourut en 1600. Entre autres ouvrages on a de lui : *Virgilius collatione græcor. illustratus,* 1568, in-8°; *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus,* etc., 1577, in-fol.; *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditor. ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa,* Rome, 1570, in-fol., rare, traduit en français par Baudelot de Dairval, sous ce titre : *Portraits d'hommes et de femmes illustres,* Paris, 1710.

ORSINI. *Voyez* **BENOIT XIII, MONTMORENCI** et **URSINS.**

ORTE (vicomte d'), gouverneur de Bayonne à l'époque de la Saint-Barthélemi, est un de ces hommes qu'un seul jour, une seule action a immortalisés, sans qu'ils aient songé à autre chose qu'à remplir leur devoir. L'histoire a inscrit dans ses fastes le billet que ce vertueux citoyen écrivit au roi Charles IX, dont il avait reçu l'ordre d'égorger les calvinistes de son gouvernement. Nous retracerons ici cette réponse si courte et si noble : « Sire, j'ai communiqué la lettre de Votre Majesté à la garnison et aux habitants de cette ville. Je n'y ai trouvé que de braves soldats, de bons citoyens, et pas un bourreau.

ORTEGA (Jean de) du bourg d'Alpanchez, enseigne de la marine royale, a laissé, *Numerato de quatro esquadrones, y declaracion por donde se sabia el aureo numero y la epacta y luna y mareas,* Cadix, 1624.

ORTEGA (Jean de), dominicain de la province d'Aragon, a écrit en Espagnol un Traité d'arithmétique, imprimé d'abord à Séville, 1537, in-4°, puis réimprimé avec des corrections, sous ce titre : *Tratado sutilisimo de arithmetica, de nuevo enmendado por Juan Lagarto y antes por Gonzalo de Busto,* Grenade, 1563, in-4°. — C'est à un troisième Jean ORTEGA, que quelques personnes attribuent le *Lazarillo de Tormes.*

ORTEGA (Casimir GOMEZ de), botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études à Bologne, devint professeur au jardin royal de botanique de sa patrie, et mourut en 1810, membre des académies de médecine et d'histoire. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont contribué à répandre en Espagne le goût de la botanique. Les principaux sont : *Commentarius de cicutâ,* Madrid, 1761, traduit en espagnol;

Tabulæ botanicæ, 1775, in-4°; *Tratado de las aguas termales del Trillo de Madrid*, 1778, in-4°; *Instruccion sobre el modo mas seguro y economico de trasportar plantas vivas*, 1779, in-4°; *Hist. natural de la malagueta*, etc., 1780, in-4°; la continuation de la *Flora espanola* de Jos. Quer, tome V et VI, 1784, in-4°; *Curso elemental de botanica*, etc., 1785, in-8°; *Sex novarum aut rariorum plantarum horti regii botanici matritensis*, etc., 1797-1798-1800, 10 parties, in-4°; Ortega a traduit en espagnol le *Voyage du commodore Byron autour du monde*, etc.; le *Voyage autour du monde*, par Magellan et Seb. del Cano; plusieurs ouvrages de Duhamel du Monceau, et du physicien Sage. Lœfling a donné le nom d'*ortegia*, à un genre de plantes de la famille des caryophyllées.

ORTELL ou **OERTEL** (Abraham), en latin *Ortelius*, l'un des restaurateurs de la géographie, naquit en 1527, à Anvers, de parents originaires d'Augsbourg, qui jouissaient d'une grande fortune. Après avoir terminé ses études classiques, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne, avec J. Vivian, négociant de Valenciennes, son ami : il accompagna ensuite Emmanuel Meteren, son cousin, en Angleterre et en Irlande; puis visita l'Italie jusqu'à trois fois, et y recueillit des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma l'un des cabinets les plus curieux qu'on eût encore vus dans les Pays-Bas. Son principal soin dans ses voyages, était d'examiner les inscriptions pour reconnaître les anciens noms de chaque lieu, et fixer le rapport de l'ancienne géographie à la moderne. A son retour dans sa ville natale, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la géographie, et conçut le premier l'idée de réunir les cartes publiées jusqu'alors par différents auteurs. Ses talents lui méritèrent l'amitié de ses plus illustres contemporains, entre autres de Gérard Mercator, célèbre géographe, qui, loin d'être jaloux du seul rival qu'il pût redouter, retarda la publication de ses propres cartes, pour ne point nuire au débit de celles d'Ortelius. L'*Atlas* d'Ortelius eut le plus grand succès, et lui valut, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Exempt d'ambition, il ne sortait que rarement de son cabinet, ouvert à tous les curieux; et il employait ses journées à lire ou à extraire les ouvrages des anciens. Ortell mourut le 28 juin 1598. On a de lui, entre autres ouvrages : *Theatrum orbis terrarum*, 1570, in-fol. : c'est l'édition originale de son atlas, qui a été traduit en italien, en espagnol et en français; *Synonymia geographica*, 1578, in-4° ; *Theatri orbis terrarum parergon, sive veteris geographiæ tabulæ*, 1595, in-fol., et réuni à l'atlas universel du même auteur; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, 1584, in-8°; *Deorum dearumque capita, e veteribus numismatib.*, 1573, in-4°.

ORTIGUES ou **DE LORTIGUES** (Annibal d'), poëte français, né à Apt en Provence l'an 1570, servit avec distinction dans les armées royales contre les ligueurs, et visita presque toutes les cours de l'Europe, dont il a tracé des portraits satiriques assez ressemblants. Ce poëte avait de la verve et beaucoup de nâturel. On a d'Ann. d'Ortigues : *la Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12; *Poésies diverses*, etc., Paris, 1617, in-12; *le Désert du sieur de l'Ortigues, sur le mépris de la cour*, 1637, in-8°.

ORTIZ (Alphonse), chanoine de Tolède vers le milieu du 15e siècle, se livra à l'étude des sciences ecclésiastiques. Le cardinal Ximenès, connaissant sa capacité, le chargea de rédiger et de revoir la lithurgie mozarabique. Il mourut vers 1530. On a de lui : *Missale mixtum, secundùm regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une savante préface; *Breviarium mixtum, secundùm regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, 1502. petit in-fol.; *De la Herida del rey don Fernando el Catholico; Consolatorio à la princesa de Portugal; Oracion à los reyes catolicos*, en espagnol et en latin; quelques autres opuscules peu remarquables en espagnol, imprimés tous ensemble, Séville, 1493, in-fol.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, né au village de Villa-Robledo, fut successivement vicaire général de Talaveira, chanoine théologal, et vicaire général de Tolède. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de lui : *Itinerarium Adriani VI, ab Hispaniâ Romam usque*, etc., Tolède, 1548, in-8°; *Descriptio graphica summi templi toletani*, Tolède, 1544, in-8°.

ORTOLANO (Jean-Baptiste BENEVENUTO, plus connu sous le nom de l'), peintre, naquit à Garofalo, selon quelques auteurs, et prit le nom de l'*Ortolano* de la profession de son père, qui était jardinier. Son nom et le lieu de sa naissance l'ont fait confondre, quelquefois, avec Benvenuto Garofalo, quoique ce soient deux artistes bien distincts. Ce qui a pu contribuer encore à cette erreur, c'est que le portrait de l'Ortolano a été inséré dans l'édition de Vasari, publiée à Bologne, comme étant le portrait de Garofalo. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'Ortolano est d'avoir attribué ses ouvrages à ce dernier peintre. Plusieurs de ses ouvrages ont été transportés à Rome, où on les met sous le nom de Garofalo, dont la première manière d'une touche plus soignée que pâteuse se rapproche en effet de celle de l'Ortolano. Ferrare conserve quelques tableaux de ce dernier peintre, dont un, représentant *saint Nicolas*, porte la date de 1520. L'Ortolano mourut vers 1525.

ORTUNEZ DE CALAHORRA (Diego), romancier espagnol, vivait dans le 16e siècle. Il se peut que ce dernier nom fut celui d'une terre, puisque Nic. Antonio nous apprend qu'Ortunez était de Naja, dans le royaume d'Aragon. On ne le connaît que comme le principal auteur d'un roman intitulé : *Espejo de principes y cavalleros en el qual se cuentan los hecos cavallero del Febo y de sa hermano Rosicler*, Saragosse, 1562, in-fol.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), savant littérateur et antiquaire, né à Amsterdam en 1696, annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour la littérature, auxquelles son père, riche négociant, se vit forcé de céder. Après avoir fait d'excellentes études sous des professeurs renommés, il parcourut successivement l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Italie, et se lia avec les savants de ces diverses contrées. De retour en Hollande, vers 1730, il fut nommé professeur d'humanités à l'athénée d'Amsterdam, remplit cette chaire avec une haute distinction jusqu'en 1742, qu'il s'en démit volontairement pour travailler

sans obstacle aux différents ouvrages qu'il avait commencés. Il mourut de la pierre en 1751. Il avait été dès 1732 le collaborateur de Burmann dans la rédaction des *Miscellaneæ observationes*, qu'il continua seul depuis 1740 sous le titre d'*Observat. miscellan. et criticæ novæ*. Les premières observations sont en 10 vol., les nouvelles en 12 tomes ou 4 vol. On doit en outre à ce savant littérateur : un *Voyage en Sicile*, publié par P. Burmann II, sous le titre de *Sicula*, Amsterdam, 1764, in-fol., fig.; et des éditions d'un grand nombre d'auteurs grecs ou latins, avec des *notes*. Le catalogue des manuscrits qu'il a laissés, et qui font aujourd'hui partie de la bibliothèque Bodléienne, a été imprimé sous ce titre : *Codices MSs. et impressi cum notis MSs., olim Dorvilliani, qui in biblioth. Bodleiana.... adservantur*, 1806, in-4°.

ORVILLE (Pierre d'), frère du précédent, mort en 1739, avait composé des vers latins, dont Jacques Philippe a donné une belle édition, 1740, in-8°.

ORVILLE (Nicolas-Philippe), parent des précédents, a laissé un *Recueil de dissertations chrétiennes, morales et historiques*, en 10 vol. in-fol., manuscrit.

ORVILLIERS (Louis GUILLOUET, comte d'), né à Moulins en 1708, était lieutenant d'infanterie, lorsqu'il passa dans la marine en 1728, en qualité de garde. Après plusieurs campagnes sur divers vaisseaux ou frégates, dans les mers de l'Amérique septentrionale, il obtint la croix de Saint-Louis en 1746, et le grade de capitaine de vaisseau en 1754. Vers le commencement de 1777, il fut élevé au grade de lieutenant général, et reçut le commandement de l'armée navale qui était réunie dans le port de Brest et qui formait trois escadres. Ce fut avec cette armée qu'il triompha de la flotte anglaise, commandée par l'amiral Keppel, le 27 juillet 1778. L'année suivante il fut chargé d'opérer une descente sur les côtes d'Angleterre, de concert avec une flotte espagnole; mais divers événements le forcèrent de rentrer dans le port de Brest, au mois d'octobre de la même année 1779. Il donna sa démission et se rendit à Rochefort, où il obtint sa retraite définitive. Quelques mois après, en 1783, il se retira au séminaire de Saint-Magloire, et y resta jusqu'à la révolution. Ayant quitté la France, il finit ses jours en pays étranger. On ignore le lieu de sa mort.

ORVILLIERS (Jean-Louis TOURTEAU-TORTOREL, marquis d'), pair de France, était maître des requêtes de l'hôtel, lorsqu'il émigra. De retour en France, il vécut dans la retraite. Après la restauration, nommé pair de France, il fut fait conseiller d'État honoraire en 1816. Il fit souvent, à la chambre des pairs, des *rapports* importants, surtout en matières de finances. Dans la session de 1828, il était membre de la commission du budget des recettes pour 1829. Devenu président de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement, il fit, à la séance des députés du 19 mars 1829, un lumineux *rapport* sur la situation de cette caisse et de celle des dépôts et consignations. Après la révolution de 1830, maintenu dans son double titre de pair et de conseiller d'État, il mourut à Paris en 1832, âgé d'environ 70 ans.

ORZECHOWSKI (Stanislas), en latin *Orichovius*, né en Pologne au 16e siècle, sous le règne de Sigismond-Auguste, était chanoine de Presmilie, lorsque, au milieu des querelles religieuses de cette époque, il épousa la fille d'un gentilhomme dissident. Son évêque le dégrada du sacerdoce et l'excommunia. Mais après la mort de sa femme, Orzechowski, ayant fait une profession de foi au synode de Petricovie, fut relevé des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nonce et député à la diète de 1561. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé : *Annales de la Pologne* (en latin), depuis la mort de Sigismond Ier, traduit en polonais, et imprimé dans le *Choix d'auteurs* de cette nation, 1803-1806; *Annales du règne de Sigismond-Auguste* (en latin), publié en 1611 et réimprimé en 1712 avec l'histoire polonaise de Dlugosz; *Oraison funèbre du roi Sigismond-Auguste* (en polonais), 1548, réimprimée dans plusieurs collections. Ce dernier écrit fit donner à son auteur le surnom de *Démosthène de la Pologne*.

OSA (Barthélemi d'), célèbre canoniste du 14e siècle, naquit à Bergame. Quelques-uns, à cause de la ressemblance du nom, l'ont cru parent de Jean XXII (Jacques d'Euse), et le font naître à Cahors, patrie de ce pape; mais un manuscrit, conservé dans les archives de l'église cathédrale de Bergame, donne, sur ce perrsonnage, tant de particularités, qu'il est difficile de lui assigner une autre patrie. Suivant ce manuscrit, Osa fut, pendant plusieurs années, attaché, en qualité de chancelier, au cardinal Guillaume Longo de Bergame, qui mourut à Avignon en 1319. On y trouve qu'Osa était à Péronne, avec ce cardinal, le 6 décembre 1304, à Avignon, le 8 juin 1309, en 1310 partie à Avignon, partie à Bergame, où il paraît qu'il demeura jusqu'en août 1317; il en fut absent pendant deux ans, et n'y revint qu'en 1319, etc. Osa était savant et profondément versé dans les lettres divines et humaines; on a écrit que Pétrarque avait été son disciple à Montpellier; cela paraît peu fondé. Il composa, vers 1340, une *Histoire générale des papes et des empereurs*, en 16 livres.

OSANN (Émile), médecin allemand, naquit le 25 mai 1787, à Weimar, où son père était conseiller d'État; sa mère était sœur du docteur Hufeland. Il fit ses études classiques au gymnase de Weimar, qui comptait parmi ses professeurs Herder et Boettiger. Les conseils de son oncle le déterminèrent à étudier la médecine; il se rendit dans ce but, à l'âge de 19 ans, à l'université d'Iéna, puis à celle de Gœttingen. Il reçut le grade de docteur à Iéna, le 28 septembre 1809. Après sa réception au doctorat, il alla à Berlin pour y exercer l'art de guérir, sous le patronage du célèbre Hufeland son oncle, auquel il s'unit encore par les liens d'une plus étroite parenté, en épousant une de ses filles. En 1810, il devint assistant d'Hufeland dans l'Institut poly-clinique de Berlin, que ce dernier venait de fonder. En 1826, il devint professeur ordinaire de la faculté de médecine de Berlin, et il en fut deux fois doyen. Depuis 1820, Osann fut un des principaux collaborateurs du Journal et de la Bibliothèque de médecine pratique de Hufeland; et, après la mort de ce dernier, il en continua la publication. En 1832, il fut nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge, et plus tard, conseiller médical et directeur de la société *Hufelandienne*, médico-chirurgicale de Berlin. Il mourut le 11 janvier 1842. Ses principaux ouvrages sont : *Idées*

d'une histoire de la physiologie, pour servir d'introduction à ses leçons (en allemand), Berlin, 1815, in-8°; *Traité des eaux minérales de Kaiser-Franzensbad* (allemand), Berlin, 1822, in-8°, etc.

OSBECK (Pierre), docteur en théologie, naquit le 9 mai 1723, dans un petit hameau nommé Oset, dans la paroisse de Halanda, près de Gothembourg, où son père était un pauvre laboureur. C'est par la générosité du conseiller Lagerstrœm que le jeune Osbeck fut en état de commencer ses études à Gothembourg, et de les continuer à Upsal, sous Linné. Il unit l'étude de l'histoire naturelle à celle de la théologie, et fit dans ces deux sciences de rapides progrès. Favorisé par Linné, il fut embarqué, en qualité d'aumônier, en 1750, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, appelé *le Prince Charles*, et fit un voyage en Chine, d'où il revint en 1752. Pendant ce temps, il visita aussi Cadix, où le vaisseau relâcha, et à son retour, il atterrit à une petite île à l'ouest de Java et de l'Ascension. Il retourna dans sa patrie, chargé d'un riche butin pour les sciences et surtout pour l'histoire naturelle. Linné, pour reconnaître les travaux de son disciple, lui dédia le genre *osbekia*, qui renferme de jolies plantes vivaces de la famille des mélastomées. En 1757, il publia à Stockholm : *Journal d'un voyage aux Indes orientales, fait dans les années* 1750, 1751 *et* 1752, etc., 1 vol. in-8°. A la suite de son voyage, Osbeck publia aussi celui de son compatriote Torée, mort à Surate. En 1758, l'Académie des sciences de Stockholm admit Osbeck au nombre de ses membres. Les annales de cette illustre société contiennent plusieurs mémoires remarquables de lui. En 1760, Osbeck fut nommé pasteur à Hasslof, dans l'Halland. Il y travaillait beaucoup à sa science favorite, la botanique, et chercha à en faire usage dans la pratique comme cultivateur. Il mourut le 23 décembre 1805. Un manuscrit (3 vol. in-folio), contenant une description d'une partie de Halland, a été trouvé après sa mort : mais cet ouvrage n'a pas encore été imprimé, malgré son utilité pour la botanique suédoise.

OSBORNE (François), écrivain anglais, né en 1589, mort en 1659, avait pris parti pour le parlement et Cromwell dans la guerre civile de 1640, et occupé divers emplois publics. S'étant retiré à l'université d'Oxford pour y surveiller l'éducation de son fils, il a publié divers écrits, parmi lesquels on citera : *Avis à un fils*, qui eut un grand nombre d'éditions. Tous les opuscules d'Osborne ont été réunis, 1689, in-8°, et 1722, 2 vol. in-12. — Un autre OSBORNE (Jean) a traduit de l'anglais en français : *Paméla, ou la Vertu récompensée*, de Richardson, Paris, 1747, 4 vol. in-12.

OSÉE, fils de Beeri, le 1er des 12 petits prophètes dans l'ordre des Bibles, vécut sous les règnes de Jéroboam II, roi d'Israël, d'Osias, Joathan, Achaz et Ézéchias, rois de Juda, et mourut âgé de plus de 80 ans, vers 784 avant J. C. Sa prophétie est divisée en IV chapitres. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre et les Latins le 4 juillet.

OSÉE II, fils d'Éla, dernier roi d'Israël, conspira contre Phacée, le tua et s'empara du trône; mais il ne le garda que 9 ans : assiégé dans Samarie par Salmanazar, roi d'Assyrie, il fut pris et conduit en captivité dans la Médie, ainsi que les dix tribus d'Israël.

OSIANDER (André), célèbre théologien protestant, né le 19 décembre 1498 à Gunzenhausen (Franconie), fit ses études à l'académie de Wittenberg, embrassa l'un des premiers la réforme de Luther, devint pasteur de Nuremberg en 1522, se trouva à toutes les assemblées où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de confession d'Augsbourg, émit plusieurs idées nouvelles qu'il soutint avec emportement, et notamment celle sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes. (Voyez l'*Histoire des variations*, etc.) Il enseigna publiquement cette doctrine après la mort de Luther qui l'avait combattue, et mourut d'épilepsie à Kœnigsberg en 1552. Ses principes dominèrent en Prusse, où il s'était réfugié, et ses disciples y sont encore connus sous le nom d'*osiandéristes*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tombés aujourd'hui dans l'oubli, et dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque* de Gessner, dans les *Éloges* de Teissier, etc. Le seul que l'on cite encore, pour sa rareté, est intitulé : *Harmoniæ evangelicæ libri IV*, Bâle, 1537, in-fol.

OSIANDER (Luc), fils du précédent, dit *l'Ancien* (pour le distinguer d'un fils qu'il eut sous le même prénom, qui fut chancelier de l'université de Tubingen, en 1620, et qui se fit aussi connaître par un grand nombre d'écrits théologiques), naquit à Nuremberg, le 10 décembre 1534, fut quelque temps surintendant général des églises du Wurtemberg, et mourut le 17 septembre 1604. On a de lui beaucoup de livres de controverse, la plupart en allemand.

OSIANDER (André), dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1562, à Blaubayern, dans le Wurtemberg, chancelier de l'université de Tubingen, en 1605, mort le 21 avril 1617, est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages théologiques, aujourd'hui oubliés.

OSIANDER (Jean-Adam), théologien et philologue, né le 3 décembre 1622, à Tubingen, professa la théologie à l'académie de cette ville, avec beaucoup de réputation, et mourut prévôt de la collégiale, le 26 octobre 1697. C'était un écrivain infatigable, plein d'érudition, mais entêté et privé de goût. Outre des *Notes* sur le traité de Grotius, *De Jure belli et pacis*, on cite de lui : *De asylis Hebræorum, gentilium et christianorum*, Tubingen, 1673, in-4°; plusieurs *Dissertations* sur des sujets de la Bible; un *Commentaire* sur le Pentateuque, Tubingen, 1676-78, 5 vol. in-fol., etc. — Son fils, nommé aussi Jean-Adam OSIANDER, né en 1659, mort le 23 mai 1708, fut médecin des armées du margrave de Bayreuth, et a laissé quelques dissertations médicales. — Jean-Adam III, fils de ce dernier, né à Tubingen en 1701, mort le 20 novembre 1756, suivit la carrière de l'enseignement, fut professeur de grec, et composa plusieurs savantes *Dissertations* d'exégèse biblique, dont on peut voir la liste dans Meusel. — Jean-Adam IV OSIANDER, fils de Jean-Rodolphe Ier et d'une autre famille que les précédents, né à Tubingen en 1718, fut professeur de physique expérimentale au gymnase de sa ville natale, et mourut le 7 mai 1749. On ne cite de lui qu'un *Voyage littéraire*, demeuré manuscrit. — Jean OSIAN-

DER, autre fils de Jean-Adam Ier, né en 1657, mort le 18 octobre 1724, fut professeur de grec, d'hébreu, et de géographie, et exerça divers emplois administratifs et diplomatiques. On peut consulter sa *Vie* écrite en allemand par J. F. Abel, Tubingen, 1795, in-8°.

OSIAS ou **OZIAS**, roi de Juda, que les livres saints nomment aussi *Azarias*, n'avait que 16 ans, lorsqu'il fut établi roi en la place d'Amasias, son père. Sa mère était de Jérusalem, et s'appelait Jechelie. Il fit ce qui était agréable au Seigneur; cependant il souffrit que le peuple sacrifiât sur les hauts-lieux et y brulât de l'encens. Osias enleva aux Philistins les villes de Geth et de Jamnia, dont il rasa les murailles; il fit aussi la guerre aux Arabes avec succès, et construisit sur les bords de la mer Rouge, une ville, où il plaça une forte garnison pour les tenir en bride. Il remporta ensuite plusieurs victoires sur les Ammonites, qu'il obligea de lui payer un tribut annuel; et il réduisit à son obéissance tout le pays qui séparait son royaume de l'Égypte. Après avoir conquis par ses armes une paix durable, Osias prit soin d'embellir sa capitale. Il releva les murailles de Jérusalem, et les munit de plusieurs tours pour en défendre les approches. Il fortifia aussi les hauteurs voisines, et construisit des aqueducs qui distribuaient l'eau dans tous les quartiers de cette grande cité. Ce prince favorisa l'agriculture, et multiplia, par des plantations, les arbres et les végétaux qui peuvent servir à la nourriture des hommes. Si l'on s'en rapporte à Josèphe, il entretenait une armée de 370,000 combattants, commandés par 2,000 bons officiers, et il avait rassemblé un nombre prodigieux de machines de guerre. Lorsque ce prince eut perdu le vertueux Zacharie, qui l'avait élevé dans la crainte du Seigneur, et qui lui servait de premier ministre, la prospérité de son règne lui enfla le cœur. Jaloux d'imiter les princes idolâtres qui réunissaient dans leur personne la double dignité royale et sacerdotale, il pénétra dans le sanctuaire l'encensoir à la main, et entreprit d'offrir l'encens sur l'autel des parfums, fonction exclusivement réservée aux prêtres. Le pontife Azarias, à la tête de 80 lévites, fit de vains efforts pour le détourner de cette profanation, et n'en reçut que des menaces. Dans ce moment, le téméraire Osias se sentit frappé d'une lèpre hideuse, qui lui couvrit tout le visage. Cette tache indélébile le força de se séparer de toute société; il se retira hors de Jérusalem, dans un lieu écarté, laissant le gouvernement du royaume à son fils Joatham : il vécut encore un assez grand nombre d'années dans cet état d'humiliation, et mourut l'an 758 avant J. C., à l'âge de 68 ans, dont il en avait régné 52. Il fut enseveli dans un champ voisin du tombeau de ses pères.

OSIDIUS-GÉTA vivait l'an de Rome 802, et de l'ère chrétienne 47. C'est lui qui, suivant Tertullien (*Lib. de præscript.*, cap. 39), commença à mettre en vogue ce genre bizarre de composition qu'on appelle *centons*, et composa une *tragédie* de Médée, dont presque tous les vers étaient tirés de Virgile. Scrivérius a publié quelques fragments de cette œuvre ridicule dans sa collection des anciens tragiques.

OSIO (FÉLIX), écrivain savant et fécond, né à Milan en 1587, d'une ancienne famille, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la rhétorique à l'université de Padoue. Tout en composant des harangues, des discours, en remplissant de ses vers les recueils du temps, il s'occupait de publier la *collection* des historiens italiens du moyen âge, lorsqu'il mourut de la peste en 1631. Ses *notes* et *remarques* critiques et historiques ont été publiées dans différents recueils, tels que le *Thesaur. antiquitat. ital.*, les *rerum italicarum Scriptor.*, la *collection* de Muratori, etc.

OSIUS vit le jour en Espagne, l'an 256. L'histoire ne commence à faire mention de lui qu'au temps du concile d'Illiberis, dont il fut un des membres, comme évêque de Cordoue. La gloire qu'il eut ensuite de confesser la foi, dans la persécution de Maximien, jointe à la haute réputation de sagesse et de vertu dont il jouissait, le rendit recommandable à Constantin le Grand, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques, et lui donna des commissions importantes, entre autres celle d'apaiser les troubles causés en Afrique par le schisme des donatistes, et en Orient à l'occasion de la célébration de la Pâque. Les erreurs d'Arius ouvrirent une nouvelle carrière à son zèle. Il présida, en 324, le concile d'Alexandrie, dont tout le succès fut d'étouffer le schisme d'un nommé Coluthe. L'année suivante, l'empereur, à sa sollicitation, convoqua le grand concile de Nicée. Osius y parut avec éclat : saint Athanase lui en attribue même le *symbole*. Quant au rang qu'il y occupa, savoir, s'il en fut le président, et, dans ce cas, si cette place lui fut déférée comme légat du pape Sylvestre, c'est une discussion dont le détail nous mènerait trop loin. L'empereur Constance eut d'abord pour cet illustre évêque la même confiance que son père. Osius en profita pour faire tenir le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince l'ayant voulu engager à signer la condamnation de saint Athanase, sans pouvoir y réussir, fit inutilement succéder les menaces aux caresses. Saint Hilaire, trop éloigné pour être parfaitement instruit de toutes les circonstances de l'affaire, l'accuse d'avoir signé la seconde formule de Sirmium, et d'avoir souscrit la condamnation de saint Athanase. Mais ce dernier, plus à portée de savoir ce qui se passait, le justifie de cette double prévarication. Quoi qu'il en soit, Osius alla mourir dans sa ville épiscopale, en 357 ou 58.

OSMAN Ier, ou plutôt **OTHMAN** ou **OTSMAN**, surnommé *Ghazy* (le Conquérant), fondateur de l'empire ottoman, et de la dynastie des Osmanlis, aujourd'hui régnante à Constantinople, naquit à Soukout, en Bithynie, l'an 657 de l'hégire (1259 de J. C.). Rien de plus incertain que son origine, sur laquelle les historiens turcs eux-mêmes ne sont pas d'accord. L'opinion la plus générale, est que son aïeul Soléiman, chef d'une tribu de Turcomans, établie dans la Transoxane, quitta cette contrée, passa dans le Khoraçan, à l'époque de l'invasion de Gengiskan; et vint se fixer dans les environs de Kélath en Arménie, où il se noya dans l'Euphrate. Son fils Orthogroul, devenu chef de la tribu, s'avança dans l'Asie Mineure, où le sultan seldjoucide Ala-ed-dyn kaï kobad lui assigna pour quartier d'hiver les environs de Caradja-dag, près d'Ankourah, et pour l'été les montagnes de Toumalidj. Orthogroul rendit d'importants services au sultan et à ses successeurs, dans leurs guerres

contre les Tartares et contre les Grecs, et mourut l'an 680 (1281). Othman succéda à son père dans le titre de chef de la colonie; et quoiqu'il ne gouvernât que des bergers, ou ne commandât que des brigands armés. l'opprobre qui suit le brigandage, ou l'obscurité qui accompagne la vie pastorale, n'appartiennent pas à sa vie historique. A la chute de l'empire Seldjoucide, il en partagea les débris avec plusieurs autres émirs. Ce fut en l'année 699 (1299), dans la ville de Cara-Hissar, qu'il fit, pour la première fois, battre monnaie, et dire la prière publique en son nom; mais il ne prit jamais le titre de sultan. Il s'empara de Nicée, en 1307. Tantôt allié, tantôt ennemi des autres petits princes de l'Asie Mineure, il fonda, par une suite de conquêtes, dont le détail serait inutile, la faible puissance destinée à former l'empire ottoman. Les Grecs ne furent plus en état de repousser dans leurs retraites Osman ni ses hordes : 27 années d'entreprises heureuses et de combats continuels, lui acquirent successivement des soldats, des esclaves et de nouveaux sujets. Il fortifia les châteaux et les villes, qu'il n'avait attaqués jusqu'alors que pour les piller; n'ayant ni l'espoir, ni la puissance de les conserver. Son dernier regard se porta sur la plus importante conquête qui ait illustré son règne. Osman était près d'expirer quand il apprit que son fils Orkhan venait de lui soumettre la célèbre ville de Brousse (l'ancienne Pruse). Il fut moins grand par lui-même que par la dynastie qu'il fonda; les vertus qui lui appartiennent sont l'équité, la prudence et la modération : le souvenir de sa justice a été si honorablement conservé, qu'à l'avénement de chaque nouveau sultan, le peuple fait le souhait unanime et consacré, qu'il ait un règne heureux, une longue vie, et la bonté d'Osman. Ce fondateur de l'empire turc mourut, l'an de l'hégire 726 (1326 de J. C. Il eut pour successeur son fils Orkhan, auquel il donna de sages avis avant d'expirer.

OSMAN ou OTHMAN II, 16e sultan ottoman, et fils d'Achmet Ier, monta sur le trône après la déposition de son oncle Mustapha Ier, l'an de l'hégire 1027 (1618 de J. C.), à l'âge de 13 ans. La courte carrière que parcourut ce jeune souverain, n'en offre pas moins une des époques les plus remarquables de l'histoire ottomane. Jusque-là, l'insolence des janissaires s'était bornée à se révolter, et quelquefois à déposer leur sultan : Osman II fut le premier que ses sujets osèrent mettre à mort. Un sentiment de compassion est d'autant mieux dû à sa mémoire, qu'il ne mérita point son sort. Une première faute fut la cause de tous ses torts; il donna sa confiance à son précepteur, Omar-Effendi, qui le fit servir d'instrument à sa propre ambition, à ses intrigues. Le malheureux et jeune Osman fut la victime de ses erreurs; mais les vertus dont il eut à peine le temps de laisser soupçonner le germe, n'en rendent ses conseillers que plus odieux, et ses sujets plus coupables. Ce généreux sultan, qui promettait d'égaler ses illustres ancêtres, se montrait, malgré son extrême jeunesse, avide de gloire, courageux, appliqué, ennemi de l'oisiveté, de la mollesse et des plaisirs. Dès la première année de son règne, il envoya une ambassade à Louis XIII, en réparation de l'insulte faite sous le règne précédent, au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand Ier, et des flottes pour détruire les repaires des Cosaques. Indigné de la résistance de ces peuplades de brigands, il marcha en personne contre les Polonais leurs protecteurs. Il entra en Pologne, en 1621, à la tête de 400,000 Ottomans. Les rives du Dniéper, et les remparts de Choczim, furent les témoins de son courage, de son opiniâtreté et de ses vains efforts. La fureur aveugle des janissaires ne put vaincre l'héroïsme avec lequel les Polonais combattirent pour leur patrie et leur liberté. Les Ottomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sultan, qui les accusait, avec raison, d'être dégénérés : Osman, humilié, voulut punir les janissaires de l'affront d'une paix honteuse qu'il souscrivit la même année. Le bruit se répandit que le trône des sultans allait être transporté en Asie, que la milice du Caire devait entourer le souverain, et que le corps des janissaires serait détruit : le pèlerinage de la Mecque servait de voile à l'exécution d'une si dangereuse entreprise. Le sultan était trop irrité contre la soldatesque pour qu'elle ne fût pas animée contre lui. Quelques sages membres du divan montrèrent au jeune Osman les avant-coureurs de l'orage qui le menaçait : il méprisa leurs conseils, et n'en annonça que plus fièrement ses hardis desseins : son imprudent khodjah, Omar-Effendi, l'encourageait à ne pas fléchir; la révolte éclata : les yeux d'Osman s'ouvrirent trop tard; et quand il voulut composer avec ses soldats en rebellion, il n'était plus temps. Mustapha Ier fut remis sur le trône : on traîna l'infortuné Osman au château des Sept-Tours, où ses sujets égarés l'accablèrent d'insultes; et le chef de la révolte, le beau-frère de Mustapha, Daoud-Pacha, qui régnait sous le nom de ce fantôme, vint dès le lendemain dans la prison porter les mains sur son maître, et le fit étrangler sous ses yeux.

OSMAN III, 25e sultan ottoman, fils de Mustapha II, succéda à son frère Mahmoud Ier, en 1754. Son règne fut court et marqué par l'incapacité, l'indécision et la cruauté. Il changea continuellement de grands vizirs, ne discerna jamais ni les bons ni les mauvais conseils : fidèle, par un instinct féroce, à la politique sanguinaire qui conseille aux sultans de se défaire de ceux de leurs proches que les vœux du peuple semblent appeler au trône, il fit empoisonner deux princes, fils d'Achmet III, dont l'existence lui faisait ombrage, et dont il redoutait les éminentes qualités. Le seul événement du règne d'Osman III fut la défaite et le pillage de la caravane de la Mecque, par les Arabes, en 1757. Après avoir déposé ou fait mettre à mort 6 grands vizirs et autant de caïmakans, l'imbécille et féroce Osman III mourut presque subitement, au bout de trois années de règne, en 1757 : sa mort procura le trône et sauva la vie à son cousin Mustapha III; elle conserva les sceaux au célèbre Raghib Mehemet Pacha, qui était à la veille de les perdre.

OSMAN-BEY (Nemsey), renégat, était né en Hongrie vers 1740, d'une famille noble. Étant colonel au service d'Autriche, il fut accusé d'avoir soustrait la caisse de son régiment, dégradé, et détenu longtemps dans une forteresse. Indigné de la rigueur du traitement qui lui avait été infligé, il passa à Constantinople, prit le turban sous le nom d'Osman-Bey, et reçut, en consi-

dération de son rang, un apanage du Grand Seigneur. Une somme d'argent qu'il venait de recevoir le fit assassiner par ses domestiques en 1785. Il avait une collection assez nombreuse de médailles, qui est passée avec celle de Cousinery dans le riche cabinet de Munich.

OSMAN-TOPAL. *Voyez* **TOPAL.**

OSMOND (St.), né en Normandie dans la première moitié du 11e siècle, était fils du comte de Seez. Il accompagna en 1066 Guillaume le Conquérant en Angleterre, et devint son chancelier, puis évêque de Salisbury en 1078. Il adoucit autant que possible les maux de la conquête, réforma la lithurgie anglaise, mourut en odeur de sainteté en 1099, et fut canonisé en 1458.

OSMOND (Jean-Baptiste-Louis), libraire à Paris, mort le 13 mars 1773, est auteur du *Dictionnaire topographique et critique des livres rares et singuliers*, etc., Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

OSMOND (René-Eustache, marquis d'), diplomate, né à Saint-Domingue, le 17 décembre 1751, appartenait à une des plus anciennes familles de la Normandie. Il fut envoyé, fort jeune, à Paris, pour y faire ses études. Entré au service à l'âge de 16 ans, il devint, en 1776, colonel en second du régiment d'Orléans, puis, en 1784, colonel de celui de Barrois. En 1787, lors des troubles de Hollande, ayant été chargé de recevoir les réfugiés qui affluaient sur le territoire français, et de régler ce qui serait fait pour eux, il conçut le projet d'établir des pêcheries où ils auraient pu être utilement employés. Cette commission l'ayant mis en rapport avec les Provinces-Unies, il fut, l'année suivante, nommé ministre du roi à la Haye. Désigné, en avril 1791, pour succéder au comte de Ségur, dans l'ambassade de Russie, il ne put se rendre à son poste, parce que l'impératrice Catherine avait rompu toute relation diplomatique avec le roi de France, depuis son serment à la nouvelle constitution. Après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il quitta la France et alla rejoindre sa famille en Italie. Il ne revint à Paris que sous l'empire, mais il rejeta toutes les offres d'emploi qui lui furent faites par Napoléon. Louis XVIII le nomma en 1814, lieutenant général et ambassadeur à la cour de Turin; puis, l'année suivante, pair de France et ambassadeur à Londres. Lorsque le duc de Richelieu se retira du ministère, le marquis d'Osmond donna sa démission, le 2 janvier 1819, et ne prit plus part aux affaires que comme membre de la chambre des pairs, où il siégea jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en février 1838.

OSMOND (Antoine-Eustache, baron d'), frère du précédent, naquit à Saint-Domingue, le 6 février 1754. Il entra dans la carrière ecclésiastique, et succéda, en 1785, à son oncle, qui s'était démis de l'évêché de Comminges. Il émigra en 1791, revint en France après le 18 brumaire (9 novembre 1799), fut pourvu de l'évêché de Nancy en 1801, et en 1810 de l'archevêché de Florence. Les événements de 1814 l'ayant forcé de quitter l'Italie, il reprit l'administration de l'évêché de Nancy, et mourut le 27 septembre 1823. Il avait été aumônier du prince Louis Bonaparte.

OSMOND (Marie-Joseph-Eustache, vicomte d'), frère des précédents, naquit le 6 mai 1756. Il devint, en 1781, colonel en second du régiment de Cambrésis, puis colonel de celui de Neustrie, qu'il commandait à Schelestadt en 1791, époque à laquelle il émigra. Louis XVIII le nomma, en 1814, commissaire extraordinaire dans la 22e division militaire (Tours), et lieutenant général, le 22 juin suivant. Le vicomte d'Osmond est mort en février 1839, au château de Pontchartrain.

OSORIO (Jérôme), illustre écrivain portugais, né à Lisbonne en 1506, embrassa l'état ecclésiastique, et voyagea en France et en Italie pour y étudier la philosophie et les langues orientales qui pouvaient lui faciliter la connaissance exacte des livres saints. De retour dans sa patrie, il enseigna d'abord les lettres sacrées à Coïmbre, fut nommé archidiacre d'Évora, puis évêque de Silvès, et obtint la confiance du roi Sébastien, qu'il eut la douleur de voir succomber dans sa dangereuse et chevaleresque expédition contre les Mores d'Afrique. Accusé de favoriser les prétentions de l'Espagne sur le Portugal, il publia une apologie qui calma un peu la fureur de la malveillance, mais qui ne l'étouffa point. Il mourut à Tavira en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur des sujets philosophiques, théologiques, critiques et historiques, qui ont été recueillis à Rome, 1592, 4 vol. in-fol. Le plus remarquable est le suivant : *De rebus Emmanuelis virtutè et auspicio gestis*, Lisbonne, 1571; Cologne, 1681, in-8°; 1597, in-fol.; Coïmbre, 1791, 3 vol. in-12; traduit en anglais, 1752. Simon Goulard en a donné une version en vieux français.

OSSAIGNE (Raimond d') mériterait une place à côté des héros des Thermopyles. En 1479, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée de près de 40,000 hommes, s'avançait dans la Picardie. Il était de la plus haute importance de retarder sa marche. Raimond se jeta dans le château de Malannoi avec 160 Gascons, y soutint plusieurs assauts pendant 3 jours, et, après avoir perdu presque tous ses compagnons, affaibli lui-même par ses blessures, et ne pouvant trouver la mort qu'il cherchait, tomba entre les mains de Maximilien, qui eut la lâcheté de le faire pendre.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal, né en 1536 dans le diocèse d'Auch, fils d'un opérateur de campagne, surmonta le double obstacle de sa naissance et de sa pauvreté, devint secrétaire de Paul de Foix, ambassadeur de Henri III à Rome, puis un des commissaires envoyés pour recevoir du saint-siége l'absolution au nom de Henri IV. Le succès de cette négociation, aussi difficile qu'habilement conduite, lui valut l'évêché de Rennes et le titre de conseiller d'État. De nouveaux services, le divorce de Henri IV avec Marguerite de Valois qui fut encore son ouvrage, lui méritèrent l'évêché de Bayeux et le chapeau de cardinal. Il mourut le 13 mars 1604. On a de lui un recueil de *Lettres* adressées au ministre Villeroi, imprimé pour la première fois à Paris, 1624, in-fol. La meilleure édition est celle qu'a donnée Amelot de la Houssaie, Paris, 1697, 2 vol. in-4° : cet ouvrage était autrefois regardé comme classique ou diplomatique. Mme d'Arconville a publié une *Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8°; elle y a inséré la traduction d'un *Mémoire* remarquable sur les effets de la Ligue, écrit en italien par le même cardinal.

OSSELIN (Charles-Nicolas), conventionnel, né à Paris, marqua sa jeunesse par des écarts qui l'empêchèrent

d'être admis dans le corps des notaires de cette ville. Il appela de leur refus au parlement, plaida lui-même sa cause, et la perdit. Il exerçait la profession d'avocat, lorsque la révolution vint à éclater. Son zèle ardent pour la cause populaire le fit entrer dans la municipalité de 1789, puis dans celle du 10 août 1792. Il avait figuré parmi les moteurs de l'insurrection de cette journée, et fut porté sur la liste des membres du tribunal criminel chargé de prononcer sur le sort des victimes échappées à la fureur populaire. Osselin montra néanmoins, dans ses terribles fonctions, plus de modération et plus de fermeté qu'aucun de ses collègues. Élu député de Paris à la Convention nationale, il proposa de porter les derniers coups à la *robinocratie*, vota la mort de Louis XVI, et poursuivit avec acharnement le parti de la Gironde. C'est à lui qu'appartient la rédaction des lois de proscription portées contre les émigrés. Cependant il fit établir quelques distinctions en faveur des domestiques et de tous ceux qui auraient quitté la France avant l'âge de 18 ans pour les hommes, et de 21 ans pour les femmes. Osselin se vit dénoncé aux jacobins, pour avoir favorisé quelques détenus accusés d'intrigues. Il se lava du reproche de modérantisme, en faisant décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient fermer les débats dès qu'ils se déclareraient suffisamment instruits. Mais Robespierre, qui ne lui pardonnait point une influence indépendante de la sienne, attendait l'occasion de le perdre. Osselin avait fait sortir de prison et retiré chez son frère, curé à Saint-Aubin, près de Versailles, Mme de Charry, jeune femme qui lui avait inspiré de l'intérêt, et qu'il voulait soustraire au supplice réservé aux émigrés. Décrété d'accusation, comme fonctionnaire prévaricateur, il fut condamné à la déportation, et détenu provisoirement à Bicêtre. Le 8 fructidor an II, il fut de nouveau mis en jugement, comme complice d'une conspiration tramée par les prisonniers. A cette nouvelle, il arracha un clou du mur de sa prison, et se l'enfonça dans le côté. On le porta mourant devant le tribunal révolutionnaire; et il périt sur l'échafaud, à l'âge de 46 ans. Osselin, dominé par un caractère violent, n'était point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvements de sensibilité, comme la plupart des hommes qui ont beaucoup sacrifié au plaisir. Il avait composé, en 1792, un petit livre élémentaire, sous le titre d'*Almanach du juré*, in-18.

OSSENBEECK (Josse ou Jean van), peintre et graveur, né à Rotterdam en 1627, mort en 1678, passa la plus grande partie de sa vie en Italie, et sut unir, dans ses compositions, la pureté de l'école italienne à la piquante originalité de l'école flamande. Son œuvre, comme graveur, se compose d'environ 60 pièces, dont 27 d'après ses propres dessins.

OSSIAN, célèbre barde écossais, parait avoir vécu dans le 2e et dans le 3e siècle. Il était fils de Fingal, roi de Morven, qui défendit avec succès son pays contre les invasions des Romains. Ossian suivit les traces de son père : dans une de ses premières expéditions en Irlande, il épousa Évirallin, fille de Branno, roi de Rego, dont il eut un fils, nommé Oscar, qui périt par une trahison au moment où il allait être uni à la belle Malvina. Ossian et Malvina restèrent pour pleurer ensemble le fils et l'amant qu'ils avaient perdu. Devenu vieux, il fut privé de la vue; et, pour comble d'infortune, il survécut à sa chère Malvina : il mourut le dernier de sa race, chargé de chagrins et d'années. Ses poésies, écrites en langue gallique, demeurèrent, pendant 1,400 ans, presque entièrement inconnues en Angleterre. Macpherson en traduisit quelques fragments en prose poétique anglaise, et les publia vers 1760. Encouragé par le succès de cette première publication, il recueillit d'autres poëmes dans les montagnes de l'Écosse, et en fit imprimer la traduction avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-fol. J. Smith publia aussi 14 poëmes d'Ossian et autres bardes, Édimbourg, 1780. Mais on ne tarda pas à révoquer en doute l'authenticité de ces poésies, et la querelle fut vive. Il parait aujourd'hui presque certain que Macpherson et Smith ne firent que modifier les idées et les expressions de l'original, mais qu'ils n'inventèrent rien. La société littéraire, connue sous le nom de *Highland Society*, a fait rédiger et publier par son président, Mackensie (Édimbourg, 1805, in-8°), un rapport très-favorable à leur authenticité. On doit à la société écossaise de Londres une édition du texte gallique avec une traduction latine littérale, 1807, 3 gros vol. in-8°. Le Tourneur a donné la traduction française des poëmes publiés par Macpherson : celle des 14 autres, publiés par Smith, est de Griffet-Labaume et David de Saint-George, 1794, 3 vol. in-18. Ces diverses traductions ont été réunies par Ginguené, qui les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian*, 1810, 2 vol. in-8°. Tout le monde connait les heureuses imitations d'Ossian en vers français, par Baour-Lormian. Un beau tableau de Girodet, et l'opéra des *Bardes*, par le Sueur et de Jouy, ont été composés sous l'inspiration du poëte écossais.

OSSOLINSKI (George), grand chancelier de Pologne, né en 1595, fit ses premières études à Gratz, où il contracta avec l'archiduc d'Autriche (depuis Empereur sous le nom de Ferdinand II), ces liens d'amitié qui les unirent tant qu'ils vécurent. Après avoir visité les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie, Ossolinski s'attacha au prince Wladislas, fils aîné de Sigismond III, et fit avec lui, en 1616, 1617 et 1618, la guerre contre les Russes, qui se termina par la prise de Moscou. En 1621, il alla en Angleterre, comme envoyé extraordinaire de Sigismond III. Il obtint du roi d'employer sa médiation auprès de Gustave-Adolphe pour faire prolonger la trêve entre la Suède et la Pologne. A son retour en Pologne, il fut nommé un des ministres plénipotentiaires chargés d'aller à Altmarck négocier avec Gustave-Adolphe : on conclut un armistice de quelques années. En 1633, il fut envoyé à Rome pour annoncer au pape Urbain VIII, l'avénement de Wladislas IV au trône de Pologne, après la mort de Sigismond III, père de ce monarque, pour prier le pape d'employer sa médiation, dans les différends qui s'étaient élevés entre le clergé et la noblesse de Pologne, au sujet des dimes, et enfin pour se concerter avec le saint-père, sur les mesures à prendre contre les Turcs. De retour en Pologne, Ossolinski conseilla au roi Wladislas de créer, à l'exemple des autres souverains, un ordre militaire, sous le nom de la *Conception immaculée de la Sainte-Vierge* : il

en dressa les statuts, que le roi approuva. En 1635, il fut nommé maréchal de la diète générale. Cette assemblée confirma le traité de paix conclu avec les Russes, qui cédèrent à la Pologne le duché de Czernichow. Elle adopta le projet donné par Ossolinski, de mettre la mer Noire en communication avec la mer Baltique, en joignant la rivière Muschawiec, qui tombe dans le Bug, avec la Péna, qui se jette dans le Przypec. Ce plan a été exécuté plus tard par les Oginski, qui ont donné leur nom au canal. Nommé gouverneur de la Prusse polonaise, Ossolinski conclut avec les Suédois une seconde trêve de 26 ans. En 1636, il fut envoyé à la diète de Ratisbonne. Ossolinski négocia le mariage de l'archiduchesse Cecile-Renée, avec le roi Wladislas: en 1637, il reçut cette princesse à Varsovie, au nom du roi. La diète général de 1638 fut orageuse; on reprochait à Ossolinski d'avoir foulé aux pieds les principes républicains établis par la constitution, en acceptant du pape et de l'Empereur le titre de duc, et en conseillant au roi de créer un ordre militaire. Il répondit que personne ne respectait plus que lui l'égalité parfaite qui devait avoir lieu entre les nobles; qu'on lui avait donné le titre de duc malgré lui; que l'ordre institué par le roi n'établissait que des récompenses, sans assigner aucune supériorité de rang. La diète, nonobstant sa réponse, défendit à tout Polonais d'accepter quelque titre que ce fût, d'une puissance étrangère; et l'ordre créé par le roi fut aboli. En 1643, Ossolinski fut nommé grand chancelier; en 1645, il se rendit à Thorn, pour apaiser les différends qui s'y étaient élevés à l'occasion de la réformation; en 1647, la diète, sur sa proposition, établit la première poste qu'il y ait eu en Pologne: en 1648, après la mort de Wladislas, il employa toute son influence pour faire monter sur le trône Jean-Casimir, auquel il rendit, en 1649, un service de la plus grande importance, en désunissant, par l'adresse de ses négociations, les Tartares et les Cosaques, et en les forçant à conclure une paix avantageuse à la Pologne. Ayant été nommé ambassadeur extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne et près du pape, il avait pris congé du roi: peu d'heures après, il mourut d'une attaque d'apoplexie. C'était dans les premiers jours du mois d'août 1650. On peut consulter, sur sa *Vie*, le 3e volume de la Biographie polonaise, par Thadée Mostowski, Varsovie, 1805.

OSSOLINSKI (Joseph-Maximilien), un des bibliographes polonais les plus savants, issu d'une famille illustre, et fils de Michel Ossolinski et d'Anne Szaniawska, naquit en Gallicie, vers 1750. Il fit ses premières études sous les yeux du célèbre historien Naruszewicz. Envoyé en députation par les états de Gallicie à Vienne, en 1793, Ossolinski choisit pour sa résidence cette capitale de l'empire autrichien. Il commença depuis à réunir une bibliothèque qui est devenue une des plus précieuses, particulièrement pour les langues slaves. En 1808, l'empereur d'Autriche François Ier honora celui-ci de plusieurs distinctions, et le nomma directeur de la grande bibliothèque impériale. En 1817, il fut nommé maréchal des états assemblés à Léopold, et, en 1825, l'Empereur lui accorda la dignité de grand maitre d'hôtel du royaume de Gallicie. La bibliothèque Ossolinska est aujourd'hui une des plus plus belles qu'il y ait en Europe. Les habitants de la Gallicie honorèrent Ossolinski en faisant frapper une médaille qui représente d'un côté son effigie, et de l'autre l'inscription suivante: *Musis.patriis.bibli. publ. Leopol. Fund. M. D. CCCXVII* Parmi plusieurs ouvrages qu'il publia, il suffit de mentionner, pour établir sa réputation, ses *Essais historiques et critiques pour l'histoire de la littérature polonaise*, Cracovie, 1815-1822, 4 forts volumes: le 5e a été publié après la mort de l'auteur. Ayant eu le malheur de perdre la vue en 1822, l'illustre vieillard entreprit la traduction en polonais de Tite-Live, Pline et Juvénal, qu'il dictait, prétend-on, de mémoire. Entouré de l'admiration des savants et de la reconnaissance de ses compatriotes pour la gloire desquels il a tout fait, Ossolinski mourut à Vienne le 17 mars 1826.

OSSONE, ou mieux **OSSUNA** (don Pedro **TELLEZ Y GIRON**, duc d'), homme d'État espagnol, né à Valladolid en janvier 1579, fit ses études à l'université de Salamanque, parut de bonne heure à la cour de Philippe II, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du monarque par la causticité de son esprit. Ayant reçu l'ordre de s'éloigner de Madrid, il alla en France, d'où il passa en Portugal, revint en Espagne après la mort de Philippe II, et s'attacha au duc de Lerme, premier ministre du nouveau roi. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, trouvèrent le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, et l'entrée à la cour lui fut interdite une seconde fois. Il se rendit alors en Flandre, y fit six campagnes à la tête d'un régiment levé à ses frais, se distingua autant par son intelligence que par sa valeur, et, dans l'intervalle de ses campagnes, voyagea en France et en Angleterre. Rappelé à la cour en 1607, sur les sollicitations du duc de Lerme, le duc d'Ossone fut nommé gentilhomme de la chambre, membre du conseil de Portugal, et chevalier de la Toison d'or. En 1610, il fut nommé à la vice-royauté de Sicile, fit chérir son administration dans cette île, retourna en Espagne en 1615, et reçut l'accueil le plus flatteur de Philippe III, qui le nomma l'année suivante vice-roi de Naples. Il montra, dans ce nouveau poste, la même habileté qu'en Sicile, obtint de brillants succès sur les Vénitiens, et donna aux pavillons espagnol et napolitain un éclat qu'ils n'avaient point encore obtenu dans la mer Adriatique. Son refus d'établir l'inquisition dans le royaume de Naples lui suscita de puissants ennemis à Rome et à Madrid. Prévoyant que l'intrigue lui enlèverait tôt ou tard le pouvoir auquel il s'était accoutumé, il osa former des desseins sur la souveraineté de Naples, sonda sur cette entreprise le duc de Savoie, le sénat de Venise et la cour de France, entama des négociations avec la Hollande, et chercha même à se rendre favorable le *divan* (cabinet) de Constantinople. Une partie de ce projet ambitieux transpira, et un capucin dénonça formellement, à la cour de Madrid, le vice-roi, qui fut remplacé par le cardinal Borgia. Le duc d'Ossone, de retour à Madrid, ne fut point inquiété, grâce à l'influence du duc de Lerme; mais ce premier ministre ayant été disgracié à l'avénement de Philippe IV, l'ex-vice-roi fut arrêté aussitôt avec ses secrétaires et ses principaux amis, et renfermé au château d'Almeida, où il mourut le 26 septembre 1624, sans s'être laissé abattre

par ses malheurs, et ayant conservé jusqu'à la fin son esprit malin et caustique. Gregorio Leti a écrit la *Vie du duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol.

OSSORY (THOMAS BUTLER, comte D') fils de Jacques, duc d'Ormond, naquit à Kilkenny, en 1634. Distingué de bonne heure par une grande bravoure et par d'éminentes qualités, il excita la jalousie de Cromwell, qui le fit enfermer à la Tour, où il resta 8 mois malade. Il se rendit ensuite en Flandre; et, à la restauration, il revint avec le roi en Angleterre. Après avoir été nommé colonel d'infanterie en Irlande, il fut élevé au rang de lieutenant général de l'armée cantonnée dans le royaume. Le 14 septembre 1666, il fut créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord Butler. La même année, se trouvant à Easton dans le Suffolk, il entendit une forte canonnade en pleine mer, et s'embarqua de nuit pour se rendre à bord de la flotte anglaise, qui se battait alors contre les Hollandais. Il annonça au duc d'Albemarle que le prince Rupert le joindrait bientôt, et il prit part aux faits glorieux de ce mémorable combat (juin). Sa réputation s'accrut encore dans l'engagement qu'il eut à la hauteur de la baie de Southwold. En 1673, il fut fait contre-amiral, puis amiral de toute la flotte en l'absence du prince Rupert. En 1677, il commanda les troupes anglaises au service du prince d'Orange, à la bataille de Mons, et contribua à la retraite du maréchal de Luxembourg. Le discours qu'il prononça à la chambre des pairs, en réponse aux attaques du comte de Shaftesbury, fut universellement admiré; et il parvint à confondre son éloquent adversaire. Th. d'Ossory mourut avant son père, le 30 juin 1680.

OSTADE (ADRIEN VAN), peintre, né à Lubeck, en 1610, fut élève de François Hals. Les ouvrages de Téniers, qui jouissait alors de toute sa réputation, le séduisirent au point qu'il résolut d'imiter la manière de ce maître. Mais Brawer, son condisciple et son ami, le détourna de ce projet, en lui faisant sentir que le moyen de rester inférieur dans son art était d'imiter trop servilement la manière d'un autre, et qu'il valait mieux se livrer à son originalité. Van Ostade suivit ce conseil, et n'écouta plus que son génie, qui, tout en le portant à traiter les mêmes sujets que Téniers, lui indiqua une route différente, et dans laquelle il ne s'est pas moins distingué. Sa réputation commençait à s'étendre, et ses ouvrages étaient déjà recherchés lorsque la guerre le contraignit de quitter Harlem, où il était venu étudier son art. Il se disposait à retourner à Lubeck, où il espérait de vivre tranquille; mais, en passant par Amsterdam, il fut retenu par un amateur, nommé Constantin Senneport, qui lui mit sous les yeux les avantages qu'il pourrait retirer du séjour d'une grande ville, où ses ouvrages jouissaient d'une estime particulière. Assidu au travail, il a produit un nombre considérable de tableaux, sans pouvoir jamais satisfaire à toutes les demandes qu'on lui adressait. Ses ouvrages se font remarquer par la vérité, la finesse et l'esprit. Plusieurs graveurs distingués se sont exercés à reproduire les tableaux les plus remarquables de ce peintre, qui mourut à Amsterdam, en 1685.

OSTADE (ISAAC VAN), frère et élève du précédent, né à Lubecken, 1612, cultiva le même genre; et, quoique ses tableaux connus soient inférieurs à ceux d'Adrien, il l'aurait égalé, peut-être même l'eût-il surpassé s'il n'était mort à la fleur de son âge. Le Musée du Louvre à Paris en possède quatre qui sont du nombre des plus beaux qu'il ait faits ; ce sont : une *Halte de voyageurs à cheval et en chariot, à la porte d'une hôtellerie;* un *Paysan dans sa charrette, arrêté à la porte d'un cabaret, pour se rafraîchir;* un *Canal glacé, couvert de traîneaux et de patineurs;* un *Canal glacé, à droite une chaumière.*

OSTERMANN (ANDRÉ, comte D'), chancelier de Russie, fils d'un pasteur luthérien du comté de la Marck, entra en 1704 dans la marine russe. Les services qu'il rendit à Pierre I[er], dans la campagne du Pruth, furent récompensés par le titre de baron et de conseiller intime. Sa fortune s'accrut sous Catherine, et, à l'avénement de l'impératrice Anne, il fut nommé ministre et grand chancelier. Sa faveur se soutint sous Ivan IV; mais Ostermann, si habile à se maintenir dans les divers changements de règne, fut proscrit par Élisabeth, dont les intrigues pour arriver au trône, n'avaient pu lui échapper. Condamné à mort, on le tira des mains du bourreau pour commuer son supplice en un exil perpétuel en Sibérie, où il mourut en 1747.

OSTERMANN (le comte D'), fils du précédent, vice-chancelier de Russie sous Catherine II, fut chargé, en 1788, de négocier un traité de quadruple alliance avec les cours de Versailles, Vienne et Madrid, contre l'Angleterre et la Prusse; mais cette négociation échoua par l'infidélité d'un commis de la chancellerie. Le comte d'Ostermann, parvenu au poste de chancelier, mourut disgracié sous le règne de Paul I[er].

OSTERMANN (le comte JEAN D'), né en 1724, était fils du précédent. Voué dès l'enfance à la carrière des affaires publiques, il n'y montra pas moins de capacité que son aïeul. Il avait été ambassadeur de Russie à Stockholm, et se trouvait, en septembre 1772, dans cette résidence lors du triomphe de l'autorité royale, que, selon ses instructions, il avait fait de vains efforts pour empêcher. Catherine II ne lui en témoigna pas beaucoup de mécontentement, car ce fut peu de temps après qu'elle le chargea du portefeuille des affaires étrangères qu'il dirigea longtemps, avec autant d'habileté que de bonheur. Il eut une grande part aux négociations qu'amena, avec les différentes puissances, la guerre de la révolution française; et, se conformant toujours aux intentions de l'impératrice, il montra, dans toutes les occasions, beaucoup d'éloignement pour les principes de cette révolution, mais peu de dispositions à les combattre efficacement, dirigeant toujours, de préférence, les efforts de la Russie vers le partage de la Pologne et la conquête de l'empire turc. Après la mort de Catherine II, le crédit du comte d'Ostermann parut augmenter encore. Non-seulement il conserva le portefeuille des affaires étrangères, mais il fut créé grand chancelier par le nouvel empereur, et il conserva sa faveur pendant tout le règne de ce prince, dont il sut adroitement caresser les goûts bizarres et la versatilité. Écarté des affaires aussitôt après la mort de Paul I[er], il se retira à Moscou, où il mourut le 29 avril 1811, ne laissant aucun héritier de son nom en ligne directe.

OSTERMANN-TOLSTOY (le comte ALEXANDRE D'),

l'un des généraux les plus distingués de l'armée russe, était neveu du précédent. Il naquit vers 1770, et, dès l'âge de 4 ans, entra, comme bas officier, dans un régiment des gardes. Il devint sous-lieutenant en 1789, et lieutenant en 1791, puis lieutenant-colonel dans les chasseurs du Bog en 1793, colonel dans le régiment de Riga en 1796, enfin général-major en 1798. Il quitta le service militaire pour être conseiller d'État. Rentré dans l'armée, 2 ans plus tard, il fut nommé, en 1806, lieutenant général et commandant de l'infanterie de la première division. Il avait fait, avec beaucoup de distinction, la guerre contre les Turcs, et s'était trouvé à la prise de Bender, à l'attaque de Kilia et à l'assaut si meurtrier d'Ismaïl, en 1790. En 1805, il fut employé sous le comte de Tolstoy, son parent, dans le corps d'armée qui fit une descente dans la Poméranie suédoise, et vint occuper le Hanovre; mais la paix de Presbourg ayant fait cesser les hostilités, il retourna en Russie. En 1806, il alla commander une division sous Bennigsen en Pologne, et concourut, par sa valeur autant que par son habileté, à repousser, pendant plusieurs jours, sur le Bug et la Narrew, le corps français du maréchal Davoust. Il commandait encore une division à la bataille de Pultusk, concourut très-efficacement aux succès de cette journée, comme à ceux de Preussich-Eylau, où, placé à l'aile gauche, marchant à la tête des colonnes, il dirigea les attaques sanglantes des grenadiers de Paulofski. Il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et ses aides de camp furent grièvement blessés. Au mois de juillet suivant, il fut lui-même atteint, à l'affaire de Gutschtadt, d'une balle qui lui traversa la cuisse gauche. Après la paix de Tilsitt, Alexandre lui donna le commandement d'une division de ses gardes. Mais sa santé s'affaiblissant de jour en jour, par suite de ses blessures et de ses fatigues, il fut contraint de donner sa démission, et ne reprit du service qu'en 1812, au moment où il vit sa patrie attaquée par toutes les forces du continent européen, réunies sous les ordres de Napoléon. Placé aussitôt à la tête du 4ᵉ corps, il combattit, le 25 juillet, à Ostrowna, les corps de Murat et d'Eugène Beauharnais. L'affaire fut très-sanglante; le comte d'Ostermann y déploya un grand courage, de même qu'à Borodino où il commandait le centre de l'armée russe, et fut chargé de défendre les redoutes où périt Bagration, et que le corps du prince Eugène attaqua avec tant d'acharnement. Ne pouvant plus soutenir les fatigues de la campagne d'hiver, qui termina cette funeste invasion, le comte d'Ostermann quitta l'armée à Wilna, et ne la rejoignit qu'en Saxe l'année suivante, où il reparut à la bataille de Bautzen. Toujours malheureux, il fut encore atteint d'une balle qui lui perça l'aine gauche, et le força de s'éloigner. A peine était-il guéri de cette blessure, qu'il retourna à sa division alors engagée dans les opérations les plus importantes. Chargé, après la bataille de Dresde, où les alliés venaient d'être défaits, de garder la route de Tœplitz, qui était leur seule retraite; le comte d'Ostermann résista, avec le plus grand courage, aux efforts de Vandamme, qui fut si près d'arrêter l'armée des alliés tout entière, et sauva ainsi la coalition d'un désastre. Le général Crossard, qui fut témoin de cet exploit, a donné, dans ses Mémoires, les plus grands éloges à la valeur du comte d'Ostermann; mais ce général paya bien cher la gloire qu'il acquit dans cette occasion : au moment de son triomphe, et lorsque la victoire était devenue certaine, il fut atteint d'un boulet qui lui fracassa le bras gauche. Une cruelle amputation devint nécessaire, et il en supporta les douleurs avec une grande fermeté. Retourné dans sa patrie aussitôt après sa guérison, il n'eut aucune part à la campagne de France, en 1814; mais, au retour d'Alexandre, en 1815, il fut comblé de ses bienfaits, nommé général en chef de l'armée du génie, puis créé président de plusieurs commissions, entre autres de celle de Saint-Isaac. Il vécut ainsi, entouré d'une grande faveur, jusqu'en 1831, époque de sa mort.

OSTERVALD (Jean-Frédéric), théologien protestant, naquit à Neufchâtel, en Suisse, le 25 novembre 1663. Ses compatriotes l'ont appelé *le Grand Ostervald*. Il avait reçu de la nature des talents très-remarquables, et un heureux concours de circonstances lui en facilita la culture et le développement. Son père était théologien lui-même, et fut son premier guide dans ses études. Sa position de fortune lui permit de les faire dans les écoles les plus accréditées, et de les compléter par des voyages qui le mirent en rapport avec les théologiens les plus distingués de son temps. Il prêcha, pour ainsi dire, jusqu'à la fin de sa vie, car il mourut le 14 avril 1747, quelques mois après une attaque d'apoplexie qui le frappa en chaire. Peu de prédicateurs ont commencé leur carrière aussi jeunes; il n'avait pas 20 ans quand il fut consacré au saint ministère; peu l'ont poursuivie dans un âge aussi avancé; et, s'il faut en croire les récits des contemporains, il ne répéta dans son église aucun de ses sermons, qui pourtant étaient tous écrits. Voici les titres des principaux écrits de J. F. Ostervald : *Traité des sources de la corruption; Catéchisme*, ou *Instruction dans la religion chrétienne; Traité contre l'impureté*. On lui attribue : *Ethica christiana*, imprimée à Londres, 1727; *Theologiæ compendium*, imprimé à Bâle, 1739, et *Traité de l'exercice du ministère sacré*, imprimé à Amst., 1737.

OSTERVALD (Jean-Rodolphe), fils aîné du précédent, naquit en 1687, et devint pasteur à Bâle. Il est auteur de la *Nourriture de l'âme* et des *Devoirs des communiants*. Peu de temps avant la mort de son père, le pasteur de Bâle passa quelques semaines à Neufchâtel, pour lui donner les soins de la piété filiale et recevoir sa bénédiction.

OSTERVALD (Samuel), frère du précédent, président du conseil d'État, est auteur d'un grand et excellent ouvrage ayant pour titre : *Les lois, us et coutumes de la souveraineté de Neufchâtel et Valangin*. Ce livre, imprimé à Neufchâtel en 1785, in-fol., est devenu très-rare.

OSTERVALD (Ferdinand), fils du précédent, entra comme lui dans les charges de l'État. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Considérations pour les peuples de l'État*, ou *Examen des articles généraux pour servir à la solution du différend qui s'est élevé entre la communauté de la Chaux-de-Fonds et la Classe, et à nous faire voir quels sont nos vrais intérêts*, 1760, in-8°. Ferdinand Ostervald est le père de M. Ostervald d'Yvernois, connu par sa *Carte de la principauté de Neufchâtel*, publiée en 1806, et l'une des meilleures qu'on eût alors.

OSTERVALD (Samuel-Frédéric), cousin de Ferdinand, né à Neufchâtel en 1713, fut successivement membre du grand conseil de la ville de Neufchâtel, du petit conseil, maître bourgeois et enfin banneret. C'est sous ce dernier nom qu'il est connu dans son pays. Il était appelé *bouche d'or* dans le corps dont il était chef. Il publia, en 1767, un petit écrit très-intéressant et devenu très-rare, ayant pour titre : *Description des montagnes de Neufchâtel et Valangin*. Mais il est surtout connu par son *Cours de géographie historique et de sphère*, qui a eu un grand nombre d'éditions. Ostervald mourut à Neufchâtel en 1795.

OSTERWYCK (Marie van), née à Delft en 1630, morte en 1693, excellait à peindre les fleurs et la nature morte.

OSTIENSIS. *Voyez* SUZE (Henri de).

OSTIUS, contemporain de Salluste, a écrit en vers l'*Histoire de la guerre d'Istrie*. Macrobe en cite quelques fragments, et prétend que Virgile l'a imitée en plusieurs endroits.

OSTOLOPOFF (Nicolas), conseiller d'État et littérateur russe, mort à Astracan, le 18 mars 1833, âgé de 50 ans, s'est fait connaître par plusieurs publications estimées de ses compatriotes : *Recueil de poésies; Eugène, ou l'Éducation moderne*, roman moral; *Discours sur la poésie épique; Dictionnaire raisonné de la poésie ancienne et moderne*, Saint-Pétersbourg, 1821, 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage capital d'Ostolopoff, et celui qui a fondé sa réputation.

OSTROJSKII (Constantin - Constantinovitch, prince), vayvode de Kief et maréchal de Volhynie, est moins célèbre comme auteur que comme protecteur des lettres, qu'il chercha constamment à répandre dans la Russie occidentale. Très-attaché à la religion grecque, il ne suivit pas l'exemple de presque tous les évêques et princes lithuaniens et volhyniens qui s'étaient faits catholiques, et il publia contre eux un écrit intitulé : *Exhortation circulaire aux Églises de Lithuanie et de Volhynie*, Ostrog, 1595. Le prince Ostrojskii mourut en 1608. — Un de ses fils, Janus, châtelain de Cracovie, se convertit à la religion catholique; l'autre, Alexandre, vayvode de Volhynie, resta grec, et tous deux se distinguèrent dans la carrière des armes.

OSTROWSKI (Thomas-Adam RAWICZ), homme d'État polonais, né le 21 décembre 1739, à Ostrow, dans le palatinat de Lublin, appartenait à une ancienne famille de ce pays. Après avoir fait ses études au collége des jésuites à Lublin, il voyagea en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France; alla à Nancy, visiter Stanislas Leczinski, et en fut accueilli avec bienveillance. Revenu dans sa patrie, il embrassa la profession des armes, et parvint, en 1765, au grade de colonel. En 1767, le roi Stanislas-Auguste l'appela à sa cour, le fit son chambellan, et le chargea de différentes missions auprès du roi de Prusse, du roi de France et du souverain pontife. Il lui donna successivement le grand cordon de Saint-Stanislas et celui de l'Aigle-Blanc, et le nomma en 1777, catellan de Czersk. Pendant la diète de quatre ans, Ostrowski se réunit aux membres influents pour rédiger la constitution du 3 mai 1791. La minorité ne cessant de dire que l'on n'était point en mesure de résister à la Russie, il ne se contenta pas de réfuter cette opinion par des arguments, il y ajouta l'exemple du dévouement en versant dans le trésor public une somme de 100,000 florins. Le 20 mai de la même année, il fut mis à la tête du département des finances. Mais le roi ayant accédé, en 1792, à la confédération de Targowitz, Ostrowski fut transporté à Kiow et placé sous la surveillance du gouverneur russe Berkman. Quand il apprit que le partage de la Pologne était consommé (1795), il éprouva une violente attaque d'apoplexie, qui faillit le conduire au tombeau, et dont il ne se remit jamais complétement. Ayant recouvré la liberté, il s'occupa de la culture de ses terres, situées en Ukraine, et de l'éducation de ses enfants, au nombre de 9. L'instruction publique trouva en lui un protecteur généreux : il donna de fortes sommes pour aider le comte Thadée Czacki à établir, dans la ville de Krzemieniec, une école connue sous le nom de *Gymnase de Volhynie*. Pendant la guerre de 1806, les Prussiens ayant évacué Varsovie, Ostrowski y fut appelé pour présider le conseil d'État chargé de l'administration supérieure; mais sa mauvaise santé l'empêcha de pouvoir s'y rendre : il envoya à sa place son fils Antoine, qui fut choisi pour l'un des sept membres du conseil. L'année suivante, le traité de Tilsitt érigea le grand-duché de Varsovie en faveur du roi de Saxe, Frédéric-Auguste, et le 9 mars 1809, ce monarque nomma Ostrowski grand maréchal de la diète polonaise. Le 6 décembre 1811, il lui conféra la présidence du sénat; mais cet ordre de choses fut renversé après les revers des Français en Russie. L'empereur Alexandre, reconnu, au congrès de Vienne, comme roi de Pologne, s'occupa aussitôt de reconstituer ce royaume : il créa, en 1815, un comité composé des princes Czartoryski et Lubecki, de Wawrzecki et de Nowosiltzof. Ostrowski en fut nommé président, et il pouvait rendre encore des services à sa patrie, lorsqu'une nouvelle attaque d'apoplexie l'enleva le 5 février 1817.

OSTROWSKI (Théodore), publiciste polonais, probablement de la même famille que le précédent, né en 1750, dans le palatinat de Lublin, étudia la jurisprudence, et professa le droit au collége des nobles tenu par les piaristes dans la congrégation desquels il avait été reçu. Plusieurs ouvrages remarquables l'avaient fait connaître, lorsque la diète polonaise se réunit en 1788, pour rédiger une nouvelle constitution. Souvent consulté par les commissaires de cette assemblée, il s'associa à leurs travaux avec autant de zèle que de talent; mais tous ses efforts et ceux de ses compatriotes pour prévenir la ruine de la Pologne furent inutiles. Ostrowski mourut en 1802, à Léopold, dans la Gallicie, ancienne province polonaise, échue à l'Autriche lors du premier démembrement en 1744. On a de lui : *Nouvel inventaire des lois, des traités et des constitutions promulgués sous le règne de Stanislas-Auguste; Droit civil de la nation polonaise*, Varsovie, 1784, 2 vol. in-8°; *le Droit criminel de l'Angleterre*, traduit de l'anglais de Guillaume Blackstone; *les Droits et l'histoire de l'Église en Pologne*, Varsovie, 1793, 3 vol. in-8°.

OSWALD (St.), roi de Northumberland, embrassa le christianisme, gouverna sagement ses États, et fut tué en 642, dans une bataille contre Penda, roi de Mercie.

OSWALD (St.), neveu de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire. De retour en Angleterre, il fut élevé sur le siége épiscopal de Worcester, auquel il réunit ensuite le siége archiépiscopal d'York. Il mourut en 922, le 29 février, jour auquel on célèbre sa mémoire.

OSYMANDYAS, roi d'Égypte, célèbre par les conquêtes et les monuments magnifiques que Diodore lui attribue, vivait, selon cet historien, huit générations avant Uchoréus, un de ses descendants en ligne directe, et par conséquent très-longtemps avant Sésostris. Il porta ses armes jusque dans la Bactriane. De ce fait et de l'analogie du nom de ce prince avec celui d'un Ismandès, aussi roi d'Égypte, dont parle Strabon, et qu'il prétend être le même que Memnon, on a conclu avec une espèce de vraisemblance qu'Osymandyas n'est autre que le fameux guerrier et roi mythologique Memnon. On a été plus loin, et, rapprochant les exploits des deux Sésostris de ceux d'Osymandyas, on a émis cette opinion, que l'un des deux, et sans doute le premier, était le même que Memnon Ismandès, et par conséquent Osymandyas. On sent, au reste, que la lecture attentive de plusieurs milliers de lignes hiéroglyphiques serait nécessaire pour résoudre avec certitude des questions aussi délicates. Quoi qu'il en soit, on voyait à Thèbes, en Égypte, un immense édifice dans lequel, entre autres curiosités, se remarquaient des peintures représentant les exploits du roi contre les Bactriens, une bibliothèque et le tombeau du roi Osymandyas, surmonté par un cercle d'or de 365 coudées, qui faisait le tour de ce monument, et qui probablement était destiné à des usages astronomiques.

OTACILIA (Marcia-Sévéra), impératrice romaine, épousa vers l'an 237 Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le Jeune. Elle était chrétienne, et rendit son époux favorable à ses coreligionnaires. Après la mort de Philippe et de son fils, tués par Dèce, Otacilia s'ensevelit dans une solitude, et y finit ses jours. On a de cette princesse des médaillons grecs et latins, et des médailles sur toutes sortes de métaux.

OTBY)Abou'l Naser Muhammad ben Mohammed al Djabbar al), historien et poëte arabe, né vers le milieu du 4e siècle de l'hégire (11e de J. C.), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tarickh-Otby*, ou plus correctement *Tarickh-Yeminey* (histoire de Yemin ed-Daulah Mahmoud). Il a été traduit en persan, et cette version fait partie des manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris. Silvestre de Sacy en a donné un curieux extrait dans le 4e tome des *Notices*, etc.

OTFINOWSKI (Valérien), grand échanson de Sandomir, se distingua dans le 17e siècle, par son talent pour la poésie. On a de lui une traduction des *Géorgiques* de Virgile, en vers polonais, imprimée en 1614, in-4°, et une traduction, également en vers polonais, des *Métamorphoses* d'Ovide, Cracovie, 1638, in-4°.

OTFINOWSKI (Érasme), autre poëte polonais, a chanté les *Héros chrétiens*, c'est-à-dire probablement les guerres contre les Turcs, selon Stanislas Lubienecki : mais Zaluski n'a pu indiquer l'édition de ce livre, qui n'a peut-être jamais été imprimé.

OTFRID, poëte du 2e siècle, né en Alsace, moine dans l'abbaye de Weissembourg, s'attacha l'un des premiers à perfectionner la langue théostique ou tudesque. Sa *Traduction* de l'Évangile en vers rimés, le plus ancien monument de cette langue, a longtemps été populaire. C'est d'après le célèbre manuscrit connu sous le nom de *Codex palatinus*, et qui appartient à l'université d'Heidelberg, que ce curieux ouvrage fut publié par Francowitz et A. P. Gasser, Bâle, 1571, in-8°; cette édition est très-rare. La traduction d'Otfrid a été réimprimée plus correctement dans le tome Ier des *Antiquités teutoniques*, avec une traduction latine de Schiller.

OTHER, OHTHER, ou **OTTAR**, voyageur norwégien du 9e siècle, était né dans la province de Nordenland, où il possédait des propriétés considérables. On ignore les motifs qui lui firent quitter sa patrie. Établi en Angleterre, il prit, à ce que l'on présume, du service à la cour du roi anglo-saxon Alfred. Ce fut à ce prince qu'il communiqua les relations de ses deux voyages, regardées comme les plus anciennes que l'on ait sur le Nord. Alfred les inséra avec celles d'un autre voyageur du Nord, Wulfstan, dans l'introduction à sa version anglo-saxonne d'Orose. Les relations d'Other et de Wulfstan ont été souvent imprimées et commentées. Hakluyt, en 1598, et, depuis, Purchas en insérèrent des traductions anglaises dans leurs collections de voyages. Le texte anglo-saxon, accompagné d'une traduction latine et de quelques notes, parut pour la première fois dans la *Vie d'Alfred*, par Spelman, 1678. Plusieurs savants anglais, allemands, danois, tels que Barrington, Forster, Beckmann, Rask, ont commenté ces relations, qui sont un monument précieux pour l'ancienne géographie.

OTHMAN. *Voyez* **OSMAN**.

OTHMAN, fils d'un rabbin espagnol, mourut vers l'an 310 de l'hégire (922 de J. C.); il est auteur d'une *Histoire des poëtes de l'Espagne*.

OTHMAN, fils de Saïd Almochri, a composé un livre sur la variété des exemplaires du Coran ; lequel se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, dans le portefeuille coté 239.

OTHMAN IBN AFFAN, le 3e des califes successeurs de Mahomet, était de la tribu de Coraïsch, et naquit à la Mecque. Il était cousin germain d'Abou Sofian, et cousin au troisième degré de Mahomet, dont il se montra un des premiers et des plus zélés disciples. Il fut au nombre des musulmans que les persécutions des Coraïschites obligèrent de se retirer en Abyssinie. De retour à la Mecque, il précéda Mahomet à Médine, l'an 1er de l'hégire (622 de J. C.), devint un de ses secrétaires, et épousa successivement deux de ses filles, Rakiah et Omam Kolthoum, qui moururent avant lui, et ne lui laissèrent point d'enfants. C'est pour cela qu'il a été surnommé *Dzoul Nourein* (Possesseur des deux lumières). Lorsque, 8 ans après, Mahomet eut recours à ses amis, pour qu'ils l'aidassent dans la guerre qu'il entreprit contre les Grecs, Othman fournit 300 chameaux, 1,000 dinars d'or; et de plus, il leva et entretint, à ses frais, trois régiments pourvus d'armes, de munitions et de vivres. Othman fut un des six commissaires chargés, par Omar, du choix de son successeur. Élu par ses collègues, il prit possession du califat, l'an 23 de l'hégire

(644 de J. C.). Sous son règne les armes musulmanes firent de nouveaux progrès. Elles pénétrèrent dans le Khoraçan : la fuite et la mort d'Iezdedjerd leur soumirent toute la Perse. L'île de Chypre fut rendue tributaire. Othman était pieux, humain, mais peu capable de gouverner un vaste empire. Trop porté à faire du bien à sa famille, il commit la faute de donner à son frère de lait, Abdallah ibn Saïd, le gouvernement de l'Égypte, dont il priva le général qui l'avait conquise. Cette mesure impolitique causa beaucoup de troubles. Les Grecs en profitèrent pour reprendre Alexandrie. Othman fut obligé de rétablir Amrou, qui chassa les Grecs, et recouvra cette ville. Abdallah, par ordre du calife, commença la conquête de la côte d'Afrique; il vainquit le patrice Grégoire, à la bataille de Yakoubah, s'empara de plusieurs places, et revint au bout de 15 mois, chargé de butin. Cependant le mécontentement général contre le calife augmentait chaque jour. Son injustice envers Amrou, qu'il avait de nouveau révoqué, n'était pas le seul grief qu'on lui imputât. On lui reprochait le même tort à l'égard de Saad ibn Abou-Wekkas, fondateur de Koufah, et premier conquérant de la Perse; le rappel de son parent Hakem, qui avait été exilé par Mahomet; le mauvais choix de ses agents. On blâmait son faste et son orgueil; ses prodigalités pour ses favoris. On lui faisait un crime de ce qu'en officiant dans la mosquée, il occupait en chaire la même place que le prophète, au lieu d'imiter Aboubekr et Omar, qui s'étaient assis deux degrés plus bas. Les funestes présages que l'on tira de ce qu'il avait perdu l'anneau de Mahomet, fomentèrent aussi les troubles avant-coureurs de la catastrophe qui termina son règne. Othman voulut se justifier publiquement de l'emploi qu'il avait fait de l'argent du trésor; il prétendit avoir le droit comme successeur du prophète, de disposer de ce qui appartenait à Dieu. Ammar, zélé musulman, s'écria que ce discours l'avait scandalisé, et fut meurtri de coups par les partisans du calife. Ce traitement, fait à l'un des compagnons du prophète, acheva d'indisposer les esprits contre Othman. Une troupe de mutins vint camper à une lieue de Médine, et envoya une députation insolente au calife, pour lui prescrire ses devoirs, ou lui demander son abdication. En vain ce prince déclara en chaire qu'il se repentait de sa conduite passée; en vain il promit de restituer au trésor les fonds qu'il en avait distraits. Ces concessions forcées et tardives ne prouvèrent que sa faiblesse, et accrurent l'audace des séditieux. L'Égypte, Koufah, Basra, envoyèrent à Médine de nombreuses députations, chargées de le déposer. Othman transigea avec ces factieux, par l'intermédiaire d'Aly, qui se rendit garant de ses promesses. La tranquillité paraissait rétablie; mais l'incendie fut bientôt rallumé par les intrigues d'Aïchah, veuve du prophète, pour procurer le califat à Thelhah; par la haine de son frère Mohammed, fils d'Aboubekr, contre Othman; et surtout par la perfidie de Merwan, fils de Hakem, secrétaire et proche parent du calife, lequel, pour rendre son maître odieux, expédiait, en son nom, des ordres supposés dans les provinces. Bientôt Othman, assiégé dans sa maison, implore le secours d'Aly, qui charge ses deux fils Haçan et Houcein de défendre le calife. Leur présence impose aux séditieux; mais le manque d'eau leur sert de prétexte pour l'abandonner à la rage de ses ennemis. Mohammed, suivi d'une troupe d'assassins, pénètre dans la chambre d'Othman, qu'il trouve tenant le Coran sur son sein ; il le prend par la barbe, et lui plonge son épée dans le corps. Les autres l'achevèrent, en le perçant de plusieurs coups. Ainsi périt ce calife, le 18 dzoulhadjah, 35 (18 juin 656), à l'âge de 82 ans, après en avoir régné près de 12.

OTHMAN AL RADHY (Abou'l Saïd), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Mérinides, monta sur le trône l'an 1310, apaisa les troubles qui avaient agité les règnes précédents, gouverna ses sujets avec sagesse, fit une heureuse expédition sur les côtes d'Andalousie en 1327, et mourut en 1331.

OTHO (George), hébraïsant et orientaliste allemand, naquit, en 1634, au village de Sattenhausen, dans le bailliage de Neu-Gleichen (Hesse-Cassel). Fils d'un arpenteur de campagne, ou, selon d'autres, d'un pauvre paysan, il passa, dit-on, ses premières années à garder les cochons. Des jésuites d'Heiligenstadt, lui ayant trouvé une physionomie heureuse, et de l'ouverture dans l'esprit, l'amenèrent dans leur collége, pour lui faire faire quelques études : mais il se dégoûta d'eux au bout de cinq ans, s'enfuit à Cassel, gagna quelque argent à instruire de petits enfants, et alla continuer ses propres études à Brème. Ses épargnes lui ayant été volées en route dans une auberge, il recommença sur nouveaux frais à donner des leçons; suivit divers cours à Gœttingen, à Cassel, à Brême, à Groningue et à Marbourg; obtint, en 1656, une place de co-recteur au gymnase de Detmold; continua de se livrer aux fonctions de l'enseignement public ou particulier, à Cassel, Hanau, etc., enfin, il fut nommé, en 1679, professeur de grec et d'éloquence à Marbourg : cette place avantageuse fixa son inconstance; il y joignit, peu après, celles de bibliothécaire de l'université et de professeur de langues orientales, s'occupa de la rédaction de ses divers ouvrages, et mourut le 28 mai 1713. Outre une cinquantaine de discours académiques ou de dissertations latines sur divers points de philosophie ou d'exégèse biblique, on a de lui : *Oratio funebris in obitum Justi Jungmanni*, Cassel, 1668, in-4°; *De montibus ignivomis*, Marbourg, 1698, in-4°; *De accentuatione textus hebraici*, ibid., 1668, in-4°; *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicorum, ex optimis auloribus excerpta*, Francfort, 1701, in-8°, etc.

OTHON (Marcus-Salvius), empereur romain, né l'an 32 de J. C., signala son adolescence par des prodigalités et des débauches dont l'éclat lui concilia les bonnes grâces de Néron. Il devint un de ses favoris; mais bientôt la fameuse Poppée, sa femme, plut à l'empereur, qui, pour la lui ravir, le nomma questeur en Lusitanie. Othon, dans son exil, fit preuve de talents, de modération et d'intégrité; mais il n'attendait que l'occasion pour se déclarer contre Néron. Il fut un des premiers à seconder la tentative audacieuse du vieux Galba, proclamé empereur par les troupes. Il espérait que ce prince septuagénaire, en l'adoptant, lui donnerait le rang d'héritier présomptif de l'empire. Austère et rude dans ses mœurs, Galba, vainqueur et maître de Rome, lui préféra Pison. Othon, que sa position forçait à convoiter le trône,

se décide à une grande entreprise. Vingt et un soldats l'enlèvent et le mènent au camp des prétoriens, où ils le proclament César : bientôt son parti se grossit de tout ce que heurte la froide sévérité du vieil empereur; la soldatesque et la populace sont à ses pieds, les têtes de Galba et de Pison sous ses yeux. Peu de jours après les légions de Germanie proclament aussi Vitellius, et la guerre civile recommence avec plus de fureur que sous Vindex. Othon, aussi actif dans le danger que voluptueux dans le calme, organise ses forces avec un art qui leur assure la supériorité en Ligurie, sur les côtes de la Narbonnaise, à Plaisance et près de Crémone. Mais impatienté des délais et de la prolongation de la guerre, il veut en finir d'un seul coup, et, sans attendre les légions de Mésie et d'Illyrie qui doivent plus que doubler ses forces, il livre bataille à Cécina et à Valens près de Bédriac. Quarante mille des siens tombent sur le champ de bataille, et tous cependant brûlent de retourner au combat. Cette défaite accablante est loin d'être décisive. Mais Othon a pris son parti : ennemi des guerres civiles, et voyant qu'il a vainement espéré de s'asseoir sur le trône sans obstacle, il se donne la mort le 20 avril 69. Il n'avait encore que 37 ans. Tous les historiens se sont accordés à louer l'héroïsme calme et simple dont Othon fit preuve dans cette extrémité. Il brûla les lettres de ses amis, pourvut à la sûreté de ses partisans, et distribua tout ce qui lui restait entre ses serviteurs. Ses soldats, qui le regrettaient, ne montrèrent à Vitellius qu'une fidélité douteuse.

OTHON (St.), évêque de Bamberg en 1102, porta le premier dans la Poméranie le flambeau de l'Évangile. De retour dans son diocèse, le vénérable pasteur s'occupa de raffermir la foi chancelante des habitants de Stettin et de Camin, et mourut le 30 juin 1139. On célèbre sa fête le 2 juillet. Sa *Vie* se trouve dans le recueil des bollandistes.

OTHON Ier, dit *le Grand*, est le premier prince allemand qui ait réellement porté le titre d'Empereur, quoique l'usage ait prévalu de le donner à Henri l'Oiseleur, son père. Né l'an 912, il fut élu roi de Germanie, l'an 936, par les prélats et les seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle. Hildebert, archevêque de Mayence, fit la cérémonie du sacre, et dina à la table de l'Empereur, avec les autres prélats, qui furent servis par les ducs de Franconie, de Souabe, de Bavière et de Lorraine. Othon marcha bientôt contre les Huns et les Hongrois, qui avaient pénétré dans la Westphalie; et, par une suite de victoires, il leur ferme l'Occident qu'ils dévastaient depuis tant d'années. Il profite des troubles de la Bohême pour la rendre tributaire de la Germanie, et travaille à affermir sa puissance en diminuant celle de ses vassaux. Dans cette vue, il augmente les richesses des évêques et des abbés, et favorise l'affranchissement des villes, qui ne reconnaissaient plus d'autre souverain que le chef de l'Empire. Il dépouille de ses États le duc de Bavière qui refusait l'hommage, et le réduit à quelques terres allodiales. Cependant les seigneurs s'unissent pour résister au despotisme d'Othon, et réclament l'assistance de Louis d'Outre-mer, qui entre dans la Lorraine et l'Alsace. Othon prévient le roi de France par la rapidité de sa marche : il defait les ducs de Franconie et de Lorraine, qui sont tués dans le combat, et s'avance jusque dans la Champagne. La nouvelle de la révolte de Henri, son frère, le force de revenir sur ses pas. Il pardonne à Henri, qu'il fait peu après duc de Bavière; mais il n'use pas de la même indulgence envers les seigneurs qui avaient appuyé ce prince dans sa révolte : il les punit par la confiscation d'une partie de leurs biens, dont il enrichit les abbayes. Il donne le titre de prince, avec les droits régaliens, à l'évêque de Trèves, qui lui était resté fidèle, et se fait du clergé un auxiliaire puissant contre les nobles. Othon rentra en France, en 946; et cette fois ce fut pour secourir Louis d'Outre-mer, qu'Hugues le Grand, son vassal, retenait prisonnier. Il s'avance jusqu'auprès de Paris, et va assiéger Rouen; mais abandonné par le comte de Flandre, son allié, et contraint de retourner dans ses États, il fait excommunier par un concile, Hugues, qu'il n'avait pas pu vaincre. Il assembla, en 949, un nouveau concile à Ingelheim, où Louis parut en suppliant; mais Hugues, quoique cité juridiquement, refusa de s'y rendre. L'année précédente, les Danois avaient fait une irruption en Allemagne, et tué le margrave de Sleswig. Othon leur reprend cette ville, met en sûreté ses frontières, et leur accorde la paix, à condition qu'ils embrasseront le christianisme. Il rentre, en 951, dans la Bohême révoltée, bat le duc Boleslas, et l'oblige à se faire baptiser avec tous ses sujets. Othon pensait sans doute à renouveler l'empire de Charlemagne. L'ambition de Bérenger, marquis d'Ivrée, lui offrit l'occasion de reconquérir l'Italie. La guerre civile embrase l'Allemagne d'un bout à l'autre; Ludolphe y fait entrer les Hongrois, qui s'avancent jusque sur les bords du Rhin, et ravagent tous les pays qu'ils traversent. Il fallut dix années à Othon pour chasser ces barbares, toujours défaits et jamais vaincus; enfin il remporta sur eux, près du Leck, une victoire si éclatante, qu'ils n'osèrent plus désormais former de tentatives sur l'Allemagne. Aussitôt que l'Allemagne est pacifiée, Othon se dispose à retourner en Italie. Il est couronné de nouveau roi des Lombards, en 961; il marche sur Rome, dont on lui ouvre les portes, prend les noms de César et d'Auguste, et se fait couronner Empereur par le pape Jean XII, qui lui prête serment de fidélité sur le tombeau de saint Pierre. De son côté Othon confirme au pape les donations de Pepin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Mais tandis qu'il achève de soumettre la Lombardie, le pape se ligue avec Adalbert, fils de Bérenger, qui s'était refugié chez les mahométans alors cantonnés sur la côte de Provence. L'Empereur retourne à Rome, et assemble un concile, qui dépose Jean, et qui élit à sa place Léon VIII, en 963. Le nouveau pape, le sénat et le clergé de Rome, furent contraints d'accorder à Othon et à ses successeurs le droit de nommer au saint-siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes : on fit en même temps un décret portant que les Empereurs auraient le droit de se donner tels successeurs qu'ils jugeraient à propos. Jean, qui s'était tenu caché pendant qu'Othon était à Rome, y revient aussitôt qu'il en est parti, et soulève les Romains, qui chassent le nouveau pape. L'Empereur est obligé de mettre le siége devant Rome; et il ne s'en empare qu'après une vigoureuse résistance. Les Romains lui prêtent serment

d'obéissance, bien décidés à ne pas le tenir; et Othon retourne en Allemagne, en 965, apaiser la révolte des Lorrains contre son frère Bruno, archevêque de Cologne. Dès qu'il s'est éloigné, les Romains expulsent le pape Jean XIII, dont ils connaissent l'attachement à l'Empereur, et se flattent de rétablir le gouvernement républicain, dont ils avaient conservé les anciennes formes. Othon repasse les Alpes en 967 : à son approche les Romains effrayés rappellent le pape; mais leurs tardives soumissions ne peuvent fléchir l'Empereur : il fait pendre une partie des sénateurs, et livre le préfet de Rome au pape, qui, après l'avoir traité de la manière la plus ignominieuse, le jette dans une prison où il meurt de misère. L'Empereur demande en mariage, pour son fils Othon, Théophanie, fille de Nicéphore-Phocas, et lui prend, pour servir de dot à la jeune princesse, la Pouille et la Calabre, qu'il ne put conserver. Enfin il retourne victorieux dans la Saxe, en 971, fait princes l'archevêque de Mayence et plusieurs autres prélats d'Allemagne, et meurt, le 3 mai 973, à Minsleben, dans la Thuringe.

OTHON II, dit *le Roux*, empereur d'Allemagne, né en 955, était fils d'Othon le Grand, et d'Adélaïde de Bourgogne. Son père avait eu la précaution de le faire élire et sacrer roi de Germanie, avant son départ pour l'Italie (961), et l'avait associé un peu plus tard à l'Empire. Tranquille sur des droits si bien établis, Othon, après la mort de son père, se contenta d'être proclamé dans une assemblée à Magdebourg. Dans le même temps, Henri de Bavière, son cousin, fut couronné Empereur par l'évêque de Freisingen; et l'Allemagne se partagea entre les deux rivaux. Othon marche contre son compétiteur, qui n'avait point encore d'armée, bat séparément les Danois, le duc de Bohême et les Polonais, qui s'étaient déclarés pour le duc de Bavière, et l'exile à Elrick avec l'évêque d'Augsbourg, son partisan. Lothaire, roi de France, veut profiter des troubles qui agitent l'Allemagne, pour renouveler ses prétentions sur la Lorraine. Othon assemble aussitôt une armée de 60,000 hommes, avec laquelle il désole la Champagne, et s'avance jusqu'à Paris : mais, à son retour, il est défait au passage de l'Aisne, et il se jette dans la forêt des Ardennes, pour échapper à l'ennemi. Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé *Grisegonelle*, l'y poursuit sans relâche, et lui propose de vider la querelle par un duel, suivant les règles de l'ancienne chevalerie. Mais Othon refuse le combat. En 980, il conclut la paix avec le roi de France, et donne l'investiture de la basse Lorraine à Charles, frère de Lothaire, qui lui en fait hommage à genoux. Ce fut le motif qu'Hugues Capet allégua pour l'exclure du trône. Tandis qu'Othon s'affermissait en Allemagne, le pape Boniface VII, expulsé de son siége par les Romains, implorait la protection des empereurs grecs, qu'il redoutait moins que les Allemands. Othon passe les Alpes, en 981, entre à Rome sans obstacle, et fait massacrer, dit-on, le tribun et les principaux sénateurs qu'il avait invités à dîner. Son mariage avec Théophanie, belle-fille de l'empereur Nicéphore-Phocas, semblait lui donner un titre de plus sur le midi de l'Italie : il entre avec une armée nombreuse dans la Calabre et la Pouille, s'empare de Tarente, en 982, et livre un combat sanglant près de Basentello, aux Grecs et aux Sarrasins réunis. La trahison des Bénéventins lui arrache la victoire : les Allemands sont mis en fuite. Othon, admis comme passager sur une galère grecque, séduit le capitaine, qui le conduit près de Rossano, où sa rançon devait lui être payée : mais, profitant de l'absence de ses surveillants, il se jette à la mer, et gagne le rivage. La division qui s'était mise entre les Grecs et les Sarrasins, laisse à Othon le temps de recueillir les débris de son armée. Il convoque à Vérone une assemblée des états de Lombardie et d'Allemagne, et fait déclarer Empereur son fils, âgé de 3 ans. Il punit les Bénéventins de leur trahison, en saccageant leur ville, et revient à Rome, où il meurt de chagrin, le 7 décembre 983, avec la réputation d'un prince cruel.

OTHON III, fils unique du précédent, né en 980, fut sacré Empereur à Aix-la-Chapelle en 983. Henri de Bavière, qui avait déjà disputé la couronne à Othon II, troubla une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. S'emparant de la personne du jeune Empereur, il le conduisit à Magdebourg; mais les prélats et les seigneurs le forcèrent de céder la régence à l'impératrice mère. Othon III passa les Alpes en 996, assiégea Milan, s'empara de cette ville, et y fut couronné roi des Lombards; puis, ayant fait élire pape Grégoire V, son parent, il vint à Rome pour recevoir la couronne impériale des mains du nouveau pontife, et retourna en Allemagne pour s'opposer aux incursions des Slaves. Il revint deux fois en Italie, la première fois pour rétablir sur le saint-siége Grégoire V, qui en avait été chassé par Crescentius; la deuxième fois pour chasser les Grecs et les Sarrasins du pays de Naples; mais s'étant arrêté à Rome pour y attendre l'arrivée de ses troupes, il y fut assiégé dans son palais par les Romains révoltés, n'eut que le temps de s'enfuir avec le pape pour se soustraire à la fureur de la populace, et mourut à Paterno en 1002, empoisonné par la veuve de Crescentius, qui s'était insinuée dans ses bonnes grâces afin de mieux trouver l'occasion de venger la mort de son mari, à qui ce prince avait fait trancher la tête.

OTHON IV, empereur d'Allemagne, né vers 1175, était le 3e fils de Henri, duc de Bavière, surnommé *le Lion*, et de Mathilde, princesse d'Angleterre. Il se rendit de bonne heure à la cour de Richard Cœur de Lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui assigna plusieurs domaines dans ses États. Après avoir servi Richard avec un grand zèle dans ses guerres contre Philippe Auguste, Othon, qui avait conservé ou s'était créé un grand nombre de partisans en Allemagne, fut élu Empereur à la mort de Henri VI, en 1197, par une portion des électeurs assemblés à Cologne, puis reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Il confirma les droits dont jouissaient les villes d'Italie, fit de grandes concessions au pape Innocent III, qui le couronna en 1209, et l'excommunia peu de temps après, parce qu'il voulait enlever à Frédéric la Pouille, seule portion que ce jeune prince conservât de l'héritage paternel. Soutenu par le roi d'Angleterre, Othon conserva sa puissance en Allemagne, et s'unit à Jean sans Terre pour faire la guerre au roi de France. Il s'était avancé en Flandre avec une armée de plus de 120,000 hommes, lorsqu'il fut défait entièrement à

Bouvines par Philippe Auguste. Honteux de cette défaite Othon se retira dans le duché de Brunswick, où il passa 4 ans oublié, et il mourut dans le château de Hartzbourg en 1218, après s'être fait relever de l'excommunication. Comme il ne laissait aucun enfant de ses deux mariages avec Béatrix, fille de Philippe, et avec Marie, fille du duc de Brabant, Frédéric II lui succéda sans obstacle.

OTHON DE FREISENGEN, célèbre chroniqueur, né vers la fin du 11e siècle, fils de Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Après avoir fait ses premières études à Nuremberg, il se rendit à Paris pour fréquenter les cours de l'université, déjà fameuse. L'amour de la retraite le porta à embrasser la règle de Saint-Bernard dans le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Ses vœux se bornaient à finir ses jours dans ce poste tranquille; mais son frère, Conrad III, devenu Empereur, le rappela en Allemagne, et le plaça sur le siége épiscopal de Freisengen. Othon suivit Conrad dans son expédition de Syrie, et vint reprendre l'administration de son diocèse. Il mourut en 1158 dans l'abbaye de Morimond, où il était allé revoir quelques amis de sa jeunesse. On a de cet illustre prélat une *Chronique* en VII livres, depuis la création du monde à 1146. Les quatre premiers livres ne sont qu'une compilation d'Orose, d'Eusèbe, d'Isidore de Séville, de Bède, etc.; mais les trois derniers sont intéressants, surtout pour l'histoire d'Allemagne. Cette chronique a été continuée jusqu'à l'an 1210 par Othon, abbé de Saint-Blaise. On a encore de l'évêque de Freisengen un *Traité de la fin du monde, du Règne de l'Ante-Christ et du Jugement dernier*, et deux livres *De gestis Friderici I Ænobarbi*. Cette vie de Frédéric Barberousse a été continuée depuis l'an 1157, où s'arrête Othon, jusqu'en 1160, par Radewik, chanoine de Freisengen, et terminée par un anonyme. Les ouvrages d'Othon ont été publiés par Cuspinianus, 1515, in-fol., réimprimés à la suite du poëme de Gonthier (*de Gestis Friderici I*), 1569, in-fol., avec une préface de Mélanchton; et enfin dans le tome VIII de la *Biblioth. Patrum cisterciensium* de Tissier. La *Vie* de Frédéric Barberousse a été insérée par Muratori dans le tome VI des *Rerum italicarum. scriptores.*

OTHON ou **OTTON** (George), orientaliste allemand, naquit en Hesse, en 1634, et de Sattenhausen, sa ville natale, passa fort jeune dans une maison de Gœttingen, d'où on l'envoya continuer ses études à Heiligenstadt à l'école des jésuites. Ceux-ci, sans doute, auraient voulu le retenir pour être un des leurs, mais, quoique songeant dès lors à la carrière de l'enseignement, le jeune homme aima mieux aller se perfectionner à Brême, à Gœttingen, à Marbourg, où il se livra sérieusement pour la première fois à son goût des langues orientales. Il remplit ensuite à Detmold, à Hanau, à Cassel, diverses fonctions scolaires, se délassant des trop faciles langues de l'Occident par l'étude des dialectes sémitiques; des classiques trop universellement connus que nous ont légués la Grèce et Rome par la littérature des rabbins. La philosophie, la physique l'occupaient aussi; et quelque imparfaites que pussent être, surtout en cette dernière science, des solutions sur des matières pour lui secondaires et comme épisodiques, on ne saurait lui refuser, non-seulement de l'activité d'esprit, mais encore de l'originalité, de la hardiesse. L'université de Marbourg fut donc bien inspirée quand, en 1679, à la mort de Cyriac Lentulus, elle remplaça par Othon l'orientaliste qu'elle venait de perdre. La chaire d'Othon, au reste, n'était pas si exclusivement consacrée au culte des langues orientales, qu'il n'eût de plus à y professer le grec et la poésie. Voué à l'érudition et aux devoirs de sa charge, la vie d'Othon n'offre pas l'ombre d'un événement. Il mourut presque octogénaire, le 28 mai 1713. Son principal ouvrage est sa *Synopsis institutionum samaritanarum, rabbinicarum, arabicarum, æthiopicarum et persicarum.*

OTHONIEL (Bible), premier juge des Israélites dans la terre promise, était parent de Caleb, dont il épousa la fille, Axa, après s'être emparé de la ville chananéenne de Kariath-Sepher. Dans la suite, ses compatriotes ayant été 8 ans soumis au joug du roi de Mésopotamie, Chusan-Rasathaïm, Othoniel devint leur libérateur l'an 1405 avant J. C., et fut nommé chef suprême du peuple, sous le nom de juge. Il gouverna 40 ans en paix, et mourut l'an 1365 avant J. C.

OTT (Pierre-Charles, baron d'), feld-maréchal autrichien, né à Battorkez en Hongrie, entra de bonne heure au service, et eut le grade de major général dans la campagne contre les Turcs, en 1789. Il fit partie de l'armée destinée contre la France, en 1793, et combattit avec distinction en plusieurs occasions, surtout à l'attaque du camp de Famars et à celle de Marchiennes. L'année suivante, il fit la campaque des Pays-Bas. En 1796, il fut appelé à l'armée de Wurmser, en Italie. Sa première opération fut de conduire une partie de l'avant-garde pour jeter des secours dans la place de Mantoue. En 1797, il fut promu au grade de fel-maréchal-lieutenant, et continua de commander en Italie. Dans la campagne de 1799, il eut plusieurs occasions de se signaler, sous les ordres de Suwarow. A la bataille de Novi, il commandait une partie de l'aile droite. Il assiégea ensuite Ancône, et occupa une partie des États du pape; puis, se reportant sur le Piémont, sous le commandement de Mélas, sa division eut, le 4 novembre, un engagement très-vif et très-opiniâtre avec la division française commandée par le général Grenier, entre Savigliano et Marenne, et réussit à enfoncer l'infanterie française, qui se retira sur Savigliano. Ott la poursuivit; et, appuyé par le général Mitrowski, il attaqua cette ville, et s'en rendit maître, ce qui contraignit le centre de l'armée ennemie à faire un mouvement de retraite. Ott fit prisonniers 600 Français laissés à Ronchi. Après le combat de Fossan, les Français furent obligés de replier tous leurs postes; Ott se porta en avant par le val de Grana, jusqu'au fort de Demont. La prise de Coni ne tarda pas à couronner ces succès. Au printemps suivant, Mélas ayant conçu le projet d'une attaque générale sur tous les passages des Apennins, afin de séparer le corps de Gênes du reste de l'armée française, Ott fut chargé de déboucher par la vallée de la Trébia contre l'extrême droite des Français. Il attaqua le Monte-Cornua, et s'en rendit maître, après avoir essuyé une vive résistance. Ce poste fut repris; cependant les Autrichiens forcèrent Masséna de se resserrer auprès de Gênes : Ott l'attaqua à l'est de la ville; mais il échoua dans sa ten-

lative. Les opérations de Mélas, secondées par la flotte anglaise, mirent bientôt ce général à même d'effectuer le blocus de Gênes; ce fut le baron d'Ott qu'il en chargea en lui donnant 40,000 hommes. Ott commença par rassembler ses forces à Polcevera; et le 30 avril, il fit une attaque générale, soutenue par l'amiral anglais Keith. Les Français, d'abord surpris par ce mouvement combiné, parurent céder; et déjà le général autrichien avait fait préparer des échelles pour l'assaut : mais ils reprirent courage, et après avoir repoussé les Autrichiens sur les divers points, ils reprirent le fort de Quezzi. Voulant ensuite s'emparer du Monte-Cretto, ils furent rejetés dans la ville par Ott. Le 4 juin, ce général accepta, de concert avec Keith, la capitulation de Masséna, et prit possession de la place. Mais, ayant cherché à faire sa jonction avec le gros de l'armée autrichienne, il essuya un échec, le 9 juin, auprès de Montebello. La paix de l'année suivante interrompit cette partie de sa carrière. En 1805, il partagea de nouveau les revers de l'armée autrichienne. Dans la seconde guerre contre la France, en 1808, il fut chargé du commandement de l'insurrection des nobles hongrois : mais cette opération ne fut que d'un très-faible secours. Ott mourut à Pesth, le 10 mai 1809.

OTTAVI (Joseph), orateur renommé à l'Athénée royal de Paris, naquit à Ajaccio, le 24 juillet 1809. Sa mère, Marie d'Ornano, était fille unique de Napoléon Bonaparte, grand-oncle de l'empereur. Confié aux soins des frères de la doctrine chrétienne, le jeune Ottavi se distingua par une prodigieuse facilité à tout retenir et à tout comprendre. En 1821, il put, grâce à la générosité de son oncle, le général d'Ornano, aller étudier au collége d'Avignon, où, pendant 3 années, il obtint tous les prix. Au bout de ce temps, il retourna à Ajaccio et y termina ses études. En 1828, il vint à Paris pour faire son droit; mais, après avoir subi les premiers examens, il déserta cette carrière pour se livrer au plaisir de pérorer dans différentes sociétés littéraires, et surtout dans les soirées du café Procope, où ses improvisations pittoresques et chaleureuses lui attirèrent de nombreux applaudissements. Alors sa vocation fut décidée, et il se voua tout entier aux exercices de la parole. Ottavi marcha de triomphe en triomphe. Mais ses travaux et ses veilles altérèrent sa santé; il mourut le 9 décembre 1841. Une commission, présidée par le baron Taylor, et composée d'hommes de lettres et d'artistes, au nombre desquels figuraient MM. de Balzac, Léon Gozlan, Pitre, Chevalier, Charlet, etc., lui fit élever un monument au cimetière du Père-Lachaise. Les œuvres d'Ottavi, réunies et publiées par M. Léon Gozlan, l'un de ses amis, sous le titre de l'*Urne*, avec une notice biographique, Paris, 1843, in-8°, sont loin de répondre à la réputation dont il jouissait.

OTTAVIANI (Jean), dessinateur et graveur, né à Rome en 1735, fut élève de Wagner. Il est principalement connu par la gravure des *Loges de Raphaël au Vatican*.

OTTAVIANI (Charles), frère du précédent, a gravé 10 des 33 planches publiées sous le titre suivant : *Le pitture della capella pontificia Quirinale, opera di Guido Reni, disegnate da Pietro Angeletti, ed incise da Giov. e Carlo fratelli Ottaviani.*

OTTER (Jean), orientaliste, né en Suède en 1707, abjura le luthéranisme, et alla à Paris, où le comte de Maurepas, frappé de ses dispositions pour les langues, l'envoya dans le Levant en qualité d'agent du commerce français. A son retour, récompensé par une pension et une chaire de professeur de langue arabe, il mourut le 26 septembre 1748. Il avait été, cette même année, reçu membre de l'Académie des inscriptions. On a de lui : *Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Thamas-Kouli-kan*, Paris, 1747, 2 vol. in-12. L'*Éloge* d'Otter, par Bougainville, est dans le *recueil* de l'Académie de France, tome XXIII.

OTTH (Adolphe), médecin et voyageur, naquit à Berne, le 2 avril 1803. Après avoir fait ses études de collége, il se rendit, en 1821, à Genève, où il apprit le français et la botanique. Il alla ensuite étudier pendant 2 ans à Berlin, où il se fit recevoir docteur, et vint passer, à Paris, l'hiver de 1828 à 1829. Cependant il abandonna la médecine pour se livrer exclusivement à la botanique et à la zoologie, sciences sur lesquelles il méditait un grand ouvrage. Au printemps de 1837, il partit de Berne pour venir faire, dans le midi de la France, des recherches relatives à ses travaux favoris; il se rendit de là à Alger, d'où il rapporta une série de vues qu'il publia sous le titre d'*Esquisses africaines dessinées pendant un voyage à Alger* (Berne, 1838-39, 6 livraisons in-fol. de 5 planches chacune). Aussitôt après la publication de ses *Esquisses*, Otth, qui avait pris goût aux voyages, quitta de nouveau sa famille et visita rapidement Trieste, Ancône, Athènes, Corfou, toute la Syrie et l'Égypte. Il avait déjà fait une ample moisson d'objets rares et d'observations curieuses, lorsqu'il mourut de la peste à Jérusalem, le 16 mai 1839. On craint que ses collections et son journal de voyage ne soient tombés en mauvaises mains, et perdus pour le monde savant.

OTTINI (Pascal), peintre, né à Vérone vers 1570, mort en 1630, fut élève de Félix Brusaforti. Ses compatriotes le regardent comme un des peintres qui ont le plus approché de Paul Véronèse. Son chef-d'œuvre est un *saint Nicolas* que l'on voit dans l'église St.-George, à Vérone.

OTTO (Éverhard), savant jurisconsulte, antiquaire et philologue, né en 1685 à Ham (Westphalie), fut professeur à l'université d'Utrecht pendant près de 20 années, et mourut syndic à Brême, en 1756. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont : *de Ædilibus coloniarum et municipior. liber singularis*, etc., nouvelle édition augmentée, 1732, in-8°; *Thesaurus juris romani*, 1725, 4 vol. in-fol.; 1733-1735, 5 vol. in-fol.; *Ad Instituta Justiniani notæ criticæ et commentaria*, 3e édition, 1760, in-4°; *De tutelâ viarum publicarum liber*, 1731, in-8°. Bouchaud n'a fait que reproduire cet ouvrage dans les *mémoires* qu'il a lus à l'Institut, sur la police des Romains concernant les grands chemins.

OTTO (Louis-Guillaume), comte de Mosloy, né en 1754 dans le grand-duché de Bade, vint perfectionner ses études à Paris, accepta la place de secrétaire du chevalier de la Luzerne, ambassadeur français en Bavière, entra ensuite au ministère des affaires étrangères, fut chargé successivement, sous les gouvernements répu-

blicain, consulaire et impérial, de plusieurs missions importantes à Berlin, à Londres. On le relégua, quelque temps après (1803), dans une des cours électorales d'Allemagne (Munich); et il sut faire de ce poste, ordinairement secondaire, un poste d'observation de la plus haute importance. L'Allemagne allait être le théâtre de grands évènements : l'Autriche ayant formé, en 1805, une nouvelle coalition avec la Russie et l'Angleterre, contre la France, voulut y attirer la Bavière. Otto, qui avait su auparavant déterminer l'électeur à conclure un traité avec la France, n'eut pas plutôt connu les intentions hostiles de l'Autriche, et appris que ses colonnes s'ébranlaient pour occuper la Bavière, qu'il dépêcha en toute hâte son secrétaire de légation, pour en donner avis à l'empereur, qui se trouvait à cette époque, au camp de Boulogne. Comprenant le danger de sa position, Napoléon n'hésita point : il leva le camp, et porta son armée sur les rives du Rhin. Un mois était à peine écoulé, et déjà il était devant Ulm, etc. Pendant ce temps, Otto avait réussi à faire partir l'électeur pour Wurtzbourg; et ce prince ne rentra dans sa capitale qu'après l'évacuation des Autrichiens et l'arrivée des troupes françaises. On connait tous les évènements de cette mémorable et rapide campagne. Napoléon témoigna hautement à Otto sa satisfaction pour l'éclatant service qu'il en avait reçu; il le fit conseiller d'État et grand officier de la Légion d'honneur, et lui accorda le titre de comte de Mosloy. Les hostilités ayant cessé, Otto continua de résider à Munich, où il jouit d'une grande considération, due à ses talents, et aux services qu'il avait rendus à cette cour, en la rattachant au système politique du vainqueur. Après la campagne de 1809, Otto fut envoyé à Vienne, en qualité d'ambassadeur; et ce n'était pas une médiocre preuve de son habileté que de réussir auprès d'un monarque qui devait naturellement lui imputer la défection du cabinet de Munich, en 1805 et en 1809. Ses manières nobles et conciliantes lui firent exercer, à un haut degré, l'art de rapprocher les esprits. Il eut une grande part au mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, dont il échangea les conditions. Il fut rappelé le 21 mars 1813. A cette époque, la politique vacillante de l'Autriche donnait des inquiétudes au cabinet français et l'on crut qu'un des seigneurs de l'ancienne cour, qui passait pour fort habile dans l'art des séductions, pouvait seul maintenir l'alliance. Otto retourna donc à Paris, et fut fait ministre d'État. Vers la fin de 1813, il fut envoyé dans la 11e division militaire (à Mayence), en qualité de commissaire extraordinaire. Mais il ne put seulement arriver à sa destination. A la première restauration des Bourbons, Otto reçut une commission extraordinaire du roi, pour la 21e division militaire. Arrivé à Limoges, il publia, le 6 juin 1814 une proclamation, dans laquelle il résuma avec beaucoup d'art les principaux avantages que le retour des Bourbons procurait à la France. Des intrigues empêchèrent qu'à son retour de cette mission il fût compris dans la partie active du conseil d'État. Il fut très-sensible à cet oubli : aussi, lorsque Napoléon revint en France, en mars 1815, Otto crut-il pouvoir accepter une des places de sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères. Après la bataille de Waterloo, il fut chargé d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement anglais, relative à la sûreté de la personne de Napoléon; mais, n'ayant pu obtenir de passeport pour se rendre en Angleterre, il ne dépassa point Calais. A partir de cette époque, il vécut dans la plus grande obscurité, et mourut à Paris, le 9 novembre 1817.

OTTO VÆNIUS. *Voyez* **VEEN.**

OTTOBONI. *Voyez* **ALEXANDRE VIII.**

OTTOCARE II, dit *le Victorieux*, roi de Bohême dans le 13e siècle, signala le commencement de son règne par d'importantes et glorieuses conquêtes. Il se trouvait en 1270 le prince le plus puissant de l'Allemagne, et refusa avec dédain le titre d'Empereur que lui offraient les électeurs. Rodolphe de Habsbourg, son grand maréchal, fut élu, et somma son ancien seigneur de lui rendre hommage. La guerre s'engagea, et le superbe Ottocare fut contraint de plier les genoux devant celui qui avait été un de ses serviteurs, et dont il devenait le grand échanson. Il reprit bientôt les armes, fut vaincu, et tomba percé de coups à la bataille de Laa, le 26 août 1278. Son fils Wenceslas lui succéda sur le trône de Bohême.

OTTOMAN. *Voyez* **OSMAN Ier.**

OTTONAJO (Jean-Baptiste dell'), canzoniere italien, sur lequel on a peu de renseignements, était de Florence. Il y remplissait la charge de héraut de la seigneurie, et mourut vers 1559. Ses *Canzoni*, composées comme les anciens vaudevilles français, sur des anecdotes récentes et dans lesquelles il passait en revue les modes et les ridicules de ses compatriotes, firent longtemps les délices des beaux esprits de l'Italie.

OTTONELLI (Jules), littérateur italien, né en 1550, dans les environs de Fano, reçut le grade de docteur en droit à l'université de Ferrare, et s'attacha ensuite au duc de Modène, Alphonse II, qui le chargea de plusieurs négociations importantes. Revenu dans son pays, il y mourut le 3 août 1620. Entre autres écrits, on a de lui : *Discorso sopra l'abuso del dire* sua Santità, sua Maestà, sua Altezza, *senza nominare il Papa, l'Imperadore, il Principe; con le difese della* Gerusalemme liberata *dalle opposizioni degli accademici della Crusca*, Ferrare, 1586, in-8°; *Annotazioni* di Alessandro Tassoni *sopra il Vocabolario degli accademica della Crusca*, Venise, 1698, in-fol.

OTTONELLI (Jean-Dominique), jésuite italien, neveu du précédent, naquit à Fanano en 1584, et entra dans la compagnie de Jésus, à Rome, en 1602. Après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, suivant l'usage de l'institut, il fut recteur des collèges de Recanati et de Fermo. Mais la plus grande partie de sa vie se passa à Florence, où il partageait son temps entre les fonctions du ministère et la composition d'ouvrages utiles et pieux, dont quelques-uns portent le nom emprunté de *Domenico Lelonati*. Ce pieux jésuite mourut le 14 mars 1670.

OTTONI (dom Lucien-Degli), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goïto, près Mantoue, se voua à l'état monastique dans l'abbaye de Saint-Benoît à Padolirone, en 1507. Il était versé dans la langue grecque, et savant théologien. Il fut élu abbé de Pomposc et député au concile de Trente, par les supérieurs

de sa congrégation. Il mourut dans le monastère de Padolirone, en 1528. Il a traduit du grec en latin le *Commentaire de saint Jean Chrysostome sur l'Épitre aux Romains*.

OTWAY (Thomas), poëte dramatique anglais, né à Trottin dans le comté de Sussex le 3 mars 1651, mort le 14 avril 1685, fut à la fois auteur et acteur, et, malgré le succès qu'obtinrent plusieurs de ses pièces, n'en vécut pas moins dans un état de misère bien honteux pour la philanthropie anglaise. Enlevé dans la force de l'âge, Otway ne put remplir toute la mesure de son talent. Toutefois ses compatriotes, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakspeare. Les *OEuvres* d'Otway ont été recueillies, 1736, 2 vol. in-12; réimprimées en 1768, 3 vol. in-12. Parmi ses comédies il n'en est aucune qui lui ait survécu; mais trois de ses tragédies : *Venise sauvée, don Carlos*, et *l'Orphelin ou le Mariage malheureux*, ont été traduites en français dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. *Venise sauvée*, dont il prit le sujet dans la *Conjuration de Venise*, de Saint-Réal, a été imitée par Lafosse dans *Manlius*, et son *Don Carlos* a inspiré Schiller. Ce sont là les véritables titres d'Otway, qui, malgré ses défauts, tiendra toujours un rang honorable sur le théâtre anglais.

OUBOUCHA, ou, suivant les écrivains chinois, **OU-BA-CHÉ**, était kan ou prince mogol de la tribu des Tourgauts, établie dans les steppes qui sont entre le Don et le Volga, lorsque, à la fin de 1770, il disparut subitement avec tout son monde, emmenant quelques officiers et soldats russes qui auraient pu faire connaître sa marche, et se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à la domination chinoise. Avant d'habiter le territoire russe, les Tourgauts avaient quitté le pays qui sépare la Toula et l'Orgou, pour fuir l'oppression des souverains kalmouks; mais ne pouvant s'accommoder des institutions régulières que la cour de Russie voulait introduire parmi eux, et décidée par les intrigues du gouvernement chinois, cette population avait pris la résolution de rentrer dans les contrées dont elle était originaire. Composée de 50,000 familles, et formant une masse de 300,000 individus, la tribu des Tourgauts arriva sur les bords de la rivière d'Ili en août 1771, après avoir éprouvé de grandes pertes dans une marche de 8 mois à travers les déserts de la Grande-Tartarie, et en combattant d'autres hordes qui voulaient s'opposer à son passage. L'empereur de la Chine, prévenu du départ des Tourgauts, avait pris des mesures pour les recevoir. Il leur assigna des terres sur les bords de l'Ili, et Oubouchа, appelé à la cour impériale, y reçut des honneurs et des présents. On ignore l'époque de la mort de ce kan; mais il est probable qu'il revint finir ses jours parmi les siens. On trouve des détails sur cette transmigration des Tourgauts dans le tome II des *Mémoires concernant les Chinois*.

OUDEAU ou **ODEAU** (Sœur Françoise), religieuse du monastère de Saint-Louis de Poissy, où elle mourut en 1644, a donné une traduction des *Sermons méditatifs du dévot P. saint Bernard, abbé de Clairvaux, sur les cantiques*, etc., Paris, 1621, in-8°.

OUDEAU (Joseph), l'un des premiers prédicateurs qui aient cherché à corriger l'éloquence chrétienne des défauts dont l'avaient infectée le mauvais goût et l'imitation exagérée des orateurs profanes, était né à Grai, en 1607. Sa reconnaissance pour les jésuites, ses premiers maîtres, le détermina, en 1626, à entrer dans la société; mais il ne voulut point s'y attacher par des vœux irrévocables. Après avoir professé, pendant sept ans, les humanités et la rhétorique, il se livra tout entier à la prédication, avec un succès que ne justifient qu'en partie les Sermons qui nous restent de lui. Il brilla tour à tour dans les principales chaires de Paris et de Lyon, et se retira, à Besançon, où il mourut, le 25 octobre 1668. On a de Joseph Oudeau : les *Panégyriques des fondateurs des ordres religieux*; l'*Illustre criminel*, etc.

OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte, né à Lille, publia, en 1571, les *Chroniques et Annales de Flandre de* 620 *à* 1476, Anvers, in-4°. Il est à regretter qu'il n'ait point continué cet ouvrage, précis plein de recherches et d'exactitude de tout ce qu'on avait écrit avant lui sur cette province.

OUDENARDE (Robert van), peintre, né à Gand, en 1663, fut successivement élève de Mierhop et de Van Cleef. A l'âge de 22 ans, il se rendit à Rome, où Carle Maratte l'admit à son école, et lui prodigua tous les soins que méritaient ses rares dispositions. Dans ses moments de loisir, il cultivait la gravure à l'eau-forte. Il se permit de graver, par ce procédé, un *Mariage de la Vierge*, que son maître peignait encore. Cette planche se répandit dans Rome, et Carle Maratte, irrité, chassa Oudenarde de son atelier. L'élève qui n'avait pas eu l'intention d'offenser son maître, fut au désespoir, et il resta pendant six semaines sans toucher à ses pinceaux ou à sa pointe. Maratte, touché de son repentir, et fâché de s'être montré trop sévère, lui pardonna. Depuis cette époque les deux artistes furent étroitement liés. Oudenarde s'occupa sérieusement de la gravure; et c'est sous les yeux mêmes de Maratte qu'il grava la plupart des compositions de ce maître, il grava aussi : *Numismata virorum illustrium ex gente Barbadigâ*; fort rare et recherché des curieux. Impatient de revoir sa patrie dont il était absent depuis 37 ans, il alla se fixer dans sa ville natale, où il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743. Également habile dans l'histoire et dans le portrait, il orna de ses tableaux la plupart des églises de Gand. Il ne pouvait suffire aux travaux qui lui étaient demandés. Sa manière de peindre et de dessiner tient beaucoup de celle de Maratte. Sa couleur est vigoureuse, sa touche franche et facile, son dessin correct; sa composition est belle, sévère et spirituelle.

OUDENDORP (François van), né à Leyde, le 31 juillet 1696, fut élève de Perizonius, de Gronovius, de Pierre Burman l'ancien, et marcha dignement sur leurs traces. Il enseigna d'abord les humanités dans les colléges de Nimègue, de Harlem, et se vit, en 1740, appelé à la chaire d'éloquence et d'histoire de l'université de Leyde, dont il fut un des principaux ornements jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1761. On a de lui : *Julius Obsequens, de prodigiis*, Leyde, 1720, in-8°; *Lucani Pharsalia*, ibid., 1728, in-4°; *Frontini stratagemata*, ibid., 1731, in-8°; *Julii Cæsaris commentarii de Bello Gallico*, etc., ibid., 1737, in-8°; *C. Suetonius Tranquillus*, ibidem, 1751, in-8°. On a recueilli, en un volume

in-4°, ses *Discours latins ou harangues académiques.*

OUDENHOVEN (Jacques van), originaire de Bois-le-Duc, et ministre de l'église réformée de Niewlekkerland, paraît avoir obtenu l'éméritat de ses fonctions pastorales en 1665, et il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur à ses recherches favorites sur l'histoire et les antiquités de sa patrie. Il vivait encore en 1682, où il publia ses *Antiquitates Cimbricæ renovatæ*, qui n'ont de latin que le titre, et sont écrites en langue hollandaise, ainsi que les autres productions de notre auteur, assez difficiles à trouver aujourd'hui.

OUDET (Jacques-Joseph), un des officiers les plus distingués de l'armée française, était né à Meynal, département du Jura, vers 1773. Entré volontaire dans un bataillon en 1791, il venait d'acquérir un grade supérieur sur le champ de bataille, quand Napoléon arriva d'Égypte. Oudet, dévoué aux institutions républicaines, prévit avec douleur un tyran dans le héros, et afficha hautement ses soupçons. Il fut relégué dans une province, comme adjoint de l'adjudant général Mallet, depuis si célèbre. On fait remonter à cette époque l'origine d'une société secrète qui menaça souvent la puissance de Napoléon. Tour à tour, rappelé à l'armée ou repoussé par la destitution et par l'exil, Oudet s'était trouvé en relation avec la plus grande partie des officiers, et il avait laissé en eux tous une impression profonde qui résultait de l'ascendant de sa parole et de son caractère. A l'époque de la conspiration de Moreau, il fut renvoyé le premier loin du centre des affaires; mais sa popularité militaire l'empêcha d'être jamais compromis essentiellement dans une instruction publique, quoique Méhée l'eût évidemment désigné comme chef des républicains de France, dans la brochure intitulée: *Alliance des jacobins avec le ministère anglais.* Il resta dans un oubli apparent jusqu'à la campagne de Wagram, où il commanda le 6e régiment supplémentaire de ligne. La journée qui a donné son nom à cette campagne mémorable mit le comble à sa gloire, et eût peut-être été le commencement d'une fortune plus digne de lui, s'il n'y avait honorablement succombé sous de nombreuses blessures. On trouvera sur cet officier des détails qui nous paraissent hasardés, dans le *Voyage en Moldavie*, de Cadet-Gassicourt, dans les *Mémoires du sergent Guillemard*, et dans ceux d'*une Contemporaine*. *L'Histoire des sociétés secrètes de l'armée*, par Nodier, 1814, in-8°, offre sur Oudet des renseignements curieux, et dont le temps a confirmé en partie l'authenticité.

OUDIN (César), fils d'un grand prévôt du Bassigni, fut aimé de Henri IV, qui le chargea de plusieurs missions importantes en Allemagne, et le nomma secrétaire-interprète pour les langues étrangères en 1597. Il mourut en 1625. On a de lui : une traduction de *don Quichotte*, 1639, 2 vol. in-8°; *Recueil de sentences et de proverbes*, traduit de l'espagnol, 1614, in-8°; deux *Dictionnaires*; espagnol et italien, refaits depuis par son fils aîné; une *Grammaire italienne*, 1645, in-8°; une *Grammaire espagnole*, 1675, in-12.

OUDIN (Antoine), fils aîné du précédent, le remplaça dans les fonctions d'interprète pour les affaires étrangères, fut envoyé, sous Louis XIII, en Savoie et à Rome, mérita l'amitié du pape Urbain VIII, donna des leçons d'italien à Louis XIV, et mourut en 1653. On a de lui : *Curiosités françaises, pour servir de supplément aux dictionnaires*, etc., 1649, 1656, in-8°; *Grammaire française*, etc., 1633, 1645, in-12; *Recherches italiennes et françaises*, ou *Dictionnaire*, etc., 1640, 2 vol. in-4°; *Trésor des deux langues espagnole et française*, ou *Dictionnaire*, etc., 1645, in-4°; *Histoire des guerres de Flandre*, traduite de l'italien, 1634, in-4°.— Oudin (*César*), probablement de la même famille, fut attaché à Mme de Sévigné, et lui dédia un *Recueil de divertissements comiques*, 1670, in-12.

OUDIN (Casimir), savant bibliographe, né à Mézières en 1638, entra chez les prémontrés à 17 ans, et, s'étant lassé de la vie monastique, se retira en Hollande, où il abjura ses vœux et sa religion. Il est auteur de plusieurs ouvrages de critique et de bibliographie ecclésiastique assez recherchés, mais pleins de sarcasmes contre ses devanciers et les écrivains de son ordre. On en trouve la liste dans les *Mémoires* de Niceron, tome X. Nous citerons seulement le plus remarquable : *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, etc., 1722, 3 vol. in-fol.

OUDIN (Charles), docteur en théologie, est auteur d'une traduction latine et française d'un discours de saint Jean Chrysostome, *qui prouve que personne ne souffre de vrais maux que ceux qu'il se fait soi-même*, 1664, in-12.

OUDIN (François), jésuite, né à Vignori, bourg de Champagne, le 1er novembre 1673, mort à Dijon, le 28 avril 1752, s'était rendu familières les langues grecque, latine, anglaise, italienne, portugaise et espagnole, sans négliger pour cela l'étude des livres saints et des Pères. On trouve quelques-unes de ses poésies dans les *Poemata didascalica*, dont il fut réellement l'éditeur, sous le nom de d'*Olivet*. Parmi les judicieuses remarques sur les classiques anciens on remarque : sa dissertation sur le *Culex*, tome VII des *Mémoires* du P. Desmolets, ses *Observations* répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, enfin, son édition des *Sentences* de P. Syrus, avec de courtes notes, 1734, in-8°. Il cultivait aussi la numismatique et les antiquités avec succès, et l'on cite son *Essai sur les Ambrons*, qui se trouve dans le 4e vol. des Pièces d'histoire et de littérature de Granet, et ses *Étymologies celtiques*, reproduites dans les *OEuvres posthumes* de Gédoyn. Tous ces travaux n'étaient que des distractions de la tâche qui lui avait été imposée par ses supérieurs, de conduire à sa fin une bibliothèque latine des écrivains de la société. Mettant en œuvre les matériaux amassés par ses prédécesseurs, Ribadeneira, Alegambe, Tournemine, etc., il acheva les 4 premières lettres de ce vaste répertoire, ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 700. Le P. Oudin a trouvé, dans Michault, de Dijon, un biographe que l'on peut consulter pour plus de détails.

OUDINET (Marc-Antoine), antiquaire et numismate, né à Reims en 1643, d'abord avocat et professeur distingué, ensuite garde des médailles du cabinet de Louis XIV, fut admis en 1701 à l'Académie des inscriptions, et mourut en 1712. Ce savant n'a laissé que quelques *Mémoires*, insérés dans le tome Ier du *Recueil* de l'Académie. On conserve de lui, à la bibliothèque du roi à Paris, l'*Histoire de*

l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a prononcé son *Éloge* à l'Académie.

OUDNEY (Walter), chirurgien et voyageur, était né, en 1791, à Édimbourg. Il fit ses études dans cette capitale de l'Écosse, parvint au grade de docteur et exerça son art sur les vaisseaux de l'État. On peut présumer que les récits de Mungo Park, Écossais comme lui, firent naître dans son esprit le désir de s'illustrer par des courses hasardeuses dans des contrées inconnues. Il demanda à poursuivre les découvertes commencées par Lyon. Il devait pénétrer jusqu'au Bournou, et y rester en qualité de consul. Un compagnon de voyage lui était indispensable; il représenta que Clapperton, officier de marine en retraite depuis 1815, possédait toutes les qualités désirables pour l'accompagner; ses intentions furent remplies suivant ses désirs. Tous deux arrivent à Malte et bientôt font voile pour Tripoli, en 1821; là, ils apprennent que Denham leur a été adjoint et ne tardent pas à le voir se réunir à eux à la fin de l'année. Durant leur séjour dans le Fezzan, Oudney fit, pendant les mois de juin, de juillet et d'août 1822, une excursion dans les cantons situés à l'ouest de Mourzouk, capitale de ce pays. Il était toujours le bien-venu auprès de ses grossiers habitants; tout ce qu'il racontait les remplissait d'admiration, et ils étaient d'autant plus disposés à ajouter une foi implicite à ses discours, que la vue des figures ornant la relation de Lyon, leur prouvait que ce voyageur avait peint fidèlement les objets qu'il avait eus sous les yeux. Un exemplaire de ce livre qui était en la possession d'Oudney, aida donc à gagner la confiance de ces peuples, et il en fut de même au Bournou; chaque jour, on demandait à le voir, et Denham nous apprend que le cheik auquel on en avait parlé, l'emprunta en cachette de l'un des domestiques des voyageurs, car il ne voulait pas que l'on sût qu'il avait désiré de le voir. Oudney prit part, avec ses compagnons, à une expédition que le cheik du Bournou entreprit contre le Monga, État situé dans l'ouest. A leur retour commença la saison des pluies, dont l'effet fut désastreux pour Clapperton et pour Oudney, que la fièvre attaqua violemment : il en fut de même de quelques Anglais de leur suite. Quand leur santé fut rétablie, ils partirent le 14 décembre 1823, avec une kufila, ou caravane, composée d'une vingtaine de marchands et de leurs domestiques, se dirigeant vers le Haussa, dans l'ouest. La fatigue et surtout la fraîcheur des nuits devinrent funestes à Oudney; la fièvre le reprit, la dyssenterie s'y joignit bientôt, et une toux continuelle annonça que sa fin approchait. En partant de Katagoum, où l'on avait passé quelques jours, on fut obligé de construire un appareil pour placer son lit sur le dos d'un chameau, car sa faiblesse excessive le forçait de rester couché. Il fallut s'arrêter à Mourmour : le 12 janvier 1824, il sortit de la tente où il avait passé la nuit; mais, à l'instant où l'on allait le guinder sur son chameau, Clapperton s'aperçoit qu'il était près de rendre le dernier soupir. Il le fait rentrer aussitôt, s'assied à côté de lui, et le voit expirer. Les derniers devoirs lui furent rendus par son compagnon, qui, resté seul dans une contrée barbare, fit entourer le tombeau d'un mur en terre pour le préserver des animaux carnassiers.

OUDOT (Charles-François), né à Beaune vers 1760, était commissaire du roi au baillage de cette ville, lorsque la révolution éclata. Partisan déclaré des principes qu'elle faisait triompher, il fut, à ce titre, député, par le département de la Côte-d'Or, à l'assemblée législative, puis à la Convention nationale où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Après le 31 mai 1793, Oudot fut adjoint à Lindet, en mission dans les départements de l'Eure et du Calvados. Sa qualité de magistrat le fit nommer membre du comité de législation; il montra quelque talent et des connaissances, surtout dans les discussions relatives à l'organisation judiciaire et à la loi sur le divorce. Oudot passa, en 1798, au conseil des Anciens, et fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vivement à la révolution du 18 brumaire; ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé conseiller à la cour de cassation lors de la réorganisation de ce corps, où il siégea jusqu'à la restauration. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, qui bannit les régicides, il alla se fixer à Bruxelles. La révolution de 1830 lui rouvrit les portes de la France, où il se hâta de revenir. Il y mourut en juin 1841. On a de lui : *Opinion sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8°.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Paris, en 1686, mort en 1755, fut élève de Largillière, peignit d'abord l'histoire, le portrait, le paysage et les fleurs, et se fit ensuite une réputation par ses tableaux d'animaux. Le musée de Paris en possède deux : la *Chasse au loup* et celle *au sanglier*. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux; mais son œuvre le plus estimé est sa suite de dessins pour les *Fables de la Fontaine*, Paris, 1755, 4 vol. in-fol.

OUEL ou **OWEL**, dit *le Bon*, en gallois *Hiwel-Dda*, souverain et législateur du pays de Galles, était fils du roi Cadell, et commença à régner en 907. Il conçut le projet, remarquable pour l'époque, de rétablir la législation de ses États sur des bases conformes à l'esprit national, travailla avec une sage lenteur à cette œuvre difficile, assembla un conseil, composé de clercs et de laïques, et entreprit le voyage de Rome pour soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par les représentants du peuple gallois. Ce prince mourut en 948. Son code, promulgué dès 940, a transmis le nom de son auteur à la postérité. Il a été imprimé, pour la première fois, en gallois, avec une traduction latine et des notes explicatives, par le docteur Wotton, sous le titre de *Leges Wallicæ*, 1730, in-fol., rare. Une nouvelle traduction a été entreprise en anglais, et commencée dans le *Cambrian register*, tome I et II, puis reprise et continuée dans le tome II du *Cambro-Briton*, 1821. La *Charte d'Hoel le Bon*, par M. A. B. M. (Mangourit), 1819, brochure de 26 pages, est, dans un cadre fictif, l'histoire résumée de cette charte.

OUEN (Saint), en latin *Audœnus*, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né à Sanci près de Soissons, et fut élu en 639 évêque de Rouen. Ce prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de sagesse, usa plusieurs fois de l'ascendant de ses lumières et de ses vertus pour concilier les princes français, et mourut à Clichy en 683, le 24 août, jour où l'Église célèbre sa fête. On a de lui une *Vie de saint Éloi*, publié par Surius dans les *Vitæ sanctorum*. On peut consulter la *Gallia christiana*, l'*His-*

toire littéraire de France, et l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, par Pommerey, 1662, in-fol.

OUGHTRED (Guillaume), théologien anglais, plus célèbre comme mathématicien, naquit le 5 mars 1574, à Eton, dans le comté de Buckingham. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences exactes; et son premier ouvrage fut l'invention d'une méthode plus facile pour construire des cadrans solaires. Il fut nommé, en 1610, ministre d'Albury, près de Guilford, dans le comté de Surrey. Il forma, par ses leçons, des élèves distingués, particulièrement Guillaume Forster, et enseigna les mathématiques au jeune lord Guillaume Howard, fils du comte d'Arundel; il composa pour celui-ci, en 1631, en un petit volume in-8°, le meilleur de ses ouvrages : *Arithmeticæ in numeris et speciebus institutio, quæ tum logisticæ tum analyticæ, atque totius mathematicæ clavis est*. On assure qu'Oughtred eut beaucoup de part à l'invention des échelles ou règles logarithmiques, et à leur application au jaugeage, mais que, par modestie, il voulut laisser tout l'honneur de cette découverte à Gunter, sous le nom duquel cet ingénieux instrument fut longtemps désigné en Angleterre. Il mourut le 30 juin 1660. On a imprimé après sa mort un choix de ses manuscrits, sous le titre d'*Opuscula mathematica hactenus inedita*, Oxford, 1676.

OUGRUMOFF (G.), peintre russe, est regardé, ainsi que Sokoloff, Lossenko et Akimoff, comme l'un des premiers maîtres de l'école russe actuelle. Né en 1764, il étudia la peinture à l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, où il avait été admis en qualité d'élève. Il y remporta un prix en 1785, et fut reçu, en 1797, au nombre des membres de cette société, dont il devint recteur en 1820. Il mourut le 19 mars 1823. Les compositions les plus remarquables de cet artiste sont les tableaux représentant la *Conquête du Kasan par le czar Ivan IV*, et l'*Avénement de Michel Romanoff au trône*. On trouve dans le n° 1er du *Journal des Beaux-Arts*, fondé en 1823, par M. Grigorevitch, un article fort étendu sur Ougrumoff et sur ses ouvrages.

OULOUGH-BEYG (Mirza Mohammed Taraghy), moins célèbre pour avoir été roi de la Transoxane et de la Perse orientale, que par sa réputation de l'un des plus grands astronomes de l'Orient, naquit à Sultanieh, l'an de l'hégire 796 (1394 de J. C.). Il était à peine dans sa 12e année, lorsque son aïeul Tamerlan, qu'il avait suivi dans une expédition contre la Chine, mourut à Otrar, l'an 807 (1405). La division qui se mit entre les généraux, et les troubles qui agitèrent la Transoxane, obligèrent Oulough-Beyg, qui était retourné à Samarkand, de revenir dans le Khoraçan où régnait son père Schah-Rokh, qui ne tarda pas être reconnu, dans tout l'Orient, comme le principal et légitime héritier de Tamerlan. Oulough-Beyg obtint alors le gouvernement du Mazanderan; et l'an 812 (1409), lorsque Schah-Rokh, après les disgrâces de son neveu Khalil Mirza, se fut emparé de la Transoxane, il en donna le gouvernement à Oulough-Beyg, son fils aîné. Ce jeune prince se rendit illustre de bonne heure, par son jugement prématuré, par son amour pour la justice, et surtout par ses connaissances profondes dans les hautes sciences. Il n'avait que 27 ans, lorsqu'il fit construire un observatoire dans le quartier nord-est de Samarkand, sa capitale, où il dirigea lui-même des observations astronomiques fort exactes, assisté de quatre docteurs musulmans. Il composa les fameuses tables astronomiques, appelées *zydje chahy* (tables royales), que les Orientaux mettent audessus de celles du célèbre Nassir-eddyn. Elles leur servent encore aujourd'hui à calculer les almanachs, et à fixer les longitudes et les latitudes. Oulough-Beyg aurait été un prince accompli, si, aux vertus pacifiques de son père Schah-Rokh, il eut joint une partie des talents militaires de Tamerlan, son aïeul. Mais, loin de se distinguer par ses exploits, il éprouva de fréquents revers, lorsqu'il parut à la tête des armées. Il gouverna la Transoxane et une partie du Turkestan, jusqu'à la mort de Schah-Rokh, à la fin de l'an 850 (1446), et fut le seul de ses fils qui lui survécut. Il se rendit aussitôt à Balkh, pour se mettre en possession du Khoraçan; mais informé que son neveu Ala ed-daulah s'était fait proclamer sultan à Herat, et avait fait arrêter son fils Abdel-lathif, il ne songea plus à la guerre, et ne s'occupa qu'à obtenir la liberté d'un fils chéri qui devait le payer par la plus noire ingratitude. Oulough-Beyg conclut la paix avec son neveu : celui-ci lui renvoya son fils, et lui céda Balkh, avec toute la partie orientale du Khoraçan. En 852, Oulough-Beyg recommença la guerre; il vainquit Ala ed-daulah, près de Mergab, et l'obligea de s'enfuir dans le Djordjan, entra dans Herat, et monta sur le trône de Schah-Rokh. Il en partit bientôt pour s'opposer à Ala ed-daulah et à Baber, qui, n'osant pas risquer une bataille, allèrent trouver, dans l'Irak, leur frère Mohammed. Pendant l'absence d'Oulough-Beyg, les habitants des faubourgs de Herat se révoltèrent en faveur du Turcoman Yar-Aly, petit-fils du fameux Cara-Yousouf. Le sultan revint aussitôt, et abandonna au pillage tous les quartiers qui avaient pris part à la sédition. Ce châtiment, quoique juste, parut rigoureux, parce qu'on était au cœur de l'hiver, et fit tort à la réputation et à la puissance d'Oulough-Beyg. A peine était-il de retour à Samarkand, que son neveu Baber se rendit d'Esterabad à Herat, et s'empara de cette ville, regardée comme le centre de la puissance des descendants de Tamerlan. La passion d'Oulough-Beyg pour les sciences l'entraîna dans les plus grands malheurs. Ayant cru lire dans les astres que son fils Abdel-lathif le priverait du trône et de la vie, il porta toutes ses affections sur Abdel-Aziz, son fils puîné. Abdel-lathif s'étant aperçu de ce changement, jeta le masque, leva l'étendard de la révolte à Balkh, marcha contre son père, le vainquit près de Samarkande, l'an 853 (1449), le fit prisonnier et le livra à la vengeance d'un officier dont Oulough-Beyg avait fait périr le père. La mort de ce prince infortuné excita les regrets des peuples de la Transoxane qu'il avait gouvernés pendant 41 ans, dont trois seulement depuis la mort de Schah-Rokh. Le parricide Abdel-lathif, qui avait fait mourir aussi son frère Abdel-Aziz, perdit le sceptre avec la vie, l'année suivante. Abdallah, son beau-frère et son successeur, périt dans une bataille, l'an 855 (1451); et le trône de la Transoxane tomba au pouvoir d'Abou Saïd, descendant de Tamerlan par Miran Schah. La Bibliothèque royale de Paris possède plusieurs exemplaires des *Tables astronomiques* d'Oulough-Beyg.

OULTREMAN (Henri), historien, né en 1546, à Valenciennes, mort prévôt de cette ville en 1605, a écrit une *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, depuis son origine jusqu'au 16e siècle, Douai 1639, in-fol. Cet ouvrage a été corrigé et augmenté par le plus jeune de ses fils, dont l'article suit.

OULTREMAN (Pierre d'), fils du précédent, né en 1591, entra chez les jésuites en 1611, s'y distingua comme prédicateur, se livra ensuite à l'étude de l'histoire, et mourut à Valenciennes en 1656. On a de lui : *Vie de Pierre l'Ermite*, etc., nouvelle édition, augmentée, 1645, in-12; *Constantinopolis Belgica sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperator. constantinopolit.*, etc., 1643, in-4°; quelques ouvrages ascétiques et des traductions dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque* de Sotwel.

OULTREMAN (Philippe d'), frère du précédent, entra, à l'âge de 22 ans, dans la société de Jésus; il s'appliqua à la prédication, et mourut en 1652. Il est auteur de deux ouvrages ascétiques : le premier intitulé, *le Vrai chrétien catholique*, Saint-Omer, 1622, in-8°, a été traduit en anglais; le second, *le Pédagogue chrétien*, Mons, 1641-45, 3 vol. in-8°, a été traduit en latin, et souvent réimprimé : l'auteur promettait un 4e vol., qui n'a point paru.

OURRY (Maurice), homme de lettres, naquit le 19 octobre 1776, à Bruyère-le-Châtel, près d'Arpajon; fit ses études au collége de Juilly, et vint se fixer à Paris en 1794, avec l'intention d'y cultiver la littérature. Ayant connu Barré, l'un des fondateurs du théâtre du Vaudeville, il composa avec lui, en 1795, une pièce en un acte (*la Danse interrompue*), qui réussit complétement. Cet heureux début fut pour Ourry un puissant encouragement; mais si, parmi les ouvrages de ce genre, qu'il se hâta de multiplier, on en compta de très-agréables, tels que *Monsieur Blaise*, et *Pierre, Paul et Jean*, le succès n'en fut pas assez éclatant pour accroître beaucoup sa réputation. Il est vrai qu'il ne travaillait pas seul à ces petites pièces et qu'une gloire de vaudevilliste, partagée entre plusieurs collaborateurs, devait se réduire, pour chacun d'eux, à un assez mince dividende. Après avoir ainsi coopéré à un grand nombre d'ouvrages éphémères, Ourry sentit la nécessité de s'élever à un genre moins frivole : il publia trois poëmes, intitulés : *Malesherbes à Saint-Denis; l'Amour de la gloire*, et *la Peste de Barcelone*. La versification en était pure et facile; ce fut alors qu'il s'attacha au Journal des Arts, puis à l'ancien *Journal de Paris*, dont il fut quelque temps le rédacteur en chef. Il fonda, avec quelques amis, un *Nouveau Journal de Paris*, uniquement consacré aux arts et à la littérature. Ourry ne resta attaché à cette feuille que pour la rédaction de quelques articles spectacles; et, lorsqu'elle changea de propriétaires, il cessa tout à fait d'y travailler, pour ne plus s'occuper que de l'*Encyclopédie des gens du monde* et du *Dictionnaire de la conversation*, auxquels il fournit un grand nombre d'articles. Depuis longtemps la santé de cet homme de lettres était chancelante, quand une maladie grave l'obligea de se faire transporter à la maison royale de santé du faubourg Saint-Denis, où il mourut le 10 février 1843.

OURSEL (Jean-Henri), magistrat et littérateur, né à Dieppe, où il exerçait, avant la révolution, les fonctions de procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, mourut le 12 septembre 1814. Il était correspondant de l'Académie de Rouen et de la Société libre d'émulation de cette ville. On a de lui : *Discours sur les avantages que le mérite retire de l'envie*, 1750, in-4° : cette pièce obtint un *accessit* à l'Académie de Dijon en 1747; *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Pau, sur cette question : Les talents sans étude peuvent-ils produire le beau?* 1751, in-4°; *Réflexions sur l'homme*. L'auteur publia cet écrit sous le pseudonyme de Jean-Henri le Rous (anagramme d'Oursel), conseiller du roi de France. Il a laissé inédits des *Essais de géométrie*, mentionnés dans le Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen, année 1804.

OURSEL (Jean), fils d'un imprimeur de Rouen, et probablement de la même famille que le précédent, est auteur d'un ouvrage intitulé : *les Beautés de la Normandie, ou l'Origine de la ville de Rouen, et des autres villes de la province*, Rouen, 1700, in-12.

OUSEL, OISEL, ou **LOISEL** (Philippe), naquit à Dantzig, en 1611 : on prétend que sa famille était originaire de France. Ousel perdit son père et sa mère, étant encore en bas âge. Son éducation ne souffrit pas néanmoins de cette perte : sa belle-mère et des tuteurs remplacèrent, à cet égard, ses propres parents. Il fit ses études à Dantzig, puis à Brême, s'appliquant à la philosophie, à la théologie, et à la langue hébraïque. Nommé pasteur de l'église allemande de Leyde, en 1711, il en remplit les fonctions avec beaucoup de succès, jusqu'en 1717, qu'il fut appelé à Francfort-sur-l'Oder, pour être professeur de théologie, et prédicateur : il mourut dans cette ville, le 12 avril 1724. Il était très-versé dans les langues orientales. Nous avons d'Ousel : *De Leprâ cutis Hebræorum dissertatio inauguralis*, Franeker, 1709, in-4°; *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, Leyde, 1714, in-4°; *De accentuatione Hebræorum prosaicâ*, Leyde, 1715, in-4°.

OUTHIER (Reginald ou Renaud), astronome, né en 1694 à Lamare-Jousserand (bailliage de Poligny), embrassa l'état ecclésiastique, étudia l'astronomie, et fut nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris en 1731, et devint secrétaire du cardinal de Luynes, évêque de Bayeux. Il partit en 1736 avec Maupertuis, que le roi envoyait dans le Nord pour mesurer un degré du cercle polaire. A son retour de cette expédition, Outhier obtint un canonicat à la cathédrale de Bayeux, le résigna ensuite pour mieux s'appliquer à l'étude, et mourut en 1774. Il était membre de la Société royale de Berlin et des académies de Caen et de Besançon. On a de lui : *Journal d'un voyage fait au Nord en* 1736 *et* 1737, Paris, 1744, in-4°, avec cartes et planches dessinées par l'auteur; réimprimé à Amsterdam, 1746, in-12, figures; *Cartes topographiques* de l'évêché de Bayeux, en 2 feuilles; *Observations météorologiques*, faites à Bayeux, insérées, ainsi que quelques *Observations astronomiques*, dans le *Recueil* de l'Académie de Paris, t. IV des *Mémoires des savants étrangers*.

OUTREMONT (Anselme d'), fils d'un avocat et avocat lui-même, né à Paris en 1746, entra à 20 ans conseiller au parlement, et, lors de sa suppression en 1771,

fut exilé à Crévant, où, pendant un séjour de 4 années, il s'adonna exclusivement à la culture des lettres. Chargé ensuite de la rédaction de quelques *Remontrances*, notamment contre les édits de Turgot, il s'en acquitta avec succès, parvint en 1785 à la grand'chambre, fut un des opposants à la convocation des états généraux, et termina sa carrière judiciaire par cette dernière chambre des vacations, qui, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, demeura chargée des attributs du parlement. Il émigra l'année suivante en Belgique, puis passa en Hollande, et de là fut appelé à Ham, où Monsieur (Louis XVIII), le nomma conseiller de régence. Retiré en Angleterre peu de temps après et fixé à Londres, il ne rentra en France qu'à la restauration, époque où il fut nommé conseiller d'État. Il mourut à Paris au mois de septembre 1822. Entre autres ouvrages, on a de lui : *le nouveau Siècle, ou la France encore monarchie*, 1796, 2 vol.; *Examen critique de la révolution française, considérée comme système politique*, 1805, in-8°. Il ne paraît pas qu'aucune des pièces de théâtre qu'il avait composées ait été représentée ou imprimée; mais on cite deux de ses tragédies, la *Mort de Charles Ier*, et *Marguerite d'Anjou*. *La Quotidienne* du 2 octobre 1822 contient une *Notice* étendue sur ce magistrat.

OUTREPONT (Charles-Lambert d'), né à Herve, province de Liége, le 16 septembre 1746, exerça, en 1771, la profession d'avocat au conseil souverain de Brabant. En 1780, il publia un ouvrage, alors très-hardi, intitulé : *Essai historique sur l'origine des dîmes*, in-8°. Cet écrit fit beaucoup de bruit, et essuya beaucoup de critiques : il fut traduit en anglais et en allemand. Joseph II rendit, le 28 septembre 1784, un édit par lequel il se réservait le droit de prononcer sur la validité des mariages contestés de ses sujets. Les Belges accueillirent mal cette loi, sur laquelle l'Empereur engagea d'Outrepont, qui se trouvait alors à Vienne, à écrire un commentaire. Il en fit paraître la première partie en 1787. Ce fut dans le cours de cette année, que Joseph essaya de substituer dans la Belgique le régime autrichien aux lois du pays, et alluma ainsi une guerre qui ne fut pas favorable à la maison d'Autriche. D'Outrepont, quoiqu'il eût eu à se louer de l'Empereur, ne se crut pas moins obligé de défendre la constitution de son pays dans plusieurs brochures qu'il publia successivement. Au milieu de l'effervescence des partis, il fut obligé de se réfugier à Paris, où il resta jusqu'à la fin de 1790, époque de la cessation des troubles de la Belgique. Ami des Français, dont il préférait la domination au joug des Autrichiens, il servit les intérêts de la France, qu'il crut être ceux des Belges, lors de la conquête de son pays, en 1792 et en 1794. Membre des administrations supérieures, il fut chargé de travailler à la division en départements; et son travail devint la base de celui qu'adopta la Convention nationale. Successivement commissaire du gouvernement près les tribunaux de la Dyle, professeur de législation à l'école du même département; il fut chargé, en l'an VI, par le Directoire exécutif, de liquider, près le congrès de Rastadt, la dette publique de la Belgique. Pendant cette mission, il fut élu député au conseil des Cinq-Cents. Lors du nouveau système de gouvernement, après le 18 brumaire (novembre 1799), d'Outrepont fut nommé, par le sénat conservateur, juge au tribunal de cassation. Ce magistrat, l'un des élèves les plus distingués de l'université de Louvain, avait beaucoup de connaissances en littérature, en histoire, en jurisprudence, en droit public, et même en astronomie. Il mourut à Paris le 4 mars 1809.

OUTREPONT (Charles-Thomas-François, comte d'), littérateur, fils du précédent, naquit à Bruxelles, le 26 juin 1777, et reçut à l'université de Louvain une sage et solide instruction. En 1798, il accompagna son père, en qualité de secrétaire, au congrès de Rastadt, et le suivit encore à Paris. Français depuis la réunion de la Belgique à la France, et naturalisé après qu'elle en fut séparée; héritier de l'amitié que l'ex-ministre Lambrechts avait eue pour son père, Charles d'Outrepont aurait pu entrer dans la carrière de l'administration ou celle de la magistrature; mais indépendant par caractère et par sa position, étranger à tous les partis, préférant le repos et le bonheur domestique aux jouissances trompeuses de l'ambition, il se consacra aux lettres, qu'il cultiva toujours par goût, sans intérêt et sans prétention à la gloire ou aux éloges des journalistes. Il fut légataire universel du comte Lambrechts, qui, à sa mort, en 1823, avait disposé d'une somme de 2,000 fr. pour la fondation d'un prix en faveur du meilleur ouvrage sur la *Liberté des cultes*. Après la révolution de 1830, dont il avait été partisan, il reçut des offres bienveillantes de fonctions publiques de la part d'un ami de sa famille, M. Dupont de l'Eure, alors ministre de la justice. Il les refusa, parce que l'état de sa fortune lui permettait de s'en passer : il les aurait peut-être acceptées, lorque, trois ou quatre ans plus tard, il l'eut perdue presque en totalité dans les fonds d'Espagne, après la mort de Ferdinand VII. Le chagrin qu'il en ressentit altéra sa santé et l'enleva à sa famille, à la suite d'une longue maladie, le 4 avril 1840. M. Villenave lui a consacré une notice dans le tome XII du *Journal de l'Institut historique*. Parmi ses ouvrages on remarque : *Nouveaux dialogues des Morts*, Paris, 1828, in-8°; *Christine et d'Alembert dans l'autre monde*, dialogue, ibid., 1829, in-8°.

OUTREPONT (Théodore-Gustave d'), frère du précédent, né à Bruxelles en 1779, embrassa l'état militaire, et fit toutes les guerres du consulat et de l'empire. Il était capitaine de la Légion d'honneur, lorsqu'il fut mis à la demi-solde, sous la restauration. Il mourut du choléra, à Paris, le 7 avril 1832. On a de lui : *le Petit Almanach des guerriers français; Observations critiques et raisonnées sur l'ordonnance provisoire des exercices et des manœuvres de la cavalerie*, du 1er vendémiaire an XIII, Paris, 1824, in-12; *Instruction militaire pour habituer la cavalerie à enfoncer l'infanterie en rase campagne, suivie d'une nouvelle manière de charger*, Paris, 1832, in-8°.

OUTREPONT (Gustave-Charles-Léonard d'), fils aîné de Charles, naquit à Paris, le 22 juillet 1811, suivit la carrière des armes, et fit, en 1832, la campagne d'Anvers. Auteur des articles *le Gamin de Paris* et *la Petite Provence*, dans le *Livre des Cent et Un*, et d'autres dans différentes *Revues*, il fut admis, auprès de son père, comme membre de la Société de la Morale chrétienne et de l'Institut historique. Parvenu rapidement au grade de capitaine dans le 11e régiment d'infanterie

légère, il quitta ce corps pour entrer comme capitaine-adjudant-major dans la légion étrangère, 2e régiment, partit pour l'Afrique, et mourut à Bougie, le 18 septembre 1842.

OUVAROFF (Théodore), général russe, de l'une des plus anciennes familles de l'empire, entra au service dès sa jeunesse, et se distingua dans la guerre contre les Turcs, par son courage et son dévouement, beaucoup plus que par son habileté. Il était aide de camp de l'empereur Paul Ier, à l'époque de la conspiration dont la mort de ce malheureux prince fut le résultat; et les conjurés réussirent à l'y faire entrer. Comme il ressemblait au grand-duc Constantin, et qu'il portait à peu près le même uniforme, le czar, en le voyant parmi ses assassins, le prit pour son fils, et s'écria : *Et vous aussi, monseigneur Constantin!* Ouvaroff était un homme si simple, si borné, qu'il crut réellement avoir fait une bonne action, et n'y vit rien que de fort naturel. Ce fut pour cette raison sans doute, que le successeur de Paul le traita avec plus de ménagement que la plupart des autres conjurés, qui furent éloignés de sa personne. Il demeura l'aide de camp de l'empereur et le suivit dans ses expéditions militaires. Ouvaroff commandait une division dans la campagne de 1812, et il se distingua particulièrement à la bataille de Borodino. Très-aimé des soldats, il avait dans la garde impériale, dont Alexandre l'avait fait le chef, une grande influence. Ce général mourut en 1824, à Saint-Pétersbourg, comblé d'honneurs; et il fut inhumé avec beaucoup de solennité.

OUVILLE (Antoine le Metel, sieur d'), frère de Boisrobert, né à Caen, mort en 1656 ou 1657, a laissé plusieurs comédies, oubliées aujourd'hui, mais dont on trouve les titres dans l'*Histoire du théâtre français*, des frères Parfaict; quelques *romans* traduits de l'espagnol, et des *contes* assez libres, qui seuls ont sauvé son nom de l'oubli. Ils ont été recueillis sous le titre da l'*Élite des contes du sieur d'Ouville*, 1669, 2 vol. in-12 : les meilleurs sont tirés du *Moyen de parvenir*, de Beroalde de Verville.

OUVRARD (René), compositeur, né à Chinon le 16 juin 1624, fut d'abord maître de chapelle à Paris, puis chanoine de Saint-Gratien de Tours, où il mourut le 19 juin 1694. On a de lui, outre quelques ouvrages de controverse oubliés : *Secret pour composer en musique par un art nouveau*, Paris, 1660; *Biblia sacra in lection. ad singulas dies per legem, prophetas et evangel. distributa et* 529 *carminibus mnemonicis comprehensa*, 1668, traduit en français, 1669; *l'Art et la science des nombres*, latin-français, avec une préface, 1677; *Défense de l'ancienne tradition des églises de France*, sur la mission des premiers prédicateurs évangéliques dans les Gaules, 1678, in-8o; *Architecture harmonique*, etc., 1679, in-4o; *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*, 1682, in 4o. Il a laissé manuscrits plusieurs autres écrits dont les curieux trouveront la liste dans la *Bibliotheca Ecclesiæ Turonensis*, 1706, in-8o.

OUVRARD (Guillaume), religieux minime, frère du précédent, né à Chinon en 1628, se livra comme René, à la composition des vers mnémoniques ou techniques; mais la matière sur laquelle il s'exerça était peut-être encore plus ingrate; il avait mis en vers la *Somme de saint Thomas*, distribuée par positions en forme de thèses, imprimée à Bourges en 1678. On a dit qu'il avait laissé plusieurs ouvrages manuscrits: s'ils ont existé, les titres même n'en ont pas été conservés. Mais on a de lui une ode latine adressée à son frère, lors de la publication de son ouvrage sur la Science des nombres, où l'on trouve une définition des attributions des neuf Muses, qui ne manque ni de facilité ni d'agrément. Nous ignorons la date de sa mort.

OUVRIER-DELILE (Jean-Claude d'Obreuil), calligraphe, né à Nancy, vint s'établir à Paris où il enseigna l'écriture, les calculs et la tenue des livres. Admis à l'académie royale d'écriture, il passa au bureau académique d'écriture, créé par Louis XVI en 1779, sous la présidence du lieutenant général de police, et dont les membres avaient seuls le droit de procéder, dans leur spécialité, aux vérifications ordonnées par la justice. Ce bureau, qui s'assemblait quatre fois par mois à la Bibliothèque du roi, et qui s'occupait aussi, comme le fait aujourd'hui l'école des Chartes, du déchiffrement des anciens titres, fut supprimé à la révolution. Ouvrier-Delile n'en resta pas moins expert juré écrivain près les tribunaux, et continua d'exercer sa profession à Paris, où il mourut en 1807. On a de lui : *l'Arithmétique méthodique et démontrée, appliquée au commerce, à la banque et à la finance*, etc.; *Opérations toute faites pour la règle de cent*, Paris, 1763; *Calcul des décimales, appliqué aux différentes opérations de commerce, de banque et de finances*, Paris, 1765, in-8o; *Abrégé de l'arithmétique méthodique et démontrée*, à l'usage des écoles primaires, Paris, 1798, in-12.

OUWATER (Albert van), peintre, né à Harlem dans le 14e siècle, fut l'un des premiers artistes hollandais qui se servit de la peinture à l'huile récemment découverte par van Eyck, dont il était le contemporain et le rival. Les scènes animées et les paysages de ses tableaux remarquables pour l'époque, présageaient la perfection à laquelle les peintres hollandais devaient porter ce genre.

OUYN (Jacques), poëte dramatique, né à Louviers dans le milieu du 16e siècle, fit jouer, en 1597, *Tobie*, tragédie en 5 actes et en vers, sans distinction de scènes, Rouen, 1606, in-12.

OUZBEK KAN monta sur le trône de Kaptchak, l'an 1313 de J. C., après son oncle Toghtagou Kan. Suivant l'historien turc consulté par Langlès, dans sa Notice des kans de Crimée, Toghtagou avait fait périr son frère Thogroul, ainsi que ses propres enfants, à l'exception d'un seul auquel il voulait assurer l'empire. Il épousa même la veuve de Thogroul; mais le ciel le punit, en lui enlevant le fils pour lequel il avait commis tant de cruautés. Il était au désespoir de n'avoir plus d'héritiers, lorsqu'il apprit par sa femme que Thogroul, avant d'expirer, avait envoyé secrètement en Circassie son fils Ouzbek, afin de le dérober au sort qui le menaçait. Toghtagou dépêcha aussitôt deux députés pour ramener son neveu; mais avant le retour de celui-ci, l'oncle mourut, et un puissant seigneur mogol s'empara du trône. L'arrivée d'Ouzbek changea la face des affaires: l'usurpateur fut assassiné dans son palais; ses partisans furent dispersés; et le jeune prince, âgé seulement de

13 ans, prit possession de la couronne, qu'il méritait autant par ses talents que par sa naissance. Élevé en Circassie, il y avait sans doute reçu les premiers principes de l'islamisme. Quatre docteurs musulmans vinrent de Perse, et achevèrent de convertir ce monarque; la plus grande partie des Tartares qui lui étaient soumis, suivirent son exemple, en renonçant au culte du feu, et en professant l'unité de Dieu. La horde des Kalmouks persista seule dans l'idolâtrie de ses ancêtres. Le grand-duc de Russie, Michel Yaroslawitz, et le métropolitain Pierre, vinrent féliciter Ouzbek sur son avénement à l'empire. Il les combla de caresses, et les confirma dans leur dignité. En exigeant pour la première fois des marques de soumission du chef de l'Église russe, il lui accorda de grands priviléges, défendit à qui que ce fût de s'immiscer dans ses fonctions, ordonna de respecter ce prélat, ses églises, ses villes, ses terres, ses bois, ses troupeaux, etc. Il y avait alors à Seraï, capitale du Kaptchak, un évêque russe, qui jouissait d'une grande faveur auprès d'Ouzbek Kan. Il est remarquable que les monarques tartares et mogols devenus mahométans se sont toujours montrés plus tolérants envers les chrétiens que les autres potentats musulmans. Michel obtint d'Ouzbek un corps de troupes contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novogorodiens avaient élu pour grand-duc. Novogorod se soumit; mais George, mandé à la cour et ayant épousé une sœur du kan, qui se fit chrétienne, revint disputer à Michel le titre de grand-duc, avec une armée de Mogols que lui fournit son beau-frère. Il fut vaincu près de Tver; et sa femme étant morte dans cette ville où elle avait été conduite prisonnière, il accusa Michel de l'avoir empoisonnée. Cité à la cour du kan, celui-ci fut jugé, condamné et mis à mort, conformément aux lois criminelles des Tartares en 1317. Ouzbek aimait la justice; mais, dans cette affaire, il fut trompé par les ennemis de Michel. George, successeur de ce dernier, ayant été à son tour rendu suspect au kan, par Démétrius, fils de Michel, vint à la cour, où il fut assassiné par Démétrius qui avait obtenu le titre de grand prince. Ouzbek fit périr Démétrius; mais il ne laissa pas de lui donner pour successeur son frère Alexandre. Soit que le monarque mogol eût résolu de soumettre toute la Russie à l'islamisme, soit qu'il voulût seulement changer la dynastie régnante, il envoya à Tver, où résidait le grand prince, un ambassadeur suivi d'une escorte extrêmement nombreuse. Alexandre ayant découvert ou supposé peut-être un complot formé par les Tartares pour l'égorger et s'emparer de la ville, excita contre eux une sédition, en 1327, et ordonna qu'ils fussent tous massacrés. Ouzbek fit ravager la Russie par ses armées, et donna les principautés de Vlodimir, de Moscou, de Novogorod, à Ivan, frère de George, et celle de Tver à Constantin, fils de Michel. Dans la suite il sut attirer Alexandre à Seraï, et le fit périr juridiquement, comme son père et son frère. Ouzbek fit deux expéditions contre la Perse, où régnait alors une autre branche de Mogols gengiskanides. Dans la première campagne, l'an 1318, il s'empara de Derbend, et ravagea le Chirvan; mais il l'abandonna sans combattre, à l'approche du sultan Abou-Saïd Behader, qui défit son arrière-garde. Il paraît qu'il fut plus heureux en 1334. La mort d'Abou-Saïd, arrivée l'année suivante, et l'anarchie dont cet événement fut suivi, assurèrent le Chirvan à l'empire du Kaptchak. Ouzbek, en 1341, reçut les hommages de Siméon et des autres enfants d'Ivan, et les confirma dans l'héritage de leur père. Il mourut vraisemblablement, en 1348, de la fameuse peste qui ravagea ses États et désola ensuite tout le continent. Ce prince, pendant un règne de 30 ans, déploya un grand caractère et se concilia tellement l'affection de ses peuples, qu'ils lui en donnèrent une preuve éclatante, en prenant le nom d'Ouzbeks, qu'ils conservent encore.

OUZOUN HAÇAN-BEYG (Abou Nasr Modhaffer Eddyn), nommé par les voyageurs vénitiens et les historiens occidentaux *Uzum Cassan*, roi de Perse de la dynastie turcomane *Ak-Koiounlu* (du Mouton blanc), né dans le 16e siècle, était petit-fils de Cara-Osman, à qui Tamerlan avait concédé une principauté dans le Dearbekr. Après avoir détrôné et fait périr son fils Djihangyr, il résolut de s'emparer de toute la Perse occidentale, sur laquelle régnait un autre prince turcoman, et réussit complétement dans cette entreprise en 1469 (874 de l'hégire). Comme il avait épousé une sœur de David Comnène, dernier empereur de Trébisonde, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, alors maîtres de Rhodes, et les Vénitiens lui envoyèrent plusieurs ambassades pour le décider à tourner ses armes contre Mahomet II, conquérant de Constantinople. Ouzoun-Haçan entra dans la Natolie (Asie Mineure) en 1472, et y obtint d'abord quelques succès; mais il fut vaincu l'année suivante. En 1476, il conquit la plus grande partie de la Géorgie, et il mourut en 1478 (882 de l'hégire). Les longues et sanglantes guerres de ses fils et petits-fils qui se disputèrent le trône, facilitèrent l'élévation de la dynastie des Sofis et la conquête de la Perse par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Ouzoun-Haçan.

OVALLE ou **OVAGLIE** (Alphonse de), jésuite, né en 1601 à Sant-Iago, capitale du Chili, d'une noble famille originaire d'Espagne, abandonna de brillantes espérances de fortune pour se consacrer à Dieu, et fut admis dans la société à l'âge de 17 ans. Après avoir professé la philosophie avec succès, il fut chargé quelque temps de la direction de la maison du noviciat de Sant-Iago, puis élevé à la dignité de procureur de son ordre dans tout le Chili. Député à Rome en cette qualité, il assista, en 1640, à la huitième assemblée générale de la congrégation, et s'y fit remarquer, non moins par ses talents, que par sa piété et la douceur de ses mœurs. Il retourna peu après au Chili, ramenant avec lui de nouveaux collaborateurs, qui avaient demandé à le suivre dans ces contrées éloignées. L'activité de sa vie détruisit sa santé, naturellement délicate : sentant ses forces diminuer, il se fit transporter à Lima, et y mourut le 11 mars 1651. On a de lui : *Epistola ad præpositum generalem, quæ statum societatis in provincià Chili ostendit*, Madrid, 1642, in-fol.; *Historica relatione del Reyno di Cile, e delle missioni e ministerii della comp. di Giesu*, Rome, 1646, in-fol., avec carte et figures.

OVANDO (Nicolas), commandeur de l'ordre d'Alcantara, fut nommé, en 1501, gouverneur de l'île Espagnola, en remplacement de Bovadilla, dont la conduite

imprudente menaçait cette colonie d'une ruine prochaine. Ovando ne put partir que le 13 février 1502, et arriva le 15 avril au port de Santo-Domingo. Il se fit aussitôt reconnaître; et, après avoir commencé une information contre Bovadilla et ses principaux partisans, il les fit tous embarquer pour l'Espagne. Les nouveaux règlements qu'il publia d'abord, par ordre du roi, en faveur des Indiens, adoucirent le sort de ces infortunés. Le bon ordre et la tranquillité régnèrent dans l'île. Mais Ovando partageait la haine de son prédécesseur contre Colomb: il refusa de le recevoir, lorsque, au commencement de son quatrième voyage, ce grand navigateur voulut aborder à l'Espagnola pour réparer son vaisseau; et quand, après avoir terminé son expédition, il atterrit dans la plus grande détresse à la Jamaïque, Ovando, loin de lui envoyer du secours, dépêcha auprès de lui un émissaire chargé d'épier ses actions, et le laissa languir, près d'un an, exposé à toutes sortes de calamités. Cependant Colomb étant venu à Saint-Domingue, il le reçut avec de grandes marques de respect, et le logea dans sa maison. A ces vaines marques de considération il en joignit de plus éclatantes de son aversion; car il mit en liberté les chefs des mutins que Colomb avait amenés enchaînés, et menaça tous ceux qui avaient fait leur devoir, de rechercher leur conduite. D'ailleurs il semblait, suivant la réflexion de l'historien de Saint-Domingue, que la qualité de gouverneur général fût contagieuse, et qu'elle transformât les hommes du caractère le plus doux et le plus modéré, en tyrans suscités pour la destruction des Indiens. Ovando, bien qu'on loue d'ailleurs sa sagesse et sa piété, eut recours à des moyens atroces pour contenir ces malheureux dans la soumission. Des Castillans, fauteurs de troubles et de désordres, lui mandèrent qu'Anacoana, princesse qui régnait sur le territoire de Xaragua, où est aujourd'hui Léogane, méditait quelque mauvais dessein, qu'il importait de prévenir. Anacoana, remplie de bons sentiments pour les Espagnols, les avait toujours bien traités; mais elle n'avait été payée que d'ingratitude. Quoique Ovando connût bien ceux qui lui donnaient cet avis, il se rendit, à la tête de 300 hommes de pied et de 60 chevaux, auprès d'Anacoana, après avoir publié qu'il voulait recevoir lui-même le tribut de cette princesse, qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur des Espagnols. A cette nouvelle, Anacoana montra de grands témoignages de joie, et, à la tête de tous ses vassaux, elle vint à la rencontre d'Ovando. Elle ordonna des fêtes, qui durèrent plusieurs jours. Ovando annonça qu'il voulait lui en donner une le dimanche suivant, et l'engagea d'y inviter toute sa cour. A un signal convenu, les Espagnols firent main basse sur les Indiens. Les caciques furent liés aux poteaux qui soutenaient la salle, à laquelle on mit le feu. Anacoana, conduite à Santo-Domingo, y fut jugée, et condamnée à être pendue. Des historiens espagnols prétendent que tous ces malheureux avouèrent qu'ils avaient conspiré contre les Espagnols; mais Herréra ne cesse de répéter que les indices et les preuves du complot ne venaient que d'un ramas de misérables qui s'étaient autrefois révoltés contre Colomb, et qui, réfugiés dans les États d'Anacoana, reconnurent ainsi la généreuse hospitalité qu'ils en avaient reçue. Il traite l'action d'Ovando de barbare, plus barbare, s'écrie-t-il, que les barbares mêmes; et Las Casas l'a dévouée à l'exécration de la postérité. Après le massacre de Xaragua, où périt un nombre infini d'Indiens de tout âge et de tout sexe, Ovando fit marcher des troupes contre ceux qui s'étaient réfugiés dans les îles voisines ou dans les montagnes; les chefs furent tués, ou pris et condamnés à mort. Dans l'espace de six mois, il n'y eut pas un insulaire qui ne fût soumis au joug de l'Espagne. En 1507, il ne restait plus dans l'île Espagnola que 60,000 Indiens; ce nombre ne suffisant pas pour les services que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando fit enlever, avec l'aveu de sa cour, les habitants des Lucayes: une grande partie mourut de chagrin; et, en peu d'années, cet archipel fut entièrement désert. D'un autre côté, Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peut-être égales à la cruauté dont il usait envers les Indiens. Il faisait exécuter les lois avec impartialité; ce qui accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles, et s'efforça de porter l'attention des Espagnols vers une branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Des cannes à sucre avaient été apportées des Canaries, dans la seule vue de faire une expérience: bientôt elles furent cultivées; on vit se former de vastes plantations; et le sucre devint la source la plus abondante des richesses d'Espagnola. Un établissement fut essayé à Porto-Rico, des voyages furent entrepris par divers aventuriers, entre autres, par Sébastien d'Ocampo, qui, le premier, reconnut que Cuba était une île. En 1508, Ovando perdit son gouvernement, qui fut donné à Diégo Colomb, fils de l'amiral. On a prétendu qu'Isabelle avait sollicité Ferdinand de le rappeler, ne voulant pas mourir sans assurer la punition du massacre de Xaragua. D'ailleurs, Ovando s'était brouillé avec Fonseca, ministre des Indes. Toutefois il fut très-bien accueilli par Ferdinand, et finit ses jours dans une retraite honorable. Il avait composé un journal de ses campagnes, qui n'a pas été publié.

OVERBEECK (Bonaventure van), peintre d'Amsterdam, naquit en 1660. Après qu'il eut fini ses études d'une manière très-distinguée, le goût de la peinture s'empara entièrement de lui. On croit qu'il eut Lairesse pour maître. S'étant rendu à Rome, il se livra au travail avec ardeur. Il étudia l'antique, fit mouler les plus belles statues, les dessina pour la plupart, se procura les dessins des morceaux qu'il n'avait pu copier lui-même, et rapporta cette riche collection dans sa patrie. Admis dans la troupe académique, il reçut le surnom de *Romulus*, qu'il conserva. A son retour en Hollande, il se lia plus intimement encore avec Lairesse, qui lui offrit sa maison et sa table, et que rapprochaient de lui les mêmes inclinations. Cet artiste se portait avec la même fougue au travail et au plaisir. Dans un moment de réflexion, Overbeeck reconnut combien la société de Lairesse nuisait à ses travaux; il le quitta, et partit précipitamment pour Rome, accompagné d'un habile peintre à la gouache, nommé Trost, dont il voulait s'aider pour copier exactement les ruines des plus beaux monuments de l'antiquité. Malheureusement Trost se noya, en se baignant dans le Tibre. Overbeeck se trou-

vant abandonné à lui seul, l'amour du plaisir reprit le dessus. Enfin, après un séjour de 4 ans à Rome, qui ne fut pas toutefois entièrement perdu pour l'art, il revit la Hollande, avec de nouvelles richesses. Toujours inconstant et vagabond, il retourna pour la troisième fois à Rome, dans l'intention de compléter sa collection d'antiquités, mais la Hollande ne tarda pas à l'attirer de nouveau. La Haye lui parut un séjour trop séduisant: il se retira à Schevening, et y loua une chambre, où l'on ne pouvait entrer que par une échelle qu'il enlevait après lui pour ne point être distrait dans son travail. C'est là qu'il composa le livre qui a établi sa réputation, et qui fut publié en 1709, après sa mort, par son neveu et son héritier, sous le titre suivant : *Reliquiæ antiquæ urbis Romæ, quarum singulas perscrutatus est, ad vivum delineavit, dimensus est, descripsit, atque incidit Bonaventura de Overbeke* (ou *les Restes de l'ancienne Rome*, etc.), Amsterdam, 1709, grand in-fol., en 3 parties. Chaque partie renferme 50 planches, et autant d'articles de texte explicatif. Il avait été d'abord écrit en allemand; il fut ensuite traduit en latin et en français. Lorsque Overbeeck eut terminé son ouvrage, et qu'il eut gravé et retouché lui-même toutes les planches, il alla le faire imprimer à Amsterdam : mais ses excès de tout genre avaient usé ses forces physiques; à peine arrivé, il tomba malade : les médecins fondaient encore quelques espérances sur son âge, lorsqu'il leur dit : *Messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-six ans ; il faut compter double, car j'ai vécu jour et nuit.* C'est avec cette tranquillité d'esprit qu'il rendit le dernier soupir en 1706.

OVERBERG (Bernard), prêtre catholique, fut un des hommes qui contribuèrent le plus, dans ces derniers temps, à propager et à perfectionner l'instruction du peuple en Allemagne. Il naquit le 1er mai 1754, à Hœckel, hameau de la paroisse de Voltlage, au pays d'Osnabrück. Traitant avec la plus profonde gravité, l'œuvre en apparence peu sérieuse et très-facile de l'intruction des enfants, il redoublait de zèle lorsque approchait le temps de la première communion. Ainsi ce digne catéchiste en avait agi pendant 27 ans dans l'école du couvent de Lorraine, lorsque ce couvent fut supprimé et que, l'école devenue paroissiale, l'instruction religieuse tomba dans les attributions du curé. Mais pendant 14 ans qu'il vécut encore, Overberg continua de visiter l'école régulièrement tous les 15 jours, et ces visites furent constamment pour les enfants de véritables jours de fête. Overberg était devenu doyen d'Uberwasser; en 1809, il fut nommé supérieur du séminaire théologique de Munster. Tout le monde reconnaissait les services éminents qu'il avait rendus au pays, et sa réputation d'écrivain distingué, d'homme consommé dans l'enseignement, était établie au dehors comme à l'intérieur. L'ordre de l'Aigle-Rouge de 3e classe lui fut conféré en 1818. On lui offrit, en 1822, la douxième prébende du chapitre de Munster, qui venait d'être réorganisé, et dont le traitement était de 1,200 thalers; il refusa pour cause d'incapacité, et ne voulut point de la dispense qu'on lui offrit. Il accepta seulement le titre de chanoine honoraire. La fondation d'une école normale à Büren fut, pour ses derniers jours, une consolation et une joie toute particulières. Il professa encore une fois à Munster, dans l'automne de 1826, avec son zèle accoutumé ; mais dès lors il faisait ses dispositions pour quitter ce monde ; il revoyait ses papiers, et il écrivait ses dernières volontés. Le 8 novembre, on le trouva dans sa chambre, sans mouvement et à moitié vêtu. Il reprit connaissance, reçut le soir les sacrements avec une piété profonde, et mourut le 9 sans agonie. Le 12, il fut inhumé avec une grande affluence. La *Vie* de Bernard Overberg a été donnée au public par M. Schubert, professeur à l'université de Munich.

OVERBURY (sir Thomas), auteur anglais, moins connu par ses écrits que par sa fin tragique, était né en 1581. Ami de Robert Carr, depuis comte de Sommerset, il encourut la haine de cet indigne favori de Jacques Ier pour s'être montré contraire à son mariage avec lady Essex, et Robert Carr se vengea en le dénonçant au roi comme ennemi de l'État. Arrêté et enfermé dans la Tour de Londres, Overbury y mourut empoisonné en 1613. Le mystère de cet empoisonnement, dont Sommerset était l'instigateur, ne se dévoila que 2 ans après, et les agents subalternes subirent seuls le dernier supplice. On a de lui quelques écrits en vers et en prose, réunis en 1 vol., souvent réimprimés, et dont la 15e édition est de 1732, in-12. L'auteur y décèle une grande connaissance du monde et le talent de saisir le ridicule.

OVIDE (Publius OVIDIUS NASO), l'un des poëtes latins les plus célèbres, naquit à Sulmone dans le territoire des Péligniens, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, de l'an de Rome 711 (43 ans avant J. C.), sous le consulat de C. Vibius Pansa et de A. Hirtius. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya de bonne heure à Rome, où le célèbre orateur Messala dirigea ses premières études : mais son talent et ses soins ne parvinrent point à faire un avocat de celui que la nature avait fait poëte. Il nous apprend lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Ses illustres contemporains, Virgile, Properce, Tibulle, Horace, s'empressèrent d'accueillir et de protéger auprès du prince le jeune émule qui devait un jour s'asseoir avec eux sur le Parnasse romain. Auguste lui prodigua les honneurs, les récompenses, et lui donna publiquement des marques d'estime; mais cette faveur eut plus d'éclat que de solidité; et après en avoir joui quelque temps, celui qui en était l'objet se vit condamné tout à coup à un exil rigoureux, dont la cause véritable, toujours dissimulée par Ovide, est demeurée un problème insoluble. Relégué par Auguste à l'extrémité du Pont-Euxin, au milieu d'un peuple barbare, le malheureux Ovide y languit 8 ans et quelques mois, dans l'espoir toujours trompé d'un retour qu'il ne cessa de solliciter auprès de l'inflexible empereur, et qu'il n'obtint pas même de son successeur Tibère : circonstance qui suffirait peut-être pour prouver que la faute qu'il expiait si cruellement n'était pas personnelle à Auguste, mais intéressait sa famille adoptive. Ovide mourut âgé de 59 ans, l'an 17 de l'ère chrétienne, et fut enterré à Tomes, lieu même de son exil. Peu de poëtes ont écrit autant de vers, et se sont exercés avec autant de succès dans des genres différents. Quintilien parle avec éloge de *la Médée* d'Ovide, et la donne comme preuve de ce qu'il eût pu faire s'il avait su régler la marche de son génie : cette pièce a partagé le sort com-

mun à plusieurs autres écrits d'Ovide, entièrement perdus pour nous, et parmi lesquels on doit regretter surtout les VI derniers livres des *Fastes :* c'était l'un des fruits de son exil, où il composa également l'admirable et volumineux recueil de ses *Élégies* (*les Tristes* en V livres, et *les Pontiques* en IV). C'est sans contredit aux *Métamorphoses*, son chef-d'œuvre, qu'Ovide doit cette popularité classique qu'il partage avec Horace et Virgile : on dit que, mécontent de l'état d'imperfection où il les laissait, l'auteur les jeta au feu avant de partir pour son exil ; mais des copies s'en étaient multipliées, et les lettres n'eurent point à déplorer une perte irréparable. *Les Héroïdes*, genre qu'Ovide se glorifiait d'avoir le premier fait connaître aux Romains, sont, avec *les Fastes*, l'ouvrage le plus achevé du poëte, et celui qui a fait le plus d'imitateurs. Les 5 livres des *Amours*, réduits par la suite à 3, sont les caprices d'une imagination libertine plutôt que voluptueuse, et les jeux d'un esprit facile et léger plutôt que l'expression d'un sentiment qu'Ovide ne semble guère avoir connu dans sa jeunesse. Il fut marié 3 fois, et de ses 3 femmes, la dernière paraît seule lui avoir inspiré une affection véritable ; elle en était digne, par celle qu'elle lui conserva dans son malheur. Néanmoins l'ouvrage que nous venons de citer, et l'*Art d'aimer*, sont des monuments précieux, non-seulement du génie brillant et fécond de leur auteur, mais de l'état moral de la société romaine, à cette époque de luxe et de corruption. Nous n'indiquerons ici que les éditions et les traductions principales d'Ovide. Le premier livre, imprimé à Bologne en 1471, fut les *OEuvres d'Ovide*, in-fol. ; elles le furent la même année à Rome, 2 vol. in-fol. On estime les éditions suivantes : Venise, Alde, 1502, 1503, ibid., 1515, 1516, 3 vol. in-8° ; Leyde, *cum notis variorum*, 1661-62 ; Lyon, *ad usum Delphini*, 1689, 4 vol. in-4° ; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4°, excellente édition, publiée par P. Burmann, et devenue la base de presque toutes celles qui ont été données depuis ; l'édition d'Amar, faisant partie de la *Bibliothèque latine* de Lemaire, 1820-25, 10 vol. in-8°, avec une *Notice littéraire* revue par Barbier sur les *éditions et traductions d'Ovide*. Il existe deux traductions en prose des *OEuvres complètes d'Ovide ;* l'une est de Martignac seul, Lyon, 1697, 9 vol. in-12. On a réuni dans l'autre les traductions des *Métamorphoses*, par Banier ; des *Fastes*, par Bayeux ; des *Tristes et des Pontiques*, par Kervillars, etc., 1789, 7 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* ont été traduites en vers par Thomas Corneille, 1697, 3 vol. in-8° ; par F. de Saint-Ange, 1800, 1808, 2 vol. in-8°, et 1823, in-12 ; *les Fastes*, par le même, Saint-Ange, 1804 ; l'*Art d'aimer*, par le même, Paris, 1807 ; *les Héroïdes*, par de Boigelin, in-8°, Philadelphie (Paris), 1786 ; *les Amours*, par M. P. D. C. (M. Pirault des Chaulmes), 1823, dans la collection de Saint-Ange ; une traduction nouvelle en prose des *Métamorphoses*, précédée d'une *Vie* d'Ovide, a été publiée par M. T. G. Villenave, Paris, 1805 et suivantes, 4 vol. in-4° et in-8°, figures, et 4 vol. in-12, à l'usage des classes.

OVIÉDO (Jean-Gonsalve d'), en espagnol *Gonçalo Hermandez de Oviedo y Valdez*, naquit à Madrid, vers 1478, et fut élevé parmi les pages de Ferdinand et d'Isabelle. Oviédo avait 15 ans, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage : il se montra fort avide de s'instruire des détails relatifs à la merveilleuse découverte de l'illustre navigateur, et fut bientôt au fait de tout ce qui s'était passé dans cette étonnante expédition. Oviédo, ayant embrassé le parti des armes, se distingua dans la guerre de Naples, où il rendit d'importants services à l'Espagne. Ce fut pour l'en récompenser, que Ferdinand lui accorda la commission de directeur des mines d'or et d'argent de l'île d'*Haïti*, nommée par Colomb *Espanola*, puis *San-Domingo*. Oviédo se rendit à cette destination, en 1513 ; il employa, pour l'exploitation des mines, d'ailleurs assez peu riches si on les compare à celles du continent américain, les indigènes, hommes doux et bons, naturellement indolents, d'une constitution peu robuste, et affaiblie encore par les ravages de la syphilis, mal qui, jusqu'alors, était inconnu dans l'ancien monde. Oviédo traita plus durement que des bêtes de somme, ces malheureux, qui avaient reçu les compagnons de Colomb avec tant de cordialité ; il les forçait à un travail continuel, d'autant plus pénible, qu'ils vivaient auparavant dans l'oisiveté, se nourrissant des abondantes productions naturelles de ce beau climat, et d'une pêche facile, qui n'était pour eux qu'un amusement. L'abominable tyrannie d'Oviédo envers ces insulaires, diminua considérablement leur nombre, en très-peu de temps ; et pour se justifier des cruautés qu'il exerçait envers eux, il eut la mauvaise foi d'avancer, dans ses écrits, que les Haïtiens étaient dissolus, méchants, et en tout dignes de l'extermination. Oviédo profita d'un séjour de près de 12 ans à Haïti, pour faire des recherches sur toutes les parties de l'histoire naturelle de cette île. Oviédo publia, lors de son retour en Espagne, en 1525, un Journal de ses recherches, sous le titre de *Summario de la historia general y natural de las Indias occidentales*, Tolède, 1 vol. in-fol., dédié à Charles-Quint, traduit en latin (par Urb. Chauveton). L'auteur refondit plus tard cet écrit, qu'il augmenta de faits nombreux sur l'histoire naturelle d'Haïti ; et il donna les 20 premiers livres de son grand ouvrage, en 1535, sous ce titre : *La historia general y natural de las Indias occidentales*. L'ouvrage entier, divisé en 50 livres, n'a paru qu'en 1783, par les soins du marquis de Truxillo.

OWAIN-GLENDWR ou plutôt **OWEN-GLENDOUR**, né en 1348, fut le dernier rejeton des princes souverains de Galles. Nommé chevalier par Richard II, roi d'Angleterre, il vit, sous le règne suivant, ses terres confisquées et données au lord Grey. Il rassemble alors ses amis, fait Grey prisonnier, ne lui rend la liberté que moyennant une rançon considérable, et, poursuivant le cours de ses succès, soumet le comté de Glamorgand, et se fait reconnaître souverain de Galles. Il obtient l'appui de la France (1404), et s'empare de Caermarthen. Mais dès cette époque, sa puissance commença à décliner, et bientôt il se trouva réduit à errer en fugitif, méditant de vains projets de vengeance. Il mourut en 1415.

OWEN (Jean), en latin *Audoenus*, poëte latin du 16e siècle, né dans le pays de Galles, fit ses études à Oxford, d'où il ajouta l'épithète d'*Oxoniensis* à son nom, sans être pour cela de cette ville, comme quelques biographes l'ont cru. Mort en 1622 dans l'indigence, Owen

obtint un magnifique tombeau dans l'église Saint-Paul à Londres. Ses épigrammes, d'un style assez facile, sont infectées de traits licencieux et d'invectives contre le clergé. Ce recueil a été imprimé complet chez les Elzevirs, Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12. M. Auguste la Bouisse a publié les *Épigrammes choisies d'Owen*, traduites en vers français par Kerivalant et d'autres imitateurs, Lyon, 1819, in-8°. — OWEN (*Thomas*), magistrat anglais du temps d'Élisabeth, mort en 1598, est principalement connu comme auteur de l'ouvrage suivant : *Raports in the king's bench and common pleas in the reign of queen Elisabeth*, 1685, in-fol.

OWEN (HENRI), théologien anglais, né vers 1719, dans le comté de Merioneth, pratiqua la médecine, entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, où il n'occupa que les deux petites cures, de Saint-Olave et Edmonton. Il mourut le 14 octobre 1795. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Harmonia trigonometrica*, ou *Court traité sur la trigonométrie*, in-8°, 1748 ; *Le but et la propriété des miracles de l'Écriture considérés et expliqués*, in-8°, 1755 ; *Observations sur les quatre Évangiles*, in-8°, 1764 ; *Recherches sur l'état actuel de la version des Septante*, in-8°, 1769.

OWEN (ÉDOUARD), recteur de Warrington dans le Lancashire, est auteur de, *A new latin accidence*, in-12, 1770 ; et des *Satires de Juvenal traduites en vers anglais*, 2 vol. in-12, 1786. Il est mort en 1807.

OWEN (THOMAS-ÉDOUARD), ecclésiastique anglais, était recteur de Llandy Frideg, dans l'île d'Anglesey ; il exerça longtemps dans ce comté les fonctions de magistrat, et mourut à Beaumaris, en décembre 1814. On a de lui le *Méthodisme démasqué*, in-8°, 1802.

OWEN (JOHN), ecclésiastique anglican, l'un des secrétaires de la Société biblique britannique et étrangère, naquit à Londres en 1765. Ses études commencées dans l'école de Saint-Paul, furent terminées à l'université de Cambridge, où il remporta plusieurs prix, et fut agrégé au collége *Corpus Christi*. Il parcourut ensuite diverses contrées de l'Europe, notamment la France, la Suisse et l'Italie, accompagnant un jeune homme dont l'éducation lui était confiée. Rentré en Angleterre en 1793, il y reçut les ordres sacrés, et ne tarda pas à être connu comme savant théologien et comme prédicateur éloquent. L'évêque de Londres, Porteus, lui conféra la cure de Fulham, qu'il conserva jusqu'à la mort de ce prélat, en 1808. Ce fut quelques années auparavant, le 7 mars 1804, qu'eut lieu, dans le local appelé la Taverne de Londres, la première réunion publique ayant pour objet l'institution d'une société pour la propagation de la parole de Dieu, par la distribution des livres saints chez les nations qui l'ignoraient encore. Dans cette assemblée présidée par le célèbre philanthrope Granville Sharp, l'éloquence d'Owen contribua beaucoup à entraîner l'adoption du projet. Lui-même fut chargé de rédiger le règlement de la nouvelle institution, et bientôt il en fut nommé l'un des secrétaires. Owen, pour se vouer entièrement à cette fonction gratuite, renonça dès lors à toute autre occupation qui aurait pu l'en distraire, et, pendant les 18 dernières années de sa vie, il prit fréquemment la parole, écrivit et voyagea dans l'unique intérêt de cette œuvre. Sa santé était déjà profondément altérée lorsque, à la sollicitation du comité, il fit, en 1818, un nouveau voyage en France et en Suisse, pour visiter les sociétés affiliées à celles dont il était l'agent, stimuler leur zèle, et en fonder de nouvelles. Il y déploya toute l'activité dont il était encore capable ; mais ce furent aussi ses derniers efforts. Quand il fut rentré dans sa patrie, sa maladie avait fait de tels progrès, qu'il lui était devenu impossible d'occuper sérieusement son esprit. Ses amis, espérant que l'air de la mer lui serait favorable, le conduisirent à Ramsgate, et c'est là qu'il mourut le 26 septembre 1822. Owen a publié : *Réflexions rétrospectives sur l'état de la religion et de la politique en France et dans la Grande-Bretagne*, 1794, in-8° ; *le Juste jugement*, sermon prêché aux assises de Cambridge, 1794, in-8° ; *Voyage dans différentes parties de l'Europe*, dans les années 1791 et 1794 ; *le Moniteur chrétien pour les derniers jours*, 1799, etc.

OWEN (GUILLAUME), peintre anglais, né en 1769, dans le comté de Shrop, reçut une première instruction dans l'école de Ludlow, et donna dès lors des indices du talent qu'il devait montrer plus tard. Le savant connaisseur Payne Knight, qui demeurait dans le voisinage, fut frappé des heureuses dispositions de cet enfant, et lui procura les leçons d'habiles professeurs. Une copie très-remarquable que Guillaume fit d'un portrait de mistriss Robinson, dû à sir Josué Reynolds, lui valut la bienveillance et les conseils de ce grand peintre, que ses compatriotes pensent qu'il a quelquefois égalé. L'académie royale de peinture de Londres l'admit dans son sein en 1806 ; il devint, en 1813, premier peintre de portraits du prince régent. Sa prospérité, jusqu'en 1818, ne fit qu'augmenter ; mais à cette époque, sa constitution avait reçu une atteinte profonde. Il recourut inutilement pour se guérir aux eaux de Bath et de Cheltenham, et fut enfin réduit à garder le lit presque constamment, continuant d'user de quelques remèdes dont il eût encore mieux fait de s'abstenir ; car ce fut ainsi que, par suite de la négligence coupable d'un aide-pharmacien, et trompé par une étiquette erronée, mise sur une fiole, il avala une forte dose de laudanum qui le fit tomber dans une léthargie dont il ne revint pas. Il mourut le 11 février 1825, très-regretté pour son caractère comme pour son talent. On cite de lui les portraits de Guillaume Pitt, de Grenville, de la duchesse de Buccleugh, de la jeune fille de lord Guillaume Russell, etc.

OXENBRIDGE (JEAN), l'un des plus célèbres théologiens et des meilleurs prédicateurs de son temps, né en 1609 en Angleterre, mort en 1674 à Boston, où il était ministre, a publié : *Proposition de propager l'Évangile par le moyen des colonies chrétiennes dans le continent de la Guiane*, 1671, et quelques autres écrits peu remarquables.

OXENSTIERNA (AXEL, comte D'), homme d'État célèbre, sénateur et chancelier de Suède, né en 1583 dans la province d'Upland, perfectionna ses études dans plusieurs universités d'Allemagne, et s'appliqua particulièrement aux langues savantes, à l'histoire et à la politique. De retour en Suède, il fut employé, par le roi Charles IX, à des négociations importantes ; puis, à l'avénement de Gustave-Adolphe, il devint chancelier ou ministre principal. Sa prudence, son zèle infatigable,

ses combinaisons profondes le rendaient digne de ce poste sous un prince tel que Gustave, et leurs noms sont devenus inséparables dans l'histoire comme ceux de Henri IV et de Sully. Oxenstierna suivit son maître dans ses campagnes contre les Russes, et négocia en 1617 la paix de Stolbova, qui fit gagner à la Suède un territoire considérable le long de la Baltique. Il dirigea ensuite quelques opérations de la guerre de Pologne, et après la conquête de la Prusse par les Suédois, en devint gouverneur général. Appelé par Gustave en Allemagne, il eut la douleur d'apprendre en route la mort glorieuse de ce monarque aux champs de Lutzen; mais ce fatal événement n'abattit point son zèle et sa fermeté. Après avoir concentré les troupes de la Suède et des alliés, il fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina si sagement toutes ses mesures et ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Plus tard, lorsque, après la perte de la bataille de Nordlingen, plusieurs princes se détachèrent de l'alliance de la Suède, Oxenstierna réunit les débris de l'armée suédoise, soutint le courage des soldats, demanda des secours à sa patrie, entama de nouvelles négociations, fit un voyage à Paris pour conférer avec Richelieu, conquit l'estime de ce ministre, son rival, et parvint en 1630 au but qu'il s'était proposé. La fortune étant retournée sous les drapeaux des Suédois, Oxenstierna retourna à Stockholm, rendit compte de son administration, prit sa place parmi les tuteurs de la jeune reine Christine, veilla à son éducation, à ses intérêts comme à la gloire du royaume, devint l'âme de son conseil, et gouverna réellement la Suède jusqu'à la majorité de cette princesse. Christine suivit longtemps les sages avis de son chancelier; mais les courtisans et les favoris écartèrent peu à peu l'homme sage qui les gênait. Toutefois Oxenstierna ne cessa point de se montrer dans les occasions importantes, et de manifester son dévouement au bien général. Il retarda quelque temps, par ses représentations énergiques, l'abdication de la reine, et refusa d'assister à l'acte solennel où Christine remit le sceptre à son cousin Charles-Gustave. Retiré des affaires, il ne cessa pas d'être consulté dans les circonstances importantes par le nouveau roi qui avait su apprécier son expérience et ses vertus. Oxenstierna mourut en 1654. Ce grand homme, dont la perte fut vivement sentie par ses compatriotes, s'était toujours montré le protecteur zélé de tous les talents. Il écrivait avec la même facilité en suédois et en latin; et une partie de sa correspondance dans ces deux langues a été conservée. On le regarde comme l'auteur du 2e vol. de l'*Historia belli sueco-germanici,* dont le premier est de Phil. Chemnitz.

OXENSTIERNA (Benoit), de la famille du précédent, né en 1623, fut nommé chancelier de Suède sous le règne de Charles XI. Longtemps investi de la confiance de ce monarque, il vit avec peine Charles XII s'éloigner du système pacifique suivi par son père, et prévit dès lors les malheurs qui devaient bientôt accabler la Suède. Il venait de remettre au roi un mémoire énergique à ce sujet (inséré depuis dans plusieurs recueils historiques), lorsqu'il mourut en 1702. Il avait été, comme son illustre parent, un protecteur zélé des sciences et des lettres.

OXENSTIERNA (Gabriel Thureson, comte d'), arrière-neveu d'Axel, né à Stockholm en 1641, après avoir terminé ses études, parcourut une partie de l'Europe, embrassa ensuite la carrière militaire, fut nommé ambassadeur de Suède au congrès de Ryswick, et appelé en 1699 par Charles XII, au poste de gouverneur du duché de Deux-Ponts, qui venait d'échoir à la maison royale de Suède. Il mourut en 1707. Ce fut pendant les dernières années de sa vie qu'il écrivit, en français, l'ouvrage connu sous le titre de *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales,* publié par Bruzen de la Martinière. Il a été publié à Stockholm, 1805, 3 vol. in-8°, une édition complète des ouvrages en prose et en vers du comte J. G. Oxenstierna, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme on l'a fait dans le *Magasin encyclopédique* de 1805.

OXENSTIERNA (Jean-Gabriel, comte d'), homme d'État et l'un des meilleurs poëtes de la Suède, de la famille des précédents, né à Stockholm en 1752, suivit pendant quelque temps la carrière militaire; puis il entra dans la diplomatie, et fut d'abord employé comme secrétaire d'ambassade à Vienne. Gustave III le nomma ensuite son ambassadeur près la diète de Ratisbonne, et l'envoya, en 1791, vers les princes français, frères de Louis XVI, pour leur faire connaître tout l'intérêt qu'il portait à la maison de Bourbon. L'année suivante, il se rendit en Portugal avec le titre d'ambassadeur de Suède; mais il quitta bientôt ces fonctions pour retourner dans sa patrie, où le roi l'avait rappelé. Ce prince, qui l'estimait beaucoup et qui connaissait d'ailleurs ses talents et sa capacité, le nomma sénateur, ministre d'État au département des affaires étrangères, chancelier des ordres et chevalier des Séraphins, puis grand maréchal du royaume. Le comte d'Oxenstierna passa dans la retraite les dernières années de sa vie, cultivant la littérature et la poésie, auxquelles il avait toujours consacré les loisirs que ses emplois politiques lui laissaient. Il mourut à Stockholm en juillet 1818. Il était l'un des 18 de l'Académie suédoise, fondée par Gustave III, en 1786, et membre de l'Académie des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm. On a de lui : *l'Éloge historique de Gustave III;* une *Ode sur la mort de Gustave-Adolphe.* Les poëmes intitulés : *le Matin; l'Orage; les Quatre parties du jour; les Moissonneurs.*

OXFORD. *Voyez* HARLEY.

OZANAM (Jacques), laborieux mathématicien, né en 1640 à Bouligneux, dans la principauté de Dombes, étudia les sciences exactes malgré son père qui le destinait à l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il renonça à la cléricature, et alla vivre à Lyon du produit de quelques leçons, auquel suppléait celui du jeu. Il vint à Paris sur l'invitation du père du chancelier d'Aguesseau, renonça dès lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathématiques, et eut bientôt un grand nombre d'élèves. Il donnait des leçons pendant la paix, et il employait les loisirs que lui laissaient les temps de guerre à composer des ouvrages qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Mais la perte qu'il fit, en 1701, d'une femme qu'il adorait, et la guerre de la succession, qui lui enleva ses écoliers, portèrent un coup funeste à son bonheur. Il fut admis à l'Académie des sciences en 1702,

et mourut le 3 avril 1717. Il avait une piété sincère et une foi docile; il disait qu'il *appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller au paradis en ligne perpendiculaire.* Nous citerons de lui : *Traité de gnomonique*, 1673, in-12, augmenté sous le titre de *Méthode générale pour tracer les cadrans*, 1685, in-12; *Traité des lignes de premier genre, de la construction des équations*, etc., 1687, in-8°; *Usage du compas de proportion expliqué*, etc., nouvelle édition revue par Garnier, 1794, in-12; *Récréations mathématiques et physiques*, nouvelle édition augmentée par Montucla, 1778 ou 1790, 4 vol. in-8; *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8°. (*Voyez* son *Éloge* par Fontenelle, les *Mémoires* de Niceron, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.)

OZANAM (J.-A.-F.), médecin, de la même famille que le précédent, né en 1772, dans un village de la principauté de Dombes, fit ses études au collége de Bourg en Bresse. Il se trouvait à Lyon en 1793, à l'époque du siége que cette ville soutint contre l'oppression conventionnelle, et il prit les armes dans les rangs des assiégés. Il s'occupa ensuite d'affaires commerciales et alla à Paris, puis à Livourne, où il suivit encore la carrière du commerce, se livrant toutefois à l'étude des sciences naturelles qu'il avait toujours cultivées. S'étant rendu en Italie vers 1809, il s'établit à Milan et y pratiqua la médecine avec un succès d'autant plus étonnant qu'on ne l'avait jamais vu s'occuper spécialement de cet art. Reçu docteur à l'université de Pavie, il revint en France lorsque l'Italie fut retombée au pouvoir des Autrichiens, et se fixa, en 1817, à Lyon, où il continua d'exercer l'art médical. Nommé en 1823, médecin de l'Hôtel-Dieu, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1836. Il avait publié sur sa profession : *Conseils aux bonnes mères sur la grossesse, les couches, l'allaitement et l'époque critique, et les maladies des enfants*, Lyon, 1817, in-8°; *Histoire médicale, générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le XIVe siècle, jusqu'à nos jours*, Lyon, 1817-1823, 5 vol. in-8°; *Conseils sur les moyens de se garantir du choléra et sur les premiers soins à donner à ceux qui en sont attaqués*, Lyon, 1832, in-8°.

OZANNE (Hilaire), philologue et poëte latin, né à Dôle, en 1608, était petit-fils d'un professeur en droit à l'université de cette ville. Il s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, et se fit recevoir avocat au parlement : mais son goût l'entraînait vers la culture des lettres; et il consacrait ses loisirs à apprendre les langues orientales, dans lesquelles, si l'on en croit ses contemporains, il fit des progrès très-remarquables. Son but était de se livrer à une étude approfondie de la Bible, qu'il regardait comme la source le plus abondante où peuvent puiser les nobles esprits qui ont reçu le talent de la poésie; mais il fut arraché à ses douces occupations, et nommé, en 1644, auditeur général de l'armée de Flandre. La vie des camps devait déplaire à un homme du caractère d'Ozanne; pour se distraire de ses ennuis, il composa, un petit poëme intitulé : *Vita Christi ordine chronologico epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8°.

OZANNE (Christophe), simple paysan des environs de Mantes, se fit, à la fin du 17e siècle, une réputation extraordinaire par ses cures merveilleuses et son désintéressement. On peut voir dans le tome VIII des *Diversités curieuses* de l'abbé Bordelon plusieurs détails singuliers sur cet honnête charlatan, qui ne dut, à ce qu'il paraît, sa renommée qu'à la recommandation qu'il faisait à ses malades d'observer une diète austère et de boire beaucoup d'eau.

OZANNE (Nicolas-Marie), dessinateur de la marine, né à Brest le 12 janvier 1728, fut choisi pour diriger l'éducation des enfants de France, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale, et mourut le 3 janvier 1811. On a de lui des dessins remarquables par une grande facilité dans l'exécution. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, près de 300 planches, notamment un *Traité de marine militaire*, dédié au duc de Choiseul. Cet ouvrage, qui contient 50 planches in-8°, représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats, ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports.

OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingénieur-constructeur de la marine, né à Brest le 3 décembre 1737, mort dans cette ville le 10 février 1813, acquit une grande réputation dans son art. On a de lui une suite de dessins gravés représentant des *vaisseaux*, des *ports de mer*, des *paysages*. Il a gravé, conjointement avec son frère Nicolas et ses deux sœurs, de *nouvelles vues perspectives des ports de France* d'après ses propres dessins et ceux de son frère.

OZANNE (Yves-Marie), sœur du précédent, morte à Paris en 1786, a gravé une *Vue du port de Livourne* d'après J. Vernet, le *Temps serein* d'après le même, les *Relais flamands* et la *Ferme flamande* d'après Wouwermans.

OZANNE (Jeanne-Françoise), sœur de la précédente, morte en 1795, a laissé : une *Vue de Dieppe*, une *du port de Saint-Valeri*, une seconde *Vue du port de Livourne* d'après Vernet, et différentes *Vues des colonies françaises*. On peut consulter sur cette famille la *notice* imprimée en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, Paris, 1811, in-8°.

OZAROWSKI (Pierre d'ALCANTARA) fut du petit nombre des grands seigneurs polonais qui, sous le règne de Catherine II, se montrèrent favorables à la Russie. Ayant pris avec les Potocki et les Barnecki une part très-active à la conjuration formée en 1792, pour le renversement de la constitution, acceptée l'année précédente par le roi Stanislas, il fut poursuivi avec beaucoup de violence par le peuple en révolte, lorsque les Russes, que commandait Igelstrom, furent expulsés de la Pologne. Enlevé du château royal qu'il habitait, il fut mis dans un cachot, puis condamné à être pendu par une espèce de tribunal révolutionnaire, devant lequel on l'accusa d'avoir reçu de l'impératrice de Russie une pension de 2,000 ducats. Cette sentence, qui atteignit encore plusieurs autres Polonais, fut exécutée le 9 mai 1794, sur la place publique de Varsovie, devant la prison et en présence d'une foule nombreuse. Les biens d'Ozarowski furent d'abord séquestrés, puis rendus à sa famille par ordre de l'impératrice. Il laissa quatre fils.

qui tous prirent du service dans l'armée russe. Deux furent tués à Friedland, en 1807; un autre devint aide de camp de l'empereur Alexandre, et commanda l'armée de Lithuanie sous son successeur. Un quatrième, après avoir également servi avec honneur dans l'armée, devint chambellan.

OZERETSKOVSKI (le chevalier), conseiller d'État de Russie, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, était né vers 1750, et mourut le 28 février 1827. Quoique littérateur distingué, c'est comme naturaliste qu'il est particulièrement connu. On a de lui : un *Recueil d'extraits*, en 10 vol., *des calendriers russes, de* 1775 à 1793; des *Mémoires périodiques sur les progrès des sciences en Russie*, de 1803 à 1810; *Éléments d'histoire naturelle*, en 7 vol., Saint-Pétersbourg, 1791; *Voyage aux lacs Ladoga et Onéga*, 1792; *Description de Koly et d'Astrakan*, 1804, etc. Ozeretskovski a coopéré à la traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon, Saint-Pétersbourg, 1801-1817, et a fourni au Dictionnaire de l'Académie russe toute la partie relative à la médecine.

OZEROF (Vladislas-Alexandrovitch), le premier tragique russe, né le 29 septembre 1770 près de Tver, fut reçu à 6 ans dans le corps des cadets nobles de terre, en sortit (1788) après avoir fait de brillantes études, et avança rapidement dans la carrière militaire. Il la quitta avec le grade de général-major, entra dans les emplois civils, obtint sa retraite en 1808, et mourut en novembre 1816, des suites d'une maladie très-longue qui avait affecté ses facultés intellectuelles, aussi bien que son physique. La tragédie russe doit à Ozerof, nous ne dirons pas sa splendeur, car de tous les genres de littératures, c'est le seul qui soit encore négligé dans ce pays, mais son existence. Les pièces de Kniajenine et de Soumorokof, les meilleures que possédât alors la scène russe, n'étaient point dénuées de beautés; elles étaient même assez riches en beaux vers; mais elles manquaient de cette action, de cet ensemble qui constituent la vraie tragédie. Ozerof en créa une tout à fait nationale. Sans négliger les beaux exemples de Racine et de Voltaire, il s'affranchit de cette imitation servile des étrangers qui avait caractérisé ses prédécesseurs. On lui doit 5 tragédies : la *Mort d'Oleg*, 1798; *OEdipe à Athènes*, 1804, son chef-d'œuvre; *Fingal*, 1805; *Dmitri Donskoï*, 1805; *Polyxène*, 1809. *Fingal* et *Dmitri*, traduits en français par le comte Alexis de Saint-Priest, font partie des *Chefs-d'OEuvre des théâtres étrangers*. Ozerof a composé quelques *Poésies* lyriques, et traduit, d'après Colardeau, l'*Épître d'Héloïse à Abailard*. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées (avec une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par le prince Viasemskii), Pétersbourg, 1818, 2 vol.

OZI (Étienne), premier basson à la chapelle du roi, ensuite à la chapelle impériale et à l'orchestre de l'Opéra, et professeur de cet instrument au conservatoire de musique, naquit à Nîmes, le 9 décembre 1754. Le basson est un instrument assez ingrat et borné : mais le talent supérieur d'Ozi sut en étendre les effets; et, sans altérer le caractère qui lui est propre, il en tira un parti dont jusqu'alors on ne l'avait pas cru susceptible. Le secret de cette espèce de prodige ne consistait cependant que dans une grande pureté de son, dans une exécution nette et précise, simple et naturelle. La réputation de cet artiste, commencée dès 1799, par l'éclat avec lequel il parut au concert spirituel pour la première fois, et progressivement accrue par de nouveaux succès, atteignit le plus haut degré aux concerts du théâtre Feydeau. Les compositions d'Ozi sont estimées; et la *Méthode nouvelle et raisonnée* qu'il publia, en 1788, est encore suivie pour l'enseignement, à l'école royale de musique. L'auteur est mort à Paris, le 5 octobre 1805.

OZIAS, roi de Juda. *Voyez* **OSIAS**.

OZIAS, prophète, plus connu sous le nom d'*Azarias* que lui donnent les livres saints, était fils d'Obed, et florissait dans Juda, vers l'an 970 avant J. C. Il alla à la rencontre d'Asa, qui revenait vainqueur de Zara, roi d'Éthiopie; et après l'avoir félicité sur sa victoire, il lui prédit les malheurs qui fondraient sur Israël après que le peuple aurait abandonné le Seigneur. Pour vous, roi, lui dit-il, prenez courage; que vos mains ne s'affaiblissent point, et votre persévérance sera récompensée. Asa suivit les conseils du prophète, et acheva de détruire dans ses États le culte des idoles. Les livres saints ne disent plus rien d'Ozias, qui mourut, sans doute, peu après cet événement.

P

PABAN (L.), professeur de langue française à Stockholm, où il était venu s'établir, mourut dans cette ville en 1824. Il y avait fondé une association de bienfaisance sous la dénomination de *Société des amis des nécessiteux*. On a de lui une petite grammaire estimée, sous ce titre : *Marie et Julie*, ou *Étrennes aux jeunes demoiselles qui étudient la langue française, pour servir à leur instruction et à leur avancement*, Stockholm, 1824, in-8° de 76 pages.

PABO, prince breton, vivait dans le 5e siècle. Vaincu par ses voisins, il se réfugia dans le pays de Galles, où il fut généreusement accueilli par le roi de Powys. Il embrassa ensuite la vie religieuse, et fut compté au nombre des saints. Son tombeau se trouve encore, avec une inscription, dans l'église de l'île de *Mona* (l'île du Man), dont il fut le fondateur.

PAC (le comte Louis), général polonais, né à Strasbourg en 1780, fut élevé en Lithuanie, où une branche de l'illustre famille florentine des Pazzi, à laquelle il appartenait, s'était établie depuis plus de 4 siècles. Ayant embrassé, fort jeune, la profession des armes, il servit quelque temps dans les troupes du grand-duché de Varsovie; puis, en 1808, il passa au service de France, et fit la guerre d'Espagne sous les ordres du général Lasalle et du maréchal Bessières, qui l'attacha à son état-major. Sa belle conduite aux affaires de Médina de Rio-Seco et

de Burgos lui valut la croix d'honneur et le grade de chef d'escadron des chevau-légers polonais de la garde impériale. Appelé, en 1809, à la grande armée d'Allemagne, il se distingua aux batailles d'Essling et de Wagram ; et l'année suivante, il rentra, comme colonel, au service du grand-duché de Varsovie. Lors de l'expédition de Russie (1812), Napoléon le nomma général de brigade et l'incorpora à sa maison militaire, avec laquelle le comte Pac fit cette désastreuse campagne. Pendant la retraite de Moscou, il dégagea, à la tête de deux pelotons de cavalerie, l'empereur et le maréchal Bessières qu'une nuée de Cosaques environnait sur le chemin de Malo-Jaroslavitz. Il se signala de nouveau, en 1813, à Lutzen, à Dresde, à Leipzig, et fut promu au grade de général de division. Dans la campagne de France (1814), il montra autant de courage que d'habileté. Une attaque importante qu'il exécuta le 5 mars, en présence de Napoléon, lui mérita une lettre flatteuse de l'empereur et 20 croix pour ses compagnons d'armes. A la bataille de Craonne, il fut chargé du commandement de la cavalerie de la vieille garde, reçut une blessure sous les murs de Laon, et combattit encore à la Villette pour la défense de la capitale. Ayant quitté le service de France par suite des événements politiques, il fit un voyage en Angleterre, puis il se retira dans les propriétés qu'il possédait en Pologne. Il avait recherché la main de la princesse Anna Sapiéha, mais elle lui préféra le prince Adam Czartoryski, ce qui occasionna, entre les deux rivaux, un duel dont on parla beaucoup et où le prince Adam fut légèrement blessé. En 1819, le comte Pac fut élevé au rang de sénateur du royaume de Pologne; mais, lorsque, en 1830, ce malheureux pays tenta de recouvrer son indépendance, il prit une part active au soulèvement, devint membre du gouvernement provisoire, eut un commandement dans l'armée, et combattit à Ostrolenka (26 mai), où il reçut deux coups de feu. Après l'entrée des Russes à Varsovie, voyant l'indécision et le peu d'accord des généraux polonais, il jugea que tout espoir était perdu, donna sa démission et retourna en France. En 1834, il voyagea en Italie, passa aux îles Ioniennes, puis en Grèce, où il visita Athènes. Ayant voulu pousser plus loin ses explorations, il s'embarqua pour l'Asie; mais, arrivé à Smyrne, il y tomba malade et mourut le 31 août 1835.

PACARAU (Pierre), évêque constitutionnel, né à Bordeaux en 1716, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et obtint de brillants succès dans le cours de ses humanités. A l'époque de la révolution, Pacarau adopta les innovations de l'assemblée nationale, prêta serment à la constitution civile du clergé, et fut élu évêque constitutionnel du département de la Gironde, le 14 mars 1791, en remplacement de Champion de Cicé, qui occupait alors le siége archiépiscopal. Il publia plusieurs mandements et quelques écrits relatifs à ses nouvelles fonctions qu'il n'exerça pas longtemps, car il mourut à Bordeaux, le 5 septembre 1797. A la science théologique, à une vaste littérature, il joignait des connaissances très-variées, surtout en archéologie. Il possédait une bibliothèque bien choisie, composée de 8,000 volumes. On a de lui : *Nouvelles considérations sur l'usure et le prêt à intérêt*, Bordeaux, 1784, in-8°(anonyme); *Mémoire expositif*, ou *Idée succincte des droits et de la juridiction du chapitre de Saint-André de Bordeaux sur les cures de sa dépendance*, etc.; *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, Bordeaux, 1791, in-8° (anonyme); *Ordo divini officii recitandi, ad usum diœcesis*, 1792.

PACATIEN (Titus-Claud.-Marcius PACATIANUS), empereur romain, n'est connu que par les médailles : le cabinet du roi, à Paris, en possède plusieurs de ce prince, en argent. On conjecture qu'il fut proclamé Auguste dans la partie méridionale des Gaules, et que, défait par Dèce, son règne fut de très-courte durée. On rapporte ces événements à l'année 249.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, s'acquit une grande réputation, comme prédicateur, par la noble simplicité de ses sermons. Il n'est connu que par ses *Discours de piété, ou Sermons sur les plus importants objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Il fut exclus, en 1746, de la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, où il résidait, et envoyé dans une maison de province. Il mourut le 3 mai 1760.

PACCA (Barthélemi), cardinal, évêque de Frascati, naquit à Bénévent le 25 décembre 1756. Sa famille le destinait au barreau, et dirigea son éducation vers ce but, mais le jeune Pacca ne se sentant aucune vocation pour cette carrière, se livra avec ardeur à l'étude de la théologie, et prit les ordres. Il résida auprès de l'électeur de Cologne jusqu'en 1793. Il fut nommé à cette époque nonce à Lisbonne, où il demeura jusqu'à la fin de 1800. En 1801, Pie VII l'éleva à la dignité de cardinal, et peu de temps après il le nomma pro-secrétaire d'État. Ces hautes faveurs lui inspirèrent pour le saint-père un dévouement sans réserve et dont il donna des preuves non équivoques lors des démêlés qui eurent lieu entre la cour de Rome et Napoléon. En sa qualité de pro-secrétaire d'État il eut avec le général Miollis plusieurs discussions assez embarrassantes, dans lesquelles il soutint les droits du saint-père avec beaucoup de dignité et de modération. Le 6 septembre 1808 il fut arrêté comme prévenu d'excitation à la révolte contre les Français ; mais au moment où il allait être conduit sous escorte, à Bénévent, Pie VII intercéda en sa faveur auprès des autorités françaises et obtint de le garder chez lui comme prisonnier. Au mois de juillet 1809, le cardinal Pacca suivit le saint-père en France : à son arrivée à Grenoble, il fut arrêté de nouveau et enfermé dans une forteresse, d'où il ne sortit que vers la fin de 1811. En 1814, après l'abdication de Napoléon, il fut rétabli dans ses dignités et retourna à Rome; mais en 1815, à l'approche de l'armée de Murat, il se vit encore obligé de quitter cette capitale. En partant il lança une proclamation véhémente dans laquelle il protesta contre la violation du territoire, et annonça l'installation d'un gouvernement provisoire. Après un séjour de quelques mois à Gênes, il revint à Rome, et fut nommé membre de la congrégation instituée pour entretenir des relations avec la Chine. En 1816, il remplit une mission diplomatique à Vienne, et prit une part active aux travaux de la congrégation chargée de présenter un nouveau plan d'études pour les universités et les autres établissements d'éducation des États pontificaux. En 1817, il devint gouverneur de Rome et président d'une commission établie

pour examiner l'état des finances. Plus tard, il a été successivement nommé protecteur de l'académie archéologique de Rome, évêque de Frascati et préfet des études. La fermeté inébranlable que ce cardinal montra dans le malheur et la constance de son dévouement pour Pie VII, lui ont concilié l'estime générale, quoiqu'on ait à lui reprocher quelques-unes des mesures intolérantes qui signalèrent le retour de ce pontife. Léon XII, successeur de Pie VII, l'honorait de sa confiance et de son amitié, et hésita longtemps à accepter la démission qu'il donna, en 1824, de sa place de camerlingue. Dans le conclave où fut élu Grégoire XVI, les votes ne se portèrent pas sur Pacca parce que l'on craignit une disposition au népolisme. Quoi qu'il en soit, Pacca, doyen du sacré collége, fut moralement une sorte de pontife écouté, respecté, chéri et béni jusqu'à la fin de ses jours. Il est mort à Rome le 19 avril 1844. Les jésuites perdirent en lui leur plus ferme appui. On a publié en français : *Mémoires du cardinal Pacca, contenant des notes sur son ministère, et l'histoire de ses deux voyages en France*, traduits de l'italien, par M. l'abbé Jamet, 2 vol. in-8°.

PACCA (François), mort en 1832, archevêque de Bénévent, et auteur de quelques ouvrages, était l'oncle du cardinal, qui en a fait l'éloge dans un opuscule intitulé : *Notizie storiche intorno alla vita ed agli scritti di monsignor Francesco Pacca, arcivescovo di Benevento, publicate dal cardinale B. Pacca*, Modène, 1838, in-8°.

PACCA (Tibère), neveu du cardinal, fut arrêté avec son oncle, puis rendu à la liberté. Au retour de Pie VII, Tibère remplit les fonctions de gouverneur de Civita-Vecchia ; il connut, dans le plus grand détail, les faits relatifs à la rentrée de Napoléon en France, car il interceptait la correspondance secrète de l'empereur et de son oncle le cardinal Fesch. Il eut le tort de n'en donner aucune communication à l'ambassadeur du roi de France, qui était meilleur ami du saint-siége que ne le pouvait jamais être Napoléon. Dans le fait, l'ambassade était informée, mais non avec autant de détails qu'en aurait pu donner Pacca. Quand Consalvi revint de Vienne, Tibère fut nommé gouverneur de Rome. On remarquait l'extrême ressemblance qu'il avait avec Napoléon ; seulement le gouverneur était d'une taille plus élevée ; mais il avait de commun avec le conquérant, la forme du visage, le front et le port de tête. L'administration du gouverneur ne tarda pas à exciter des mécontentements ; on ne peut pas répéter ce qui fut dit alors, parce que ces rapports étaient empreints d'une exagération qui n'a pas d'excuse. Le gouverneur perdit sa place, et se rendit en France, où il vécut des secours que lui envoyait le cardinal son oncle. Depuis, Tibère passa en Piémont, où il mourut quelque temps après.

PACCANARI (Nicolas), personnage singulier et sur lequel divers jugements ont été portés, mérite une place dans la *Biographie Universelle*, à cause de l'entreprise très-remarquable qu'il avait formée. Né d'une famille honnête, mais peu riche, du Val Suzanna, aux environs de Trente, il fut élevé chrétiennement, mais sans faire d'études. Il suivit d'abord la carrière du commerce, s'en dégoûta ; alla de Venise à Rome ; embrassa la carrière militaire, et fut sergent dans la garnison du château Saint-Ange. Il reprit ensuite le commerce, fut trompé par un associé et réduit à la nécessité de montrer quelques curiosités de ville en vile. Au milieu de toutes ces vicissitudes, il conservait des goûts religieux. Étant revenu à Rome, il se fit confrère de l'oratoire de Caravita. C'est alors qu'il eut l'idée de remplacer l'ordre des jésuites, qui avait été supprimé, par un nouvel ordre auquel il donna le nom de *Compagnie de la Foi de Jésus*. En 1794, une petite société, ayant les mêmes vues et le même dessein que celle de Paccanari, avait commencé en Belgique par le zèle de l'abbé Ch. de Broglie et de l'abbé de Tournely, qui en fut le premier supérieur et mourut quelque temps après. Cette société se retira en Allemagne ; c'est là, qu'à la demande de Pie VI, elle se réunit à celle instituée par Paccanari. Bientôt les Paccanaristes obtinrent des brefs du pape, se répandirent en France, en Allemagne et en Angleterre. Les anciens jésuites qui avaient dans l'origine favorisé la société de la foi de Jésus, s'émurent de quelques innovations ; et dès lors ils agirent de façon à ruiner la confiance qu'avait inspirée Paccanari. Ils eurent d'autant moins de peine, que celui-ci ne possédait aucune instruction. Cependant Paccanari s'était emparé de l'esprit de l'archiduchesse Marie-Anne ; aidé par cette princesse, il admit dans sa nouvelle société un certain nombre de jeunes personnes, appartenant à des familles riches, et qui s'étaient laissé endoctriner par l'archiduchesse. Le pape tolérait cet établissement par égard pour la princesse. Trois sœurs, les demoiselles T..., alors retirées en Suisse, furent gagnées à l'institut de Paccanari. Un religieux vint les prendre et les conduisit à Rome ; ce qui occasionna un scandale. La famille T... fit des plaintes. Le pape avait reçu plusieurs *Mémoires* contre Paccanari ; déjà les bruits les plus fâcheux couraient sur le compte de ce prêtre ; on l'accusa de détournement de fonds, d'avoir célébré la messe après de copieuses libations. On parlait plus gravement encore de ses rapports avec les religieuses. Enfin on fit un procès à Paccanari, qui fut jugé coupable d'immoralité et d'escroquerie, et condamné à la prison. Il était enfermé depuis un an, lorsque, à la suite de l'invasion de Rome par les Français, il obtint sa liberté ; mais lorsqu'il fut sorti, ses prêtres ne voulurent plus avoir de relations avec lui, et ils continuèrent leurs fonctions jusqu'au rétablissement des jésuites, par la bulle du 7 août 1814. Quant à la fin de Paccanari, elle a été le sujet de bruits contradictoires, il parait cependant qu'il a été poignardé par un domestique et jeté dans le Tibre.

PACCARD (Jean-Edme), littérateur fort abondant et cependant peu connu, naquit à Paris, le 6 octobre 1777. Fils d'un pauvre Savoyard et d'une servante de la Bourgogne, il fut mis en nourrice à Chablis, dans la famille de sa mère, puis employé aux travaux champêtres jusqu'à l'âge de 10 ans. Revenu à Paris, il entra chez les frères des écoles chrétiennes de la paroisse St.-Roch. Son père, ayant alors perdu son protecteur, le fermier général St.-Amand, qui périt sur l'échafaud, fut obligé de se faire aide-machiniste à l'Opéra, où le jeune Paccard allant le visiter, prit du goût pour le spectacle. Ayant débuté sur un théâtre des boulevards, dans un modeste emploi de confident, il fut sifflé. Il alla en province, fut atteint par la conscription, passa en Italie, obtint sa libération pour se faire acteur, et revint dans la capitale, où il était

sur le point de débuter sur la scène française, sous les auspices de Dugazon, lorsqu'il se maria et se fit auteur dramatique, compositeur de romans, puis libraire, et enfin employé au ministère des finances. Mis à la retraite en 1841, il mourut d'hydropisie, le 23 avril 1844. La liste de ses écrits consiste en romans médiocres. Les principaux sont: *Tableau du Théâtre-Français en* 1807, in-8°; *l'Annonciade, ou le Château des Tourelles*, 4 vol. in-12; *Dieu, l'honneur et les dames*, 1813, 6 vol. in-12; *Mélusine, ou les Tombeaux des Lusignan*, 1815, 4 vol. in-12; *le Château du lac, ou le Génie réparateur*, 1819, 3 vol. in-12; *l'Ermite du Marais*, 1819, 2 vol. in-12; *l'Abbaye de la Trappe, ou les Révélations nocturnes*, 1821, 3 vol. in-12; *la Grande-Chartreuse de l'Isère*, 1826, 3 vol. in-12, etc.

PACCIUS ou **PACTIUS** (Thomas) était prieur de la collégiale de Loches, dans la dernière moitié du 12e siècle, ce qui fait qu'on l'a souvent nommé *Thomas de Loches*. Il existait, dans la bibliothèque de l'abbaye de St.-Victor, une chronique de lui, intitulée : *Gesta comitum Andegavensium ab anno* 843 *ad annum* 1169, *auctore Thoma Pactio Lochiensi*. Quelques écrivains ont pensé que cette chronique était la même que celle du moine anonyme de Marmoutier, insérée dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Achéry. Une Bible entièrement écrite de la main de Thomas Paccius, existait anciennement dans le Chartrier du chapitre de Loches, et avait ensuite passé dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève. On ignore les dates de la naissance et de la mort de Paccius, mais certainement il vivait en 1180, car il fit reconstruire cette année, l'église de sa collégiale qui tombait en ruines. C'est celle qui existe encore aujourd'hui.

PACCHIAROTTO (Jacob), peintre, né à Sienne, dans la première partie du 16e siècle. Il fut élève du Pérugin, ou du moins il imita son style de manière à tromper les connaisseurs. Plusieurs de ses tableaux décorent les églises de sa ville natale. On estime surtout celui qui représente *Ste Catherine visitant le corps de Ste Agnès de Montepulciano*.

PACCHIONI (Antoine), médecin, et l'un des anatomistes les plus distingués du 17e siècle, né à Reggio en 1664, mort à Rome en 1726, a laissé plusieurs ouvrages relatifs à sa profession, qui ont été recueillis, 1741, in-4°.

PACCI (Côme), archevêque de Florence au 16e siècle, fut le premier qui fit connaître, par une traduction latine, les *Discours de Maxime de Tyr*.

PACCIOLI (Luc), en latin *Paciolus*, mathématicien, surnommé *de Burgo*, parce qu'il était né à Burgo-San-Sepolcro, en Toscane, entra dans l'ordre de St.-François, et professa les mathématiques à Naples, à Rome et à Venise. Il vivait en 1509; mais on ignore la date de sa mort. C'est dans son traité : *Summa de arithmeticâ*, 1494, in-fol., que l'on trouve les premières notions de l'*Art de tenir les livres en partie double*. Il a publié quelques autres ouvrages dont la rareté fait le principal mérite. Cependant il faut en excepter son traité d'architecture sous ce titre : *De divinâ proportione*, orné de planches d'un très-bon goût.

PACCORI (Ambroise), écrivain ascétique, né à Céaucé dans le bas Maine, devint principal du collége de cette ville, fut ensuite chargé de la direction du petit séminaire de Meung, sous l'épiscopat du cardinal de Coislin, et occupa ce dernier emploi pendant 18 ans; mais, après la mort du cardinal, il fut contraint de sortir du diocèse et vint se fixer à Paris, où il mourut en 1730, à l'âge d'environ 81 ans. Pacciori était diacre et passait pour être attaché aux opinions de Port-Royal. Ses principaux ouvrages sont : *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfants; Entretiens sur la sanctification des dimanches et fêtes; Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions; Journée chrétienne; les regrets de l'abus du* Pater; *Pensées chrétiennes; Devoirs des vierges chrétiennes; Société chrétienne; Abrégé de la loi nouvelle :* tous ont été souvent réimprimés.

PACE (Richard), né dans le diocèse de Winchester en 1482, obtint par son mérite la faveur de Henri VIII, qui le nomma secrétaire d'État, et l'employa dans les négociations les plus importantes. Quoique jeté dans la carrière politique, il prit les ordres en 1514, et fut successivement chanoine d'York, archidiacre de Dorset, doyen d'Exeter et de St.-Paul de Londres. Ayant été envoyé à Rome, après la mort de Léon X, pour solliciter les suffrages en faveur du cardinal Wolsey, il ne put réussir dans sa mission, et le ressentiment de l'ambitieux prélat le poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée à Stepney en 1532. On a de lui : *De fructu qui ex doctrinâ percipitur*, 1517, in-4°; *De lapsu hebraicor. interpretum; Traité contre le mariage de Catherine*, en anglais; *Sexdecim orationes ad principes; Carmina diversa;* des *Lettres à Érasme*, et quelques traductions latines d'auteurs grecs.

PACHE (Jean-Nicolas), ministre de la guerre et maire de Paris, était Suisse d'origine. Né en France, fils d'un portier, il fut d'abord précepteur des enfants du duc de Castries, qui lui fit obtenir un emploi lucratif dans les bureaux de la marine. Il fut ensuite intendant de la marine royale à Toulon, munitionnaire général des vivres de la marine, et enfin contrôleur de la maison du roi sous le ministère de Necker. Il donna sa démission de ses emplois, fit remise au trésor de ses pensions, et, satisfait de la modeste fortune qu'il devait à son travail, alla s'établir en Suisse avec sa famille. La mort de sa femme le décida à revenir à Paris peu de temps avant la révolution. Il se fit remarquer bientôt par ses principes démocratiques, et par une austérité qui n'était pas sans affectation. Il consentit, en 1792, à partager avec Roland le fardeau du ministère de l'intérieur, et fut ensuite adjoint à Servan, alors ministre de la guerre. Plus tard il remplaça Servan, et ne tarda pas à se brouiller avec Roland, Brissot et les girondins, Son administration, à laquelle Vincent, Ronsin et quelques autres désorganisateurs imprimèrent un mouvement aussi violent que désordonné, coûta cher à la France. L'amour inconsidéré de la réforme l'entraîna dans une foule d'actes de vexations et de gaspillages, qu'il eut le tort de tolérer. Il fut remplacé, sur le rapport de Barrère (2 février 1793). Devenu, par sa disgrâce et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et au dehors de l'assemblée. Il nia toutefois l'existence de complots ourdis sous l'influence démagogique, ne prit aucune mesure pour protéger la

Convention contre le mouvement du 31 mai, et porta témoignage quelques mois après contre les girondins, dont une multitude furieuse avait obtenu le jugement ou plutôt la proscription. Bientôt les vainqueurs du 31 mai se divisèrent. Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert, qui amena la chute de cette faction, il fut écarté de la municipalité par l'influence de Robespierre, et resta emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Inquiété un moment par le Directoire à propos de la conspiration de Babeuf, il publia trois mémoires pour sa justification. Dégoûté du monde et des affaires, il se retira à Tym-le-Moutiers, près de Charleville, où il vécut jusqu'en 1823, n'ayant qu'un très-modique revenu, dont il consacrait une partie à des actes de bienfaisance, mais ne voulant pas entendre parler des affaires publiques, ne lisant pas même les journaux, et ne parlant jamais des événements de sa vie politique. Il avait consacré de longues années à un ouvrage de métaphysique qui se trouve entre les mains de son fils.

PACHECO (dona Maria), dame espagnole d'un courage héroïque, née vers la fin du 15e siècle, était femme de don Juan de Padilla, chef de l'Insurrection qui avait pris le nom de *Sainte-Ligue*, sous le règne de Charles-Quint. Après la perte de la bataille de Villalor, Pacheco ayant été condamné à périr sur l'échafaud, dona Maria, loin de se laisser abattre par sa douleur, ne songea qu'aux moyens de venger son époux. Elle ranima par son exemple le courage des habitants de Tolède, les détermina à se défendre contre les forces réunies de Charles-Quint, combattit vaillamment à leur tête, et remporta plusieurs avantages sur les assiégeants. Mais, abandonnée par le peuple, auquel on persuada qu'elle était sorcière, elle se renferma dans la citadelle, où elle se soutint pendant 4 mois, et ce ne fut que quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions qu'elle renonça enfin à combattre. S'étant échappée à la faveur d'un déguisement, cette femme héroïque se réfugia en Portugal, où elle finit ses jours dans l'indigence et l'obscurité, regrettant plus son époux et sa patrie que sa gloire et ses honneurs.

PACHECO (Christophe), peintre de l'école de Madrid, florissait en 1568, et jouit de la faveur du duc d'Albe, qui l'employa à l'embellissement de ses palais. Le talent qu'il montra dans le portrait, engagea la plupart des personnages les plus distingués de son temps à se faire peindre par lui. Le peu de ses ouvrages qui existent encore en ce genre (tous ceux qu'il avait faits pour le duc d'Albe, ayant péri dans un incendie), prouvent que leur vogue n'était point une affaire de mode. Ils sont traités d'une excellente manière, et peints d'une belle couleur. Il mettait surtout un soin minutieux à rendre tous les détails des vêtements en usage à cette époque, tels que les broderies, les dentelles, etc.

PACHECO (François), peintre, écrivain et poëte distingué, né à Séville en 1571, mort en 1654, fut choisi pour peindre au couvent de la Merci, concurremment avec Antoine Vasquez, 6 grands tableaux tirés de la vie de St. Raimond. Il ouvrit à Séville une école dont est sorti Jacques Velasquez, qui devint son gendre. Le chef-d'œuvre de Pacheco est son tableau du *Jugement universel*, qu'il fit en 1618. On cite comme un de ses plus beaux ouvrages, le *St. Michel* qu'il exécuta pour le collége de St.-Albert. On a de lui un *Traité élémentaire de la peinture*, qui est très-estimé, et quelques poésies.

PACHECO DE NARVAEZ (Louis), né à Baeça, en Andalousie, eut de la réputation comme maître d'escrime, et donna des leçons à Philippe IV. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Compendio de la filosofia y destreza de las armas del Ger. Carranza*, Madrid, 1612, in-4° ; *Libro de las grandezas de la espada*, 1600, in-4°. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. — Pacheco est le nom d'un des assassins d'Inès de Castro.

PACHECO, marquis de VILLENA. *Voyez* VILLENA.

PACHO (Jean-Raymond), voyageur, naquit à Nice, le 3 janvier 1794, d'un négociant riche et estimé. Privé de ses parents de bonne heure, il fut placé par son tuteur au collége de Tournon, qu'il quitta après 7 ans d'études, et se rendit à Paris en 1816. Sans négliger les lettres, il était devenu très-fort en dessin et en botanique. En 1818, il alla à Alexandrie, en Égypte, auprès de son frère aîné, qui y était établi : il retourna à Paris au bout d'une année sans avoir réussi dans le projet qu'il avait conçu d'explorer l'Égypte, et il s'occupa jusqu'en 1820 de peindre le portrait et d'écrire pour les journaux littéraires. A cette époque, il retourna à Alexandrie, et obtint enfin de Jumel, directeur d'une fabrique appartenant au vice-roi, les secours nécessaires pour visiter l'Égypte inférieure. Il la parcourut pendant près d'un an, et en dessina les monuments remarquables. En 1823, Jumel mourut, et le jeune voyageur fut contraint de suspendre tout à fait ses excursions. Après quelques moments d'inquiétude et d'oisiveté, il rencontra dans l'amitié de Célestin Guyfenet, Suisse d'origine et directeur d'une autre manufacture appartenant au vice-roi, les moyens d'achever l'exploration du Delta et de visiter les oasis. Après une année de courses continuelles, Pacho revint au Caire, avec le désir d'explorer la Cyrénaïque ; les habitants de l'oasis de Siouah avaient assuré avoir vu dans la Cyrénaïque et la Marmarique divers beaux monuments. La résolution de Pacho fut décidée par l'arrivée du programme de la Société de géographie. Salt, consul général d'Angleterre, le donna au jeune voyageur, qui, malgré tous les dangers, demeura ferme dans son projet. Il partit d'Alexandrie avec Muller, jeune orientaliste, en novembre 1824, et il revint au Caire au mois de juillet suivant, après avoir heureusement accompli son entreprise. Il se rendit alors à Paris, et présenta ses manuscrits à la Société de géographie qui lui accorda le prix, récompense due à son courage et à sa persévérance, et dont il ne jouit pas : des voleurs, ayant pénétré dans son hôtel, lui enlevèrent la somme qu'il avait reçue. Se croyant environné d'ennemis puissants, soupçonnant la fidélité de ses amis même, Pacho avait pris le monde en dégoût ; il ne vivait plus que pour l'étude, se refusait aux charmes de la société, et passait les nuits au travail. Les encouragements si bien dus aux voyageurs et qu'il avait lui-même si justement mérités auraient pu le tirer de sa mélancolie ; mais à l'exception du prix de la Société de géographie et de quelques éloges dans les journaux, il n'obtint

ni faveur ni justice. Réduit à la dernière extrémité, il demanda de légères avances à son imprimeur, qui ne les lui donna point; saisit un pistolet et voulant se tuer, il ne se fit qu'une horrible blessure. Il eut encore le courage d'achever de se donner la mort avec un rasoir. Ce fut le 26 janvier 1829, qu'il termina ainsi sa carrière. Son *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque* a été imprimé et forme 1 vol. in-4°. Malte-Brun, qui en avait fait le rapport, dépose du mérite des observations de Pacho, de l'habileté et de la sagacité qu'il a déployées, et de son talent d'écrire. Le dernier ouvrage auquel Pacho a mis la main est un *Tableau des tribus nomades anciennes et modernes.*

PACHYMÈRE (George), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire byzantine, était né à Nicée vers l'an 1242. S'étant rendu à Constantinople lorsque Michel Paléologue reprit cette ville sur les Latins, il parvint aux premières dignités de l'Église et de l'État, et mérita la confiance de Paléologue, qui le chargea de différentes négociations. Pachymère mourut vers 1310. L'*Histoire* qu'il a laissée commence à l'an 1258 et finit à 1308. Elle fait suite à celles de Nicétas et d'Acropolite. Le P. Poussines, jésuite, la publia à Rome, 1666-69, 2 vol. in-fol., avec une version latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a traduite en français. On attribue encore à Pachymère une *Paraphrase* des *OEuvres* de St. Denis l'Aréopagite, que le P. Cordier a insérée, avec les *Scolies* de St. Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de saint Denis. On trouve dans le *Recueil* d'Allatius, Rome, 1651, un petit *Traité* de Pachymère *sur la procession du St.-Esprit.*

PACIAUDI (Paul-Marie), religieux théatin, l'un des plus savants et des plus laborieux antiquaires du 18e siècle, né à Turin en 1710, obtint les premières dignités de son ordre, devint, en 1761, bibliothécaire du duc de Parme, et mourut dans cette ville, le 2 février 1785. Il était correspondant de l'Académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont : *De sacris christianorum balneis,* 2e édition, 1758, in-4°; *De athletarum cubistesi in palæstrâ Græcor. comment.*, 1756; *Monumenta peloponesiaca,* 1761, 2 vol. in-4°; *Memorie de' gran maestri dell' ordine gerosolimitano,* 1780, 3 vol. in-4°; *De libris eroticis antiquorum :* cette savante dissertation, insérée dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru séparément, Leipzig, 1803; *Lettres au comte de Caylus,* Paris, 1802, in-8°, avec une *Notice* sur Paciaudi par Sérieys.

PACICHELLI (Jean-Baptiste), littérateur, né à Pistoie, vers 1640, acheva ses études à Rome avec succès, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents lui ayant mérité des protecteurs, il fut attaché à la légation du saint-siége en Allemagne, et profita de cette circonstance pour visiter les principaux États de l'Europe. Il rapporta de ses voyages, des notes sur les mœurs et les usages de chaque pays, et sur les objets les plus dignes de fixer l'attention d'un observateur. Après 10 années d'absence, il retourna à Rome; et, ayant obtenu un bénéfice à Naples, il se retira dans cette ville, où il mourut, en 1702. On a de lui : *Schediasma de iis qui nullo modo possunt in jus vocari,* Rome, 1669, in-4°; *Vita de Gio-Batt. de' Marini, con un indice degli scrittori domenicani,* ibid., 1670, in-4°, etc.

PACIEN (St.), en latin *Pacianus,* évêque de Barcelone, vivait sous le règne de Valens, et mourut vers l'an 390, sous celui de Théodose, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. On a de lui : trois *lettres* au donatiste Sempronien; une *Exhortation à la pénitence,* et un *Discours sur le baptême.* Ces ouvrages ont été publiés par Jean du Tillet, Paris, 1538, in-4°.

PACIFICO, religieux franciscain, né à Novarre, florissait au 15e siècle. Il est connu par une *Somme des cas de conscience,* intitulée *Summa pacifica*, que François Tarvisini, carme, a traduite en italien, et qui parut à Venise, en 1574 et en 1580, chez Jean Sommasque. Wadding, qui fait mention de Pacifico dans ses *Scriptores ordinis minorum,* ne dit pas à quelle époque il est mort. — Un autre PACIFICO, aussi franciscain, est auteur de *Chansons* dédiées à Laurent Lominelli, gouverneur d'Ascoli vers 1659.

PACIFICUS, archidiacre de Vérone, dans le 9e siècle, fut, dit-on, l'inventeur des horloges à roues et à ressorts, divisant le jour en 24 parties égales. Il est principalement connu par l'épitaphe consacrée à sa mémoire dans la cathédrale de Vérone. Onuph. Panvinio est le premier qui ait publié une partie de cette pièce, donnée depuis en entier par Scipion Maffei dans la préface *ad Complex. Cassiodori,* et par Muratori dans les *Antiquit. ital. medii ævi.* Tiraboschi la trouve si obscure, qu'il la compare à une énigme dont l'auteur a laissé à la postérité le soin de découvrir le véritable sens. Plusieurs savants antiquaires se sont efforcés de l'expliquer.

PACIFICUS (Picenus), frère mineur, né au 12e siècle, dans la Marche de Fermo, se fit tant de réputation comme *trouvère,* que l'empereur Frédéric II le couronna et le surnomma le *Roi des vers.* Converti par un des sermons de St. François, il devint un de ses disciples, et fut nommé Pacificus à cause de l'extrême douceur de son caractère. Quatre ou cinq ans après sa conversion on l'envoya en France, où il fut le premier provincial des frères mineurs. On ignore l'époque de sa mort. Wading lui attribue un grand nombre de chansons et d'autres poésies, composées avant sa conversion.

PACIFICUS (Maximus), poëte latin, né à Ascoli, d'une famille noble, mort à Fano vers l'an 1500, âgé de près de 100 ans, a laissé un grand nombre d'élégies et d'autres pièces imprimées sous le titre suivant : *Hecatelegium, sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ; Laudes summorum viror., urbium et locor.; Invectivæ in quosdam; Laudes patriæ æsculanæ et alia quædam jucunda et docta,* Florence, 1489, in-4°, édition originale et fort rare. Magliabecchi a donné une édition des *Poésies* de Pacificus (Padoue, 1691, in-4°), dont il a retranché les poésies obscènes. Ce poëte, qu'on a osé comparer à Ovide, ne manque pas de facilité; mais il est en général dépourvu d'élégance.

PACIFIQUE DE PROVINS (le P.), missionnaire capucin, né dans la ville dont il porte le nom, après avoir parcouru différentes régions et avoir été supérieur-préfet de son ordre en Amérique, revint à Paris, où il mourut en 1653. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du Grand Turc, empereur de Constantinople,* 1622, in-12; *Voyage de Perse contenant les remarques particulières de la Terre Sainte et le testament de Mahomet,* 1631, in-8°;

1642, in-12; *Relation ou description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe en Amerique,* 1648, in-12. On lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle,* 1645, in-12.

PACINO (Eustachio), gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti. au commencement du 15e siècle, s'acquit une grande réputation en combattant les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Il fut d'abord battu par l'amiral François Bembo; mais il remporta une victoire éclatante, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce siècle.

PACOME (St.), né dans la haute Thébaïde vers l'an 292, de parents idolâtres, porta d'abord les armes; mais ayant reçu le baptême, il se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Palémon, et fit de tels progrès dans la vertu, que par ses soins la Thébaïde fut peuplée de monastères; il ne comptait pas moins de 5,000 cénobites sous sa direction. Cet illustre patriarche mourut le 3 mai 348. On a de lui : *Præcepta, judicia et monita*, traduit en latin par St. Jérôme; et 11 *lettres,* imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien auteur grec écrivit la *Vie* de St. Pacôme. Denis le Petit la traduisit en latin : Arnauld d'Andilly l'a mise et français dans les *Vies des PP. du désert.*

PACORUS, fils aîné d'Orodes, roi des Parthes, s'est rendu célèbre par les expéditions qu'il fit en Syrie, après la défaite de Crassus. Dès sa plus tendre jeunesse, associé au trône par son père, il se montra digne de cette préférence par ses belles qualités; et l'on peut croire, par ce que l'on connaît de lui, qu'il aurait occupé une place très-distinguée parmi les princes qui s'assirent sur le trône des Arsacides. Quoiqu'il soit mort avant son père, et qu'à proprement parler, il n'ait jamais régné, il n'en est pas moins appelé roi des Parthes par beaucoup d'écrivains.

PACORUS, roi des Parthes, contemporain de Domitien et de Trajan, ne nous est connu que par quelques légères indications des auteurs anciens. Les Arméniens donnent à ce prince le nom d'Ardaschès, dénomination fort en usage chez eux, et qui signifie *grand roi;* ils le font fils d'Artaban IV, et placent son avénement en l'an 91. Cette date paraît très-vraisemblable. La Perse était alors fort agitée : les peuples du Dilem et des monts Padoschkharguer s'étaient révoltés, et ils étaient soutenus par toutes les nations qui habitent les bords de la mer Caspienne. Le roi d'Arménie envoya des secours au nouveau roi des Parthes, pour soumettre les rebelles, et pour l'établir sur le trône paternel. Sempad, prince des Pagratides et connétable d'Arménie, fut chargé de cette expédition; il fit reconnaître Pacorus, et emmena en Arménie Zarmau, un des chefs des rebelles. Ce qu'on sait des événements arrivés sous le règne de Pacorus, se réduit à peu de chose.

PACORUS, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse Ier, roi des Parthes. Celui-ci le fit roi de la Médie Atropatène, vers l'an 51, pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il l'avait laissé, sans contestation, succéder à son père Vononès, quoiqu'il fût né d'une concubine grecque. Suivant l'usage des princes de l'Orient, qui, pour éviter les guerres civiles, éloignaient leurs enfants de leur cour, il profita du voyage que son frère Tiridate, roi d'Arménie, fit à Rome en l'an 66, pour y envoyer ses fils avec ceux de son autre frère Vologèse, ceux de Tiridate, et ceux de Monobaze, roi de l'Adiabène. Plusieurs années après, les Alains traversèrent les portes Caspiennes d'Albanie, qui leur avaient été ouvertes par le roi de ce pays; et ils firent une irruption dans les États de Pacorus. Ce prince fut vaincu par eux, et obligé de chercher un asile dans des lieux difficiles; sa femme et ses concubines furent prises, et il ne put les retirer des mains des barbares qu'en leur donnant cent talents. Les Alains portèrent ensuite leurs armes dans l'Arménie; et, chargés de butin, ils repassèrent le Caucase pour rentrer dans leur pays. Depuis cette époque, il n'est plus question, dans l'histoire, de Pacorus roi des Mèdes : on ignore l'époque de sa mort.

PACORUS (Aurelius), roi d'Arménie, n'est connu que par un passage ancien tiré par le grammairien Étienne de Byzance (*sub voce* Ὠτηνή), du troisième livre des Partheniques d'Asinius Quadratus. Tout ce qu'on peut voir dans ce fragment, c'est qu'il se rapporte à un voyage ou à une expédition de Pacorus vers Artaxate et la province d'Otène qui est dans l'Arménie orientale, sans indiquer l'époque où vivait ce roi d'Arménie. La nature même de l'ouvrage de Quadratus ne peut offrir rien de bien précis sur ce point; car il paraît qu'il traitait de toute l'histoire des Parthes : cependant, comme Capitolin dit que cet auteur avait raconté fort au long les expéditions de Lucius Verus dans l'Orient, on pourrait conjecturer que Pacorus était contemporain de ce César et de l'empereur Marc-Aurèle. Une inscription gravée sur un marbre qui se trouve à Rome dans le collége des Maronites, vient à l'appui de cette conjecture : elle nous apprend que Pacorus, décoré du titre de roi de la grande Arménie, portait le prénom romain d'Aurélius, et qu'il fit élever à Rome un tombeau pour son frère Aurélius Merithatès, mort âgé de 56 ans et deux mois. On voit donc que Pacorus était un de ces princes de l'Orient, qui, chassés par un revers de fortune, ou par le caprice des empereurs, avaient achevé obscurément leur existence dans la capitale du monde.

PACORUS, prince arménien, qui vivait au 4e siècle de notre ère, était descendu de Sennakerim (Sennachérib), roi d'Assyrie. On voit dans l'Écriture, que les fils de ce roi se réfugièrent en Arménie, après le meurtre de leur père; ils s'y établirent, et y donnèrent naissance à plusieurs familles, qui se sont perpétuées jusqu'à des époques très-modernes. Pacorus était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie; fonction héréditaire dans sa famille. Il était l'un des plus puissants des petits princes de l'Arménie. Vers l'an 315, il voulut profiter des troubles causés par la mort du roi Tiridate, pour se rendre indépendant. Il se révolta contre Khosrou ou Chosroès, fils de son souverain; il fit alliance avec les Persans, toujours ennemis de l'Arménie; et, à l'exemple du rebelle Sanadroug, qui s'était déclaré roi dans le nord du royaume, il se fit proclamer dans le midi. Antiochus, qui avait

été envoyé par l'empereur Constantin, pour placer sur le trône le fils de Tiridate, entra bientôt en Arménie, avec une puissante armée; et pendant qu'il s'occupait à réduire les rebelles du midi et du nord, il donna ordre à Manadjihr, dynaste des Rheschdouniens, de marcher contre Pacorus avec l'armée du midi. Dehon, prince de la Gordyène, Vaghinak, dynaste de la Siounie, et plusieurs autres seigneurs arméniens, joignirent leurs forces aux troupes royales, qui avaient déjà été renforcées par les légions romaines de la Cilicie. Pacorus voulut résister à cette attaque formidable; soutenu par les secours qu'il avait reçus de la Perse, il tenta le sort des armes. La résistance fut longue; mais à la fin, vaincu dans un dernier combat, il trouva la mort sur le champ de bataille, et sa tête fut portée au roi d'Arménie.

PACORUS, dynaste de la Siounie, dans l'Arménie orientale, vivait au milieu du second siècle de notre ère. Il avait accordé un asile dans ses États à Tiridate, prince des Pagratides, qui causa beaucoup de troubles en Arménie; celui-ci lui enleva sa femme, Nanzinig, qui était d'une rare beauté, et l'emmena dans la forteresse de Sber, en sa principauté. Cet événement arriva vers l'an 145.

PACORUS Ier, roi d'Ibérie, fils de Vatché, selon la chronologie géorgienne, régna depuis l'an 231 jusqu'en 246, et fut remplacé par son fils Mirdat Ier.

PACORUS II, roi du même pays, qui ne se trouve pas dans les listes géorgiennes, mais qui est mentionné par les auteurs arméniens, vivait au commencement du 5e siècle. C'est sous son règne que S. Mesrob, inventeur de l'alphabet actuel des Arméniens, vint en Ibérie, pour y mettre en usage un nouvel alphabet, destiné à remplacer les lettres dites syriennes, qui avaient alors cours dans la plus grande partie de l'Orient. L'alphabet qu'il porta en Ibérie, est le même qui est encore en usage chez les Géorgiens, pour écrire les livres liturgiques. Mesrob fut aidé dans cette opération par Dehagha, interprète du roi Pacorus, pour les langues grecque et arménienne; il laissa en Ibérie ses disciples Der de Khordsen et Mousché de Daron, pour instruire les ecclésiastiques du pays, et alla exécuter en Albanie une entreprise du même genre.

PACORUS III, fils de Datchi, monta sur le trône, en l'an 528, selon les Géorgiens; il régna peu de temps, et fut remplacé par Pharasman V.

PACORUS IV, fils et successeur de Pharasman VI, régna en l'an 557 : il était alors en bas âge. Le roi de Perse, Khosrou Noushirewan profita de sa minorité, pour faire une irruption en Géorgie : il se rendit maître de ce pays, qu'il soumit à un tribut annuel. Pacorus régna peu de temps; il fut remplacé, en l'an 568, par un roi qu'envoya l'empereur de Constantinople.

PACTHOD (Michel-Marie), général français, né à Carouge en Savoie, le 16 janvier 1764, fut d'abord auditeur des guerres. Ayant embrassé avec ardeur la cause de la révolution française, il s'enrôla, en 1793, dans la légion des Allobroges, dont il devint bientôt un des chefs. Après avoir fait, avec ce corps, la campagne qui se termina par la prise de Toulon, il fut employé à l'armée des Pyrénées. En 1795, il se trouvait à Marseille, lorsque le parti des terroristes fit éclater une révolte parmi les ouvriers de Toulon. Envoyé contre eux à la tête d'un corps de troupes, il parvint à les faire rentrer dans l'ordre, et fut nommé général de brigade par les représentants Isnard et Cadroy. Cette nomination, confirmée par la Convention, fut accompagnée d'un décret très-honorable, et de l'hommage d'un sabre d'honneur qui lui fut offert par la ville de Marseille. Pacthod continua de commander dans le Midi; mais, après le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), le parti révolutionnaire qui venait de triompher, demanda son arrestation, comme ayant favorisé les assassinats qui s'étaient commis contre les terroristes. Cette accusation n'eut pas de suite, et Pacthod conserva son commandement. Il fit, sous les ordres de Napoléon à la grande armée, les campagnes de 1805, 1806, et s'y distingua en plusieurs occasions, entre autres le 25 janvier 1807, au combat de Mohringen, sur la Vistule. Ayant passé en Espagne en 1808, après la paix de Tilsitt, il combattit, le 16 novembre, à Espinosa, où il enleva la position de l'ennemi, et fut fait général de division sur le champ de bataille. L'année suivante, il fut employé contre l'Autriche, s'empara, le 17 mai, du fort Malborghetto, après être entré l'un des premiers dans les retranchements ennemis, contribua, le 14 juin, à la victoire de Raab, et fut grièvement blessé à celle de Wagram. La campagne de 1813 ne fut pas moins glorieuse pour le général Pacthod. Il eut une part très-active à la prise de Lubeck ; pénétra et combattit dans cette ville pendant deux heures, à la tête des 8e et 54e régiments d'infanterie, et fit mettre bas les armes à 8,000 Prussiens à Hoyers-Werda, le 28 mai. Après s'être distingué à la bataille de Leipzig, il fut de nouveau blessé à celle de Hanau. Le 25 mars 1814, il commandait les troupes qui, au nombre de 6,000 hommes, combattirent à la Fère-Champenoise contre l'armée de Silésie, et qui, accablées par le nombre, furent forcées de se rendre prisonnières. L'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui avaient été témoins de cette belle défense, l'accueillirent avec distinction sur le champ de bataille, et lui témoignèrent toute leur estime. Le général Pacthod adhéra, sans hésiter, à la déchéance de Napoléon, et fut nommé successivement, par le roi, chevalier de St.-Louis, comte et commandant de la 4e division militaire à Nancy. Le 20 mars 1815 arriva, et Pacthod, qui avait paru un moment applaudir à ce nouvel état de choses, ayant reçu l'ordre de se rendre à l'armée des Alpes, pour y prendre le commandement de la 13e division, éluda cet ordre, en alléguant la nécessité de se soumettre à une opération, pour l'extraction d'une balle qu'il portait au défaut de l'épaule gauche, depuis la bataille de Hanau. Rentré au service du roi aussitôt après le second retour de ce prince, il fut employé comme inspecteur d'infanterie, et créé grand officier de la Légion d'honneur. Ce général mourut dans le mois de mars 1830.

PACUVIUS (Marcus), poëte dramatique latin, né à Brindes vers l'an 218 avant J. C., était fils d'une sœur d'Ennius. Il se distingua par le double talent de peintre et de poëte. Son caractère doux et obligeant lui concilia l'affection des personnages les plus illustres. On connaît surtout l'étroite amitié qui le lia avec Accius. Sur la fin de ses jours il se retira à Tarente, où il mourut âgé de

plus de 90 ans. Il ne nous reste de Pacuvius que quelques fragments qu'on trouve avec la traduction dans le dernier volume du *Théâtre des Latins*, publié par M. Levée.

PACK (Richardson), poëte anglais, né vers 1680 dans le comté de Suffolk, mort en 1728, a laissé plusieurs écrits, tant en vers qu'en prose, recueillis et publiés à Londres, 1729, in-8°.

PADERNA (Paul-Antoine), peintre d'histoire et de paysages, né à Bologne en 1649, et mort en 1708, a laissé des tableaux estimés.

PADILLA (Dona Marie de), demoiselle espagnole, d'une naissance distinguée, avait été forcée, par sa mauvaise fortune, d'entrer au service de la femme d'Alphonse d'Albuquerque, ministre de Pierre le Cruel, roi de Castille. Elle joignait, à une rare beauté, beaucoup d'esprit, et les qualités les plus séduisantes. Pierre, ayant eu l'occasion de voir Dona Marie, lors de son expédition dans les Asturies (1352), conçut pour elle la passion la plus violente, et mit tout en usage pour la satisfaire. Les obstacles furent levés par un oncle de Marie, qui sacrifia lâchement l'honneur de sa nièce à l'espoir de relever par ce moyen la splendeur antique de sa maison. Pierre, déjà fiancé avec Blanche de Bourbon, et ne pouvant rompre cet accord sans s'exposer à une guerre avec la France, en retarda la conclusion le plus qu'il lui fut possible. Ce fatal mariage fut enfin célébré le 4 juin 1353; et dès le lendemain, si l'on en croit Ferreras, mais certainement peu de jours après, Pierre, malgré les pleurs et les prières de sa mère, quitta sa femme pour courir, au château de Montalban, prodiguer ses tendresses à Marie, qui était accouchée récemment d'une fille. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à lui faire sentir tout ce qu'un pareil procédé avait de révoltant; il fallut employer les supplications pour le ramener près d'une épouse jeune et belle, si indignement outragée : mais ce rapprochement n'eut pas l'effet que la reine mère s'en était promis; et Pierre ne tarda guère à s'échapper de nouveau pour rejoindre Dona Marie, que la voix publique accusait de l'avoir ensorcelé. Dona Marie mourut à Séville, dans les premiers jours de juillet 1361. Ses funérailles furent célébrées avec la même magnificence que celles d'une reine. Pierre ayant déclaré qu'il était uni à Marie par un mariage secret, fit transférer ses restes dans le lieu de la sépulture des rois de Castille. Il désigna pour son successeur, au préjudice de ses frères, Alphonse, le seul fils qu'il eût eu de Marie, et qui survécut peu de temps à sa mère.

PADILLA (don Juan de), fils du commandeur de Castille, allié aux plus grandes familles d'Espagne, se déclara pour le parti du peuple dans les guerres civiles de 1520 à 1522. Sa femme, dona Maria Pacheco, fut la confidente et l'associée de tous ses projets : tous les deux avaient le même courage et le même dévouement pour la cause de la liberté. Don Juan commanda les troupes que Tolède envoya au secours de Ségovie. Dans l'assemblée d'Avila il organisa la ligue des communes; bientôt il s'empara de Tordesillas et de la personne de la reine Jeanne qui y résidait. Ce fut au nom de cette princesse, privée de la raison, que furent promulgués les décrets des *communeros*. Padilla s'empara de Valladolid, où siégeait le conseil royal, présidé par le cardinal Adrien. quelques concessions que Charles-Quint crut devoir faire aux insurgés servirent de prétexte à plusieurs nobles pour abandonner leur parti. Le clergé se détacha aussi peu à peu de la cause des communes, à l'exception du fameux évêque de Zamora. Don Pedro Giron avait été élu général de la ligue : soit trahison, soit incapacité, il se laissa tromper et vaincre. Don Juan le remplaça trop tard. Les soldats se débandaient; les coffres devenaient vides; dona Maria les remplit en dépouillant la cathédrale de Tolède d'une partie de ses trésors; mais cet acte et un impôt exigé des chanoines achevèrent d'aliéner les ecclésiastiques. Le connétable de Castille s'empara de Tordesillas, et marcha contre don Juan, qu'il rencontra à Villalor (1522). Le désavantage du terrain et du nombre fut fatal aux communes; leur déroute fut complète : Don Juan voulut périr les armes à la main; mais il fut fait prisonnier et exécuté par la main du bourreau, comme traître : il mourut en héros et en chrétien, martyr de la liberté. Avec lui périrent les priviléges de la Castille, et de sa mort data le despotisme de Charles-Quint. On trouve dans les *OEuvres* de Martinez de la Rosa, t. III, une tragédie intitulée : *la Viuda* (la veuve) *de Padilla*.

PADILLA (Laurent), chroniqueur espagnol, était né à Antequera, au commencement du 16e siècle; il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé à la dignité d'archidiacre de Renda, dans le diocèse de Malaga. Ses talents le firent connaître de l'empereur Charles-Quint, qui le nomma son historiographe. Il s'appliqua, avec beaucoup de zèle, à la recherche des antiquités civiles et ecclésiastiques de l'Espagne, et mourut vers 1540. Il a publié : *Catalogo de los santos de Espana*, Tolède, 1538, in-fol. Lenglet du Fresnoy lui attribue encore un recueil intitulé : *Las Antiquedades de Espana*, Valladolid, 1669, in-fol.

PADILLA (François), neveu du précédent, embrassa aussi l'état ecclésiastique; il professa la théologie à l'université de Séville, avec beaucoup de distinction, et obtint un canonicat de Malaga, où il mourut le 15 mai 1607, à l'âge de 80 ans. On cite de lui : *Conciliorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4°; *Historia ecclesiastica de Espana, hasta el anno* 700 *de Christo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol.

PADILLA (Pedro de), l'un des meilleurs poëtes bucoliques de l'Espagne, naquit à Linares, vers le milieu du 16e siècle. Suivant quelques biographes, il était chevalier de l'ordre de St.-Jacques. La culture des lettres occupa tous ses loisirs. Il lutta contre Garcilaso dans la pastorale, et, pour contenter tous les goûts, il fit alterner dans la même églogue les mètres italiens avec les anciens mètres espagnols (Bouterweck, *Histoire de la littérature espagnole*, tome I, page 320). Déjà célèbre par ses talents pour la poésie, il renonça tout à coup au monde pour embrasser la règle des Carmes, et prononça ses vœux, en 1585, à Madrid. Joignant à beaucoup de mémoire une vaste lecture, et doué d'ailleurs de quelques-unes des qualités de l'orateur, il s'acquit bientôt dans la chaire une réputation assez brillante. Le P. Padilla vivait encore en 1600; mais on ignore la date de sa mort. Outre plusieurs traductions d'ouvrages ascétiques,

dont Antonio rapporte les titres dans la *Bibl. hispan. nova*, on a de lui : *Tesoro de varias poesias*, Madrid, 1575 ou 1580, petit in-4°; *Eglogas pastoriles y de algunos santos*, Séville, 1581, petit in-4°.

PADOUAN (Jean le). *Voyez* CAVINO.

PAELINCK (Joseph), peintre, naquit le 20 mars 1781 à Oostacker, près de Gand. Ses parents ayant vu en lui, dès ses premières années, de fortes dispositions pour la peinture, l'envoyèrent de bonne heure à l'académie de Gand, où ses progrès furent remarqués, et lui attirèrent la protection de plusieurs hommes puissants. Ils se joignirent au professeur qui avait d'abord dirigé ses études pour lui procurer les moyens de se rendre à Paris, muni de fortes recommandations. Admis dans l'école particulière de David, il ne tarda pas à justifier l'idée qu'on s'était formée de lui, et quelques tableaux d'étude lui méritèrent l'approbation de ce grand maître. Une occasion que le jeune Paelinck ne pouvait manquer de saisir, puisqu'il s'agissait de sa patrie, lui valut un succès éclatant. Il traita, sans que David en eût même connaissance, le sujet mis au concours par l'académie de Gand, *le Jugement de Pâris*, et il remporta le premier prix. Cette circonstance le ramena en Flandre, après qu'il eut exécuté à Paris, pour l'église de Saint-Bavon, cathédrale de Gand, un tableau de grande dimension, représentant *sainte Colette, au moment où elle reçoit des magistrats de la ville le diplôme de l'établissement de son couvent*. Paelinck a rempli, mais durant peu de temps, la chaire qu'avait occupée à l'académie de peinture de Gand, son premier maître, Gousin Verhaegen. Ses collègues n'étant pas en bonne intelligence avec lui, l'expulsèrent de l'académie. Il résolut de profiter en quelque sorte de cette disgrâce pour aller en Italie. Une pension obtenue de la ville de Gand pour trois années, par les soins de Loose-Potter, le plus constant bienfaiteur de Paelinck, lui permit de séjourner à Rome, où il resta ensuite deux autres années à ses frais. Il y fit ses meilleurs ouvrages : *les Embellissements de Rome*, par Auguste, pour le palais Quirinal; 4 tableaux pour la Flandre; un *Christ*, pour l'église d'Oostacker; une *Élévation de la croix*, pour l'église de Saint-Michel à Gand; une *sainte Famille*, pour Loose-Potter à qui il avait tant d'obligations; enfin un *Vieillard romain*, pour sa propre réception à la Société des beaux-arts qu'on venait de fonder à Gand, et où il était attendu. De retour dans cette ville, où il avait déjà fait le portrait, il fut chargé de celui du roi. Lorsqu'il alla le lui présenter à la Haye, ce monarque le trouva d'une ressemblance parfaite, et voulut qu'il exécutât, comme pendant, celui de la reine, également en pied. Ce fut à cette époque, en 1815, qu'il épousa une demoiselle de Gand d'une famille noble. Il suivit la cour à Bruxelles, où il mourut en 1839.

PAER (Ferdinand), célèbre compositeur, et le dernier de la grande école italienne, fait la transition de Cimarosa à Rossini. Il naquit à Parme, le 12 juillet 1774. Placé dès la plus tendre enfance au séminaire de cette ville, sous la direction de Ghiretti, savant napolitain, il fut ensuite élève de Sala, au conservatoire *della Pietà*. A l'âge de 15 ans, il vint à Venise, et, précoce comme Mozart, il fit exécuter *Circe*, opéra de sa composition, qui eut beaucoup de succès. C'est là qu'il resta plusieurs années, pour achever son éducation musicale. Ensuite il visita successivement Padoue, Milan, Florence, Bologne, Rome et Naples, ajoutant partout à sa réputation par de nouveaux chefs-d'œuvre. A son retour à Parme, le grand-duc, son parrain, lui fit une pension. Paër employa son loisir à cultiver la poésie et les belles-lettres, persuadé que, sans cette connaissance, un compositeur ne fait que de la *musique mécanique*, et ne peut produire sur les esprits qu'une émotion passagère. En 1795, il fut appelé à la cour de Vienne, où il composa plusieurs opéras, et beaucoup de cantates pour l'impératrice. A la mort du célèbre Naumann, en 1801, Paër fut nommé maître de chapelle de l'électeur de Saxe. Pendant son séjour à Dresde, il composa plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue surtout *Leonaro* et *I Fuorusciti*. Il y épousa la signora Riccardi, cantatrice d'un rare talent. La bataille d'Iéna changea la destinée de ce compositeur. Il obtint la faveur de Napoléon, qui l'attacha à sa personne. Paër et sa femme suivirent l'empereur à Posen et à Varsovie, où ils donnèrent plusieurs concerts que S. M. honora de sa présence. Peu après ils quittèrent le service de l'électeur, pour s'engager à la cour de France. Paër fut nommé d'abord compositeur de l'empereur, ensuite chef de la musique de l'impératrice Marie-Louise, et finalement directeur de l'Opéra-Italien. Il a depuis résidé constamment à Paris. A Prague, il donna *Sargino*. A Paris, les opéras de Paër qui ont eu le plus de succès sont *la Griselda, la Camilla* et *l'Agnese*. Il y a composé *Numa Pompilius, I Bacchanti, Didone, le Maître de chapelle*; et les cantates *Eloisa ed Abelardo, Sapho*, et *Ulise e Penelope*. Par sa *Griselda* et son *Agnese*, Paër s'est placé au rang des grands compositeurs de son époque. A la restauration, il perdit le brillant avenir que Napoléon lui réservait. Après avoir été 5 ans (1823 à 1828), directeur du Théâtre-Italien, il fut remplacé par Rossini. Paër est mort en 1839. M. Spontini le remplaça à l'Académie des beaux-arts.

PAESIELLO. *Voyez* PAISIELLO.

PÆTUS (Luc PETUS ou), jurisconsulte et antiquaire, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, naquit, en 1512, à Rome, d'une famille honorable, suivit la carrière du barreau, et fut, selon toute apparence, attaché comme juge ou assistant, à quelque tribunal. Il mourut, en 1581. On connaît de Pætus deux ouvrages rares et recherchés des curieux : *De judiciaria forma Capitolini fori libri IX*, Rome, Paul Manuce, 1567, in-8°; *De mensuris et ponderibus romanis et græcis cum his quæ hodie Romæ sunt collatio libri V; Ejusdem, variarum lectionum liber unus*, Venise, Alde, 1573, in-fol.

PAEZ (François), jésuite, né à Olmedo en Espagne en 1564, prêcha l'Évangile dans l'Abyssinie avec tant de succès, qu'il convertit le monarque et toute sa cour. Il mourut à Gorgora en 1622, des fatigues de son apostolat. Ce zélé missionnaire avait composé, en idiome amharique, un *traité des mœurs des Abyssins*, et traduit dans cette langue un traité de la *doctrine chrétienne*. On a de lui diverses lettres dans les *Litteræ annuæ*, et un ouvrage inédit qui va de 1555 à 1566, où il parle fort au long des affaires d'Abyssinie.

PAEZ (Gaspard), jésuite, était né en 1582 en Andalousie. Il fut également envoyé en Abyssinie, lorsque

après sa conversion Melec Seghed, roi de ce pays, demanda un renfort de jésuites; mais 6 ans après la mort de François Paez, le catholicisme n'ayant pu résister aux attaques des prêtres abyssins, les catholiques furent proscrits, et Gaspard Paez fut mis à mort en 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ* de 1624 à 1626.

PAGAN (Blaise-François, comte de), ingénieur et astronome, né en 1604, d'une famille noble d'Avignon, reçut une éducation toute militaire. Entré au service à 12 ans, il se trouva, en 1620, au siége de Caen, au combat du Pont-de-Cé, et à la prise de Navarreins, où il montra une valeur supérieure à son âge. L'année suivante, il assista aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac et de Montauban, et fut blessé devant cette dernière ville d'un coup de mousquet qui le priva de l'œil gauche. La mort du connétable de Luynes, son proche parent, le laissa bientôt après sans protecteur; mais se sentant assez de talents pour ne devoir qu'à lui-même son avancement, il redoubla de zèle, et se distingua à la prise des villes du Languedoc sur les protestants, ainsi qu'au siége de la Rochelle. Il faisait partie de l'expédition chargée d'appuyer les droits du duc de Nemours sur Mantoue. Arrivé devant Suze, Pagan se mit à la tête des enfants perdus; et apercevant un rocher escarpé qui domine le fort: « Mes amis, leur crie-t-il, voici le chemin de la gloire. » Il se laisse glisser le long du rocher; ses compagnons suivent son exemple: ils parviennent aux barricades qui arrêtaient la marche de l'armée, et les enlèvent à la baïonnette. Louis XIII témoigna sa satisfaction de la conduite de Pagan, qui eut presque tout l'honneur de cette journée. Il accompagna ce prince, en 1633, au siége de Nancy, et traça sous ses yeux les lignes de circonvallation. Il fit toutes les campagnes de Picardie et de Flandre sous les ordres du chevalier Deville, regardé comme le premier ingénieur de son temps. Désigné, en 1642, pour aller en Portugal avec le grade de maréchal de camp, il tomba malade, au moment de partir, et perdit l'œil qui lui restait. Quoique aveugle, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques, qu'il cultivait depuis sa jeunesse avec succès, et publia différents ouvrages qui ajoutèrent chaque année à sa réputation. Après une maladie pendant laquelle Louis XIV le fit visiter par son premier médecin, Pagan mourut le 18 novembre 1665. On a de cet ingénieur: *Traité des fortifications*, Paris, 1645, in-fol.; *Théorèmes géométriques*, ibid., 1651, in-8°; *Relation historique et géographique de la rivière des Amazones*, extraite de divers auteurs, ibid., 1655, in-8°, rare; la *Théorie des planètes*, ibid., 1657, in 4°; *Tables astronomiques*, ibid., 1658, 1681, in-4°; *l'Astrologie naturelle*, ibid., 1659, in-12; *l'Homme héroïque, ou le Prince parfait sous le nom du roi*, ibid., 1663, in-12; *OEuvres posthumes*, ibid., 1669, in-12.

PAGANEL (Pierre), conventionnel, né à Villeneuve-d'Agen le 31 juillet 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit avec succès la carrière de l'enseignement. A la révolution il jouissait d'une pension qui lui avait été accordée après 12 années de professorat, et il venait d'être nommé de la cure de Noaillac près d'Agen. En 1790, il remplit les fonctions de procureur syndic du district de Villeneuve, et, l'année suivante il fut élu député à l'assemblée législative. Au 10 août, quand l'infortuné Louis XVI venait chercher un asile dans la salle des représentants, Paganel fut le premier à s'offrir pour faire partie d'une députation qui devait aller au-devant du roi pour imposer à la fureur de la multitude. Membre de la Convention, il publia un écrit dans lequel il demanda que le jugement du roi fût laissé aux tribunaux. Sa demande n'ayant pas été accueillie, il vota la mort avec l'amendement de Mailhe, et réclama le sursis. Chargé plus tard de différentes missions dans les provinces méridionales, il s'y conduisit avec assez de modération pour être rappelé par le comité de salut public. Malgré les efforts des jacobins, il reprit sa place à la Convention, et fut attaché au comité des secours publics. Nommé, sous le Directoire, chef du contentieux et secrétaire général du ministère des relations extérieures, il fut, en 1803, appelé comme chef de division à la grande chancellerie par Lacépède, son ami d'enfance, et l'une des nombreuses victimes qu'il avait arrachées à la mort dans des jours de proscription. En 1816, Paganel, obligé de sortir de France comme régicide, se réfugia à Liége, puis à Bruxelles, où il termina sa carrière le 20 novembre 1826. Il a publié *Essai historique et critique sur la révolution française*, 1810, 3 vol. in-8°, ouvrage mis au pilon par le gouvernement impérial, et réimprimé en 1815 et 1816; une traduction en prose des *Animaux parlants* de Casti, et deux mémoires, l'un sur l'*ancienneté du globe*, l'autre sur les *causes de la durée de l'empire chinois*. Paganel était membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé un fils qui a débuté avec succès dans la carrière du barreau, et qui est actuellement conseiller d'État et secrétaire général du ministère du commerce.

PAGANI (Vincenzo), peintre, qu'on croit élève de Raphaël, naquit à Monte-Rubiano vers la fin du 15e siècle. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, parmi lesquels on cite une *Assomption*, tableau conservé dans la collégiale de sa ville natale.

PAGANI (Lattanzio), fils du précédent, surnommé *Lattanzio della Marca*, ou *da Rimini*, fut élève de son père, et succéda à Giov. Bellini dans plusieurs entreprises importantes. Il devint *bargello* de Pérouse en 1553, et renonça dès ce moment à l'art de la peinture.

PAGANI (Francesco), né à Florence vers 1531, imita avec succès la manière du Caravage, et orna le palais de *Giuiano di Ricasoli* de plusieurs fresques, dont la plus belle représentait *Jupiter et Junon*. Il mourut en 1561.

PAGANI (Gregorio), fils du précédent, naquit à Florence en 1558, et mourut en 1605. Élève de Cigoli, il égala la réputation de son maître par un grand tableau représentant l'*Invention de la croix*, qui fut détruit par un incendie. On cite encore de lui une *Descente du Saint-Esprit* à Pistoie: *le Sommeil de Diane*, et *le dieu Pan entrant dans une grotte*.

PAGANI (Paul), peintre, né à Milan en 1661, mort en 1716, a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'on voit dans les églises et dans la plupart des galeries de Milan. On a de lui à Venise un tableau représentant une des

OEuvres de miséricorde, et à Dresde une *Madeleine en méditation sur un livre et un crucifix.*

PAGANINI (Nicolo), le plus étonnant des violonistes, né le 18 février 1784 à Gênes, reçut de son père, qui jouait de la mandoline, les premiers éléments de la musique, et ne tarda pas à montrer un talent précoce sur le violon. A peine dans sa 8e année, il jouait déjà trois fois la semaine à l'église, et se faisait entendre dans les salons. Il avait même, avant cette époque, composé une sonate qui s'est perdue avec quelques autres *œuvres* de son enfance. Après avoir pris des leçons de Costa, premier violoniste de Gênes, il fut placé par son père sous la direction du célèbre Paër, alors chef du conservatoire à Parme. Paër le recommanda vivement à son ancien maître Giretti, qui lui enseigna les règles du contre-point, et l'initia lui-même dans les autres secrets de la composition. En quittant Parme, il se rendit à Lucques, où il dirigea pendant plusieurs années l'orchestre de la princesse Élisa Bacciochi, sœur de Napoléon. Libre de tout engagement, et cédant à son goût pour les voyages, il ne fit plus, depuis 1813, que parcourir l'Europe, sans pouvoir se fixer nulle part. Après s'être fait entendre dans les principales villes d'Italie, à Milan, à Turin, à Rome, à Naples, il se rendit en 1828 à Vienne, où il fut accueilli avec enthousiasme. Le souvenir de son passage dans cette ville fut consacré par une belle médaille qui représente son portrait, et au revers les attributs de la Musique. De Vienne il alla à Prague, et parcourut successivement les capitales de l'Allemagne, recevant partout l'accueil le plus distingué. Ce ne fut qu'en 1831 qu'il se rendit à Paris, où il était impatiemment attendu par les meilleurs *dilettanti*. Il y donna 15 concerts très-suivis, et dont l'effet fut d'accroître encore sa réputation déjà si grande. Il alla recueillir à Londres de nouveaux applaudissements, et retourna à Paris en 1835; mais cette fois, par une bizarrerie inconcevable, il ne se fit point entendre en public, malgré les instances de ses admirateurs. Sa santé déjà chancelante l'obligea de retourner en Italie. Depuis plusieurs années, Paganini avait cessé de se faire entendre en public, lorsqu'il mourut à Nice, le 27 mai 1840, non d'une maladie de poitrine, mais d'une phthisie laryngée, qui lui ôtait l'usage de la voix. Par son testament, daté de 1837, ses deux sœurs eurent des legs de 60 et 75,000 fr.; sa mère, une pension de 1,200 fr.; la mère de son fils Achillino (une juive de Milan), aussi 1,200 fr. Le reste de sa fortune, montant à 4 millions, revint à son fils. Voici les principaux ouvrages de Paganini gravés en France : 12 sonates; études pour le violon, composées de 24 caprices; 3 airs variés; *Merveille,* duo pour violon seul, dont une partie s'exécute avec l'archet, et l'autre *pizzicato*. On a publié plusieurs écrits sur le célèbre virtuose : *Manière de jouer du violon de Paganini*, par Guhr, 1 vol. in-fol.; *Notice sur le célèbre violoniste Paganini*, par Imbert de Phalèque, 1830, in-8o : cette brochure est remplie d'erreurs et de bévues.

PAGANINI (le docteur), parent du précédent, était aussi grand amateur de musique, et il avait amassé, non avec son art, mais dans le commerce, la fortune énorme de 8 millions. Il vivait, dans ses dernières années, avec une jeune personne étrangère, qu'il avait enlevée pendant un de ses voyages, et à laquelle il laissa, par testament, un legs de 100,000 francs de rente. Le docteur Paganini est mort du choléra à Gênes, sa patrie, le 26 octobre 1835. Il institua son principal héritier un de ses neveux, officier au service du pape.

PAGANO (François-Marius), célèbre publiciste, jurisconsulte et poëte italien, naquit en 1748, à Brianza, près Salerne, d'une famille considérée. Il fut avocat, puis juge au tribunal de l'amirauté; mais l'intégrité qu'il apporta dans l'exercice de cette charge lui devint funeste. Un procureur nommé Capuozzolo, convaincu de prévarications, et mis en prison par ordre de Pagano, imagina, pour se venger, d'accuser celui-ci du crime de haute trahison, et le dénonça au procureur fiscal Vanni, le plus influent des membres de la junte d'État. Il n'en fallait pas davantage pour perdre un magistrat que ses anciennes relations d'amitié avec le chevalier de Médicis, devaient rendre odieux au ministre Acton. Jeté dans un cachot, en même temps que plusieurs autres personnages distingués par leur haute naissance ou par leurs talents, il y languit pendant treize mois, au bout desquels il comparut enfin devant la junte, qui le renvoya sans jugement. Le premier usage que Pagano fit de sa liberté fut de quitter Naples et de partir pour Rome; mais l'approche de l'armée napolitaine, qui marchait à la rencontre des Français (novembre et décembre 1798), l'obligea bientôt de chercher un asile à Milan. Pagano s'était fait une réputation de bon écrivain publiciste par ses *Considérations sur la procédure civile* et ses *Essais politiques*, aussi le général français Championnet, après s'être emparé de Naples, le désigna pour un des 25 membres composant le gouvernement provisoire de la république Parthénopéenne. A l'arrivée de Rufo et de ses troupes, il se réfugia, avec les autres membres du gouvernement provisoire, dans le Château-Neuf, qui offrait le plus de moyens de résistance. On connaît la fameuse capitulation, qui eut lieu entre les républicains et les chefs de l'armée royale, la honteuse violation qui en fut faite, et les proscriptions qui s'ensuivirent. Conduit devant ses juges, Pagano refusa de se défendre. Comme l'on insistait, il répondit que sa défense était toute dans la capitulation; que la perversité des hommes et la tyrannie des gouvernements lui avaient fait prendre la vie en dégoût, et qu'il aspirait au repos de la tombe. Il périt sur l'échafaud, le 6 octobre 1800, avec Dominique Cirillo, Ignace Ciaja et Vincent Rufo. Voici les éditions des principaux ouvrages de Pagano : *Politicum universae Romanorum nomothesiae examen*, Naples, 1768, in-8o; *Considérations sur la procédure criminelle*, réimprimées plusieurs fois et traduites en plusieurs langues; *Essais politiques sur l'origine, les progrès et la décadence des sociétés*, Naples, 1783-1792, 3 vol. in-8o; trois *Discours* sur le *Goût*, sur la *Poésie*, et sur le *Beau*, in-8o; *Exposition de la science des devoirs*, in-8o; un volume de pièces de théâtre, in-8o; *Projet de constitution pour la république napolitaine*, 1799; *les Principes du Code pénal et la logique des probabilités*, in-8o; ouvrage publié après la mort de l'auteur.

PAGANUCCI (Jean), originaire du pays des Grisons, mais né à Lyon en 1729, se fit connaître par un ouvrage intitulé : *Manuel des négociants*, ou *Encyclopé-*

die portative de la théorie et de la pratique du commerce. Paganucci fut l'ami du célèbre jurisconsulte Prost de Royer, du voyageur Sonnerat, allié de sa famille, de l'abbé Rozier et de l'abbé Raynal : il fournit même à ce dernier des documents pour son *Histoire philosophique du commerce des Européens dans les deux Indes*, et il en composa la *table* des matières. Il tenait ces matériaux de l'illustre Poivre, dont son frère avait épousé la sœur, et avec lequel il était en relation intime. D'un caractère ardent et passionné, Paganucci fut un des premiers partisans du magnétisme animal. Il avait adopté les principes de la révolution de 1789 ; mais, après la journée du 29 mai 1793, où l'anarchie fut vaincue à Lyon, Paganucci, élu président d'une des sections, contribua beaucoup, par son énergie, à imprimer le mouvement à toutes les autres, et à provoquer le soulèvement de Lyon contre le gouvernement révolutionnaire. Durant le siége mémorable de Lyon (10 août au 9 octobre 1793), Paganucci présida la commission départementale, et contribua beaucoup par ses proclamations à soutenir le courage et la résistance des Lyonnais. Après que la ville eut été livrée, il échappa aux fureurs de Collot-d'Herbois, et trouva un asile, ainsi que son gendre, chez un paysan qui les cacha dans sa maison, au risque de périr avec eux, s'ils étaient découverts. La révolution du 9 thermidor les fit sortir de leur retraite; mais Paganucci, bien que doué d'une constitution robuste, n'y survécut que trois ans. Gravement insulté par un négociant brutal dont il était chargé de régler les affaires, il dévora son affront; mais le sang lui avait violemment porté à la tête. Il rentra chez lui, se mit au lit, et mourut en 1797.

PAGE (Pierre-François), né en 1764 à la Gardelle, département de la Haute-Garonne, passa à Saint-Domingue, où il acquit une grande fortune, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire de la colonie près du gouvernement français. Il mourut à Paris en 1805. On a de lui : *Traité d'économie politique et du commerce des colonies*, 1801, 2 vol.; un troisième annoncé n'a pas été publié.

PAGEAU (Margarit), poëte, né à Vendôme dans le 16e siècle, a publié des *OEuvres poétiques*, Paris, 1600, in-12. On y trouve deux tragédies en 5 actes et en vers avec des chœurs. — Un autre Pageau (Guy), poëte, né au Mans, a laissé des *Cantiques et Noëls*, 1584, in-12.

PAGEAU (René), avocat au parlement de Paris, fut regardé comme le second orateur du barreau de son temps. Fourcroy était en possession de la première place; et l'on citait après eux, Nivelle, défenseur de la Brinvilliers, et Pousset de Montauban. Nous ne connaissons de Pageau qu'un *Discours prononcé à la présentation des lettres de provision du chancelier Letellier*, Paris, 1687, in-12. Pageau mourut à Bagneux, près de Paris, le 8 juillet 1685.

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnold), né à Brême, dans la basse Saxe, sur la fin du 17e siècle, mort vers 1730, abusa de ce qu'il savait de jurisprudence pour composer sur cette matière des traités aussi obscènes que burlesques. Celui qui est intitulé : *De jure ventris*, et auquel sont jointes deux dissertations, *de Cornibus* et *de Cornutis*, est recherché pour sa singularité. Ces trois petits ouvrages, ne formant ensemble qu'un vol. in-12, ont paru à Brême en 1714 et 1737. — Pagenstecher (François-Guillaume), parent du précédent, a publié : *De barbâ liber singularis*, Lemgow, 1715, in-8°, 5e édition.

PAGES (Pierre-Marie-François, vicomte de), né à Toulouse en 1748, entra dans la marine à 19 ans, et conçut le projet de visiter les mers de l'Inde en s'y rendant par l'Ouest, afin de découvrir le passage du Nord. Son service l'ayant conduit de Rochefort à Saint-Domingue, il fit les préparatifs de cette longue excursion, qu'il commença en 1767 par la visite de la Louisiane, et dont il était de retour en 1771. Nommé deux ans après pour faire partie de l'infructueuse expédition aux terres australes, sous le commandement de Kerguelen, il y recueillit du moins des observations qu'il fit concourir à l'exécution de nouveaux projets. Ses services lui avaient valu le grade de capitaine de vaisseau, le titre de correspondant de l'Académie de Paris, etc. Il fut employé dans la guerre d'Amérique terminée par la paix de 1783, et s'établit à Saint-Domingue. Il y vivait paisiblement dans son habitation lorsqu'il fut égorgé dans une révolte des nègres en 1793. Cet estimable voyageur a laissé : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer*, 1767-1776; Paris, 1782, 2 vol. in-8°, avec cartes et figures.

PAGES (François-Xavier), né à Aurillac en 1745, d'une famille distinguée, s'était fixé à Paris avant la révolution, dont il embrassa les principes. Privé de la fortune par la marche des événements, il fit ressource de sa plume, et mourut dans l'obscurité en 1802. Entre autres ouvrages on cite de lui : les *Discours* de la collection des *Tableaux historiques de la révolution française*, Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol., avec 222 planches; *Histoire secrète de la révolution française*, 1796-1801, 6 vol. in-8°; *Nouveau voyage autour du monde*, etc., 1797, 3 vol. in-8°; *Cours d'études encyclopédiques*, etc., 1799, 6 vol. in-8° et atlas; *Amour, haine et vengeance*, 1799, 2 vol. in-12; *le Délire des passions; le Triomphe de l'amour et de l'amitié; les Amants comme il y en a peu*, 1800, 2 vol. in-12; *Vies, amours et aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, etc., 1800, 4 vol. in-12; *Vies et aventures de Jean-Louis de Fiesque*, 1802, 4 vol. in-12. On lui attribue le poëme intitulé : *la France républicaine*, et l'*Histoire du consulat, ou Annales de France*, in-8°.

PAGET (lord William), homme d'État anglais, naquit à Londres, vers la fin du 15e siècle. Malgré l'obscurité de sa naissance, les talents qu'il montra de bonne heure pour les affaires, déterminèrent Henri VIII à se l'attacher. Ce prince le nomma d'abord clerc du cachet ; ensuite clerc du conseil et du sceau-privé, et peu de temps après clerc ou greffier du parlement. L'habileté et la prudence que Paget montra dans ces divers emplois, le firent envoyer en France, comme ambassadeur. Lorsque sa mission fut expirée, le roi lui donna le titre de chevalier, et le nomma secrétaire d'État. Il le désigna ensuite pour être un des 16 exécuteurs de son testament, qui avaient en même temps le titre de régents du royaume, et de tuteurs du jeune Édouard VI, son fils. Paget partageait les principes des réformateurs : il était

l'ami particulier de Cranmer et du comte d'Hartford ; et ses opinions connues influèrent sans doute beaucoup sur le choix honorable que fit de lui Henri VIII. La forme du gouvernement ne fut pas plutôt réglée conformément à la volonté de ce prince, qu'on y proposa un changement important, celui d'élire un président sous le titre de protecteur. Paget contribua à diriger les voix sur le comte d'Hartford, qui fut créé, à cette occasion, duc de Sommerset. En 1549, il fut envoyé comme ambassadeur auprès de Charles-Quint, pour engager ce souverain à s'allier avec l'Angleterre contre la France. Les ennemis du protecteur, qui savaient combien Paget lui était dévoué, l'avaient mis en avant pour cette négociation, afin de rejeter sur lui le peu de succès qu'on en attendait, et de noircir Sommerset. A son retour il exerça les fonctions de secrétaire d'État, et ne négligea rien pour rétablir l'union entre le protecteur et lord Seymour, son frère, en représentant à ce dernier que leur rivalité favoriserait les nombreux ennemis de leur maison, et amènerait sa ruine. N'ayant pu parvenir à persuader Seymour, Paget instruisit Sommerset des intrigues de son frère, et lui conseilla d'abandonner l'Écosse, où il avait porté la guerre, pour venir se défendre contre les ennemis qu'on lui avait suscités dans l'intérieur. Le protecteur suivit ce conseil ; il déjoua les projets formés contre lui, et fit périr son frère sur l'échafaud. Mais, en 1549, le nombre des mécontents se grossissant chaque jour, et le roi ayant été prévenu contre lui, Sommerset fut arrêté, condamné à mort et exécuté. Paget et Cranmer furent les deux seuls personnages un peu importants qui lui restèrent fidèles. Le premier partagea sa disgrâce, et fut, à sa mort, enfermé dans la Tour de Londres, après avoir été dépouillé de tous ses emplois, et condamné à une forte amende. A l'avénement de la reine Marie (1553), Paget, rétabli dans ses fonctions, prit une part active aux affaires publiques. Il fut un des membres du conseil qui engagèrent cette princesse à se marier avec Philippe II. L'histoire ne parle plus de lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1564, sixième année du règne d'Élisabeth. Cette princesse, voulant récompenser les services que Paget avait rendus à l'État, fit transporter son corps à Londres aux dépens du trésor public, et lui fit faire de magnifiques funérailles.

PAGGI (Jean-Baptiste), peintre, né à Gênes en 1554, mort dans cette ville en 1627, était élève de Cambiaso. Sur sa réputation il fut appelé en France et en Espagne, et de retour dans sa patrie, il orna les églises et les galeries de ses tableaux, parmi lesquels on distingue une *Transfiguration* dans l'église Saint-Marc, et *le Massacre des Innocents* dans le palais Doria. Il avait composé, pour l'instruction des élèves, un écrit intitulé : *Definizione ossia divisione della pittura*, Gênes, 1607. On a de lui quelques gravures sur cuivre.

PAGI (Antoine), religieux cordelier, né à Rognes en Provence en 1624, mort à Aix en 1690, joignait une grande érudition à beaucoup de modestie. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius, ouvrage très-important, mais rempli d'erreurs chronologiques, et les rectifia année par année. Le premier tome parut en 1689, in-fol. : *Critica historico-chronologica in annales ecclesiasticos card. Baronii*. Les trois autres volumes n'ont été publiés qu'après sa mort, en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé en 1727, et inséré dans l'édition des *Annales* de Baronius, Lucques, 1738. Le P. Pagi a encore donné : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, 1682, in-4° ; *Dissertation sur les consulats des empereurs romains* (*Journal des savants*, novembre 1688).

PAGI (François), neveu du précédent et cordelier comme lui, naquit à Lambese en 1654, et mourut en 1721. Il a aidé son oncle dans la critique des *Annales* de Baronius, et donné une histoire des papes sous ce titre : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanor. gesta, conciliorum generalium acta, necnon complura tùm sacrorum rituum, tùm antiq. eccles. disciplinæ capita, complectens*, 1717-1727, 4 vol. in-4°.

PAGI (Antoine), cordelier, neveu du précédent, fut éditeur de l'*Histoire des papes* de son oncle, qu'il termina. — PAGI, autre neveu du P. François, né à Martigue vers 1690, entra dans l'ordre des jésuites, et en sortit pour être chanoine, puis prévôt de l'église de Cavaillon, et mourut vers 1740. On a de lui : *Histoire des révolutions des Pays-Bas*, 1727, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Cyrus le Jeune et de la retraite des dix mille*, 1736, in-12.

PAGLIA (Francesco), peintre, né à Brescia en 1636, mort dans les premières années du 18e siècle, fut élève du Guerchin, et suivit avec succès les traces de son maître. Son principal talent était le portrait. Il a fait aussi quelques tableaux d'église, parmi lesquels on cite une *Charité*.

PAGLIA (Antonio), fils et élève du précédent, né en 1680, acquit une grande réputation en imitant la manière des anciens maîtres de l'école vénitienne, particulièrement celle du Bassan ; il enrichit de ses tableaux la plupart des églises de sa patrie, et mourut en 1747, assassiné par un de ses domestiques.

PAGLIA (Angelo), frère du précédent, né à Brescia, en 1681, fut aussi un peintre correct et soigneux. Les églises de Brescia contiennent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut en 1763.

PAGLIARINI (Jean-Baptiste), né à Vicence dans le 15e siècle, est auteur d'une *Chronique* de cette ville, depuis son origine jusqu'à 1458. Cet ouvrage a été publié en italien, Padoue, 1623, d'après le manuscrit latin qui était en la possession de l'abbé Louis-Marie Canonici à Venise, et dont la bibliothèque de Vicence conserve une copie.

PAGNINI (Luc-Antoine), littérateur, né à Pistoie en 1737, entra chez les carmes de Mantoue, professa la philosophie et la rhétorique dans plusieurs maisons de son ordre, fut agrégé ensuite à l'université de Pise comme professeur d'humanités, et mourut en 1814, chanoine de l'église cathédrale de sa patrie. On a de lui de bonnes traductions italiennes des *Bucoliques de Théocrite, Bion et Moschus*, Paris, 1780, in-4° ; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Horace*, d'*Épictète*, et d'un grand nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et français. En 1813, l'Académie de la Crusca décerna le prix de poésie à sa belle traduction en vers des *OEuvres d'Horace*. Il n'est presque aucun genre de

littérature sur lequel Pagnini ne se soit exercé; on connaît de lui, outre des poésies légères, des épigrammes grecques, latines et italiennes, des *discours* sur différents sujets, en latin et en italien, et des opuscules mathématiques. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (janvier 1815) un extrait de l'*Éloge* de Pagnini, écrit en latin par Sébast. Ciampi, avec la liste bibliographique de tous les ouvrages de ce savant abbé.

PAGNINO (Sante), en latin *Sanctes Pagninus*, savant orientaliste, né à Lucques en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique, et mourut à Lyon en 1536. On a de lui *Thesaurus linguæ sanctæ*, 1548, in-4° et 1614, in-fol. : ces deux éditions sont les plus belles; *Veteris et Novi Testam. nova translatio*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet; *Catena argentea in Pentateuchum*, 1536, 6 vol. in-fol.; *Isagoges, seu introductionis ad sacras litteras liber I*, 1536, in-fol.; *Hebraicarum institutionum libri IV*, etc., 1526, in-4°; *Abrégé*, 1546 et 1556, in-4°; *Isagoge græca*, 1525, in-fol. On trouve la liste complète de ses ouvrages tant imprimés qu'inédits dans l'*Histoire littéraire de Lyon*, par Colonia, tome II.

PAGNIRA (Nicolas de), médecin et astrologue italien, florissait vers la fin du 14e siècle. Il vint à la cour de Charles V, roi de France, et s'y fit, par ses prédictions, une réputation très-étendue. Il fut chargé de dresser l'horoscope du jeune duc de Bourgogne, Jean sans Peur, et, ses conjectures ayant été vérifiées par l'événement, il fut dès lors regardé comme un homme extraordinaire. Il était consulté de toutes parts sur les moyens de retrouver les objets perdus ou volés, et donnait des réponses qui satisfaisaient les curieux sans compromettre sa réputation. Il avait des connaissances réelles en mathématiques, et il en fit un usage intéressant, si, comme on le dit, il calcula la position des étoiles fixes. Simon de Phares l'a cité honorablement dans le *Catalogue* des principaux astrologues qui ont eu de la célébrité en France sous le règne de Charles V. Ce catalogue curieux a été publié par l'abbé Lebeuf, à la suite de ses *Dissertations sur l'histoire civile et ecclésiastique de Paris*, III, 448-56.

PAHIN-CHAMPLAIN DE LA BLANCHERIE. *Voyez* **LABLANCHERIE.**

PAHLEN (le comte Foun der), chef du complot dont le czar Paul Ier fut victime, était né en Courlande, vers 1760, d'une famille noble, mais peu riche. Il entra au service dès sa jeunesse, et fut remarqué du favori de Catherine II, Platon Zoubow, qui, par son crédit, le fit nommer gouverneur des provinces allemandes, dont Riga est la capitale. Paul Ier, qui passa plusieurs fois dans cette ville, lorsqu'il était grand-duc, le prit en amitié et se hâta de l'appeler auprès de lui, dès qu'il fut empereur. Toujours passionné et sans mesure, ce prince le porta immédiatement aux plus hautes fonctions, et lui donna un emploi de confiance qui exigeait autant d'habileté que de dévouement; il le nomma gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg et chef des gouvernements de Livonie, d'Estonie et de Courlande, le chargeant de lui faire chaque jour des rapports sur tout ce qui arrivait dans cette vaste cité, même avec les plus petits détails; ce dont Pahlen s'acquitta avec autant de zèle que d'habileté. Cependant, lorsqu'il vit le monarque se livrer à une politique si incohérente, si bizarre, que tous ceux qui l'entouraient durent craindre d'être à chaque instant victimes de ses variations et de ses caprices, alors, disons-nous, il songea à sa sûreté, et réunit dans un même complot, un grand nombre de militaires, surtout d'officiers de la garde impériale, tels que Zoubow, les Bennigsen, les Ouvaroff, les Mouravieff, auxquels il ne dit point d'abord qu'il s'agissait de tuer l'empereur, mais seulement de l'arrêter, de lui faire signer son abdication, et de l'enfermer dans une forteresse. Comme aucun d'eux n'était à l'abri d'une disgrâce impériale, et que tous voulaient assurer leur existence, il n'eut pas beaucoup de peine à trouver des complices. Il est certain que l'héritier du trône, le grand-duc Alexandre, eut connaissance de cette conspiration, et que, s'il ne voulut pas qu'on attentât aux jours de son père, il consentit du moins à ce qu'il fût déposé et enfermé dans une forteresse. Comme un grand nombre d'individus étaient dans le secret de la conspiration, il y eut quelques indiscrétions peu de jours avant qu'elle éclatât, et il en revint même quelque chose aux oreilles du czar; mais sa confiance en Pahlen était si grande que le rusé gouverneur, lui ayant avoué l'existence du complot, et lui ayant dit qu'il ne s'y était engagé qu'afin de pouvoir plus sûrement en avertir son maître, le crédule empereur resta complétement persuadé; il repoussa même des avertissements qui lui parvinrent au moment où le complot allait éclater. Ce fut dans la nuit du 11 mars 1801, que 12 des principaux conjurés, à la tête desquels se trouvaient ceux que nous avons nommés, montèrent à l'appartement de Paul Ier, par un escalier dérobé; égorgèrent les deux hussards qui gardaient sa porte, et marchèrent à son lit, qu'il venait de quitter. Saisis de frayeur à cet aspect, ils se croyaient perdus, lorsque l'un d'eux aperçut le czar caché derrière des drapeaux. Alors ils le saisissent, le traînent au milieu de l'appartement, l'accablent d'outrages, et l'étranglent avec son écharpe. Un chirurgien anglais, qui se trouvait parmi eux, porte les derniers coups en lui coupant les artères. Et pendant ce temps, le rusé Pahlen, qui s'était excusé de monter, sur la difficulté de n'être pas reconnu, stationnait dans le jardin du palais, avec un détachement des gardes, qui ignoraient tout, et qui, par ses ordres, eussent massacré ses complices s'ils avaient manqué leur coup. Le grand-duc Alexandre était dans la cour, attendant l'abdication. Quand on lui annonça que tout était consommé, il se mit à pleurer; et ce ne fut qu'avec grande peine qu'on l'entraîna dans un autre palais, où, le lendemain, il reçut le serment des ministres, du sénat, et des conjurés eux-mêmes. Cependant on sait qu'il n'a jamais pardonné à ces derniers, et que s'il en conserva quelques-uns dans leurs emplois, notamment Bennigsen, c'est qu'il avait d'eux un besoin indispensable. Pahlen fut d'abord obligé de se retirer dans ses terres; et, le 13 juillet suivant, Sa Majesté Impériale, *prenant en considération la supplique du comte Foun der Pahlen, et ses infirmités, lui accorda sa démission de tous ses emplois*. Depuis, il ne fut plus question de lui dans les affaires publiques; et il mourut dans une profonde obscurité, laissant deux fils, dont l'un fut, en 1812, ministre plénipotentiaire de Russie près

des États-Unis d'Amérique, puis auprès de l'empereur du Brésil. L'autre fut un des généraux les plus distingués des armées russes. L'un et l'autre sont morts depuis plusieurs années.

PAIGE (Thomas le), religieux, né en Lorraine le 25 novembre 1597, entra chez les dominicains, au couvent de cet ordre à Toul. La nature semblait l'avoir formé pour le ministère de la parole évangélique. Il possédait les saintes Écritures, avait lu les Pères, surtout saint Augustin, et en faisait un grand usage dans ses discours. Son premier essai à Paris fut l'oraison funèbre de M. de Verdun, premier président du parlement; il la prononça le 17 mars 1627, au couvent de Saint-Honoré, en présence de toutes les chambres et de plusieurs grands personnages. On le demandait pour prêcher les stations des églises les plus fréquentées de la capitale. Les évêques l'appelèrent dans leurs villes épiscopales, pour des avents et des carêmes; et, pendant 36 ans qu'il exerça les fonctions de prédicateur, il jouit de la plus honorable célébrité. A l'âge de 61 ans il devait prêcher le carême à Langres; il était en route pour s'y rendre lorsqu'il tomba malade à Château-Villain, et y expira le 14 mars 1658. On a de lui le *Manuel des confrères du Saint-Rosaire*, etc., Nancy, 1625, in-12; *l'Homme content, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses rparties et de bonnes pensées*, Paris, 1629, in-8°; *Harangue funèbre sur la mort de Nicolas de Verdun, premier président du parlement de Paris*, Paris, 1627, in-12; *Oraison funèbre du maréchal de Vitri*, ib., 1649, in-4°; *Harangue funèbre du duc de Chaulnes*, ibid., 1651, in-4°. — Paige (Jean le), procureur général des Prémontrés, puis curé de Nautouillet, mort vers 1650, est auteur de *Bibliotheca Præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol.

PAIGE (André-Renéle), né au Mans, vers 1699, fit ses études au collége de cette ville, entra dans l'état ecclésiastique, et obtint la cure de Chemiré-le-Gaudin, sur les bords de la Sarthe. Après y avoir exercé, pendant 25 ans, les fonctions pastorales, il fut nommé, en 1756, chanoine de l'église du Mans. En 1777, il mit au jour son *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*. Paige mourut au Mans, le 2 juillet 1781.

PAIGE Louis-Adrien le), avocat, né à Paris, où il mourut, en 1802, âgé de 90 ans, a publié entre autres ouvrages: *Histoire de la détention du cardinal de Retz, à Vincennes*, 1755, in-12; *Lettres historiques sur les fonctions du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12; *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, et 1753, in-4°.

PAILLARD (Germain), d'une famille honorable de la Bourgogne, originaire d'Auxerre, fut élevé par le frère de sa mère, Philippe de Moulins, évêque de Noyon, et destiné à l'état ecclésiastique en même temps qu'il étudiait le droit. Cette double vocation le fit nommer conseiller au parlement de Paris, et chantre en dignité de l'église cathédrale de cette même ville. Bientôt il fut tiré du chapitre de la capitale pour passer à l'évêché de Luçon. Il était là lorsque les divisions dans l'État devinrent de plus en plus désastreuses, par suite de la démence de Charles VI. Non satisfait d'être Bourguignon de nation et de parti, il se déclara pour les Anglais. C'est ce qui fit que le Dauphin (depuis Charles VII), alors fixé à Poitiers, considérant sa *demande avec les ennemis et rebelles, les conseillant et favorisant*, le dépouilla par lettres patentes des forteresses appartenant à l'évêché de Luçon. En effet, Germain Paillard s'était retiré à Paris, où il mourut au mois d'octobre 1418.

PAILLETERIE (le bailli de la), après avoir fait ses caravanes sur les galères de Malte contre les puissances barbaresques, consacra ses services à la marine française. Esprit observateur, il imagina un gouvernail qui, placé sur la proue d'une galère, la faisait marcher à reculons. La Pailleterie fit, en 1702, l'essai de son système. Sorti de Dunkerque avec cinq galères qu'il commandait, il rencontra une escadre hollandaise, forte de 12 navires de 40 à 80 canons. Il n'hésita pas à attaquer l'un d'eux, *la Licorne*, armée de 56 canons et montée par 220 hommes d'équipage. Les ennemis, surpris tout à la fois et de la nouveauté de la manœuvre à reculons qu'ils voyaient pratiquer pour la première fois, et de la vivacité de l'attaque dirigée contre *la Licorne*, n'osèrent porter aucun secours à ce vaisseau, qui fut amariné et conduit à Ostende. La Pailleterie mourut en 1720.

PAIN (Marie-Joseph), littérateur, né à Paris le 4 août 1773, mort dans cette ville en mars 1830, composa seul ou en société un grand nombre de petites pièces pour le Vaudeville ou le théâtre de Montansier. Il occupa une place dans le comité de censure dramatique. Il a composé à lui seul: *l'Appartement à louer*, 1795; *Allez voir Dominique*, 1801; *Amour et système, ou Lequel est mon cousin?* 1807; *les Deux paravents, ou Rien de trop*, 1811; (avec M. Dumersan) *les Mines de Beaujon*, 1812; (avec M. Bouilly) *Téniers, Florian, Fanchon la vielleuse, Berquin*, etc. On a de Pain des *Poésies*, 1820, in-8°.

PAINE (Thomas), né à Thetford, dans le comté de Norfolk le 29 janvier 1737, fut d'abord, comme son père, fabricant de corsets, puis employé dans l'accise, et ensuite sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. S'étant dégoûté de ces diverses professions, d'après l'avis de Franklin qu'il avait connu à Londres, il passa en Amérique, et s'y fit connaître par des articles de journaux, où il soutenait l'indépendance des colonies. Ce fut pour la défense de cette cause qu'il publia, en 1776, son pamphlet du *Sens commun*, traduit en français par Labaume, 1793, in-8°. Dès que la guerre fut déclarée, il se rendit à l'armée où il continua de soutenir l'esprit public par des pamphlets. Quoique Anglais, il sut gagner la confiance des Américains. Il obtint (1779) une place de secrétaire dans le comité des affaires étrangères, et plus tard (1781), il fut envoyé en France pour y négocier un emprunt, puis retourna aux États-Unis. La faveur dont il jouissait et les biens dont il s'était vu combler, ne purent dominer l'instabilité de son caractère; il revint à Londres, et prévoyant la grande crise dont la France était menacée, il en étudia les symptômes. Ses opinions démocratiques le rendirent partisan naturel de la révolution. Il en prit la défense contre Burke dans son ouvrage intitulé les *Droits de l'homme*, 1791. La 2ᵉ partie (contenant la théorie et la pratique), publiée en 1792, fut considérée comme contenant des principes séditieux. Paine, traduit devant la cour du Banc du roi, fut déclaré coupable malgré l'éloquent plaidoyer d'Eskine, son avocat, et réduit à chercher un

refuge en France, où il fut accueilli avec enthousiasme. Élu député à la Convention, par le département du Pas-de-Calais, il fut un des juges de Louis XVI, quoiqu'il entendît à peine le français, vota pour le bannissement et la détention jusqu'à la paix. Il motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Sa modération ayant déplu à Robespierre, Paine fut rayé de la liste des membres de la Convention, et peu après enfermé au Luxembourg. C'est là qu'il mit la dernière main à son trop fameux pamphlet intitulé : *l'Age de la raison*. Rendu à la liberté sur la réclamation du ministère américain, il reprit sa place à la Convention en 1794, et présenta, en 1795, sa *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement*. Mais à dater de cette époque il vit décroître son influence, et, à la paix d'Amiens, il retourna aux États-Unis, où il recommença à prendre part aux affaires par la publication de nouveaux pamphlets. Il y mourut le 8 juin 1809.

PAISIELLO (Jean), et non *Paësiello*, célèbre compositeur, né à Tarente le 9 mai 1741, fut élève de Durante, fit des progrès rapides sous ce maître habile, composa d'abord des messes, des motets, des oratorio, et débuta dans la composition dramatique en 1763, par deux opéras-comiques, la *Pupilla* et *il Mondo al Rovescio*, qui lui firent tant d'honneur que les principales villes d'Italie se disputèrent l'avantage de le posséder. *La Madama umorista, Demetrio, Artaserce, le Virtuose ridicole, il Negligente, il Marchese Tulipano, l'Idole Cinese, le due Contesse*, et *la Disfatta di Dario*, qu'il donna successivement, rendirent bientôt son nom célèbre dans toute l'Europe. Les cours de Londres, de Vienne et de Pétersbourg lui firent les offres les plus avantageuses; il se rendit de préférence à l'invitation de l'impératrice Catherine qui le combla de bienfaits. Après avoir passé neuf ans en Russie, il vint à Varsovie où il mit en musique, pour le roi de Pologne, l'oratorio de la *Passion* par Métastase, et à Vienne, où il composa, pour l'empereur Joseph II, l'opéra *il re Teodoro*. C'est dans ce bel ouvrage qu'il offrit le modèle des grands morceaux d'ensemble dits *finales*, dont ses prédécesseurs n'avaient eu que l'idée. De retour en Italie, il donna à Rome, en 1785, *l'Amore ingegnoso*, et se fixa pendant 10 ans à Naples, où il produisit un grand nombre de chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite surtout la *Molinara* et la *Nina*. Sollicité de venir en France, il céda enfin à la volonté de Napoléon, et fit représenter à Paris, en 1801, son opéra de *Proserpine*, qui n'eut qu'un médiocre succès; déjà l'âge commençait à glacer l'imagination du célèbre compositeur. Après deux ans et demi de séjour en France, il obtint non sans peine de retourner à Naples, où il mourut le 5 juin 1816. Paisiello était membre de plusieurs académies et associé étranger de l'Institut de France. Outre les opéras déjà cités, il en a donné une foule d'autres, parmi lesquels on distingue : *il Barbiere di Siviglia, il Tamburro notturno, la Serva padrona, l'Antigono, l'Elfrida, l'Andromacha, la Fedra, Catone in Utica*, etc. On lui doit un grand nombre de morceaux de musique d'église.

PAITONI (Jacques-Marie), savant bibliographe, né à Venise vers 1710, embrassa la règle des somasques, devint conservateur de la bibliothèque de leur maison *di Salute*, et mourut en 1774. On a de lui une dissertation intitulée : *Venezia la prima città fuori della Germania dove si esercitò l'artè della stampa*, 1756, in-8°; *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, 1766-67, 5 tomes in-4°; la traduction des *Problèmes* de Diophante, dans les *Elementi di fisica* de Crivelli, 1744; celle du *Traité de l'amitié* de Cicéron, ibid., 1763; et plusieurs *Notices* dans les *Memorie della storia letterar.* (Venise, 1758).

PAITONI (Jean-Marie), médecin, de la famille du précédent, s'appliqua successivement aux mathématiques, à la botanique, à l'anatomie et aux diverses parties de la médecine, cultivant de préférence celles qui se rattachent à l'histoire naturelle. Partisan décidé du système des ovistes, il le défendit dans les opuscules suivants : *della Generazione dell' uomo*, 1722-26, 2 parties in-4°; *Vindiciæ contra epistolas Petri Bianchi*, 1724, in-4°. On lui doit encore : *de Vita et meritis Fabr. Bartholeti comment.*, 1740, in-8°.

PAJOL (Claude-Pierre), général français, naquit le 3 février 1772, à Besançon, d'une famille honorable de la bourgeoisie. Il étudiait le droit à l'université de cette ville lorsque différents duels qu'il eut avec des officiers de la garnison, et dont il se tira avec honneur, l'obligèrent à s'éloigner. Il se rendit dans la capitale, et s'y trouvait dans le mois de juillet 1789, au moment de la première insurrection. S'étant aussitôt réuni aux insurgés, il fut nommé leur sergent, et il les conduisit successivement au Palais-Royal, aux Invalides et à la Bastille, marchant à côté de Hullin, comme lui de grande stature, et devenu plus tard général. Il retourna peu de temps après à Besançon, et s'enrôla dans un bataillon de volontaires du Doubs, où on le fit sergent-major. Au commencement de 1792, il fut nommé, par le ministre Narbonne, sous-lieutenant dans le 82e régiment d'infanterie; fit, dans la même année, la campagne de Champagne contre les Prussiens; assista à la canonnade de Valmy, et passa à l'armée du Rhin sous Custine. Devenu capitaine, il fut distingué par Kléber, qui le fit son aide de camp; il suivit, en cette qualité, ce général à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se trouva aux batailles de Marchiennes, de Fleurus, de Juliers et au siége de Maestricht. Après la reddition de cette place, Kléber le chargea de l'honorable mission de porter à la Convention nationale 36 drapeaux enlevés à l'ennemi. Ayant rejoint son général, il fut envoyé en Hollande, afin de s'y procurer les bateaux nécessaires pour le passage du Rhin, qui, malgré des difficultés de tout genre, s'effectua le 5 septembre 1795. Parmi les nombreux combats dans lesquels Pajol se distingua, à cette époque, nous citerons celui d'Altenkirchen, le 4 juillet 1796, où il fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Kléber ayant alors quitté l'armée, par suite de quelques mécontentements, son aide de camp passa dans le 4e régiment de hussards, et concourut glorieusement à la campagne de 1798. A la reprise des hostilités, l'année suivante, il servit sous Jourdan et se trouva aux combats d'Ostrack et de Liebtingen. Après cette dernière bataille, l'armée ayant fait un mouvement rétrograde, Pajol fut chargé de former l'arrière-garde avec deux escadrons et deux bataillons. Il alla prendre position aux débouchés de Furtwangen et de Triberg, sans s'être laissé entamer. Surpris tout à coup par des forces supérieures, et sommé de

se rendre, il s'ouvrit un passage à travers les bataillons ennemis; rejoignit le gros de l'armée à Offenbourg, et fut aussitôt envoyé en Suisse. Dans un engagement près de Winterthur, il tomba entre les mains des Autrichiens; mais, ayant été délivré par ses hussards, il se retourna avec une grande vigueur contre l'ennemi, et lui tua ou enleva beaucoup de monde. Il fut, à la suite de cette affaire, nommé colonel du 6e de hussards, employé à l'armée d'Italie, qui, à cette époque (1799), n'éprouva que des revers. Étant revenu presque aussitôt à l'armée du Rhin, il coopéra avec son régiment aux batailles de Moeskirch, de Stokach, de Biberach, d'Hochstet, de Neubourg et enfin de Hohenlinden. Après quelques années de repos, il alla faire la campagne d'Autriche en 1805; se distingua encore à Ulm, à Austerlitz, dans les campagnes de Prusse, de Pologne, et fut, le 1er mai 1807, promu au grade de général de brigade. La rupture avec l'Autriche lui fit donner, l'année suivante, le commandement de la ligne d'avant-postes sur la frontière de Bohême. Dans cette position, il reçut, en 1809, du feld-maréchal autrichien de Bellegarde, la déclaration de guerre. Attaqué presque aussitôt sur plusieurs points, il parvint, malgré l'infériorité de ses forces, à contenir l'ennemi, ce qui laissa au maréchal Davoust le temps de réunir son corps d'armée dont Pajol couvrit la marche sur Ingolstadt. On le vit successivement à Peissing, Eckmülh, Ratisbonne, puis, dans l'île de Lobau. A Wagram, il faisait partie de l'aile droite commandée par Davoust, et il chargea, à la tête du 11e de hussards, un régiment de dragons autrichiens, qu'il défit complétement après en avoir sabré de sa main, et fait prisonnier le colonel. La paix ayant été conclue, on le chargea de commander la cavalerie qui était à Dantzig et sur la ligne de la Vistule. Employé avec ses troupes, en 1812, dans l'expédition de Russie, Pajol forma l'avant-garde du corps d'armée de Davoust, passa le Niémen, s'empara successivement de Kowno, de Wilna, et battit à Ochmiana l'arrière-garde du prince Bagration. Il prit ensuite Minsk, où les Russes avaient amassé d'immenses approvisionnements, et, ayant poursuivi sa route avec 100 cavaliers, il enleva au même général tout son parc d'artillerie. Le grade de général de division, que Napoléon lui conféra le 7 août, fut le prix de ce brillant coup de main. A la terrible bataille de la Moskowa, sa division fut une de celles qui eurent le plus à souffrir de l'artillerie russe; 800 de ses chevaux furent mis hors de combat, et presque tous ses officiers blessés. Il eut lui-même trois chevaux tués sous lui. Deux jours après, il s'empara de Mojaïsk, chargea et fit prisonniers deux bataillons russes. Il eut dans cette affaire le bras droit cassé par un coup de fusil. N'étant pas encore guéri, lorsque la retraite commença, il ne put reprendre son commandement, mais il n'en fut pas moins utile par ses conseils. Ce fut lui qui indiqua Zambinen comme le seul point où il fût possible de traverser la Bérésina. Il reparut à la tête d'une division dans la campagne de 1813; combattit à Lutzen, Bautzen, Buntzlau, et fut, pendant l'armistice qui suivit, chargé d'observer la frontière de Bohême, sur la rive gauche de l'Elbe, ce qui le mit à même de remarquer les mouvements des alliés, et d'en prévenir Napoléon. Pajol opéra sa retraite en bon ordre jusqu'à Dresde, et il eut beaucoup de part à la bataille gagnée sous les murs de cette ville; le boulet qui emporta les deux jambes de Moreau, était parti d'une de ses batteries. Il poursuivit ensuite l'ennemi jusqu'aux défilés de Geizhaut; recueillit en route les débris du corps de Vandamme, et alla garder les débouchés de la Bohême. Il était dans cette position lorsqu'il fut appelé auprès de Napoléon, qui avait failli être pris par la négligence des piquets de sa garde, et qui, à cette occasion, s'écria, en présence de tout son état-major: « Je n'ai plus de général de cavalerie que Pajol. » Investi du commandement du 5e corps de cavalerie, il soutint à Wachau, en avant de Leipzig, les efforts réunis de toute la cavalerie ennemie. C'est dans cette affaire, qu'un obus ayant éclaté dans le poitrail de son cheval, il fut lui-même jeté en l'air, eut le bras gauche et des côtes fracturés, et resta pour mort sur le champ de bataille. Deux mois après, bien qu'il fût à peine entré en convalescence, il reçut de Napoléon le commandement en chef de l'armée d'observation de la Seine, de l'Yonne et du Loing. Forcé de suivre le mouvement de retraite de l'armée, il quitta Montereau, Sens, Pont-sur-Yonne et Nemours, après en avoir fait sauter les ponts, et vint prendre position sur l'Yères, occupant Melun avec une forte avant-garde. Le 15 février 1814, il fut mandé à Guignes par l'empereur, qui lui communiqua ses projets, sur Montereau, en lui ordonnant d'y arriver, avec son corps, le 17 de très-grand matin, afin d'attaquer les ennemis, par la route de Melun, dans la belle position qu'ils occupaient sur les hauteurs de Surrines. Ce jour-là, Pajol déboucha, à 6 heures du matin, des bois de Valence, d'où il avait délogé l'avant-garde ennemie, et il attaqua les alliés avec vigueur, pensant que le maréchal Victor, qui devait arriver à la même heure attaquerait aussi, de son côté, par le flanc droit. Cependant, à midi, il était encore seul aux prises avec l'ennemi. Ayant eu 19 pièces de canon, sur 24, mis hors de service, ayant perdu beaucoup de monde, il se préparait à la retraite, lorsque le maréchal de palais, Bertrand, accourut pour lui annoncer que le corps du maréchal Victor, dont le commandement venait d'être donné au général Gérard, était arrivé, et que l'ennemi allait être vivement attaqué de ce côté. Ranimant alors le courage de ses troupes, Pajol les reporte en avant. L'ennemi, ainsi attaqué par ses flancs, se décide à abandonner sa position. A la suite de cette affaire Napoléon dit à Pajol, en lui remettant la décoration de grand officier de la Légion d'honneur et en l'embrassant : Si tout le monde m'avait servi comme vous, l'ennemi ne serait pas en France... Vers la fin de cette même journée, Pajol avait eu, pour la 20e fois peut-être, son cheval tué sous lui, et cette chute avait rouvert ses blessures; il fut obligé de revenir à Paris, où sa guérison n'était pas achevée quand Napoléon abdiqua et que Louis XVIII fut proclamé roi. Pajol n'hésita point à se soumettre au nouveau pouvoir; et il en reçut le titre de comte avec la croix de Saint-Louis. On le chargea même d'organiser quatre nouveaux régiments de l'armée royale; mais cette organisation ne fut qu'un projet, et Pajol obtint un commandement à Orléans, où il se trouvait, sous les ordres du général Dupont, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe en 1815. Fort empressé de seconder les projets de son

ancien maître, il eut pour cela quelques démêlés avec le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Ce fut lui qui, le premier, entraîna les troupes à prendre la cocarde tricolore. Dès le 21 mars, il envoya sa soumission à Napoléon, et, lorsque Dupont et Saint-Cyr furent forcés de s'éloigner, il prit le titre de commandant de l'armée de la Loire, et se rendit à Paris, pour présenter à Napoléon les troupes qui étaient sous ses ordres, et lui proposer de marcher aussitôt sur Bruxelles. On eut beaucoup de peine à calmer son zèle en le nommant membre de la nouvelle chambre des pairs, puis commandant du premier corps de cavalerie. Ce fut en cette qualité qu'il fit partie de la grande armée qui dut envahir la Belgique, sous les ordres de l'empereur. Le 15 juin, il en formait l'avant-garde lorsqu'il passa la Sambre à Charleroi, et qu'il poursuivit l'armée prussienne dans sa retraite sur Fleurus. Le 16 et le 17, il exécuta plusieurs charges brillantes, et, dans cette dernière journée, il prit à l'ennemi 10 pièces de canon et beaucoup de prisonniers. Le 18, il s'empara it de Namur, quand il entendit la canonnade de Waterloo. Son premier mouvement fut de marcher dans cette direction, mais il avait 10 lieues à faire; tout ce qu'il put le même jour, fut de se réunir au maréchal Grouchy sur la Dyle. Le lendemain, il se disposait à marcher sur Bruxelles lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo. Forcé de se retirer sur Namur, il continua sa retraite sur Paris, où il arriva dans les derniers jours de juin. Après avoir fait d'inutiles efforts pour que cette capitale se défendît, et s'être opposé de tout son pouvoir à la capitulation, il suivit l'armée française derrière la Loire. Revenu dans la capitale après le licenciement, il fut mis à la retraite le 7 août 1815. Dès lors, paraissant renoncer à la carrière des armes, il ne laissa échapper aucune occasion de manifester son opposition au gouvernement royal, et se sépara ouvertement, sous ce rapport, du maréchal Oudinot, son beau-père. Il écrivit et signa plusieurs articles en ce sens dans les journaux de l'opposition libérale. Il continua de rester sans activité jusqu'en 1830. Pajol fut un des premiers généraux que l'on vit à la tête des insurgés. Dès le 27 juillet, il se rendit chez Laffitte, où on le chargea de plusieurs attaques, à la place de la Bourse, au Palais-Royal et à l'hôtel de ville. Le 28, il parut encore à l'hôtel Laffitte, devenu le quartier général de l'insurrection. On lui offrit alors le commandement de la garde nationale de Paris, que plus tard il disait avoir refusé ; et, quelques jours après (le 3 août) il accepta celui de l'expédition de Rambouillet. Pajol rentra à Paris; le 22 septembre suivant on le fit commandant de la première division militaire du royaume, puis pair de France. Il conserva néanmoins son commandement jusqu'au 29 octobre 1843. Quand la mort est venue le frapper, il s'écria avec impatience : « Encore si c'était un boulet qui m'eut brisé les os! » Il mourut à Paris, le 20 mars 1844, des suites d'une chute qu'il avait faite en montant l'escalier des Tuileries.

PAJON (Claude), ministre protestant, naquit à Romorantin, en l'année 1626. Ses qualités morales lui firent beaucoup d'amis, même parmi les catholiques. Au mois d'avril 1668, il fut appelé au ministère de l'église protestante d'Orléans. Il mourut à Carré, près d'Orléans, le 27 septembre 1685. Les écrits de Pajon jouissent d'une grande réputation parmi les calvinistes. Ce sont : *Examen des préjugés légitimes contre les calvinistes*, la Haye, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'avertissement pastoral*, etc.

PAJON, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, et curé de Notre-Dame de la Rochelle, était fils de Claude Pajon, dont les enfants du second lit avaient embrassé la religion romaine. Il a publié à Paris, en 3 vol. in-12, les œuvres de son cousin Isaac Papin, qui avait aussi abjuré.

PAJON (Henri), avocat, mort en 1776, à Paris, sa ville natale, a publié : *Histoire du prince Soly*, 1740, 2 vol. in-12; *Histoire des trois fils d'Haly-Bassa*, 1746, in-12; *Contes nouveaux et Nouvelles nouvelles*, en vers, 1753, in-8°; *Essai d'un poème sur l'esprit*, 1757, in-8°; *Observations sur les donations*, 1761, in-12, etc.

PAJON DE MONCETS (Pierre-Abraham), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris et médecin de l'hôtel de ville, était né à Blois, et mourut vers la fin du 18e siècle. L'Académie de Châlons-sur-Marne et la Société d'agriculture d'Orléans le comptaient au nombre de leurs membres. Outre plusieurs *Lettres* médicales insérées dans divers journaux, on a de lui : *Dissertation sur la petite vérole et l'inoculation, dans laquelle on prouve que cette maladie n'est pas dangereuse; De l'origine des appariteurs de l'université et de leurs masses*, etc.

PAJON DE MONCETS (Louis-Ésaïe), probablement de la même famille que le précédent, avec lequel Barbier l'a confondu, naquit à Paris, le 2 mai 1725, et alla s'établir à Berlin, où il devint conseiller privé, conseiller de consistoire et pasteur de l'église française. Il mourut dans cette ville, le 24 juillet 1799. On a de lui plusieurs *Sermons* qui ont été imprimés; mais c'est comme traducteur qu'il est particulièrement connu. Il a traduit de l'allemand en français : les 3 premiers volumes de la *Géographie* de Busching, édition de 1768-69, en 14 vol. in-8°; les *Leçons de morale* de Gellert, auxquelles il a joint des *Réflexions*, etc.

PAJOT (Marie-Anne). *Voyez* **CHARLES IV DE LORRAINE**, et **LASSAY**.

PAJOT. *Voyez* **ONS-EN-BRAY**.

PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, était fils d'un sculpteur ornemaniste du faubourg Saint-Antoine. A 18 ans, il remporta le grand prix, et fut envoyé à Rome, où il travailla pendant 12 années à se perfectionner par l'étude approfondie de l'antique. De retour à Paris, il présenta, pour son morceau de réception à l'Académie, le groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné*. De cet ouvrage si remarquable date une nouvelle ère pour la sculpture en France. Cette route qu'il venait d'ouvrir, il la parcourut avec assez de succès pour mériter le titre de restaurateur de l'art. Beaucoup de ses ouvrages ont été détruits pendant la révolution. Nommé professeur en 1767, il fut un des premiers membres de l'Institut à sa création, et mourut à Paris en 1809. Ses statues en marbre de *Descartes*, de *Pascal*, de *Turenne*, de *Bossuet* et de *Buffon*, peuvent être rangées parmi les plus belles productions de la sculpture à cette époque. Il fut moins heureux dans celle de *Psyché abandonnée de l'Amour*. Son dernier ouvrage est le *Démosthène* qu'il fit pour le palais du Luxembourg. Pajou a laissé un fils qui cultive la peinture avec succès.

PAKENHAM (Édouard-Michel), général anglais,

dont la sœur a épousé le duc de Wellington, fut d'abord colonel du 6ᵉ régiment des Indes occidentales, puis major général et chevalier de l'ordre du Bain. Il reçut, en novembre 1813, des éloges et des remerciments unanimes des deux chambres du parlement, pour sa brillante conduite en Espagne, où il eut à combattre le maréchal Soult. Ce général mourut vers 1820.

PALADINI (Filippo), et non *Palladino*, peintre florentin, né vers 1544, mort à Mazzarino (Sicile) en 1614, fut élève de Poccetti. On ne connaît de lui à Florence qu'un seul tableau représentant la *Décollation de saint Jean-Baptiste;* mais cette production suffit pour donner une idée très-avantageuse de son talent.

PALADINI (Arcangela), fille du précédent, né à Pise en 1599, cultiva la peinture, la poésie et la musique avec tant de succès, qu'elle fut appelée à la cour de Madeleine d'Autriche, femme du grand-duc Cosme, qui la combla de bontés, et lui procura un mariage avantageux. Arcangela jouit peu du bonheur que ses grâces et ses talents lui avaient mérité; elle mourut en 1622, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connue.

PALAFOX (Jean de), prélat espagnol, né en 1600, dans le royaume d'Aragon, d'une famille illustre, fut nommé en 1639 à l'évêché d'Angelopolis dans le Mexique; il avait en même temps part à l'administration civile, et pendant l'absence du vice-roi il remplit les fonctions de gouverneur de la province. Ce prélat ne négligea rien pour adoucir le sort des malheureux Indiens. Un démêlé fort vif qu'il eut avec les jésuites de son diocèse, le fit repasser en Espagne, où il fut fait évêque d'Osma en 1653. Il fit éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siége, et mourut le 30 septembre 1659, après s'être dressé lui-même cette épitaphe : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Oxamiensis.* On lui doit : *le Pasteur de la nuit de Noël,* traduit en français, 1676; des *Homélies;* une édition des *Lettres de sainte Thérèse,* avec des remarques; l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares;* traduite en français, par Collé, 1670, in-12; l'*Histoire du siége de Fontarabie en* 1628. Les *OEuvres* de ce prélat ont été publiées à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol., qui se relient en 15.

PALAFOX-Y-MELZI (don Joseph), illustre défenseur de Saragosse. Né en 1780, il entra fort jeune dans la maison militaire du roi d'Espagne, et au commencement de la révolution, qui s'opéra en 1808, par suite de l'invasion des Français, il fut choisi parmi les officiers des gardes pour commander en second sous le marquis de Castellar, auquel la garde du prince de la Paix fut confiée après son arrestation à Aranjuez. Il accompagna ensuite ce prince à Bayonne, d'où il parvint à s'échapper au moment où le nouveau monarque fit à son père la rétrocession de sa couronne. On prétendit qu'il avait été chargé par le jeune roi de faire déclarer la guerre à la France, mais qu'il avait reçu un contre-ordre peu après son départ. Quoi qu'il en soit, depuis son retour, il vivait très-retiré dans une maison de campagne à Alfranca, près de Saragosse. Le bruit se répandit dans la ville que Ferdinand VII, miraculeusement échappé des mains de Napoléon, était déguisé dans ce château. Ces rumeurs, quoique mal fondées, la faveur dont le général Palafox avait joui auprès du jeune roi, sa popularité et sa qualité d'Aragonais, donnèrent des inquiétudes à don Juan Guillermi, capitaine général d'Aragon, qui lui envoya l'ordre de quitter le royaume. L'inconvenance d'un pareil ordre fut le principe des plaintes qui s'élevèrent contre don Juan Guillermi, et ne tardèrent pas à amener sa destitution et son emprisonnement. Le général Mori, Italien d'origine, fut appelé momentanément à le remplacer. Connaissant l'influence de Palafox sur le peuple, il lui écrivit de se rendre à Saragosse. Cet officier s'y rendit escorté d'une quarantaine de paysans armés qui étaient venus le chercher à Alfranca. Arrivé dans la ville, il demanda à paraître au conseil, afin de l'entretenir d'affaires importantes pour le salut de la patrie. Le peuple, qui l'y avait suivi en foule, impatient de connaître le résultat de cette démarche, enfonça les portes en criant que Palafox devait être nommé capitaine général. Celui-ci se retira pour laisser aux magistrats le temps de délibérer; mais, comme personne n'osait parler, les portes furent enfoncées une seconde fois, le conseil fut menacé, et Palafox proclamé, par le peuple, gouverneur de Saragosse et de tout le royaume d'Aragon, le 25 mai 1808. La nomination de cet officier à un poste devenu si important et si difficile, doit paraître bien étonnante si l'on considère qu'il était à peine âgé de 29 ans, et qu'il avait très-peu de connaissances militaires, ayant passé toute sa jeunesse dans la dissipation et les plaisirs de Madrid, où la fortune et le rang qu'occupait sa famille, l'avaient mis en position de figurer avec éclat. A ces considérations se joignait un concours de circonstances déplorables. Les provinces voisines de la Navarre et de la Catalogne étaient envahies par les Français; les troupes régulières cantonnées à Saragosse s'élevaient tout au plus à 220 hommes; enfin le trésor de la province était épuisé. Malgré ce fâcheux état de choses, Palafox s'occupa immédiatement de l'organisation militaire de la ville. Il rappela au service tous les officiers en retraite, et forma, sous l'antique nom de *Tercios*, plusieurs corps, composés en partie des étudiants de l'université. Voulant inspirer de plus en plus aux habitants le sentiment de leur défense, en les réduisant à l'alternative de vaincre ou de mourir, il déclara la guerre aux Français par une proclamation très-énergique. A peine cette pièce remarquable était-elle publiée que 8,000 Français, détachés de Pampelune et commandés par Lefebvre-Desnouettes, vinrent attaquer Saragosse. Le marquis de Lazan, frère aîné de don Joseph Palafox, se porta au-devant de cette troupe jusqu'à Tudela. Repoussé, il revint à la charge et fut encore battu. Mais secondé par son frère, qui lui amena des renforts, il obtint enfin un léger avantage, et les Français s'éloignèrent. Don Joseph Palafox partit aussitôt de Saragosse afin de rassembler des troupes, de se procurer des ressources pour un siége, et de pourvoir à la défense du reste du royaume d'Aragon, si la capitale venait à succomber. Il parvint à réunir environ 1,300 hommes qui s'étaient échappés de Madrid, et rentra avec eux dans la ville. Les Français, qui avaient reçu des renforts de troupes et d'artillerie, s'établirent autour de Saragosse, et s'emparèrent de la montagne du Torréro, position importante pour les communications avec les environs. Les efforts se dirigèrent principalement contre les portes

d'El Carmen et d'El Portillo. A la fin du mois de juillet, la ville fut complétement investie. Le 22, elle fut bombardée, et les Français y pénétrèrent, le 4 août, par la porte de Santa-Engracia. De là, le général français envoya à Palafox l'ordre de capituler, par le billet suivant : « *Quartier général, Santa-Engracia.* La capitulation. » La réponse, qui fut faite sur-le-champ, n'était pas moins laconique : « *Quartier général, Saragosse.* Guerre au couteau. » Le 5 août, 3,000 hommes de troupes réglées arrivèrent aux assiégés sous la conduite de don Francisco Palafox, frère du capitaine général ; et le 8, don Joseph assembla un conseil de guerre qui adopta les résolutions suivantes : 1° que les quartiers de la ville dans lesquels on se maintenait encore, continueraient à être défendus avec la même fermeté ; 2° que, si l'ennemi l'emportait à la fin, il fallait que le peuple se retirât par le pont de l'Èbre dans les faubourgs, et qu'après avoir détruit le pont, on défendit les faubourgs jusqu'au dernier homme. Cette décision du conseil de guerre fut accueillie avec les plus vives acclamations. On continua de se battre pendant 11 jours de suite. La populace furieuse gagnait tous les jours du terrain sur les troupes disciplinées des Français, jusqu'à ce que l'espace occupé par ceux-ci se réduisit à un huitième de la ville. Enfin, le 14 août, après 61 jours du siége le plus meurtrier, les Français abandonnèrent leurs positions, et se retirèrent par la plaine dans la direction de Pampelune. Cette retraite momentanée donna le temps au général Palafox de réparer ses pertes, de rassembler des troupes et de travailler à de nouvelles fortifications. L'intervalle fut court. Les Français reparurent au mois de novembre, sous les ordres de Moncey et de Mortier. Le 23, Palafox fut battu à Tudela, et le 27, la ville fut cernée. Elle comptait alors au moins 30,000 hommes de troupes réglées. Une nouvelle action sanglante eut lieu sous ses murs, le 21 décembre ; et, le 22, le maréchal Moncey, qui commandait l'armée de siége, fit sommer don Joseph Palofox de se rendre. Ce général répondit à la sommation par un refus énergique, et le siége continua avec des succès balancés de part et d'autre. Le bombardement redoubla le 9 janvier ; le 27, l'assaut fut donné. Les Français s'établirent sur la brèche, vis-à-vis de St.-Joseph et de Santa-Engracia. La défense des assiégés fut opiniâtre, les progrès des assaillants chèrement achetés. Le bombardement durait depuis 5 semaines ; l'épidémie faisait des ravages affreux. Lannes, qui avait succédé à Moncey dans le commandement, envoya un parlementaire à Palafox pour lui offrir de capituler. La proposition n'étant pas accueillie, la guerre fut poussée des deux côtés au plus haut degré d'exaltation. Il est impossible de se figurer l'acharnement avec lequel les assiégés, encouragés par leur capitaine général, résistaient jusque dans l'intérieur des maisons. Les vieillards, les enfants, tout était devenu soldat ; les femmes secouraient les blessés et animaient les combattants. Le passage de chaque porte ou de chaque escalier était disputé corps à corps ; une chambre était un poste important, et chaque officier croyait son honneur intéressé à défendre la moindre position. Cependant l'épidémie enlevait chaque jour plus de monde ; il n'y avait point d'hôpitaux, point de remèdes pour les malades. Palafox, qui, depuis un mois, n'était pas sorti du caveau où il se tenait enfermé pour éviter l'épidémie, en fut lui-même attaqué. Sentant son affaiblissement, il envoya proposer au maréchal Lannes d'accepter le projet de capitulation qu'il lui avait offert lui-même quelques jours auparavant, demandant pour condition que la garnison fût incorporée dans les troupes espagnoles. Cette proposition, de la part d'une poignée de soldats moribonds, parut au maréchal une insulte : elle fut refusée. Cependant Palafox était hors d'état de supporter plus longtemps le poids d'un commandement devenu si pénible. Il le remit au général Saint-Marc, Français émigré, et l'un de ceux qui avaient concouru le plus intrépidement à la défense. Le lendemain (21 février), la ville capitula. Le même jour, 12,000 hommes environ, faibles, livides, mourants, sortirent du milieu des cendres, des ruines, et furent conduits dans le camp français. Palafox, après sa guérison, fut conduit prisonnier en France, et resta enfermé au donjon de Vincennes jusqu'aux derniers moments de la captivité de Ferdinand VII. Alors il obtint de se réunir à son souverain à Valençay, et se rendit par son ordre à Madrid, le 24 décembre 1813, avec le *duplicata* des instructions confiées au duc de San-Carlos, relativement à la ratification du traité du 8 décembre, conclu à Valençay, entre Ferdinand VII et Napoléon. Il retourna ensuite à Valençay, et revint définitivement à Madrid à la suite du roi. Il fut confirmé dans ses fonctions de capitaine général du royaume d'Aragon. Ce ne fut pas sans étonnement qu'en 1820 on le vit se réunir aux constitutionnels, c'est-à-dire au parti de l'opposition contre le gouvernement du roi ; et, en 1823, signer une protestation contre le pouvoir de Ferdinand VII. Après le second rétablissement de Ferdinand VII, Palafox continua de vivre paisiblement dans ses terres. Sa santé s'affaiblit de plus en plus, et il mourut en 1843.

PALAIRET (Élie), savant philologue, né en 1713, à Rotterdam, descendait d'une famille française, réfugiée en Hollande par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Ayant achevé son cours de théologie, il fut admis au saint ministère, et remplit l'emploi de prédicateur à Tournay. Nommé depuis pasteur de l'église de France à Londres, ses talents lui méritèrent la protection de l'évêque de Bangor, dans la principauté de Galles, qui le choisit pour son vicaire. Il a publié : *Observationes philologico-criticæ in sacros novi fœderis libros, quorum, plurima loca ex auctoribus potissimum græcis exponuntur, illustrantur ac vindicantur,* Leyde, 1752, grand in-8°. Palairet mourut vers 1770, dans un âge qui lui laissait l'espoir de terminer encore quelques-uns de ses travaux.

PALAIRET (Jean), agent des États-Généraux à Londres, né à Montauban en 1697, était probablement de la même famille que le précédent. Il a publié : *Nova grammatica regia anglica,* Londres, 1738, in-8° ; *Nouvelle introduction à la géographie moderne,* 1754, 3 vol. in-12 ; *Abrégé sur les sciences et les arts, en français et en anglais,* 1755, in-8° ; *Description abrégée des possessions françaises et anglaises du continent septentrional de l'Amérique*, etc., Londres, 1756, in-8°.

PALAMÈDES (Stevens), peintre, naquit à Londres en 1607 ; il a peint des *batailles*, des *campements*, des

marches de troupes. Il copia les tableaux d'Isaïe van de Velde. Il mourut en 1638. Il eut un frère aîné qui portait le même nom et qui fut reçu membre de la Société des peintres de Delft en 1636. Celui-ci peignit des *concerts*, des *conversations*, etc.

PALAPRAT (JEAN DE BIGOT), poëte dramatique, né à Toulouse en 1650, d'une famille de robe, se signala de bonne heure par son talent pour la poésie. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Après différents voyages, il s'établit à Paris, et plut au duc de Vendôme, ainsi qu'à son frère le grand prieur, qui le fit secrétaire de ses commandements; il vécut avec ces deux princes dans une grande familiarité. Son goût naturel pour le genre dramatique augmenta lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys; mais il n'eut que la moindre part aux pièces auxquelles ils travaillèrent en commun; et Brueys finit par revendiquer ses ouvrages. Palaprat, qui joignait, dit-on, à une imagination vive et plaisante, la candeur et la simplicité d'un enfant, mourut à Paris en 1721. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys sont : *le Secret révélé, le Sot toujours sot, le Grondeur, le Muet, le Concert ridicule.* Celles qu'il a faites seul sont : *Hercule et Omphale, les Sifflets, le Ballet extravagant* et *la Prude du temps.* Le théâtre de Brueys et Palaprat a été publié en 1755, 5 vol. in-12. Ces deux poëtes ont fourni à M. Étienne le sujet d'une jolie comédie.

PALAZZI (JEAN), historien médiocre, né à Venise en 1640, fut nommé chanoine de l'église ducale et professeur de droit canon à l'université de Padoue. Il donna sa démission de sa chaire pour prévenir sa destitution, reçut de l'empereur Léopold le titre de conseiller aulique, et mourut vers 1713. On a de lui : *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, Saxonica sancta sive Bavarica, Franca, Sueva et vaga Austriaca, Romana*, etc., Venise, 1671-1675, 9 vol. grand in-fol. : cet ouvrage, imprimé avec un luxe extraordinaire, est tombé dans l'oubli; *Aristocratia ecclesiastica*, 1703, 5 vol. in-fol.; *Vita Justiniani Venetorum ducis*, 1688, in-fol.; *Fasti ducales Venetorum*, etc.

PALEARIUS (AONIUS), dont le vrai nom est *Antonio della Paglia*, bon écrivain du 16ᵉ siècle, né à Veroli, dans la Campagne de Rome, professa d'abord le grec et le latin avec beaucoup de réputation à Sienne; mais quelques paroles indiscrètes lui ayant suscité des ennemis, il fut obligé de se retirer à Lucques, où ses talents lui procurèrent des avantages considérables. Appelé à Milan pour y professer l'éloquence, il y fut accueilli avec distinction. Mais accusé d'avoir parlé en faveur des luthériens et contre l'inquisition, il fut arrêté par ordre du pape Pie V, conduit à Rome, et condamné à être pendu et brûlé. Il subit cet arrêt en 1570, après avoir rétracté ses erreurs. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on distingue ses *harangues* et son poëme *De immortalitate*, Lyon, 1536, in-16. Les meilleures éditions de Palearius sont celles d'Amsterdam, publiées par Witt, 1696, in-8°; ou d'Iéna, 1728, in-8°. On a publié en 1826, son *Plaidoyer pour Servius Sulpicius contre Murena*, traduit pour la première fois en français par A. Péricaud, Lyon, in-8°.

PALÉMON (QUINTUS-RHEMMIUS), grammairien de Vicence, fils d'un esclave, enseigna à Rome avec une grande distinction sous Tibère et sous Claude; mais sa vanité et ses déréglements ternirent sa réputation. On a de lui un traité *De ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8°, et quelques fragments dans les *Poetæ latini minores*.

PALÉOLOGUE (JEAN VI), empereur d'Orient, né à Constantinople, en 1332, était fils d'Andronic le Jeune, et d'Anne, sœur du comte de Savoie. A l'âge de 9 ans, il resta sous la tutelle de sa mère, et de Cantacuzène, grand domestique du palais. Cantacuzène, reconnaissant des bienfaits d'Andronic, demeura fidèle à son fils; il déjoua les conspirations toujours si fréquentes pendant les minorités, gouverna l'État avec sagesse, et le préserva des invasions étrangères. Mais tandis que les intérêts de son pupille le retenaient loin de la cour, ses ennemis l'accusèrent d'avoir formé le projet d'usurper l'autorité souveraine; et l'impératrice Anne, accueillant trop facilement des bruits calomnieux, le fit déclarer ennemi public. Pour échapper à la proscription, il ne restait d'autre parti à Cantacuzène que de commettre le crime dont on n'avait pas craint de l'accuser. Il se fit proclamer empereur; et ayant acheté l'appui des Turcs, par le mariage de sa fille Théodora avec Orkhan, il s'empara successivement de toutes les provinces de l'empire, et finit par se rendre maître de Constantinople. Cantacuzène, victorieux, offrit à Paléologue de partager le trône, dont il pouvait le dépouiller, et lui donna sa fille Hélène en mariage. Les deux partis qui avaient déchiré l'empire pendant 5 années, parurent également satisfaits d'une union qui promettait une tranquillité durable : mais ce calme n'était qu'apparent. Ceux qui s'étaient attachés à Cantacuzène, réclamèrent bientôt le prix de leurs services, et les emplois dont ils étaient privés, tandis que les partisans de Paléologue, affectant un zèle outré pour l'honneur du jeune prince, se faisaient un mérite près de lui de leur haine contre l'usurpateur. Cantacuzène, persuadé que Paléologue restait étranger aux divisions des courtisans, s'attachait à le rendre digne du trône qu'il devait occuper seul un jour; et après l'avoir initié dans les secrets de la politique, il le forma au grand art de la guerre. Cependant Paléologue, à mesure qu'il croissait en âge, montrait moins de déférence pour les sages avis de Cantacuzène; et ses flatteurs n'eurent pas de peine à lui persuader de se débarrasser d'un censeur importun. Il était à Thessalonique, où son tuteur l'avait laissé pour l'éloigner des séductions de la cour, quand il prit les armes. Ayant levé des troupes, et s'étant assuré de l'appui du crâle de Servie, il annonça à Cantacuzène qu'il allait marcher sur Constantinople, pour reconquérir son trône. Il céda cependant aux prières de sa mère, qui le conjura d'éloigner de l'empire une guerre désastreuse, et se borna à demander le gouvernement de la Chalcidie, pour en dépouiller Mathieu, fils aîné de Cantacuzène. Cette concession ne put apaiser la jalousie de Paléologue; il ne tarda pas à attaquer Mathieu dans le gouvernement d'Andrinople, qu'il avait obtenu en échange de celui de Chalcidie. La guerre embrassa bientôt toutes les provinces; et les deux partis appelèrent à leur secours les barbares, à qui ils donnèrent ainsi le secret de leurs divisions et de la faiblesse de l'empire. Paléologue, battu

sur terre et sur mer, chercha un asile dans l'île de Tenedos; et Cantacuzène, abusant cette fois de la victoire, associe Mathieu à l'empire, et le fait couronner dans la basilique de Sainte-Sophie. Cependant Paléologue revient à Constantinople sur une galère génoise, qui est admise dans le port, sous prétexte de détresse; les partisans qu'il avait conservés dans la ville, lui en ouvrent les portes : le peuple se déclare en sa faveur; et Cantacuzène, fatigué des vicissitudes de la fortune, descend du trône qu'il avait honoré par de grands talents, pour entrer dans un cloître (janvier 1355). Paléologue, réconcilié avec Cantacuzène, dépouille, bientôt après, Mathieu, des provinces dont la possession lui avait été garantie par le dernier traité. Mathieu, qui conservait le titre d'empereur, essaie, avec l'aide des Turcs, d'en recouvrer l'autorité; mais battu par les Serviens, il est livré à Paléologue, qui le force d'abdiquer. Devenu seul possesseur du trône de l'Orient, Paléologue déclare la guerre aux Bulgares, et remporte sur eux quelques avantages : bientôt dépouillé par les Turcs de ses plus belles provinces, et trop faible pour les reconquérir, il passe en Italie pour mendier des secours, et n'obtient partout que de vaines promesses (1369). Les Vénitiens, qui lui avaient prêté des sommes assez considérables, ne veulent pas le laisser rembarquer qu'il n'ait satisfait à ses engagements envers ses créanciers; et Manuel, le second de ses fils, est obligé de vendre ses bijoux, ses meubles et ses domaines, pour le tirer de leurs mains. De retour à Constantinople, Paléologue cède au sultan Amurath toutes les provinces qu'il lui avait enlevées, et se plonge dans les débauches les plus honteuses, comme pour oublier son humiliation. Andronic, l'aîné de ses fils, et Cuntuze, fils d'Amurath, forment, de concert, le projet d'arracher à leurs pères, le sceptre avec la vie. Amurath punit son fils en lui faisant brûler les yeux avec un fer ardent; et il ordonne à Paléologue d'infliger le même châtiment à Andronic. Le faible empereur obéit; mais, par une précaution qu'Amurath ne lui avait pas commandée, il enveloppa dans la punition du coupable, Jean, fils aîné d'Andronic. L'opération se fit avec si peu de soin, qu'Andronic conserva l'usage d'un œil, et que son fils n'éprouva d'autre infirmité que celle de voir de côté. Les deux princes, exclus de la succession au trône, furent enfermés dans la tour d'Arsema; et Paléologue associa à l'empire, Manuel, prince vraiment digne de sa tendresse. Au bout de 2 ans, Andronic gagne les Génois, établis dans le faubourg de Galata, s'empare de Constantinople, et enferme son père et son frère dans la même tour qui lui avait servi de prison. Paléologue s'échappe à son tour avec Manuel; et tous deux gagnent Scutari, d'où ils font connaître à leurs partisans qu'ils ne tarderont pas à rentrer dans Constantinople. Andronic, effrayé, se hâte de proposer à son père de partager avec lui les débris de l'empire. Paléologue et Manuel conservèrent la capitale; et Andronic fixa sa résidence à Selybrie, où il termina ses jours. Tandis que Manuel se rend aux ordres du sultan Bajazet, suivi de 100 Grecs des plus illustres familles, Paléologue, devenu veuf, épouse la princesse de Trébisonde, fiancée à son fils bien-aimé : il s'alarme enfin des progrès de Bajazet, et emploie au rétablissement des fortifications de Constantinople, les marbres précieux des anciennes basiliques qu'il fait démolir. Bajazet en est informé, et le menace de faire brûler les yeux à son fils Manuel, s'il ne détruit pas tous les nouveaux ouvrages. Cet ordre est exécuté; mais Paléologue, usé de débauche et accablé de chagrin, ne survécut que peu de temps à cette dernière humiliation; il mourut méprisé des étrangers et de ses sujets, à l'âge de 59 ans. Son fils Manuel lui succéda.

PALÉOLOGUE (Jean VII), empereur, petit-fils du précédent, naquit le 25 décembre 1390. Il fut associé, en 1419, à l'empire, par Manuel, son père, et lui succéda en 1425. Il acheta la paix, du sultan Amurath, par la cession des villes qui lui restaient dans la Morée, et s'obligea, en outre, à lui payer annuellement la somme de 300,000 aspres. L'empire ne s'étendait pas alors au delà des faubourgs de Constantinople. Paléologue ne pouvait attendre de secours que des Latins; et il espéra en obtenir plus sûrement au moyen de la réunion des Églises grecque et latine, souhaitée depuis longtemps. Il envoya donc plusieurs ambassades au pape, qui les accueillit avec empressement, et se décida enfin à se rendre lui-même au concile indiqué pour mettre un terme au schisme. Le pape Eugène IV lui envoya 8 galères chargées de présents, et promit de fournir aux frais du voyage, que l'empereur grec n'était pas en état de payer. Paléologue partit de Constantinople, vers la fin de novembre 1437, avec une suite de 700 personnes, parmi lesquelles se trouvait le savant Bessarion, archevêque de Nicée. Il fut reçu à Venise avec des honneurs extraordinaires, et se rendit ensuite à Ferrare, où le pape l'avait précédé pour l'ouverture du concile. Il y fit son entrée sous un dais soutenu par des princes et des seigneurs, dont quelques-uns étaient plus riches et plus puissants que lui. Le pape le reçut à la porte de son appartement, et, après l'avoir embrassé tendrement, le conduisit à un siége qu'on lui avait préparé. Le concile s'ouvrit quelques jours après; mais la peste s'étant déclarée à Ferrare, on le transféra, en 1439, à Florence, où l'affaire de la réunion fut terminée solennellement. Paléologue reprit le chemin de ses États avec moins de pompe qu'il n'était venu; il rentra à Constantinople, le 1er février 1440. La conduite que les prélats grecs avaient tenue au concile, fut généralement désapprouvée dans l'Orient : Marc d'Éphèse, le seul qui eût refusé de souscrire l'acte de réunion, l'attaqua publiquement; et le clergé de Constantinople en prononça la nullité. La division s'était glissée dans la famille impériale. Constantin Dracosès dépouilla de tous ses domaines Démétrius, son frère, qui avait accompagné l'empereur en Italie. Démétrius, ayant vainement demandé à être remis en possession de ses biens, vint assiéger Constantinople, et, ne pouvant s'en emparer, ravagea les environs. Paléologue eut recours à Amurath, pour rétablir la paix entre ses frères, et mourut de chagrin, le 31 octobre 1448.

PALÉOLOGUE. *Voyez* **ANDRONIC II** et **III**, et **MICHEL VIII.**

PALÉOLOGUE (Jacques), hérésiarque, né vers 1520 dans l'île de Scio, descendait des Paléologue qui occupèrent le trône de Constantinople. Fixé dans la Transylvanie, il devint recteur du gymnase de Clausenbourg. Ayant adopté les dangereux principes des bud-

nistes, que Fauste Socin lui-même s'empressa de réfuter, le scandale qu'il excita attira l'attention des magistrats; il fut arrêté sur la demande du pape Grégoire XIII, conduit à Rome et condamné à être brûlé vif, en 1585. On ne connait de lui que quelques opuscules, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. anti-trinitariorum* de Sandius, pages 58-59. Le plus remarquable est intitulé : *De magistratu politico.*

PALEOTTI (Gabriel), cardinal, né en 1522 à Bologne, mort à Rome en 1597, fut lié d'une étroite amitié avec saint Charles Borromée, se fit une telle réputation de savoir et d'intégrité que le pape Pie IV, avant de l'avoir décoré de la pourpre romaine, l'envoya au concile de Trente pour y diriger les délibérations des cardinaux. Le successeur de ce pontife créa Paleotti évêque de Bologne; et celui-ci, par ses vertus et sa sage administration, mérita qu'on songeât à l'élever sur le siége de Saint-Pierre. Les travaux apostoliques ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude des sciences; il a laissé divers ouvrages, parmi lesquels on cite: *De Bono senectutis*, 1595; *Archiepiscopale bononiense*, 1594; *De nothis spuriisque filiis*, 1573; *De sacri consistorii consultationibus*, 1596; *Discorso intorno alle immagini sacre e profane*, 1582.

PALEOTTI (Alphonse), parent du précédent, dont il fut d'abord le coadjuteur, et auquel il succéda sur le siége archiépiscopal de Bologne, né dans cette ville en 1531, mort en 1610, a publié : *Esposizione del sagro lenzuolo ove fu involto il Signore*, etc., 1599; *Instruzioni per li predicatori*, 1598, etc.

PALÉPHATE, Athénien, vivait avant Homère, selon Suidas, qui lui attribue une *Cosmopée, ou Création du monde* en 5,000 vers.

PALÉPHATE, qui vivait sous le règne d'Artaxercès Mnémon, vers la 77e olympiade, est regardé par Suidas comme l'auteur du traité des *Choses incroyables*, en V livres, dont le premier est parvenu jusqu'à nous. Polier de Bottens en a donné une traduction française, 1771, in-12.

PALÉPHATE, historien grec de la ville d'Abydos, qui vivait sous Alexandre le Grand, avait écrit des *Mémoires* sur l'île de Chypre, sur celle de Délos, sur l'Attique et sur l'Arabie. Strabon cite un quatrième Paléphate, sur la naissance et la patrie duquel on ne possède aucun renseignement; il avait traité de la philosophie des Égyptiens, et donné une *Interprétation des fables*, ainsi qu'une *Histoire de Troie.*

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre ALOIS da), proclamé par ses contemporains *le Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, prit, selon l'usage du temps, le nom du lieu de sa naissance. Son mérite est d'avoir le premier mis en pratique toute la théorie de l'art, en se proposant la plus rigoureuse exécution des règles. La plupart de ses compositions sont considérées comme des chefs-d'œuvre, et produisent encore une admiration qui ne se dément pas. Il mourut en 1594. On a de lui plusieurs *Messes*; des *Offertoires*; des *Motets*; des *Hymnes*; des livres de *Madrigaux* à 4 et 5 voix; des *Litanies* à 4 voix; un *Miserere*; des *Psaumes*, etc. Les plus remarquables de ses compositions sont : la fameuse *Messe du pape Marcel*, un *Stabat*, et le célèbre motet *Populo meus.*

PALETTA (Jean-Baptiste), né en 1747 à Montecrestese, village de la vallée d'Ossola, vint à Milan suivre les cours d'anatomie, de médecine et de chirurgie, de Patrini, de Gallardi et de Moscati; ses succès rapides et son zèle soutenu lui valurent bientôt la place d'élève pensionné du grand hôpital. Il possédait déjà des connaissances chirurgicales approfondies, quand il se rendit à Padoue pour suivre les leçons de Morgagni, et prendre le grade de docteur en médecine. Dès cette époque sa réputation était commencée, et Marie-Thérèse voulut le nommer à la chaire d'anatomie de l'université qu'elle se proposait de fonder à Mantoue; mais l'amour de son pays lui fit refuser cette place honorable, et il revint à Milan en 1774. Il se livra dès lors avec une nouvelle ardeur à l'étude, et en 1778 il alla se faire recevoir docteur en chirurgie à l'université de Pavie. De retour à Milan, Paletta y occupa successivement la place de chirurgien adjoint, de chirurgien ordinaire, de démonstrateur d'anatomie, et de professeur de clinique chirurgicale; en 1787 il fut nommé chirurgien en chef du grand hôpital de Milan. Ses talents comme professeur et les divers ouvrages dans lesquels il se montre à la fois profond anatomiste et praticien habile, donnèrent un nouveau lustre à l'université milanaise. Il mourut en 1832, membre de l'Institut national italien et de différentes sociétés médicales et littéraires. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans le *Recueil* de l'Institut et dans diverses collections scientifiques, on a de lui : *Nova gubernacula testis Hunteriani, et tunicæ vaginalis anatomica descriptio*, Milan, 1777, in-4°; *De nervis crotaphitico et buccinatorio*, 1784, in-4°, figures; *Adversaria chirurgica prima : Nempe, de claudicatione congenità; Saggio di sperienze sul sangue umano caldo; Osservazioni anatomico-pathologische sulla cifosi paralitica*, 1785, in-4°, figures, Paletta a traduit en italien l'ouvrage de Rosen sur les *Maladies des enfants*, et celui de Brüninghausen sur le *Traitement de la fracture du col du fémur.*

PALEY (Guillaume), théologien anglican, né en 1743 à Peterborough, au comté de Northampton, mort à Sunderland en 1805, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Principes de philosophie morale*, traduits sur la 19e édition par Vincent, 1817, 2 vol. in 8°; cet ouvrage fut, dit-on, payé 2,000 livres sterling par un libraire; *Théologie naturelle, ou Preuves de l'existence et des attributs de la divinité*, traduite par Pictet, 1817, in-8°; *la Vérité de l'histoire de saint Paul*, telle qu'elle est rapportée dans l'Écriture, 1821, in-8°.

PALFIN (Jean), chirurgien, né à Courtrai en 1649, mort en 1730 à Gand, où il avait enseigné publiquement son art, s'acquit dans le temps, par de prétendues découvertes, une grande réputation de savoir qui lui est fortement contestée. Toutefois, en le destituant du rang où ses contemporains l'avaient placé comme anatomiste, les critiques conviennent qu'il a rendu à la chirurgie des services réels, notamment par ses réformes dans divers procédés d'accouchement, et par l'invention d'un forceps, encore usité sous le nom de *tire-tête de Palfin.* Ses principaux ouvrages sont : une *Ostéologie*, traduite en français par l'auteur lui-même, 1731, in-12; une *Anatomie chirurgicale*, traduite également par l'auteur,

et dont la meilleure édition est celle qu'a donnée Ant. Petit, 1755, 2 vol. in-8°.

PALICE (Jacques II de CHABANNES, seigneur de la), un des plus grands capitaines de son temps, suivit Charles VIII, à la conquête de Naples, et fut nommé lieutenant de ce royaume, après la mort du comte d'Armagnac. Il aida Louis XII à recouvrer le Milanais. En 1502, il fut nommé juge du combat singulier entre Bayard et Alonso de Sotomaïor. La même année, commandant dans Rubos, il envoya des trompettes défier Gonsalve et les Espagnols renfermés dans Barlette : il ne craignit pas de se présenter plusieurs fois, suivi de 30 et 40 hommes, aux portes de la place, ou de faire le tour de ses remparts, sans que l'ennemi, insulté par ces bravades, osât sortir pour le combattre. Cependant, l'année suivante, Nemours, qui commandait en chef, ayant dégarni Rubos pour aller chasser les Espagnols de Castellanet, Gonsalve, profitant de cette faute, vint, au milieu de la nuit, foudroyer les murs de Rubos, qui tombaient en ruine. En vain la Palice se montra partout habile général et soldat intrépide ; il fut forcé de céder au nombre. La ville fut emportée; et, sans avoir le temps de gagner la citadelle, déjà blessé, pouvant à peine se soutenir, debout contre une muraille, ayant son casque brisé, il arrêtait la fureur des combattants, lorsqu'un soldat l'atteignit à la tête avec sa pique, et le fit prisonnier. On le présente à Gonsalve, qui le menace de la mort, s'il n'oblige sur-le-champ son lieutenant à rendre la citadelle. Il est aussitôt conduit aux pieds des remparts. Il appelle son lieutenant. « Cormon, s'écrie-t-il, Gonsalve que vous voyez, menace de m'ôter la vie, si vous ne vous rendez promptement. Mon ami, regardez-moi comme un homme déjà mort; et si vous pouvez tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours, faites votre devoir ! » Cormon se défendit : la citadelle fut emportée d'assaut ; mais Gonsalve ne ternit point sa gloire par un assassinat : il fit même soigner la Palice par les plus habiles chirurgiens de son armée. On peut néanmoins lui reprocher d'avoir rejeté toutes les offres qui lui furent faites pour la rançon de son prisonnier : il ne pouvait, au reste, mieux louer ses talents militaires et sa bravoure. En 1507, la Palice se signala dans l'expédition de Louis XII contre les Génois, et fut blessé à la gorge après avoir fait des prodiges de valeur. Il fut encore blessé, en 1509, à la bataille d'Agnadel. La même année, il empêcha Vérone et Vicence de se soulever, en forçant, avec 700 lances, les troupes vénitiennes à s'éloigner. Maximilien lui donna de grands témoignages d'estime au siége de Padoue. La Palice était, de tous les généraux français, celui en qui cet empereur avait le plus de confiance. En 1512, lorsque Nemours tomba sur le champ de victoire de Ravenne, toute l'armée demanda l'assaut et la Palice pour général. Ravenne se rendit. La Palice arrêta la furie du soldat, et fit pendre le capitaine Jacquin, dont la troupe s'était portée à d'indignes excès. Bientôt après, l'armée française fut obligée d'évacuer l'Italie, et la Palice la ramena en deçà des monts : Bayard fut blessé dans cette retraite. La Palice entra dans la Navarre, dont Ferdinand le Catholique s'était emparé; mais cette expédition ne fut point heureuse. En 1513, il fut battu à Guinegate, où Bayard, le duc de Longueville, Clermont d'Anjou, et Bussy d'Amboise, furent faits prisonniers. En 1515, François Ier monta sur le trône, et créa la Palice maréchal de France ; mais il lui retira la charge de grand maître, pour la donner à Gouffier de Boisy, qui avait été son gouverneur. Bientôt après la Palice commanda un des grands corps de l'armée qui passa les Alpes avec le monarque français, et combattit avec gloire à la bataille de Marignan, qui décida la conquête du Milanais. En 1521, il se rendit, avec le chancelier Duprat, à Calais, où Wolsey vint ouvrir des conférences pour la paix. Gattinara, grand chancelier de Charles-Quint, y assista pour son maître : elles n'eurent d'autre résultat que de laisser à Charles-Quint, à Henri VIII et à François Ier le temps de se préparer à la guerre. Chabannes fut enfin rappelé, et nommé lieutenant du duc de Vendôme dans la campagne de Flandre, qui fut sans grands événements, mais où François Ier vit Charles-Quint abandonner son armée, à la veille du combat, et s'enfuir dans les Pays-Bas. La même année Chabannes se trouva, en Italie, à la malheureuse affaire de la Bicoque, où commandait Lautrec, et que suivirent la défection des Suisses et la perte du Milanais. La Palice prit, bientôt après, le commandement de l'armée qui battit les Espagnols devant Fontarabie, et délivra cette place près de succomber. En 1523, il fut chargé, par François Ier, d'aller arrêter, avec ses compagnies d'ordonnance, le connétable de Bourbon dans le château de Chantelle. Mais le connétable ne l'avait pas attendu. L'année suivante, il eut à le combattre dans la Provence, dont le connétable s'était rendu maître : il assiégeait Marseille, et prenait déjà, dans les saufs-conduits qu'il délivrait, le titre de comte de Provence. La Palice s'empara d'Avignon, s'avança jusqu'à Salon, et contraignit le connétable à se retirer en Italie. Il l'atteignit au passage du Var, tailla en pièces son arrière-garde, et le fit poursuivre jusque dans le comté de Nice. La Palice, se trouva, en 1525, à la fatale journée de Pavie. Il était d'avis, avec le vieux la Trimouille et le maréchal de Foix, qu'il fallait éviter la bataille. Il ne s'agissait que de temporiser. La Palice, dit Brantome, fit en ce jour d'aussi beaux combats que jamais il en avait fait au plus beau de son âge. Il avait renversé deux fois tout ce qui se trouvait devant lui, lorsque, entraîné par la chute de son cheval, il fut fait prisonnier par un capitaine italien nommé Castaldo. En ce même moment, un capitaine espagnol nommé Busarto, prétendit avoir sa part de la capture, et du prix de la rançon qu'offrait le prisonnier. Mais l'Italien ne voulant point de partage, le barbare Espagnol appliqua son arquebuse sur la cuirasse du vieux guerrier, et le renversa mort sur le champ de bataille. Le nom de la Palice fut longtemps cher aux soldats français qui célébraient ses exploits dans des chansons guerrières. Le peuple en chante encore une, aussi ridicule que celle qu'on composa depuis sur la mort de Marlborough. Mais ces chants même attestent la célébrité de ces grands capitaines.

PALINGÈNE. *Voyez* **MANZOLI.**

PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph, baron de), célèbre naturaliste, membre de l'Institut, né à Arras le 27 juillet 1752, se fit rece-

voir avocat au parlement de Paris en 1772. Ses observations sur les cryptogames lui valurent, dès 1781, le titre de correspondant de l'Académie des sciences. En 1786, il entreprit un voyage en Afrique pour explorer les royaumes d'Oware et de Benin, qui n'avaient encore été visités par aucun naturaliste, et, dans l'espace de 18 mois, il rassembla une quantité considérable de fleurs et d'insectes, qu'il fit parvenir en Europe. Doué d'une constitution robuste, il résista longtemps à l'influence d'un climat brûlant et meurtrier, et se fraya un chemin à travers les déserts, sans que les périls de toute espèce, qui se multipliaient sous ses pas, pussent ralentir son ardeur; mais, attaqué pour la seconde fois de la fièvre jaune, il fut enfin obligé d'abandonner ces contrées dangereuses, et s'embarqua presque mourant sur un vaisseau français, qui le transporta à Saint-Domingue. Étant rétabli, il reprit ses excursions, et devint membre du conseil supérieur du Cap. La révolution qui éclata bientôt à Saint-Domingue l'ayant forcé de fuir sans pouvoir même emporter ses riches collections, qui furent détruites dans l'incendie du Cap, il alla chercher un asile à Philadelphie, où il fit de nouvelles récoltes de plantes et d'animaux, qu'il rapporta en France quand il y put rentrer sans danger. Ce savant naturaliste mourut à Paris le 21 janvier 1820. Ses principaux ouvrages sont : *Flore d'Oware et de Benin, en Afrique*, 1804-1821, 2 vol. in-fol., avec 120 planches; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, etc., Paris, 1805-1821, in-fol., avec 90 planches; *Mémoire sur un nouveau genre d'insectes trouvés à Oware*, 1804, in-8°; *Prodrome des cinquième et sixième familles de cryptogamie, les mousses et les lycopodes*, 1804, in-8°; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, 1812, in-4° et in-8°. Il a fourni des articles au *Dictionnaire des sciences naturelles*, aux *Éphémérides des sciences naturelles*, et à plusieurs autres recueils scientifiques. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut où il avait remplacé Adonson en 1806. Mirbel lui a consacré, sous le nom de *Belvisia*, un genre de la famille des fougères.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), littérateur, né le 3 janvier 1730 à Nancy, fit de tels progrès dans ses études qu'à l'âge de 13 ans il soutint une thèse de théologie, et se fit recevoir à 16 ans bachelier dans cette faculté. Il entra alors dans la congrégation de l'Oratoire, mais il en sortit peu de temps après pour se livrer avec plus de liberté à la littérature et à la poésie. A 19 ans il avait composé 2 tragédies; la première ne fut point représentée; la seconde qu'il appela *Zarès*, et ensuite *Ninus II*, n'eut qu'un médiocre succès. Esprit observateur, caustique et malin, il se fit un grand nombre d'ennemis, surtout parmi les encyclopédistes qu'il attaqua dans sa comédie du *Cercle*, dans ses *Petites Lettres*, et enfin dans sa comédie des *Philosophes*, qui parut en 1760, et qui porta l'exaspération des esprits au plus haut degré. Il se vit attaqué avec violence dans tous les mémoires, toutes les correspondances, les satires et les libelles du temps; mais, loin de céder à la fureur de ses adversaires, il continua la guerre avec une nouvelle ardeur, et fit paraître en 1764 le poëme de la *Dunciade*, où il attaque également avec l'arme du ridicule des écrivains sans nom et sans talents, et des littérateurs en possession de l'estime. Ce poëme, d'abord en 3 chants, fut dans la suite porta jusqu'à 10. Après la révolution, il y ajouta de longues tirades contre Robespierre, Marat, Couthon, etc. Pendant ce temps de troubles, Palissot se fit peu remarquer. Il fut nommé plus tard administrateur de la bibliothèque Mazarine, puis correspondant de l'Institut, et mourut à Paris le 15 juin 1814. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Mémoire pour servir à l'histoire de la littérature française depuis François Ier jusqu'à nos jours*; cet ouvrage eut du succès, et en méritait à plusieurs égards : il contient d'excellents morceaux, et en général la critique y est judicieuse; mais il faut se défier de la partie qui regarde les contemporains, parce que, dans les diverses éditions que l'auteur a publiées, il encense et déchire tour à tour les mêmes écrivains, selon qu'il a eu à s'en louer ou à s'en plaindre d'une édition à l'autre; *Histoire des premiers siècles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la république*, 1756, in-12; *le Génie de Voltaire*, 1806, in-8°; et quelques comédies auxquelles on reproche le manque d'intérêt et de chaleur, mais écrites avec pureté. Palissot a donné en 1801 une édition des *Œuvres* de Corneille enrichie de *Notes* judicieuses qui modifient les décisions trop sévères de Voltaire. Il a aussi publié une édition de Voltaire avec des *Notes*, 1792 et années suivantes, 55 vol. in-8°. On a les *Œuvres de Palissot*, Paris, Didot, 1788, 4 vol. in-8°; l'édition de 1809, 6 vol. in-8°, est la dernière que l'auteur ait pu revoir et corriger; ainsi c'est dans celle-là que l'on trouve son dernier mot sur les littérateurs contemporains.

PALISSY (Bernard), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, né à Agen au commencement du 16e siècle, mort vers 1589, était simple potier. Il se fit bientôt remarquer par son esprit et par son ardeur pour étendre le cercle de ses connaissances. Il porta fort loin l'observation, étudia les monuments de l'antiquité, et fit sur les terres et sur les pierres des remarques d'une grande sagacité. On a de lui 2 livres singuliers et difficiles à trouver; le premier est intitulé : *De la nature des eaux et fontaines, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8°; le second a pour titre : *le Moyen de devenir riche par l'agriculture*. On a réimprimé les ouvrages de Palissy, Paris, 1777, in-4°, avec les notes de Faujas-de Saint-Fonds et des recherches sur la vie de l'auteur par Gobet.

PALITZSCH (Jean-George), paysan saxon, né le 11 juin 1723 au village de Prohliz, près de Dresde, mort en 1788, s'occupait obscurément d'astronomie et de botanique; il aperçut le premier, c'est-à-dire le 25 et le 26 décembre 1758, la comète dont le retour avait été prédit par Halley, que tous les astronomes attendaient et recherchaient inutilement depuis longtemps. Signalé au monde savant par cette découverte, Palitzsch fut nommé correspondant de la Société royale de Londres et de l'Académie de Pétersbourg.

PALKIRA (Sem Tob, ben Joseph ben), rabbin espagnol, florissait vraisemblablement dans le 13e siècle; c'est l'opinion de Jean-Bernard de Rossi, mal combattue par Castro. Nous avons de ce savant rabbin, poëte, philosophe et jurisconsulte : *Sepher mahaloth* (Livre des

degrés); *Zeri haïgaon* (Baume odorant): Palkira, dans ce livre, adresse des consolations à l'âme affligée; Crémone, 1557, et Prague, 1612, in-4°; *Rassith chomah* (Principe de la sagesse); manuscrit, etc.

PALLADE, en latin *Palladius*, né en Galatie l'an 368, se retira chez les moines de Nitrie en 388, et devint en 402 évêque d'Hélénopole, en Bythinie. Il était l'ami de saint Jean Chrysostôme, pour lequel il essuya de grandes persécutions. On a de lui l'*Histoire des solitaires*, connue sous le nom d'*Histoire Lausiaque*. Hervet en a donné une traduction française, Paris, 1750, in-4°.

PALLADE (St.), diacre de l'Église de Rome, fut ordonné évêque et envoyé dans l'Hibernie en 431. Il fut le premier évêque et le premier apôtre des Scots, et mourut à Fordun, près d'Aberdeen, vers 450. L'ancienne liturgie écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet.

PALLADE ou **PALLADIUS**, surnommé l'*Iatrosophe* ou *le Sophiste*, médecin grec de l'école d'Alexandrie, enseigna son art à Antioche dans le 6e siècle. C'est à lui qu'est dû l'ouvrage traduit par Jean-Paul Crasso sous le titre de *Breves interpretationes VI libri de morbis popularibus Hippocratis*, et inséré dans les *Medici antiqui græci*, Bâle, 1581, in-4°. Il a laissé en outre *Scolia in librum Hippocratis de fracturis*, imprimé plusieurs fois en grec et en latin, entre autres dans l'édition de Foes; *De febribus concisa synopsis*, Paris, 1646, in-4°; Leyde, 1745, grec et latin.

PALLADE ou **PALLAS** (Palladius), surnommé *Niger* ou *Fuscus*, de Padoue, est cité par Sabellico dans son *De clar. Patav.*, livre III, comme auteur d'un *Commentaire sur Catulle* et d'un *Traité des îles*.

PALLADINO (Giacomo). *Voyez* ANCHARANO.

PALLADIO ou **PALLADIUS** (Blasio), littérateur distingué, naquit vers la fin du 15e siècle, à Castel-Vetro, dans la terre de Sabine. Chargé de réformer les abus qui s'étaient introduits dans le collége de la Sapience, il fut récompensé de son zèle, en 1516, par des lettres de citoyen romain, conçues dans les termes les plus honorables. A son avénement au trône pontifical, le pape Clément VII choisit Blasio pour son secrétaire. Il fut également honoré de la confiance des papes Paul III et Jules III. Nommé, en 1540, à l'évêché de Foligno, il se démit quelques années après, et mourut à Rome en 1550.

PALLADIO (André), célèbre architecte, né à Vicence en 1518, eut pour Mécène son compatriote J. G. Trissino, et pour maître J. Fontana, sous lequel il se livra d'abord à la sculpture. Le premier travail important qu'il exécuta comme architecte dans sa patrie fut le vaste portique à trois faces qu'il éleva autour de l'ancienne basilique, monument également connu sous le nom de *Palais de la Raison*. La réputation que lui valut ce bel ouvrage le fit charger d'autres grandes constructions dans les principales villes d'Italie, telles que le palais ducal à Venise, celui des comtes Valmarana et le théâtre olympique à Vicence. Palladio mourut en 1580. Il avait joint la culture des lettres à celle des arts, et il a laissé un *Traité d'architecture* divisé en 4 livres, Venise, 1570, in-fol., avec figures, très-recherché des connaisseurs, et traduit dans presque toutes les langues. Dubois l'a traduit en français, la Haye, 1726, 2 vol. in-fol. On a réimprimé l'*Architecture* de Palladio en italien et en français, Venise, 1740, V tomes en 8 vol. in-fol. : l'édition de Vicence, 1776-1783, 4 vol. in-fol., est très-recherchée. Chapuis et Amédée Beugnot ont publié une nouvelle édition des *OEuvres* de Palladio, Paris, 1827 et années suivantes, in-fol. L'architecte Temenza a donné en italien une *Vie* de Palladio, Venise, 1762.

PALLADIUS, médecin grec, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Selon Freind, il vivait au 8e siècle. Portal et Sprengel le placent au 7e. Tous les trois se fondent sur ce qu'on trouve dans les ouvrages qui nous restent de lui, des fragments tirés d'Aétius et d'Alexandre de Tralles; mais ces ouvrages sont des emprunts faits par ces deux auteurs à Gallien, et Palladius a pu les prendre à la même source. C'est à ce peu de faits que se borne tout ce qu'on sait de ce grand médecin. Les ouvrages qui nous restent de lui sont : *De febribus synopsis*, imprimé pour la première fois en grec, avec la version latine de Jean Chartier, Paris, 1646, in-4°; *Scholia in sextum epidemiorum Hippocratis*, dans les *Medici græci antiqui*. Bâle, 1581, in-4°; *Scholia in librum de victu in morbis acutis*. Cet opuscule est conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, avec un autre petit traité de Palladius : *De cibo et potu*, également inédit.

PALLADIUS (Rutilius Taurus Æmilianus), l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous soient parvenus, était, suivant Barth et D. Rivet, fils d'Exsupérance, préfet dans les Gaules. Né au commencement du 5e siècle, il alla étudier la jurisprudence à Rome, et s'établit ensuite, à ce que l'on croit, dans la Campagne de Naples. Son traité : *De re rustica*, imprimé dans les *Rei rusticæ scriptores*, a été traduit en français par Saboureux de la Bonneterie dans un recueil d'anciens ouvrage relatifs à l'agriculture.

PALLAS, affranchi de l'empereur Claude, jouit du plus grand crédit sous le règne de ce prince. Il l'engagea à épouser Agrippine, sa nièce, et peu après à adopter Néron. Son crédit l'éleva si haut, que les courtisans placèrent sa statue en or parmi celles des dieux domestiques. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, Pallas accéléra la mort de Claude; mais il ne jouit pas longtemps de son crime. Quoique Néron lui dût sa couronne, il ne put supporter l'arrogance de l'orgueilleux affranchi. Non content de le disgracier, il le fit empoisonner, l'an de Rome 815, et s'empara de ses biens, qui montaient à plus de 60 millions de notre monnaie. Pallas était frère de Félix, gouverneur de la Judée, connu par ses exactions et par la conduite qu'il tint à l'égard de l'apôtre saint Paul.

PALLAS, philosophe, excita de grands troubles dans l'empire du temps de Valens. Ayant été arrêté, les tourments de la torture lui firent déclarer le nom de ses complices, philosophes qui cherchaient à perdre l'état par de fausses apparences de doctrine et de vertu. Sa secte fut proscrite.

PALLAS (Pierre-Simon), célèbre voyageur et naturaliste, né à Berlin le 22 septembre 1741, s'était établi à Leyde, et avait acquis une réputation méritée par quelques ouvrages sur les sciences naturelles, lorsqu'il

accepta la place que Catherine II lui offrait à l'académie de Pétersbourg. Adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie pour y observer le passage de Vénus sur le soleil, il employa plusieurs années à parcourir, dans l'intérêt de la science, les différentes parties de la Russie, de la Sibérie et de la Tauride, pénétra jusqu'aux frontières de la Chine, et ne revint à Pétersbourg qu'en 1774, avec une santé ruinée par les fatigues. Il n'en fut pas moins obligé de redoubler d'activité pour publier les observations de ses compagnons, dont la plupart avaient succombé avant d'avoir mis leurs notes en ordre. « Rarement, dit Cuvier, des hommes aussi laborieux ont-ils assez de calme pour concevoir de ces idées mères, propres à faire révolution dans les sciences ; aussi Pallas fit exception à cette règle. Il avait tenu à peu qu'il ne changeât la face de la zoologie ; il a vraiment changé celle de la théorie de la terre. Une considération attentive des deux grandes chaînes de montagnes de la Sibérie lui fit apercevoir cette règle générale, qui s'est ensuite vérifiée partout, de la succession des trois ordres primitifs de montagnes, les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. On peut dire que ce grand fait a donné naissance à toute la nouvelle géologie. » Pallas, comblé d'honneurs par l'impératrice, parut, à raison de sa santé, préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Tauride, et reçut de la généreuse souveraine deux villages dans le plus riche canton de la presqu'île, une grande maison à Sympheropol, et une somme considérable pour son établissement. Il retourna donc dans cette contrée en 1795, et y passa près de 15 années, qui furent employées à continuer ses grands ouvrages. Mais, las enfin de ce pays, et même de la Russie, il alla reposer sa vieillesse dans sa ville natale, et y termina ses jours le 8 septembre 1811. Villedenow lui a consacré un genre de plantes (*Pallasia*) de la famille des corymbères. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Elenchus zoophitorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1776, in-8°; *Spicilegia zoologica*, Berlin, *fasc.* I-X, 1767-73 ; XI, 1776 ; XII, 1777 ; XIII, 1779 ; XIV, 1780, in-4°; *Voyages dans différentes provinces de l'empire russe, de* 1768-1773 (en allemand), Pétersbourg, 1771-1776, 5 vol. in-4°; traduit en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-1793, 5 vol. in-4°; 1794, 8 vol. in-8°, avec des notes de Langlès et de Lamark ; *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe*, Pétersbourg, 1777, in-8°; Paris, 1782, in-12 ; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Pétersbourg, 1795, in-4°; Paris, 1799, in-8° et in-4°.

PALLAS (Auguste-Frédéric), frère du précédent, né à Berlin en 1731, y enseigna la médecine, et publia : *Dissertatio de variis calculos secandi methodis*, 1754, in-4°.

PALLAS (Simon), père des deux précédents, et chirurgien estimé, né en 1694 à Berlin, où il mourut en 1770, a laissé quelques écrits, parmi lesquels nous citerons : *Anleitung zur praktischen chirurgie*, Berlin, 1763, 1770, in-8°.

PALLAVICINI ou **PELAVICINO** (Oberto), capitaine italien du 13e siècle, suivit le parti de Frédéric II contre Grégoire IX, et fut chargé de conduire la guerre que l'Empereur faisait aux Génois. Il y déploya de grands talents militaires, forma un corps redoutable de cavalerie, acquit une grande influence en Italie, et eut une grande part à la victoire de Cassano (1259) remportée sur le féroce Ezzelin, qui, fait prisonnier, mourut peu après de ses blessures. Pallavicini s'étant créé une souveraineté indépendante en Italie, devint chef du parti gibelin en Lombardie, et eut des succès presque continuels jusqu'au passage de l'armée de Charles d'Anjou, qui marchait à la conquête de Naples. Alors commença pour lui une suite de revers ; il fut dépouillé d'une grande partie de ses conquêtes, et mourut de chagrin en 1269.

PALLAVICINI (Baptiste, marquis), évêque de Reggio, naquit à Venise. A l'exemple des plus illustres prélats de son siècle, il cultiva la littérature. Des ouvrages qu'il avait composés, on ne connaît qu'un poëme intitulé : *Carmen in historiam flendæ crucis*. Ce poëme a été imprimé plusieurs fois dans le 15e siècle.

PALLAVICINI (Étienne-Benoît), poëte lyrique italien, naquit en 1672, à Padoue, d'une famille honorable. Ses études, qu'il fit au collége de Salo, sous la direction des Somasques, furent si rapides, qu'à 10 ans il soutint en public des thèses de philosophie avec beaucoup de succès. A la demande du roi de Pologne, Frédéric-Auguste, il avait entrepris de compléter la traduction d'Horace, mais il n'en eut pas le loisir. Après avoir rempli les fonctions de secrétaire d'ambassade à Rome et à Vienne, il accompagna, en 1738, le prince royal dans ses voyages en Italie. De retour à Dresde, il reprit ses travaux littéraires, et mourut le 16 avril 1742. Ses œuvres (*opere*) ont été publiées avec la vie de l'auteur par Algarotti, Venise, 1744, 4 vol. in-8°.

PALLAVICINO (Sforza), cardinal, né à Rome en 1607, était membre des congrégations romaines, de l'Académie des humoristes, gouverneur de Jesi, d'Orviette et de Camerino; mais en 1638 il renonça à tous ces avantages pour entrer dans la société des jésuites. Il fut chargé par Innocent X de plusieurs affaires importantes, et décoré de la pourpre par Alexandre VII en 1657. Pallavicino mourut à Rome le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*, Rome, 1656-1657, 2 vol. in-fol., première édition et la plus recherchée. Elle a été traduite en latin par Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4°. Le P. Puccinelli en a donné un bon abrégé, et Dumarsais en a extrait son petit ouvrage de la *Politique charnelle de la cour de Rome*, etc., 1729, in-12. On a encore de Pallavicino : *Trattato dello style et del dialogo*, Rome, 1662, in-12, et des *Lettres*, 1669, in-12.

PALLAVICINO (Étienne-Benoit), poëte, né à Padoue en 1672, mort à Dresde en 1742, fut secrétaire et conseiller d'Auguste II, roi de Pologne. On cite de lui, parmi quelques ouvrages peu remarquables, une traduction en italien des *Odes* d'Horace, Leipzig, 1736.

PALLAVICINO (Ferrante), littérateur, né à Plaisance vers 1618, fut forcé par ses parents de prendre l'habit des chanoines de Latran, et, après avoir terminé ses études, vint habiter la maison de son ordre à Venise. Mais bientôt il montra pour la satire des talents qui furent cause de tous ses malheurs. Ayant attaqué dans ses

écrits la maison des Barberins, il s'attira la haine de la cour de Rome, qui mit sa tête à prix. Il pouvait braver sa colère à Venise, sous la protection du sénat; lorsqu'il se laissa persuader par un perfide ami de passer en France, où on lui promettait l'appui du cardinal de Richelieu. Il fut arrêté dans le comtat Venaissin, et conduit à Avignon, où il eût la tête tranchée en 1644. On a donné à Venise, 1655, 4 vol. in-12, ses *OEuvres permises*; mais ce que l'on recherche le plus, ce sont ses *OEuvres choisies*, Villefranche (Genève), 1660, en un vol., qui se relie en 2 vol. in-12. On y trouve le *Divorce céleste*, qui a été traduit en français par Brodeau d'Oiseville, Cologne (Amsterdam), 1696, in-12, avec une *Vie* de l'auteur.

PALLAVICINO (Nicolas-Marie), jésuite génois, né en 1621, théologien de la reine Christine, fut l'un des fondateurs de l'académie établie par cette princesse, fut décoré de la pourpre par Innocent XI, et mourut à Rome en 1692. Ses principaux ouvrages sont: *Vita di S. Gregorio Taumaturgo*, 1649; *Considerazioni sopra l'eccellenze di Dio*, 1693; *L'eterna Felicità de' giusti*, 1694; *Difesa del pontificato romano e della chiesa cattolica*, 1686, 3 vol. in-fol.; *Difesa della Provvidenza divina contro i nemici di ogni religione*, 1679.

PALLETTA (Jean-Baptiste), savant médecin et chirurgien italien, naquit en 1747, au village de Montecrestese, dans la vallée d'Ossola. Après avoir fait ses humanités au collége des jésuites de Brigue, en Valais, il se rendit à Milan, et ensuite à Padoue. Il venait d'obtenir le grade de docteur en médecine, lorsqu'il fut nommé professeur d'anatomie à Mantoue, par l'impératrice Marie-Thérèse, qui voulait fonder dans cette ville une université. Ce projet n'ayant pas eu d'exécution, Palletta retourna à Milan en 1774; et, après 4 ans de travaux et d'études, il se rendit à Pavie, où il se fit recevoir docteur en chirurgie (1778). Revenu à Milan, il y fut nommé chirurgien adjoint, démonstrateur d'anatomie, professeur de clinique chirurgicale, et enfin chirurgien en chef du grand hôpital en 1787. A cette époque, il fit un voyage à Paris, et fut accueilli de la manière la plus flatteuse par les hommes de l'art qui brillaient dans cette capitale. En 1796, on lui donna la chaire d'anatomie à l'école spéciale, créée dans l'hôpital de Milan, et il l'occupa jusqu'en 1818, qu'elle fut supprimée. Du reste, Palletta continua d'exercer la chirurgie et de remplir ses fonctions de chirurgien-major à l'hôpital avec une exactitude et une activité sans exemple. Cet homme de bien mourut le 7 août 1832. Palletta était chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer; membre de l'Institut italien, de l'académie Joséphine de Vienne, des Sociétés de médecine de Lucques, de Modène, etc. Ses ouvrages, dans lesquels on reconnaît un observateur judicieux et un praticien consommé, sont écrits avec pureté et même avec élégance: quelques-uns sont en latin; tous les autres sont en italien.

PALLIÈRE (Vincent-Léon), peintre, né à Bordeaux le 19 juillet 1787, d'une famille d'artistes, vint à Paris à l'âge de 15 ans, et fut admis dans l'école de Vincent. Ses progrès furent rapides, et, après s'être essayé avec succès dans plusieurs concours, il remporta le premier prix en 1812, par un tableau remarquable, *les Prétendants de Pénélope massacrés par Ulysse*. Il travailla beaucoup à Rome, et accrut sa réputation par plusieurs envois estimables. De retour à Paris, il parut avec éclat à l'exposition de 1819, et déjà il voyait s'ouvrir pour lui la carrière de la fortune, et peut-être même de la gloire, lorsqu'il mourut dans sa ville natale, le 29 décembre 1820, d'une affection de poitrine, que l'excès du travail avait aggravée. Parmi ses tableaux on distingue : *la Flagellation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont; un *Berger en repos*, au musée de Bordeaux; *saint Pierre guérissant un boiteux*, dans l'église Saint-Séverin à Paris; et surtout un *Tobie rendant la vue à son père*, au musée de Bordeaux.

PALLIOT (Pierre), généalogiste, né à Paris en 1608, s'appliqua de bonne heure à l'étude du blason, épousa la fille d'un imprimeur de Dijon, et succéda à son beau-père. S'étant attaché à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenue sa patrie adoptive, il obtint le titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états. Exact et laborieux, il travaillait lui-même à l'impression de ses livres, et il a gravé les planches nombreuses dont ils sont remplis. Il mourut à Dijon en 1608. Parmi ses ouvrages, les curieux recherchent principalement : *le Parlement de Bourgogne, son origine, son établissement, ses progrès*, 1649, 2 vol. in-fol.; *Science des armoiries*, de Géliot, augmentée de plus de 6,000 *écussons*, 1650, ou 1661, ou 1664. Michault a publié un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de P. Palliot*, in-12 de 12 pages.

PALLISER (sir Hugh), marin anglais, né en 1721, entra fort jeune au service, et fut nommé capitaine en second en 1746. Il eut part à la prise de Québec, fut nommé contrôleur de la marine, et créé baronnet; cinq ans après, il servait comme amiral en second sous Keppel, au combat d'Ouessant. Dans sa vieillesse, on lui donna le gouvernement de l'hôpital de Greenwich, où il mourut en 1796.

PALLONI (Gaétan), médecin italien, né vers 1770, à Montevarchi, d'une famille honorable, mais peu riche, fit ses études au collége de la Sapience de Pise, où il avait obtenu une bourse de la munificence souveraine. Après avoir pris ses degrés à l'université de cette ville, il alla s'établir à Florence et obtint en peu de temps la réputation d'un bon praticien. Nommé, en 1795, membre de l'Académie des géorgophiles, puis de l'Académie de Florence, il s'y fit remarquer par plusieurs travaux importants. Lorsque Jenner eut publié, en 1798, l'immortel ouvrage dans lequel il proposait la vaccine comme un préservatif certain contre la petite vérole, Palloni s'empressa de l'introduire en Toscane, et de faire un grand nombre d'expériences pour en vérifier l'efficacité. Il publia ensuite un mémoire, afin d'en répandre l'usage. Son zèle fut récompensé par la place de médecin des hôpitaux de Saint-Boniface et de Sainte-Marie-Nouvelle, et par le titre de professeur honoraire de l'université de Pise. On créa même pour lui à Florence une chaire de médecine. Il devint secrétaire général de l'Académie italienne, membre du jury de médecine dans le département de la Méditerranée, chevalier de l'ordre des Deux-Siciles institué par Murat, et, après 1815, il fut anobli par le grand-duc de Toscane, qui lui avait déjà conféré l'ordre du Mérite, dit de Saint-Joseph. Palloni mourut à

Livourne, le 17 février 1830. On a de lui, en italien : *Sur les causes qui diminuent ou détruisent la respirabilité de l'air atmosphérique et sur les moyens de la rétablir par la végétation; Sur le changement du climat dans les parties méridionales de l'Europe; Éloge de Michel-Ange Gianetti,* Florence, 1797 ; *Mémoire sur l'inoculation du vaccin en Toscane,* Florence, 1801 ; *Observations médicales sur la fièvre qui a régné à Livourne en* 1804, Florence, 1805, etc.

PALLOY (Pierre-François), connu, dans la révolution, sous le nom de *patriote Palloy,* qu'il se donna lui-même, naquit à Paris en 1754. Il était, dans cette ville, entrepreneur de bâtiments ou maître maçon, se disant architecte. Ayant épousé la riche veuve d'un de ses confrères, plus âgée que lui de 12 ans, il se trouvait dans une belle position quand la révolution commença. Au 14 juillet 1789, on le vit dans les rangs des insurgés qui se qualifièrent de *vainqueurs de la Bastille.* Chargé, aussitôt après, de la démolition de cette célèbre forteresse, il y employa un grand nombre d'ouvriers, qu'il paya sans peine par la vente d'une immense quantité de matériaux. Il en arrangea ensuite sous toutes les formes et de toutes les façons, faisant avec les pierres de taille des plans-modèles qui représentaient assez bien cette prison, puis des bustes, des statues de J. J. Rousseau, de Mirabeau, de la Fayette, de toutes les sommités de l'époque; et il en envoya aux 83 départements, aux députés, aux ministres et, ce qui est plus piquant, à Louis XVI qui les lui paya fort bien. Il fit ensuite frapper des médailles avec le fer des chaînes qu'il trouva dans les cachots, et il envoya encore de ces précieuses reliques à tous les pouvoirs; il en vendit à tous les enthousiastes. Il fut mis en prison et poursuivi comme concussionnaire ; mais à la demande de Dubarran et de Merlin de Thionville, il recouvra sa liberté. Palloy retourna dans sa retraite de Sceaux, et l'on n'entendit plus parler de lui qu'après la chute de Robespierre. Le 9 vendémiaire (30 septembre 1794), on lut dans les journaux une lettre signée *le patriote pour la vie,* où, se montrant affligé des dissensions qui éclataient parmi les républicains, il les engageait à un rapprochement, et finissait par ce cri d'un cœur français : *Vivent la Convention nationale et les sociétés populaires!* On le vit ensuite à chaque révolution prêt à chanter les triomphateurs et surtout à leur adresser des demandes, des réclamations. Il en adressa même à la restauration à laquelle il prodigua de mauvais vers, et sur sa porte de ridicules transparents. Les félicitations qu'il adressa à la révolution de 1830 furent encore plus vives et probablement plus sincères. Alors on le vit figurer en tête de ces héros de la Bastille, que l'on s'efforça de réhabiliter, et auxquels on fit une pension de 500 francs. Palloy n'en jouit que peu d'années; il mourut à Sceaux, le 19 janvier 1835. Toujours avide de renommée, il se montrait encore, dans les dernières années de sa vie, à toutes les revues de la garde nationale, marchant isolément et sans commandement, entre deux pelotons, où on le tolérait comme un vieux drapeau.

PALLU (Étienne), sieur des Perriers, né à Tours en 1588, d'une famille ancienne et distinguée. Très-jeune encore, il fut conseiller au présidial de cette ville; puis, en 1615, avocat du roi au même siége, et maire en 1629. Pendant 40 ans, il fit son unique occupation d'un travail d'une haute importance pour la province, au tribunal supérieur de laquelle il appartenait par ses fonctions; c'était un Commentaire de la coutume de Tourraine, qu'il publia sous ce titre : *Coutumes du duché et du bailliage de Touraine, anciens ressorts et enclave d'icelui; ensuite sont quelques arrêts intervenus sur l'interprétation d'aucuns articles de la coutume,* Tours, Étienne Latour, 1661, in-4°. Étienne Pallu mourut à Tours, en 1670, vénéré autant pour ses vertus privées que pour son profond savoir.

PALLU (Victor), seigneur du Ruau-Pereil, en Touraine, frère du précédent, naquit à Tours en 1604. Après avoir fait, avec succès, ses humanités et sa philosophie au collége de cette ville, il se rendit à Paris pour y suivre des cours de médecine, et fut reçu docteur en août 1630. Pallu, retourné dans sa patrie, y exerça pendant quelques années sa profession, puis s'attacha, comme médecin, à Louis de Bourbon, comte de Soissons, cousin germain du grand Condé. Il se trouvrait à ses côtés à la bataille de la Marfée, près de Sedan, le 6 juillet 1641, lorsque ce prince, déjà sûr de la victoire, périt d'un coup de pistolet dont on n'a jamais su l'auteur. Frappé d'un événement si triste et si imprévu, Pallu résolut de réformer sa vie, qui avait été assez légère, dissipée, et se ressentant de l'avoisinement des grands. Il finit par se retirer à Port-Royal. Une fois fixé dans cette retraite, Pallu devint naturellement le médecin des solitaires, des pauvres d'alentour, et aussi des religieuses, lorsqu'il leur fut permis de quitter leur couvent de Paris pour retourner aux champs, l'année suivante. Atteint d'une fièvre lente, qui le minait depuis assez longtemps, Pallu y succomba le 21 mai 1650. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Stadium medicum ad lauream scholæ parisiensis emensum,* Paris, J. Camusat, 1630, in-8°; *Quæstiones medicæ tres : prima, an epicraseos lex a Galeno lata excludat omnem omnino Phlebotomiam et Catharsin? Secunda, an dentium dolori tabacum? Tertia, an risus vitam producat?* etc., Tours, J. Poinsot, 1642, in-8°, etc.

PALLU (François), fils d'Étienne, né à Tours en 1625, fut d'abord chanoine de la collégiale de Saint-Martin; puis résigna bientôt ce bénéfice et entra au séminaire des missions étrangères à Paris, pour s'y préparer à l'exécution du projet qu'il avait de porter le flambeau de la foi dans les contrées les plus lointaines de l'Asie. Promu au pontificat avec le titre d'évêque d'Héliopolis, il fut ensuite nommé vicaire apostolique de la province de Fo-Kien, en Chine, où il mourut le 29 octobre 1684. Il a écrit l'histoire des missions entreprises dans ces contrées par les évêques *in partibus,* sous ce titre : *Relation abrégée des missions et des voyages des évêques français envoyés aux royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam,* Paris, 1682, in-8°.

PALLU (Martin), de la famille des précédents, naquit à Tours en 1661. Porté à la piété dès sa tendre jeunesse, il entra bientôt dans la compagnie de Jésus et y fit ses premiers vœux à l'âge de 18 ans. Il se livra avec succès à l'exercice de la prédication. En 1706, il prêcha l'Avent à Versailles, et le roi fut si satisfait, qu'il le

nomma pour prêcher un Carême. Sa mauvaise santé vint changer le cours de son apostolat. Obligé de cesser de paraître dans les chaires, en 1711, il devint directeur de la célèbre congrégation de la Sainte-Vierge, établie dans la maison professe des jésuites, rue Saint-Antoine, à Paris. Il mourut à Paris, dans cette maison, le 20 mai 1742. Nous connaissons de lui : *la Solide et véritable dévotion envers la sainte Vierge,* Paris, 1736, in-12; *De l'amour de Dieu, ses motifs, ses qualités, ses effets,* Paris, 1737, in-12; *l'Imitation de Jésus-Christ* (traduction), Paris, 1738, in-12; *Du saint et fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie,* Paris, 1739, in-12, etc.

PALLUAU. *Voyez* **CLEREMBAULT.**

PALLUCCI (Noel-Joseph), chirurgien, né à Florence en 1719, vint terminer ses études à Paris, où il reçut le grade de bachelier à la faculté de médecine, exerça son art dans sa patrie, fut ensuite appelé à Vienne où il pratiqua longtemps avec succès, et mourut en 1797. Pallucci s'est fait connaître par l'invention d'un procédé pour l'opération de la fistule lacrymale. Il s'occupa du perfectionnement des méthodes du petit et du haut appareil (pour l'extraction de la pierre), et publia divers ouvrages parmi lesquels on distingue : *Description d'un nouvel instrument pour abattre la cataracte avec tout le succès possible,* Paris, 1750, in-12; *Nouvelles remarques sur la lithotomie, suivies de plusieurs observations sur la séparation du pénis et sur l'amputation des mamelles,* 1750, in-12; *Nouvelles remarques sur la lithotomie nouvellement perfectionnée,* Vienne, 1757, in-8°; *Ratio facilis atque tuta narium curandi polypos,* 1763, in-8°; *Saggio di nuove osservazioni e scoperte,* Florence, 1764, in-8°.

PALLUEL (François CRETTÉ de), agronome distingué, né à Dugni, près Paris, le 31 mars 1741, mourut dans ce village, le 29 novembre 1798. Nommé, en 1789, membre de l'assemblée électorale de l'île-de-France, il fut admis dans la Société royale d'agriculture. Élevé au milieu des travaux de la campagne, et s'y étant livré par goût, il ne les interrompit jamais, même à une époque où l'estime et la considération de ses concitoyens le désignèrent pour remplir des emplois honorables. Il fut nommé, en 1790, juge de paix à Pierrefite, administrateur du département de Paris, membre du directoire de ce même département, et, en 1791, député à l'assemblée législative. Il fut enfin choisi, en 1796, pour être membre de la commission d'agriculture, et membre du jury de l'école d'Alfort. Parmi les nombreux travaux auxquels s'est livré Palluel, on observe qu'il dirigea surtout son attention vers les objets qui intéressaient le perfectionnement de l'agriculture. Il abolit entièrement les jachères dans son domaine de Dugni, lorsque cette suppression était encore purement théorique parmi les cultivateurs. Le premier, il a cultivé en grand la chicorée sauvage, comme fourrage pour les bestiaux. Il a écrit sur l'éducation et le croisement des races de moutons, sur la manière de les nourrir et de les engraisser; sur le lavage et la fabrication de leurs laines. L'amélioration des chevaux, et celle des vaches, fixèrent également l'attention et le zèle de ce cultivateur infatigable. Ses travaux, les écrits, et les expériences multipliées de cet agriculteur, dans un temps où la théorie et la pratique n'étaient pas aussi avancés que de nos jours, ont beaucoup contribué au progrès des bonnes méthodes.

PALM (Jean-Philippe), libraire, né en 1766 à Schorndorf (Wurtemberg), était établi à Nuremberg. Accusé, en 1806, d'avoir distribué une brochure intitulée : *l'Allemagne dans son profond abaissement,* dont M. Gentz était cru l'auteur, et qui était dirigée contre Napoléon, il fut arrêté d'après les ordres de l'empereur, condamné à mort par une commission militaire, et fusillé trois heures après à Braunau, le 26 août. Le comte de Soden a publié en allemand : *Jean-Philippe Palm, libraire à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon,* 1814, in-8°.

PALMA (Jacopo), dit *le Vieux* ou *l'Ancien,* peintre, élève du Titien, né à Serinalta, territoire de Bergame, vers 1518, mort à Venise en 1574, imita la manière de son maître et celle de Giorgion, et ne réussit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Le musée de Paris possède quatre tableaux de ce maître : *le Portrait du chevalier Bayard, remettant son épée au fourreau après avoir donné l'accolade à François Ier; la Vierge et l'enfant Jésus, recevant les hommages de six saints personnages; la Vierge et saint Joseph présentant l'enfant Jésus à l'adoration d'un jeune berger; la Vierge et l'enfant Jésus, sainte Catherine, saint Jean et saint Agnès.*

PALMA (Jacopo), dit *le Jeune,* petit-neveu du précédent, et comme lui peintre distingué, né à Venise en 1544, reçut les principes de son art d'Antoine Palma, son père, peintre médiocre, fut ensuite envoyé à Rome par le duc d'Urbin, son patron, y resta 8 ans, pendant lesquels il copia les plus beaux ouvrages de Michel-Ange, de Raphaël, et les monochromes de Polydore, et retourna à Venise, où il mourut en 1628. Ce peintre a réuni dans ses tableaux les excellents principes de l'école romaine aux meilleurs de l'école vénitienne. On cite dans le nombre : *la Victoire navale remportée par F. Bembo,* qui orne une des salles du palais de Saint-Marc; un *saint Benoît,* exécuté pour l'église Saint-Côme et de Saint-Damien; une *Annonciation* qui se trouve à Pesaro; et une *Invention de la Croix* à Urbin. Le musée de Paris possède de cet artiste un dessin à la plume et lavé au bistre, représentant *Jésus Christ porté au tombeau.* Palma a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces que les amateurs recherchent avec empressement.

PALME (Marc d'ALVERNY de la), savant ecclésiastique, né à Carcassone en 1711, mort à Paris en 1759, fut un des rédacteurs les plus distingués et les plus spirituels du *Journal des Savants,* auquel il travailla depuis 1752. Fréron lui a consacré une notice dans son *Année littéraire,* 1760, t. IV, page 18.

PALMEGIANI (Marco), peintre, né à Forli vers la fin du 15e siècle, est resté inconnu à presque tous les historiens, quoique ses ouvrages fassent honneur à la ville de Bologne, où il alla s'établir. Vasari a défiguré son nom en l'appelant *Parmegiano;* car si cet écrivain avait fait attention que les nombreux ouvrages de l'artiste, tant ses tableaux d'autel que ceux de galerie, sont signés de la manière suivante : *Marcus Palmesanus pictor furoliviensis pingebat,* il ne fût pas tombé dans cette erreur. Le peintre y ajoutait rarement la date; cependant il en existe deux dans la collection du prince Erco-

lani, dont l'un porte l'année 1513, et l'autre celle de 1537. Les productions de ce peintre sont très-nombreuses dans la Romagne; on en voit aussi plusieurs dans les États de Venise. On cite parmi les plus estimés, une *Madone* qui se trouve à Padoue; un *Portement de croix* qu'on voit à Crema, et surtout un *Christ mort, entre Nicodème et Joseph d'Arimathie,* qui existe à Vicence, tableau extrêmement remarquable.

PALMER (SAMUEL), savant imprimeur de Londres au 18e siècle, maître de Francklin, a publié en Angleterre une *Histoire de l'imprimerie,* 1738, in-4°.

PALMER (HERBERT), puritain écossais, né à Wingham, fit partie de l'assemblée des théologiens de la secte, et mourut en 1647. On a de lui : *Memorials ofs godliness,* dont la 30e édition a paru en 1708, in-12.

PALMER (JOHN), célèbre acteur anglais, né en 1741, était fils d'un concierge du théâtre de Drury-Lane. D'abord comédien ambulant, il parvint dans la suite à jouer à Londres les premiers rôles, et mourut en 1798, en représentant le rôle de l'étranger dans *Misanthropie et Repentir.* On assure que la cause de cette fin soudaine fut un mouvement violent de douleur qu'il ressentit à l'instant où (suivant son rôle), il dut répondre à cette question : *Comment se portent vos enfants?* Il venait de perdre un fils tendrement aimé, et dont la mort avait suivi de près celle de sa femme.

PALMFELT (GUSTAVE, baron DE), sénateur de Suède, né en 1680, et mort en 1744, joignit à ses talents pour les affaires économiques et politiques des connaissances très-étendues, et un goût très-éclairé pour la littérature. En 1740, il fit imprimer à Stockholm une traduction, en vers suédois hexamètres, des Églogues de Virgile, et d'une partie des Géorgiques. Cette traduction, très-estimée en Suède, est précédée d'un Traité sur la prosodie et le rhythme de la langue suédoise.

PALMIERI (MATHIEU), historien, né à Florence en 1405, mort dans cette ville en 1475, assista au concile tenu dans sa patrie en 1439, et fut plus tard chargé de négociations importantes. On a de lui : une continuation de la *Chronique* de saint Prosper jusqu'en 1449, imprimée pour la 1re fois à la suite de l'édition d'Eusèbe et de saint Prosper vers 1475; un traité *della vita civile,* Florence, 1529, in-8°, traduit en français, 1557, in-8°; *la Vita di Niccolo Acciajuoli,* 1588, in-4°; *de Captivitate Pisarum Historia,* 1656, in-8°; et un poëme intitulé : *Città di Vita.* Cet ouvrage, resté manuscrit, fut condamné par l'inquisition après la mort de l'auteur, et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli.

PALMIERI (MATHIAS), prélat de la cour de Rome, né à Pise en 1423, mort en 1483, a continué la *chronique* de Mathieu Palmieri jusqu'en 1481; cette continuation parut pour la première fois, dans l'édition de Venise, 1483, in-4°. On lui doit encore une traduction latine de l'*Histoire des septante interprètes,* par Aristée, qui parut en tête de la Bible, Rome, 1471, 2 vol. in-fol.

PALMIERI (JOSEPH), peintre, naquit à Gênes en 1674. Orlandi le compte parmi les plus grands artistes de l'Europe. Cette louange peut paraître exagérée, à moins qu'elle ne se rapporte qu'aux *tableaux d'animaux et de nature morte,* dans lesquels il est vrai que Palmieri eut peu de rivaux. La réputation de ces tableaux était tellement étendue que la cour de Portugal voulut en posséder un certain nombre. Palmieri mourut à Gênes en 1740.

PALMIERI (le marquis JOSEPH), économiste italien, né en 1720, à Lecce, d'une des plus illustres familles de cette ville, montra dès son enfance beaucoup d'amour pour l'étude. Il lisait dès lors avec avidité les anciens historiens, surtout Cornélius-Népos et Jules-César. Entré dans un régiment à l'âge de 13 ans, il ne cessa de travailler avec ardeur, et au lieu de consommer, dans l'oisiveté et les amusements des garnisons, les loisirs de la paix, il en profita pour rassembler les matériaux de plusieurs ouvrages qu'il méditait sur la stratégie et l'économie publique. Il renonça, jeune encore, à la carrière des armes, et fut nommé administrateur des douanes, puis directeur des finances. Joseph Palmieri est mort à Naples au commencement du 19e siècle, dans un âge fort avancé. On a de lui, en italien : *Réflexions critiques sur l'art de la guerre; Réflexions sur la félicité publique,* Naples, 1788; *Pensées économiques,* relatives au royaume de Naples; *De la richesse des nations.*

PALMIERI (VINCENT), professeur de théologie à Pavie, né à Gênes en 1753, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fondée en Italie par saint Philippe Néri, et en sortit pour remplir les places de professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie dogmatique, d'abord à Pise, puis à Pavie. Il se trouvait dans cette dernière école avec Tamburini, Zola et les autres partisans des réformes opérées sous Joseph; et il fit cause commune avec eux. Quoique étranger au diocèse de Pistoie, il voulut prendre part au synode tenu en 1786, par l'évêque de cette ville, et fut un des théologiens de cette assemblée et un des promoteurs de ses décrets. En 1797, il donna la démission de sa chaire, quitta Pavie, et se retira dans sa ville natale. Quelques prêtres génois, amis de la révolution française, avaient formé une académie pour en propager les principes; parmi eux étaient Solari, Molinelli, Degola : Palmieri se joignit à ces ecclésiastiques patriotes, et signa la lettre de communion qu'ils adressèrent, le 23 octobre 1798, au clergé constitutionnel de France, et qui fut lue dans le concile dit national, en 1801. Palmieri mourut le 13 mars 1820. Ses principaux écrits sont : un *Traité historique, critique et dogmatique des indulgences,* 1788, 2 vol. in-8°; *la Liberté et la loi considérées dans la liberté des opinions et la tolérance des cultes,* etc.

PALMQUIST (MAGNUS, baron DE), président au conseil des mines en Suède, naquit dans ce pays, en 1660. Il fut longtemps employé dans la carrière militaire, et se distingua par son habileté dans les fortifications. L'étude des mathématiques l'occupa pendant toute sa vie, qu'il termina en 1729. On a de lui une lettre à Regis, sur la solution d'un problème d'arithmétique. — Il ne faut pas le confondre avec FRÉDÉRIC **PALMQUIST**, auteur de plusieurs ouvrages écrits en suédois. Nous citerons comme les plus importants : l'*Introduction à l'algèbre,* 3 parties, 1741, in-4°; le *Traité de la force de la densité des corps,* 1749; l'*Extrait de l'ouvrage de l'Hôpital sur les sections coniques,* 1754; les *Principes de la mécanique,* 1756, in-8°, avec 26 planches.

PALMSCHOELD (ÉLIAS), antiquaire suédois, fut

employé dans le 17e et le 18e siècle à la chancellerie de Stockholm pour la partie des antiquités : il avait hérité de son père, un recueil de documents, de lettres et de pièces de tout genre relatives à Christine de Suède. Il augmenta ce recueil, avec une assiduité constante, pendant une longue suite d'années; et il le communiquait à ceux qui voulaient y faire des recherches. A sa mort, en 1719, toute la collection fut achetée par le gouvernement pour la bibliothèque d'Upsal, où elle est conservée sous le nom de *Collectio Palmschoeldiana*. On en trouve une espèce de table dans l'*Historia bibl: Upsaliensis*, d'Olaus Celsius.

PALNATOKE, chef de pirates danois du 10e siècle, se fit remarquer par sa bravoure et son intrépidité. Il forma une espèce d'association de piraterie, dont le chef-lieu était le fort de Jomsbourg. Plusieurs auteurs danois ont donné des détails sur ce personnage, entre autres P. E. Muller, dans le t. III de la *Bibliothèque des sagas*, et Vedel Simonsen dans le t. II des *Annales archéologiques* du Danemark (1813). Palnatoke est le héros d'une tragédie du poëte OEhlenschlæger.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (Acisclе-Antonio), l'un des plus grands peintres de l'Espagne, né à Bajalance en 1653, mort à Madrid le 13 avril 1726, fut élève de Valdès, obtint le brevet de peintre du roi, et exécuta des travaux considérables à Madrid, à Valence, à Grenade et à Cordoue. Il avait embrassé l'état ecclésiastique dans sa vieillesse. On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, une *Confession de saint Pierre*, à Valence; les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue, les fresques de l'église St.-Étienne à Salamanque, celles du chœur des chartreuses de Grenade et du Paular. On a de lui : *el Museo pictorico, y escala optica*, etc., Madrid, 1715-1724, 3 vol. La 3e partie de ce grand ouvrage, qui renferme les *Vies* des peintres espagnols, a été réimprimée à Londres, 1742, in-8o; et la *notice* des villes, églises et couvents qui possèdent leurs ouvrages, 1746. On a une traduction française de l'*Histoire abrégée des plus fameux peintres espagnols, par Palomino*, Paris, 1749, in-12.

PALSGRAVE (John), né à Londres vers 1480, mort vers 1554, s'adonna à l'étude de la langue française, et fut choisi pour l'enseigner à la princesse Marie, sœur de Henri VIII, fiancée à Louis XII. C'est à lui que l'on doit la plus ancienne grammaire française que l'on connaisse : elle a pour titre : *les Éclaircissements de la langue française*, 1530, petit in-fol. gothique de 1134 pages, ou 567 feuillets en deux séries. Il a encore publié une traduction, ou paraphrase mot à mot, en anglais, d'une pièce composée en latin sur le sujet de *l'Enfant prodigue*, par G. Fullonius, intitulée : *The comedye of Acolastus*, 1540, in-4o.

PALTRONIERI (Pietro), surnommé *Mirandolese dalle Prospettive*, du genre de peinture dans lequel il excella, naquit à Bologne en 1673. Il suivit la manière de Marc-Antonio Chiarini, architecte habile et peintre renommé dans ce genre de peinture. On peut le regarder comme le Viviani de son temps. Après avoir embelli Bologne, où il faisait sa résidence, d'un grand nombre de beaux ouvrages, il parcourut une grande partie de l'Italie, laissant partout des preuves de son talent, et se rendit à Rome, où il séjourna pendant plusieurs années. Ses ouvrages représentent ordinairement des fragments d'architecture, ou des monuments de l'antiquité. Ce sont des *arcs de triomphe*, des *fontaines*, des *aqueducs*, des *temples*, des *débris de fabrique*, où domine un coloris rougeâtre qui les fait aisément reconnaître. Il mourut à Bologne le 8 juillet 1741. Il ne faut pas le confondre avec PERRACINI, qui vivait en même temps que lui à Bologne, et qui portait également le surnom de *Mirandolese*. Ce dernier artiste n'est connu que comme un figuriste médiocre.

PALU (Pierre de la), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des dominicains, né dans la Bresse vers 1280, fut nommé en 1329 patriarche de Jérusalem, et mourut à Paris en 1342, après avoir fait de vains efforts pour exciter une nouvelle croisade. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque* des PP. Échard et Quétif : ce sont des *Commentaires* sur la Bible, sur les IV livres des Sentences de P. Lombard, des *Postilles*, des *Sermons*, et une histoire des croisades intitulée : *Liber bellorum Domini*. On peut consulter, pour les détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par Touron, tome II.

PAMARD (Pierre-François-Benezet), né à Avignon, le 7 avril 1728, fut élevé, dès le berceau, pour soutenir la réputation de ses ancêtres, qu'il devait surpasser. Doué d'une ardeur et d'une intelligence précoces, il fut placé de bonne heure à l'hôpital d'Avignon : envoyé ensuite à Montpellier et à Paris, partout ses progrès furent rapides. Il étudia particulièrement l'anatomie, et, pour s'y perfectionner, il mit à profit les arts du dessin et de la gravure dans lesquels il était fort habile; copia toutes les collections de planches anatomiques connues, et grava lui-même la belle tête qui se trouve dans les mémoires de l'Académie de Berlin. La dissection des cadavres acheva de lui apprendre ce que le dessin avait commencé. De retour dans sa patrie, il fut nommé chirurgien-major de l'hôpital général, où il rétablit la pratique des grandes opérations, introduisit celle de la cataracte par extraction, et se distingua aussi par son habileté dans celle de la pierre. Ses succès, publiés par la reconnaissance et propagés par la renommée, amenaient à Avignon une foule d'étrangers qui venaient y recevoir ses avis et ses soins. On l'appelait aussi dans un grand nombre de villes de France. Partout on voulait voir cet homme étonnant qui guérissait les pierreux, qui éclairait les aveugles et redressait les boiteux. Associé correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier, en 1772, il fut reçu docteur de l'université de Valence en 1783, et membre associé de l'Académie de chirurgie de Paris en 1784. Pamard mourut universellement regretté, le 2 janvier 1793. On a de lui : *Dissertation de quelques effets de l'air dans nos corps; Description d'une seringue pneumatique et ses usages dans quelques maladies très-fréquentes*, avec des observations, Avignon, 1791, in-8o.

PAMARD (Jean-Baptiste-Antoine-Benezet), fils du précédent, né à Avignon, le 12 avril 1763, y mourut le 16 mars 1827. Il était chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de cette ville, membre de l'Athé-

née de Vaucluse, associé de la Société de médecine de Marseille, de celle de Toulouse, de l'Institut de santé et de salubrité de Gand, de la Société d'Agriculture de Carpentras. Comme son père, il trouvait dans les arts un délassement à ses travaux; il était excellent musicien, et violoniste distingué. On a de lui : *Topographie physique et médicale d'Avignon et de son territoire; Eloge de M. Pamard* (son père), lu à la séance publique de l'Athénée de Vaucluse, le 5 vendémiaire an XI.

PAMÈLE (Jacques de), en latin *Pamelius*, savant théologien, né à Bruges le 13 mai 1536, fut chanoine de la cathédrale de cette ville, prévôt de Saint-Sauveur à Utrecht, et mourut à Mons le 29 septembre 1587, lorsqu'il allait prendre possession de l'évêché de Saint-Omer, où Philippe II venait de le nommer. Outre des éditions de divers ouvrages, avec des notes, on a de lui : *Liturgica Latinorum*, Cologne, 1576, 2 vol. in-4°; *Catalogus commentariorum veterum selectiorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8°; *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis unâ in republ. diversarum religionum exercitiis.*

PAMPHILE, peintre grec, né en Macédoine, sous le règne de Philippe, eut Eupompe pour maître, et Apelle pour disciple. Il avait une si grande idée de son art, qu'il ne croyait pas qu'on y pût être habile sans l'étude des belles-lettres et de la géométrie : il était lui-même savant en ces deux choses. Sa réputation lui attira des disciples considérables : il n'en prenait point qui ne lui payassent un talent (environ 6,000 francs de notre monnaie), durant l'espace de 10 années, qu'il les retenait dans l'étude de la peinture. Apelle et Mélanthius lui donnèrent cette somme.

PAMPHILE (Saint), prêtre et martyr, né vers le milieu du 3e siècle à Beryte, occupait une des premières places de magistrature dans cette ville, lorsqu'il embrassa le christianisme. Appliqué dès lors à l'étude des livres saints, il suivit les leçons de Pierius, successeur d'Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie, et bientôt en établit une nouvelle à Césarée de Palestine. Quand le tyran Maximin eut renouvelé en 307, les persécutions de Dioclétien et de Maximien, Pamphile fut arrêté par ordre du gouverneur de Césarée, détenu pendant 2 ans, et mis à mort avec plusieurs autres saints confesseurs. Eusèbe de Césarée prit le nom de Pamphile par respect pour la mémoire de ce martyr, avec lequel il avait été renfermé dans les prisons. On doit à Pamphile une bonne révision de la Bible, et un savant commentaire sur les Actes des apôtres, publiés par Montfaucon. Il avait écrit, pendant sa détention, une apologie d'Origène en V livres, dont il ne reste que le premier, traduit en latin par Rufin, et inséré parmi les *Œuvres* de saint Jérôme.

PAMPHILE-MAURILIEN est le nom sous lequel a été donné au 15e siècle, par un auteur inconnu, le roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*. Cet ouvrage, imprimé plusieurs fois sans date sous le titre de *Pamphyli codex*, etc., in-4°, a été traduit en français, 1494, in-fol., sous celui du *Livre d'amour, auquel est relaté*, etc., Il avait été composé, dit-on, pour Charles VIII. On l'a réimprimé avec la traduction en vers français, Paris, 1594, in-18.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes, ou, selon d'autres, dans la Phénicie, florissait vers l'an 150 avant J. C. Il étudia d'abord à Athènes, où il refusa le droit de bourgeoisie, et étant allé à Rome, il y ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les jeunes gens les plus distingués. Scipion, l'un de ses disciples, voulut que le philosophe s'établit dans sa propre maison, et l'accompagnât dans les diverses missions dont il fut chargé par la suite. Panætius profita de son crédit auprès de Scipion pour rendre plusieurs services aux Rhodiens, ses compatriotes. Plus tard, il se retira à Athènes, où il mourut presque nonagénaire. Panætius avait composé un *Livre des sectes*, où il soumettait les philosophes à la censure (on en trouve quelques fragments dans les *Vies* de Diogène Laërce); un *Traité des magistrats*; deux autres, *sur la Divination* et *sur la Tranquillité d'esprit*. Comme la plupart des anciens philosophes, il admettait l'éternité de la matière, et niait le dogme si consolant de l'immortalité de l'âme. Posidonius fut un des disciples de ce philosophe éclectique. On peut consulter pour plus de détails les *Recherches* de l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de Panætius, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, et la *Dissertation* de Van Linden, *de Panætio Rhodio, philosopho stoico*, Leyde, 1802, in-8°.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICOSIOS, plus connu sous le nom de), né dans l'île de Scio, commença à se faire connaître vers 1667 au siége de Candie. Il était alors attaché au grand vizir Achmet Koproli, en qualité d'interprète. La prise de Candie, à laquelle il contribua par son adresse, le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman, qui n'avait été occupé jusque-là que par des renégats. Après avoir exercé ces fonctions pendant quelques années, il mourut en 1673. De cette époque les Grecs continuèrent de remplir la place de premier interprète de la Porte Ottomane, qui les conduisit plus tard aux deux postes éminents d'hospodar, ou prince de Valachie et de Moldavie. Panajoti avait fait imprimer une *Confession de foi des Églises catholiques d'Orient*, Amsterdam, 1662, traduite en latin par Laurent Normenn, Liepzig, 1695.

PANARD (Charles-François), poëte, né à Nogent-le-Roi près de Chartres vers 1694, mort à Paris le 13 janvier 1765, se distingua par ses chansons faciles et piquantes, mais dont les traits ne furent jamais dirigés contre personne. Marmontel l'avait surnommé le *la Fontaine du vaudeville*, et il se rapprochait encore plus du bonhomme par l'insouciance de son caractère que par son talent. Ses pièces se montent à plus de 80; toutes ne sont pas dignes de lui. On a recueilli ses meilleurs ouvrages sous ce titre : *Théâtre et œuvres diverses*, 1763, 4 vol. in-12, qui contiennent cinq comédies, 13 opéras-comiques, des chansons, des fables, et autres petites pièces galantes, bachiques et morales. Armand-Gouffé a publié ses *Œuvres choisies*, 1803, 3 vol. in-18.

PANASSAC (Bernard de) fut avec Camo l'un des sept fondateurs de l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse, dans le 13e siècle.

PANAT (le chevalier de), contre-amiral, né en 1762, entra dans la marine à l'âge de 14 ans, sous les auspices de son père, qui était chef d'escadre. Il fit quelques cam-

pagnes, et fut employé dans l'administration par le maréchal de Castries. Capitaine de vaisseau à l'époque de la révolution, il émigra en Angleterre où il resta jusqu'au 18 brumaire, et, rentré alors en France, il fut employé dans les bureaux de la marine. En 1814, il devint secrétaire de l'amirauté; la restauration l'éleva même au rang d'officier général. Il mourut à Paris le 26 janvier 1834. Le chevalier de Panat était l'ami de Rivarol, de Mallet-Dupant, de Delille, de Mme de Staël, etc.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digoing-sur-Loire le 6 août 1756, fut d'abord grand vicaire de l'archevêque de Toulouse, puis obtint en 1788 la cure de Saint-Sulpice, place dans laquelle il montra toutes les vertus d'un véritable pasteur. Ayant refusé de prêter serment en 1790, il se retira en Allemagne. De retour en France, il fut, en 1801, nommé à l'évêché de Vannes après le concordat, et quelque temps après à la place d'aumônier de la princesse de Piombino. Il se montra reconnaissant des faveurs du gouvernement impérial, et mourut le 13 mars 1817.

PANCIATICHI, famille illustre de Pistoie, qui, dans cette république, livrée plus qu'aucune autre à la fureur des partis, fut, pendant près de trois siècles, à la tête des Gibelins. Au commencement du 16e siècle les Panciatichi pouvaient encore soulever la moitié de Pistoie par leur crédit, et par le souvenir de leur ancienne haine contre les Cancellieri : et cependant, à cette époque, leur patrie était depuis longtemps asservie; la première cause des querelles entre les Guelfes et les Gibelins était entièrement oubliée, et ces factions étaient assoupies dans tout le reste de l'Italie.

PANCIROLI (GUI), jurisconsulte, né à Reggio en 1523, professa le droit avec distinction à Padoue, et fut ensuite appelé par le duc de Savoie Emmanuel-Philibert à l'université de Turin; mais le séjour du Piémont lui étant contraire, et menacé de perdre la vue, il revint à Padoue, où il mourut en 1599. Parmi les ouvrages qui ont fait sa réputation, nous citerons : *De rebus inventis et perditis* : ce traité curieux et instructif, composé en italien, a été traduit en latin par Henri Salmuth, 1599, 2 vol. in-4°, et en français par Pierre de la Noue, Lyon, 1617, in-8°; *Notitia utrdque dignitat. cùm orientalis tùm occidentalis imperii*, Lyon, 1608, in-fol.; *De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4°: cette édition est la meilleure d'un recueil précieux surtout pour l'histoire des jurisconsultes d'Italie, etc.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire, né à Lille en 1700, mort le 17 juillet 1753, avait fait de bonnes études, et non content de vendre des livres, s'adonna à la culture des sciences et des lettres. On a de lui : *Dictionnaire historique et géographique de la châtellenie de Lille*, 1733, in-12; *Éléments d'astronomie*, 1739, in-12; *Éléments de géographie*, 1740, in-12 : ces deux ouvrages réunis furent réimprimés en 1748, 2 vol. in-12; *Essai sur les philosophes, ou les Égarements de la raison sans la foi*, 1743, in-12, réimprimé en 1753 sous le titre d'*Usage de la Raison; la Bataille de Fontenoi*, poëme héroïque en vers burlesques, etc., 1745, in-8°; *Manuel philosophique, ou Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, in-12 : de la Mésangère a publié sous le même titre un ouvrage plus complet, 1821, in-8°; *Études convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusements mathématiques*, 1779, in-12; *Art de désopiler la rate*, 1749, in-12; nouvelle édition, 1773, 2 vol. in-12; *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*, etc. (ouvrage posthume), 1762, avec une introduction par l'abbé Montlinot.

PANCKOUCKE (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, imprimeur-libraire et homme de lettres, né à Lille le 26 novembre 1736, vint s'établir à Paris à l'âge de 28 ans, et s'y fit bientôt connaître par quelques écrits littéraires, et par des mémoires sur des sujets de mathématiques, adressés à l'Académie des sciences. Sa maison devint le rendez-vous des écrivains les plus distingués. Devenu propriétaire du *Mercure*, il sut lui redonner la vogue. Dans le même temps il faisait paraître les *OEuvres de Buffon*, le *Grand Vocabulaire français*, le *Répertoire universel de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, par la Harpe, etc. Il conçut le projet d'une nouvelle édition des *OEuvres* de Voltaire, et fit à ce sujet des démarches auprès du philosophe de Ferney, qui approuva le plan de classification proposé par l'éditeur. Après la mort du grand poëte, Panckoucke crut convenable de donner à son entreprise un puissant appui en la plaçant sous le patronage de l'Impératrice de Russie; il lui offrit la dédicace de son édition. Catherine ne répondit que 7 mois après, et lorsque Panckoucke venait de prendre des engagements avec Beaumarchais. La réponse de l'impératrice, accompagnée d'une lettre de change de 150,000 fr., annonçait qu'elle acceptait la dédicace et se chargeait des frais. Beaumarchais ne voulut pas rompre l'engagement, et fit paraître les *OEuvres* de Voltaire au fort de Kehl. Panckoucke conçut alors le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, puis, en 1789, celui du *Moniteur universel*, qui devint plus tard la feuille officielle du gouvernement. Enfin, sous le régime directorial, après avoir cédé ses presses et ses grandes opérations à son gendre, M. Agasse, il créa la feuille intitulée: *la Clef du cabinet des souverains*, qui fut supprimée par le gouvernement consulaire. Panckoucke mourut à Paris le 19 décembre 1798, laissant un fils qui a dignement soutenu la réputation paternelle. Il avait traduit, en société avec Framery, les poëmes du *Tasse* et de l'*Arioste*, et publia seul : *Traité historique et pratique des changes*, 1760, in-12; *De l'homme et de la reproduction des différents individus*, 1761, in-12; *Contreprédiction au sujet de la Nouvelle-Héloïse*, etc., dans le *Journal encyclopédique*, juin 1761, *Traduction libre de Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12; *Discours philosophique sur le beau*, 1779, in-8°; *Plan d'une encyclopédie méthodique*, etc., 1781, in-8°; *Avis d'un membre du tiers état sur la réunion des ordres*, 1789; *Observations sur l'article important de la votation par ordre*, etc., 1789, in-8°; *Discours sur le plaisir et la douleur*, 1790, in-8°; *Nouvelle grammaire raisonnée à l'usage d'une jeune personne*, 1795, in-8°; *Mémoire sur les assignats*, etc., 1795, in-8°; *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants*, etc., 1795,

in-12; divers articles dans le *Magasin encyclopédique*.

PANCKOUCKE (Charles-Louis-Fleury), imprimeur-libraire, fils du précédent, né à Paris, le 26 décembre 1780, reçut, bien qu'environné de tous les orages de la révolution, une éducation soignée, et se livra plus particulièrement à l'étude des langues anciennes. Impatient de se faire connaître, il publia très-jeune encore, sous le titre d'*Études d'un jeune homme*, un petit écrit qu'il adressa à un vieillard dont il reçut des encouragements. Ensuite il publia, sous les auspices de François de Neufchâteau, son protecteur, un opuscule sur la jurisprudence criminelle, dont le titre seul est fait pour étonner de la part d'un homme si jeune et de si peu d'expérience dans de pareilles matières. Ce volume, imprimé en 1807, était intitulé : *De l'exposition, de la prison et de la peine de mort*. François de Neufchâteau lui adressa sur cet ouvrage des éloges flatteurs. Se trouvant à l'étroit dans les bureaux du sénat, il s'associa avec les libraires Crapart et Ravier, et conçut et exécuta la grande entreprise du *Dictionnaire des sciences médicales*. Panckoucke resta seul chargé d'un fardeau d'autant plus difficile à porter, que les circonstances des derniers temps de l'empire, peu favorables au commerce, le rendirent encore plus pesant, et c'est ce dont nous devons le louer. Né au milieu du parti philosophique du 18e siècle, qui fit l'*Encyclopédie* et la révolution, il ne devait rien attendre du rétablissement de la monarchie des Boubons, et pourtant ce fut la restauration de 1814 qui détermina ses succès, et qui fit réellement sa fortune. Ce fut peu de temps après qu'il publia ses *Victoires et Conquêtes*. Tous les ministres, notamment celui des affaires étrangères, en achetèrent un grand nombre, et il en fut distribué de toutes parts. Dans le même temps Panckoucke obtint du gouvernement de la restauration, la faculté de réimprimer en petit format le grand ouvrage sur l'*Égypte*. On mit même à sa disposition les cuivres qui avaient coûté tant d'argent au gouvernement impérial, et il put faire ainsi une édition en 26 volumes in-8°, qu'il dédia au roi Louis XVIII, et qui lui valut d'immenses bénéfices. Ce fut là, on ne peut en douter, une des principales causes de sa fortune. Dès lors il put marcher par ses propres moyens et conduire avec plus de célérité ses autres entreprises. Son *Dictionnaire des sciences médicales* fut bientôt suivi d'une *Flore*, d'une *Biographie* et d'un *Journal complémentaire des sciences médicales*, enfin cette collection dépassa cent volumes. En même temps il s'occupait de travaux littéraires certainement moins lucratifs, mais propres à lui faire une grande renommée. Peu de temps après, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, en 1834, parut sa traduction de Tacite, en 7 vol. in-8° : cette œuvre fut vantée et louée par la plupart des journaux. Il fut nommé plus tard officier de la Légion d'honneur. Plusieurs sociétés savantes l'accueillirent. Nommé membre de celle des *Antiquaires d'Édimbourg*, à la suite d'un voyage qu'il fit en Écosse, avec Mme Panckoucke, il lui présenta un ouvrage intitulé : *L'île de Staffa et sa grotte basaltique, dessinées et décrites par Charles-Louis-Fleury Panckoucke*, Paris, 1831, in-fol. avec 12 planches et une carte. Le faux-titre porte : *Voyage pittoresque aux îles Hébrides*; mais cette première partie seulement a paru. Indépendamment des ouvrages que nous avons mentionnés, comme éditeur, Panckoucke en a publié un grand nombre d'autres, tels que *Nova scriptorum latinorum collectio*, 44 vol. in-8°; *Traduction des classiques étrangers*, 16 vol. in-32; les *Barreaux français et anglais*, 19 vol.; les *Annales de l'éloquence judiciaire*, les *Causes célèbres étrangères*, le *Répertoire du Théâtre-Français*, avec un nouveau commentaire; enfin la *Bibliothèque latine-française*, commencée en 1826 et terminée en 1839, en 178 volumes. Nous avons passé sous silence, dans l'énumération de ses ouvrages, plusieurs essais de poésie. Il a laissé, en outre, manuscrites, une traduction du poëme de *Héro et Léandre*, une autre des *Ténèbres* de lord Byron. Ne reculant pas même devant une œuvre immense, pour laquelle 10 années de travaux soutenus eussent à peine suffi, il osa commencer une traduction de l'*Arioste*; les huit premiers chants étaient terminés, et il s'en occupait encore lorsque la mort le frappa, après une courte et douloureuse maladie, à Fleury-sous-Meudon, le 11 juillet 1844.

PANCRAZI (Joseph-Marie), savant antiquaire, naquit au commencement du 18e siècle, à Cortone, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des théatins, et consacra ses loisirs aux recherches archéologiques. Ayant conçu le dessin de publier les médailles de Sicile, Pancrazi se rendit à Palerme dont il examina les principaux cabinets, afin de pouvoir réparer les omissions ou les erreurs des numismates. La vue des antiquités qu'on rencontre en Sicile à chaque pas lui fit changer de projet; et il mit au jour *le Antichità Siciliane spiegate*, Naples, 1751-52, 2 vol. in-fol. Burmann a cité des fragments de cet ouvrage, avec éloge, dans la préface de la *Sicilia antiqua* de d'Orville, 9-25, 32-36. Pancrazi mourut vers 1764 sans avoir pu le terminer. Il était membre de l'Académie étrusque et de la Société Colombaire de Florence.

PANDENOLFE, 4e prince de Capoue, successeur de Landolphe II, régna de 879 à 884, et eut pour successeur son frère Landenolfe. Il avait été presque continuellement en guerre, d'abord avec Guaifer, prince de Salerne, ensuite avec la république de Gaëte (882), et enfin contre les Sarrasins, qui commençaient à envahir l'Italie.

PANDOLFE Ier ou *Tête de Fer*, prince de Bénévent, Capoue, Salerne, Spolète et Camerino, succéda en 961, à Landolfe IV de Capoue, ou II de Bénévent son père. Il avait fixé sa résidence à Capoue; et c'est là qu'il accueillit, en 963, l'empereur Othon le Grand. Il étala devant lui toutes les magnificences de cette ville, où le commerce et les arts avaient conservé quelque éclat. Ses prédécesseurs, situés entre les deux empires, avaient tour à tour porté leur hommage à celui d'Orient, et à celui d'Occident. Pandolfe se déclara vassal d'Othon le Grand ; mais en retour, il obtint, en 967, que le duché de Spolète et le marquisat de Camerino fussent réunis à ses États. En 968, il perdit son frère, Landolfe V, que son père lui avait associé dans le gouvernement : à sa place il se donna pour collègue, l'aîné de ses fils, Landolfe VI. Il se trouvait alors le plus puissant et le plus indépendant des feudataires d'Italie, allié plutôt que vassal d'Othon le

Grand, et arbitre de toute l'Italie méridionale. Il voulut poursuivre ses conquêtes dans la Calabre, sur les Grecs; il lui manquait peu de chose pour avoir réuni toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples : Othon lui prêta un corps de troupes allemandes pour cette expédition, et Pandolfe Tête de Fer vint mettre le siége devant Bovino. Mais les Grecs avaient envoyé secrètement des forces considérables en Calabre; Pandolfe se vit tout à coup entouré par une armée dont il ne soupçonnait pas l'existence : après une vaillante résistance, il fut fait prisonnier par les Grecs, au mois de juin 969, et envoyé à Constantinople. Landolfe VI, son collègue et son fils, de concert avec Aloara sa femme, soutinrent, pendant sa captivité, les attaques des Grecs et celles des Napolitains; cependant la révolution, qui en 970, priva Nicéphore Phocas de la vie et du trône, rendit à la liberté Pandolfe Tête de Fer. Il revint à Bari; et il reçut bientôt d'Othon la Grand de nouvelles marques de faveur. Il se vengea ensuite des Napolitains, qui avaient profité du temps où il était prisonnier pour ravager le territoire de Capoue. En 973, son neveu, Landolfe, fils d'Atenolfe II, avait usurpé la principauté de Salerne, et en avait chassé Gisolfe Ier, le légitime souverain : Pandolfe rétablit Gisolfe dans Salerne; et celui-ci, par reconnaissance, adopta, en 974, Pandolfe II, fils puîné de Pandolfe Ier, pour être son successeur. Cet héritage s'ouvrit en 978, par la mort de Gisolfe. Pandolfe Ier le recueillit au nom de son fils; et, réunissant ainsi les trois principautés lombardes, Capoue, Salerne et Bénévent, au marquisat de Camerino et au duché de Spolète, il fut compté parmi les souverains les plus puissants de l'Italie : mais il mourut au printemps de l'année 981; et comme il partagea ses États entre ses enfants, sa vaste puissance se détruisit d'elle-même. Ludolfe VI, son fils aîné, fut prince de Bénévent et de Capoue; Pandolfe II, le second, fut prince de Salerne; et les duchés de Spolète et de Camerino furent donnés par Othon II, à Trasmondo, qui n'était pas de sa famille.

PANDOLFE II recueillit le fruit de la protection que son père avait accordée à Gisolfe II. Il fut adopté par lui; et il lui succéda, en 978, dans la principauté de Salerne, la plus riche des trois souverainetés lombardes, dans l'Italie méridionale. Mais les Salernitains n'obéirent à Pandolfe II, qu'aussi longtemps qu'ils furent tenus en respect par son père : à la mort de Pandolfe Tête de Fer, en 981, ils chassèrent leur nouveau prince, et se soumirent à Mansone, duc d'Amalfi.

PANDOLFE III, fils de Landolfe V, prince de Capoue et de Bénévent, et neveu de Pandolfe Tête de Fer, régna sur Bénévent, de 981 à 1021 : étant fils d'un cadet des princes de Capoue, il n'avait, selon notre jurisprudence actuelle, aucun droit à la succession, tant que subsistait la branche aînée. Mais aucune loi précise, et aucun usage généralement reconnu, ne réglaient encore la succession des princes souverains : Pandolfe III demandait une part dans l'héritage de ses ancêtres; et, à la mort de Pandolfe Ier, il réussit, en 981, à se rendre maître de Bénévent, séparant de nouveau cette principauté de celle de Capoue, à laquelle elle était réunie depuis un siècle. Ces partages, et les guerres qui s'ensuivirent, causèrent la ruine de toutes les principautés lombardes : celle de Bénévent finit entre les mains de Landolfe, fils de Pandolfe III, avant 1022.

PANDOLFE IV, fils et successeur de Landolfe VII, succéda, en 1007, à la principauté de Capoue, à une époque où les princes du même nom régnaient à Salerne et à Bénévent : ce qui a augmenté la confusion déjà répandue sur cette partie de l'histoire. Les Lombards, ses sujets, étaient parvenus au dernier période de leur dégénération; le luxe, la mollesse et la pusillanimité des peuples, comme la perfidie des princes, annonçaient la chute prochaine de l'État : aussi les Grecs avaient-ils fait de grandes conquêtes dans la Capitanate; et les Normands, arrivés comme pèlerins dans le midi de l'Italie, commençaient-ils à s'y rendre redoutables. Pandolfe IV, de concert avec Guaimer III, prince de Salerne, avait contracté alliance avec Melo, le plus puissant citoyen de Bari, qui voulait chasser les Grecs de l'Italie. Mais Mélo fut battu à Cannes, en 1019; la petite armée de Normands qu'il avait soldée fut détruite. Pandolfe IV, pour faire sa paix avec les Grecs, arrêta Datto, parent de Melo, qui s'était réfugié au Garigliano; et il le livra à ses ennemis, qui le firent périr par un cruel supplice. Pandolfe, en même temps, fit hommage de sa principauté à l'empereur de Constantinople, et détourna ainsi l'orage dont il était menacé. Cependant le pape Benoît VIII, alarmé des progrès des Grecs en Italie, et craignant pour la sûreté de Rome, appela de Germanie l'empereur Henri II, afin de repousser les schismatiques. Pandolfe, qui avait quitté les Latins pour les Grecs, se vit, en 1022, assiégé dans Capoue, par les Allemands; ses peuples commençaient à se soulever contre lui; et, dans la cour de l'Empereur, il était accusé de félonie pour avoir fait cause commune avec les ennemis de l'Empire. Pandolfe, dans cette extrémité, se rendit auprès de Henri II, et demanda la permission de se justifier. Tous les seigneurs allemands qui exigeaient des Italiens une obéissance qu'eux-mêmes ne voulaient point observer, condamnèrent Pandolfe à perdre la tête : Henri lui fit grâce, parce qu'il s'était livré lui-même; mais il l'envoya prisonnier en Allemagne, et donna le gouvernement de Capoue à un autre Pandolfe, comte de Trano. Cependant Henri II mourut; et Conrad le Salique, qui lui succéda, rendit, en 1025, la liberté à Pandolfe IV. Celui-ci, revenu en Campanie, obtint des secours du prince de Salerne et des Normands : il assiégea Capoue, qui lui ouvrit ses portes, en 1026; et remontant sur le trône de ses pères, il s'associa son fils sous le nom de Pandolfe V. Pandolfe IV voyait avec inquiétude son rival, le comte de Trajo, réfugié à Naples : il attaqua brusquement cette ville en 1027, et s'en rendit maître. C'était la première fois que Naples, dont les ducs relevaient de l'empire grec, se trouvait soumise à un prince lombard; mais cette ville lui fut enlevée de nouveau, en 1029, par son ancien duc. Pandolfe chercha aussi à étendre sa domination sur les terres du couvent du Mont-Cassin, qui relevaient de l'Empereur; mais les moines surent si bien intéresser Conrad à leurs souffrances, que, dans sa seconde expédition en Italie, en 1038, cet Empereur chassa Pandolfe de Capoue. Celui-ci, laissant à son fils Pandolfe V la garde de sa forteresse de Sainte-Agathe, alla demander à Constantinople des secours qui lui furent refusés.

Il vivait encore, en 1047, lorsque Pandolfe V obtint de l'empereur Henri III la restitution de sa principauté; et il finit ses jours à Capoue, en 1050.

PANDOLFE V, prince de Capoue et de Bénévent, fils et successeur de Pandolfe IV, régna de 1047 à 1060 : il avait été associé à son père dès l'année 1026; et en 1038, il avait été chargé de la garde de ses forteresses, tandis que l'empereur Conrad avait donné la ville de Capoue à Guaimer IV, prince de Salerne. Pandolfe V trouva moyen, en 1047, d'intéresser à son sort Henri III, lorsque cet Empereur visita le midi de l'Italie : il recouvra, par son autorité, la principauté de Capoue, en donnant à Guaimer IV un dédommagement pécuniaire. Son père Pandolfe IV étant mort en 1050, il prit pour collègue dans la principauté son fils Landolfe VIII. Cependant les Normands faisaient chaque jour des conquêtes sur les princes lombards; et ceux-ci, qui ne savaient pas se défendre eux-mêmes, perdaient leur ancienne indépendance, en recourant à la protection de l'Empereur. Henri III fit si peu de cas de leurs droits, que, pour recouvrer l'évêché de Bamberg cédé au saint-siége par un de ses prédécesseurs, il donna en échange, en 1052, la ville de Bénévent, au pape Leon IX, en l'ôtant aux princes de Capoue. C'est sur cette donation que sont fondés les droits des papes à la principauté de Bénévent. Le pape Nicolas II crut à son tour pouvoir disposer des États des princes lombards; et, en 1059, il donna Capoue à Richard, comte d'Avene, un des conquérants normands les plus dévoués au saint-siége. Pandolfe acheta cependant un repit, par une somme d'argent, qu'il paya au Normand. Il mourut peu de temps après; et son fils Landolfe VIII lui succéda.

PANDOLFINI (Ange), économiste italien fort estimé, qui cependant a été jusqu'ici oublié non-seulement dans toutes les *Biographies*, mais même par Tiraboschi et par Ginguené, dans leurs *Histoires littéraires*, naquit en 1360, à Florence, d'un négociant qui avait amassé à Naples une fortune considérable. Il entra de bonne heure dans les emplois publics, fit partie de la seigneurie de Florence en 1397 et 1408, et fut chargé de missions importantes auprès du pape Martin V, de l'empereur Sigismond et du roi Ladislas. Il obtint de ce dernier, en 1411, la cession du territoire de Cortone, comme indemnité des pertes que les marchands florentins avaient éprouvées à Naples. Revenu dans sa patrie, Pandolfini fut élu trois fois gonfalonier, en 1414, 1420 et 1431. Il mourut en 1446. On a de lui un *Traité du gouvernement de la famille*, aussi remarquable par la pureté du style que par la sagesse et quelquefois par l'originalité des pensées.

PANEL (Alexandre-Xavier), savant jésuite, né en 1699 à Nozeroi (Franche-Comté), professa d'abord les humanités et la rhétorique dans divers colléges de son ordre, puis fut appelé en 1738 en Espagne, où il obtint le double emploi de précepteur des infants et de garde du cabinet du roi, places auxquelles fut joint ensuite le titre de professeur de rhétorique au collége royal de Madrid. Le P. Panel mourut dans cette ville en 1777, après s'être fait une réputation qui aurait été plus durable s'il eût su diriger, au moyen de plus de critique, la vive pénétration dont il était doué. Parmi ses écrits, qui presque tous roulent sur des points d'histoire et de numismatique, nous citerons : *De cistophoris seu nummis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4°; figures; *Explication d'une médaille d'Auguste, frappée à Lyon*, dans les *Mémoires de Trévoux* (juin 1738, page 1265); *Remarque sur les premiers vers du premier livre de Macchabées*, Lyon, 1739, in-4°; *De nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4°; *De coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Augustum*, etc., *exhibente*, Zurich, 1748, in-4°; figures.

PANET (Bernard-Claude), évêque de Québec, né en 1753 au Canada, de parents français, était destiné au barreau; mais il obtint la permission d'entrer au séminaire de Québec, où il reçut l'ordre de la prêtrise en 1778. Chargé de professer la philosophie au collége, il y compta parmi ses disciples. M. Plessis, qui depuis fut son prédécesseur sur le siége de Québec. Ses supérieurs le chargèrent des paroisses de Batiscan, Champlain et Sainte-Geneviève; mais au bout de quelques mois ils le placèrent à la Rivière-Ouelle, où il résida près de 45 ans. C'est par ses soins que furent fondés un couvent de sœurs de la congrégation et une école qu'il a pu voir richement dotée. En 1806, nommé coadjuteur de Québec, il remplaça Plessis sur ce siége en 1825. C'est avec peine que Panet quitta la Rivière-Ouelle, où sa piété, sa charité et sa douceur l'avaient fait aimer. Il ne fut pas moins chéri dans la ville épiscopale, qu'il dota de plusieurs établissements de bienfaisance. Au mois d'octobre 1832, le dépérissement de ses forces lui fit sentir la nécessité de résigner ses fonctions. Il remit le gouvernement du diocèse à son coadjuteur, et se retira à l'Hôtel-Dieu de Québec, où il mourut en 1833.

PANETTI (Domenico), peintre, naquit à Ferrare en 1460. On ignore dans quelle école il reçut les principes de son art; mais ses premiers ouvrages n'annonçaient qu'un artiste médiocre. Néanmoins il fut le premier maître du Garofalo. Ce dernier peintre, ayant trouvé dans Raphaël un guide qui l'initia dans tous les secrets de son art, revint à Ferrare, enrichi de toutes les connaissances que l'on pouvait acquérir à une semblable école. Il retrouva son ancien maître, qui devint à son tour son disciple. Panetti profita tellement des leçons du Garofalo, que ses dernières productions l'égalent aux meilleurs artistes du 15e siècle, entre autres son tableau de *saint André*, qui orne l'église des Augustins. Domenico Panetti mourut à Ferrare, vers l'an 1530.

PANIERI (Ferdinand), théologien italien, né le 24 novembre 1759 à Pistoie, fut ordonné prêtre par l'évêque de cette ville, Scipion Ricci, qui le nomma bientôt professeur de dogme dans son séminaire. On sait que ce prélat avait adopté les doctrines jansénistes et les innovations introduites dans la discipline ecclésiastique par l'empereur Joseph II, et que favorisait aussi son frère Léopold, alors grand-duc de Toscane. Panieri se laissa entraîner dans ce système. Il se rétracta plus tard complétement, entre les mains de Falchi. Rentré alors dans le giron de l'Église, il devint directeur des conférences ecclésiastiques du diocèse et chanoine de la cathédrale. Il mourut le 27 janvier 1822. On a de lui : *Examen pratique et instructif sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*, Pistoie,

1808-1813, 4 vol.; *Exposition des lois de Dieu et de l'Église sur l'usure*, 1813; *Catalogue des saints de Pistoie*, 1818, 2 vol.

PANIGALORA (François), prédicateur célèbre, né en 1548 à Milan, eut une jeunesse dissipée; mais changeant de conduite après la mort de son père, dont il n'avait pu recueillir les derniers embrassements, il prit l'habit chez les cordeliers de Florence (1567), et devint bientôt l'exemple de ses confrères. Ses premiers succès dans la chaire furent brillants. Appelé en 1571 à Rome pour prêcher devant le chapitre général de l'ordre, il se rendit ensuite à Paris sur l'invitation de Pie V, pour y suivre des cours de théologie, et ne retourna qu'au bout de 13 ans en Italie, dont toutes les villes se disputèrent l'honneur de le posséder. Suffragant de l'évêque de Ferrare en 1586, il fut dépouillé de cette dignité comme prévenu d'entretenir, avec le cardinal de Médicis, une correspondance suspecte; mais il n'en fut pas moins accueilli avec distinction à Rome, et nommé peu après évêque d'Asti. Sixte-Quint l'ayant envoyé en France avec le cardinal Cajetan, pour appuyer le parti de la Ligue, il se montra l'un des plus ardents adversaires de Henri IV; mais après l'entrée de ce prince dans la capitale, il se hâta de revenir dans son diocèse, où il mourut en 1594. Les *sermons* de Panigalora, aujourd'hui justement oubliés, furent imprimés à Rome en 1596, in-4°. Parmi ses autres ouvrages, le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire: *il Predicatore, ossia parafrasi e commento intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Falerro*, Venise, 1609, in-4°, plusieurs fois réimprimé.

PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'État russe, né en 1718 de la famille des Pagnini, de Lucques, était fils d'un des généraux du czar Pierre Ier. Il fut successivement chambellan et grand écuyer de l'impératrice Élisabeth, remplit diverses missions diplomatiques, et devint gouverneur du grand-duc Paul, puis ministre de Catherine II. Ce fut au prix d'une soumission sans bornes aux volontés de sa souveraine qu'il obtint cette faveur; il la justifia du moins, à défaut de génie, par son application aux affaires et par des vues utiles: il mourut en 1783. On a: *Précis historique de la vie du comte de Panin*, 1784, in-4°.

PANIN (le général Pierre), frère du précédent, se signala dans la guerre contre les Turcs, notamment à Bender, puis dans l'expédition contre le chef de la révolte Pougatchef, dont il triompha. Courtisan moins habile que son frère, il osait murmurer hautement contre l'ingratitude de Catherine à son égard; mais cette princesse lui prouva qu'elle n'avait point oublié ses services, puisqu'elle ne songea jamais à réprimer ses murmures.

PANIS, conventionnel, né dans le Périgord, était en 1787, un des membres les moins connus du barreau de Paris. Devenu le beau-frère du brasseur Santerre, qui exerçait déjà une grande influence sur la population des faubourgs, avant d'être nommé commandant général de la garde nationale, Panis figura dans les rassemblements qui se portèrent au château des Tuileries dans la matinée du 10 août; dans la nuit du 11 au 12, il s'installa à l'hôtel de ville, et devint un des membres de cette commune monstrueuse qui, usurpant tous les pouvoirs, se constitua de sa propre autorité. La nouvelle municipalité choisit dans son sein une commission composée des démagogues les plus violents, et à laquelle elle donna le nom de *Comité du salut public*. Panis en fit partie et signa en cette qualité l'épouvantable circulaire envoyée dans tous les départements pour rendre compte des massacres des 2 et 3 septembre, et pour engager les autres communes à imiter l'exemple donné par celle de Paris. Au lieu de l'effet que les signataires s'étaient promis, un cri presque général d'indignation et d'horreur s'éleva dans la France contre les provocateurs de cette Saint-Barthélemi politique. La Terreur, qui laissa le champ libre à quelques démagogues forcenés, contribua puissamment à l'élection de Panis, qui fut nommé député à la Convention. Il se fit peu remarquer à la tribune, et ne prit guère la parole que pour repousser les vives sorties des membres de la députation de la Gironde, qui ne cessaient d'attaquer les égorgeurs de septembre et de demander leur mise en jugement. Dans le procès du roi, Panis vota pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Il devint ensuite, pendant quelque temps, membre du comité de sûreté générale, et parut dévoué à la faction de Robespierre, jusqu'à l'époque où ce dernier demanda la tête de Danton. Panis osa même l'interpeller en le sommant de déclarer s'il l'avait aussi porté sur la liste des proscrits, et prit une part active aux événements des 9 et 10 thermidor (27 et 28 juillet 1794). Dans la journée du 1er prairial an III (20 mai 1795), il tenta de défendre les chefs des insurgés, dont la Convention venait d'ordonner la mise en accusation; mais il ne put parvenir à se faire écouter, et le 7 (27 mai), ayant voulu parler pour la défense de son ami, le député Laignelot, Panis fut lui-même décrété d'arrestation; on lui reprocha son adhésion aux massacres de septembre: il protesta vainement de la pureté de ses intentions, vanta son humanité et ses vertus, invoqua Dieu, et parla quelque temps comme un homme en délire. Un de ses collègues, Auguis, dont il implora le témoignage, et qu'il appela son ami, s'écria: « Point d'amitié avec le colporteur de la mort. » Arrêté à la sortie de la séance, Panis ne recouvra sa liberté que par l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Il fut employé depuis dans l'administration des hospices de Paris. Resté pauvre, on ne l'a du moins jamais accusé de s'être approprié les dépouilles des proscrits. Il a même rendu quelques services individuels, et n'était point inexorable envers les infortunés qui s'adressaient directement à lui. On l'a souvent entendu déplorer le malheur de s'être laissé entraîner à jouer un rôle en 1792. Panis s'était depuis longtemps retiré de la scène politique. En 1816, atteint par la loi contre les régicides, il se retira en Italie, où il vécut d'une pension que lui faisaient ses enfants. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France, et il mourut à Marly-le-Roi en 1833.

PANNARTZ (Arnold), imprimeur, sortit de l'atelier de Guttemberg à Mayence pour porter l'imprimerie en Italie au commencement du pontificat de Paul II. S'étant établi avec Conrad Swenheym dans le monastère de Sublac, ils imprimèrent le *Donat* sans date, le *Lactance* de 1465, et la *Cité de Dieu* de 1467. Appelé à Rome par François de Maximis, il y publia, en 1467, les

Épîtres familières de Cicéron, l'année suivante les *Lettres* de saint Jérôme, 2 vol. in-fol., et la première édition du *Speculum vitæ humanæ*. Il mourut de la peste en 1476.

PANNEELS (Guillaume), graveur, né à Anvers en 1600, fut élève de Rubens, et travailla d'après son maître. Ses principales estampes sont : *Esther devant Assuérus; la Nativité; l'Adoration des Mages; la Madeleine chez le pharisien;* deux tableaux de *sainte famille; le Portrait de Rubens,* etc.

PANNINI (Jean-Paul), habile paysagiste, né à Plaisance en 1691, vint à Rome, où il fréquenta l'école de Benoît Luti, et mourut en 1764. On voit à Rome, dans la *Villa Patrizi,* quelques-uns de ses ouvrages : le Musée de Paris en possède quatre, dont un, représentant des *Ruines d'architecture d'ordre dorique,* passe pour l'un de ses plus beaux ouvrages, après ses *Vendeurs du temple.*—Son fils François PANNINI se distingua dans le même genre de peinture. Le Musée de Paris possède de lui 16 dessins lavés à l'aquarelle : on en peut voir le détail dans la *Notice des dessins exposés au Louvre, dans la galerie d'Apollon.*

PANOENUS, peintre grec, frère de Phidias, fut employé comme lui à orner et embellir le temple de Jupiter Olympien, où il peignit divers sujets de la mythologie. Il fit dans Athènes le tableau de la bataille de Marathon, et représenta en Élide, sur le bouclier d'une Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones.

PANORMITA (Antoine BECCADELLI, plus connu sous le nom de), l'un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, était né, en 1394, à Palerme, d'une ancienne et noble famille originaire de Bologne. Il fit ses premières études dans sa patrie avec beaucoup de succès, et fut envoyé, vers 1420, à Bologne, où il acheva son cours de droit. Ses études terminées, il s'attacha au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui lui donna un logement dans son palais, et lui assigna un traitement de 800 écus d'or. Selon Paul Jove, Panormita était chargé de donner à ce prince, des leçons d'histoire. Il fut nommé peu après, professeur de belles-lettres à l'université de Pavie : mais on ignore l'époque precise à laquelle il prit possession de cette chaire; et il paraît qu'il continua de faire son séjour habituel à la cour de Milan. En 1432, l'empereur Sigismond lui décerna la couronne poétique; et ce fut à Parme qu'il l'alla recevoir des mains de ce prince. Alphonse, roi d'Aragon, prisonnier à Milan, connut Panormita; et, ayant recouvré sa liberté, il l'engagea, en 1435, à l'accompagner à Naples, où il le retint par ses bienfaits. Chargé de différentes ambassades à Gênes et à Venise, envoyé près de l'empereur Frédéric III et de quelques autres souverains, il s'acquitta toujours des missions qui lui étaient confiées, de manière à mériter de plus en plus la faveur d'Alphonse, qui le combla de richesses et de dignités. Après la mort d'Alphonse, Panormita continua de remplir les fonctions de secrétaire et de conseiller de Ferdinand, fils et successeur de ce prince. Il mourut des suites d'une rétention d'urine, à Naples, le 6 janvier 1471. On a de Panormita : *Epistolæ familiares ac Campanæ* (Naples, Reusinger), sans date, petit in-fol.; *de Dictis et factis regis Alfonsi libri quatuor,* Pise, 1485, in-4°; *Alphonsi regis triumphus.* C'est la description de l'entrée magnifique de ce prince à Naples, en 1443, etc.

PANSA (Caius Vibius), consul romain, avait servi dans la guerre des Gaules, sous les ordres de César, et l'aida ensuite à usurper l'autorité souveraine. Étant tribun, il s'opposa, avec quelques-uns de ses collègues, aux règlements proposés par le sénat pour déjouer les projets de l'ambitieux général; et quand César eut été créé dictateur perpétuel, il lui conseilla de s'entourer d'une garde fidèle, et de se méfier de la facilité avec laquelle il permettait qu'on l'approchât. Pansa fut élu consul avec Hirtius, pour l'année qui suivit la mort du dictateur (711 de Rome, 43 avant J. C.) Tous les deux chérissaient sa mémoire; mais, redoutant les suites de la guerre civile, ils se réunirent au sénat pour jeter un voile sur le passé, et engager Antoine à cesser de poursuivre Brutus dans son gouvernement. Serv. Sulpicius, l'un des députés envoyés à Antoine par le sénat, étant mort pendant sa mission, Pansa proposa d'ériger une statue à sa mémoire; et cet avis fut adopté, après un discours éloquent de Cicéron, qui jugea bien que les honneurs décernés à Sulpicius seraient une tache éternelle pour Antoine. Le refus d'Antoine de déférer à l'invitation du sénat et des consuls, ayant motivé la guerre, Pansa resta à Rome, où il organisa quatre nouvelles légions, qu'il conduisit à son collègue. L'approche de ce renfort mit les deux partis en mouvement. Antoine s'avança avec une partie de ses troupes près du *Forum Gallorum* (Castel Franco) pour s'opposer à son passage; et, de son côté, Hirtius détacha quelques légions pour assurer la marche de son collègue. Les soldats qui composaient les deux armées, étaient si animés, que, dès qu'ils furent en présence, ils se précipitèrent les uns sur les autres avec un tel acharnement, que Pansa fut obligé de prendre part à l'action : il reçut, dans la mêlée, deux blessures, et se fit transporter à Bologne, où il mourut quelques jours après.

PANSA (Mutio), philosophe, poëte et bibliographe, naquit vers 1560 à Penara, dans l'Abruzze ultérieure. Après avoir achevé ses études, il vint à Rome où il vécut plusieurs années dans la société des savants. Il eut, en 1588, l'honneur d'offrir au pape Sixte-Quint un volume de vers qu'il avait composés à la louange de ce pontife. C'est à la même époque qu'il fut admis à l'académie des *Aggirati,* sous le nom de *Constante.* Ayant embrassé la profession de médecin, il s'établit à Chieti, et partagea dès lors son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il devait être à Rome en 1622, puisqu'il y fit imprimer, cette année, des *Hymnes* pour la canonisation de saint Ignace, de saint François-Xavier, de saint Philippe Néri et de sainte Thérèse. Il est assez probable que son zèle et ses talents finirent par le faire employer par la cour pontificale et qu'il mourut à Rome; mais, à cet égard, on est réduit à des conjectures.

PANSERON (Pierre), architecte, né dans la Brie aux environs de Provins, fut envoyé à Paris où il suivit les leçons de J. F. Blondel. Plus tard, il devint professeur de dessin à l'école militaire, et le prince de Conti le nomma inspecteur de ses bâtiments. Panseron mourut vers la fin du 18e siècle. La pratique et l'enseignement de l'architecture ne l'empêchèrent pas de publier sur la

théorie de cet art de bons ouvrages, accompagnés d'un grand nombre de planches qu'il avait gravées lui-même. Outre plusieurs projets d'arcs de triomphe, on citera : *Éléments d'architecture*, Paris, 1772, in-4°, figures; *Nouveaux éléments d'architecture*, Paris, 1775-1780, 3 vol. in-8°, figures; *Recueil de jardins français; Recueils de jardins anglais et chinois*, Paris, 1783, in 4°, etc.

PANTAGATHUS (Octavio BACATO, plus connu sous le nom de), religieux servite, né à Brescia en 1494, mort à Rome en 1567, se distingua par une vaste érudition, et fut regardé de son temps comme un oracle en littérature. Il n'a fait imprimer par modestie aucun ouvrage. Parmi les traités qu'il avait composés, on en remarque un intitulé : *Notitia rerum romanarum*, et une *Histoire ecclésiastique*. Sa *Vie* a été publiée par J. B. Rufus, Rome, 1657, in-8°.

PANTALÉON (St.), natif de Nicomédie, souffrit le martyre vers 305, sous l'empire de Galère. — Un autre PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le 13e siècle, est auteur d'un *traité* contre les erreurs des Grecs, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

PANTALÉON (Henri), historien, né à Bâle en 1522, occupa avec distinction plusieurs chaires de littérature et de médecine dans sa patrie, où il était revenu après quelques voyages en Italie et en France, et où il mourut en 1595. Outre un certain nombre d'*Opuscules*, en vers latins, de *Notes*, de *Préfaces* et de *Traductions*, on a de lui : *Prosopographia heroum et illustrium virorum totius Germaniæ*, 1566, 3 vol. in-fol.; *Diarium historicum*, 1572, in-fol.; *Militaris ordinis johannitarum rhodiorumque, aut melitensium equitum historia nova*, 1581, in-fol., figures, rare, etc.

PANTALEONE, né à Confienza dans le Vercellèse, professeur en médecine à Verceil, premier médecin du duc de Savoie, vers la fin du 15e siècle, se fit une brillante réputation en Piémont et en France, où il était fort recherché. Il avait beaucoup voyagé : il avait aussi accompagné le duc de Savoie à Paris, où il demeura 13 mois; et il s'établit dans la Touraine, suivant Symph. Champier. Pantaleone composa divers ouvrages dont on connait particulièrement les deux suivants : *Summa lacticiniorum*; écrit très-curieux et très-rare ; *Pilullarium*. On les a imprimés ensemble à Pavie et à Lyon.

PANTÈNE (St.), né en Sicile de parents païens, renonça à l'étude des sciences profanes après avoir embrassé la foi chrétienne, et vint se fixer à Alexandrie, y fut placé, vers l'an 179, à la tête de la célèbre école qu'avaient fondée les disciples de saint Marc. Institué apôtre des nations orientales par le patriarche Démétrius, il passa dans les Indes, y séjourna plusieurs années, et revint à Alexandrie, où il remplissait encore en 216 les fonctions de catéchiste sous saint Clément. Ce Père, dans ses *Commentaires*, parle avec beaucoup de vénération de Pantène, dont l'Église honore la mémoire le 7 juillet.

PANVINIO (Onuphre), antiquaire, né en 1529 à Vérone, prit l'habit des ermites de Saint-Augustin, enseigna la théologie à Florence (en 1554), parcourut ensuite l'Italie pour recueillir des inscriptions et autres monuments d'antiquité, fut attaché à la bibliothèque du Vatican sous le pape Marcel II, accompagna le cardinal Alexandre Farnèse en Sicile, et mourut à Palerme en 1568. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Epitome pontificum romanorum usque ad Paulum IV*, 2e édition, 1567, in-4°; *Fasti et triumphi Romanorum, à Romulo usque ad Carolum V*, 1557; *De sybillis et carminibus sybillinis*, 1567, in-8° ; *De triumpho commentarius*, 1573, in-fol.; *De ritu sepeliendi mortuos*, etc., 1572, in-8°; *De republicâ romanâ libri III*, 1581, in-8°; *Amplissimi ornatissimique triumphi, ex antiq. lapidum, nummorum monumentis... descriptio*, 1618, in-fol. oblong, figures, très-rare, etc., etc.

PANYASIS, poëte d'Halycarnasse, avait composé un poëme sur les 12 travaux d'Hercule, fort vanté par les anciens, mais dont il ne nous est rien parvenu.

PANZACHIA (Marie-Hélène), peintre, née à Bologne en 1688, avait un talent remarquable pour le paysage. Elle a traité avec succès quelques objets d'histoire.

PANZANI (Grégoire), ecclésiastique italien, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. Ce pape l'envoya en Angleterre, en 1634, pour y concilier quelques différends qui s'étaient élevés entre les catholiques. Panzani écrivit des Mémoires concernant sa mission. Ils n'avaient point été imprimés : il en existait seulement quelques extraits que Dodd, historien anglais, avait publiés. Joseph Berington, prêtre catholique anglais, les traduisit de l'italien en anglais, et les fit imprimer sous ce titre : *The memoirs of Gregorio Panzani, giving an account of his mission in England in the years* 1634-1636; Birmingham, 1794, in-4°. Berington y blâme la conduite de la cour de Rome, à l'égard de l'Église catholique d'Angleterre.

PANZER (George-Wolfgang-François), ministre du saint Évangile et bibliographe, né à Sulzbach le 16 mai 1729, mort à Nuremberg le 9 juillet 1805, s'est fait connaître surtout par ses *Annales typographici, ab artis inventæ origine ad annum MD*, etc., 1793-1803, 11 vol. in-4°. On a eu outre de lui : *Description des plus anciennes bibles allemandes*, 1777, in-4°; *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg*, 1779, in-4°; *Annales de l'ancienne littérature allemande*, 1788, grand in-4°. On trouve une *Notice* détaillée sur Panzer en tête du premier volume du *Catalogue* de sa bibliothèque, en latin, 1806-1807, 3 vol. in-8°.

PAOLI (Dom Sébastien), littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques en 1684, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, parvint aux premières dignités de son ordre, et mourut en 1751, membre de plusieurs académies. Il a publié dans les journaux d'Italie beaucoup de *Dissertations*, dont plusieurs ont été réimprimées depuis séparément, entre autres : *Della poesia de' SS. Padri greci e latini*, Naples, 1714, in-8° ; *Dissertatio de nummo aureo Valentis imperatoris*, Lucques, 1722, in-4°, etc. On lui doit en outre *Codice diplomatico del ordine Gerosolimitano oggi di Malta*, 1733-38, 2 vol. in-fol. Cette collection est très-recherchée. Le P. Paciaudi a publié : *De rebus Sebast. Paulli, congregat. matris Dei, comment. epistol.*, etc., Naples, 1751.

PAOLI (Paul-Antoine), célèbre antiquaire, neveu

du précédent, naquit vers 1720 à Lucques. Après avoir achevé ses cours de philosophie et d'humanités, il entra dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, dont son oncle était un des supérieurs ; et, d'après ses conseils, il se livra tout entier à l'étude de l'antiquité. Le désir d'accroître ses connaissances le conduisit à Naples, où il s'arrêta plusieurs années pour examiner les précieux monuments tirés des fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Dans un voyage qu'il fit à Madrid, il se lia de l'amitié la plus étroite avec le comte Galoza, grand maître de l'artillerie napolitaine. Le comte, zélé pour la gloire de son pays, avait le projet de publier les antiquités de Pestum, et, dans ce but, n'épargnait ni soins, ni dépenses. Il s'associa le P. Paoli, dont il avait apprécié le mérite; et la mort du comte, arrivée en 1780, le laissa seul chargé de terminer ce travail important. Les talents de Paoli l'avaient déjà fait appeler à Rome par le pape Pie VI, qui le nomma président de l'académie ecclésiastique, chargée de l'éducation de la jeune noblesse. On ignore la date de la mort de ce savant antiquaire; et ce n'est que par conjecture qu'on croit pouvoir la placer en 1790. On a de lui : *Antiquitatum Puteolis, Cumis, Baiis existentium reliquiæ* (1768), in-fol., atlas; *Della religione de gentili per riguardo ad alcuni animali e specialemente a topi*, Naples, 1771, in-4°, dissertation très-curieuse sur le culte des rats et des souris, etc.

PAOLI (Hyacinthe), général corse, d'une famille plébéienne, ne dut son élévation qu'à la supériorité de ses lumières, et la justifia par son intrépidité dans l'insurrection de la Corse contre les Génois en 1734. Chargé du commandement avec Giafferi et Ceccaldi, et réduit à une lutte trop inégale, il pensa à adoucir le joug dont il devenait impossible d'affranchir sa patrie, et, de concert avec ses collègues, il en proposa sans succès la domination aux cours de Rome et de Madrid. Ils placèrent alors leur pays sous la protection de *l'Immaculée Conception*. Cependant l'enthousiasme public s'y affaiblissait de plus en plus ; l'arrivée du baron de Neuhof sembla le relever un moment. Paoli et ses collègues déposèrent dans ses mains le pouvoir suprême; mais la fortune trahit les espérances de l'aventureux baron, et des négociations entamées entre la France et l'Allemagne allaient replacer la Corse sous le joug détesté des Génois. Alors Paoli fit parvenir à Louis XV un manifeste qu'il avait rédigé au nom de ses concitoyens, et dans lequel il peignait leur triste situation avec un sentiment vrai. Cette ressource désespérée ne fut pas moins vaine que les derniers efforts du patriote général, qui du moins, avant de céder à la fortune de Maillebois (1730), s'honora par un trait d'humanité qui lui mérita l'estime de ses ennemis : il parvint à sauver la vie à six compagnies françaises qu'allaient égorger les Corses, entre les mains de qui elles étaient tombées. Réfugié à Naples avec sa famille, après la conquête de sa patrie, il y fut mis à la tête d'un régiment, et mourut vers 1733, lors des premiers succès de son fils, dont l'article suit.

PAOLI (Pascal), fils du précédent, né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fut élevé sous ses yeux, à Naples, dans la haine du nom génois. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre en Corse son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé l'un des magistrats suprêmes de l'île. Ce fut vers le jeune Pascal que se tournèrent bientôt tous les regards. En 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore. Pascal dut son salut aux prompts secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès lors il fit oublier ses revers par des victoires dont il sut profiter. Non content de triompher sur terre, il créa une petite marine qui fit beaucoup de mal au commerce de Gênes. Les anciens maîtres de la Corse en étant venus à faire des propositions de paix, il fit décréter, en 1761, que la nation ne se prêterait à aucun accommodement, à moins que son territoire ne fût évacué et son indépendance reconnue. Il poursuivait en même temps ses succès contre tous les ennemis du nouveau gouvernement, tant étrangers que nationaux, et commençait l'époque la plus brillante de sa vie. Les places maritimes restant seules aux Génois, et tout l'intérieur de l'île étant reconquis sur eux, Paoli crut devoir saisir le beau rôle de législateur. L'établissement de tribunaux permanents, l'uniformité introduite dans les poids et les mesures, une nouvelle monnaie mise en circulation, des soins donnés au maintien de la paix intérieure, l'agriculture ranimée, les bienfaits de l'instruction offerts aux jeunes Corses dans l'université nouvelle de Corté, enfin les priviléges de la juridiction ecclésiastique, sinon détruits, du moins combattus avec courage, tels furent les actes qui recommandèrent le nom de Paoli à l'admiration de l'Europe. J. J. Rousseau, invité par lui à venir se fixer dans son île, céda à ces instances faites au nom d'une nation qu'il estimait; des circonstances indépendantes de la volonté du philosophe purent seules l'empêcher d'aller travailler, sous les auspices du guerrier libérateur, à la législature de cette république naissante. Cependant des troupes françaises commandées par le comte de Marbeuf, débarquèrent en Corse. Paoli, alarmé d'abord, se laissa rassurer par les démonstrations de neutralité du ministre de France, le duc de Choiseul, et se crut même assez en sûreté pour aller enlever Capraïa aux Génois (1767). Mais enfin ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions sur la Corse. Paoli protesta contre ce traité, et résolut d'en empêcher l'exécution par la force des armes. Après quelques avantages obtenus sur le marquis de Chauvelin, il fut complétement défait par le comte de Vaux, qui avait remplacé dans le commandement le présomptueux marquis. L'Angleterre fut l'asile du défenseur de la Corse jusqu'en 1789, époque où l'assemblée constituante fit cesser son exil. Accouru de Londres à Paris, il y reçut l'accueil le plus flatteur, et fut nommé par le roi Louis XVI lieutenant général commandant en Corse. Investi de la confiance de ses concitoyens, il seconda sincèrement les vues de l'assemblée constituante; mais les maux de la révolution qui s'étendirent jusqu'en Corse, et d'autres motifs légitimes le détachèrent insensiblement de la métropole. Accusé de trahison à la tribune de la Convention, il rompit

alors tous les liens qui l'attachaient à la France; il fut élu par les mécontents généralissime et président d'une consulte formée à Corte (1793). Mis dans le même temps hors la loi par la Convention, il offrit la Corse au roi d'Angleterre, qui ne dédaigna point cet hommage, mais qui fut assez peu reconnaissant pour donner la vice-royauté, et même la présidence du parlement du nouveau royaume, à d'autres qu'à Paoli. Ce grand citoyen étouffa son ressentiment, et fit tout pour engager ses compatriotes à rester fidèles au roi George, persuadé que cette alliance était leur seul moyen de salut. Il se rendit toutefois à Londres en 1796, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit pas attention. Il passa ses derniers jours sur cette terre étrangère, désespéré de voir son pays au pouvoir de la France, et la France gouvernée par un homme qu'il avait protégé, et qui n'avait pu rester son ami. Il mourut dans un village près de Londres en 1807. L'ouvrage de Pompéi : *De l'état de la Corse*, Paris, 1821, in-8°, contient des renseignements exacts et curieux sur Paoli.

PAOLI (CLÉMENT), frère aîné du précédent, fut, comme lui, destiné à prendre part à l'insurrection de sa patrie contre les Génois. Né à la Stretta de Morosaglia, canton de Rostino, arrondissement de Corte, dans l'année 1715, il était encore bien jeune lorsque, à l'exemple de son illustre père Hyacinthe, il dut abandonner la maison de ses ancêtres pour affronter les dangers et les fatigues de la guerre civile. C'est de cette époque qu'il commença à se rendre digne de l'admiration de ses compatriotes, par son courage, sa prudence et sa modestie. Après la mort du général Gaffori, un vénérable ecclésiastique très-influent, proposa à Clément Paoli le commandement suprême de la nation. Mais, bien plus touché du sort et des malheurs de sa patrie, qu'avide d'honneurs et de dignités, il répondit : « Donnez-moi un fusil pour défendre la liberté de mon pays, et cherchez un chef plus digne et plus habile que moi pour la gouverner. » C'est Clément, et non le père du général Cervoni, comme on l'a avancé par erreur, qui sauva les jours de Pascal Paoli au couvent de Bossi, lorsque ce général, assailli par une bande armée très-nombreuse, fut au moment de tomber entre les mains de son ennemi, Marius-Emmanuel Matra ; et c'est à lui qu'il faut également attribuer la gloire de presque tous les faits d'armes qui ont illustré la nation corse depuis 1755 jusqu'à 1793. Clément Paoli fut l'un des hommes les plus braves et les plus religieux de son temps. Pendant tout le cours de sa vie, il n'a cessé d'être le premier et le plus ardent admirateur des vertus de son frère ; et l'on peut dire qu'il fut l'exécuteur des généreux projets conçus par cet illustre citoyen. Expulsé à deux reprises de la Corse, il mourut, presque octogénaire, dans l'exil, loin de sa patrie pour laquelle cette famille, aujourd'hui éteinte, a versé le plus pur de son sang.

PAOLI-CHAGNY (le comte DE), né en Bourgogne, vers 1750, d'une famille noble, mais peu riche, se montra, dès le commencement de la révolution, fort opposé à ses principes, et fut forcé d'émigrer. Il se rendit d'abord en Angleterre, puis en Allemagne, et s'établit à Hambourg, où il se livra à la composition de divers pamphlets politiques dirigés principalement contre Napoléon, et payés par le ministère anglais, qui lui fit longtemps une pension d'environ 6,000 francs. Cette pension fixée par Guillaume Pitt, fut supprimée par Fox, puis restituée aussitôt après la mort de celui-ci. Le comte de Paoli, qui avait d'abord paru fort attaché à la cause des Bourbons, par une bizarrerie que nous ne pouvons comprendre, écrivit contre eux lorsqu'ils furent rétablis sur le trône, et fut obligé, pour ce motif, de cesser son journal. Il reçut même, des magistrats, l'ordre de quitter la ville de Hambourg, qui ne fut révoqué que sur la promesse que fit Paoli-Chagny de garder le silence. Il mourut dans cette ville en 1830. Ses ouvrages imprimés sont : *Histoire de la politique des puissances depuis le commencement de la révolution jusqu'au congrès de Vienne*, Hambourg et Paris, 1817, 4 vol. in-8°; *Projet d'une organisation politique pour l'Europe, ayant pour objet de procurer aux souverains et aux peuples une paix générale et perpétuelle*, Hambourg, 1818, in-8°; *le Faux ami de cour*, comédie en 3 actes et en vers, Paris, 1818, in-8°; *la Napoléonade*, etc.

PAOLILLO, peintre, élève de Sabbattini, a peint à Naples, sa ville natale, un *saint Jean* et un *Tableau de la Vierge*, qui lui ont fait beaucoup de réputation.

PAOLINI (PIETRO), peintre, naquit à Lucques au commencement du 17ᵉ siècle. La plupart des historiens prétendent qu'il fut élève de l'école de Rome, quoique tout décèle dans ses tableaux l'imitation des Vénitiens. Après avoir fait des études solides, il revint dans sa patrie, où il exerça longtemps la peinture et où il ouvrit une école, de laquelle sortit, à ce qu'on prétend, Pietro Testa. Pendant son séjour à Rome, il fréquenta l'atelier d'Angelo Caroselo, l'un des plus habiles émules du Caravage. Ses tableaux d'appartement, ses *Conversations*, ses *Fêtes villageoises*, dont il existe un assez grand nombre à Lucques, brillent par des qualités presque aussi éminentes. On cite particulièrement ses deux tableaux, où il a représenté l'*Assassinat de Walstein*. Paolini parvint à une grande vieillesse et mourut dans sa patrie en 1682.

PAOLINI (PIO), peintre, né à Udine, florissait en 1678, époque à laquelle il fut admis à l'Académie de Rome. Il étudia dans cette ville sous la direction de Pietro de Cortone, dont il imita le style avec succès. Pendant son séjour à Rome, il fut chargé de peindre le *San Carlo al Corso*. De là il revint à Udine, où il peignit quelques tableaux d'autel, et quelques autres ouvrages de moindre dimension, qui le mirent au rang des meilleurs artistes de sa patrie.

PAOLINI (PÉTRONILLE), né à Tagliacozo en 1663, mort en 1726, publia des *poésies* dans les recueils de son temps, 3 *oratorios* en musique, et deux drames intitulés : *il Tradimento vindicato, ovvero la Dona illustre*, et *la Tomiri*.

PAOLO (FRA). *Voyez* **SARPI**.

PAOLUCCIO. *Voyez* **ANAFESTE**.

PAOLUCCIO ou **PAOLUCCI** (SIGISMOND), surnommé *il Filogenio*, poëte italien, naquit vers 1510, à Spello, dans l'Ombrie, d'une famille honorable. Il s'essaya d'abord dans le genre lyrique. Encouragé par ses premiers succès, il tenta de marcher sur les traces de l'Arioste, dont il avait reçu des leçons. Un poëme, dans

lequel il célébra l'expédition de Charles-Quint en Afrique, lui valut les titres de chevalier et de comte palatin; mais, ayant poussé la témérité jusqu'à donner une suite au chef-d'œuvre de l'Arioste, il éprouva le sort de tous les audacieux qui veulent s'élever sans consulter leurs forces. En 1551, il remplissait à Spello la charge de notaire, et pendant près de 40 ans, il fut employé dans toutes les affaires de la commune. Il mourut en 1590.

PAOLUCCIO ou **PAOLUCCI** (Joseph), littérateur estimable, de la même famille que le précédent, naquit en 1671, à Spello. Secrétaire du cardinal Spinola, il accompagna ce prélat dans sa légation à Bologne, où il passa plusieurs années dans la société des savants les plus distingués. A son retour à Rome, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Saint-Ange, et consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. Il mourut le 24 mars 1730. Outre une excellente édition des *Poésies* de Chiabrera, Rome, 1718, 3 vol. in-8°, on a de Paolucci des *Rime;* la *Vie* de Benoît Menzini, etc.

PAON, DU PAON ou **LE PAON**, peintre de batailles, né vers 1740, fils d'un paysan des environs de Paris, vint s'établir dans cette ville après avoir servi plusieurs années dans un régiment de dragons. Muni de dessins qu'il avait exécutés au milieu des camps, où s'était fortifié son goût naturel pour l'art dans lequel il devait plus tard se distinguer, il se présenta à Carle Vanloo, premier peintre du roi, en reçut des encouragements, et devint en peu de temps l'émule de Casanova, sous lequel il commença à peindre. Cet artiste mourut en 1785. Divers morceaux qu'il a exécutés au Palais-Bourbon et dans la salle du conseil de l'école militaire, dénotent un dessin ferme et correct, une grande exactitude d'imitation, mais sont d'un ton parfois un peu froid.

PAPA (Joseph del), né en 1649, à Empoli en Toscane, étudia la médecine à Pise sous François Redi. Il professa ensuite, dans la même école, la logique, puis les institutions théoriques et enfin la médecine pratique, et ne quitta la carrière de l'enseignement que pour remplir les fonctions de premier médecin du grand-duc son souverain. Del Papa mourut en 1735; on a de lui : *Lettere intorno alla natura del caldo e del freddo,* Florence, 1674, in-8°; *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima,* Florence, 1675, in-8°; *Consulti medici,* Rome, 1733, in-4°.

PAPACINO. *Voyez* **ANTONI.**

PAPADOPOLI (Nicolas COMMÈNE), littérateur, né dans l'île de Candie en 1655, fit ses études à Rome d'une manière brillante. Il entra dans l'institut des jésuites; mais il ne tarda pas à le quitter pour pouvoir se livrer plus tranquillement à ses goûts studieux, fut mis à la tête du collége de Capo-d'Istria, puis nommé professeur de droit canon à Bologne, où il mourut en 1740. Il a publié divers ouvrages qui dénotent une grande connaissance des langues et du droit. Mais le seul que recherchent les curieux est l'*Historia gymnasii patavini,* Venise, 1726, 2 vol. in-fol.

PAPEBROCH, ou plus exactement **PAPEBROECK** (Daniel), savant jésuite, un des plus laborieux éditeurs des *Acta sanctorum*, naquit à Anvers en 1682. L'immense travail qu'il avait entrepris avec les pères bollandus et Henschenius fut interrompu par les querelles que lui suscitèrent les carmes, irrités de ce qu'il avait dit de l'origine de leur ordre. Il fallut que la cour de Rome imposât silence à ses adversaires. Papebroch reprit alors ses travaux, qu'il continua tant que ses forces le lui permirent. Devenu aveugle à 82 ans, il consacra les 5 dernières années de sa vie à des exercices de piété, et mourut à Anvers en 1714. Outre une grande part aux *Acta sanctorum* des mois de mars, avril, mai et juin, il a publié : *Propylæum ad acta maii,* in-fol., et des *Réponses aux accusations des carmes,* 4 vol. in-4°. Sa *Vie*, par le P. Piens, en tête du 6e vol. du mois de juin, a été reproduite dans le tome II des *Mémoires* de Niceron.

PAPENDRECHT (Corneille-Paul HOYNCK van), chanoine et archiprêtre, né en 1686 à Dordrecht, mort à Malines en 1753, avec la réputation d'un homme instruit, laborieux et zélé, a publié : *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ à tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, 1725, in-fol.; *Sex epistolæ de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectensium,* 1729, in-4°; *Specimen eruditionis broedersianæ,* 1730, in-4°; *Analecta belgica,* 1743, 6 vol. in-4°. Cette collection, très-importante pour l'histoire des Pays-Bas, est peu commune.

PAPHNUCE (St.), évêque de la haute Thébaïde, souffrit des persécutions sous Maximin, et assista en 325 au concile de Nicée. On ignore l'époque de sa mort. — Un autre confesseur du même nom, évêque de Saïs, assista en 362 au concile d'Alexandrie, et fut banni par l'empereur Constance.

PAPI (Lazare), voyageur et historien italien, naquit à Pontito, village sur la frontière du diocèse de Pistoie, en 1763, et étudia successivement à Lucques et à Pise. En 1792, il partit pour les Indes avec un de ses amis; prit du service chez un des princes indigènes, et devint un des officiers de son armée. Il fit la guerre contre Tippou-Saeb et s'y distingua. Il était absent depuis dix ans, lorsque l'amour de la patrie lui fit abandonner cette contrée; il effectua son retour par la mer Rouge, l'Égypte et la Grèce, recueillant partout une riche moisson d'observations. Rentré en Italie, il y occupa des emplois honorables sous les différents gouvernements qui se succédèrent, entre autres celui de censeur du lycée de Lucques, pendant le règne d'Élisa Baciocchi, sœur de Napoléon. Maintenu dans cet emploi par l'ancienne reine d'Étrurie, Marie-Louise, il fut nommé bibliothécaire de la ville en 1815, puis choisi par le duc Charles-Louis, pour précepteur de son fils, le prince Ferdinand-Charles. Papi est mort à Lucques à la fin de décembre 1834. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Lettres sur les Indes orientales,* remplies de notes précieuses; une traduction du *Paradis perdu,* de Milton, la meilleure que possède l'Italie; *Commentarii della rivoluzione francese della morte di Luigi XVI fino al ristabilimento de' Borboni sul trono di Francia,* Lucques, 1830-1831, 6 vol. in-8°.

PAPIAS (St.), disciple de saint Jean, devint évêque d'Hiéraples, et composa vers le 2e siècle de J. C. un ouvrage intitulé : *Exposition des discours du Seigneur,* dont il ne reste que des fragments. Quelques canonistes lui imputent d'avoir le premier donné cours à l'opinion des millenaires, si répréhensible depuis que Cérinthe y mêla de grossières erreurs, mais qui, du temps de saint

Augustin, comme l'avoue ce Père, était admise par la presque totalité des fidèles.

PAPIAS, grammairien du 11ᵉ siècle, est auteur d'un *Vocabularium latinum*, dont toutes les éditions sont rares; la première est de Milan, 1476, in-fol.

PAPILLON (Almaque), contemporain de Marot, et comme lui valet de chambre de François Iᵉʳ, qu'il suivit dans sa captivité en Espagne après la bataille de Pavie, était né à Dijon en 1487, et mourut dans cette ville en 1559. On a de lui : *le Nouvel amour*, souvent imprimé; *Victoire et triomphe d'argent contre le dieu d'amour*, 1537; *Ordonnances d'argent; Victoire et triomphe d'honneur et d'amour contre argent*.

PAPILLON (Thomas), né en 1514, de la même famille que le précédent, se fit un nom au 16ᵉ siècle, parmi les jurisconsultes et les orateurs du parlement de Paris, et mourut en 1596. Il s'exerça sur le droit romain; et ce qu'il fit imprimer sur cette matière, obtint une estime méritée. Son Traité du droit d'accroissement, *Libellus de jure accrescendi*, in-8°, parut en 1571. Ses deux autres productions, *De directis hœredum substitutionibus* et *Commentarii in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, publiées séparément, l'une en 1616, in-8°, et l'autre, en 1624, in-12, ont été reproduites par le jurisconsulte Otto, dans la collection qu'il a donnée à Leyde, en 1729, sous le titre de *Thesaurus juris*.

PAPILLON (Philibert), chanoine de la Chapelle-aux-Riches à Dijon, où il était né en 1666, consacra toute sa vie à des recherches historiques et littéraires. Il fournit à plusieurs savants des mémoires et des observations; mais ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1738, que parut sa *Bibliothèque de Bourgogne*, 1742-45, 2 vol. in-fol., ouvrage qui prouve sa vaste érudition et son assiduité au travail.

PAPILLON (Jean), graveur sur bois, naquit à Rouen en 1639. C'est de Du Bellay, qu'il apprit ce genre de gravure. Il n'était pas dépourvu de génie; mais son ignorance dans le dessin l'empêcha d'aller aussi loin que le promettaient ses dispositions. Malgré l'incorrection de ses ouvrages, on y remarque un grand talent pour l'exécution : ses coupes sont nettes et hardies; et lorsque ses tailles étaient bien dessinées, il les exécutait avec beaucoup de propreté. Il avait entrepris d'exécuter des billets d'enterrement qui n'eurent aucun succès. Il ne put supporter les frais que lui occasionna cette entreprise, et sa fortune s'en trouva dérangée. Il mourut à Paris en 1710. Tous ses ouvrages sont marqués J. P.

PAPILLON (Jean), dit *le Jeune*, fils du précédent, naquit à Saint-Quentin, en 1661. Le célèbre Cochin fut son maître, et lui inspira le goût le plus vif pour le dessin. Charmé de ses dispositions, il se plaisait souvent à le mener au marché aux chevaux, et à lui faire étudier les différentes allures de ces animaux. Il lui fit ensuite dessiner des batailles, des siéges de ville; et, pour exciter son émulation, il les gravait lui-même. Sous un tel maître, les progrès de l'élève furent aussi rapides qu'éclatants. C'est surtout à dessiner des chevaux qu'il excellait : il reproduisait tous les mouvements de ce bel animal avec autant de facilité que de légèreté; et il aimait tellement à le représenter qu'il n'a jamais signé un seul de ses ouvrages sans y ajouter un petit cavalier, ou un cheval échappé, ou toute autre figure semblable exécutée avec délicatesse. C'est à lui qu'est due l'invention du *trusquin*. On reproche à ses vignettes et à ses fleurons d'être trop chargés d'ornements : mais ils sont coupés d'une manière si nette, que la belle exécution fait pardonner la profusion des détails. Les amateurs conservent de cet artiste plusieurs portraits en bois, vraiment admirables, notamment ceux des *papes Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*. Le portrait de *Jacques II, roi d'Angleterre*, réunit à une coupe savante la plus parfaite ressemblance. Cet artiste mourut à Paris en 1710.

PAPILLON (Jean-Nicolas), frère cadet du précédent, naquit à Saint-Quentin en 1663, et cultiva le même art, mais avec bien moins de succès. Il a peu travaillé : cependant ses ouvrages ne sont pas sans mérite; et sa manière de tailler le bois prouve qu'il se serait fait un nom dans son art, s'il l'avait cultivé avec plus d'assiduité et plus d'ardeur. Il mourut à Paris en 1714.

PAPILLON (Jean-Baptiste), neveu du précédent, naquit à Paris en 1698. Formé par son père dans l'art de la gravure en bois, il le surpassa. La quantité de pièces qu'il a gravées, est extrêmement considérable; mais rien ne lui fait plus d'honneur que les *culs-de-lampe* qu'il fit, conjointement avec Nicolas Lesueur, pour l'édition in-folio des *Fables de la Fontaine*. Après s'être distingué comme graveur, il publia le résultat de ses études sous ce titre : *Traité historique et pratique de la gravure en bois, par* J. B. Papillon, *graveur en bois et ancien associé de la Société académique des arts*, Paris, 1766, grand in-8°. Cet ouvrage est enrichi de son portrait gravé en bois par Nicolas Caron, son ami, et non par lui-même, ainsi que l'avancent Hubert et Rost. L'œuvre de cet artiste, qui ne consiste qu'en *vignettes, culs-de-lampe, fleurons; armoiries*, et autres ornements pour la typographie, est très-considérable. Il mourut à Paris, en 1776.

PAPILLON (Jean-Baptiste-Michel), frère du précédent, mais d'un second lit, naquit à Paris, en 1720, et cultiva l'art dans lequel toute sa famille s'était distinguée. Élevé par son frère, il se serait fait un nom, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à son art, en 1746. On ne connaît de lui que quelques planches gravées pour une *Bible de Royaumont*; et signées des lettres J. B. M. P.

PAPILLON (Marie-Anne ROUILLON), seconde femme de Jean-Baptiste Papillon, a également cultivé la gravure. On connaît d'elle un *arbre généalogique* et une vignette in-4°, qui fait partie du recueil en 3 volumes de l'œuvre de ces divers artistes, qui se trouve dans le cabinet des estampes du roi, à Paris.

PAPILLON DE LA FERTÉ (Denis-Pierre-Jean), né à Châlons-sur-Marne en 1727, était intendant des menus-plaisirs du roi. A l'âge de 67 ans, il périt sous la hache révolutionnaire, le 19 messidor an II (7 juillet 1794), ainsi que Nicolas-Jacques PAPILLON, dit *d'Autroche*, fermier général, âgé de 64 ans. On a de Papillon de la Ferté quelques ouvrages anonymes : *Extrait des différents ouvrages publiés sur la vie des peintres*, 1776, 2 vol. in-8°; *Éléments de géographie*, 1783, in-8°; *Système de Copernic*, ou *abrégé de l'astronomie*, 1783; *Leçons élémentaires de mathématiques*, 1784, 2 vol. in-8°; *Éléments d'architecture, de fortification et de navigation*, 1787, in-8°, avec 23 planches.

PAPIN (Isaac), théologien, né à Blois, en 1657, était par sa mère, neveu du ministre Pajon, auprès duquel il puisa un grand esprit de tolérance et une certaine hardiesse de principes sur quelques points de dogme, notamment sur la grâce efficace. Cette sorte de dissidence lui attira de la part de ses coreligionnaires, entre autres du fameux Jurieu, des désagréments qui le décidèrent à passer en Angleterre. L'évêque d'Éli l'admit dans son clergé; mais peu de temps après il fut réduit à se réfugier en Allemagne, où le poursuivit encore la haine de ses ennemis. Revenu en France, il fit son abjuration (1690) entre les mains de Bossuet, et mourut à Paris en 1709. Ses réponses aux attaques de ses adversaires ont été publiées avec sa *Vie*, par l'oratorien Pajon, son cousin, 1723, 3 vol. in-12.

PAPIN (Denis), célèbre physicien et le premier qui ait connu l'emploi de la vapeur appliquée au mouvement des machines, était né à Blois vers le milieu du 17e siècle; il prit ses degrés en médecine à la faculté de Paris, et pratiqua ensuite avec succès, consacrant ses loisirs à l'étude de la physique. S'étant rendu en Angleterre, il y fut accueilli avec distinction par les savants, dont il s'était déjà fait connaître, et fut associé par Boyle à ses belles expériences sur la nature de l'air. Il fut admis en 1681 à la Société royale de Londres, et, en 1687, l'université de Marbourg lui offrit une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Enfin, il fut nommé en 1699, correspondant de l'Académie des sciences. Ce savant, laborieux et estimable, mourut en 1710, laissant un grand nombre de *Lettres* et de *Mémoires* dans le *Journal des savants*, les *Transactions philosophiques;* les *Nouvelles de la république des lettres*, et les *Acta erudit. lips.;* plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *la Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais*, etc., Paris, 1682, in-12; Amsterdam, 1688, in-4°; traduit en anglais, Londres, 1681-82, in-4° : c'est la description de sa fameuse machine appelée *digesteur*, autrefois si usitée, mais que de nouvelles découvertes ont fait abandonner.

PAPIN (Élie), maréchal de camp, né à Bordeaux vers 1760, fils d'un négociant, avait lui-même embrassé le commerce, lorsque la réquisition de 1793 le porta sur les champs de bataille. Employé à l'armée des Pyrénées, il s'y éleva rapidement, par des actions d'éclat, au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, quelques circonstances le déterminèrent à abandonner la carrière qui lui offrait un si brillant avenir, et il reprit ses occupations commerciales. Bientôt, sur le bruit de sa démission inopinée, un des agents de Louis XVIII, M. Dupont-Constant, vint lui proposer, au nom du roi, le brevet confirmatif de son grade, qu'il accepta avec le titre de commandant en chef de la Guienne. Trompant la surveillance des autorités locales, il concourut à organiser sur le territoire de Bordeaux, au milieu d'obstacles de toute nature, un armement secret de 6,000 hommes. Mais la police impériale pensa se saisir de Papin, qui n'échappa qu'en se sauvant en Amérique, où il fut transporté secrètement à fond de cale d'un navire. Pendant un séjour de huit années sur cette terre lointaine, Papin, en se livrant aux spéculations commerciales, amassa une certaine fortune, qu'il s'empressa d'embarquer pour la France, sitôt qu'il eut connaissance du retour de la famille royale. La traversée fut des plus périlleuses; le navire qu'il montait périt avec tout son avoir. Recueilli sur un bâtiment marchand, il est transporté à Londres, et de là se rend à Paris, où il présente ses titres à faire partie de la nouvelle armée dans son grade. Cette faveur ne lui fut accordée qu'après la révision préalable du jugement qui le condamnait à la peine capitale, c'est-à-dire en 1821. Mais il eut à peine le temps d'oublier, dans la faveur qu'il recouvrait, les maux et les traverses affreuses au prix desquels il l'avait payée. Il mourut le 5 août 1825, commandant d'une subdivision militaire, à Agen. M. Lestrade, qui prend le titre de *capitaine-organisateur de l'armée royale de la Guienne sous le général Papin*, lui a consacré une *Notice* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINIEN (Æmilius PAPINIANUS ou), regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité, vivait vers le commencement du 3e siècle. Il fut, sous Septime-Sévère, d'abord préfet du fisc, puis du prétoire, charge la plus considérable de l'empire. Après la mort de Sévère, qui lui avait recommandé ses deux fils, il tenta d'établir entre eux une paix durable; mais n'ayant pu en venir à bout, il se déclara pour Géta, d'un caractère plus doux que Caracalla. Lorsque Caracalla eut fait égorger son frère, Papinien, plus courageux que Sénèque, refusa de faire l'apologie d'un parricide et fut décapité l'an 212 à 70 ans, selon l'opinion la plus probable. Le *Digeste* renferme plusieurs lois de Papinien, qui, suivant Herménopule, existaient encore au 14e siècle; il ne reste plus que des fragments de ses ouvrages. Cujas en a formé un *Recueil*, auquel il a joint d'excellents *Commentaires*. On a : *Papinianus, seu optimi icti et veri Forma, in Æmil. Papiniano spectata à Bavià Voordà*, Leyde, 1770, in-4°. La *Vie* de ce jurisconsulte, autrefois révéré comme un oracle, a été écrite par Éverard Otto.

PAPION (Pierre-Antoine-Claude), né à Tours le 16 janvier 1713, avait d'abord embrassé la carrière des finances. Fagon, intendant des finances, avait fondé à Tours une manufacture de damas et de velours, façon de Gênes, dont la direction avait été confiée à Hardion, entre les mains duquel elle n'avait pas prospéré. Soulas, appelé ensuite à sa gestion, était sur le point d'y renoncer, lorsque Papion, son gendre, qui déjà y avait versé des sommes considérables, résolut d'exploiter cet établissement industriel. Il lui donna bientôt un si grand développement que le nombre des métiers, qui, dans l'origine, n'était que de 24, fut porté à 140. Malgré les soins multipliés qu'exigeait son établissement, les belles-lettres, et même les sciences exactes étaient encore un délassement pour lui, sans cependant qu'il prétendît à la réputation d'homme de lettres ou de savant. Il devint aveugle dans les dernières années de sa vie, et mourut à Tours le 13 juillet 1789. On a de Papion : *Solution des trois fameux problèmes de géométrie*, in-8°, avec planches, Paris, 1787; *Recherche de la vérité dans soi-même*, in-8°, Rome, 1778; *Histoire du prince Basile*, traduite d'un manuscrit trouvé dans l'antre de la Sybille, in-12, Naples, 1779.

PAPION (N.), fils aîné du précédent, avait pris la

direction de la manufacture de son père, mais il n'avait pas sa haute capacité et son coup d'œil *prime sautié*. On citera ici quelques-uns des opuscules sortis de sa plume: *Mémoire sur le crédit public*, in-8°, Tours, 1808; *Mémoire sur l'administration générale du commerce*, in-8°, Tours, 1814; *Plan pour le rétablissement des finances*, in-8°, Tours, 1816; *Mémoire sur la révision des titres hypothécaires*, in-8°, etc. On ignore l'époque de sa mort.

PAPION DU CHATEAU (Jacques-François), frère puîné du précédent, mort à Tours en 1791, à 39 ans, a fait paraître les ouvrages suivants : *Aphorismes philosophiques*, in-18, Paris, 1788; *Éloge de Louis XII*, in-8°, Paris, 1788; *Mémoire sur la mendicité*, in-8°, Paris, 1791.

PAPIRIUS (Publius-Sextus), patricien, sous Tarquin le Superbe, fut chargé par le sénat et le peuple de recueillir les lois rendues par les six premiers rois de Rome. La reconnaissance de ses concitoyens nomma ce travail *Code Papirien*.

PAPIRIUS CURSOR (Lucius), l'un des premiers capitaines de l'ancienne Rome, fut 5 fois consul, 2 fois dictateur, et obtint 3 fois les honneurs du triomphe comme vainqueur des Samnites. Sa fermeté et sa prudence égalaient son courage. L'extrême agilité qui le distinguait lui valut le surnom de *Cursor*. Durant sa première dictature, il donna un exemple mémorable de rigidité pour le maintien de la discipline, en faisant traîner au supplice le jeune patricien Q. Fab. Maximus, général de la cavalerie, qui, malgré sa défense, avait attaqué l'ennemi à l'improviste, et l'avait complétement défait. L'inflexible dictateur n'accorda la grâce au coupable que sur l'intercession du peuple, et après que la discipline eut été vengée par l'humiliation du général.

PAPIRIUS CURSOR (Lucius), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut deux fois consul avec Carvilius, en 461 et 482 de Rome. Chaque fois il remporta une victoire complète : la première sur les Samnites, la seconde sur les Brutiens, et les honneurs du triomphe lui furent décernés.

PAPIRIUS CRASSUS vainquit les Privernates, et triompha avec son armée sur le mont Albin, n'ayant pu obtenir cet honneur dans Rome.

PAPIRIUS, surnommé *Fœnerator* (l'usurier), fut l'occasion de la loi qui défendait à Rome d'emprisonner un homme libre pour dettes.

PAPIRIUS PRÆTEXTATUS, de la famille du précédent, est célèbre pour avoir répondu d'une manière très-adroite aux questions indiscrètes de sa mère, qui voulait savoir ce qui s'était passé au sénat. C'est à cette occasion que les dames romaines, alarmées par la prétendue nouvelle que leur avait communiquée la mère de Papirius, se présentèrent au sénat surpris pour demander qu'on décidât qu'il était moins dangereux qu'une femme épousât deux hommes, qu'un homme deux femmes.

PAPON (Jean), né en 1505, à Croiset, à trois lieues de Roanne, était fils d'un notaire de campagne. Il s'éleva, en 1529, à la charge de juge royal, et devint ensuite lieutenant général du bailliage du Montbrison, et maître des requêtes de Catherine de Médicis. On a gratuitement avancé qu'il obtint le titre de conseiller au parlement de Paris, puisqu'on ne trouve aucune trace de ce fait dans ses écrits, et que Blanchard, qui a dressé une nomenclature exacte des conseillers selon l'ordre de leur réception, a passé sous silence le magistrat du Forez. Papon était un bon homme, doué d'un esprit peu éclairé, peu instruit, et encore moins méthodique.

PAPON (Jean-Pierre), historien, associé de l'Institut, né au Pujet-Téniers, près de Nice, en janvier 1734, entra de bonne heure dans l'Oratoire, et y professa avec distinction les humanités. Après avoir rempli successivement la chaire de rhétorique à Marseille, Riom, Nantes et Lyon, il fut chargé par ses supérieurs d'une mission auprès du roi de Sardaigne, qui intéressait sa congrégation, et fut à son retour nommé bibliothécaire de la ville de Marseille; il fit ensuite un voyage en Italie pour visiter les archives, quitta l'Oratoire pour suivre avec plus de liberté ses travaux littéraires, et s'établit à Paris. Au temps de la Terreur, il chercha un asile dans le département du Puy-de-Dôme, et revint à Paris, où il mourut le 15 janvier 1803. On a de lui : *Ode sur la mort*, insérée dans le *Recueil des Jeux Floraux de Toulouse; l'Art du poëte et de l'orateur* : la 5e édition, 1801, in-8°, est augmentée d'un *Essai sur l'éducation; Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne* (français et italien), 1773, in-8°; *Voyage littéraire de Provence*, 1787, 2 vol. in-12; *Histoire générale de Provence*, 1777-86, 4 vol. in-4°; *Histoire du gouvernement français depuis l'assemblée des notables du 22 février 1787 jusqu'à la fin de l'année 1788*, in-8°; *Époques mémorables de la peste*, 1800, 2 vol. in-8°; *Histoire de la révolution*, publiée par son frère. 1814, 6 vol. in-8°.

PAPPAFAVA (Marsilietto), seigneur de Padoue. *Voyez* **CARRARE**.

PAPPENHEIM (Godefroid-Henri, comte de), fut un des plus illustres généraux de l'empereur d'Allemagne dans la guerre de trente ans. Né le 29 mai 1594, Pappenheim fit ses études, d'abord dans l'université d'Altorf, dont il fut élu recteur à l'âge de 14 ans, et ensuite à Tubingen. Après avoir voyagé dans les Pays-Bas, en France, en Italie, en Espagne, et avoir appris les langues de ce pays, il devint conseiller aulique de l'Empire; mais bientôt il quitta cette carrière paisible pour celle des armes. Partout où il combattit, en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, ce fut toujours avec éclat, et le plus souvent avec succès. A la bataille de Prague (1620), où Pappenheim commandait 1,000 chevaux, il fut grièvement blessé, et laissé pour mort sur le champ de bataille. En 1626, il défit, avec peu de monde, 40,000 insurgés, en Autriche, dans trois combats consécutifs. A la prise de Magdebourg (1631), il monta le premier à l'assaut. Dans la même année, après la perte de la bataille de Leipzig, où il avait commandé l'aile droite, disputant longtemps la victoire aux Suédois, il rallia les débris de l'armée autrichienne, et combattit dans différentes occasions avec gloire. Au jour de la bataille de Lützen, Pappenheim se trouvait avec son corps d'armée à Halle, et il ne put, rappelé par Wallenstein, le rejoindre que vers le soir, avec sa cavalerie seulement. Son arrivée rétablit le combat; et il allait peut-être arracher la victoire aux Suédois, lorsqu'il reçut une blessure mortelle, dont il mourut le lendemain 7 novembre 1632, au château de Pleissenbourg. L'ordre

de la Toison d'or, que la cour d'Espagne lui envoyait, ne fut remis qu'après sa mort, et orna seulement son tombeau. Gustave-Adolphe l'appelait *le soldat*: et ils se cherchaient dans cette mémorable bataille, où tous les deux devaient trouver la mort.

PAPPONI (Jérôme), célèbre jurisconsulte de Pise, où il mourut en 1605, après avoir professé pendant 45 ans à l'université de cette ville, a laissé divers *traités, conseils* et *décisions*, dont on trouve les titres au tome III, page 289; des *Mem. istor. di più uomini illustri pisani*.

PAPPUS, mathématicien d'Alexandrie, florissait sous le règne de Théodose le Grand vers la fin du 4ᵉ siècle. Il est connu par sa *Collectio mathematica*, publiée avec la version latine et des notes de Commandino, Pesaro, 1588, in-fol., et Bologne, 1660, in-fol. Il nous reste l'abrégé en latin d'une *Géographie* de Pappus, qui fait regretter que l'ouvrage entier n'ait pas été conservé.

PAPROCKI ou **PAPROZ** (Barthelemi), historien, généalogiste et poëte polonais, vivait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui : *Proba cnot*, etc. (*Epigrammata in apophtegmata selecta veterum scriptorum latin. et græc.*), Cracovie, in-8ᵒ et in-4ᵒ; *Panosza*, etc. (*Stemmata præcipuarum familiarum Palatinat. Russiæ et Podoliæ, cum octostichis in singula*, etc., ib., 1575; *Gniazdo cnoty*, etc. (*Nidus virtutis, seu stemmatographico-heraldicum opus de familiis nobilibus Poloniæ, Lithuaniæ*, etc., ibid., 1578, in-fol., etc.

PAQUER (Simon), né le 1ᵉʳ mai 1779 à Nantes, où son père, maréchal vétérinaire, avait le dépôt des étalons, s'initia, au milieu des jeux mêmes de son enfance, à la connaissance pratique du cheval et au goût de l'équitation. Appelé, en 1807, à la direction des écuries du roi de Westphalie, Pâquer fut chargé d'acheter et de dresser les chevaux de ce prince, dont il restaura les haras. Forcé de quitter la Westphalie, par suite des mutations politiques que ce pays eut à subir, il revint à Nantes, et y prit l'établissement de son père où l'avait précédé son frère, comme lui élève d'Alfort. Nommé, en 1813, vétérinaire du département de la Loire-Inférieure, Pâquer rehaussa ces fonctions, jusque-là abandonnées aux maréchaux ferrants, et se concilia l'estime des médecins, qui, témoins de ses opérations, lui accordèrent souvent leur approbation. Admis, en 1815, à la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, il a fourni aux *Annales* de cette Société d'excellents articles d'hippiatrique. Ce sont : *Notice sur le bétail dans plusieurs cantons de la Loire-Inférieure; Note sur un mode d'amélioration des chevaux dans ce département: Instruction vétérinaire*. Avant la publication des *Annales*, il avait inséré dans le *Lycée armoricain* un *Mémoire sur l'état actuel des chevaux en France*, et une *Note sur l'éducation des chevaux*. Quand la mort l'a frappé le 18 mai 1842, il s'occupait de la rédaction d'un *Manuel vétérinaire*, qu'il devait composer à l'aide de nombreux matériaux joints à ses propres observations.

PAQUOT (Jean-Noel), ancien professeur à l'université de Louvain, membre de l'académie de Bruxelles, conseiller historiographe de l'impératrice Marie-Thérèse, né à Florennes en 1722, mort en 1803 à Liége, était très-savant dans les langues anciennes. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc., Louvain, 1753-70, 3 vol. in-fol., ou 18 vol. in-12; *Hist. flandricæ synopsis*, 1781, in-4ᵒ, et d'autres ouvrages moins importants.

PARA, roi d'Arménie, fils d'Arsace II et de la reine Pharandsem, est appelé Bab par les auteurs arméniens. Il eut besoin du secours de l'empereur Valens pour remonter sur un trône d'où Sapor avait chassé son frère; il réussit dans son entreprise; mais, s'étant rapproché de ce même Sapor, il devint suspect à l'empereur, qui le fit assassiner dans un festin en 374.

PARA DU PHANJAS (l'abbé François) naquit au château de Phanjas, petit hameau du village de Chabottes, le 15 janvier 1724. Il mourut au mois de mai 1797. Nous citerons de lui : *Éléments de métaphysique sacrée et profane; les Principes de la saine philosophie, conciliés avec ceux de la religion; Théorie des nouvelles découvertes; Tableau historique et philosophique de la religion, depuis l'origine des temps et des choses*, etc.

PARABOSCO (Jérôme), poëte comique, né à Plaisance vers le commencement du 16ᵉ siècle, a laissé plusieurs comédies italiennes en prose et en vers : *il Ladro, il Marinajo, la Notte, il Pellegrino*, etc., Venise, 1560, édition de Giolito; des nouvelles imprimées sous le titre de *Diporti*, 1558, in-8ᵒ; *Lettere amorose*, 1546, in-12.

PARACCA (Jean-Antoine), sculpteur du 16ᵉ siècle, né à Valsoldo dans le diocèse de Côme, fut employé par Grégoire XIII à restaurer plusieurs belles statues, et mourut très-misérable à Rome dans un âge avancé.

PARACELSE (Auréole-Phil.-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM), fameux charlatan, ou, si l'on veut, alchimiste, naquit dans un bourg du canton de Schwitz, en 1493. Il passa sa jeunesse à courir le monde pour pénétrer les secrets relatifs à son art, et s'établit à Bâle en 1526. Quelques cures heureuses ne tardèrent pas à lui faire une réputation. Il fut nommé à la chaire de médecine, et vit le public accourir à ses leçons qu'il faisait en langue vulgaire, et dans lesquelles il se mettait sans façon au-dessus d'Hippocrate et de Gallien. Son langage emphatique et sa conduite crapuleuse le firent promptement juger par les hommes sensés; mais il fallut plus de temps pour désabuser le vulgaire sur le compte de ce singulier personnage. On finit cependant par se dégoûter du professeur, et moins favorisé de la fortune, il n'eut plus de malades. Il reprit alors le métier de médecin ambulant, et fut promener sa science de ville en ville jusqu'à Salzbourg, où il mourut en 1541, à l'hôpital de Saint-Étienne. Il avait rendu quelques services réels à la médecine, mais il ne peut être regardé comme un homme de mérite. On lui doit l'art de préparer les médicaments par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes; mais il se vantait d'avoir trouvé le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles, ce qui ne l'empêcha pas de mourir à 48 ans. La meilleure édition de ses *OEuvres* (en latin) est de Genève, 1658, 3 vol.

PARADÈS (Victor-Claude-Antoine-Robert, comte de), intrigant, né en 1752, fils, selon l'opinion la plus probable, d'un pâtissier de Phalsbourg nommé Richard, se prétendait issu de la maison espagnole de Paradès, et se présenta comme tel, en 1778, à la cour de France, où il obtint des grades et des pensions. Employé par le

ministre Sartine qui l'envoya reconnaître l'état des différents ports d'Angleterre, la manière dont il s'acquitta de cette mission périlleuse, lui valut de nouvelles faveurs à son retour; mais, soupçonné de trahison, il fut mis à la Bastille en 1780, et n'en sortit qu'au bout de 13 mois; il partit alors pour St.-Domingue, et il mourut en 1786. On a les *Mémoires secrets de Robert, comte de Paradès*, etc., Paris, 1789, in-8°.

PARADIN (Guillaume), laborieux écrivain, né à Cuisseaux dans la Bresse Châlonnaise, mort à 80 ans, en 1590, à Beaujeu, doyen du chapitre, a publié : *Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4°; *Histoire de notre temps*, Lyon, 1552, in-16; traduite en latin sous ce titre : *Hist. Galliæ à Francisci I coronatione ad annum* 1550; *Annales de la Bourgogne*, 1566, in-fol.; *De motibus Galliæ... comment.*, 1558, in-4°; *Mémoires de l'histoire de Lyon*, 1573, in-fol.; *De rebus in Belgio anno* 1543 *gestis*, in-8°; *Chronique de Savoie*, 1552; *Historia Ecclesiæ gallicæ*, etc.

PARADIN (Claude), frère du précédent, chanoine de Beaujeu, mort postérieurement à 1569, a laissé : *Alliances généalogiques des rois de France et princes des Gaules*, in-fol.; *Devises héroïques et emblèmes*, in-8°; *Quadrins historiques de la Bible*, 1553 et 1583, in-8°;

PARADIN ou **PARRADIN** (Jean), de la famille des précédents, né à Louhans en Bourgogne, mort en 1558, à Belleneuve, près de Mirebau, a publié, entre autres ouvrages, la *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8°; Paris, 1547, in-16.

PARADIS ou **PARADISI** (Paul), appelé *le Canose*, juif d'origine, né à Venise, est le premier qui enseigna la langue hébraïque à Paris; il mourut catholique en 1559. On a de lui : *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, publié en latin par Jean Dufresne, un de ses disciples, Paris, 1534, in-8°.

PARADIS DE RAYMONDIS (Jean-Zacharie), né à Bourg le 8 février 1746, succéda à son père dans la charge de lieutenant général du bailliage de Bresse; mais la faiblesse de sa santé l'ayant obligé de se démettre de ses fonctions, il se voua tout entier à l'étude et à la pratique de l'agriculture. Après avoir séjourné quelque temps en Italie, où il s'était retiré aux approches de la révolution, il rentra en France en 1797, et mourut à Lyon le 15 décembre 1800. On a de lui : *Traité élémentaire de morale et de bonheur*, 1784, 2 vol. in-18 : c'est le meilleur livre qu'on ait écrit sur cette matière; *Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable*, 1789, in-12, et quelques opuscules de circonstance.

PARADIS (Léonard), né à Moulins en 1763, était vicaire de Saint-Roch à Paris, lorsqu'il fut nommé pour succéder à son frère Jean-Baptiste (mort en mars 1830), dans la cure de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle; il n'administra pas longtemps cette paroisse, car il mourut en 1831. On a de lui : une *Oraison funèbre de Louis XVI*, prononcée en l'église de Saint-Roch, le 21 janvier 1815, in-8°; *De l'obéissance due au pape conformément aux paroles de Jésus-Christ et à la tradition de l'Église de France*.

PARADISI (le comte Augustin), littérateur distingué, né sur le territoire de Reggio le 26 avril 1736, fut membre de plusieurs académies, secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études et ministre de la justice à Reggio, et mourut dans cette ville le 19 février 1783. On a de lui : *Versi sciolti*, Bologne, 1762; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi trad. in verso sciolto*, 1764; *Orazione nel solenne aprimento dell' università di Modena*, etc., 1772; réimprimé à Turin en 1773, avec une traduction française; *Elogio de Raimondo Montecuccoli, con note*, 1776; réimprimé à Venise en 1782, dans le t. VI des *Elogj ital.*, etc. Ses œuvres choisies (*Poesie e prose scelte*) ont été publiées, Reggio, 1827, 2 vol. in-12, précédées de l'*Éloge* de l'auteur par Louis Cagnoli.

PARADISI (Jean), président du sénat d'Italie sous Napoléon, fut aussi président presque perpétuel de l'Institut de Milan. Né à Reggio vers 1760, il eut pour père le comte Augustin Paradisi, dont l'article précède celui-ci. Il fit de bonnes études, et se passionna pour Horace et pour les mathématiques, qui plus tard furent sa ressource dans l'adversité. Il était professeur de géométrie pratique avant la révolution d'Italie. Il vit avec transport cette révolution d'égalité et de liberté que les Français apportèrent dans sa patrie en 1796, et il se hâta d'aller leur offrir ses services. Bonaparte, sentant le parti qu'il pouvait tirer d'un pareil homme, le chargea de disposer les éléments d'une république dans l'assemblée de tous les révolutionnaires de la Lombardie à Milan, et le créa l'un des directeurs de la république cispadane en 1797. Mais plus tard, ce général n'étant plus là pour le soutenir, et Paradisi étant reconnu pour favoriser quelques-unes de ses vues ultérieures, se vit intimer par le général Brune, au nom du Directoire français, l'ordre de donner sa démission (avril 1798). Les habitants de Modène, que l'élévation de Paradisi avait surpris, et qui l'en savaient très-glorieux, s'amusèrent de son amour-propre, lorsqu'ils le virent tombé de son trône directorial; ils célébrèrent sa chute par une cérémonie dérisoirement funèbre. Les Austro-Russes étant ensuite venus en Italie, Paradisi, qui n'eut pas le temps de fuir, fut arrêté et envoyé dans une forteresse des Bouches-du-Cattaro. Il s'y consolait en récitant Horace, dont l'aimable philosophie convenait encore plus à son caractère qu'à sa situation. Déjà, avant cet événement, et lorsque Bonaparte commandait à Milan, il s'était fait auprès de lui le Mécène des écrivains révolutionnaires; et la jouissance qu'il y avait trouvée ajoutait à son penchant pour cette espèce de rôle qu'ensuite on le vit jouer avec plus d'éclat. La victoire de Marengo ayant rétabli la puissance de Bonaparte en Italie, le vainqueur jeta encore les yeux sur Paradisi pour en faire un des membres de sa commission provisoire de gouvernement. Il l'appela, en 1801, à Lyon, lors des comices qui donnèrent à la république cisalpine un nom et une forme préparant l'érection du trône que Bonaparte voulait s'y créer. En même temps que dans ces comices il se fit élire président de la république italienne, il nomma Paradisi consulteur d'État et membre du collége électoral *de' dotti*. Se conduisant ensuite avec beaucoup d'art et de finesse, celui-ci ne contribua pas peu à la facilité avec laquelle son protecteur se fit déclarer roi d'Italie; et Napoléon l'en récompensa par des faveurs de tous les genres. Il lui donna

le titre de comte, et le créa grand dignitaire de la Couronne de fer et de la Légion d'honneur. On doit dire cependant que Paradisi se montra plus désintéressé que beaucoup d'autres dans l'exercice des importantes fonctions auxquelles il fut appelé. Il fut un des sénateurs qui firent le plus d'efforts afin d'obtenir, en 1814, le prince Eugène pour roi d'Italie. Ce fut lui qui, dans la séance du 17 avril 1814, proposa d'envoyer aux puissances alliées une adresse du sénat pour cet objet. Cette proposition ayant été repoussée, on se borna à demander l'exécution du traité de Lunéville. Après la chute de Napoléon, Paradisi resta quelque temps à Milan, sans y avoir d'autre place que celle de président de l'Institut; et ce fut lui qui, en cette qualité, reçut, le 12 février 1815, la lettre par laquelle le feld-maréchal de Bellegarde assurait, au nom de l'empereur d'Autriche, ce corps littéraire de sa protection. Peu de temps après, il retourna à Reggio, où, privé de ses plus lucratifs emplois, il vécut très-retiré et avec la plus sévère économie. La culture des lettres occupa ses loisirs jusqu'à sa mort, arrivée en 1826. Le comte Jean Paradisi était membre correspondant de l'Institut de France, section des sciences. Outre un grand nombre de poésies, dont plusieurs ont été publiées dans les *Opere scelte di A. e G. Paradisi*, Milan, Silvestri, 1828, in-12, on a de lui : *Discours prononcé dans la première séance de l'Institut italien*, in-4°; *Recherches sur les vibrations des lames élastiques*, Bologne, 1806, in-4°; *la Pension viagère* (*il Vitalizio*), comédie, Milan, 1822, in-8°.

PARASOLS (B. DE), poëte provençal du 14e siècle, ne nous est connu que par la vie de Jean de Nostre-Dame qui nous le donne comme un ecclésiastique mort chanoine de Sisteron, sa patrie, vers 1583, et le premier auteur connu des *Mystères*. Cette dernière circonstance ne peut être vraie.

PARAT (PHILIBERT), médecin, né à Lyon en 1763, fut admis, après avoir fait ses études classiques, comme chirurgien interne dans les hôpitaux de sa ville natale. Il concourut en 1788, pour la place de chirurgien en chef du grand Hôtel-Dieu, et ne fut pas nommé, ayant eu pour concurrent le célèbre Marc-Antoine Petit. Le grade de docteur en médecine lui fut conféré à Montpellier en 1790. Il vint de là à Lyon, pour se livrer à l'exercice de sa profession. Il y était depuis 3 ans quand cette ville fut assiégée par les armées de la Convention nationale. Pendant ce siége mémorable, Parat se distingua par son zèle et son courage. Il assista en 1795, à la mémorable attaque du Col du Mont, qui fit tant d'honneur aux Français. Après avoir quitté le service, Parat retourna à Lyon, où il obtint une clientèle nombreuse et distinguée, puis devint médecin de l'Hôtel-Dieu et de l'école vétérinaire, puis membre de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de la même ville. Il fut aussi l'un des fondateurs de la Société de médecine. Il mourut à Lyon, le 11 décembre 1838. Il a laissé les écrits suivants : *Animadversiones quædam circa generales epispaticorum effectus et usum*, Montpellier, 1790, in-4°; *Mémoire sur les moyens de perfectionner les études de l'art de guérir*, Lyon, 1791, in-8°; *Éloge historique de Marc-Antoine Petit*, Lyon, 1812, in-4°.

PARAVICINO Y ARTEAGA (HORTENSIO-FELIZ), de Madrid, provincial de l'ordre de la Trinité et prédicateur de Philippe III, mort dans sa patrie en 1633, à 53 ans, a publié : *Recueil de sermons sur divers sujets*, réimprimé plusieurs fois; *Discours sur la tranquillité de l'âme*, manuscrit; *Obras*, recueil de poésies mystiques, Lisbonne, 1645; Madrid, 1650.

PARCALINI (JEAN-BAPTISTE), graveur, né à Cento, en 1661, a exécuté, entre autres estampes, l'*Aurore devançant le soleil*, d'après le Guide; et des figures allégoriques : la *Mémoire*, *l'Intelligence*, la *Volonté*.

PARCELLES (JEAN), peintre de marines, né à Leyde vers 1597, mort à Leyerdorfs, fut élève de Henri Vroom, et acquit une très-grande facilité d'exécution. Cet artiste, qui se distingua surtout par l'imitation fidèle de la nature, laissa un fils, JULES PARCELLES, digne héritier de ses talents. Plusieurs de leurs tableaux ont été gravés par Visscher.

PARCK (THOMAS), littérateur anglais, né en 1759, joignait au goût des lettres celui des arts, et se fit connaître comme graveur par des portraits et des estampes d'après plusieurs maîtres d'Italie. Ses premières publications poétiques datent de 1797 : ce sont des *Sonnets* et des *Poëmes* dans lesquels on remarque de grandes beautés. En 1803 il fit paraître le curieux ouvrage de John Harrington : *Nugæ antiquæ*, avec de nombreuses additions. En 1806 il publia, de concert avec John Scott, le *Catalogue des auteurs illustres de Walpole*, augmenté de *Notices* sur les écrivains de l'Écosse et de l'Irlande, et enrichi de 150 portraits. Il revit en 1813 la 2e édition des *Chansons populaires anglaises*, et s'associa, pour la rédaction de quelques journaux littéraires, à Brydger, Égerton, etc. Peu de temps après parut son *Heliconia*, choix de poésies composées sous le règne d'Élisabeth, 3 vol. in-4°. En 1818 il mit au jour des *Nugæ modernæ*, suite de l'ouvrage de Harrington. L'un de ses derniers ouvrages est son recueil intitulé : *les Souvenirs des chrétiens*, choix de vers pour la consolation de l'âge mûr. Il mourut à Church-Row le 21 novembre 1834. Parck était depuis 30 ans membre de la Société des Antiquaires de Londres.

PARCTELAINE (ANTOINE QUATRESOUX DE), né à Épernay, le 30 octobre 1786, fit de bonnes études, et, dès qu'il eut atteint l'âge de la conscription, entra dans les vélites de la garde impériale, où il fit les dernières guerres de Napoléon, et parvint au grade de sous-lieutenant, dont il donna sa démission en 1814, pour se livrer tout entier à des travaux littéraires. Il accepta, en février 1824, et occupa, pendant près de deux ans, la place de directeur des postes militaires à Figuière (Espagne). Admis, en août 1825, à l'intendance de la maison de Charles X, il y trouva une position plus douce qui le rendit à ses travaux, qu'il reprit avec une ardeur dont l'excès égara quelque temps sa raison. Il mourut à Mandres, près de Corbeil, le 19 mai 1835. Parctelaine a publié : *Histoire de la guerre contre les Albigeois*, Paris, 1833, in-8°. Il laissa manuscrits plusieurs ouvrages qui probablement ne seront jamais publiés.

PARDAILLAN. *Voyez* **GONDRIN.**

PARDIES (IGNACE-GASTON), jésuite, né en 1636 à Pau, fils d'un conseiller au parlement, embrassa le système de Descartes, ce qui l'obligea plusieurs fois à de

pénibles explications avec ses supérieurs. Il mourut jeune en 1673, après avoir professé avec une grande distinction les mathématiques au collége de Louis le Grand. Ses ouvrages sont : *Horologium thaumanticum duplex*, 1662, in-4°; *Dissertatio de motu et naturâ cometarum*, 1665, in-12; *Discours sur le mouvement local*, 1670, in-12; *Éléments de géométrie*, 1671, in-12; *Discours de la connaissance des bêtes*, 1672, in-12; *Statique*, 1673, in-12; *Description de deux machines propres à faire des cadrans*, etc., 1678; *Globi cœlestis in tabulas planas redacti descriptio latino-gallica*, 1674, in-fol., publié par le P. de Fonteney, après la mort de l'auteur.

PARDOUX (Barthélemi), en latin *Perdulcis*, médecin, né en 1545 à Bouillec dans le Vivarais, mort en 1611, se distingua comme professeur et comme médecin. Ses principaux ouvrages sont : *Universa medicina ex medicorum principum sententiis*, etc., Lyon, 1639, in-4° : édition augmentée d'un livre *de Animi morbis; In Jacobi Sylvi Anatomen, et in librum Hippocrates de naturâ humanâ commentarii*, Paris, 1643, in-4°.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, né à Laval, dans le Maine, vers le commencement du 16e siècle, de parents peu aisés, fut élevé chez un chapelain qui l'employait au service de sa maison, en même temps qu'il lui enseignait les éléments de la langue latine. Le hasard l'ayant rendu témoin d'une opération de la taille, Paré, en qui se développa tout à coup une vocation décidée pour la chirurgie, quitta son précepteur, et vint à Paris se livrer aux études anatomiques. Ses progrès furent si rapides que le colonel général des gens de pied, René de Montejean, le choisit pour son chirurgien, et l'emmena en Italie, alors théâtre de la guerre. Revenu en France, il prit ses degrés au collége de Saint-Edme, et fut ensuite nommé prévôt de la corporation des chirurgiens. En 1552, Henri II le choisit pour son chirurgien, et Paré remplit successivement les mêmes fonctions auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Il jouit constamment d'une haute considération, et mourut à Paris le 20 décembre 1590, laissant la réputation du plus habile chirurgien qu'eût eu jusqu'alors la France. Ses *OEuvres* forment un vol. in-fol., divisé en XXVIII livres, Paris, 1561; elles ont été plusieurs fois réimprimées, et traduites à diverses reprises en allemand, en anglais, etc.: on en doit une bonne traduction latine à J. Guillemeau, 1582, in-fol. Indépendamment de ce recueil, on a de Paré : *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses, flèches*, etc., in-8°, Paris, 1545, 1552, 1564; *Briève collection de l'administration anatomique*, 1549, in-8°; *Traité de la peste*, 1568, in-8°. L'*Éloge* de Paré a été mis au concours par l'Académie de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont, en 1814.

PARÉ (Jules), ministre de la république au temps de la Terreur, était fils d'un charpentier de la Champagne. Il ne reçut qu'une éducation incomplète, et, dès les premiers temps de la révolution, fut l'ami et le confident de Danton, son compatriote, dont il avait été le maître clerc, lorsque ce futur ministre de la justice conduisait au barreau de Paris un cabinet d'avocat. Paré dut prendre là une part très-active aux premiers mouvements révolutionnaires; mais, se tenant au second rang, et n'agissant que par les ordres et l'impulsion du maître, il fut d'abord peu remarqué. Ce ne fut qu'après le triomphe de la Montagne, au 31 mai 1793, qu'il remplaça Garat au ministère de l'intérieur. C'était une bien terrible époque, et Paré n'était certainement, ni par son caractère ni par son savoir, au niveau de pareilles circonstances. A peine eut-il touché le portefeuille, que Hébert et Vincent le dénoncèrent au club des cordeliers, comme un *nouveau Roland*, ce qui était une très-grave et très-périlleuse accusation. Paré s'effaça de son mieux, et parvint à se maintenir encore quelques jours; mais, après la mort de Danton, Couthon le poursuivit aux jacobins. Alors il fallut céder la place, et Paré fut assez adroit ou assez heureux pour pouvoir se retirer sans bruit et sans autre inculpation. Au reste, il avait pensé à l'avenir, et s'était amassé une fortune assez ample pour le temps. Il se retira à la campagne, et ne voulut plus être que de la faction des *jouisseurs*, comme cela se disait à cette époque. On ne le revit plus que sous le Directoire, où ses anciens amis, revenus au pouvoir, le nommèrent commissaire près le département de la Seine. Ayant bientôt reconnu que son repos pouvait encore être troublé dans de telles fonctions, il les abandonna, et se fit nommer l'un des administrateurs des hôpitaux militaires. Il conserva longtemps cet emploi aussi peu dangereux que lucratif, et lorsqu'il le perdit par suite d'une nouvelle organisation, sous le gouvernement impérial, il se retira dans une modeste habitation en Champagne, où il vécut paisiblement, jusqu'au mois d'août 1819, époque de sa mort, dont les journaux parlèrent à peine.

PAREIN (Pierre-Mathieu), l'un des généraux les plus cruels qu'ait produits la révolution, était auparavant un avocat ou homme de lettres fort obscur de la capitale. Il en adopta les principes avec beaucoup de chaleur, et fut, sous Hullin, un des héros de la Bastille. Depuis, on le vit dans toutes les émeutes et mêlé à toutes les intrigues politiques. En 1791, il dénonça à l'assemblée nationale une fabrique de faux assignats dont lui-même avait été l'un des fondateurs; et il lui fut accordé, par un décret, pour ce fait une récompense de 12,000 livres. En 1793, il fut envoyé dans la Vendée en qualité de commissaire national de la section de la Croix-Rouge, et Rossignol, à qui il avait servi d'aide de camp à la bataille de Doué, fit l'éloge de sa conduite. Parein présida ensuite la commission militaire de Saumur, qui condamna à mort un grand nombre de royalistes vendéens. Revenu à Paris, il rendit compte de ses opérations à la société des jacobins, qui l'avait nommé général de brigade dans l'armée révolutionnaire, et il lui demanda qu'une seconde guillotine fût donnée à sa troupe, assurant que *les aristocrates et les accapareurs rentreraient bientôt dans le néant*. Cette demande fut appuyée par Momoro, qui déclara que Parein méritait cette preuve de confiance, ayant déjà fait *guillotiner beaucoup d'aristocrates dans la Vendée*. Il fut donc décidé, au milieu des applaudissements de la société, qu'il traînerait une seconde guillotine à la suite de sa brigade de l'armée révolutionnaire, et ce fut ainsi qu'il la conduisit à Lyon, où Collot-d'Herbois le nomma président de la commission révolutionnaire qui condamna à mort, en quelques semaines, 1,682 individus, comme *rebelles*. Les mémoires du temps contiennent sur la conduite de

Parcin, dans cette ville, des détails horribles et qui paraissent incroyables. Après cette mission, il alla encore dans la Vendée où il se livra de nouveau à de pareilles cruautés. La chute de Robespierre put seule interrompre ses travaux homicides; mais il retourna dans la Vendée postérieurement au 9 thermidor, et fut employé sous le général Hoche. Il avait encore alors de puissants protecteurs. Cependant, le 18 avril 1795, Rovère l'accusa d'être le chef d'un complot anarchique contre la Convention, et il annonça son arrestation par ordre du comité de sûreté générale. Compris dans l'amnistie du 4 brumaire (octobre 1795), Parcin fut ensuite poursuivi comme complice de Babeuf, et acquitté. Après le 18 fructidor (4 septembre 1797), il fut rétabli dans son grade de général, dans le même temps et par les mêmes motifs que Dutertre, ancien marchand de volaille, devenu général, et qui fut alors chargé de conduire à la Guiane Pichegru et les autres déportés de fructidor. Parcin obtint à cette époque le commandement du département de Saône-et-Loire; mais le Directoire, l'ayant soupçonné de chercher à influencer les élections en faveur des jacobins, lui donna ordre, en 1798, de sortir de ce département. Après le 18 brumaire, on crut que tous les hommes de cette espèce allaient rentrer dans le néant; mais la protection de Fouché soutint encore celui-là. Par la faveur du duc d'Otrante, Parcin obtint une retraite d'officier général, et il vécut fort à son aise dans une maison de campagne aux environs de Paris. Cette pension de retraite lui fut même payée par la restauration et jusqu'à sa mort, vers 1820. Il avait publié, en 1791, un drame en 3 actes, mêlé d'ariettes sur la Bastille, et dans la même année : *les Crimes des Parlements,* ou *les Horreurs des prisons judiciaires dévoilées.*

PAREJA (Bartholomo RAMO), l'un des réformateurs de la musique, enseigna cet art à Salamanque, puis à Bologne (1482), et écrivit contre le système de Gui d'Arezzo un ouvrage intitulé : *Tractatus de musicâ,* Bologne, sans date, très-rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595, etc.

PAREJA (Juan de), peintre, né en 1606 à Séville, de parents esclaves, étant tombé en la possession de Velasquez, se prit d'un goût décidé pour la peinture. Il s'exerça d'abord en secret à dessiner et à copier les tableaux de son maître, et devint habile dans le portrait et les tableaux de genre. Lorsque Philippe envoya Velasquez en Italie pour y recueillir divers objets d'art, Pareja l'y accompagna, et ce voyage ne contribua pas médiocrement à ses progrès. A leur retour, le roi étant venu, suivant sa coutume, visiter l'atelier de Velasquez, porta les yeux sur un tableau qu'il trouva de son goût: c'était l'ouvrage du modeste esclave, qui jusque-là s'était caché soigneusement pour se livrer à des études qu'avait couronnées un si rapide succès. Le monarque fit affranchir Pareja, qui n'en demeura pas moins fidèlement attaché à son maître, à la fille duquel il reporta ensuite ses services et son affection, jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. On cite comme son chef-d'œuvre la *Vocation de saint Mathieu,* au palais d'Aranjuez.

PARENT (Antoine), savant mathématicien, membre de l'Académie des sciences de Paris, né à Paris en 1666, mort en 1716, avait suivi dans deux campagnes le marquis d'Alègre pour mieux connaître la science des fortifications. Il a laissé : *Recherches de mathématiques et de physique,* 1714, 3 vol. in-12; *Arithmétique théorico-pratique en sa plus grande perfection,* 1714, in-8°; *Éléments de mécanique et de physique,* etc., 1700, in-12; et plusieurs manuscrits.

PARENT (François-Nicolas), né à Melun en 1752, était curé en 1790 de Boissy-les-Bertrand, près de cette ville. Ayant embrassé avec chaleur les principes de la révolution, il abjura publiquement les fonctions sacerdotales, devint, pendant la Terreur, le principal rédacteur du *Journal des Campagnes,* et publia, entre autres opuscules, un recueil d'*Hymnes philosophiques, critiques et moraux..., pour faciliter dans les campagnes la célébration des fêtes républicaines,* 1799, in-8°. Sous le gouvernement impérial il remplit un emploi subalterne dans les bureaux de la police. Exclu de cette place à la restauration, il se fit correcteur dans une imprimerie, et mourut à Paris le 20 janvier 1822.

PARENT-DUCHATELET (Alexandre-Jean-Baptiste), médecin philanthrope, né à Paris vers 1790, fut reçu docteur en 1814, et dès lors exerça son art d'une manière distinguée. En 1821, il commença à se livrer à des recherches d'hygiène, auxquelles il se consacra tout entier dans les derniers temps de sa vie. Membre adjoint du conseil de salubrité en 1825, il composa en cette qualité un grand nombre de *Mémoires* et de *Rapports* sur les questions les plus importantes d'hygiène appliquée aux travaux et professions d'utilité publique. Ce furent ses observations qui décidèrent la ville de Paris à faire pratiquer des égouts dans ses différents quartiers. En 1833, il fut nommé membre de la commission chargée de présenter un rapport sur la marche du choléra et sur ses effets dans Paris et les environs. Cet homme estimable mourut le 6 mars 1836, à la suite d'une maladie causée par l'excès de travail. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches et considérations sur la rivière de Bièvre ou des Gobelins, et sur les moyens d'améliorer son cours,* etc., 1822, in-8°; *Essai sur les cloaques ou égouts de la ville de Paris,* 1824, in-8°. Il est l'un des auteurs du *Dictionnaire de l'industrie manufacturière,* et l'un des rédacteurs des *Annales d'hygiène.*

PARENT-RÉAL (Nicolas-Joseph-Marie), avocat, né à Ardres (Pas-de-Calais) au mois d'avril 1768, mort à Paris le 28 avril 1834, était venu y achever ses études au collége de Sainte-Barbe et y avait été reçu avocat en 1790. Après la suppression des cours souveraines, il exerça sa profession près le tribunal de Saint-Omer, fut ensuite nommé secrétaire en chef du district de Calais, administrateur de ce district, enfin juge de paix du canton d'Ardres. A l'installation du Directoire, il devint sous-commissaire près de l'administration municipale de Saint-Omer, ensuite près de l'administration centrale du Pas-de-Calais. Nommé administrateur du département après le coup d'État du 18 fructidor, il en était président lorsqu'il fut élu député au conseil des Cinq-Cents. Après le 18 brumaire, il fut nommé membre du tribunat, d'où il sortit en l'an x par voie d'élimination. Dès lors il se fit reporter au tableau des avocats à la cour royale. Appliqué aux consultations du cabinet, il ne laissa pas que de cultiver les lettres. C'était l'un

des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*. Il a publié une *Petite revue des institutions oratoires* de M. Delamalle, 1819, in-8°; 2° édition, augmentée d'une *Lettre à Benjamin Constant*, 1822, in-8°; *du Régime municipal de l'administration de département*, 1820, in-8°; *Questions politiques : de la pairie, de la loi électorale, des administrations municipales*, etc., 1830, in-8°.

PARENTI (Jean-Marie), poëte italien, né à Modène, vivait à la fin du 15° siècle. On ne connaît de lui qu'un opuscule intitulé : *Dialogo in commendatione di Donzelle Modenesi nel quale si introducono due collocutori*, Modène, 1783, in-4° de 12 feuilles. Ce petit volume est très-rare.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre de genre, né à Madrid en 1747, étudia sous Velasquez, puis entra dans l'école de Traverse, et alla se perfectionner en Italie. Chargé par le roi, en 1780, de peindre les ports d'Espagne, il remplit cette tâche avec succès, entreprit encore d'autres travaux importants, parmi lesquels on cite : *le Serment du prince des Asturies dans l'église de St.-Jérôme* au palais de Madrid : et un *Tournoi* où il a peint tous les membres de la famille royale. Ce dernier tableau décore le cabinet du palais d'Aranjuez. Paret mourut dans la force de son talent, en 1799.

PAREUS (David WÆNGLER, plus connu sous le nom de), ministre de la religion réformée, né à Frankenstein en 1548, mort en 1622, mérita, par ses heureuses dispositions, d'être tiré d'une condition obscure pour entrer à l'académie d'Heidelberg, où son application et son savoir lui valurent une chaire de théologie. Son esprit de conciliation et de paix, dans les discussions qu'occasionnait alors la réforme, furent pour lui une source de désagréments. Ses *OEuvres* ont été publiées à Francfort, 1647, 3 vol. in-fol. — Philippe WÆNGLER ou PAREUS, son fils, l'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne, né à Hemsbach en 1576, étudia d'abord à Neustadt et à Heidelberg, puis à Genève sous Théodore de Bèze, et, après différents voyages, occupa successivement les rectorats de Neustadt et de Hanau, où il mourut vers 1648. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; les plus importants sont ceux qu'il a écrits sur Plaute : *Plauti Comediæ cum dissertationibus et notis perpetuis*, 1610, in-8°; 1619, in-4°; 1641, in-8°; *Lexicon plautinum*, in-8°; 1614, 1634, etc.

PAREUS (Daniel), fils du précédent, l'accompagna dans ses voyages, se fixa ensuite aux environs de Metz, puis alla enseigner les humanités à Kaiserslautern. Il fut assassiné par des voleurs en 1645. Outre des éditions de Musée, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore, de Salluste, on lui doit entre autres ouvrages : *Mellificium atticum*, 1627, in-4°; *Medulla historiæ univ. profanæ*, 1631, in-12; *Lexicon lucretianum*, 1631, in-8°; *Historia palatina*, 1633, in-8°.

PARFAICT (François), né à Paris en 1698, mort en 1753, avait fait du théâtre et de son histoire sa principale étude. On a de lui : *Histoire générale du Théâtre-Français*, 1734-1749, 15 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, 1743, 2 vol. in-12; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, 1753, in-12; *Histoire de l'Opéra*, en manuscrit; *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 1756, 1767, 7 vol. in-12; *Atrée*, tragédie, et *Panurge*, ballet; *Aurore* et *Phébus*, histoire espagnole. Parfaict travailla avec Marivaux au *Dénoûment imprévu* et à *la fausse Suivante*, et fut l'éditeur des *OEuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12.

PARFAICT (Claude), frère du précédent, né à Paris vers 1701, mort en 1777, fut son collaborateur dans la rédaction de ses principaux ouvrages, et traduisit du grec la *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, 1730, in-12.

PARFRE (Jean), l'un des plus anciens auteurs dramatiques anglais, n'est guère connu que comme auteur d'une pièce intitulée : *la Chandeleur, ou le massacre des enfants d'Israël*, imprimée dans la *Collection* d'Hawkins.

PARIATI (Pierre), littérateur, né en 1665, à Reggio (Lombardie), mort dans sa patrie vers 1715, fut attaché comme poëte dramatique à la cour impériale, et concourut avec Apostolo Zeno, son intime ami, à la réforme du théâtre italien. On lui doit entre autres : *il Sidonio*, 1706; la *Svanvita*, 1708; *Il Ciro*, 1710; l'*Anfitrione*, imité de Plaute; plusieurs *Oratorio*, etc.

PARIBELLI (le comte Jean), né à Sondrio en 1760, fut destiné par sa famille aux études de droit, qu'il suivit avec distinction dans les universités de Padoue et de Pavie, et qu'il termina à Vienne. Une aventure de jeunesse l'ayant fait arrêter pendant quelques jours, il prit en haine les Autrichiens, et ne leur pardonna jamais. Devenu avocat à Milan, lorsque les armées françaises envahirent l'Italie, il se déclara hautement en leur faveur ; mais, ayant mis trop de précipitation dans ses démonstrations, il fut arrêté et conduit au château de Milan. Délivré quand cette ville se rendit aux Français, Paribelli fut un des membres du gouvernement provisoire, et il se montra fortement attaché aux principes républicains. Lors des désastres des Français en 1799, il fut obligé de chercher un refuge en France, et ne retourna à Milan qu'après la victoire de Marengo. Appelé de nouveau à la direction des affaires, il crut que la république italienne était une création solide, et il fit ses efforts pour empêcher qu'elle ne fût remplacée par le royaume italique. Mais une volonté plus forte que la sienne prévalut, et il fallut se résigner. Sa soumission fut récompensée par la place de premier président de la cour royale du département de l'Adda, qu'il conserva jusqu'à la rentrée des Autrichiens dans la Lombardie. Il se retira alors dans ses terres de Sondrio, où il mourut en 1818. Paribelli avait, dans sa jeunesse, cultivé avec zèle les beaux-arts et la poésie. L'Italie lui doit une traduction ou plutôt une paraphrase du poëme de *Phrosine et Melidor* de Bernard, imprimée à Milan en 1778, 1 vol. in-8°.

PARIGI (Jules), architecte et graveur à l'eau-forte, né à Florence, mort en 1635, avait été chargé d'enseigner le dessin et l'architecture militaire aux fils du grand-duc de Toscane Ferdinand Ier, qui le nomma plus tard son ingénieur. Les titres de Parigi, comme architecte, sont : la maison de plaisance dite, *Poggio imperiale*, et le palais *Manetti*. Parmi ses estampes, on remarque *la Flotte des Argonautes*. La *Vie* de cet artiste a été écrite par Baldinucci.

PARIGI (Alfonso), l'un des fils du précédent, fut le seul qui suivit la carrière de l'architecture. Lorsque son père le crut suffisamment instruit, il voulut lui faire join-

dre la pratique à la théorie; et, le confiant aux officiers allemands qui avaient suivi ses leçons, il lui fit embrasser le métier des armes; et le jeune Alfonso ne tarda pas à se distinguer. Il obtint un grade supérieur dans l'artillerie. Mais, comme son père avançait en âge et avait besoin d'un aide éclairé, Alfonso revint à Florence, et, jusqu'à la mort de son père, il partagea ses travaux. Malgré la solidité avec laquelle Brunelleschi avait construit le palais Pitti, le mur de la façade principale avait perdu son aplomb, et penchait de plus de huit pouces et demi du côté de la place. Les moyens qu'il employa pour le remettre d'aplomb sont remarquables: il fit faire plusieurs ouvertures au mur extérieur, et y fit passer de fortes chaines de fer, qu'il fixa au dehors avec de grandes clefs; il adapta ensuite à l'extrémité des chaines, qui passaient dans l'appartement, de fortes vis; et, à force de les resserrer également, il parvint peu à peu à remettre en équilibre l'édifice qui penchait. C'est à lui que Florence doit encore le palais Scarlati, divisé en trois étages d'une manière très-habile, mais dont les fenêtres ne paraissaient pas aussi bien entendues. Il mourut le 17 octobre 1656.

PARINI (Joseph), poëte italien, né à Bosizio, dans le Milanais, le 22 mars 1729, mort le 3 septembre 1799, éprouva dans sa vie plusieurs persécutions, et montra beaucoup de fermeté. Il eut aussi des protecteurs, occupa diverses chaires avec distinction, et fut nommé membre de plusieurs sociétés savantes. Son principal ouvrage, et celui qui fit sa réputation, est son poëme *il Mattino*, publié en 1763, auquel il joignit dans la suite trois autres petites pièces, *le Midi, le Soir, la Nuit*. Les *OEuvres* de Parini ont été réunies en 6 vol. in-8°, Milan, 1801, 1804. *Les quatre Parties du jour à la ville* ont été traduites en français par l'abbé Desprades, 1776, in-12, et une seconde fois, 1814, in-18. *Le Jour* a été traduit en français par J. L. A. Raymond, 1826, in-8°.

PARIS, pantomime romain et favori de Néron, accusa impunément Agrippine devant l'empereur. — Un autre PARIS, favori de Domitien, fit exiler le poëte Juvénal.

PARIS-ALFANI (Domenico de), peintre, naquit à Pérouse en 1483, et fut le condisciple de Raphaël dans l'école du Perugino. Il contracta avec ce grand artiste la plus étroite amitié, et ils devinrent inséparables. Lorsque Raphaël se rendit à Rome, il voulut l'emmener avec lui; mais les soins qu'exigeait l'éducation de son fils Orazio, encore en bas âge, empêchèrent Paris d'accéder aux instances de l'amitié. Il resta donc à Pérouse, entièrement livré à la culture de son art, et toujours assidu aux leçons du Perugino, qui commença également à diriger le jeune Orazio dans la même carrière. Une circonstance remarquable de la vie de ce peintre, c'est que, né dans la même année que Raphaël, il mourut également comme son ami en 1520. Un autre rapprochement se fait voir dans les causes de leur mort.

PARIS-ALFANI (Orazio de), fils du précédent, et non son frère, comme quelques historiens l'ont cru, naquit à Pérouse, vers 1510. C'est de tous les peintres perugins de cette époque celui qui ressemble le plus à Raphaël. La réputation de ses ouvrages a nui un peu à celle de son père, attendu qu'on lui a longtemps attribué quelques compositions qui sont évidemment de Domenico. On cite de ces deux excellents artistes un tableau représentant le *Christ en croix, entre sainte Apollinie et saint Jérôme*, qu'ils ont peint conjointement dans l'église des Conventuels de Pérouse. Lorsque l'académie de dessin fut fondée dans cette ville en 1573, Orazio en fut nommé le premier chef. Il mourut en 1581. On peut voir de plus longs détails sur ces deux artistes dans les *Lettres sur l'École de peinture de Pérouse*, d'Annibal Mariotti.

PARIS DE BUAT (Pierre), docteur en médecine, né à Limoges en 1533, exerça son art avec succès. Paris acheta la terre de Fromental, arrondissement de Bellac, en 1583. Il aimait les sciences et les savants. Désireux de faire fleurir dans sa patrie les arts et les belles-lettres, il ordonna, par son testament, que, si ses trois fils mouraient sans héritiers mâles, ses biens fussent consacrés à la fondation d'un collége: c'est ce qui arriva.

PARIS (Anselme), chanoine de Sainte-Geneviève, naquit à Reims, le 26 novembre 1631, et mourut, de fatigues et d'infirmités, dans son abbaye, le 2 mars 1683. Entré dans cette congrégation en 1647, il y vécut dans la retraite et constamment occupé de l'étude et de ses devoirs religieux. Laborieux et intelligent, le premier ouvrage qu'il fit paraître, est une dissertation sans nom d'auteur, sur un traité de Ratramme, moine de Corbie, contemporain d'Hincmar, traité que l'on trouve dans le 3e volume de *la Perpétuité de la Foi*. Il travailla ensuite à fortifier l'argument de la perpétuité, touchant la créance de l'Église grecque, et publia deux volumes, le premier en 1675, et le deuxième en 1676, pour faire voir que cette Église s'est accordée parfaitement avec l'Église latine, dans tous les temps, sur la transsubstantiation.

PARIS (François), prêtre, né à Châtillon, près Paris, d'une famille pauvre, fut secondé dans ses dispositions, mis à portée de suivre ses études, et promu au sacerdoce. Après avoir desservi la cure de Saint-Lambert près de Port-Royal-des-Champs, il vint à Paris, où il exerça la fonction de sous-vicaire à Saint-Étienne-du-Mont, et mourut fort âgé, en 1718. Outre quelques dissertations où il prouve, contre l'abbé Bocquillot, qu'un auteur d'ouvrages de théologie et de morale peut tirer un profit légitime et honnête de ses écrits, on a de lui divers livres de piété, entre autres, un *Traité de l'usage des sacrements*, imprimé en 1673, par ordre de Gondrin, archevêque de Sens; et une *Traduction de l'Imitation de Jésus-Christ*.

PARIS (François), diacre, né en 1690, fils d'un conseiller au parlement de Paris, se rendit recommandable par son zèle, sa charité et sa vie pénible et pleine d'austérités, et mourut exténué par les jeûnes et les macérations le 1er mai 1727. A cette époque, l'effervescence des esprits était extrême : bientôt, dans le petit cimetière de Saint-Médard, où il fut inhumé, on vit affluer de la ville, et des environs, une multitude qui baisait jusqu'à la poussière du lieu de sa sépulture, et en emportait comme un préservatif, ou un moyen de salut. Une si religieuse vénération promettait des miracles que la foi ou la confiance devait réaliser. Le cardinal de Noailles autorise l'érection d'un tombeau en marbre au diacre Paris; et tout en confessant que le plus grand miracle

du saint diacre était sa vie pénitente, il s'occupe de faire constater, par le ministère des curés, les prodiges qu'on annonçait s'opérer sur sa tombe. Après la mort de l'archevêque, plusieurs curés de Paris présentèrent des requêtes à de Vintimille, pour demander la continuation des informations faites sous son prédécesseur. L'enthousiasme allait croissant. A des crises salutaires qu'on attestait être survenues chez quelques-uns des nombreux malades que la confiance amenait au tombeau de Paris, succédèrent les convulsions, les transports, l'exaltation prophétique de l'imagination en délire. Le magistrat Montgeron est témoin d'une de ces scènes; il compose un gros livre, où il décrit et figure ce qu'il témoigne avoir vu ou entendu. Suivent un second et un troisième volume, qui ajoutent le fanatisme à l'exagération. Mais ce fut en vain. Le gouvernement avait fait clore le cimetière; et l'enthousiasme, plus factice que réel, s'était promptement dissipé. Ni l'apologie des miracles, ni la publication des conférences que le diacre avait faites à Saint-Médard, les *Explications des épîtres aux Romains et aux Galates*, qui avaient paru en 1732 et en 1733, et les *Méditations sur la religion et la morale*, en 1740, ne purent le ranimer. Ces écrits du diacre Paris, malgré quelques erreurs, ne manquent pas d'onction. Sa *Vie* a été écrite, en 1731, par P. Boyer; par Barthélemi Doyen, in-12, augmentée par Goujet, etc.

PARIS (Louis-Michel), ecclésiastique et instituteur, né à Argentan en 1740, passa 9 ans à Londres, pendant la révolution, et mourut en France en 1806. Il a publié une *Introduction à l'étude de la géographie;* des *Éléments de grammaire française*, etc., in-8°.

PARIS (Pierre-Louis) était, avant la révolution, oratorien et professeur à Marseille, où il jouissait de quelque réputation pour son savoir. Comme la plus grande partie des ecclésiastiques de son ordre, il embrassa avec beaucoup de chaleur la cause de cette révolution qui allait changer son existence et renverser l'Oratoire, ainsi que tant d'autres institutions utiles. S'étant rendu à Paris en 1792, on le vit aussitôt pérorer dans les clubs et les sections contre le pouvoir chancelant de Louis XVI. Après la révolution du 10 août, dans laquelle il joua un rôle très-actif, Paris fit partie de cette municipalité qui se créa elle-même par la violence et au mépris de toutes les lois. Il eut par conséquent une grande part à tout le système de tyrannie et d'oppression qu'elle fit peser sur la France. Par un arrêté du conseil de la commune, il fut chargé d'écrire l'histoire de la révolution du 31 mai 1793, qui avait assuré le triomphe de la Montagne et de Robespierre; mais nous ne pensons pas qu'il s'en soit jamais occupé, quoique ce fût un fait dont il connaissait très-bien les effets et les causes. Resté membre de cette commune jusqu'à la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794), où le parti de Robespierre succomba, il fut enveloppé dans sa proscription et périt sur l'échafaud avec 69 de ses collègues ou employés des bureaux, que la Convention nationale mit hors la loi. Il avait publié en 1784 des odes sur l'électricité, sur l'invention des ballons, et sur J. J. Rousseau.

PARIS (le chevalier de), né à Paris, le 12 novembre 1765, d'une famille noble, reçut une bonne éducation et servit d'abord dans la gendarmerie de Lunéville, puis dans les gardes du comte d'Artois. Fort opposé dès le commencement aux principes de la révolution, il entra cependant, en 1792, dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et y resta jusqu'au licenciement. Il était à Paris quand l'arrêt de mort fut prononcé contre ce prince. Alors sa tête s'exalta au plus haut degré, et il résolut d'assassiner un de ceux qui l'avaient condamné. Le 20 janvier, étant entré au Palais-Royal, chez le restaurateur Février, il entendit par hasard nommer Lepelletier de Saint-Fargeau. S'approchant de lui, il lui demanda s'il était Lepelletier, membre de la Convention. Sur la réponse affirmative de celui-ci, il ajouta : « Et vous avez voté pour la mort? — Ma conscience..., voulut répondre Lepelletier; mais Paris ne lui donna pas le temps d'achever; tirant son sabre, il lui en perça la poitrine, et sortit malgré les efforts du restaurateur, qui seul essaya de le retenir. Aussitôt il quitta Paris, et prit la route de la Normandie, déguisé en garde national. Quelques jours après, on l'arrêta à Forges-les-Eaux, sur la dénonciation d'un nommé Auguste, marchand de peaux de lapins, qui lui avait trouvé un air suspect. Mais, au moment où deux gendarmes se présentèrent pour le saisir dans son lit et le conduire à la municipalité, il se brûla la cervelle avec un pistolet qu'il avait dans sa poche. La Convention nationale envoya Legendre et Tallien pour vérifier le fait, de peur que ce ne fût une ruse de Paris, pour échapper; mais ces députés confirmèrent, à leur retour, le rapport qu'avait envoyé la commune de Forges-les-Eaux.

PARIS (Jean-Baptiste-François), maréchal de camp, né à Pontoise, le 8 juillet 1748, entra fort jeune dans la carrière militaire. Il était, avant 1785, lieutenant au régiment des dragons d'Artois, et il accompagna à cette époque le comte d'Escars, son colonel, envoyé en Prusse pour recueillir auprès du grand Frédéric des notions propres à l'amélioration de la cavalerie française. En 1789, il comprima longtemps à Châlons-sur-Marne, avec 60 dragons, les efforts des révolutionnaires. Il était à Metz en 1791, lorsque la garnison de cette ville s'insurgea. Le régiment des dragons d'Artois suivit cet exemple. Paris parvint à le faire rentrer dans le devoir jusqu'en septembre 1791, époque à laquelle l'effervescence devint telle qu'il se vit contraint d'émigrer. Trente de ses dragons vinrent le joindre à Coblentz, où il fut nommé capitaine dans les chasseurs de Polignac. Il fit dans ce corps la campagne de 1792; et fut appelé à Ham, où il forma et commanda une compagnie pour la garde des princes, frères de Louis XVI. Après deux ans de séjour dans cette ville, le comte d'Artois, voulant employer ses fils à l'armée de Condé, chargea Paris de les diriger. Il accompagna ensuite ce prince en Hollande et fut chargé de dépêches pour l'Angleterre, où il servit dans les volontaires de lord Moira, qui devait commander l'expédition de Quiberon. Au retour de Monsieur, il fut nommé officier de son état-major, et fit, en cette qualité, la campagne des côtes de France, qui ne dura que 5 mois. Paris, revenu en Angleterre, sollicita l'honneur de courir de nouveaux hasards, et s'embarqua pour la France, chargé des ordres du roi pour Frotté, commandant l'armée royale de Normandie. Il reçut de ce général le grade de colonel aide-major; et travailla sous

les ordres du prince de la Trémouille jusqu'après le 18 fructidor, époque à laquelle Frotté retourna en Angleterre avec le comte de Bourmont. Paris les escorta jusqu'au lieu de leur embarquement, et se rendit ensuite à Paris, afin d'y suivre les plans concertés pour le triomphe de la cause royale. Poursuivi par la police du Directoire, et arrêté comme émigré, conspirateur et agent des Bourbons, il dut à un stratagème le bonheur de s'échapper des mains de plus de cent hommes apostés pour son arrestation. En 1799, le vicomte d'Oillamson, major général de l'armée royale de Normandie, ayant été tué, Frotté le remplaça par Paris, pour lequel il obtint le grade de maréchal de camp et la croix de Saint-Louis. Après l'assassinat de Frotté et la pacification de 1800, Bruslart, qui avait pris le commandement de l'armée royale, mécontent d'en voir les conditions mal observées, partit pour l'Angleterre, et confia les intérêts de l'armée à Paris, qui partagea son pouvoir avec de Bourmont. Ils refusèrent l'un et l'autre de reprendre leurs grades dans les armées sous les ordres du premier consul. Paris resta constamment attaché à ses principes, jusqu'à l'époque de la restauration. Nous ignorons quelle récompense fut alors donnée à son zèle, mais il ne vécut que fort peu de temps après le retour des Bourbons, et mourut dans un âge assez avancé.

PARIS (Marie-Auguste), général français, né dans un village près de Mirande, fut destiné à l'état ecclésiastique et quitta le séminaire pour entrer dans une maison de commerce à Bordeaux, où l'invasion des Espagnols, en 1793, le força de s'enrôler dans un bataillon d'infanterie avec quatre de ses frères, tous dans la même compagnie, dont Auguste devint bientôt le capitaine. Embarqué pour l'Amérique, il y concourut très-efficacement, sous les ordres de Victor Hugues, à la reprise de la Guadeloupe, fut nommé successivement colonel, général de brigade, et revint en France, où il fut employé, en 1809, à l'expédition de Flessingue, puis en Espagne, où il prit part, sous les ordres de Suchet, à toutes les opérations de ce maréchal dans la Catalogne et le royaume de Valence. Il fut blessé à la bataille de Sagonte, où il décida la victoire par une charge vigoureuse. Nommé ensuite gouverneur de Saragosse, il y lutta avec beaucoup d'énergie contre Mina et toutes les guerillas de la contrée. Dans la retraite de 1812, il fut le dernier à quitter le territoire espagnol, se réunit au maréchal Soult, et commandant une de ses divisions, parvint à arrêter les efforts du général anglais Hill. Il se distingua encore à la bataille d'Orthez, puis à celle de Toulouse, et fut nommé général de division. Forcé de s'arrêter à Narbonne, il y mourut des suites de ses blessures dans les premiers mois de 1814.

PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, mort dans sa patrie en 1819, se distingua par ses talents, son désintéressement et sa modestie. Dans un voyage à Rome, il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiques de la Villa-Borghèse et de diriger les fouilles du Colysée. Il fut architecte de l'Opéra, membre de l'Académie d'architecture. Son principal ouvrage est le portail de la cathédrale d'Orléans.

PARIS (Jean-Joseph), ex-sous-préfet, mort à Paris le 25 mars 1824, avait été, pendant l'occupation des Français, secrétaire en chef de la commission du gouvernement dans la république septensulaire. On a de lui des *Considérations sur la crise actuelle de l'empire ottoman*, etc., Paris, 1821, in-8°; et deux *Mémoires* couronnés par la Société d'agriculture de la Marne : l'un sur les blés (1819), l'autre sur l'industrie nationale (1821).

PARIS DE BOISROUVRAY (le baron), né à Chartres en 1776, fit de bonnes études et s'attacha principalement aux sciences physiques et mathématiques. Entré fort jeune dans la carrière des armes, il était capitaine dans le 24e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Metz, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut subitement le 13 octobre 1825. Il a publié : *Système général du monde et cause du mouvement des astres*, Paris, 1819, in-8°; *Un mot sur l'électricité*, Paris, 1825, in-8°.

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, d'une famille qui a fourni plusieurs personnages également distingués par leur mérite et par les fonctions qu'ils occupèrent, né dans le Dauphiné, entra jeune dans la garde royale. Il quitta le service pour aider son frère, chargé de la direction des vivres de l'armée de Flandre, se fit bientôt connaître par sa capacité pour les affaires, et remit au régent des mémoires sur les finances qui fixèrent l'attention de ce prince. Ayant montré les vices du système de Law, il fut exilé avec son frère; mais il ne tarda pas d'être rappelé pour aider à réparer le mal qu'il avait prédit. Mêlé dans des intrigues de cour, il tomba de nouveau dans la disgrâce; mais on sentit la nécessité de le faire revenir à Paris en 1730, et dès lors il ne cessa plus d'être consulté par le gouvernement sur toutes les grandes opérations de finances, et toujours on reconnut que ses plans étaient justes et bien combinés. Il mourut en 1770. On lui attribue : *Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. Grimoard a publié : *Correspondances de Richelieu, du comte de St.-Germain et du cardinal Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8°.

PARIS DE MONTMARTEL, garde du trésor royal en 1730, frère cadet du précédent, partagea ses travaux, devint banquier de la cour, et s'acquit une certaine influence.—Le marquis DE BRUNOY, si zélé pour les cérémonies religieuses, était fils de Paris de Montmartel.

PARIS DE MEYZIEU (Jean-Baptiste), neveu des précédents, mort en 1778, passe pour l'auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*. Il possédait une riche bibliothèque.

PARISAU (Pierre-Germain), poëte dramatique, né à Besançon en 1753, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, fut un des rédacteurs de la *Feuille du Jour*. Ses principales pièces sont : *le Prix académique*, 1780; *la Veuve de Cancale*, 1780; *Richard*, 1781; *la Soirée d'été*, 1782; *les Étrennes et le Bouquet; le Rendez-vous*, 1784; *Julien et Colette*, 1788, in-8°.

PARISETTI (Louis), littérateur, né en 1503 à Reggio, mort à Rome en 1570, avait renoncé au barreau pour se consacrer à la poésie, et se fit de son temps une grande réputation d'élégance et de savoir. Il prit pour

modèles, dans ses poëmes, Lucrèce, et dans ses épîtres, Horace. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il s'est exercé. Ses *Epistolæ* forment 3 recueils, dont l'un parut à Reggio en 1541, in-4°; l'autre à Venise, chez les fils d'Alde Manuce, 1553, in-8°; et le 3e à Bologne, 1560, in-8°. Parmi ses poëmes, on distingue les 2 suivants : *De immortalitate animæ*, Reggio, 1541, in-4°; et *Thæopeiæ lib. VI*, Venise, Alde, 1550, in-8°.

PARISIÈRE (Jean-César ROUSSEAU de la), évêque de Nîmes, né à Poitiers en 1667, mort dans son diocèse en 1736, avait consacré ses loisirs aux lettres, et composé diverses pièces ingénieuses en vers et en prose; mais un retour sur lui-même lui fit brûler ces productions, dont on peut au moins se faire une idée sur l'échantillon qui en est resté : c'est la fable allégorique *sur le Bonheur et l'Imagination*, imprimée parmi les œuvres de Mlle Bernard. Après la mort de ce prélat, plus recommandable par la modération dont il usa envers les réformés de son diocèse que par ses talents comme orateur, on recueillit ses *Harangues, Panégyriques, Sermons* et *Mandements*, 1740, in-12.

PARISOT (Jacques), né en 1751, d'une famille honorable de la Franche-Comté, embrassa la profession d'avocat; débuta fort jeune au parlement de Paris et y obtint de prompts succès. Il était membre du conseil particulier de la maison de Soubise et de l'administration des fermes, quand la révolution éclata. Il comprit, à ses premiers progrès, qu'elle marchait à l'anéantissement de l'autorité royale, et se déclara contre elle. Fait capitaine dans la garde constitutionnelle du roi, il combattit, le 10 août, dans les rangs des défenseurs du château, y reçut plusieurs blessures et ne dut la vie qu'à des grenadiers de la section des Filles-Saint-Thomas qui le protégèrent contre la rage des assaillants, et l'enlevèrent tout sanglant des cours du château. Après la mort de Louis XVI, Parisot fut vivement poursuivi; il échappa par la fuite, et l'on emprisonna à sa place, Parisau, homme de lettres, rédacteur de la *Feuille du jour*, qui réclama en vain contre la méprise. Après avoir démontré qu'il n'avait jamais fait partie de la garde du roi, il n'en fut pas moins condamné à mort comme capitaine de cette garde. Parisot demeura ignoré jusqu'en 1797, époque à laquelle il fut appelé au conseil des Cinq-Cents, où il montra des lumières et un invariable attachement à ses anciens principes. La proscription du 18 fructidor ne l'atteignit pas ; mais, après le coup d'État du 18 brumaire, il ne fit point partie du nouveau corps législatif et rentra dans la retraite. Les offres qui lui furent faites sous l'empire ne purent l'en tirer; il ne l'abandonna qu'en 1814. Les princes, qui, du lieu de leur exil, l'avaient fait chevalier de Saint-Louis, témoignèrent, à leur rentrée en France, le désir qu'il leur fût présenté. Il reçut d'eux des paroles de bienveillance et la croix de la Légion d'honneur. Ce fut là toute la récompense de son dévouement. Lors de sa mort en 1816, il faisait alors partie du conseil privé de madame la duchesse douairière d'Orléans.

PARISOT (Jean-Nicolas-Jacques), conseiller à la cour royale de Troyes, fut longtemps considéré comme l'un des hommes les plus éclairés du département de l'Aube. Né aux Riceys, près de Troyes, le 20 février 1756, il fit de fort bonnes études, et fut, dès le commencement de la révolution, placé à la tête des administrations de l'Aube. Il était, en 1791, l'un des administrateurs de ce département, lorsqu'il fut nommé président du tribunal criminel. Député au conseil des Cinq-Cents, en septembre 1795, il s'y fit remarquer par la sagesse de ses opinions. Malgré ses idées contre-révolutionnaires, il ne fut point compris dans la proscription du 18 fructidor. Il retourna dans sa patrie après avoir fait ses trois ans de législature, et présida encore le tribunal criminel de l'Aube. Il se trouva en conséquence président de la cour impériale à la création, en 1806. Ayant pris sa retraite en 1825, il alla vivre dans sa famille aux Riceys; et c'est là qu'il mourut le 22 décembre 1839.

PARISOT. *Voyez* **NORBERT**.

PARK (Mungo), célèbre voyageur anglais, auquel on doit une des découvertes les plus importantes en géographie, naquit, le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk en Écosse. Son père était un fermier qui, suivant l'usage de ses compatriotes, fit donner à ses enfants une bonne éducation. Dès sa jeunesse, Park montra beaucoup de dispositions pour l'étude : son père eut en conséquence l'idée de lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais Park préféra la carrière médicale, et, après avoir achevé ses cours à Édimbourg, vint à Londres chercher de l'emploi. Un de ses parents l'ayant présenté à sir Joseph Banks, cet homme bienveillant le recommanda aux directeurs de la compagnie des Indes. En 1792, Park s'embarqua sur un vaisseau qui allait à Bencoulen, dans l'île de Sumatra, et revint l'année suivante. A cette époque, la société d'Afrique, de Londres, cherchait quelqu'un qu'elle pût envoyer en Nigritie pour remplacer Houghton, qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée. Le triste sort de ce voyageur ne put effrayer Park; il ne vit que la gloire attachée aux découvertes qu'il pourrait faire : il offrit donc ses services à Banks, qui les fit agréer à la société; et il partit, le 22 mai 1795, sur un navire qui allait à l'embouchure de la Gambie, où il arriva le 21 juin. Ayant remonté le fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, le docteur Laidley, qui en était le chef, l'aida dans les préparatifs nécessaires pour son voyage, lui donna deux domestiques nègres, Demba et Johnson, qui parlaient différentes langues de ces contrées; lui procura un cheval et deux ânes, et le munit de quelques provisions. Park n'avait qu'un bagage modeste, pour ne pas exciter la cupidité des nègres; des instruments indispensables, tels qu'un sextant de poche, une boussole, et un thermomètre; enfin deux fusils de chasse, deux paires de pistolets, et quelques autres objets. Quatre nègres qui retournaient dans leurs foyers, se joignirent à lui : le 2 décembre, il partit de Pisania. Laidley, ainsi qu'un autre Anglais, et leurs domestiques, l'accompagnèrent durant les deux premiers jours. Il prit sa route à l'est, et se dirigea ensuite au nord-est, traversant divers royaumes nègres, dont les souverains l'accueillirent généralement bien : mais l'hospitalité de quelques-uns était intéressée; et eux ou leurs parents dépouillèrent le voyageur anglais, de manière qu'à son arrivée à Kemmou, capitale du Kaarta, il lui restait à peine la moitié de ses effets. La plupart de ces rois avaient connu

Houghton, qui n'avait pas toujours eu non plus à se louer de leurs procédés. Le roi de Kaarta reçut Park avec la plus grande bonté; il n'avait vu d'autre blanc que Houghton, et montrait beaucoup de considération pour les hommes de cette couleur. Lorsque Park eut exposé son projet de continuer sa route à l'est, par le Bambara, pour arriver au Niger, qui passait par le milieu de ce grand royaume, le roi s'efforça de le détourner de ce dessein, parce que les Bambaras en guerre avec lui, le voyant venir de ses États, le traiteraient en ennemi ou en espion. Il lui conseilla de retourner dans le royaume de Kasson dont il sortait, afin d'y attendre la fin de la guerre qui durerait au plus quatre mois. Park ne put suivre cet avis très-sage; on était au milieu de février 1796 : le temps des grandes chaleurs approchait; il craignait de se trouver dans l'intérieur de l'Afrique, pendant la saison des pluies. Alors le roi lui indiqua la route du Ludamar, pays habité par les Mores, alliés du roi de Bambara, mais en l'avertissant qu'elle n'était pas exempte de dangers; et il lui donna huit cavaliers, qui l'escortèrent jusqu'à Djarra, ville sur la frontière du Ludamar. Ali, souverain du pays, envoya dire à Park qu'il lui permettait de traverser son royaume, et lui donna un guide pour le conduire dans le Bambara : déjà Park n'était qu'à deux journées des frontières, lorsque des messagers d'Ali le contraignirent de se rendre à son camp de Benoun. On ne peut se faire une idée de tous les mauvais traitements qu'il y essuya. Park était en même temps dévoré d'une fièvre ardente, qui mettait le comble à sa triste situation; après un séjour de six semaines à Benoun, il fut traîné dans un autre camp près de Boubakir, sur la limite du désert. Mais la femme d'Ali, ayant jeté sur le pauvre voyageur un regard de pitié, le fit mieux nourrir, et obtint pour lui la permission d'accompagner Ali, qui allait à Djarra. Ce chef impitoyable d'une horde de brigands lui enleva Demba, son nègre fidèle. Déjà son bagage, ses marchandises et ses instruments, lui avaient été pris de force par les Mores. On ne lui laissa que son cheval et quelques vêtements : il parvint à sauver une boussole de poche. Les dangers de la route avaient tellement effrayé Johnson, son autre compagnon nègre, qu'il saisit une occasion pour retourner à la Gambie. Alors Park résolut de poursuivre seul son entreprise; et le 1er juillet, il s'échappa des mains des Mores : un détachement le rattrapa, lui vola encore son manteau, et le laissa aller. Park profita de ce repit pour s'éloigner dans l'est. Son cheval, rendu de fatigue, ne pouvait plus avancer; lui-même était excédé de soif. Vainement, lorsqu'il rencontrait un arbre, il montait dessus pour découvrir de l'eau. Réduit à mâcher des feuilles, il les trouvait amères ou desséchées. Il rencontra cependant des hommes et quelquefois du soulagement, et voyagea avec des nègres fugitifs qui s'éloignaient du théâtre de la guerre. Il subsistait en détachant un à un les boutons de cuivre de son habit, qui étaient reçus en paiement. Enfin, le 20 juillet, il oublia tous ses maux lorsqu'il découvrit l'objet de ses longues et pénibles recherches, le Niger, réfléchissant les premiers rayons du soleil, et, aussi large que la Tamise à Westminster, coulant à l'est avec une majestueuse lenteur. Park était alors à Sego, capitale du Bambara. Arrivé à un bac pour passer le fleuve, il attendit longtemps son tour. La multitude, les yeux fixés sur lui, le regardait avec le silence de l'étonnement. Ce ne fut pas sans de vives inquiétudes qu'il distingua plusieurs Mores dans la foule. Sur ces entrefaites, le roi, informé qu'un blanc était de l'autre côté de l'eau, lui fit dire, par un messager, qu'il ne pourrait pas le voir avant d'avoir connu le motif qui l'amenait; l'émissaire dit qu'il ne devait pas traverser le fleuve sans la permission du roi, et lui conseilla d'aller loger dans un village assez éloigné. Deux jours après, un nouveau message du prince lui ordonna de s'éloigner sur-le-champ; et il reçut en même temps un sac de cauris, pour payer sa dépense : enfin le messager ajouta que s'il allait à Djinny, comme il l'avait déclaré, il lui servirait de guide jusqu'à Sansanding. Park quitta Sego avec son guide, et suivit les bords du Niger. A Sansanding, son nègre le quitta; Park fut obligé de laisser dans un champ son cheval, qui ne pouvait plus marcher; et s'embarquant sur le fleuve, il poursuivit sa route à l'est jusqu'à Silla, ville considérable. Une triste expérience venait de le convaincre que des obstacles insurmontables s'opposaient à ses progrés, et que ce serait se sacrifier en pure perte, que de vouloir atteindre Djinny; car ses découvertes périraient avec lui. Il était alors à près de 1,100 milles de l'embouchure de la Gambie. Les pluies continuelles rendaient les chemins impraticables sur la rive méridionale du fleuve : Park, malade, à demi nu, se mit donc en route le 30 juillet, par la rive opposée, pour retourner à l'ouest. Il eut le bonheur de retrouver son cheval, qui s'était refait un peu; mais il apprit en même temps que le roi de Bambara, cédant aux instigations perfides des Mores, avait ordonné de l'arrêter. Il évita donc Sego, en faisant un détour; puis revenant vers le Niger, il traversa un grand nombre de villages et de villes, et, le 23 août, quitta les bords du fleuve à Bammakou, près des frontières du pays Mandingue, où le Niger cesse d'être navigable. Des maraudeurs le pillèrent deux jours après, et emmenèrent son cheval. Dépouillé de tout, abandonné, presque nu, au milieu d'un désert immense, à plus de 500 milles de l'établissement européen le plus proche, Park était résigné à mourir. Sa confiance dans la Providence lui donna de la force; il continua sa route, recouvra son cheval et ses vêtements, laissa le pauvre animal en témoignage de sa reconnaissance au chef d'un village, et enfin, après des fatigues inouïes, atteignit, le 16 septembre, Kamalia, ville où Karfa Taoura, nègre, marchand d'esclaves, lui donna l'hospitalité, et lui promit de le conduire au comptoir anglais de la Gambie, aussitôt que la saison le permettrait : mais ses soins ne purent arrêter les progrès de la fièvre qui dévorait lentement Park : elle devint si violente, qu'il fut retenu pendant cinq semaines dans sa hutte, et ne dut sa conservation qu'aux soins empressés de ce nègre et de sa famille. Son long séjour à Kamalia lui permit de prendre beaucoup de renseignements sur l'intérieur du pays. Le 19 avril 1797, jour fixé pour le départ si longtemps désiré, Park quitta Kamalia avec son hôte, et une nombreuse caravane d'esclaves; le 12 juin, il eut le plaisir d'embrasser le docteur Laidley, qui le regardait comme un homme échappé du tombeau : le 17, il monta sur un navire

américain qui allait aux Antilles; quelques nègres embarqués sur ce bâtiment l'avaient vu en Afrique; beaucoup avaient entendu parler de lui. Le chirurgien était mort; Park le remplaça. Après une longue traversée, il atterrit à Antigoa. Un paquebot le ramena en Angleterre, où il arriva le 22 septembre. Ainsi se termina ce voyage en Nigritie, le plus important qu'aucun Européen eût jamais fait dans cette contrée. Park fut en quelque sorte reçu en triomphe par la société d'Afrique, et par le public. L'intérêt que son retour excita, s'accrut encore, lorsque ses découvertes furent connues. La société lui permit de publier à son profit la relation de son voyage, et, en attendant que ce livre parût, en publia un *extrait*, pour satisfaire l'impatience générale. Park alla en Écosse, voir sa famille, refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la Nouvelle-Hollande, et, après avoir joui du succès de son ouvrage, se maria dans sa patrie, où il exerça la chirurgie. Cependant ses pensées étaient constamment tournées vers l'Afrique; et le gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer une expédition considérable pour descendre le Niger, Park écouta volontiers les propositions qui lui furent adressées pour la diriger. Diverses causes retardèrent l'exécution de ce projet; et ce ne fut que le 30 janvier 1805, qu'il fit voile de Portsmouth: le 28 mars il aborda à Gorée, après avoir acheté des ânes et des provisions aux îles du Cap-Vert. Il avait avec lui deux de ses compatriotes, Anderson, chirurgien, et Scott, dessinateur: on lui avait donné quatre charpentiers; à Gorée, il prit un officier et 35 soldats d'artillerie; toute la garnison voulait l'accompagner. En lisant les lettres qu'il écrivait en Angleterre, on est frappé de la satisfaction qu'il exprime, et de sa confiance dans l'heureux succès de son voyage. Cependant il le commençait à une époque bien défavorable; car la saison des ouragans approchait. Il entra dans la Gambie, vers les premiers jours d'avril; et tout le monde s'étant réuni à Keyi, petite ville sur le fleuve, au-dessous de Pisania, Park prit à son service Isaac, prêtre mandingue, et marchand, pour guider sa caravane; elle partit le 27 avril, se dirigeant vers l'est. Le 19 avril, elle arriva, sur les bords du Niger, à Bammakou; mais dans quel triste état! il n'y avait plus que 11 Européens en vie, et les quatre chefs étaient malades. Scott mourut, quelques jours après, sans avoir vu le Niger; tous les ânes avaient péri. Dans des conjonctures si critiques, Park conservait tout son courage. Le 21, il s'embarqua sur le Niger, et, s'arrêtant à Marrabou, dépêcha, le 28, Isaac au roi de Bambara, pour obtenir la permission de construire un navire à Sansanding. Il ne la reçut que le 25 septembre; le 27, il atteignit Sansanding au delà de Sego. Bientôt Anderson mourut; il ne resta plus avec Park que l'officier et trois soldats, dont un était fou: n'importe, il parvint à faire de deux vieilles pirogues une grande goëlette, qu'il nomma *le Dialiba*. Tout étant prêt, le 16 novembre, il termina son journal, et écrivit plusieurs lettres. Son enthousiasme n'avait pas diminué. Dans sa lettre à sa femme, il montrait beaucoup de confiance, probablement pour calmer ses inquiétudes. Il chargea le mandingue Isaac d'apporter ses dépêches à la Gambie, où elles arrivèrent heureusement: ce sont les dernières nouvelles authentiques que l'on ait reçues de lui. Pendant quelque temps on n'en entendit plus parler; mais, dans le cours de 1806, les marchands nègres apportèrent des nouvelles fâcheuses aux établissements anglais sur la côte d'Afrique: le bruit courut que Park et ses compagnons avaient été tués. Maxwell, gouverneur du Sénégal, retrouva Isaac, et, au mois de janvier 1810, l'expédia pour l'intérieur. Isaac revint, le 7 septembre 1811, confirmer ces rumeurs sinistres. Il avait rencontré, près de Sansanding, Amadi Fatouma, nègre, que Park avait engagé comme pilote, pour descendre le Niger jusqu'au royaume de Haoussa. Ce nègre avait tenu un journal. Le 19 novembre 1805, Park était parti de Sansanding, avec Martyn, l'officier, trois soldats, trois nègres et le pilote. Après quelques aventures et des combats soutenus contre les indigènes, Amadi se fit débarquer à Yaour, dans le royaume de Haoussa: le lendemain, comme il allait voir le roi du pays, des cavaliers entrèrent, pour informer le prince que les blancs étaient passés sans rien donner pour lui, ni pour le chef d'Yaour. Le roi fit mettre Amadi aux fers, et envoya des troupes pour occuper, sur le bord du fleuve, un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer; elles y arrivèrent avant Park: il voulut forcer le passage; on lui lança des piques, des flèches et des pierres. Il se défendit longtemps; deux de ses esclaves furent tués. Alors il fit jeter toutes ses marchandises dans le fleuve, et s'y précipita; ses compagnons en firent autant: tous furent noyés. C'était à peu près quatre mois après son départ de Sansanding. On éleva dans ce temps des doutes sur la vérité de cette narration. M. Bowdich étant à Koumassy, dans le royaume d'Assianti, à 44 lieues au nord du cap Corse, sur la côte d'Or, entendit un autre récit, d'après lequel les nègres étaient accourus sur les bords du Niger, pour engager, par leurs cris, Park à éviter des écueils; il se méprit sur leurs intentions, et les repoussa. Le navire toucha, l'équipage sauta dans l'eau, pour se sauver à la nage; mais le courant entraîna tous ces malheureux, et ils se noyèrent. Clapperton et de Lander, derniers voyageurs qui aient visité ces pays, ont constaté que Mungo-Park périt dans les eaux du Kouarra près de Boussa. Le roi de ce pays remit aux frères Lander, une *tobé* (robe) richement brodée en or qui lui avait appartenu: il paraît que le célèbre voyageur était couvert de cette robe lorsqu'il se noya. Ces voyageurs obtinrent, en échange, un coutelas et un fusil à deux coups qui faisaient partie des présents offerts au sultan par Mungo-Park. Park avait publié la relation de son premier voyage, sous le titre de: *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795-96 et 97, Londres, 1799, in-4°. On en a des traductions dans presque toutes les langues; il y en a deux en français, par Castera, an VIII (1800), 2 vol. in-8°, figures, et par l'abbé Duvoisin, Hambourg, 1779, 2 vol. in-8°. Celle-ci passe pour la meilleure. Le major Rennel a publié le journal de la 2ᵉ expédition de Mungo-Park, avec sa *Vie* et d'autres pièces, sous ce titre: *Dernier voyage dans les contrées d'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815 et 1816, in-8°; traduit en français, Paris, 1820, in-8°, figures et cartes. Les inexactitudes que renferme cette dernière relation ont été relevées dans l'ouvrage de M. Bowdich,

intitulé : *Contradictions in Park's last Journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4°. En 1835, il a paru un ouvrage intitulé : *The life of Mungo Park*, Édimbourg, in-8°, avec son portrait et une carte du fleuve qu'il découvrit. Ce livre contient des poésies de Mungo-Park et des détails sur un fils qu'il avait en Afrique, et qui mourut avant 1830.

PARKER (Mathieu), 2e archevêque protestant de Cantorbery, né en 1504 à Norwich, obtint, dès son entrée dans la carrière ecclésiastique, la protection de l'archevêque Cranmer, dont il partageait les principes en matière de dogme, et devint successivement chapelain d'Anne Boleyn, doyen du collége de Stoke, chapelain de Henri VIII, et vice-chancelier de l'université (1545). Il continua de jouir de la plus haute faveur sous Édouard VI, auquel, dans plusieurs circonstances, il donna des preuves de son dévouement. Mais lorsque la reine Marie monta sur le trône, Parker se trouva en butte à des persécutions qu'il n'avait que trop provoquées par son zèle extrême pour la réforme. Dépouillé de ses charges et envoyé en exil, il n'en fut rappelé qu'après l'avénement d'Élisabeth, qui le créa archevêque de Cantorbéry (1559). On dit qu'on fut obligé de faire violence à sa modestie pour qu'il acceptât ce riche bénéfice. Élisabeth trouva dans Parker un ministre tout dévoué à ses projets. Il mourut en 1575, laissant, outre diverses éditions des historiens Mathieu de Westminster, Mathieu Pâris, Thomas Walsingham, etc., une traduction des *Psaumes* en vers, quelques écrits en faveur du mariage des prêtres, et les *Vies* de ses prédécesseurs sur le siége de Cantorbéry : la meilleure édition de ce dernier ouvrage, ayant pour titre : *De antiquitate britannicæ Ecclesiæ*, est de Londres, 1729, in-fol.

PARKER (Samuel), évêque d'Oxford, naquit en 1640, à Northampton, d'un homme de loi qui montra pendant la guerre civile une grande flexibilité de principes, et qui écrivit en 1650, en faveur de la république. Samuel acheva ses études à Oxford, et fut d'abord imbu des opinions des puritains. Il devint chapelain d'un grand seigneur, qu'il amusait, dit-on, par ses plaisanteries, aux dépens de ses anciens coreligionnaires; ce qui est rarement l'indice d'un esprit vraiment religieux. Il fut admis, en 1695, dans la Société royale de Londres; et ce fut la même année qu'il publia des essais physico-théologiques, sous ce titre : *Tentamina physico-theologica de Deo; sive Theologia scholastica, ad normam novæ et reformatæ philosophiæ concinnata*, in-4°. Quel que fût le sort de son livre, il en fut dédommagé par le succès de sa dédicace à l'archevêque de Cantorbery, Sheldon. Ce prélat le nomma son chapelain en 1667, et lui donna plusieurs bénéfices. Parker continua de publier des écrits où il soutenait les plus hautes prétentions de l'Église, ainsi que la doctrine politique de l'obéissance passive. Sous le règne de Jacques II, en 1686, il fut récompensé de l'appui qu'il prêtait au pouvoir, par sa nomination à l'évêché d'Oxford, qu'il occupa en même temps que l'archidiaconé de Cantorbery. Il fut fait aussi conseiller privé, et, en 1687, par ordre du roi, président du collége de la Madeleine à Oxford. Il mourut en mars 1687.

PARKER (George), comte de Macclesfield, mathématicien distingué, mort en 1766, membre de la Société royale, était fils du lord-chancelier Thomas Parker, mort en 1732. George eut une grande part à l'admission du nouveau style en Angleterre; il en rédigea le bill, et publia un discours à cette occasion.

PARKER (sir Hyde), amiral anglais, fut employé contre la France avec la plus grande activité pendant toutes les guerres de la révolution, tantôt en Amérique, tantôt dans la Méditerranée. Il se distingua particulièrement, le 14 février 1797, à la bataille que gagna lord Saint-Vincent sur la flotte espagnole. La ville de Londres lui envoya, pour cet exploit, des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or de 100 guinées. Au mois de novembre 1801, l'amiral Parker fut mis en jugement pour avoir expédié les bâtiments *l'América* et *la Cléopâtre* aux Indes occidentales, où ils avaient été pris par les Français ; mais il fut honorablement acquitté par une cour martiale. Il mourut en décembre 1802, dans sa terre du comté de Surrey.

PARKER (Guillaume), capitaine de vaisseau anglais, se distingua dans plusieurs occasions pendant la guerre de la révolution française, et notamment le 28 mai 1794, jour où il soutint avec *l'Audacieux* de 74, un combat terrible contre le vaisseau français *la Bretagne* de 112 canons. Le lendemain, il eut un nouvel engagement avec une frégate et deux corvettes ennemies ; et, après s'être réparé dans le port de Plymouth, il se trouva encore à la bataille que livra Howe, le 1er juin. Blessé en septembre 1801, à l'attaque devant Boulogne, il mourut, peu de jours après, des suites de ses blessures. Son corps fut déposé à Déal, dans le caveau de la chapelle.

PARKER (Richard), matelot anglais, fut le chef de la révolte qui éclata dans le printemps de 1797 à bord de l'escadre de l'amiral Bridport. Il était né, en 1760, à Exeter, de parents honnêtes, mais peu riches, qui lui donnèrent cependant une assez bonne éducation. Il entra dans la marine, à l'époque de la guerre d'Amérique, comme surnuméraire, et fit, en cette qualité, les dernières campagnes de cette guerre. Revenu en Angleterre à la paix, il épousa une femme dont il eut bientôt dissipé la fortune. Il contracta des dettes, fut mis en prison à Édimbourg et n'en sortit que lorsque les différents comtés prirent la résolution de lever des matelots pour la marine royale. Alors il s'enrôla, et fut conduit à Nore, à bord du *Sandwich*, où il se fit d'abord remarquer par des propos séditieux et des provocations contre les officiers. Il acquit ainsi la confiance des matelots, et, quand la révolte eut tout à fait éclaté, ils le nommèrent amiral de la flotte, que l'on appela *la république flottante*, et qui donna au gouvernement une très-vive inquiétude. Mais, grâce à l'énergie et l'activité qui furent déployées, cette insurrection, qui menaçait de se communiquer à toutes les flottes britanniques, fut bientôt réprimée. Parker montra, dans cette circonstance, beaucoup de dignité et de résolution, et lorsque tout fut désespéré pour sa cause, il se livra lui-même, le 13 juin, entre les mains de quatre de ses camarades, en les priant de le garantir des insultes des autres matelots. On l'embarqua, sous bonne escorte, dans une chaloupe, et à son débarquement, le peuple le reçut à coups de sifflets. Ne

me sifflez pas, s'écria-t-il aussitôt, *je me justifierai*. De Maidstone, où on l'avait d'abord mis, on le transféra à Sheerness. Jusqu'au 20, on lui fit subir différents interrogatoires, dans lesquels on chercha vainement à découvrir les secrets moteurs de l'insurrection. Le 22, on entendit plusieurs témoins qui déposèrent contre lui; il répondit encore avec autant de fermeté que de noblesse. A la fin du mois, il fut condamné à être pendu, et reçut son arrêt avec la plus grande tranquillité, le plus grand respect pour ses juges; il sollicita même leur indulgence en faveur des autres matelots. Le 30, il fut exécuté près de Sheerness, à bord du *Sandwich*. On admira le calme et le sang-froid qu'il montra dans ses derniers moments, où il s'entretint longtemps avec un ecclésiastique. Son corps fut ensuite exposé sur l'île de Cheppy, vis-à-vis la rade du Nord, où il resta jusqu'à son entière destruction.

PARKES (Samuel), industriel de Londres, où il avait établi une manufacture renommée de produits chimiques, naquit en 1760, à Stourbridge, dans le comté d'York, et fut élevé à Market-Harborough. S'étant livré dès sa jeunesse à l'étude des sciences naturelles, il vint de bonne heure dans la capitale où il se lia avec tous les savants de l'époque, et fut admis dans la plupart des associations scientifiques et littéraires, notamment la Société des Antiquaires et celle de géologie, où il fit de fréquents rapports, qui sont insérés dans les recueils de ces compagnies. Parkes mourut à Londres le 23 décembre 1825. Ses écrits les plus remarquables sont : *Catéchisme chimique*, 1806, in-8°; *Rudiments de chimie, et récits de quelques expériences*, 1809, in-18; *Essais chimiques sur divers sujets*, 1815, 5 vol. in-12.

PARKHURST (Jean), ministre anglican, né en 1728 à Catesby-House, dans le Northampton, se distingua par l'étendue de ses connaissances en théologie et dans la langue hébraïque, et mourut en 1797 à Epsan, en Surrey. On lui doit : *Lexique grec et anglais du Nouveau Testament, avec une grammaire grecque*, 1764, in-4°; *Dictionnaire hébreu et anglais, avec une grammaire hébraïque et chaldaïque*, Londres, 4e édition, 1802, gros in-8°; *la Divinité et la préexistence de Jésus-Christ prouvée par l'Écriture*.

PARKINSON (Jean), botaniste, né à Londres, en 1567, exerça d'abord la pharmacie dans sa ville natale, puis abandonna ce commerce, sur la fin de sa vie, pour se livrer plus librement à la botanique et à la culture. Son premier ouvrage parut en 1629, dédié à la reine, sous le titre de *Paradisi in sole, Paradisus terrestris. A garden of all pleasant flowers*, etc., Londres, 1 vol. in-fol., 109 figures. Parkinson publia, en 1640, son *Theatrum botanicum*, 1 vol. in fol., figures, immense ouvrage partagé en 17 tribus et un appendix. C'est en l'honneur de ce botaniste, que Plumier a nommé *Parkinsonia* un très-joli arbuste de la décandrie de Linné, et de la première section des légumineuses de Jussieu.

PARKON (Salomon), rabbin, né à Kalha (vraisemblablement dans le royaume de Tlemecen en Afrique), florissait vers le milieu du 12e siècle. Il eut pour maîtres Rabbi Éphraïm, Judas Levita et Aben-Hezra, qu'il surpassa dans l'indépendance de ses opinions. On le regarde comme le meilleur grammairien hébreu de cette époque. Nous avons de lui : *Mechabbered*, lexique hébreu, recueilli des plus anciens glossaires arabes, et principalement de Judas Klug, de Jonas-Ben-Gannah et de Soliman-ben-Gavirol. Il est si rare, que l'abbé de Rossi n'en connaissait que six exemplaires en Europe : *Opuscule sur la syntaxe hébraïque; Sur les lettres serviles*. Ces deux opuscules sont cités par plusieurs bibliographes.

PARME (Ferdinand, duc de), petit-fils de Philippe V, roi d'Espagne, naquit le 20 janvier 1751. Il fut élevé par l'abbé de Condillac, par les PP. Jacquier et le Seur, et par Keralio. En 1765, il succéda, dans les États de Parme, Plaisance et Guastalla, à son père l'infant don Philippe. Au mois de janvier 1768, il fit publier une pragmatique sanction, composée de quatre articles, dont le premier défendait de porter, sans sa permission, les affaires contentieuses à des tribunaux étrangers, même à ceux de Rome; et le dernier déclarait nuls les décrets, bulles et brefs qui viendraient de la cour pontificale, à moins qu'ils ne fussent munis du *regium exequatur*. Le 1er février suivant, le pape Clément XIII, par un bref, déclara cette ordonnance nulle, et soumit ceux qui y avaient concouru, aux censures qu'avait prononcées la bulle *In cœna Domini* contre les violateurs des immunités ecclésiastiques. Dans le même mois de février, pendant la nuit du 7 au 8, tous les jésuites établis dans les États du duché de Parme en furent expulsés à la même heure; et le 8 au matin, on publia la pragmatique sanction de l'infant (datée du 3), qui contenait les dispositions relatives à la proscription de ces religieux. Le 3 mars suivant, parut une ordonnance du même souverain, qui supprimait le bref du souverain pontife rendu contre la pragmatique sanction du mois de janvier précédent. Le roi de France prit fait et cause pour le duc Ferdinand. Ce prince épousa, le 27 juin 1769, Marie-Amélie-Josephe-Jeanne-Antoinette de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, une des filles de l'empereur François Ier. Le marquis de Felino, qui avait rempli les fonctions de ministre sous don Philippe, aurait voulu que l'on donnât plutôt en mariage à l'infant don Ferdinand, la fille et l'unique héritière du duc de Modène, afin d'opérer la réunion des deux États voisins; ce qui eût pu rendre le duc de Parme arbitre de l'Italie : mais l'Autriche avait des vues différentes, et aimait mieux assurer à l'archiduc Ferdinand la main de Marie-Béatrix et le duché de Modène. La vie du duc de Parme, qui était religieux et bon, ne présente pas de grands événements pendant la principale durée de son règne. L'armée de Bonaparte ayant passé le Pô en 1796, le duc de Parme obtint une suspension d'armes, qui fut conclue le 9 mai entre le général en chef de l'armée d'Italie et deux commissaires parmesans, sous la médiation du ministre d'Espagne attaché à cette petite cour. Le duc s'engageait à payer dans un court délai 2 millions de francs; à fournir 1,700 chevaux, 2,000 bœufs, 10,000 quintaux de blé, 5,000 d'avoine, et 20 des plus beaux tableaux, au choix de Bonaparte, parmi ceux qui se trouvaient dans le duché. Le traité de paix conclu fut ratifié le 19 novembre. Par celui de Lunéville (9 février 1801), il fut stipulé que le frère de l'empereur d'Autriche ayant renoncé pour lui et ses successeurs au grand-duché de

Toscane, cet État serait désormais possédé en toute propriété par le duc de Parme. Dès la fin de 1800, une convention secrète, faite entre Bonaparte, premier consul, et le cabinet de Madrid, avait réglé les conditions de cette cession. En 1801, Moreau de St.-Méry, nommé résident près de l'infant, reçut ordre de lui donner connaissance de la convention dont il s'agit, et d'une autre signée à Madrid le 21 mai de ladite année 1801, par lesquelles avait été décidé l'échange des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, contre la Toscane. La reine d'Espagne et le ministre Godoy avaient obtenu de Charles IV, chef de la famille des Bourbons d'Espagne et d'Italie, qu'il garantit la transmission de la souveraineté appartenant à son cousin, mais après la mort de celui-ci, seulement. Le duc régnant Ferdinand III ne voulait pas y consentir. Son fils, don Louis, marié à une fille du roi d'Espagne, et qui était alors à Madrid, fut envoyé à sa place, en Toscane, avec le titre de roi d'Étrurie. Il paraît qu'une forte somme exigée du cabinet de Madrid paya les avantages que la maison de Parme devait trouver à cette union. Le duc Ferdinand protestait, autant qu'il le pouvait, contre l'arrangement conclu par deux grandes puissances : pendant 18 mois qu'il vécut encore, le secret resta entre lui, son ministère et le résident français, Moreau de Saint-Mery, qui maintenait tout par la seule influence du pouvoir qu'il représentait. Du reste, il avait pour Ferdinand tous les égards qui dépendaient de lui, et faisait respecter l'autorité de ce prince, rendue trop souvent précaire par les troupes qui inondaient l'Italie, et par le voisinage de la république Cisalpine. Le duc, que ses qualités personnelles rendaient digne d'un meilleur sort, mourut, le 9 octobre 1802, d'une maladie inflammatoire. Le 23, Moreau de Saint-Méry publia une proclamation qui annonça que l'exercice de la souveraineté était transféré à la république française, et qu'il avait le titre d'administrateur général des États de l'infant duc de Parme. Un des premiers soins de cet administrateur fut de traiter avec la dignité convenable la princesse infortunée qui survécut à son époux. Elle fut très-sensible à la délicatesse de ses procédés et aux efforts qu'il fit pour lui rendre moins pénible le sort qu'elle éprouvait. La duchesse de Parme mourut en 1805.

PARME (Louis de), fils du précédent, né le 5 juillet 1773, fut envoyé très-jeune à Madrid pour y épouser l'infante Marie-Amélie, fille aînée du roi d'Espagne ; mais il conçut bientôt un sentiment de préférence pour la cadette de celle-ci, et il l'obtint par l'entremise du fameux Godoy, devenu son ami. Le mariage fut célébré le 25 août 1795. La nouvelle de l'arrangement qui transmettait au prince fils du duc de Parme, le grand-duché de Toscane, avec le titre de roi d'Étrurie, fut annoncée à l'infant don Louis de Parme et à sa jeune épouse, vers le commencement de 1801. Bientôt après ils reçurent des ordres pour quitter l'Espagne. Godoy ayant entretenu l'infant de Bonaparte, et de l'importance de se rendre un tel voisin favorable, finit par lui dire qu'il fallait qu'il prît la route de Paris, parce que le premier consul le désirait : « pour voir (le mot lui échappa), quel effet produirait en France la présence d'un Bourbon. » Les deux époux partirent de Madrid dans les premiers jours d'avril. Ils reçurent, à Paris, des fêtes brillantes que leur donna Bonaparte. Celui-ci, après qu'ils eurent fait auprès de lui une résidence de 20 jours, les fit escorter par un général français jusqu'à Florence, où ils arrivèrent le 12 août 1801. Le comte César Venturi avait été envoyé d'avance pour prendre, en leur nom, possession du royaume ; mais il le trouva déjà occupé par une armée française sous le commandement de Murat. Quelque temps après, le prince de Parme se fit couronner, et prit le nom de Louis Ier. Le nonce du pape vint le reconnaître ; la France et l'Autriche lui envoyèrent des ambassadeurs. Le premier soin du nouveau roi fut de chercher à faire partir les troupes françaises qui occupaient la Toscane : on s'y refusa, sous prétexte qu'elles étaient nécessaires à la sûreté du pays. La cour de Florence se forma par degrés ; mais Bonaparte la tint toujours dans une telle dépendance, que la reine d'Étrurie ne put jamais avoir une seule dame espagnole à sa suite. Depuis son départ d'Espagne, le prince de Parme était attaqué d'une cruelle maladie au cerveau, qui l'empêchait de se livrer aux affaires ; et c'était son ministre Salvatico qui gouvernait sous son nom. Il mourut le 27 mai 1803, à la fleur de son âge, après avoir institué par testament son épouse tutrice de ses enfants et régente du royaume d'Étrurie.

PARME. *Voyez* **FARNÈSE** et **PHILIPPE** (don).

PARMÉNIDE, philosophe grec d'Élée, disciple de Xénophane et d'Anaximandre, florissait vers l'an 435 avant J. C. Il admettait que le monde est éternel ; que tout est formé du feu et du froid ; que les premiers hommes ont été produits par le soleil. Il pensait que la terre est ronde et placée au centre du monde. Il avait exposé son système dans un poëme dont il ne reste que quelques fragments recueillis par H. Estienne sous le titre de *Poesis philosophica*. Platon a donné le nom de Parménide à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMÉNION, général macédonien, fut, presque dans toutes les occasions, le compagnon de gloire de Philippe, son souverain. Ce prince se servit, avec un égal succès, de l'expérience de Parménion sur le champ de bataille et dans son conseil. L'an 356 avant J. C., cet habile général remporta sur les Illyriens et les Péoniens, une victoire importante. Philippe se disposait à passer en Asie pour ébranler le trône de Perse, et venger, au profit de son ambition, la vieille injure de la Grèce, lorsqu'il fut poignardé au milieu d'une fête. Parménion et Attalus devaient le précéder dans ce projet d'invasion : sa fin tragique n'y apporta aucun changement ; et les phalanges qu'il avait aguerries, furent conduites contre Darius, par son fils Alexandre. Parménion, à la tête de la cavalerie thessalienne, seconda, au passage du Granique, l'impétuosité du jeune conquérant : il commanda une des ailes de l'armée à Issus, et dans les plaines d'Arbèle. La trahison d'un gouverneur le rendit maître de Damas et des trésors que Darius y avait enfermés. Il dirigeait avec Alexandre les travaux du siége de Tyr, lorsque les ambassadeurs de Darius vinrent offrir au conquérant, comme conditions de paix, la main de la fille de leur maître, 10,000 talents et tout le pays situé à l'ouest de l'Euphrate. Parménion appuya ces propositions : *J'accepterais,* dit-il, *si j'étais Alexan-*

dre. — Et moi aussi, répondit le fils de Philippe, si j'étais Parménion. Les ennemis de ce guerrier insinuèrent dès ce moment, qu'il était las des combats, et surtout qu'il voyait d'un œil d'envie les triomphes d'Alexandre. Ils l'accusèrent encore d'avoir manqué d'énergie et de résolution à la bataille d'Arbèle, où, pressé tout à coup par des forces supérieures, il avait fait avertir Alexandre du danger qu'il courait. Le mépris avec lequel Parménion reçut la confidence d'une conjuration dénoncée par un misérable giton, causa sa perte. Des favoris d'Alexandre, importunés de son crédit, Éphestion, Cœnus et Cratère, lui imputèrent un complot contre la vie du prince, et le projet de régner sur la Macédoine. Parménion, alors gouverneur de la Médie, fut impliqué dans cette accusation : elle n'était appuyée d'aucune preuve; mais les douleurs de la torture arrachèrent à Philotas de prétendus aveux. Il fut mis à mort : et sur des dépêches portées à la hâte par deux Arabes, dont les dromadaires parcoururent en onze jours un trajet de 40 journées de marche, Parménion fut poignardé par ses principaux officiers. Ainsi périt, dans sa 70e année (329 avant J. C.), un guerrier respecté chez les étrangers, chéri des grands, et nommé le père de l'armée. Sa mort excita des murmures parmi les soldats; et Alexandre, qui l'avait sacrifié à ses craintes, réunit dans une cohorte particulière tous ceux qu'avait révoltés son injustice ou son ingratitude.

PARMENTIER (JEHAN), navigateur, né à Dieppe en 1494, est, dit-on, le premier pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier Français qui se soit avancé dans la mer des Indes jusqu'à l'île de Sumatra. Dans un second voyage, il y mourut à 49 ans. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et un recueil de poésies imprimé en 1536, in-4°, sous ce titre : *Description nouvelle des merveilles de ce monde.*

PARMENTIER (JACQUES), peintre, né en France en 1658, s'établit en Angleterre, où il mourut en 1730. Parmi ses ouvrages, qui sont presque tous des tableaux d'autel, on remarque un *saint Pierre de Leeds.*

PARMENTIER (ANTOINE-AUGUSTIN), célèbre agronome, membre de l'Institut, né à Montdidier en 1737, se distingua d'abord en qualité de pharmacien à l'armée de Hanovre, où il donna des preuves multipliées de ses talents et de sa courageuse humanité. De retour à Paris, il y exerça pendant quelques années les fonctions de pharmacien de l'hôtel des Invalides; mais, s'étant livré à l'étude des substances alimentaires, il abandonna la pharmacie pour s'appliquer à la culture de la pomme de terre, introduite en France par les Anglais, mais dont une prévention aveugle arrêtait la propagation. Il obtient du gouvernement 54 arpents de la plaine des Sablons pour une expérience en grand, il ensemence ce sol aride, condamné jusque-là à une stérilité absolue; on traite sa confiance de folie; mais les fleurs poussent en abondance; il en compose un bouquet, et va l'offrir à Louis XVI, qui a favorisé son entreprise. Le monarque en pare sa boutonnière; un nouvel essai est ordonné dans la plaine de Grenelle. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et la pomme de terre prend le rang qui lui appartient parmi les richesses agricoles. Parmentier, avant d'étonner les Parisiens par le spectacle d'une végétation inattendue, leur avait révélé les avantages que sa plante chérie promettait à l'économie domestique. Il avait essayé aux Invalides, sous les yeux de Franklin, un procédé pour obtenir un pain savoureux de la pulpe et de l'amidon de la pomme de terre, combinés à égale portion, sans aucun mélange de farine. Le premier il parvint à ce résultat, et il communiqua gratuitement aux pâtissiers de la capitale le secret de fabriquer le *gâteau de Savoie,* dont la base est encore l'amidon des pommes de terre. Nous n'omettrons point un dîner dont tous les apprêts, jusqu'aux liqueurs, consistaient dans la pomme de terre déguisée sous vingt formes différentes, et où il avait réuni de nombreux convives : leur appétit ne fut point en défaut, et les louanges qu'ils donnèrent à l'amphitryon, tournèrent à l'avantage de la merveilleuse racine. Heureux de ce premier succès, Parmentier perfectionna la boulangerie, et propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernement à ouvrir une école pratique de boulangerie, et résuma tous ses principes dans son *Parfait Boulanger,* 1778. Le maïs, la châtaigne, l'eau, le lait, le vin, le sirop de raisin, devinrent tour à tour l'objet de ses recherches et de ses écrits. Nommé successivement président du conseil de santé, inspecteur général du service de santé des armées, administrateur des hospices, il donna dans ces diverses fonctions de nouvelles preuves de son dévouement au bien public, et mourut le 17 décembre 1813, environné de toute l'estime que lui avaient méritée ses utiles travaux. Cuvier, Silvestre et Cadet-Gassicourt ont publié des *Éloges* de Parmentier. La liste de ses nombreux écrits se trouve dans la *Bibliographie agronomique* de Musset-Pathay.

PARMESAN (LE). *Voyez* **MAZZUOLI.**

PARNELL (THOMAS), poëte anglais, né à Dublin en 1679, entra dans les ordres, obtint plusieurs bénéfices, fut lié avec Pope et d'autres grands littérateurs de l'Angleterre, et mourut à Chester en 1717. Ses principales productions sont : *l'Ermite,* traduit en français par Hennequin, 1801, in-12, poëme rempli de facilité et d'élégance, que l'on regarde avec raison comme son chef-d'œuvre; le *Conte des Fées;* l'*Églogue sur la santé;* et *Hésiode, ou la Naissance de la femme;* une *Vie d'Homère,* que Pope recorrigea pour la mettre en tête de sa traduction de l'*Iliade,* et quelques opuscules en prose. Pope tira de ses manuscrits un vol. in-8°, 1621. On en a donné à Dublin, 1758, un autre vol., et tous deux ont été réimprimés à Londres dans la collection des poëtes anglais, et dans celle d'Édimbourg en 1773. Goldsmith a écrit la *Vie* de Parnell.

PARNELL (GUILLAUME), membre du parlement, mort en 1820 à Castle-Howard (Irlande), est auteur de quelques brochures politiques.

PARNELL (sir HENRY), baronnet, membre du parlement d'Angleterre pour Queen's-County en Irlande, était fils de John Parnell, chancelier de l'échiquier. Il épousa, en 1801, la sœur de lord Portarlington, pair d'Irlande. Sir Henry Parnell se fit remarquer plusieurs fois à la chambre des communes, surtout à l'occasion de la question des catholiques, et des lois sur les grains. Il mourut vers 1818. On a de lui : *Principes de la circula-*

tion et des changes, 1805, in-8°; *Apologie historique des catholiques irlandais*, 1807, in-8°; *Histoire des lois pénales contre les catholiques irlandais*, 1808, etc.

PARNY (Évariste-Désiré DESFORGES, chevalier, puis vicomte de), surnommé à juste titre *le Tibulle français*, naquit à l'île Bourbon en 1753. Envoyé en France à l'âge de 9 ans, il fit ses études au collége de Rennes, se crut ensuite appelé à l'état ecclésiastique, et voulut même entrer dans l'ordre de la Trappe. Mais bientôt ses idées changèrent; il embrassa la carrière militaire, et retourna à l'île Bourbon au moyen d'un congé. C'est là qu'il connut Éléonore, jeune créole qui lui inspira une vive passion. N'étant pas libre de lui donner son nom, il revint en France, et, pour charmer ses chagrins, composa ces *Élégies* qui lui ont assuré pour jamais un des premiers rangs parmi les poëtes érotiques. Les élégies dans lesquelles il peint les regrets de l'amour après en avoir célébré les plaisirs, sont des chefs-d'œuvre de sentiment. Dans les *Tableaux*, *les Fleurs*, *les Déguisements de Vénus*, on reconnaît la même touche et la même grâce. Mais l'heureux rival de Tibulle ne fut plus qu'une faible copie de Voltaire, lorsque, cessant d'être inspiré par les émotions de son âme, il ne le fut plus que par les idées de son siècle; *le Paradis perdu*, *les Galanteries de la Bible* et *la Guerre des dieux* nuisirent à sa réputation plus qu'ils n'y ajoutèrent : ce dernier poëme l'écarta même quelque temps de l'Institut; il y fut reçu en 1803, et mourut, le 5 décembre, 1814 d'une maladie de langueur. Ses œuvres ont été recueillies en 5 vol. in-18. C'est à Boissonnade qu'est due la meilleure et la plus belle édition des *OEuvres choisies de Parny;* elle fait partie de la *Collection des classiques français* de Lefèvre, in-8°, avec notes et portraits. Des *Poésies inédites* de Parny ont été publiées en 1826, in-18, précédées d'une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par M. Tissot.

PARODI (Filippo), l'un des plus habiles sculpteurs du 17e siècle, né à Gênes vers 1640, mourut dans la même ville en 1708. Ses principaux ouvrages sont une statue de la *Vierge*, dans l'église de Saint-Charles, un autre de *saint Jean-Baptiste*, et la porte du jardin du palais Brignole.

PARODI (Domenico), fils du précédent et peintre d'histoire, naquit à Gênes en 1688. La plupart de ses productions sont dans sa ville natale. Dans presque toutes, il a su s'approprier, tantôt le style des Carraches, tantôt celui de Paul Véronèse, tantôt celui du Tintoret. La grande salle du palais Negroni est ce qui lui a fait la réputation la plus solide. L'opinion générale est qu'il n'existe dans Gênes aucune peinture qui puisse lui être comparée; et l'on sait que Raphaël Mengs resta pendant deux heures en admiration devant cet ouvrage d'un peintre qu'il n'avait jamais entendu nommer. Parodi se distingua aussi comme sculpteur. On doit à son ciseau deux belles statues placées dans l'église de Saint-Philippe Neri, à Gênes. Il mourut en avril 1740.

PARODI (Battista), frère du précédent, naquit en 1674, et se distingua également dans la peinture. Il embrassa la manière de l'école vénitienne, et déploya un style plein de franchise et de facilité, une grande fécondité d'invention et un coloris brillant : mais il n'a pas toujours assez de choix ; et l'on ne peut le classer au premier rang des peintres de cette école. Il mourut en 1730.

PARODI (Pellegrino), fils de Domenico, se distingua surtout dans le portrait. Au mérite d'une ressemblance parfaite, il joignait une belle couleur et des poses faciles et gracieuses. Un grand nombre de ses ouvrages passèrent en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. En 1741, il fit le portrait du *Doge de Gênes*, Spinola, qui a été gravé au burin par le Grégori. Il se fixa ensuite à la cour de Lisbonne : on ignore la date de sa mort.

PAROLETTI (Victor-Modeste), né à Turin en 1765, fut destiné par sa famille à la carrière de la magistrature, et, après avoir terminé son droit, reçut le laurier doctoral. Des talents remarquables lui ouvrirent aussitôt l'entrée de l'académie de Turin, à laquelle il communiqua plusieurs mémoires très-importants. Bon physicien, naturaliste éclairé, il ne brillait pas moins par son goût pour les arts et par la facilité avec laquelle il traitait des questions les plus opposées en apparence aux sujets habituels de ses études. En 1799, il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire établi en Piémont, et l'année suivante membre de la *consultà*. Depuis 1807 à 1811 il siégea comme député du département du Pô au corps législatif de France. Après les événements de 1814, il reçut des lettres de naturalisation, et continua de vivre à Paris, occupé de la culture des sciences et des lettres. Toutefois il ne put résister au désir de revoir son pays, où le rappelaient ses amis et les bontés de son souverain. Il revint à Turin en 1825, et il y mourut en 1834, vivement regretté. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur l'influence que la lumière exerce sur la propagation du son*, Paris, 1805, in-4°; *Description historique de la basilique de Superga*, 1808, in-fol.; *Correspondance vaudoise sur les tremblements de terre*, 1808, in-8°; *Dissertation sur les maladies des vers à soie*, 1810, in-8°; *Discours sur le caractère et l'étude des deux langues française et italienne*, 1811, in-4°; *Vite di sessanta illustri Piemontesi*, 1826, in-fol.; *Viaggio romantico pittorico delle provincie occidentali dell' antica e moderna Italia*, 1828, 3 vol.

PAROLETTI (Gaétan-Camille-Thomas), frère du précédent, maréchal de camp, naquit à Turin, le 30 décembre 1769. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, lorsque Bonaparte fit sa première entrée en Italie. Il saisit avec empressement cette occasion pour renoncer aux ordres et se livrer à la profession des armes, dans laquelle il obtint un avancement rapide. Nommé chef de bataillon dans l'armée cisalpine, il retourna en Piémont avec le grade de colonel et le titre d'adjudant-commandant, après que le roi de Sardaigne eut perdu ses États de terre ferme, et il fut ensuite employé dans l'armée française. Il servit dans la campagne de 1809 contre l'Autriche, où il fut fait prisonnier, puis en Espagne; fit la campagne de 1813 dans le corps d'armée du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, et se trouva avec lui à la capitulation de Dresde, du 11 novembre. Il avait été peu auparavant élevé au grade de général de brigade. Rentré en France après la restauration, Paroletti fut nommé chevalier de Saint-Louis. Pendant les cent jours, il commanda le département de la Haute-Loire. Mis à la demi-solde, après la seconde restauration, il se fit naturaliser

Français, et ne cessa plus d'habiter Paris jusqu'à sa mort, arrivée en février 1826.

PAROY (Jacques de), célèbre peintre sur verre, était né à Saint-Pourçain-sur-Allier, vers la fin du 16e siècle. Après avoir cultivé avec succès le dessin et la peinture, il entreprit le voyage de Rome, où il reçut des leçons du Dominiquin. De là il alla à Venise, où les nombreux travaux qu'il exécuta lui acquirent une grande réputation. De retour en France, il vint à Paris, où il peignit les vitraux du chœur de Saint-Méry, et dessina pour une chapelle de cette église le *Jugement de Zuzanne,* que Jean Nogare exécuta sur verre. Paroy étant retourné dans sa province, continua d'y exercer son art. La paroisse de Sainte-Croix, à Gannat, lui dut un beau travail, représentant, sur les vitres de la grande chapelle, les quatre Pères de l'Église latine: *saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin* et *saint Grégoire.* Les têtes de saint Ambroise et de saint Augustin offrent les portraits de MM. de Filhol, dont l'un était archevêque d'Aix; et il peignit leurs armoiries sur différents vitraux de l'église. Cet habile artiste mourut, vers la fin du 17e siècle, à Moulins, âgé de 102 ans. Il a laissé quelques écrits relatifs à la peinture sur verre.

PAROY (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750 d'une famille originaire de Bretagne, embrassa la profession des armes, et parvint au grade de colonel. Ayant pris alors sa retraite, il cultiva son talent pour la peinture, sans songer que ce talent serait un jour son unique ressource. Moins artiste qu'amateur, il fut admis à l'Académie dans la classe des académiciens libres. N'ayant point émigré, il courut de grands dangers pendant la Terreur, ainsi que son père, député de la noblesse de Provins à l'assemblée constituante. Lorsque les circonstances le lui permirent, il se rendit en Espagne, d'où il ne revint en France qu'à l'époque du consulat. On doit au marquis de Paroy un procédé de stéréotypage, où les matrices, formées par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caractères mobiles, reçoivent, sans altération, la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il mourut à Paris le 22 décembre 1824. On citera de lui : *Précis historique de l'origine de l'Académie royale de peinture, sculpture et gravure,* 1816, in-8°; *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès,* etc., 1822, in-8°.

PARQUE-CASTRILLO (le duc del), général espagnol, né en 1755, à Valladolid, de l'une des plus anciennes familles de la Castille, reçut, dès l'enfance, une éducation militaire très-soignée, et entra au service aussitôt qu'il eut terminé ses études. Il fit comme colonel, sans être remarqué, les premières campagnes de la révolution contre les Français. En 1798, il était lieutenant général, grand d'Espagne de première classe et décoré de différents ordres. Il conserva sa faveur pendant tout le règne de Charles IV. Fort attaché à Ferdinand VII, et trompé comme lui par Napoléon, il crut devoir suivre le jeune roi à Bayonne, et se vit contraint d'accepter le titre de capitaine des gardes du roi Joseph Bonaparte. Mais parvenu bientôt à se soustraire, par la fuite, à cette apparente défection, il alla offrir ses services à la junte suprême, et reçut d'elle le commandement d'un corps d'armée, composé presque entièrement des débris de celui de la Romana, et dont les opérations furent longtemps concentrées dans la Castille. Le duc del Parque avait sous ses ordres quelques officiers expérimentés. La plus grande partie de ses troupes, quoique mal disciplinées et mal armées, recevaient de son patriotisme une force imposante, qui suppléa plus d'une fois à son inexpérience. Le 18 octobre 1809, il repoussa le général Marchand à Tamamès; lui fit des prisonniers, et le força de se retirer jusqu'à Salamanque, dont il ne tarda pas à s'approcher lui-même. Il entra dans cette ville le 25 octobre, quelques heures après que les Français l'eurent évacuée. Ses armes furent encore heureuses dans les derniers jours du mois suivant. Ayant été attaqué à Carpio, le 23 novembre 1810, il refusa le combat, et effectua sa retraite sur Albade-Tormès. Obligé d'en venir aux mains le 28, avec le corps d'armée du général Kellermann, il se défendit vigoureusement, et perdit néanmoins la bataille. Il fut ensuite envoyé à Ténériffe, où son caractère altier et sévère fit beaucoup de mécontents. Il en fut rappelé en 1813, pour être mis à la tête d'un corps de 20,000 hommes, destinés à combattre le maréchal Suchet, sous les murs de Tarragone. Il eut d'abord divers succès, mais fut ensuite repoussé avec de grandes pertes, et n'obtint quelques avantages qu'à l'affaire de Castella, qui ouvrit les portes de Valence aux alliés. Après le retour de Ferdinand VII, le duc del Parque fut très-bien accueilli de ce prince. Cependant il refusa, en 1816, l'ambassade de France qui lui fut offerte, se prononça, en 1820, pour la révolution, et fit partie des cortès qui le choisirent pour leur président. Après le second retour de Ferdinand VII, il se tint éloigné de la cour, et mourut dans la retraite vers 1830, accablé par l'âge et de graves infirmités.

PARR (Catherine), 6e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, avait eu pour premier époux le baron Latimer, et 34 jours après la mort du monarque, arrivée en janvier 1547, elle se maria à l'amiral Thomas de Seymour. Son zèle pour le luthéranisme, l'avait exposée, du vivant de son royal époux, à de grands dangers, que son adresse sut écarter. Elle mourut en 1548.

PARR (Richard), théologien anglais, né dans le comté de Cork en 1617, mort en 1691, a publié un recueil des *Lettres de l'archevêque Usher,* précédé de la *Vie* de ce prélat.

PARR (Guillaume), gentilhomme gallois, zélé partisan de Marie Stuart, et défenseur ardent de la religion catholique, fut mis à mort en 1584 comme ayant conspiré contre la reine Élisabeth.

PARR ou **PARCK** (Thomas), centenaire remarquable, était le fils d'un pauvre paysan de Winnington, petit village du comté de Shrop en Angleterre. Il naquit l'an 1483, sous le règne d'Édouard IV, et fut amené à Charles Ier, pour être vu de ce prince comme un prodige de vieillesse. Thomas Parr avait vécu sous dix rois ou reines d'Angleterre; il vit la religion changer trois fois dans sa patrie, sans avoir jamais voulu en changer lui-même. Il mourut à Londres, au milieu de ses enfants, de quatre générations, rue du Strand, l'an 1635, âgé de

132 ans et plusieurs mois. Il était aveugle depuis 16 ans. Sa nourriture pendant toute sa vie avait consisté presque exclusivement en lait, en fromage, en pain et en petite bière. A l'âge de 130 ans, il supportait encore tous les travaux de la campagne.

PARR (Samuel), savant ecclésiastique anglican, né en 1746, à Harrow, était fils d'un chirurgien et apothicaire de cette ville. Il reçut sa première instruction à l'école d'Harrow. En 1776, il accepta la place de maître de l'école de Colchester, qu'il échangea bientôt contre le même emploi à Norwich. Ordonné prêtre en 1777, il fut, en 1780, recteur d'Asterby, en Lincolnshire. En 1801, il accepta, sur la présentation de sir Francis Burdett, le rectorat de Graffham en Huntingdonshire, dont le revenu le mit désormais fort à l'aise. Il est mort le 6 mars 1825. Parr a publié quelques *opuscules*, des *discours* sur l'éducation et beaucoup d'articles dans le *Gentleman's magazine*.

PARRENNIN (Dominique), jésuite, né en 1665 au Russey, près de Pontarlier, fut envoyé, à l'âge de 33 ans dans les missions de la Chine. Il obtint un grand crédit auprès des empereurs Kang-hi et Kian-loung, et mourut à Pékin en 1741. C'est à lui que sont dues les *Cartes de l'empire de la Chine*, insérées dans l'ouvrage de Duhalde. On a imprimé sa correspondance avec Mairan, 1759, in-12.

PARRHASIUS, l'un des plus célèbres peintres de l'antiquité, contemporain et rival de Zeuxis et de Timanthe, vivait vers l'an 420 avant J. C. On lui reproche une vanité qui ternit un peu la gloire qu'il s'était acquise par ses talents. Pline donne l'énumération de ses ouvrages dans le XXXVe livre de son *Histoire*. On cite comme le plus remarquable le tableau de *Méléagre et Atalante*, qui fut acheté par Tibère 150,000 livres de monnaie française.

PARRHASIUS (Aulus-Janus), grammairien, dont le nom véritable était Parisio, naquit à Cosenza en 1470, et ne jouit pas d'une vie tranquille. Il eut plusieurs places qu'il fut presque toujours forcé d'abandonner, et mourut très-pauvre vers 1534. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est intitulé : *De rebus per epistolam quæsitis*, in-8°, Paris, 1567, et Naples, 1771 : il y explique avec érudition plusieurs passages des auteurs anciens, et jette un grand jour sur différents points de l'histoire.

PARROCEL (Barthélemi), peintre, né à Montbrison, mort à Brignoles en 1660, serait à peine connu sans son fils, dont l'article suit.

PARROCEL (Joseph), né à Brignoles en 1648, n'avait que 12 ans à la mort de son père. De bonne heure il montra du talent pour la peinture, et s'étant rendu à Rome pour y perfectionner ses dispositions, il entra dans l'école de Courtois, célèbre peintre de batailles. De retour en France en 1675, il fut admis à l'académie sur la présentation d'un tableau représentant une *Sortie de la garnison de Maestricht repoussée par les Français*. Il mourut en 1704, conseiller de l'Académie. Le musée de Paris possède de lui le *Passage du Rhin par Louis XIV*. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition, entre autres une suite très-estimée de 48 pièces, représentant la *Vie de Jésus-Christ*.

PARROCEL (Ignace), neveu du précédent, et son élève, peignit, comme lui, les batailles, et fut celui qui approcha le plus de sa manière. Il voyagea en Italie et en Autriche, où l'Empereur et le prince Eugène le chargèrent d'un grand nombre de travaux : il avait peint, pour ce dernier, les batailles les plus mémorables où il s'était trouvé. Ces tableaux, au nombre de sept, ont fait partie de la collection du Louvre ; ils provenaient de la galerie de Vienne : l'Autriche les a repris en 1815. Ignace, s'étant rendu dans les Pays-Bas, où le duc d'Aremberg l'avait appelé, mourut à Mons, en 1722.

PARROCEL (Pierre), frère cadet du précédent, naquit à Avignon, en 1664, et fut élève de son oncle Joseph. Il se rendit à Rome, et se mit sous la direction de Carle Maratte, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions. Revenu en France, il parcourut le Languedoc, la Provence, et le comtat d'Avignon, laissant, dans tous les endroits où il passait, des preuves de son talent. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on cite *la Pêche miraculeuse, la Résurrection* et *l'Ascension de Jésus-Christ*, qu'il peignit pour la chapelle des Pénitents-Blancs, à Avignon. Sur la présentation qu'il fit des esquisses de ces tableaux, l'académie s'empressa de l'admettre au nombre de ses agrégés. Appelé à Paris, il exécuta pour la galerie de l'hôtel de Noailles, à St.-Germain en Laye, 16 tableaux représentant l'*Histoire de Tobie*. Ce peintre mourut à Paris, en 1739.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.